LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1880

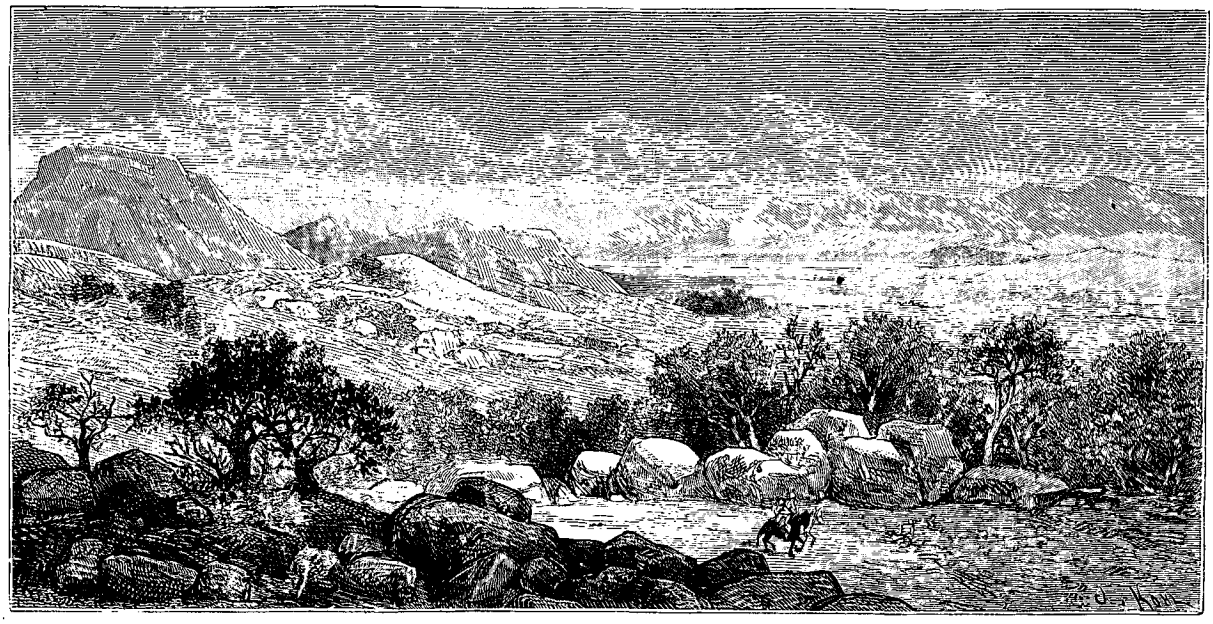
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



La plaine des Segnia (route d'Aïn-Beida). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

TÉBESSA ET SES MONUMENTS

(ALGÉRIE),

PAR M. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quand on voyage en Algérie, si on s'écarte un peu des routes frayées, on est très étonné de ne rencontrer que des fonctionnaires civils et militaires ou des étrangers. Les Français ne connaissent pas l'Algérie : ils s'imaginent qu'après avoir visité Alger, Constantine, Oran, fait une excursion à Biskra en jetant sur les ruines de Lambèse un coup d'œil plus ou moins dédaigneux, ils peuvent rentrer en France et discuter *ex professo* sur les besoins de notre grande colonie, sur son avenir, ses richesses, les mœurs des indigènes, la façon dont on doit les gouverner et mille autres choses encore. L'excursion a duré un mois : on a vu quelques burnous rouges, des chameaux, des femmes arabes, une ruine saccagée par les colons, la forêt de cèdres de Batna, des palmiers, l'entrée du désert et deux oasis perfectionnées dans lesquelles nos voyageurs ont trouvé tout le confortable nécessaire ! En voilà assez pour tout juger et s'imaginer connaître un pays dont on n'a vu que l'épiderme. Parlez à ces élégants touristes qui déjeunent bruyamment à l'hôtel d'Orient à Constantine d'aller visiter quelques belles ruines au sud de la province. Si vous ne leur promettez pas une excellente voiture, une route passable, bon souper, bon gîte et le reste, ils vous laisseront partir seul, et.... vous n'aurez pas à le regretter.

L'un des points les plus curieux et les plus intéressants de la province de Constantine est la petite ville de Tébessa, située au sud-est de notre territoire, près de la frontière tunisienne. C'est là que je voudrais conduire mes lecteurs et leur faire admirer les monuments romains que les temps et les hommes ont épargnés. Hâtons-nous; quelques-uns sont déjà bien malades, et, depuis l'occupation française, ils ont eu plus à souffrir de la main des hommes que pendant les douze siècles de la domination arabe.

On quitte Constantine de bonne heure, vers quatre heures du matin. C'est la diligence d'Aïn-Beida (la fontaine blanche) qu'il faut prendre tout d'abord. Elle vous emporte rapidement; elle est attelée de sept petits chevaux arabes, à l'allure vive et décidée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si le temps est beau, c'est un vrai plaisir de partir à cette heure matinale. Quand on a contourné la montagne sur laquelle est bâti le quartier de cavalerie (le Mansourah), le rocher de Constantine disparaît promptement aux yeux des voyageurs; on suit la rive du Bou-Merzoug jusqu'au Kroub. Tout respire la civilisation et la vie; de petites maisons bordent la rivière et se cachent coquettement sous l'ombrage des saules ou des eucalyptus; des jardins fertiles les entourent. A droite, sur l'autre rive, ce bâtiment qui domine toute la vallée, c'est le grand séminaire. La route se peuple, et les longues files de chameaux qui portent à Constantine les produits du Sud entravent de temps à autre la marche de la diligence. Le Kroub est un village très vivant, animé surtout par le passage des voitures publiques; il s'y tient un important marché de bestiaux.

Du Kroub aux Oulad-Rahmoun on traverse une plaine de grande culture. En arrivant à ce dernier village il faut quitter la route de Batna pour tourner brusquement à gauche; l'aspect du pays change; les arbres disparaissent, et, en fait d'habitations européennes, on ne rencontre plus jusqu'à Aïn-Beida que les caravansérails établis le long du chemin par le gouvernement.

Après le premier relais on passe près du Bordj-ben-Zekri bâti au milieu des ruines de l'ancienne ville de Sigus, *respublica Siguitanorum*, qui s'étendent dans la plaine des Segnia. Cette cité a été rendue célèbre par le séjour que les rois numides y ont fait à différentes époques. Les inscriptions romaines qu'on y a recueillies remontent au règne d'Hadrien.

Voici Aïn-Fakroun, caravansérail où l'on s'arrête pour déjeuner. Il n'y a pas à hésiter : il faut prendre ce qu'on trouve, bien heureux de trouver quelque chose. On est naturellement écorché et mal traité. C'est là que d'ordinaire on fait connaissance avec ses compagnons de route.

A mon dernier voyage le coupé de la voiture avait été retenu par un général du génie en tournée d'inspection accompagné de deux officiers de la même arme. Naturellement je pestais contre lui, puisque nous avions été réduits, Georges Moynet et moi, à nous empiler dans l'intérieur avec des Arabes malpropres, mais nous comptions bien nous dédommager à table et nous reposer un instant en jouissant de la compagnie des officiers. Le vieux brave n'avait rien d'aimable. Soit ennui, soit sentiment de sa dignité, pendant le repas il n'ouvrit la bouche que pour manger ou pour maugréer. Ses aides de camp imitèrent prudemment leur supérieur hiérarchique et nous dûmes attendre une meilleure occasion pour nous rapprocher de lui.

Moul-Abeïr et Oum-el-Bouaghi sont les deux autres points auxquels on touche avant d'arriver à Aïn-Beida. Ces deux localités sont devenues, dans le langage des soldats et des colons, *Moule à beurre* et *Bourbaki*. Avis aux philologues de l'avenir!

Devant la porte du caravansérail d'Oum-el-Bouaghi un Arabe était étendu sur le dos tandis que l'un de ses coreligionnaires lui piétinait le ventre de son mieux. C'est, paraît-il, un remède souverain pour chasser la fièvre. Je ne le crois pas encore approuvé par l'Académie de médecine. Un autre moyen non moins efficace consiste à brûler sous le nez du fiévreux un morceau de couenne de porc munie de ses poils. On peut choisir entre ces deux spécifiques.

Au même endroit un indigène tout radieux portait dans ses bras une petite fille de trois ans, pleine de santé et plus propre que ne le sont d'ordinaire ces malheureux enfants. Elle avait les oreilles garnies d'anneaux d'argent; un collier, composé de coquillages, de coraux et de vieux sous, lui donnait tout à fait bon air. Comme je demandais au père la cause de sa joie et des démonstrations de tendresse qu'il prodiguait à l'enfant : « C'est, me dit-il, que je viens de la vendre à mon voisin pour son petit garçon qui a le même âge. Ils se marieront ensemble; j'ai touché l'argent. » Voilà au moins une union qui ne se fera pas contre le gré des parents. »

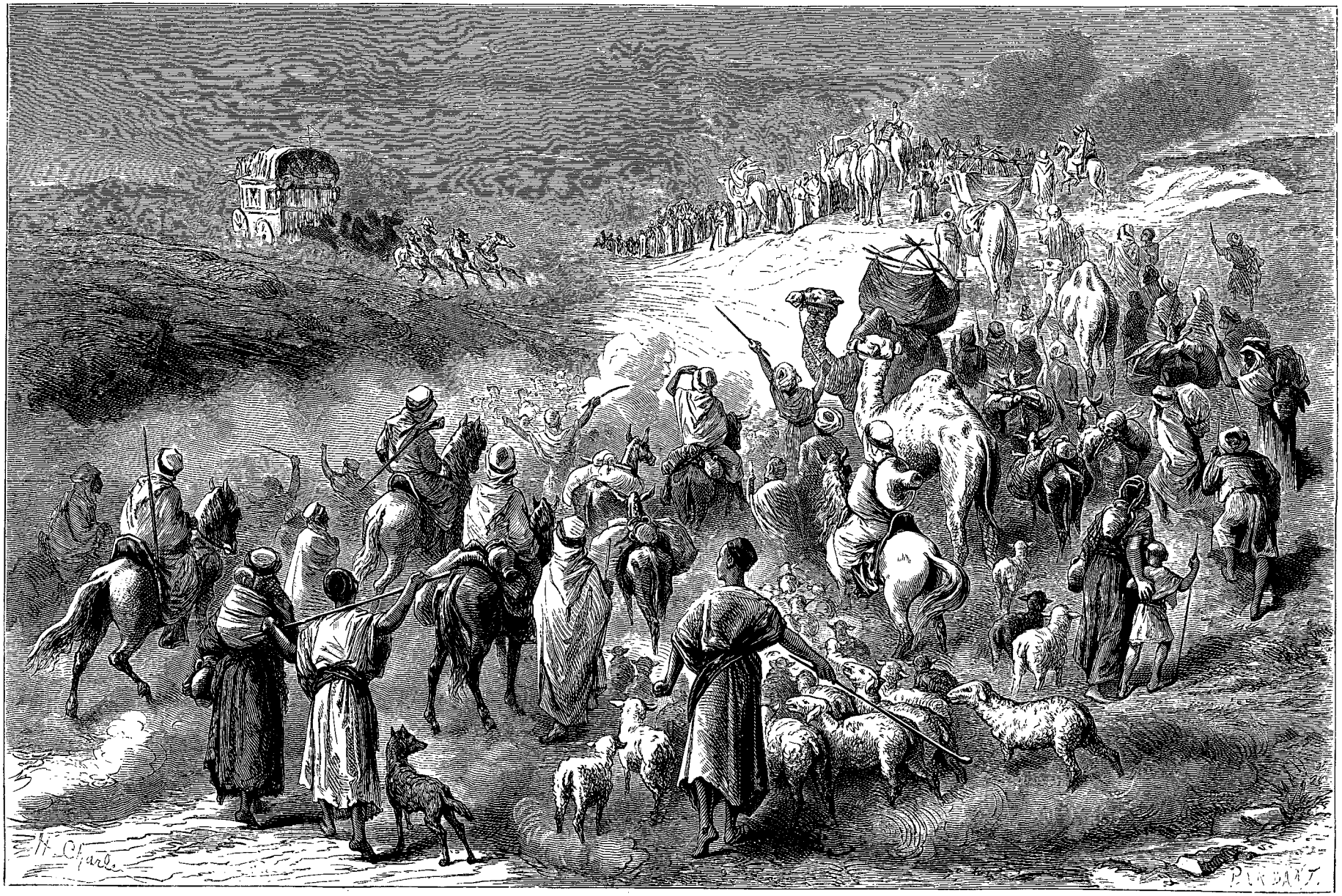
Au pied du Djebel-Sidi-Rouis la route devient de plus en plus mauvaise; on n'avance que lentement au milieu des fondrières. Çà et là quelques oliviers rabougris dressent leurs têtes chauves dans ces champs désolés et restent debout comme les derniers témoins de l'ancienne fertilité du sol. Sur la droite s'étendent de grands lacs salés dont le plus important est le Guerah-el-Tharf. Dans certaines saisons les bandes d'oiseaux qui s'abattent sur leurs bords sont innombrables. Les points noirs qui émaillent la plaine sont les tentes des fractions de la grande tribu des Haracta. Les troupeaux viennent boire aux fontaines qui bordent la route; les femmes descendent de la montagne voisine, chargées de lourds fardeaux, et des enfants à peine vêtus regardent passer la voiture, courent derrière, et s'accrochent à la portière comme de vrais gamins de Paris.

Mais le chemin devient meilleur; les chevaux prennent une allure plus rapide, le postillon fait entendre les coups de fouet traditionnels; il est six heures du soir; nous arrivons à Aïn-Beida. Vingt-neuf lieues nous séparent de Constantine.

Il ne reste debout aucun monument antique à Aïn-Beida : les nombreux fragments encastrés dans les murs des maisons, ou réunis dans le jardin public devant la demeure du commandant supérieur, sont là cependant pour attester l'existence d'un poste romain assez important. De beaux chapiteaux de basilique décorent l'entrée de l'auberge. Les rues sont droites, tirées au cordeau et bordées de petites maisons basses, blanchies à la chaux. Le gros de la population se compose d'indigènes ou d'israélites.

Il y a dans la ville plusieurs de ces petits bazars tenus par des Mzabites dans lesquels les Arabes viennent chercher tout ce que la civilisation la plus raffinée peut leur offrir de mauvaises confections à bon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La diligence rencontre une caravane venant du sud. — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marché : la cotonnade anglaise y occupe une large place. Dieu me garde de médire de ces petites boutiques ! J'y ai trouvé souvent des ressources inattendues. On ne s'imagine pas ce que contient le bazar d'un Mzabite ! A la différence de leurs confrères d'Europe ils n'attirent pas le client par leurs cris inarticulés. Ils restent gravement assis tout le jour derrière leur petit comptoir sur lequel est cloué un vieux fer à cheval. J'ai demandé à plusieurs le pourquoi de cet usage ; les uns m'ont répondu que c'était pour chasser les mauvais esprits ; d'autres mettent ce fer sans but, se conformant à une habitude reçue. Souvent au-dessus de l'entrée de la boutique est peinte, en bleu ou en rouge, une main ouverte, signe de bon accueil, symbole des intentions honnêtes ; car, disent-ils, celui qui a la main ouverte ne cache rien pour blesser, ni pour tromper son frère.

Les cafés arabes ne manquent pas : les indigènes en voyage y passent la nuit étendus sur une natte et enveloppés dans leur burnous. Le soir on y fait d'ordinaire une musique infernale ; concert populaire à bon marché où l'on joue le même air des heures entières, sans variations. Ceux qui ont des nerfs feront bien de ne pas s'y arrêter trop longtemps.

Il faut se coucher de bonne heure pour se relever vers trois heures du matin et partir cette fois pour Tébessa. Ce n'est plus dans une diligence que la seconde partie du voyage va s'effectuer, mais dans une espèce de chariot à quatre roues ou plutôt dans un vieux fourgon attelé de quatre chevaux de front. Deux planches y servent de banquettes quand les bagages ne s'opposent pas à leur introduction ; une toile trop courte et trouée comme une vieille écumoire garantit à la fois du soleil et de la pluie. C'est là le véhicule qui trois fois par semaine va porter aux habitants de Tébessa les nouvelles de l'Europe et reçoit les rares voyageurs qui se rendent dans cette localité. Je ne parle que de la belle saison. Si le temps est mauvais, le courrier prend une voiture plus légère dans laquelle il ne peut avoir avec lui qu'une seule personne, et souvent, par suite du piteux état des chemins, il est obligé de dételer la voiture en route. On place alors les dépêches sur un cheval, le conducteur monte en croupe pour garder son précieux dépôt ; si le voyageur ne veut pas coucher à la belle étoile, il n'a qu'à imiter l'automédon et à enfourcher l'autre cheval jusqu'au terme de sa course.

On part ; nous nous retrouvons dans le fourgon avec le vieux général et ses deux officiers. Il paraît qu'ils vont aussi à Tébessa, mais pour affaires de service. A leur place je me serais fait donner des chevaux de selle par le commandant d'Aïn-Beida : le voyage eût été plus rapide et plus agréable. Toujours même silence de leur part. Moynet et moi nous occupons la banquette du fond. Le conducteur est un de ces jeunes Arabes qui appartiennent à la grande tribu des Ouled-Plassa (les fils de la place) ; autrement dit, c'est un de ces petits vagabonds sans père, ni mère, qui ont grandi au coin des bornes sur les places publiques de nos villages algériens. Il conduit très gaillardement son équipage et paraît convaincu de sa haute importance.

La première partie de la route est jolie. Après avoir dépassé le village d'Ouilmen, de création récente, où de malheureux colons périssent décimés par les fièvres, on entre dans la forêt du Tafrent plantée de pins et de petits arbres touffus ; elle s'étend presque jusqu'à la Meskiana. Il est rare qu'en traversant ces parages on n'ait pas l'occasion de tirer un lièvre ou des perdreaux d'autant plus facilement que la voiture ne les effraye pas.

Dans une des éclaircies de la forêt le génie militaire a récemment construit le bordj d'Aïn-el-Ouach, qui n'a jamais pu être habité à cause du manque d'eau. On admire en passant cette belle construction où tout est fermé comme dans le château de la Belle au bois dormant et qui, à moins de devenir l'enfer d'un nouveau Tantale, est destinée à ne jamais entendre de voix humaines.

La Meskiana est située sur la rivière du même nom. C'est une annexe de la commune d'Aïn-Beida placée à vingt-cinq kilomètres de son chef-lieu. On y voit un moulin français : de belles prairies bordées de peupliers s'étendent le long de la rivière ; la route de Tébessa une fois faite, ce village prendrait une importance considérable. On s'y arrête quelques instants avant de s'engager dans le long défilé d'Halloufa.

La pluie tombe avec violence ; à mesure que nous montons, au lieu de diminuer d'intensité le brouillard devient de plus en plus épais : nous traversons un véritable nuage qui nous empêche d'admirer la vallée ouverte à nos pieds. Les chevaux harassés n'avancent plus malgré les excitations du conducteur et la mauvaise humeur du général qui s'est décidé à parler. Nous arrivons cependant au caravansérail d'Halloufa vers onze heures. Il est temps de se sécher et de se mettre à l'abri. Une grosse Provençale, mère de huit enfants, tout en allaitant son dernier-né, nous sert un déjeuner aussi peu confortable que possible : nous lui faisons autant d'honneur que s'il avait été préparé chez Bignon. La glace est rompue ; nous sommes les meilleurs amis du vieux guerrier auquel de nouveaux déboires vont nous attacher bien plus étroitement encore.

Plus de quarante kilomètres séparent Halloufa de Tébessa. Il faut les faire au milieu d'une plaine détrempée par les pluies et qui, en certains endroits, est devenue un vaste marais. Aussi le général cherche-t-il la route avec anxiété. Il s'étonne d'autant plus de ne point la trouver qu'elle a été tracée par ses ordres et qu'un des officiers qui l'accompagnent avait été chargé de la réparer l'année précédente. Celui-ci promet toujours que le chemin va devenir excellent, mais c'est en vain qu'il voudrait montrer son œuvre ; il n'en reste aucune trace ; nous sommes dans la boue jusqu'au cou ! Il faut descendre pour pousser à la roue ; le général fait comme nous. Les chevaux ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraissent pas comprendre qu'ils portent César et sa fortune, et, sans les képis galonnés d'or de nos compagnons qui lui inspirent un certain respect, il y a longtemps que le conducteur nous aurait plantés là et serait parti avec ses dépêches. Nous poussons de notre mieux, montant et descendant suivant les besoins du service. L'officier qui tient à sa route la promet toujours : comme la sœur Anne nous ne voyons rien venir, et le général en conclut qu'il est temps de céder le chemin à l'administration civile des Ponts et Chaussées. L'ingénieur qui le trouvera méritera un prix de clairvoyance! Je comprends maintenant pourquoi on accuse toujours les Ponts et Chaussées de ne pas vouloir adopter les tracés du génie!

A l'Oued-Hamadja autre histoire : la rivière, qui d'ordinaire est à sec, est tellement grossie par la pluie qu'il est impossible de passer. Nous restons là trois mortelles heures à regarder couler l'eau; la rivière baisse, mais pas assez vite à notre gré. Pour occuper ses loisirs le général calcule la vitesse de décroissance des eaux. A l'aide d'un petit bâton muni d'un indice en papier qui marque le niveau de l'eau à l'heure où le repère a été posé, il sait que le torrent a baissé de tant de centimètres en vingt minutes. Conclusion : nous passerons avant la nuit. Les deux officiers admirent l'ingéniosité de leur supérieur, et celui qui nous promet toujours sa belle route, comme Dieu promettait aux Hébreux la terre de Chanaan, continue ses prédictions en ajoutant que dans un instant nous allons voir apparaître à la surface de l'eau un petit *cassi* fait par lui et sur lequel notre fourgon glissera comme une lettre à la poste. Le conducteur qui connaît le passage ne partage pas ces douces illusions. Des Arabes, arrêtés comme nous,



Halte du courrier de Tébessa au passage de l'Oued-Hamadja. — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

installent déjà leurs tentes pour passer la nuit et regardent avec pitié nos airs consternés, s'étonnant que nous ne les imitions pas pour attendre l'aube prochaine. Moynet tire ses crayons et dessine ce petit tableau pendant que je vais voir la fontaine Waldeman située à quelques pas de notre halte.

Enfin à six heures du soir nous tentons le passage; le conducteur lance ses chevaux dans l'eau avec une habileté extraordinaire, et, au moment où nous pensions rouler au fond de la rivière, le fourgon sur notre tête, nous nous trouvons, sains et saufs, sur l'autre rive.

Tébessa est devant nous à l'extrémité de l'horizon. Les derniers rayons du soleil qui se cache derrière le Djebel-Osmor éclairent un instant ses vieilles murailles, mais bientôt la nuit nous dérobe sa vue et nous n'avons plus autour de nous que de grandes ombres formées par les montagnes qui bordent cette plaine immense.

A gauche, au premier plan, et déjà presque derrière nous, le Djebel bel-Khelif, surnommé par nos troupiers *le chapeau du gendarme*, laisse voir sa grande silhouette sombre; au second plan, les montagnes du Dyr. A droite, le Doukkan, dans les flancs duquel se cache le pittoresque village d'Okkous avec ses grottes merveilleuses et ses jardins fertiles : le miel qu'on y récolte est célèbre dans toute la province. Plus près de nous, le Hammam d'Okkous conserve encore ses piscines romaines.

La nuit est noire, nous sommes à Aïn-Chabrou, en plein marais; il faut mettre pied à terre et marcher de notre mieux au milieu des touffes de ktaf qui nous déchirent les jambes. Nos souliers sont devenus de vraies éponges qui conservent l'eau admirablement; nous tombons comme des capucins de carte; il n'y a plus de général : c'est un simple mortel qui s'étale avec nous sur ce sol glissant et inégal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Où donc est Tébessa? les heures s'écoulent et nous n'arrivons pas. Voilà le milieu de la nuit; impossible de marcher plus longtemps : nous remontons dans la charrette en détresse, décidés à y attendre le jour, quand le Messie nous apparaît sous les traits d'un joyeux spahi suivi bientôt de quatre mulets et de deux soldats du train. Le commandant supérieur de Tébessa, inquiet du retard du courrier, les a envoyés à notre recherche. C'est le général qui nous vaut cette délicate attention, et, grâce à lui, nous faisons notre entrée dans la ville à une heure du matin, après vingt-deux heures de route et mourant de faim. Inutile de dire que nous y sommes reçus à bras ouverts et comblés de prévenances, comme dans tous les endroits où l'on est accueilli par des officiers français.

Tébessa est située dans un des sites les plus heureux que l'on puisse rencontrer. Bâtie sur le versant nord du Djebel-Osmor, dont les cimes couronnées de pins verts la séparent de la frontière tunisienne, abondamment pourvue d'eaux vives qui font la richesse de ses jardins, la ville voit se dérouler à ses pieds, du côté du territoire français, une immense étendue de terrain limité à perte de vue par de hautes montagnes. Cette plaine est maintenant en grande partie inculte; mais les ruines dont elle est semée attestent qu'à l'époque romaine les conquérants en avaient apprécié la valeur et que sa fertilité y attirait de nombreux habitants. Les petits postes romains disséminés entre Tébessa, Morsot et Okkous, comme points principaux, n'ont jamais été sérieusement visités : les inscriptions qu'on y a relevées à la surface du sol permettent de penser qu'un explorateur attentif y serait largement récompensé de ses peines.

Theveste (c'est le nom ancien de la ville) était, à l'époque impériale, un des points les plus importants de l'Afrique. La route qui conduisait de Carthage à Lambèse y passait, reliant ainsi le chef-lieu du gouvernement proconsulaire au siège du gouvernement militaire, la métropole de l'Afrique au camp de la troisième légion. D'autres voies mettaient Theveste en communication avec tous les centres de l'intérieur et du littoral, avec Cirta, la capitale de la Numidie, avec Thysdrus (aujourd'hui El-Djem) où le vieux Gordien fut proclamé empereur. Un magnifique amphithéâtre encore debout atteste l'ancienne splendeur de cette dernière cité. Les produits du sud, tout ce qui venait de Gabès, des oasis du Djerid et du Nefzaoua, étaient portés à Theveste par la route de Gafsa.

J'insiste surtout sur la première de ces routes parce qu'elle avait une importance exceptionnelle.

On sait que Caligula, inquiet de la puissance du proconsul, lui enleva le commandement de l'armée d'Afrique pour le donner à un de ses légats. Ce dernier relevait directement de l'empereur en ce qui concernait les troupes et restait toujours sous les ordres du proconsul pour tout ce qui touchait à l'administration provinciale. Or le proconsul dépendait du Sénat. On comprend donc pourquoi l'empereur chercha à diminuer son prestige. La route de Carthage à Lambèse par Theveste dut servir plus d'une fois au passage des émissaires de ces deux fonctionnaires, forcément hostiles l'un à l'autre. C'est par là que s'élancèrent les cavaliers de Valerius Festus envoyés à Carthage pour assassiner Calpurnius Pison; c'est par là que Capellien, à la tête de la troisième légion Auguste, s'avança sur Carthage pour écraser l'insurrection des Gordiens. Le passage de Capellien à Theveste est même attesté de la façon la plus formelle par un monument épigraphique qui montre combien était populaire le soulèvement contre Maximin [1]. D'autres textes l'ont prouvé depuis.

Si les bornes milliaires, encore debout le long de cette route, pouvaient nous raconter tout ce qu'elles ont vu, que de souvenirs éteints se réveilleraient! Plusieurs étaient déjà en place quand Hadrien, après avoir prononcé à Lambèse cette grande allocution militaire si connue dont d'importants fragments nous ont été conservés, rejoignait à Carthage le navire qui devait le ramener à Rome.

Theveste apparaît dans l'itinéraire d'Antonin avec le titre de colonie, mais Pline n'en fait point mention. La ville cependant existait déjà sous les empereurs Flaviens, ainsi que l'attestent plusieurs inscriptions en l'honneur de Vespasien, de Titus et de Domitien. Sous Hadrien, le gouverneur de Numidie P. Metilius Secundus y envoya un détachement de la troisième légion pour établir d'une façon définitive la grande voie de Carthage. Au troisième siècle, son importance s'accroît : un grand nombre d'Africains sont parvenus aux honneurs sous l'empire de Sévère; l'un d'eux, Cornélius Egrilianus, préfet de la quatorzième légion, laisse en mourant une partie considérable de sa fortune pour embellir sa ville natale, décorer le forum de statues, créer des fondations populaires et bâtir ce magnifique arc de triomphe, à quatre faces, encore debout aujourd'hui.

Mais la religion du Christ s'est propagée rapidement en Afrique; chaque ville compte ses martyrs. Saint Namphamon, sainte Perpétue, sainte Félicité, le grand évêque Cyprien et tant d'autres sont tombés sous la hache du bourreau. La persécution redouble sous Dioclétien. Un jeune homme de vingt ans, Maximilien, de Theveste, que l'Église honore du titre de saint, est amené sur le forum de la ville. Interrogé par le proconsul, il refuse de porter les armes, voyant un danger pour sa foi dans l'accomplissement du service militaire. Il est mis à mort le 12 mars 295. Neuf ans plus tard, sainte Crispine et ses compagnons refusent au même endroit de sacrifier aux faux dieux. Ils subissent également le martyre.

Dans le courant du quatrième siècle l'Église a triomphé : il semble que la tranquillité va renaître.

1. C'est une inscription funéraire découverte à trois kilomètres de Tébessa et publiée par M. L. Renier dans le recueil des *Inscriptions d'Algérie*, sous le numéro 3177.

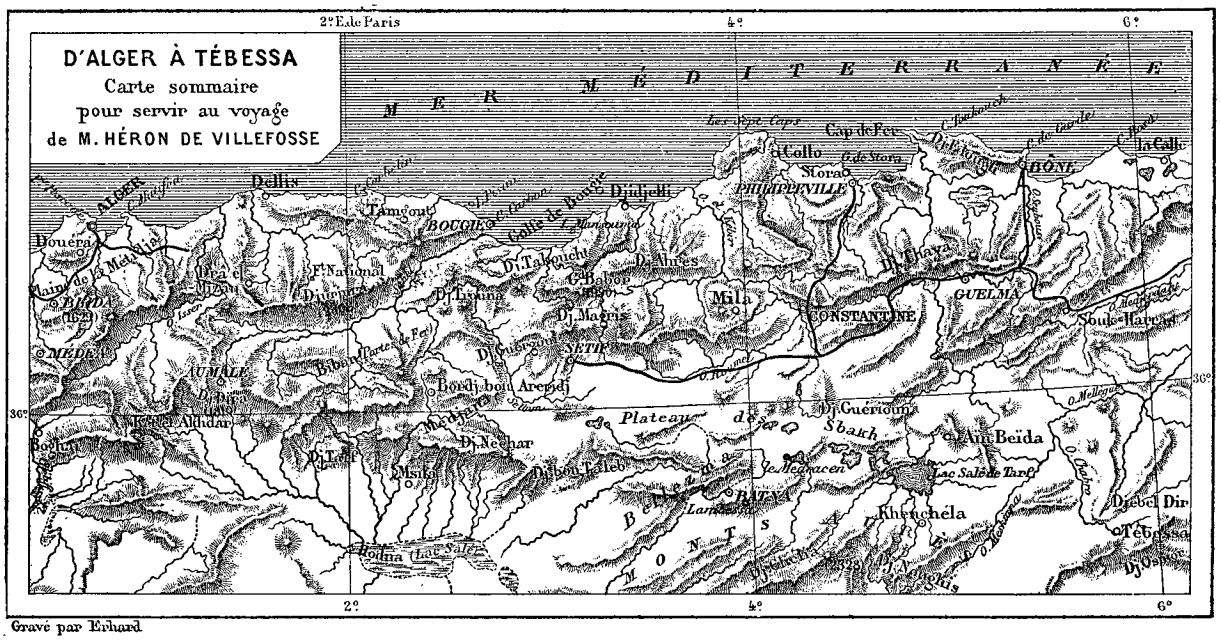
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malheureusement aux persécutions païennes succèdent les fureurs donatistes; tout le pays qui s'étend entre Tébessa et le désert devient le théâtre spécial des exploits des circoncellions. Leur cri de guerre : *Deo laudes*, se retrouve gravé sur plusieurs pierres. Les noms de saint Optat et de saint Augustin remplissent toute cette période. Avec le grand évêque d'Hippone s'éteignit l'Afrique chrétienne et civilisée.

Vers 398 un événement considérable s'accomplit aux portes de Theveste. Le comte Gildon, qui s'était soustrait à l'autorité de Rome, fut vaincu par les troupes de Stilichon et trouva la mort dans sa déroute. Ce maintien momentané de l'autorité impériale ne fut pas de longue durée : les Vandales parurent en 429 sur les côtes de la Mauritanie. On sait quelles persécutions ils exercèrent contre les catholiques et quels fléaux s'abattirent avec eux sur la terre d'Afrique.

La situation de Theveste, à proximité du désert et de l'Aurès, l'exposa à de nombreuses attaques; elle eut beaucoup à souffrir pendant ces temps agités; la ville fut presque détruite. Mais après avoir vaincu les Vandales et apaisé l'insurrection des Maurusiens, Solomon la met de nouveau en état de défense. Elle vécut encore quelques jours prospères au sixième siècle et au commencement du septième, l'empereur Héraclius y fit exécuter de grands travaux. C'est du moins ce que nous apprend une inscription récemment découverte, un des derniers textes gravés avant l'invasion arabe.

S'il faut en croire l'auteur du *Fotoh Ifrikia*, Tébessa fut prise par le conquérant Okba en l'an 45 de l'hégire. Son nom apparaît plusieurs fois dans l'his-



toire des Berbères d'Ibn Khaldoun. Au onzième siècle de notre ère, El-Bekri en faisait la description suivante :

« Tébessa est une grande et ancienne ville, bâtie en pierres de taille. On y trouve une grande abondance de fruits. Une partie de la muraille qui l'entoure fut abattue par Abou Yezid Makhled ibn Keidad. Elle est située auprès d'une grande rivière, bordée de forêts et de vergers. On y trouve surtout des noyers dont le fruit est renommé pour sa grosseur et sa saveur. On remarque dans cette grande ville plusieurs salles voûtées où les caravanes de voyageurs s'abritent avec leurs animaux quand il tombe de la pluie ou de la neige. Une seule de ces salles peut contenir plus de deux mille bêtes de somme. » Dans un autre passage le même auteur signale le grand nombre de monuments anciens que renferme la ville.

Au seizième siècle, l'Arabe Léon l'Africain, qui avait connu et visité Tébessa, parle avec admiration des ruines qu'on y rencontre. Il ne faudrait pas prendre à la lettre la boutade d'un poète de Malaga, Eldabag, qui, mal reçu sans doute par quelque habitant, composa, d'après une vieille traduction française, la pièce de vers suivante :

Tébessa n'a rien qui soit de valeur
Fors que les noix. Je faux, elle a cet heur
D'un fleuve avoir dont les eaux cristallines
Et l'ample tour des murailles insines
Lui donnent lustre. Or, quant à la vertu,
Ce peuple en est tellement dévestu
Que connaissant Nature en celui luire,
Tout vice y fait à force noix produire :
Comme sachant qu'avec les douces eaux
Brutaux esprits se paissent en pourceaux.

Comme on le voit c'est peu flatteur pour l'endroit. Heureusement, le premier voyageur européen qui ait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétré jusque-là, Bruce, n'a pas confirmé cette mauvaise impression.

Pendant la domination turque les rivalités des grandes familles du pays amenèrent de fréquentes querelles qui ensanglantèrent la ville. Les habitants s'adressèrent au dey d'Alger pour lui demander une garnison chargée de maintenir l'ordre. Une *nouba* de quarante hommes vint occuper Tébessa et y appuyer l'autorité du caïd.

Après la prise de Constantine par les Français cette petite garnison turque s'enfuit en Tunisie avec son chef, et les Tébessiens se trouvèrent livrés aux attaques incessantes des tribus voisines. L'ordre fut bientôt rétabli, grâce à l'énergie du général Négrier

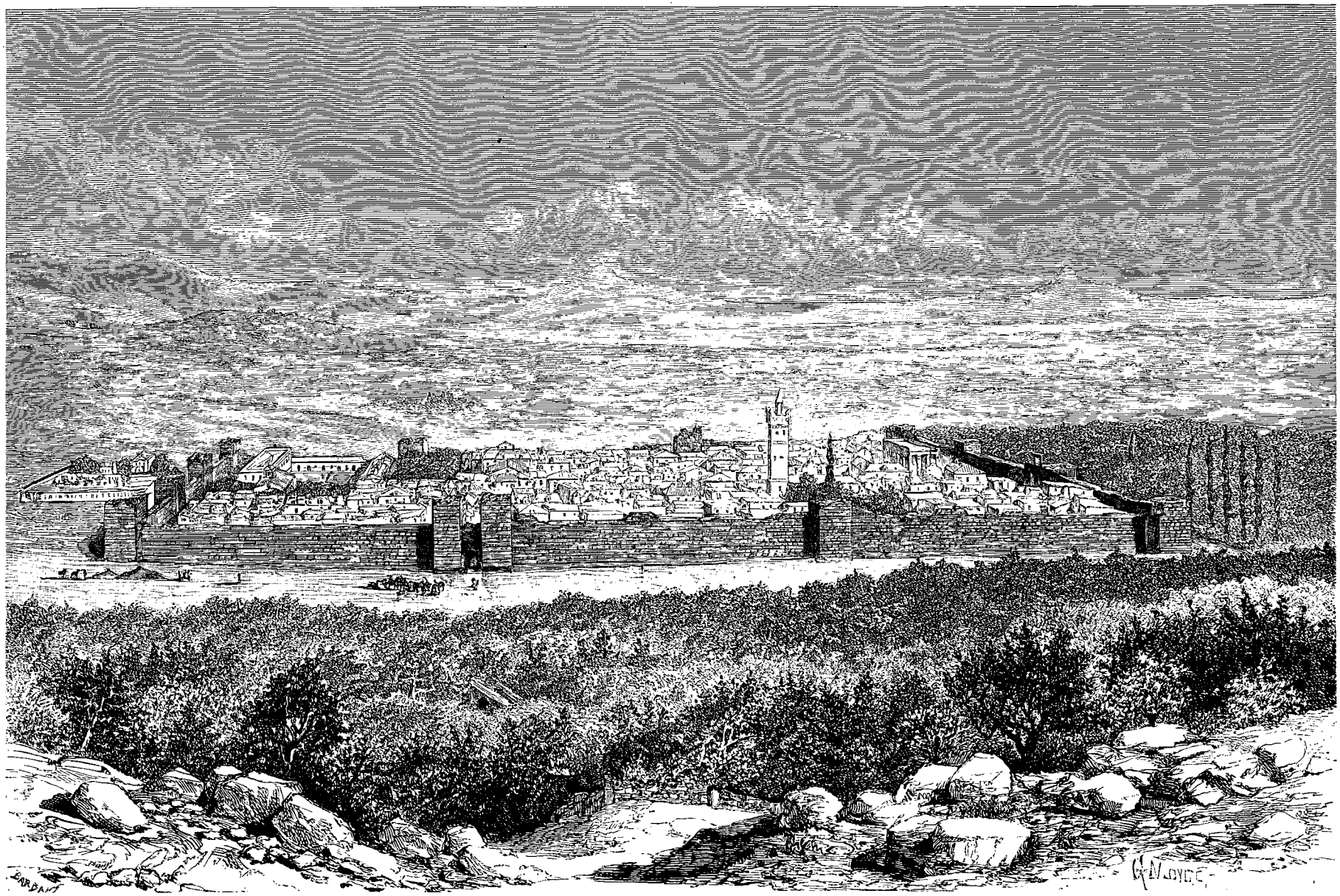


Tunisiens des environs de Tébessa (voy. p. 12). — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

qui, le 31 mai 1842, se présentait sous les murs de la ville à la tête des troupes françaises. Les principaux habitants vinrent au-devant de lui avec des drapeaux et le reçurent comme un libérateur. En 1844 le général Randon fit une seconde reconnaissance dans le sud-est de la province de Constantine et plaça Tébessa sous le commandement supérieur du capitaine de spahis Allegro. Enfin, le 9 septembre 1851, la ville fut occupée par le général de Saint-Arnaud ; des casernes y furent établies et plusieurs colons vinrent s'y fixer sous la protection du drapeau français qui flottait définitivement sur les murs. Une pierre commémorative de cet événement a été élevée dans la casbah française.

Un an plus tard, à la fin de l'année 1852, M. Léon Renier, chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission épigraphique en Algérie, arrivait à Tébessa accompagné d'un dessinateur et en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

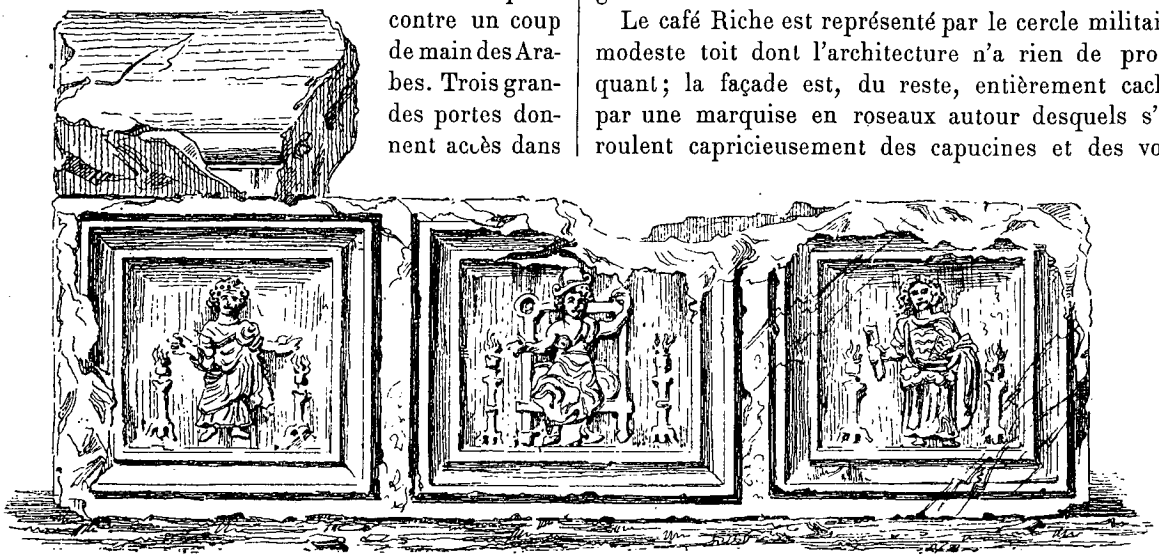


Vue générale de Tébessa, prise à l'est, du côté de la porte Solomon. — Dessin de G. Moynet, d'après un croquis de M. de Bosredon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyait bientôt à Paris les prémices de son travail, les dessins de l'arc de triomphe et du temple de Minerve. Ces dessins permirent de constater l'importance des monuments de Tébessa. Ce n'était, du reste, qu'un spécimen du riche album que l'éminent épigraphiste devait rapporter de sa mission. Grâce à lui, M. Lenoir put introduire dans son *Histoire de l'architecture monastique* un plan détaillé de la basilique.

Pour le voyageur qui arrive de Constantine la petite ville de Tébessa se présente d'une façon assez heureuse. C'est un quadrilatère entouré de vieilles murailles byzantines auxquelles le temps et le soleil ont donné une belle patine d'un jaune sombre. De grandes tours carrées en défendent les angles : en certains endroits les travaux faits par nos officiers du génie ont permis d'utiliser ces tours pour la défense de la place contre un coup de main des Arabes. Trois grandes portes donnent accès dans la ville. Celle de Constantine, entièrement moderne, tournée vers l'Algérie; celle de Caracalla, placée sous l'arc de triomphe du même nom (route de Carthage et de Tunis); celle de Solomon (routes de Gafsa, de Négrine et du sud).



Sarcophage trouvé dans la basilique de Tébessa. — Dessin de J. Bernard, d'après nature.

Entrons par la porte de Constantine. Une rue s'ouvre devant nous. Elle est bordée à gauche de maisons basses; quelques rares commerçants y sont établis. A droite, une terrasse avec de beaux ombrages offre aux flâneurs un abri contre les ardeurs du soleil. En trois minutes nous arrivons sur une petite place, ornée d'une fontaine et de quelques arbres. C'est aujourd'hui le véritable forum de Tébessa; c'est le centre du mouvement, du commerce et de la vie. C'est là qu'on apprend les nouvelles, qu'on rencontre ses amis, c'est le boulevard des Italiens de l'endroit en même temps que la cour des Messageries.

Le café Riche est représenté par le cercle militaire, modeste toit dont l'architecture n'a rien de provoquant; la façade est, du reste, entièrement cachée par une marquise en roseaux autour desquels s'enroulent capricieusement des capucines et des volubilis bleus. Mais on y reçoit l'accueil le plus cordial et le plus empressé. A côté se trouve l'auberge, pompeusement décorée du nom d'hôtel. Sur le même rang le bureau de poste et le télégraphe sont installés dans une maison voisine. C'est là que le courrier s'arrête. Que d'émotions le jour où il arrive et comme chacun est heureux de recevoir des nouvelles de France! Trois fois par semaine le clairon des zouaves signale sa venue, et, quand on entend les grelots des chevaux résonner sur la place, le cœur du plus endurci bat plus fort qu'à l'ordinaire.

Vis-à-vis le cercle militaire et de l'autre côté de la place, un jardin frais et coquet invite au repos : véritable square dont les habitants goûtent peu les délices. Plusieurs chapiteaux antiques rangés en cercle autour du bassin et d'autres fragments d'architecture en font un musée en plein vent. Il s'appuie sur la portion sud de la muraille byzantine dans laquelle s'ouvre une poterne donnant sur la campagne. Quand on avait franchi cette porte on se trouvait autrefois dans un lieu inculte, aride et desséché : quel changement aujourd'hui! Grâce à l'heureuse initiative du commandant supérieur Egrot, tout ce terrain a été retourné, arrosé et planté.

A côté de ce jardin s'ouvre une grande porte ronde : un zouave y monte la garde, c'est l'entrée d'une série de bâtiments spécialement réservés à la force armée et à l'autorité militaire. Après avoir franchi cette porte, on trouve devant soi la maison du commandant supérieur de Tébessa, logis carré entouré de quelques parterres fleuris.

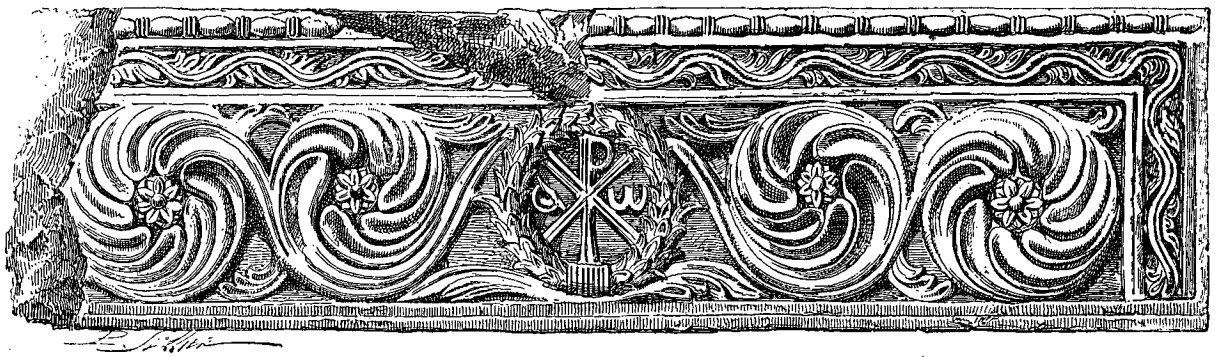
Des débris antiques déposés le long des murs attestent la sollicitude des commandants pour les ruines que renferme la ville. Ici c'est un grand sarcophage découvert en 1868 dans la basilique, près de l'escalier qui conduit de la nef à la salle en forme de trèfle. La face antérieure est décorée de trois figures assez gros-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sièrement sculptées, placées chacune dans un cadre entre deux flambeaux allumés; rien ne ferait reconnaître à première vue son origine chrétienne si un fragment mutilé du couvercle ne portait pas un monogramme du Christ très nettement gravé. Les extrémités sont décorées, l'une de deux grandes rosaces, l'autre d'une patère et d'une eulogie. Là ce sont des chapiteaux et des inscriptions, des débris de corniche. Plus loin, un autre sarcophage trouvé également dans la basilique, en 1867, à l'entrée de l'édifice, sur le côté gauche de l'atrium, présente aux visiteurs un bas-relief très endommagé dont le sujet cependant paraît être une *chasse au lion*.

A côté de la maison du commandant se développent les constructions qui servent de caserne au bataillon de zouaves envoyé chaque année de Constantine pour renouveler la garnison de la place. Les services de l'intendance, de l'hôpital, tout ce qui se rattache à l'armée est réuni dans les bâtiments qui entourent cette vaste cour fermée de deux côtés par la fortification byzantine à laquelle la casbah est accolée. Cette grande enceinte est remplie d'animation et de mouvement.

Bien différent est l'aspect d'une seconde cour placée au sud de la première, mais en dehors des murailles byzantines. Une porte percée dans le mur méridional (Bab Aïn-Chela) donne accès à cette solitude qui porte le nom d'*annexe du génie*. C'est en effet à l'extrémité de ce désert que le génie a installé ses bureaux, c'est là qu'il peut rêver tout à son aise, loin du bruit et du tumulte, à la démolition des vieux remparts qui l'offusquent. Déjà une partie de cette œuvre est accomplie. Sous prétexte de consolider la muraille du côté nord, on l'a dédoublée : aux premières atteintes de l'hiver tout ce qui restait s'est écroulé. Mais, soyons juste, si certains officiers du génie ont commis quelques actes de vandalisme déplorables, il ne faut pas oublier tout ce que l'archéologie et l'histoire doivent de reconnaissance à d'autres officiers de ce corps distingué, surtout en ce qui concerne la conservation des monuments africains. C'est le savant et regretté général Creuly qui avait organisé



Linteau de porte provenant de la basilique de Tébessa. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de G. Moynet.

en Algérie, pendant qu'il y exerçait les fonctions de chef du génie, tout un service de renseignements précieux sur les découvertes épigraphiques faites dans l'étendue de son commandement, c'est lui qui a été le véritable fondateur de la Société archéologique de Constantine. Il y a un autre nom qu'on ne peut séparer du sien, celui du colonel Moll, infatigable chercheur, antiquaire passionné, qui, au milieu de ses nombreuses occupations, a su trouver le temps d'écrire plusieurs mémoires sur Tébessa pendant la domination romaine et a pris soin de réunir, précisément dans l'annexe du génie, les restes les plus importants de l'antique splendeur de la ville. Un linteau de porte en pierre provenant de la basilique, décoré d'un chrisme en relief que des rinceaux de vigne et des enroulements de feuillage encadrent d'une façon toute gracieuse, des bases de colonnes, des chapiteaux (il y en a partout à Tébessa) et surtout des inscriptions forment dans la cour du génie un musée lapidaire très intéressant. Ce sont les débris des archives de l'état civil de la colonie romaine; on y retrouve encore quelques noms des membres de la curie, des duumvirs, de ceux qui rendaient la justice, des patrons, des prêtres, des dieux qui avaient des autels à Theveste. Je ne parle pas des inscriptions en l'honneur des empereurs, ni des tombes des premiers fidèles, ni des bornes milliaires qui apprennent si sûrement les travaux exécutés par les Romains sur les grandes voies de l'Afrique.

Sortons maintenant de la casbah. Les rues ne sont pas nombreuses et l'on peut, sans crainte de s'égarer, s'engager dans la première qui se présente devant soi. Elle mène à la porte Solomon; c'est la plus animée, c'est la rue des ressources et des affaires. A droite, deux Maltais, chacun à une extrémité de la rue, ont établi leurs boutiques et débitent aux Arabes et aux Français tout ce qui peut leur être utile ou nuisible, mais principalement ce qui se boit. Des cordonniers assis dans leurs petites loges confectionnent des babouches jaunes à lisérés verts et ne daignent pas regarder les passants; le boucher arabe étale des tranches de mouton plus ou moins malpropres; un petit juif vous poursuit en vous proposant des grenades, des dattes, des citrons, pendant que les oisifs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigènes dégustent tranquillement leur caoua sur le pas des portes et avalent avec volupté le marc déposé au fond du petit coquetier qui leur sert de tasse. De temps en temps cependant ils se relèvent et sortent de leur impassibilité apparente pour s'avancer vers un personnage qui traverse la rue : ils lui embrassent la poitrine ou la main. C'est un marabout vénéré, un chef de grande tente ou quelque puissant caïd que ses affaires amènent à la ville. On échange à voix basse la série des salutations d'usage; on dirait deux conspirateurs qui se transmettent le mot d'ordre.

A gauche de cette rue se trouve le bureau arabe. Dans les territoires régis par l'autorité militaire le chef du bureau arabe est un puissant personnage. En cas d'insurrection il prend le commandement des contingents fournis par les tribus restées fidèles; il est juge de paix, juge d'instruction, receveur des impôts, et, dans ses rapports avec les chefs de tribus, il a souvent à traiter d'importantes questions administratives. On conçoit que le premier officier venu ne peut être investi de ces délicates fonctions. Aussi les officiers des affaires indigènes en Algérie forment-ils un véritable corps d'élite, et on ne saurait trop s'élever contre les idées préconçues, les absurdes préjugés que certaines gens prennent plaisir à propager pour nuire à cette utile institution. Ils ont été en Algérie les véritables pionniers de la civilisation, ils ont fondé les villages, remué le sol, apaisé les insurrections, et aujourd'hui encore, si les colons jouissent de quelque tranquillité, ils le doivent au dévouement et à l'abnégation des officiers des affaires arabes.

Les principaux auxiliaires de ces officiers sont les spahis. Presque tous ceux que les bureaux emploient savent quelques mots de français, et quand on voyage en territoire militaire ils servent de guide et d'interprète.

Le bureau arabe de Tébessa est particulièrement important à cause de la proximité de la frontière tunisienne. En dehors des affaires quotidiennes du cercle, dont l'étendue est considérable, il y a une surveillance constante à exercer sur les caravanes qui arrivent du Sud ou de la Tunisie. Souvent, au milieu des ballots contenant des couvertures fabriquées dans l'île de Djerba, siège de cette industrie depuis les temps les plus anciens, ou des *freschias* aux vives couleurs, aux dessins bizarres et enfantins, mais réguliers, ou des moelleux tapis de Kairouan, les caravaniers glissent des barils de poudre et des armes débarqués dans le port de Sfax par des navires étrangers. Ils n'ont pas de peine à les vendre sous les tentes; l'Arabe donnerait tout pour avoir un cheval, un fusil et de la poudre! C'est un grave délit, car les tribus qui ont pris part aux dernières insurrections ont été désarmées; le gouvernement français n'a pas envie de leur laisser la liberté de s'organiser de nouveau contre nous.

A droite de la porte Solomon se tient le marché. Le calme et paisible habitant des oasis, qui a mis deux ou trois jours pour venir jusque-là, y vend des dattes, des oranges, des grenades, des olives ou de l'huile; le Tunisien, coiffé de son large turban multicolore, le corps bien serré dans un petit caban en poil de chameau bordé de blanc, les jambes nues, y déballe des freschias, des haïcks, des tapis que les juifs lui achètent pour revendre ensuite à Constantine ou à Alger; ceux des tribus voisines apportent leurs grains, leurs laines et leurs bestiaux. Des nègres à la peau luisante, sobrement vêtus d'une vieille culotte rouge d'ordonnance, y offrent leurs services aux marchands à l'allure décidée. C'est une petite tour de Babel pour la confusion des langues : on y entend le chaouya, langage des montagnards de l'Aurès, aussi bien que l'arabe ou la langue sabir, mélange de français, d'italien, de maltais et des différents dialectes arabes. Des génisses ou des taureaux de cette petite race courte de l'Aurès remplissent l'air de leurs mugissements, les brebis et les chèvres font entendre leurs bêlements plaintifs et semblent réclamer leurs montagnes pendant que des porcs noirs, élevés dans les fermes voisines, cherchent leur vie au milieu de tout ce brouhaha sans se douter du couteau de boucher qui est suspendu au-dessus de leur tête. Quelques vieilles femmes arabes, accompagnées d'enfants déguenillés et malpropres, ont quitté leurs jardins pour vendre des noix, des pistaches ou des figues de Barbarie, et des négresses, enveloppées d'une étoffe bleue et blanche, offrent aux passants ces pains ronds à l'anis que les Arabes affectionnent, du couscoussou ou des feuilles de tabac. Tout ce monde se bouscule, crie, s'injurie, pendant que, sans s'émouvoir, le gardien du marché réclame à chacun le prix de sa place. Quand les caravanes sont plus nombreuses qu'à l'ordinaire, le marché s'étend jusque dans le cimetière voisin.

Ce cimetière ne ressemble pas aux grandes nécropoles d'Alger ou de Constantine. Aucun monument important ne s'y remarque; on n'y voit que de ces petites tombes plates, courtes et étriquées, avec une pierre arrondie au sommet; les inscriptions sont à demi effacées, les sépultures ne sont guère entretenues. Pas un arbuste pour ombrager ces demeures éternelles! Quelques pierres portent deux petits trous ronds où une main pieuse vient de temps à autre verser du grain et de l'eau, afin que les oiseaux du ciel s'y plaisent et gazouillent à l'oreille du mort leurs chants les plus doux. Touchante et poétique pensée!

La mosquée qui borde ce champ des morts s'appelle la *Zaouïa de Sidi Ab-er-Rahmam*. On y enseignait autrefois la jurisprudence; aujourd'hui on se contente d'y apprendre la lecture aux enfants.

Ab-er-Rahmam était un Marocain établi dans le Djebel-Osmor; il jouissait d'une grande réputation de sainteté et ne descendait à Tébessa que pour assister aux enterrements. Un jour, après une cérémonie fu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Spahi détaché au bureau arabe. — Dessin de H. Charles, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nèbre, les gens du pays firent de grandes instances auprès de lui pour l'engager à rester en ville. Il les repoussa d'abord, puis finit par exaucer leurs vœux, à la condition qu'on lui bâtirait une habitation près du cimetière et qu'il y demeurerait toujours. C'est alors que fut construite la mosquée qui porte son nom.

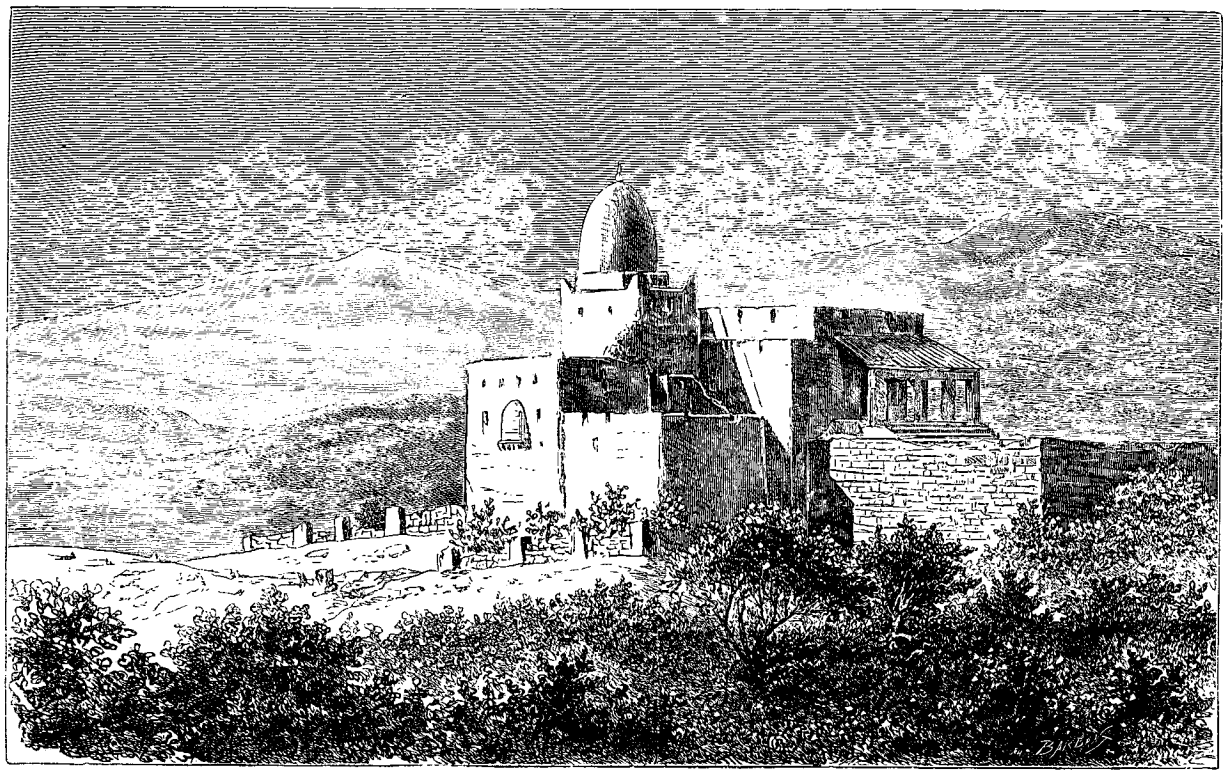
On nomme *el Haram* le marché actuel de Tébessa qui appartenait à Ab-er-Rahmam.

Il existe encore dix familles à Tébessa qui prétendent descendre de ce saint en faveur duquel les gens du pays déclarent leurs terres *habous*.

Près de la mosquée est situé le quartier de cavalerie, vilaine baraque qui gâte tout le pittoresque de ce côté de la ville. Un escadron appartenant au troisième régiment de chasseurs d'Afrique vient passer là une année de villégiature.

Tébessa est certainement pour un officier une garnison relativement agréable. Les marais d'Aïn-Chabrou, les pentes boisées de l'Osmor fournissent d'excellentes chasses. Quant à ceux qui n'ont pas le goût de cet exercice, ils trouvent dans les excursions aux environs ou dans de longues courses vers le Sud tout ce que la nature peut offrir de séductions à un esprit jeune, intelligent, avide de voir et d'apprendre.

Le village, placé près de la mosquée et du quartier, porte le nom de *village de la Zaouïa*. Il est entière-



La Zaouïa de Sidi Ab-er-Rahmam. — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

ment habité par des musulmans. Les rues y sont désertes; il est rare d'y rencontrer âme qui vive : les femmes sont, en effet, presque tout le jour dans les jardins à travailler; les hommes se rendent à la ville ou demeurent à l'intérieur de leurs maisons. Quelquefois ils se réunissent au café arabe de l'endroit : on y boit d'excellent caoua.

Il faut aller voir près de là les restes de l'*amphithéâtre romain*. Ils sont situés à environ cent vingt mètres au sud-est de l'enceinte actuelle, sur la rive gauche du ravin qui traversait la ville antique dans toute sa longueur. On serait vite désenchanté si on arrivait en cet endroit avec la pensée de dessiner quelque pan de mur ou de relever le plan du monument. Il ne reste guère que la place.

C'est une grande excavation à peu près circulaire, d'environ cinquante mètres de diamètre. Bien des gens n'y voient qu'un accident de terrain fort ordinaire; on distingue cependant au milieu de ce chaos quelques pierres taillées et des traces évidentes de maçonnerie. Il y a une vingtaine d'années M. Moll a pu en lever le plan. Il a constaté l'existence de deux escaliers qui conduisaient aux places les plus élevées; il a retrouvé aussi les deux entrées placées vis-à-vis l'une de l'autre, aux extrémités d'un même diamètre, qui donnaient accès à l'intérieur de l'arène. On ne peut guère fixer l'époque de la construction de ce monument. Il est permis seulement de sup-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poser qu'il a été détruit au moment de l'invasion des Vandales, car les murailles byzantines contiennent des gradins et des pierres qui ont dû être prises dans cet édifice. Il est probable que les Arabes en ont achevé la destruction en construisant le village de la Zaouïa. Les gradins supérieurs étaient en pierres de taille finement bouchardées; les gradins inférieurs, au contraire, étaient en pierres de tuf taillées d'une façon très grossière, ce qui porterait à croire qu'ils avaient reçu un revêtement de stuc ou de marbre.

Près de l'amphithéâtre on remarque les restes d'un aqueduc byzantin restauré par les Français et qui amène dans la ville les eaux d'une source appelée Aïn-el-Bled. Le débit de cette source est de deux mille litres à la minute; elle est située à l'est des jardins, dans la direction du marabout de Sidi Mohammed-Chérif. Rien n'est plus joli, au commencement de l'automne, rien n'est plus frais que l'endroit où cet aqueduc traverse le ravin pour amener les eaux de la rive droite sur la rive gauche. Un pont de pierre assez étroit sert de passage aux piétons et aux cavaliers et soutient les conduites d'eau.

Des prises d'eau ont été ménagées de distance en



Vue de l'aqueduc et du pont byzantins. — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

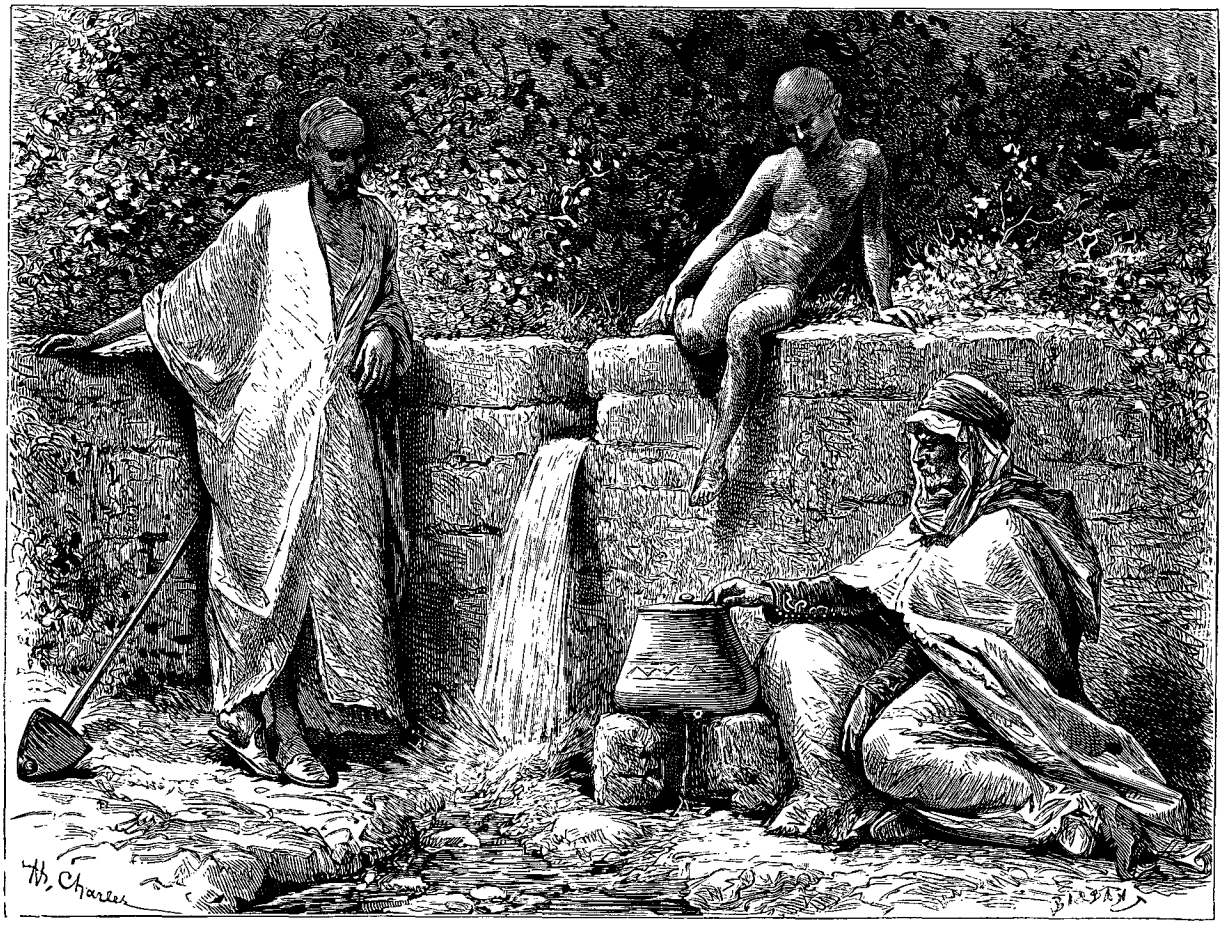
distance pour l'arrosage, dans le conduit principal de l'aqueduc, et des séguias (rigoles), variables suivant les besoins, servent à conduire l'eau dans les différentes plantations. Ces rigoles communiquent toutes entre elles et forment comme une vaste toile d'araignée qui couvre la surface des jardins. On conçoit qu'une surveillance active est nécessaire pour empêcher un propriétaire trop soucieux de ses intérêts de faire arriver sur son terrain le flot qui ne lui est pas destiné, car il suffit d'ouvrir ou de fermer une petite digue en terre pour détourner le cours de l'eau. Aussi un fonctionnaire spécial est-il chargé de surveiller cette distribution dans les jardins; on le nomme l'*oukil el ma*, le gardien de l'eau.

Voici de quelle façon il opère : Il est muni d'une marmite en cuivre, percée d'un trou assez étroit. Cette marmite lui sert de sablier pour calculer le temps pendant lequel Ali, par exemple, a droit à l'eau. Il s'installe avec son instrument à l'endroit où la rigole qui doit porter aux arbres fruitiers d'Ali la fertilité et la fraîcheur s'embranche sur le conduit principal. L'eau s'échappe dans la direction voulue. Pendant ce temps l'oukil a placé sa marmite sur deux pierres, qui lui servent de bases et de soutiens, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'a remplie jusqu'au bord. Elle se vide lentement par le petit trou du fond. Dès qu'elle ne contient plus une goutte d'eau, le gardien ferme la rigole ou remplit de nouveau la marmite si le susdit Ali a droit à plusieurs mesures. Je ne jurerais pas que cet oukil soit moins sensible que nos gardes champêtres français aux attentions de ses administrés, et je crois bien qu'avec quelques douros on obtiendrait une concession supplémentaire d'eau à perpétuité. Mais, gare à lui, si le capitaine du bureau arabe apprend ses petites manœuvres! on lui renverse sa marmite sans hésiter!

Du temps des Romains il existait d'autres petits aqueducs dont les culées se voient encore dans le ravin. En plusieurs endroits on remarque aussi, entaillés dans la pierre, les emplacements des vannes



Le gardien de l'eau dans les jardins (l'oukil el ma). — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

établies pour concentrer l'eau dans les différents quartiers de la ville.

Près de la chambre d'Aïn-el-Bled un conduit antique important prend une direction tout à fait opposée aux autres; il s'éloigne de la ville et va déboucher dans le ravin de *Sidi Mohammed-Chérif* sur un point où existent encore les traces d'un immense barrage. Il y avait autrefois dans cet endroit des jardins fertiles sur l'importance desquels on ne peut avoir aucun doute. Ce barrage était évidemment destiné à retenir les eaux pluviales qui descendaient de la montagne. Quand les pluies avaient été insuffisantes pour alimenter la réserve d'eau, on faisait venir d'Aïn-el-Bled ce qui était nécessaire pour l'arrosage de cette vallée.

Ant. Héron de Villefosse.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de triomphe de Caracalla, vu de Tébessa (voy. p. 30). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

TÉBESSA ET SES MONUMENTS

(ALGÉRIE),

PAR M. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est près de là que s'élève la djemâa de Sidi Mohamed-Chérif, dit le *marabout sans tête*, où tous les vendredis et les jours de fête les habitants de Tébessa se rendent en pèlerinage. La visite de cette mosquée est considérée comme une pieuse pratique qui doit attirer sur eux et sur toute leur famille les bénédictions du ciel.

Sidi Mohamed-Chérif était cousin d'un sultan qui occupait à Fez (Maroc) une situation élevée. Il demeurait à Morsot. Plus tard il se fixa à Guestal, joli village arabe bâti dans les montagnes du Dyr, sur l'emplacement d'une ville antique : on y voit encore un fort byzantin et un très beau pont romain. Il se rendit ensuite à la Mecque, au tombeau du prophète, et fit, à son retour, un assez long séjour au Caire. C'est dans cette ville qu'on voulut lui faire épouser une fille d'une des plus grandes familles du pays. Le parent chez qui il demeurait le détourna de ce projet et lui déclara qu'il était dans les desseins de Dieu d'empêcher ce mariage. Sa destinée, ajoutait-il, était de retourner à Tébessa. Il lui prédit qu'il y fonderait une mosquée et qu'il y serait mis à mort par les Turcs.

Malgré tout ce que cette prédiction pouvait avoir de peu rassurant, Sidi Mohamed-Chérif ne chercha pas à échapper à la fatalité qui pesait sur lui. En bon musulman il comprit que ce qui était écrit était écrit, et qu'il devait accepter son sort. Il quitta l'Égypte,

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revint à Tébessa et y fit bâtir la mosquée qui porte son nom. La réputation de sa sainteté se répandit au loin ; la continence dans laquelle il vécut contribuait encore à l'accroître. Jamais il ne se maria et refusa obstinément toutes les femmes qui lui furent présentées. Les Tunisiens et les Nememchas le considéraient comme leur chef spirituel et le comblaient de présents. La situation du saint homme porta ombrage au gouvernement turc. Les Nememchas, ses amis, étaient des gens remuants, prompts à se révolter, il pouvait les entraîner dans une insurrection : son arrestation fut décidée.

Les Turcs rassemblèrent, pour accomplir ce haut fait, une colonne qui vint camper à la Merdjà, au nord-est de la ville. Sidi Mohamed en fut prévenu; on l'exhortait à partir : il refusa et resta tranquillement dans sa mosquée. Trois chaouchs qui avaient reçu l'ordre de le mettre à mort, reconnaissant en lui un envoyé de Dieu, revinrent sans avoir accompli leur triste mission. Un quatrième, plus résolu, le somma de quitter la mosquée où il était en prière, et de le suivre. Le saint ne répondit pas. Il fut immédiatement saisi et garrotté; on lui trancha la tête. Cette exécution eut lieu un peu au-dessous des jardins, dans un endroit considéré aujourd'hui comme une terre sainte. Son assassin rentra à Tébessa, mais il perdit la vue dès qu'il eut franchi les portes de la ville. Il fut obligé de se réfugier à Constantine, où il est mort, dit-on, du temps du général Négrier. On voit que cette histoire est presque contemporaine.

Le marabout de Mohamed-Chérif est situé dans une position ravissante, au fond d'un petit torrent. Le bonhomme qui avait choisi cette retraite était assurément homme de goût et quelque peu rêveur. On peut s'y rendre en escaladant les rochers qui font face à la porte Solomon, et, si la montée paraît d'abord pénible, on est, en peu d'instants, amplement dédommagé de ses peines par la vue du vallon qui se déroule devant soi. Des chênes verts et des genévriers forment comme une ceinture mystérieuse autour du tombeau vénéré.

A l'époque romaine ce vallon était déjà un lieu sanctifié : une inscription gravée sur le rocher en fait foi. Elle a été découverte par le capitaine de Bosredon, et elle apprend qu'il y avait en cet endroit un bois sacré orné de statues et richement décoré. Un autel consacré à la déesse Bellone a été trouvé près de là.

La source d'Aïn-el-Bled arrose les jardins situés au nord et à l'est des murailles; elle alimente aussi la ville et fournit l'eau du grand abreuvoir placé près de la place du marché. Un lavoir public est installé près de l'abreuvoir. Rien n'est plus amusant que de regarder nos troupiers y lavant leurs chemises en compagnie de grandes négresses bien taillées, destinées, par une bizarrerie du sort, à blanchir le linge de toute la colonie. A côté, les Arabes, retroussant leur gandouras, les jambes nues, choisissent une pierre plate pour étaler un burnous jauni par la poussière et les ardeurs du soleil; puis, comme dans les scènes antiques conservées sur les fresques de Pompéi, ils le blanchissent debout, en sautillant, à l'aide d'un piétinement varié et très ingénieux.

Une autre source beaucoup moins considérable, et dont le débit est seulement de cinquante à soixante litres à la minute, se trouve au sud de la ville, près du jardin public de création récente dont nous avons déjà parlé. On la nomme *Aïn-Chela*. Du temps des Turcs la porte de la ville située de ce côté s'appelait Bab Aïn-Chela; cette porte existe encore; elle est cachée par l'annexe du génie qu'elle met en communication avec la casbah. On a découvert en 1852 le conduit romain qui amenait l'eau d'Aïn-Chela dans la ville. Cette source arrosait aussi des jardins de peu d'importance placés au sud des remparts et qui ont disparu depuis l'occupation française.

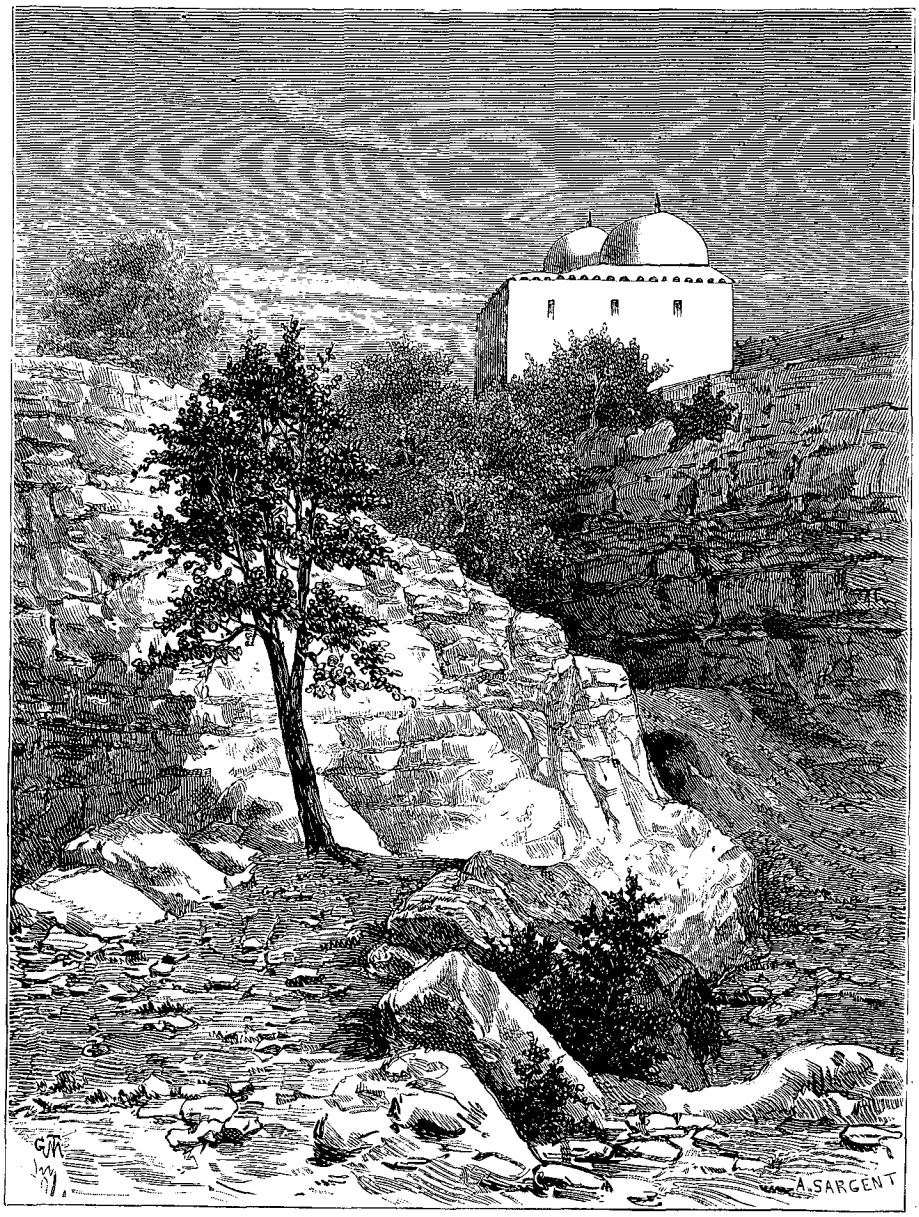
Si on rentre dans la ville après cette petite excursion, on fera bien d'aller visiter le quartier compris entre le bureau arabe et la muraille du sud. On y trouve une ruine considérable connue sous le nom de *la maison romaine*. C'était un des temples les plus importants de l'antique Theveste. Cette ruine occupe un espace rectangulaire dont les limites sont faciles à déterminer. Les matériaux, tous en grand appareil, ont été taillés avec un soin parfait, ils sont entièrement homogènes : il suffit de jeter les yeux sur les pans de mur encore debout de cette vaste construction pour y reconnaître une œuvre du haut empire. On distingue de distance en distance une corniche finement exécutée qui décorait les façades extérieures de l'édifice. Malheureusement ces restes intéressants servent d'appui à des masures arabes dans lesquelles il est difficile de pénétrer, et, parviendrait-on à en franchir le seuil, qu'on ne trouverait à l'intérieur aucun élément nouveau d'information, sans avoir déblayé le sol, exhaussé par des détritus de tous les genres.

Les ruines du forum étaient, dit-on, encore visibles à l'arrivée de nos premières colonnes expéditionnaires. L'esplanade plantée d'arbres qui conduit de la porte de Constantine à l'entrée de la casbah occupe leur emplacement, dont il ne reste aucun vestige. En nivelant ce terrain, en préparant le sol pour les plantations, on a retrouvé, comme sur tous les autres points de la ville, des débris d'architecture, des fragments sculptés, des chapiteaux de marbre, et une inscription appartenant au règne de Vespasien. Il paraît que la destruction de ces ruines était de toute nécessité pour la défense de la place !

La mosquée de la ville se trouve à droite de la voie qui mène à l'arc de triomphe. Réparée par les soins du génie, accostée d'un minaret qui dresse sa tête pointue au-dessus des toits de la petite bourgade, elle n'offre rien de remarquable; elle ne possède même pas, comme certaines mosquées du sud, un in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

téressant mobilier. Les colonnes qui soutiennent les voûtes ont été prises, ainsi que les chapiteaux, dans les édifices romains; mais les différentes couches de chaux dont elles ont été successivement revêtues depuis plusieurs siècles ne permettent pas d'en saisir les détails, ni d'en reconnaître la matière. Sous le porche d'entrée et sur l'appui extérieur des fenêtres, sont placés de petits galets lisses et polis, dont l'épiderme a été usé par un frottement continuel : pendant le rhamadan (le carême musulman) les fidèles, avant de pénétrer dans le temple, promènent dévotement ces pierres sur leur front et sur leurs mains, pour faire un simulacre d'ablution. Ils évitent ainsi de se servir d'eau et de s'exposer à rompre le jeûne



Djemâa de Sidi Mohamed-Chérif (marabout sans tête). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

s'il leur entrait par hasard quelques gouttes de liquide dans le gosier!

Le matin, à l'aube du jour, quand le muezzin, du haut de sa tourelle, appelle les musulmans à la prière, un Français du voisinage se met souvent aux fenêtres, dans le plus simple appareil, pour exprimer son mécontentement d'être réveillé d'une façon aussi désagréable; mais il crie dans le désert et ne réussit qu'à égayer les passants; le muezzin continue gravement son office sans s'émouvoir de ses réclamations.

Derrière la mosquée se trouve le quartier des teinturiers. Leurs maisons sont faciles à reconnaître aux longues grappes de laines blanches et rouges qui pendent le long des murs; devant les portes les ouvriers déposent les écorces de grenade dont ils retirent une excellente teinture. L'aspect varié et un peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coloré de ces usines en miniature est moins monotone que celui des autres maisons arabes, bâties toutes sur le même modèle, carrées, enduites de chaux blanche et ne présentant pour toute ouverture extérieure qu'une porte basse qui reste hermétiquement close. On dirait un alignement de dés blancs marqués d'un point noir.

En descendant la rue, à quelques mètres au-dessous de la mosquée, on arrive à l'arc de triomphe de Caracalla que les Arabes appellent *Bab-el-Kedima*, la vieille porte : c'est par là qu'entrait la grande voie de Carthage. Avant de s'engager sous cette porte, on aperçoit à gauche des colonnes antiques autour desquelles s'enroule capricieusement une vigne vierge. Un bruit de voix enfantines qui répètent en chœur un verset du Coran sort de la maison voisine : c'est une école arabe, le marabout de Sidi-ben-Saïd. En été, quand le soleil est tombé, la classe se tient devant la porte : tous les petits drôles, la tête couverte de leur capuchon blanc, sont accroupis à l'ombre du mur, une planchette sur les genoux, et dès qu'ils aperçoivent la silhouette d'un passant traversant la rue, ils crient de toutes leurs forces et s'égosillent à qui mieux mieux. C'est un vacarme dont le maître arabe seul paraît fort réjoui ; il y voit sans doute une preuve de l'intelligence de ses élèves et de la sûreté de sa méthode.

L'intérieur de cette école arabe est curieux à visiter. On y remarque près d'un puits deux inscriptions de l'époque chrétienne. Des restes antiques se retrouvent dans l'école française bâtie sur le même terrain ; ce sont des portions de murs romains qui ont été utilisées par les ouvriers français dans la construction de la maison. Les dépendances du *temple dit de Minerve* s'étendaient jusque-là.

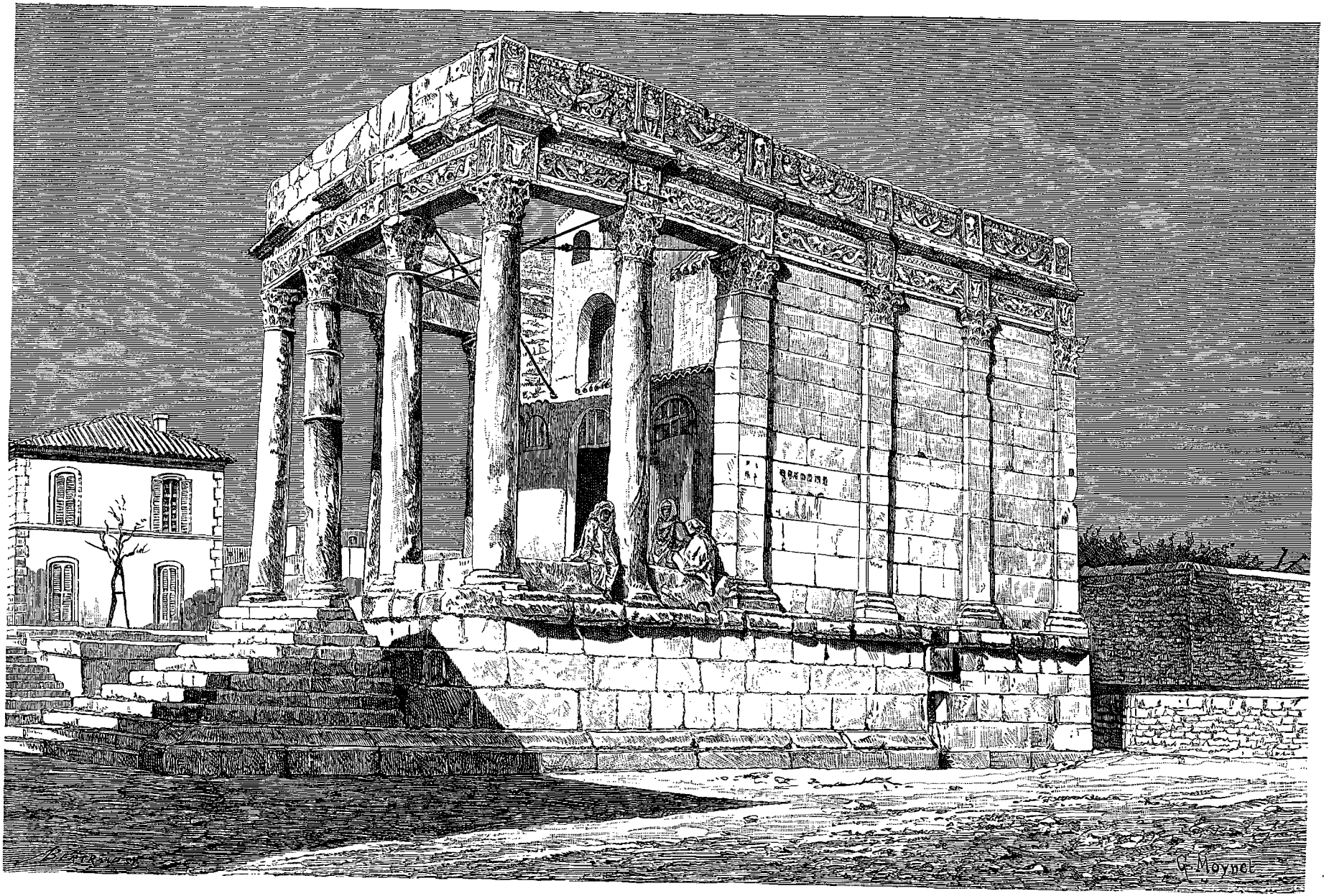
Ce temple est un des monuments romains de l'Afrique les mieux conservés. Il est classé, à ce qu'il paraît, parmi les monuments historiques, mais la savante commission qui veille à la conservation de nos trésors archéologiques n'a montré jusqu'ici pour les édifices africains qu'un amour purement platonique. On les détruit tous les jours sans qu'elle en paraisse très émue : ils ont pourtant grand besoin de son secours ! Il serait fort à souhaiter qu'une voix autorisée plaidât chaleureusement leur cause devant cette cour suprême. Pour conserver un grand nombre d'entre eux il suffirait d'une si légère dépense ! il faudrait surtout donner des instructions précises aux chefs de bureaux arabes et aux commandants de cercles, leur indiquer les mesures à prendre afin de prévenir les dégradations et les accidents. Plusieurs de ces officiers agissent heureusement d'eux-mêmes : Tébessa, sous ce rapport, a été particulièrement bien partagé ; il y a toujours eu dans ses murs des hommes distingués qui ont compris l'importance des monuments antiques. Mais il peut en être autrement demain ! et il importe d'aviser sans retard.

Lorsque les Français arrivèrent à Tébessa ce temple antique abritait plusieurs familles arabes qui s'y étaient installées. Huit piliers en maçonnerie grossière avaient d'abord fait supposer aux premiers explorateurs que la cella était divisée en trois nefs dans le sens de la longueur. Mais bientôt on reconnut que ces piliers étaient l'œuvre des Arabes ; ils étaient disposés sans ordre et prêts à s'écrouler sous la moindre poussée : ils servaient d'appui aux séparations établies par les indigènes. Ces misérables demeures furent démolies, et, avant la construction de l'annexe, on installa les bureaux du génie dans l'intérieur du temple. La chaste Minerve devait être fière de ses hôtes ! La joie de la déesse ne fut pas de longue durée : après le départ du génie on y célébra le dieu du vin : le temple fut transformé en une vulgaire cantine ! Il devint ensuite une prison : les chants firent place au silence et aux larmes. Puis on y établit une église catholique : on y disait encore la messe en 1873. Le toit avait été surmonté d'une de ces petites coupoles rondes blanchies à la chaux, comme on en voit au-dessus des marabouts arabes. C'était d'un effet grotesque ! Un beau matin la coupole s'effondra au milieu du temple ; on ne pouvait souhaiter rien de mieux. Fort heureusement personne ne fut atteint : l'heure de l'office était passée. Depuis ce jour on célèbre la messe dans une des chambres du presbytère en attendant l'achèvement d'une église en construction.

Les abords du temple étaient encombrés de masures qu'on fit disparaître en 1857. Cet intéressant monument fut alors dégagé des obstacles qui en avaient empêché l'exploration : aujourd'hui il occupe le centre d'une petite place d'où on peut l'examiner aisément sous toutes ses faces.

Le sanctuaire est placé à quatre mètres au-dessus du terrain naturel ; on y monte par un escalier de vingt marches. Il était séparé du pronaos par un mur de quatre-vingts centimètres d'épaisseur au milieu duquel était percée la porte d'entrée. Des fouilles faites à l'intérieur de ce sanctuaire ont été infructueuses : on n'a retrouvé aucune trace du pavage antique détruit sans doute par les différentes générations auxquelles le temple a servi de refuge : quelques dalles grossièrement taillées recouvraient le sol et remplaçaient probablement une riche mosaïque. Ce sol était soutenu par trois voûtes transversales mesurant trois mètres cinquante de hauteur sous clef. Elles étaient en partie écroulées au moment de leur découverte ; depuis elles ont été totalement remblayées. Malheureusement M. Moll, qui a pu faire ces constatations, ne nous dit point si ces voûtes communiquaient entre elles, ni comment on pénétrait dans cette espèce de crypte. Ces détails eussent été très importants à connaître pour comprendre la destination du sous-sol. Je ne crois pas, comme on l'a supposé, qu'il y ait eu là une sorte de magasin dans lequel les prêtres déposaient les offrandes faites à la divinité, les objets précieux, les trésors du temple. Je ne crois pas non plus qu'on y ait jamais célébré ces mystérieuses cé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple dit de Minerve (façade principale). — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rémonies dont les cultes anciens nous offrent tant d'exemples : la disposition des trois galeries voûtées ne paraît pas s'y prêter. Il faudrait, pour soutenir une opinion de ce genre, avoir retrouvé dans ces antiques substructions quelque trace évidente de ces rites secrets. Une étude consciencieuse des fouilles, du terrain même, des débris qui en ont été exhumés et de la division des chambres souterraines pourrait seule permettre de reconnaître d'une manière définitive si elles avaient été appropriées pour cet usage. Il me semble prudent, en attendant cette vérification, de ne voir là que des galeries de soutien; rien n'autorise à croire qu'elles ont été utilisées pour le service du temple.

La façade est décorée de quatre grandes colonnes monolithes en marbre blanc veiné de bleu; elles ont six mètres quarante de hauteur. Ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens dont les volutes ont été fouillées avec soin et dont les feuilles, très accusées, pèchent peut-être par un excès de maigreur. Ce n'est plus le corinthien des belles époques de Rome. Rien cependant de choquant dans les proportions des matériaux; tout s'harmonise assez bien et concourt à intéresser le regard plutôt qu'à le satisfaire. Hélas! comme les ans ont pesé sur cette façade! comme le temps a imprimé sur ces pierres sa marque indélébile ! On dirait un de ces vieillards amaigris par l'âge et les souffrances de la vie devant lequel le respect rend muet et qu'on salue instinctivement. C'est l'image presque éteinte du passé. Les pauvres colonnes se délitent tous les jours de plus en plus; on les a maintenues tant bien que mal à l'aide de barres et de crampons en fer, mais quelle triste restauration ! Et comme on a peur de les voir faiblir! On n'ose pas supposer qu'elles entraîneront dans leur chute la moitié de l'édifice ! Hâtez-vous, messieurs les architectes officiels, hâtez-vous de sauver le temple antique de Tébessa.

On a comparé le temple de Tébessa à la maison carrée de Nîmes. Ce sont deux édifices destinés à un usage analogue ; ils ont subi tous deux les plus étranges outrages et, malgré cela, ils ont traversé les siècles sans rien perdre l'un et l'autre de leur originalité ; mais, à part les plans, on ne peut trouver entre eux que des différences. Rien à Tébessa de la grâce, de la simplicité, de la finesse, de la distinction du temple de Nîmes ; on constate bien un travail très personnel dans la décoration, mais de la lourdeur, une recherche d'ornements qui tombe dans l'excès, des défauts qui sont la marque d'une école éloignée des grandes traditions. Il y a, du reste, plus de deux siècles de distance entre les deux monuments, sans parler des conditions différentes de temps et de lieu qui impriment à l'architecture un caractère si particulier. Selon moi le temple de Tébessa a été construit au troisième siècle.

Une disposition assez remarquable et peu commune est à noter dans la façade. Le toit est plat et par suite le fronton n'existe pas; il est remplacé par un attique qui forme sur les quatre faces le couronnement de l'édifice. Du côté de l'entrée cet attique ne porte aucun ornement. Il était sans doute revêtu dans l'antiquité de plaques de marbre portant une invocation au Dieu honoré dans le temple, ou peut-être, il présentait, comme le fronton du temple de Nîmes ou la frise de l'arc de triomphe d'Orange, une inscription en lettres de bronze fixées sur la pierre à l'aide de crampons. Le marbre aurait été conservé, tandis que le métal a tenté la cupidité des barbares.

Le pronaos, c'est-à-dire le portique d'entrée, repose sur six colonnes dont quatre forment la façade. Le sanctuaire (cella) est entièrement fermé par un mur plein sur trois de ses côtés. Sur les deux façades latérales et au chevet, des pilastres sont disposés en relief de façon à présenter entre eux, d'axe en axe, des distances égales de deux mètres quatre-vingt-treize. Comme les colonnes, ils sont amortis par des chapiteaux corinthiens et ne portent pas de cannelures. L'architrave qui, sur les quatre côtés du temple, surmonte les pilastres engagés et les colonnes, est décoré de sculptures offrant un motif répété cinq fois sur les grands côtés (faces latérales) et trois fois sur les petits côtés (façade et chevet). Ce motif, placé au centre d'un cadre bordé d'oves et de raies de cœur, se compose d'un aigle, posé de face, les ailes éployées; les serres de l'oiseau reposent sur deux serpents qui se déroulent à droite et à gauche en allongeant leurs têtes jusqu'à l'extrémité du cadre; des branches de vigne se mêlent au corps des serpents. Ces compartiments, ou métopes uniformes, sont séparés par d'autres cadres carrés correspondant aux points d'appui; ces cadres contiennent des bucrânes parés de bandelettes. L'attique mesure un mètre de hauteur ; il présente les mêmes divisions que l'architrave. Les parties de l'attique placées au-dessus des bucrânes ne sont pas décorées d'une manière uniforme. On y voit tantôt des trophées composés d'une cuirasse, de boucliers, de haches, de faisceaux et surmontés d'un casque, tantôt des guerriers armés : on y distingue même Hercule appuyé sur sa massue. Les divisions intermédiaires sont également variées. Les unes sont ornées de trois guirlandes formant festons, descendant de cinq grosses rosaces auxquelles elles sont attachées ; des masques tragiques et comiques sont suspendus aux deux rosaces extrêmes. Les autres sont remplies par deux cornes d'abondance croisées, chargées de fruits; trois rosaces ornent le fond du bas-relief, la première placée au centre entre les deux cornes d'abondance, les deux autres à chaque extrémité : ces dernières supportent aussi de petits masques suspendus par une attache légère. Les caissons qui décorent le plafond du portique d'entrée, dans l'espace compris entre les colonnes, renferment des fleurs et des feuillages divers.

M. le commandant Moll a constaté autour du temple l'existence de portiques séparés du sanctuaire par un

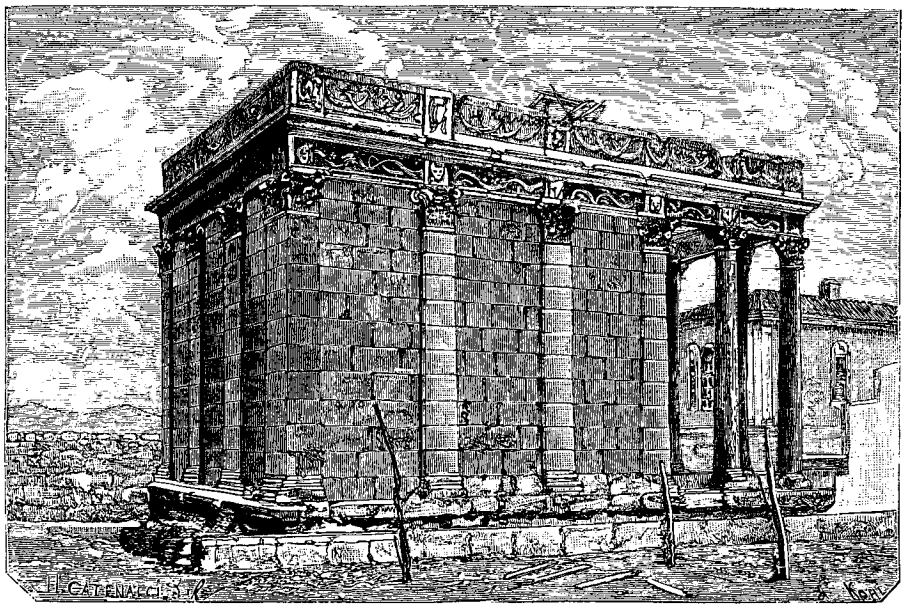
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espace découvert d'une largeur de seize mètres dans un sens et de vingt-quatre mètres dans l'autre. Il a même eu le bonheur de retrouver la façade principale de cette enceinte qui était encore debout sur une longueur de huit à dix mètres. On comprend l'effet que devait produire le monument ainsi entouré.

La dénomination de *temple de Minerve* a été donnée à cet édifice parce qu'on a cru reconnaître des chouettes dans les caissons de la frise. On n'a pas réfléchi que l'oiseau de Minerve était rarement représenté les ailes éployées; vérification faite, ce sont des aigles qu'il faut voir sur la frise. Il serait donc beaucoup plus raisonnable de désigner ce monument sous le nom de *temple de Jupiter* jusqu'à ce qu'un texte ou une indication certaine nous éclaire plus complètement sur la divinité qui y était honorée.

Tébessa a été érigée en commune mixte le 6 novembre 1868. On y compte, sans la garnison, deux mille trois cent soixante-dix habitants, dont deux cent cinquante-six Français, cent cinquante israélites avec leur rabbin, cent deux étrangers européens et mille huit cent soixante-deux musulmans.

Une grande partie des musulmans habitent le village de la Zaouïa, à cinq cents mètres au sud de la ville. Ce village n'était peuplé autrefois que par des descendants du grand marabout Abd-er-Rahman; mais depuis l'occupation française plusieurs autres familles de la ville, chassées par les alignements ou les constructions modernes, ont été s'y établir. Les nègres, devenus libres par suite de notre domination, se sont groupés près du centre que nous occupons. Parmi la population rurale certains individus qu'aucun droit de propriété ne rattache au sol, et qui sont en partie nomades, s'adonnent à l'agriculture. Les



Temple dit de Minerve (façade latérale). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

uns s'associent avec les habitants pour la culture des jardins ou l'exploitation des terres; d'autres se font métayers ou laboureurs.

Les anciens du pays racontent qu'une riche veuve originaire du Djerid tunisien vint s'établir avec ses enfants à Tébessa, il y a plusieurs siècles. Des alliances contractées avec les gens du voisinage enrichirent cette famille autour de laquelle se groupa bientôt un noyau de population spécialement adonné au commerce. Telle est, d'après la tradition locale, l'histoire des origines de la ville.

Les Koulouglis ont à Tébessa une influence prédominante; ils y sont nombreux : ce sont eux qui possèdent la plus grande partie du territoire de la banlieue. Ils descendent des soldats turcs envoyés par le dey d'Alger pour maintenir le pays dans l'obéissance. Ces soldats avaient pris l'habitude de se marier en arrivant à Tébessa; les uns répudiaient leur femme ou divorçaient à l'amiable en quittant la garnison; d'autres cédaient leur compagne à leurs remplaçants. Les enfants nés de ces unions passagères ont formé ce groupe de Koulouglis chez lesquels se rencontrent des individus fort intelligents et beaucoup moins rebelles que les Arabes aux idées de progrès et de civilisation. Ils figurent aujourd'hui à la tête de la population indigène.

C'est en avant de l'arc de Caracalla, sur la route même de Carthage, que les jardins de Tébessa se présentent au touriste de la façon la plus abordable. Un vrai chemin macadamisé, bordé de grands peupliers, les traverse pendant quelques centaines de mètres. A droite et à gauche, deux petits ruisseaux d'une eau claire et limpide clapotent joyeusement au soleil et vont se perdre sous la verdure voisine. Chaque propriétaire a entouré sa parcelle d'un petit mur en terre, d'une haie d'aloès ou de figuiers de Barbarie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelquefois d'une palissade de fagots au milieu desquels émerge le débris d'une antique inscription ou un vieux chapiteau qui paraît tout honteux d'avoir perdu ses volutes.

Les jardins des Européens sont faciles à distinguer de ceux des Arabes. Voici celui des zouaves. Une large dalle soutenue par quatre fragments d'un beau marbre africain y sert de table, à l'ombre d'une tonnelle où le volubilis se marie gracieusement à la clématite. Tout y est propre, bien tenu, soigné. Dans de petits carrés tirés au cordeau les radis montrent discrètement leurs ventres rouges à l'alignement réglementaire, à côté des choux qui balancent sans façon leurs trognes vertes, humides de rosée. Infortunées victimes d'une civilisation raffinée ! chaque arbre porte au moins un nom ou une date ! souvenirs de guerre ou d'amour, qui vivent plus longtemps sur ces vieilles écorces que dans le cœur de ceux qui les ont tracés.

En face se trouve le jardin des chasseurs, moins coquet, mais plein de ressources suffisantes pour le bouillon de la cavalerie. Une petite porte en clayonnage y donne accès. Gare à l'imprudent qui essaye de la franchir ! S'il ne porte pas une culotte rouge et des éperons, un de ses mollets au moins manquera le soir à l'appel : le gros chien kabyle qui sert de concierge est féroce sur la consigne.

Cependant je crois qu'avec un peu de patience et quelques attentions on arriverait à faire goûter à ce Cerbère les bienfaits du régime parlementaire, tandis que ses congénères des jardins arabes sont de véritables bêtes féroces avec lesquelles il n'y a pas à plaisanter. Ils cherchent à se dédommager sur les Européens du rhamadan perpétuel auquel leurs maîtres les soumettent. Pas de quartier pour qui n'est pas drapé dans un burnous !



La famine. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Dans les jardins arabes le sol n'est pas retourné régulièrement. Les musulmans comptent un peu trop sur la Providence pour faire pousser les biens de la terre : cela leur réussit heureusement à Tébessa. Il est vrai de dire qu'ils ne se plaignent pas si la récolte est mauvaise : *C'était écrit !* ou bien *Dieu l'a voulu !* disent-ils dans leur insouciance. Avec un pareil système on est toujours content puisqu'on ne pense pas aux privations du jour, ni à celles du lendemain, mais on se prépare aussi des années de famine pendant lesquelles la mort fauche impitoyablement devant elle ceux dont l'heure semblait encore éloignée. Lors de la dernière disette les chemins étaient littéralement jonchés de malheureux qui mouraient d'inanition ; ils avaient préféré rester près de leurs tentes plutôt que de gagner les chefs-lieux de cercle où le gouvernement français leur faisait distribuer des vivres. Au dernier moment ils s'étaient mis en route ; mais il était trop tard, leurs forces les trahissaient. Ils cachaient leur tête décharnée sous un lambeau de burnous et rendaient le dernier soupir à l'ombre d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



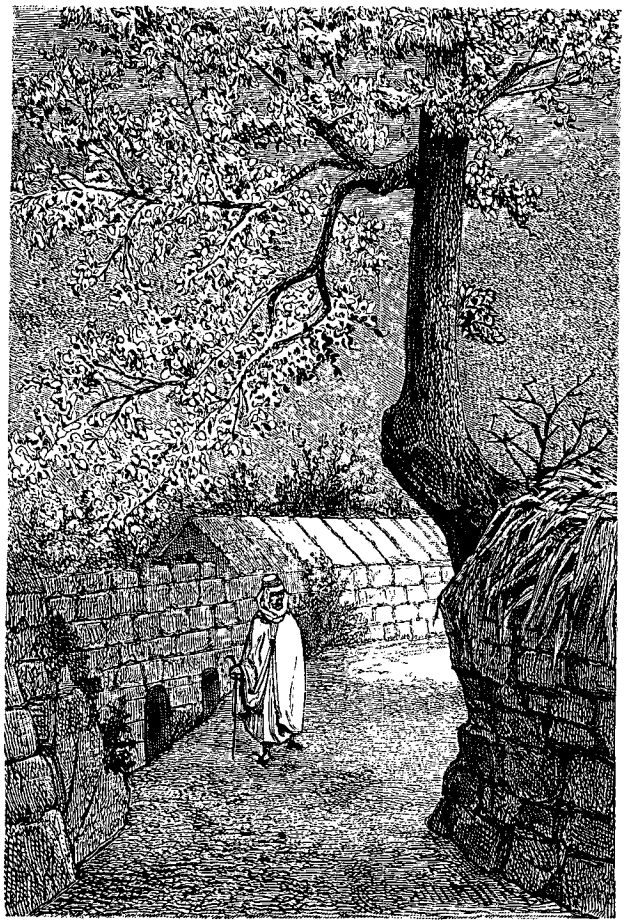
Femmes arabes du cercle de Tébessa. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

COMMUNE DE COLOMBES BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

touffe de ktaf ou dans le creux d'un ravin. On mangeait jusqu'aux ordures humaines, mais, détail plus horrible encore ! les mères dévoraient leurs enfants : elles se précipitaient sur le cadavre encore chaud pour calmer les tortures d'une faim que rien ne pouvait assouvir. Un jeune garçon de douze ans, qui avait été recueilli à Tébessa par le saint prêtre de l'endroit, m'a raconté, sans être autrement ému, qu'il avait mangé sa petite sœur morte de faim, en compagnie de ses parents et de ses frères et sœurs. Les autres membres de la famille avaient expiré à leur tour ; lui seul restait survivant, et, grâce au dévouement de l'abbé Delapard, il avait pu éviter le sort qui l'attendait.

Les indigènes qui cultivent ces jardins y habitent pour la plupart tantôt sous une tente où ils font ménage commun avec leurs bestiaux, tantôt sous une hutte faite de branchages et de boue. A côté de ces demeures si primitives il y a ordinairement une rangée de ruches autour desquelles bourdonnent de nombreux essaims d'abeilles. On y récolte du miel excellent. Les femmes, dans certaines saisons, travaillent au métier ; elles font avec le poil des chèvres ou des chameaux d'excellente toile à tente ou confectionnent des *tellis*, c'est-à-dire de ces grands sacs à double poche qu'on place sur le dos des mulets et dans lesquels les Arabes transportent toute espèce de marchandise, depuis l'orge et les dattes jusqu'à la terre et au fumier.



Aqueduc antique dans les jardins. — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

Quelques-unes de ces familles ont pris possession de plusieurs vieilles tours romaines jetées irrégulièrement dans les jardins et sur tout l'emplacement de l'ancienne ville. Elles y vivent au milieu des immondices accumulées par le séjour de nombreuses générations. Ces tours sont tellement encombrées qu'il est très difficile d'en examiner l'ancienne disposition. La fièvre y est en permanence et a imprimé son cachet livide sur le visage des malheureux qui les habitent.

Il existe encore une cinquantaine de ces tours, placées toutes au nord et à l'est de la ville actuelle : c'est près du marabout de Sidi Mohamed-Chérif, à côté du chemin de Beccaria, qu'on les trouve en plus grand nombre. Beaucoup ont déjà été abattues ; leurs débris sont employés à la clôture des jardins ou à la construction des maisons européennes de Tébessa.

Quels pouvaient être l'utilité, le but véritable de ces tours? Elles ont été élevées dans une idée de défense et appartiennent sans doute à l'ancienne enceinte de la ville : c'est la première pensée qui se présente à l'esprit. Mais si on veut se rendre compte du plan de cette enceinte et rechercher la façon dont ces tours étaient reliées les unes aux autres, on est obligé d'abandonner une partie de cette hypothèse, car on n'obtient, en plan, que des lignes irrégulières et bizarres, un tracé, en un mot, qui ne peut avoir été imaginé par aucun ingénieur pour la défense d'une place. M. le commandant Moll, après un examen approfondi des lieux, a reconnu que la réunion par groupes de quatre, cinq et quelquefois six de ces tours, formait autant de systèmes défensifs complets, séparés et indépendants les uns des autres. Il a supposé qu'à l'époque des guerres contre les Maures les habitants s'étaient associés par quartiers et par groupes de maisons et avaient pris leurs dispositions pour faire de chacun de ces groupes une forteresse particulière. L'histoire est là pour appuyer cette ingénieuse explication. On sait, en effet, que, dans les dernières années de la domination vandale, les habitants d'Hadrumète se virent obligés de fermer les ouvertures extérieures de leurs maisons et de les relier les unes aux autres pour se défendre contre les Maures. Les habitants de la ville maritime de Syllecte, dont les remparts avaient été ruinés, firent de même pour s'opposer aux incursions des Maures. Il paraît vraisemblable que ceux de Theveste imitèrent l'exemple des villes voisines pour s'opposer à des attaques auxquelles ils étaient plus exposés encore que les autres.

C'est aussi vers le même temps, au milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne, en 540 probablement, que fut bâtie la citadelle byzantine dans l'enceinte de laquelle se sont développées successivement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ville arabe et la ville moderne. Cette citadelle est l'œuvre d'un ingénieur militaire habile; elle est conçue d'après un plan régulier et a été très rapidement édifiée, ainsi que le démontre la nature des matériaux employés. D'immenses colonnes ayant appartenu à des temples détruits, des fragments de frise, des inscriptions funéraires ou monumentales, des sculptures, tout ce qui se trouvait sous la main des ouvriers servait à monter ces murailles destinées à préserver la ville d'une nouvelle destruction. Sans aucun doute, c'est après un affreux désastre qu'elles ont été élevées; les principaux monuments avaient été saccagés, la ville était ruinée. Au sud-est du quadrilatère on retrouve plus que partout ailleurs les traces de la précipitation des constructeurs.

Une inscription latine encastrée au-dessus de l'arc de triomphe, qui servait de porte à la citadelle, fournit, du reste, la date de ce travail; elle contient des détails si précieux pour l'histoire que je ne puis résister au désir d'en donner la traduction :

† *Par la volonté divine, aux temps bienheureux où régnaient nos très pieux maîtres l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora, après que les Vandales eurent été expulsés d'Afrique et que la race des Maures tout entière eut été anéantie par Solomon, très glorieux et très excellent maître de la milice, ancien consul, préfet d'Afrique, et patrice, la cité de Theveste a été reconstruite de fond en comble par les soins de cet éminentissime personnage.*

L'emphase de ce bulletin de victoire n'échappera à personne. Mais les Maures étaient si peu détruits qu'ils



Femmes de Tébessa. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

se soulevèrent de nouveau quelque temps après, et que Solomon lui-même fut tué dans un combat qu'il leur livra, en 543, précisément sous les murs de Theveste.

Quoi qu'il en soit, ce texte est fort intéressant puisqu'il contient la mention des événements contemporains de la première destruction de la ville et qu'il se rapporte sans aucun doute à la construction de l'enceinte actuelle. Une inscription du même temps, où le nom de Solomon se lit également à côté de ceux de Justinien et de Théodora, existe au-dessus de l'entrée du château byzantin de Mdaourouch (Madaure). Au Ksar-Sbohi (Gazaufula) et à Sétif (Sitifis) on en a retrouvé d'analogues dans l'intérieur de forteresses de la même époque. C'est une confirmation de ce que nous apprend Procope. « Pendant son second gouvernement d'Afrique, dit l'historien grec, Solomon ne songea qu'à gouverner avec modération et à pourvoir à la sûreté du pays.... Il bannit à jamais tous les Vandales, hommes ou femmes, qui étaient restés en Afrique. *Il environna de murailles toutes les villes,* fit observer exactement les lois, rétablit l'administration publique et rendit l'Afrique riche et heureuse par la sagesse de son gouvernement. » En effet, dans les guerres précédentes presque toutes les villes de la Numidie et de la Byzacène avaient eu le sort de Theveste; partout Solomon fit élever des remparts nouveaux. On retrouve ces forts byzantins surtout au nord de l'Aurès, au Ksar-Cheddi, à Lambèse, Timgad, au Ksar-Baghaï, au Ksar-el-Ahmar, à Khenchela, Cherryia..., etc.; en Tunisie, celui d'Aïn-Tungar est un des plus considérables, mais aucun n'a l'importance et l'étendue de l'enceinte byzantine de Theveste.

Quel était donc ce Solomon qui a laissé tant de souvenirs en Afrique? Quelques lignes de digression

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suffiront pour le faire connaître. Plusieurs historiens modernes le nomment à tort Salomon ; c'est une mauvaise forme de son nom.

Lorsque Bélisaire fut envoyé par l'empereur Justinien contre Gélimer, roi des Vandales d'Afrique, il avait pour lieutenant un officier distingué né en Orient, sur les frontières de l'empire, près de la ville de Dara. Cet officier se nommait Solomon. Après la prise de Carthage, en 534, Bélisaire le dépêcha vers l'empereur pour lui annoncer ses succès : Solomon resta à Constantinople. Quand Gélimer fut tombé au pouvoir des Romains, Solomon revint en Afrique. Il était chargé par l'empereur d'informer Bélisaire que Justinien lui laissait le choix de venir lui-même à Constantinople avec Gélimer et les Vandales, ou d'envoyer ses prisonniers et de rester en Afrique. Bélisaire savait quelles accusations on portait contre lui à la cour. Les envieux prétendaient qu'il voulait créer en Afrique un État indépendant : aussi il n'hésita pas à partir afin d'aller confondre ses calomniateurs. Il remit le gouvernement de l'Afrique à Solomon, lui laissant ses plus braves officiers et la plus grande partie de ses gardes. Il fallait réprimer le plus vigoureusement possible une insurrection violente des Maures, qui venait d'éclater en Byzacène et en Numidie. Justinien adressa de son côté à Solomon des renforts considérables commandés par Théodore de Cappadoce et par Ildiger, gendre d'Antonine, femme de Bélisaire. Comme on ne pouvait plus lever les impôts d'après les ordonnances et les registres administratifs établis autrefois par les Romains, l'empereur fit partir aussi deux de ses agents, Tryphon et Eustratius, chargés de faire une nouvelle répartition d'après la valeur des propriétés, ce qui indisposa beaucoup les habitants de l'Afrique.

Le nouveau gouverneur entra en fonctions dans un moment des plus critiques. Les Maures insurgés commettaient de nombreux ravages; leurs cruautés se renouvelaient sans cesse; ni le sexe ni l'âge ne trouvaient grâce devant eux. Chaque jour on annonçait le massacre d'une garnison ou le meurtre d'un des officiers les plus distingués de l'armée. Après avoir pourvu à la sûreté de Carthage, Solomon marcha contre eux avec toutes ses troupes. Il remporta une première victoire dans la plaine de Mamma, en Byzacène, puis les vainquit de nouveau près du mont Burgaon. Cette seconde bataille, dans laquelle périrent des milliers de Maures, ne coûta pas une goutte de sang aux Romains. La Byzacène était pacifiée : ceux des Maures qui survécurent s'enfuirent avec leurs chefs et allèrent rejoindre Iabdas, prince de l'Aurès, qui ravageait la Numidie. Le théâtre de la guerre se trouva transporté dans cette province.

Solomon, à la tête de l'armée romaine, dirigea une première expédition contre l'Aurès; il vint camper sur les bords du fleuve Amigas, à peu de distance de la ville de Thamugadis (aujourd'hui l'henchir Timgad). De là il se porta dans la montagne avec toutes ses troupes, mais, trompé par les Maures qui lui servaient de guides, il se vit forcé, aux approches de l'hiver, de rentrer à Carthage sans avoir obtenu aucun résultat. Là de nouveaux déboires l'attendaient. Une conspiration éclata au milieu de ses gardes; il fut contraint de quitter l'Afrique. Il se rendit à Syracuse et supplia Bélisaire de se transporter à Carthage pour venger l'autorité impériale outrageusement méconnue par les soldats. Bélisaire accourut, battit les factieux à Membressa, mais revint immédiatement en Sicile. L'Afrique fut alors gouvernée par le patrice Germain, neveu de l'empereur; mais, en 540, Justinien y envoya de nouveau Solomon. C'est pendant son second gouvernement que cet habile général couvrit l'Afrique d'un réseau de forteresses dont la citadelle de Tébessa est un des types les plus réussis.

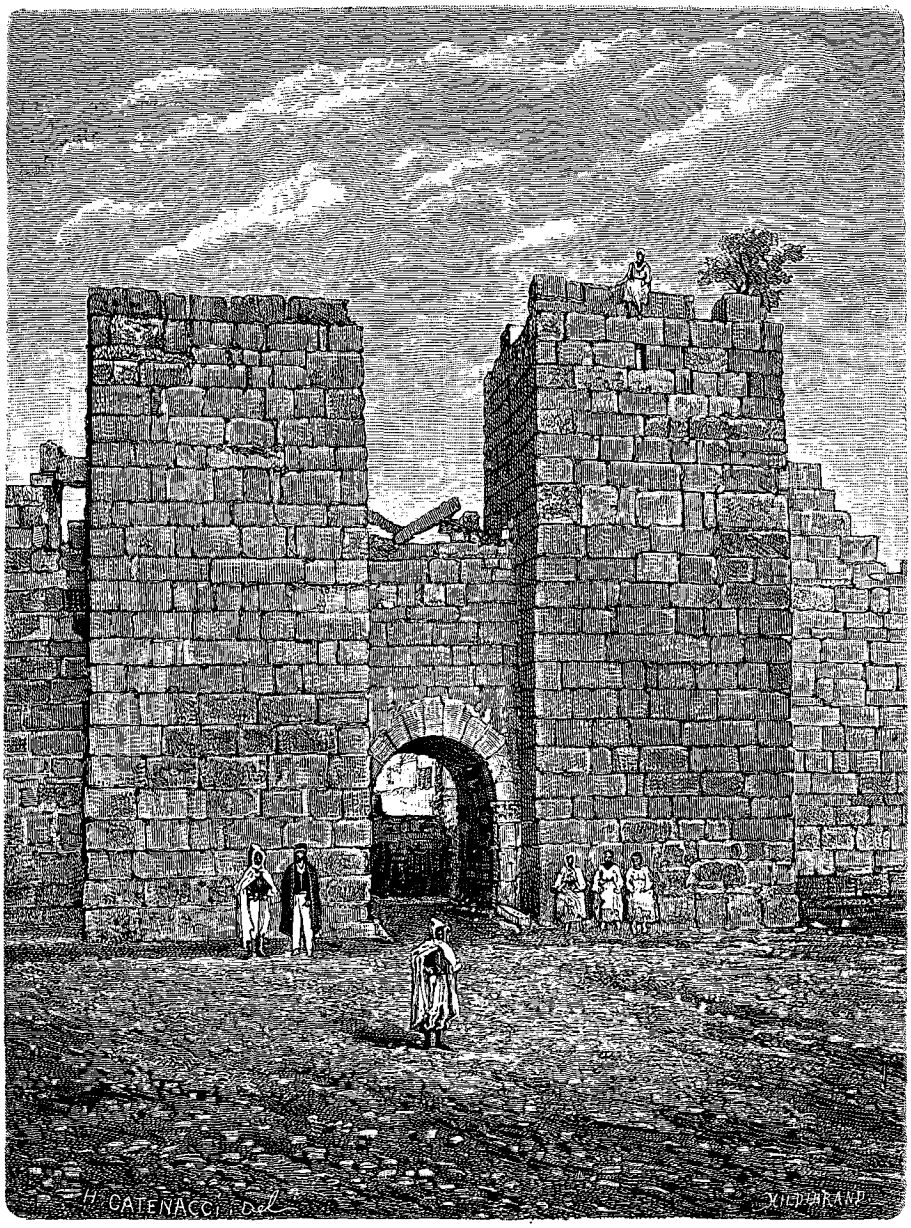
Elle se compose d'une enceinte rectangulaire de trois cent vingt mètres de longueur sur deux cent quatre-vingts mètres de largeur. Cette enceinte est flanquée de quatorze tours carrées et percée de trois portes désignées aujourd'hui sous les noms de porte d'Aïn-Chela, porte Solomon et porte Caracalla. La porte de Constantine n'existait pas avant l'arrivée des Français. La première, comme je l'ai dit plus haut, sert à mettre en communication la caserne des zouaves et l'annexe du génie qui a été accolée à la muraille du côté sud. La porte Solomon s'ouvre à l'est sur le marché; j'en ai déjà parlé. C'était la porte principale de l'enceinte; c'est celle qui nous donne le véritable type d'une porte de citadelle byzantine au milieu du sixième siècle. Il y en a une semblable au fort de Mdaourouch. La voûte d'entrée est basse et étroite; les pierres sont très bien appareillées; c'est une des parties les plus soignées de la forteresse. La porte de Caracalla est formée par l'arceau nord d'un arc de triomphe à quatre faces qui est devenu lui-même une des quatorze tours de l'enceinte. Pour opérer cette transformation on s'était contenté de fermer les arceaux est et ouest du monument par une maçonnerie en pierres de taille; on avait bouché également l'arceau nord, mais en y réservant un passage étroit. Depuis l'occupation française ce remplissage, agrémenté par les réparations plus ou moins heureuses des Arabes, a disparu. Aujourd'hui ce magnifique arc de triomphe est débarrassé de tout ce qui l'obstruait; j'en reparlerai tout à l'heure.

Je laisse un instant la parole à M. le commandant Moll qui a étudié cette enceinte avec la sûreté de coup d'œil et la connaissance pratique d'un ingénieur militaire :

« Les murs, dit-il, ont plus de deux mètres d'épaisseur, et, dans le principe, ils atteignaient une hauteur de neuf à dix mètres. A sept ou huit mètres environ au-dessus du sol, régnait un chemin de ronde crénelé qui faisait le tour de la place. Il était destiné à recevoir les défenseurs et à faire communiquer les tours entre elles. On y arrivait au moyen de trois escaliers placés chacun à côté d'une des portes. Tout le revê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tement extérieur est en pierres de taille, posées par assises réglées, et tirées des ruines de l'ancienne ville. La maçonnerie des tours est dans un état de conservation remarquable; il est facile de voir que l'ingénieur a mis beaucoup de soin à leur construction. Trois ou quatre assises seulement de la partie supérieure sont tombées en quelques endroits, et on peut constater sur place que la hauteur de ces tours était de dix-sept à dix-huit mètres. Elles étaient divisées en rez-de-chaussée et en étage, séparés l'un de l'autre par une voûte solide également en pierres de taille. L'entrée de l'étage était de plain-pied avec le chemin de ronde. Pour recouvrir l'étage, il y avait une deuxième voûte formant plate-forme, qui était



Porte de Solomon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

reliée au chemin de ronde par un escalier adossé contre la face intérieure de la tour. Sur cette plate-forme on installait les engins de guerre alors en usage. Des deux côtés de chaque tour, à l'angle formé par les flancs avec les murs de courtine, et à hauteur du chemin de ronde, existait une petite guérite en pierres de taille destinée à recevoir une sentinelle. Ces guérites étaient munies de deux créneaux, l'un surveillant dans sa hauteur et sa longueur la partie de courtine adjacente, l'autre ayant vue en avant sur la campagne. Il n'existe aucune trace de fossé et l'on pouvait arriver de plain-pied jusqu'à la base du mur d'enceinte. »

Depuis plus de douze siècles ces fortes murailles ont évité aux gens de Tébessa des malheurs de tout genre, et, sans l'invention biscornue d'un officier du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

génie, l'enceinte serait encore intacte. L'arc de triomphe se trouve justement sur le côté nord qui montre, comme autant de blessures nouvelles, ses tours décapitées et sa brèche béante, œuvre de destruction accomplie sur ces vieux remparts par les hommes chargés de les conserver.

L'arc de triomphe de Tébessa est un édifice important : c'est un des monuments les plus remarquables qui aient survécu à l'effondrement de la puissance romaine en Afrique. Le vandalisme même de Solomon, qui en fit un des bastions de son enceinte, a servi à nous le conserver. Il est construit en pierre calcaire très blanche, d'un grain tendre et fin, parfaitement choisie pour recevoir les nombreuses sculptures dont il est orné. Aucun marbre n'a été employé dans sa décoration. Situé un peu en avant de l'enceinte, comme une grosse tour de courtine, il appuie sur le mur byzantin les flancs de sa face postérieure et se confond avec la fortification.

Son plan est exactement carré. Il en résulte, en élévation, quatre façades symétriques. C'est ce qui lui a fait donner l'épithète de *quadrifrons*. On ne connaît qu'un seul exemple d'un plan analogue parmi les arcs de triomphe antiques encore debout, celui de l'arc de Janus à Rome; mais l'arc de Tébessa est infiniment plus riche et plus élégant. Il est évident, d'après cette disposition, que le monument était isolé et décorait une place publique.

Chaque façade est décorée de quatre colonnes corinthiennes, deux de chaque côté de l'ouverture. Ces colonnes sont placées deux à deux sur des bases rectangulaires en saillie et soutiennent un entablement également en saillie. Chaque colonne correspond à un pilastre de même hauteur, légèrement en relief sur le mur du fond, de sorte que le nombre total des pilastres est égal à seize, comme celui des colonnes.

Le massif du monument occupe une surface de dix mètres quatre-vingt-quatorze dans ses deux dimensions.

Le dessous des voûtes était caissonné. Les caissons étaient remplis par des rosaces épanouies aux feuilles finement découpées; malheureusement les dégradations subies par cette partie de l'édifice laissent à peine deviner les sculptures. On les retrouve dans un état parfait de conservation entre les pilastres et les colonnes des façades ainsi que dans les intervalles des modillons. Du côté ouest, cette décoration est particulièrement intacte au-dessous du linteau que supportent les colonnes. On y voit une tête étrange dont la chevelure est formée par des pinces de crabe ou de homard; la barbe se compose d'épaisses feuilles d'eau qui vont rejoindre les enroulements voisins. Deux grandes palmettes encadrent cette tête.

C'est encore du côté ouest qu'on peut voir, dans les parties les mieux conservées, la petite frise qui surmonte les cintres de la porte; elle consiste en un enroulement de feuillage semé de petites rosaces et bordé de raies de cœur. Au-dessous de ce petit bandeau, à la hauteur de la clef de voûte de chaque arcade, sont sculptés quatre grands médaillons décorés chacun d'un buste en relief. Ces bustes ont été tous mutilés, à l'exception de celui de l'ouest qui représente une femme avec une coiffure tourelée. C'est la personnification de la ville antique, c'est la *Tutela* de Theveste. Au-dessous, un aigle, les ailes éployées, et tenant un foudre dans ses serres, semble soutenir le médaillon.

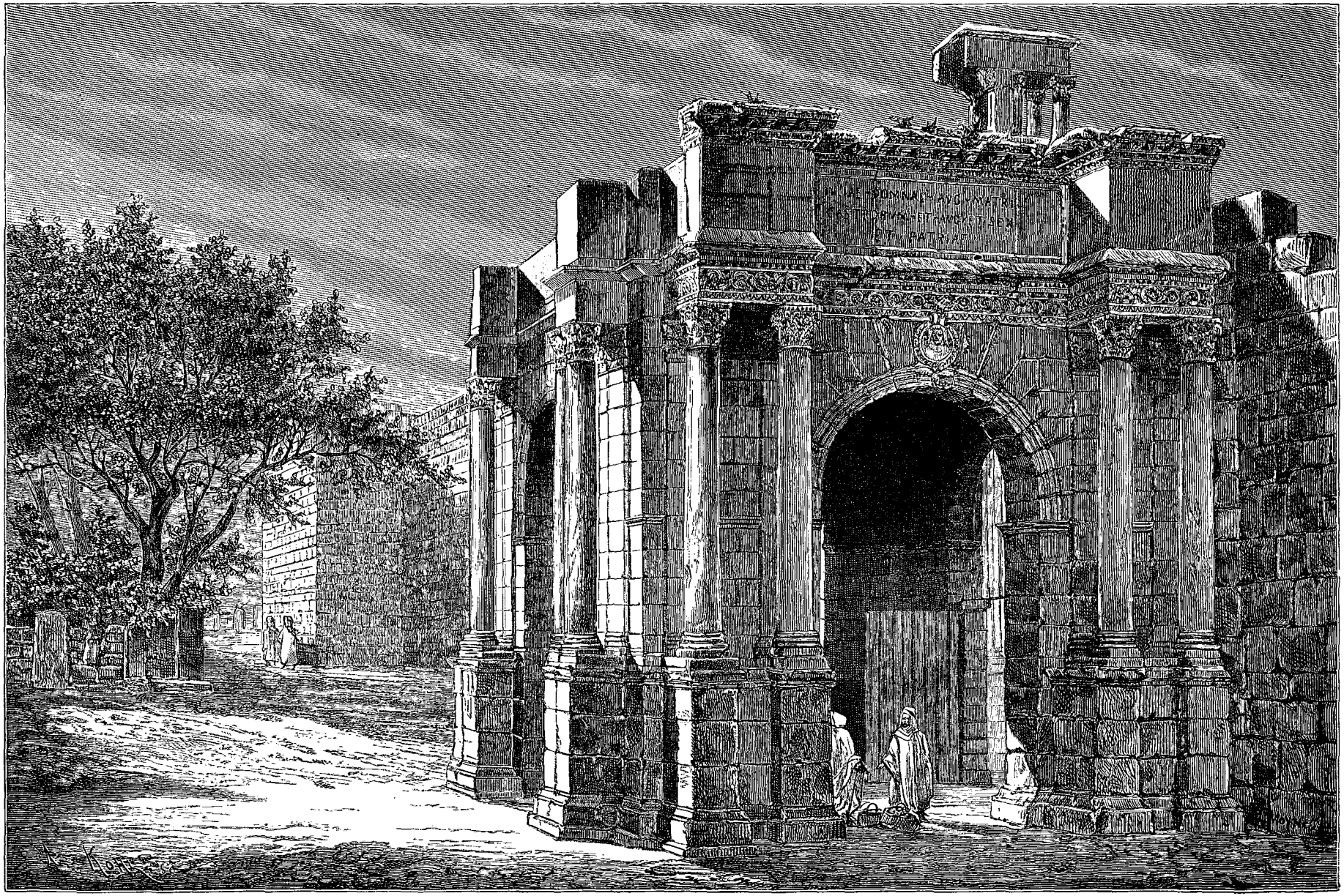
Chacune des quatre faces de ce beau monument portait une inscription apprenant aux passants et aux voyageurs à quelle époque il avait été construit et en l'honneur de quel personnage. L'inscription de la façade nord n'existe plus; l'entablement est complètement démoli jusqu'à la hauteur des chapiteaux des colonnes. Les autres sont encore en place. Celle qui regarde la ville, quoique presque entièrement détruite, peut se restituer avec certitude : elle contenait les titres et les noms de l'empereur Caracalla; les éléments chronologiques qui y sont joints prouvent que le monument a été élevé en son honneur en l'année 214; les deux autres sont dédiées l'une à Julia Domna, mère de l'empereur, et la seconde au divin Septime-Sévère, son père. L'épithète de *divus*, placée devant le nom de Sévère, indique que cet empereur était déjà mort au moment de l'achèvement de l'arc de triomphe, puisqu'il avait été mis au rang des dieux.

Les grandes frises où sont gravées les inscriptions sont couronnées par une corniche couverte de sculptures; au-dessus règne un petit attique très simple servant de base à un édicule à quatre colonnes. Ce tétrastyle était disposé pour recevoir la statue de Caracalla.

Pendant les treize siècles de sa captivité forcée, depuis le jour où Solomon l'emprisonna dans sa forteresse jusqu'aux premiers temps de la domination française, l'intérieur de l'arc formait une grande chambre où veillaient, à tour de rôle, les soldats chargés de garder la porte de la ville. Souvent, quand l'hiver étendait sur les champs voisins son manteau de neige glacée, les passants attardés s'arrêtaient un instant devant la flamme claire et joyeuse qui réchauffait les soudards turcs. Les murs des pieds-droits intérieurs sont encore noirs de la fumée de ces feux de corps de garde. Sous la couche épaisse de suie qui a pénétré dans la pierre tendre on peut lire une longue inscription, en petits caractères, qui complète l'histoire de cet arc de triomphe. Elle nous fait connaître les circonstances dans lesquelles il a été élevé et nous apprend le nom du généreux citoyen qui a enrichi la ville d'un pareil édifice. C'est l'extrait du testament de Caïus Cornelius Egrilianus, préfet de la quatorzième légion, enfant de Theveste probablement, parvenu aux honneurs, loin de sa patrie, sous les drapeaux de Septime-Sévère. La quatorzième légion avait ses quartiers en Pannonie.

Ce personnage institue pour héritiers son frère Fortunatus et sa sœur Quinta et leur confie l'accomplissement de certains legs :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de triomphe à quatre faces, élevé en 214, sous le règne de Caracalla (voy. p. 30). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« 1° Ils doivent élever *un arc de triomphe surmonté de deux tétrastyles* contenant les statues des Augustes, et placer dans le forum celle de la sage Minerve. Deux cent cinquante mille sesterces seront employés à l'exécution de ces travaux. » — Nous avons vu que l'arc avait été achevé en 214. Le testament est certainement antérieur au mois de mai 212, date du meurtre de Géta, puisque Egrilianus parle au moins de deux statues impériales à placer sous les tétrastyles. Caracalla ayant fait assassiner son frère, la statue de Géta fut supprimée, de même que son nom fut rayé de tous les monuments publics après ce tragique événement.

« 2° Une seconde somme de deux cent cinquante mille sesterces doit être remise à la municipalité. Celle-ci, en échange, sera obligée de donner des jeux publics aux habitants, dans l'intérieur des thermes, à certains jours déterminés. Ces jours sont au nombre de soixante-quatre et très inégalement répartis dans les différents mois. Pendant le seul mois d'avril, par exemple, il devait y avoir seize représentations.

« 3° Une troisième disposition charge les héritiers d'enrichir le trésor du capitole de Theveste d'un certain nombre de plats d'argent et de vases précieux en or. » — D'autres capitoles africains possédaient d'importants trésors. L'inventaire de ce que contenait celui de Cirta (Constantine) nous a été en partie conservé.

La seule sentinelle qui veille maintenant au pied de cette merveilleuse entrée de ville est un mendiant arabe, cul-de-jatte, couvert de vermine, à peine vêtu, plus difforme que Quasimodo. Sans jamais se lasser, il remplit l'air de ses cris monotones qui ressemblent à un chant funèbre et dans lesquels revient sans cesse le nom d'Allah ! Les gens de la ville le considèrent comme *maboul*, c'est-à-dire privé de raison. On ne lui vient point en aide, mais on le respecte, et quiconque se moquerait de lui ou lui ferait du mal serait maudit de Dieu ainsi que tous les siens. Quand il mourra on lui fera des funérailles magnifiques ; il sera mis au rang des marabouts les plus vénérés. Chacun se disputera la faveur de toucher son corps ou l'honneur de contribuer à l'érection de son tombeau. Les étoffes les plus soyeuses serviront à l'ensevelir. Aujourd'hui c'est à peine s'il peut couvrir sa nudité ; il cherche sa nourriture dans les ordures du ruisseau ou ramasse, pour son dîner, les grains d'orge qui s'échappent des tellis arabes.



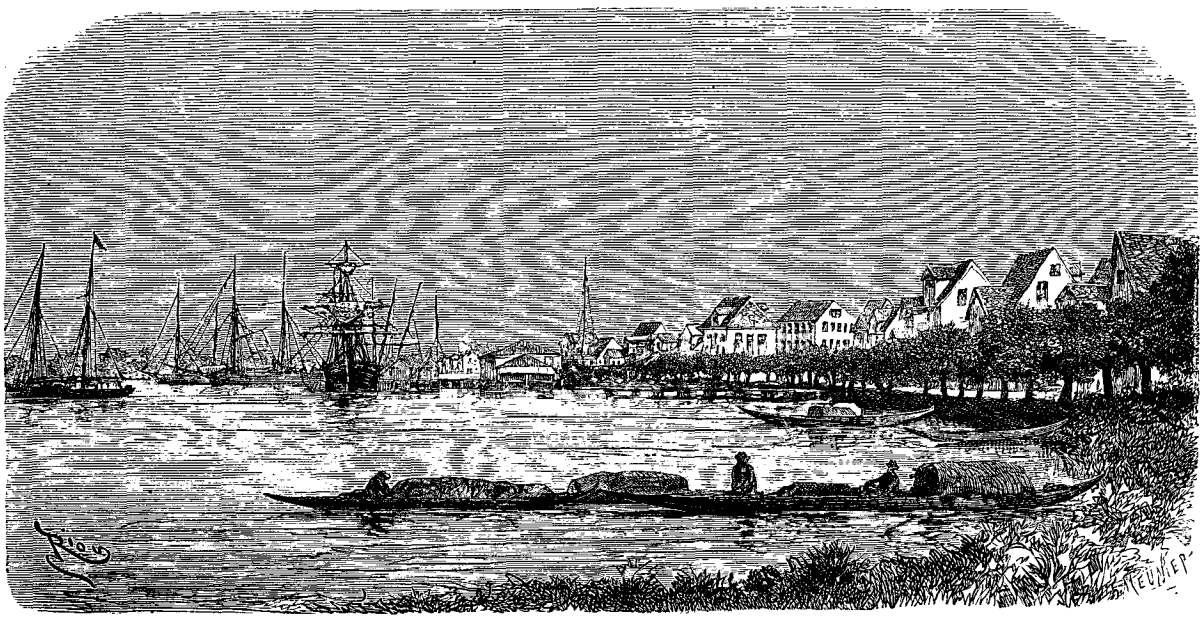
Un vieux mendiant à Tébessa. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

J'ai assisté à Tébessa à un enterrement princier fait par les indigènes à un mendiant plus repoussant encore et qui ne méritait guère leurs sympathies. C'était un vieil ivrogne à qui l'absinthe avait détraqué la cervelle. Ayant, je crois, servi dans les turcos, il avait pris dans nos villes l'habitude toute gauloise de s'enivrer. A Tébessa on l'avait surnommé *Napoléioun*, parce qu'il prononçait ce mot d'une manière risible ; il le criait toujours sur la place pour se faire donner des sous par les passants. Je vois encore son burnous tellement rapiécé qu'il ne restait plus une maille de l'ancien tissu ; on n'apercevait que des reprises en tous sens, et Dieu sait quelle couleur il avait ! On conserve aujourd'hui comme une relique ce précieux vêtement, car, depuis qu'il a rendu sa belle âme à Dieu, le vieux fou a été canonisé. C'est le cas de dire avec la sainte Écriture : *Bienheureux les pauvres d'esprit !*

Ant. Héron de Villefosse.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Surinam (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE.

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

I

Je n'ai pas fini que je veux recommencer. — J'écris mon premier voyage en commençant le second. — Demerara; sauvages en ville. — Cayenne; personne au rendez-vous. — Promenade à Surinam à la recherche d'un équipage. — Ville sous l'eau. — Le pied d'éléphant. — Gymnote électrique. — Retour dans le Maroni. — Apatou retrouvé. — Doutes sur la fameuse lanterne du fulgor. — Au clair de la lune. — Vieilles gravures et vieilles poteries. — Grenouilles prises pour des hommes. — Départ pour l'Oyapock.

Je ne suis pas arrivé au terme de mon premier voyage que j'ai déjà conçu le projet d'une deuxième exploration. Après avoir parcouru le Maroni et le Yary, il faut, pour compléter ma carte, explorer la chaîne de partage des eaux entre l'Oyapock et l'Amazone, et descendre le Parou, un des plus grands cours d'eau de la Guyane absolument inconnu des géographes.

Arrivé en France à la fin de décembre 1877, j'obtiens un congé de convalescence de six mois pour *anémie profonde*. Après trois mois de malaise, ma constitution se relève rapidement, et, sans avoir pris de quinine, les accès de fièvre deviennent très rares.

Je rédige rapidement mes rapports, fais dresser mes cartes, et le 7 juillet 1878 je m'embarque à Saint-Nazaire, à bord d'un vapeur de la Compagnie transatlantique.

La relation de mon voyage destinée au *Tour du Monde* n'étant pas terminée, je l'achève en route et l'expédie depuis la Guyane anglaise. Pendant mon séjour à Demerara je fais connaissance d'un voyageur anglais, E. im Thurn, qui me présente une bande d'Indiens Macusis qu'il vient de ramener du haut Essequibo. Grâce à cet aimable collègue je puis me procurer un grand nombre d'objets ethnographiques et prendre la photographie de ces types qui sont absolument semblables aux Indiens Roucouyennes. Entre autres objets que je n'avais pas vus dans le Yary, je trouve des sarbacanes et des souliers. Les sarbacanes, qui sont absolument semblables à celles des Indiens du haut Amazone, servent à projeter de petites flèches empoisonnées par une espèce de curare que Schomburgk a vu fabriquer avec le strychnos toxifera. Les souliers, dont la semelle a été taillée dans une spathe de miritis, servent à protéger les pieds à travers des savanes où le sol est principalement composé de minerai de fer.

Le 28 juillet 1878 je débarque pour la quatrième fois sur le sol de la Guyane française.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes deux noirs, le brave Apatou aussi bien que le peureux Joseph, qui m'avaient accompagné au premier voyage, ne sont pas au rendez-vous. Je ne trouve que mon petit domestique hindou, Sababodi, que j'avais renvoyé pour cause de maladie.

Mgr Emonet et le P. Krœnner, revenus mourants du pays des Bonis, ont définitivement renoncé aux voyages.

Devant l'impossibilité de recruter un seul homme d'équipage à Cayenne, je pars le 3 août pour Surinam ou Paramaribo, chef-lieu de la Guyane hollandaise.

Je ne suis pas tout à fait seul dans ce voyage; Sababodi, revêtu d'un turban et d'une ceinture rouge qu'il a choisis dans ma pacotille, me sert d'escorte.

En route je fais connaissance de deux Français qui ont abandonné le boulevard parisien pour le métier de chercheurs d'or. Nous descendons tous trois à l'unique hôtel de la capitale de la Guyane hollandaise. Nous devons partager la seule chambre et le seul lit qui sont réservés aux voyageurs. Ayant une heureuse idée d'apporter chacun notre hamac, nous laissons le lit à la disposition des puces que nous ne voulons pas déranger.

Paramaribo est une petite ville proprette (je ne parle pas de l'hôtellerie), remarquable par ses maisons blanches et pointues, alignées dans un terrain plat, sur la rive gauche de la rivière de Surinam. On se demande pourquoi on a bâti cette ville sur un sol qui est au-dessous du niveau des grandes eaux; les Hollandais ont sans doute choisi ce terrain pour montrer leur talent à faire des digues, des jetées, à creuser des canaux d'irrigation.

Paramaribo, malgré sa mauvaise situation, jouit d'une salubrité qui ne cède en rien à celle de Cayenne, située pourtant sur un sol plus élevé, avec l'avantage d'être ventilé par la brise de mer.

Les créoles de la colonie hollandaise sont très aimables pour les voyageurs; je ne leur fais qu'un reproche, c'est d'avoir conservé, sous un soleil riant et une folle végétation, le caractère froid et mélancolique des peuples du Nord.

Une grande partie de la population blanche est composée d'Israélites. On dit qu'ils se sont portés en masse sur cette colonie plutôt que sur d'autres à cause du peu d'aptitude qu'ils ont pour la navigation. C'est que la Guyane est la moins éloignée des possessions hollandaises. Les descendants hébreux paraissent supporter assez bien les climats chauds. Un médecin israélite qui nous a fait les honneurs de sa ville natale nous a présenté cinq frères ou sœurs et ses parents qui jouissaient d'une parfaite santé.

Secondé par l'obligeance de M. le gouverneur Van Suypesteyn, j'espérais recruter un équipage de nègres Bosh ou Youcas provenant de la rivière Tapanahoni.

Ces sauvages sont plus difficiles à conduire que les noirs élégants, aux souliers vernis, à la cravate rouge, qui se promènent sur le quai, mais au moins ont-ils l'avantage d'être très habiles à diriger les canots au milieu des chutes sans nombre des rivières de la Guyane.

A défaut de nègres des bois, je choisis quatre noirs de la ville, non pas parmi les plus vertueux, car je n'ai pas de renseignements sur leur moralité, mais parmi les plus solides.

Je les enrôle à raison de cinq francs par jour, tous frais payés.

En passant la revue de mon équipage je remarque que les noirs civilisés marchent les pieds en dehors, tandis que les nègres Youcas et Bonis ont les pieds presque parallèles comme les sauvages de l'Amérique du Sud. Cette différence provient sans doute de la difficulté de progression dans la forêt : l'étroitesse des passages force souvent le marcheur à mettre le pied gauche sur la piste qu'il a frayée du pied droit.

Les maîtres de danse et d'escrime qui marchent affreusement en dehors pourraient redresser leurs pieds en faisant des excursions dans les forêts vierges d'Amérique.

J'attends avec impatience une occasion pour retourner à la Guyane française. Je suis désolé d'apprendre que la goëlette qui fait le service de la poste entre Paramaribo et le Maroni vient de se perdre corps et biens près de l'embouchure de la rivière de Surinam; heureusement le gouverneur a l'idée de remplacer ce voilier par un vapeur de guerre qui partira dans quelques jours. J'occupe mes loisirs à visiter l'hôpital, la petite ménagerie du gouvernement, et à causer avec un ingénieur, M. Van Rosenvelt, qui faisait partie de la commission franco-hollandaise qui a remonté le Maroni en 1861. Cet aimable vieillard a supporté vaillamment près de trente années de séjour à la Guyane : il me donne des indications intéressantes sur le pays. Entre autres choses il me communique des reproductions de gravures qu'il a trouvées sur des roches de la rivière Correnthyne qui sert de limite entre les Guyanes anglaise et hollandaise. Une de ces gravures représente la tête d'un chef recouverte d'une couronne de plumes.

A l'hôpital je suis frappé du grand nombre d'éléphantiasis que l'on remarque chez les noirs, les mulâtres et quelquefois chez des blancs.

On sait que cette maladie est caractérisée par un développement prodigieux du tissu cellulaire qui donne au pied la forme et l'aspect d'un pied d'éléphant. De là son nom.

Cette infirmité étant incurable, les jeunes personnes préfèrent l'amputation à la conservation d'un membre hideux et presque inutile à la marche.

En visitant l'hôpital je vois une jeune et jolie mulâtresse qui sollicite une amputation de la cuisse.

Je lui fais observer que l'opération est très dangereuse; elle nous montre alors un grand linge blanc qu'elle apporte sous le bras. C'est un linceul pour l'ensevelir en cas d'insuccès. Il est à noter que le mal s'arrête court après l'ablation, et que la plaie souvent pratiquée au milieu de tissus déjà malades guérit souvent par première intention.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

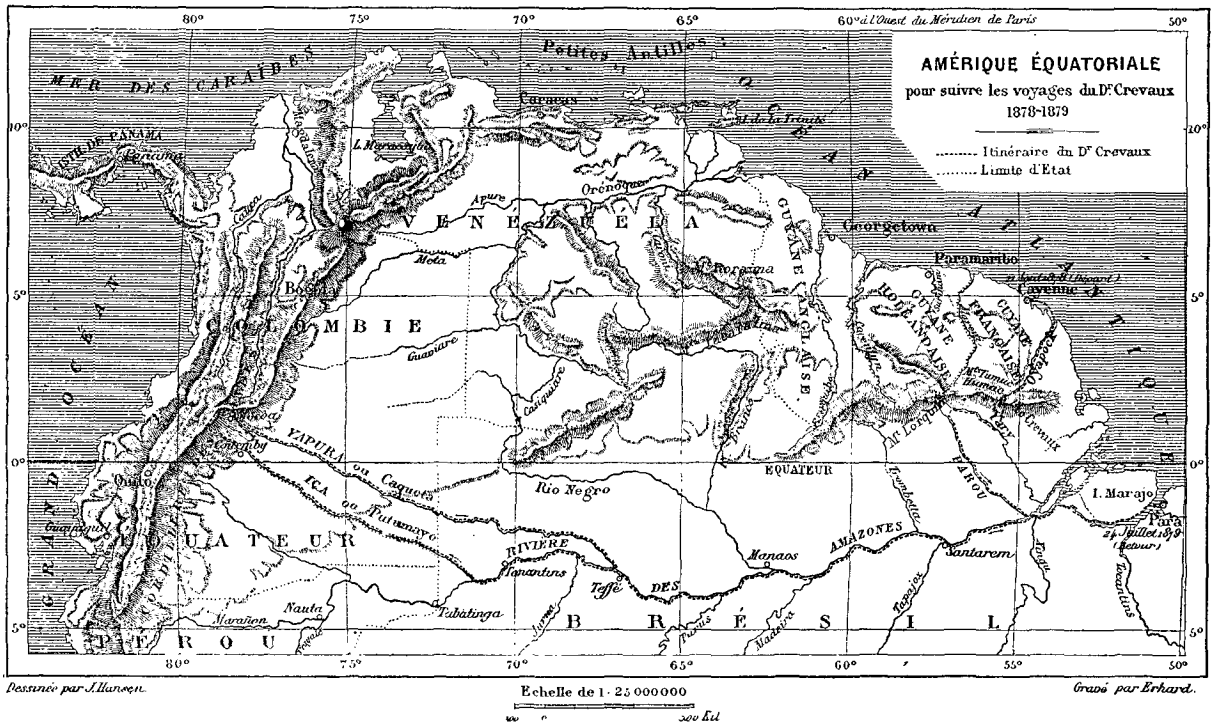
Nous avons su depuis que cette malheureuse jeune fille avait pu marcher avec un appareil de prothèse dix jours après l'amputation.

J'ai beaucoup de plaisir à observer la petite ménagerie que M. Van Suypesteyn entretient dans le jardin du gouvernement. Le jeune Sababodi passe son temps à imiter le cri du hoco, de l'agami qui se promènent en liberté dans un petit parc. Un jour, le gardien nous montre un poisson noir ayant la forme d'une anguille qui court en serpentant dans un petit vivier. Je reconnais un gymnote électrique, mais Sababodi qui n'en a jamais vu se laisse prendre au piège que le cicerone hollandais présente aux visiteurs; ayant touché l'animal avec une baguette de fusil en fer, il éprouve une secousse qui le fait tomber à la renverse.

Le 10 août j'embarque à bord de l'aviso de guerre qui se dirige sur le Maroni. Le trajet entre Paramaribo et Saint-Laurent du Maroni pourrait se faire en douze heures, mais, le navire devant faire de l'hydrographie, nous restons quatre jours en route. Il est inutile de dire que malgré l'accueil sympathique des officiers je ne m'amuse pas beaucoup à voir faire des sondages pendant trois jours en vue de la bouche du Maroni.

Les Hollandais ont intérêt à bien connaître cette partie de la côte parce que les navires arrivant d'Europe pour Surinam sont obligés d'atterrir en cette région. C'est que toute la côte des Guyanes anglaise et hollandaise est si basse que le navigateur n'y trouve pas un seul point de repère pour reconnaître sa position depuis la haute mer.

En débarquant au pénitencier de Saint-Laurent j'apprends qu'Apatou est arrivé depuis quelques jours, mais il est malade à l'hôpital pour une maladie in-



terne et une plaie du pied qu'il a contractée en descendant le Maroni.

Il est découragé et ne manifeste pas grande envie de s'aventurer dans une nouvelle expédition. Par contre, sa sœur, une belle enfant du plus beau noir, veut m'accompagner à tout prix.

Enfin l'amour des voyages revient chez mon ancien compagnon en même temps que la santé; il se décide, mais à une condition, c'est que je le conduirai en France après mon voyage : « Tu as vu mon pays, me dit-il, je veux voir le tien. »

Malheureusement je ne puis emmener sa sœur de peur de jeter une pomme de discorde dans mon camp. Je console la belle Ayouba en lui offrant un joli collier de corail que je m'étais procuré à son intention à l'Exposition universelle de 1878.

Pendant qu'Apatou achève de se guérir je vais faire une excursion à la recherche d'une roche granitique qu'on dit couverte de gravures faites par les anciens habitants du Maroni.

Je fais cette excursion avec deux collègues de la marine française et un négociant, M. Tollinche, qui habite le Maroni depuis de très longues années, et veut bien nous servir de guide pour rechercher une roche que de nombreux officiers sont allés voir sans jamais la trouver.

Partis vers trois heures de l'après-midi, nous arrivons vers sept heures du soir à l'île Portal, qui est habitée par les quatre frères Bard depuis une vingtaine d'années.

Après un repas copieux, nous restons à causer et à fumer jusque vers onze heures du soir en attendant la marée descendante. La conversation de l'aîné des frères Bard est particulièrement intéressante parce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'en outre de l'agriculture il s'occupe de faire des collections scientifiques qu'il s'empresse de nous montrer.

Il nous fait voir une belle collection de papillons et quelques autres insectes curieux parmi lesquels je cite le fulgor porte-lanterne, trouvé pour la première fois dans l'Oyapock par une intrépide Hollandaise, Mlle de Mérian, qui a payé de la vie son amour pour la science. Elle a raconté que cet insecte donne une lumière suffisante pour permettre de dessiner.



Urne funéraire et poterie de l'Oyapock. — Dessin de P. Sellier, d'après nature.

Ce fait a été mis en doute pendant ces dernières années par un certain nombre de voyageurs. Les frères Bard, pas plus que nous-même, n'ont jamais eu l'occasion de vérifier l'assertion de Mlle de Mérian[1].

Nous nous mettons en route vers onze heures du soir. La lune est pleine, le ciel est d'une sérénité parfaite, un de mes collègues entonne une chanson et nous voguons gaiement sur les eaux calmes de ce beau fleuve.

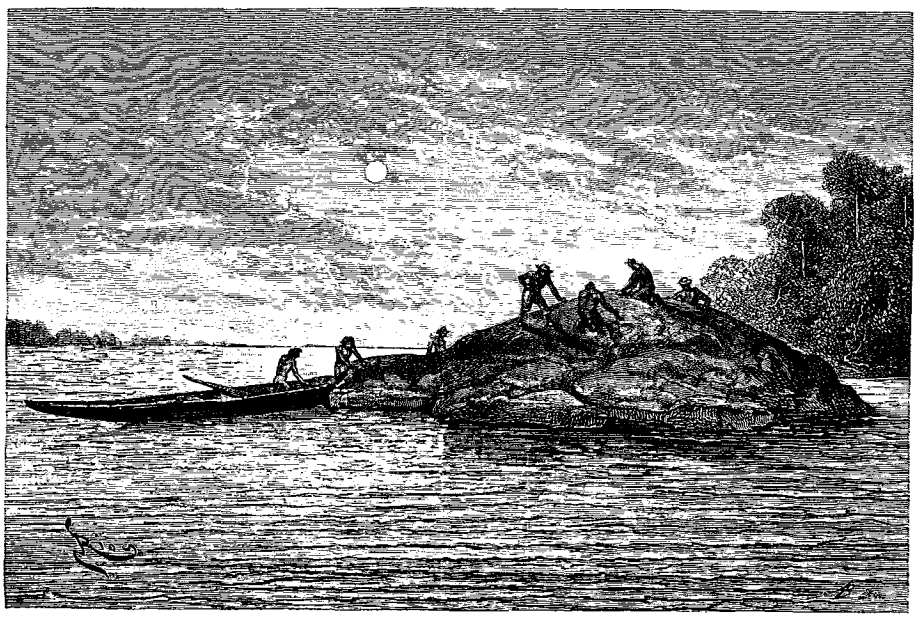
A minuit nous apercevons à la hauteur de l'île Portal, et tout près de la rive hollandaise, une roche granitique mamelonnée qui émerge d'une hauteur d'environ un mètre cinquante. Sautant à terre le premier, je mets la main sur une excavation qui n'est autre qu'un polissoir où les anciens aiguisaient leurs haches de pierre. Au même moment, Saba, joyeux, reconnaît des traits gravés dans la roche. Nous apercevons bientôt deux autres gravures qui représentent l'une un homme, l'autre un animal fantastique.

Ces dessins, ou plutôt ces ébauches enfantines, sont creusées dans la roche à une profondeur d'un centimètre sur une longueur de plus d'un mètre.

Nous mettant tous à l'œuvre, nous prenons rapidement le moulage de ces empreintes, et, satisfaits de notre résultat, nous soupons sur cette roche que les Galibis appellent Tinéri.

Nous arrivons à midi très fatigués, mais enchantés de cette promenade nocturne qui n'avait pas été sans résultat pour la science.

M. Mélinon, directeur du pénitencier de Saint-Laurent, m'offre un débris de poterie sur lequel on reconnaît l'image grossière d'un saurien. Cet objet, trouvé à une profondeur de plus d'un mètre dans un petit affluent de la crique Siparini, à côté d'une hache en pierre qui m'est également donnée par un collègue, est peut-être aussi ancien que les gravures que nous venons d'examiner.



Les roches gravées. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Le géologue Brown, qui a trouvé un grand nombre de gravures sur les roches de l'Essequibo et du Correnthyne, les considère comme les vestiges d'une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Indiens actuels.

Nous ne partageons pas cette manière de voir,

1. Apatou, interrogé sur les propriétés lumineuses du fulgor laternaria qu'il a reconnu au Muséum de Paris, dit que lui et les gens de sa tribu ne lui ont jamais vu donner la moindre clarté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puisque une étude comparative entre les dessins anciens et modernes des indigènes de la Guyane ne nous permet pas de constater de différence.

Les dessins de grenouilles que Brown a trouvés dans l'Essequibo ne sont autres que des images humaines telles que les Galibis, les Roucouyennes et les Oyampys en représentent journellement sur leurs pagaras, leurs poteries ou sur leur peau.

Nous avons cru nous-même, en examinant ces figures aux jambes et aux bras écartés, qu'il s'agissait de grenouilles, mais les Indiens nous ont tous dit que c'était leur manière de représenter l'homme.

On se demande quels ont été les instruments qui ont servi à l'exécution de ces gravures. Brown pense qu'ils ont employé des stylets de fer ou la pointe d'un bâton trempée dans le sable mouillé.

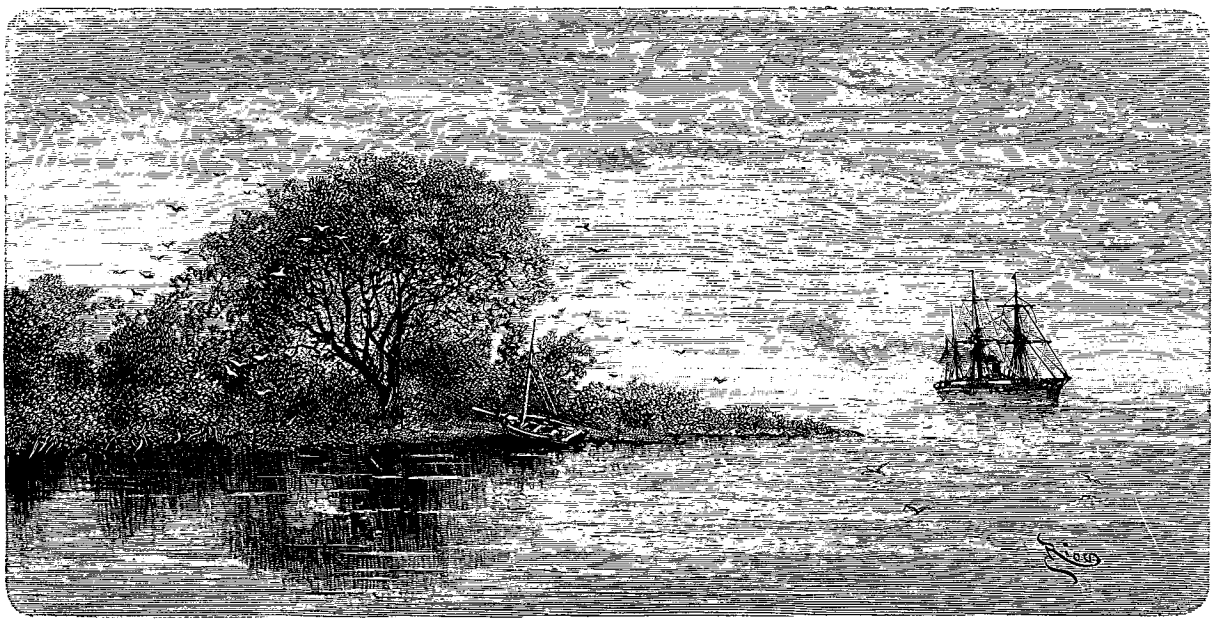
Nous croyons que ces dessins ont été exécutés de la même façon que les polissoirs qui se trouvaient à côté. C'est simplement par le frottement de pierre contre pierre.

On doit se faire une autre question :

Quelle est la signification de ces dessins ?

Il y a lieu de supposer qu'ils ont été exécutés avec une intention religieuse. Les Indiens actuels ne partent jamais en voyage ou en guerre sans se couvrir le corps de peintures qui ont pour but, disent-ils, de chasser les diables qui pourraient les faire mourir. Ces peintures étant absolument semblables à ces anciennes gravures, on peut croire que les unes et les autres ont la même signification.

Avant de partir pour Cayenne je fais encore une excursion chez les Indiens Galibis dans le but de faire des études anthropologiques et ethnographiques. Je remarque que ces indigènes de la côte ressemblent



Embouchure de l'Oyapock (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

à s'y méprendre à tous les Indiens que nous avons rencontrés dans les Guyanes française, hollandaise, anglaise et brésilienne.

Je m'embarque le 15 avril à bord d'un aviso français qui me conduit à Cayenne avec mon équipage et deux jolies pirogues fabriquées par les nègres Bonis.

Arrivé à Cayenne j'apprends que le gouverneur va faire une excursion dans l'Oyapock dans cinq ou six jours ; c'est juste le temps nécessaire pour faire mes préparatifs de départ et permettre à Apatou d'achever sa guérison. Sur ces entrefaites je vois arriver le noir Joseph et son beau-frère qui viennent m'offrir leurs services, mais je suis obligé de les refuser parce qu'ils ont l'audace de me demander une solde de cinq cents francs par mois.

Je m'occupe de mes derniers achats, je fais calfater mes pirogues et je m'embarque le 21 avec M. le gouverneur Huart, M. le directeur de l'intérieur Quintrie et plusieurs autorités du pays qui se montrent très sympathiques au succès de ma mission.

II

Nom trompeur d'une montagne. — Hiéroglyphes indiens pris pour un monument de la conquête. — Salut de la nature. — Pas d'entrain. — Loin du faste et des grandeurs. — Dieu au milieu de ses œuvres. — En route ! — Le malheur de l'un sert à l'autre. — Première nuit en campagne. — Raies dans les cours d'eau de la Guyane. — Les avant-coureurs des chutes. — Une ruine historique. — Jacques ou le Robinson français. — Le pataoua des Indiens Oyampys. — Un astre qui nous persécute. — Une prouesse de chasse. — Divers modes de sépulture. — Une terrible épreuve des jeunes piays. — Bacoves.

Le 22 au matin nous apercevons la montagne d'Argent, ainsi nommée parce qu'on y voit en abondance un arbre à tige fistuleuse appelé bois canon, dont l'écorce et les feuilles ont des reflets blanc argenté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette éminence, connue de tous les navigateurs français parce qu'elle est un point de repère excellent pour atterrir, était naguère occupée par une colonie pénitentiaire qui produisait un café très réputé.

Une sœur de Cayenne à qui j'ai montré les gravures des anciens Indiens du Maroni m'a dit avoir trouvé des dessins semblables sur des roches de la montagne d'Argent.

C'est sans doute une de ces pierres qui a si fort intrigué les Portugais lorsqu'ils cherchaient des arguments pour faire valoir leurs droits sur le territoire compris entre l'Amazone et l'Oyapock.

Nos voisins prétendaient avoir trouvé une pierre gravée, une ancienne borne de limites sur laquelle ils avaient reconnu les armes de Charles V.

Une commission franco-portugaise ayant été appelée à examiner ce monument ne trouva que des figures bizarres qui ne ressemblaient en rien aux gravures d'un peuple civilisé.

Nous pouvons croire que les dessins de cette pierre n'avaient pas d'autre signification que celles que nous avons trouvées dans le Maroni.

Nous doublons bientôt la terre basse du cap d'Orange et nous entrons dans l'Oyapock.

La nature semble avoir fait des frais pour nous recevoir. Des milliers d'aigrettes au plumage blanc et au panache de colonel, des ibis rouge de feu, se déplacent devant le navire. Plus loin, ce sont des compagnies de ravissantes perruches vertes qui traversent la rivière.

Nous échouons en remontant le fleuve, et pourtant le capitaine du navire, M. Couy, est l'auteur d'un travail hydrographique depuis la bouche jusqu'au pénitencier de Saint-Georges; c'est que le pilote nous



Une pirogue vent arrière (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

fait passer en dehors du chenal sous prétexte qu'un banc de sable s'est déplacé depuis les derniers sondages.

Cette erreur qui nous fait perdre un jour donne aux officiers l'occasion d'aller tirer des perruches posées sur des arbres le long des rives. Je reste à bord ainsi qu'Apatou. Mon compagnon, qui n'est pas encore complètement guéri, ne montre pas beaucoup d'entrain; il est inquiet, non seulement sur sa santé, mais sur l'attitude que vont prendre avec nous les Indiens Oyampys qui ont fait longtemps la guerre avec les gens de sa tribu. Pour ma part, je ne suis pas sans inquiétude sur le succès de ma mission; c'est qu'un de mes collègues que je viens de voir à Cayenne m'a raconté que ce fleuve était très malsain en ce moment; huit jours d'excursion dans le bas de la rivière l'ont rendu si malade, lui et deux gendarmes qui l'accompagnaient, qu'ils sont arrivés à Cayenne dans un état d'anémie profonde après une absence qui n'avait pas duré plus de quinze jours.

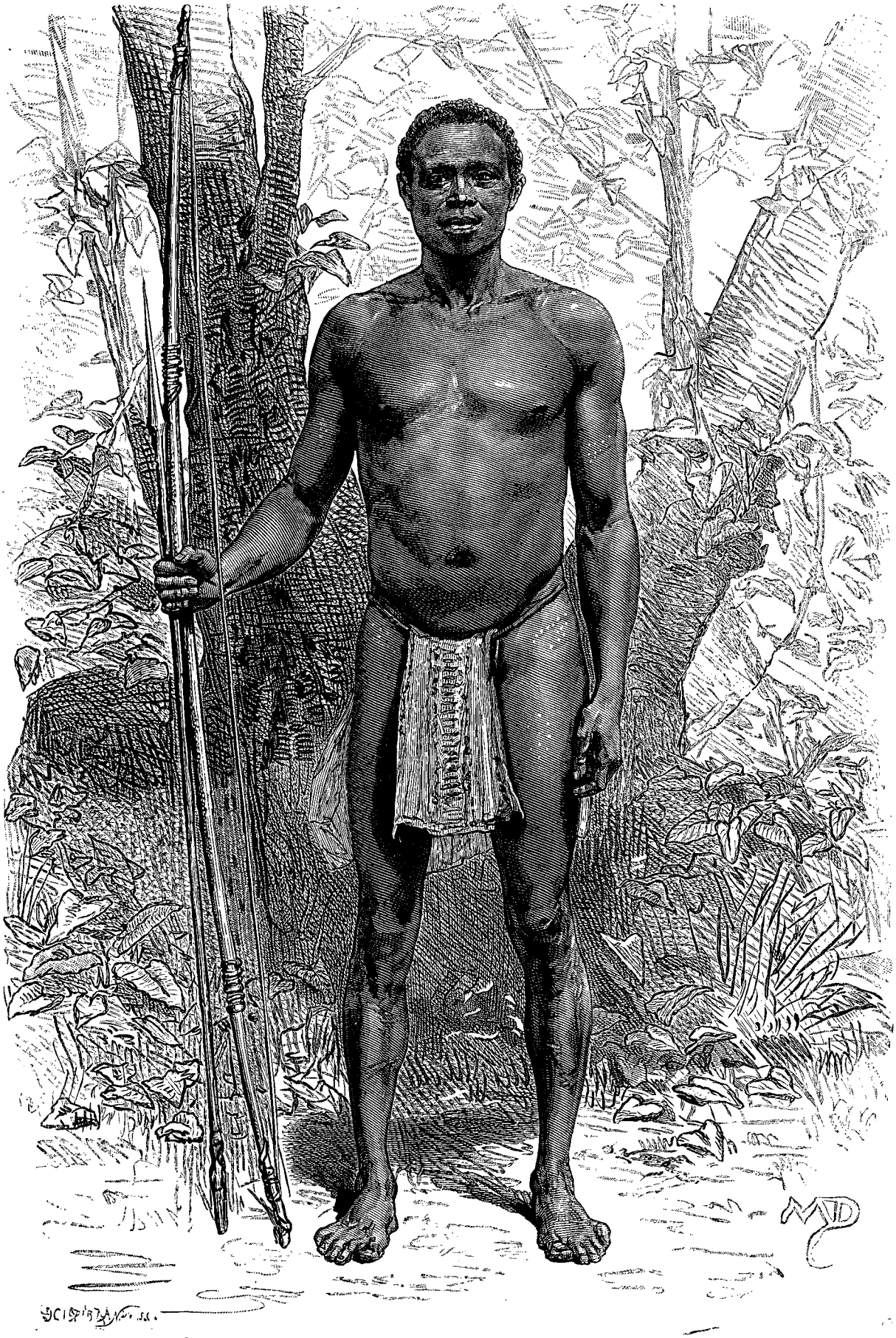
Je ne saurais prendre assez de précautions pour éviter cette affreuse fièvre qui menace de renverser tous mes projets. La connaissance du danger me rend beaucoup moins audacieux qu'à mon premier voyage.

Nous arrivons devant le pénitencier de Saint-Georges le 24 août dans l'après-midi.

Le navire à peine mouillé, nous recevons une visite du R. P. Ledhui. C'est un missionnaire simple, modeste, qu'on trouve dans tous les postes dangereux. J'ai fait sa connaissance dans l'épidémie de fièvre jaune des îles du Salut, et nous le retrouvons ici parce que le curé vient de succomber à la fièvre.

Le *Père Dur-à-cuire*, c'est ainsi que l'appellent les soldats, n'a ni vin ni pain dans son presbytère, ou plutôt dans la hutte qui lui sert d'abri; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Apatou. — Dessin de D. Maillart, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

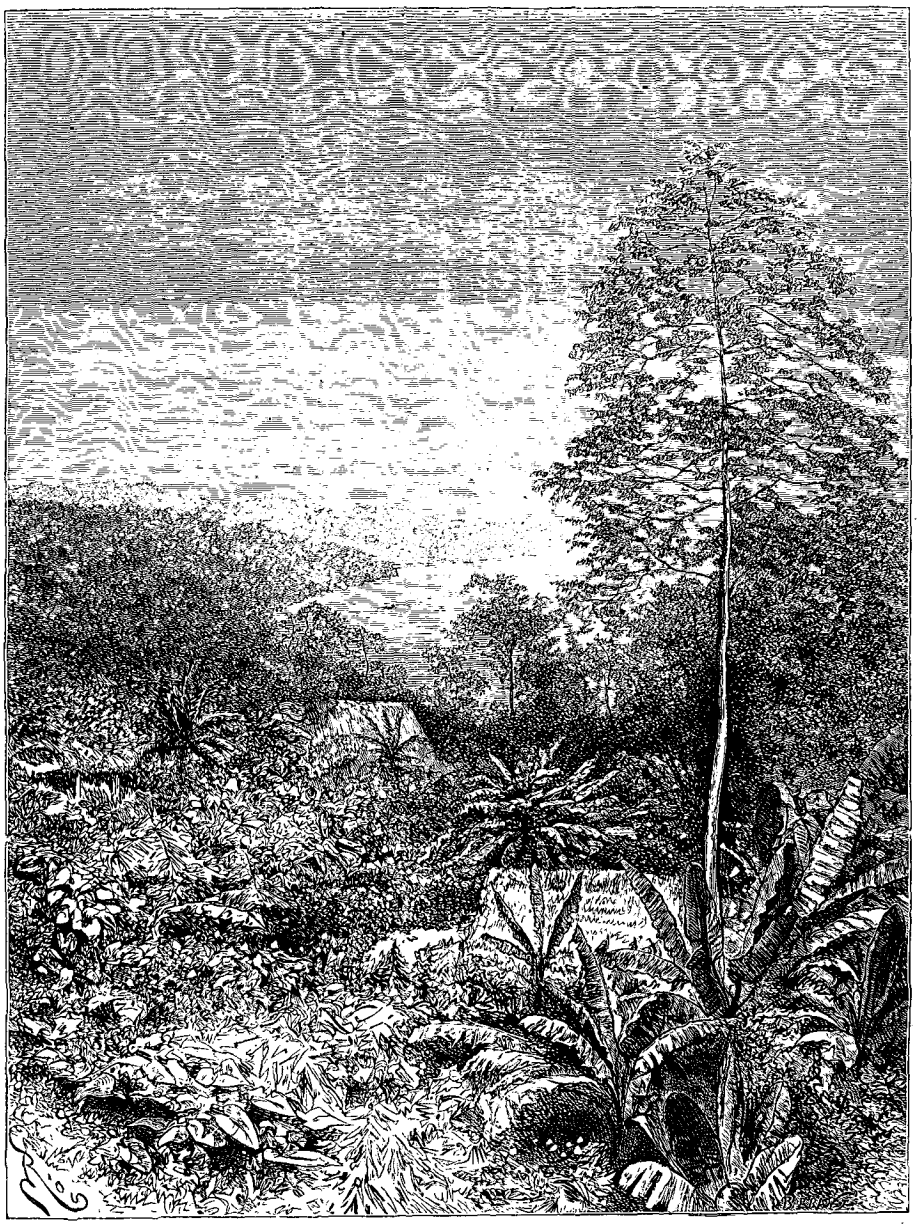
vit de couac, de poisson et de gibier comme ses humbles paroissiens.

Le lendemain nous assistons à une messe militaire dans une église en chaume ouverte aux oiseaux qui viennent gazouiller autour de l'autel.

Ce temple au milieu des bois paraît plus imposant que la plus élégante cathédrale d'une grande ville.

Dans l'après-midi je fais débarquer les bagages et les pirogues et je tâche de compléter un équipage, mais je me heurte à un contretemps désagréable : un chercheur d'or de Cayenne vient d'enrôler tous les hommes valides pour établir un placer dans le cirque Sikini.

Pendant qu'Apatou arrange les pirogues, je des-

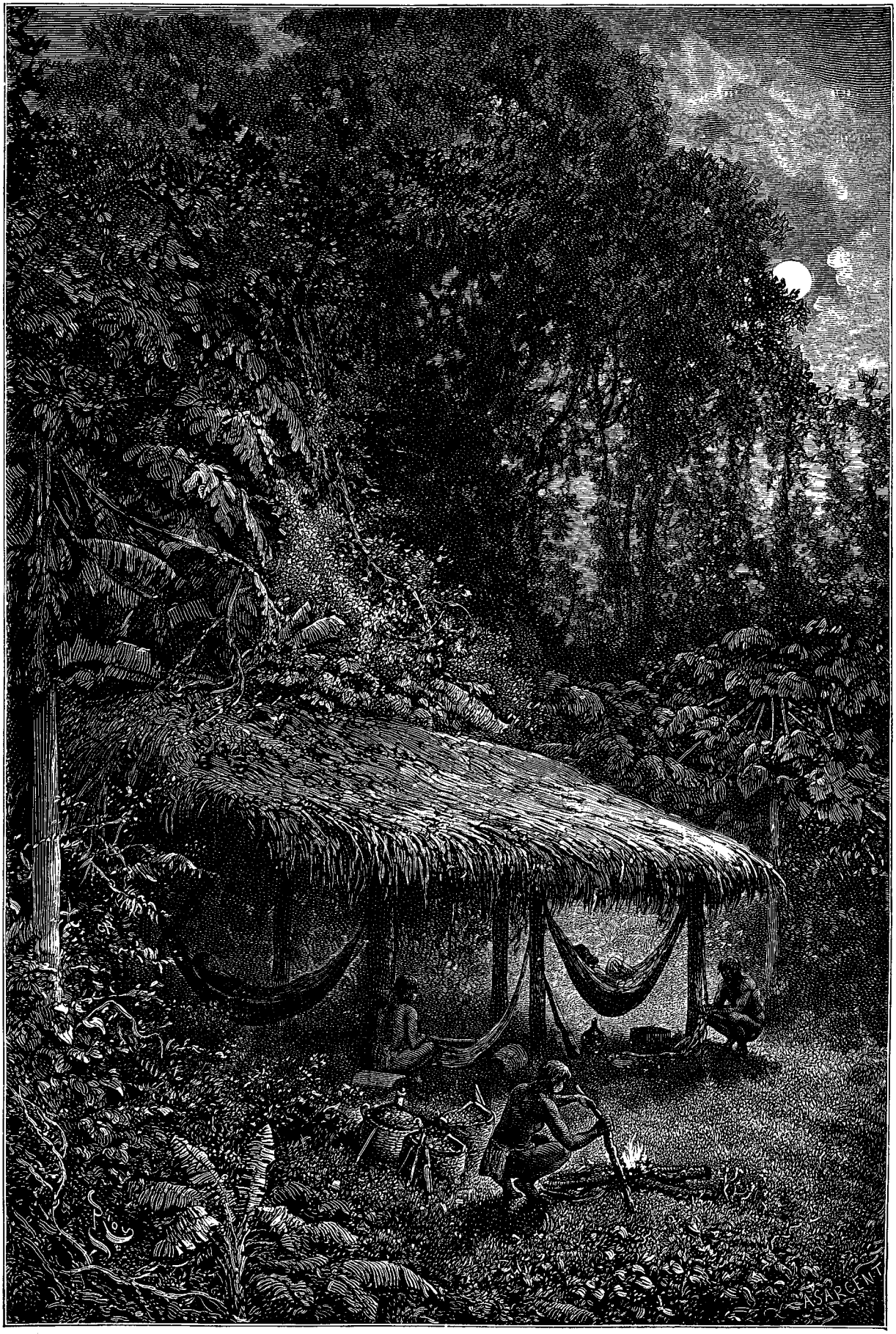


L'anse de l' « Eridan » (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

cends la rivière pour aller m'entendre avec ce mineur. Je le trouve occupé à réparer un canot qu'il a brisé quelques jours auparavant en essayant de franchir la première chute. M. Bugeat ne peut me céder aucun de ses hommes parce qu'il a besoin d'un grand nombre de bras pour lutter contre la violence du courant; enfin, après avoir couru toute la journée, allant de case en case à la recherche de pagayeurs, je trouve un vieillard et deux jeunes Indiens que j'engage séance tenante et ramène à Saint-Georges avec moi.

Je fais un dîner d'adieu avec les officiers de l'aviso qui ont été pour moi d'une amabilité parfaite. Nous buvons ensemble quelques bouteilles d'un vin généreux qui m'ont été gracieusement envoyées par M. Guido Cora, directeur du *Cosmos* de Turin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La nuit dans l'île Platnaré (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je dois partir le 26 au matin, mais voilà que tous mes hommes, Indiens et noirs, à l'exception des fidèles Apatou et Sababodi, sont dans un tel état d'ivresse qu'il m'est impossible d'en rien faire.

Les deux jeunes Indiens ayant reçu quelques avances viennent de se sauver. Afin de ne pas perdre le troisième je me décide à me mettre en route à quatre heures du soir.

Pour entraîner mes hommes je fais tirer plusieurs coups de fusil en quittant la jetée, et Apatou se met à chanter.

A quatre heures et demie nous rencontrons une pirogue qui navigue vent arrière. La mâture et la voilure sont composées de feuilles de palmier disposées en éventail.

Une heure après, le patron nous indique près de la rive gauche, dans un coude de la rivière, des roches cachées sous l'eau sur lesquelles s'est perdu le vapeur *Eridan*. Ce navire de guerre construit en fer s'étant ouvert la coque contre ces roches a coulé à fond dans l'espace de quelques minutes.

Ce naufrage, qui a causé la disgrâce d'un gouverneur, a été une bonne fortune pour les Indiens Oyampys; ils se sont servis de la carcasse pour faire des harpons. Auparavant ils étaient obligés, comme les Roucouyennes, de se servir d'un os taillé en pointe (généralement un éclat de radius de couata) qu'ils attachaient avec une ficelle goudronnée à l'extrémité d'un bois dur de manière à former un crochet.

A la tombée de la nuit nous arrivons à une petite île appelée Platnaré, où nous nous arrêtons pour coucher. Là se trouve une petite hutte où vivent quelques Indiens civilisés. Ces gens n'ayant aucune nourriture à nous procurer, nous commençons à attaquer nos conserves.

Après un repas de bœuf salé arrosé d'un coup de tafia, nous allons nous étendre dans nos hamacs accrochés au poteau qui supporte la toiture. Je me console des ennuis de la journée en fumant quelques cigarettes.

Le 27, je fais distribuer une ration de café à tout mon équipage et nous nous mettons en route au lever du soleil.

Laissant le grand canot voguer tout seul, je vais reconnaître l'embouchure de la crique Platnaré qui est un affluent de droite de l'Oyapock, navigable, dit-on, à deux jours de canotage.

Une demi-heure après je découvre sur la même rive une crique appelée Siparini, navigable à une demi-journée. Nous devons remarquer que ce nom désigne un grand nombre de cours d'eau de la Guyane. Il y a une crique Siparini dans le bas Maroni, une autre dans l'Essequibo. Dans la langue de tous les indigènes *sipari* signifie raie. Ce poisson, qui est un objet de terreur pour les canotiers à cause des piqûres qu'il détermine, est commun dans tous les cours d'eau appelés Siparini.

L'explorateur doit s'attacher à conserver les noms géographiques des indigènes, puisqu'ils ont toujours une signification.

Nous avançons lentement parce que nos canots sont trop chargés et que mes noirs de Surinam savent à peine l'usage de la pagaye. Apatou commande la grande pirogue, ayant avec lui trois nègres et Saba. L'embarcation que je monte, faite d'un petit tronc d'arbre ayant cinq mètres de long sur soixante-quinze centimètres de large, devrait marcher très vite; mais le vieil Indien qui me sert de patron n'a pas de force et le nègre Stuart qui est à l'avant fait son apprentissage de canotier. Ne sachant pas mesurer ses coups de pagaye, il m'envoie à chaque instant de l'eau à la figure et sur mes cahiers de notes.

Depuis le départ de Saint-Georges nous voyons les rives s'élever graduellement. D'autre part des îles nombreuses interceptent la rivière; c'est autant de signes qui prouvent que nous allons rencontrer des chutes.

Vers huit heures nous passons devant la petite île de Casfésoca sur laquelle s'élève une vieille tourelle qui serait effondrée depuis longtemps si elle n'était soutenue par des arbres et des lianes qui masquent complètement les pierres. Ce fort était occupé autrefois par un petit poste de soldats chargés de défendre le bas Oyapock contre les nègres Bonis, que l'on redoutait beaucoup à cause de la réputation guerrière qu'ils avaient acquise dans leurs luttes avec le pays de Surinam.

C'est là qu'un officier français a fait massacrer des hommes sans armes et des femmes de la tribu des Bonis qui venaient avec des intentions pacifiques.

Je console le fidèle Apatou, qui éprouve un sentiment de rage à la vue de cette tourelle, en lui disant que l'officier qui commandait le poste a été mis en disgrâce.

A la hauteur de cette île les rives forment des montagnes élevées de cent cinquante mètres. C'est une petite chaîne parallèle à la côte que l'Oyapock a dû déchirer pour se frayer un passage.

Le noyau de la montagne étant formé de granit, le fleuve n'a pu le détruire complètement, et son lit reste parsemé de grandes roches sur lesquelles l'eau court en formant des rapides et des sauts.

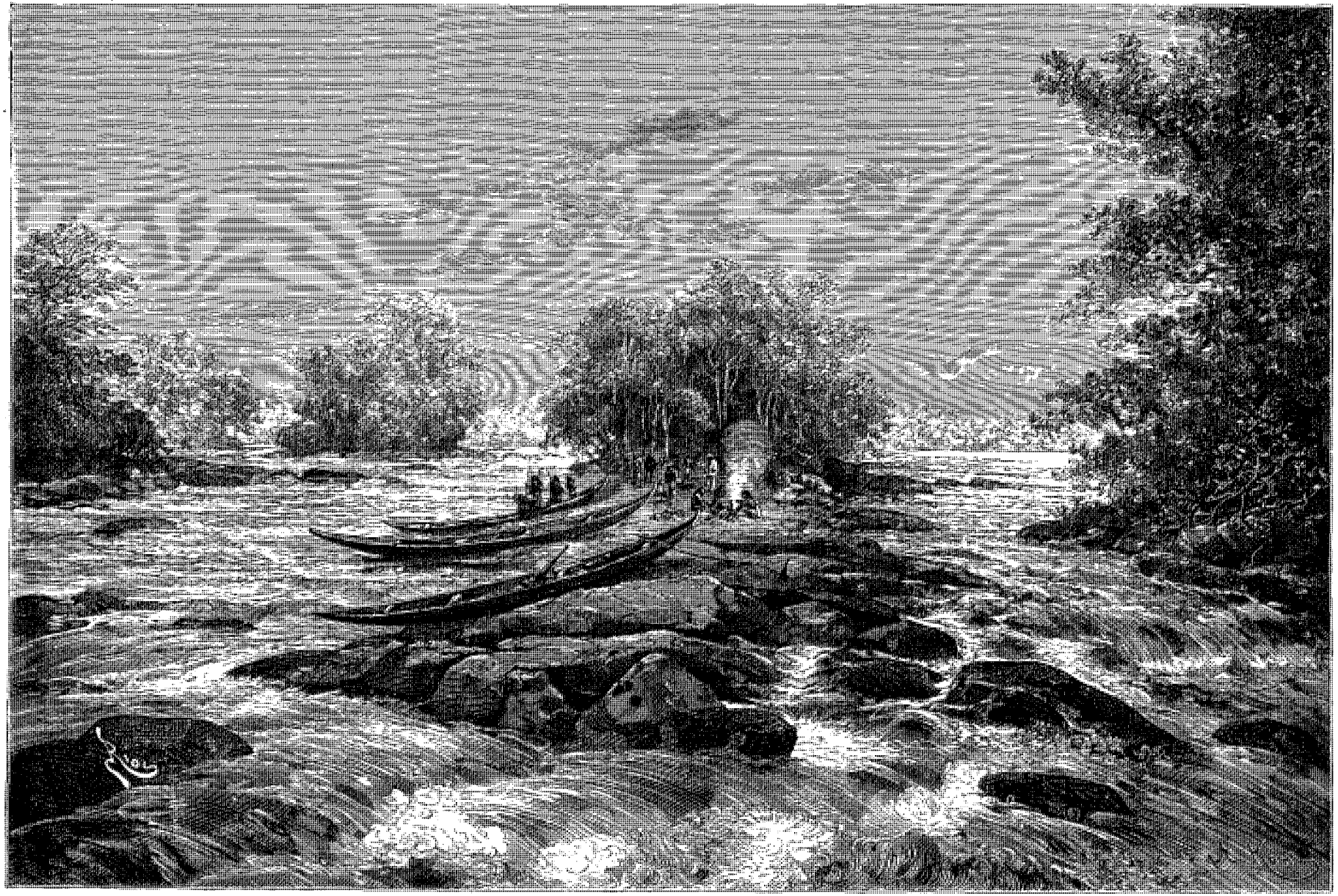
C'est au milieu de la première chute de l'Oyapock que se trouve une petite île qui a été habitée pendant de longues années par un soldat du maréchal de Villars blessé à Malplaquet : il y menait la vie solitaire d'un Robinson.

Cet homme était centenaire lorsqu'il fut rencontré par le célèbre Malouët, gouverneur de la colonie.

L'île qu'habitait Jacques est appelée par les indigènes actuels île Acajou, du nom d'un fruit jaune acide (*anacardium occidentale*), qui est certainement originaire de l'Amérique du Sud, puisque les navigateurs de l'époque de la conquête et les explorateurs modernes l'ont trouvé chez tous les sauvages.

L'île Acajou est un point délicieux où les indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le saut Robinson (voy. p. 44). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient l'habitude de passer la nuit. On trouve sur les roches des rainures et des cavités ovalaires qui ne sont autres que des polissoirs où les Oyampys aiguisaient leurs haches de pierre.

Je conseille aux amateurs de belle nature de venir passer une nuit dans cette île.

Le saut Robinson est l'équivalent d'Hermina qui commence la série des chutes et des rapides du Maroni. Il est à remarquer que toutes les rivières des Guyanes française, hollandaise et anglaise ne sont pas navigables en vapeur au delà de quatre-vingts à cent kilomètres.

Elles sont interceptées par des roches granitiques qui ne permettent la navigation qu'en embarcations légères sans quille ni gouvernail.

Un peu en amont du saut nous trouvons sur la rive gauche un petit affluent appelé Courmouri, qui signifie bambou. Les Indiens prenant la partie pour le tout désignent également par ce nom leurs flèches, terminées par un morceau de bambou taillé en lame de couteau, et avec lesquelles ils tuent le jaguar, le cabiai et même le tapir qui est pourtant un pachyderme.

Mes hommes éprouvent quelques difficultés à monter le grand canot, mais M. Bugeat que nous avons la chance de rencontrer met son équipage à ma disposition. Dix hommes halant de toutes leurs forces sur une corde amarrée à l'avant le font glisser avec rapidité sur les grandes roches mamelonnées qui barrent le passage.

Un petit accident donne un peu de gaieté à mon équipage. Le noir Hopou, qui ne sait pas nager, ayant glissé sur une roche, est tombé au milieu du courant. Apatou qui l'aperçoit lui jette une corde et le retire comme un gros poisson suspendu à une ligne. Il a un air si piteux que tout mon équipage est pris d'un fou rire.

Nous déjeunons à l'île Acajou et continuons à passer les sauts. Le soir nous campons sur des roches granitiques mamelonnées attenant à la rive droite. Les noirs de Surinam qui sont fort irascibles se plaignent amèrement de ce que je les fais coucher sur une roche où il est impossible de suspendre les hamacs, mais Apatou et le vieil Indien arrivent bientôt avec trois arbres qu'ils ont ébranchés. Ils les amarrent par le sommet et les dressent en faisceaux. Ces trois pieux forment un triangle isocèle dont chaque côté peut être occupé par un hamac.

Cet appareil employé journellement par les Oyampys s'appelle *pataoua*. Les Indiens, qui sont pourtant fort paresseux, ne manquent jamais de le disposer tous les soirs. C'est un surcroît de travail en arrivant au campement, mais on évite ainsi toutes les bêtes qui sont capables d'incommoder le voyageur.

Après avoir fait mes observations astronomiques je prends un bain délicieux et partage mon dîner avec M. Bugeat.

Ne manquant de rien, nous buvons d'excellent vin, nous prenons d'excellent café et voire même des liqueurs. Après ce repas nous allons fumer de bons cigares dans nos hamacs suspendus au pataoua.

Nous avons bien soin de tourner le dos à la lune dont les reflets argentés fatiguent la vue.

Les créoles de la Guyane, M. Bugeat est du nombre, redoutent autant les effets de la lune que ceux du soleil; c'est pour cela que les bonnes d'enfants ne circulent jamais le soir dans les rues de Cayenne sans tenir un large parapluie au-dessus de la tête du nourrisson.

Je me réveille de mauvaise humeur au milieu de la nuit; c'est que cette affreuse lune qui a marché quelques heures vient nous agacer la vue. Nous sommes obligés de nous lever pour lui tourner le dos.

III

Mots français dérivant de l'oyampys. — Ancienne mission de Saint-Paul. — Un bal d'oiseaux. — Détail de toilette du singe hurleur. — Son incapacité de faire des duos à lui tout seul. — Guérison du bégayement. — Quelques mots sur les plantes à l'ordre du jour, le conguérecou et le carapa. — La saison des pluies se prolonge. — Un tamouchy de la tribu des Oyampys. — Costumes. — *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* — Le bois des arcs et la côte du Paria.

28 août. — Dans la journée nous passons devant un affluent de droite assez important appelé *Kéricour*.

Les rapides et les chutes se succèdent sans interruption; je suis forcé de descendre souvent sur les roches pour alléger mon embarcation. C'est une occasion pour délasser mes jambes engourdies et prendre des hauteurs de soleil avec mon théodolite; malheureusement la saison des pluies n'est pas complètement finie, et comme l'astre n'apparaît que par intervalles, il m'arrive des contretemps très désagréables. Souvent il disparaît sous un gros nuage juste au moment où je mets l'œil dans la lunette. C'est une perte de travail d'un quart d'heure pour sortir mon instrument, le niveler et le rentrer.

Nous campons sur une île située au milieu du saut *Nourououaca*, célèbre par la mort d'un colon français, le comte de Bagotte, qui s'y est noyé en descendant le fleuve.

Nous sommes en face de la crique *Aramontabo*, affluent de gauche qui est navigable à plusieurs jours.

En arrivant à terre Sababodi me montre un animal qui est presque de la grosseur de la tête d'un enfant. C'est le fameux crapaud géant que je vais tuer pour l'examiner à mon aise.

M'approchant pour ramasser ma proie, je sens une odeur qui me fait quitter la place au plus vite. Mon gibier qui paraissait prêt à sauter à l'eau à la moindre alerte est mort depuis quelques jours. Plusieurs trous à la peau ont laissé sortir les gaz qui gonflaient son abdomen et le faisaient paraître encore plus gros qu'il n'était en réalité.

Telle est la première impression de chasse. A mon voyage de 1877 je n'avais pas même emporté de fusil,

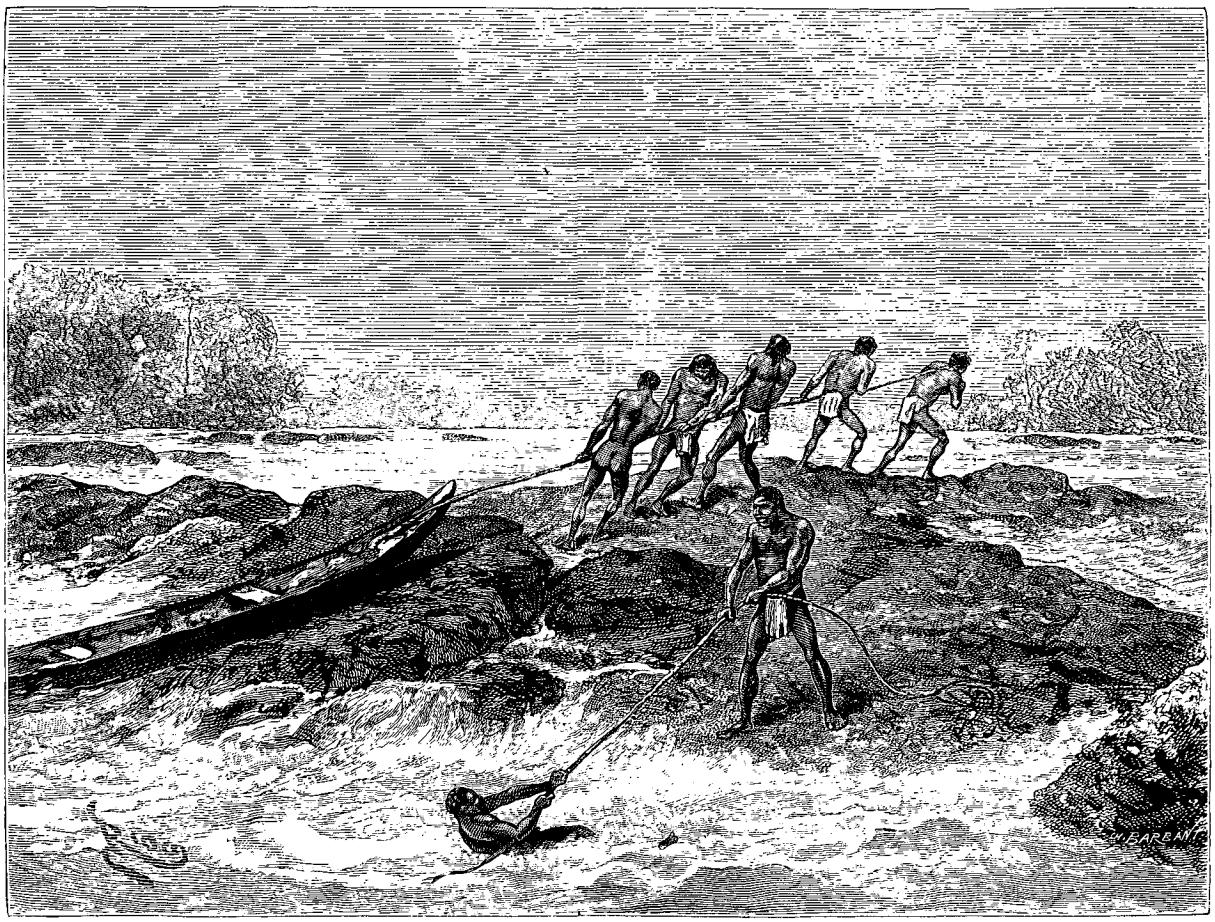
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais cette fois j'ai l'intention de chasser, sinon pour mon plaisir, au moins pour subvenir à l'alimentation.

Vers neuf heures nous arrivons à une île pittoresque occupée par deux huttes d'Indiens Oyampys.

J'apprends qu'elles viennent d'être abandonnées à la suite d'une épidémie qui a détruit la moitié des habitants. Mon patron, redoutant une maladie contagieuse, ne veut pas descendre à terre, mais le reste de l'équipage saute sur la rive. Les Indiens Oyampys ne brûlent pas leurs morts comme les Roucouyennes, ils les enterrent dans un trou très profond, mais n'ayant pas plus d'un mètre de longueur. Le cadavre est placé verticalement, les jambes, les bras et la tête fléchis comme le fœtus dans le sein maternel.

Quelquefois ils le laissent se décomposer dans le bois, et ce n'est qu'au bout d'une année qu'ils ensevelissent les os dans un grand pot d'argile. Mgr Emonet m'a fait présent d'un de ces vases funéraires. La sépulture est toujours tardive chez les Indiens non civilisés; les Galibis conservent leurs morts pendant une semaine. Le cadavre est couché dans un hamac, au-dessous duquel se trouve un grand vase servant à recueillir le liquide qui s'écoule des chairs en décomposition; et, chose horrible à dire, qui pourtant a été



Hopou sauvé des eaux. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

vue par des nègres Bonis, les futurs piays, c'est-à-dire les étudiants en médecine, sont obligés de prouver leur force de caractère en buvant une macération de feuilles de tabac et d'une plante appelée quinquina, à laquelle on ajoute quelques gouttes de sanie cadavérique.

Mes hommes cueillent dans l'abatis des fruits d'acajou et des papays qu'une bande de macaques étaient en train de dévorer. Ils trouvent également un régime de petites bananes que les Oyampys appellent baco, et que l'on désigne à Cayenne sous le nom de bacoves.

Beaucoup de mots usités non seulement dans les divers langages des créoles de l'Amérique du Sud, mais dans toutes les langues européennes, n'ont pas d'autre origine que la langue des sauvages de la Guyane et du Brésil.

Un peu plus loin nous trouvons un saut appelé *Yacarécin*. Le yacaré des Oyampys n'est autre que le crocodile d'Amérique que d'autres Indiens appellent caïman.

Vers quatre heures nous arrivons à un long canal sans roches dirigé vers le sud-ouest, où le courant devient imperceptible, et nous ne tardons pas à gagner la crique *Mouchiri* à l'embouchure de laquelle nous passons la nuit.

Le 30, je fais une petite reconnaissance dans la crique Mouchiri (voy. la carte, p. 35), et je prends une hauteur de soleil à l'embouchure et continue ma route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers neuf heures nous arrivons à une petite colline située sur la rive gauche. Les Jésuites y avaient établi la mission de Saint-Paul au siècle dernier. On n'y voit plus de traces de culture ni de vestiges de construction. Une croix vermoulue est seule restée debout pour attester le passage de la civilisation.

Je remarque un assez grand nombre d'excavations allongées et disposées parallèlement. C'est l'ancien cimetière qui, d'après mon guide, aurait été saccagé par des Indiens venus des sources du Camopi ; les misérables ont violé les tombes pour arracher aux squelettes quelques médailles et des crucifix oxydés.

A quatre cents mètres en amont du même côté, mon Indien me fait visiter une grande roche granitique située à une faible distance de la rivière. On y trouve des excavations qui servent de repaire aux bêtes fauves. C'est pour cette raison qu'elle est appelée *Yauara-quara*, ce qui veut dire « antre du jaguar ».

Inutile de faire remarquer que le mot français jaguar vient du mot oyampys *yauar*.

Nous dormons sur les roches *Tacouenda*, ainsi nommées à cause d'un banc de sable situé en aval qui sert de place de danse aux aigrettes.

Les Indiens qui prêtent de l'esprit aux bêtes, puisqu'ils admettent qu'elles ont des piays aussi bien qu'eux, reconnaissent des jours de fête pour les oiseaux.

Il pleut toute la nuit; il nous est impossible de fermer l'œil, étant incommodés non seulement par l'eau, mais par des nuées de moustiques et les beuglements des alouates ou singes hurleurs.

Je me suis trop avancé en disant que le bruit épouvantable que l'on entend journellement dans les forêts des Guyanes était produit par un seul hurleur qui chantait en se promenant pendant que les autres restaient immobiles et muets. Apatou prétend que sur une bande de dix singes il y en a toujours deux qui se promènent en chantant; ce sont deux mâles, le plus gros et le plus petit de la troupe. Il soutient que le gros fait la basse et le petit le chant.

Ce dernier se distingue non seulement par sa voix flûtée, mais par son pelage qui est plus foncé. Un fait qui étonne les Bonis, c'est que le petit chanteur a souvent la chair aussi coriace que le chef de la bande. Nous ne sommes pas loin de croire qu'il s'agit d'une espèce différente [1].

Les nègres marrons du Maroni ne tuent jamais un singe hurleur sans lui enlever le larynx. Ils font avec la grande cavité qui est creusée dans l'os hyoïde une coupe destinée à la guérison du bégayement. Au dire d'Apatou, à qui je laisse la responsabilité de la recette, les enfants bègues ne manquent pas d'être guéris après avoir bu quelques mois dans l'appareil vocal du singe rouge.

1. En examinant le Muséum de Paris, nous avons reconnu que le gros hurleur que les Bonis appellent *baboun* est le *mycetes seniculus*, tandis que le petit qu'ils qualifient de *cuacou* est le *mycetes ursinus*.

31 août. — Nous arrivons à huit heures devant la crique *Ouaracoucin*, qui porte le nom d'un petit poisson.

A trois kilomètres plus haut, nous rencontrons sur la rive droite la crique Anotaye, qui, dit-on, est navigable à une assez grande distance. On trouve à l'embouchure près de la rive droite une petite île qui peut la faire reconnaître; elle se dirige vers l'est, puis vers le sud-est. Au tournant se trouve une montagne granitique. Il est à noter qu'on trouve des montagnes à l'embouchure de presque toutes les criques importantes des rivières de la Guyane.

Depuis le matin nous trouvons le courant très rapide : cela tient non seulement à un rétrécissement du fleuve, mais aux pluies des jours précédents; nous en avons une preuve puisque des pataouas qui naguère étaient à sec sont immergés sur une hauteur d'un mètre. Les pagayes ne suffisant pas pour avancer, nous sommes obligés de nous servir de longues perches que les Indiens appellent *tacaris*. Lorsque le lit est trop profond, nous ne pouvons remonter qu'en nous accrochant aux branches qui bordent la rivière.

Parmi les arbres que nous voyons en passant nous reconnaissons le conguérecou (*xylopia frutescens*) et le carapa.

Le premier, dont la taille n'est pas élevée, forme des buissons aux feuilles fixes ayant une forte odeur de poivre. Cette plante n'est pas nouvelle pour nous, puisque nous l'avons rapportée en France en 1869. M. Oury, qui la cultivait, lui attribuait une action analogue au poivre de copahu. C'est ce que nous avons pu constater nous-même en expérimentant les graines desséchées et moulues comme du poivre.

Le conguérecou est actuellement employé dans la thérapeutique française.

Le carapa donne un gros fruit rond rempli de graines qui fournissent une huile dont les Indiens se servent pour se peindre avec le roucou, et pour chasser les chiques et les tiques.

Cet arbre, que l'industrie recherche pour faire de l'huile, ne paraît pas assez nombreux dans l'Oyapock pour en faire l'exploitation sur une grande échelle.

Apatou me dit que le carapa qui existe par toute la Guyane est plus commun dans les terrains marécageux. Il l'a vu dans l'île qui se trouve en face de l'ancien pénitencier de Saint-Louis et dans l'île Portal. Il est particulièrement très abondant dans un affluent de droite de la rivière de Surinam, la crique *Caouina*, dont les eaux sont aussi noires que celles de l'*Ana*, affluent du bas Maroni, et du *rio Negro* lui-même.

Les sources de la Caouina sont voisines de la rivière de Paramaca. Les noirs du même nom fuyant les Hollandais ont remonté la Caouina et ont atteint les sources de la rivière Paramaca, qu'ils ont ainsi nommée du nom d'un petit palmier qui leur a sauvé la vie en leur fournissant ses fruits.

Les graines de carapa commencent à tomber au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire vers la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fin de juillet. Les Indiens se les disputent avec les pakiras et les agoutis qui en sont très friands.

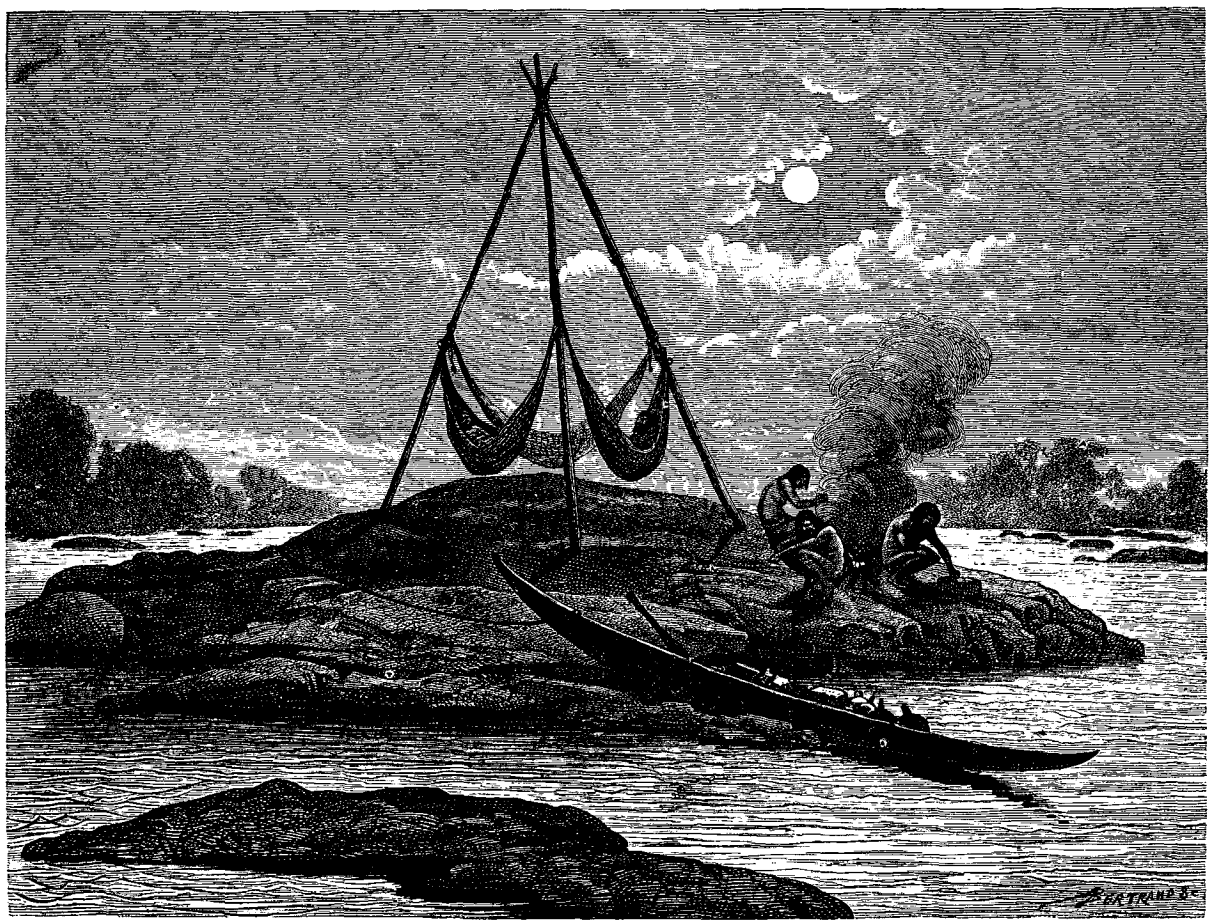
Les Roucouyennes gardent ces graines pendant une année en les enterrant dans la terre, c'est-à-dire en faisant de véritables silos comparables à ceux des Arabes. Si l'on ne prend pas cette précaution, elles ne se conservent pas au delà de trois semaines à un mois.

Pour obtenir l'huile de carapa les Oyampys font cuire les graines et les abandonnent pendant quelques semaines dans un tronc d'arbre évidé. Ensuite on les écrase avec les pieds et on verse la pulpe sur une spathe de palmier qu'on expose au soleil et qu'on incline légèrement pour que l'huile s'égoutte dans un autre récipient.

On obtient moins d'huile qu'en exprimant, mais elle est d'une limpidité parfaite et presque blanche.

Nous dormons dans le bois un peu au-dessus de la crique *Yacaréitapoucan*, qui signifie front de caïman. Le grand canot restant en arrière je serais obligé de dormir sans souper si je n'étais rejoint par M. Bugeat qui vient de tuer un magnifique tapir.

N'ayant pas de hamac je dors sur la terre avec une petite couverture que je partage avec un de mes



Le pataoua des Oyampys (voy. p. 44). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

noirs. Nous sommes abrités de la pluie par un *ajoupa*, c'est-à-dire une tente fabriquée en feuilles de palmier.

1er septembre. — Arrivé un peu avant midi à une petite île granitique, je m'efforce en vain de sortir mon théodolite de sa boîte gonflée par l'humidité. Je suis furieux de ne pouvoir prendre la méridienne, lorsque j'aperçois plusieurs embarcations à l'horizon.

C'est, me dit le patron, le tamouchy Jean-Pierre et son frère Alicolé.

Ces Indiens, qui sont pourtant nos frères en Jésus-Christ, puisqu'ils ont été baptisés par Mgr Emonet, n'ont pour vêtement d'étoffe qu'un *couyou*, c'est-à-dire un petit morceau de linge. Le reste de leur costume consiste en une couche de peinture rouge entremêlée d'arabesques noires qui les recouvre comme un maillot d'arlequin des pieds à la tête.

C'est une splendide occasion pour inviter M. Bugeat à dîner. J'ouvre une boîte de bœuf salé (*corned beef*), j'en prends une part, et je distribue le reste à l'équipage. M. Bugeat me fait remarquer que Jean-Pierre ne mange pas et paraît faire la moue. C'est qu'il est froissé de ne pas s'asseoir à côté du chef blanc.

M'étant empressé de l'inviter, je vois la figure aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joues larges, aux pommettes saillantes et au nez aquilin s'épanouir subitement.

Ce rayon d'orgueil que je viens de voir transpirer chez ce sauvage est une lueur d'espérance pour le succès de mon entreprise. Sachant que la vanité est la corde sensible de Jean-Pierre, je suis sûr d'arriver à mes fins : je conduirai le chef des Oyampys comme un enfant; il faudra qu'il me donne un équipage, il faudra qu'il m'accompagne lui-même jusqu'aux sources de l'Oyapock.

Au dessert, qui se compose d'une galette de biscuit, j'invite le capitaine Jean-Pierre — c'est ainsi que je l'appelle — à s'en retourner jusqu'à son village. C'est là que je lui montrerai les cadeaux que je lui destine s'il



Huttes oyampys abandonnées (voy. p. 45). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

veut m'accompagner jusqu'aux sources de l'Oyapock.

Quelques instants après nous passons devant une petite crique appelée Païrapiki. Le mot *païra* désigne l'arc des sauvages et le bois très dur dont il est composé. Cet affluent est ainsi nommé parce qu'on y trouve du bois d'arc que les créoles de Cayenne appellent bois de lètre, et les naturalistes *Amanoa guianensis*.

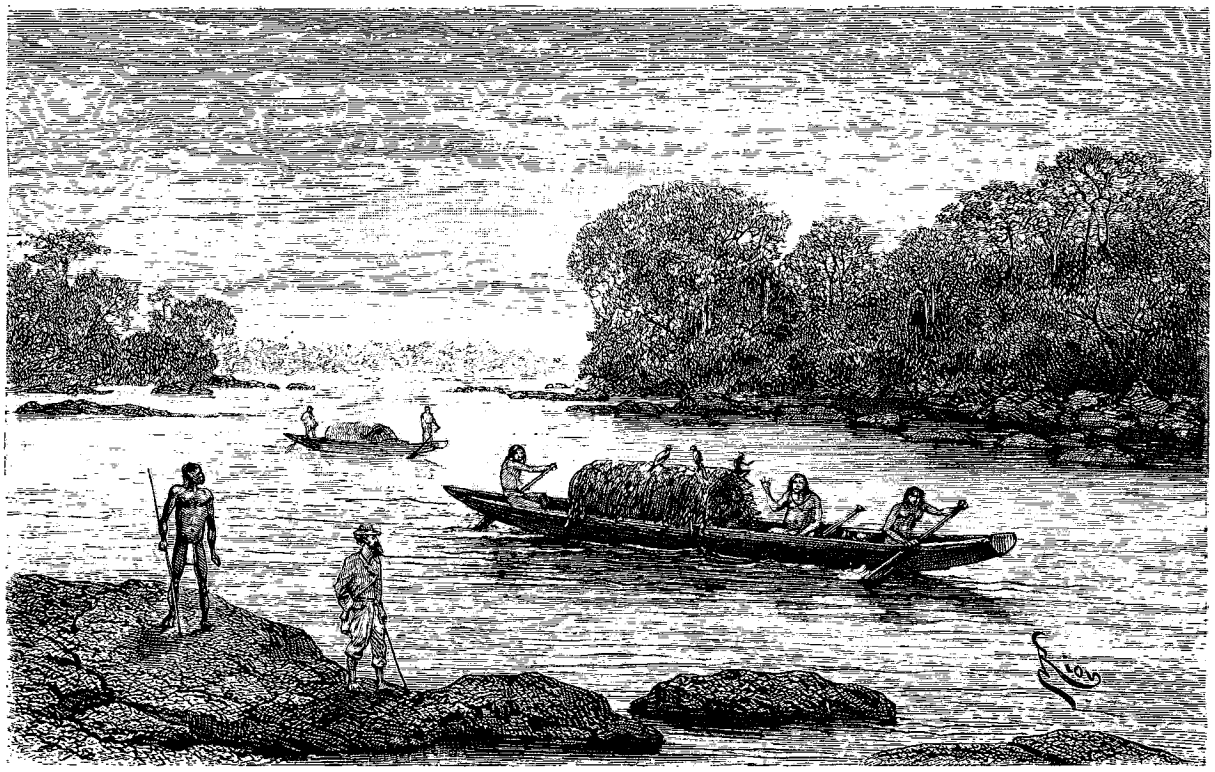
La côte du Paria, la première terre du continent américain qui fut découverte par Christophe Colomb, doit son nom à ce que les indigènes y trouvaient le bois qui sert à la fabrication des arcs.

Nous campons dans la forêt en face de la crique *Ménoura*, en amont d'un saut qui est près de l'embouchure de ce petit affluent de droite.

Docteur J. Crevaux.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de canots émerillons (voy. p. 50). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

IV

La roche Emonet. — Réception chez le chef des Oyampys. — Le bâton du commandement. — Les mangeurs d'œufs deviennent stériles. — Arrivée d'Indiens Émerillons. — Apatou géographe. — Solution d'un problème important. — Il faut diminuer la longueur de la Mana d'un tiers. — Fabrication des arcs et des flèches. — Émerillons mangeurs de tigres et amateurs de pain frais. — De l'utilité des hôpitaux. — Un musicien voguant sur les eaux de l'Oyapock. — Je montre la lune aux Oyampys. — Les indigènes de la Guyane n'adorent pas les astres.

2 septembre. — Le tamouchy, voulant nous précéder à son village pour nous en faire les honneurs, part avant le lever du soleil.

J'arrive vers dix heures à la hauteur de son habitation; mais pour donner à mon hôte le loisir de faire ses préparatifs de réception, je vais visiter une grande roche granitique noire située près de la rive droite que les Oyampys appellent *Roche mon Père*, parce que les anciens missionnaires avaient l'habitude de s'y arrêter. Je la parcours dans tous les sens, à la recherche de polissoirs ou d'anciennes gravures, mais je ne trouve absolument aucune trace des anciens indigènes.

Je la baptise du nom du *R. P. Emonet*, en souvenir de mon ancien compagnon de voyage.

Nous arrivons vers onze heures devant l'habitation de Jean-Pierre qui est située derrière une grande île sur la rive gauche.

Après une décharge de tous nos fusils, je descends à terre escorté de tout mon équipage qui suit à la file indienne.

J'ai bien soin de marcher la canne à la main, car je sais que chez les Oyampys comme chez tous les indigènes de la Guyane le bâton est le signe du commandement.

1. Suite. — Voy. page 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chef des Oyampys, revêtu d'une couche fraîche de peinture rouge, portant à la main une canne de tambour-major, ayant au cou une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis XVIII, paraît radieux et fier comme le grand roi Louis XIV recevant les ambassadeurs chinois.

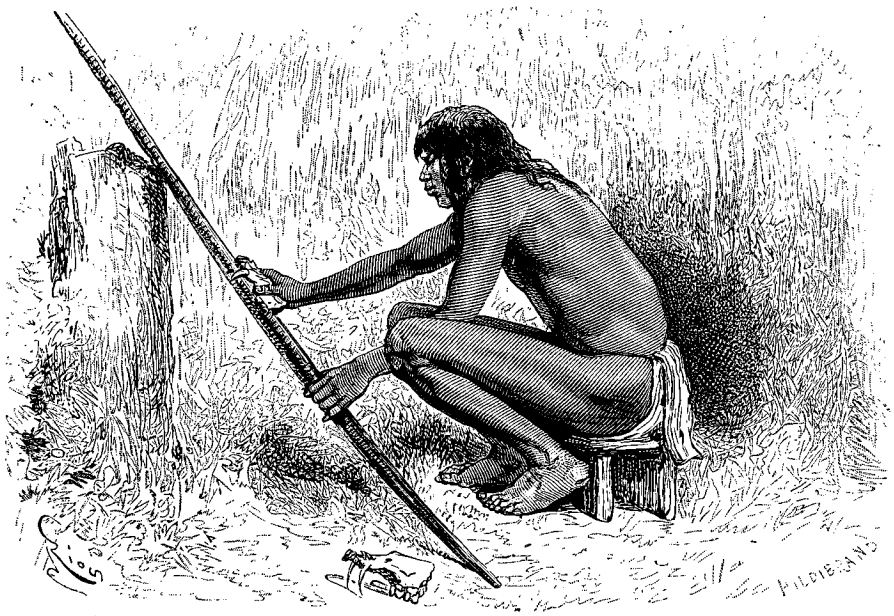
Apatou distribue une ration de tafia à tout le monde tandis que je fais boire le tamouchy dans ma gourde. Ayant donné un peigne et quelques épingles à sa femme, elle s'empresse de m'apporter en échange une poule et quelques œufs.

Je remarque que les Oyampys, pas plus que les Roucouyennes, ne mangent ni les poules ni leurs produits. Demandant à mon hôte la raison de sa répulsion pour les œufs, il me répond que malgré son âge avancé il veut encore avoir des enfants. Les œufs de toutes les espèces d'oiseaux sont réservés aux vieillards des deux sexes. Quant aux poules, elles ne servent qu'à fournir des plumes pour les ornements de tête destinés aux jours de fête.

Après dîner je décide Jean-Pierre à m'accompagner jusque chez les Indiens Roucouyennes du Yari. Je le paye d'avance avec un fusil, des haches, des sabres et des verroteries.

3 septembre. — Le matin, pendant que nous observions le soleil sur une roche, nous voyons arriver deux pirogues portant des Indiens Émerillons qui viennent d'un village nommé Macoucaoua, connu par Apatou, et situé entre les sources de la crique Inini, affluent du Maroni, et l'Approuague.

Leurs embarcations sont recouvertes d'un pamacari, c'est-à-dire d'une couverture en feuilles de palmier, qui sert d'abri à des macaques, des hoccos, des aras et principalement à de minuscules perroquets verts



Manière de raboter les arcs. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

très recherchés à Cayenne sous le nom de perruches de l'Oyapock.

Mon compagnon est très heureux de retrouver des connaissances qu'il a visitées pendant mon voyage en France.

En compulsant les renseignements fournis par Apatou et ces Indiens Émerillons je puis résoudre une question géographique assez importante. Je vois que la rivière Mana, relevée à la boussole par Gatier, est d'un tiers trop longue; la carte dressée par ce voyageur fait passer le cours supérieur de la Mana entre la crique Inini et l'Approuague. C'est évidemment une erreur, puisque Apatou est allé de l'Inini à l'Approuague sans rencontrer de rivière. On met deux jours pour aller de l'Inini à l'Approuague en passant par Macoucaoua, situé sur la chaîne de partage des eaux.

Je recueille un autre renseignement géographique important, c'est que l'Inini et l'Approuague sont très rapprochés vers leurs sources. Le capitaine Cofi, de la tribu des Bonis, prétend que dans les grandes eaux on peut passer en canot d'une rivière à l'autre.

Pour atteindre l'Oyapock, les Émerillons remontent l'Approuague, font une traversée de deux jours à pied, et atteignent un grand affluent de l'Oyapock, le Camopi.

Je profite de la présence de quelques Émerillons pour me livrer à des études anthropologiques et ethnographiques. A ce premier point de vue, je constate qu'ils ne diffèrent par aucun caractère physique du reste des Indiens que j'ai eu l'occasion de voir.

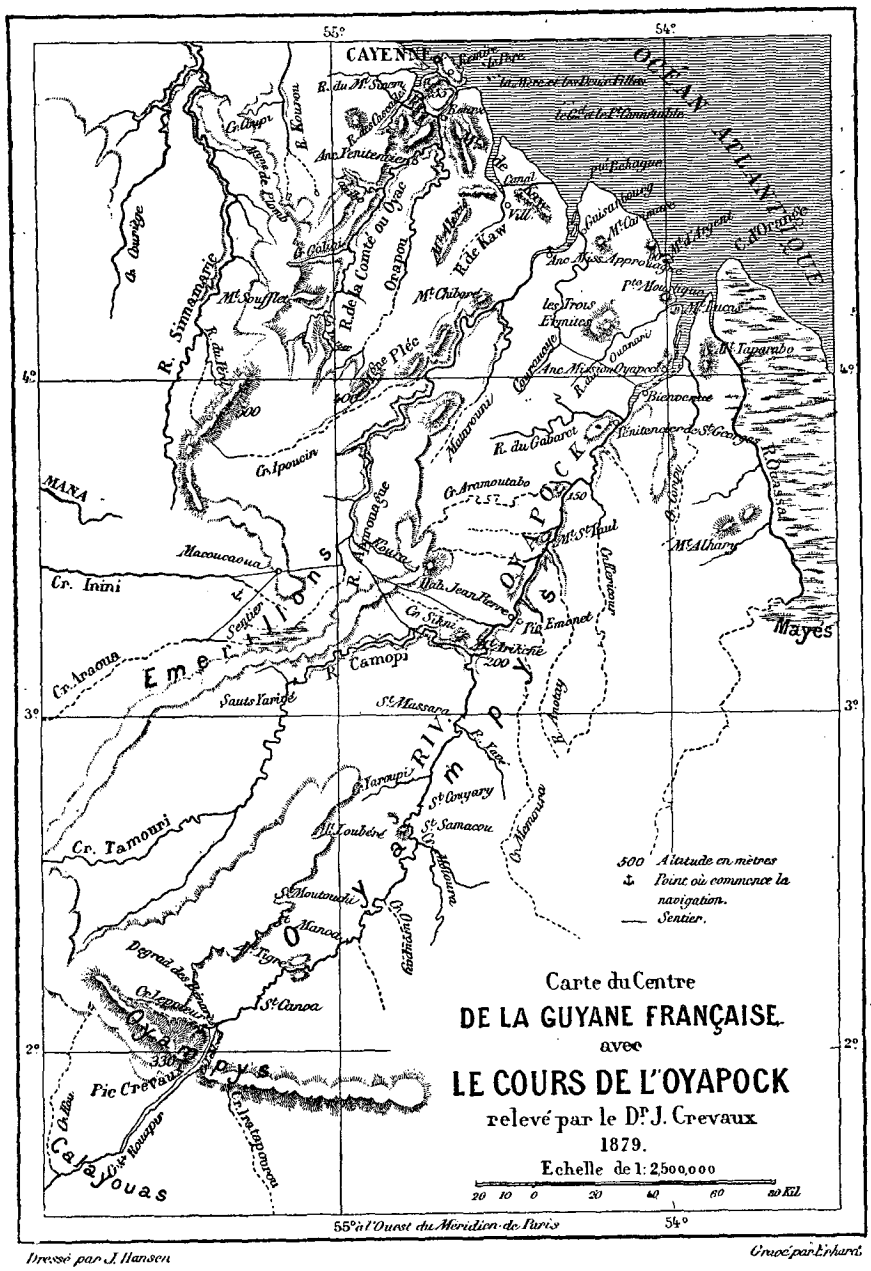
Ils ne se distinguent des autres tribus que par des détails de mœurs et d'usage. Ainsi chez les Galibis ce sont les femmes qui se serrent le mollet en haut et en bas pour le faire proéminer, tandis que chez les Émerillons, les hommes seuls portent des liens en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coton non seulement à la jambe, mais au poignet et au niveau du biceps. Les ligatures du bras usitées chez presque tous les indigènes de l'Amérique du Sud servent à renfoncer les gaines de leurs muscles pendant qu'ils tirent de l'arc.

Leurs arcs sont très longs, comme ceux des Roucouyennes et des Oyampys qui ne mesurent pas moins d'un mètre soixante-quinze à deux mètres ; ils en diffèrent un peu parce qu'une des faces, au lieu d'être plane, est légèrement excavée, autrement dit, la section de ces instruments, au lieu d'être plan-convexe, est concavo-convexe.

Comme tous les Indiens ils les fabriquent avec le cœur du bois de lètre, qui est d'une belle couleur



brunâtre souvent tachetée de jaune et qui, dans ce cas, est très estimé des ébénistes de Cayenne sous le nom de lètre moucheté. Le cœur de cet arbre est entouré d'un aubier très épais que les Indiens n'ont pas la peine d'enlever puisqu'ils ne choisissent que des arbres tombés de vétusté et dont le bois tendre a été détruit par les termites.

Le bois de paria, lourd et dur comme le bois de fer des sauvages atricains, se divise facilement dans le sens longitudinal. Une fois fendu à coups de hache, l'Indien achève son œuvre avec les défenses d'un animal appelé pakira qui présente de la ressemblance avec nos sangliers d'Europe.

On trouve dans toutes les huttes d'Indiens de l'Amérique du Sud des mâchoires inférieures de cet animal coupées au niveau de la branche montante ; ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont de véritables rabots qui servent à la fabrication de leurs arcs.

En examinant les petits pagaras de ces Indiens, je vois qu'ils renferment presque tous deux petits os fixés par le milieu à une ficelle d'un mètre de longueur.

Cet objet, que j'ai retrouvé depuis chez tous les indigènes de l'Amérique équatoriale, est employé pour la construction des flèches.

Il faut savoir que cette arme est composée généralement d'un roseau ayant un mètre vingt-cinq de longueur sur lequel il faut adapter une lamelle de bambou taillée en forme de lance. Cette partie ne pouvant s'adapter directement sur le roseau, on place entre les deux un bâton arrondi en bois dur qui, d'une part, est encastré dans une échancrure faite à la base de la lance, et de l'autre dans une cavité creusée dans le roseau. C'est pour le serrer sur le bâtonnet que l'Indien, entourant cette partie avec une ficelle fixée à deux os, fait des mouvements de va-et-vient en tirant aux extrémités tantôt avec le pied, tantôt avec la main.

Lorsque l'extrémité du roseau est écrasée en forme de cône, le constructeur l'enduit d'une couche épaisse d'une espèce de goudron appelé *mani* qu'il égalise avec un os provenant de l'avant-bras de l'aï. Il achève la consolidation avec un fil enduit de cette résine.

Dans le récit de mon premier voyage j'ai dit que les Roucouyennes ont une passion pour la chair des grenouilles ; les Émerillons préfèrent la viande de jaguar qu'ils appellent caïcouchy à toute espèce de gibier.

Apatou me raconte que lorsque ces Indiens voyagent ils ne font pas de provisions de cassave ou de couac, mais se contentent d'emporter des racines de manioc qu'ils râpent, expriment et font cuire à la hâte sur un plateau en terre.

Leurs sentiments affectifs ne sont pas plus développés que chez les Galibis et les Roucouyennes. Apatou a trouvé en descendant la crique Inini une petite fille malade abandonnée dans un hamac sur le bord de la rivière.

Les voyageurs qui feront des excursions chez ces Indiens auront soin de mettre des souliers pour s'engager dans les sentiers qui conduisent aux abatis. En effet, Apatou me signale que l'on y trouve très souvent des pointes en bois dur (maripa) disposées dans la terre comme des chevaux de frise pour empêcher le passage.

Vers midi, Apatou m'appelle à la plage pour que je voie descendre un radeau formé de gros troncs d'arbres sur lequel se trouve un jeune Indien qui joue paisiblement de la flûte. Ce bois que mon patron reconnaît pour du grignon et de l'acajou doit être conduit jusqu'à Saint-Georges afin d'y être échangé contre une hache et quelques couteaux.

Dans la soirée j'installe une lunette astronomique au milieu du village pour observer une occultation d'étoiles, mais je ne puis rien voir parce que la lune se trouve masquée par de grands arbres au moment où l'étoile passe derrière cet astre.

Les Indiens, qui paraissaient fort intrigués par cette opération, sont ravis lorsque je montre à chacun d'eux les montagnes de la lune et les satellites de Jupiter.

Les traités de physiologie disent que certains sauvages distinguent à l'œil nu ces points qui ne sont visibles qu'avec une lunette. Sur beaucoup d'Indiens et de noirs que nous avons interrogés, nous n'en avons pas trouvé un seul jouissant de ce privilège.

Les Oyampys, comme tous les Indiens de la Guyane, n'empêchent jamais les voyageurs d'observer les astres. C'est qu'ils ne les considèrent pas comme des divinités. Un Indien interrogé sur la lune me répond : « Yolock oua, » c'est-à-dire : ce n'est pas un diable.

V

Discorde. — Manière de tuer les parasites. — Un prodige d'éducation. — Le Camopi. — Leblond et Leprieur. — Les RR. PP. Grillet et Béchamel. — Glande à huile du hocco ; effets toxiques. — Campement pittoresque. — Rencontre d'un boa. — Légende du saut Massara. — Le péché originel raconté par Apatou.

Nous quittons le petit village de Jean-Pierre le lendemain vers dix heures, escortés d'un troisième canot monté par deux Indiens. Le capitaine embarque avec moi en qualité de patron, avec sa femme et trois petits enfants.

Pour loger tout ce personnel je suis obligé de décharger presque tous mes bagages sur le troisième canot.

Nous passons la journée à franchir des sauts. Après cinq heures de marche dans des chutes qui se succèdent sans interruption, nous arrivons à l'embouchure de la crique Sikini, où M. Bugeat doit s'engager pour exploiter des alluvions aurifères.

La nuit est déplorable à cause de la pluie et des moustiques, et le matin Apatou, qui vient d'avoir une nouvelle querelle avec mes noirs hollandais, demande à s'en aller. Ce n'est qu'après avoir parlementé pendant deux heures que je le décide à continuer la route.

Ces dissensions m'inquiètent beaucoup parce que non seulement je suis menacé de perdre mon équipage, mais encore je suis exposé à me voir abandonner par les gens du pays qu'une guerre intestine ne manque pas d'effrayer.

La journée toutefois s'écoule sans incidents ; j'occupe les loisirs, que me laissent mes observations à la boussole, à observer les mœurs de mes compagnons de voyage. La femme du chef est assise à côté de moi sur une planche mal rabotée où je suis fort gêné à cause de l'étroitesse de ma pirogue. Elle porte sur le côté un hamac en miniature dans lequel est couché un garçon de deux ans appelé Michel, qui, depuis le jour de sa naissance, est tamouchy, autrement dit l'héritier présomptif de la couronne de plumes du royaume de Jean-Pierre. C'est lui qui portera l'écu d'argent, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

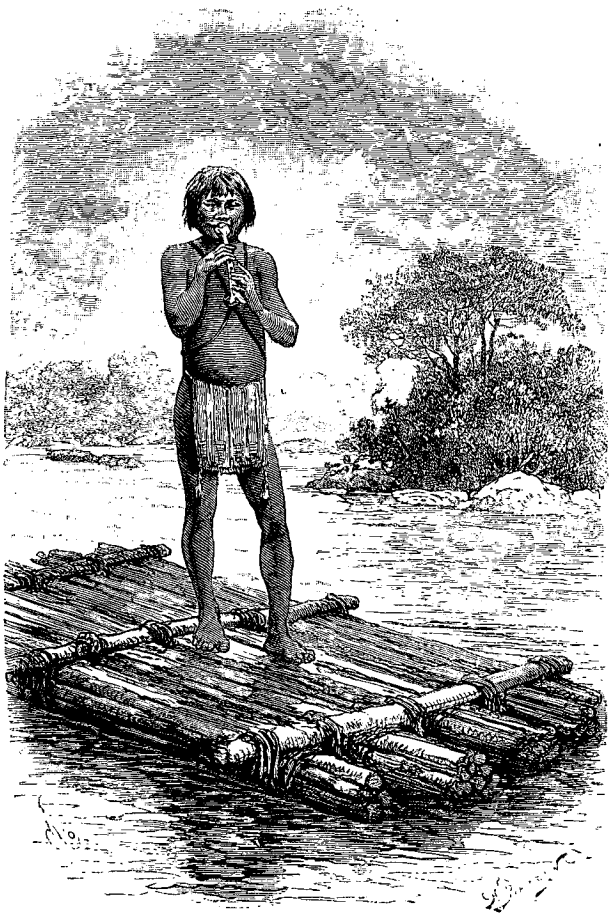
canne de tambour-major et le ceinturon doré que j'ai promis à Jean-Pierre s'il restait fidèle à ses engagements. Le jeune tamouchy, épithète par laquelle son père ne manque jamais de l'appeler, pleure et donne des coups à sa mère. Celle-ci, supposant qu'il a soif, lui offre le sein, mais il refuse et continue de bouder. La mère, le voyant se passer souvent la main dans ses cheveux, le sort de son hamac et lui examine la tête qu'elle tient entre ses genoux. Un *pediculus* qui s'est laissé surprendre, tenu entre le pouce et l'index, est présenté à l'enfant. Michel le prend et s'empresse de le jeter à l'eau. La femme dit quelques paroles que je ne comprends pas, mais qui semblent des reproches.

Enfin l'enfant profite de la remontrance maternelle; un deuxième insecte capturé est placé sous ses petites dents, croqué et savouré. La mère paraît très satisfaite de ce résultat.

Apatou me fait remarquer à cette occasion que le pou de l'Indien est bien différent de celui des nègres. J'ai cru constater moi-même que ces deux espèces n'étaient pas semblables au *pediculus capitis* de la race blanche.

Devant moi sont assises sur une caisse deux petites filles de quatre à cinq ans. Ces enfants n'ont pas la peau plus foncée que celle des habitants du sud de l'Europe, et malgré la largeur des joues et la saillie des pommettes, l'ensemble de la figure, rehaussée par des yeux bruns et des cheveux noirs bleuâtres, compose une physionomie douce et des plus agréables.

Je constate également qu'elles sont bien gentilles. L'aînée, qui s'appelle Marie, m'aide à vider l'eau du canot un peu fendillé à la suite des secousses qu'il a reçues en franchissant les sauts. Ces enfants n'ont d'autre costume qu'un collier bleu, blanc, rouge, c'est-à-dire aux couleurs françaises, que je leur ai donné. La mère est revêtue d'un petit carré composé de petites verroteries enfilées qui forment des arabesques ressemblant non seulement à celles que les Indiens actuels dessinent sur leur peau, mais aux vieilles gravures dont nous avons parlé.



Joueur de flûte sur un radeau.
Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

A midi nous atteignons une île rocheuse à moitié couverte par un bouquet de *philodendron* aux feuilles larges et touffues que l'on rencontre dans toutes les rivières de la Guyane. C'est un endroit délicieux pour observer le soleil.

Apatou, descendu à terre avec Hopou et Stuart, me fait remarquer des polissoirs, et, s'il faut en juger d'après les vestiges laissés par les anciens indigènes, on peut croire que l'Oyapock actuellement désert était occupé par une nombreuse population.

Dans l'après-midi nous passons devant les collines Martini, ainsi désignées du nom d'un mineur qui a trouvé de l'or en poudre dans ces parages.

Vers quatre heures et demie nous apercevons de petites montagnes qui sont au confluent du Camopi, et bientôt nous nous arrêtons à un îlot situé près de l'embouchure.

Cette rivière, dont le débit dépasse la moitié du cours du haut Oyapock, a ses sources peu éloignées des affluents du Maroni. Les nègres Bonis venant faire des incursions chez les Oyampys, remontaient l'Inini jusqu'à ses sources, et de là passaient dans le Camopi.

Deux voyageurs français, le médecin naturaliste Leblond, en 1787, et le pharmacien de la marine Leprieur (de Dieuze), en 1836, ont atteint le Maroni par le Camopi et la crique Araoua. Ce dernier avait l'intention d'atteindre les sources du Maroni où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado. Ayant été bien accueilli par les nègres Bonis, ainsi qu'il résulte d'une lettre inédite que nous avons vue à Cayenne, sa tête fut mise à prix par les nègres Youcas qui voulaient avoir le monopole du commerce dans le Maroni. Il fut obligé de battre en retraite par l'Araoua et le Camopi. Cet intrépide voyageur, qui avait déjà fait en 1832, avec Adam de Bauve, une tentative pour atteindre les sources du Maroni par le haut Oyapock, dut renoncer définitivement à ses projets d'exploration.

Le Camopi, qui ne compte plus un seul habitant, était autrefois peuplé par les Indiens Acoquas vi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sités en 1674 par les RR. PP. Grillet et Béchamel.

5 septembre. — Nous passons dans la journée devant les collines Bagotte, situées sur la rive droite, et ainsi nommées parce que le comte Bagotte a fait des prospections aurifères dans ces terrains.

Il avait trouvé de l'or, mais en trop faible proportion pour en faire une exploitation lucrative.

A une heure nous passons devant la crique Morocoru. Le radical *moroco* ou *maraca* sert à désigner dans presque toutes les langues de l'Amérique du Sud un hochet que les piays font sonner lorsqu'ils veulent entrer en relation avec le diable.

Pendant que j'observe le soleil vers quatre heures, Apatou fait une petite excursion dans le bois et revient avec un hocco. C'est le premier gibier convenable que nous ayons tué dans ce voyage; jusqu'alors nous n'avions pu nous occuper de chasse à cause du mauvais temps et des difficultés de la navigation avec un équipage sans expérience ni discipline.

En mangeant le croupion de cet oiseau qu'Apatou m'a réservé comme la meilleure portion, j'éprouve une sensation d'amertume très désagréable. Cette saveur provient d'une glande à huile à laquelle l'oiseau puise avec son bec pour lustrer ses plumes. Jean-Pierre dit qu'un de ses chiens qui avait dévoré le derrière d'un hocco récemment tué fut pris d'accidents nerveux qui durèrent un mois. L'animal avait les yeux hagards, il aboyait et courait dans tous les sens comme s'il eût été à la piste d'un gibier imaginaire.

Nous dormons à l'embouchure d'une crique minuscule située à gauche, dont le lit est formé de roches granitiques entièrement polies par l'aiguisage des instruments en pierre. C'est que les Indiens s'arrêtaient volontiers en cet endroit parce qu'il y a des pacous (coumarous) dans les petits sauts qui se trouvent aux environs. Peut-être existait-il un village important dans ces parages, mais la végétation tropicale, qui triomphe facilement des œuvres de l'homme, n'a laissé d'autres vestiges que ceux qui ont été imprimés sur le granit. Les arbres des rives n'étant plus tourmentés par les haches de pierre, des Indiens ont étendu leurs branches jusqu'à se donner la main.

La terre ne suffit pas à cette végétation dévorante, il faut qu'elle empiète sur le lit des rivières pour accaparer l'air et la lumière.

Cette tonnelle sous laquelle nous suspendons nos hamacs n'est pourtant pas assez touffue pour intercepter complètement la clarté de la lune dont les rayons argentés font ressortir les silhouettes rouges de mes Indiens.

6 septembre. — Vers neuf heures j'aperçois au milieu d'un buisson à moitié noyé un corps blanc recouvert d'écailles qui brille comme une cuirasse d'acier.

Je sens une odeur désagréable analogue à celle du musc. C'est celle d'un serpent boa, ou plutôt d'une couleuvre, comme disent les créoles de Cayenne, qui, ayant reçu une décharge à une distance de deux pas, fait des contorsions effrayantes. L'animal passant à ranger ma pirogue je puis voir sortir le sang d'une large blessure au ventre.

Un instant après j'entends un coup de fusil : c'est Apatou, qui achève le serpent. Jean-Pierre, qui voulait m'empêcher de tirer, dit que le diable punira la mort du *matapi* en faisant tomber la pluie.

A trois heures nous franchissons le petit saut Massara, où un Indien se fait une forte contusion du genou en glissant sur un bloc de quartz. Jean-Pierre considère cet accident comme une vengeance du mauvais esprit; le matapi que nous avons tué ce matin est peut-être le fils d'une couleuvre légendaire que les Oyampys redoutent en passant dans ces parages. Cet animal est si gros, me dit le capitaine, qu'un jour il avala plusieurs Calinas (c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux) et la pirogue qu'ils montaient en passant le grand saut Massara. Les malheureux ne sortirent des entrailles du monstre qu'à la hauteur du petit saut Massara, où ils furent déposés vivants sur une roche en même temps que leur embarcation.

Nous campons sur un îlot granitique près de la rive gauche. La soirée se montrant très belle malgré la prédiction du capitaine, je passe mon temps à fumer des cigarettes auprès du feu en écoutant la conversation de mon équipage.

Apatou trouve les Indiens stupides parce qu'ils ne veulent pas détruire les serpents; il nous fait le récit suivant que je transcris mot à mot.

« Longtemps, mô grand'mère dit : Gadou (le bon Dieu) faire oun moun Adam, et oun femme Eva, et li commandé rester petit village ou qu'y gagné beaucoup manioc, beaucoup poisson, beaucoup viande qui pouvez manger sans travailler.

« Gadou dit : Ou pouvez manger tout chose, mais pas oun graine appelée amanda, qui bon oun sô (seulement) pour serpent; si graine là tomber, ou pas toucher.

« Un jour Adam vu Eva qui aller chercher de l'eau dans la rivière, trouvé serpent qui dit : Goûtez graine là. — Adam dit : Non, bon Dieu pas voulé. — Serpent dit : Eva, goûtez, pas gagné chose qui bon passé ça. — Eva qui mangé dit : Oh! c'est bon, Adam, venez manger. — Adam dit non. — Goûtez oun sô. — Non. — Troisième fois, Adam mangé morceau.

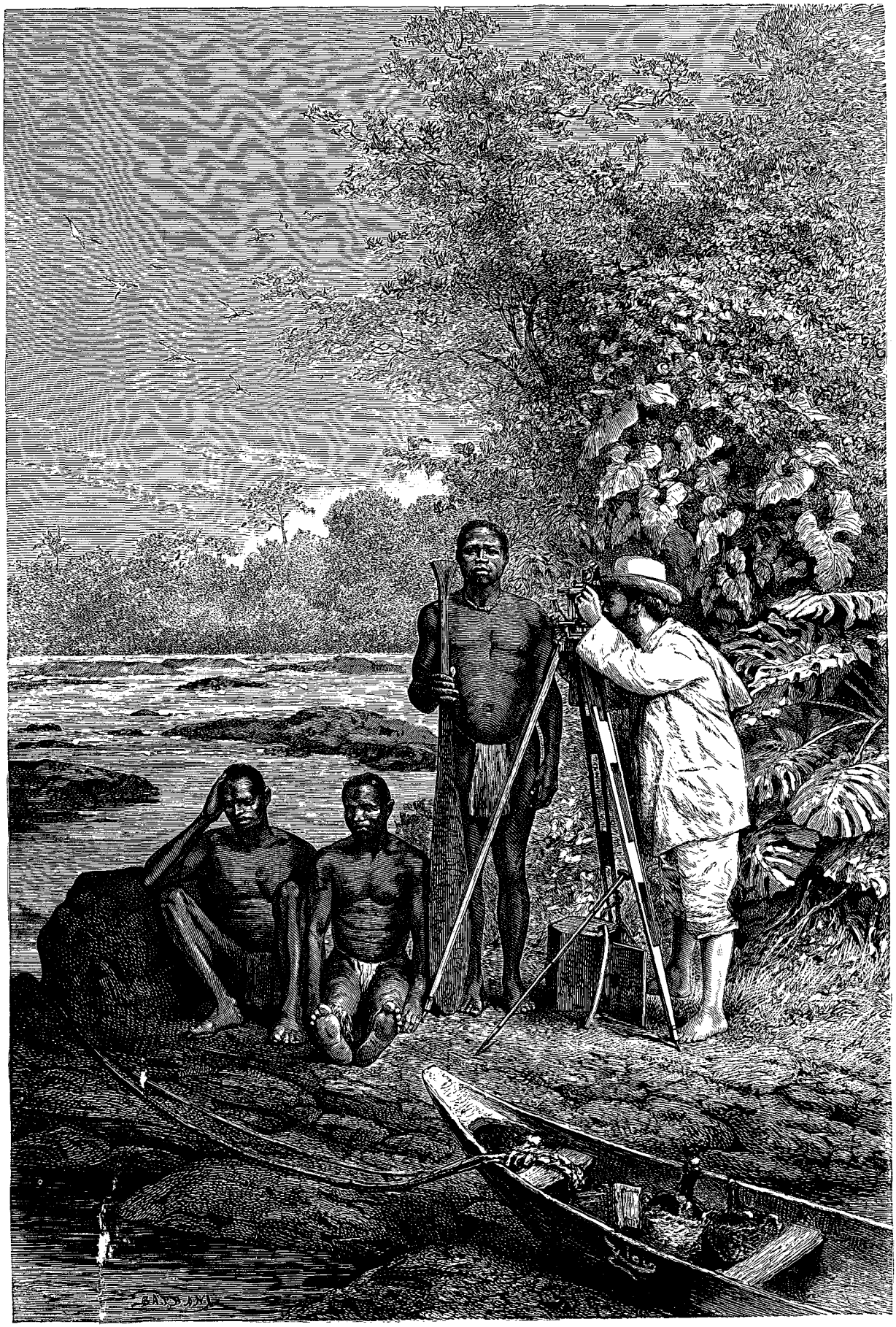
« Après cela, Gadou dit : Adam, Eva, veni vite. — Adam qui gagné peur, pas savé pourquoi, metté oun feuille, et sa femme aussi.

« Bon Dieu dit : Adam, toi mangé graine là. — Adam dit : Non, — Adam, toi mangé graine là. — Troisième fois, Adam dit : Oui, pas moi qui ramassé, Eva qui donné.

« Bon Dieu pas content dit : Adam, Eva, ou pouvez aller; toi, Adam, besoin travailler pour gagner manioc, et flécher pour gagner viande; Eva, toi pouvé gagner mal au ventre pour faire petit moun; serpent, toi plus gagner pieds pour marcher. »

La morale donnée par la grand'mère d'Apatou à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Observations au théodolite. — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses enfants était de tuer tous les serpents qu'ils trouveraient sur leur chemin. C'est pour cela que les Bonis sont devenus très habiles à leur faire la guerre.

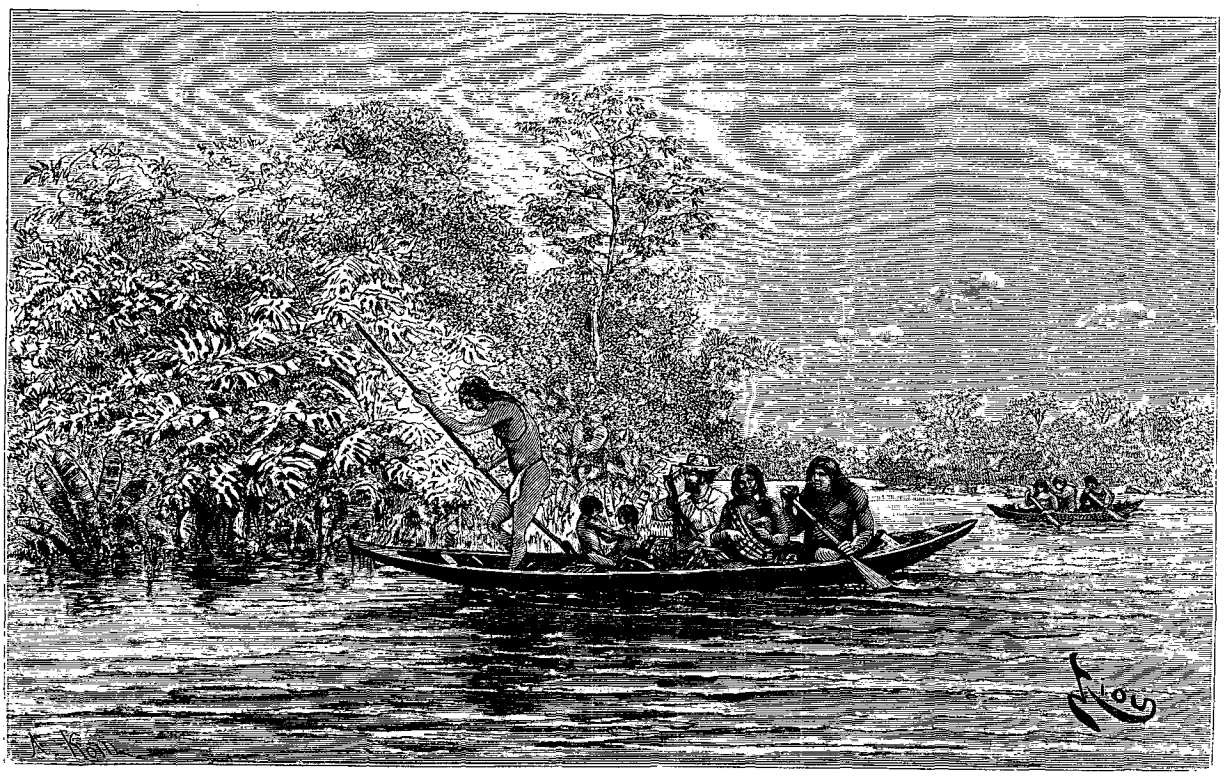
Il est à remarquer que les Bonis étaient restés un siècle et demi sans aucune communication avec les missionnaires de la Foi.

VI

Le baiser du sauvage. — La crique Yavé. — Pêche au pacou. — Variation de la végétation suivant la nature du terrain. — Le payement chez les Indiens. — Nous trouvons l'étymologie de trois rivières. — Commerce et religion. — La crique Motoura. — Saba pris par la fièvre. — Effet de la chaleur sur les nouveaux débarqués. — Activité fébrile précédant la cachexie tropicale. — Espérances de succès. — Les difficultés de la navigation sur l'Oyapock sont exagérées. — Noirs récalcitrants, Indiens bons enfants. — Le succès d'une exploration dépend du choix de l'équipage. — Cheveux en voyage.

7 septembre. — Nous marchons lentement, de sorte que je puis observer à l'aise mon jeune ami Michel et ses petites sœurs. Je remarque que les enfants Calinas manifestent leur tendresse par des baisers, non pas sur les lèvres, mais sur toutes les parties du corps. Michel embrasse la petite Marie, qui est d'ailleurs toute nue, plutôt sur la poitrine que sur la figure.

Le jeune tamouchy jouant à cache-cache se dérobe tantôt dans le sein de sa mère, tantôt derrière son dos. C'est en faisant ces évolutions que Michel étant



Mon embarcation en remontant l'Oyapock. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

tombé à l'eau la tête la première fut sauvé par son père qui le saisit au passage par le pied.

Nous arrivons avant midi à une crique assez importante appelée Yavé, que nous remontons à une petite distance pour trouver un joli saut qui a la réputation d'être très favorable à la pêche du pacou.

En effet, en arrivant aux premières roches qui sont à fleur d'eau, j'aperçois deux gros poissons qui se battent. C'est un piraï qui d'un coup de dents a dévoré le ventre et une partie de la queue d'un pacou. La section des chairs paraît aussi nette que si elle avait été pratiquée par un chirurgien.

Mes Indiens et Apatou, armés d'arcs et de flèches, courent au milieu des roches pour assaillir de nombreux pacous qui sillonnent ces eaux limpides, très courantes, mais peu profondes.

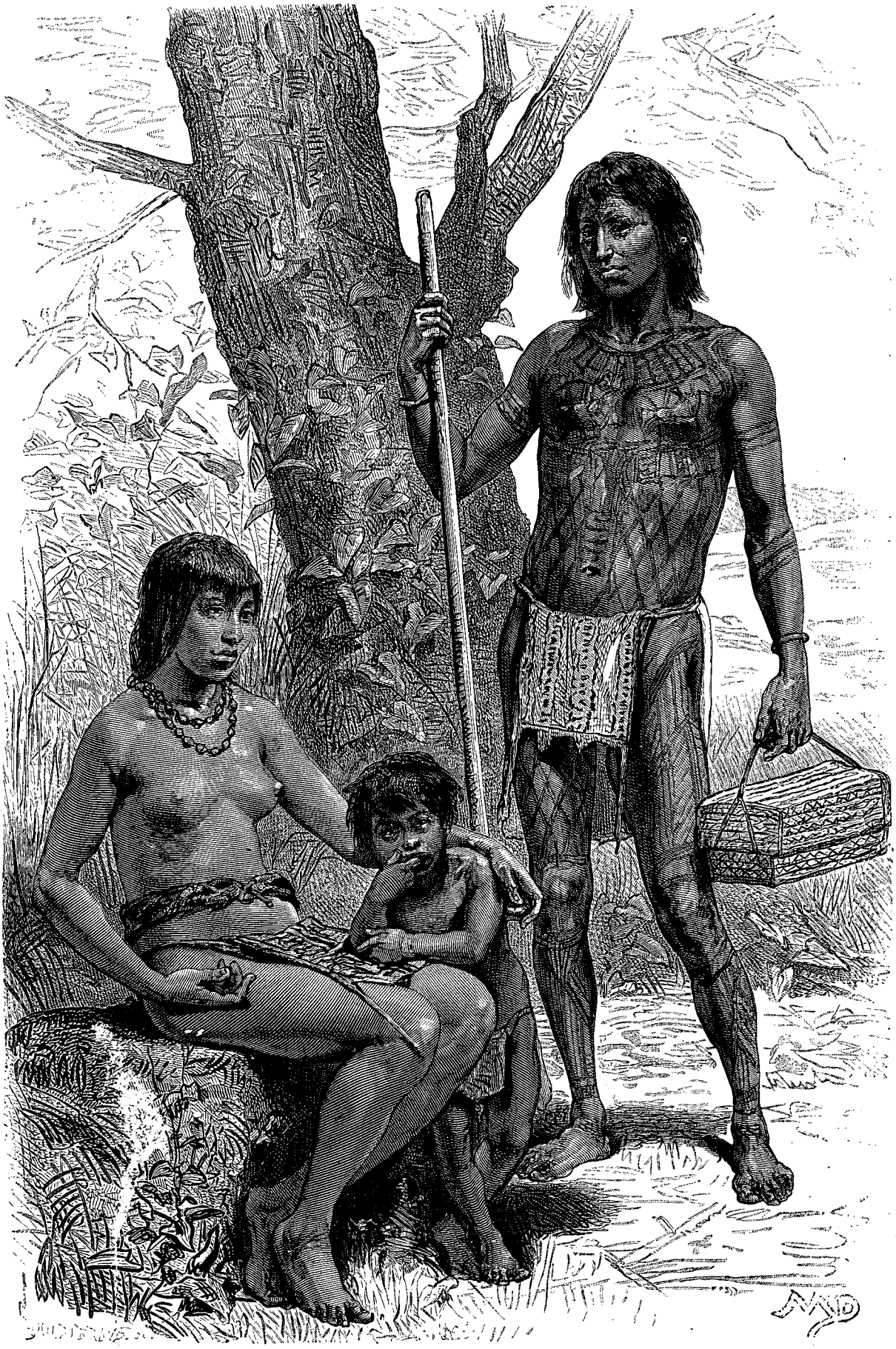
A chaque minute on voit décocher une flèche qui disparaît une seconde, puis, émargeant d'un mètre, court en vibrant dans toutes les directions.

C'est que le dard a pénétré dans le dos d'un pacou qui fait de vains efforts pour s'en débarrasser. Saba, armé d'un bâton, poursuit la flèche, la relève doucement et achève d'un bon coup le poisson qui pourrait encore le mordre.

Les pacous blessés vont quelquefois se réfugier sous des buissons où on les perd de vue; c'est pour cela que certains Roucouyennes du Maroni mettent de petits grelots à l'extrémité du roseau.

Trente et un poissons pesant chacun plus d'un kilogramme sont pris dans l'espace de deux heures. Nous continuons le canotage, mais nous nous arrêtons bien avant la nuit à l'embouchure de la crique Crouatou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Oyampys (voy. p. 58). — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

afin de laisser le temps à l'équipage de faire la cuisine et de préparer les boucans pour faire fumer les pacous.

8 septembre. — A partir de la crique Crouatou le fleuve se dirige en ligne droite vers le sud-ouest un quart sud sur un parcours de plus de six kilomètres. Cette direction rectiligne que nous rencontrons pour la première fois n'a pas d'autre cause que l'absence de roches dures capables de changer le cours des eaux.

En effet les rives sont basses, marécageuses comme celles que nous avons trouvées dans le haut Maroni.

Les arbres rabougris présentent entre eux des lacunes qui sont comblées par des bambous, des palmiers et des lianes sans nombre.

Quelle différence entre la végétation des terrains marécageux et celle des terres fermes! Ici, rien que des feuilles; c'est un manteau de verdure impénétrable, tandis que là on ne voit que des troncs d'arbres bien droits, s'élevant à perte de vue, entre lesquels la circulation est presque aussi libre que sur une promenade publique.

Vers deux heures, nous revoyons les rives se relever au niveau de la petite crique Yaroupi. Quelques instants après, nous franchissons un saut appelé Pacouchiri, qui peut avoir un mètre de hauteur en deux chutes.

Enfin à cinq heures nous apercevons un dégrad près duquel se trouvent deux petits carbets d'Indiens Oyampys. J'arrive éreinté par treize jours de marche sans relâche, mourant de faim. Je bois un bon coup de sec, comme on dit en terme de marine, c'est-à-dire une ration de tafia que je partage avec l'équipage. L'alcool est l'aliment de la misère.

Le chef des habitations étant un ami de Jean-Pierre, je lui propose de garder chez lui la femme et les enfants du capitaine. Ces malheureux petits êtres, obligés de rester dix heures par jour dans ma pirogue la tête au soleil, les pieds dans l'eau, sont tous trois indisposés.

Je dois également abandonner l'Indien qui s'est contusionné le genou et dont l'état ne fait que s'aggraver malgré les scarifications qu'il s'est faites lui-même sur la partie malade. Je remplace ces bouches inutiles par deux jeunes Indiens qui sont contents de m'accompagner au prix d'une hache, d'un couteau, de quelques mètres de calicot.

Les Oyampys, comme tous les Indiens de l'intérieur des Guyanes, demandent à être payés d'avance, et, une fois qu'ils ont reçu les objets demandés, il est très rare qu'ils abandonnent le voyageur sans avoir accompli au moins une partie de leurs engagements.

Un homme que j'avais enrôlé et qui a changé d'avis pendant la nuit, sans doute sur le conseil de sa femme, a eu l'honnêteté de me rapporter les bagages que je lui avais donnés en payement.

9 septembre. — Je passe la matinée à faire quelques observations tandis que mes hommes lavent leur linge et leurs hamacs sur de belles roches granitiques qui sont en face du village. Nous ne partons qu'après avoir pris la méridienne et nous allons camper au saut Couyary qui est fort peu distant, mais difficile à atteindre à cause de la rapidité du courant.

En route un Indien qui était debout, manœuvrant un tacari, tombe à l'eau : heureusement il est ramassé aussitôt par le canot d'Apatou qui nous suivait de près.

Le mot Couyary, que nous avons déjà vu employer pour désigner un affluent important du Yary, signifie soleil dans la langue des Oyampys. Le mot Yary lui-même signifie lune dans l'idiome de ces Indiens.

A propos de ces étymologies je fais quelques interrogations à mes compagnons de voyage sur le nom du fleuve que nous parcourons.

Si le terme Oyapock n'a aucun sens, nous trouvons le substantif Couyapock, qui en oyampys comme en roucouyenne sert à désigner une espèce de toucan connu des naturalistes sous le nom de *Rhamphastus toco*.

10 septembre. — A neuf heures nous arrivons devant le saut Grand-Massara que les Indiens continuent à redouter, bien que le monstre qui l'habitait eût été exorcisé par le R. P. Leroy qui accompagnait Mgr Emonet. Ce courageux missionnaire s'était pourtant donné la peine de traverser le saut à la nage pour prouver que le diable avait déserté ces parages.

L'histoire de ce monstre a probablement été inventée par un de leurs piays qui voulait empêcher les hommes de sa tribu d'accompagner des voyageurs ou des trafiquants dans le haut Oyapock. Beaucoup de croyances religieuses des peuples barbares n'ont d'autre origine qu'un intérêt commercial.

Nous passons la journée à franchir de petites chutes qui traversent des montagnes granitiques hautes de cent cinquante à deux cents mètres au-dessus du niveau de la rivière.

Nous arrivons vers deux heures à l'embouchure de la crique Motoura, qui est assez importante puisqu'elle présente cinquante-cinq mètres de largeur à son embouchure, tandis que l'Oyapock n'en présente plus que cent dix (mensuration à la ficelle) au-dessus de cet affluent.

Nous remontons la rivière Motoura qui se dirige vers le sud-est jusqu'à une distance d'un kilomètre pour trouver une habitation d'Indiens Oyampys.

Un jeune homme que je rencontre au dégrad consent volontiers à m'accompagner moyennant quelques objets qu'il choisit lui-même dans ma pacotille, mais son père, qui est un vieil Indien corrompu par un séjour prolongé dans le bas Oyapock, demande en outre quatre bouteilles de tafia et une quantité d'objets.

En remontant cette crique, à un jour de marche plus loin, on trouve un petit village d'Indiens Oyampys qui ont été visités par Mgr Emonet.

11 septembre. — A huit heures nous franchissons un petit saut au-dessus duquel je vois quelques arbres arrêtés dans la rivière ; c'est que le volume des eaux diminue considérablement au-dessus de la crique Motoura. Nous entrons bientôt dans des terrains bas et marécageux où le courant est très faible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la journée Saba est pris d'un accès de fièvre. C'est le premier qui se déclare depuis que nous sommes en route. Quant à moi, je me trouve plus alerte qu'au départ de France.

Je suis sans doute sous l'influence de cette excitation qui s'empare de tous les Européens dans les premiers mois de leur résidence aux colonies.

Le voyageur doit profiter de cette période pour s'avancer résolument, car bientôt cette force qui n'est que factice va disparaître, pour laisser derrière elle un état d'anémie qui l'entravera dans l'exécution de ses projets.

Nous nous arrêtons sur des roches granitiques situées au milieu de la rivière, dans un endroit bien découvert où je voudrais observer une occultation d'étoiles qui doit avoir lieu vers minuit. Ne voulant pas m'endormir de peur de manquer le moment favorable, je passe mon temps à prendre du café et à fumer des cigarettes, tantôt me promenant sur les roches, tantôt m'asseyant dans mon hamac qui est suspendu au pataoua. Je me trouve de belle humeur parce que j'entrevois de beaux résultats pour mon voyage. Le moral d'Apatou se relève depuis qu'il voit que nous sommes presque certains d'arriver aux sources de l'Oyapock sans le moindre péril. Les gens auxquels il avait demandé des renseignements lui avaient tous exagéré les difficultés de la navigation de ce fleuve qui, en réalité, sont beaucoup moins grandes que celles du Maroni.

Les indigènes, s'il faut en juger d'après ceux que nous avons rencontrés, sont d'un moral si doux et si facile que je les trouve beaucoup plus maniables que les hommes de mon équipage qui sont pourtant des gens civilisés ou qui ont la prétention de l'être. Ces noirs qui sont incapables de prendre un poisson ou



Aspect des rives marecageuses. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

de tuer un gibier se plaignent continuellement de la nourriture, tandis que les Indiens, qui d'ailleurs appartiennent à une race plus intelligente, ne laissent pas échapper la moindre plainte. Aujourd'hui mes nègres ont voulu se révolter sous prétexte qu'ils n'avaient d'autre chose à manger que du bacallao (morue) et des pois. Je n'ai pas eu d'autre argument pour les calmer que de leur dire que s'ils n'étaient pas contents je partirais sans eux. Mais l'impéritie et la couardise font de ces mauvais garnements les êtres les plus fidèles qu'on puisse rencontrer; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas; ils auraient trop peur de se noyer en descendant l'Oyapock, et d'ailleurs ils seraient fort en peine de traverser la mer pour retourner dans leur pays

Si j'avais eu affaire à des noirs de la Guyane française, j'aurais été à leur merci parce qu'ils auraient connu la route pour s'en retourner chez eux.

En règle générale, il est donc préférable pour les voyages d'exploration d'avoir un équipage principalement composé de gens étrangers au pays qui sert de point de départ.

N'ayant pu observer mon occultation, je prends une hauteur de lune, aidé par Saba : il m'éclaire avec une bougie qu'il est obligé d'approcher très près pour que je puisse lire les divisions très fines de mon instrument. Deux fois il met le feu à ma longue chevelure qui me préserve des insolations en regardant le soleil, mais qui me gêne considérablement pour les observations nocturnes.

VII

Moucou-moucou des régions marécageuses. — Élégance stérile de la végétation. — Domination du règne animal par le règne végétal. — Nom de la capitale de l'Eldorado. — Véritable cause du succès de mon premier voyage. — Un seul mot pour dési-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gner le piment dans des tribus éloignées de plus de mille lieues. — Saut de l'Indigestion. — Crique de la fièvre. — Le premier gué de l'Oyapock. — Éboulement de la rive. — Les Trois sauts. — Les gens distraits doivent savoir nager. — Une amazone. — Étymologie du mot *canot*. — Soleil à pic. — Une mission de jésuites dont il ne reste pas de vestiges.

12 septembre. — Le courant étant faible nous avançons beaucoup plus vite que les jours précédents.

Dans la matinée je trouve pour la première fois la rive dénudée de grands arbres sur un espace de quelques centaines de mètres. Je remarque beaucoup de légumineuses parmi les arbustes qui la recouvrent. On trouve quelques moucou-moucou (*caladium arborescens*) sur les bords, mais ils sont beaucoup moins nombreux que dans le haut Maroni. C'est une preuve que cette partie de l'Oyapock est moins marécageuse.

L'aspect du paysage devient très monotone; le lit forme des anses qui deviennent d'autant plus courtes que le débit des eaux est moins considérable. D'un côté c'est une rive argileuse blanche teintée de rouge taillée à pic sur une hauteur d'un mètre cinquante; de l'autre c'est un terrain bas formé de limon récemment déposé couvert de plantes aquatiques. Bien que la végétation ne manque pas d'élégance et de pittoresque, nous reprochons à cette nature d'être prodigue en feuilles tandis qu'elle est parcimonieuse en fleurs et en fruits.

A côté de cette folle végétation — on peut l'appeler ainsi puisqu'elle sacrifie tout à l'élégance — le règne animal fait une piteuse figure. Je vois peu de papillons, et voilà huit jours que je n'ai pas remarqué un colibri. Le gibier est rare et l'espèce humaine n'est pas représentée même par un habitant par kilomètre carré.

L'Oyapock, comme le Maroni et le Yari, présente trois parties distinctes. La région la plus pittoresque, la plus saine, la plus facile pour l'alimentation est celle des chutes, où l'on trouve des poissons exquis à profusion. C'est dans cette portion du Maroni que les nègres marrons hollandais sont venus se réfugier. Les régions situées en amont et en aval, c'est-à-dire les sources et l'embouchure, sont marécageuses.

Dans l'après-midi nous franchissons le petit saut *Yénourou*, dont le nom signifie œil. Nous passons devant une crique assez importante appelée *Inguérarou;* enfin nous dormons sur une petite roche appelée Manoa, du nom d'une vieille Indienne qui s'y est noyée. Ne sachant pas le sens du mot Manoa nous ferons remarquer seulement qu'il nous paraît le même que le nom de Menoa qui servait à désigner cette ville légendaire aux maisons couvertes d'or, située, disait-on, sur les bords du lac Parimé, dans le pays de l'Eldorado.

13 septembre. — La rivière, qui devient de plus en plus étroite, ne forme pas d'îles. C'est à peine si elle est entrecoupée de temps à autre par quelques roches granitiques qui font des rapides où mes hommes s'amusent à flécher des pacous.

Vers quatre heures nous voyons une petite colline située sur la rive gauche, que Jean-Pierre appelle Yauar parce que Mgr Emonet qu'il accompagnait y a tué un gros jaguar. A cette occasion Apatou me fait remarquer que jusqu'ici nous n'avons pas rencontré un seul tigre, ce qui est de bon augure pour le succès de notre expédition. Il déclare qu'une des raisons qui l'ont déterminé à me suivre en toute confiance jusque dans le Yari, est que nous avons remonté tout le Maroni sans voir un de ces animaux. Il croit comme les Roucouyennes que le diable des bois se montre sous les traits du tigre pour dévorer les gens mal intentionnés.

A quatre heures et demie nous passons devant une petite crique appelée Ouarapouroutou, en aval de laquelle se trouve un grand nombre de roches mamelonnées qui ressemblent à des tas de foin. Nous étant arrêtés un peu en aval, je m'amuse à mesurer la rivière avec Apatou au moyen d'une corde. Elle n'a pas plus de cinquante mètres sur une profondeur qui varie d'un à deux mètres avec un courant qui est de moins d'un mille. Son lit est formé de gravier parmi lequel on remarque beaucoup de morceaux de quartz blanc.

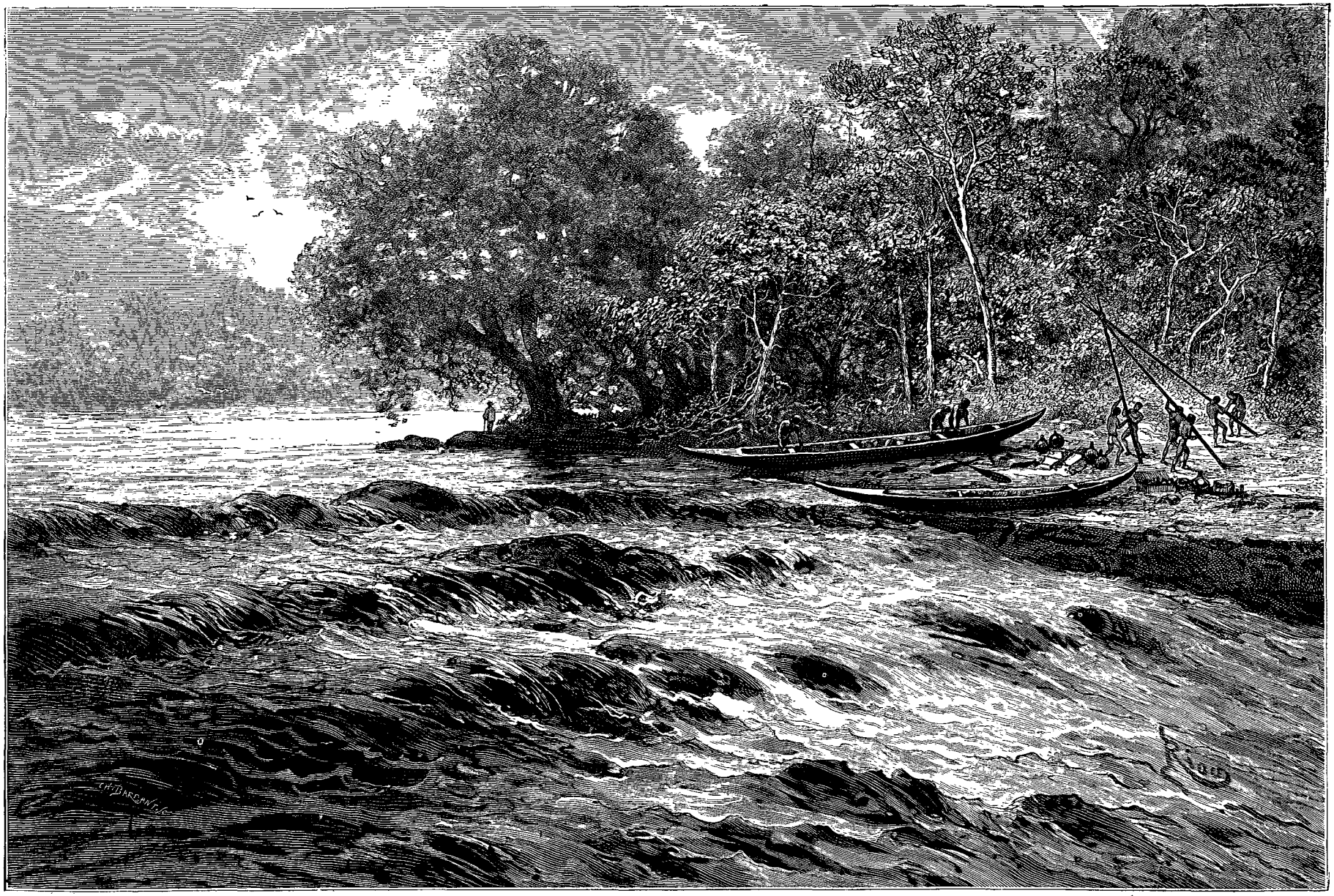
Nous faisons un dîner très copieux avec d'excellent pacou bouilli avec l'*achi* ou piment rouge des Indiens. Les Oyampys, comme les Roucouyennes, les Galibis, les Émerillons, désignent ainsi le poivre de Cayenne. D'autre part, le fils de Christophe Colomb, qui a écrit la vie de son père, nous raconte que les Espagnols trouvèrent dans une île des Antilles « un certain poivre nommé *achi* beaucoup plus fort que le poivre ordinaire. » Nous verrons plus loin que le piment très usité par tous les Indiens de l'Amérique intertropicale s'appelle également *achi* chez des populations qui vivent au pied des Andes.

M'étant couché vers neuf heures j'ai de la peine à m'endormir parce qu'il a fait très chaud dans la journée. Je me réveille plusieurs fois au milieu de la nuit pour aller boire l'eau de la rivière qui me paraît très fraîche, bien que sa température soit de vingt-quatre degrés centigrades. Chaque fois je rencontre Jean-Pierre ou un de mes hommes se promenant sur la roche, et je suppose qu'ils se trouvent indisposés.

14 septembre. — L'équipage a beaucoup de peine à se mettre en route, et, quelques instants après le départ, Jean-Pierre, épuisé, se couche au fond de ma pirogue. Un profond désespoir paraît s'emparer de lui. « Il faudra, me dit-il, que je te quitte au dégrad des *Banarés*, car les Oyampys qui ont peur de la maladie se sauveraient voyant que nous sommes tous malades. »

Je serais désolé moi-même si je ne m'étais donné la peine d'étudier la cause de cette épidémie qui s'est abattue, comme la foudre, sur tous les Indiens aussi bien que sur mes noirs. C'est que sur vingt pacous qui ont été pris la veille, quinze ont été mangés dans la soirée; il s'agit simplement d'une indigestion provoquée par plus d'un kilogramme de poisson absorbé par chacun des convives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Trois Sauts (Oyapock) (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les roches sur lesquelles nous avons passé la nuit pourraient s'appeler saut de l'*Indigestion*, puisque Jean-Pierre m'avoue qu'il ne l'a jamais traversé sans avoir la colique. Les Oyampys viennent quelquefois de très loin pour flécher des pacous dans ces parages.

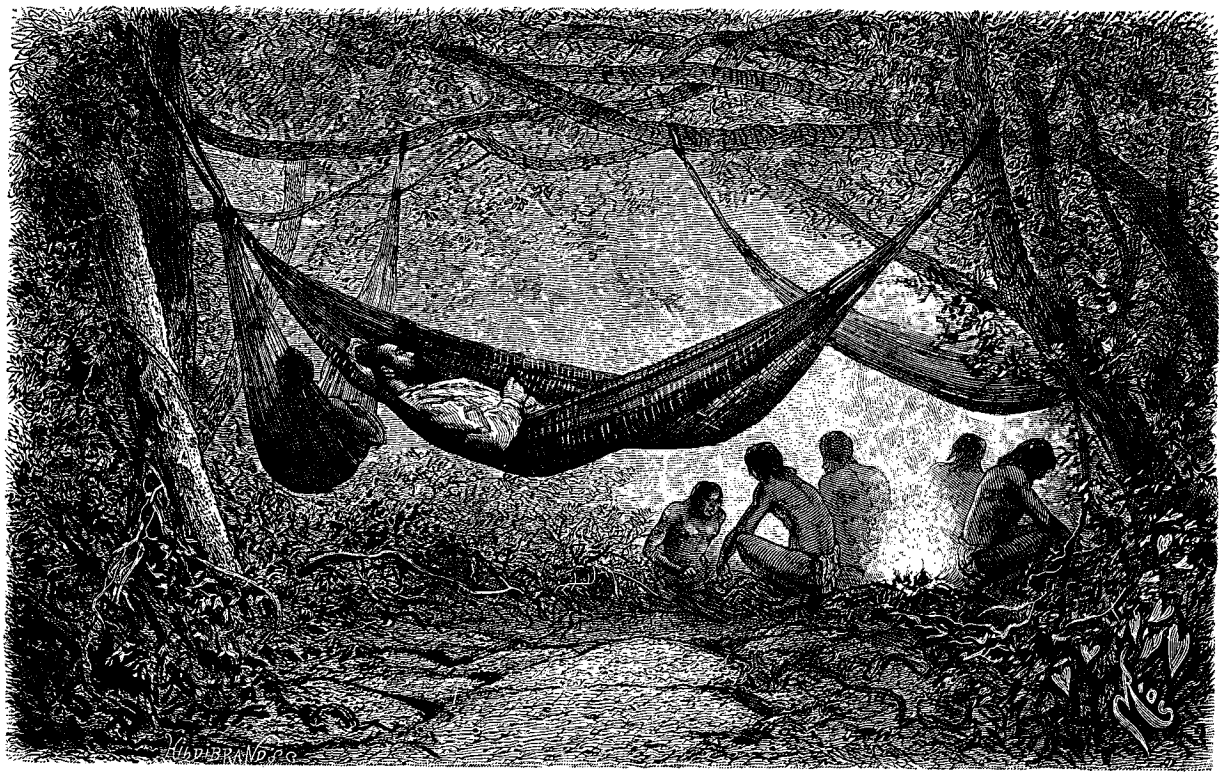
Une heure après le départ nous passons devant un petit affluent de gauche appelé *Caraéguar*, ce qui signifie crique de la fièvre. Mes hommes, quoique fatigués, effrayés par la réputation d'insalubrité de ces parages, marchent vite pour atteindre des régions moins basses et moins marécageuses.

Vers dix heures nous arrivons à la crique *Eureupoucin*, qui a vingt mètres de largeur sur un mètre quarante de profondeur, mais dont le courant est faible Au-dessus de ce point l'Oyapock présente encore cinquante mètres de largeur, mais il n'a pas plus d'un mètre de profondeur.

Jean-Pierre me dit qu'il y a un peu plus haut un endroit où l'on peut traverser le fleuve sans se mouiller. En effet, nous rencontrons bientôt un barrage sur lequel un Indien s'amuse à traverser l'eau en sautant d'une roche à l'autre.

A partir de ce point je remarque que les eaux du fleuve, qui étaient absolument limpides, se troublent légèrement et ont une coloration brune dans les endroits profonds.

A midi je prends une hauteur de soleil sur une rive taillée à pic ayant deux mètres d'élévation. Au moment où je finissais mon observation un Indien qui était resté dans le canot s'aperçoit que la berge



Campement près des Trois Sauts. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

sur laquelle je me trouvais avec Apatou et Saba vient de se fendiller, et menace de tomber à la rivière. Nous n'avons que le temps de nous sauver pour ne pas tomber à l'eau avec deux grands arbres qui s'abattent avec fracas.

Vers deux heures nous voyons les rives s'élever et le courant devenir plus rapide. Bientôt après nous arrivons devant une chute magnifique que l'on peut désigner sous le nom des *Trois Sauts;* elle est remarquable par trois gradins qui forment un escalier majestueux sur lesquels l'eau bouillonne et tombe en cascade.

Il est absolument impossible de franchir cet obstacle dans le courant. On transporte les bagages à dos d'homme et on hale les canots sur une grande roche granitique située sur la rive gauche.

Pendant que mes hommes font le transbordement je prends un bain délicieux tout près de la berge en amont de la chute. Dans un moment de distraction je perds pied tout à coup et je me laisse entraîner par le courant. J'allais franchir le premier gradin lorsque j'ai le bonheur de rencontrer une roche à fleur d'eau sur laquelle je me cramponne. Un Indien me jetant une longue liane me permet de sortir de là sans le moindre accident.

Ce bain, précédé de huit heures de canotage, me donne un très grand appétit. Je mange à moi seul la moitié d'un excellent coumarou qui a été pris dans la chute. Au dessert je débouche une vieille bouteille de bordeaux que je partage avec Apatou, Jean-Pierre et Saba. Pour exciter un peu le reste de l'équi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

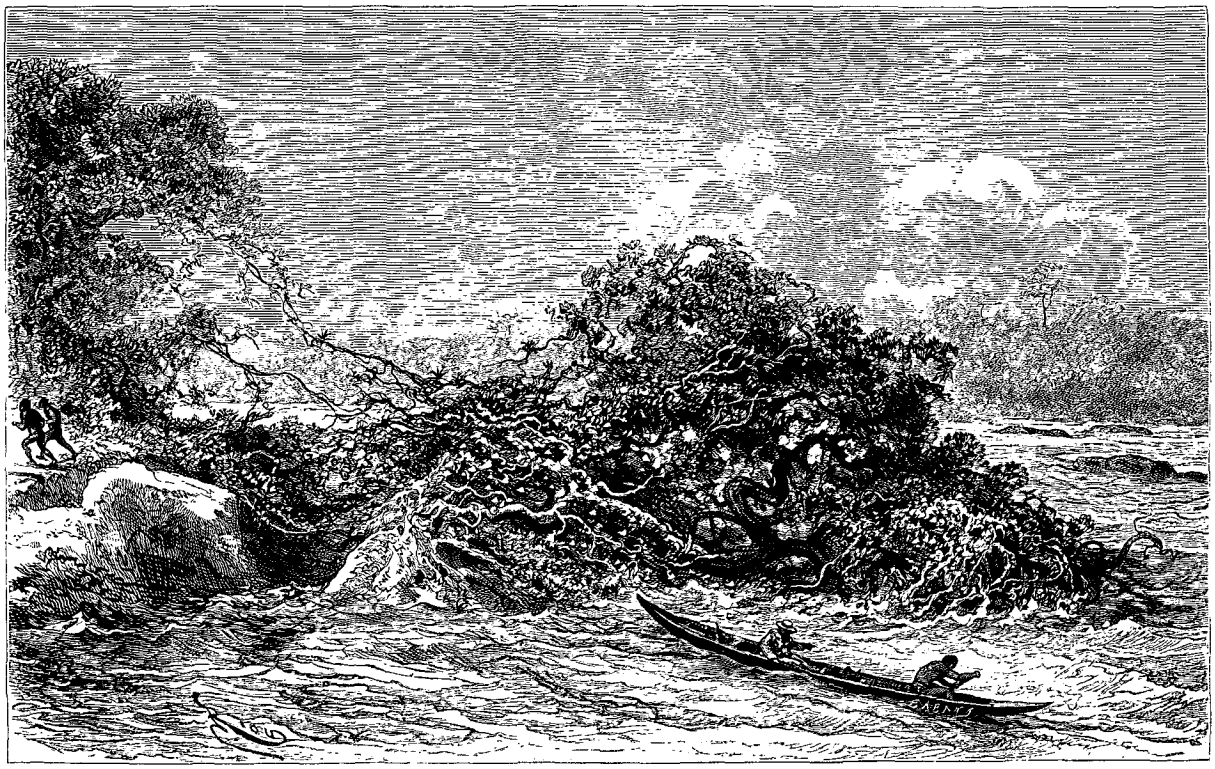
page qui ne manque pas déjà d'être enthousiasmé par l'aspect ravissant de ces parages, je lui fais distribuer double ration de tafia et ordonne de faire cuire du riz pour le lendemain matin.

Dans la soirée Jean-Pierre raconte qu'il a conduit jusqu'ici un habitant de Cayenne, M. Voisin, qui venait chasser les *méou* ou coqs de roche, très rares dans nos collections d'histoire naturelle, mais assez communs aux environs des Trois Sauts.

Il y avait alors, près de la chute, une vieille Indienne, aux cheveux blancs, de la tribu des *Ouayanas*, qui vivait de pêche et de chasse sans avoir le moindre rapport avec les Indiens Oyampys. C'était une véritable amazone qu'avec un peu d'imagination on pouvait considérer comme la dernière de ces femmes chasseresses qu'Orellana, traversant le premier l'Amérique équatoriale, a rencontrées près de l'embouchure du Trombette. On sait que c'est à la suite du récit fantastique de ce voyageur que le plus grand fleuve du monde, le Marânon, a reçu le nom élégant de fleuve des Amazones.

Nous dormons paisiblement au bruit de cette chute la plus imposante que nous ayons rencontrée dans l'Oyapock et le Maroni.

15 septembre. — Au réveil, une partie des hommes s'occupent à charger les bagages pendant que les autres font bouillir le poisson. Nous nous mettons en route comme d'habitude à sept heures du matin.



Éboulement des berges. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Nous trouvons les eaux très calmes en amont du saut; c'est que les roches sur lesquelles l'eau tombe en cascade forment un barrage, une véritable digue qui empêche les cours d'eau de la Guyane de se vider complètement pendant la saison sèche qui peut durer cinq mois sans la moindre pluie.

A huit heures, le patron du grand canot nous hèle de loin. Craignant un accident, je fais retourner ma pirogue pour aller au-devant de cette embarcation. C'est ce pauvre Saba qui claque des dents sous l'effet d'un nouvel accès de fièvre. Lui ayant donné une chemise de flanelle dans laquelle il s'enveloppe, il se blottit dans un petit coin au milieu des caisses et des dames-jeannes et attend sans murmurer la fin de l'accès.

En certains points l'Oyapock ne dépasse pas quarante mètres de largeur sur un mètre soixante de profondeur, le courant étant très faible. Les grands arbres s'inclinent vers la rivière à la recherche des rayons solaires et donnent un ombrage très agréable. Vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise, j'éprouve une sensation de froid qui me fait revêtir avec plaisir un paletot de flanelle.

A midi j'observe le petit saut *Canaoua*, qui est difficile à monter. Les Indiens ne le passent jamais sans décharger leurs bagages, mais Apatou, trouvant le transbordement inutile, nous fait franchir ces obstacles sans le moindre accident. Le mot *canaoua*, qui est usité par tous les Indiens de l'Amérique équatoriale, sert à désigner une embarcation. Il est très probable que le mot français *canot* provient de la langue des sauvages de l'Amérique du Sud.

Il fait une chaleur épouvantable. La hauteur du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil à midi est de 89° 23′. La température est presque aussi élevée que celle de la côte. C'est que les régions que nous atteignons n'ont pas une altitude de plus de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sababodi est dans la période de transpiration; il reste couché sur une grosse roche granitique qui doit servir d'antre à un tigre, s'il faut en juger par les débris d'os que nous trouvons à côté.

Nous franchissons dans l'après-midi le saut *Itouatin*. A ce point, la rivière, divisée en un grand nombre de bras, forme une infinité d'îlots granitiques entre lesquels l'eau tombe en cascades pittoresques.

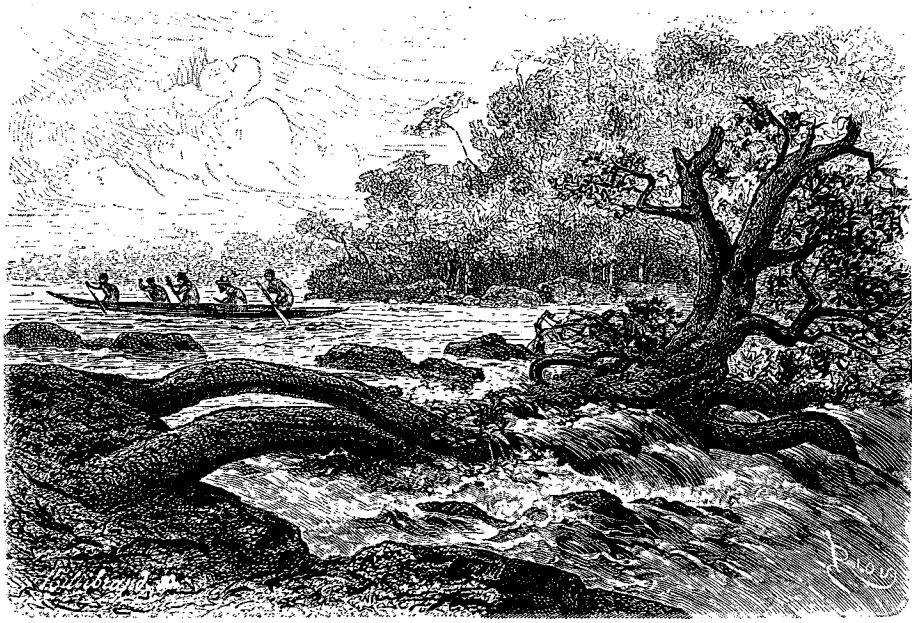
Nous nous arrêtons pour coucher sur des roches situées un peu en amont d'une île où Jean-Pierre a vu, pendant son enfance, les débris d'une croix qui avait été érigée par les anciens missionnaires.

Pendant que l'équipage flèche des coumarous, je prends un canot avec deux hommes pour aller reconnaître cette île où je ne trouve plus aucun vestige.

En regagnant le campement les deux noirs qui m'accompagnent manœuvrent si mal qu'ils ne peuvent diriger l'embarcation. Ils se montrent si maladroits que les Indiens qui les regardent ne peuvent s'empêcher de rire aux éclats; il faut que je mette la main à l'œuvre pour les aider à sortir de ce passage qui ne présentait pas de difficulté.

16 septembre. — Vers neuf heures nous arrivons à la crique *Moutaquére*, affluent de droite assez important.

Au-dessus, le fleuve, qui ne mesure plus guère que



Quelques arbres arrêtés. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

vingt-cinq mètres, est environné de terres basses et marécageuses que nous traversons le plus rapidement possible pour éviter d'y contracter la fièvre.

Vers dix heures l'Oyapock se divise en deux branches à peu près d'égale largeur. Après avoir pris un bain dans l'affluent de gauche que je traverse sans avoir de l'eau au-dessus de la ceinture, nous nous engageons dans l'affluent de droite que nous appellerons *Rivière Leblond* en souvenir du voyageur français.

Des arbres tombés en travers rendent la navigation si difficile que nous renonçons à aller plus loin en canots. Enfin, à dix heures du matin, après vingt-deux jours de canotage sans interruption, nous arrivons au dégrad des *Banarés*, ainsi nommé parce que les Oyampys répètent à chaque instant le mot *banaré* qui veut dire ami.

Depuis Saint-Georges nous avons fait cent soixante heures de canotage et parcouru une distance que j'estime à quatre cents kilomètres, ce qui fait à peu près deux kilomètres et demi à l'heure.

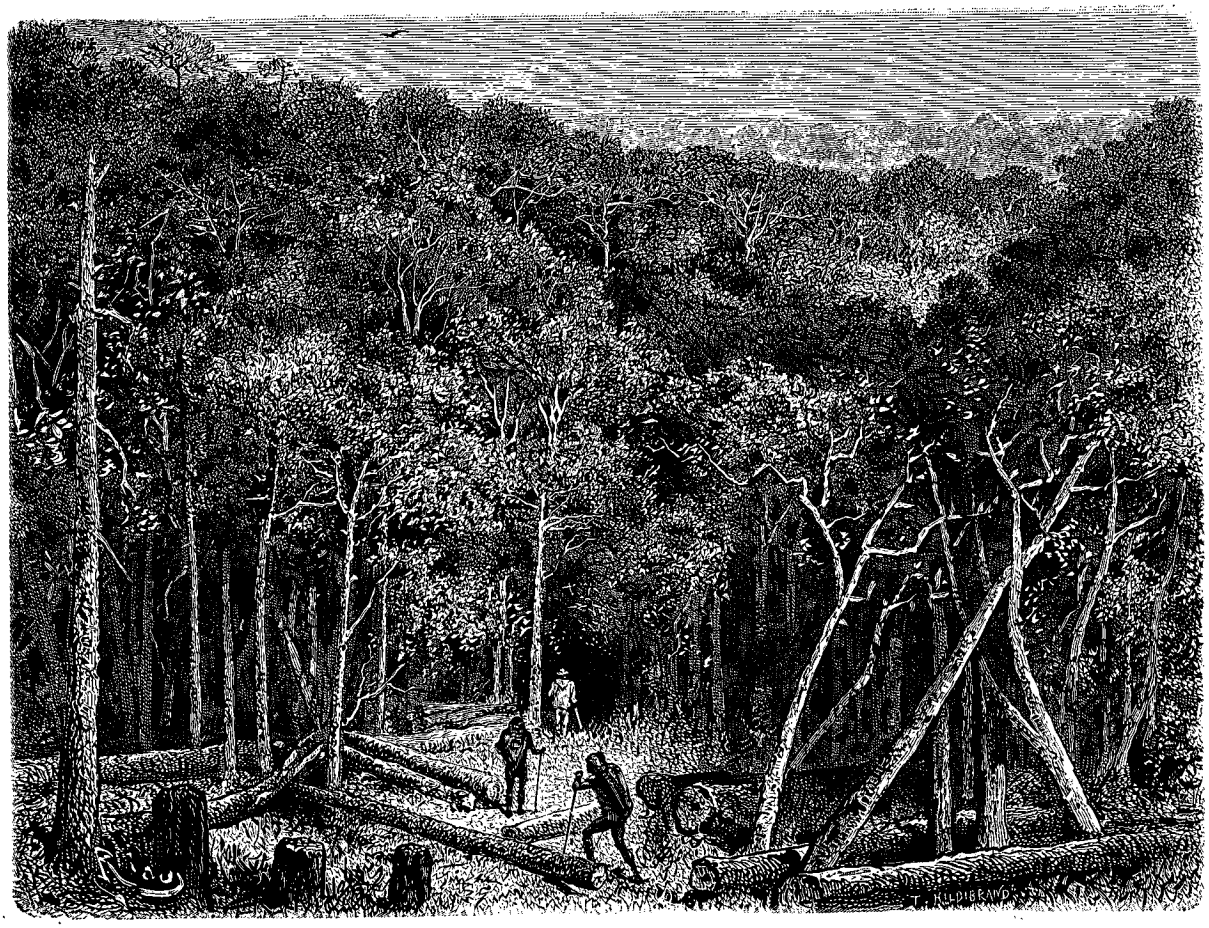
L'Oyapock est d'un tiers moins long que le Maroni, qui nous a demandé trente-trois jours de navigation pour remonter de Saint-Louis au dégrad des Roucouyennes.

L'altitude de l'Oyapock est de quatre-vingt-dix mètres au dégrad des Banarés, tandis que celle du Maroni est de cent dix mètres au point où nous avons cessé la navigation.

Docteur J. Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche dans la forêt à travers un abatis. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE [1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

VIII

A la recherche des indigènes. — Pas de porteurs pour franchir la montagne. — Je brûle mes vaisseaux. — Un repas homérique aux sources de l'Oyapock. — Légende d'Anancy. — Le coup de l'étrier. — Une heureuse rencontre : nous atteignons un village oyampys. — Une ménagerie. — Un détail de fabrication des poteries. — Pas de pays où l'on rencontre plus de ruisseaux. — Manière de franchir les arbres tombés. — La folie des voyages. — Adieu à mes souliers.

Je fais faire une hutte et décharger nos bagages, tandis que je vais avec Jean-Pierre à la recherche de quelques habitations d'Indiens Oyampys.

Nous trouvons un sentier assez bien frayé, mais une marche accélérée de deux heures ne nous fait pas découvrir d'habitation. Désespérant de trouver des porteurs, je prends la résolution suivante : Sababodi malade et deux noirs qui sont trop faibles pour continuer resteront au dégrad en attendant Jean-Pierre qui pourra me quitter une fois que j'aurai trouvé des Indiens. Je conserve un équipage de trois nègres : Apatou, Stuart et Hopou.

Mes hommes font immédiatement des catouris et emballent les bagages. Nous ne pouvons transporter que nos hamacs, deux chemises, nos instruments, deux bouteilles de sel et des vivres pour cinq jours de marche.

Que faire de mes provisions et des vins exquis que j'avais épargnés pour les jours de misère ?

1. Suite. — Voy. pages 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je les livre au pillage dans la soirée.

Le vin de Marsala a coulé à flots aux sources de l'Oyapock.

Après le repas, Indiens et noirs, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, parlent avec volubilité. Apatou leur ayant dit que j'étais médecin des blancs, ils pensent que je dois être comme leurs piays très au courant des affaires de religion.

Ils sont saisis d'admiration et d'enthousiasme lorsque je leur apprends qu'il n'y a qu'un seul bon Dieu pour les blancs, les noirs et les Indiens. Se donnant la main comme des frères, ils dansent autour d'une croix que Mgr Emonet a élevée il y a deux ans près du dégrad des Banarés.

Après la danse ils se mettent à raconter toutes sortes d'histoires; Apatou intéresse vivement Jean-Pierre par le récit fantastique suivant que je vous donne textuellement :

« Oun année qui faire sec trop, tout bête dans bois mouri faim. Anancy (l'araignée) qui gagné esprit passé tout moun (a plus d'esprit que tout être), trouvé oun carbet où qui gagné ignames beaucoup. Ly faire oun gros catouri (panier) où qui meté tout plein ignames.

« Quand sorti maison rencontré oun serpent qui dit : « Si toi prendre mes ignames, « moi piqué toi. »

« Anancy dit : « Non, moi « porter ignames et toi venir « demain pou piqué moi. »

« Petit morceau (peu) après, li trouvé oun tapir qui gagné (avait) faim. Anancy dit : « Viens à mo maison, moi ga- « gné beaucoup ignames qui « partager avec toi. »

« Quand fini bien manger, Anancy dit : « Toi « coucher à côté la porte; et si quelqu'un appeler, « toi ouvrir vite. »

« Serpent qui veni bon matin, faire : « Toc...! « toc...! » Tapir ouvri et serpent piqué ly et pi sauvé. Tapir mouri vite, Anancy faire bouilli morceau et pi boucaner reste.

« Quand li fini, li retourné à maison où qui gagné vivres. Serpent voulé toujours piqué. Anancy dit : « Non, pas besoin aujourd'hui, toi veni demain. »

« Anancy trouvé dans chemin oun petit tatou qui gagné faim. Ly allé ensemble à maison, mangé bien et tatou dormi à côté la porte.

« Bon matin, Anancy entendé faire : « Toc...! toc...! » Ly faire oun fois, deux fois. Ly appeler tatou qui pas répondre. Ly cherché partout et py li trouvé à côté la porte oun trou qui faire tatou pour sauver pendant la nuit.

« Serpent faire : « Toc...! toc ..! » Anancy voulé sauvé, mais ly pas pouvé.

« Ly songé morceau et puis faire boum...! Quand maison fini trembler, ly dit : « Qui ça faire ça? moi « croyé serpent qui parlé avec so ventre. »

« Serpent dit : « Pas moi qui faire ça. »

« Anancy dit : « Si, vous-même qui faire boum, « ça pas bien, moun qui gagné esprit pas parlé avec « so ventre, ly parlé avec so bouche. »

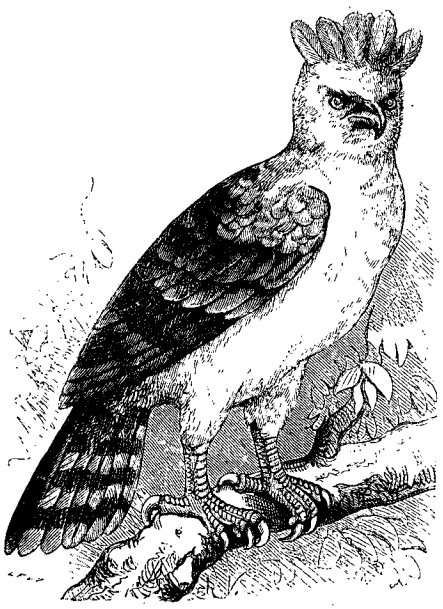
« Serpent dit : « Non, pas moi qui faire ça. »

« Anancy dit : « Si, vous qui faire ça. »

« Anancy parlé fort, serpent qui gagné peur beaucoup dit : « Ouvri morceau, moi besoin parlé avec vous. »

« Serpent entré, Anancy dit : « Si pas menteur, « vous pas gagné peur mo sabre, moun qui pas mé- « chant pas pouvé mouri. »

« Serpent metté so tête sur bois, Anancy tapé fort avec so sabre et ly couper. Quand serpent plus gagné tête, autres bêtes qui avant mouri faim, partagé ignames. »



Harpia feroæ. — Dessin de R. Valette, d'après nature.

Cette légende qui se propage par tradition chez les nègres Bonis n'est peut-être qu'une réminiscence d'un enseignement chrétien défiguré par l'imagination des conteurs.

17 septembre. — Au lever, nous faisons bouillir un pakira tué la veille et nous déjeunons à la hâte. Ayant voulu boire le coup de l'étrier, je suis obligé de me contenter d'eau, car on a suivi mes ordres à la lettre; vins et liqueurs sont épuisés jusqu'à la dernière goutte.

Je fais mes adieux à Saba, qui se met à pleurer; puis nous nous engageons résolument dans la piste que nous avons découverte la veille. Après quatre heures de marche sur un terrain plat entrecoupé par de nombreux cours d'eau qui se jettent dans la rivière Leblond, nous arrivons à une petite colline où nous trouvons une piste mieux frayée. Apatou qui marche derrière moi s'arrête subitement et prête l'oreille, disant qu'il vient d'entendre le bruit sourd d'une hache cognant un tronc d'arbre.

Nous étant portés dans cette direction, nous apercevons du haut de la colline un homme rouge qui est si préoccupé de son travail que nous approchons de lui à dix mètres sans qu'il nous aperçoive. Ce sauvage qui connaît Jean-Pierre ne manifeste aucune surprise en nous voyant. Il nous dit que son village n'est pas loin. Quelques instants après, nous traversons un abatis planté de manioc et apercevons quelques huttes d'Indiens.

Ayant tiré un coup de fusil pour annoncer mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivée, les chiens se mettent à aboyer en courant au-devant de nous. Le chef de la tribu que Mgr Emonet a baptisé sous le nom de Jean-Louis me fait asseoir sur un petit banc excavé comme ceux des Roucouyennes et s'entretient avec moi pendant que sa femme apporte un vase en terre contenant de petits poissons bouillis.

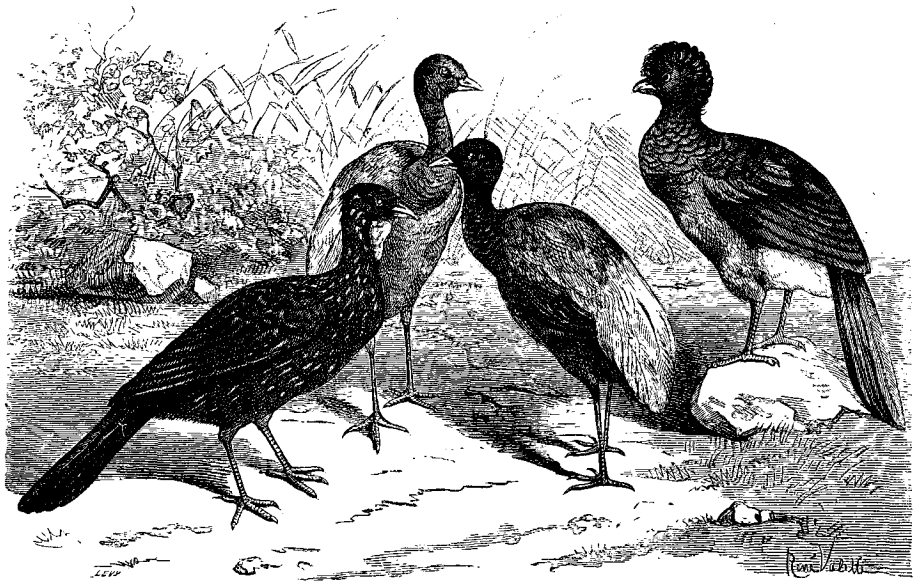
Après le repas, je propose au tamouchy de m'accompagner jusqu'au pays des Roucouyennes moyennant tels et tels objets que je lui donnerai en payement. Il se décide à venir avec ses deux femmes et deux jeunes gens.

Je vois que les Oyampys comme les Roucouyennes ont une grande quantité d'animaux apprivoisés dans leurs habitations. Ce sont des agamis ou oiseaux trompette (*Trompet birds* des Anglais), des hoccos, des marayes et des aras au plumage rouge et bleu.

Dans cette véritable collection zoologique je vois en cage un tout jeune aiglon qui a pourtant la taille d'une dinde. Cet oiseau terrible (*Harpia ferox*), qui attaque toutes sortes de gibiers et les serpents les plus dangereux, est appelé *pia* par les Oyampys et les Roucouyennes, et *gonini* par les nègres Bonis. Ses plumes sont très recherchées par les Indiens pour garnir leurs flèches. C'est sans doute du nom de cet oiseau qu'un affluent important du Maroni, la crique Gonini, a tiré son nom.

Regrettant de ne pouvoir envoyer ce magnifique échantillon tout vivant à Cayenne, je l'achète pour un petit couteau, et, Apatou l'ayant assommé d'un coup de bâton, nous le mettons en peau pour l'envoyer dans cet état par l'intermédiaire de Jean-Pierre.

Ayant l'occasion d'assister à la fabrication de poteries en terre, nous remarquons que chez les Oyam-



Hocco, agami, maraye. — Dessin de R. Valette, d'après nature.

pys comme chez tous les Indiens de la Guyane ce sont les femmes qui sont exclusivement chargées de cette industrie. Pour les vases destinés à conserver de l'eau que les Espagnols appellent *alcarazas* et nos créoles *gargoulettes*, ils ont soin d'ajouter la cendre d'une écorce appelée *couépi*, qui, rendant l'argile plus poreuse, favorise le refroidissement par évaporation.

Nous prenons un jour de repos en attendant que les femmes préparent la cassave, et nous partons le 19 à huit heures du matin.

A huit heures un quart nous rencontrons la crique Leblond, qui présente une largeur de huit mètres sur une profondeur d'un mètre cinquante. Mes baromètres anéroïdes indiquent sept cent cinquante millimètres de pression, c'est-à-dire une hauteur d'environ cent mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le pays est tellement irrigué que nous ne passons pas cinq minutes, chiffre moyen, sans rencontrer de l'eau; tantôt c'est une crique que nous franchissons sur un tronc d'arbre, tantôt c'est un pripri, c'est-à-dire un marécage où nous enfonçons jusqu'à la ceinture.

Nous pourrions disparaître si nous ne mettions le pied sur une spathe ou une palme du *ouapou* qui est très abondant dans les terres noyées.

En franchissant les petites collines qui séparent ces innombrables cours d'eau, nous rencontrons quantité de troncs d'arbres tombés de vétusté. Il est à noter que l'Indien ne courbe jamais l'échine pour passer sous un arbre qui barre la route; il préfère escalader le pont que de passer dessous. C'est que les arbres pourris renferment une infinité d'insectes tels que des fourmis et surtout des termites qui tomberaient au moindre choc. Je m'inquiète peu de ces obstacles que j'escalade machinalement. Tout en marchant je rêve au succès de mon entreprise et je fais les projets de voyage les plus insensés. Je suis sous l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fluence d'une impulsion mentale que les missionnaires évangéliques appellent la foi, et les gens lettrés le feu sacré.

Nous faisons une halte de dix heures et demie à onze heures. Quelques instants après nous traversons la rivière Leblond sur un mince tronc d'arbre. Apatou, qui marche derrière moi, vient à glisser et tombe à la rivière, qui n'est pas profonde, mais très rapide. S'étant relevé sans accident, il s'aperçoit qu'il a perdu son sabre, son couteau et un de mes souliers que j'avais retirés pour avoir le pied plus sûr.

Nous retrouvons le sabre et le couteau, mais il nous est impossible de mettre la main sur ma chaussure. Je serai obligé de marcher pieds nus pendant le reste du voyage.

Nous nous arrêtons à midi et demi après avoir fait quatorze mille cent pas. Ce chiffre m'est indiqué par l'instrument nouveau appelé podomètre que je porte suspendu au mollet. A chaque pas il se produit dans l'instrument une secousse qui fait avancer une aiguille sur le cadran.

Jean-Louis me dit que l'endroit où nous nous arrêtons était autrefois le dégrad des Banarés. Il y avait près de là un village qu'on a abandonné à la suite d'une épidémie qui a détruit une partie de la population.

Nous n'avons marché que quatre heures; je trouve que c'est une étape trop courte, mais les Indiens ne veulent pas aller plus loin sous prétexte que nous avons fort peu mangé la veille et qu'aujourd'hui nous n'avons absolument que de la cassave et un peu de riz.

Pendant que mes hommes coupent du bois pour faire du feu et construisent des ajoupas pour nous abriter, un jeune Indien nommé Yami (ce qui signifie tortue) demande mon fusil pour aller à la chasse. Je n'hésite pas à le lui confier après lui avoir montré la manière de s'en servir.

J'ai faim. Apatou me fait cuire une poignée de riz à l'eau. N'ayant plus ni cuillers ni fourchettes, et n'étant pas assez habile pour me servir de bâtonnets comme les Chinois, je fais de grosses boulettes que j'ingurgite à la hâte.

Mon frugal repas est interrompu par l'arrivée du jeune Yami, le fusil en main et portant sur le dos un catouri fait avec des feuilles fraîches de palmier et contenant un gros quartier de tapir que le chasseur a bien enveloppé pour éviter des taches de sang dont les Indiens Oyampys ont horreur.

Un tapir tué raide d'un seul coup de fusil et avec du petit plomb me paraît un fait merveilleux puisque j'ai vu à mon dernier voyage des chevrotines envoyées à une distance de sept à huit mètres s'arrêter sur la peau. C'est que Yami, ayant trouvé l'animal endormi, s'est glissé avec la légèreté et la ruse d'un jaguar jusqu'à une distance de deux mètres de son gibier, et, ayant mis le genou à terre, il l'a ajusté au défaut de l'épaule. La charge a fait balle, et l'animal a succombé sur place.

Apatou découpe immédiatement un filet qu'il fait griller à la manière des Indiens, c'est-à-dire au bout d'un bâton recourbé dont l'autre extrémité est enfoncée en terre. Le gibier est coupé par quartiers et mis à boucaner pendant toute la nuit.

20 septembre. — A six heures du matin, c'est-à-dire au lever du soleil, je vois mes Indiens ayant le catouri sur le dos défiler à côté de mon hamac. Cette diligence à se mettre en route me fait plaisir, mais j'entends Apatou qui leur crie d'arrêter. C'est que se trouvant trop chargés ils ont laissé non seulement une partie de mes bagages, mais toute la viande boucanée. Pour la conserver jusqu'à leur retour, ils l'ont enfouie en terre en ayant soin de disposer des branchages au fond du trou, et d'entourer la viande de beaucoup de feuilles.

Les jeunes gens sont loin; je suis obligé de donner un surcroît de bagages à Jean-Louis et à ses deux femmes.

Partis à sept heures et demie, nous traversons la rivière Leblond deux heures après. Arrivée à cette hauteur elle ne mesure déjà plus que huit mètres de largeur sur dix à quinze centimètres de profondeur. En suivant ce cours d'eau nous voyons que son volume décroît rapidement, puisqu'à onze heures il n'a déjà plus que quatre mètres de largeur sur dix centimètres de profondeur. Un peu au-dessus, nous le voyons se diviser en deux branches qui ne sont plus que des ruisseaux insignifiants.

Ayant remonté celui de droite, nous remarquons qu'il prend naissance au pied d'une grosse roche granitique sur laquelle sont quatre dépressions disposées de manière à représenter l'empreinte de la patte d'un gros tigre.

Les indigènes prétendent que cette marque dans la roche a été produite par un tigre sorcier (*Yauarpiay*) qui garde les sources de l'Oyapock. Nous avons pu constater que ces excavations n'ont pas été creusées par l'homme; c'est par un effet du pur hasard que ces cavités simulent grossièrement la piste du féroce animal.

Il y a douze heures de marche effective pour aller du dégrad actuel aux sources, tandis que l'ancien n'était qu'à une distance de quatre heures.

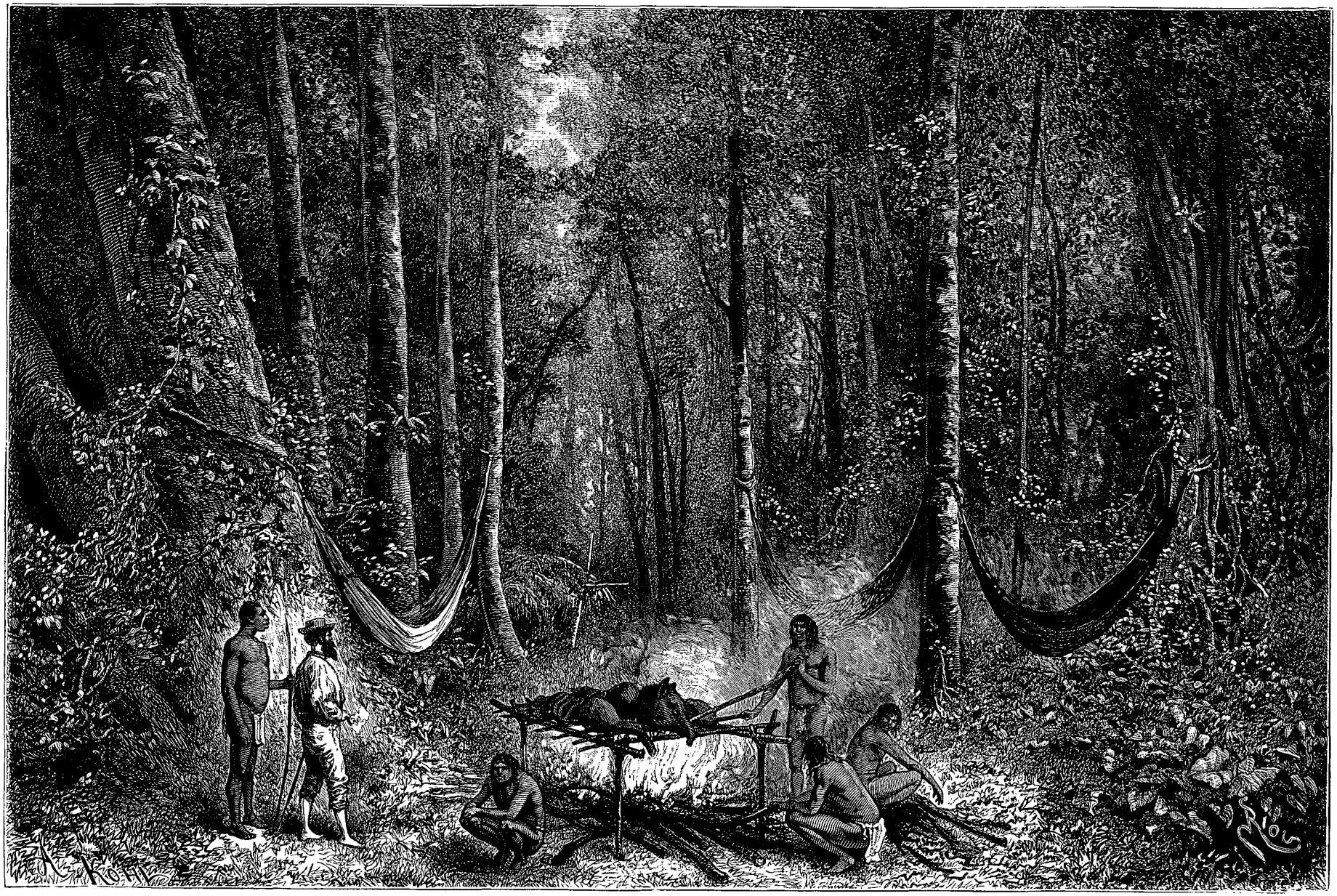
L'Oyapock se termine comme le Maroni; il se divise en une infinité de criques qui se ramifient au pied des monts Tumuc-Humac. Son parcours est de quatre cent quatre-vingt-cinq kilomètres environ en comptant les détours, tandis que le Maroni en mesure six cent quatre-vingts.

Le débit de l'Oyapock est plus considérable que celui du Rhône et de la Loire, qui mesurent pourtant mille kilomètres.

L'importance des fleuves de la Guyane provient non seulement de l'abondance des pluies, mais de l'imperméabilité du sol.

L'argile si utile à l'Indien pour la fabrication de ses poteries ne manque nulle part dans toute la région.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Boucanage d'un tapir. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX

Origine du mot Tumuc-Humac. — Perdus dans le bois. — Rectification cartographique. — Il faut réduire des deux tiers le cours de la rivière Anasurapucu. — Oyampys déguisé en jaguar. — Pourquoi l'agami est-il qualifié de trompette? — Collections ethnographiques, flûtes analogues à celles des Romains, couronnes, paniers. — L'arouma. — Comparaison de l'oyampys avec les autres langues de l'Amérique du Sud. — Mots français empruntés aux sauvages de l'Oyapock.

La fameuse roche Yauar est située au pied d'un pic sur la gauche duquel passe le sentier qui va des sources de l'Oyapock au Rouapir, un affluent de la crique Kou qui se jette dans le Yari.

Je ne saurais passer près de cette montagne sans la visiter. Je m'empresse de l'escalader avec Apatou et Yami qui nous sert de guide.

Depuis le sommet qui, d'après l'indication de mes baromètres, n'est pas à plus de trois cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer, nous trouvons une éclaircie qui nous permet de reconnaître des collines lointaines entre lesquelles on voit la naissance de l'Oyapock.

Les éminences formées de roches granitiques sont la continuation de la chaîne de montagnes que les géographes appellent Tumuc-Humac ou Cumuc-Humac, tandis que les Indiens la qualifient quelquefois du nom de Coumou-Coumou. Ils l'appellent ainsi du nom du palmier coumou (*œnocarpus bacaba*) dont le fruit noir écrasé dans l'eau chaude donne un suc de la couleur du café au lait, très recherché par les indigènes. On voit dans le Maroni, un peu en aval du village de Cotica, un saut qui porte le même nom. Nous trouvons également le nom de Cumu-Cumu servant à désigner une montagne qui se trouve dans la Guyane anglaise entre les sources de l'Essequibo et du rio Branco.

Nous revenons vers une heure à la roche *Yauar* pour nous remettre en route, mais voilà que Yami, entraîné à la poursuite d'un hocco, s'est séparé de nous. Les Oyampys qui ne s'occupent pas des retardataires ont tous défilé sans s'inquiéter du blanc. Ne voyant aucune trace de chemin, j'éprouve un moment d'inquiétude, mais Apatou, très habitué à la piste indienne, ne tarde pas à nous remettre en bonne direction.

Mon meilleur baromètre, qui au sommet du pic indiquait sept cent vingt-sept millimètres, en marque sept cent trente-trois, ce qui ferait une différence de hauteur d'environ soixante mètres entre le sommet du pic et la roche Yauar.

A une heure douze minutes nous voyons une fontaine qui coule vers le sud. Ses eaux dirigées en sens opposé de l'Oyapock sont nécessairement tributaires de l'Amazone ; c'est la source d'un affluent du Yari, le Rouapir, qui se trouve à dix minutes de marche de celle de l'Oyapock.

Ce fait est en contradiction avec les cartes qui représentent une grande rivière entre l'Oyapock et le Yari. A ce niveau le baromètre marque sept cent trente-quatre.

Nous faisons route vers le sud-ouest et nous ne tardons pas à voir sur notre gauche une colline où l'on vient de faire un abatis pour planter du manioc. Au pied coule le Rouapir qui grossit à vue d'œil, grâce à la convergence d'une infinité de ruisseaux. Nous arrivons à deux heures cinquante à un village d'Indiens Oyampys qui renferme environ trente habitants.

Nous avons fait dans la journée vingt-quatre mille quatre cents pas, dont deux mille en fausse direction, pour visiter le pic qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de l'Amazone.

Le Rouapir qui coule près du village est déjà assez large pour nous donner la satisfaction de prendre un bain délicieux. Il n'a pas moins de six mètres de largeur sur quarante centimètres de profondeur, et il serait navigable pour une petite pirogue si on se donnait la peine de couper les arbres qui interceptent son cours.

On voit ainsi que depuis l'ancien dégrad des Banarés dans la crique Leblond jusqu'au point où le Rouapir pourrait être navigable il n'y a pas plus de quinze kilomètres en comptant les détours et de dix environ en ligne droite.

Les Indiens Oyampys, qui ont été prévenus de notre arrivée et qui par conséquent ont eu le temps de mettre ordre à leur toilette, ont autant de goût pour la peinture que les Indiens Roucouyennes ; je ne trouve pas un homme ou une femme qui ne soit bariolé de rouge et de noir des pieds à la tête. Celui qui se croit le plus beau de tous est le chef de la tribu, qui a tout le corps recouvert de taches noires sur un fond rouge. Il a voulu sans doute ressembler au yauar qui, chez tous les Indiens, est considéré comme le roi des animaux.

Mon équipage ayant abandonné la viande du tapir, nous n'avons à manger qu'un massacara, c'est-à-dire un coq que le tamouchy me donne en échange d'une petite glace dans laquelle il est très heureux d'admirer les moustaches que sa femme lui a dessinées avec du genipa. Heureusement Yami revient bientôt avec deux agamis qu'il a tués en route. L'oiseau-trompette est ainsi nommé parce que son cri ressemble non pas à une trompette de cuivre, mais à une corne de berger.

Un médecin hollandais du siècle dernier, Fermin, a cru longtemps que l'appareil musical de l'oiseau-trompette n'était autre que l'extrémité inférieure du tube digestif. Les Oyampys partagent complètement cette opinion, parce qu'en appuyant sur le croupion d'un agami mort ils déterminent un bruit sourd semblable à celui que produit l'animal pendant la vie. Jamais ils ne tuent un *mamhali* sans répéter cette expérience qui fait toujours rire l'assistance.

Jean-Pierre, qui s'était engagé à m'accompagner jusqu'au pays des Roucouyennes, dit qu'il est trop vieux et trop fatigué pour marcher davantage. Je consens à le laisser retourner parce que Saba et les deux noirs que j'ai laissés au dégrad des Banarés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doivent attendre son retour avec impatience ; mais il faut que je recrute d'autres porteurs.

Je passe donc la soirée à causer avec le tamouchy et à aller de case en case pour enrôler des hommes. Comme la pacotille que j'ai apportée plaît beaucoup à ces Indiens, je puis non seulement me procurer des porteurs à discrétion, mais toutes sortes d'objets de curiosité que Jean-Pierre conduira dans le bas Oyapock. Entre autres choses je collectionne des flûtes en tibia de biche, qui portent trois trous et une petite encoche sur la face postérieure, et de jolies petites couronnes qui servent à maintenir les cheveux. Elles sont de trois couleurs; les unes, noires, sont faites avec les plumes du sommet de la tête de l'agami; d'autres, qui sont blanches, sont composées de plumes provenant du poitrail d'une espèce de toucan appelé *Couyapock* (*Rhamphastus toco*), qui se distingue par son large poitrail blanc portant un liséré rouge à la partie inférieure; enfin une troisième espèce, qui est la plus jolie, est formée de quatre segments égaux, dont deux rouges et deux jaunes. Ces plumes qui présentent des couleurs très vives proviennent du poitrail d'une autre espèce de toucan appelée *Cui-cui* par les indigènes (*Rhamphastus Vitellinus*) et dont la partie supérieure est rouge et la partie inférieure jaune; à l'arrière pend à un fil le petit poitrail rouge de feu d'un oiseau-mouche.

Pour faire leurs couronnes, les Oyampys comme les Roucouyennes montrent une habileté et une patience admirables; les plumes sont fixées avec un fil de coton enroulé sur un cercle fait d'une liane fendue appelée *mamie* qui jouit d'une grande flexibilité, de sorte qu'on peut la retourner à volonté. Par suite de ce renversement, les plumes qui étaient en dehors passent en dedans et ne sont pas exposées à être froissées quand l'Indien rentre la parure dans son pagara.

Leurs paniers appelés pagaras sont composés comme tous ceux des Galibis et des Roucouyennes de deux parties qui s'emboîtent comme les doubles caisses dont se servent actuellement nos commis voyageurs pour y mettre leurs échantillons.

Ils les suspendent au moyen d'une corde fixée par les deux extrémités à la caisse inférieure qui est destinée à rentrer dans l'autre. La corde glisse sur les deux côtés de la caisse extérieure où elle est maintenue par un anneau en ficelle. Au moyen de cette disposition on peut enfoncer les deux parties l'une dans l'autre en tirant sur l'anse qu'on porte à la main.

Le pagara des Oyampys est fait avec l'écorce d'arouma (*stromanthe sanguinea*), employée par tous les indigènes de la Guyane comme l'osier en Europe pour faire des objets de vannerie. Les petites baguettes disposées à angle droit sont fixées à chaque intersection par des fils de coton croisés en X qui forment une espèce de broderie composée de petits losanges.

Apatou achète un chien qu'il a la prétention de vouloir conduire jusque dans le haut Yari, où son frère et sa jeune sœur la belle Ayouba doivent venir à notre rencontre.

Je m'arrête un jour en attendant les préparatifs de mes nouveaux porteurs.

Je profite de ce délai pour apprendre l'oyampys. Le tamouchy me sert volontiers de professeur à condition que je lui apprenne ma langue. Je suis étonné de la facilité avec laquelle il prononce le français; il suffit que je lui dise une fois un mot pour qu'il le répète correctement. Il prononce les *r* aussi nettement que le Français de la métropole.

Un certain nombre de mots oyampys sont identiques à différents idiomes de l'Amérique du Sud; par exemple, les mots : *baco*, bananes; *païra*, are; *coui*, calebasse; *couyou*, vêtement; *yaman*, tête; *banaré*, ami, sont employés par les Galibis aussi bien que par les Indiens des sources de l'Oyapock.

D'autre part les mots : *toupan*, tonnerre; *oka*, carbet; *aouassi*, maïs; *yauar*, tigre; *uh*, eau; *aï*, paresseux (*Bradypus*); *petum*, tabac, trouvent des analogues dans la langue que parlaient les Toupinambas de la baie de Janeiro visités par Jean de Léry en l'année 1557.

La plupart de ces mots se trouvent dans la *lingua gera* ou langue *tupis* usitée actuellement chez les Indiens habitant les rives de l'Amazone.

Les Oyampys appellent leurs hamacs, qu'ils font en coton, *ini*. Nous pensons que c'est ce mot qui a servi à désigner la rivière Inini dont nous avons parlé.

Un certain nombre de mots français tirent leur origine de l'oyampys. Nous citerons entre autres les mots *pirogue*, qui signifie petit canot, et *aï*, qui dans les deux langues sert à désigner l'animal que les créoles de Cayenne appellent mouton paresseux à cause de son poil touffu et de sa lenteur.

X

Jean-Pierre dans les honneurs. — Une rivière à chaque pas. — Vernis noir sur les roches. — La cigarette des Oyampys. — Chasse à l'agouti. — Mœurs des Indiens. — L'art culinaire en déshonneur chez les hommes. — Manières spéciales de manger et de s'asseoir. — Arrivée chez Acara. — Un heureux mortel. — Une situation lamentable. — Manière d'éloigner les serpents. — Un Indien qui a quelque ressemblance avec les Chinois. — Les Oyampys savent dessiner. — Vêtement appelé *couyou*. — Les Pléiades servent à indiquer les saisons. — Un singe qui casse des noix. — Indications géographiques. — Il n'y aura bientôt plus d'Indiens. — Absence d'embarcation au dégrad. — Nous construisons une pirogue d'écorce.

22 septembre. — A sept heures nous buvons le cachiri qui a été fabriqué à l'occasion de notre arrivée. J'ai beaucoup de peine à faire partir mon équipage et mes porteurs. Apatou est désolé de ne pas retrouver son chien au moment du départ; il a beaucoup de mal à obtenir qu'on lui rende le couteau qu'il avait donné en payement.

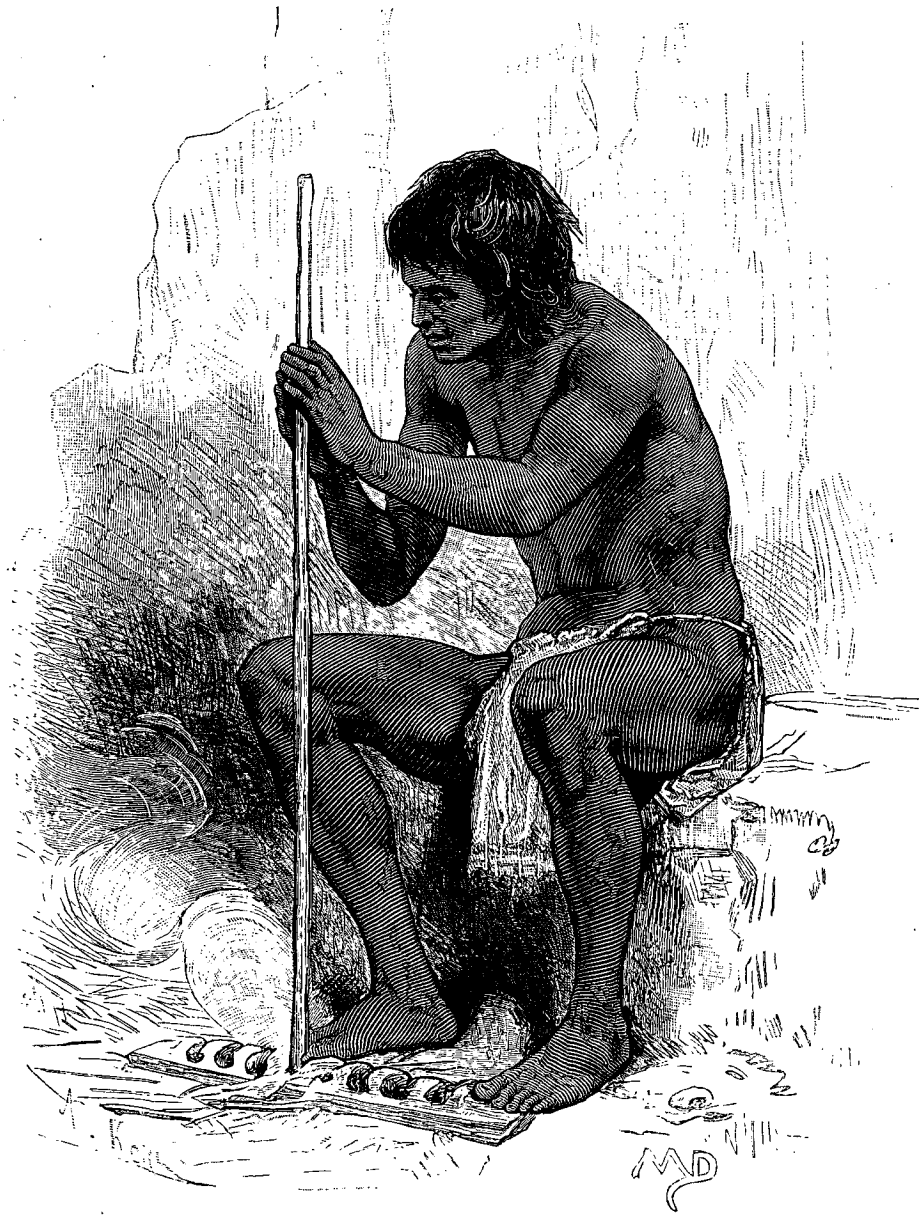
En faisant mes adieux à Jean-Pierre, je lui remets devant tous les Oyampys assemblés un ceinturon d'uniforme, qu'il met aussitôt autour de son gros ventre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une vieille dragonne d'or qu'il se suspend au cou.

Il me dit à cette occasion que son père a toujours bien servi les Français depuis que son grand-père a reçu une canne de tambour-major et une médaille d'un chef blanc qui allait visiter les Oyampys. J'ai su depuis que l'auteur de ces cadeaux était l'ingénieur Bodin, qui en 1823 a remonté l'Oyapock jusqu'aux Trois Sauts. Ce voyageur, qui était en nombreuse compagnie, a été obligé de battre en retraite à cause de la fièvre qui sévissait sur lui et son escorte. Il succomba, ainsi que plusieurs compagnons, quelque temps après son retour à Cayenne.

Nous nous mettons en route à huit heures avec mes trois noirs, dix Indiens et deux femmes. Le jeune



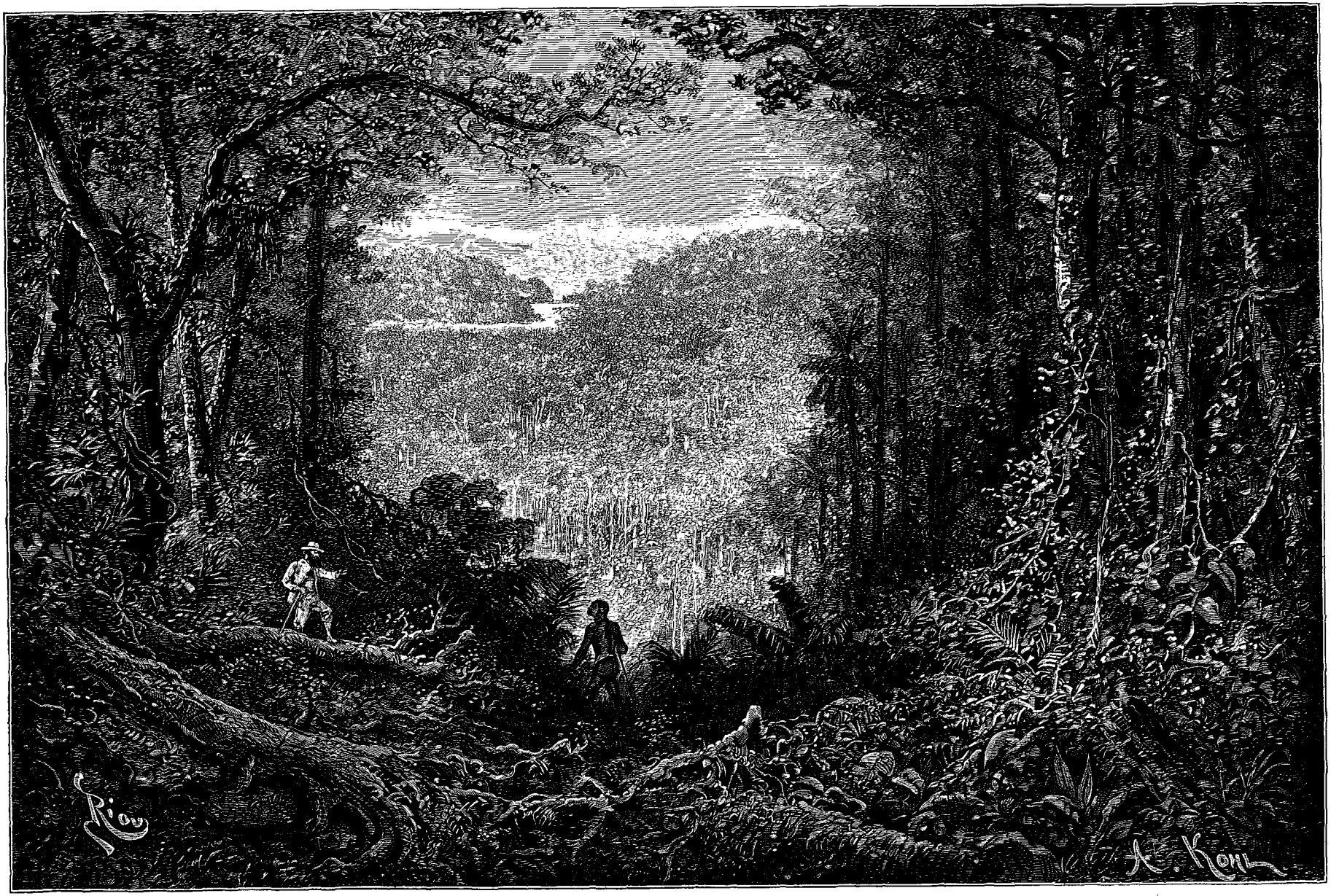
Indien faisant du feu (voy. p. 79). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

Yami est exempté de porter des bagages afin qu'il puisse chasser en route.

Beaucoup de roches des ruisseaux que nous traversons sont couvertes d'un enduit noir luisant, que nous avons déjà trouvé dans le Maroni et le Yari, non seulement sur les roches, mais sur les troncs d'arbres émergés dans la saison des pluies. Ces dépôts, signalés dans presque tous les affluents de l'Amazone, ne sont autres que du carbonate de chaux englobant des matières organiques.

Je marche avec peu d'entrain parce que j'ai mal dormi et que depuis vingt-quatre heures je n'ai mangé que de la cassave. En voulant franchir un gros tronc d'arbre, je fais un effort insuffisant pour l'escalader et retombe en arrière. En me relevant, je sens ma jambe enlacée par un corps rond et froid qui me donne le fris-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les sources de l'Oyapock vues du pic Crevaux (voy. p. 70). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son; je crois être saisi par un serpent, mais c'est une liane qui dans la chute s'est enroulée autour de mon pied.

En arrivant au campement, Apatou m'invite à prendre un bain : je refuse; j'ai si faim que j'évite tout exercice qui ne ferait qu'augmenter mon appétit. Je m'étends dans mon hamac en attendant que chasseurs et pêcheurs apportent à manger. Mais le soir arrive et nous n'avons ni poisson ni gibier; il faut nous contenter pour souper d'une espèce de panade faite avec de la cassave bouillie dans l'eau. Heureusement je me suis procuré au dernier village une carotte de *petum*, c'est-à-dire de tabac, dont je fais de grandes cigarettes avec une écorce appelée *taouari* par les Oyampys.

Je m'exerce à les rouler à la façon indienne en faisant des mouvements de va-et-vient avec la paume des mains.

Il n'y a rien de tel que la misère pour réveiller les souvenirs du pays natal. Aujourd'hui, dimanche, c'est la fête de mon village. A cette heure même on mange des pâtés, des tartes, des gâteaux, on boit des vins exquis, on prend du café délicieux, des liqueurs, du champagne, tandis que moi, qui n'ai pourtant commis aucun crime, je dois me coucher sans souper. Apatou, à qui je fais mes confidences, me trouve si triste qu'il se met à rire de bon cœur.

23 septembre.—N'étant pas retardés par le déjeuner, nous sommes en marche à six heures et demie. Nous nous dirigeons au sud-ouest après avoir traversé plusieurs ruisseaux qui apportent leurs eaux au Rouapir.

A neuf heures, Yami, en marche devant moi, s'arrête brusquement : il vient d'entendre un agouti. Il roule une feuille en cornet et se met à siffler avec cette espèce d'appau en imitant le cri de l'agouti; quelques instants après je vois ce gibier défiler, mais je le manque. Yami me conduit à la requête, et bientôt nous entendons du bruit dans un tronc d'arbre creux. Yami coupe un bâton et l'enfonce dans l'arbre; l'animal fait un grognement effrayant, brou..., brou..., mais ne veut pas quitter son repaire. Apatou arrive, fend l'arbre à coups de hache, et le pauvre agouti est tué à coups de bâton.

Nous faisons halte pour le faire bouillir.

Mes Indiens, bien que pressés par la faim, restent immobiles et regardent faire les femmes. Ce sont elles qui allument le feu et vont chercher de l'eau qu'elles font chauffer pour échauder l'animal; puis elles le raclent comme un petit cochon.

Ensuite l'animal est ouvert à coups de couteau, et on en retire les viscères. Un Indien prend le foie, et, l'enfilant au bout d'un bâton planté en terre, le fait rôtir à la flamme. Après quelques minutes il le trempe dans l'eau bouillante, m'en donne un petit morceau et partage le reste avec plusieurs camarades. Chacun n'en a qu'une bien petite part, mais l'Indien la savoure avec de la cassave qu'il fait tremper dans la soupe. Je remarque que les Oyampys, comme tous les Indiens, ne mordent pas comme nous dans la viande à belles dents, mais la déchirent avec les doigts et la portent à la bouche par petits morceaux.

La main gauche leur servant d'assiette, ils tiennent le morceau de cassave qui remplace le pain entre l'auriculaire et l'annulaire de la main droite, tandis que le petit morceau de viande est maintenu entre le pouce et l'index. Ils économisent du travail en n'employant qu'une main pour porter la viande et le pain à la bouche.

La cuisinière, la plus âgée des femmes, continue à faire cuire la viande, qu'elle remue de temps à autre avec une palette en bois. Elle active le feu avec une espèce d'éventail en feuilles de palmier tressées, sans craindre de m'envoyer des cendres dans les yeux, et lorsque le bouillon va s'échapper elle arrête l'ébullition en projetant avec la bouche une pluie d'eau dans la marmite.

Après une demi-heure de cuisson le gibier est partagé entre les seize convives. On fait cercle autour de la marmite, les hommes accroupis sur leurs pieds qui ne touchent le sol que par la plante, les femmes assises sur les jambes repliées sous le corps. On finit le repas en cassant les os avec une pierre pour en savourer la moelle.

Ensuite chacun allume une cigarette, et nous reprenons la route à onze heures et demie. Je marche gaillardement et pourtant mon caractère devient désagréable. Je réprimande Apatou qui a rencontré de magnifiques aras rouges et bleus, mais n'a pas pu les tirer, ayant donné son fusil à un Indien resté en arrière. Celui qui nous a montré les aras court au-devant du retardataire et apporte le fusil; mais voilà qu'il n'est pas chargé. C'est toujours la faute d'Apatou. Je me sens sous le coup d'un accès de fièvre. Nous arrivons à une heure et demie à une crique assez large appelée *Piraouiri*.

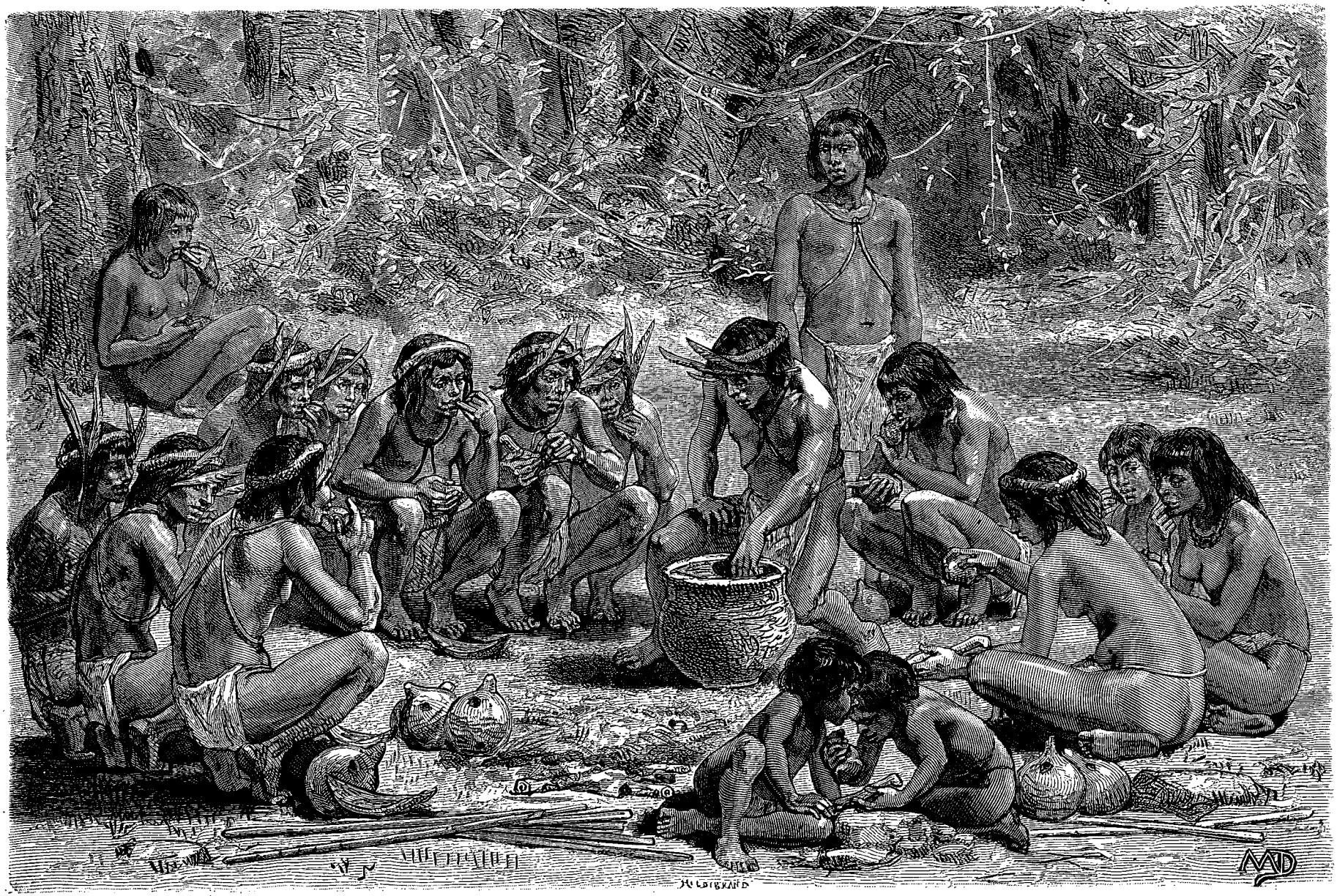
Les Oyampys s'arrêtent pour prendre un bain et faire leur toilette. Pendant que mes élégants compagnons arrangent leurs colliers et se peignent les cheveux, j'entends un oiseau qui fait *coo-coo*. Aussitôt aperçu je le tire et l'abats. Au moment où je ramassais mon gibier, un Indien furieux paraît et me dit toutes sortes de choses sans doute désagréables, bien que je ne comprenne que le mot *nicatou*, qui veut dire « pas bon ». C'est que je viens de tuer un beau hocco bien apprivoisé qui appartenait au tamouchy du village où nous arrivons à deux heures.

Il est inutile de dire que nous sommes fort mal reçus, mais je me hâte de réparer ma maladresse en payant largement le propriétaire de l'oiseau.

Acara, c'est le nom du tamouchy de ce village qui n'est composé que de quatre maisons dont une abandonnée, est un jeune homme, grand, bien fait, un joli garçon qui vit paisiblement dans son petit coin de terre avec sa mère et deux jolies petites femmes qui paraissent l'aimer tendrement.

Sa mère est grande et svelte, mais elle est affligée d'une luxation interne des orteils : ce qui constitue une infirmité assez fréquente chez les Indiens et qu'on désigne sous le nom d'*ocopi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Repas dans la forêt. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je constate que les Indiens Oyampys, comme les Roucouyennes, ont à l'état normal une déviation constante des orteils. Le pouce fortement écarté regarde toujours en dedans, tandis que le troisième, le quatrième et le cinquième sont tournés en dehors.

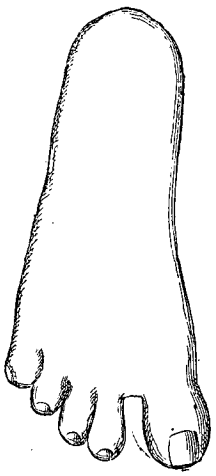
Un assez grand nombre d'entre eux ont également les jambes courbées en dedans.

Mes Indiens ne voulant pas toucher à mon hocco, parce qu'ils trouvent abominable de manger la chair d'un animal domestique, j'en fais un grand régal avec mes noirs qui paraissent très heureux de ce préjugé.

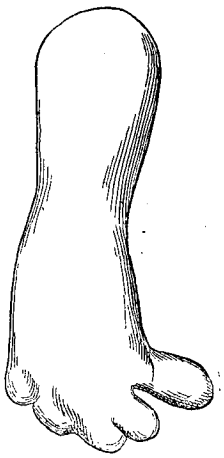
Le lendemain Apatou est de mauvaise humeur parce qu'il a mal au pied; ce n'est qu'une épine enfoncée dans le talon qu'une femme arrache avec un os effilé comme une aiguille. Il me demande à passer un jour ici parce qu'il ne peut pas marcher; je n'insiste pas pour partir, j'ai moi-même besoin de repos.

Je me sens tout étourdi et ne tarde pas à éprouver une sensation de froid, bien que le soleil soit déjà haut. Sans rien dire, car je ne veux pas effrayer mes compagnons, je vais me coucher dans un hamac qui est au premier étage de la vieille maison.

Quelques minutes après je tremble, mes dents claquent et j'éprouve une soif inextinguible. Au plus fort du frisson une des cordes du hamac casse et je tombe assis sur le plancher pourri qui menace de s'effondrer. La secousse est telle que, n'ayant plus la force de me relever, je reste là jusqu'au retour d'Apatou qui vient par hasard chercher quelque chose dans la hutte.



Pied normal des Indiens Oyampys.



Pied déformé des Indiens Oyampys.

Il amarre mon hamac, et je me recouche pendant qu'il fait des fumigations sur des charbons ardents.

Je croyais qu'il voulait désinfecter l'air, mais il me dit avoir vu un serpent se réfugier dans les feuilles de la toiture. Il est certain, dit-il, de le mettre en fuite en brûlant des graines de coton.

Enfin vers quatre heures, l'accès passé, je vais prendre un bain et je dis à mes hôtes, inquiets de ma maladie, que mon malaise n'est que passager.

25 septembre. — Je croyais exagérer en les rassurant ainsi, mais après une bonne nuit je me trouve assez valide pour me mettre en route.

Départ à sept heures vingt-cinq, route au sud-ouest. Nous continuons à traverser une infinité de cours d'eau parmi lesquels je citerai seulement la crique *Yenouparaou* que nous longeons pendant quelque temps. Dans les premiers moments de la marche, j'éprouve de la sécheresse de peau et une soif assez vive que je ne puis tarir, bien que je boive à tous les cours d'eau. Enfin vers dix heures, ayant traversé une petite montagne d'un pas accéléré, je sens la sueur perler sur mon front et alors j'éprouve un sentiment de bien-être.

En continuant notre marche nous traversons les criques *Timboraou* et *Ourouapi*, qui, comme la crique Yenouparaou, n'ont d'autre intérêt que leurs noms qui ont une signification dans la langue des Oyampys.

Yenoupa est le nom d'un fruit, le *genipa americana*, qui, lorsqu'on le coupe, noircit au contact de l'air et fournit cette couleur noir bleuâtre avec laquelle les Indiens Oyampys se bariolent tout le corps. Le mot *Timbo* est le nom du Robinia Nicou qui sert à enivrer le poisson, et *ourou* signifie cassave.

A onze heures cinquante-quatre, après avoir fait quatre heures de marche effective et vingt mille deux cents pas, nous nous arrêtons à une habitation dont le chef s'appelle Kinoro; c'est le nom d'un ara rouge qui a des taches jaunes sur les ailes (*Ara Canga*).

Je passe l'après-midi à observer mes hôtes et à apprendre leur langue. Je remarque un vieillard qui par exception porte la barbe, c'est-à-dire quelques rares poils noirs et assez durs au-dessus de la lèvre supérieure et du menton. Cet homme, avec sa barbe tout à fait insérée comme celle de la race asiatique, avec ses pommettes saillantes, son teint jaune, ses yeux obliques et légèrement bridés en dehors, ressemble à un Chinois.

Les Indiens ont l'habitude de s'épiler de la manière suivante. Ils saisissent le poil entre une lamelle de bambou et le pouce et l'arrachent ou le cassent en faisant un mouvement de bascule.

Les Oyampys portent les cheveux très longs et flottants, mais coupés carrément sur le front à la hauteur de l'arcade sourcilière. Les femmes se coiffent absolument de la même manière que les hommes, mais elles ne mettent jamais de couronnes pour maintenir leurs cheveux.

Je m'amuse à reproduire les figures et les arabesques dont sont couverts les gens du village. Elles présentent beaucoup d'analogie avec les gravures de la roche Timéri du Maroni. Il me vient ensuite l'idée de tailler un morceau de charbon et de le donner au capitaine Jean-Louis en le priant de dessiner sur mon cahier, qu'il nomme *caréta*, tandis qu'il appelle les dessins qu'il exécute *coussiouar*. Jean-Louis ne sait guère dessiner. Au contraire le jeune Yami me fait rapidement, non plus avec du charbon, mais avec un crayon, des dessins d'homme, de chien, de tigre, enfin de tous les animaux et diables du pays.

Un autre Indien reproduit toutes sortes d'arabesques qu'il a l'habitude de peindre avec la genipa.

Ayant donné quelques aiguilles à mes dessinateurs,

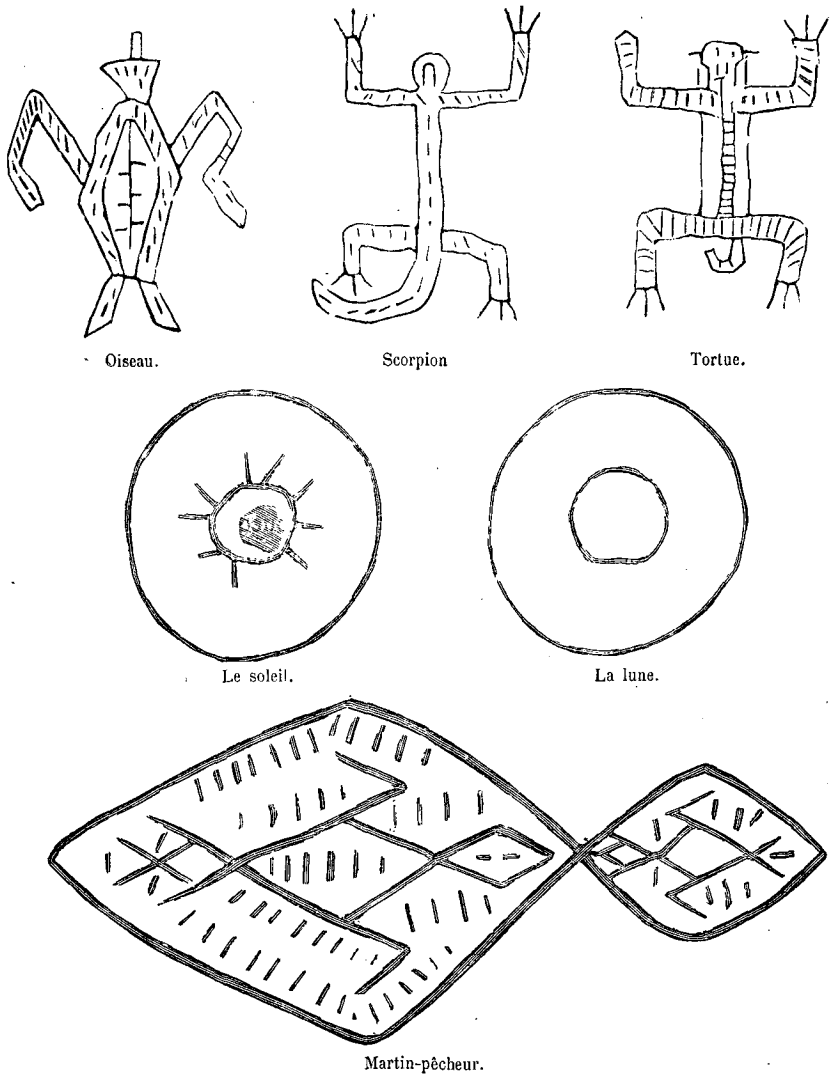
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est à qui me demandera un crayon pour noircir du papier. Je vois que ces sauvages qu'on accuse d'être absolument ignorants des beaux-arts dessinent tous avec une facilité extraordinaire ; les femmes elles-mêmes, que les voyageurs ont l'habitude de décrire comme des bêtes de somme, me demandent également des crayons pour gagner quelques aiguilles en reproduisant les dessins qu'elles ont l'habitude d'exécuter sur leurs poteries.

Pendant que nous nous livrons à ces études un chien arrive au milieu de nous. Il remue la queue et se met à caresser son maître en ayant l'air de l'engager à le suivre. Apatou, qui a entendu dire que ce chien est très habile à la chasse du pakira, m'engage à aller dans le bois avec l'Indien.

Après dix minutes de marche le chien entre dans un terrier de tatou. Nous entendons des aboiements et des grognements : c'est le chien qui est aux prises avec le pakira ; enfin celui-ci sort du cul-de-sac dans lequel il est traqué, et Apatou le tue raide d'un coup de sabre qu'il lui assène sur la tête. Le chien paraît

DESSIN DES OYAMPYS.



Oiseau. Scorpion Tortue.

Le soleil. La lune.

Martin-pêcheur.

radieux de son exploit, bien qu'il ait reçu quelques coups de boutoir qui l'ont blessé au cou.

Le pakira (*Dicotyles torquatus*), appelé aussi pécari à collier, à cause d'une raie blanche qu'il porte au niveau des épaules, est un des gibiers les plus savoureux de l'Amérique du Sud. N'ayant pas d'odeur prononcée il donne la meilleure soupe qu'on puisse faire en voyage. Je fais distribuer tout le corps pour le repas du soir et je garde la tête pour le lendemain matin.

Stuart, qui est devenu mon cuisinier, allume du feu à deux heures du matin et fait bouillir cette tête jusqu'au jour dans une grande marmite de campement en fer battu qui constitue toute notre batterie de cuivre.

26 septembre. — Nous prenons notre repas au lever du soleil, suivant l'usage que nous avons adopté en nous conformant aux mœurs des indigènes. Les Oyampys en voyage font deux bons repas, un avant le départ, l'autre le soir. En route on grignote seulement vers midi un morceau de cassave trempé dans l'eau fraîche d'une crique et un peu de viande boucanée, si par hasard il en reste du repas du matin.

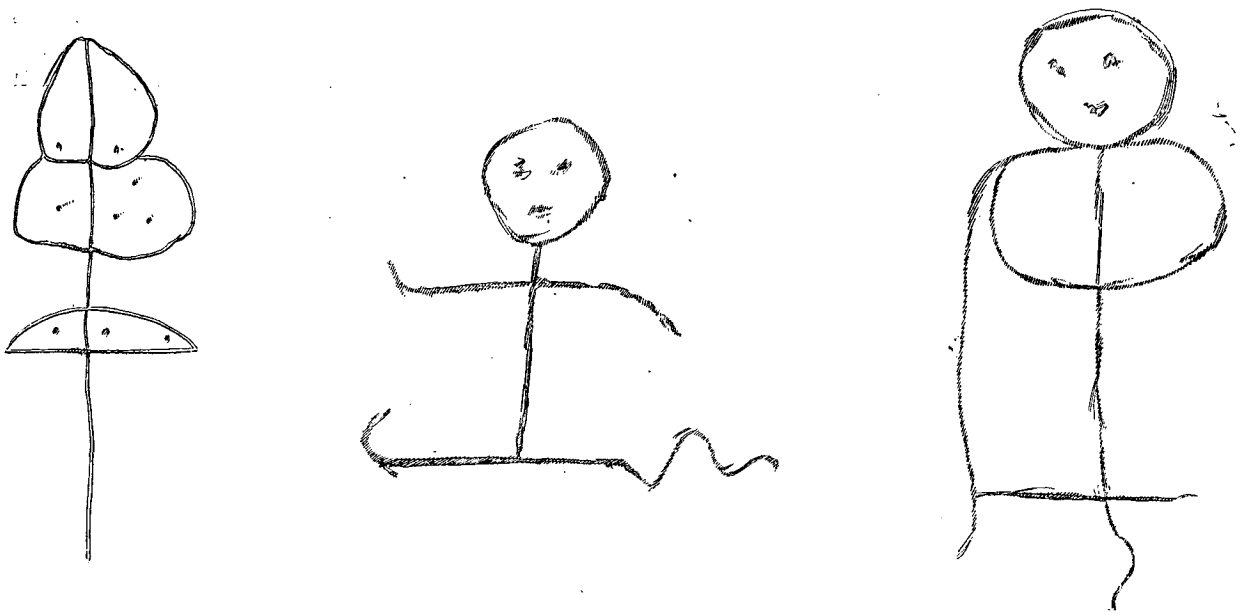
Partis à six heures et demie du matin nous arri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vons à une habitation isolée. Nous trouvons un homme seul avec des femmes. Il nous informe que nous ne sommes pas éloignés d'un village plus important.

Nous nous arrêtons quelque temps pour manger un melon très rafraîchissant et ramasser quelques haricots à graines très larges cultivés autour des habitations. Nous regrettons de ne pouvoir en recueillir que quelques poignées, car depuis notre départ nous n'avons pas mangé de légumes : notre nourriture a été exclusivement composée de cassave, de viande ou de poisson bouilli avec l'achi traditionnel.

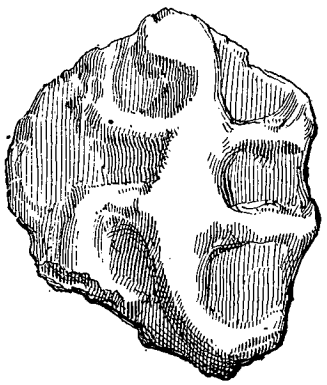
Je me procure aussi un hamac qu'une femme vient



Gravures sur la roche Timéri (voy. p. 76).

d'achever et m'offre d'échanger contre un couteau. Le lit portatif des Indiens Oyampys est tissé de coton comme celui des Roucouyennes, mais il est à mailles plus serrées.

J'ai le plaisir d'acheter un *couyou*, qui est une fort belle curiosité ethnographique. Ce vêtement est appliqué entre les cuisses par le milieu, tandis que les extrémités passées sur une petite ceinture en coton tombent en avant et en arrière. Il mesure un mètre quarante de long et sa largeur est trente-quatre centimètres au milieu et quarante-cinq aux extrémités. Fait de coton blanc, il est orné de raies noires formant des arabesques et de franges tombant aux quatre coins. La coloration noire est obtenue au moyen d'une infusion faite avec la feuille d'une liane dans laquelle on trempe les fils de coton avant de procéder au tissage. La perfection de ce tissu exécuté par des gens absolument sauvages ne le cède en rien aux travaux fabriqués dans nos ateliers.



Gravure sur la roche Timéri (voy. p. 76).

A neuf heures, après avoir parcouru une distance totale de dix mille pas, nous arrivons à l'habitation du tamouchy *Tapiira*, où il y a une vingtaine d'habitants. Le capitaine Jean-Louis nous avait dit que nous trouverions là des hommes pour nous montrer le dégrad du Rouapir et nous conduire jusqu'au pays des Roucouyennes, mais les Indiens que nous rencontrons nous disent qu'il n'y a pas de canots au dégrad, que par conséquent il est inutile d'aller jusque-là puisqu'il nous sera impossible de descendre cette rivière.

Les braves gens pensaient que ces arguments suffiraient pour nous faire retourner à l'Oyapock, mais je leur dis que s'ils ne veulent pas nous conduire au Rouapir, nous irions quand même et quitterions leur village sans leur donner de couteaux.

Enfin, après avoir délibéré longtemps, cinq d'entre eux se décident à m'accompagner à un dégrad où nous trouverons des arbres dont l'écorce se détache facilement; l'un d'eux avoue connaître la fabrication des pirogues en écorce.

Je passe l'après-midi à monter dans les *oka*, c'est-à-dire les carbets, pour amasser des vivres. J'ai beaucoup de peine à recueillir un peu de cassave, des bacoves, du maïs et une portion de singe boucané.

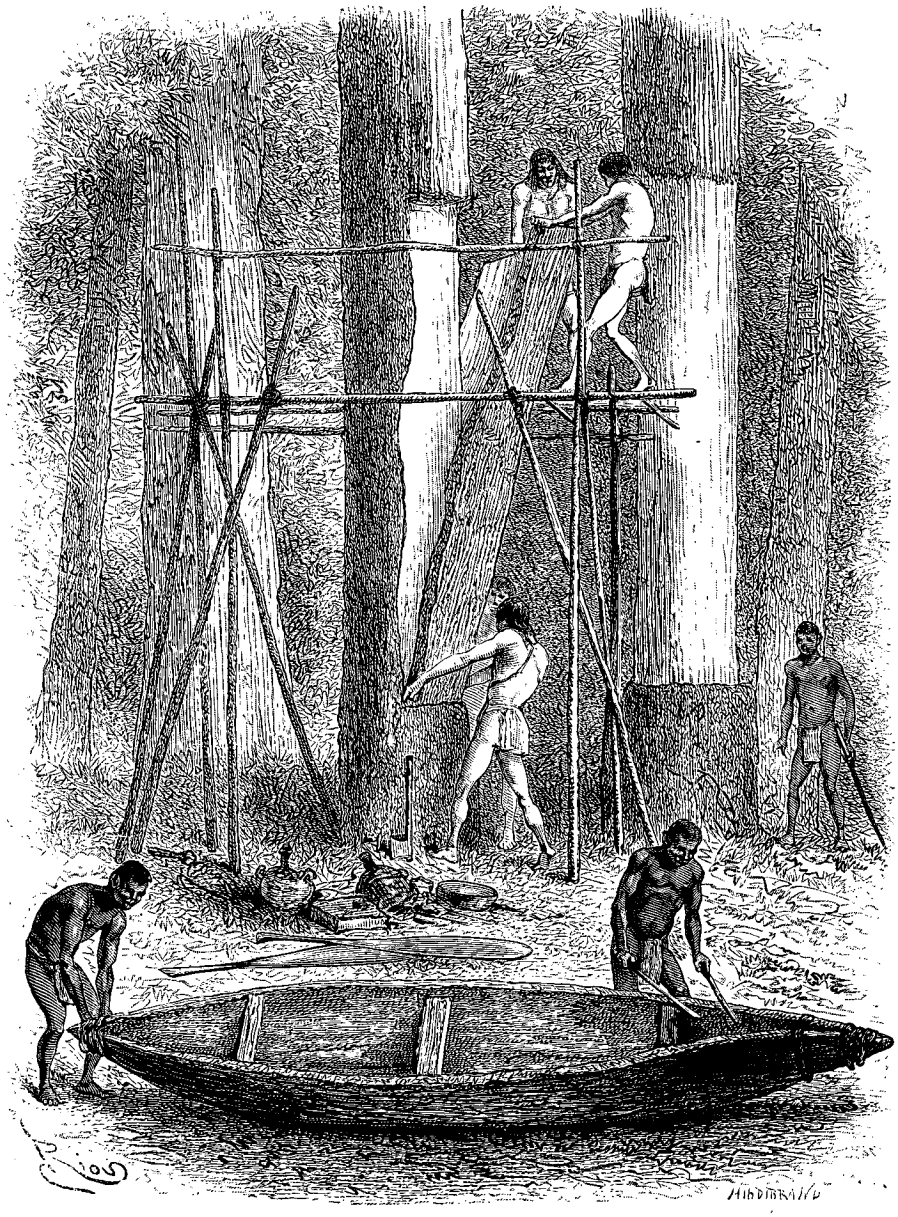
Je ne suis malheureusement pas secondé par mes noirs qui passent leur temps à se quereller au sujet de la cuisine. Stuart boude comme un enfant parce que nous n'avons à manger que de la viande d'une espèce de daim appelé cariacou, qui à Surinam passe pour donner le *cocobé*, c'est-à-dire la lèpre. Je dors

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu pendant la nuit à cause de la fièvre et de l'inquiétude de voir ma mission échouer par le mauvais vouloir des Oyampys qui veulent nous empêcher de porter nos objets d'échange dans le pays des Roucouyennes.

Je vais m'asseoir à côté d'un Indien qui fait du feu en roulant vivement un roseau dans une cavité creusée dans une tige de roucou. En cinq minutes il enflamme un morceau d'étoupe ou d'amadou placé dans une échancrure située sur le bord de l'excavation qu'un Indien a faite sous son hamac.

J'allume une cigarette et passe une heure à causer et à regarder les étoiles. Mon compagnon me montrant les Pléiades me demande comment elles s'appellent, et me dit que dans sa langue elles se nomment *Eïou*.



Manière de faire un canot (voy. p. 80). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Les Pléiades sont connues de tous les indigènes de la Guyane française ; ils saluent avec joie leur retour à l'horizon parce qu'il coïncide avec le commencement de la saison sèche. Leur disparition qui a lieu vers le mois de mai est accompagnée d'une recrudescence de pluies qui rend les cours d'eau tellement impétueux que la navigation est absolument impossible.

Les Bonis, qui appellent les Pléiades *Sebita*, prétendent que les serpents cessent d'être venimeux au moment de la disparition de ces étoiles.

M'étant couché à quatre heures du matin, j'ai beaucoup de peine à me réveiller, et pour me donner de l'entrain je suis obligé d'aller prendre un bain glacé dans la crique voisine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers neuf heures j'entends un bruit sourd qui ressemble au choc d'une hache contre un arbre. Nous étant portés dans cette direction, nous apercevons un gros singe noir, un couata assis sur une branche, qui tient un fruit dur entre les deux mains, et essaye de le briser en frappant sur l'arbre. Cet animal étant très occupé à cette opération, nous pouvons l'observer à notre aise. Apatou me fait remarquer qu'il ne donne que deux coups de suite, tandis que les hommes frappent à coups redoublés. L'imperfection de ses mains ne lui permettant pas de maintenir le fruit avec solidité, il est obligé d'interrompre le choc pour ressaisir l'objet qui risque de s'échapper.

Ce fruit est connu de nos créoles sous le nom de *canari macaque*, c'est-à-dire marmite de singe. Il est produit par un arbre connu des naturalistes sous le nom de *lecythis grandiflora* (Aubl.).

Ayant détaché le couvercle de la marmite, nous trouvons dans l'intérieur des amandes savoureuses, mais qui ne valent pas les fruits du *bertholetia*.

Nous atteignons le Rouapir vers onze heures.

Au total, de l'Oyapock au Rouapir, nous avons fait cent cinquante-six mille pas indiqués par les oscillations du podomètre. En estimant la longueur du pas moyen à soixante-dix centimètres[1], cela fait une distance de cent dix kilomètres que nous avons parcourus dans une marche effective de trente-cinq heures (environ trois kilomètres à l'heure).

Sur cette distance nous avons perdu trois heures (neuf kilomètres) parce que nos guides nous ont fait faire des détours pour visiter des villages. A vol d'oiseau il y a soixante-six kilomètres environ du dégrad des Banarés au point où nous embarquons sur le Rouapir. La direction générale est sud-ouest.

Ce trajet est plus long que celui que nous avons parcouru à notre premier voyage entre le Maroni et l'Apaouani (vingt-sept heures et cinquante-quatre kilomètres à vol d'oiseau); mais il est plus facile parce que le terrain est beaucoup moins accidenté et qu'on n'y est pas exposé à mourir de faim.



L'arouma qui sert d'osier aux Indiens (voy. p. 71).
Dessin de Tournois, d'après nature.

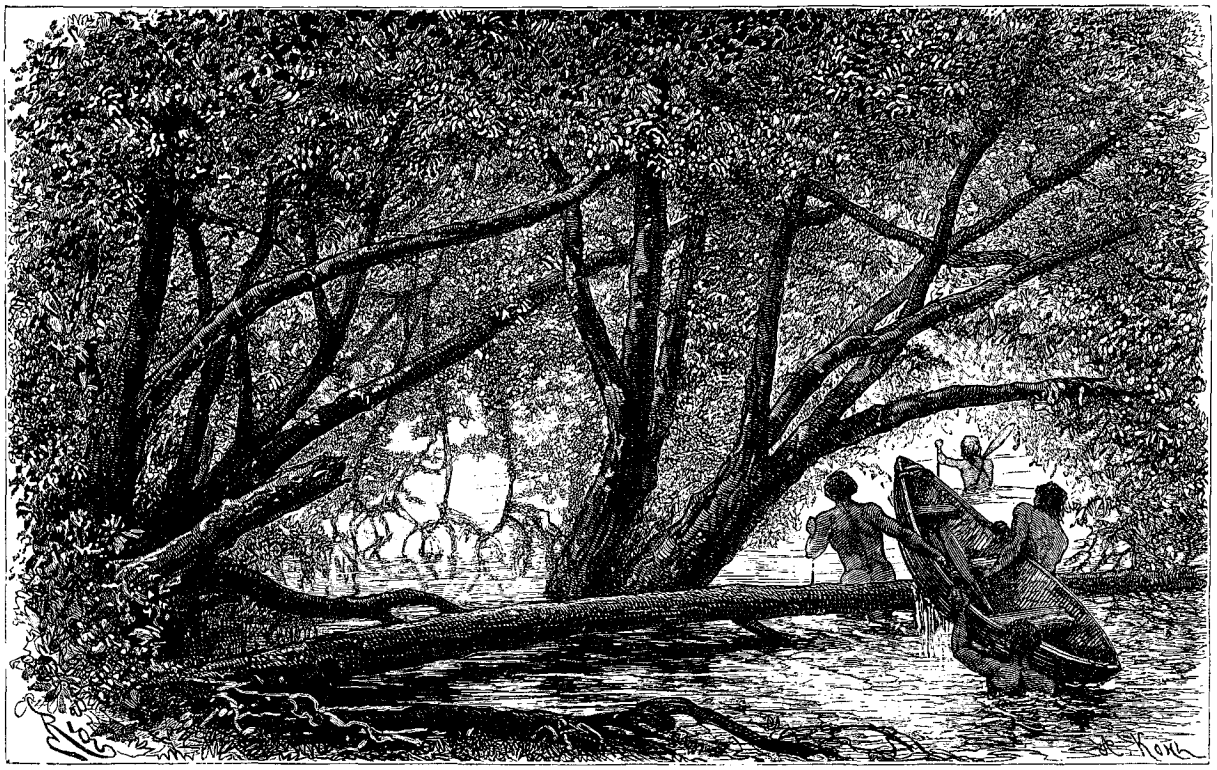
En arrivant au dégrad, je vois deux Indiens que j'avais envoyés en avance occupés à manger. Ils paraissent très désolés en me disant qu'ils n'ont pas trouvé d'écorce pour faire un canot. Connaissant leur mauvaise volonté, je vais moi-même avec Apatou faire des recherches dans les terrains marécageux qui longent le Rouapir, et cinq minutes après nous trouvons un gros arbre bien droit et dont l'écorce paraît se détacher facilement. Les Indiens, obligés de s'exécuter, font autour de l'arbre un échafaudage élevé de cinq à six mètres et se mettent immédiatement à tailler un grand morceau d'écorce de forme ovalaire qui se détache d'une seule pièce et sans déchirure. Le tégument de cet arbre mis à terre et plié en forme de canot est cousu avec des morceaux de lianes aussi facilement que s'il s'agissait d'un cuir de bœuf. On termine le travail en fixant en travers des bâtons qui serviront de bancs. Enfin, en moins de quatre heures, nous avons une embarcation qui ne vaut certainement pas une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais qui est au moins suffisante pour atteindre un port peu éloigné où nous trouverons des canots.

Docteur J. Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. La longueur du pas moyen n'égale pas soixante-dix centimètres. J'ai dû exagérer ce chiffre pour compenser les pas mal accentués qui ne sont pas indiqués par le podomètre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation sur le Rouapir (voy. p. 82). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE [1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

XI

Une race qui s'éteint. — Piqué par un scorpion. — Suicide de cet insecte. — Un voyageur qui n'est malade que dans ses moments de loisir. — Fuite des porteurs. — Un canot au fond de l'eau ; un autre avarié. — Un passage à coups de hache. — Brûlés par le suc d'un arbre. — Pêche de l'aymara. — Une tonnelle. — Indien blessé. — Honoré. — Raccommodage des canots. — On trouve des cordages et de l'étoupe dans la forêt. — Terrains noyés pendant la saison des pluies. — Toujours la hache à la main. — Déception. — Nouvelle espérance. — Un nid de mouches à miel. — Oasis au milieu du grand bois. — Le repas des serpents. — Guêpes comestibles. — Nouvelles difficultés. — Découragement. — Murmures. — La dernière cigarette.

La population de l'Oyapock diminue d'une manière effrayante si nous devons comparer les faits que nous avons observés avec les récits des anciens voyageurs. Bodin, qui n'a remonté l'Oyapock que jusqu'aux Trois Sauts, estime la population qu'il a vue à cinq mille âmes, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'à ses sources et en parcourant le pays qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de la rivière Kou, nous n'avons pas compté plus de deux cents Indiens.

Si cette décroissance continue, il ne restera bientôt plus d'Indiens Oyampys. Déjà les Acoquas visités par les RR. PP. Grillet et Béchamel ont disparu complètement. D'autres tribus sont sur le point de s'éteindre ; ainsi les Émerillons ne comptent pas aujourd'hui plus de cinquante personnes, et les Aramichaux, qui étaient assez nombreux dans la rivière Araoua pour soutenir la guerre avec les Roucouyennes, ne sont plus représentés aujourd'hui que par un seul individu qui s'est éloigné de sa rivière pour demander l'hospitalité aux Galibis du bas Maroni.

Un journal des Missions catholiques françaises estime que la population comprise entre l'Oyapock et l'Amazone, c'est-à-dire dans le territoire contesté entre la France et le Brésil, n'est pas de moins de deux

1. Suite. — Voy. pages 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cent mille habitants. Si l'on doit juger par analogie et d'après ce qu'a vu Apatou, qui au retour du Para a relâché en plusieurs points de cette contrée, nous ne croyons pas que la population soit supérieure à deux ou trois mille habitants.

28 septembre. — Nous passons la nuit dans un vieil ajoupa où j'ai fait mettre tous mes bagages à l'abri. Le matin, en passant la manche de mon paletot de laine, j'éprouve tout à coup une douleur atroce à l'extrémité de l'index. Quelle est la bête qui m'a piqué? Est-ce un serpent ou une araignée-crabe? En tout cas j'ai si mal que je pousse un cri aigu qui fait accourir Apatou. Ayant lavé la piqûre avec de l'acide phénique, je fais faire une enquête dans la manche de mon paletot où l'on trouve un gros scorpion noir. Mes hommes vont le tuer, mais j'intercède pour qu'on lui conserve la vie afin de faire une expérience physiologique. Les voyageurs ont dit et répété que le scorpion environné de feu ne manquait jamais de se suicider en se piquant lui-même avec ses dards venimeux. Apatou fait un cercle avec des charbons incandescents, saisit le scorpion près de la queue pour ne pas être piqué et le place au centre du foyer. Deux secondes après, l'animal fait un mouvement convulsif et tombe comme foudroyé. Cette contraction violente qui précède la mort est bien accompagnée d'un relèvement de la queue, mais ce mouvement n'est pas assez étendu pour déterminer une piqûre à la tête.

Nous passons la journée à faire une deuxième pirogue et à charger nos bagages.

29 septembre. — J'ai eu la fièvre toute la journée d'hier, mais, après un bain pris dans les eaux noires du Rouapir, je me suis trouvé à mon aise et j'ai dormi comme un bienheureux.

N'est-ce pas une chance extrême pour un voyageur de n'être malade que dans ses instants de loisir?

J'ai été indisposé pendant tout le temps qu'on préparait mes canots, et voilà qu'aujourd'hui, au moment de m'aventurer dans des régions inconnues, je jouis d'une santé parfaite.

En me réveillant au jour, c'est-à-dire à six heures du matin, je vois mes porteurs s'en aller d'un pas accéléré. Je saute à terre et m'approche d'un Indien qui plie son hamac pour s'enfuir avec les autres. Le nommé Couassi, se sentant dans l'impossibilité de fuir, car il redoute le fusil que je porte sur l'épaule, s'exécute de bonne grâce pour remplir ses engagements.

Nous distribuons les bagages dans les deux canots et nous nous mettons en route.

A une distance de quatre cents mètres, le Rouapir, qui paraissait navigable, est obstrué par de gros arbres qui barrent le passage. Le premier est si gros qu'il serait impossible de le couper. Hopou et Stuart, qui sont dans la première pirogue, descendent à l'eau et hissent leur embarcation en la poussant par derrière. Arrivée au milieu de l'obstacle elle bascule, et, tombant dans l'eau sous un angle trop grand, disparaît aussitôt avec tous les bagages. Heureusement que le courant est nul et que la profondeur ne dépasse pas un mètre cinquante. Nous ne tardons pas à retrouver tous les objets qui avaient disparu.

Mon embarcation manœuvrée habilement par Apatou, qui la reçoit sur ses épaules au moment où elle retombe, éprouve pourtant des avaries assez sérieuses; l'écorce écrasée en frottant sur le tronc d'arbre a subi une déchirure qui laisse pénétrer l'eau. Nous sommes obligés de nous arrêter une heure pour mettre une pièce d'écorce à notre canot qu'Apatou répare comme un vêtement déchiré.

Les autres arbres doivent être coupés à la hache, ce qui demande de longues heures de travail et des efforts inouïs de mon équipage.

Plus loin nous trouvons de petits arbres dont les branches fortement inclinées sur la rivière et se donnant la main d'une rive à l'autre empêchent la circulation.

Elles tombent sous les sabres d'abatis de mes quatre vigoureux compagnons, mais elles laissent échapper un suc blanc laiteux qui nous brûle les bras et la figure au plus léger contact.

Apatou déclare que le canotage de cette rivière est plus difficile qu'une navigation dans la forêt vierge lorsque les terres sont inondées.

A cinq heures du soir il faut songer à choisir un lieu de campement; mais les rives sont si basses, si marécageuses que nous devons naviguer jusqu'à la nuit avant de trouver un endroit propice pour nous arrêter. Mes hommes entraînés dans la lutte n'ont pas songé à leur nourriture, et n'ayant ni poisson, ni gibier, nous sommes obligés de nous coucher après avoir soupé d'un peu de cassave trempée dans l'eau.

Je dormais déjà d'un profond sommeil lorsque j'entends un cri d'allégresse du noir Hopou. A la lueur d'un tison je vois notre Oyampys qui donne des coups de sabre sur un animal qui se débat à terre; il tue un aymara, excellent poisson pesant cinq kilogrammes, qu'il a ramené au bout d'un gros hameçon que je lui ai donné la veille.

Tout le monde est bientôt debout. L'un va chercher de l'eau dans la marmite, l'autre écaille le poisson avec son sabre, le fend par gros quartiers, et nous attendons avec impatience le moment de la cuisson.

L'aymara, qui a beaucoup d'analogie avec nos carpes d'Europe, se tient volontiers dans les eaux calmes. Il se promène la nuit, tandis que pendant la journée on le trouve couché au fond de l'eau, quelquefois sur un tronc d'arbre, le plus souvent sur des feuilles ou de la vase formant un petit banc près de l'embouchure d'une petite crique.

Les Indiens ont l'habitude de le prendre avec une flèche, mais on peut le saisir avec un gros hameçon auquel on suspend de la viande ou une petite grenouille. A défaut de ce dernier appât qui est le meilleur, mon Indien s'est servi tout simplement d'un morceau d'écorce de taouari écrasée à coups de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâton. Le poisson stupide s'est laissé prendre en voyant traîner dans l'eau ces filaments rougeâtres qui ont à peu près l'apparence des fibres musculaires.

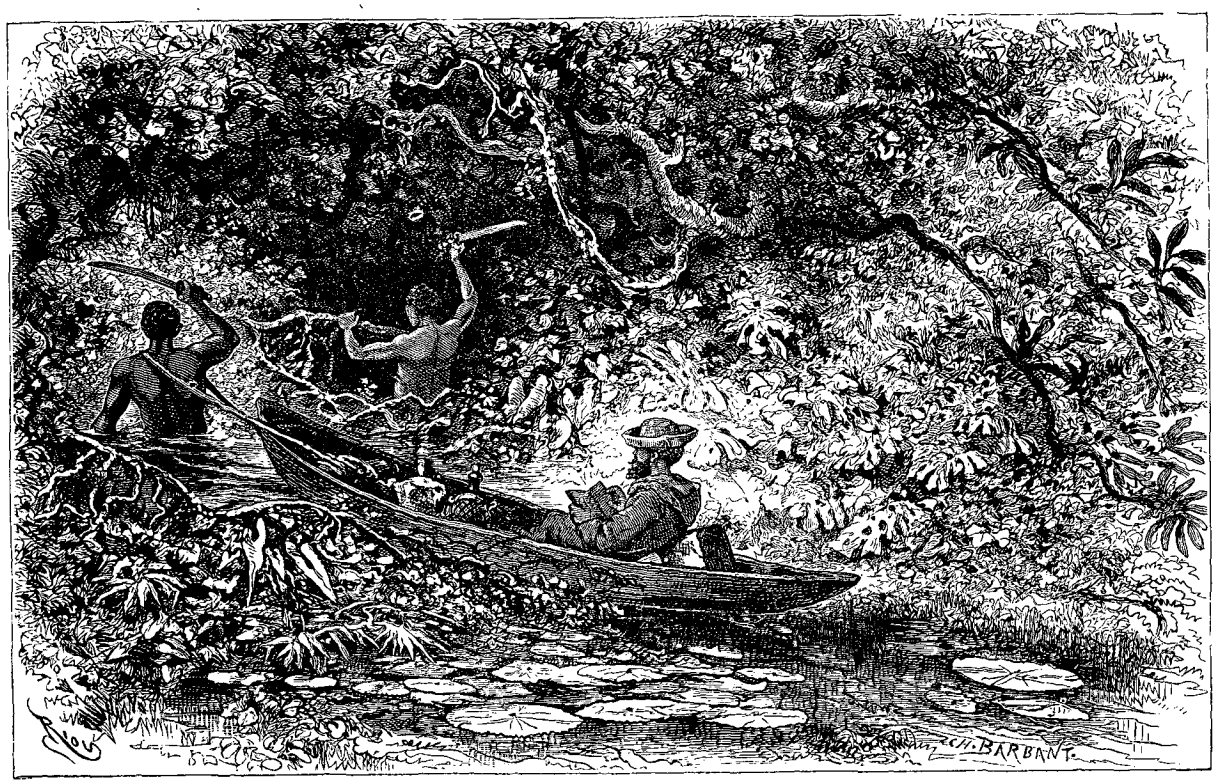
J'oubliais de dire que mon Indien a employé également un stratagème connu en Europe. Il a eu soin de faire un petit feu sur la rive où il avait tendu ses cordeaux.

L'aymara se nourrit principalement de poissons, de grenouilles et de petites tortues. Quoique moins vorace que le piraï, il lui arrive parfois de donner un coup de dent à la main d'une femme qui lave du gibier à la rivière.

30 septembre. — La marche est encore plus difficile que la veille. Nous ne cessons de rencontrer ces arbres malfaisants aux arcades pittoresques et aux racines adventives qui se terminent par un chevelu inextricable. Apatou dit qu'il faut sortir au plus vite de ce mauvais pas, car il voit que les eaux baissent considérablement. En effet, ces radicelles qui devraient être immergées sont à un mètre au-dessus du niveau de l'eau.

Occupé à relever le tracé de la rivière, je suis exposé à me heurter tantôt contre des branches, tantôt contre ces racines qui laissent tomber du limon desséché et des milliers d'insectes désagréables.

Dans l'après-midi le paysage change tout à fait. A ces arceaux pittoresques succède un fouillis formé par des lianes entremêlées au milieu desquelles le chemin disparaît complètement. Il faut redoubler d'efforts pour faire une tranchée.



Il faut redoubler d'efforts pour faire une tranchée.— Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Au premier coup de sabre nous voyons un serpent réveillé en sursaut qui fuit comme un éclair.

Sur une distance de cinquante mètres nous sommes obligés de creuser une véritable tonnelle que nous mettons deux heures et demie à franchir.

Les hommes sont obligés de se relayer dans ce travail difficile ; les embarcations se remplacent à tour de rôle pour frayer la route.

Couassi, qui met beaucoup d'ardeur à la besogne, se fait une profonde entaille sur le genou et est forcé d'abandonner la partie. Je récompense son zèle en lui faisant cadeau du sabre qui l'a blessé.

Après onze heures de lutte opiniâtre contre cette folle végétation, nous trouvons une éclaircie où nous jugeons à propos de nous arrêter pour y passer la nuit.

Pendant que nous faisons bouillir un maigre honoré (*botorus tigrinus*) que j'ai tué dans la journée, Couassi, malgré sa blessure, se met à pêcher avec les viscères de cet oiseau qu'il emploie comme appât.

L'honoré, remarquable par sa maigreur, son air efflanqué, est très commun dans les rivières de la Guyane. Il se nourrit de petits poissons qu'il prend dans les endroits peu profonds, fuyant à l'approche d'un canot ; il ne vole pas loin : on le voit se reposer tantôt sur une roche, tantôt sur un tronc d'arbre penché sur la rivière.

En moins d'une heure, Couassi a lancé sur la berge trois gros aymaras qu'il a tués à coups de sabre. Cette capture me fait un grand plaisir puisqu'elle nous donne des vivres pour trois repas. Demain je n'aurai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

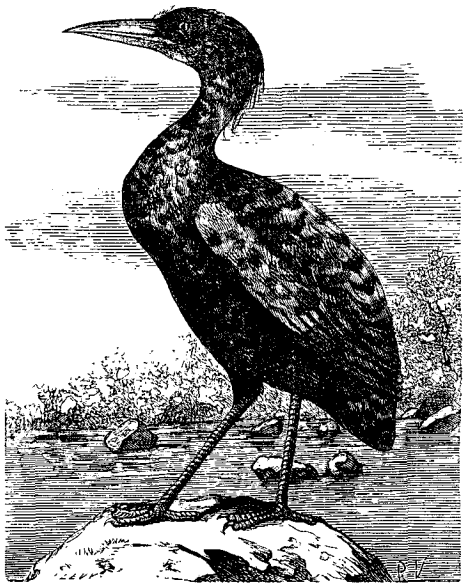
pas l'esprit inquiété en songeant à l'alimentation de mon équipage.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que depuis notre embarquement nous avons parcouru une distance totale de neuf kilomètres en descendant le Rouapir.

Ayant travaillé deux grandes journées pour parcourir ce trajet, nous n'avons pas fait en moyenne plus de cinq cents mètres à l'heure.

Ce qui nous désole, c'est que plus nous allons, plus nous trouvons de difficulté, puisque le premier jour nous avons avancé de cinq kilomètres en huit heures, tandis que le deuxième il nous a fallu onze heures pour quatre kilomètres. Notons que le baromètre marque sept cent trente-neuf millimètres.

1er octobre. — Au moment du départ nous nous apercevons que nos canots d'écorce font tellement d'eau qu'il est impossible d'aller plus loin sans faire de sérieuses réparations. C'est en vain qu'Apatou leur met des pièces qu'il coud avec des racines adventives que lui fournit une plante appelée *mami* par les Roucouyennes et *camina* par les nègres Bonis. Cette espèce de philodendron que l'on rencontre dans toute l'Amérique équatoriale est connue de tous les Indiens, qui s'en servent en guise de corde pour haler leurs canots à travers les chutes. Plus flexible que l'arouma elle est également employée en vannerie par les Galibis et les Roucouyennes[1].



Le Butor honoré (voy. p. 83).
Dessin de R. Valette, d'après nature.

Nous regrettions de ne pas trouver d'étoupe pour obstruer les fissures, lorsque Couassi, qui marche un peu malgré sa blessure, nous apporte une grande bande d'écorce épaisse qu'il vient d'arracher à un grand arbre, le *bertholetia excelsa*, que les Hollandais appellent *toca* et qui fournit une graine que les Brésiliens expédient en Europe sous le nom de *castaña*. Cette amande, qui est très prisée des singes et des Indiens, est employée par les confiseurs français et anglais sous le nom de noix du Brésil.

Couassi coupe un morceau de cette écorce, la dresse sur le sol, et frappant sur l'extrémité libre à coups de bâton il en dégage les fibres textiles qui servent admirablement à boucher les derniers trous de nos embarcations.

Pendant que mes hommes font ces réparations, je pars le fusil sur le dos pour faire une reconnaissance. Je remarque que le terrain des alentours est très ondulé; il semble avoir été ravagé par les eaux qui ont levé la terre dans toutes les parties où elle n'était pas abritée par un arbre ou retenue par une racine. Nous voyons une infinité de petits canaux se coupant dans tous les sens qui sont remplis de limon à moitié desséché.

C'est la région la plus malsaine que nous ayons jamais vue. Hâtons-nous de la quitter au plus vite.

Vers dix heures, la rivière se divisant en trois branches, nous nous engageons dans celle dont le débit paraît le plus considérable, mais bientôt nous trouvons des troncs d'arbres et une végétation si touffue que nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Apatou est allé en reconnaissance et pense que le bras droit est le plus favorable à la navigation. Nous y étant engagés, nous ne tardons pas à trouver les mêmes difficultés; c'est toujours la hache ou le sabre à la main qu'il faut se créer un passage.

Vers midi je remarque que la rive droite change d'aspect; elle est plus élevée et ne présente plus les sillons des terres noyées pendant la saison des pluies. Bientôt nous rencontrons quelques roches granitiques qui accélèrent le courant des eaux et nous apercevons sur la rive droite l'embouchure d'une petite crique appelée Rouassaour.

La rivière est complètement dégagée, nous marchons très vite, entraînés par le courant et par les vigoureux coups de pagayes de mon équipage qui est radieux d'être sorti de ce pasdifficile.

Notre allégresse n'est pas de longue durée. La rivière se redivisant pour former des îles se laisse de nouveau envahir par cette végétation impitoyable qui semble vouloir nous enfermer dans cette région pestilentielle.

Mes hommes, révoltés contre cette nature ingrate, frappent et frappent à coups redoublés comme des guerriers dans la fureur du combat.

Enfin nous revoyons une éclaircie. Apatou distingue un carbet abandonné sur la rive droite. C'est une nouvelle lueur d'espérance puisque nous atteignons une région qui est accessible à l'homme.

2 octobre. — Pendant la nuit j'ai remarqué un bourdonnement dans le voisinage. Je croyais que c'était une chute qui se trouvait en aval, mais Apatou me dit que ce sont des mouches à miel.

Au lever Apatou prend sa hache et va couper l'arbre. Le nid étant tombé à terre, j'ai peur de me faire piquer en recueillant du miel; mais « ne crains rien, me dit mon guide, les mouches sont parties. »

En effet l'essaim affolé par la chute de l'arbre s'est

1. Cette plante, qui forme de beaux massifs, est représentée page 55.

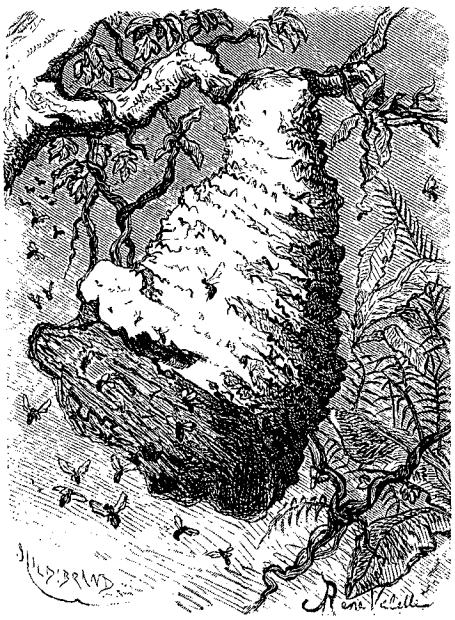
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevé à une grande hauteur où on le voit tournoyer.

La charpente du nid est composée d'une substance grise dont l'aspect et la consistance sont identiques à celles du papier buvard. Nous avons le regret de ne pas y trouver de cire, ce qui nous serait utile pour calfater notre canot, mais les alvéoles contiennent un mets exquis qui est très recherché des Indiens. Ceux-ci ne se contentent pas de savourer le miel, ils mangent également les larves blanches qui sont dans les alvéoles.

Hopou, voulant faire comme Couassi, mord à pleines dents dans un rayon ; mais nous le voyons faire aussitôt une grimace épouvantable parce qu'il s'est piqué à la langue ; il n'a pas remarqué que l'Indien qui mange les larves a soin de les extraire délicatement avec le pouce et l'index et de les tuer avant de les introduire dans la bouche.

Quelques instants après le départ, j'aperçois une petite île recouverte de graminées. Ce petit pré me paraît charmant parce que depuis le commencement du voyage nous n'avons pas vu un seul point de la rive qui ne fût envahi par des arbres ou au moins des arbrisseaux entremêlés de lianes. Une pelouse au milieu des forêts vierges de la Guyane est aussi rare qu'un arbre dans les steppes de la Russie et les pampas de la Patagonie.



Nid de guêpes. — Dessin de R. Valette, d'après nature.

Au moment où je reposais mon regard sur cette riante verdure, je découvre un serpent très effilé ayant plus de deux mètres de longueur, remarquable par des taches jaunes et noires (*spilotes variabilis*). Couassi m'ayant dit qu'il n'était pas venimeux, nous nous en approchons pour l'observer à notre aise. Il est en train d'avaler un rat dont la queue sortant de sa bouche fait des mouvements désespérés. Ce reptile qui se nourrit d'oiseaux, de batraciens et de petits mammifères, n'enroule pas sa proie pour la tuer comme les grandes couleuvres de la Guyane (*eunectes murinus*). Se jetant dessus avec la rapidité de l'éclair, il la saisit avec les dents et l'avale sans la tuer. La couleuvre arrête sa proie de la même manière, mais avant de l'ingurgiter elle ne manque jamais de la broyer entre ses anneaux constricteurs.

A neuf heures la rivière reprend son aspect des jours précédents ; ce sont les mêmes arbres recourbés, les mêmes tonnelles qu'un poète qualifierait de pittoresques, mais que je trouve affreuses.

Au premier coup de hache donné par Apatou j'éprouve une douleur vive sur la paupière ; je viens d'être piqué par une méchante guêpe dont j'aperçois le nid au-dessus de ma tête. Apatou s'empresse de couper l'arbre pour faire tomber le nid à la rivière. Cette ruche a plus d'un mètre de hauteur, les rayons qui ne renferment jamais de miel sont occupés par des larves que Couassi s'empresse de dévorer avec de la cassave.

Cette guêpe, commune dans toute la Guyane, est très appréciée par les Roucouyennes qui l'appellent *ocomo*.

A trois heures nous sommes arrêtés par un gros tronc d'arbre que mes hommes épuisés mettent plus d'une heure à couper.

Pendant ce temps je vais m'asseoir sur la rive où, fatigué par une chaleur torride et mourant de faim, je regarde l'eau couler sans penser à rien. Je ne songe même pas à maudire les insectes de toute sorte qui me dévorent les jambes et la figure : la misère m'a rendu insensible.

Vers la fin de la journée nous retrouvons quelques roches granitiques au niveau desquelles la rivière n'est pas encombrée par la végétation. Le cours d'eau s'élargit un peu, mais est toujours intercepté par des troncs d'arbres.

En arrivant au campement mes hommes font du feu. Nous n'avons rien à faire bouillir. Nous n'aurons pour souper que les produits de la pêche de Couassi. J'attends avec anxiété le moment où le poisson mordra à l'amorce ; je le payerais à poids d'or si je pouvais l'acheter, car en outre des fatigues physiques, je ne suis pas sans souffrir en voyant mes noirs qui ne cessent de bouder, de maugréer. Ces malheureux qui sont à bout de force sont profondément découragés. Dans la journée j'ai calmé un moment leurs récriminations en donnant un dollar à chacun pour boire un bon coup à notre arrivée au Para. Ce soir je n'ai d'autres consolations à leur donner que de partager avec eux le peu de tabac qui me reste. Je ne fume jamais sans offrir une cigarette à Apatou, qui paraît très flatté de cette attention.

Quand donc arriverons-nous chez les Calayouas ? Voilà quatre jours que mon guide dit demain (*cobi*). Mes bagages sont en très mauvais état, car mes pirogues font beaucoup d'eau. Je passe la moitié du temps à les réparer avec de l'étoupe et de la terre glaise. C'est que toutes les ouvertures se rouvrent au moindre choc. Une partie de mes cartouches sont mouillées ; la boîte de mon théodolite est dans un état déplorable ; je ne puis plus l'ouvrir et j'ai bien peur qu'elle n'éclate par suite du gonflement du bois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'ailleurs je ne pourrais faire d'observation astronomique puisque nous n'avons jamais le soleil à découvert.

Après une heure d'attente le pêcheur ramène un poisson sur la rive; on le fait vite bouillir et on le mange avec voracité. Les estomacs pleins, la *barriga llena*, comme disent les Espagnols, la gaieté reparaît dans le camp. Nous nous étendons dans nos hamacs et savourons notre dernière cigarette.

XII

Bagages avariés. — Petit saut. — Enfin nous atteignons la crique Kou. — Pirogues coulant bas. — Des sauveurs. — Une lettre. — Une riche collection. — Arrivée chez les Calayouas. — Besoin de repos après une marche vertigineuse. — Apatou malade. — Privation de sel de cuisine. — Le Yari. — Plaisir de revoir un lieu de combat. — Faut-il battre en retraite? — En avant!...

2 octobre. — Partis à huit heures, nous sommes bientôt obligés de nous arrêter pour faire des réparations sérieuses à nos canots. Par le plus grand des bonheurs, en descendant à terre Couassi reconnaît un nid de mouches à miel qui fournit de la cire. Cette espèce de mouche avait fait son nid dans un tronc d'arbre qui probablement avait été attaqué par des termites.

Avec la cire qui nous sert pour calfater nos pirogues nous recueillons un miel noir qui a pourtant une saveur agréable. Nous remarquons avec satisfaction que ces insectes n'ont pas d'armes pour nous piquer.

A midi la rivière s'élargit au niveau de roches granitiques qui forment un petit rapide; nous sommes dans une petite éclaircie où le soleil à pic apparaît dans toute sa splendeur. Je note que depuis mon retour à la Guyane c'est la première fois que je vois le ciel dégagé de tous nuages; c'est la belle saison complètement établie, nous n'aurons plus la moindre pluie d'ici trois ou quatre mois.

A deux heures nous rencontrons une chute qui a quarante centimètres d'élévation. Hopou et Stuart, qui s'y engagent à toute vitesse, ont une chance extrême de ne pas déchirer leur pirogue contre les roches. Apatou, plus prudent, descend à l'eau et conduit mon embarcation à la main.

Si nous évitons ainsi le danger de briser l'embarcation, nous voyons l'eau qui court plus vite que le canot entrer à flots à l'arrière qui n'est fermé que par de l'argile.

Une demi-heure après nous débouchons dans la crique *Kou*, que Couassi prononce *Ko-ou*.

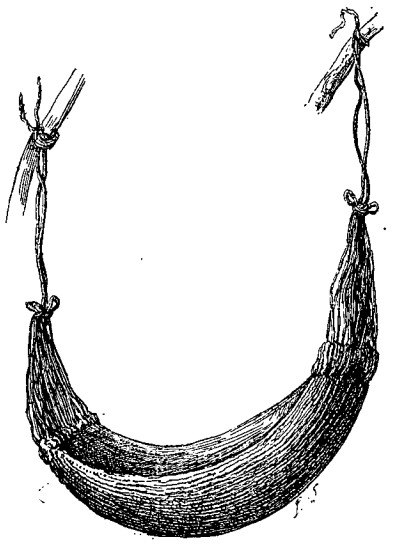
Cette crique est ici beaucoup plus large qu'à son embouchure dans le Yari. C'est qu'elle n'a pas une profondeur de plus d'un mètre cinquante et que le courant est faible.

Couassi nous apprend qu'elle n'est pas loin de ses sources; en la remontant, à une heure de canotage, on la voit se diviser en plusieurs branches moins importantes que le Rouapir.

Malgré la faible profondeur des eaux nous avons peur de submerger, ce qui nous ferait perdre nos bagages déjà profondément avariés.

Nous étions sur le point de nous arrêter pour aviser à un autre système de navigation, lorsqu'au tournant de la rivière j'aperçois des Indiens peints en rouge qui crient de loin : « Major! Apatou! »

Je reconnais le tamouchy Yelemeu qu'à mon dernier voyage je suis allé visiter dans l'intérieur de la crique Courouapi. C'est ce brave chef qui m'a fait faire de la cassave, et m'a fourni une pirogue qui m'a permis de franchir toutes les chutes du Yari sans le moindre accident.



Hamac pour porter les enfants, envoyé à Paris par le docteur Crevaux, et dessiné par P. Sellier.

Je lui demande où il va.

« Oyapoko, » répond-il en montrant un papier.

Une lettre ici? cela m'intrigue vivement; un autre voyageur serait-il venu dans ces régions?

Mais je reconnais mon écriture; c'est une missive de l'année dernière par laquelle j'annonce au Ministère de l'instruction publique que je vais lancer mon canot à travers les chutes du Yari. Je me souviens qu'elle fut écrite au milieu de la fumée d'un bûcher sur lequel on brûlait un chef roucouyenne.

« Envoie tes enfants porter la lettre, lui dis-je, et reste avec nous avec quelques *peïtos* (soldats); je t'ai apporté un fusil du pays des *Parachichi* » (c'est ainsi qu'ils appellent les Français.)

L'affaire convenue, j'écris au commissaire de l'Oyapock en lui recommandant de livrer au fils d'Yelemeu tant de couteaux, de sabres et de haches. J'insiste pour qu'on le traite bien puisque c'est la première fois que les Rocouyennes vont jusqu'au pays des blancs.

Nous nous séparons dans l'après-midi. Douze Roucouyennes et le brave Couassi remontent vers l'Oyapock, tandis que je descends la Kou avec Yelemeu et trois de ses enfants.

Les voyageurs pour l'Oyapock emportent une grande quantité d'arcs et de flèches, des pagaras, des hamacs, des poteries, des ornements en plume, qui enrichiront les collections du musée ethnographique de Paris. J'ai profité également de cette occasion pour donner de mes nouvelles au monde civilisé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 15 octobre nous arrivons chez les Calayouas. Je croyais trouver là une tribu d'Indiens distincte, mais je m'aperçois que ce ne sont que des Oyampys qui ont eu quelques relations avec les Brésiliens que les indigènes de la Guyane appellent Calayouas.

Ces sauvages ne procèdent pas autrement que les habitants de nos campagnes où l'on appelle Parisien tout individu qui est allé à Paris.

Nous avons su depuis par le voyageur anglais B. Brown que les Indiens Wapisiana qu'il a rencontrés dans le rio Cotinga, affluent du rio Branco, désignent sous le nom de *Cariouas* les soldats brésiliens de la petite forteresse de San Joachim.

J'apprends de ces indigènes que la partie du Yari comprise entre les chutes n'est pas déserte. On y trouve des Oyampys réfugiés sur le cours des petits affluents ou dans l'intérieur des terres. Je reste un jour et demi dans cette tribu pour donner un peu de repos à mes hommes dont les bras sont recouverts de vésicules produites par le suc brûlant des arbres du Rouapir. Ils sont si fatigués qu'ils ne quittent leurs hamacs que pour manger; il est vrai que depuis quarante et un jours que nous avons laissé Saint-Georges nous n'avons eu que cinq jours de relâche, dont deux employés à construire des pirogues.

Apatou vient d'être pris d'une arthrite du coude à la suite des coups de hache répétés qu'il a donnés dans cette affreuse rivière.

Je fais sécher mes bagages et je les compte. Ce n'est pas sans ennui que je constate l'absence complète de sel de cuisine. Une bouteille a été gaspillée, l'autre s'est égarée en descendant le Rouapir.



Pagara (panier) envoyé à Paris par le docteur Crevaux, et dessiné par P. Sellier.

Nous partons le 7, escortés par une pirogue de Calayouas. Dans la soirée je suis pris d'un nouvel accès de fièvre.

Le 10 octobre nous débouchons dans le Yari.

Je ne retrouve pas sans émotion cette belle rivière que j'ai parcourue depuis sa naissance jusqu'à son embouchure. J'éprouve le plaisir d'un soldat qui revoit son champ de bataille.

Il y aura un an, le 25 octobre, je passais devant l'embouchure de la crique Kou. J'étais à la veille d'une action décisive puisque j'allais affronter les chutes réputées infranchissables avec une escorte de deux hommes.

Ma maladie s'aggrave chaque jour, mes hommes sont fatigués et découragés. Je pourrais être indécis sur le parti à prendre.

En battant en retraite par le bas Yari je puis arriver au terme de mon voyage en dix jours, tandis que pour gagner les sources du Parou il faut un voyage de plus de trois mois. Sans la moindre hésitation je me décide à poursuivre mon itinéraire.

A cinq heures du soir nous arrivons à une grande île de sable où l'an dernier, presque à la même époque, nous avons rencontré une bande de Roucouyennes de la tribu d'Yelemeu qui venait de faire des échanges dans l'Oyapock.

Les Indiens nous avaient affirmé qu'il y avait une épidémie de dysenterie dans l'Oyapock et des anthropophages dans le Yari.

Nous avons parcouru les deux routes sans trouver ces obstacles. Apatou en conclut que tous les Indiens sont des menteurs.

XIII

Culture du manioc. — Vie facile des Roucouyennes. — Trois malades dans une armée de quatre hommes. — Défection des convoyeurs. — Un lever de soleil. — Le dernier des Apourouis. — Le vrai nom des Roucouyennes est *Ouayana*. — On en parle dans les vieux grimoires. — Gourmandise punie. — Petite guerre entre Bonis et Apourouis. — Une visite à feu Macuipi. — Sépulture d'un piay. — Législation du mariage chez les Ouayanas. — On épouse la mère pour épouser les filles. — Titres de noblesse et patrie sacrifiés à l'hyménée. — Après l'accouchement c'est l'homme qui se couche. — *Asperges* à l'arrivée d'un voyageur.

11 octobre. — A dix heures nous voyons un grand feu sur la rive droite. Ce sont des habitants du Courouapi qui préparent une plantation de manioc.

Suivant l'usage habituel ils ont fait l'abatis un mois avant la fin des pluies et ils y mettent le feu lorsque le bois est desséché.

Les Roucouyennes coupent les petits arbres avec le sabre et le gros avec la hache, mais, pour plus de facilité, ils n'abattent les arbres qu'à une certaine hauteur.

La plantation du manioc est des plus simples.

Ils font avec un bâton un trou de huit à neuf centimètres dans la terre et ils y placent une bouture longue de trente centimètres qu'ils inclinent sous un angle de quarante-cinq degrés.

Les boutures proviennent des tiges qu'ils coupent après avoir enlevé les racines. La plante est très vivace puisqu'une tige arrachée depuis un an et abandonnée sur le sol peut encore servir à la reproduction.

Tous les abatis se font sur des terres élevées, parce qu'une trop grande humidité ne manque jamais de faire pourrir les racines.

La plantation se fait vers le mois de décembre, au commencement de la saison des pluies; six mois après, les racines pourraient déjà servir à faire de la cassave, mais ce n'est généralement qu'au bout d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

an et demi qu'on commence l'exploitation. Elles peuvent encore grossir, mais la pulpe devient dure et prend une teinte rougeâtre, et la farine obtenue n'est plus que d'une qualité médiocre.

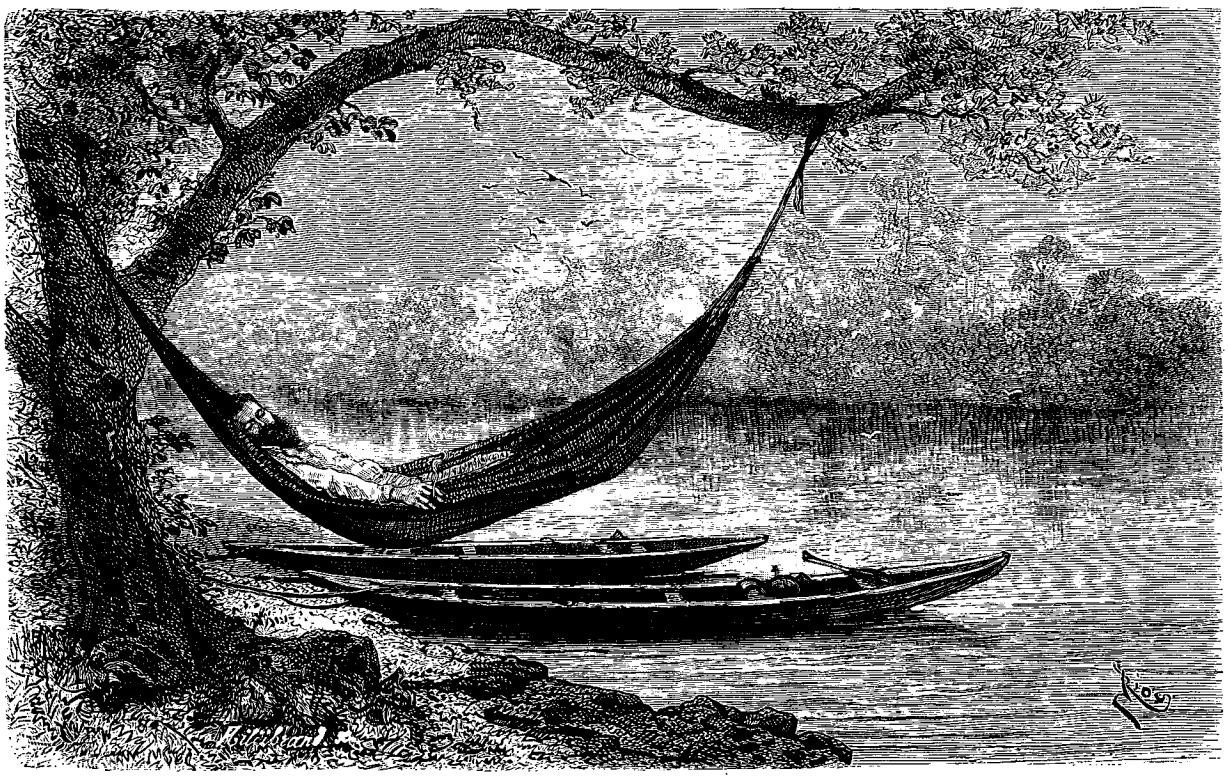
Les Indiens n'aiment pas à planter deux fois de suite du manioc dans le même terrain ; ils préfèrent abattre la forêt pour planter dans un terrain vierge.

Pourtant dans certains cas, lorsqu'ils manquent de haches, ils reviennent à une plantation qui était abandonnée depuis plusieurs années. Il suffit alors de couper la broussaille et d'y mettre le feu. Bien qu'on ait détruit toutes les plantes qui recouvraient le sol, on ne tarde pas à voir apparaître des tiges de manioc. Cette repoussée laisse des lacunes plus ou moins considérables que l'on comble en plantant quelques boutures.

Le manioc est la seule plante que les indigènes de la Guyane cultivent sur une grande échelle; c'est qu'elle suffit à presque tous leurs besoins, elle leur fournit le pain et l'alcool. Nous avons calculé avec Apatou qu'un travail d'une journée sur huit suffit largement pour l'alimentation d'une famille composée de deux ou trois femmes et cinq ou six enfants.

Nos heureux Roucouyennes ont le reste du temps à consacrer à la chasse, à la pêche, à la danse et à de longues siestes dans leurs hamacs.

Vers midi nous arrivons à l'embouchure de la cri-



Rêverie à l'aube (voy. p. 90). — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

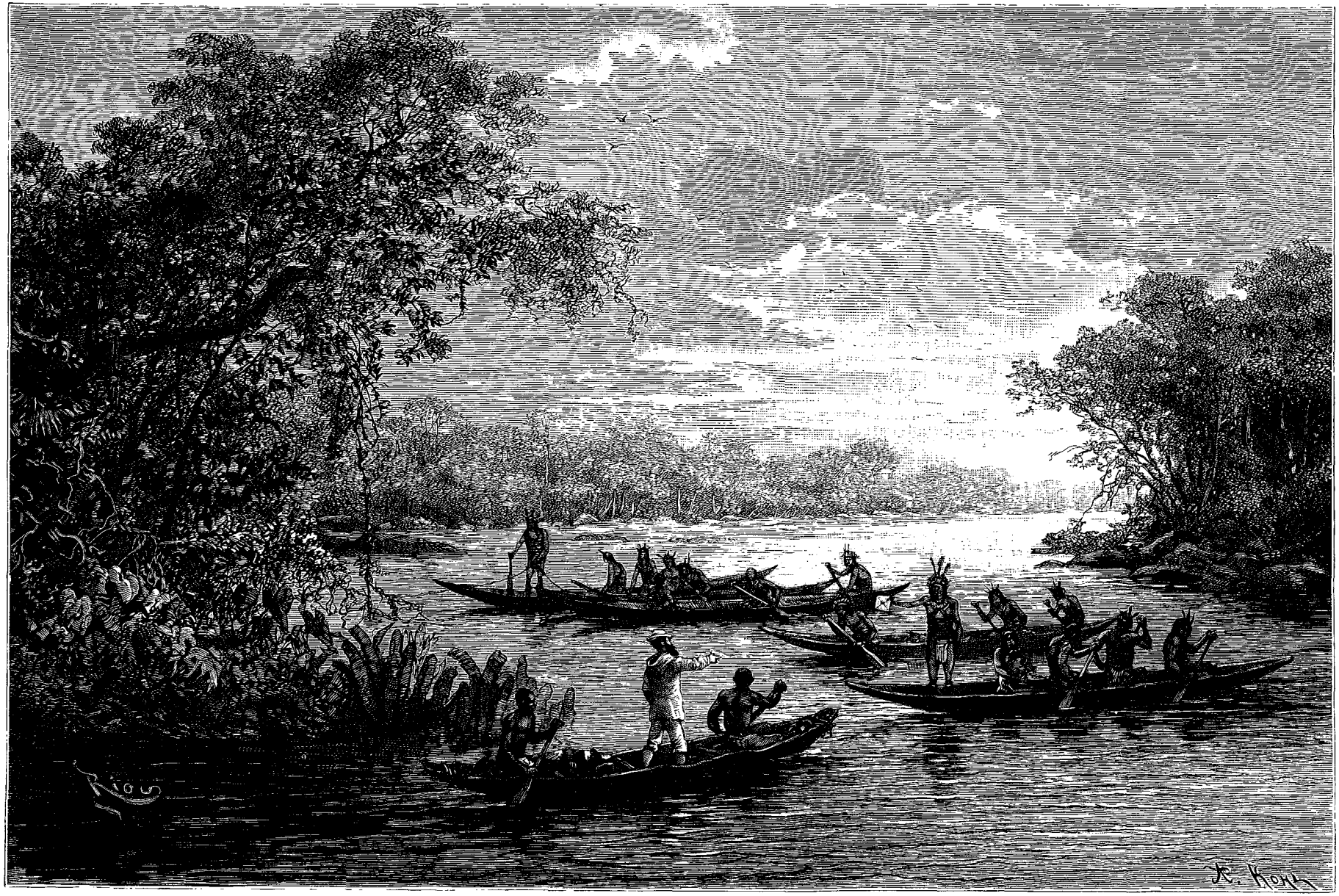
que Couyary, habitée par des Indiens farouches (*bravos*) qui n'ont aucune relation avec leurs voisins.

Apatou ayant fléché deux gros coumarous demande à les faire bouillir pendant que je fais des observations.

Au moment où la fumée commence à s'élever, nous sommes assaillis par quelques guêpes qui piquent quelques-uns d'entre nous. Je reconnais les mouches dites *sans raison* de nos créoles de Cayenne; elles sont ainsi nommées à cause de leur trop grande susceptibilité. Elles piquent, dit-on, avant même qu'on songe à les attaquer.

Ici elles ont un motif d'agression : c'est que nous les incommodons en leur envoyant de la fumée. Apatou me dit que ces mouches sont toujours en compagnie d'une petite fourmi noire qui fait un grand nid allongé suspendu à une branche. Souvent elles s'associent un oiseau que les Bonis appellent *tion-tion* à cause de son cri et que nos créoles qualifient de *cul jaune* à cause de la couleur des plumes de la queue. Cet oiseau vit toujours en famille; nous n'avons vu qu'un nid de cassique isolé, et une fois nous en avons compté dix qui pendaient comme de grandes poires aux branches d'un seul arbre. Le tion-tion n'aime pas seulement la société des fourmis et des guêpes, il aime la société des hommes. Il est très peu d'habitations de l'Amérique équatoriale qui n'aient un arbre couvert de nids de cassiques. S'il n'est pas près d'un village, au moins le trouvet-on dans une île où les canots ont l'habitude de s'arrêter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre des Roucouyennes sur le Rouapir. Une lettre! (voy. p. 86). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces oiseaux imitent la voix humaine et les cris de tous les animaux qu'ils fréquentent, avec la plus grande facilité. Ils prononcent plus distinctement que les perroquets. Ils disent le mot Apatou avec tant de netteté que mon patron croit qu'on l'appelle. Nous les avons entendus imiter l'aboiement du chien, le chant du coq. Les Bonis voulant qualifier une femme bavarde, l'appellent *tion-tion*. L'épithète n'est pas juste, puisque chez ces oiseaux c'est la femme qui travaille et l'homme qui jacasse. La femme va chercher la pâture des enfants tandis que le mari garde la maison. Pourtant le soir le couple quitte le domicile conjugal pour aller dormir dans le voisinage, généralement au milieu des touffes de bambous. Ils confient la garde des nourrissons aux fourmis et à ces affreuses guêpes que je ne puis m'empêcher de maudire parce que ma main piquée gonfle et me fait mal.

Dans le Yapura comme en Guyane on trouve une autre espèce de cul jaune plus grosse, faisant des nids plus grands et sur des arbres plus élevés, que les Roucouyennes appellent *coulimao*.

Les plumes jaunes d'or qui parent son croupion sont très estimées des Indiens; elles leur servent à faire de superbes bandeaux dans lesquels ils associent du rouge et du noir pour parer les chapeaux des jours de danse.

Apatou donne le conseil suivant aux personnes qui peuvent avoir affaire aux mouches *sans raison*. C'est de se jeter à terre et de faire le mort; en canot il faut montrer le dos et cacher la tête entre les jambes sans remuer. On éprouve une douleur très vive si on fait un plongeon après la piqûre, et l'on reçoit de nouvelles piqûres dès qu'on met le nez à la surface.

12 octobre. — J'ai passé une nuit effroyable. Je me réveille avec un mal affreux dans le dos.

Que je serais heureux de m'arrêter! mais il faut marcher, marcher toujours.

A neuf heures je grelotte et mes dents claquent; je suis pris d'un fort accès de fièvre et il faut que je reste assis sur mon petit banc pour ne pas effrayer les Indiens qui m'accompagnent.

Une heure après, le patron du deuxième canot se met à crier pour nous faire arrêter. Hopou est si malade qu'il est obligé de descendre à terre afin de se coucher. Apatou lui-même a la fièvre. Ainsi voilà que sur quatre hommes qui constituent mon expédition trois sont obligés de se coucher en même temps. A peine nos hamacs sont-ils installés que les Calayouas qui nous accompagnent se mettent à prendre la fuite.

Yelemeu lui-même a bien envie de s'en aller. Je vois que ses enfants le supplient de partir; je n'ai qu'un moyen de le retenir, c'est de menacer de lui reprendre le fusil que j'avais apporté.

Vers une heure les trois malades, ayant pris chacun une dose d'ipéca, se trouvent un peu mieux, et chacun revient à son poste dans son canot. Le brave Hopou nous donne une preuve d'énergie en reprenant sa pagaye qu'il manœuvre jusqu'à quatre heures du soir. Pour ma part je suis tellement fatigué que je ne puis me tenir sur mon banc. Je suis obligé de renoncer à la vérification de mon tracé du Yari.

13 octobre. — Le lendemain Hopou est presque guéri, tandis que je reste malade. Cet état n'est pas sans me donner des inquiétudes. Plus je vais, plus je m'éloigne des ports de sortie.

Peut-être vais-je remonter le Yari jusqu'à ses sources, et, arrivé là-haut, je serai si faible, si profondément anémié que je ne pourrai atteindre le Parou! Je serai obligé de revenir par le Yari qui est déjà connu.

Dans un moment de désespoir, je songe à abandonner bien vite cette marche ascendante pour me laisser aller au courant de l'eau qui me porterait rapidement vers l'Amazone.

Nous passons, dans la journée, devant la crique Courouapi, que nous avons remontée à deux jours de navigation à notre dernier voyage.

Yelemeu veut m'y entraîner, me disant que je serai fort bien reçu par ses *peïtos*.

Apatou insiste beaucoup pour que je fasse cette excursion sous prétexte qu'il trouvera d'excellent cachiri à boire, des chiens et des hamacs qu'il voudrait acheter pour les envoyer dans son pays. Mais déjà mes canots sont chargés d'objets appartenant à mon patron; je lui défends absolument de ne plus rien acheter. Ce surcroît de bagages ralentit la marche des embarcations et provoque la dissension dans mon équipage.

Hopou et Stuart se plaignent amèrement de ce qu'Apatou, qui ne pagaye plus parce qu'il est malade, leur donne un surcroît de travail en leur faisant traîner ses bagages.

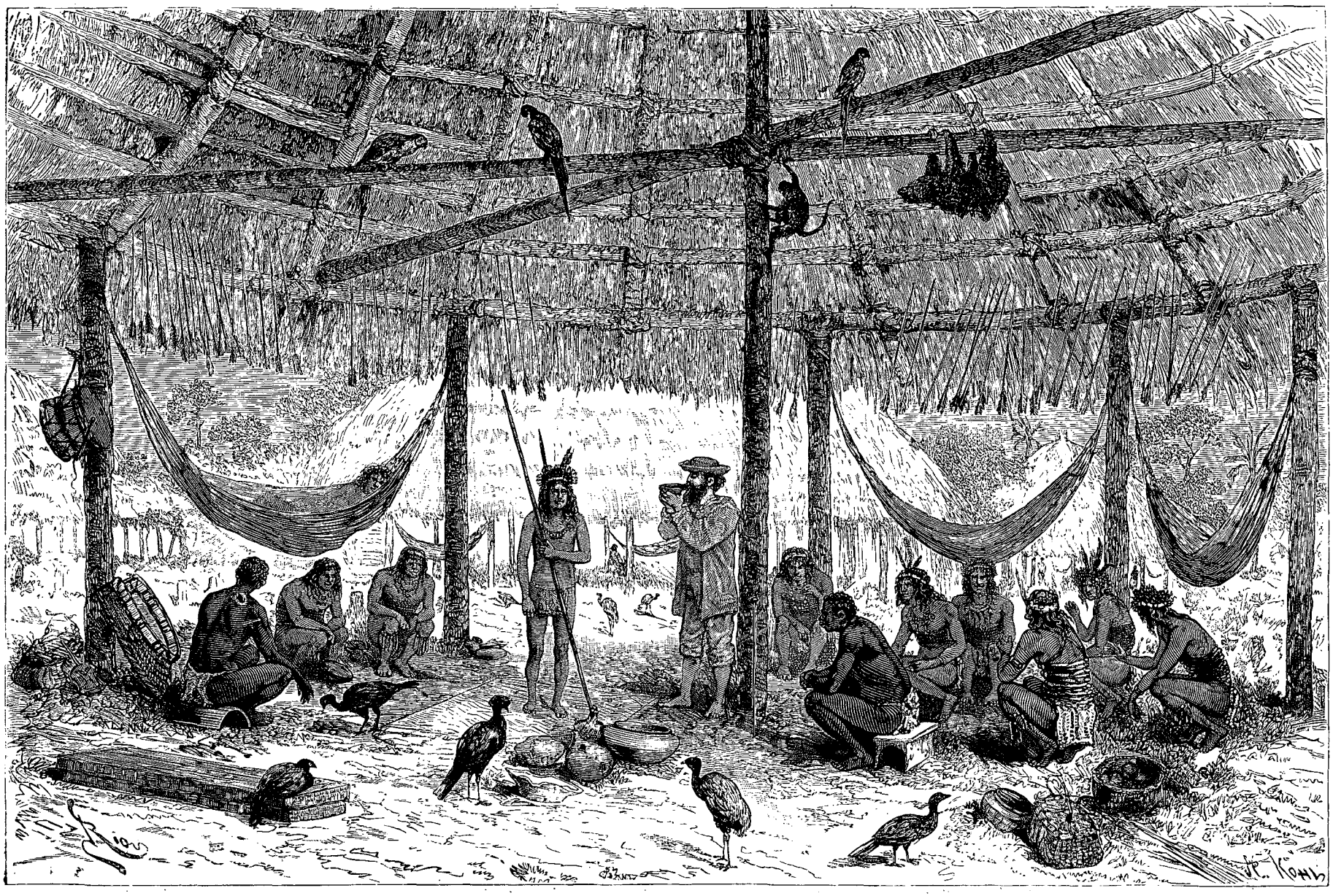
Nous campons sur une pointe exposée à un vent agréable venant du sud. Cette brise du soir semble calmer mon cerveau excité par la maladie.

Je passe une nuit plus calme et le matin au réveil je suis tout surpris de me trouver en admiration devant cette nature que je maudissais la veille.

Tout en sommeillant je ne puis m'empêcher de regarder le soleil qui se lève derrière les grands arbres de la rive opposée. On ne voit encore que la moitié de son disque, mais déjà il projette une vive lumière qui en se décomposant sur les nuages donne les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel. Cette lumière éclatante fait contraste avec la couleur sombre des grands arbres éclairés par derrière et projetant leurs grandes ombres noires dans les eaux calmes du Yari.

En faisant une promenade autour du camp, Yelemeu donne un coup de sabre dans un arbre, et nous voyons couler un suc blanc qui a tout l'aspect du lait. Mon compagnon en recueille dans une calebasse,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La coupe de l'amitié (voy. p. 94). — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, y ajoutant de l'eau, il le boit avec avidité. Cet arbre n'est autre que le *balata* (*mimosops balata*), qui forme une sorte de gutta-percha employée par tous les Indiens de l'Amérique équatoriale pour fixer les différentes parties d'une flèche. Cet arbre, qui certainement ne tardera pas à être exploité pour les besoins de la civilisation, n'existe pas seulement dans les affluents de l'Amazone, mais aussi dans l'Oyapock et le Maroni, où il est aussi commun que le *Syringa* dans le Yari. Sa graine est très savoureuse. Les Indiens la disputent aux singes qui en sont très friands, et son bois est employé à Surinam sous le nom de *boteri* pour faire des constructions.

Un peu plus loin on nous montre un arbre qui joue également un grand rôle dans l'existence de nos Indiens : c'est le *mani* (*moronobea coccinea* Aubl.) ; il est employé comme la poix des cordonniers pour consolider les fils des arcs et des flèches. Cette espèce de goudron (*bréo* des Portugais) se recueille comme l'encens au pied des arbres. Pour le séparer des impuretés qu'il renferme, les Indiens y mettent le feu après l'avoir placé dans une vieille marmite trouée au fond ; le mani entrant en fusion s'égoutte dans un récipient placé au-dessous qui renferme de l'eau.

L'homme ne mange pas la graine du mani, mais le *cariacou* (biche) en est très friand ; c'est ce que nous avons pu constater en dépeçant un de ces gibiers.



Pakira. — Dessin de R. Valette, d'après nature.

14 octobre. — Nous marchons vite pour arriver de bonne heure à l'habitation du tamouchy Alicolé, à l'embouchure de la crique *Chimi-Chimi*. Yelemeu me dit que ce chef que j'avais pris pour un Roucouyenne appartient à la tribu des *Apourouis*. C'est un des rares survivants d'une tribu qui habitait le bas Yari et que les anciens géographes indiquaient sous le nom de *Piriou*. J'apprends également que les Roucouyennes, que l'on appelle ainsi parce qu'ils se peignent avec le roucou, sont connus par les autres Indiens sous le nom de *Ouayanas*. Ce nom est très ancien puisque nous le trouvons mentionné par Thevet.

Ce voyageur rapporte qu'ayant eu l'occasion d'interroger un prisonnier qu'avaient fait les Indiens Tapouyas qui habitaient vers l'embouchure de l'Amazone, celui-ci lui parla de la province Ouayana comme d'un pays très riche, et lui dit que pour s'y rendre il fallait remonter la rivière de Kourou [1].

Alicolé qui vit depuis longtemps au milieu des Roucouyennes parle leur langue et a pris leurs habitudes. Tout ce qui pourrait le différencier de ces Indiens, c'est le mauvais accueil qu'il fait aux étrangers. Au premier voyage il n'a pas voulu nous donner de farine sous prétexte que son manioc n'était pas assez grand. Cette fois il nous fait perdre un jour pour nous fournir cinq galettes de cassave que j'ai payées d'avance au prix d'une hache. De plus je ne suis pas satisfait de lui parce qu'il n'a pas commandé à ses femmes de faire du cachiri. Enfin j'ai une autre raison de mécontentement ; c'est que m'étant levé pendant la nuit, j'ai trouvé ce misérable, qui disait ne pas avoir de vivres, occupé à manger un pakira que ses femmes n'avaient mis sur le feu qu'au moment où nous étions partis nous coucher.

Le 15 au matin, n'ayant pas fermé l'œil non seulement à cause des moustiques, mais à cause des hurlements de gros chiens que le tamouchy a fait lâcher pour nous intimider, je veux donner une leçon à ce chef inhospitalier. D'abord je refuse sa cassave et lui fais rendre la hache que je lui avais donnée en payement ; je le force ensuite à venir au milieu du village, où, en présence des rares *peïtos* qui lui sont restés fidèles, je lui enlève le bâton qu'il porte à la main.

Je remets ce signe du commandement ainsi que la hache à un jeune Roucouyenne qui m'avait rendu des services au dernier voyage. Je lui fais remettre aussi le bandeau fait d'écailles de caïman qui est l'emblème de la souveraineté.

Le nouveau tamouchy, voulant montrer sa fidélité au Parachichi, offre de m'accompagner jusqu'aux sources du Yari. Il entraîne avec lui les hommes les plus vigoureux de la tribu et le vieux Chicaca qui au premier voyage nous a suivis jusqu'à la première chute du Yari. Ce vieil Indien, qui a passé quelques années de son enfance chez les blancs, change de tribu presque toutes les années. J'apprends qu'il s'est fixé chez Alicolé parce que ce petit chef qui n'avait que très peu de *peïtos* lui a cédé sa plus vieille femme afin de l'attirer chez lui.

Pendant la route Apatou me fait le récit d'un petit drame qui s'est passé, il y a cinquante ans, chez les Apourouis.

« Un Bonis nommé Coffi, aujourd'hui capitaine, va un jour chez les Apourouis avec son père le grand man Gongo [1] et un petit garçon nommé Alemé.

1. Seizième siècle, manuscrits de la Bibliothèque nationale.

1. Gongo était un fils du fameux chef bonis dont nous avons raconté les aventures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le soir, dit Apatou, Indiens qui dansé Toulé[1] boire beaucoup cachiri. Coffi dit à so papa : « Toi, « pouvé boire seulement petit morceau; gagné beau- « coup Indiens qui pouvé faire bêtises avec nous. »

« Petits moun allé coucher carbet ou qui mettez fusil grand man Gongo. Coffi qui pas dormi, entendé Indien qui veni doucement, doucement pour prendre fusil. Ly crié, Indien sauvé. Petit capitaine dit à so camarade : « Gader fusil, moi appeler papa. »

« Coffi dit à grand man : « Indien veni pour voler « fusil. »

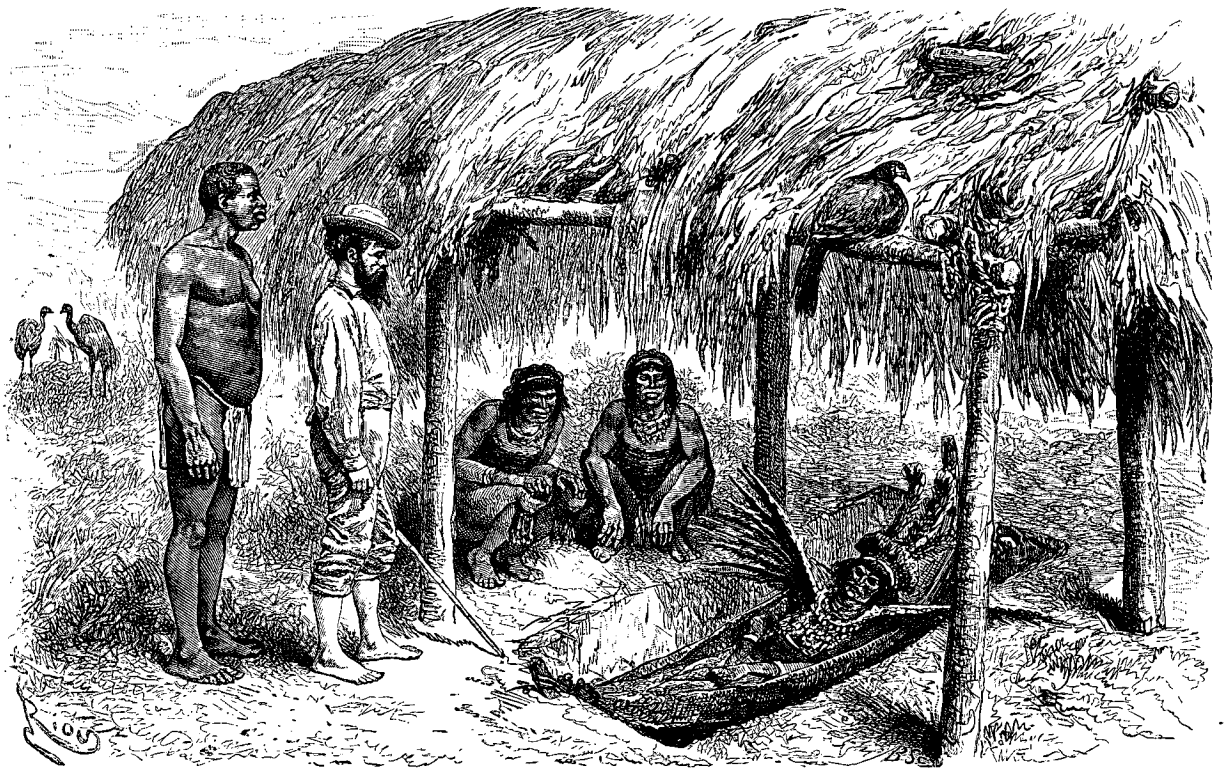
« Grand man Gongo dit : « Io! io! pas vrai, « Indiens la mo zamis, pas pouvez faire méchants. »

« Coffi qui couché dans so hamac entender Indien qui veni doucement, doucement. Lui couri dire à so papa : « Indiens vouler prendre fusil, veni vite. »

Au moment où Gongo s'abaisse pour saisir son arme, il reçoit une flèche qui lui traverse la joue. Une lutte s'engage dans l'obscurité, mais enfin il se retire avec son fusil à pierre, laissant son sac de munitions entre les mains de l'ennemi.

Les Indiens, connaissant la manière d'appeler du chef nègre, se mettent à parcourir les alentours du village en criant : *Coffi con!* (Coffi venez!) *Alemé-con!...*

Le grand man apprend ainsi que les enfants n'ont pas été tués dans la bagarre, puisqu'il les entend héler par les Indiens.



Sépulture d'un piay (médecin). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Coffi et Alemé, blottis derrière un arbre, entendent également cet appel, mais ils ne répondent pas parce qu'ils s'aperçoivent du piège.

A la pointe du jour le petit capitaine distingue un sifflement léger qu'il reconnaît pour ne pas être celui d'un serpent.... Bientôt il entrevoit son père tout couvert de sang.

Les trois nègres se mettent en route au plus vite pour traverser la chaîne de montagnes qui sépare le Yari du Maroni. Les malheureux marchent trois jours sans d'autre nourriture que le cœur tendre du palmier *ouapou* (chou palmiste). Enfin ils arrivent près d'un village ouayana situé sur le sentier qui va du Yari au mont Lorquin.

1. *Toulé*, grande fête pour célébrer l'anniversaire de la mort d'un homme.

Gongo s'étant introduit dans l'abatis pendant la nuit, dérobe quelques racines de manioc, mais il n'a pas de feu pour les faire cuire. Ayant retiré le plomb et la moitié de la charge de poudre, il sacrifie le reste pour enflammer une bourre de coton.

Il retourne le lendemain à l'abatis, mais il est aperçu par un Indien qui, faisant semblant de ne pas le voir, se met à jouer un air de flûte. Ce signal fait accourir un grand nombre de Ouayanas et d'Apourouis qui sont à sa poursuite.

Gongo veut se sauver, mais il est trop tard; les Indiens le somment de se rendre.

Le grand man met en joue le tamouchy en disant qu'il le tuera s'il ne veut pas le laisser passer. Celui-ci se moque bien du chef nègre, croyant qu'il a brûlé depuis longtemps son unique charge de poudre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais voilà que le fusil part, et le tamouchy tombe à terre en criant : « Oké ! oké ! »

Gongo profite d'un mouvement de panique pour se sauver. Après trois jours de marche, en suivant la crique *Coulé-Coulé*, il arrive à un village ouayana, où il est obligé de s'arrêter pour prendre des vivres et un canot.

Ayant caché les enfants dans les arcabas d'un gros cèdre, il entre résolument dans le village avec le fusil sur l'épaule.

Arrivé au carbet des hommes, une femme lui apporte un *cololo* (petit banc), un autre le *touma* (bouillon) où il trempe de la cassave.

Lorsqu'il a fini de manger, le tamouchy Araouata vient s'asseoir à côté de lui pour causer.

« *Nepo amolé pitani?* » (Où sont vos enfants?)

Gongo répond : « *Acominé* (Ils viennent derrière).

— *Nepo amolé peïto?* (Où sont vos soldats?)

— *Peïto oua eou* » (Je n'ai pas de soldats), répond franchement le grand man en montrant son fusil.

Le tamouchy lui dit : « *Eou mecro malé totopock oua* » (Je ne suis pas en guerre avec les nègres). *Eou* (je) *mecro* (nègre) *malé* (avec) *totopock* (guerre) *oua* (non).

A cette déclaration le grand man va chercher ses enfants et revient chez son hôte.

On lui donne des vivres, des hamacs et un canot, et trois jours après il rentre dans son pays, le village de Cotica.

Nous arrivons quelques heures après à l'habitation de Macuipi, avec qui j'ai fait connaissance à mon premier voyage.

Ayant appris sa mort, je m'empresse d'adresser des condoléances à sa veuve. Cette brave femme, nommée Sourouï, se met à pleurer en chantant. Je distingue les paroles suivantes : *Maria, eh, eh; sapa, eh, eh; ouioui, eh, eh; cachourou, eh, eh.* (*Maria*, couteau; *sapa*, sabre; *ouioui*, hache; *cachourou*, collier.)

Traduction libre : « la pauvre vieille déplore la mort de son mari parce qu'elle ne pourra plus se procurer les objets indispensables à son ménage et à sa toilette. »

Yelemeu, qui m'a déclaré il y a quelques instants qu'il était très content d'être débarrassé de son voisin, pleure et chante en faisant chorus avec la veuve.

J'apprends que Macuipi, en sa qualité de piay, c'est-à-dire de médecin, n'a pas été brûlé comme le reste des mortels.

Conduit sur les lieux de la sépulture, je vois une petite hutte au milieu de laquelle se trouve un large trou ayant deux mètres de profondeur; au fond j'aperçois mon ancien hôte couché dans un hamac où il semble dormir.

Le corps desséché, dur comme un parchemin, est complètement peint en rouge. La tête est parée de plumes aux couleurs les plus éclatantes, le front est ceint d'une couronne faite avec des écailles de caïman; c'est l'emblème de la souveraineté.

Au cou il porte une petite flûte en os et plusieurs sachets qui renferment des couleurs; c'est le signe que Macuipi avait un talent particulier pour la peinture.

Je vois près de lui un grand vase, mais il est vide; les Roucouyennes ne donnent pas à manger à leurs morts. D'ailleurs le cadavre a sous la main un arc, des flèches et une massue qui pourront lui servir au besoin pour se défendre contre ses ennemis et pourvoir à sa nourriture.

Après cette visite nous allons nous reposer quelques instants dans une hutte ronde où sont accrochés un grand nombre de hamacs; le nouveau tamouchy, fils aîné du défunt, nous apporte une calebasse pleine d'excellent cachiri.

Je bois avec plaisir cette liqueur acide légèrement alcoolique qui m'avait d'abord répugné.

Chacun vide trois ou quatre calebasses qui lui sont servies par le tamouchy. En pays roucouyenne, aussi bien que chez les Oyampys, c'est le chef qui présente aux étrangers la coupe de l'amitié.

Ensuite le jeune tamouchy s'écrie : *Oli touma énepké* (femmes, apportez le bouillon).

Le mot *touma* désigne généralement le suc exprimé du manioc bouilli avec du piment; mais je remarque au fond de la marmite une tête de pakira boucanée qui constitue un bon plat de résistance.

Les tendresses de Yelemeu à la vieille femme de Macuipi me paraissent singulières. Toutefois je ne tarde pas à saisir la clef de l'intrigue: c'est que la vilaine Sourouï a deux jolies filles qui deviendront les femmes de celui qui contractera une alliance avec la mère. Ces deux fillettes, capables d'exciter la jalousie du voyageur, qualifieront Yelemeu non point de papa, mais d'*okiri*, c'est-à-dire d'homme ou d'époux légitime.

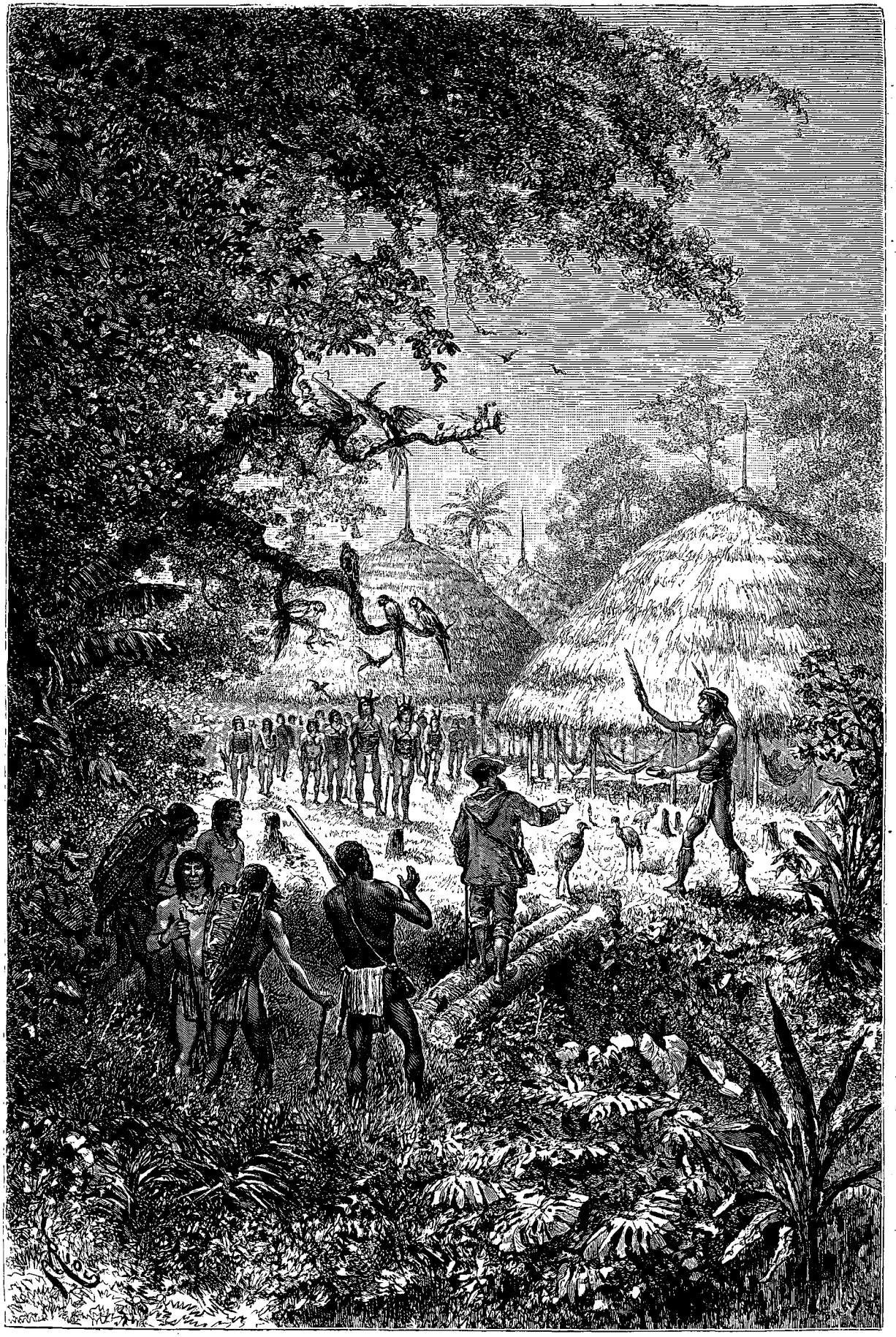
En échange de ces avantages Yelemeu abandonnera son titre de tamouchy pour venir se joindre à la tribu de ses femmes. Le jeune fils de Macuipi, qui n'est pourtant qu'un enfant, aura le droit de commander le mari de sa mère comme un sujet. Il cessera de l'appeler tamouchy pour le qualifier de *peïto*.

Chez les Ouayanas, c'est l'homme qui suit la femme. Une condition *sine qua non* du mariage c'est que le jeune homme viendra s'établir dans la tribu de sa future.

En nous promenant dans le village nous remarquons une jeune femme qui a perdu la jambe à la suite d'une piqûre au talon que lui a faite un serpent à sonnettes. De même que dans beaucoup d'autres piqûres par des animaux venimeux, elle a été prise d'une inflammation des vaisseaux lymphatiques suivie d'un phlegmon diffus, et bientôt de gangrène.

Les crotales circulent plus dans la saison des pluies que pendant la sécheresse. Je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer un seul. Il faut que je m'adresse à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Yacouman, chef roucouyenne, chassant le diable (voy. p. 96). — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon compagnon Apatou pour avoir des renseignements sur la manière d'attaquer de cet animal.

Le serpent est enroulé; vous passez près de lui, il agite sa sonnette, et gare à vous! puisqu'il peut vous atteindre à une distance de six mètres. Comme tous les serpents, au moment où il a l'air le plus apathique, il bondit et décoche son dard avec la vitesse de l'éclair.

C'est au commencement de la saison des pluies qu'on rencontre le plus de serpents; il faut dire qu'ils sont beaucoup plus communs autour des habitations que dans la forêt vierge.

J'arrive le lendemain chez une autre connaissance, le chef Namaoli. Il n'est pas au débarcadère, mais e trouve à sa place le piay Panakiki.

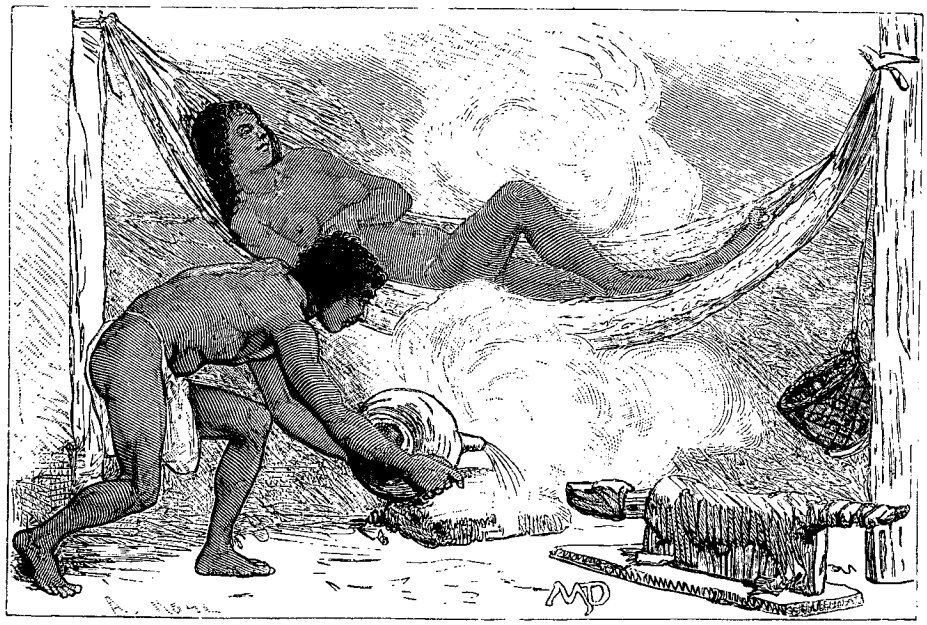
Celui-ci m'informe que le tamouchy ne peut pas sortir parce qu'il vient d'avoir un enfant.

« Si tu pénètres dans sa hutte, me dit-il, tes chiens mourront bien vite. »

Cela m'est égal puisque je n'ai pas de chiens.

Je trouve Namaoli couché dans son hamac, tandis que sa femme circule dans l'intérieur de la maison. Il a un air si sérieux que je pourrais le croire malade, mais il n'en est rien. Après l'accouchement, chez les Roucouyennes, c'est l'homme qui se couche tandis que la femme se promène.

Mon confrère Panakiki répète devant moi la prescription qu'il a déjà faite à son client. Il restera couché pendant une lune et ne mangera aucun poisson, aucun gibier tué avec la flèche. Il se contentera de



Bain de vapeur pour une Roucouyenne accouchée. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis du docteur Crevaux.

cassave et de petits poissons pris avec une plante enivrante appelée *nicou*. S'il enfreint cette ordonnance, son enfant succombera ou bien deviendra vicieux.

Aussitôt après l'accouchement la femme prend un bain de vapeur de la manière suivante :

Elle s'étend dans un hamac au-dessous duquel on place un gros caillou rougi arrosé avec de l'eau.

La malade n'est pas astreinte à une nourriture spéciale. L'enfant, outre le lait maternel, boit de temps à autre un breuvage composé avec des bananes bien mûres et cuites, exprimé avec la main dans de l'eau chaude.

La section du cordon ombilical est pratiquée avec une sorte de coupe-papier fait avec du bambou.

Nous mettons huit jours pour atteindre la tribu de Yacouman où j'ai failli mourir au premier voyage.

A notre arrivée, nous voyons le chef se promener dans le village en faisant des aspersions. Il tient à la main un pinceau en plumes qu'il trempe dans une calebasse remplie d'un liquide blanc laiteux.

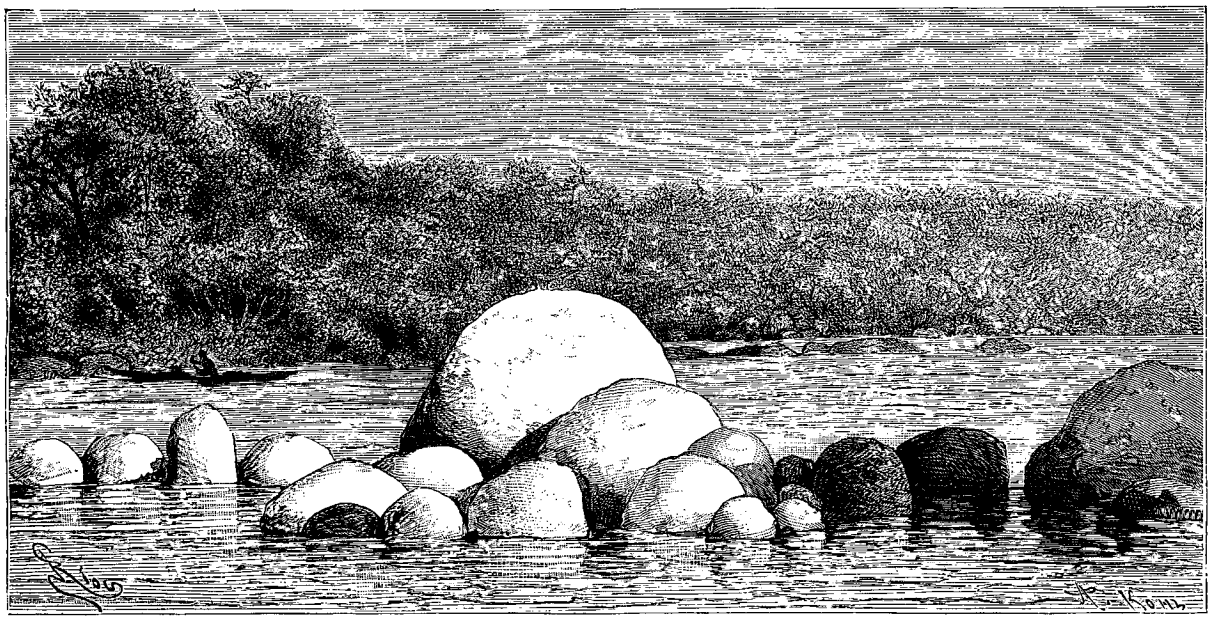
C'est le suc d'un tubercule appelé *samboutou* (choux caraïbe) râpé dans l'eau.

Yacouman, en faisant ses *asperges* qui paraissent avoir pour but de chasser le diable, a l'air solennel d'un prêtre bénissant la campagne le jour des Rogations.

Docteur J. Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Roches granitiques du Parou (voy. p. 104). — Dessin de Riou, d'après le carnet du voyageur.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

XIV

Le *maraké*. — Préparatifs de la fête. — Un chapeau monumental. — Ceinture en poil de couata. — Grelots. — Panache dans le dos. — Battant du tambour avec les pieds. — Le supplice des fourmis et des guêpes. — Un médecin qui se fait prier. — Les trois diables qui gardent les sources du Yari.

Les Roucouyennes n'ayant plus de secrets pour nous ne craignent pas de célébrer à leur aise une cérémonie appelée *maraké*.

Il s'agit d'un supplice imposé à des enfants à l'âge de huit à douze ans et à des adultes qui sont candidats au mariage.

Un grand nombre d'étrangers ont été invités à cette cérémonie, parmi lesquels je trouve mon confrère le vieux piay Panakiki.

On passe l'après-midi à ranger les costumes de danse et particulièrement des chapeaux couverts de plumes qui sont d'un effet ravissant.

Les chapeaux des Roucouyennes sont de véritables monuments qui n'atteignent pas moins d'un mètre cinquante centimètres. La carcasse du chapeau, largement ouverte au sommet, n'a rien de commun avec aucune espèce de coiffure connue.

Elle est surmontée d'un arceau dirigé d'avant en arrière qui supporte une infinité de panaches rouges et bleus ornementés d'élytres de grands scarabées aux reflets métalliques. La trame disparaît sous vingt bandeaux ou couronnes imbriquées les unes au-dessus des autres, avec des couleurs rouge, jaune, noir, vert, blanc et bleu.

A l'arrière tombe une espèce de plastron recouvert d'une mosaïque de plumes qui représente un homme aux jambes et aux bras écartés comme les grenouilles.

Il faut plus d'une année de travail pour confectionner cette parure de danse. J'ai déjà dit que le port des plumes est l'apanage des hommes; je dois ajouter que ce sont eux seuls qui font ces ouvrages qui feraient envie aux femmes élégantes du monde civilisé.

Le tamouchy porte sur l'avant du chapeau un bandeau tressé en feuilles de palmier, sur lequel sont appliquées des écailles de caïman ou de petits rectangles taillés dans le bec du toucan. Ces écailles

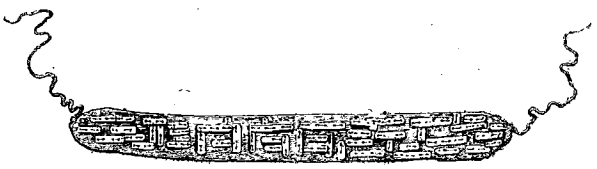
1. Suite. — Voy. pages 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanches et noires sont arrangées de manière à représenter des arabesques.

Tous ces précieux ornements que nous avons rapportés à Paris et fait dessiner d'après nature sont renfermés dans de longs pagaras en feuilles de palmier, d'où les danseurs les sortent au fur et à mesure avec la plus grande délicatesse. Ils ont eu bien soin d'enlever préalablement la peinture de roucou dont ils étaient recouverts, de peur de tacher leurs belles plumes.

Le chapeau n'est pas le seul vêtement de danse; les Roucouyennes se recouvrent l'abdomen d'un grand nombre de ceintures qu'ils fixent avec un cordon sur la ligne médiane.



Bandeau.

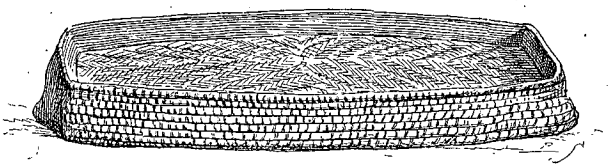
Elles sont de deux sortes : les unes noires, en poil de couata; les autres blanches, en coton. Elles sont disposées les unes à côté des autres de manière à brider le ventre jusqu'à la base de la poitrine.

Quelques danseurs portent à la jambe droite une jarretière à laquelle sont suspendus des grelots qui font un bruit de castagnettes. Ce sont des graines ayant la forme d'un chapeau à deux cornes qui sont attachées par leur sommet à des ficelles pendant à la partie antérieure de la jarretière.



Jarretière.

Elles sont produites par un arbre appelé *couaï* (*thevetia neriifolia*) qui est cultivé par tous les Indiens de l'Amérique équinoxiale. Quelques-uns portent dans le dos un ornement des plus grotesques; c'est un poisson en bois avec des trous dans lesquels sont implantés de grands panaches en plumes qui retombent en imitant la queue d'un oiseau.



Pagara.
Dessins de P. Sellier, d'après nature.

Les curieux s'assemblent pour examiner les chapeaux qui sont placés sur de petites croix enfoncées en terre. Ceux qui s'approchent trop près sont empoignés par les danseurs, qui leur serrent le mollet par deux ligatures et y appliquent deux coups de verge.

La danse commence au coucher du soleil. Les hommes et les femmes font des évolutions à la lueur de grands feux en s'accompagnant de chants qui célèbrent leurs amours et leurs exploits guerriers.

Les jeunes gens placés en rond autour d'un trou recouvert d'une grande écorce tapent tous en cadence avec la jambe droite sur cette espèce de caisse qu'ils raidissent avec le pied gauche, et à chaque mouvement ils tirent un son bref d'une trompette en bambou.

Au lever du soleil les danseurs quittent leurs costumes, et aussitôt commence le supplice du maraké. Le piay Panakiki fait saisir un des candidats au mariage par trois hommes; l'un tient les jambes, l'autre les bras, tandis que le troisième lui renverse fortement la tête en arrière. Il lui applique alors sur la poitrine les dards d'une centaine de fourmis qui sont prises dans des treillis par le milieu du corps. Ces instruments de supplice ont des formes bizarres, ils représentent un quadrupède ou un oiseau fantastique. Une même application est faite sur le front avec des guêpes; tout le corps est ensuite piqué alternativement avec des fourmis et des guêpes.

Le patient tombe infailliblement en syncope, il faut qu'on le porte dans son hamac comme un cadavre; on l'y amarre solidement avec des tresses qui pendent de chaque côté et on fait un petit feu par-dessous.

Le supplice continue sans interruption. Les malheureux patients sont apportés au fur et à mesure dans un carbet. La douleur fait faire à chacun des mouvements désordonnés, et les hamacs se balançant dans tous les sens déterminent des vibrations qui font remuer la hutte au point de croire qu'elle va s'écrouler.

Les jeunes gens qui ont reçu le maraké doivent rester dans le hamac pendant quinze jours et ne manger qu'un peu de cassave sèche et des petits poissons rôtis sur la braise.

Quelque temps après cette cérémonie, mon collègue Panakiki reçoit la visite de deux Indiens qui viennent d'un village situé en haut de la grande chute *Macayelé*, aux sources du Yari.

L'un d'eux, qui paraît désolé, s'approche respectueusement du vieux piay et lui offre une cigarette.

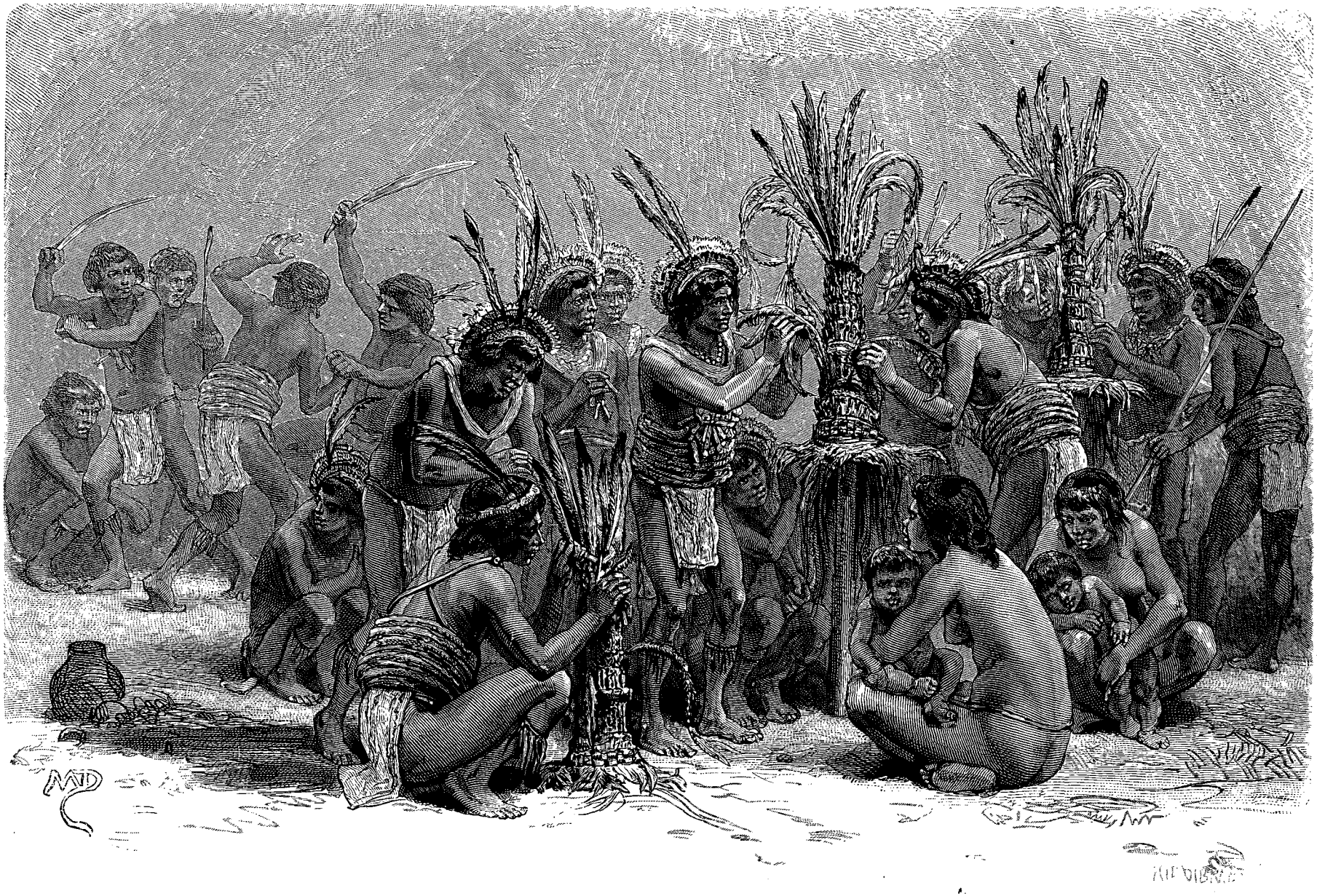
Après un moment d'hésitation, le piay accepte, et l'étranger paraît très content.

Que signifie cette pantomime?

C'est un individu qui vient appeler le médecin en consultation.

Le piay ayant accepté la cigarette a pris l'engage-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

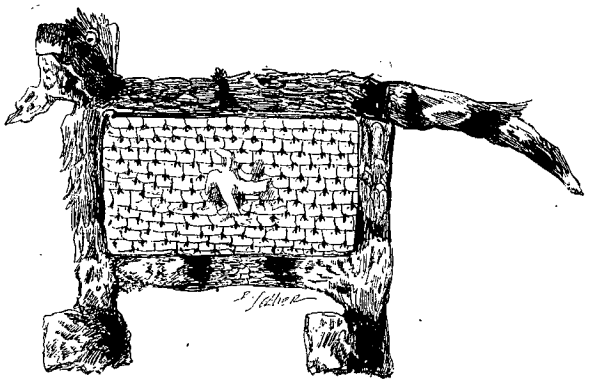


Préparatifs de la danse du *maraké*. — Dessin de Riou, d'après un croquis du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment d'aller visiter le malade. On lui promet en payement un joli petit peigne fait avec des épines d'aouara, un petit hamac d'enfant et un *manaré* ou tamis pour passer la farine de manioc. Mais il est bien entendu qu'il ne recevra ces honoraires que lorsque le malade sera complètement guéri.

Je demande des renseignements aux nouveaux arrivés sur l'itinéraire qu'ils ont suivi; ils me disent qu'ils sont venus par terre, parce que le saut *Macayelé* est gardé par trois diables : *Caïcoui* (tigre) *yoleck*, *Aïmara yolock* et *Ticroké* (blanc) *yolock*. Ce dernier, le diable blanc, est remarquable par une chevelure blanche qui lui tombe jusqu'à la ceinture en voilant complètement sa figure. Ces trois rois des eaux font chavirer les canots et dévorent les audacieux qui osent violer leur sanctuaire.



Supplice des guêpes (voy. p. 98). — Dessin de P. Sellier d'après nature.

XV

Une lettre avant la bataille. — Au voleur! — Pas de guides ni de porteurs. — Adieu Vat! — Les Indiens se laissent entraîner. — Marche accélérée. — Soif insatiable. — Ligne de partage des eaux entre le Yari et le Parou. — Nous entrons dans une région nouvelle. — Étrange usage des chasseurs roucouyennes. — Dolmen élevés au diable. — Manière d'indiquer l'absence. — Grossiers personnages qualifiés de *maipouri*. — J'engage une lutte contre la maladie. — Battu. — Je reviens à la charge. — Vainqueur.

Je ne tarde pas à être pris de nouveaux accès de fièvre qui détériorent profondément ma constitution. Les Indiens me trouvent une physionomie si piteuse qu'ils refusent de m'accompagner dans le Parou. Yacouman ne veut pas me conduire même au prix d'un fusil.

Il objecte que je mourrai sûrement pendant la traversée qui est très difficile.

« *Nissa oua, ippoui colé.* (Aller pas, montagne beaucoup.)

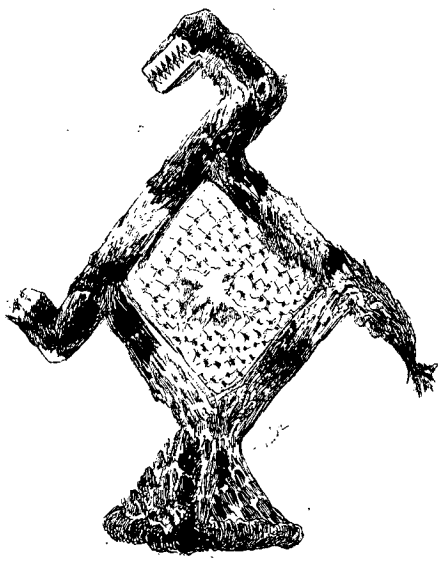
— *Nissa, aptaü, omaita natati* (Aller, dis-je, en chemin mort.) »

C'est alors que j'écris la lettre suivante :

« Les voyages d'exploration sont des guerres livrées à la nature pour lui arracher ses secrets.

« Or, je suis à la veille d'une bataille décisive.

« Battu, je serai forcé de revenir par le Yari que j'ai déjà parcouru; vainqueur, j'effectuerai mon retour par une rivière nouvelle, le Parou, qui est un bel affluent de gauche de l'Amazone.



Supplice des fourmis (voy. p. 98). — Dessin de P. Sellier, d'après nature.

« Mais la lutte se présente mal, les Indiens mes alliés m'abandonnent précisément parce que je suis faible. Mon patron Apatou est malade; je n'ai que deux noirs vigoureux, mais incapables. Quant à moi, depuis dix jours je ne suis pas un seul instant dans un état normal : le matin je suis sous l'influence d'une excitation qui double mes forces physiques et ma volonté; le reste du temps je frissonne, j'ai une soif intense ou je transpire. »

25 octobre. — Au réveil je m'aperçois de la disparition d'une hache. Quel peut être l'auteur de ce larcin?

Sachant que les Indiens qui n'ont jamais eu de relations avec les blancs n'ont jamais touché à mes bagages, je n'hésite pas à accuser le vieux Chicaca qui a passé quelques années dans la basse Guyane. Je le fais saisir par deux de mes hommes et je le menace de le fusiller séance tenante s'il n'avoue pas sa faute. Cinq minutes après la hache est retrouvée et je presse les préparatifs du départ.

A huit heures du matin je m'engage dans le bois avec mes trois hommes d'équipage. N'ayant pas de guide, je me dirige avec la boussole et fais route vers l'ouest. La question capitale est de ne pas tomber malade en chemin, car nous ne portons de vivres que pour quatre jours.

Mes hôtes me regardent partir en riant : c'est qu'ils sont persuadés que je retournerai sur mes pas avant la fin de la journée.

A dix heures quarante-cinq, mes nègres trop chargés demandent à faire une halte près d'une petite crique nommée *Yapotori*. Au moment de nous remettre en route Apatou signale des Indiens derrière nous;... c'est Yacouman lui-même avec deux de ses fils et quatre hommes qui viennent se mettre à ma disposition.

Ils portent des catouris chargés de vivres; nous sommes sauvés!

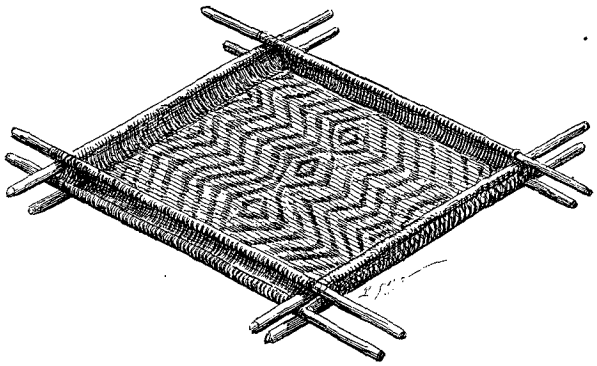
L'arrivée de guides et de porteurs stimule mon ardeur. Je marche d'un pas léger derrière un jeune Indien qui rivalise de vitesse avec ses compagnons. C'est un garçon de quinze ans, nommé Ouanica, destiné à remplacer son père, le tamouchy Yacouman.

Je veux m'éloigner au plus vite du Yari, car je me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sens sous le coup d'un prochain accès de fièvre. J'éprouve une soif si vive que je ne puis m'empêcher de boire aux nombreux ruisseaux que nous traversons.

Nous franchissons plusieurs montagnes sur lesquelles le baromètre indique sept cent vingt-sept millimètres, et à midi et demi, après trois heures et demie de marche effective, nous arrivons à un petit cours d'eau dirigé vers l'ouest, affluent du Parou. Mon cœur palpite en atteignant cette région nouvelle, non seulement pour moi, mais pour tout le monde civilisé, puisque je suis certain que cette rivière est vierge de toute exploration.



Tamis. — Dessin de P. Sellier, d'après nature.

A midi et demi je remarque un fait singulier. Je vois dix boucans disposés sur une ligne le long du sentier. Ce qui m'intrigue c'est qu'on n'ait pas fait de feu dessous. D'autre part, au lieu d'être chargés de viande fumée, ils sont recouverts de plusieurs couches de bois sec alternant avec des pierres. J'apprends que ces autels, qui ne manquent pas d'analogie avec les tables de pierre élevées par les druides, ont été faits par dix chasseurs d'un village voisin qui sont partis il y a quelques jours pour une grande chasse.

Chaque fois que les Roucouyennes vont flécher le couata, ils s'arrêtent à une heure de marche de leur village pour dresser ces boucans. Leur but est de calmer Yolock (le diable), qui peut les empêcher de tuer du gibier.

A une heure et demie nous atteignons un *pati* (village) composé de deux grands carbets qui ne sont occupés que par des femmes. Nous apprenons que les hommes sont allés danser chez d'autres Ouayanas du Yari. Demandant depuis combien de temps ils sont partis, une femme me montre huit raies blanches sur un poteau qui indiquent autant de jours. Cette manière d'indiquer l'absence des voyageurs est usitée par la plupart des indigènes de la Guyane.

En faisant une promenade dans le jardin j'aperçois un gros ananas qui paraît en pleine maturité. Apatou l'ayant échangé contre deux aiguilles, j'en savoure le jus avec d'autant plus de plaisir que je suis toujours atteint d'une soif insatiable.

M'étant couché sans souper, je ne puis m'endormir à cause d'une querelle entre les hommes de mon équipage. Cela m'agace d'autant plus que je crains la défection de mes guides qui sont effrayés par les gestes et les vociférations de ces noirs citadins dont la grossièreté fait rougir des sauvages.

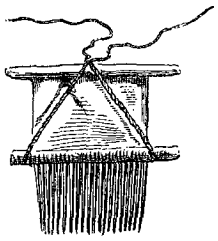
Une jeune femme provoquée par l'un d'eux l'a qualifié de *maïpouri*. Cette expression, qui littéralement signifie tapir, a dans la langue indienne un sens que nous ne pouvons exprimer. Elle est plus forte que le qualificatif de *gros bœuf* appliqué par une délicate jeune fille à un amoureux inconvenant.

Je n'ai pas dormi et je me trouve si fatigué que je puis à peine remuer, mais pourtant il faut sauter de son hamac et se mettre en route.

Ne pouvant pas manger, je bois un verre d'eau tandis que mes hommes déjeunent. Bientôt après j'éprouve des nausées et des frissons qui sont les préludes d'un violent accès de fièvre.

A sept heures, mes hommes ont chargé leurs catouris; je me mets en marche d'un pas décidé, mais un quart d'heure après je sens mes jambes fléchir, et bientôt, trébuchant contre une racine, je tombe à terre sans avoir la force de me relever. J'éprouve un froid glacial, et mon tube digestif dont les sphincters sont paralysés expulse l'eau par les deux extrémités comme un vrai tube de caoutchouc.

On me couche dans mon hamac et au bout d'une heure une chaleur ardente fait place au frisson. Alors un Indien va chercher de l'eau dans une spathe de palmier et l'on me fait des ablutions générales et des frictions avec du sable fin. Ce traitement énergique provoque la transpiration, et bientôt, me trouvant soulagé, je saute à terre et poursuis mon chemin.



Peigne.
Dessin de P. Sellier, d'après nature.

XVI

Monarques cantonniers. — Manière de se chauffer pour éviter une surprise. — Osiers de la Guyane. — Étymologie de la crique Apaouani. — Les deux femmes du tamouchy; il faut rechercher les bonnes grâces de la vieille. — Chasse à l'aï. — Il est ennuyeux d'être médecin pour voyager en Guyane. — Tuer et baptiser. — Apatou missionnaire évangélique.

Partis à midi, nous traversons à trois heures une montagne appelée *Yaouarapata*, ce qui signifie village des tigres.

A trois heures nous rencontrons un Indien qui fait un sentier; c'est le tamouchy d'un petit village voisin, qui nous fait bon accueil grâce à la recommandation de notre guide.

Je croyais que les tamouchys ne se livraient à aucun exercice corporel; mais s'ils ne travaillent pas à l'abatis et ne chassent que rarement, au moins sont-ils chargés d'élaguer la piste qui va d'un village à un autre.

Ce rôle d'agent voyer est généralement une sinécure, car c'est la première fois que je vois un sentier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où l'on s'est donné la peine de couper les branches qui entravaient la circulation.

27 octobre. — Ne m'étant levé qu'à six heures et demie, je trouve mes Indiens réunis autour d'un grand feu. Accroupis comme des singes autour du foyer, ils lui présentent tantôt le dos, tantôt le flanc, mais jamais la face. Leur demandant la raison de cette manière étrange de se chauffer, ils disent qu'ils ont ainsi l'avantage de ne jamais se laisser surprendre par l'ennemi. Yacouman s'occupe, en attendant le repas, à garnir la poignée d'un sabre d'abatis avec une espèce d'osier très souple et très joli.

Il se sert des racines adventives d'une plante grimpante que les Galibis appellent *bamba*, et qu'on cultive dans les serres du Jardin des Plantes de Paris sous le nom de *philodendron speciosum*.

On trouve en Guyane un grand nombre d'espèces végétales que l'on pourrait exploiter pour faire des objets de vannerie. Les pagaras que j'ai recueillis dans les différentes tribus sont bien supérieurs comme élégance et surtout comme solidité aux paniers fabriqués avec l'osier.

Partis à sept heures quarante-trois minutes, nous trouvons à huit heures quarante-quatre minutes une petite crique appelée *Coucitenné*, que nous pourrions descendre jusqu'au Parou si nous avions un canot à notre disposition.

Apatou tue un magnifique hocco qui était perché sur un arbre. Les Roucouyennes appellent cet oiseau *o-oc*, tandis que les indigènes de la Guyane anglaise l'appellent *powi* et les Bonis *pouishi*. La rivière *Apaouani*, que ces Indiens appellent également *Powini*, n'a pas d'autre étymologie que le cri du hocco qui répond *powi, powi*, lorsque le chasseur le hèle en produisant un bruit sourd avec le nez, la bouche étant fermée.

Vers onze heures, nous nous arrêtons quelques minutes pour chasser un alicolé (aï).

Ouanica, craignant de recevoir des excréments sur la tête, monte sur un arbre voisin. Il tient à la main une gaule à laquelle il a fixé une corde formant une anse. Passant la corde dans le cou de l'animal, il fait quelques détours pour lui comprimer la gorge, et, lorsque l'animal est à demi asphyxié, il lui suffit d'une légère traction pour l'entraîner. Le malheureux aï, qui est assommé par la chute, est achevé à coups de bâton.

A douze heures quarante-cinq minutes, après quatre heures de marche effective, nous atteignons un village qui compte une population de quinze habitants. Suivant l'usage, le tamouchy, qui s'appelle Poumari, a deux femmes, une vieille et une jeune. Apatou me conseille de ne jamais m'adresser qu'à l'aînée des femmes. C'est avec elle que le voyageur doit traiter pour obtenir de la cassave et du cachiri, car c'est elle qui jouit de la plus grande autorité près de son mari. Ce vieux chef regarde d'un œil inquiet et peu bienveillant l'étranger qui offre des aiguilles et des *cashourous* (colliers en verroterie) à la plus jeune de ses épouses.

Comme j'ai eu l'occasion d'exercer la médecine sur une jeune fille malade, mes compagnons qui ne connaissaient pas ma profession cessent de m'appeler major pour me qualifier de piay.

Cette révélation est une cause d'ennui, parce que ces braves Indiens, naguère si discrets, viennent m'accabler de demandes importunes. Poumari me dit : « *Piay*[1] *ice, amou Calina soueï ice eou.* » (J'ai besoin d'un piay, c'est-à-dire d'un remède pour tuer un autre Indien.)

D'autre part, Yacouman demande à ce que je lui mette de l'eau salée sur la tête sous prétexte d'acquérir plus de prestige chez les Ouayanas du haut Yari. Au lieu d'être un simple tamouchy qui commande à un village il pourrait devenir *yapotari*, c'est-à-dire chef de toute la contrée.

Apatou lui dit que ce n'est pas possible puisque nous n'avons plus de sel; mais au retour de son voyage dans mon pays il rapportera de petites bouteilles avec lesquelles il le baptisera, lui et tous les gens de sa tribu. Yacouman se montre très égoïste en cette circonstance; il recommande au fervent Apatou de n'apporter que deux bouteilles, une pour lui et l'autre pour son héritier. Le prestige disparaîtrait si tous ses *peïtos* avaient l'avantage d'être ses frères en Jésus-Christ.

XVII

Nous atteignons la rivière de nos rêves. — Le Parou! — Un bain dans une eau vierge. — Récapitulation d'une course au clocher. — Danse du *pono*. — Caneapo. — Indiens déguisés en juges faisant claquer le fouet. — Roches mamelonnées formant un barrage. — Bon accueil. — Histoire d'un couteau. — Il est avantageux d'accomplir ses engagements. — Toujours la discorde dans nos rangs. — Combat des hercules noirs. — Désobéissance. — Je sauve la vie d'un colibri. — Site pittoresque. — Le berceau et les aiguilles des Roucouyennes. — Petit commerce des indigènes. — On paye d'avance.

28 octobre. — J'apprends avec plaisir que nous ne sommes pas éloignés du Parou; c'est pour cela que mon guide me fait précéder de son fils et d'un peïto de Poumari qui partent avant le jour. Ne devant pas rencontrer d'embarcation au dégrad, ces jeunes gens traverseront la rivière à la nage pour prévenir le chef Canea de notre arrivée.

Partis à sept heures dix-huit minutes, nous atteignons la rive gauche du Parou à dix heures. En voyant cette belle rivière, inconnue jusqu'ici depuis sa source jusqu'à son embouchure, j'éprouve une vive satisfaction et je fais décharger mes deux fusils en signe d'allégresse.

1. Nous lisons dans Bouyer : « Le mot *piay*, que l'on donne actuellement en Guyane à tous les remèdes de commères, désignait jadis les médecins-prêtres-jongleurs des Indiens. Des débitants le nom a passé à la marchandise. »

Cette opinion n'est pas exacte : les Indiens de l'intérieur n'ont qu'un seul mot pour désigner remède et médecin. Cette simplification de langage ne doit pas paraître extraordinaire à un Français qui qualifie de *médecine* le remède donné par le *médecin*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

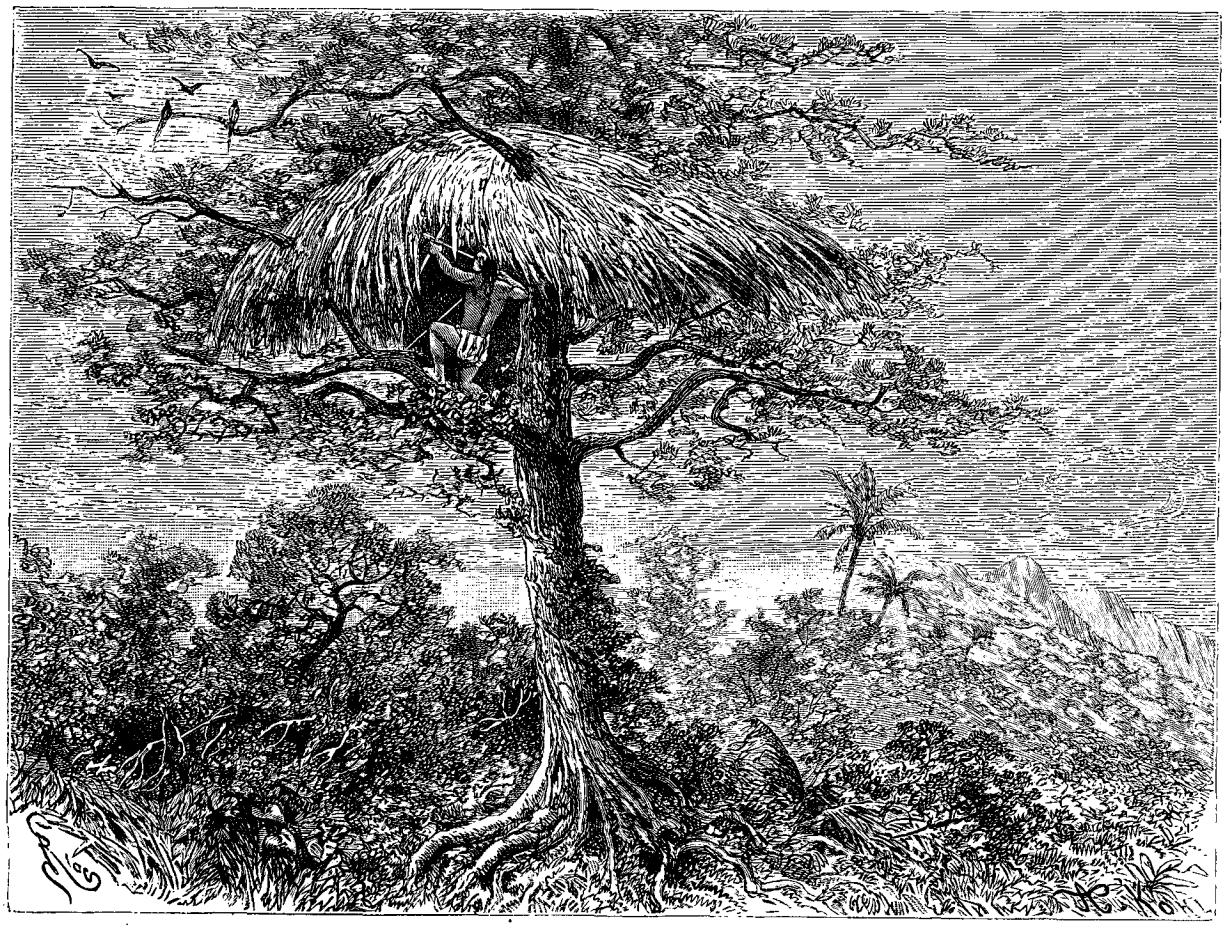
Aussitôt après je fais un plongeon dans les eaux limpides du Parou. Pourrais-je trouver au monde un plaisir plus grand que de prendre un bain dans cette eau que j'appellerai virginale, puisqu'elle n'a pas encore eu de contact avec les souillures de la civilisation?

Je suis si heureux d'atteindre le but de mon voyage que je ne fais pas cas d'un léger accès de fièvre qui m'a pris au réveil.

Au lieu de me reposer, je parcours mes cahiers de notes en cherchant à récapituler mon voyage.

Je calcule que nous avons employé quatorze heures et demie pour passer du Yari au Parou. Nous avons parcouru une distance d'environ quarante-trois kilomètres en ligne droite; mais ayant fait quelques détours pour gagner des villages, je ne dois pas estimer à plus de trente kilomètres la distance directe qui sépare les deux rivières.

Un fait à remarquer c'est que la chaîne de partage des eaux est plus rapprochée du Yari que du Parou; nous n'avons mis que trois heures et demie pour atteindre les sources du premier affluent qui se jette dans cette dernière rivière. D'autre part, le bassin du Parou est plus élevé que celui du Yari, puisque dans le Yari le baromètre indiquait en moyenne sept cent



Affût dans un arbre (voy. p. 107). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

quarante millimètres, tandis qu'il marque sept cent trente sur le Parou.

Au total, voilà soixante-quatre jours que nous avons quitté Saint-Georges, et sur ce nombre nous comptons cinquante-cinq jours de marche soit à pied soit en pirogue.

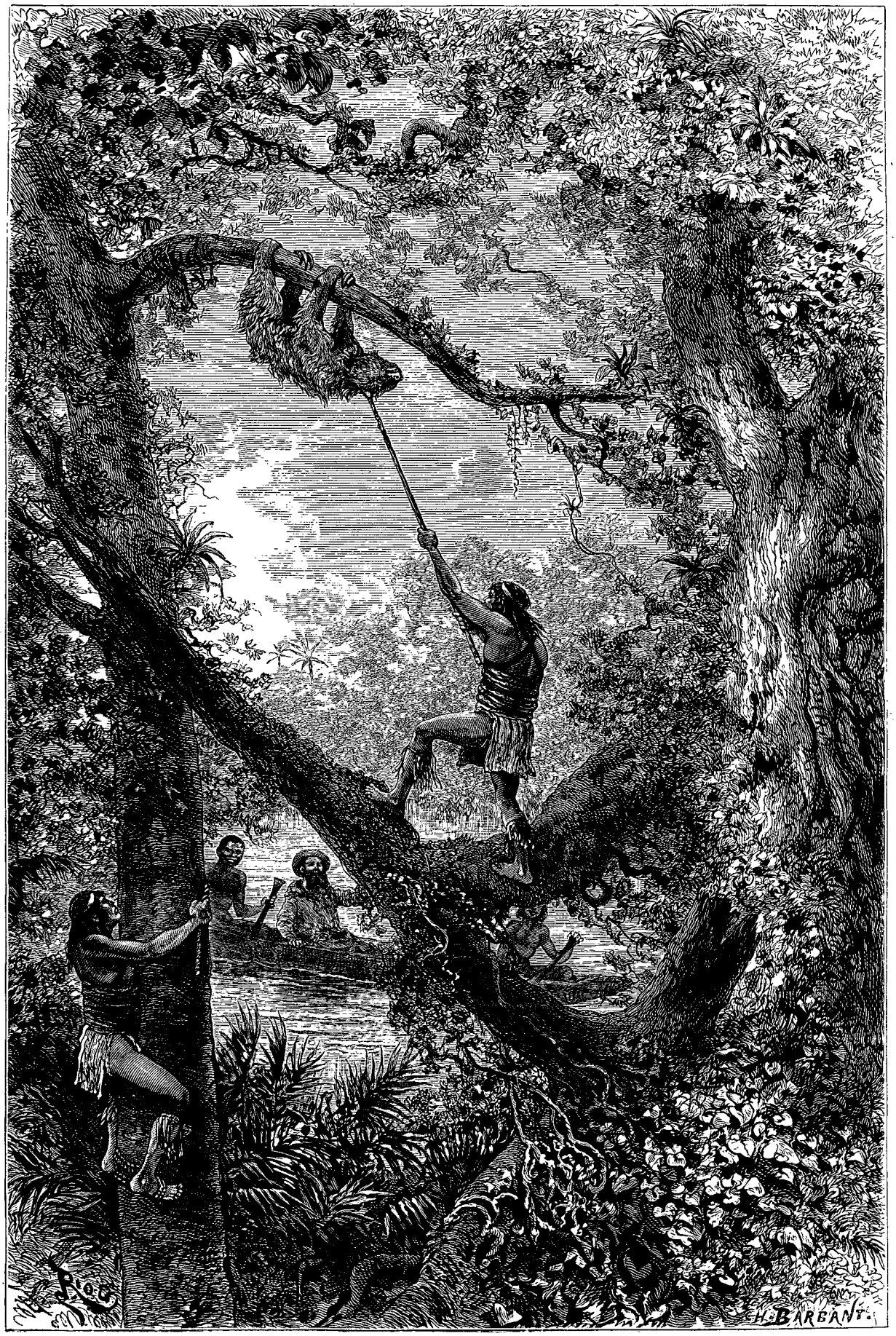
Deux pirogues envoyées par Canea viennent nous chercher, et après une demi-heure de navigation en descendant la rivière nous apercevons un petit village sur une colline qui a vingt mètres d'altitude. Au pied se trouvent de gros blocs granitiques aux formes arrondies qui barrent presque complètement le cours d'eau. C'est un endroit fort pittoresque où les Indiens flèchent des coumarous à leur passage dans les petits défilés qui séparent les roches.

C'est un jour de fête, il s'agit de célébrer la mort d'un tamouchy qui a succombé il y a un mois [1].

Tous les hommes sont recouverts de longues lanières noires en taouari qui partent du cou et d'une espèce de toque semblable à celle de nos magistrats. Un seul homme est debout, tenant à la main un fouet dont la corde a huit mètres de long; il tourne sur lui-même en frappant la terre avec le pied droit,

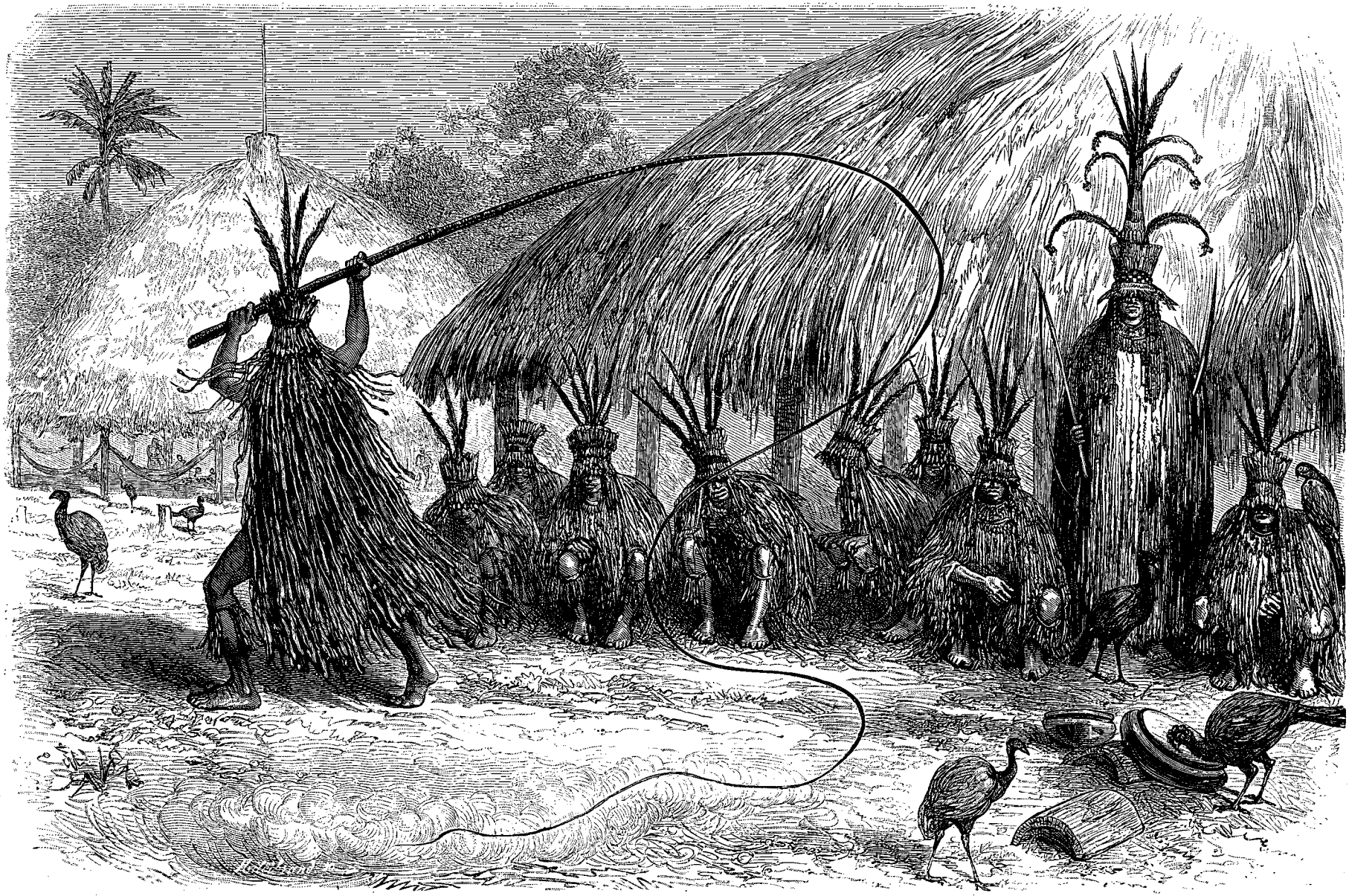
1. Il y a deux fêtes en l'honneur des morts : la première est le *Pono*, et la deuxième le *Toulé*, que nous avons décrit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse à l'aï. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse du *nono*. — Dessin de Riou, d'après un croquis du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis, soulevant son fouet, il penche le corps en arrière, et, d'un mouvement brusque, projette la corde qui claque comme un coup de pistolet. A chacun son tour de produire ces détonations. Cette danse s'appelle la danse du *pono*.

Les autres Indiens, assis sur leurs talons, applaudissent en criant : « Hé !... hé !... »

Les Indiens du Parou, qui connaissaient tous les détails de mon premier voyage dans le Yari, ne manifestent aucune frayeur à mon arrivée. Je suis le bienvenu parce qu'ils savent que j'apporte des couteaux (*maria*), des haches (*oüioui*), des sabres (*sapa*), des hameçons.

En fait d'instruments en fer ils n'ont qu'un seul couteau de boucher sans gaine que le tamouchy a passé dans sa ceinture de poil de couata. On lit sur la lame : *Acier fondu, Paris*. C'est un objet qui provient de la pacotille que j'ai transportée dans le Yari à mon voyage de 1877.

J'apprends que le tamouchy a obtenu ce couteau en échange d'un chien et d'un hamac qui avait demandé plusieurs mois de travail.

Ces Indiens sont disposés à m'accompagner partout parce qu'ils savent que je n'ai jamais manqué à mes engagements avec leurs compagnons du Maroni et du Yari.

Ces braves gens sont si complaisants qu'ils viennent au-devant de mes besoins. Un enfant me dit : « Donne-moi un hameçon et j'irai te chercher beaucoup de petits poissons. » Une femme me promet autant de cassave que j'en voudrai si je lui donne des perles bleues.

Un chef étranger nommé Alamoïké, qui se trouve là par hasard, ayant appris que je désirais connaître la fabrication du curare, veut me l'enseigner au prix d'une hache et d'un couteau.

Tout irait à merveille sans une nouvelle querelle qui vient de s'élever entre Apatou et Stuart et qui dégénère bientôt en une prise de corps. C'est un spectacle effrayant que de voir ces deux athlètes couleur de bronze, aux corps sveltes, aux muscles puissants, s'enlacer dans leurs bras, se dresser sur les pieds, se courber en avant, en arrière, puis s'arrêter court.

La situation devient critique.... tandis que l'un comprime le bas-ventre de son adversaire, l'autre lui presse la gorge avec tant de force que ses yeux deviennent subitement rouges de feu. Il faut que j'intervienne le couteau à la main pour terminer ce duel qui jette la terreur dans le camp des Ouayanas.

Ces troubles ne m'empêchent pas de faire mes observations quotidiennes. La hauteur du soleil à midi et à quatre heures me permet d'établir la position du lieu. *Cancapo*, c'est ainsi qu'on appelle le village en question, est par 0° 58′ latitude nord et 57° 6′ longitude ouest de Paris.

Voulant explorer le Parou dans tout son parcours, j'engage Yacouman à me conduire jusque chez les Indiens Trios qui sont établis vers les sources.

D'autre part, Alamoïké, qui devait descendre plus bas, consent à retourner sur ses pas pour me montrer la fabrication du curare, que les Ouayanas et les Trios appellent *urari* (ourari).

Pour aller plus vite je veux laisser la moitié de mes bagages aux soins de Canea; mais Hopou et Stuart, à qui j'ordonne de n'emporter absolument que les objets et les vêtements les plus indispensables, se mettent à murmurer et à menacer de ne pas partir. Je les calme en faisant l'inventaire de leurs sacs et leur remettant deux fois la valeur de chaque objet.

30 octobre. — 7 heures du matin. Je suis bien aise de me mettre en route, car je préfère les fatigues du canotage au séjour dans une habitation. Il faut marcher, marcher toujours pour empêcher ces misérables de s'entre-tuer. Le désœuvrement est non seulement la perte des armées, mais surtout des petits équipages qui servent aux voyages d'exploration.

Au moment de mettre le pied dans mon canot j'aperçois un oiseau-mouche qui vient tomber à mes pieds. L'ayant pris à la main, je vois qu'il est attaqué par deux *fourmis manioc* qui l'ont déjà dépouillé d'une partie de ses plumes. Je le débarrasse de ces cruels ennemis et lui donne la liberté.

Cette partie de la rivière est entrecoupée à chaque instant par des roches granitiques; ce ne sont que la carcasse de petites collines qui forment les rives.

La végétation de ces terres élevées, avec ses arbres robustes sans palmiers aux feuilles déliées, sans lianes aux contorsions élégantes, ne manque pas de charmer la vue.

A dix heures et demie nous apercevons un dégrad sur la rive droite. C'est la tête d'un sentier de traverse qui conduit à l'habitation d'*Eoupara*. On peut atteindre le village en dix minutes de marche, tandis qu'il faut une lieue de canotage à cause d'une courbe que fait la rivière. Je voudrais bien délasser mes jambes en marchant un peu, mais je suis retenu dans mon canot par l'obligation de faire un tracé à la boussole.

Eoupara est bâti sur une petite colline en face d'un rapide appelé *Kourokiri*. C'est un site avantageux; on voit de loin les canots qui montent, on jouit du murmure des eaux, on prend des bains délicieux, et on flèche les bandes de coumarous qui sillonnent les eaux courantes.

La femme aînée du tamouchy brûle d'envie de posséder une petite bague d'argent semblable à celle qu'Apatou porte au doigt en guise de réclame. Elle veut me payer avec de la cassave, mais nous en avons tant et plus; après réflexion elle offre de me faire un joli petit hamac semblable à celui qu'elle porte sur l'épaule gauche pour suspendre un gros bébé tout nu qui se cache la tête derrière le dos de sa maman. La jeune femme, qui était occupée à modeler un tapir avec de la cire noire, veut avoir à tout prix les boutons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mon paletot; je lui en donne deux, à la condition qu'elle me fera de petites statuettes en cire ou en argile que je prendrai à mon retour. Avec une autre j'échange des aiguilles d'acier contre des aiguilles faites d'une dent très effilée de poisson.

L'Indien ne connaît pas l'usage des cadeaux, et lorsque je donne un couteau on me dit toujours : *Etihé?* c'est-à-dire : Que veux-tu?

Leur petit commerce se fait par des échanges; l'acheteur doit toujours payer d'avance.

Les Bonis qui viennent faire du commerce en pays roucouyenne sont obligés de payer les hamacs qui ne leur seront livrés que l'été suivant.

XVIII

Maison sur un arbre. — La chute des feuilles en été. — Véritable rivière des Amazones. — Description de ces femmes qui ont fait rêver nos grands-pères. — Autant de galons que d'enfants mâles. — Comment on devient Amazone. — Un souper frugal dans ce pays légendaire. — Mangeur de termites. — Influence de la latitude et de l'altitude sur mon état sanitaire. — Le *kinoro*. — Un monolithe. — Les impressions de voyage d'un Indien dans le pays des blancs. — Ananas sauvages. — Sentier du Parou au Maroni. — Renseignements pour les chasseurs de coqs de roche. — Canot chaviré.

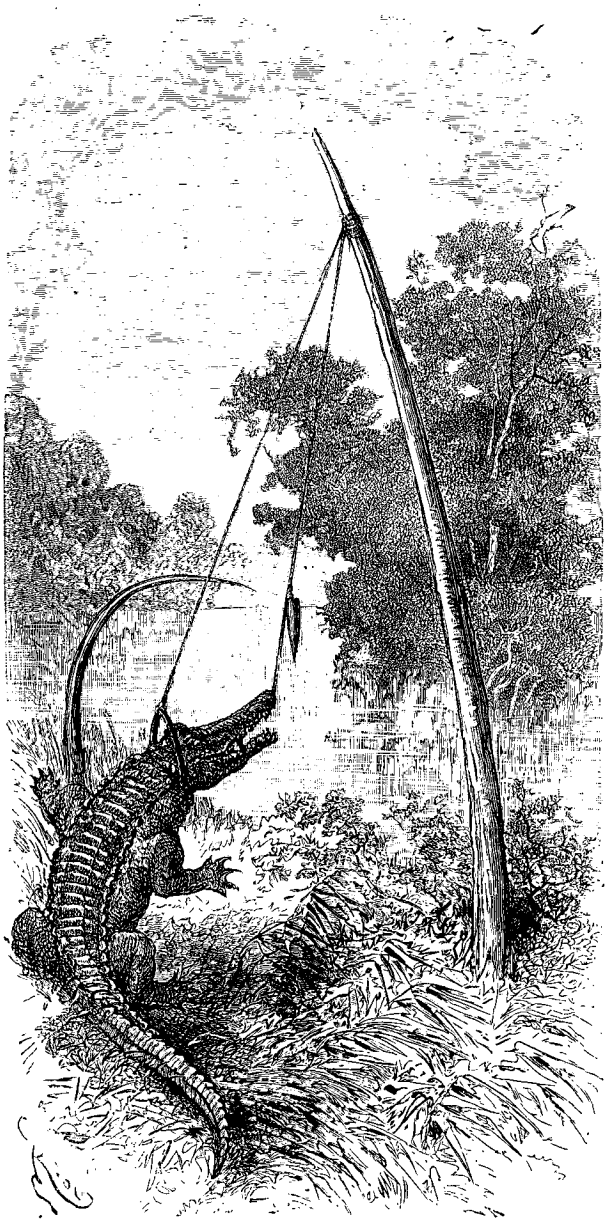
31 octobre. — Après deux heures de marche nous rencontrons l'embouchure de la crique Coucitenné que nous avons traversée en allant du Yari au Parou.

Un peu en amont je découvre un gros nid dans les branches d'un grand arbre qui est sur la lisière d'un abatis. En approchant je reconnais qu'il s'agit d'une véritable hutte avec un plancher et un toit en feuillage où un Indien, blotti comme un singe, se prépare à flécher les oiseaux qui viennent savourer les graines mûres de cet arbre.

Vers quatre heures nous passons devant une petite montagne appelée *Manaou;* ce serait un bel endroit pour camper, mais il y a beaucoup de moustiques. Yacouman veut atteindre un petit village qui est éloigné de deux heures de canotage.

Je fais remarquer à Apatou qu'il y a beaucoup de bois sec sur les collines, et il me répond : « Arbres-là, pas pourri, quand pluie veni gagné feuilles. »

En Guyane ce n'est que pendant l'été qu'on voit des arbres perdre leurs feuilles.



Piège du caïman (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après un croquis du voyageur.

Nous arrivons au dégrad quelques minutes avant le coucher du soleil et il faut encore faire deux kilomètres à pied pour atteindre le village qui est au milieu de la forêt. Je suis étonné de ne pas voir un seul homme pour nous recevoir. Nous visitons deux, trois habitations, et nous n'y rencontrons que des femmes.

Je demande à la plus vieille, c'est-à-dire à la moins farouche : « *Nepo amolé okiri?* (Où sont vos hommes?) — *Okiri-ova* » (homme pas), répond elle dans son langage laconique.

Je suis fort intrigué. Ai-je donc enfin trouvé ces fameuses Amazones sur lesquelles nos savants, de la Condamine en tête, ont discuté pendant des siècles?

Oui, ce sont des femmes qu'Orellana a trouvées près du Trombette et sur lesquelles un conquérant espagnol a brodé une histoire romanesque qui a fait qualifier le grand fleuve de *rio de las Amazonas.*

Je ne doute pas qu'Orellana n'ait rencontré des tribus de femmes, mais quelle imagination fantastique il a dû déployer pour les comparer aux guerrières chevaleresques des temps homériques !

Je constate d'abord que les Amazones du Parou n'ont pas l'usage de se couper un sein pour se livrer sans inconvénient à l'exercice de l'arc.

« Combien avez-vous eu d'enfants? » demandai-je à l'une d'elles. Elle me répond en me montrant trois raies rouges sur le haut de la cuisse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces barres parallèles, qui ressemblent aux chevrons que portent nos vieux soldats pour marquer leur temps de service, servent à indiquer le nombre d'*okiri* (enfants mâles) que ces malheureuses ont engendrés.

Une de ces femmes me reconnaît pour m'avoir vu dans le Yari; elle était alors l'épouse d'un peïto de Yacouman, le nommé Couloun, qui l'a renvoyée parce qu'elle ne pouvait pas s'accorder avec sa jeune femme. Apatou en reconnaît une autre qui a été congédiée parce qu'elle parlait trop, etc., etc.

Les Amazones légendaires n'étaient que des femmes répudiées.

Il est inutile de dire que je ne trouve pas de gibier chez ces pauvres créatures qui, au lieu d'apprendre à flécher, ont passé leur jeunesse à nourrir des enfants que leurs maris cruels ont arrachés au sein maternel.

Mon repas se compose de la moitié d'une banane cuite sous la cendre et de petits coquillages que les malheureuses ont ramassés sur la rive.

Je déroge à l'habitude indienne de ne pas faire de cadeau, en offrant un couteau et quelques aiguilles à ces pauvres créatures, et au lever du soleil je m'empresse de quitter ce séjour qui n'est pas enchanteur.

J'ai perdu mes dernières illusions sur la légende des belles Amazones.

En retournant au dégrad je trouve le fils de Yacouman faisant un repas que je n'ai pas envie de partager. Assis devant un nid de termites qu'il vient de trouver, il plonge une feuille de *maripa* au milieu des insectes affolés. Ceux-ci se cramponnent au bord de la feuille comme à une planche de salut, et l'Indien les croque à belles dents, laissant les têtes adhérentes par les mandibules.

1er novembre. — Je remarque que ma santé s'améliore chaque jour; c'est que la chaleur est moins accablante parce que nous nous écartons de l'équateur et que nous atteignons des régions plus élevées.

Nous rencontrons fréquemment des aras rouge de feu (*kinoro*) qui viennent par bandes manger des baies qui se trouvent sur de hauts arbres bordant la rivière. J'en tue deux d'un coup de fusil, et les Indiens en arrachent aussitôt les grandes plumes qu'ils se passent dans les oreilles.

Nous ne marchons pas vite, car le courant est assez fort à cause de nombreuses roches qu'on rencontre à chaque instant. Vers trois heures nous remarquons une roche granitique qui s'élève à trois mètres cinquante au-dessus du niveau de l'eau. Cette pierre, qui se trouve au milieu d'un rapide appelé *Mocori*, est considérée comme un monument élevé par un *yolock* qui fait chavirer les canots.

En amont, la rivière, devenant calme, fait des sinuosités qui quadruplent son parcours.

Ici elle présente l'aspect du Maroni, de l'Oyapock et du Yari dans leur cours supérieur. D'un côté, la rive, taillée à pic sur une hauteur de trois mètres, est formée d'une argile blanche où l'on voit une infinité de trous que pratique un poisson appelé *ya-ya* par les Roucouyennes et *cuirassier* par nos créoles. De l'autre côté elle est basse, marécageuse, encombrée de moucou-moucou. Les roches granitiques qui deviennent rares sont remplacées par des roches schisteuses.

Dans l'après-midi nous apercevons sur la rive un petit caïman suspendu au bout d'un bâton. Il se débat en faisant une mine des plus grotesques. Je fais approcher mon canot pour le voir de près.

Le piège est composé d'un bois flexible enfoncé dans terre à l'extrémité duquel sont attachées deux ficelles. L'une forme un nœud coulant et l'autre porte un bois effilé aux deux bouts.

Notre caïman, alléché par un boyau entourant le bâton pointu, est venu se glisser sous une petite tonnelle arrangée avec des feuilles et a mordu dans l'appât qui lui était présenté. Cette traction sur la ficelle a fait lâcher un morceau de bois qui était fixé comme un crochet à un arceau, et il a été enlevé du sol par le piège qui s'est redressé comme un arc distendu avec force.

D'une part il est saisi par le cou au moyen du nœud coulant, et de l'autre il a les deux mâchoires écartées par une espèce de bâillon qui s'est implanté dans la bouche.

2 novembre. — A quatre heures nous rencontrons des roches schisteuses que les Ouayanas appellent *panakiri tepou* (roches des Hollandais), parce qu'elles sont alignées comme les soldats de Surinam qui sont venus jadis faire la guerre dans le Maroni.

Les Roucouyennes ont été frappés en voyant les soldats blancs s'aligner sur une seule ligne, tandis qu'eux marchent toujours les uns derrière les autres, c'est-à-dire à la file indienne.

Ils ont remarqué deux autres particularités, c'est que les Hollandais marchaient en long et en large sur la place d'un village, sans autre but que de remuer les jambes. D'autre part, lorsqu'un tamouchy appelait un peïto, celui-ci courait pour répondre au chef.

Les Indiens ne marchent jamais que pour se transporter d'un point à un autre; et quant à courir, ils le font dans des circonstances si rares que je n'ai jamais eu l'occasion de les voir aller autrement qu'au pas.

Le lendemain, à neuf heures, nous atteignons une habitation où nous prenons quelques heures de repos. Pendant que j'écris mes notes Apatou fait une excursion avec Ouanica, fils de Yacouman. Je les vois revenir portant des catouris remplis d'ananas. Ils ont trouvé ces fruits en pleine maturité sur une grosse roche granitique au long d'un sentier qui conduit au dégrad de l'Itany en passant par le mont Lorquin.

Apatou, qui connaît ce trajet, me dit qu'il faut douze jours pour aller du Parou à l'Itany, dont quatre jours pour atteindre le Yari, cinq pour aller du Yari au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mont Lorquin, et trois de ce point à l'Itany. En estimant la journée moyenne à dix-huit kilomètres, cela ferait une distance totale de deux cent vingt-cinq kilomètres avec les accidents de terrain et cent quarante à vol d'oiseau (direction nord-est).

Le voyageur qui traverse cette région pittoresque est frappé par le cri d'oiseaux jaunes qui voltigent au nombre de cinq ou six d'un arbre à l'autre comme des étourneaux en criant *méou, méou.*

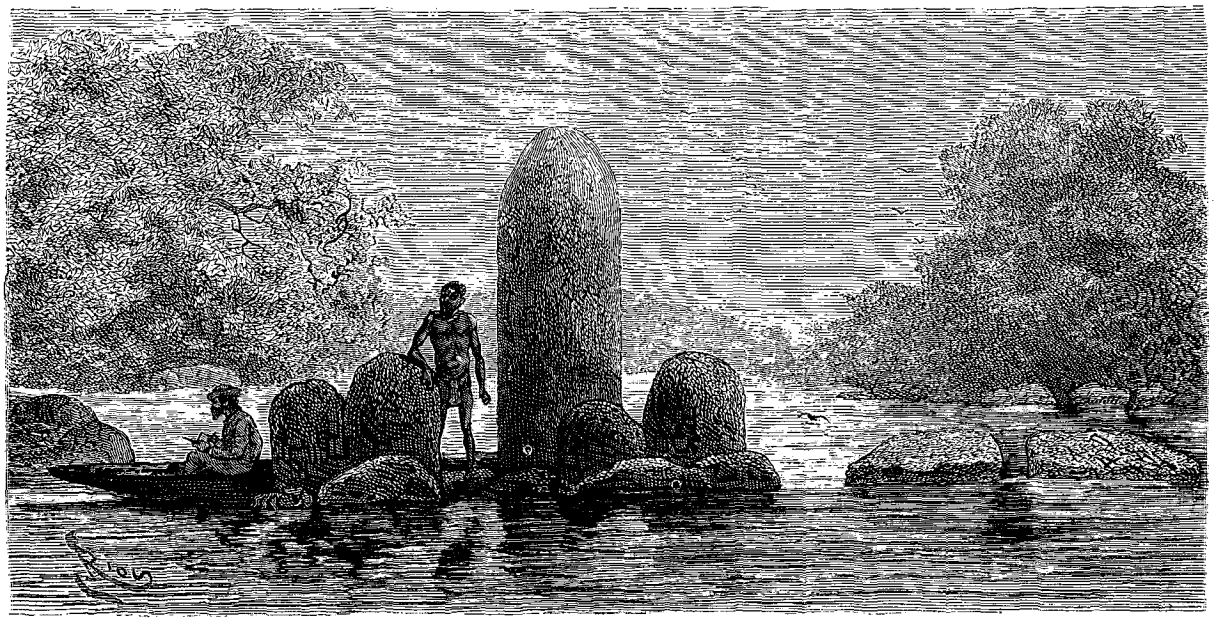
Ces oiseaux sont connus des créoles sous le nom de *coqs de roche*, parce qu'ils font leurs nids dans des excavations creusées dans le granit.

Les Ouayanas recherchent les méous pour faire des parures et aussi des échanges avec les Oyampys qui les transportent dans le bas Oyapock.

Le mâle se distingue de la femelle par sa crête qui est plus développée. Les jeunes ont les plumes jaune pâle, tandis que les vieux ont une teinte jaune ardent presque rouge.

Un peu à l'est de l'Apaouani on traverse des collines rocheuses que les Indiens appellent *Ténénépata*, dont la traduction est : *ténéné*, montagne ; *pata*, village. Il s'agit non pas d'un village dans la montagne comme je le croyais d'abord, mais d'une réunion de montagnes dont le groupement est comparable à celui des carbets qui constituent un village.

Je me remets en route à midi et demi, et bientôt nous rencontrons une petite chute assez difficile à franchir parce que l'eau, resserrée entre des roches granitiques élevées, court avec une rapidité effrayante. Une embarcation ayant été mise en travers reçoit par le côté une volute d'eau qui la remplit et la



La roche du Diable. Pierre dans le rapide Mocori. — Dessin de Riou, d'après un croquis du voyageur

fait submerger en un clin d'œil. Heureusement que la rivière est peu profonde ; nous nous jetons à l'eau et recueillons tous les bagages, à l'exception d'objets insignifiants.

Nous sommes obligés de nous arrêter pour faire sécher les bagages. Grâce à un soleil ardent et à la chaleur des pierres qui sont brûlantes au milieu du jour, notre cassave ne tarde pas à être aussi sèche que sortant du four, et nos cartouches, qui ne sont pourtant pas métalliques, ne sont pas altérées. Nous avons bien perdu un sac de plomb dans ce petit naufrage, mais cela nous importe peu puisque, à défaut de munitions, Apatou peut subvenir à l'alimentation avec son arc et ses flèches.

Les cent cartouches qui nous restent sont bien suffisantes pour un voyage de trois mois, car nous ne tirons jamais que sur du gros gibier et au posé.

A cinq heures nous arrivons à un village de quarante personnes appelé *Taliman*, du nom du tamouchy.

XIX

Un Indien véritablement grand ; d'autres qui le paraissent. — Œil trompé par un buste disproportionné. — Sans pitié pour l'orphelin. — Révélation achetée à bon compte. — Excursion botanique. — La plante de mes rêves, l'*urari !* — Cérémonial qui précède l'extraction de la précieuse racine. — J'ai les racines, la tige, les feuilles, les fleurs. — A la recherche de plantes accessoires du curare. — Plus sorcier qu'un piay. — La racine d'urari est amère et colore les doigts en jaune. — Détails de la fabrication de l'urari ou curare. — Le curare se prépare à froid. — Addition de piment. — Expérience. — Les petites flèches empoisonnées sont décochées au moyen de l'arc. — Une révolte à propos du curare. — Ils sont punis par où ils ont péché. — Un équipage timoré.

Le 4 novembre, vers dix heures, je vois la rivière se diviser en deux branches. La crique *Ataouelé*, qui tombe à gauche, a un débit qui est à peu près le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quart de celui du Parou. Son cours est entrecoupé par de grosses roches granitiques qui en gênent la navigation.

Enfin, dans l'après-midi, nous atteignons l'habitation du tamouchy Alamoïké qui doit nous enseigner la fabrication de l'*urari*.

Le village n'est composé que de deux petites familles, de sorte que le tamouchy Alamoïké n'a qu'un seul peïto à commander. Ce dernier est un jeune homme très robuste qui ne mesure pas moins d'un mètre quatre-vingts centimètres. C'est un véritable géant pour le pays, car la taille des Roucouyennes est en général moins élevée que celle des Français. Ces Indiens vus de loin paraissent pourtant très grands; cela tient sans doute à leur buste énorme qui fait contraste avec leurs membres courts et grêles.

La femme d'Alamoïké est de la tribu des Trios; elle me raconte qu'ayant perdu ses parents quand elle était encore très jeune, elle a été recueillie par des Roucouyennes en voyage.

Les habitants des sources du Parou, comme tous les Indiens de la Guyane, ne font aucun cas des orphelins. Ces malheureux, obligés de travailler à outrance, n'ont à manger que les restes de la cuisine qu'ils partagent avec les chiens.

Dans la soirée je fais mes arrangements avec mon hôte qui doit me montrer le secret de la fabrication du poison des flèches. Suivant l'usage, je le paye d'avance avec une hache, et lui promets en outre une pièce de cinq francs qu'il portera au cou en guise de médaille.

Les Roucouyennes ne connaissent pas la fabrication du curare. Alamoïké n'en possède le secret que depuis mon premier voyage; il a pu en obtenir la révélation près d'un chef Trio, au prix d'un couteau d'un sou et d'une petite glace que lui a remise Apoïké que j'avais envoyé, l'an dernier, à la recherche du fameux poison.

5 novembre. — Nous partons de bon matin avec le tamouchy, son peïto et Apatou. Nous descendons en canot au pied d'une petite colline située sur la rive droite.

Après une course accélérée de deux heures, Alamoïké s'arrête devant une liane de la grosseur d'un serpent boa qui forme une grande courbe en sortant de terre, puis s'élève tout droit jusqu'à la cime d'un arbre de vingt-cinq à trente mètres avec lequel elle confond ses feuilles. Je brûle d'impatience de posséder cette plante qui est appelée *urari* par tous les Indiens de la Guyane.

Avant de commencer son opération, Alamoïké donne à chacun des spectateurs un grain de piment que nos créoles qualifient d'*enragé*, et qu'il faut mordre à belles dents. Ce n'est qu'après s'être assuré que nous avions mâché et avalé la pilule que le piay se met à fouiller la terre avec un bâton pour dégager les racines. Une seconde après il me présente un gros scorpion noir qu'il tient par la queue en disant : *Yolock* (diable), sans manifester ni crainte ni horreur.

Se gardant de tuer cet animal qu'il considère comme un gardien du poison, il ajoute quelques mots au milieu desquels je saisis l'adjectif *iroupa* qui signifie *bon* et que je crois pouvoir traduire par ces mots : *Tout va bien.*

Le piay continue à fouiller et ne tarde pas à mettre à nu de longues racines qui se dirigent horizontalement en rampant presque à fleur de terre.

Pendant ce temps je coupe des rejets recouverts de feuilles tendres qui poussent du tronc et montent verticalement à une hauteur de plus d'un mètre.

Je suis déjà bien aise de posséder ces quelques feuilles, mais cela ne suffirait pas pour une détermination botanique; il faut avoir des feuilles complètement développées et des fleurs.

Un enfant grimpe sur le gros arbre et de là passe sur la liane le long de laquelle il descend après m'avoir jeté une poignée de fleurs.

Sans en perdre la moindre parcelle, je m'empresse de les ranger dans un cahier tandis qu'Apatou coupe un morceau de la tige.

Alamoïké a ramassé une grande quantité de racines qu'il renferme dans deux catouris faits séance tenante avec des feuilles de palmier, et nous nous mettons en route.

Enfin nous sommes devant la rivière, où nous avons grand plaisir de nous désaltérer. Le piment que nous avons mâché nous a donné une soif intense.

Arrivés à l'habitation, Alamoïké met les deux catouris à la rivière.

Je passe le restant de la journée et du soir à faire quelques observations astronomiques et à causer de choses et d'autres avec mes hôtes qui sont fort aimables et dont les récits et les réflexions, qui ne sont pas toujours à dédaigner, ajoutent à mes connaissances sur le pays.

Le lendemain nous faisons une nouvelle excursion à la recherche des plantes accessoires qui entrent dans la composition du poison. La première espèce recueillie, appelée *potpeu*, ne m'est pas inconnue; elle est très voisine d'un *faux Jahorandi* que j'ai rapporté du Brésil en 1874.

Étant certain que ce n'est pas une plante toxique, je me mets à la mâcher devant Alamoïké, qui veut m'en empêcher en me criant : « *Natati,* » ce qui signifie mourir.

« *Natati oua*, lui dis-je, *piay cou.* » (Traduction : « Il n'y a pas de danger, je suis sorcier aussi bien que toi. »)

Alamoïké, me voyant avaler impunément une plante qu'il croyait toxique, n'a plus de secrets pour un collègue qu'il croit plus fort que lui.

Il me fait cueillir moi-même toutes les plantes qu'il faut ajouter pour faire le poison.

Nous recueillons ainsi quatre espèces de la famille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pipéritées, l'*arapoucani*, l'*aliméré*, le *potpeu* et une autre dont j'ai oublié le nom.

Elles ont toutes une saveur piquante qui fait saliver.

Alamoïké ramasse également des feuilles d'un palmier appelé *parasa*.

Nous passons l'après-midi à racler les racines de l'urari qui ont passé vingt-quatre heures dans l'eau.

Je remarque que l'écorce présente quelques plis annulaires qui rappellent un peu certaines racines d'ipéca.

En me livrant à ce travail je ne tarde pas à avoir les mains jaunes comme si j'avais touché de la teinture d'iode. Je goûte un peu de cette écorce, qui se détache par petites plaques, et je remarque qu'elle a une saveur amère très prononcée.

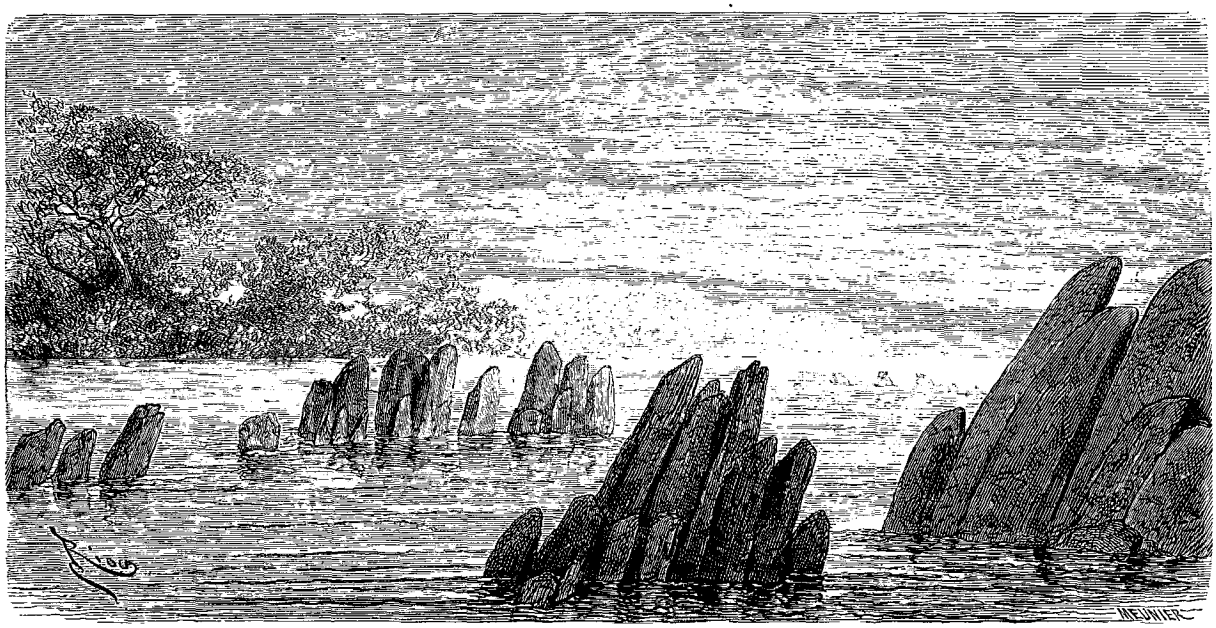
Ce n'est que le troisième jour que j'assiste, non pas seulement comme témoin, mais comme aide-préparateur, à la fabrication du poison.

L'opération se fait dans la hutte du tamouchy. Nous commençons à préparer des ustensiles qui doivent servir à filtrer des liquides et à les recevoir.

Pour faire un entonnoir, on roule une feuille de palmier en cornet et on l'attache avec de grandes épines. Cet instrument est placé à demeure fixe sur une anse formée par une baguette pliée.

Les récipients, appelés *carana*, se composent d'une feuille de palmier pineau, repliée et relevée aux deux extrémités de manière à former une petite auge.

Alamoïké prend quelques échantillons d'*aracoupani*, enlève les feuilles, qu'il rejette, et se met à battre la tige et la racine avec un bâton. Il les plonge quelques minutes dans un litre d'eau froide contenu



Roches schisteuses des Hollandais (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

dans un carana en les serrant entre ses larges mains. Il mouille et écrase de nouveau jusqu'à ce que les fibres déchirées n'aient plus la saveur piquante qui caractérise les pipéritées.

Il opère identiquement de la même manière avec les racines des autres pipéritées. Le *potpeu* entre dans une proportion beaucoup plus grande que les autres espèces. La même eau sert à toutes ces préparations.

Pendant que mon collègue exprime le suc de ces plantes je suis occupé de mon côté à exprimer des feuilles de *parasa* dans un autre carana contenant un demi-litre d'eau. Le liquide exprimé, qui n'a pas de saveur particulière, mousse comme du savon. Il contient sans doute une forte proportion de sels alcalins puisque les cendres de ce palmier servent à la préparation du sel de cuisine.

Nous arrivons au troisième temps de l'opération qui est la plus importante. Il s'agit d'extraire le suc de l'*urari*. Alamoïké mouille l'écorce avec le liquide alcalin provenant du *parasa*, et, en prenant une grosse poignée, il l'exprime de toutes ses forces.

Le suc, qui ressemble à du jus de tabac, est mélangé aussi de pipéritées et filtré sur des feuilles qui ont été introduites dans le fond de l'entonnoir. Le liquide, qui mesure à peu près un demi-litre, est recueilli dans une marmite de terre et additionné d'une poignée de piment sec écrasé avec un pilon.

Alamoïké met le pot sur le feu et va se laver les mains à la rivière. Étant resté dans la hutte pour garder la marmite, je suis bientôt pris d'un éternuement qui me force d'abandonner mon poste. Deux enfants couchés dans un hamac sont réveillés par les vapeurs de piment.

Cette action du piment sur l'appareil olfactif nous permet d'admettre un fait qui nous avait paru d'abord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invraisemblable. Au dire du capitaine Jean-Pierre, les vieux Oyampys voulant arrêter l'ennemi entouraient leur village d'un cercle de fer où ils jetaient des poignées de piment sec. Il est impossible de combattre quand on est pris d'un fol éternuement.

Le pot est retiré du feu après dix minutes, bien avant le commencement de l'ébullition. La femme du chef, étant entrée en ce moment, dit avec fierté en montrant sa préparation : « *Alimi oto* » (*couata*, viande), c'est-à-dire voilà un engin qui nous procurera une grande quantité de gibier.

Alamoïké coupe alors le stipe d'un maripa et se met à tailler des flèches qu'il trempe dans l'*urari* et fait sécher au soleil. Il a joute de nouvelles couches au fur et à mesure de la dessiccation. Pour que le suc adhère mieux il a eu soin de faire sur la flèche de petites incisions qui s'entre-croisent.

Un petit singe qui gambadait est frappé à l'épaule avec une de ces flèches; il se met à courir pendant une minute, puis, s'arrêtant, je lui vois faire quelques grimaces; il cligne de l'œil, et bientôt ses mains paralysées lâchent prise, et il tombe à la renverse. Six minutes après la blessure il est dans un état d'inertie très voisin de la mort; ses muscles ne répondent plus aux piqûres d'une aiguille. Après sept minutes ce n'est plus qu'un cadavre.

Les dards empoisonnés ont la longueur et la forme d'une lame effilée de couteau; la base est appliquée dans une taille faite à l'extrémité d'une flèche. On la projette au moyen d'un arc ordinaire. Lorsque le gibier est atteint, le roseau entraîné par son poids tombe à terre, tandis que la petite flèche reste dans la plaie.



L'urari (*Strychnos Crevauxi*). — Dessin de M. Faguet, d'après nature.

Pendant que je me livre à ces études, Stuart et Hopou deviennent chaque jour plus récalcitrants et refusent de m'accompagner jusqu'aux sources du Parou. Me voyant faire des provisions de curare, ils prétendent que j'ai l'intention de livrer la guerre aux Indiens Trios. Stuart, qui est le plus fort et le plus méchant, m'a refusé l'obéissance dans la journée, et dans la soirée il ose venir à moi pour m'insulter devant le chef indien. Je saisis mon fusil et le couche en joue. Le bruit des batteries qui s'arment agit sur l'agresseur comme un coup de foudre; sa loquacité furieuse fait place au silence.

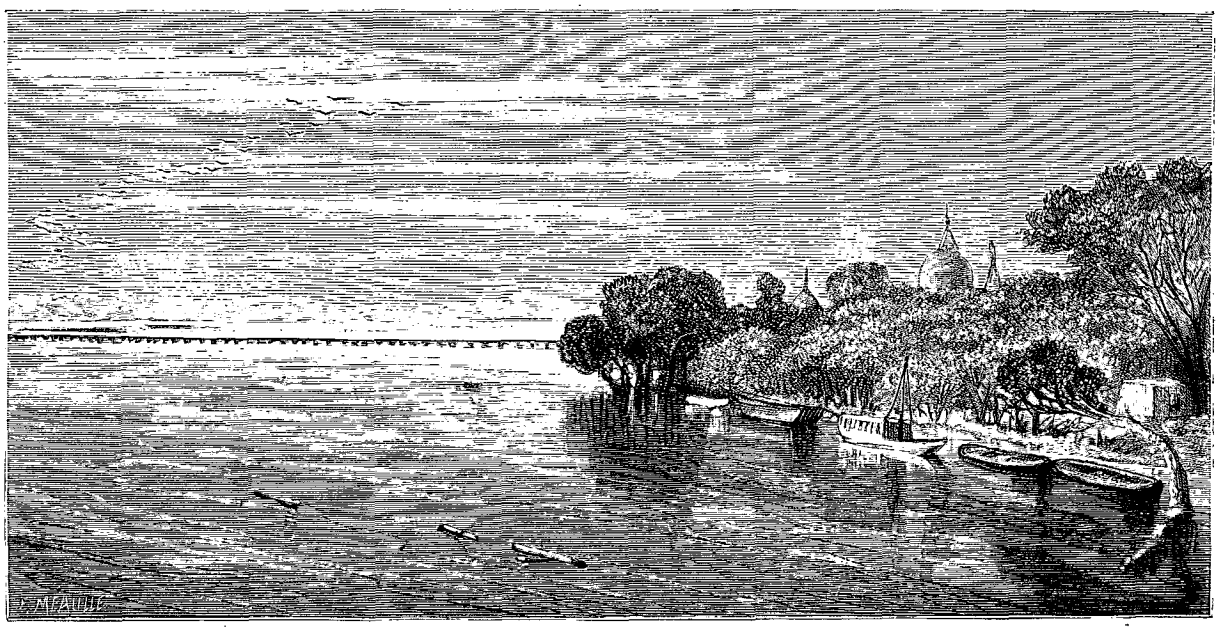
Je pars le lendemain avec Apatou; mes deux noirs révoltés assistent au départ et se flattent de me forcer à battre en retraite faute d'équipage.

Je m'embarque avec Yacouman et Apatou dans une toute petite pirogue. Une heure après j'aperçois un canot qui s'efforce de nous rejoindre; ce sont nos déserteurs qui viennent faire leur soumission en pleurant comme des enfants.

Docteur J. Crevaux.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Au bord du Djelam.

VOYAGE A MURRY (HIMALAYA DU NORD),

PAR M. DE BÉRARD.

1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(Tous les dessins ont été faits d'après nature par M. de Bérard, qui est aussi l'auteur du texte.)

Au mois d'avril 1878, je me dirigeais vers la vallée de Cachemyr. Pour y pénétrer à cette époque de l'année, je ne pouvais suivre que la voie de Murry, qui seule était libre de neige. Les deux ou trois autres passages ne sont praticables que plus tard.

J'étais parti de Bombay et le chemin de fer m'avait conduit successivement à Allakabad, Agra, Delhi, Lahore et Djelam. Lorsqu'on est arrivé à cette dernière ville on ne doit plus espérer le confortable et le bien-être d'un voyage dans les conditions ordinaires; les difficultés sérieuses commencent, et, pour les surmonter, il faut faire une bonne provision de volonté, d'énergie et de patience. Chaque jour on se heurte à des obstacles qui finiraient par décourager, et l'on reculerait si l'on n'avait pas la ferme résolution d'atteindre le but à tout prix.

Djelam, que le chemin de fer ne dépasse pas, est une petite ville située au bord du Djelam, l'ancien *Hydaspe;* elle se trouve sur la route qui descend du nord dans l'Inde : aussi les nombreux envahisseurs, qui se sont jetés successivement sur cette magnifique contrée comme sur une proie, ont tous passé par là.

C'est ici même qu'Alexandre de Macédoine a traversé le fleuve pour aller vaincre Porus. Les souvenirs classiques abondent au milieu de ce cadre vivant de quelques-unes des plus grandes scènes de l'histoire : comment ne céderait-on pas à la tentation de s'y arrêter?

Malgré la fatigue d'un voyage bien long je sentis mes forces renaître.

On m'indiqua un hôtel indien à quelque distance de la gare. Il était entouré d'un parterre à peu près abandonné, où poussaient encore des rosiers et des pervenches. Dans le voisinage j'aperçus une église chrétienne. En me promenant au-dessus des bords boisés du fleuve j'éprouvais une singulière impression; je voyais en même temps la flèche blanche de l'édifice religieux, et de l'autre côté du pont interminable (deux milles de longueur) jeté sur le Djelam, les lieux mêmes où les armées grecque et indienne s'étaient jadis livré bataille.

L'esprit est saisi par de tels contrastes.

Je suis resté longtemps sur ce pont. Le fleuve, un des plus considérables de l'Inde, est d'une immense largeur. Il vient du nord, où l'on distingue une chaîne de hautes montagnes bleuâtres, avec des taches d'une éclatante blancheur à leur sommet : c'est l'Himalaya; plus loin est le royaume de Cachemyr. Au sud, où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les eaux se perdent à l'horizon, on voit aussi quelques montagnes.

Devant moi s'étendent les plaines du Penjab, d'où nous venons. Derrière se dressent les maisons à terrasses de Djelam, enfouies dans les arbres que dominent çà et là quelques pointes de mosquées.

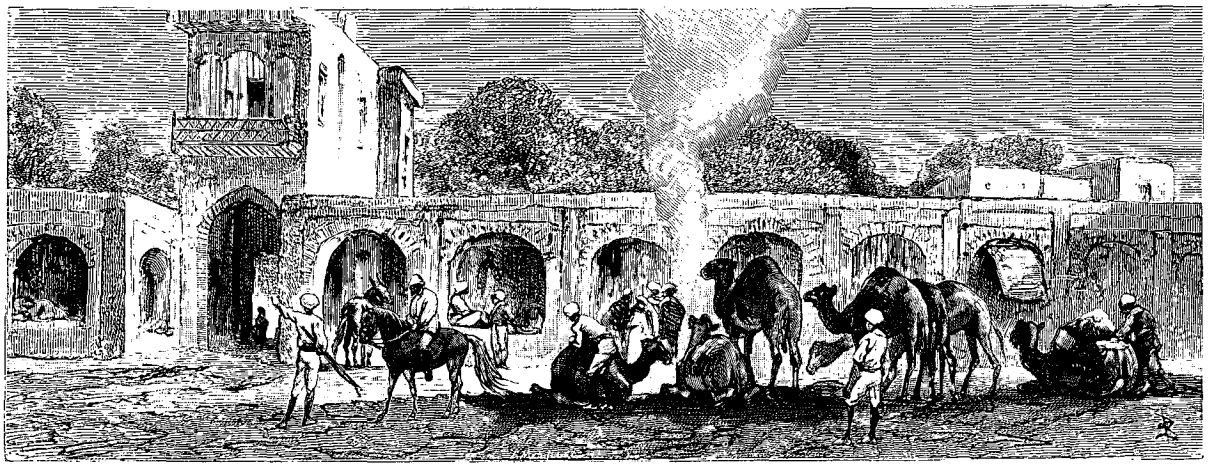
Le courant, très puissant, est divisé par beaucoup de bancs de sable et de galets, où sont retenus d'énormes troncs d'arbres venus des pentes de l'Himalaya. Quelques grandes îles, dont une est boisée, se voient à droite et à gauche du pont. De grands bateaux, de forme bizarre et dont la poupe élevée rappelle les jonques chinoises, sont groupés sur les bords.

En Orient, et surtout à une telle distance, dans l'intérieur, les choses changent si peu, malgré les siècles, qu'il est probable que les barques qui transportèrent les troupes du héros grec sur le fleuve ne différaient guère de celles-ci. Je les regardais avec intérêt, de même que l'île boisée où l'on suppose qu'Alexandre fit passer une grande partie de ses troupes. Porus ne l'attendait que quelques lieues plus bas. Son armée rangée en bataille sur la rive, ses éléphants de guerre et ses chars armés ne purent tenir contre la tactique du conquérant et la discipline de ses soldats.

J'étais absorbé par ces souvenirs; je revoyais la grande lutte, la confusion de la bataille, enfin la victoire finale, mais chèrement achetée, de l'armée d'Alexandre.

Que sont devenues les deux villes bâties par ordre d'Alexandre sur le lieu même du combat en souvenir de son triomphe? Ceux qui en ont recherché les traces discutent encore sur l'emplacement qu'elles occupaient.

Tant de conquérants ont depuis traversé ces lieux, pillant et détruisant tout sur leur passage! Le fleuve même, non moins dévastateur, n'a-t-il pas aussi, dans



Caravansérail de chameaux à Djelam.

ses débordements furieux, emporté les vestiges de la victoire du héros grec?

Tandis que je rêvais ainsi, j'aperçus les casques blancs de quelques employés du chemin de fer, occupés à je ne sais quel travail sur le pont.... Je fus ramené aussitôt en plein dix-neuvième siècle à la vue de ce costume anglo-indien. Voilà les Anglais maîtres du pays à leur tour. Y feront-ils pénétrer avec eux la civilisation moderne, le progrès? Le fil du télégraphe, qui passe au-dessus de ma tête, fait communiquer avec la rapidité de la pensée l'Inde et l'Europe; mais à l'aide même de moyens si merveilleux la nouvelle conquête s'assimilera-t-elle ces peuples si immuables dans leurs coutumes, dans leur religion et leur haine contre l'étranger? A un moment donné, soulevés par le fanatisme ou menés par un chef de génie, n'étoufferont-ils pas cette poignée d'occupants qui a mis leur pays en coupe réglée, après l'avoir envahi peu à peu par une politique qui n'a reculé devant aucun moyen?

D'autre part, ces belles contrées, qui ont excité les convoitises de tant de peuples, ne seront-elles pas conquises aussi par une autre race du nord toute prête, ce semble, à se jeter sur elles? Problème difficile dont un avenir peut-être prochain donnera la solution.

En descendant de la chaussée qui mène au pont, je passe près d'un tombeau à clocheton de forme bizarre; à côté s'élève, comme presque toujours dans ces contrées, une petite construction en maçonnerie où l'on a planté un arbuste.

En ce moment même une femme s'approche, s'arrête un instant, étonnée de me voir dessiner, et verse sur la plante un peu d'eau qu'elle vient de puiser au fleuve dans un vase de terre. La tombe paraît fort ancienne. A chaque pas, dans l'Inde, on est en présence de coutumes et de pratiques dont le sens échappe; il en est cependant pour lesquelles il n'est point besoin d'explication. Cette fleur arrosée sur un tombeau témoignait d'un sentiment de touchante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

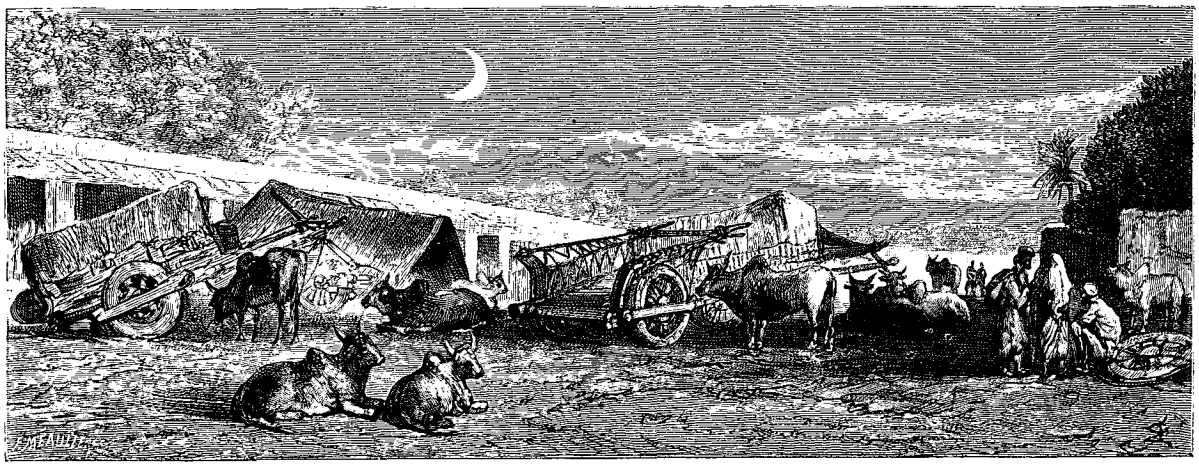
piété, et ce souvenir de la vie à la mort m'émut plus vivement que les plus imposantes cérémonies religieuses auxquelles j'avais jusqu'alors assisté dans ces pays.

Mais me voici arrivé près du bazar; le mouvement et l'animation y sont considérables. C'est une immense rue bordée de chaque côté d'un rang de boutiques bâties sur un plan uniforme et séparées par une cloison qui se termine sur la rue par deux piliers jumeaux; elles sont remplies de grains, de vivres, d'étoffes (la plupart en laine, car l'hiver doit être frais dans ces contrées), et d'une quantité d'ouvrages en cuir, entre autres des sacs de voyage légers et commodes.

Ces boutiques sont des rez-de-chaussée élevés de quelques marches. Toutes les constructions en sont à terrasse, un certain nombre d'entre elles ont un premier étage.

Au milieu de la foule passent gravement des files de chameaux, ou des cavaliers à figure énergique, portant la barbe divisée au menton, coutume que l'on observe plus fréquemment à mesure que l'on remonte vers l'Afghanistan.

Il est difficile de dessiner longtemps dans les quartiers populeux. Ce n'est pas qu'il y ait aucune malveillance de la part de la population, mais la discrétion lui fait absolument défaut, et je suis tellement entouré de monde que je ne puis plus ni voir ni remuer. En outre, il faut sans cesse donner des explications, car on ne comprend pas l'intérêt de ces dessins; et comment en effet croire que mon but est purement artistique, et que je n'ai, dans ce travail, que d'innocentes intentions? Jamais ils ne seront convaincus que j'ai fait des milliers de lieues uniquement pour les *portraicturer* : il y a tout d'abord chez eux un sentiment de méfiance, sinon de crainte bien visible, et il faut souvent parlementer longtemps avant de pouvoir faire le croquis d'un type de caractère ou d'une jolie tête : l'argent est le seul moyen efficace,



Caravansérail de chariots à bœufs à Djelam.

j'aurais tort de dire infaillible : il ne l'est pas toujours avec les musulmans.

Fatigué du bruit et de la foule du bazar, je me dirige vers un grand caravansérail, précédé par plusieurs guides de bonne volonté et très empressés de me faire voir les curiosités du pays.

La porte d'entrée est surmontée d'un pavillon dont les fenêtres en bois finement travaillées sont rehaussées de peintures variées, comme à Lahore. La vaste cour carrée est bordée d'arcades ou de portes donnant sur des chambres où habitent pêle-mêle voyageurs, chevaux, ânes et mulets. Au milieu se trouve un puits. Une grande troupe de beaux chameaux rumine ou dort.

Je m'approche de quelques chevaux d'une rare beauté; j'admire leur grande taille, leur poil luisant et leur soyeuse crinière que des Indiens sont occupés à brosser et à laver. J'apprends que ces superbes animaux, les plus parfaits que j'aie vus dans l'Inde, viennent de Caboul.

En continuant ma promenade, j'entre dans le caravansérail des chariots à bœufs. Les animaux sont dételés, groupés dans un désordre pittoresque, et je vois là cette belle race de bœufs du nord de l'Inde, dont quelques individus m'avaient émerveillé à Bombay. Ils sont blancs, à bosse comme tous ceux de ce pays, et, quoique très grands et très forts, ils ont des formes fort élégantes; leur tête rappelle celle de la gazelle. Les chariots sont couverts de nattes; les roues sont maintenues par une barre de bois fixée à l'essieu en dehors et au corps du véhicule.

Çà et là des groupes d'Indiens couchés ou assis fument en se reposant. Des enfants s'amusent entre eux, puis, subitement arrêtés dans leurs jeux par la vue d'un étranger, ils viennent peu à peu se ranger à mes côtés et me regardent travailler. Que de charmants gamins, que de jolies fillettes aux beaux yeux! mais, il faut bien le dire, quelle saleté, en général, dans cette population! et avec quel soin je tenais à distance ces intéressants modèles, dont certain geste de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main, fréquemment portée à la chevelure, me préoccupait toujours !

Cependant j'avais autre chose à faire que de visiter Djelam. Il fallait songer à louer des voitures pour gagner Rawal-Pindi et de là Murry. Je m'acheminai donc vers le caravansérail des voitures de louage.

J'entre dans une immense cour carrée. Sur les quatre côtés s'ouvrent des chambres, comme toujours, mais ici de grands acacias les ombragent; le milieu est encombré de voitures, surtout d'une espèce de cabriolet indien que je décrirai tout à l'heure. Beaucoup de conducteurs s'empressent de me faire leurs offres de services; on les écarte et on me mène devant le chef du caravansérail, homme à la vénérable figure de patriarche. Il est assis sur une natte et caresse une gazelle privée. Il s'engage à m'envoyer le lendemain, avant le jour, à l'hôtel, trois voitures, et je lui verse une partie du prix de la location.

Il fallait bien me décider à user de cette sorte de véhicules sur les routes du Penjab, car la poste anglaise, outre qu'elle coûte des prix exorbitants, va toujours au grand galop, ne s'arrêtant que quelques minutes aux relais, et, dans ces conditions, on ne peut rien voir et surtout rien étudier, pas plus que dans les chemins de fer, où à chaque instant on a le poignant regret de voir passer tant de merveilles de tout genre, villes, temples, populations, paysages, sans les pouvoir saisir. Au moins, dans les petites voitures indiennes, on a la liberté complète des temps d'arrêt aux endroits intéressants. Il est vrai qu'étant privées de ressorts, elles sont terriblement rudes pour les os du pauvre voyageur. La vue seule des petits cailloux cassés pour les réparations de la route est d'avance un supplice; il faut une bien ferme résolution pour accepter d'être ainsi secoué, cahoté, torturé.

Pour les Anglais, ces voitures n'existent pas : ils ne connaissent que la poste. Des voitures d'Indiens, fi ! Mais c'était bien le moindre de mes soucis : je voulais voir, voir le plus et le mieux possible, et non me faire transporter passivement d'un lieu à un autre à la façon d'un colis.

En revenant à l'hôtel, le long du fleuve, je vis la tête d'un immense pont de bateaux qui va rejoindre une île à une grande distance; un plancher, revêtu d'une épaisse couche de paille, recouvre ces bateaux et permet aux chariots et aux chameaux d'y passer sans risques.

Je suis encore resté longtemps en contemplation devant le spectacle de ce grand fleuve dont les cours d'eau de nos pays ne peuvent donner aucune idée

Le lendemain, les trois petites voitures s'arrêtaient au point du jour devant l'hôtel, et les arrangements pour la route furent bientôt pris. L'une portait les bagages, la seconde mon interprète, et je montai dans la troisième. Je donnai aussitôt le signal du départ.

La route, en général, est peu intéressante, presque plate, bordée de plantations d'arbres, et la vue ne découvre que d'immenses étendues de plaines.

Les Anglais ont eu seulement à entretenir ces grandes voies du Penjab, créées par les empereurs mogols.

Nous approchons de collines rougeâtres que les grandes pluies ont ravinées d'une si singulière façon qu'à distance on croirait voir des villages avec leurs ruelles, leurs murs, et çà et là des colonnes et des piliers. Ces collines rejoignent les *montagnes de sel* qui ne sont pas loin et au-dessus desquelles l'œil distingue avec plaisir les cimes bleuâtres de l'Himalaya. On aperçoit quelques hameaux de temps en temps, avec un bel arbre au milieu, arbre sacré couvrant de son ombre un modeste monument religieux; modeste? non! car il est le symbole du culte de Siva !

Partout, dans la campagne et sur la route, des lilas des Indes à grappes d'un violet pâle répandent un doux parfum qui rappelle l'arbuste de nos parterres.

J'ai pour conducteur un jeune Indien à la figure spirituelle et sympathique. Il fredonne de temps en temps une mélopée sur le mode mineur et qui, chose rare aux Indes, ne manque pas d'agrément. Le trot régulier du cheval et les roues de la voiture font comme une sorte d'accompagnement à son chant.

Ces conducteurs aiment à s'arrêter à chaque mesure, tantôt, disent-ils, pour faire boire le cheval, tantôt pour acheter de l'herbe que l'on place dans un filet sous la voiture, ou bien des galettes (tchapatis) et même des sucreries. Ce sont là autant de prétextes; la vraie raison de ces nombreuses stations, ce n'est pas même le besoin de se reposer, c'est le plaisir de fumer le houka. Au commencement je ne devinais pas la cause de tant de retards, et je restais patiemment sur la route à attendre le retour des trois conducteurs disparus si subitement; mais après y avoir été pris bien souvent, au bout de quelques instants d'attente, je me précipitais à leur recherche, et bientôt dans quelque coin d'une hutte je les voyais tranquilles, occupés à aspirer la fumée bien-aimée. Si je ne les avais forcés de regagner la voiture, ils y seraient encore !

C'est une vraie passion que ce goût du houka chez les Indiens. Souvent, quand mes gaillards voyaient bien que nous n'allions pas faire halte à un village, tout en laissant continuer les chevaux, ils sautaient sur la route, accostaient un fumeur plus heureux, lui empruntaient son houka pour un instant, fumaient quelques bouffées, puis, satisfaits, remontaient dans les voitures. Beaucoup de voyageurs fument ainsi en marchant, et je n'ai jamais vu aucun d'eux se refuser à ces emprunts fraternels.

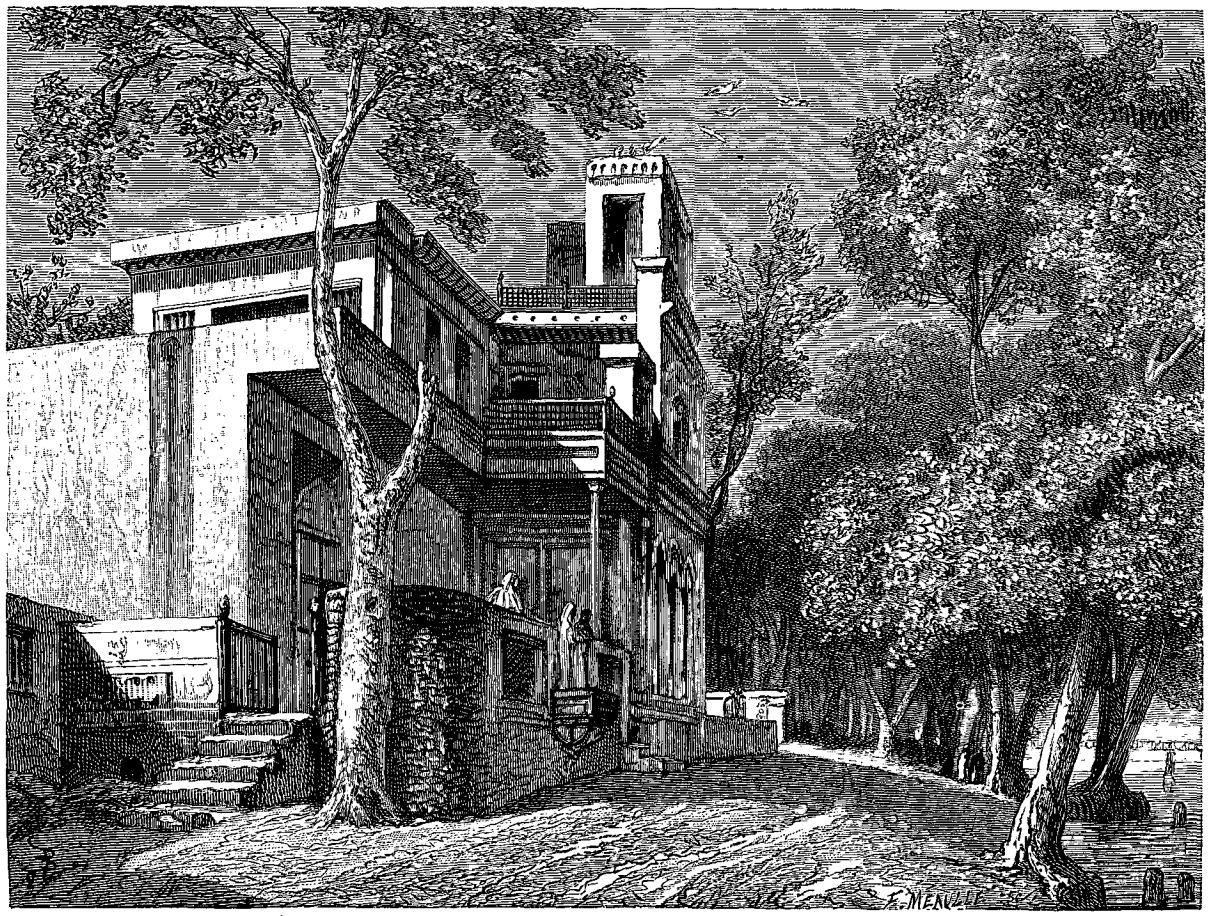
Comme on le sait, le houka porte un fourneau où se met, sur un charbon, la pâte particulière aux Indes composée de sucre, de benjoin, de tabac et de feuilles de roses. Le tuyau de ce fourneau communique avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un vase de terre à moitié rempli d'eau; la fumée traverse l'eau, s'y rafraîchit, et le fumeur l'aspire par un autre tuyau.

Je me dédommageais de la monotonie du paysage par le spectacle des nombreux passants que nous rencontrions sur la route Cette distraction m'arrachait au sentiment de solitude absolue qui m'accablait souvent pendant les longues heures du jour.

Des files de chameaux passaient gravement, venant de je ne sais où, transportant des fourrages, des meubles, divers ustensiles, tout un matériel de campement, évidemment anglais, mais il y avait absence complète de casques blancs! Les chamelles étaient souvent suivies de leurs petits, dont les gambades étaient fort drôles. De grands troupeaux de bœufs à bosse et de buffles couleur ardoise, aux longues cornes recourbées en arrière, nous croisaient et ne manquaient pas, sur un cri de leurs conducteurs, de se grouper tous d'un côté de la route, mais toujours du côté où nous passions; alors c'était un affreux pêle-mêle où les pauvres chevaux avaient peine à éviter des coups de corne. Dans cette bagarre se trouvaient beaucoup de mulets et d'ânes d'une jolie race avec de charmants petits ânons que leurs conducteurs por-



Vue, prise de Djelam.

taient quelquefois pour leur épargner trop de fatigue. Quelle différence avec nos campagnes, où les malheureux baudets ne connaissent que les coups de bâton! Je n'ai jamais vu aux Indes les animaux maltraités : aussi sont-ils beaucoup plus doux en général qu'en Europe.

Nous rencontrâmes trois éléphants vraiment gigantesques dont l'aspect faillit être la cause d'un accident grave. Le cheval de ma voiture était devenu fou de terreur en présence de ces monstrueux animaux, et il ne put se remettre à marcher que bien longtemps après qu'ils furent hors de vue. Quels désordres devaient causer, dans les batailles antiques, ces colosses effrayants s'avançant sur la cavalerie!

Des femmes à cheval, montées à la manière des hommes, quelquefois portant deux enfants, l'un devant elles, l'autre en croupe, passent, conduites par leur mari ou quelque parent.

Un Indien qui déménage tient en travers, sur son cheval paisible, — il faut assurément qu'il le soit, — un grand bois de lit sur lequel sont installés à droite et à gauche deux chiens se faisant contrepoids.

Puis voici une troupe de condamnés enchaînés en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semble et conduits par des gardes de l'armée du Penjab, en pantalon collant, avec la grande ceinture et le haut turban. Il y a parmi ces prisonniers de bien belles têtes, souvent féroces, mais d'un grand caractère, comme presque partout ici.

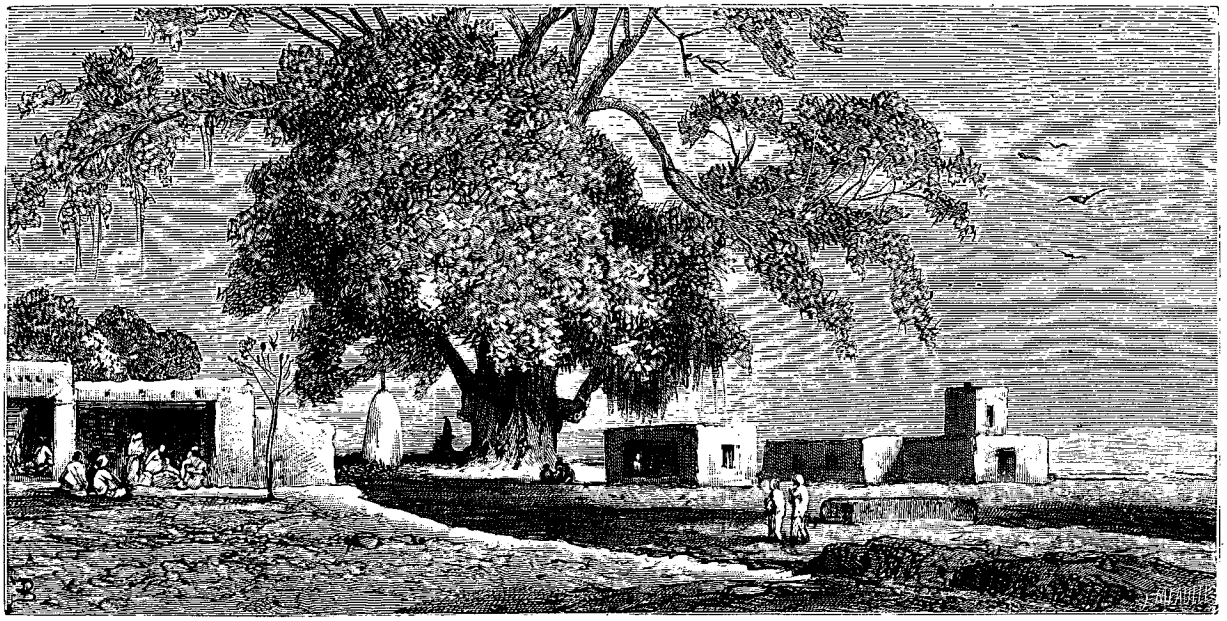
J'aurais bien voulu atteindre Rawal-Pindi le soir même, mais de lourds nuages, qui s'élevaient derrière nous depuis l'après-midi, nous gagnèrent bientôt. Des éclairs aveuglants, suivis immédiatement du fracas de la foudre, nous firent trouver fort opportune la rencontre d'un grand caravansérail placé sur une éminence, près des ruines d'une antique forteresse à grands créneaux.

Une forte fièvre, causée par mes fatigues de la veille, me donnait un tel malaise qu'il ne me reste qu'un souvenir confus de cette chambre du caravansérail où je passai la nuit et où le bruit de l'orage se mêlait aux beuglements du chameau et des bœufs, mes proches voisins.

Le matin vint enfin après cette nuit pénible. Le temps avait été un peu rafraîchi par la pluie de la nuit; la poussière de la route était abattue, et il y avait, ce me semblait, un peu moins de mouches, le fléau de ces contrées. A peu de distance de notre halte, une ligne de rochers bizarres, à fleur de terre, formait comme une longue muraille naturelle tombée en ruine, à travers laquelle passe la route. On aurait dit l'épine dorsale d'un gigantesque animal antédiluvien à moitié enfoui dans la plaine.

Cependant le soleil monte sur l'horizon, la chaleur devient insupportable, et je respire lorsque mon conducteur me montre au loin les établissements anglais de Rawal-Pindi. — Nous y arrivons vers une heure.

Rawal-Pindi, dont on ne peut de loin apprécier la



Village sur la route, près de Rawal-Pindi.

grandeur, s'étend dans la plaine : d'un côté la ville indienne et les bazars, de l'autre les campements des troupes et les bungalows très confortables des employés civils et militaires, entourés d'arbres et de jardins fleuris à ce moment de l'année.

On peut bien dire que toutes les villes anglaises de l'Inde, c'est-à-dire les centres occupés par les troupes et l'administration locale, se ressemblent, et lorsque l'on en a vu une on les connaît toutes. Aucun caractère indien ne s'y révèle. On tâche évidemment d'en proscrire tout ce qui rappellerait l'Inde, et bien souvent, si l'on pouvait oublier où l'on est, on se croirait dans une campagne anglaise. On y respire l'ennui. Les Anglais tâchent de se distraire de la même façon qu'à Londres : le jeu de crocket toujours et partout, et, le soir et le matin, des promenades à cheval où l'on remarque le teint flétri des Anglaises; le soleil a dévoré leurs fraîches couleurs natales. Ces cavalcades se croisent avec de longues files de chameaux venant d'Attok et de Peshawar et qu'enveloppent des nuages de poussière. Ce que j'ai rencontré de ces animaux sur les routes est invraisemblable. La nuit, ces défilés sont tout à fait fantastiques. Leur marche silencieuse les fait ressembler à des ombres s'avançant dans les ténèbres.

Il y a une enceinte réservée aux éléphants du gouvernement; je la vis en passant. Il s'y trouvait une douzaine de ces animaux, enchaînés par un pied de derrière, immobiles ou se balançant sur leurs jambes en chassant les mouches et s'éventant avec des gerbes de paille habilement tordues par leur trompe. L'un d'eux, devenu furieux, et isolé dans un coin de la cour, faisait de prodigieux efforts pour rompre ses chaînes.

Quelques-uns de ces animaux avaient les oreilles presque blanches, mouchetées de points noirs, ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

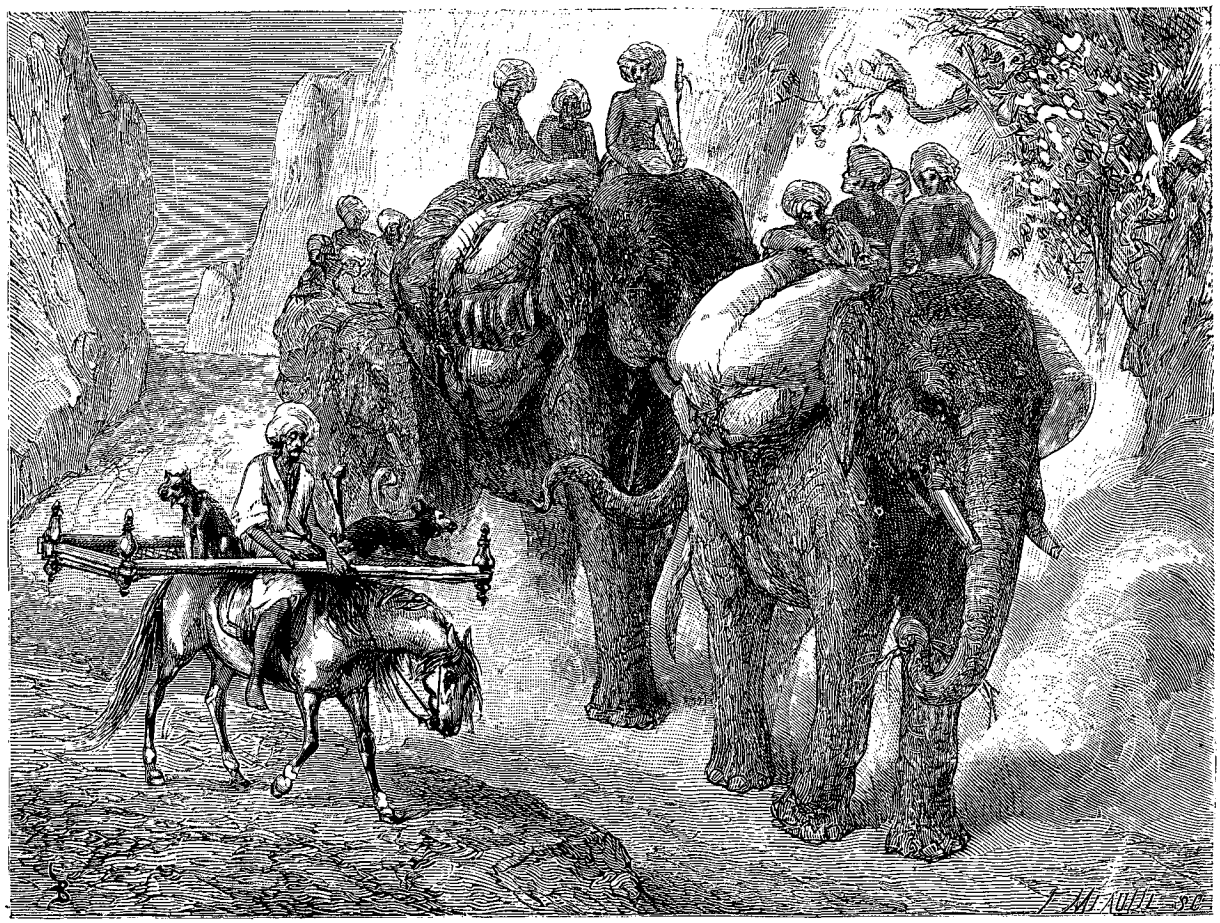
que le tour des yeux. Je n'avais jusqu'ici vu ces détails que dans les miniatures indiennes.

Il y a plusieurs hôtels à Rawal-Pindi; tous étaient pleins, malheureusement pour moi, et je dus, très embarrassé, chercher un gîte ailleurs. Le bungalow des voyageurs que l'on rencontre partout aux Indes se trouvant aussi au complet, je fus forcé de me réfugier dans un caravansérail, d'autant plus que l'orage devenait menaçant.

Le chef du caravansérail fit balayer soigneusement une grande pièce que les locataires s'empressèrent de quitter moyennant une indemnité, et j'y fis installer mes bagages. Dans ces chambres il y a toujours un bois de lit sur lequel est établi un filet de cordes qui sert de sommier, deux fauteuils en rotin et une table. Quelques pierres représentent le fourneau de cuisine.

Je souffris là beaucoup des mouches et des insectes si communs dans ce pays. Mais je pus faire de nombreuses études; mes voisins, pour quelques pièces de menue monnaie, consentirent à poser devant moi. Quelle différence pour la propreté entre ces hommes et les Indiens de Bombay! Quelle misère révèlent toutes ces guenilles pittoresques!

J'ai parcouru le bazar. Ce sont toujours des rez-de-



Les passants sur la route (voy. p. 117).

chaussée séparés par une cloison à double pilier sur la rue.

Toutes les productions de l'Inde du Nord y sont accumulées. On y trouve aussi des fruits de Caboul, des étoffes et différents objets venant de Cachemyr, de légers sacs de cuir élégants et solides et autres maroquineries. J'ai porté avec moi, à pied et à cheval, pendant bien des jours, l'un de ces sacs, qui renfermait une quantité de dessins auxquels je tenais et les a préservés des pluies torrentielles de ces contrées. Je fis aussi là provision d'excellents biscuits qui se fabriquent à Rawal-Pindi et ne sont pas inférieurs aux biscuits de Londres; ils me rendirent de bien grands services dans le pénible voyage de Cachemyr.

En visitant le bazar, je m'arrêtai devant une espèce de boutique de bric-à-brac où parmi les marchandises indiennes se voyaient des vêtements européens et, sur des tablettes, quelques volumes anglais. Comment ces livres, dont plusieurs portaient des inscriptions indiquant qu'ils avaient été donnés par des enfants, des fillettes, par Mary, Charlotte, etc., étaient-ils étalés à la poussière, dans une boutique indienne au fond du Penjab? N'était-ce point par suite de quelque triste événement, une mort prématurée loin du pays natal, suivie de la dispersion des objets aimés?

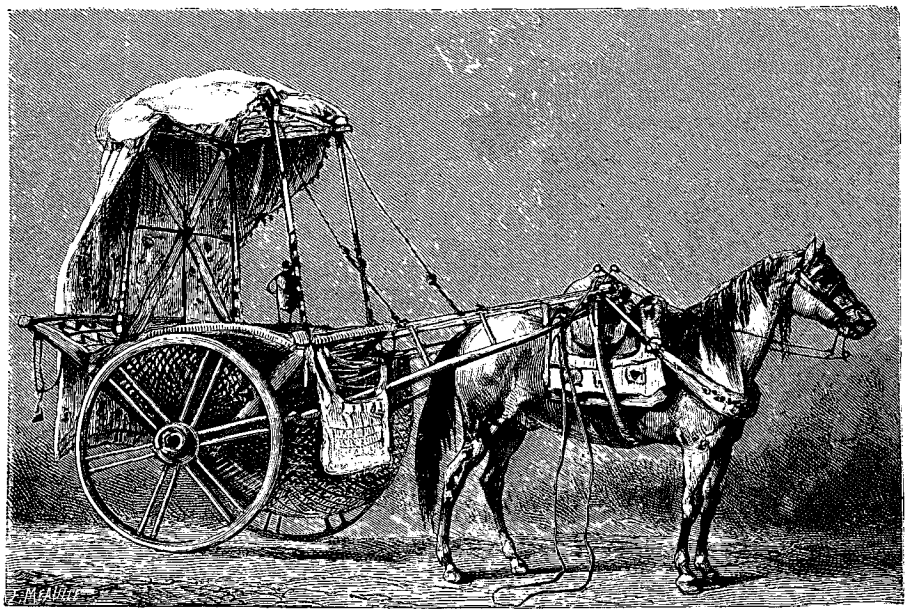
Les passants diffèrent sensiblement, tant pour la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

physionomie que pour le costume, de ceux que l'on voit dans la partie plus méridionale de l'Inde. La barbe, généralement divisée par le milieu et rejetée à droite et à gauche, donne au visage quelque chose de hérissé et de farouche. On n'y lit aucun sentiment de bienveillance pour l'étranger. Mais j'ai pris le parti de ne jamais faire attention au plus ou moins d'amabilité que l'on me montre. Ces gens finissent par s'habituer à mon travail, dont mon interprète s'évertue à leur expliquer le but.

Comme à Djelam, les hommes portent des couvertures de laine noire ou grise sur les épaules, mais le bas du corps est mal protégé contre les refroidissements de la température. Le costume des femmes est quelquefois varié de couleurs vives. Dans celui des hommes, je ne vois guère que du blanc et du noir. Tous les turbans sont blancs. Il faut en excepter les turbans très élevés et de couleur bleue et cramoisie que portent les soldats penjabis au service du gouvernement anglais. Lorsque passe à cheval l'un de ces cavaliers du Penjab avec sa belle barbe, son air fier, ses traits réguliers et son costume dégagé, il serait impossible de le trouver inférieur à aucun cavalier européen. Malheureusement ils portent de grandes bottes qui jurent avec le costume indien. J'en ai dessiné un que son frère, qui me suivait en courrier, alla me chercher, et qui posa très obligeamment, sans vouloir aucune rémunération. C'était une des têtes les plus régulières et les plus élégantes que j'eusse rencontrées.

Cependant j'avais hâte de quitter ce caravansérail où les mouches m'exaspéraient. Je louai encore trois voitures, toujours les mêmes cabriolets recouverts d'étoffes brillantes, au brancard en forme d'échelle, et absolument dépourvus de ressorts!



Voiture indienne du Penjab.

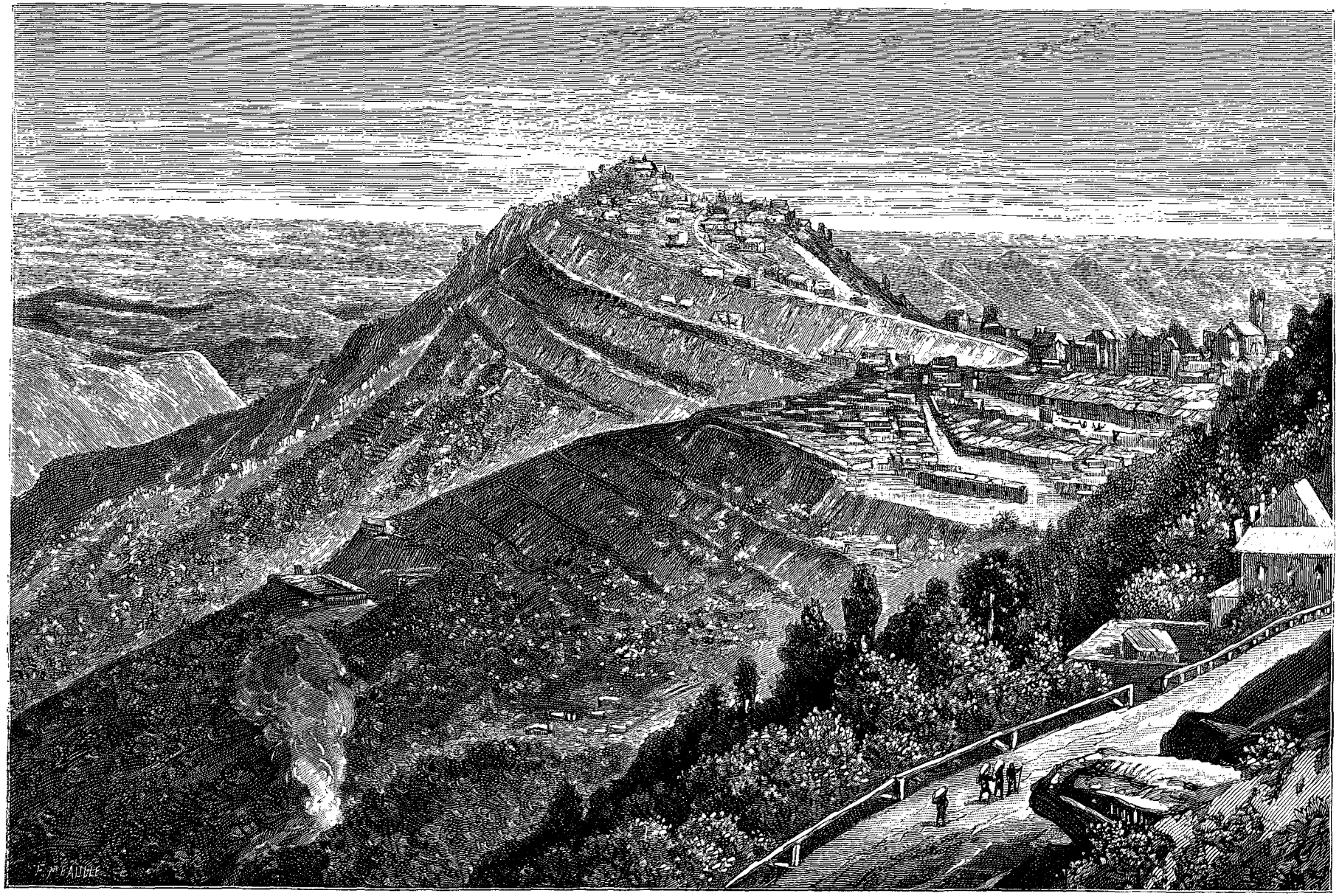
Il s'agissait de gagner Murry, et lorsque l'on me montra au loin, à l'horizon, une ligne de grosses montagnes en me disant : « C'est là! » je vis que la course serait longue. Il y a en effet quarante-quatre milles de Rawal-Pindi à Murry.

La route passe d'abord pendant fort longtemps à travers de vastes plaines entre deux bordures d'acacias et de lilas indiens. Après avoir franchi une rivière où sont enfoncés de grands pieux reliés par de grosses chaînes qui doivent faciliter la traversée quand les eaux sont hautes, nous remontons une pente menant à une esplanade sur laquelle est établi un bungalow de voyageurs. Tout à côté est un arbre énorme et sacré. Un personnage, sacré également, est installé à son ombre dans une hutte.

En repartant de cette station, j'aperçois vis-à-vis, dans la plaine, un campement de soldats anglais qui viennent d'arriver avec une foule de chameaux portant leur matériel de tentes. En quelques minutes les piquets sont enfoncés en terre, les toiles dressées en ligne, et un village blanc a l'air d'être sorti de terre. Les feux s'allument, les armes sont posées en faisceaux, l'animation est grande! Seuls les chameaux, qui se sont hâtés de s'accroupir, forment çà et là des groupes immobiles. Les soldats ont attaché à un arbre un ours noir, évidemment apprivoisé et habitué à suivre le détachement. Les chiens qui passent même à distance hérissent leur poil et grognent sourdement en l'apercevant. Ce campement présente un tableau fort pittoresque, quoique l'élément européen y ait une grande part.

Cependant les montagnes grandissent de plus en plus devant nous, et nous nous engageons dans une suite de collines boisées fort jolies; il y a des fleurs partout. Le printemps s'épanouit sur les arbres, sur les buissons, et aussi à terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Murry (voy. p. 122).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous suivons une petite rivière dont les rives sont couvertes d'une abondante végétation; un village est bâti à l'ombre de bouquets d'arbres; à droite et à gauche on remarque de charmantes habitations entourées d'arbres à fruits, et toujours, partout, des fleurs, de grands lauriers, des rosiers!

Les pentes de la route ne sont pas encore trop fortes pour les voitures.

Nous arrivons au pont de Trek, jeté par les Anglais sur un torrent rapide et aux bords escarpés. Ici l'on paye pour passer. A partir de ce moment le chemin devient souvent abrupt, et on s'élève rapidement. La végétation change.

Voici de grands arbres chargés de fleurs violettes, rappelant pour la forme celles de l'hibiscus; puis des buissons couverts de petites fleurs si abondantes que de loin ils forment de grandes taches écarlates; mais bientôt les pins se montrent de tous côtés et assombrissent le paysage.

Quelque temps après avoir passé le pont, nous voyons apparaître le village de Trek, précédé d'un joli bungalow établi devant une esplanade qui le sépare du village. Nouvelle halte pour faire reposer les chevaux. Mes conducteurs espéraient bien que, grâce au supplice que m'avaient fait endurer les pierres du chemin, je me déciderais à m'arrêter ici; aussi, quand je leur annonçai que nous irions coucher à Murry même, leur visage s'allongea: c'est que déjà la nuit approchait et que nous étions encore bien éloignés du but. Cependant, dans ces circonstances, je n'ai jamais rencontré de résistance ouverte. Le mot de *boccis* (pourboire, gratification) mettait fin à toute contestation : mot qui d'un bout à l'autre des Indes est tout-puissant!

Il y a, à Trek, un bazar où je vis des chèvres des montagnes voisines, à la laine traînant jusqu'à terre, et d'un brillant merveilleux.

Je commençai à rencontrer des bandes de mendiants échappés à la lugubre famine de Cachemyr et qui descendaient la montagne. Leur maigreur était invraisemblable autant que leur saleté; ces malheureux faisaient pitié.

Les pentes de pins s'assombrissent de plus en plus à mesure que la nuit vient. La lune n'est pas encore levée et bientôt une obscurité opaque nous enveloppe; c'est à peine si je puis distinguer la route que nous gravissons péniblement. Le froid est assez vif et je descends pour marcher un peu. Mon interprète saute alors de sa voiture et vient me donner quelques renseignements sur ce pays où il est déjà venu. Dans l'un des endroits les plus escarpés, sur une pente qui est un vrai précipice, s'étendent de vastes bâtiments. C'est, me dit-il, une brasserie. Cet établissement produit à lui seul l'immense quantité de bière qui fait concurrence à celle que l'on expédie d'Europe. Ce qui s'en consomme dans l'Inde est énorme. Sur la route sont rangés de grands chariots chargés de tonnes. Les bœufs attelés et couverts de housses de laine vont se mettre en route pour descendre la montagne.

Nous passons comme nous pouvons; le chemin n'est souvent pas bien commode à cause des éboulements qui le rétrécissent. La forêt s'épaissit de plus en plus; tout à coup mon interprète me fait signe d'écouter et j'entends distinctement au loin de forts rugissements qu'il ne m'est pas difficile d'attribuer à quelque fauve en promenade. Tous les conducteurs grimpent lestement dans les voitures, et mon interprète regagne la sienne en me suppliant de reprendre aussi ma place. L'alerte en reste là.

A un détour de la route, il se fait une subite éclaircie à travers les arbres, et, sur la gauche, bien haut dans le ciel, brille à la clarté de la lune, comme un bloc d'argent, une grosse montagne de neige, que l'ombre noire du paysage environnant rend encore plus éclatante.

Je sais que cette montagne se dresse vis-à-vis de Murry. Mais la route est fort longue encore et la nuit était bien avancée lorsque mon conducteur, étendant le bras, me montra en l'air un autre sommet noir où brillaient quelques feux, en me disant : « Murry! »

Après beaucoup de zigzags, nous arrivâmes enfin à une petite plate-forme où les voitures s'arrêtèrent, ne pouvant aller plus loin. Il y a là un hangar pour les chevaux, et l'on dételle. On réveille des coolis (porteurs) pour transporter le bagage jusqu'au bungalow des voyageurs, situé à une assez grande distance. Le froid était vraiment piquant et désagréable pour un voyageur qui sortait des fournaises de l'Inde centrale : il ne m'était pas désagréable de marcher.

Après avoir monté longtemps, nous arrivons à un bungalow que son éclairage signalait au milieu des autres habitations endormies. Je frappe à une fenêtre du rez-de-chaussée; on ouvre, on me demande ce que je veux, d'où je viens. Je réponds en souriant : « *De Paris!* Je cherche le bungalow des voyageurs.

— Oh! » me répond mon interlocuteur, et il me l'indique plus loin.

Je m'étais trompé; je m'excuse, je souhaite une bonne nuit à l'habitant, et j'arrive enfin.

On allume dans ma chambre un immense feu de pins en attendant le souper; il était trois heures du matin! Quel froid! et qu'il faisait bon se chauffer! Il y a quelques jours seulement, j'étais sur le point d'étouffer dans les plaines du Penjab, et maintenant, je me sentais transi, je grelottais devant un brasier. C'est que le passage avait été bien rapide et qu'il faut quelque temps avant de s'habituer à ces changements si subits de température. Pendant les différents séjours que j'ai faits à Murry en allant à Cachemyr et en revenant, toujours ce froid m'a semblé terrible (cependant il n'y avait que 0 degré la nuit). Aussi étais-je fortement préoccupé de ma provision de bois. Je postais mon domestique sur la route avec ordre de courir sur tous les porteurs de bois et de fagots qu'il verrait et de les amener chez moi, eux et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Murry. — Les bazars (voy. p. 124).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur charge. Quand une montagne de bois s'élevait devant ma porte, je commençais à me rassurer un peu.

Cette horreur du froid, qui est pour moi la plus vive des souffrances, ne m'empêchera pas de lui rendre justice et de reconnaître combien il ranime l'énergie et les forces épuisées par les trop grandes chaleurs des tropiques.

Le lendemain j'allai m'informer des moyens de continuer mon voyage vers le Cachemyr, dont les montagnes couvertes de neige brillaient vers l'est. Je ne comptais rester à Murry que le temps nécessaire pour louer des porteurs et des chevaux. Mais ici m'attendait une surprise. Un voisin m'apprit que depuis quelques jours il avait paru dans les journaux de l'Inde une défense de passer la frontière du Cachemyr, à cause de la grande famine qui le ravageait et qui rendait les routes moins sûres.

Je ne me tins pas pour battu. Être venu de si loin et toucher presque le but pour reculer me semblait bien dur! Le chirurgien-major qui me donnait ces renseignements me montra du doigt, au détour de la route, un mince ruban rougeâtre se dessinant sur une montagne voisine et qui se dirigeait vers les cimes éloignées à l'horizon. « C'est la route de Cachemyr, me dit-il. Mais comment passer? » Je tins conseil avec lui sur ce qu'il y avait à faire. J'écrivis aux autorités de Rawal-Pindi, demandant une prompte réponse au sujet de mon désir de continuer mon voyage quand même.

En attendant cette réponse, je parcourus Murry; c'était ce que je pouvais faire de mieux pour prendre patience.

Murry est le nom d'une grosse montagne couverte de forêts, où les Anglais ont établi récemment un sanitarium, comme ils en avaient déjà plusieurs dans l'Himalaya, entre Dordgiling, qui est le plus au sud, et Murry, situé à l'extrémité nord. Smila est la principale de ces stations, et elle a été choisie par le gouverneur général comme résidence pendant la saison chaude. Il s'y transporte chaque année avec toute son administration et sa suite. Murry a moins d'importance, mais toutes ces stations de montagnes se ressemblent beaucoup.

Je vis sur la route qui parcourt les deux sommets de la montagne en forme de 8 à peu près, les établissements anglais, télégraphe, club, église, hôtels, et même un atelier de photographie! Sur les hauteurs, sur les pentes, au milieu de jardins et de bois de pins sont bâtis d'innombrables cottages, chalets, maisonnettes à la mode anglaise, avec des pelouses, des bassins, etc. On se croirait en Angleterre. Des filets de fumée sortent des cheminées. Devant l'une de ces habitations des enfants jouaient au crocket, tandis que sur la route des cavalcades allaient faire des excursions dans les environs.

En continuant vers l'est, le chemin s'engage dans la forêt de Murry et passe sous de sombres voûtes de verdure formées par d'immenses pins mêlés à d'autres arbres d'Europe. Une ombre crépusculaire et verdâtre enveloppe le paysage. De temps en temps le rideau de feuillage s'entr'ouvre et laisse voir, bien haut dans le ciel, un pic voisin, tout blanc de neige. Ce pic, qui paraît très rapproché, est pourtant séparé de Murry par de profonds précipices dans lesquels coulent des torrents tellement encaissés qu'il est impossible de les apercevoir.

Tout autour de Murry l'œil ne rencontre que de grands accidents de terrain. Dans la direction du Penjab, les sommets s'abaissent peu à peu, et au delà, bien loin, dans les profondeurs vaporeuses de l'espace, on découvre les lignes droites des plaines. De ce côté est une chaîne de sel. Ces montagnes ont un aspect sauvage; on n'y voit pas trace d'habitations. C'est seulement dans le voisinage de Murry que quelques petites toitures brillent dans les arbres et que quelques fumées montent vers le ciel. La partie opposée est d'un caractère véritablement sinistre.

Une immense montagne se dresse à quelques milliers de pieds au-dessus de Murry, mais en est séparée par des abîmes. Son sommet est couvert de neige, et à travers les forêts de sapins qui le couronnent on voit avec surprise un zigzag qu'il faut bien reconnaître pour une route. C'est celle qui mène à la ville d'Abotabad, la dernière que les Anglais occupent de ce côté.

Au nord, à perte de vue, des chaînes s'échelonnent les unes au-dessus des autres; noires à leur base, elles s'enveloppent de nuages pâles à leur sommet.

On me montra, perdue à l'horizon, une ligne que l'on me dit être l'Indus.

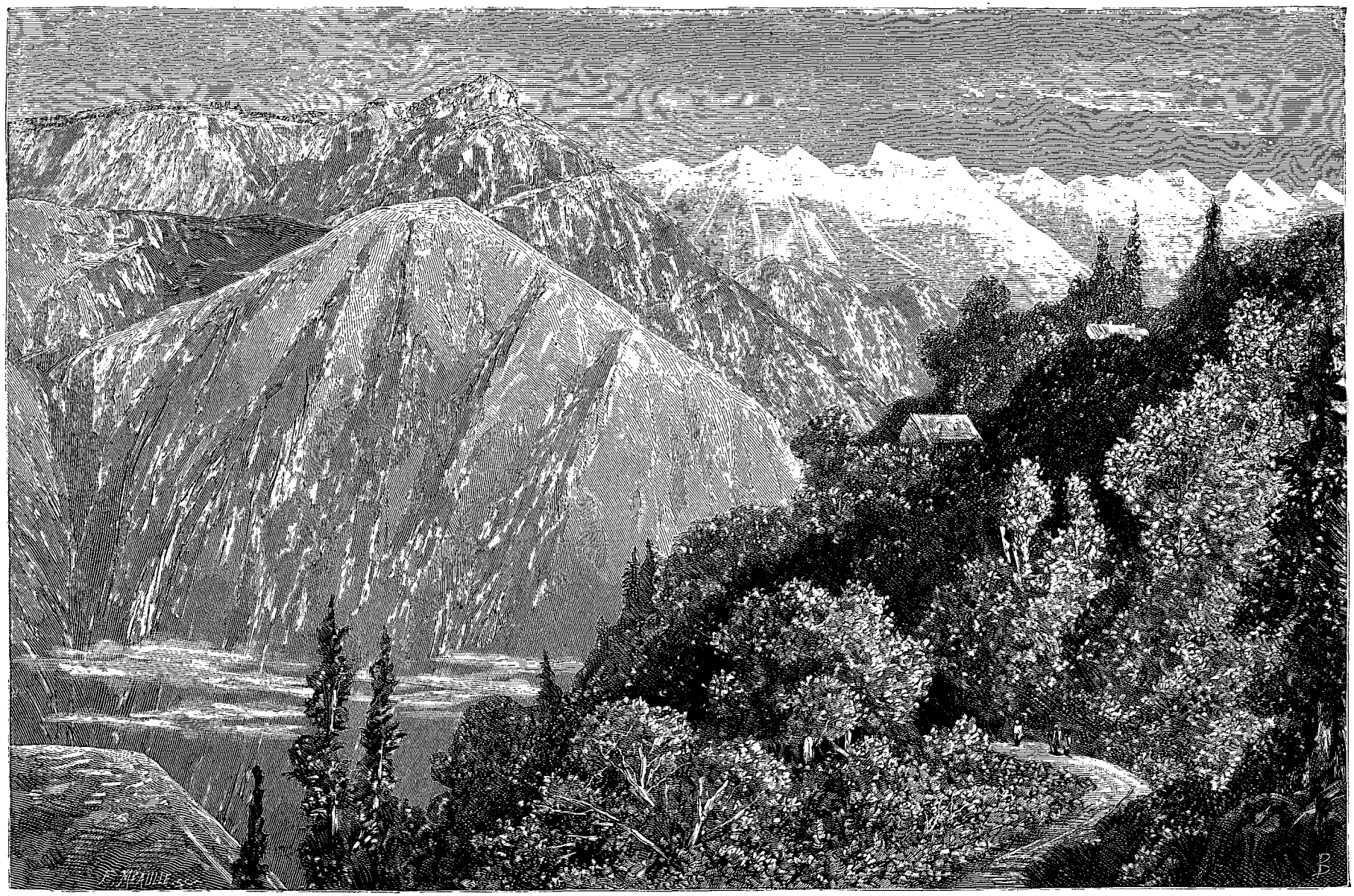
L'œil finit par se fatiguer de tous ces panoramas grandioses et se repose avec bonheur sur quelque coin de parterre fleuri.

A la pente sud, il y a un vaste bazar indien dont les boutiques, par leur toiture plate, se distinguent à première vue de toutes les habitations anglaises. Là on se retrouve dans l'Inde, et il est toujours amusant de se promener en flânant devant ces boutiques garnies d'objets nouveaux et intéressants pour un Européen. Les rues étroites et escarpées sont remplies d'une foule affairée; les uns achètent, les autres vendent, tous fument.

Voici encore les malheureux affamés de Cachemyr, très nombreux ici. On me dit que sur la route des villages entiers meurent sans secours et qu'il s'y passe des scènes effroyables.

Les stations de montagnes que les Anglais ont créées dans l'Inde sont une bien grande ressource pour toute cette population blanche condamnée par la nécessité à rester de longues années sous ce terrible climat. J'avais déjà constaté à Bombay les funestes effets de la chaleur et j'étais désespéré de me sentir peu à peu atteint par son influence. La moindre promenade, le plus léger travail étaient suivis d'une telle lassitude que je craignais de tomber dans un épuisement com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage de Murry. — Montagnes de Cachemyr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plet. J'étais donc, par réflexion, heureux de la sensation de froid que j'éprouvais et qui m'avait été très pénible d'abord : je ne pouvais douter de l'action salutaire de cette température, lorsque je me voyais capable de partir de grand matin et de marcher presque toute la journée, escaladant les sentiers les plus rudes, toujours montant et descendant, avec une vigueur dont j'étais si dépourvu peu de temps auparavant. Il est vrai que mon régime différait essentiellement de celui de tous mes voisins. A chaque moment j'entendais le bruit des bouteilles de soda que l'on débouchait, et l'on ne se doute pas de la quantité de brandy qui entre dans un verre de soda. Certes les Anglais ont à souffrir du climat et du soleil de l'Inde, mais le fléau qu'ils apportent partout avec eux et qui accroît tant la mortalité dans leurs colonies, c'est, comme l'on sait, le brandy, qui se boit à toute heure. Beaucoup d'Anglo-Indiens en sont convenus avec moi.

Dans ces climats, tous les voyageurs reconnaissent que le café est la meilleure boisson possible; son action est plus tonique et dure plus que celle du thé. Si j'ai pu supporter impunément des fatigues vraiment excessives, je suis persuadé que je le dois au café, qui rendait l'énergie à mon corps épuisé en même temps qu'un peu de gaieté à mon esprit quelquefois assombri par la solitude absolue où je me trouvais. Je pouvais travailler même aux heures de grande chaleur, alors que mes voisins faisaient la sieste après le tiffin, repas pris vers une heure.

Jacquemont écrivait à l'un de ses amis dans l'Inde : « Méfiez-vous du tiffin ! » Évidemment ce repas, trop rapproché du déjeuner et du dîner, est nuisible.

Mais l'habitude en est prise, et, surtout chez les Anglais, les habitudes sont tenaces.

En présence de cette installation si complète des conquérants de l'Inde, preuve d'une confiance absolue dans le présent et dans l'avenir, je songeais souvent à certains symptômes inquiétants, aux menaces, fort peu dissimulées, contenues dans quelques journaux indiens, rédigés par des indigènes, et je ne pouvais m'empêcher de partager l'impression d'un voyageur qui était tout récemment dans ce pays [1].

« Il est certain, dit-il, que la presse indigène n'est pas encore capable de diriger ni même d'indiquer les tendances réelles de l'opinion; mais on ne doit pas oublier que cette institution est encore en enfance; que, malgré ses écarts, elle habitue ses lecteurs à penser par eux-mêmes, et qu'elle fait inévitablement sa propre éducation en faisant celle du public.

« Tout ce mouvement de fermentation est encore restreint à un cercle qui paraît assez étroit, si l'on n'envisage que le nombre des individus. Mais, plus qu'aucun autre pays, l'Inde est habituée à subir aveuglément l'impulsion de certaines classes, relativement peu nombreuses, qui lui ont imposé depuis longtemps leur direction spirituelle, et, du jour où ces couches supérieures seront suffisamment pénétrées de notre civilisation, on sera surpris en quelque sorte de la progression géométrique que suivra l'effondrement de la société indigène ou plutôt sa reconstruction sur des bases nouvelles. Que fera l'Angleterre quand cette évolution sera complète? Fidèle aux principes qu'elle se fait honneur de professer aujourd'hui, remettra-t-elle spontanément à ses sujets la direction de leurs propres affaires, ou, pareille à ces mères tutrices qui, de bonne foi, se refusent à admettre l'émancipation de leurs enfants, voudra-t-elle s'obstiner dans cette gestion qu'elle n'aura plus ni raison ni droit de garder? La solution la moins préjudiciable à ses intérêts serait que l'Inde, sans sortir de l'empire britannique, se contentât d'une autonomie intérieure, comme le Canada et l'Australie. Mais dans ces colonies les populations sont encore trop anglaises d'origine et de sentiment pour aspirer à la rupture des faibles attaches qui les maintiennent jusqu'ici dans la dépendance nominale de la couronne britannique. L'Inde, au contraire, est déjà trop avancée dans les voies de la civilisation pour qu'on puisse la refondre dans le moule d'une société étrangère, et, si modifiée qu'on la suppose au contact des idées et des institutions européennes, elle restera toujours elle-même pour le caractère de ses mœurs comme pour la tournure de son esprit. Aussi le seul rôle que puisse désormais ambitionner l'influence anglaise consiste-t-il à féconder les germes de développement déjà visibles dans la société indigène.

« De quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons donc actuellement aucune affinité, aucune sympathie, aucun lien moral ou politique qui puisse retenir les populations de l'Inde sous la suprématie de l'Angleterre, le jour où ces deux cent cinquante millions d'Asiatiques, gardés par moins de cent mille Européens, s'éveilleront à la conscience de leurs droits et de leurs forces. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que cette révolution, peut-être fort éloignée encore, ne soit pas précipitée par les complications de l'extérieur; car, pour que l'Inde puisse un jour reprendre son rôle dans le développement général de l'humanité, il faut laisser aux Anglais le temps d'achever l'œuvre d'éducation sociale et politique que seuls ils sont capables de mener à bonne fin. »

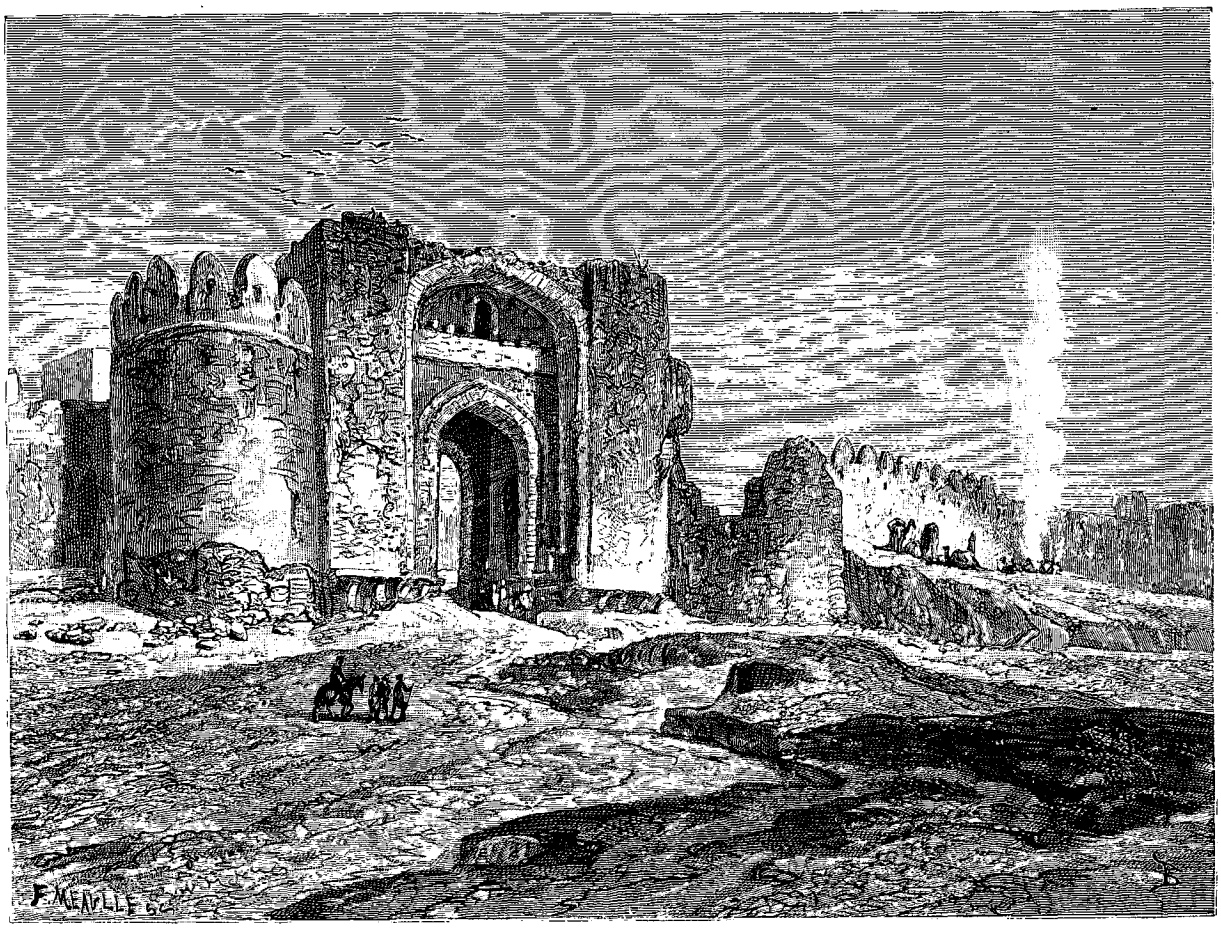
Je menais sur cette montagne du Murry une existence assez mélancolique. J'étais sous l'impression d'un froid très piquant malgré un brillant soleil, et de ces forêts de sapins, fort belles pour ceux qui aiment les paysages du nord, mais tristes et qui me faisaient constamment regretter la riante et splendide nature tropicale que je venais de quitter. Je me levais cependant de bonne heure, et, après avoir avalé une tasse de café bien chaud, je me mettais en route. Le soleil n'était pas encore au-dessus de l'horizon; tout le ciel à l'Orient était peint d'une charmante

1. Le comte Goblet d'Alviella.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couleur rose nuancée de lilas, et sur ce joli fond se découpait tout un monde de hauts sommets chargés de neiges, frappés par places des flèches d'or du soleil levant. Les vallées et les précipices qui nous en séparaient étaient voilés de vapeurs qui flottaient et montaient doucement pour s'évanouir dans le ciel. A travers ces nuées grises, l'œil plongeait dans des ravins, dont les pentes étaient revêtues de pins et d'autres arbres d'un aspect sauvage. Çà et là, on voyait les traces rougeâtres de formidables éboulements qui avaient entraîné dans les ravins voisins des pans entiers de montagne. Un bruit sourd et lointain, sortant des profondeurs d'abîmes à donner le vertige, annonçait un cours d'eau invisible. Peu à peu le ciel devenait couleur d'or et resplendissait, tandis que le jour avait à peine pénétré dans les sombres replis de ce labyrinthe de montagnes.

La fraîcheur était pénétrante et il ne fallait pas s'arrêter longtemps à contempler ce décor changeant; on était obligé de marcher pour ne pas se laisser saisir par le froid. Sur la route se dressait quelque arbre isolé, répandant comme par des blessures un suc rouge ressemblant à du sang et découpant sur le ciel la silhouette sombre de sa ramure; il était assez près



Ruines d'une forteresse du temps d'Akbar.

pour qu'on entendît les petits oiseaux cachés dans son feuillage gazouiller leur concert matinal. Des bandes de corbeaux passaient en jetant leurs cris discordants, et, tout en haut dans le ciel, un aigle gigantesque traçait de grands cercles dans l'espace lumineux. L'heure avance : toutes les montagnes s'enveloppent de soleil. Là-bas, cette chaîne de pics, de dômes, de sommets chargés de forêts, c'est le pays de Cachemyr. C'est à travers ces défilés que je vais passer pour atteindre cette vallée si longtemps mystérieuse, le Paradis de l'Inde. Pourquoi faut-il que la famine désole ce pays et que je doive sans doute être témoin de scènes pénibles qui me troublent d'avance! Déjà, sur les routes de la montagne, nous rencontrons d'autres bandes de ces pauvres Cachemyriens qui fuient leur pays où la mort moissonne des villages entiers, et viennent demander quelques services aux Anglais de Murry. Leur aspect est épouvantable! On s'étonne, en voyant leur maigreur et leur pâleur de cadavres, qu'ils puissent encore se tenir debout et marcher. Les enfants surtout font pitié; livides, exténués, ils n'ont pas la force de s'attacher au sein maternel, tari sans doute depuis longtemps.

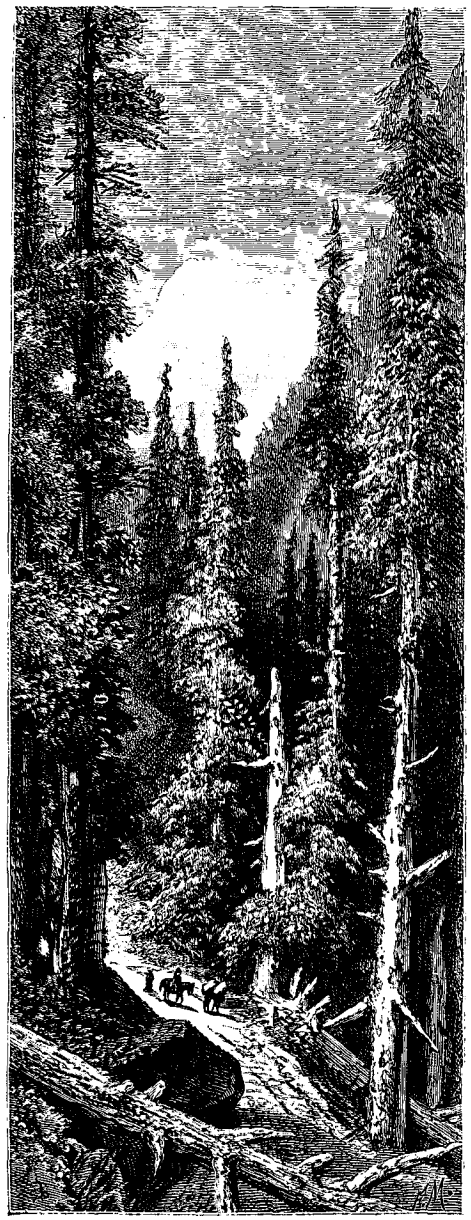
Cependant des cavalcades défilent. Voici des amazones avec le costume de rigueur : on se croirait dans une allée d'un parc de Londres. Tout ce monde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élance dans les environs avant le déjeuner; les routes, fort belles et bien entretenues, permettent des promenades pittoresques. La forêt de pins gigantesques à l'est de Murry, sur la route de Cachemyr, est vraiment grandiose; je n'oserais dire l'élévation de ces colosses, sortant tout droits des abîmes verts qui bordent la route et dont la tête s'élance dans le ciel. Un bruit régulier de la hache retentit sous ces voûtes ombreuses, et quelquefois il s'y mêle le fracas, répété par les échos, de la chute d'un de ces arbres géants, entraînant et brisant ses proches voisins. Puis succède le silence solennel de la forêt.

Après m'être rechauffé aux rayons du soleil, je rentrai déjeuner au bungalow devant un grand feu de pins.

J'avais dans mon voisinage un atelier de photographie (où n'en trouve-t-on point?). J'allais y feuilleter des collections fort intéressantes de monuments et de vues de l'Inde. La photographie aura toujours l'immense avantage, surtout dans ces pays, de faire connaître les mille détails, statuettes, ornements, etc., dont fourmillent les monuments, mais elle ne peut pas donner une idée de la merveilleuse couleur dont le soleil et aussi le génie des architectes ont su les revêtir. Je n'ai jamais trouvé une seule fausse note dans l'harmonie des tons que présentent au regard les œuvres de l'homme dans ces contrées. Les monuments, les étoffes, tout porte l'empreinte de ce don merveilleux accordé aux Orientaux. C'est une aussi grande jouissance pour les yeux d'examiner ce qu'ils produisent ainsi, que pour les oreilles d'entendre les accords d'un excellent orchestre. Que l'on regarde avec attention leurs cachemires et leurs tapis, et l'on se convaincra qu'avec tous les perfectionnements de nos machines et de nos manufactures nous n'avons jamais pu arriver à des combinaisons de couleurs aussi parfaites. Ces peuples naissent coloristes. Dans leurs broderies ou leurs tissus, ils savent atténuer l'éclat des couleurs tranchées par des nuances intermédiaires qui servent de liaison entre elles et ils arrivent toujours à des effets qui sont de véritables symphonies pour les yeux.



Dans la forêt de Murry.

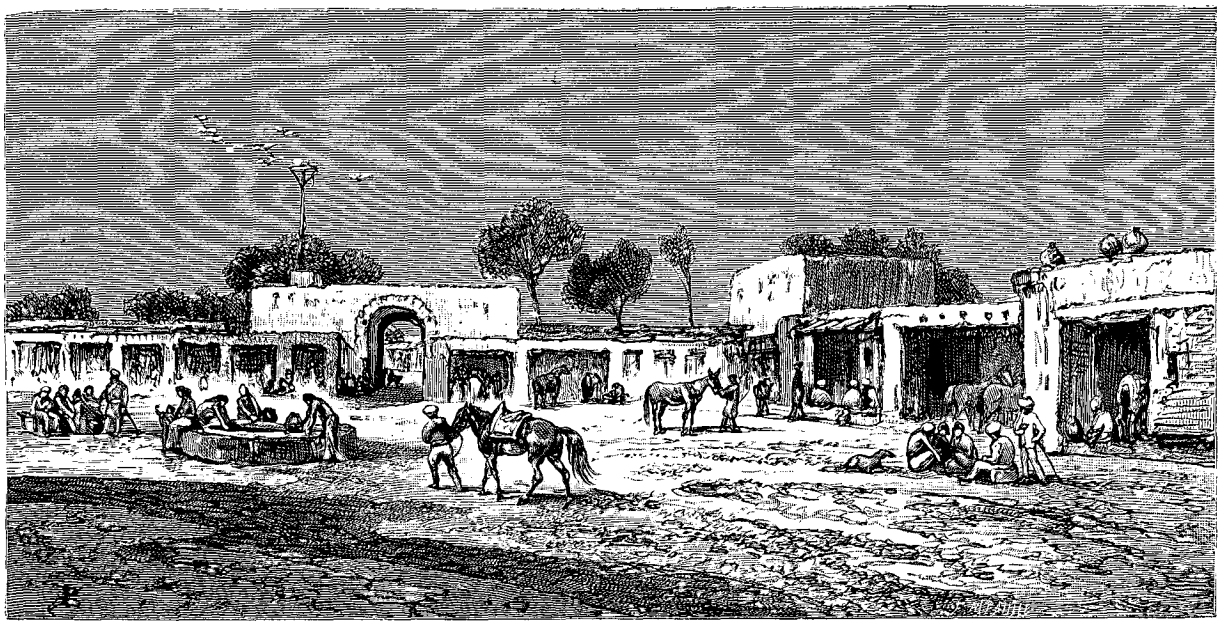
En me promenant dans le bazar de Murry je faisais ces observations pour la centième fois devant les étalages des boutiques. Au milieu de grands assortiments d'étoffes de laine et de feutre nécessaires dans la saison fraîche, brillaient des produits du Cachemyr et des étoffes brodées de Delhi qui attiraient et retenaient le regard par je ne sais quel charme inépuisable.

Tous les soirs, j'avais aussi devant moi un magnifique spectacle de nature. Le soleil descendant sur l'horizon au milieu d'une légère vapeur douce allait s'éteindre derrière les plaines du Penjab, mettant en relief les plans infinis de chaînes de montagnes colorées de tons doux et charmants dans le lointain, mais sombres et sinistres dans les précipices et les abîmes des premiers plans. Puis la nuit arrivait peu à peu. Au milieu des obscurs massifs de pins et d'autres grands arbres s'allumaient peu à peu les feux des cottages voisins. Le silence se faisait dans les habitations, mais du fond des précipices s'élevait le sourd murmure des torrents.

Après quelques jours passés à attendre la réponse du gouverneur du Penjab et l'autorisation de passer au Cachemyr, ne voyant rien venir, je me décidai à repartir pour Rawal-Pindi pour la demander directement moi-même. Je redescendis donc la route en pente que j'avais montée, disant au revoir à Murry et presque content d'aller prendre un bain de soleil dans les plaines après avoir grelotté sous les pins de la grosse montagne.

De Bérard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un caravansérail à Rawal-Pindi.

VOYAGE DANS LE NORD DE L'INDE,

EXCURSION A ATTOK, SUR L'INDUS,

PAR M. DE BÉRARD.

1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(Tous les dessins ont été faits d'après nature par M. de Bérard, qui est aussi l'auteur du texte.)

Revenu de Murry à Rawal-Pindi depuis plusieurs jours, j'attendais avec anxiété la réponse du gouverneur anglais sans laquelle je ne pouvais passer la frontière pour pénétrer dans la vallée du Cachemyr.

Pourquoi tant de retard? Lahore, résidence du gouverneur général du Penjab, n'était pas bien loin. Je cherchai à me distraire le plus possible de cette attente par d'interminables promenades aux bazars et aux caravansérails de la ville, seuls lieux intéressants dans les grands établissements anglais qui manquent naturellement du caractère indien et où règne un éternel ennui. Mais rien ne calmait mon agitation.

Je résolus donc de faire une excursion à la forteresse d'Attok, à vingt-cinq lieues de là, sur les bords de l'Indus. Quelques officiers, qui en venaient, m'avaient dit que ce lieu était fort pittoresque. D'ailleurs Attok est célèbre historiquement, ayant vu le passage successif des nombreux envahisseurs de l'Inde.

Je louai une petite voiture indienne à un cheval, espèce de cabriolet couvert d'étoffes plus ou moins brillantes pour abriter du soleil, mais absolument privé de ressorts. J'ai déjà parlé de cette sorte de véhicule.

Je partis seul avec mon conducteur, laissant, au bungalow des voyageurs de Rawal-Pindi, mon domestique à la garde de mon bagage.

De grand matin, je quitte la ville; la route est longue, mais plate; le cheval semble vigoureux, le jeune Indien qui conduit paraît de bonne volonté; le ciel est pur et sans nuage depuis la veille; j'espère que nous pourrons arriver le soir même.

La route, que des acacias bordent de chaque côté en partant de Rawal-Pindi, est fort belle: Les Anglais n'ont qu'à entretenir ces grandes voies construites par les empereurs mogols.

Un orage récent a abattu la poussière, mais le sol est d'une blancheur éblouissante. De temps en temps passent des files de chameaux venant d'Attok et de Pesshawar; ils déménagent le matériel de quelque régiment anglais; puis viennent des chevaux d'officiers conduits à la main par des soldats penjabis. De grands troupeaux de buffles, d'ânes, de mulets

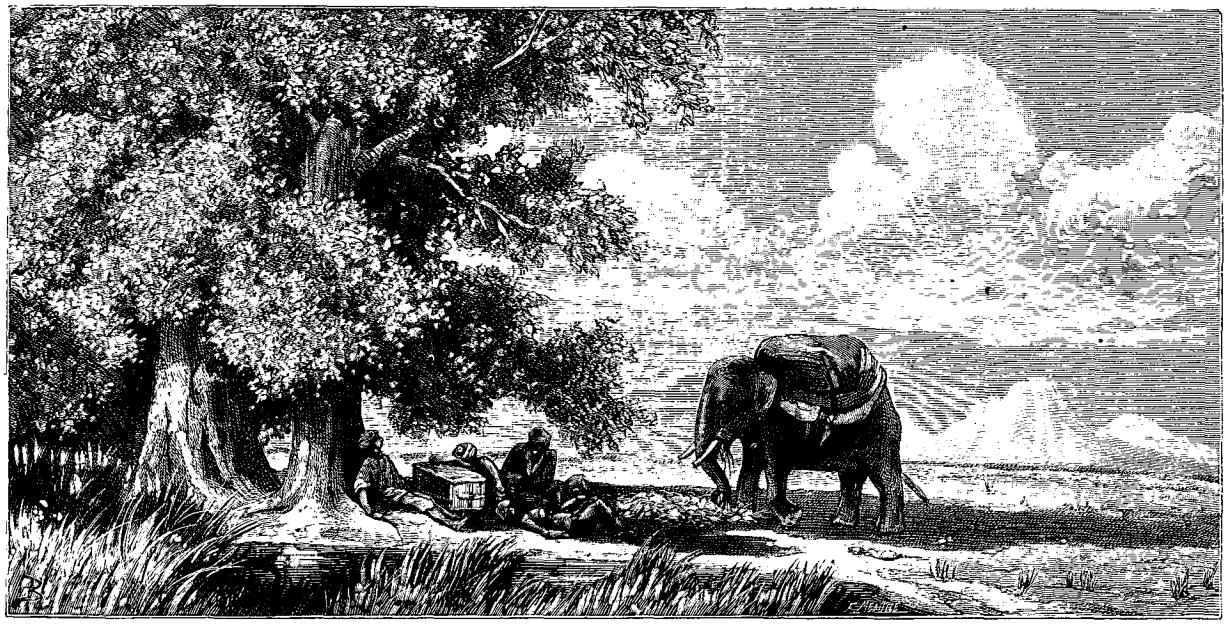
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encombrent la route et gênent la marche de notre pauvre cheval, fort peu rassuré à la vue des longues cornes des buffles. Nous sommes aussi tourmentés par des nuées de mouches, qui s'obstinent à nous accompagner, malgré des chasses vigoureuses; c'est un fléau de ces contrées qui finirait par aigrir le caractère le plus placide, surtout celui de l'artiste obligé, pour dessiner ou peindre, d'avoir les mains découvertes. La patience m'a manqué bien souvent.

Quelle route monotone! le soleil s'élève sur l'horizon et la chaleur commence à être pénible. Mon conducteur, pour tromper la longueur du temps, fredonne doucement un chant mélancolique.

J'écoutais ce chant et il m'intéressait; je cherchais si je pourrais enfin y découvrir un motif, une mélodie bien nette, au lieu de ces éternelles plaintes qui composent la musique que l'on entend dans les soirées de bayadères et les fêtes hindoues, et qui sont des sortes de déclamations avec quelques phrases qui reviennent sans cesse, mais que je ne saurais appeler de la musique, au point de vue européen et avec le souvenir des chefs-d'œuvre connus. Ces chants ont beaucoup de succès cependant, et je n'ai pas vu les natifs s'en lasser : au contraire, ils suivent attentivement les fêtes où l'on chante et paraissent y trouver un grand charme. Il ne manque même pas dans l'Inde de classes de chant, et ici, en plein Penjab, au bout du monde, j'ai rencontré un orphéon.

Un soir, rentrant au caravansérail où j'avais été heureux de trouver une chambre, tous les hôtels étant complets, je fus surpris d'entendre dans le voisinage des chants, des chœurs accompagnés d'instruments à cordes et de tambourins. Je demandai à mon guide ce que signifiait ce concert à pareille heure.



Au milieu du jour sur la route d'Attok.

Il me répondit que ces gens étaient des musiciens et que c'était une répétition que j'entendais ce soir en même temps qu'une classe d'études que de jeunes enfants suivaient dans une grande pièce tout à côté de ma chambre. Dans ces conditions de proche voisinage, il me devenait impossible de songer au sommeil. Je sortis donc et m'avançai sous la galerie et fis demander à la troupe la permission de les écouter de plus près : ils parurent tous contents d'avoir un auditeur inattendu, et un moment après, j'étais installé dans un fauteuil en rotin et j'examinais l'orchestre et les musiciens.

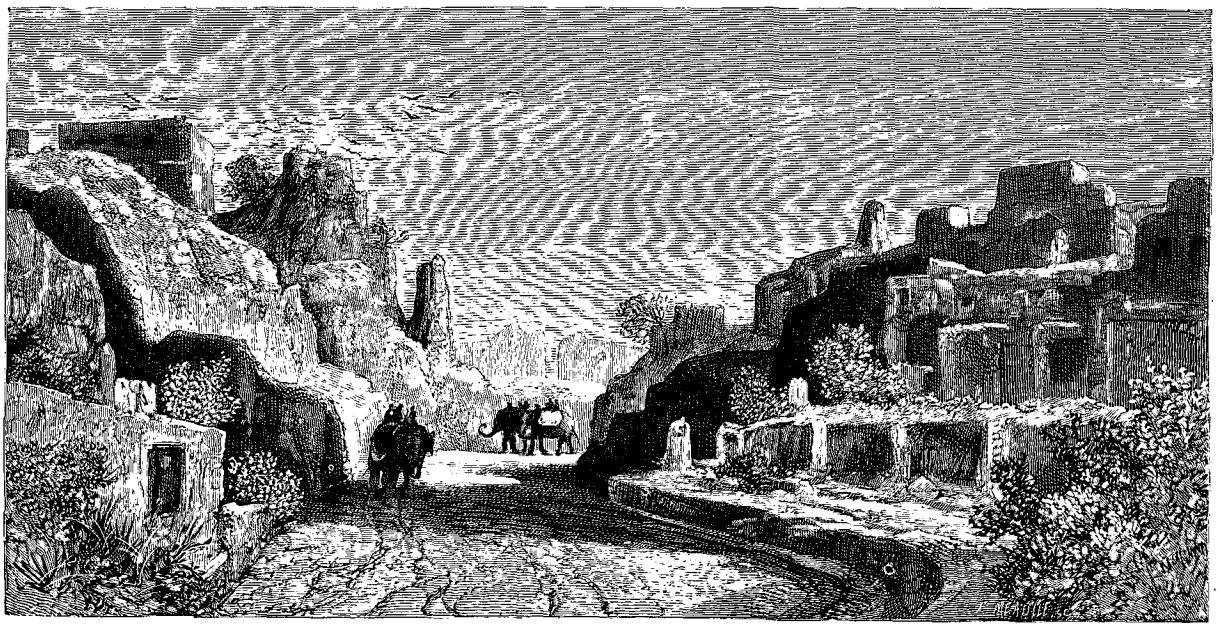
Il y avait une douzaine de jeunes gens de douze à seize ans, assis par terre en demi-cercle et chantant avec des voix fraîches et un timbre pur des motifs traînants que je connaissais en partie et d'une terrible monotonie. D'autres musiciens plus âgés, assis ou accroupis par terre au fond de la pièce, jouaient pour les accompagner sur des violons, guitares et tambourins, instruments ordinaires de musique indienne.

Les chants de ces enfants comme exécution étaient beaucoup plus agréables à entendre que ceux qu'entonnent les bayadères dans les fêtes; car elles ont le terrible défaut de forcer leur voix, qui devient alors criarde et désagréable, pour nous du moins, car l'auditoire indien semble sous le charme et comme toujours très attentif dans ces divertissements qu'il aime passionnément. Il est certain que pour nous, Européens, il est difficile de trouver mélodieux cette sorte de récitatif monotone coupé de temps en temps par une phrase de chant. Je conclurais plutôt comme impression que l'espèce de charme que l'on éprouve naît de l'ensemble même du spectacle et de la réunion de femmes élégantes, parfois fort jolies, aux riches costumes, dans un milieu de fleurs éclatantes et de lumières éblouissantes. Mais alors ce n'est rien de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblable à la musique qu'en Europe nous écoutons pour elle-même; aux Indes c'est un accompagnement à la rêverie, sans que rien comme mélodie, comme motif marqué vienne vous en réveiller. Telle était la réflexion que j'avais faite en prenant congé de ma jeune société de musiciens, qui me promirent de me servir de modèles le lendemain et qui me tinrent parole, pour une esquisse de cette scène.

Mais je poursuis mon voyage; mon conducteur chante toujours. Rien n'est intéressant en vue. Heureusement j'ai la tête pleine des souvenirs de mon grand voyage depuis Bombay; je les appelle à mon secours pour me distraire, et ils m'apparaissent comme une vision féerique. Ces vastes fleuves sacrés, le Gange, la Jumnah, etc., ces montagnes bizarres à terrasses régulières surmontées de fantastiques châteaux en ruine que la nature seule a construits; ces forêts peuplées de tous les monstres de la création; ces pauvres villages qui rappellent ceux d'Égypte, perdus dans des déserts; ces grandes villes aux splendides monuments; ces routes couvertes de passants étranges, depuis l'humble paria jusqu'aux riches personnages montés sur des éléphants habillés de pourpre et d'or; ces escaliers des étangs saints, et les populations aux brillants costumes occupées aux ablutions; ces paysages que l'on dirait d'une autre planète, aux étendues énormes couvertes d'arbres à fleurs écarlates; enfin ces petites stations isolées dans des forêts où pendant la nuit éclatent de formidables concerts de bêtes fauves, tous ces tableaux qui se déroulent dans ma mémoire me font oublier ma fatigue. Je suis heureux d'avoir vu l'Inde telle qu'on se la figure en effet de loin, mais qu'il ne faut pas espérer de rencontrer aux lieux voisins des côtes.



Une ville abandonnée (voy. p. 132).

Je me berce ainsi dans mes rêves, tandis que le trot régulier de notre cheval nous mène peu à peu vers Attok. De loin en loin apparaissent quelques acacias; mais que ces arbres ressemblent peu aux beaux ombrages des manguiers, des multipliants, des pipauls sacrés qui, même après de longs mois de sécheresse, conservent leur feuillage touffu et reposent la vue fatiguée par l'éclat du soleil indien!

La nudité du paysage fait place insensiblement à des vues moins monotones. Nous passons devant quelques pauvres villages dont les huttes, très basses, à toiture plate, ou en terre, sont assez semblables à celles des fellahs. Puis des groupes d'arbres maigres prêtent leur ombre à des voyageurs avec leurs chameaux, leurs buffles ou leurs ânes; tous paraissent écrasés par la chaleur.

Plus loin, nous voyons une rivière qui coule à gauche de la route et nous offre sur ses bords un peu plus de végétation et de fraîcheur. Dans la plaine, nous apercevons çà et là des chaînes de collines isolées ou se rattachant peu à peu à de grandes montagnes à l'horizon, bien loin, à droite.

Ces collines sont composées de rochers noirs couverts d'une herbe brûlée. Au sommet de l'une d'elles brille une petite mosquée blanche; c'est un lieu de pèlerinage. Au bas, s'étend une ville assez considérable, qui, me dit-on, est déserte. En effet, poussant de ce côté, je ne vois que des rues ruinées, des murs écroulés et envahis par les broussailles. Aucun bruit, aucun son, pas un homme! Je découvre seulement sous un arbre un éléphant immobile, que l'on pouvait croire sculpté, et qui a l'air du génie de ce lieu désert.

On ne saurait trop le redire, quel peintre sublime que le soleil! Ces rochers noirs, ce gazon maigre et brûlé, ces murs croulants, ces broussailles, ces arbres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grêles n'auraient aucun attrait sous un ciel gris; mais enveloppés de cette lumière dorée et se détachant sur un ciel bleu turquoise, avec des tons fauves et sauvages, ils sont d'une admirable harmonie.

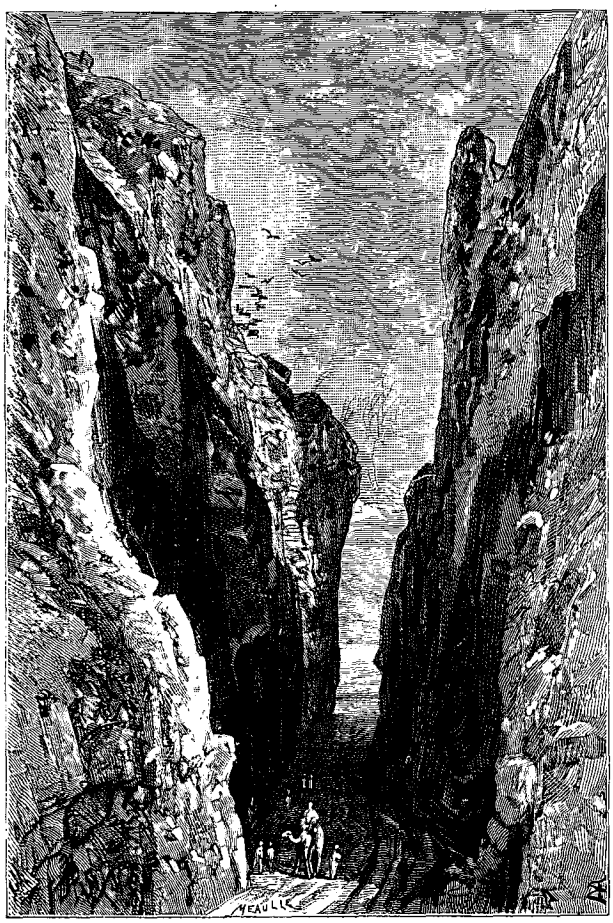
Il faut bien m'attacher à toutes ces jouissances des yeux; c'est une heureuse ressource contre la lassitude et ce qu'a de triste cette route solitaire.

A une petite halte, un chant connu frappe tout à coup mon oreille ! Oui, c'est bien l'alouette montant dans l'air bleu et s'enivrant de son chant ! Des bandes de moineaux qui traversent la route reportent aussi ma pensée aux campagnes de France. Me voici bien loin du Penjab, où ne tardent pas, du reste, à me rappeler de nombreuses perruches vertes et de petits oiseaux de toutes couleurs, brillant comme des fleurs sur les buissons.

La route passe au travers d'une colline coupée comme au couteau; elle est dominée par un obélisque, élevé à la mémoire d'un général anglais, et que j'entrevoyais depuis bien longtemps de la plaine où nous cheminions. Une fraîche fontaine entretenue par des gardiens logés dans un pavillon en pierre, et un jet d'eau retombant dans un bassin ombragé d'un saule pleureur, me causent une vraie surprise et des plus aimables.

Après avoir traversé une assez grande rivière, sur un beau pont de bois, nous rencontrons encore des collines de terre où se dessinent les ruines d'une cité abandonnée; les murs sont en terre et les eaux du ciel ont beau jeu pour les entraîner et les ruiner; ces terrains friables sont ravinés de tous côtés; toutefois les lignes des habitations se voient distinctement et s'étendent au loin. Par quelles aventures ce désert a-t-il succédé à l'animation et à la vie d'une ville? Le grand Bâber a fait de l'Inde, après l'avoir conquise, un portrait assez peu flatté. Le passage suivant de ses écrits semble expliquer ces ruines :

« Dans l'Inde, dit-il, l'agglomération ou la dispersion d'une grande population, la destruction totale des villages, ou même celle des villes, sont presque instantanées. Dans l'espace de vingt-quatre ou trente-six heures, de grandes cités, peuplées depuis longues années, vont, si quelque soudaine alarme en a fait fuir les habitants, se trouver réduites à un abandon si complet qu'à peine y trouverait-on un vestige quelconque de la présence d'êtres humains. Si, d'autre part, une population fait choix pour s'établir d'un site particulier, comme elle n'a besoin ni de cours d'eau ni de digues, puisque les moissons se produisent sans le secours d'aucune irrigation, comme d'ailleurs la population de l'Hindoustan est infinie, on ne tarde pas à voir affluer de tous côtés sur l'emplacement d'élection une masse de naturels; leur premier soin est de construire un étang, ou de creuser un puits. Pour ce qui est d'un fort ou de murailles solides, c'est chose tout à fait superflue. Le chaume et le merrain abondent; avec ces matériaux on élève des cabanes, et la construction d'une ville ou d'un village est l'affaire d'un instant. »



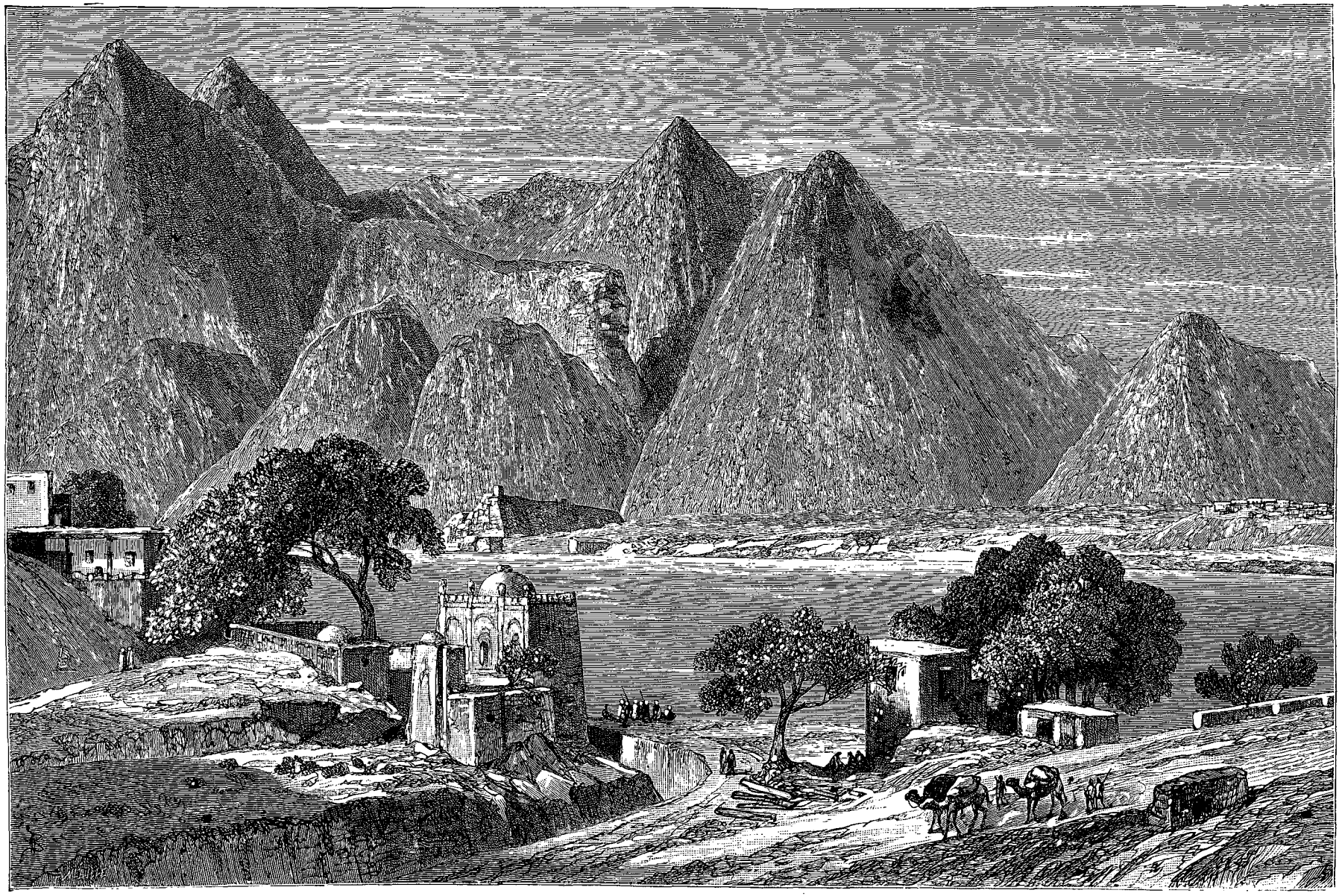
Un défilé dans la route d'Attok.

Une catastrophe extraordinaire de guerre ou d'épidémie a dû anéantir la population de la ville dont nous voyons les traces; car, ainsi que l'a observé un homme d'État très au courant des choses de l'Inde[1], les populations de ces pays, si elles abandonnent forcément leurs villes ou villages, y reviennent toujours quand le calme renaît.

Nous laissons derrière nous ces ruines. De nombreux corbeaux tourbillonnent au-dessus des ruines d'un édifice sur une pe-

1. Je cite ses paroles : « Les populations des villages forment de petites républiques possédant dans leur sein à peu près tout ce qui peut les rendre indépendantes de toutes relations étrangères : elles seules durent là où rien ne semble durable. Les dynasties s'écroulent, les révolutions succèdent aux révolutions : Hindous, Pâthâns, Mahrattes, Sikhs, Anglais, deviennent maîtres tour à tour, mais la commune reste la même. En temps de troubles, les villageois prennent les armes et fortifient leurs villages. Une armée ennemie traverse le pays, les troupeaux sont rentrés dans l'enceinte des murs, et on laisse passer les troupes sans les inquiéter. Si le pillage et la dévastation menacent la commune et si les forces dirigées contre elle sont irrésistibles, les habitants se réfugient dans des villages amis, et, une fois l'orage passé, ils retournent et reprennent leurs occupations. Si même toute une province est pendant des années le théâtre de la guerre et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Indus et Attok (voy. p. 135).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tite éminence; leurs cris sinistres sont bien en accord avec l'aspect désolé du lieu. La nuit doit être lugubre au milieu de tous ces murs éboulés ou troués. Les chacals, hyènes et d'autres fauves plus redoutables doivent se trouver fort à l'aise dans ces repaires tout construits et y vivre dans une sécurité parfaite. Mais les voisins!

Les types des passants que nous croisons sont fort intéressants. Leur physionomie est plus fière et leur teint est plus clair. Les hommes portent la barbe divisée au menton et rejetée de droite et de gauche d'une façon farouche. Leur turban est très haut. Ils sont musulmans et ils portent, hommes et femmes, le pantalon. Pour celles-ci c'est une mode affreuse. Quelle différence avec les gracieuses draperies des femmes hindoues!

Presque partout dans l'Inde, les femmes sont revêtues d'étoffes aux couleurs brillantes et dont l'effet est charmant; le rouge, le jaune, le rose, le violet et le vert se marient sous l'éclat du soleil dans des harmonies ravissantes et font trouver bien maussade le souvenir de nos costumes si noirs et si peu gracieux. Depuis Delhi, souvent je remarque de très beaux cachemires portés même par des femmes de condition moyenne. Le costume des hommes est généralement blanc, mais ils jettent souvent sur leurs épaules des couvertures grises et noires en laine, car les nuits ne sont pas toujours chaudes en hiver.

Nous croisons sur la route de petites voitures indiennes portant jusqu'à quatre personnes sans compter le conducteur. Comment tiennent-elles là dedans? Il faut avoir les articulations indiennes pour s'accroupir les genoux au menton ainsi qu'ils le font sans cesse et trouver moyen de voyager si à l'étroit.

Après une halte à la station de la poste anglaise, où je déjeune à l'aide des provisions dont j'ai eu la prudence de me munir, nous nous remettons en route, et vers le soir nous approchons d'Attok. Sous des bois d'acacias sont campées de nombreuses caravanes. Chameaux, buffles avec leurs chariots, chevaux, ânes, mulets forment un tableau animé au premier plan, tandis que les plaines de l'Indus, dont on ne voit pas encore les eaux, s'étendent jusqu'à l'horizon terminé par une immense chaîne de hautes montagnes, l'Himalaya du nord. La neige brille à leur sommet et contraste avec ces plaines brûlées.

Toute une population de baigneurs nage et folâtre dans les eaux calmes d'une petite rivière charmante qui serpente en gracieux méandres. Des troupeaux de buffles s'y rafraîchissent, n'ayant hors de l'eau que la tête qu'ils plongent de temps en temps pour se débarrasser des mouches.

Quelques éléphants passent majestueusement sur la route. Je ne vois pas de *mahout* ou conducteur perché sur leur cou. Cinq ou six Indiens se sont couchés et dorment sur des couvertures, tandis que les colosses continuent leur marche, livrés à leur instinct ou peut-être plutôt à leur raison.

A droite et à gauche de la route s'étendent d'énormes espaces de terrain plat où une petite rivière au cours paresseux glisse doucement; sur les bords, voici des champs de blé mûr et doré que des groupes de moissonneurs coupent et réunissent en petites meules : tout le monde paraît occupé à ce travail; les enfants même y prennent part. La couleur brûlée de ces champs, quelques groupes de mimosas et même la forme de quelques habitations voisines font songer à la vieille Égypte. Dans quelques parties de la route, le terrain est tellement blanc que l'aspect en est vraiment extraordinaire; les ombres des groupes d'hommes ou d'animaux qui passent paraissent d'un bleu noir; le ciel bleu foncé au-dessus de nos têtes se nuance de tons d'une délicatesse idéale près de l'horizon où la faible brise promène de tout petits nuages rosés.

Le caractère du paysage de ce côté est la sécheresse et l'harmonie des tons chauds; tantôt des plaines blondes, tantôt des chaînes de rochers noirs brusquement sortent de terre et forment des groupes d'un caractère bien arrêté, mais aride, sauvage et presque de couleur de fer. En résumé, cette partie de la contrée que je viens de parcourir est surtout un lieu de passage; de toutes parts on voit des campements de voyageurs, très peu de villes et même d'habitations ou de hameaux. Mais les paysages des Indes changent si complètement, selon les saisons, qu'à l'époque des pluies tout doit être absolument différent : les gazons flétris, desséchés par de longs mois de chaleur, se renouvellent aux premières averses, les arbres se couvrent de feuillages épais, l'aspect des campagnes vertes change la couleur de la campagne. Il en est ainsi partout sous les tropiques, particulièrement dans des contrées de l'Inde où pendant près de huit mois il ne tombe pas une goutte d'eau, et où une période de sécheresse est suivie de déluges de trois ou quatre mois qui ramènent la résurrection de la végétation. Comme artiste, il m'est impossible, malgré ses inconvénients

ravagée par le vol, le meurtre et l'incendie, en sorte que les villages demeurent abandonnés, les villageois dispersés se réuniront sur le territoire de la commune aussitôt que renaîtra l'espoir d'une possession tranquille. Une génération peut disparaître, mais la génération suivante viendra rallumer les foyers le plus longtemps déserts. Les fils reprendront la place de leurs pères, le village sera rebâti au même endroit, les maisons seront reconstruites dans les positions qu'elles occupaient, les mêmes terres seront cultivées par les descendants de ceux que la guerre avait bannis; souvent ce n'est pas chose aisée que de les chasser de leur commune, et, dans des temps de désordre et de convulsions intestines, il n'est pas rare qu'ils repoussent avec succès les attaques et parviennent à se soustraire à l'oppression. Cette union des familles dans un danger commun, cette organisation qui fait de chaque commune une petite république, ont contribué plus qu'aucune autre cause à maintenir la nationalité hindoue intacte, pour ainsi dire, au milieu des révolutions et des changements qui ont affecté la condition politique de divers États. Cette stabilité relative de la commune a garanti de tout temps à la masse de la nation un degré de liberté, d'indépendance et de bonheur beaucoup plus considérable qu'on ne l'aurait supposé dans un pays qui a été le théâtre de tant de dominations établies par la guerre ou par la violence des révolutions. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de chaleur, de ne pas préférer la saison sèche qui donne à ces pays leur vraie harmonie, l'harmonie du soleil et de ses sublimes colorations !

Les personnages, les scènes sur les routes dans cette partie de l'Inde, évoquent à chaque heure les souvenirs de la Bible et n'en sont pas le moindre charme pendant les longues heures d'une route fatigante.

Nous voici aux faubourgs d'Attok : tout à coup, à droite, se déroule une nappe immense d'eau mêlée à des bancs de sable et de galets ; on entend distinctement le bruissement du courant qui se dirige sur Attok, où il va s'engouffrer entre de hautes montagnes noires sur la rive droite et l'escarpement sur lequel est bâtie la forteresse. Ce fleuve, c'est l'Indus ! le cinquième fleuve du Penjab. J'avais déjà traversé, pour arriver ici, les quatre autres, le Sutlège, le Kâvi, le Tchinab, le Djelam. Ils ont donné le nom de Penjab (*cinq fleuves*) à la contrée. Ici le spectacle est grandiose et l'œil s'égare en cherchant les bords lointains de ces eaux célèbres qui viennent de l'autre côté de l'Himalaya et sont séparées de leurs sources par une énorme distance.

Une mosquée en ruine domine un amas de bou-



L'Indus à Attok.

tiques entre lesquelles se reposent de nombreux buffles avec leurs conducteurs, des chameaux accroupis, quelques éléphants arrêtés à l'ombre sous les arbres. Ce tableau est bien oriental. Mais nous passons vite ; nous avons hâte d'arriver au bungalow des voyageurs, car la journée a été vraiment rude, tout entière passée au soleil, et nous venons de loin.

Nous nous engageons dans une rue très accidentée ; elle est bordée de quelques petites constructions à toit plat ; j'y remarque de jolies mosquées en miniature, car depuis Lahore il n'y a plus de grands monuments. On dirait qu'une faux a moissonné les villes de cette partie nord du Penjab. On ne rencontre plus de ces pagodes imposantes et de ces mosquées merveilleuses qu'on admire à Agra, à Delhi, à Lahore !

Enfin nous arrivons à une plate-forme sur laquelle est bâti le bungalow des voyageurs, l'un des mieux placés de l'Inde pour la vue. Je me hâte de descendre de la voiture et de choisir une chambre où un bain me défatigue des courbatures de la route. Ensuite, assis dans un fauteuil devant le bungalow, sous la véranda, je me repose en parcourant des yeux le splendide paysage qui se déroule devant moi.

Il n'y a pas ici à se plaindre d'une de ces désillusions si fréquentes en beaucoup de lieux où l'imagination, surexcitée à l'avance par de grands noms, voit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout à coup la réalité très inférieure aux images rêvées. Le spectacle de l'Indus est vraiment grand et répond bien à la célébrité de son nom. Le fleuve coule majestueusement dans une plaine qui s'étend à perte de vue sur une largeur immense. Il arrive de l'horizon des grandes montagnes bleuâtres dont j'ai parlé. Ses eaux ne sont pas hautes en ce moment; son cours est mêlé de bancs innombrables de galets et de sable; et de tous ces obstacles s'élève un mugissement sourd que le lieu peut-être rend plus solennel.

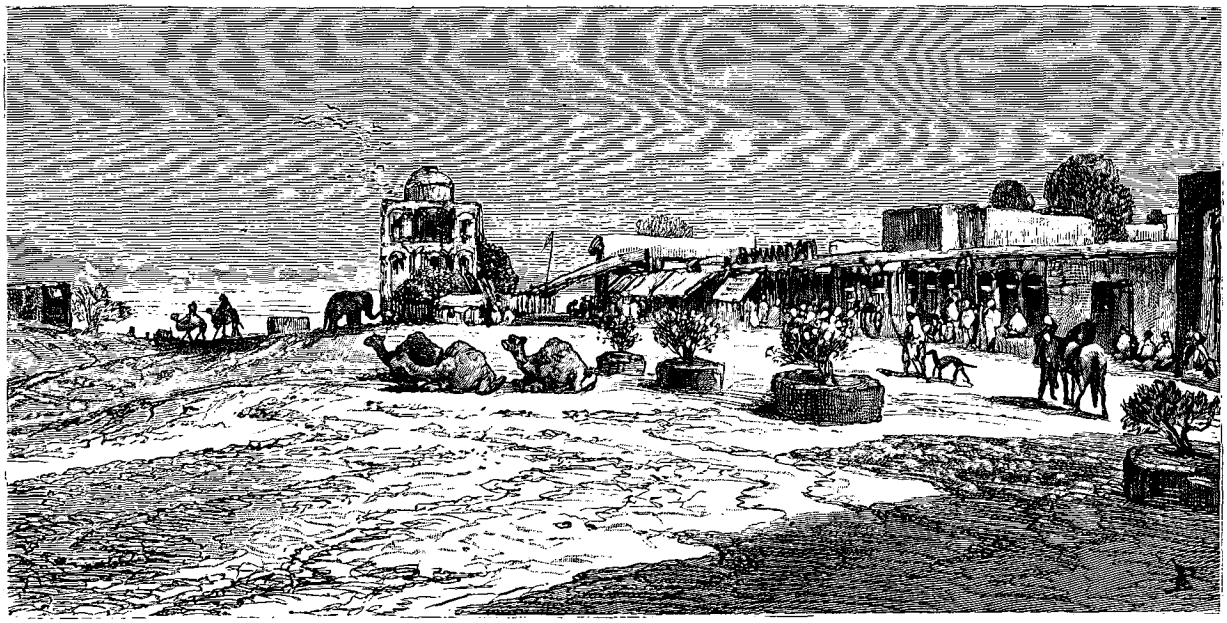
Vis-à-vis de nous, une rivière se jette dans le fleuve; c'est celle de Caboul, venant aussi de lointaines montagnes dont les lignes sont d'un beau caractère de dessin.

Lorsque ce grand espace d'eau, très lent dans la plaine, se trouve tout à coup resserré entre les hautes montagnes noires qui se dressent vis-à-vis sur la rive droite et les bords élevés de la rive gauche, son courant devient tout à coup furieux : des tourbillons, des lignes d'écume et de grands remous témoignent de sa violence.

Un pont de bateaux gigantesque s'étend du bas de la forteresse à la rive opposée où se distingue un village, au milieu de groupes d'acacias, sur un sol fauve ou blanc percé çà et là de bancs de roches noires.

Je me retourne à gauche et je suis frappé de l'aspect imposant de la forteresse qui se développe avec ses remparts roses à larges créneaux, ses nombreuses tours, sur un espace immense; le pavillon britannique flotte au-dessus de la partie la plus élevée du fort.

Ces lignes de murailles roses montant le long des collines de gazon brûlé et dominant le fleuve sur des assises de roches noires et sauvages, composent un



Un bazar à Attok (voy. p. 138).

tableau singulier, dont les premiers plans sont formés par un ravin profondément encaissé se dirigeant vers le fleuve.

Il serait difficile de rendre l'impression des montagnes sauvages d'un violet noir que le fleuve traverse bruyamment ici et dont les sommets se découpent vis-à-vis de nous en lignes très arrêtées sur un ciel chaud. La végétation y est presque absente : ce ne sont que des broussailles rabougries que l'œil distingue à peine et dont aucun effet de lumière ne change la couleur sombre comme le fer.

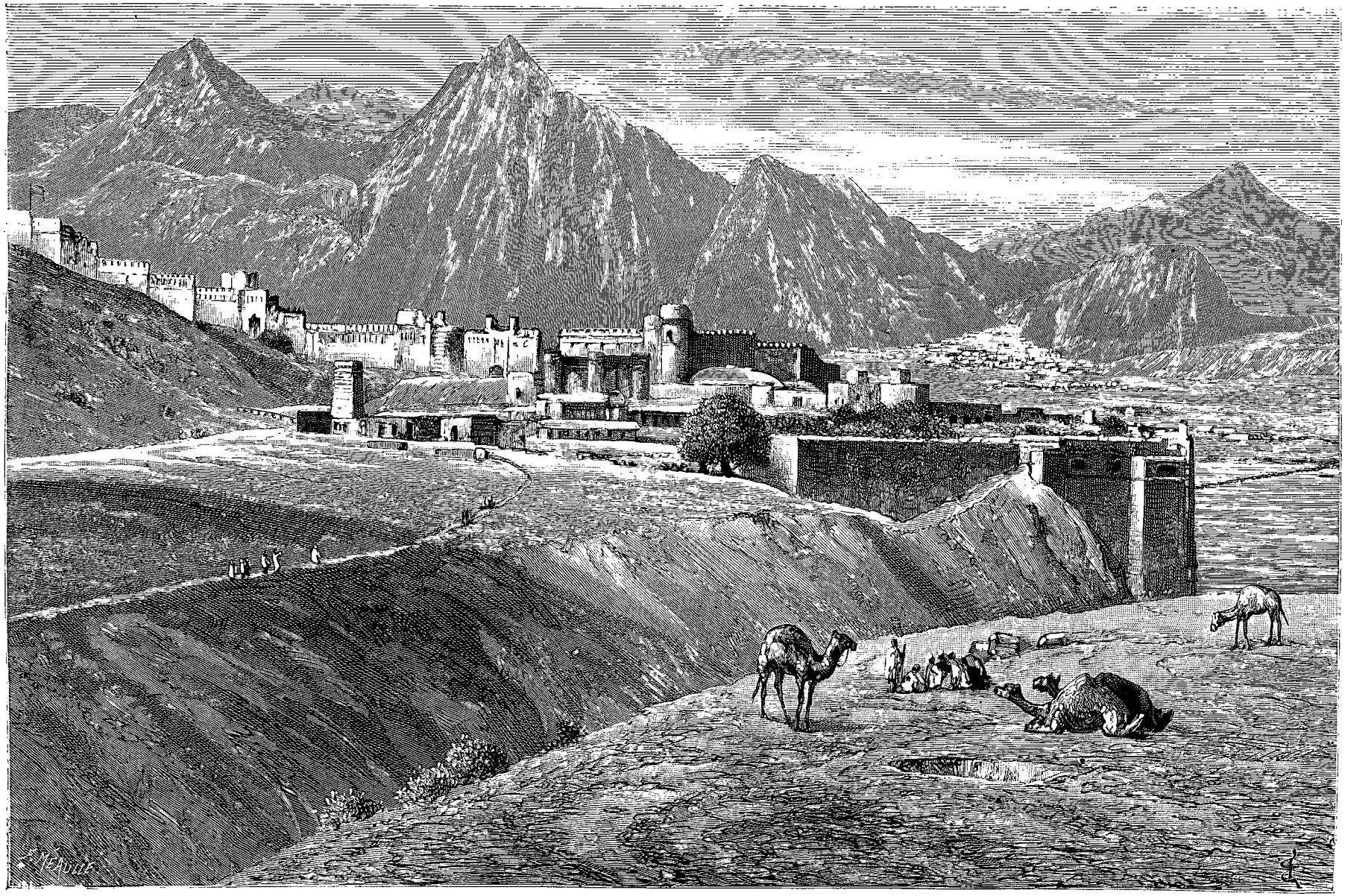
C'est à travers ces monts dont l'aspect est vraiment terrible qu'il faut passer pour aller à Pesshawar, à quelques heures d'Attok.

Sur un petit contrefort s'avançant sur le fleuve est une tour ruinée, faisant face à la forteresse.

On s'émeut à la pensée que l'on a devant soi cet Indus qui a été successivement traversé par tous les conquérants attirés vers l'Inde et ses richesses; d'abord Alexandre, puis les Arabes, les Tartares, Gengis-Khan, Tamerlan, les Mogols, les Afghans. Sur ses rives se sont livrées d'innombrables batailles, et les conquérants, chargés des dépouilles de ces riches contrées, en les traversant à leur départ, n'ont laissé derrière eux que la dévastation et la mort. Au delà commencent ces montagnes dont la nature sauvage a souvent servi de défense aux Afghans. Dans leurs défilés étroits, il serait impossible à une armée ennemie de passer, si ces populations réunissaient la tactique et l'intelligence de la guerre à leurs mœurs guerrières et à leur fanatisme.

La forteresse d'Attok a été bâtie par le grand Akbar au seizième siècle. La partie voisine du fleuve conserve extérieurement ses hautes et épaisses mu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de la forteresse d'Attok.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

railles, ses tours et ses créneaux; à l'intérieur c'est une ruine, les Anglais n'occupant point cette partie du fort où passe une route qui conduit au quartier le plus considérable de la ville. De pauvres familles habitent ce qui reste de ces constructions assez tristes à voir malgré l'éclat du soleil et la charmante couleur rose et fauve clair des murs crénelés et des tours voisines.

Une porte qui donne du côté de la ville est curieuse; elle est en bois, d'une épaisseur invraisemblable et hérissée de grosses pointes de fer formant des losanges. A l'intérieur des murs sont des citernes et des puits, et une quantité de chambres couvertes de voûtes énormes; des escaliers pratiqués dans les murs conduisent au sommet des remparts garnis de grands créneaux à forme arrondie.

Lorsque l'on sort par la porte dont je viens de parler, un sentier descend à gauche vers un ravin qu'un pont de pierre traverse, et conduit à la grande rue ou du moins à celle où sont les plus nombreuses boutiques.

A droite s'étend le fleuve, en cet endroit très rapide. Une petite mosquée aux murs peints en rose arrondit sa coupole blanche au milieu de quelques arbres. La route, qui passe auprès, est couverte de troupes de chameaux. De grands nuages de poussière s'élèvent çà et là. Tout cet ensemble est d'une charmante couleur et plein de caractère.

Je passe par le bazar, où la foule est fort animée. Les physionomies ici sont sérieuses. On paraît très étonné de me voir dessiner. Mais, comme partout du reste dans le cours de ce voyage, je n'ai jamais rencontré de malveillance. Ces Indiens, si féroces quand le fanatisme les soulève, sont fort paisibles dans la vie ordinaire, et pour peu qu'on ait des égards pour eux et qu'on ne les brusque pas, ils se montrent tout disposés à se rendre utiles et à donner les renseignements qu'on leur demande.

Quand on est parvenu à l'extrémité supérieure de la grande rue, la vue de la forteresse devient superbe. Les tours succèdent aux murailles crénelées et l'enceinte escalade une hauteur considérable au bas de laquelle coule un ravin; au point le plus élevé flotte le pavillon britannique.

Cependant le soleil déjà haut et la chaleur qui croît d'heure en heure rendent la promenade pénible. Je m'achemine vers le bungalow dont les murs blancs brillent sur une éminence vis-à-vis de la forteresse et qui en est séparé par un ravin profond sur lequel passe un pont.

La route, près des murs du château, est bordée de petites habitations à moitié couvertes d'acacias, et, à travers l'ombre douce répandue par cette végétation, sur le devant des portes, des groupes de femmes, aux poses nonchalantes, forment de charmants tableaux. Si le costume des hommes est en général sobre de couleur dans cette partie nord de l'Inde, celui des femmes, au contraire, rappelle, par l'éclat et la variété des couleurs, les étoffes que portent les femmes de Bombay, et qui, lorsqu'on les voit pour la première fois, semblent si brillants que l'on s'imagine toujours que l'on est arrivé un jour de fête et que ce sont là des habits de gala. Quelque éblouissantes que soient ces couleurs, elles ne choquent pas et elles se combinent très bien avec le teint brun et les chevelures noires de la population. De plus, ces costumes, modelant la forme du corps comme dans la Grèce antique, offrent toujours des lignes gracieuses, ne gênent pas les mouvements, et laissent toute leur liberté aux gestes ainsi qu'à la tournure toujours si élégante des femmes de l'Inde. On dit que l'habitude de porter des vases d'eau sur la tête dès leur enfance leur donne cette démarche droite et fière; mais je crois que cette noblesse de port et d'attitudes leur est naturelle. Que de fois ne me suis-je pas arrêté dans les bazars ou sur les bords des cours d'eau, séduit par l'aspect de ces groupes variés offrant des poses sculpturales d'une élégance surprenante! Les pauvres et gracieuses créatures, avec leurs vases de terre ou de cuivre sur la tête, ou tordant leurs cheveux en sortant de leurs ablutions aux fleuves sacrés, ne se doutaient certes pas de l'admiration qu'elles auraient inspirée partout chez les artistes en leur rappelant ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait dans ses chefs-d'œuvre : mais c'est sous le ciel indien qu'il faut les voir et dans leur cadre naturel. Plusieurs fois, en quelques parties de l'Europe voisines de l'Asie, j'ai rencontré des familles indiennes voyageant, et j'ai toujours été étonné d'abord du changement de la coloration de leur teint qui perd sa transparence dans les climats plus froids, puis de trouver que leur physionomie n'avait plus la même expression, et que leurs gestes se ressentaient de l'embarras que leur causait la présence ou le voisinage des étrangers.

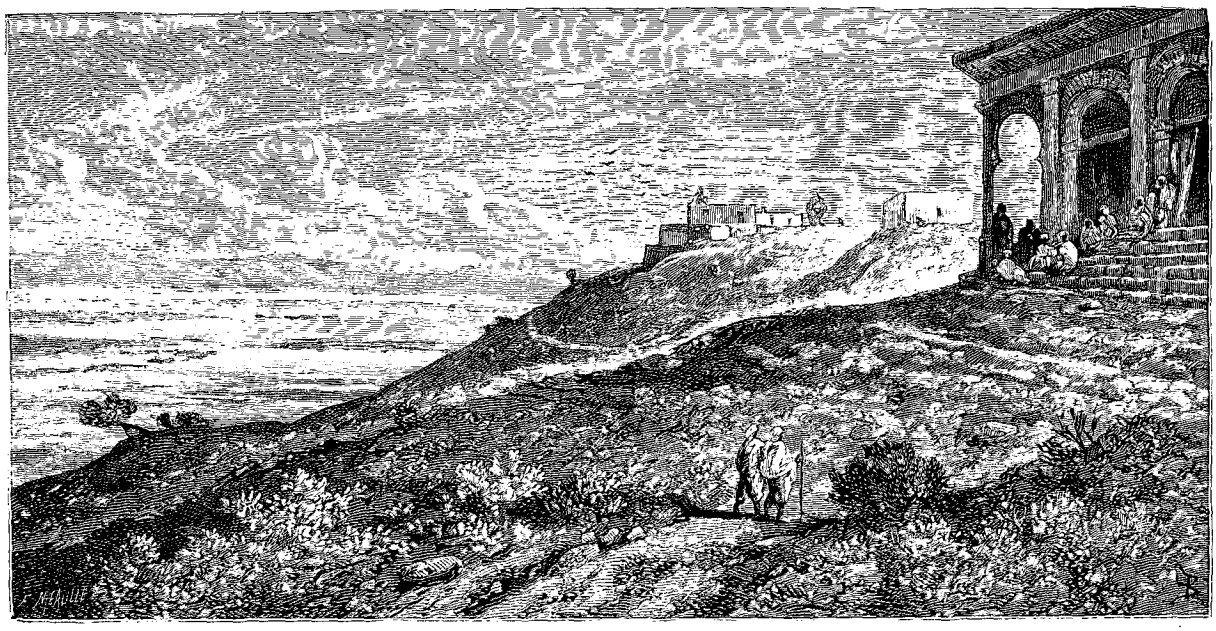
En me dirigeant vers le bungalow, je passe devant une tour regardant le nord, criblée de trous faits par des boulets. La partie voisine de la forteresse en a été fort éprouvée; beaucoup de créneaux manquent ici, et sur les murs de nombreuses blessures n'ont pas été réparées. Mais la couleur rose de la forteresse d'Attok plaît tellement aux yeux par ses charmantes harmonies avec les terrains gazonnés, les hautes montagnes voisines et les eaux du fleuve, que l'aspect de l'ensemble de toutes ces tours et de ces longues lignes de murs crénelés a un attrait qui fait oublier les ruines.

Je gravis la colline gazonnée sur laquelle est bâti le bungalow des voyageurs, et je fais porter sous la véranda un fauteuil, où je me repose des fatigues de la matinée en parcourant des yeux ces immenses étendues où coule l'Indus et l'horizon accidenté de la chaîne éloignée de montagnes d'où il vient. Il y avait quelques moments que je goûtais le charme de ce repos méditatif lorsque l'on m'annonça un Indien faisant des tours, avec des singes, une chèvre et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oiseaux. J'avais vu bien souvent ces sortes de jongleurs et je connaissais en grande partie leurs exercices : cependant j'accordai à celui-ci la permission de faire sa petite installation devant moi sous la colonnade. Il commença son spectacle par une petite pièce dont les personnages étaient deux singes : la femelle imitait une danse de bayadère et si drôlement que même les Indiens de service du bungalow, accourus pour la voir, en rirent de tout leur cœur; mais la pièce finissait mal, et je ne sais plus pour quel méfait, l'ami de la danseuse, un autre singe, était condamné à mort. Alors intervenait une perruche, qui, jusqu'alors perchée sur une baguette, grignotait une graine en repassant peut-être son rôle. Le jongleur lui donnait un refouloir, un boulet, de la poudre dont elle chargeait un petit canon devant le malheureux condamné; et sa petite patte de perruche approchant la mèche allumée du canon, l'explosion avait lieu, et le pauvre singe tombait, contrefaisant le mort d'une manière surprenante, tandis que sa malheureuse compagne se jetait sur lui avec tous les signes d'une violente douleur! La scène était dramatique et émouvante, ce qui n'empêcha pas les deux bons camarades de récolter dans leurs abajoues, le moment d'après, des friandises et du sucre donnés à la ronde par les spectateurs enthousiastes.

Vint ensuite le tour de la chèvre, la plus grande de cette espèce que j'aie jamais vue. Elle était, me dit-on, de la race de Caboul. Son maître termina la cérémonie en disposant à terre une suite de colonnettes les unes sur les autres. La chèvre trouva moyen de monter sur ce fragile édifice et de s'y tenir en équilibre tout en tournant sur elle-même, les pieds réunis sur une surface à peine assez large pour les recevoir.



Bungalow des voyageurs à Attok.

Le directeur et sa troupe congédiés, je repris le chemin de la citadelle, où jusqu'au soir j'étudiai les points de vue les plus pittoresques.

Plus tard, lorsque je pensai que beaucoup de ces croquis avaient été faits presque devant la partie du fort occupée par les troupes anglaises, je m'étonnai d'avoir pu travailler ainsi sans être inquiété : deux mois plus tard, il n'en aurait pas été ainsi, et les complications de la situation vis-à-vis de la Russie qui devint tout d'un coup si grave m'auraient probablement rendu trop difficile toute occupation de ce genre; car les Anglais voyaient des Russes partout. Aussi un jour, me trouvant à Delhi, étant occupé à dessiner l'entrée du fort si pittoresque et si coloré, je fus invité à venir montrer mon dessin au commandant de la citadelle. Si je n'avais pas eu un passeport diplomatique, il est plus que probable que, dans l'affolement où étaient les cervelles anglaises de l'Inde, j'aurais été exposé à quelques sérieux désagrément, d'autant plus que les autorités de Delhi avaient appris par la police que je revenais du Cachemyr et que c'était là une circonstance aggravante.

A Attok on me laissa parfaitement tranquille, et je pus me promener partout, dessiner, peindre et prendre des notes sans avoir d'autre déplaisir que l'éternelle solitude de ces longs voyages où le travail ne remplace pas la société d'un ami et les conversations de la fin du jour. Mon voyage était trop rapide pour que je fusse tenté de faire de nouvelles connaissances qui, si mon séjour s'était prolongé, m'eussent été faciles et fort agréables; mais je ne faisais que passer et le temps me manquait. J'étais donc condamné à un isolement absolu; aussi je laisse à penser ce que je ressentis lorsque après de longs mois d'absence, entrant à Bombay, j'entendis parler ma langue et par des amis! Il est difficile de se figurer l'inten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sité de pareilles joies, quand en fait de voyage on ne s'est guère risqué plus loin qu'Asnières, ou même que Bougival.

Immédiatement au-dessous de l'entrée de la forteresse, un chemin rapide, descendant parmi les rocs noirs de la rive de l'Indus, mène au pont de bateaux qui sert de communication avec l'autre rive, la rive droite, et avec Pesshawar. Le fleuve, fort large en cet endroit, quoique resserré par les montagnes noires dont j'ai parlé, est fort bruyant, et son courant d'une vitesse extrême bouillonne sur les bancs de rocs ou de galets et sur l'avant des bateaux qui, attachés l'un à l'autre et reliés par un plancher de madriers, se développent sur une immense étendue; du pont sa direction n'est pas tout à fait droite, elle serpente un peu selon que les ancres des bateaux ont plus ou moins cédé au courant. La plage que l'on voit vis-à-vis est dominée à une certaine distance par un village aux toits plats et ombragé de mimosas. Sur le sable du rivage on construit des bateaux de la même forme que ceux qui servent au pont, espèce de bateaux de pontonniers.

C'est sur cette rive même qu'un des généraux d'Alexandre avait tout préparé pour le passage de l'armée. Là étaient rangés d'avance plusieurs sortes de grands bateaux dont un certain nombre fut démonté en deux ou trois pièces et transporté jusqu'à l'Hydaspe, où ils servirent au passage des troupes qui rencontrèrent et battirent Porus sur l'autre rive.

Quand on songe aux défilés que l'armée d'Alexandre dut traverser en se battant continuellement au nord de l'Indus, dans cette contrée si mouvementée, au milieu de précipices, en l'absence de routes, et souvent pendant des froids d'une rigueur extrême, on peut penser qu'à l'arrivée des soldats d'Alexandre à Attok la transition dut leur sembler au moins relativement douce. Ici la contrée n'offrait plus à leurs yeux que des collines modérées, et les marches n'étaient plus pénibles après celles qu'il avait fallu faire dans les montagnes du nord de l'Afghanistan en luttant chaque jour contre les populations guerrières et un climat meurtrier. L'armée continua donc à avancer facilement, et ce ne fut qu'après avoir passé les cinq grands fleuves de la contrée (le Penjab actuel) qu'Alexandre, arrêté par l'opposition de ses soldats mutinés, termina enfin de ce côté son cours de géographie armée et éleva les autels célèbres qui marquèrent la limite de son expédition.

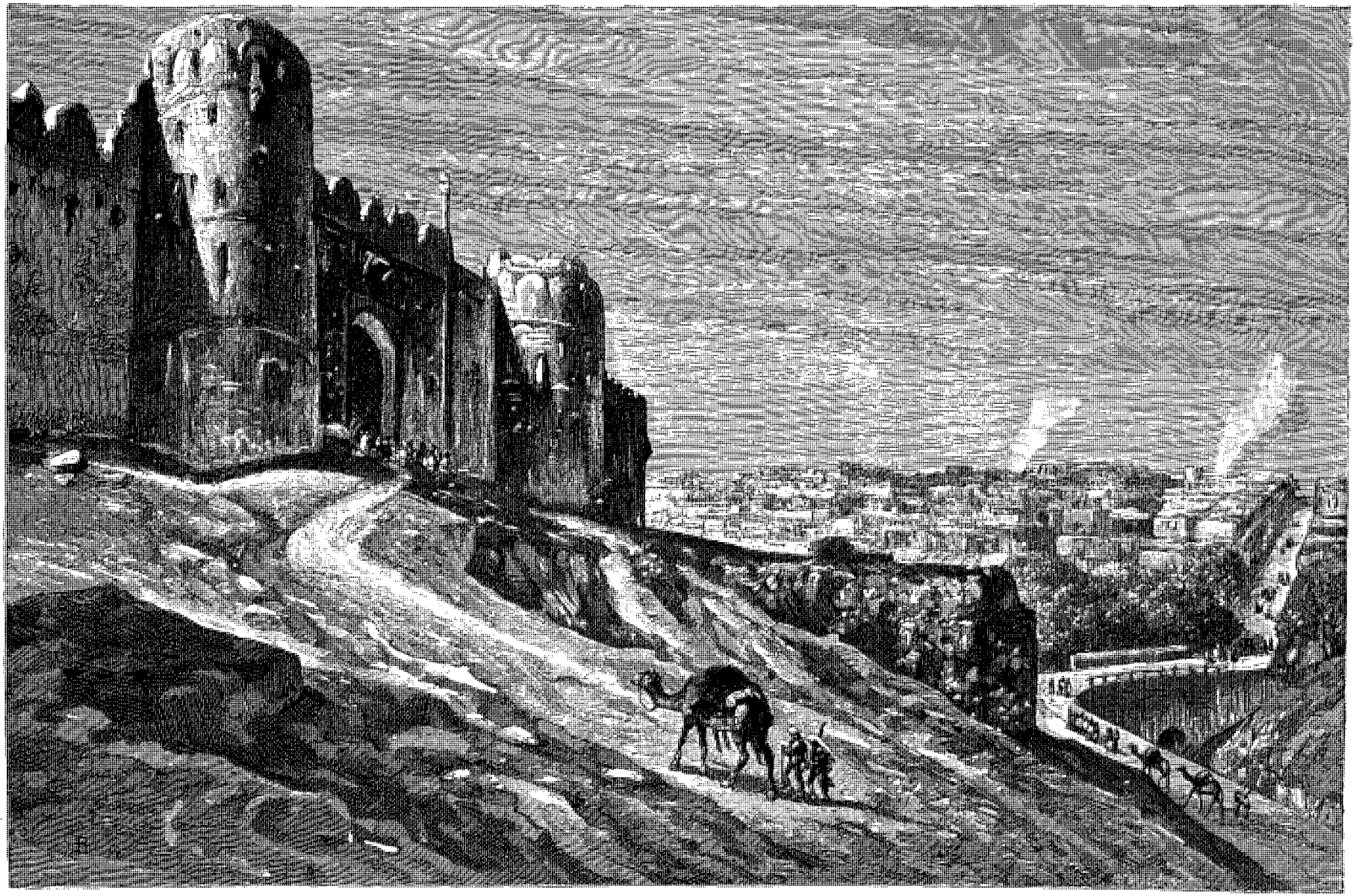
Quelques archéologues croient qu'Attok était l'ancienne capitale de Taxile, petit roi de la contrée située entre l'Indus et l'Hydaspe, qui envoya prudemment une ambassade et des présents à Alexandre avant que le héros grec parût sur l'Indus. On ignore quelle pouvait être l'importance d'Attok à cette époque; mais elle a dû toujours être considérable comme point stratégique, et il est permis de supposer que cette grande forteresse d'Attok que construisit Akbar, l'illustre empereur mogol, s'est élevée sur les ruines de fortifications antiques qui commandaient le passage du fleuve et défendaient la contrée contre les invasions venues du nord.

Du reste les vestiges de l'histoire de ces temps éloignés et de toutes ces expéditions ont entièrement disparu : il n'y a plus de grands monuments ou même de ruines à consulter. Des colonies qu'Alexandre avait fondées il ne reste que quelques médailles vendues au voyageur errant par de pauvres Hindous!

Le bungalow des voyageurs d'Attok serait, à mon avis, une précieuse station pour celui qui viendrait des plaines et voudrait pendant quelques semaines changer d'air, sans aller jusqu'aux hautes montagnes des frontières où sont les *sanitaria*. Quoique la colline sur laquelle il est élevé soit modérée, le mouvement de l'air qui naît du vaste courant de l'Indus, au bas même du monticule, doit se renouveler constamment, et par cela même le lieu doit être sain. De plus, la vue splendide et immense à l'est et au nord d'où vient le fleuve, toutes ces îles de galets qui parsèment son cours, les campagnes au loin dominées par des lignes bleuâtres de montagnes énormes, d'un autre côté les montagnes noires sur la rive opposée à la forteresse, le pont de bateaux avec ses continuels passagers, et le développement des murs et des tours roses du fort avec les constructions de la ville, tout cet ensemble serait charmant vu du bungalow, en même temps qu'il est bien autrement intéressant, grâce aux souvenirs historiques, que les établissements anglais des montagnes, si mélancoliques au milieu de leurs éternels sapins. Il est vrai qu'une chose manque à Attok, ou du moins n'abonde pas : ce sont les arbres! Il ne m'est resté dans la mémoire en fait d'arbres qu'une suite interminable d'acacias assez maigres sur les routes, et peut-être aussi tout le pittoresque du lieu ne vaudrait pas, pour des convalescents fatigués de chaleur, l'ombrage et la fraîcheur des grands arbres. Peut-être enfin le charme de la couleur d'Attok m'a-t-il entraîné trop loin! Je suis peintre.

La citadelle d'Attok est remarquable comme celles d'Agrah et d'Allahabad, toutes trois œuvres du grand Akbar, par son importance comme position et aussi par l'immense développement de ses remparts et la solidité de ses murs qui la rendent considérable même dans un pays où pullulent les forteresses et les palais militaires. Elles se défendront longtemps contre les intempéries, bien des siècles passeront encore sans les user, et même, lorsqu'elles auront disparu comme toutes les œuvres humaines, la mémoire du grand homme qui les a fondées leur survivra et rayonnera d'un éclat pur à travers les âges. Akbar avait l'esprit ouvert aux sciences et aux arts, et il gouverna ses peuples avec une douceur rare en Orient, les étonnant par sa vie simple et frugale sur ce trône si puissant et au milieu de la cour la plus fastueuse. Grand capitaine, il conquit l'Hindoustan central et le Goudzérate et annexa à son empire tout le Bengale; puis, tournant vers le nord, il conquit Caboul et s'empara aussi du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville d'Attok et l'une des portes de la forteresse (voy. p. 138).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

royaume de Cachemyr, qu'on a surnommé le Paradis de l'Inde. Marchant ensuite sur les provinces du Deccan, il les soumit. Son empire s'étendait du nord au sud sur une longueur de trois cent soixante-quinze lieues et de l'est à l'ouest sur un espace de cinq cents lieues. Ce qui lui assure surtout l'admiration et une gloire durable, ce fut l'administration juste de ce vaste empire dont il s'occupa constamment avec zèle.

Ainsi qu'on l'a observé, c'est par l'abandon de ces principes de gouvernement que les successeurs de l'empire mogol ont amené la ruine totale de cette puissance, et c'est en adoptant les nobles idées et les pratiques gouvernementales du grand Akbar que la domination anglaise, aidée du progrès de la civilisation européenne, a rétabli et prodigieusement agrandi ce vaste édifice élevé par sa main puissante.

Un des côtés curieux du caractère de cet ancien souverain fut la préoccupation qui le tint impartial à l'égard des différentes religions, les comparant et cherchant la meilleure. Il fit venir de Goa des jésuites et il eut de longues conférences avec eux sur la religion catholique. L'essai qu'il fit de l'établissement d'un nouveau culte, le culte *ilahi*, sans temple, sans autel et sans ministre, ne fut pas heureux; cette réforme ne dura pas et mourut avec lui. Il laissa après lui un trésor immense en or, diamants, rubis, perles, accumulé pendant ce long règne et produit par les impôts, les tributs, ainsi que par les présents qui lui avaient été offerts suivant l'usage. Il entretenait cinq à six mille éléphants, douze mille chevaux, mille chameaux et mille léopards pour la chasse, qu'il aimait avec passion.

Les jésuites qui l'ont vu pour la première fois alors qu'il avait quarante ans le représentent comme un homme d'une constitution robuste et de moyenne stature, d'une physionomie noble et douce, aux yeux vifs et remarquablement intelligents.

Me trouvant à quelques heures de Pesshawar j'avais projeté une courte excursion de ce côté et j'avais même passé de l'autre côté de l'Indus par l'immense pont de bateaux, lorsque je me sentis saisi par la fièvre, suite sans doute de la fatigue des jours précédents; malheureusement j'avais oublié à Rawal-Pindi ma petite provision de quinine ! Accablé par les courbatures, je tins bon quelque temps, mais il fallut enfin tourner bride.

Au retour, avant de m'engager dans le ravin qui passe au bungalow et mène à l'entrée d'Attok, je jette encore un regard sur cet étrange panorama, sur le grand fleuve, les montagnes noires, les murs roses de la citadelle et ses tours. Le soleil qui baisse déjà donne des tons plus chauds à cet ensemble, et j'ai devant les yeux un tableau coloré, aux lignes grandes et harmonieuses comme toutes choses en Orient.

La grande chaleur du jour est passée, et tournant le dos au soleil, abrité contre ses rayons par les étoffes attachées à la voiture, malgré le bourdonnement du sang qui me cause la fièvre, je m'attache à regarder les passants et les scènes toujours intéressantes de la route.

Sous un bois d'acacias à gauche, voici un immense rassemblement de chariots dételés; auprès reposent leurs buffles; des groupes de chameaux sont accroupis, ruminant, et leurs conducteurs font la sieste autour d'un feu où se prépare le repas du soir. Plus loin, un énorme éléphant se laisse charger d'un monceau d'objets et tord tranquillement avec sa trompe et fait disparaître de longues gerbes d'herbe desséchée. Au bord de la route, des enfants sont occupés à manger des cannes à sucre. Ces cannes doivent venir de beaucoup plus loin dans le sud; les champs, par la latitude où nous sommes, ne produisent rien de semblable.

Les approches du soir donnent un charme très vif au paysage et à tout ce qui l'anime, hommes et animaux; la coloration devient orangée et d'une ravissante harmonie chaude; de longues fumées violettes s'élèvent droites, dans un calme absolu, des hameaux voisins; une fraîcheur relative permet de mieux jouir des magnificences de la nature que pendant le terrible éblouissement du milieu du jour. Les animaux ont l'air moins accablé, et les petits chameaux, d'un gris charmant, qui suivent leur mère, se livrent à des gambades et à des gaietés fort amusantes. Je remarque un arbre qui sert de rendez-vous à toutes les familles de corbeaux du voisinage; c'est évidemment leur club; ils sont là, innombrables, remuant, faisant un tapage infernal, croassant, s'ébattant; s'envolant et revenant se percher : c'est un mouvement inouï; demain, avant le jour, ils seront tous partis à la maraude : le corbeau est l'oiseau le plus matinal de l'Inde.

Dans la plaine où se fait la moisson à cette époque, les travailleurs commencent à rentrer après avoir passé la journée à couper avec leurs petites faucilles à main les épis et les avoir disposés en gerbes. Ces scènes que l'on rencontre dans tout le Penjab et l'Inde centrale évoquent des souvenirs de l'antiquité et des tableaux bibliques : même grandeur, même simplicité.

Dans une grande plaine, une longue file de chameaux marche lentement; une corde les lie les uns aux autres; ils tracent sur l'horizon une ligne qui paraît immense, découpant sur le ciel leurs formes fantastiques, et s'avançant gravement.

Les ombres s'allongent de plus en plus sur le terrain; le soir arrive, et, sous des massifs d'arbres qui ombragent des huttes, s'allument des feux dont on voit les reflets à la surface d'une petite rivière voisine. On se plaît à cette fraîcheur et à toutes ces scènes de calme et de repos. Les femmes, des vases de terre ou de cuivre sur la tête, vont chercher de l'eau; elles passent causant entre elles; l'une d'elles pleure beaucoup; ce qu'elle raconte à ses compagnes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doit les toucher; elles écoutent attentivement et tâchent de la consoler.

Les enfants d'un hameau jouent et s'amusent à se poursuivre; ils viennent me demander un *boccis* (petit cadeau en monnaie), et, dès qu'ils l'ont en main, ils s'empressent de courir vers une pauvre boutique de bonbons, de sucre et d'autres friandises, d'où ils reviennent la bouche pleine et les yeux brillants de plaisir.

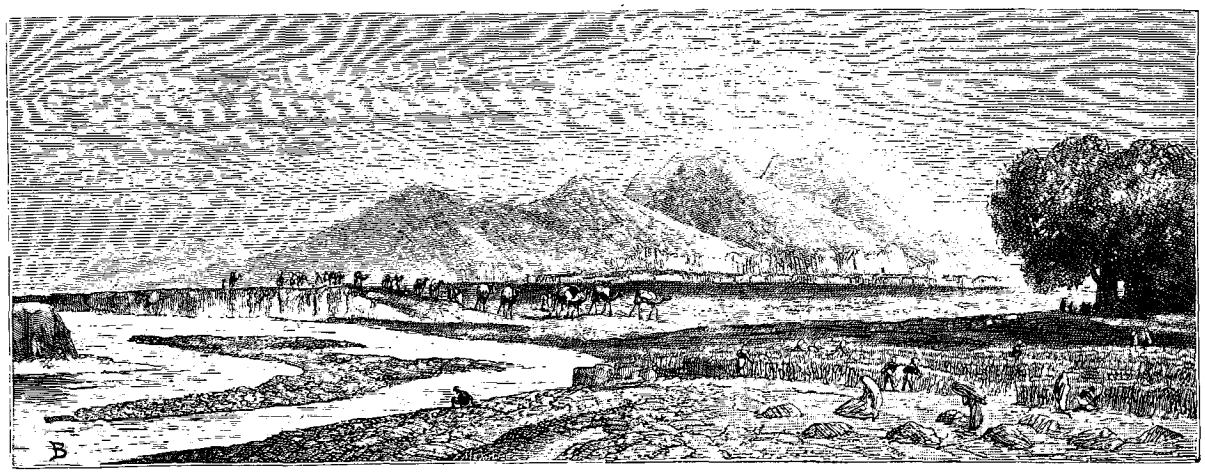
La nuit descend; il n'y a pas de lune en ce moment, mais le ciel est si pur que l'ombre est transparente et la route blanche que nous suivons se voit encore à une grande distance.

Nous nous éloignons des habitations qui avoisinent Attok et nous voilà dans la plaine nue, n'ayant devant nous que bien loin des lignes de hautes collines qui ont l'air de rentrer en terre pour reparaître à distance et former d'autres groupes. A gauche, une assez longue rangée de feux indique une grande ville que j'avais aperçue en revenant.

Des troupes de chacals doivent parcourir la campagne de ce côté; leurs hurlements aigus sont nombreux.

Nous atteignons bientôt la coupure au travers d'une montagne qui nous a servi de passage en venant et où l'ombre était si douce. A cette heure nocturne, le lieu est sinistre, et nous sommes engagés dans le défilé noir dont les parois s'élèvent à pic au-dessus de nous; nos regards ne peuvent percer l'obscurité compacte; nous avons hâte d'en sortir, et enfin nous voyons se profiler sur le fond du ciel le grand obélisque que les Anglais ont élevé à l'un de leurs généraux au-dessus du défilé.

Cependant au loin retentit un coup de trompe et bientôt un bruit de pas de chevaux et de grelots nous avertit qu'il faut faire ranger la voiture pour laisser la route libre à la poste anglaise, qui voyage toujours au grand galop. La petite voiture découverte, attelée de trois chevaux, passe avec la rapidité du vent dans



Paysage entre Attok et Rawal-Pindi.

un tourbillon de poussière. Presque aussitôt nous la perdons de vue et nous continuons notre course paisible.

Tout d'un coup, un météore d'un éclat extraordinaire traverse majestueusement le ciel au-dessus de nos têtes et disparaît après avoir éclaté en gerbes éblouissantes dans l'ouest. Mon conducteur était visiblement impressionné : je ne sais quelles sont les idées des Indiens sur ces phénomènes et s'ils y attachent quelque superstition, mais ils en sont très effrayés; au premier hameau que nous rencontrâmes sur la route, cet homme encore ému sauta à terre et me demanda à faire reposer le cheval en même temps qu'il s'occuperait de son souper.

Je descendis après lui pour me dégourdir les jambes et aussi pour secouer la rosée qui était tombée sur mes habits.

Nous sommes dans une petite station, sur la route. Quelques groupes silencieux de voyageurs sont assis ou couchés auprès des feux et fument. Je veux allumer un cigare et on s'empresse de me donner un tison. Je me promène autant que peut le permettre l'obscurité. Je m'approche de quelques chariots dételés, et, à un détour, peu s'en faut que je ne tombe dans les jambes d'un énorme éléphant qui heureusement m'avertit de son voisinage par un sourd grondement.

Plus loin, j'arrive devant une boutique où les voyageurs trouvent des vivres, de la farine, etc. Je demande si l'on peut me procurer du lait, car la fièvre m'avait altéré. On en cherche inutilement, la nuit est trop avancée et les habitants sont couchés.

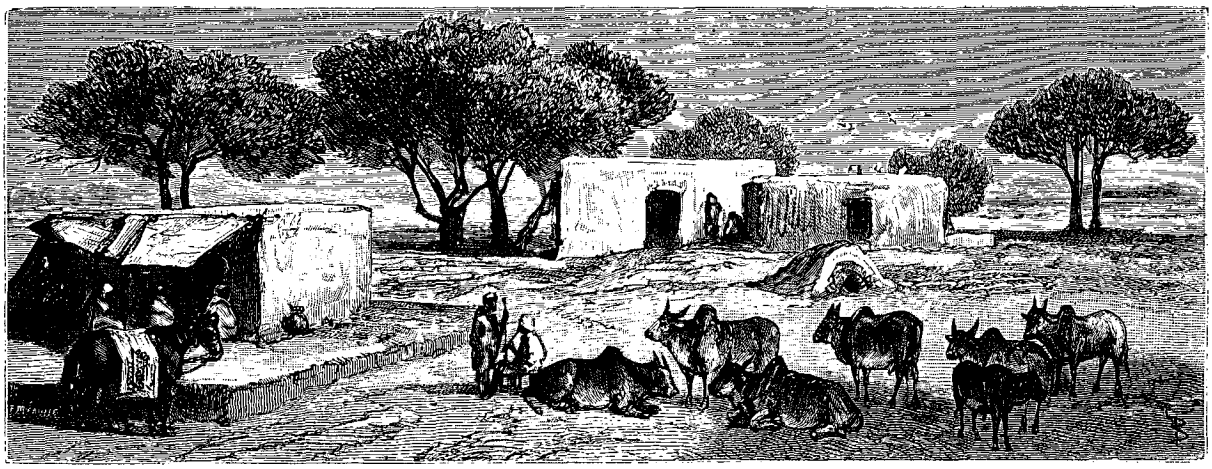
Je marche sur la route déserte; le silence n'est troublé que par les cris sinistres des chacals, ou de temps en temps par ceux des coqs se répondant au loin.

Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner d'une si parfaite sécurité des communications dans ces contrées, ouvertes depuis si peu de temps, au milieu de populations fanatiques et d'un tempérament si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerrier! Tels ont été les résultats pratiques de cette puissante organisation anglaise qu'un Européen seul peut simplement, comme en Europe, louer une voiture, se fier à l'honnêteté de son conducteur, et nuit et jour errer sur les routes, sans même que l'idée d'un danger de meurtre ou de vol le vienne inquiéter un moment. On ne peut qu'être frappé de cet ascendant qu'une poignée d'hommes blancs a pris sur ces millions d'Indiens et de l'habileté pratique qui impose un ordre si parfait. J'ai parcouru pédestrement quelques parties de la France où je n'aurais pas fait un long chemin sans arrière-pensée et surtout sans arme. Ici, sur les bords de l'Indus, avec un simple bâton, le carton à la main, j'avais pu flâner, peindre, dessiner, examiner toutes choses, et cela avec cette liberté d'esprit complète qui ajoute tant de charme aux impressions, en présence de spectacles nouveaux! Certes le caractère de la politique anglaise peut être plus ou moins sympathique; mais quand un gouvernement arrive à se faire une pareille installation chez des peuples conquis et après quelques générations seulement, on ne saurait refuser de lui reconnaître une force morale et un art d'administrer qui honorent la civilisation. Peut-être est-ce là de l'optimisme? Je ne saurais m'en défendre. L'avenir en décidera.

Cependant je retourne près de ma voiture pour m'assurer si le cheval a fini de souper; puis je me mets à la recherche de mon conducteur; où est-il? Je suis sûr qu'il fume, mais dans quel coin? Je passe en revue les groupes de dormeurs et de fumeurs, et enfin je mets la main sur lui; il est plongé dans les rêves du houka. Il murmure bien un peu et voudrait attendre le jour : j'ai souvent observé la répugnance



Habitations sur la route d'Attok à Rawal-Pindi.

des Indiens à voyager la nuit. Mais cette fois il faut continuer; la réponse du gouverneur à ma lettre me préoccupe beaucoup : sera-t-elle favorable?

A cette inquiétude s'ajoute le malaise; la fièvre ne me quitte pas. Il faut partir, il faut arriver!

Nous reprenons donc de nouveau notre route solitaire; l'air frais et la halte ont donné une nouvelle ardeur au bon animal qui nous mène. Mais que ces routes plates, si elles sont moins pénibles que ces ascensions et ces descentes, sont monotones et paraissent longues!

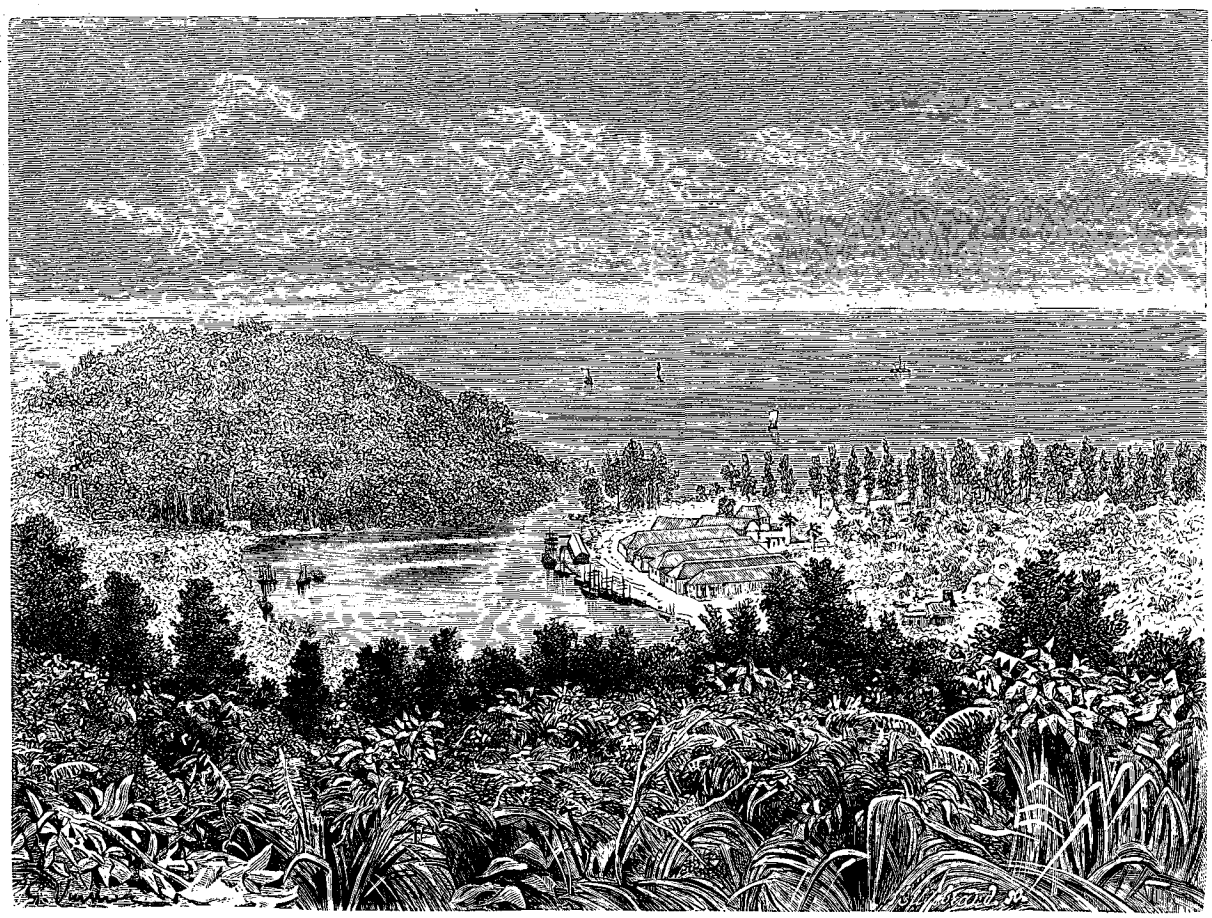
Il est temps que la nuit finisse. Je respire mieux lorsque je vois le ciel blanchir insensiblement à l'est; le jour paraîtra bientôt; la nature s'anime; la végétation des acacias s'épaissit et les avenues deviennent plus nombreuses; je reconnais les faubourgs de Rawal-Pindi; voici déjà quelques maisons dans les massifs d'arbres.

Il faut cependant prendre patience; des bandes de chameaux qui encombrent la route nous retardent encore. Plus d'une demi-heure se passe avant que la voiture approche du bungalow des voyageurs; enfin nous arrivons; mon domestique me remet une large lettre. Je l'ouvre; mon cœur bondit : c'est l'autorisation du voyage du Cachemyr que m'accorde le gouverneur du Penjab, avec avertissement des risques auxquels je m'expose par suite des misères du pays et de la rencontre que je ferai sans aucun doute de malheureux affamés et exaspérés. Les termes de cette sorte de passeport sont conçus de manière à me bien assurer que le gouverneur veut, en cas d'accident, échapper à toute responsabilité.

Dès le lendemain j'étais en route de nouveau pour la frontière et la station de Murry.

E. DE BÉRARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Apenberg (le mont des Singes) (voy. p. 146). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Woodbury et Page.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 23 février 1877, de bon matin, notre vapeur était en vue de la rade de Padang. Les montagnes, qui nous cachaient encore le disque solaire, semblaient émerger de l'Océan comme une noire muraille, dont la teinte sombre tranchait sur le fond clair du ciel; à une hauteur considérable au-dessus de cette chaîne s'élevaient les volcans de l'Ophir, du Singalang, du Mérapi, du Padang et du Korintji, les trois derniers laissant échapper une fumée blanche. Nous rangeâmes quelques petites îles qui, par leur végétation abondante, où le tremble [2] agitait son splendide panache, contrastaient d'une manière agréable avec l'aspect aride et ingrat de la côte d'Aden, dont la triste image hantait toujours notre souvenir.

A ce moment, le globe ardent du soleil apparut, inondant de ses chauds rayons les flancs des montagnes, tandis que les vallées restaient plongées dans l'obscurité. A mesure que nous approchions du rivage, l'astre montait de plus en plus; le massif qui nous avait d'abord fait l'effet d'un mur, se mit à se dessiner plus nettement, et à accuser la richesse et la variété de ses détails; à neuf heures enfin, quand notre steamer jeta l'ancre derrière l'île de Pisang, le vaste panorama du littoral se développa devant nous dans toute sa majesté, nous dévoilant ses baies encadrées de montagnes à pic, ses vallées creusées par des ruisseaux dévalant vers la mer, et toutes les molles déclivités que projette le relief circulaire.

1. C'est en qualité de membre de l'expédition scientifique organisée en 1876 par la Société géographique d'Amsterdam que l'auteur de cette relation de voyage a visité l'île de Sumatra. Les gravures jointes au texte, à l'exception de quelques-unes, ont été faites d'après des photographies prises par l'explorateur lui-même.

2. Le cocotier.

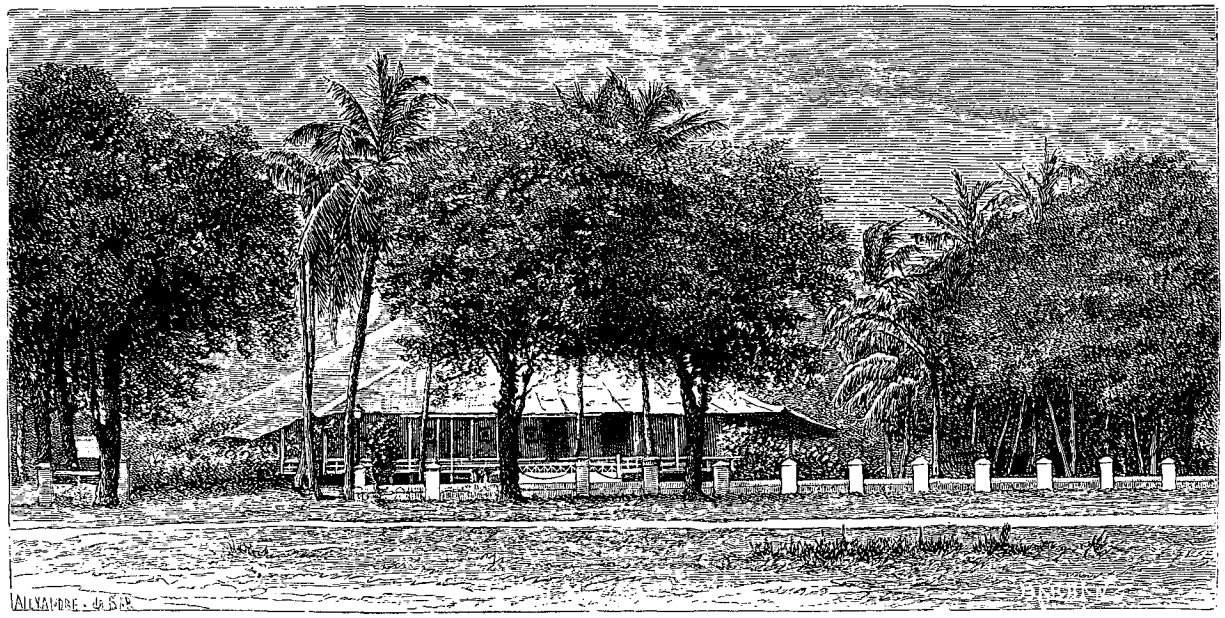
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous aurions voulu admirer à notre aise les beautés exquises de ce paysage, si nouveau pour nous ; mais il nous fallait songer au débarquement, et, ainsi que tous les voyageurs qui touchaient terre à cette station, réunir nos bagages et attendre le petit bateau à vapeur qui devait nous transporter à Padang. Quant à la ville même, l'Apenberg (le mont des Singes), qui pousse ici un long éperon dans la mer, nous empêchait encore de l'apercevoir. Un certain nombre de passagers, parmi ceux qui allaient jusqu'à Batavia, voulurent profiter des quelques heures que le steamer passait sur rade pour visiter la localité et faire une promenade en voiture dans les environs. Chacun, dans la crainte de perdre du temps, se hâta de héler l'un ou l'autre des nombreux canots qui se pressaient autour de notre navire et gagnaient le bord à force de pagaies.

Il était dix heures quand le petit pyroscaphe vint nous prendre avec une partie de nos colis. Il nous transporta dans la rivière de Padang; mais, les eaux se trouvant trop basses pour qu'il pût atteindre le débarcadère, force nous fut d'atterrir sur la rive opposée, au moyen d'un large bac, où il nous fallut attendre assez longtemps, sous les rayons d'un soleil torride, qu'on eût achevé le transbordement des bagages.

Comme nous mettions enfin pied à terre, nous fûmes agréablement surpris de voir devant nous M. van Hasselt, notre futur compagnon de voyage.

Nous passâmes à cheval par la grande avenue bordée de casuarines qui longe la plage et qui conduit à l'hôtel de Sumatra. Malheureusement la présence en rade de trois bateaux de la « Nederlandsch-Indische Stoomvaartmaatschappij » était cause que la



Maison européenne à Padang. — Dessin de A. de Bar.

maison se trouvait toute pleine; non seulement il était impossible d'y trouver une chambre, mais à peine pouvait-on se procurer une ration au repas dit « table de riz », qu'on y sert à une heure. Le lendemain, grâce au départ de deux des bateaux, l'hôtel redevint un peu plus paisible; mais ce fut tout ce que nous y gagnâmes. La nourriture était repoussante, le logis malpropre; les chambres à coucher fourmillaient de rats et d'un tas de petites bêtes qui, pour faire moins de bruit, n'étaient pas d'un commerce plus agréable. Mon lit paraissait servir d'habitacle à toute une légion de fourmis, et une averse ayant éclaté dans la nuit, ce fut en vain que j'explorai la pièce, en quête d'un coin assez spacieux pour que mon matelas y fût à l'abri d'une pleine submersion.

En continuant à suivre l'avenue qui conduit des embouchures de la rivière à l'hôtel, on ne tarde pas à déboucher sur la place Michiels, garnie, ainsi que l'avenue, de quelques maisons européennes. Cette place doit son nom au monument qu'on y a érigé en l'honneur du général Michiels. Derrière ce monument s'élève le palais du Conseil de Justice. Plus loin, près de l'église catholique, la voie se bifurque. A gauche s'ouvre la grande route postale qui mène, à travers des kampongs, à Priaman et à Padang-Pandjang; en tournant à droite, on atteint les avenues où se trouvent les principales habitations européennes; on passe à côté de la résidence provisoire du gouverneur, et l'on s'engage enfin dans le grand chemin qui conduit à Solok par la chaîne de Barisan.

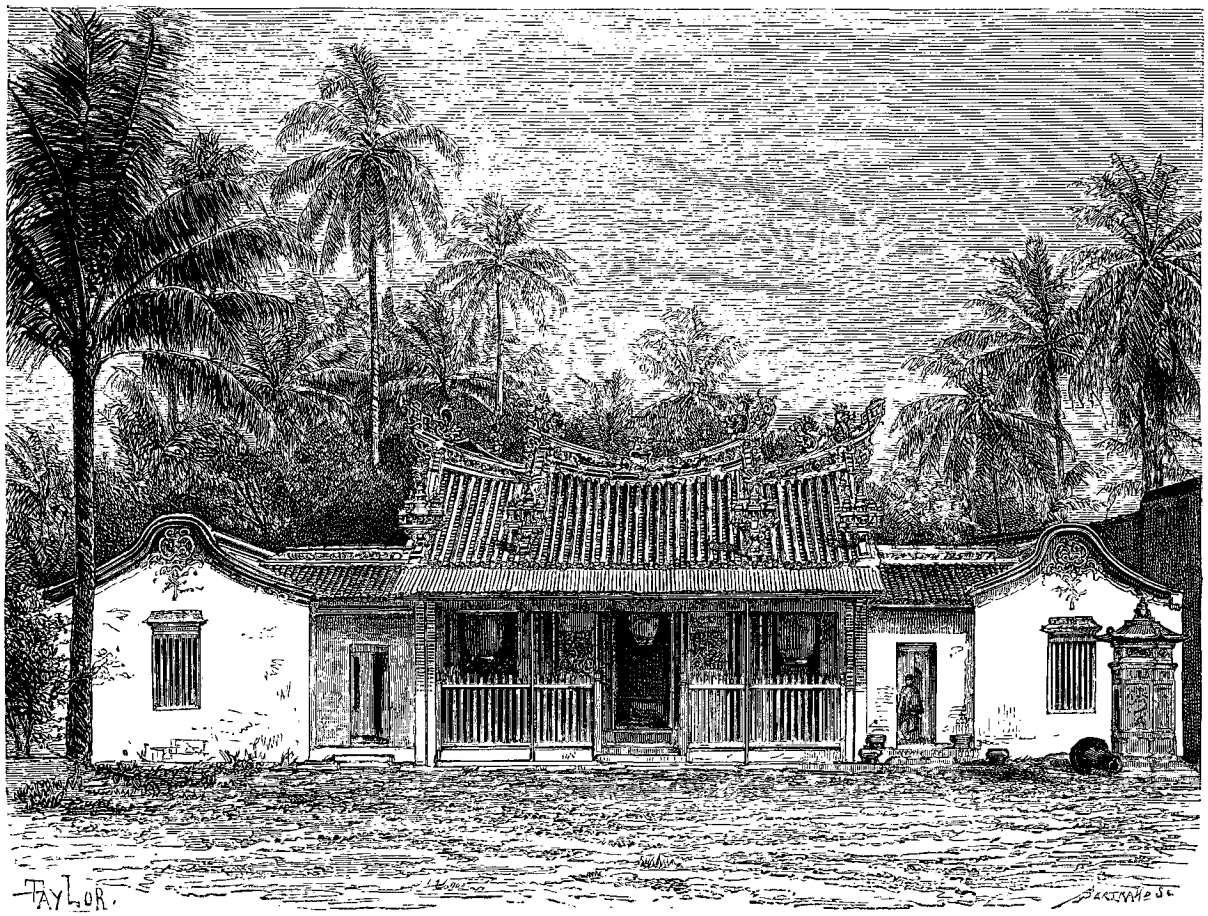
Les maisons des Européens, sauf de rares exceptions, sont toutes construites en bois, et reposent sur des pilotis d'un à deux mètres de hauteur. Les aires de terrain attenantes sont très étendues, ce qui fait que d'une maison à l'autre il y a souvent un espace énorme. C'est ainsi qu'il faut fournir un trajet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quatre à cinq kilomètres pour aller du débarcadère jusqu'aux dernières maisons du quartier de Belantong, et à peu près autant pour aller de là à la résidence du gouverneur.

Sur les bords de la rivière, en amont du débarcadère, se trouvent les différents bureaux du gouvernement et les établissements de commerce. Sur le fleuve lui-même flottent un certain nombre de bateaux appareillés à la façon du pays, qui servent au transport des marchandises de la ville à la rade, au cabotage ou à la pêche. Si l'on pousse deux kilomètres plus loin en ligne droite, on arrive au kampong de Klingala, puis, en tournant à gauche, on débouche sur une petite place, où l'œil ne tarde pas à découvrir un modeste édifice : c'est le temple chinois, lequel semble défendre l'entrée du quartier réservé aux fils de l'empire céleste. L'extérieur de ce petit temple est d'un aspect bizarre; mais l'intérieur nous a paru plus intéressant et plus curieux. De là, en se dirigeant vers le nord, on peut regagner les quartiers européens; à l'est s'étendent d'immenses kampongs malais.

Une douzaine de jours nous suffirent pour faire les visites et les emplettes indispensables et pour organiser l'expédition de nos bagages à Solok. Bientôt



Temple chinois à Padang (extérieur.) — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Woodbury et Page.

même nous eûmes fixé le jour de notre départ : il ne nous manquait plus que les moyens de transport, je veux dire des chevaux.

Il n'y a pas longtemps encore, le mode de correspondance entre Solok et Padang laissait beaucoup à désirer. Il fallait, pour faire ce voyage en voiture, passer par Padang-Pandjang, soit un trajet de quatre-vingt-quatre *paals*[1], le chemin direct, qui réduit la distance à quarante paals étant à peu près impraticable même pour des chevaux; mais, depuis 1877, on avait entrepris de rendre cette dernière voie carrossable, et les travaux étaient déjà suffisamment avancés pour que nous pussions, sans difficulté, fournir toute la route. M. van Hasselt avait même réussi à y faire passer son « bendi ». Par malheur, ce petit véhicule n'offrait de place que pour une seule personne; quant aux voitures plus lourdes, elles ne pouvaient encore dépasser Loeboe-Prakoe, localité située à une distance de douze paals de Padang. Il fut donc résolu que M. van Hasselt partirait seul en avant, et que, quelques jours après, nous le rejoindrions en voiture à l'endroit susnommé, où notre ami se chargeait de nous faire tenir deux chevaux.

1. Sur la côte occidentale de Sumatra, un *paal* correspond à 1507 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fut le 10 mars, vers six heures du matin, que nous quittâmes Padang, montés dans un dos-à-dos, carriole à deux roues, avec deux bancs à l'intérieur. Les deux mauvais chevaux qui formaient l'attelage nous menèrent néanmoins assez rondement jusqu'à un pont qui se trouve à sept paals de Padang. Là le cocher fit halte, à l'entrée de la passerelle, et moi, m'imaginant qu'il avait tout simplement l'intention de laisser un peu souffler ses bêtes, je mis pied à terre pour faire un bout de chemin sur mes jambes. Je marchai ainsi pendant une demi-heure, puis je m'assis au bord de la route pour y attendre la charrette. Mais de charrette point. A la fin, le soupçon m'étant venu que quelque difficulté avait pu se produire, je me décidai à rebrousser chemin. Quel ne fut pas mon étonnement de retrouver la voiture, ainsi que mon compagnon, M. Snelleman, juste à l'endroit où je les avais laissés, de l'autre côté du pont! Je fis mine incontinent de me réinstaller à ma place; mais le cocher se mit alors à nous dévider une longue histoire, au travers de laquelle nous crûmes démêler que le pont, selon lui, n'était pas capable de porter notre attelage. Ce n'était pas notre opinion personnelle, et, effectivement, un char attelé de gros buffles, qui vint un moment après franchir le pas sans nul accident, prouva bien que nous avions raison. Notre automédon n'en resta pas moins inflexible. Ni raisonnements, ni menaces (l'un et l'autre de ces moyens oratoires se composaient bien plus de gestes que de paroles) ne purent entamer son obstination. Comme nous ignorions absolument à quelle distance nous étions encore de Loeboe-Prakoe, et comme en outre nos selles et les quelques bagages que nous avions emportés ne nous permettaient pas de poursuivre la route à pied, nous résolûmes de nous faire reconduire à Padang. Arrivés à l'hôtel, nous mandâmes le maître de la voiture, et, après bien des débats, et la menace d'une plainte auprès du bailli, nous obtînmes deux chevaux frais, avec lesquels nous nous remîmes en chemin, accompagnés cette fois du loueur en personne. Le pont fut franchi sans la moindre objection de la part de l'homme; mais à trois kilomètres plus loin, près de la maison de M. van den Broeken, inspecteur de la route, le propriétaire de l'équipage refusa nettement de nous conduire plus loin, sous prétexte qu'une course à Loeboe-Prakoe était un trajet trop fort pour deux chevaux.

Par l'intermédiaire de M. van den Broeken nous engageâmes donc deux hommes du pays pour porter nos selles, ce qui nous permit de renvoyer la voiture et de continuer notre route à pied, non sans avoir préalablement bu un bock pour nous rafraîchir.

A partir de cette halte, la contrée changea complètement d'aspect. Nous avions d'abord, au sortir de Padang, traversé la plaine fertile qui porte le nom de cette ville, et qui n'était qu'une suite de sawahs (champs de riz inondés); puis, à mesure que nous nous rapprochions de la montagne, nous avions passé par de riches kampongs très peuplés. Maintenant, au delà de Loeboe-Kilangan, la montée devenait plus rapide; nous entrions dans la vallée, qui va se rétrécissant de plus en plus, et qu'encaissent des hauteurs hérissées de forêts séculaires; bientôt enfin la dernière trace d'industrie humaine disparut.

Au bout d'une heure de marche nous atteignîmes Loeboe-Prakoe, hameau composé de quelques maisons qui servent d'asile aux forçats[1] employés à la construction de la route. Là, pas de chevaux.

Il nous fallut continuer à user de nos jambes jusqu'à Datar, où nous devions, disait-on, trouver nos montures.

Nous y arrivâmes vers deux heures, passablement fatigués et suant de cette étape insolite, par un chemin qui devenait toujours de plus en plus ardu et de plus en plus exposé au soleil.

Datar se compose de deux maisons européennes avec leurs bâtiments accessoires. L'une était déserte, l'autre était occupée, à en juger du moins par les alentours, mais tout y était fermé, et personne ne répondit à notre appel.

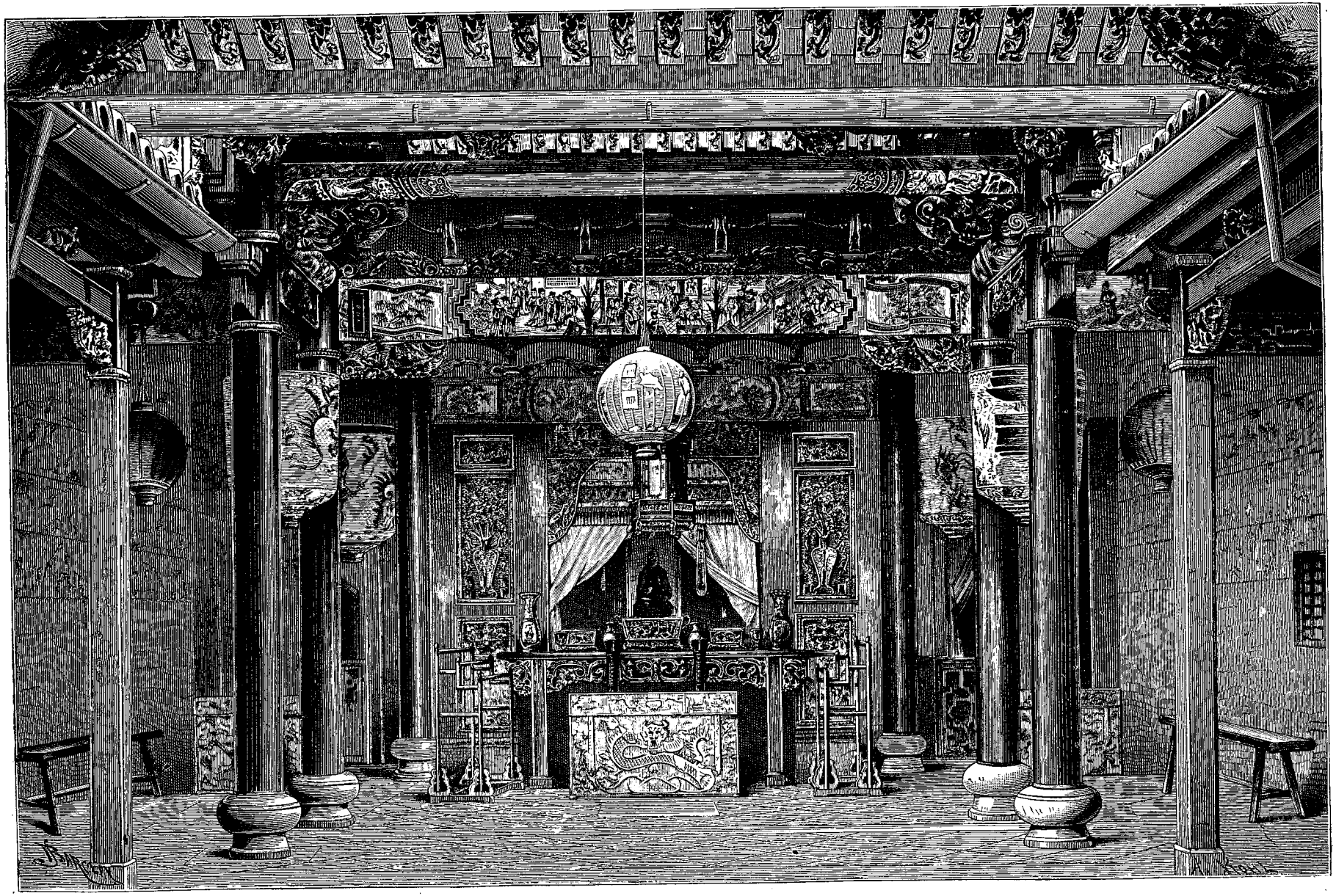
Nous finîmes cependant par découvrir dans les étables abandonnées de la première habitation deux chevaux sur lesquels veillait un vieux forçat, et qui mâchaient, sans y prendre grand goût, l'herbe dure et amère dont se repaissent les buffles.

Comme les forçats qui nous accompagnaient n'osaient s'approcher des bêtes, nous fûmes obligés de les seller nous-mêmes. Enfin, vers trois heures et demie, il nous fut possible de nous remettre en marche.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que nous vîmes apparaître deux Européens qui venaient au-devant de nous : c'étaient M. van Ophuizen, qui habitait Datar, en qualité d'administrateur des plantations de café de son père, et M. Faber, inspecteur des mines, chargé provisoirement de surveiller les forçats qui travaillaient à la route. Ces messieurs nous avertirent que nous ne pourrions atteindre Solok que vers minuit, et nous firent comprendre qu'il ne serait pas prudent de voyager après le coucher du soleil, vu le mauvais état des ponts et les tigres qui hantent les environs. Après cette information doublée de ce conseil, M. van Ophuizen nous invita fort gracieusement à passer la nuit dans sa demeure; l'offre fut acceptée de nous d'autant plus volontiers que nous n'avions rien mangé de la journée. Nous retournâmes donc à l'endroit où nous avions trouvé nos chevaux, et là, après avoir pris un bain dans l'eau limpide et fraîche d'un ruisseau qui coulait derrière la maison, nous pûmes jouir à notre aise du magnifique panorama, dont le chemin que nous avions parcouru forme le premier plan, et qui enveloppe tous les environs de

1. C'est-à-dire des naturels condamnés aux travaux forcés, qu'on reconnaît à un anneau de fer attaché autour de leur cou, et qui portent le nom de « kettingjongens », valets à la chaîne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'un temple chinois à Padang (voy. p. 147). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Woodbury et Page.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Padang, encadrant même au loin la mer avec son petit archipel : paysage dont le charme était encore rehaussé par les colorations du soleil couchant.

Le lendemain matin, nous reprîmes notre course en suivant les zigzags du chemin qui devait nous conduire au sommet de la montagne. Après quelques heures d'une âpre montée à travers la forêt, nous atteignîmes le col de la chaîne de Barisan, à une altitude de onze cents mètres. Cette chaîne, qui longe de près la côte sud-ouest de Sumatra, s'étend sur toute la longueur de l'île et la divise ainsi en deux moitiés de grandeur très inégale. Par une descente un peu moins rapide, nous gagnâmes, de l'autre côté de la passe, une région déjà plus habitée ; puis, traversant les champs de riz et les riants villages qui couvrent à droite les pentes du volcan appelé le Falang, nous entrâmes dans la plaine fertile de Solok, semée, elle aussi, de sawahs et de bourgades. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures de marche à travers cette plaine, c'est-à-dire vers quatre heures de l'après-midi, que nous atteignîmes Solok, siège d'un résident-adjoint. M. le lieutenant Albrecht et M. le médecin militaire Cremer nous y firent l'accueil le plus hospitalier.

Le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure pour le kampong de Soepajang, situé à une distance de quatorze paals de Solok.

Après avoir coupé la plaine dans une direction différente de celle de la veille, nous escaladâmes une montagne, de l'autre côté de laquelle nous nous trouvâmes dans la vallée du Batang[1] Lawas. Nous franchîmes la rivière par un pont couvert, et, gravissant une côte, nous gagnâmes bientôt le plateau où s'élèvent, du milieu de champs de riz superbes, les kampongs de Soepajang et de Siroekam. De ces deux villages, le premier est sis à l'extrémité du plateau, près d'une gorge bordée de rochers à pic d'une centaine de mètres d'élévation, au travers desquels le cours d'eau s'est frayé de vive force un passage. Là nous retrouvâmes M. van Hasselt, tout absorbé par le double soin de transmettre ses fonctions à son successeur et d'opérer la vente de ses meubles. Comme nous avions besoin de quelques hommes en vue de nos prochaines expéditions, nous mîmes à profit notre séjour à Soepajang pour engager, entre autres, un nommé Si Maïl, ex-agent de police, qui devait nous servir de mandour, c'est-à-dire de surveillant de coolies, et un sieur Djemain, qui avait été domestique chez M. van Hasselt.

Le 16 mars, tous nos préparatifs étant terminés, nous pûmes donner suite à notre projet de visiter Fort de Kock, siège du « résident », avant que d'entreprendre, vers le sud et l'est, notre tournée d'exploration à travers les parties les moins connues du haut Padang.



Si Maïl. — Dessin de Pranishnikoff.

Nous commençâmes, à cet effet, par retourner le jour même à Solok, où nous retrouvâmes nos hôtes de la première heure, et reçûmes l'accueil sur lequel ceux-ci nous avaient donné le droit de compter. Le lendemain, par un temps magnifique, nous retraversâmes la belle plaine de Solok, qui, cette fois, présentait le tableau le plus animé. De toutes parts, les gens du pays étaient en train de cultiver leurs sawahs, et des légions de hérons blancs piétinaient par les champs : c'est la coutume de ces oiseaux de venir le jour chercher leur pâture au milieu des rizières inondées, pour s'en retourner le soir en longs vols gagner leur gîte de nuit dans les arbres qui forment la bordure du lac Singkarah. Ce dernier bassin, par son aspect morne, contrastait d'une façon singulière avec l'aire si joyeuse de la plaine ; pas le moindre vestige de vie, ni sur ses rives, ni à sa surface. Deux remparts de montagnes à pic s'élèvent du fond de la coupe lacustre : celles de la rive gauche toutes hérissées de futaies épaisses ; celles de la rive droite absolument glabres, à part çà et là quelques plants d'un tabac de bonne qualité, que les naturels cultivent pour leurs besoins personnels. A l'arrière-plan, tout à l'horizon, se dressent les cônes volcaniques du Singalang et du Mérapi.

1. Batang veut dire rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous continuions de cheminer le long de la rive ouest, quand tout à coup éclata un orage violent, qui bientôt nous déroba entièrement la vue du bord opposé, et changea en autant de rivières torrentueuses les petits ruisseaux qui sillonnaient la route. Nos imperméables nous permirent toutefois d'arriver sans trop de désastre à Moeko-Moeko, point où le lac a son écoulement dans la fameuse rivière l'Ombilin, laquelle arrose un peu plus bas les houillères de même nom. Là, nous descendîmes un moment de cheval pour prendre un peu de riz et quelques pisangs (bananes) dans une de ces auberges du pays qu'on appelle « lapau ». Par bonheur le temps ne tarda pas à se remettre au beau, et nous pûmes continuer notre étape en tournant cette fois le dos au lac, pour nous diriger par une montée assez douce vers la plaine de Padang-Pandjang, située à trois cents mètres au-dessus du Singkarah, dont le panorama, vu de cette hauteur, est vraiment admirable. Il nous restait encore à faire quelques kilomètres lorsque nous aperçûmes trois cavaliers qui venaient à notre rencontre et qui, nous ayant atteints, rebroussèrent aussitôt chemin avec nous. Cette dernière partie du trajet nous permit d'ailleurs d'apprécier la vigueur des chevaux de Sumatra; car, bien que nous eussions déjà fourni ce jour-là une course de dix lieues, nos montures n'avaient aucune peine à suivre au trot les nouvelles venues.



Djemain. — Dessin de Pranishnikoff.

Un hôtel assez confortable, celui du papa Schulze, ancien militaire du temps des guerres de Padri, nous accueillit à Padang-Pandjang. La bourgade est sur les pentes sud de la montagne qui relie entre eux les volcans précités. Du côté est, la chaîne est coupée par une brèche assez spacieuse qui permet aux ruisseaux issus des versants méridionaux de ces deux volcans de se réunir pour former ensemble le Batang Anei, et de gagner ensuite les plages occidentales de l'île, en passant par le ravin de l'Anei.

On a utilisé ce ravin pour établir une assez bonne communication entre le haut Padang et le bas Padang, et c'est un vrai plaisir que de suivre ce chemin, qui n'est rapide qu'en très peu d'endroits et qui, longeant dans la plus grande partie de son parcours la rive droite de la rivière, monte en zigzag sur les versants boisés de la montagne.

Ajoutez qu'à l'extrémité de la gorge le voyageur est agréablement surpris par la vue d'une cascade magnifique, dont les eaux limpides dévalent du haut de roches escarpées. L'impression que produit cette course à travers le ravin doit être surtout sensible pour les voyageurs qui vont de Padang à Padang-Pandjang, et qui, plusieurs heures durant, viennent de parcourir la plaine monotone.

Dès le jour même de notre arrivée, dans l'après-midi, nous reprenons notre marche vers Fort de Kock; seulement, afin de ménager le sabot de nos montures, qui, non ferrées, ont beaucoup souffert du gravier des chemins, nous louons un dos-à-dos à l'entrepreneur du transport des soldats malades.

La route monte très fort et passe, à l'altitude de onze cents mètres, entre le Singalang et le Mérapi. Du haut du col, nous voyons la belle plaine d'Agam s'étaler à nos pieds, avec son entourage de montagnes, et l'encadrement magnifique que lui ajoutent les deux lignes de reliefs volcaniques qui vont s'élevant majestueusement jusque dans les nuages. Une descente rapide nous conduit bientôt à Fort de Kock, situé à douze paals et demi de Padang-Pandjang. Je m'y trouve, pour ma part, hébergé à souhait dans la maison du résident, tandis que mes deux compagnons logent chez M. le contrôleur de Greve, frère du malheureux ingénieur des mines qui, après s'être distingué par ses travaux d'exploration sur la rivière de Koeantan, est mort victime de son zèle.

Fort de Kock fut pour nous le point de départ de diverses excursions, parmi lesquelles je crois devoir citer celle qui nous conduisit à Manindjoe. Pour arriver à cet endroit, on commence par descendre dans la vallée large et profonde du Batang Masang, dont les murailles perpendiculaires attestent, par maint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indice, le travail séculaire de l'eau dans le sol volcanique. Bien qu'assez spacieux, le défilé qui porte ici le nom de « Trou aux Buffles » (*Karbouwengat*) n'offre pourtant pas toujours au voyageur une marge suffisante.

Au moment de notre excursion, rien n'était plus facile que de traverser la rivière à gué; mais, dans la saison des grandes pluies, le courant fluvial occupe la dépression tout entière, et interrompt ainsi toute communication entre Fort de Kock et les contrées septentrionales.

Au sortir de là, on pénètre dans un ravin étroit, fortement incliné, qui s'appelle le « Trou de Pantar », et l'on arrive au plateau de Matoea. C'est là que, au temps des guerres de Padri, l'ennemi avait construit trois retranchements, d'où les Hollandais furent repoussés à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin, en 1834, le lieutenant-colonel Bauer s'empara de la position par surprise.

A la hauteur du kampong de Matoea, le chemin se bifurque, l'embranchement de droite mène vers Bondjol, village qui a joué un rôle très important dans l'histoire de l'assujettissement de la côte sud-ouest de Sumatra, et de là à la section de Rau, qui



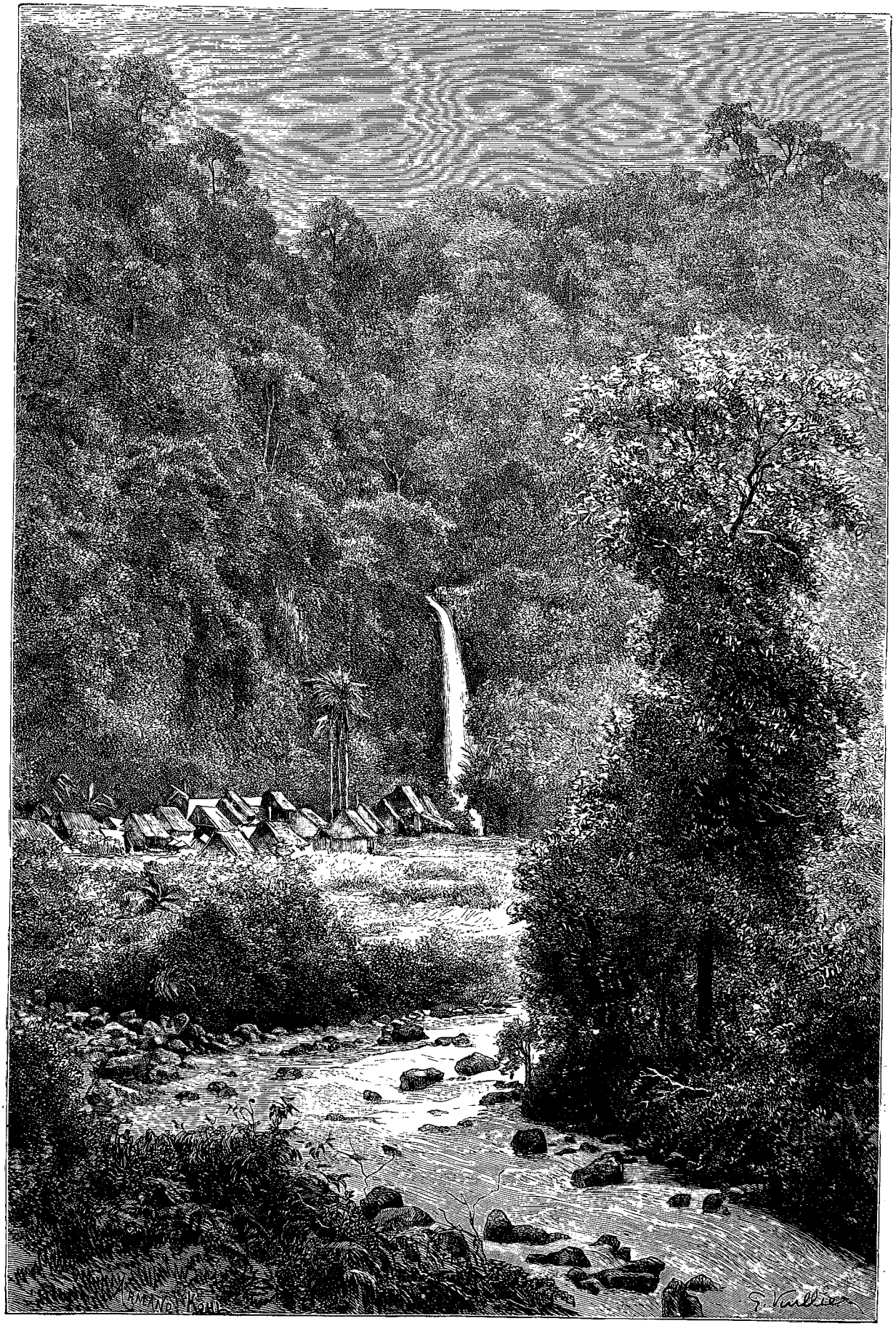
Maison d'un chef à Padang (voy. p. 151). — Dessin de A. de Bar.

fait partie du haut Padang; celui de gauche, que nous devions suivre, aboutit, à l'est, aux bords du lac de Manindjoe. Quelle splendeur présente de ce côté le paysage ! A peine aperçûmes-nous le lac, tout au fond, à nos pieds, que nous arrêtâmes brusquement nos montures, émerveillés de ce que nous voyions. Le bassin calme et pur produit une impression fantastique, encaissé qu'il est par des monts boisés, dont les parois perpendiculaires et sauvages se reflètent dans son miroir azuré. Ce fut plutôt en glissant qu'en courant que nos chevaux descendirent vers le kampong de Manindjoe, sis au bord de la spacieuse vasque.

Le reste de la journée passa pour nous agréablement. L'onde voisine nous offrit le réconfort d'un bain froid, et la maison hospitalière de M. van Delden, le contrôleur, une table on ne peut mieux fournie. Nous fîmes ensuite une promenade en « américaine » au nord du bassin, à travers le ravin du Batang Antokan, jusqu'à Loubou-Basoeng et jusqu'à Ficou. C'est par ce ravin que l'eau du lac s'écoule vers la côte occidentale de l'île. Le lendemain matin, nous retournâmes à Fort de Kock.

Une excursion non moins intéressante fut celle que nous fîmes à Kota-Gedang, village situé assez près de Fort de Kock, et qui, au point de vue de l'industrie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



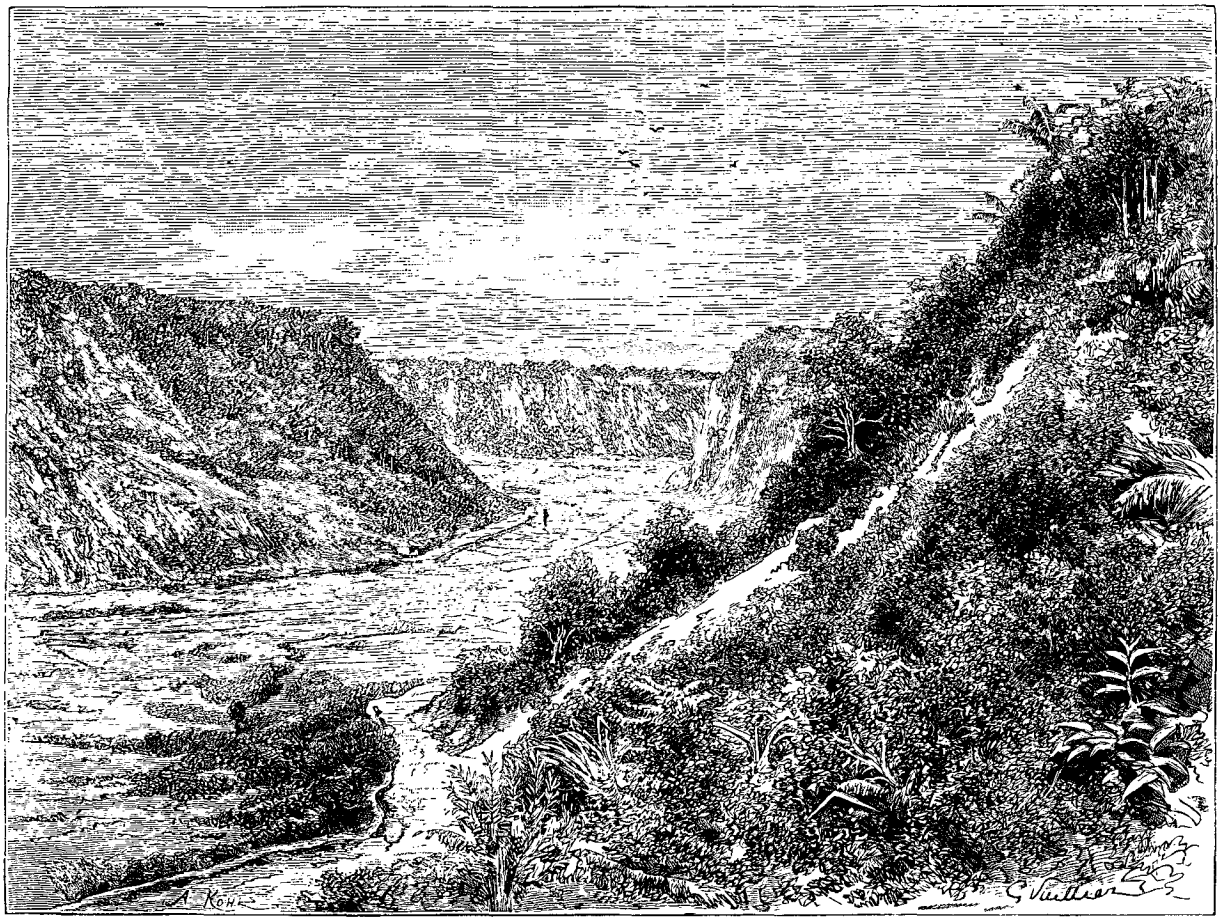
Cascade dans le ravin de l'Anei (voy. p. 151). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est le lieu le plus riche et le plus imposant du haut Padang. C'est là que se confectionnent les beaux et précieux costumes parsemés de fil d'or. L'orfèvrerie y a aussi son siège principal et y arrive à des résultats vraiment admirables. Presque tous les gens qui dans le haut ou le bas Padang sont occupés à cette dernière branche de travail, font leur résidence en cet endroit, qui fournit, en outre, un très grand nombre de fonctionnaires indigènes.

Deux rivières prennent leur source au plateau d'Agam et sur les montagnes qui l'entourent, à savoir le Batang Masang et le Batang Agam. Fort de Kock étant situé sur une chaîne de collines dominant quelque peu le pays d'alentour et formant le point de démarcation entre les domaines de ces deux rivières, on y jouit d'une vue admirable sur toute l'aire du plateau.

La contrée est une des mieux cultivées et des plus peuplées du haut Padang. Les kampongs et les champs de riz ne couvrent pas seulement la plaine; ils s'étendent encore jusqu'à une hauteur considérable le long des versants du Singalang et du Mérapi. Le dernier de ces deux volcans surtout est d'un effet saisissant, et j'imagine peu de perspectives plus belles



Le Trou aux Buffles voy. p. 152). — Dessin de G. Vuillier.

que celle dont on jouit, par un soir serein, de la galerie de la demeure du résident, lorsque la lune apparaît dans tout son éclat tropical, au-dessus de la masse noire des montagnes, et inonde la plaine de ses lueurs argentées, qui forment un contraste frappant avec le rouge sombre des colonnes de fumée montant du volcan et avec la lumière jaune des pierres incandescentes que vomit le cratère.

Cette splendeur de sites, jointe à l'accueil hospitalier du résident et de M. de Gréve, nous fit passer à Fort de Kock une semaine charmante, dont nous garderons longtemps le souvenir.

Le 20 octobre, nous disions adieu à nos hôtes, et, installés dans le « dos-à-dos » de l'entrepreneur des transports, nous suivions le chemin de Paja-Koemboeh. Après nous être d'abord dirigés vers l'est à travers la plaine d'Agam, nous descendons dans la vallée du Batang Agam, cours d'eau qui s'est frayé un passage par un ravin étroit, un peu au nord de la route. Arrivés là, nous mettons pied à terre, pour prendre à gauche un petit sentier, et au bout d'un quart d'heure nous nous trouvons en face d'une grotte creusée dans la terre calcaire. Bien qu'elle ne soit pas très grande, cette grotte mérite d'être vue à cause des effets de lumière qu'y produit le jour, en y pénétrant par diverses ouvertures. Cette visite faite, nous remontons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en voiture et nous ne tardons pas à arriver à Paja-Koemboeh, le plus beau et le plus grand assemblage de maisons du haut Padang. Nous avions franchi depuis Fort de Kock une distance de vingt-trois paal.

La région connue sous le nom de L kota's et dont Paja-Koemboeh est le chef-lieu, est aussi une des plus riches et des plus peuplées du haut Padang. Le marché ou *pasar* du dimanche est célèbre par le grand nombre de curieux et d'acheteurs qui y affluent et par le commerce considérable qui s'y fait. Jadis cet endroit fut jugé assez important pour que la « Société néerlandaise du commerce » y fondât une agence. Il est vrai que l'agence fut abandonnée bientôt après, parce que les bénéfices étaient très minimes ; mais peut-être faut-il attribuer ce mauvais résultat à ce que l'agence fermait ses bureaux le dimanche, c'est-à-dire le jour du marché.

Bien que la hauteur du site ne soit que de cinq cents mètres, Paja-Koemboeh est renommé pour son air salubre. Aussi y a-t-on établi une maison de santé, et bien souvent des fonctionnaires ou des particuliers viennent y faire un séjour de quelques semaines pour se guérir des dysenteries chroniques.

La vallée qu'arrose le Batang Sinamar, descendu



Pont sur le Batang Masang. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de MM. Woodbury et Page.

au nord-est, s'élargit ici. Le Batang Arau, de son côté, s'est taillé un lit dans la chaîne de montagnes qui forme la limite nord-ouest de la vallée, et a creusé dans les roches calcaires, à teinte rougeâtre, un ravin assez spacieux dont les parois perpendiculaires, hautes de plus de cent mètres, sont sillonnées par un grand nombre de torrents qui y forment de jolies chutes.

Après avoir reçu les eaux du Batang Arau, le Sinamar s'unit, en aval de Paja-Koemboeh, au Batang Agam, et la rivière née de ce confluent se précipite au sud-est, le long du volcan le Sago, vers Lintau et vers Boea, pour se joindre, au sud de ces deux provinces, au Batang Ombilin.

Nous fîmes une halte d'une journée pour visiter le ravin d'Arau, puis nous repartîmes en voiture dans la direction d'Alaban, situé sur les versants du Sago, à une distance d'une douzaine de paals. Une fois là, nous remontâmes à cheval pour gagner Boea à quinze paals plus loin. La route que nous suivions longeait les pentes du Sago, pentes qui sont toutes couvertes de bois ; par malheur, la pluie et le brouillard nous empêchèrent de jouir de la vue, très belle sans doute quand les circonstances favorisent l'optique, mais absolument nulle pour nous, qui ne discernions rien à plus de dix pas.

A Boea, nous eûmes le regret d'apprendre que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contrôleur, M. van Swieten, n'était pas chez lui; néanmoins, comme il avait été informé de notre visite, il avait envoyé à ses domestiques l'ordre de préparer des chambres et un bon dîner, ce qui atténua d'autant la déconvenue que nous causait son absence.

La vallée du Sinamar, qui n'est qu'une étroite fissure là où le fleuve passe entre le Sago et les monts situés un peu plus à l'est, s'élargit de nouveau à Boca et forme une vaste plaine au milieu de laquelle se trouve, bâtie sur une éminence, l'habitation du contrôleur. Magnifique est la perspective que présentent ici le Sago et les autres sommités d'alentour. Autrefois cette plaine était, elle aussi, un des districts les plus florissants du pays; mais, transformée en foyer de résistance par les guerres de Padri, elle a perdu une grande partie de ses habitants, et a vu s'appauvrir ceux qui sont restés. Trente-cinq ans déjà ont passé depuis lors sans que l'ancien bien-être ait pu se rétablir. Nous employâmes une journée à faire une promenade dans les environs et à visiter une petite rivière qui sort d'une grotte non loin de la maison du contrôleur. En suivant cette rivière dans son cours souterrain, on arrive, au bout d'une heure et demie de marche, à la province de Tanah-Datar, située à l'ouest de Boca.

Le 30 mars, nous franchîmes le Marapalm, un contrefort méridional du Sago, pour nous rendre à Fort van der Capellen. Encore une montagne qui, à l'époque dont nous avons parlé, fut le théâtre de combats violents; les habitants de Lintau et de Boca l'avaient fortifiée, et y firent subir aux Hollandais (1832) un échec qui obligea ces derniers à se replier vers le fort, en abandonnant quatre pièces d'artillerie. Un peu au-dessus de la route, se trouvent les ruines d'un petit bastion d'où l'on a une vue magnifique sur les districts de Tanah-Datar, comme sur les chaînes de montagnes qui l'entourent, et d'où l'on discerne même la plupart des sommets de l'intérieur de l'île. Une descente très rapide nous conduisit bientôt dans la plaine, et, à une heure de l'après-midi, nous étions à Fort van der Capellen, où nous ne tardâmes pas à découvrir, sur la grande place, l'habitation du résident-adjoint.

Nous nous dirigions de ce côté, lorsque, près d'une petite maison, nous nous entendîmes appeler par notre nom; au même instant un groupe d'Européens sortit de la maison, et, comme nous descendions de cheval, nous nous vîmes tout à coup entourés d'une demi-douzaine d'amis et d'anciennes connaissances.

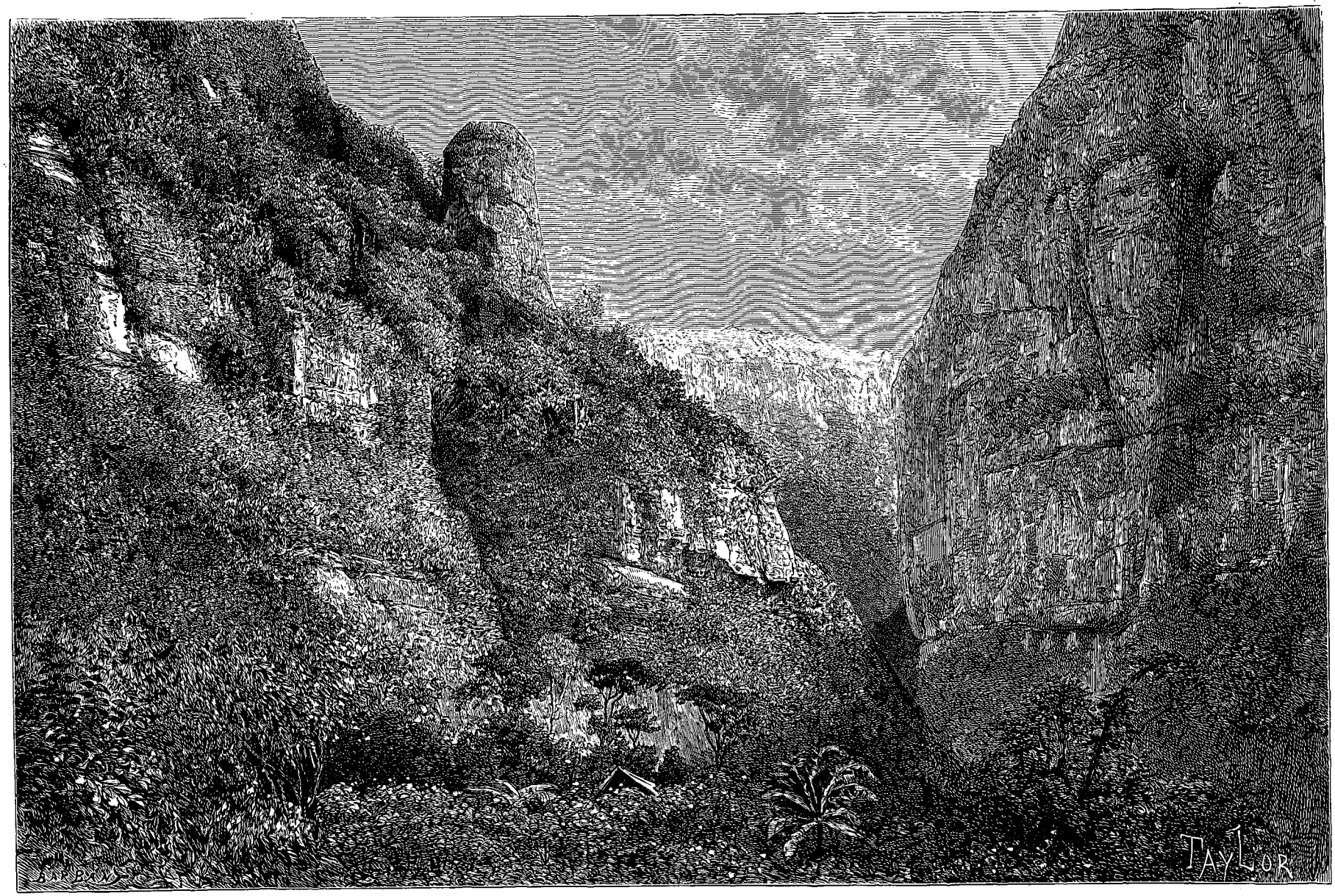
Ah! la bonne journée passée dans ce cercle de connaissances! Comme toujours, malheureusement, notre halte n'était qu'une pause, et, dès le lendemain matin, il nous fallut nous remettre en route vers les mines d'or, situées sur les bords de l'Ombilin, en compagnie de M. Reinier D. Verbeek, ingénieur civil, qui, lui-même, exploitait un de ces gisements. Le chemin est excellent jusqu'au lac Singkarah; mais bientôt nous fûmes obligés d'infléchir à main gauche un sentier assez pénible, qui, naguère encore, avant l'ouverture de la grande voie le long du lac, était l'unique moyen de communication entre Singkarah et Tanah-Datar. Ce mauvais chemin traverse d'immenses bois de *djoears*, qui occupent l'espace où étaient auparavant des plantations de café. A une certaine époque, de par un décret du gouvernement, le djoear avait été déclaré le seul arbre capable de fournir aux caféiers l'ombrage nécessaire. Qu'arriva-t-il? C'est que cette essence s'acquitta si bien de sa mission protectrice, qu'elle finit par étouffer sous son couvert jusqu'au dernier plant.

L'Ombilin franchi, un sentier fort raide nous mena à un plateau qui borde, à l'est, le lac Singkarah, et qui est revêtu presque partout d'ilalang et d'herbes aux buffles. Là, M. Verbeek nous offrit l'hospitalité de son logis. L'après-midi, nous visitâmes la galerie de la mine. Creusée d'abord par des Malais, cette galerie s'était ensuite effondrée; M. Verbeek l'avait fait rouvrir, dans l'espoir d'arriver aux dépôts tertiaires du fleuve, que les indigènes n'avaient pas encore exploités; mais on vit plus tard que la raison qui avait décidé les gens du pays à renoncer au forage du tunnel n'était pas l'impuissance de leurs instruments à fouiller plus avant les entrailles du mont, mais bien le défaut de proportion entre la rémunération que donnait l'or et le labeur qu'il fallait s'imposer. Aussi, quelques mois après notre visite, l'ingénieur abandonna-t-il à son tour la place, pour faire ailleurs de nouvelles tentatives. Puisse-t-il, cette fois, avoir eu plus de succès! Disons, en passant, qu'à voir la manière dont les coolies s'acquittaient de leur tâche, nous les jugeâmes excessivement aptes à ce genre de travail, où il ne s'agit, ce me semble, que de les bien diriger.

Le lendemain matin, notre hôte eut l'obligeance de nous faire un peu de conduite jusqu'aux bords du plateau, où il nous indiqua le sentier à suivre pour gagner, à nos pieds, le lac Singkarah.

L'aspect de l'immense bassin était magnifique. Les montagnes boisées de Barisan, qui encadrent les rives opposées jusqu'à une hauteur d'environ mille mètres au-dessus de son niveau, découpaient leur relief dans ses eaux limpides avec autant de netteté que sur le fond azuré du ciel. Une erreur d'itinéraire que nous vînmes à commettre n'eut d'autre résultat que de nous fournir l'occasion d'admirer la façon d'aller de nos chevaux, qui, accroupis sur leur train de derrière, se laissèrent dévaler sur le sentier rapide et glissant, pour nous déposer bientôt après sains et saufs, à notre grand étonnement, sur la route où nous avions passé quelques jours auparavant, quand nous nous rendions de Solok à Padang-Pandjang. A Singkarah, nous apprîmes chez le contrôleur qu'il n'y avait pas moyen de pousser jusqu'à Solok, la crue des eaux du Soemani ayant emporté le pont de cette rivière. Nous fûmes donc, ce jour-là, les hôtes de M. Weber, et l'après-midi nous allâmes au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le ravin du Batang Arau (voy. p. 155). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. J. A. Messen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu de la catastrophe, où nous vîmes une nombreuse équipe d'ouvriers en train de confectionner un radeau. Ce fut par ce radeau que le lendemain matin nous pûmes gagner la rive opposée sans le moindre accident, bien que le fleuve n'eût rien perdu de sa furie.

Ayant trouvé à Solok les bagages et les instruments que nous y avions expédiés de Padang, nous pûmes nous occuper sans retard des préparatifs de nos excursions à travers la partie méridionale de la résidence du haut Padang, laquelle allait être provisoirement le théâtre proprement dit de nos explorations.

Nous avions pour gîte une maisonnette qui avait servi autrefois de bureau aux ingénieurs chargés d'étudier le terrain, en vue d'un chemin de fer. Après y avoir dressé nos lits de camp, nous empruntâmes une table, trois chaises, un peu de vaisselle, et nous nous mîmes à faire, de la sorte, notre menu ménage. Autour de nous s'étalaient, dans une bizarre promiscuité, les objets les plus disparates : des bouteilles de vin reposaient paisiblement à côté de flacons remplis de cyanure de potassium et d'autres ingrédients chimiques; des selles, des outils de menuiserie, des clichés de photographie, des pièces d'histoire naturelle, tout cela formait un pêle-mêle indicible, et je crois me souvenir que c'était sur une caisse pleine de comestibles que notre zoologiste, Snelleman, se livrait à ses travaux d'écorchement et de dissection.

Avant de quitter définitivement Solok, nous fîmes une excursion de deux jours à Siloengkang, localité sise à quatorze paals plus à l'est, et célèbre par son école indigène (*soerau*), ainsi que par ses sarongs brochés d'or. Notre retour fut marqué par un incident. Le Soengei Lasi avait si bien grossi entre temps, qu'il était impossible de le franchir à gué. Un buffle qu'on y fit entrer de force ne put lui-même résister au courant. Vers le soir, le niveau des eaux n'ayant point baissé d'une manière sensible, nous prîmes le parti de passer la nuit dans une maisonnette voisine du rivage; à grand'peine, d'abord, nous construisîmes une espèce de hangar pour nos chevaux, puis nous entrâmes dans ladite maison. Quelle ne fut pas notre déconvenue de la trouver pleine de gens du pays qui étaient dans la même situation que nous, et, pour surcroît, si remplie de fumée qu'il n'y avait pas moyen de respirer! Cette circonstance nous fit changer de résolution, et le meilleur parti de beaucoup nous parut encore de nous mettre en route le soir même, sans nos chevaux et sans nos coolies.

Nous réussîmes effectivement à passer la rivière, qui n'était pas d'une très grande largeur, mais non toutefois sans avoir plongé dans l'eau jusqu'au cou. Nous achevâmes la route pédestrement, et, deux heures après notre arrivée, les coolies nous rejoignaient avec nos chevaux.

Une autre excursion intéressante fut celle que nous fîmes au village de Kota-Baroe, sis à une heure de marche de Solok, du côté de Padang. Non loin de ce village se trouve une source chaude, dont l'onde se dégorge dans un bassin placé à l'ombre d'un arbre de l'espèce qu'on nomme « wariginboom »; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce kampong, c'est la multitude de *kalongs* (chauves-souris énormes) qui semblent y avoir élu domicile. Des koebangs gigantesques, entièrement dépouillés de leurs feuilles, présentaient en guise de frondaison, autour de leurs rameaux supérieurs, des centaines de ces mammifères, suspendus par leurs pattes de derrière. Presque tous les cocotiers du village étaient de même garnis de ces animaux, qui se mettent en mouvement au soleil couchant pour aller, parfois à plusieurs lieues de distance, chercher pâture dans les arbres fruitiers, et qui reviennent de grand matin à leurs perchoirs habituels, où ils passent la journée à sommeiller; et, pendant ce repos, ils gardent une telle immobilité, qu'on dirait, de loin, autant de fruits; c'est tout au plus si de temps à autre deux de ces dormeurs se dérangent pour se disputer l'un à l'autre une bonne place.

Ce fut le 16 avril que nous quittâmes Solok, pour nous rendre à Soepajang, point que l'on nous avait désigné comme la première station de nos recherches ultérieures. Arrivés là, nous nous installâmes dans la maison de Chatib Negri, qui mit gracieusement la moitié de son rez-de-chaussée à notre service.

Près de Soepajang se trouvent encore des gisements aurifères, qu'on décore du nom de mines, bien que toute l'exploitation se borne à de simples galeries que les naturels creusent dans la montagne pour découvrir les veines de quartz dont est entre-croisé le schiste qui constitue le terrain local. Ces gens écrasent le quartz, et par le lavage éliminent le gravier. Ils retirent ensuite à la main les morceaux d'or un peu gros que renferme cette boue, et lavent le reste de la manière ordinaire. Ce travail, tel que le font les Malais, est assez fatigant, et rapporte peu. Mais je ne doute pas qu'une exploitation entreprise avec de meilleurs instruments, soutenue par un capital européen et dirigée d'une façon scientifique, n'aboutisse en fin de compte à de beaux bénéfices.

Ce ne fut qu'au commencement de mai que nos affaires à Soepajang et dans les environs se trouvèrent terminées et que la compagnie fut mise au complet pour continuer le voyage vers des régions plus lointaines et inconnues.

Notre personnel se composait de quatre Européens : M. van Hasselt, fonctionnaire civil à Sumatra depuis plusieurs années, chef de notre expédition et chargé en outre de recherches sur les langues et l'ethnologie; M. Snelleman, zoologue; l'auteur de ce récit, qui avait à s'occuper des découvertes géographiques et géologiques; et, enfin, van Gussum, ancien militaire qui s'était établi à Solok et s'était joint à nous

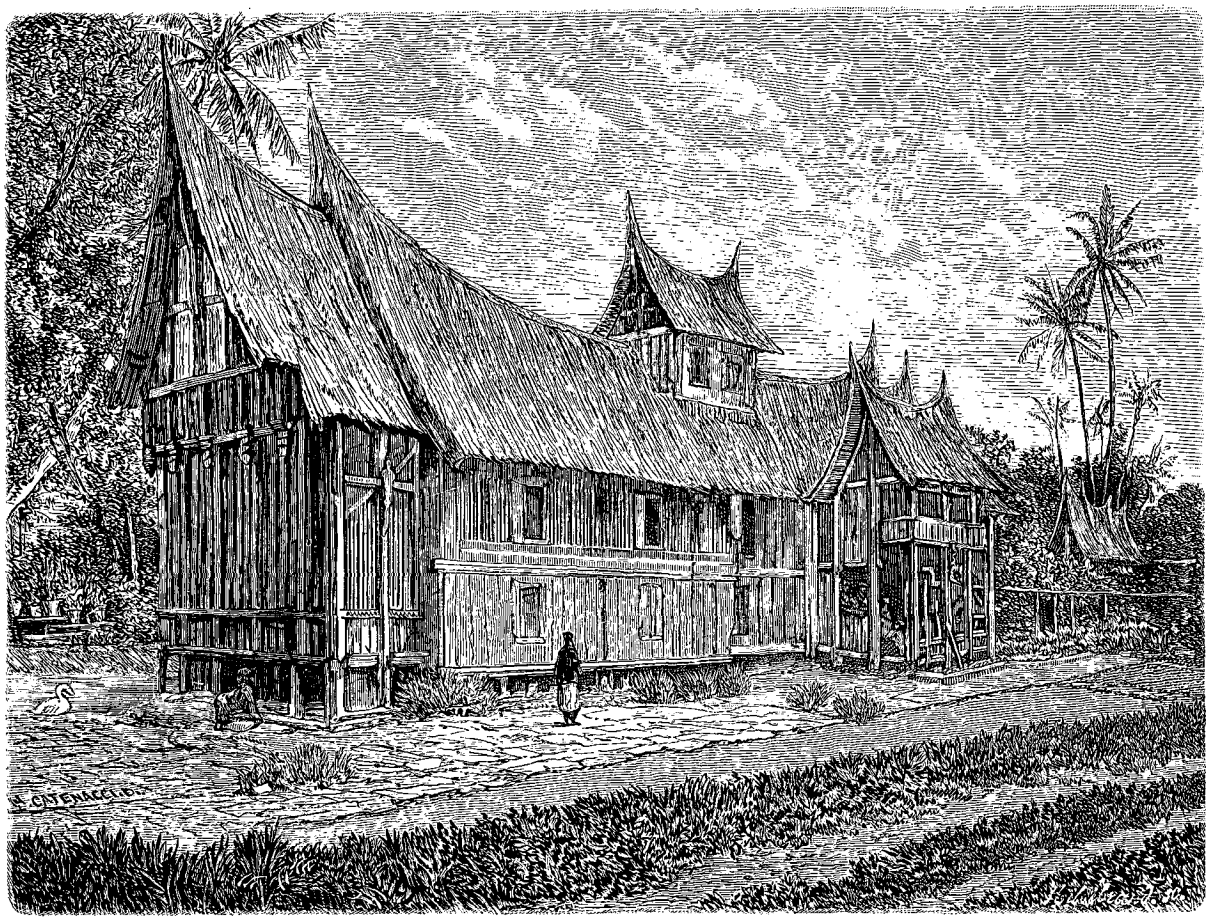
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme chasseur. Notre suite indigène consistait en un chef de coolies ou porteurs, un écrivain, un cuisinier, un domestique, un palefrenier et vingt-cinq coolies. Nous avions, en outre, quatre chevaux pour notre usage personnel.

Le 8 mai, le matin de bonne heure, nous nous mîmes en route. Nous traversâmes d'abord la plaine de Soepajang, toute couverte de sawahs, jusqu'au kampong de Siroekam; puis, un chemin en zigzag, serpentant sur le flanc d'une montagne aride et escarpée, nous conduisit jusqu'à une altitude d'environ mille mètres; là nous n'eûmes plus qu'à suivre la crête du relief. En bas, à nos pieds, jusqu'à perte de vue, le Batang Lawas roulait ses eaux écumantes; çà et là nous découvrions une perspective magnifique sur les montagnes situées de l'autre côté de la rivière.

Peu à peu, à force de monter, nous atteignîmes le point culminant, après quoi nous nous mîmes à descendre le long d'un versant très boisé, jusqu'à Ajer-Boesoek, où nous devions passer la nuit.

Nos coolies ne nous rejoignirent que très tard. Non habitués encore les uns aux autres, non plus qu'à leur chef, mécontents d'ailleurs de la façon fort inégale dont avaient été répartis les paquets qu'ils



La maison de Chatib Negri. — Dessin de H. Catenacci.

avaient à porter sur leur tête, et dont le poids réglementaire ne devait pas excéder vingt kilogrammes, ils avaient perdu un temps infini à se quereller : il en était résulté pour nous, qui étions à jeun depuis six heures du matin, qu'à huit heures du soir nous attendions encore notre dîner.

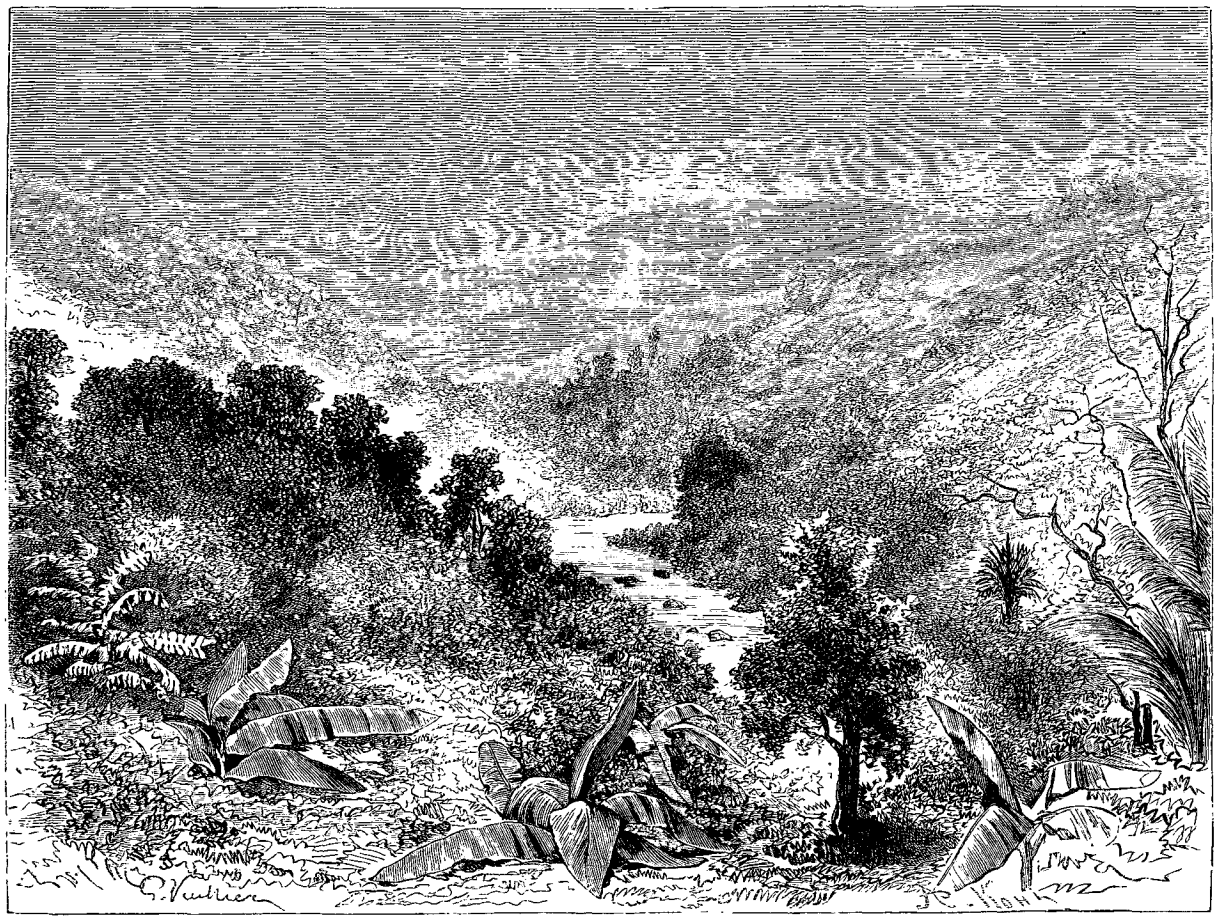
Les premiers jours nous eûmes souvent de pareils ennuis, mais nous nous mîmes promptement au courant de la manière d'agir avec les coolies, et nous apprîmes à distribuer équitablement leurs fardeaux. Nos hommes, de leur côté, s'aperçurent bien vite que toute résistance à leur chef était suivie d'une sévère punition, tandis qu'au contraire la vie avec nous leur était facile et même agréable, dès qu'ils s'acquittaient convenablement de leur tâche. Bref, nous n'eûmes bientôt plus le moindre sujet de plainte contre eux, et une seule fois par la suite nous nous vîmes dans l'obligation de congédier une recrue nouvellement engagée.

A partir d'Ajer-Boesoek, nous longeâmes le versant nord d'une montagne couverte de forêts séculaires, que dans mon ignorance de son nom indigène j'appelai la montagne du Milieu, parce qu'elle forme ligne de faîte entre les deux principales rivières de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la partie centrale de Sumatra, le Kocantan et le Batang Hari. Au bout d'un trajet de quatre à cinq heures, au cours duquel j'aperçus le premier singe rouge ainsi qu'un cerf débuché par les chiens, nous atteignîmes le village de Ringkiang-Loeloes, situé sur la rivière Pelangki. Comme nous devions rester là quelques jours, nous nous installâmes dans une maison construite à l'européenne, qui sert de résidence à un indigène chef du magasin des cafés, et chargé de l'achat de cette denrée dans le pays. De notre logis nous avions la vue de la belle et verdoyante vallée de Pelangki, jusqu'au point où elle semble fermée par le Boekit[1] Dalie, et cette perspective ne le cédait nullement en attraits à celle dont nous jouîmes plus tard du sommet du Poentjak-Penjaringin, cime qui se dresse à près de mille mètres, au milieu de tout un cercle de monts.

Partis le 13 mai de Ringkiang-Loeloes, nous pour-



Vallée de Palanki. — Dessin de G. Vuillier.

suivîmes notre route en amont tout le long de la rivière. Après avoir laissé derrière nous le village florissant de Batoe-Berdjandjang, où la vallée s'élargit et se couvre de rizières, nous décidâmes de passer la nuit dans le hameau de Moeara, au confluent du Soengei Sabit-Ajer et du Pelangki.

Toutefois, comme il était encore de bonne heure, nous donnâmes l'ordre de disposer aussi bien que possible pour nous recevoir, nous, notre suite et nos chevaux, une maison à peine à moitié terminée, et nous nous remîmes en marche pour aller visiter le village de Sabit-Ajer, situé à environ trois quarts d'heure de là, sur la rivière du même nom.

D. D. Veth.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Mont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Taboe à Silago (voy. p. 164 et 170). — Dessin de H. Catenacci.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cette localité, où nous conduisit une charmante promenade par une belle vallée, est bâtie sur une éminence à pic et de toutes parts isolée. Il en était ainsi autrefois de la plupart des bourgades de Sumatra, qu'on fortifiait en outre, soit avec des murs en terre, soit surtout au moyen de palissades de bambous épineux et d'autres arbustes à aiguillons, afin de les garantir de coups de main éventuels de la part des villages ennemis ; mais depuis que le pays est placé sous l'autorité régulière d'un gouvernement européen, ces inimitiés de clocher se sont éteintes, et les habitants ont pris l'habitude d'élever leurs demeures dans des sites plus commodes et plus agréables. C'est ainsi que, peu à peu, les centres d'agglomération se déplacent; les gens de Sabit-Ajer, par exemple, se transportent insensiblement à Moeara, si bien que leur village originaire finira bientôt par disparaître. Notre gîte de nuit audit Moeara était justement la future résidence du bourgmestre de Sabit-Ajer, lequel n'en attendait que l'achèvement pour s'y venir installer avec sa famille.

Invités à dîner par ce chef de village, nous lui sûmes de sa prévenance tout le gré qu'il fallait; mais la réception, je dois le dire, laissa beaucoup à désirer : comme nappe nous eûmes une couverture de laine remarquablement crasseuse ; le riz était atrocement moisi, et une poule coriace, à peu près invisible, flottait dans une vaste écuelle, au milieu d'une sauce au cari. Heureusement qu'un plat de choux de Bruxelles et un bon verre de vin, supplément fourni par nos provisions, vinrent améliorer quelque peu le menu.

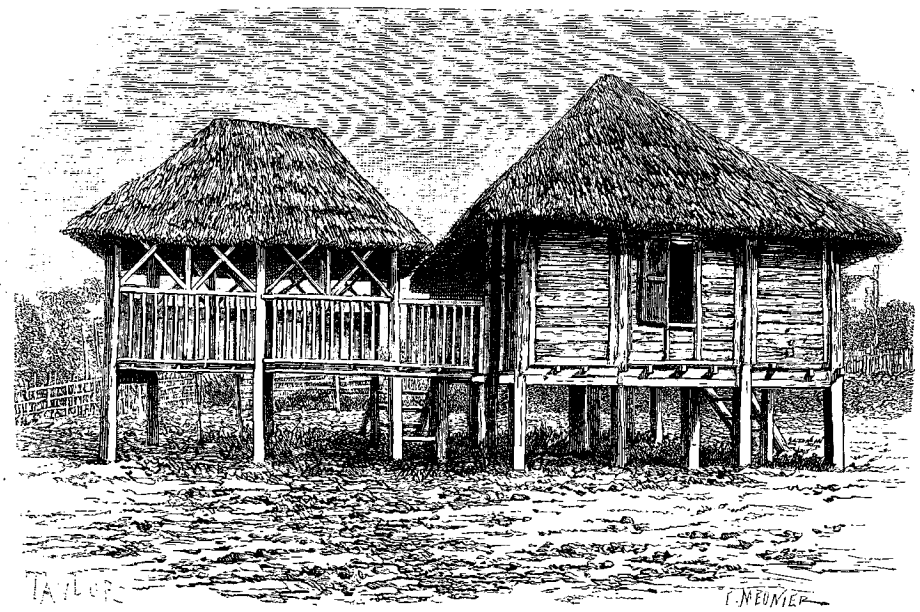
1. Suite. — Voy. page 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De retour à Moeara, nous examinâmes avec plus d'attention le local où nous devions coucher, et l'inspection fut loin de nous satisfaire; le toit, par bonheur, était en assez bon état; mais il manquait la moitié du plancher, et les murs surtout appelaient la critique. L'un d'eux, destiné à servir de cloison quand l'édifice serait au complet, était un simple lacis de bambous n'ayant que l'épaisseur d'un treillage ordinaire; les trois autres parois étaient faites de planches assemblées; seulement, comme il s'y trouvait mainte lacune et que les volets de même que les portes n'étaient point encore posés, nous étions là fort peu à l'abri de la température déjà froide de la nuit; joignez à cela que nos chevaux étant juste placés au-dessous de nous (la plupart des maisons de Sumatra sont construites sur des pilotis de un à deux mètres de hauteur), nous fûmes très incommodés par les mouches; bref, la nuit fut des moins agréables.

Le lendemain matin, nous nous remettons en route le long de Pelangki. Nous suivons d'abord le flanc d'une montagne escarpée et sauvage, puis, après une heure de montée très rapide, nous atteignons, à l'altitude de douze cent quarante-cinq mètres, la haute passe de la montagne du Milieu. Par une descente non moins âpre, de l'autre côté, nous arrivons assez vite sur les bords de la rivière Sibanang-Banang, qui plus bas est appelée Sikia, et qui, après avoir reçu le Goemanti, va se jeter dans le Batang Hari. Une course d'une grande heure encore au travers d'une vallée assez ouverte, avec de beaux points de vue sur les monts d'alentour, nous mène au kampong de Grabak, où nous avons plaisir à faire halte après la pénible traversée d'un bois sombre et touffu.

Dans une promenade aux environs de ce village



Passantenhuis. Hôtel des voyageurs à Silago (voy. p. 164). — Dessin de Taylor.

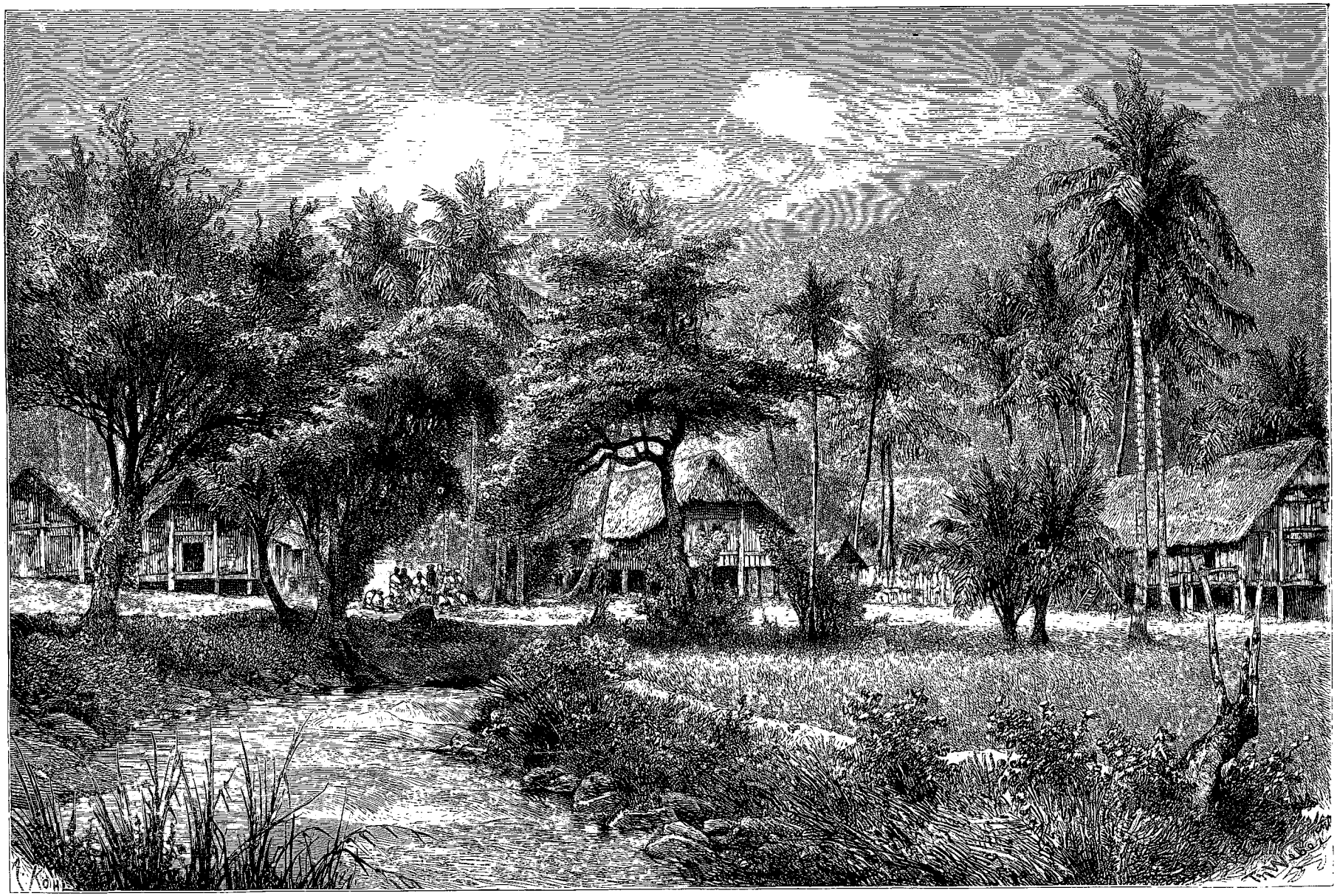
j'aperçois pour la première fois un piège à tigres. Ces animaux sont, paraît-il, assez nombreux dans la vallée, et c'est leur présence qui explique le nombre comparativement petit de vaches et de buffles qu'on y rencontre.

Le piège consiste en une sorte de loge étroite, mais haute, composée de forts troncs d'arbres reliés ensemble par des rotins et pourvue d'une trappe qui se ferme quand le fauve est entré. L'appât est ordinairement une chèvre ou un chien. Il y a aussi des loges avec deux trappes qui s'abaissent en même temps, de sorte que la bête ne peut ni arriver jusqu'à l'appât ni sortir du piège.

Après un jour passé à Grabak, nous nous dirigeâmes sur le village de Datar, qui n'en est qu'à une heure de distance, et qui occupe un site pittoresque à l'endroit où la vallée, généralement étroite, s'élargit pour former un plateau dominant de trente mètres la rivière. Partout nous voyons des rizières et un encadrement de montagnes de plus de mille mètres d'élévation, que couvrent jusqu'au sommet des forêts séculaires. Par-dessus cet ensemble de sommités se dresse majestueusement le Goenoeng-Soengiri, qui atteint mille neuf cents mètres d'altitude; une autre cime, le Goenoeng-Médan, attire le regard par son aspect caractéristique et sa forme pointue.

Après deux jours d'arrêt à Datar, le 20 mai, nous nous dirigeons vers l'est, avec le dessein de gagner le Mamoen, autre affluent du Batang Hari. Le sentier que nous avons à suivre est des plus difficiles; non seulement il n'y a pas moyen d'y passer à cheval, mais à peine parvenons-nous à y conduire nos bêtes à la main. C'est d'abord une descente à pic le long du versant de la montagne; puis à ce casse-cou succède un semis de blocs si tassés, qu'il nous faut louvoyer une heure avant de pouvoir sortir du dédale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le kampong de Grabak. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin voici la rivière Mamoen; là le chemin s'améliore, ce qui n'empêche pas que nous sommes obligés de franchir par treize fois le cours d'eau, qui en beaucoup d'endroits a un mètre de profondeur et dont le lit, encombré de grosses pierres, est un passage plein de difficultés : nous arrivons tard à Loeboe-Taras, terme de notre étape de ce jour, et l'unique point habité que l'on rencontre après Datar.

Nos coolies ne pouvant, comme nous, faire la route en un jour, ne doivent arriver que le lendemain à midi. Heureusement que nous nous sommes fait précéder de quelques bouteilles de vin et de boîtes de conserve; autrement, dans ce pauvre hameau, absolument dénué de toute ressource, nous aurions été réduits à nous coucher l'estomac vide.

Le 22, nouvelle marche en avant. Jusqu'à Loeboe-Karah nous suivons le Mamoen, qu'il nous faut traverser encore neuf fois. Là nous quittons la rivière pour infléchir à droite et nous diriger à peu près à plat vers le village de Silago, situé sur un affluent du cours d'eau précédent, qu'on appelle le Batang Silago.

Nous y descendons dans une maison dite *negrihuis* ou *passantenhuis*, sorte de caravansérail entretenu par les habitants et destiné, comme l'indique son nom, à héberger les fonctionnaires de passage. Il se trouve sur un petit mamelon de la rive gauche et l'on y jouit d'une vue splendide, tant sur la rivière que sur un autre hameau situé un peu en contre-bas, au bord opposé, parmi des bouquets de trembles et de sawahs au milieu de collines bien boisées.

Près du Passantenhuis se trouve un *taboe*, et en arrière s'élève, à quatre ou cinq mètres, le Boekit Sigading. Derechef ici, nous nous installons du mieux que nous pouvons, car Silago doit, pour cinq ou six



Petite hutte à Simanoeng. — Dessin de Taylor.

semaines, nous servir de quartier général. Nous y eûmes dès l'abord une visite, l'unique de ce genre qu'il nous soit arrivé de recevoir dans tout le cours du voyage : comme nous étions en train de souper, la lampe allumée, et causant avec quelque animation, un tigre s'en vint sournoisement sous un petit bâtiment annexe (*pendopo*), où notre chien était remisé, et enleva, sans plus de cérémonie, la pauvre bête prise au dépourvu.

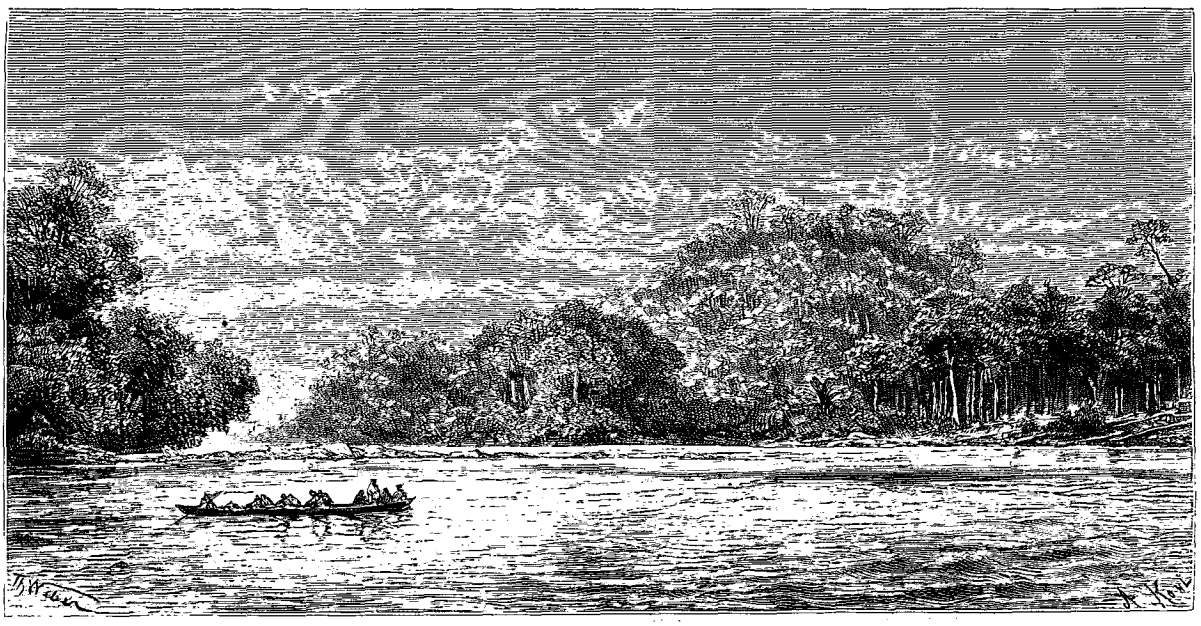
De Silago nous fîmes plusieurs excursions. Le 7 juin, nous allâmes au sud vers Padang-Ilalang, bourgade située sur le Pangéan, autre affluent du Batang Hari. Le lendemain, nous poussâmes plus à l'ouest, dans l'espoir d'atteindre le jour même Simauoeng, but de notre promenade; mais le mauvais état du chemin nous força d'établir notre campement de nuit près de la rivière Sibelaboe. La chance voulut du moins qu'il se trouvât là une petite hutte qu'il nous suffit d'agrandir un peu pour que tout le monde s'y pût mettre à l'abri; les larges feuilles d'une plante appelée *salo* servirent à cet usage, et bien nous en prit d'avoir un bon toit, car toute la nuit il plut à torrents.

Le 9, après une montée trop rapide, suivie d'une descente pire encore, nous atteignîmes, vers midi, le Sikia, dont le passage fut très difficile à cause de la violence du courant et de la hauteur de l'eau qui, en maints endroits, nous allait jusqu'au cou. Plus d'une fois aussi le fond vint à manquer sous nos pieds, et ce ne fut qu'avec le concours de deux naturels que nous réussîmes à gagner l'autre rive ainsi que Simauoeng, hameau composé sans plus de deux petites maisons où pour l'instant il n'y avait personne, ceux qui les habitaient s'étant transportés dans d'autres demeures éparses au milieu des cultures. Il en résulta que nous eûmes amplement nos aises pour y installer notre gîte de nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous aurions voulu rester là vingt-quatre heures afin de laisser reposer un peu nos coolies et aller ensuite à Alahan-Tiga, village riverain sis à un jour de marche en aval; mais, le lendemain, il s'était produit une telle crue que le cours d'eau n'était plus franchissable. Il nous fallait bien cependant le traverser, car notre sentier était de l'autre côté. L'inaction où nous étions nous inspira une idée malencontreuse : ce fut de construire un radeau de bambous pour descendre la rivière jusqu'à Alahan-Tiga. Chacun aussitôt de se mettre à l'ouvrage, et la claie flottante — quatre rangées d'ais superposés — se trouva bientôt prête. Le troisième jour, au matin, huit personnes prenaient place dessus, tandis que les coolies, avec les bagages, s'acheminaient par terre. En avant! L'amarre est larguée, et nous voilà commençant de naviguer. Par malheur, nous ne tardons pas à reconnaître que, étant donnée la vitesse du courant, il n'y a pas moyen de gouverner. Une pointe se présente : nous la doublons; mais derrière se dresse un rocher où l'onde se brise en écumant; en un clin d'œil nous sommes jetés dessus, et, par suite du choc, deux de nos hommes sont précipités à l'eau. L'un des naufragés réussit à regagner le radeau à la nage; l'autre se voit contraint de retourner à Simauoeng pour prendre la voie de terre. Nous continuons, quant à nous, à filer rapidement le long des rives rocheuses, nous heurtant tour à tour à de grosses pierres ou à des branches d'arbres en surplomb.

Tout à coup, au détour d'un des innombrables éperons de la berge, nous nous apercevons que la rivière se partage en deux bras. Lequel prendre? Avant même que nous ayons eu le temps de délibérer, le courant se charge de la réponse en nous emportant



Le Batang Hari et l'embouchure du Sipotar (voy. p. 167). — Dessin de Th. Weber.

vers l'embranchement de gauche, où nous échouons piteusement sur un bloc de roche. Tout le monde aussitôt se met à l'eau, et, chacun poussant et soulevant, le radeau se trouve renfloué et peut reprendre sa course.

Un peu plus loin nous voici au point de jonction des deux bras. Là il nous faut traverser un tourbillon d'eau; notre esquif tient bon et ne sombre pas. Changeant soudain de direction, le courant nous porte droit sur un mur à pic. Le radeau heurte cet écueil, se soulève à demi, et s'enfonce d'un côté, de telle façon que la plate-forme vient s'appliquer contre les rochers. A l'aide des branches en saillie et des crevasses entre les pierres, nous parvenons à nous hisser tous sur les roches. Allégée d'autant, notre embarcation se redresse vivement et repart comme un trait; tous alors nous nous rejetons à l'eau pour la rattraper. Mais deux d'entre nous, entre autres M. van Hassett, manquent de prestesse et restent en arrière. Heureusement un récif nous arrête encore, ce qui permet aux retardataires de rallier l'équipage, non sans avoir passé une demi-heure au milieu de broussailles presque impénétrables.

De nouveau, nos efforts réunis arrivent à remettre le radeau à flot. Ce n'est pas pour longtemps. Deux autres blocs de rocher se présentent : il s'agit de passer dans l'intervalle; mais ils sont trop près l'un de l'autre, et cette fois le radeau s'immobilise irrévocablement. Quel parti prendre? il n'y en avait qu'un : c'était d'abandonner notre esquif et de regagner terre.

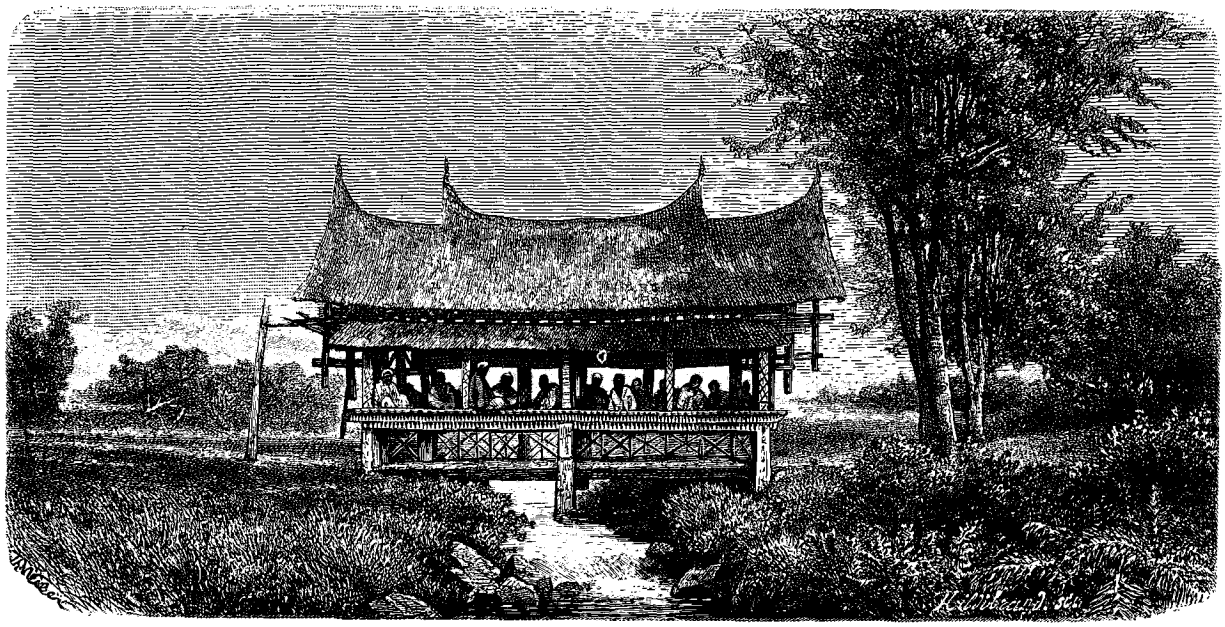
A coups de hache nous nous frayâmes un chemin à travers les herbes épaisses de la rive, et, après avoir mangé une ration de biscuit fortement détrempé, nous nous remîmes à suivre tout simplement les innombrables sinuosités de la rivière; s'en écarter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était impossible, car sitôt que nous faisions une tentative pour couper de côté à travers bois, nous donnions dans un fourré si inextricable qu'il n'y avait plus moyen d'avancer d'un pas.

Il était une heure au moment où nous avions quitté notre radeau ; à cinq nous n'avions pas encore aperçu le moindre vestige humain, sauf les restes d'une mine d'or abandonnée depuis longtemps. Force nous était de camper sous bois. Nos guides indigènes s'agitèrent en vain dans l'espoir d'atteindre avant la nuit Alahan-Tiga, insistant pour que l'on continuât cette marche forcée le plus longtemps possible : vers six heures, le temps se couvrit subitement et la pluie se mit à tomber à verse. Vite, avant l'obscurité, on s'installa pour passer la nuit. Un bambou horizontalement fixé à deux arbres, à un mètre et demi au-dessus du sol, six pieux attachés obliquement sur ce bambou et recouverts de branchages et de feuilles, telle fut notre hutte. Elle était ouverte de trois côtés, il est vrai, mais elle suffisait pour nous abriter. Comme le sol était détrempé, on plaça par terre, à côté les uns des autres, quelques bambous qu'on recouvrit de branches et de feuilles : de cette sorte notre lit était fait. La pluie cessa heureusement vers sept heures, mais tout était si mouillé qu'il n'était pas possible d'allumer du feu ; le seul moyen de nous sécher fut de tordre énergiquement nos vêtements.

Après avoir soupé d'une poignée de riz, chacun se mit en devoir de dormir ; mais, cette fois encore, nous avions compté sans notre malchance. Survinrent d'abord des légions de moustiques contre les assauts desquels nous dûmes nous défendre tant bien que mal en nous faisant un voile d'un vêtement ; puis s'insinuèrent les punaises des bois, autres bestioles,



Pont sur le Goemanti (voy. p. 168). — Dessin de Th. Weber.

contre lesquelles il n'y a rien à faire, attendu qu'elles pénètrent partout. Ce fut ainsi, en attrapant par-ci par-là quelques bribes de sommeil, et en grelottant de froid, que nous passâmes cette nuit interminable.

Au petit jour, sans rien manger, nous nous remettons en chemin ; mais nos guides sont découragés et leur allure manque de décision. Après une heure et demie, cependant, nous apercevons une branche fraîchement coupée ! Cette vue nous rend le courage. Bientôt nous découvrons dans la rivière une pêcherie entourée de branchages ; un peu plus loin en voici une autre, puis deux nasses. Nos indigènes poussent un formidable cri d'allégresse ; — écoutez ! — Des voix répondent. Ce sont celles des coolies en train de nous chercher.

Guidés par eux, nous arrivons promptement à Alahan-Tiga, où nous employons le reste du jour à nous reposer. Le lendemain matin nous reprenons la direction de l'est, et une marche fatigante de toute une journée nous mène à Sibelaboe, sur la rivière de ce nom. De là nous nous mettons à descendre le cours d'eau dans de petites embarcations faites d'un tronc d'arbre évidé. Ces embarcations, appelées *bidoek*, ont huit mètres de longueur sur quatre-vingts centimètres de largeur et vingt-sept centimètres de creux ; outre les deux indigènes qui la dirigent, chacune peut porter trois personnes et quelque bagage. Ce trajet, par les eaux calmes de la rivière, sous l'ombre des broussailles qui surplombent l'eau et dont la sombre frondaison se nuance peu à peu çà et là aux couleurs des jeunes feuilles rouges du cassier, est pour nous très agréable.

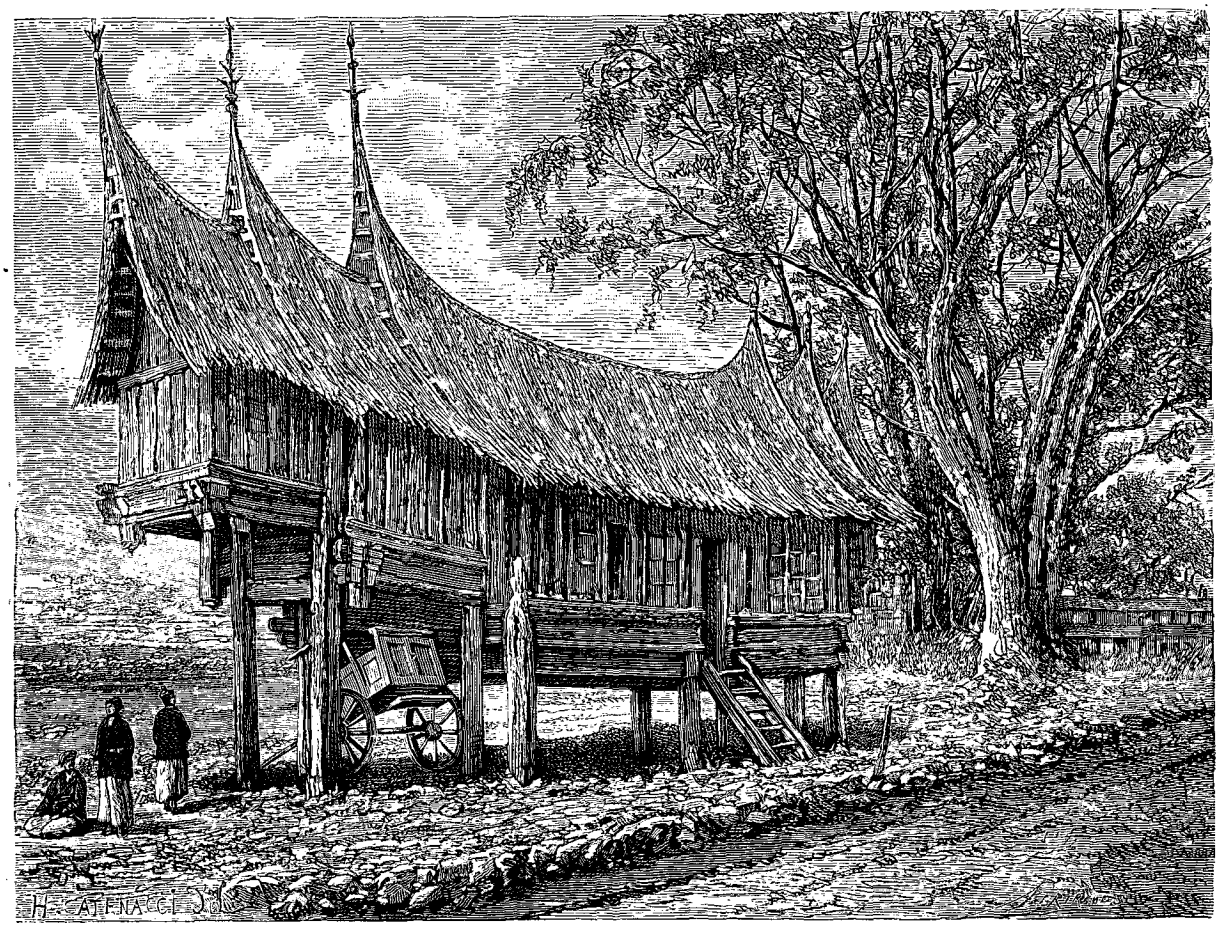
Vers dix heures, nous arrivons au Sipotar, qu'il nous faut remonter pour regagner Padang-Ilalang, où nous arrivâmes le lendemain matin. De là, par le même chemin, nous regagnâmes Silago.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques jours plus tard, le 26, nous voulûmes aller rendre visite à quelques tribus indépendantes des bords du Batang Hari. Après avoir longé à pied la rivière jusqu'à son débouché dans le Mamoen, nous prîmes cinq barques analogues à celles dont je viens de parler, mais un peu plus grandes, et nous descendîmes ce dernier cours d'eau. Nous passâmes la nuit à Kota-Baroe, le dernier village en deçà de la frontière; puis le lendemain, vers midi, nous atteignîmes l'endroit où le Mamoen se jette dans le Batang Hari, qui en cet endroit est déjà une rivière de plus de cent mètres de large; mais là nous sûmes par les indigènes envoyés en avant que Bagindo Ratoe, rajah de Sigoentoer, nous interdisait l'entrée de son territoire et menaçait même de nous repousser par la force.

Nous nous décidâmes donc à rester pendant cette journée et la nuit dans une maison située à l'embouchure, et, durant cette halte, nous eûmes la visite du rajah de Soengei-Kamboet, qui nous dit qu'il nous aiderait volontiers, mais qu'il n'osait pas le faire par crainte de son trop puissant voisin le rajah de Sigoentoer; il nous engagea même à retourner sur nos pas le plus tôt possible.

Le lendemain matin, j'étais occupé à prendre des



Le balei à Alahan pandjang (voy. p. 170). — Dessin de H. Catenacci.

photographies, lorsque nous reçûmes un message du même chef, qui nous prévenait que l'autre rajah, à la tête de deux cents hommes, s'avançait pour nous chasser, et qu'il n'était pas en son pouvoir de s'y opposer. Force nous fut, en conséquence, de repartir sur-le-champ. Remontant le Batang Hari, nous allâmes coucher dans le village presque abandonné de Loeboe-Oelang-Aliëng; le lendemain, nous poursuivîmes notre voyage jusqu'à l'embouchure du Sipotar, et nous côtoyâmes cette rivière jusqu'au Sibelaboe. Là, nous passâmes la nuit sous un hangar; après quoi, reprenant notre course en amont jusqu'à Padang-Ilalang, nous ralliâmes Silago par notre itinéraire précédent.

Ce fut vers la mi-juillet que nous quittâmes définitivement cette bourgade, pour transférer notre quartier général à Sidjoendjoeng. Nous fîmes, à partir de ce point, des excursions en divers sens afin de reconnaître la nature du sol entre les terrains houillers de l'Ombilin et le point où le Batang Hari reçoit le Pangéan, son affluent le plus septentrional, lequel a sa source dans le haut pays de Padang. Le but principal de ces recherches était de voir s'il était possible d'établir une communication par voie ferrée entre les houillères et le Batang Hari afin de faciliter le transport du charbon à la côte est. Ces explorations terminées, nous revînmes à Soepajang par diverses routes, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous diriger, de là, sur Alahan pandjang, où, le 8 août, nous nous trouvions de nouveau réunis.

Ce village est situé sur un haut plateau élevé de quinze cents à seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer; il est rare que la chaleur y soit intolérable, même au milieu de la journée. Comme il s'y trouvait en outre une habitation européenne, dont une petite partie seulement était occupée par le *koffiemantri*, employé indigène chargé de surveiller la culture du café, nous pensâmes que l'occasion était des plus favorables pour faire là une longue station afin de mettre en ordre nos notes sur les précédentes excursions et de nous reposer un peu de nos fatigues passées.

Cette route de Soepajang à Alahan pandjang offre des perspectives magnifiques. Lorsqu'on est en haut du col, on découvre à ses pieds toute la plaine.

Plus belle encore est la vue quand on passe par le village d'Alahan pandjang, et qu'après avoir franchi le pont de style malais jeté sur le Goemanti, rivière issue du Danau di Atas ou lac d'Alahan pandjang et encore peu importante en ce point, on remonte la chaîne de collines opposite. Vous apercevez d'un côté la partie sud du lac et les montagnes de Barisan,



Maison avec grenier à riz à Loeboe (voy. p. 170). — Dessin de Th. Weber.

hautes à cette place de plus de deux mille mètres; de l'autre, en vous retournant, vous dominez en bas le village avec ses jolies maisons, on peut même dire ses belles maisons, si l'on se place au point de vue de l'architecture malaise. Au sud-est s'élève la montagne qui sépare le Goemanti du Batang Hari. Jusqu'à une grande hauteur les versants en sont couverts d'herbes et d'ilalang (*imperata Königii*), tandis que la crête est ornée de bois. C'est le lieu de pacages des vaches et des buffles si nombreux dans la région; par malheur, ici encore, les tigres abondent et font de grands ravages parmi le bétail. Les vaches principalement leur offrent une proie facile; quant aux buffles, comme ils ont l'habitude, lorsqu'ils sentent l'approche d'un carnassier, de se réunir en troupe afin de résister à l'ennemi commun, c'est tout au plus si de temps à autre quelque individu isolé tombe aux griffes du rôdeur.

Un certain jour, à midi, nous apprîmes que sur un troupeau de quatorze jeunes vaches huit avaient été tuées par un tigre. Le propriétaire était venu au village, le matin à sept heures, pour faire des emplettes, et à son retour, à midi, il constatait l'affreux massacre. Nous-mêmes, à cette nouvelle, nous nous rendîmes sur le lieu du désastre. A une demi-heure de marche au plus du village, nous trouvâmes les bêtes gisant sur le sol, à cent pas environ les unes des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le maître de café et sa femme à Alahan pandjang, et le scribe de l'expédition (voy. p. 159 et 170.) — Dessin de Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres. Au premier aspect elles ne présentaient pas trace de blessure, mais un examen plus attentif nous fit voir que chacune d'elles portait à la partie postérieure du cou l'empreinte des griffes du carnivore, et, à la manière dont elles étaient espacées, il était facile de reconnaître que ces huit vaches épouvantées s'étaient enfuies dans la même direction, et que toutes, successivement, avaient été saisies et terrassées par derrière. Les six qui avaient échappé avaient dû probablement leur salut à ce qu'elles s'étaient sauvées d'un autre côté. Nous enterrâmes immédiatement sept des cadavres, et près du huitième, qui avait été un peu traîné et même entamé, on disposa deux fusils chargés. Comme un tigre ne dévore jamais sa proie sur place et qu'il l'entraîne toujours vers l'eau, il était facile de placer les fusils de manière à loger les balles dans la tête de l'animal lorsqu'il reviendrait prendre son butin pour achever de l'emporter au ruisseau le plus proche. Il faut croire, toutefois, que nous avions affaire à un vieux routier, car l'animal ne reparut point, si bien qu'au bout de quelques jours nous enterrâmes la huitième victime.

J'ai déjà dit plus haut quelques mots des maisons d'Alahan pandjang.

Dans chaque village d'une certaine importance, il y a ce que l'on appelle un *balei*. C'est une sorte de maison commune où les chefs s'assemblent pour parler des affaires du village et où les voyageurs de passage ont la faculté de se mettre à l'abri. Certaines habitations de ce genre sont, à Sumatra, très richement sculptées. Celle d'Alahan pandjang, quoique plus simple, offre cependant un bon type du genre. La même bourgade renferme encore d'autres demeures très belles, dont les sculptures, au point de vue strict de l'art, ne laissent pas que d'être grossières, mais produisent néanmoins, grâce à la diversité des couleurs, un effet qui ne manque pas d'agrément. Les magasins à riz qui se trouvent devant les maisons sont également ornées de sculptures, de même que le bâtiment du *taboe*, situé devant les habitations des notables. Ce dernier consiste en un hangar sous lequel est suspendu un tronc d'arbre creusé, recouvert d'une peau de chèvre et appelé *taboe*. Les jours de fête, de désastre ou autres analogues, on frappe de grands coups sur le taboe pour appeler les habitants, et le bruit sourd ainsi produit se fait entendre à très grande distance. Ajoutons qu'étant à Alahan pandjang j'eus l'occasion de prendre des photographies d'indigènes. J'eus l'occasion de photographier le maître du café et sa femme.

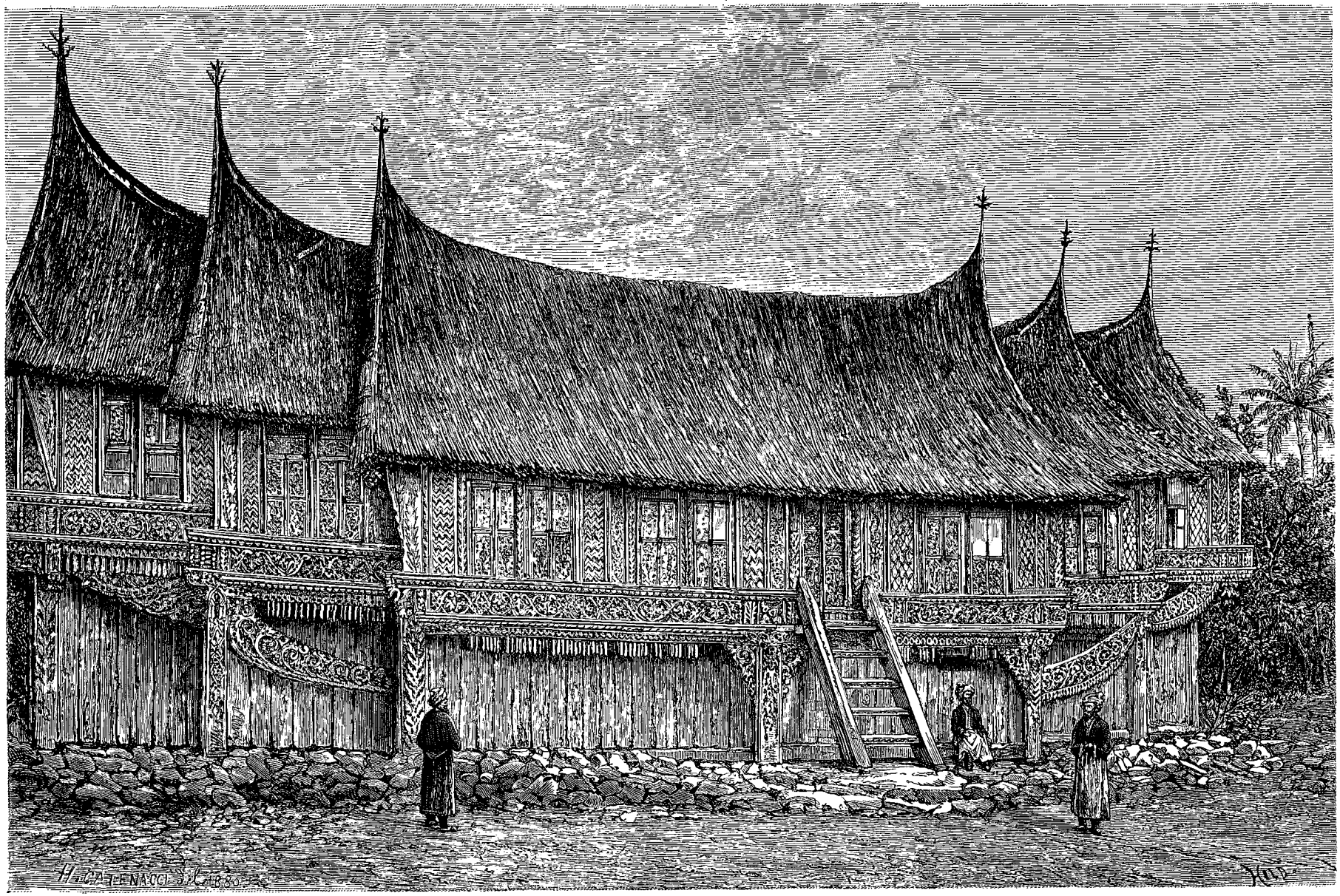
La première excursion que nous fîmes en dehors de ce village eut pour but de gravir le Goenoeng-Talang, volcan qui, par suite de son altitude de deux mille cinq cent quarante mètres, domine toutes les montagnes des environs.

Le 29 août, vers deux heures de l'après-midi, nous partîmes à cheval accompagnés de dix-huit coolies. Une marche de dix minutes de chemin dans la direction de l'ouest nous conduisit au faîte de la chaîne de collines qui entoure le plus étendu des quatre grands lacs du Talang, savoir : le Danau di Atas, qu'on découvre de là tout entier ainsi que le cône volcanique qui se dresse majestueusement à son arrière-plan. La route suit d'abord la crête de cette chaîne de collines; à gauche, on a la vue du lac, tandis qu'à droite on domine la plaine d'Alahan pandjang, et, au delà de ce village, l'ouverture de la spacieuse vallée du Goemanti. Le lac, de forme oblongue, présente des anses tantôt petites, tantôt grandes, avec des pointes de terre en saillie. Du côté opposé on aperçoit les pentes boisées des monts Barisan qui s'élèvent à pic; mais, vers le bassin, il n'y a en bordure que d'humbles coteaux recouverts d'herbes, d'ilalang et de fougères. Comme dans la direction du sud-est la chaîne qui sépare le lac de la source du Batang Hari est également basse, il en résulte qu'on découvre le thalweg de ce dernier cours d'eau ainsi que les puissants massifs qui l'enserrent, et, à l'horizon, le pic majestueux de Korintji. En continuant par le même chemin, nous atteignons enfin les hauteurs qui séparent le Danau di Atas du Danau di Bawah, autre lac situé un peu plus bas et le second des quatre en étendue. Là, tout est solitude; ce n'est qu'un désert dont la monotonie n'est interrompue que par la présence d'un ou deux *lapau*, nom qu'on donne aux auberges locales à l'usage des gens de passage. Tout à coup on aperçoit devant soi, ou plutôt au-dessous de soi, le Danau di Bawah, avec son enceinte de monts à pic et boisés; puis, droit en face, sur le côté nord, est une ouverture d'où s'échappe un courant fluvial : c'est la source du Batang Selajoe qui, prenant plus loin le nom de Batang Soemani, va se jeter dans le lac Singkarah. Par delà cette fissure apparaît dans le lointain le Goenoeng-Merapi.

Arrivés en bas, nous prenons la route qui longe le second lac, à une hauteur constante de soixante ou cent mètres au-dessus de son niveau, et vers quatre heures nous sommes à Pasar-Rebaa, localité située à mi-chemin dans le sens de la longueur du bassin. Là, nous nous installons dans un lapau, ou, pour mieux dire, nous prenons presque de force l'hôtellerie, dont le propriétaire ne voulait point tout d'abord nous recevoir.

Le lendemain matin, à sept heures, nous repartons pour gravir la montagne qui borde le lac sur son côté ouest, et, une heure après, nous voyons à nos pieds le troisième bassin, ou Danau di Talang. Celui-ci est beaucoup plus petit que les deux autres, qui diffèrent peu entre eux de grandeur; tout alentour sont des hauteurs bien boisées. L'ensemble morne et sombre est néanmoins d'un aspect imposant. Notre chemin en suit les rives sud et ouest et atteint, après une courte montée, une maisonnette dont les habitants vont nous servir de guides. A nos pieds se trouve ici le Danau Kété, la plus petite et la plus élevée des quatre coupes lacustres. Nous avons une vue superbe sur la cime du Talang.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une maison à Alahan pandjang. — Dessin de H. Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De là, par une marche lente et de plusieurs heures à travers des bois, nous gagnons un sentier; puis, suivant le lit d'un ruisseau à sec, nous débouchons, au bout d'une heure environ, sur un petit plateau au-dessus duquel s'élève le sommet proprement dit. A notre droite est le point culminant; juste en face de nous s'ouvrait une crevasse d'où s'échappent constamment des eaux et des vapeurs sulfureuses. A gauche, mais un peu plus bas, un emplacement, vu de loin, nous semble propice pour y installer notre gîte de nuit.

Trois quarts d'heure d'un trajet très pénible nous mènent effectivement à un endroit où il se trouve encore de l'eau et qui, par suite, nous paraît convenable pour la construction d'une cabane. Pendant que les coolies s'occupent de ce travail, je mange un morceau et je vais explorer le sommet, qui est de trois cents mètres encore plus élevé. Nos guides n'ayant jamais fait l'ascension de ce côté, j'avance un peu au hasard, bien que les fougères qui s'élèvent à deux hauteurs d'homme rendent la tentative des plus hasardeuses. Toutefois, après une heure et demie de marche pénible, je touche le sommet. Comme j'arrivais, la vue était encore assez belle; mais bientôt tout fut plongé dans le brouillard et je dus regagner en hâte le campement. Le froid avait tellement démoralisé nos coolies qu'il n'y avait guère à compter sur eux. Force nous fut de ramasser nous-mêmes du bois mort pour faire un bon feu, qui nous permit de passer agréablement la soirée tout en conversant.

Le lendemain matin, à six heures, nous reprîmes le chemin du sommet, en suivant le sentier de la crevasse par laquelle la veille au soir on était descendu. Ce sentier est tout parsemé de roches détachées, fort à pic, et en plus d'un endroit nous fûmes contraints de monter à genoux et sur nos mains, bien qu'à chaque instant les vapeurs brûlantes qui s'échappaient du sol nous obligeassent de nous relever. Le temps nous fut très défavorable : un voile de brouillards et de nuages ne cessa de nous envelopper de toutes parts.

Tout en grelottant de froid, nous attendîmes sur la cime l'arrivée de nos coolies, qui finirent par nous apporter du café, quelques aliments, et nous firent du feu. Le soleil alors perça quelque peu, mais la perspective n'y gagna rien.

A trois heures, comme il commençait à pleuvoir, nous regagnâmes la cabane. Ayant eu beaucoup à souffrir du froid la nuit précédente, nous apportâmes quelques améliorations à l'aménagement de notre hutte. Sauf une petite ouverture ménagée en guise de porte, tout le reste fut couvert de branchages et de feuilles aussi serrés que possible. Avec assez de difficulté nous décidâmes quatre coolies à nous aider dans ce travail, et à titre de récompense il leur fut permis de coucher à l'intérieur, car, entre temps, M. Snelleman étant retourné à Alahan pandjang, nous disposions d'un peu plus d'espace.

Malgré tout, au milieu de la nuit je fus éveillé par une sensation désagréable. Il pleuvait à verse, juste au-dessus de moi; dans la toiture se trouvait une fente, et par suite ma couche était inondée. Alors, en regardant autour de moi, je m'aperçus que la cabane hébergeait dix coolies au lieu des quatre ayant droit d'asile : tous d'ailleurs tremblaient de froid. Que pouvais-je faire ? Rien absolument. Je m'enroulai de mon mieux dans ma couverture de laine et je me mis en quête de la place la plus sèche. Quand le jour se fit, la situation ne s'était pas améliorée. La montagne était enveloppée d'épais nuages et le temps était froid et désagréable. Vers huit heures et demie, cependant, une éclaircie se fit, et je me hâtai de gagner le sommet.

Cette journée nous fut plus propice que la précédente, car, bien qu'à aucun moment on ne pût découvrir l'horizon tout entier, chaque portion du relief se dégagea à son tour de la brume, et j'eus ainsi la chance de pouvoir jouir, d'une façon à peu près complète, du splendide panorama qu'on a du Talang. Cette perspective, qui pour nous n'était faite que de pièces et de morceaux, doit être vraiment de toute beauté par un temps parfaitement clair. Quoique mes yeux n'aient pas pu l'embrasser d'ensemble, je veux essayer d'en reconstruire l'image.

Dès qu'on touche le sommet, on aperçoit tout d'abord un amas confus de montagnes sauvages s'étendant à perte de vue, des vallées, des lacs, puis la mer avec ses îles, celle-ci toutefois assez peu distincte au premier coup d'œil. Bientôt cependant la vue se repose sur les trois lacs Danau di Atas, Danau di Bawah et Danau di Talang. A l'extrémité du premier s'ouvrent deux vallées, à gauche celle de Goemanti, à droite celle du Batang Hari, cette dernière fermée par le pic de Korintji, montagne qui semble émerger des nuages. De ce même côté le pic confine aux sommets des monts Barisan, qui ne sont pas non plus à dédaigner; et plus à droite, près de Painan, on discerne l'océan avec son archipel rocheux et les côtes escarpées qui s'élèvent de son sein. Plus à droite encore, on découvre Padang avec l'Apenberg projeté dans la mer et les îles qui sont en avant de la rade. Devant soi, entre le point où l'on est et la capitale, on voit les sommets des monts Barisan, derrière lesquels s'étend la plaine de Padang. Dans le lointain, en arrière de Padang et de Painan, apparaissent les îles de Batoe, Mentaweh et Pageh. Si de Padang on laisse son regard se porter de plus en plus vers la droite, on retrouve la chaîne des Barisan, terminée là par le Singalang, tandis qu'en arrière se montre l'Ophir qui s'avance au loin dans les flots. Si l'on cherche toujours dans la même direction, on voit la plaine de Solok qui entre à son tour dans la perspective avec les villages situés au pied du Talang, au milieu d'une frondaison de trembles et d'arbres fruitiers dont la sombre verdure se détache vivement sur le vert jaunâtre des champs de riz.

La plaine finit au lac Singkarah, et derrière cette belle nappe d'eau, un peu à droite du Singalang, on voit s'élever le Merapi, et, plus à droite, le Sago, facile à

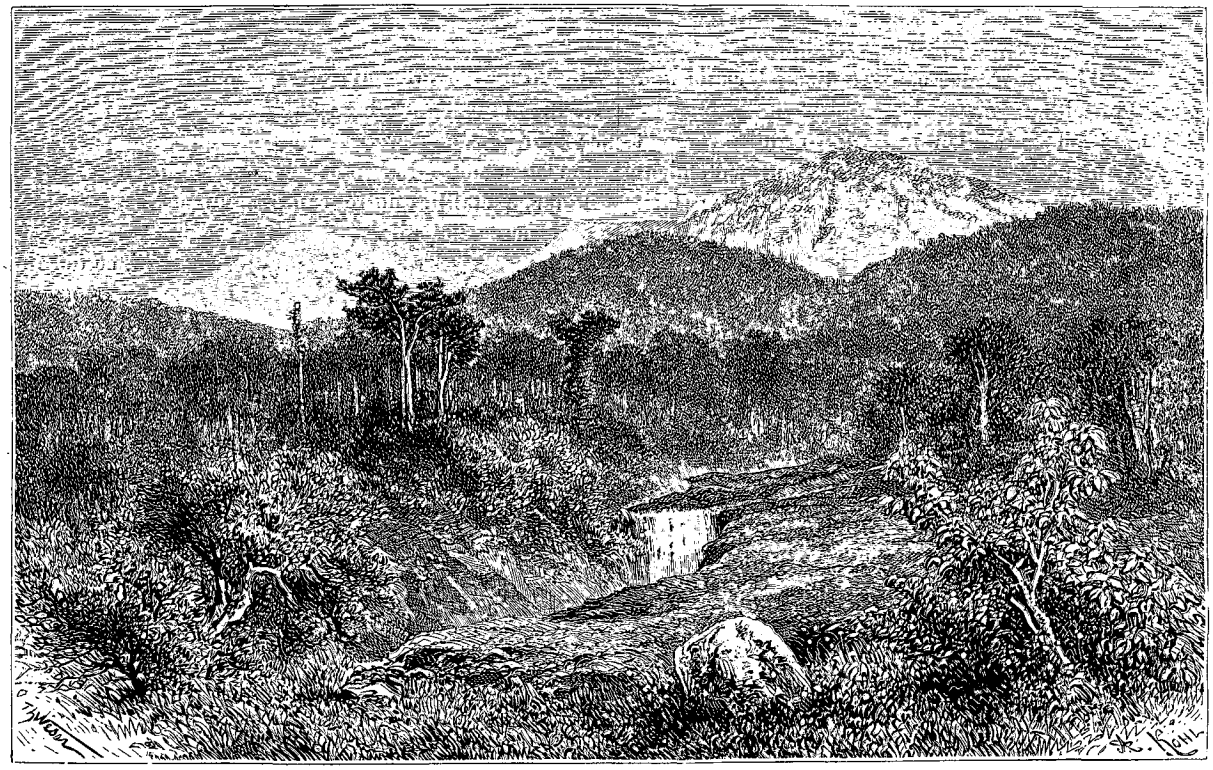
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconnaître. Entre ces deux colosses s'estompent dans le lointain les montagnes de Bondjol et de Rau.

En avant du Sago s'étendent les sommités de grès, de hauteur médiocre, mais escarpées, presque inaccessibles, entre lesquelles se trouvent les riches gisements de houille. Tout près de là on distingue aisément les roches calcaires de Boekit-Poetoes et de Boekit-Benting, en avant desquels se déploient les plaines fertiles et couvertes de sawahs de Soepajang et de Siroekam. Toujours vers la droite, les regards se heurtent aux montagnes qui forment la ligne de partage des eaux entre le Batang Hari et la rivière de Kocantan, muraille gigantesque quand on se trouve devant elle et qu'on veut la franchir, mais pour laquelle, de cette hauteur, on n'a que dédain.

Pour peu que l'on se livre à son imagination, en arrière de ces reliefs on découvre les districts indépendants, la côte orientale et la mer; après quoi, on n'a plus qu'à ramener rapidement son regard sur des objets plus rapprochés, sur ces trois lacs qui, les premiers, ont attiré l'attention, et qui ne cessent de la captiver de plus en plus par les attraits d'une perspective dont le charme est encore rehaussé par sa diversité surprenante.

Assurément, du Talang on n'a pas une grandiose contemplation de cimes couronnées de neiges, comme on l'a du Pizzo central, ou du Faulhorn et d'autres sommités de la Suisse. Mais en revanche on y jouit



Le sommet du Talang. — Dessin de Th. Weber.

d'un avantage relativement considérable : c'est de tout dominer sans que les objets se perdent dans l'immensité, comme il arrive, par exemple, sur le Brocken. A ce point de vue, le panorama du Talang peut supporter la comparaison avec tous ceux qu'on découvre de quelque *signal* helvétique que ce soit.

Le 1er septembre, vers midi environ, nous nous mîmes en route pour retourner à Alahan pandjang. Désirant, si faire se pouvait, tuer quelques-uns de ces canards qui hantent les rives du Danau Kété, et qui probablement, à cette heure, devaient s'y ébattre sans penser à mal, nous prîmes la direction de ce bassin, escortés d'un coolie porteur des fusils. Arrivés près de la maison, nous laissâmes là notre coolie qui avait la fièvre, et nous nous mîmes à la recherche de notre guide du Talang pour qu'il nous montrât le chemin du lac.

Un sentier de buffle très mal frayé, où il fallait marcher tout courbé, nous mena sur la rive. Une cinquantaine de canards sauvages, à peu près semblables à ceux de nos pays, tiraient leur coupe bien paisiblement. Après en avoir tué un certain nombre, dont deux seulement, grâce à notre guide, nous restèrent comme prise, nous repartîmes, van Hasselt et moi, pour descendre la montagne.

A cinq heures nous arrivions très fatigués à Pasar-Rebaa, non sans avoir chemin faisant accru notre butin de deux serpents que nous portions dans nos canons de fusil. Là nous trouvâmes nos chevaux, qui nous ramenèrent à Alahan pandjang aussi prompte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment que le permettait le mauvais état de la route.

J'utilisais mon séjour dans ce village pour faire encore plusieurs excursions, soit seul, soit en compagnie de van Hasselt. C'est ainsi que je visitai la belle vallée du Goemanti dans toute sa partie habitée, et traversai les monts sauvages et déserts qui séparent cette rivière du Sikia. Deux fois aussi je franchis la montagne du Milieu, en suivant sous bois des sentiers difficiles, qui vont d'Alahan pandjang à Ringkiang-Loeloes, et de Talang berboenga, sur le Goemanti, à Sabit-Ajer, et qui escaladent le relief à dix-huit cents et deux mille mètres d'altitude.

Je parcourus également la route qui contourne au sud le Danau di Atas, et de là je gravis les monts Barisan, à la recherche des sources du Batang Hari; arrivé de l'autre côté, je descendis dans la luxuriante vallée, toute couverte de plantations de café, où coule le Batang Bajang dont les eaux vont se jeter à la mer sur la côte occidentale.

J'explorai en outre les montagnes qui prennent naissance près d'Alahan pandjang et qui s'étendent vers le sud-est entre le Goemanti et le Batang Hari.

Bref, je fis toutes les excursions susceptibles d'ajouter à mes connaissances géologiques et topographiques, en jouissant du même coup des splendides aspects empreints d'une sauvagerie solitaire que ces belles régions tourmentées offrent de toutes parts aux regards. L'espace me manque ici pour raconter toutes ces pérégrinations avec leurs fatigues, leurs privations et par-dessus tout leurs jouissances; mais peut-être, après tout, n'y a-t-il pas lieu de trop le regretter, car, malgré l'infinie variété des détails, les descriptions de sites et incidents de route risquent au demeurant de former un tableau de teinte unicolore.

Nos affaires achevées à Alahan pandjang, nous pliâmes bagage et prîmes nos dispositions pour faire transporter nos paquets, partie par nos coolies, partie par un *pedati*, char à deux roues attelé d'un buffle, jusqu'à Mocara-Laboe, village situé dans le sud-est, et relié à la localité que nous quittions par un bon chemin de soixante kilomètres de longueur. Pour nous, accompagnés d'une dizaine de nos hommes, nous choisîmes un autre itinéraire moins aisé, afin de visiter au passage quelques mines d'or.

Le 30 septembre, à quatre heures de l'après-midi, tout était prêt et nous pouvions nous mettre en route. Suivant le cours du Goemanti, nous descendîmes une profonde vallée remplie de sawahs et de villages, et nous atteignîmes ce même jour Talang berboenga, où nous nous installâmes pour la nuit dans une *negrihuis*[1] à peine terminée. Ce village différait beaucoup d'aspect de ceux que j'avais jusqu'alors visités; au lieu d'être comme les autres bâti sans ordre et sans symétrie, il était formé de trois chaussées droites et parallèles, réunies par des ruelles transversales. Les maisons avaient de loin fort bonne mine, mais elles étaient en réalité très mal entretenues et menaçaient ruine.

Le lendemain matin nous repartions à cheval par la vallée jusqu'à Barong-Barong rendah, où se trouve un magasin de cafés, ce qui fait que la voie jusque-là est praticable aux chariots à buffles. Franchissant ensuite une petite chaîne de collines, nous gagnâmes le Soengei Aboe, affluent du Goemanti, et, longeant ce cours d'eau en aval, nous arrivâmes au village de même nom, où nous couchâmes. Comme à partir de ce point nous allions entrer dans des régions tout à fait sauvages, nous y fîmes une halte de vingt-quatre heures afin de nous procurer un guide, et nous renvoyâmes les chevaux à Alahan pandjang, pour que de là on les conduisît à Mocara-Laboe.

Le 3 octobre seulement, nous reprenions notre course après avoir traversé des forêts séculaires, franchi divers affluents du Goemanti et escaladé les chaînes de séparation des vallées; nous dûmes pour ce jour-là renoncer à l'espoir d'atteindre les habitations des mineurs de Soengei-Begojoh, et nous résigner à établir notre campement près du Soengei Tabè nan pandjang.

La nuit tombait quand nous parvînmes à ce dernier endroit, où notre guide nous rejoignit bientôt avec Djemain pour nous aider à construire notre hutte.

La faim commençait à se faire impérieusement sentir, et nos coolies étaient encore loin; par bonheur, nous avions apporté une poule, que nous fîmes rôtir sur des bâtons, au-dessus du brasier, et qui fut dévorée sans sel ni épices avec le plus grand appétit. Nos porteurs arrivèrent fort tard, encore en manquait-il deux que par parenthèse nous ne revîmes jamais; disons, pour l'excuse de ces gens, que le trajet était vraiment long et des plus pénibles.

En trois heures, le lendemain, nous atteignîmes le hameau des mineurs, et, continuant de là notre marche en avant, nous poussâmes jusqu'à la maison des chercheurs d'or de Soengei-Pentoewan.

De toutes parts, sur notre chemin, apparaissaient les traces bien distinctes d'anciennes exploitations minières. Ce n'étaient que monticules aux formes régulières faits de levées de terres artificielles, que dépressions visiblement creusées de la main des hommes; de plus, la présence d'arbres fruitiers indiquait parfaitement qu'en ces lieux il y avait eu jadis une bourgade florissante. Si le mouvement du travail y a perdu son activité primitive, cela tient sans doute à ce que les dépôts de cailloux aurifères, aussi loin que l'on peut les atteindre, ont été déjà complètement explorés.

Le sentier que nous avions suivi jusqu'alors était bon, comparativement à celui que nous allions prendre; c'était en effet le chemin que fréquentent d'une manière assidue les habitants de la maison des chercheurs d'or quand ils vont se procurer à Soengei-Aboe les divers objets dont ils ont besoin, ou qu'ils y portent l'or qu'ils ont recueilli; l'autre, au contraire, qui

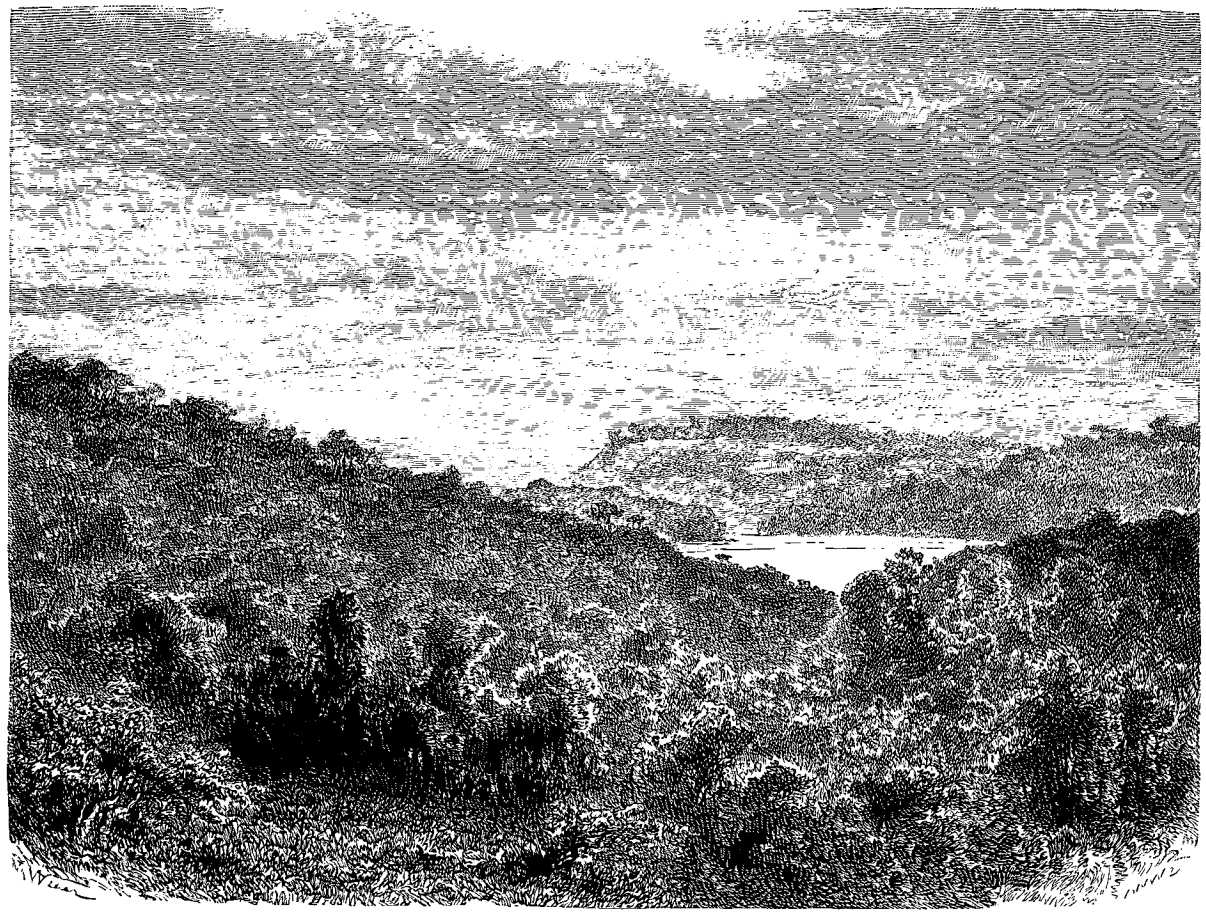
1. Voy. ci-dessus, p. 164

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aboutit à Moeara-Laboe, n'avait peut-être pas servi depuis vingt ans.

Notre étape du troisième jour fut courte, mais pénible. Nous montâmes à pic jusqu'au faîte de la chaîne, et nous descendîmes également à pic de l'autre côté, jusqu'au Soengei Sapei. Là s'offrit à nous un site pittoresque, juste au-dessous d'une petite cascade qui avait formé un joli bassin, dans lequel nous prîmes un bain délicieux. Aussi nous décidâmes-nous à rester en ce lieu toute la journée. En peu d'instants un appentis se trouva établi sur quatre poteaux. Table, lit de camp, pliants, tout fut promptement installé, moyennant quoi nous eûmes gîte à souhait. Il ne nous restait d'ailleurs que peu de chemin à faire pour atteindre le lendemain notre campement de nuit sur les bords du Soengei Doerian.

Partis le cinquième jour pour avancer par un sol moins accidenté, nous ne tardâmes pas à arriver à un bois de bambous où une troupe d'éléphants devait avoir élu domicile. Sur un énorme foncement du sol, on voyait l'empreinte du pied d'un de ces pachydermes ; plus loin était une mare où la bande folâtre avait dû se donner les délices d'un bain de vase ; un arbre où s'était frotté un de ces animaux était encore tout souillé de boue humide à une hauteur excédant la taille humaine, et prouvait qu'il n'y avait pas longtemps que la troupe avait détalé.



Le Danau du Talang (voy. p. 172). — Dessin de Th. Weber.

Nous continuions de cheminer, van Hasselt et moi formant l'arrière-garde, quand soudain nous vîmes rebrousser vers nous le guide et les coolies. Nous sûmes aussitôt que le guide venait de suivre à l'instant une fausse sente d'éléphants et avait éventé le troupeau ; bien mieux, il avait vu en personne une des bêtes. Notez que ce chemin-là était le bon, et que la peur seule des préoccupants avait décidé l'homme à battre en retraite.

Après avoir marché pendant quelque temps avec beaucoup d'incertitude, tantôt par un sentier, tantôt par un autre, nous arrivâmes à une crête escarpée de la rive gauche du Batang Hari, et, celle-ci une fois gravie, nous entendîmes le grondement de la rivière qui écumait à nos pieds. Tandis que le guide allait de tous côtés, ne sachant trop par où s'engager, je finis, dans mon ardeur pour reconnaître le terrain, par me trouver, sans m'en être aperçu, subitement séparé de mes compagnons.

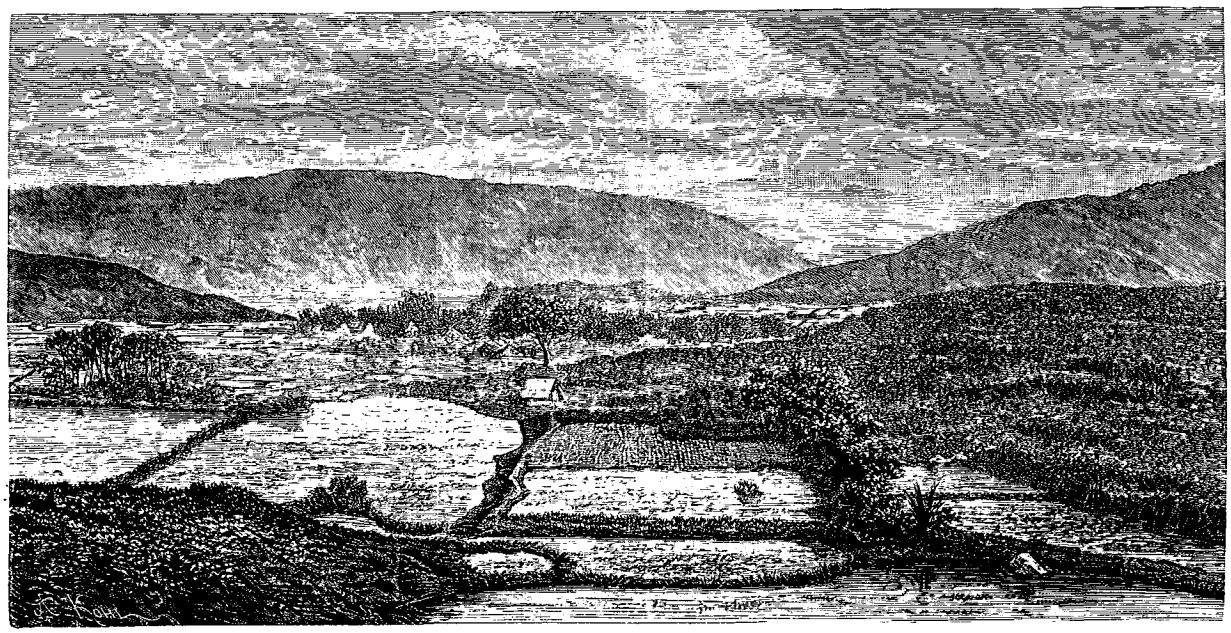
Peu d'instants auparavant j'avais entendu le bruit de leurs coups de hache, mais les quelques minutes que j'avais employées à percer les broussailles dans la direction où les coups résonnaient avaient suffi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par accroître si bien l'écart entre moi et la caravane, que nul n'entendit mon appel. J'eus beau me démener, toutes mes tentatives pour retrouver la voie suivie par la troupe restèrent infructueuses. Alors, assuré que tôt ou tard notre petite troupe devait traverser le Batang Hari, je pris le parti de descendre le plus vite possible du côté de la rivière, dans l'espoir qu'une fois là, en remontant en amont, j'arriverais à rallier mes compagnons de route.

Une dégringolade le long de roches presque verticales me mit en vingt minutes sur la berge. Quoique les eaux fussent très basses, le chemin en bordure n'était pas commode. Il me fallait tantôt escalader des blocs gigantesques, tantôt plonger à mi-jambe dans le fleuve. Parfois les rochers de la rive présentaient de tels escarpements, et le chenal voisin était si profond, que j'étais obligé de remonter tout en haut afin de trouver une place pour y poser mon pied. A la fin je me décidai à passer sur le bord opposé, mais je n'en fus pas plus avancé pour cela. Là encore les obstacles se multipliaient, de sorte que je n'eus d'autre ressource que de gravir la colline, tant et si bien qu'à force de monter je rencontrai la crête d'un contrefort que je me mis à suivre.

Me voilà donc derechef cheminant en amont, puis, pour compléter mon mouvement de navette, cherchant à retraverser la rivière; mais un gué insidieux me conduisit inopinément à une dépression si pro-



Vallée du Goemanti (voy. p. 172). — Dessin de A. de Bar.

fonde que l'eau m'arriva jusqu'aux aisselles. Heureusement qu'à proximité émergeait un gros bloc sur lequel je me hissai. Là je retirai mon paletot, j'enveloppai dedans mes instruments et mon calepin de notes; puis, laissant le tout sur la pierre, je me remis à l'eau, pour aller à la recherche d'un passage plus guéable. Dans cette tentative je perdis pied, et je dérivai de si belle façon que je ne pus atteindre la rive opposée qu'un peu en aval.

Cette fois, du moins, j'étais bien du côté où je voulais être, mais le malheur était que mon paletot et mes instruments étaient demeurés au milieu de la rivière. De nouveau donc, je remontai le courant jusqu'à ce que j'eusse trouvé un endroit où il y avait possibilité de passer en me maintenant juste la tête hors de l'eau : moyennant quoi je réussis à regagner le bloc de pierre et à rentrer en possession de mon bien.

Après avoir surmonté encore diverses difficultés du même genre, j'arrivai à une cascade ou plutôt à une suite de cascades séparées par de grands bassins profondément creusés dans le roc et dans lesquels de gros poissons noirs prenaient leurs ébats.

L'ensemble du paysage était magnifique. Droit en face de l'une des cascades, je grimpai sur un bloc de rocher de trois mètres de hauteur, et, reposant mes yeux sur le limpide cristal des eaux qui coulaient à mes pieds, je me mis à réfléchir à ma situation.

D. D. Veth.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation du contrôleur à Moeara-Laboe (voy. p. 178). — Dessin de A. de Bar.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Il ne me fallut pas longtemps pour demeurer convaincu que toute nouvelle tentative pour rejoindre mes compagnons n'aurait pas plus de succès. En conséquence je pris la résolution d'abandonner la rivière et de tâcher, à l'aide de ma boussole, d'atteindre Moeara-Laboe dans la direction du sud-ouest, ou, dans tous les cas, la vallée du Soengei Pagoe.

J'avançai en amont jusqu'à ce que j'eusse trouvé un gué à franchir; puis, une fois sur l'autre rive, je grimpai le long de murs de rochers à pic où je pouvais à peine poser mes pieds, et où j'étais obligé souvent d'avoir recours aux lianes et aux racines entrelacées pour ne pas tomber.

Continuant à marcher toujours dans la même direction, je redescendis bientôt de l'autre côté et je rencontrai un affluent du Batang Hari, nommé Kajoe-Pinti; comme il s'écartait de ma voie, je remontai son cours, tantôt en usant d'un sentier d'éléphant parallèle à la rivière, tantôt en passant par le lit fluvial, avec de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Quand le temps fut devenu trop sombre pour que je pusse continuer ma route, je fis halte sur une grosse pierre du rivage, et je m'y dressai un lit au moyen de quelques bâtons et de feuilles. Ce fut une bien triste nuit que celle que je passai là.

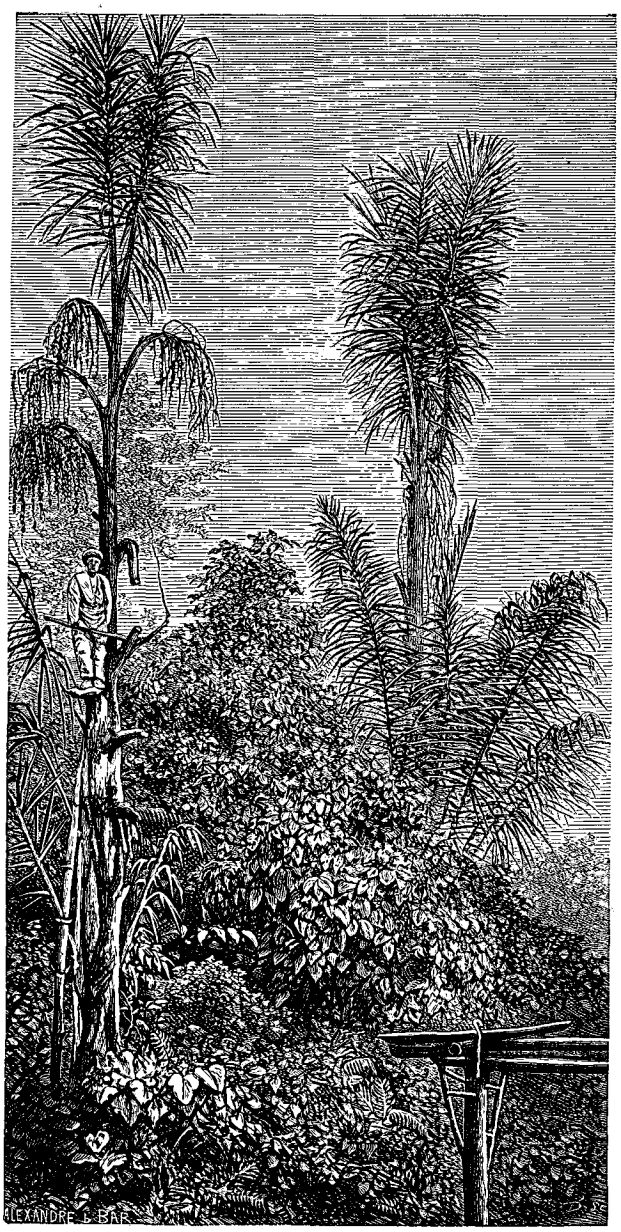
Impossible presque de fermer l'œil; malgré moi, mon imagination évoquait toutes sortes de tableaux effrayants. Notez que je n'avais pas la moindre arme et que je n'avais pris aucune nourriture depuis longtemps. Je fus toutefois un peu diverti par l'éclairage fantastique que répandaient dans le bois des millions de mouches phosphorescentes, et je m'amusai fort des airs d'étonnement d'un grand oiseau noir que j'aperçus posé près de moi aux premières lueurs de l'aurore.

A cinq heures et demie, je vis enfin se clore cette horrible nuit. Pendant une heure et demie encore je suivis la rivière; mais lorsqu'il me fallut changer de direction, je dus escalader derechef la montagne entre

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux riviérettes vassales. Après cela, je fus obligé de descendre à pic le long d'un versant couvert d'herbes drues, traversées d'un nouveau cours d'eau, puis de grimper également à pic de l'autre côté, en dépit des broussailles, rotins et lianes qui formaient un réseau presque impénétrable. Le pantalon en lambeaux, le visage, les mains, les jambes déchirés par les épines, j'arrivai en haut tout harassé; quelques minutes de repos suffirent toutefois à me remettre sur pied. Je suivis quelque temps la crête de la montagne jusqu'à ce que, au bout d'une demi-heure, j'eusse trouvé un endroit propice pour descendre. Malheureusement, la végétation était telle à cette place qu'il était presque impossible de percer le fourré : force me fut donc de chercher un affluent pour le suivre. Mais sur ce point même la descente était loin d'être aisée. Ici c'était un éboulement de terrain qui m'obligeait à louvoyer péniblement entre les arbres et les énormes troncs de bambous que le glissement du sol avait entraînés; là c'était l'eau qui coulait le long d'une muraille de rocher de plusieurs mètres de hauteur et presque verticale; mon pied se dérobait sous moi et je tombai tout près d'un gros reptile noir qui, fort heureusement plus effrayé que moi, s'empressa de détaler. Enfin à trois heures et demie la pente s'adoucit, les bois disparurent et furent remplacés par des broussailles et des roseaux coupés de sentiers qui s'entre-croisaient; encore dix minutes de marche et j'atteignis la vallée du Seliti, ou vallée de Soengei-Pagoe. Je laisse à penser si, fatigués de la vue de tant de sombres futaies, mes yeux contemplèrent avec ravissement la jolie plaine où la rivière, semblable à un serpent, déroulait ses replis argentés!



Palmiers à Moeara-Laboe. — Dessin de A. de Bar.

Cinq minutes après je traversais le Seliti; après dix autres minutes j'étais sur la grande route qui va d'Alahan pandjang à Moeara-Laboe, à neuf kilomètres environ de ce dernier village, et vers six heures j'entrai à Moeara-Laboe, où je recevais du contrôleur Welsinck l'accueil le plus hospitalier, et, mangeant et buvant, j'effaçais toute trace des privations que je venais de subir. Oh! le délicieux repas, après un jeûne de trente-six heures! Vous décrire cette jouissance ne m'est point chose possible.

Le lendemain matin on envoya à la recherche de mes compagnons des naturels chargés de leur indiquer le bon chemin et de les rassurer sur mon sort. J'employai de mon côté la journée à lever le plan des environs de Moeara-Laboe.

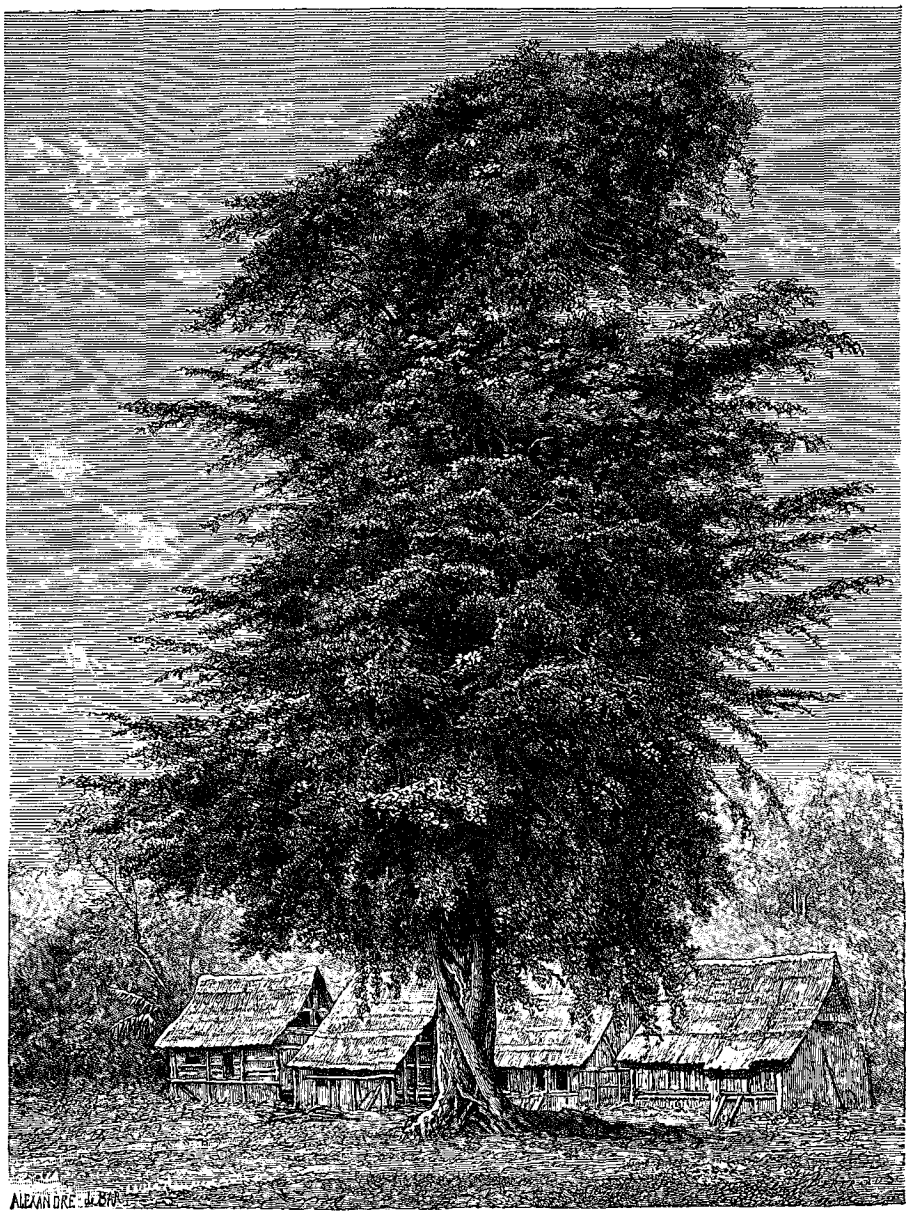
Parallèlement aux monts Barisan, chaîne qui s'étend sur toute la longueur de Sumatra, court une vallée longitudinale, fermée au sud-est par le pic de Korintji, le relief le plus élevé de l'île. La partie nord en est arrosée par le Batang Seliti qui coule vers le sud-est, la partie sud par le Batang Pelaké et le Batang Bangko qui descend vers le nord-ouest, en finissant par se réunir; au point le plus large de la dépression, ces deux derniers déversent leurs eaux dans le Seliti, lequel, incliné vers l'est, se fraye un passage étroit à travers les montagnes. Près du confluent se trouve Moeara-Laboe, village de fraîche date, tandis que sur l'autre rive du Bangko, et juste en face du kampong, est situé le village bien plus ancien de Kota-Baroe.

Moeara-Laboe se compose de l'habitation du contrôleur, des demeures de quelques autres employés, d'un magasin à cafés et d'un petit nombre de maisons d'indigènes. Celles-ci sont groupées autour d'un terre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plein gazonné, au milieu duquel se trouvent des palmiers et un arbre formé de deux arbres d'essence différente, un *langsano* et un *waringin*, adhérents l'un à l'autre, et dont les feuilles, très dissemblables, s'entremêlent d'une façon des plus curieuses.

Le surlendemain de mon arrivée à Moeara-Laboe était un jour de fête solennelle ; on célébrait l'expiration du grand jeûne du mois de Ramadan, et ce jour-là pour les indigènes marque le renouvellement de l'année. Presque toute la population des villages environnants était venue présenter ses respects au contrôleur. Plus de six cents femmes, dans leurs plus beaux atours et avec des ornements d'or, apportaient leurs dons, consistant en un gâteau quelconque, en



Arbre remarquable à Moeara-Laboe. — Dessin de A. de Bar.

deux poignées de riz ou autres objets analogues, et recevaient en échange un petit cadeau. C'était un spectacle plein de variété et de charme. Vers deux heures tout ce monde s'en alla, et les chefs restèrent seuls pour dîner avec le contrôleur. Quand tout fut terminé, survinrent van Hasselt et Snelleman, de sorte que cette journée fut pour nous aussi une véritable fête.

Leurs aventures pendant le temps de ma séparation d'avec eux méritent un court récit.

Dès qu'ils s'étaient aperçus de ma disparition, ils avaient envoyé des hommes s'enquérir de moi, et le guide, de son côté, s'était mis en devoir de découvrir un sentier vers trois heures et demie ; chacun s'en revint bredouille de sa recherche. Alors on se décida à descendre vers le Batang Hari, qu'on n'atteignit qu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prix de beaucoup de difficultés. De là on envoya de nouveau quelques hommes; mais, à huit heures, la seconde patrouille de chercheurs reparut sans rapporter aucune bonne nouvelle, ayant perdu mes traces dans l'obscurité.

La caravane passa toute la journée du 8 octobre sur les bords du Batang Hari afin de permettre encore au guide de reconnaître la voie. En même temps le chef des coolies, avec six hommes pourvus de tout le nécessaire, fut chargé de rechercher mes traces avec l'ordre, s'il ne les trouvait pas, de remonter le Batang Hari jusqu'à Soerian. Le guide n'ayant pas plus réussi ce jour-là que les autres à trouver le chemin, van Hasselt et Snelleman résolurent d'essayer le lendemain de gagner Moeara-Laboe avec l'aide de la boussole : notez qu'au moment où ils prenaient cette résolution j'étais déjà bel et bien dans ce village, en disposition de me reposer de mes fatigues.

Le soir même tout fut préparé pour la marche en avant. Les objets dont provisoirement on n'avait que faire furent empaquetés, placés sous les racines d'un grand arbre, hors de l'atteinte d'une crue des eaux, et recouverts d'une toile à voile : moyennant quoi les coolies, allégés d'autant, pouvaient se relayer comme porteurs et marcher d'un pas plus accéléré. Toute la nuit, malheureusement, il plut à verse, de sorte qu'au matin du départ tout était mouillé, circonstance qui, jointe à un brouillard très intense, n'était pas de nature à relever le courage de nos voyageurs. On se dépêcha néanmoins le plus qu'on put. Le courant, très violent, fut franchi à l'aide d'un rotin tendu d'une rive à l'autre et sur lequel il fallait s'appuyer pour rester debout; une fois au bord opposé, on se mit à gravir le flanc escarpé de la montagne, et, à travers mille difficultés, on arriva le soir à une petite rivière qu'on longea jusqu'à une grotte découverte par le guide. Cette rivière était le Kajoe-Pinti; en la remontant on trouve un affluent, le Soengei Langsè, puis le sentier d'escalade de la montagne. Certaine désormais d'atteindre Moeara-Laboe le lendemain, la compagnie passa la nuit dans la caverne. Le jour suivant, 10 octobre, ce qui restait de vivres fut partagé entre les coolies : chacun d'eux eut deux pommes de terre ! En une heure et demie on eut gagné le Soengei Langsè, et déjà on commençait à suivre ce cours d'eau en amont, quand la colonne s'arrêta soudain. Devant elle, sur le chemin même, un groupe venait d'apparaître. C'était le chef de Pasir-Talang qui, dépêché de Moeara-Laboe avec quelques hommes pour aller au-devant des voyageurs, avait eu la chance de réussir dans sa mission. Les nouveaux arrivants purent tranquilliser MM. van Hasselt et Snelleman en leur apprenant que, depuis le 8, j'étais moi-même à Moeara-Laboe.

Après que tout le riz apporté par eux eut été cuit, distribué entre les coolies et mangé, on se remit en marche avec deux fois plus d'ardeur. Pendant une couple d'heures encore on côtoya le Soengei Langsè; puis, par une rampe à pic, on gravit la montagne, dont on n'eut plus ensuite qu'à suivre la crête pour descendre vers le Seliti par la croupe d'un contrefort escarpé. A deux heures, on était sur la grand'route, et, à quatre, en vue de Moeara-Laboe.

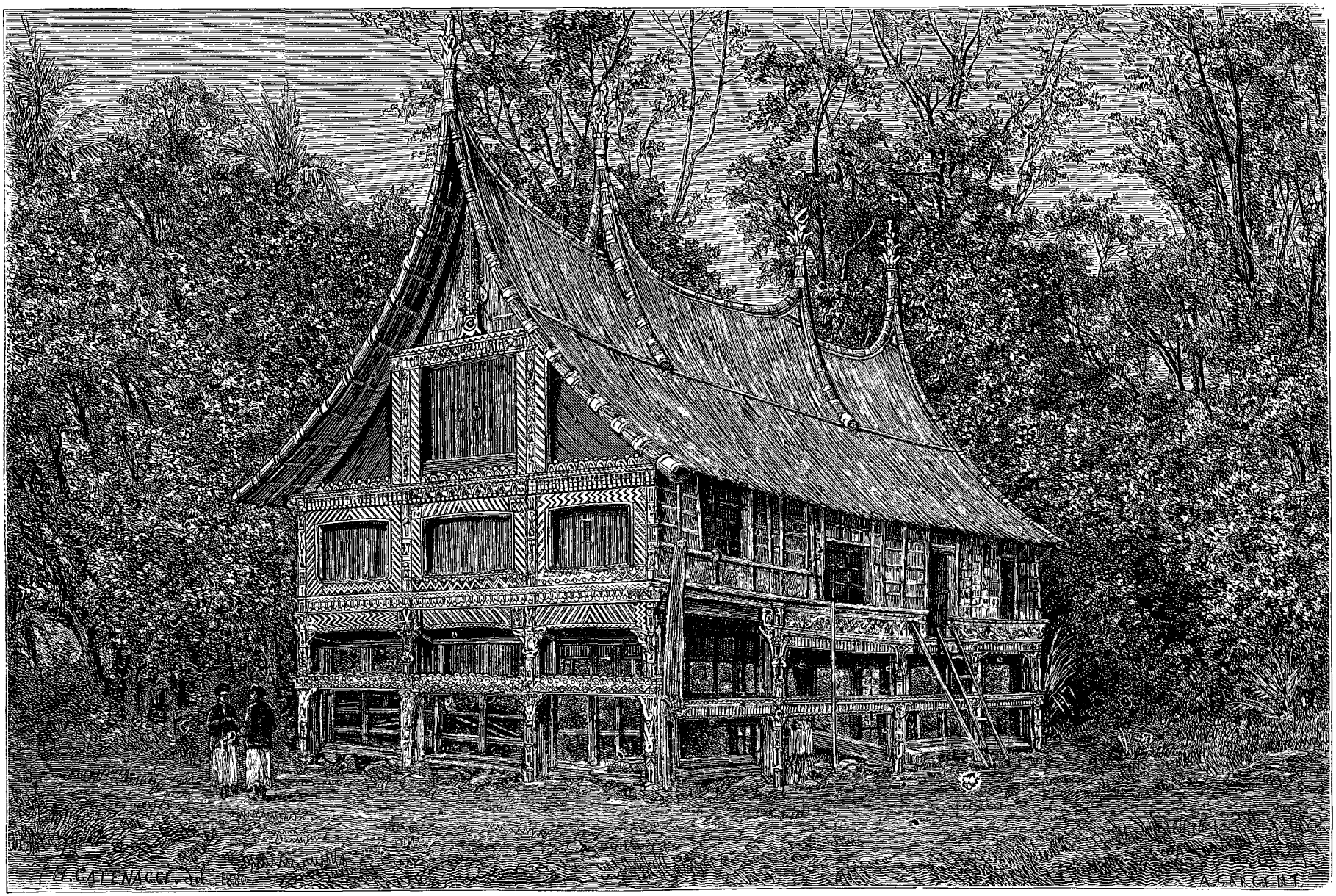
Comme le logis du contrôleur n'était pas assez grand pour nous héberger tous, nous louâmes deux habitations inoccupées qui se trouvaient sur le *pasar* ou marché, place rectangulaire mesurant cent cinquante pas sur cinquante. Sur trois des côtés, il y a de mauvaises maisons bâties très légèrement et fort mal closes. Le principal inconvénient de toutes ces demeures, c'est l'insuffisance de jour. Ma croisée, par exemple, haute de soixante-dix centimètres, prenait naissance au ras du plancher, de sorte que l'unique lumière donnant sur la table était celle qui filtrait par les fentes et les crevasses du toit et des murs; il est vrai que ce qui lui manquait en élévation, la fenêtre le rattrapait en largeur, car, avec la porte, elle tenait dans ce sens tout le développement de la maison; puis la baie de la porte était si peu ample qu'il fallait s'accroupir et baisser la tête autant que possible pour entrer ou sortir.

Le matin du 2 novembre, van Hasselt et moi nous partîmes de Moeara-Laboe afin de pousser une reconnaissance à travers la province de XII Kota, la plus méridionale des résidences des hautes terres de Padang, et de tenter, si faire se pouvait, l'ascension du pic de Korintji, dont le nom local est Goenoeng gedang.

Ce jour-là, notre but était Loeboe gedang, le second kampong de la province. Déjà, onze ou douze jours auparavant, nous y étions allés pour envoyer des hommes à la recherche d'un sentier d'accès vers le pic; mais nos éclaireurs étaient revenus sans avoir rien trouvé. Cette première fois nous avions fait le trajet à pied, ce qui nous avait demandé deux jours, tous les renseignements s'accordant à nous représenter les chevaux comme plus embarrassants qu'utiles; mais comme le chemin, après tout, ne nous avait pas paru aussi mauvais qu'on le disait et que nous tenions à épargner à la fois nos pieds et nos bottes, nous nous décidâmes à faire la seconde excursion à cheval : d'où résulta, pour nous, l'économie d'une journée.

Après avoir franchi à gué le Batang Bangko, nous traversâmes le village de Kota-Baroe, où nous remarquâmes en passant une jolie maison neuve, fraîchement peinte et sculptée, qui appartenait à un commerçant. Nous cheminâmes ensuite une heure durant par une plaine peu boisée, offrant seulement çà et là des sawahs que séparaient de grandes étendues de terrain jadis aussi plantées de sawahs, mais transformées depuis en lieu de pacage pour les buffles. Plus encore que dans le reste de la partie sud du haut Padang on voyait partout, à des preuves manifestes, que la population du pays avait dû être autrefois beaucoup plus nombreuse et plus prospère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Demeure d'un riche marchand à Kota-Baroe. — Dessin de H. Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous voici maintenant sous bois et la montée commence à devenir plus raide. Nous passons plusieurs rivières; les eaux de l'une d'elles sont à une température très élevée, ce qui prouve qu'elle naît d'un courant thermal. La route, malgré tout, continue d'être bonne; à peine si, de place en place, nous rencontrons quelques mares bourbeuses où les buffles s'abreuvent et où — les traces de pieds en font foi — les éléphants viennent aussi, sans doute, s'administrer un bain de vase.

Après une course de quelque temps à travers la futaie, l'escarpement de la rampe s'accentue; nous approchons du haut col, situé entre Bangko et Liki. C'est la plus mauvaise section du trajet; les mares y sont nombreuses et profondes; d'innombrables souches y gisent sur le sol, entravant la marche de nos montures, et, pour surcroît, les fortes pluies des jours précédents ont rendu le chemin beaucoup moins praticable qu'il ne l'était lors de notre premier voyage.

Le col franchi, nous trouvons une descente rapide jusqu'au Batang Liki, torrent sauvage, au cours impétueux, que nous passons sur un pont formé de deux troncs d'arbres juxtaposés, et dont nous longeons ensuite la rive droite non sans avoir à traverser plusieurs affluents absolument dépourvus de passerelles et encaissés d'âpres et hautes berges qui ne sont pas d'accès facile pour les chevaux.

Enfin nous laissons derrière nous les bois sombres pour entrer dans une plaine couverte de sawahs, faisant partie de la province de XII Kota. Là nous dépassons un premier kampong, celui de Doerian-Taroeng, et une demi-heure plus loin nous atteignons le village de Loeboe gedang, où nous nous installons dans une maison de passage (*negrihuisje*).



Maison de passage (*negrihuisje*) à Loeboe gedang. — Dessin de A. de Bar.

Cette maison, pour le moment, sert à plusieurs fins. La partie droite est un magasin à cafés; le milieu constitue la demeure du garde-magasin; l'aile gauche est affectée à notre gîte. Nos coolies, comme toujours, ne devant arriver que vingt-quatre heures après nous, force nous est de rester une journée à Loeboe. Nous en profitons pour expédier de nouveau des hommes à la recherche d'un sentier d'accès vers le pic de Korintji.

Le 4 novembre, à neuf heures, nous remontons à cheval, pour suivre d'abord la rive droite du Liki, au milieu des sawahs appartenant au village et semés pittoresquement de petites maisons. Au bout de cinquante minutes environ, il s'agit de passer la rivière. Pour les piétons non chargés ce passage s'effectue par un pont suspendu composé de trois gros rotins placés à côté l'un de l'autre, avec deux autres rotins disposés latéralement et un peu plus haut; ceux-ci se relient de distance en distance aux tiges inférieures par des tresses ou nattes en écorce destinées à tenir lieu de garde-fou. Quant aux chevaux, il les faut conduire au travers du courant très rapide du fleuve, tandis que ceux d'entre les coolies qui n'ont rien à porter passent à gué et sans beaucoup de peine vu le peu de hauteur des eaux.

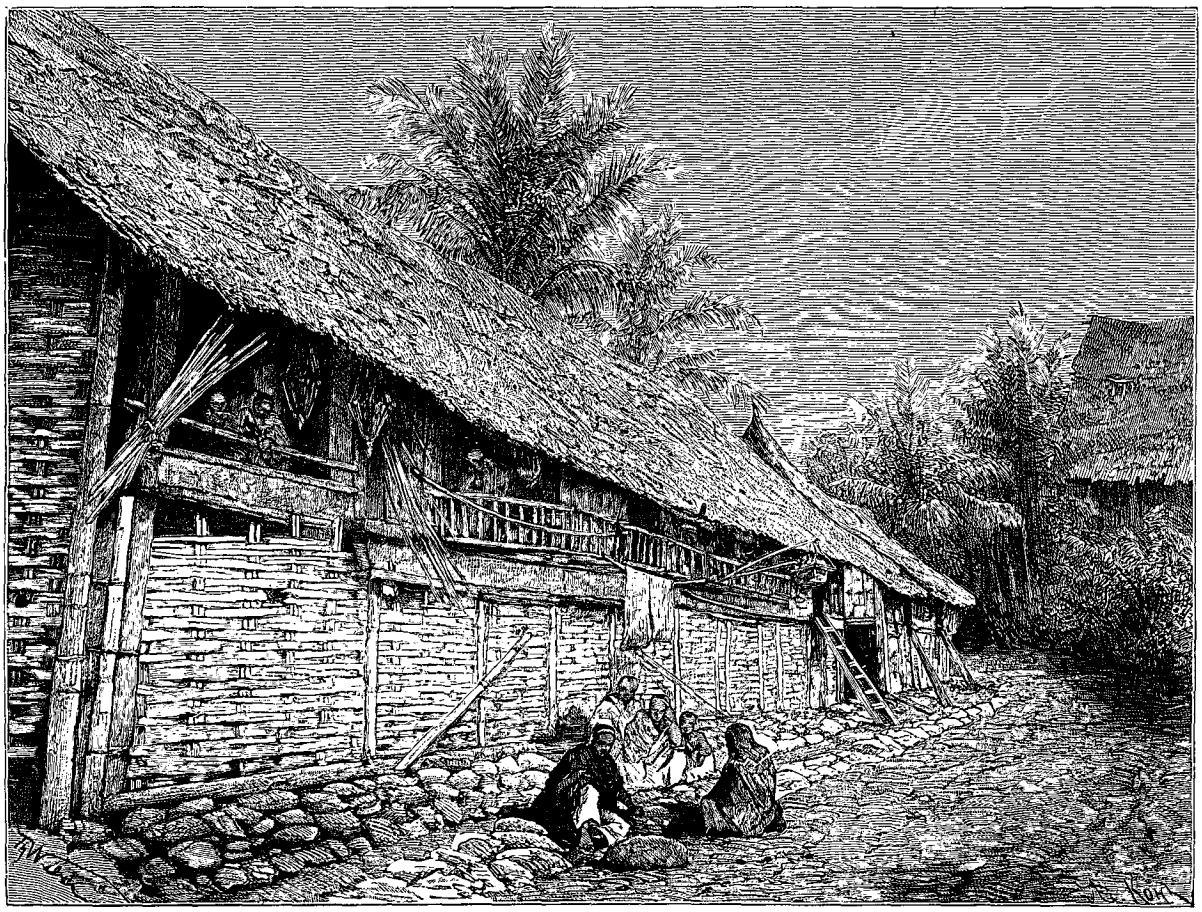
Au delà du petit kampong de Kota-Remba, en face du point où le Liki se jette dans le Batang Sangir, la route s'engage au travers d'une plaine couverte d'ilalangs (graminées de deux à trois mètres de hauteur) et d'une bonne demi-heure d'étendue; puis la vallée devient très étroite, et il faut monter ardument pour trouver dans les roches une brèche praticable. A main droite, juste à nos pieds, coule la rivière; plus loin le val reprend de la largeur et forme une nouvelle plaine couverte d'herbes et de taillis, avec quelques gros arbres çà et là; c'est de ce côté que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dirigeons vers l'endroit où nous devons passer le Sangir.

Là est encore un pont, celui du Liki; mais la rivière n'étant pas guéable, il faut transborder les bagages à l'aide d'un radeau. Effrayés à la vue de nos chevaux, apparition extraordinaire dans la province de XII Kota, les gens du kampong opposé nous refusent tout d'abord leur concours. Ce n'est que sur l'assurance formelle que les bêtes opéreront leur passage un peu plus en amont sur le bac qu'ils consentent à détacher celui-ci et à l'amener de notre côté : bref, entre l'instant de notre arrivée au bord du cours d'eau et le moment où nous nous trouvâmes transportés sur l'autre rive avec nos colis, il ne s'était pas écoulé moins d'une heure.

Après nous être un peu rafraîchis en buvant de l'eau de coco, nous nous remîmes en route et nous traversâmes encore une fois une longue et aride plaine pour monter ensuite sur une chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la rivière. Descendant alors de nouveau, nous eûmes bientôt atteint le village de Loeboe-Melaka, où nous restâmes environ une heure à couper de l'herbe pour nos chevaux, car il n'était guère probable que nous pussions trouver



Maison à Bedar-Alam. — Dessin de Th. Weber.

du fourrage à Bedar-Alam, terme de notre étape de ce jour. Le chemin, jusqu'à cette dernière localité, était tout plat : sur la droite la plaine paraissait s'étendre à perte de vue; çà et là seulement l'œil se reposait sur un petit mamelon isolé; mais à l'horizon nulle trace de montagne; sur la rive gauche du Batang Sangir, au contraire, il y avait encore des hauteurs dominant de deux cents à trois cents mètres le thalweg, mais elles allaient s'abaissant de plus en plus vers le nord, c'est-à-dire dans le sens de la direction de la vallée.

Bedar-Alam est de beaucoup le plus grand kampong de la province de XII Kota; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit dans un état tout aussi piteux que les autres. Les maisons sont misérablement entretenues, partout il manque des planches; on ne voit pour ainsi dire plus rien des anciennes sculptures; les terrains attenants sont dans un complet état d'abandon et remplis d'immondices de toutes sortes. Autour du hameau règne une ceinture de sawahs. Les champs de riz et la grande quantité de cocotiers qu'on voit encore de l'autre côté de la rivière donnent à penser que là, également, il y a eu jadis une bourgade importante.

Il nous faut rester deux jours à Bedar-Alam, nos coolies devant retourner à Loeboe gedang pour cher-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

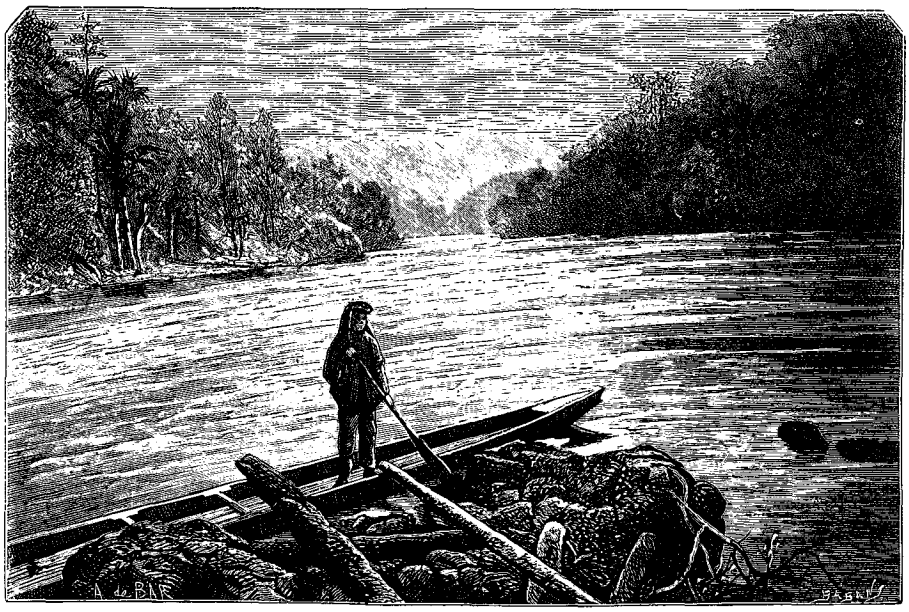
cher du riz, car sur place, en fait de provisions, il n'y a presque rien, et nous sommes informés qu'il n'y a rien du tout à Moeara-Ekoer et à Abei. Nous employons ces deux journées à faire des promenades aux environs et à lever divers plans.

Le kampong s'étend fort loin, vu l'extrême développement des propriétés. Toutes sont entourées de haies et de fossés, de sorte qu'à chaque instant on est obligé de franchir des barrières ou des ponts : précautions qui contrastent singulièrement avec l'extérieur minable des demeures, où l'on se demande vraiment quel objet pourrait exciter l'envie.

Le 7 novembre nous poursuivons notre voyage vers Abei. Le chemin serpente presque constamment par une plaine garnie de bois et de broussailles et coupée de cours d'eau si profondément encaissés et aux talus si rapides, que c'est en glissant plutôt qu'en marchant que nos chevaux descendent ces saignées pour remonter au galop de l'autre côté.

Un peu au delà de Moeara-Ekoer, quand on a passé la rivière Ekoer, on se détourne de la vallée du Sangir pour décrire une courbe considérable, à cause de toute une rangée de rochers calcaires excavés de trous et de grottes qui s'étend entre le fleuve et la route. On escalade ensuite un petit chaînon, puis, entrant dans une vaste plaine, on atteint bientôt le village d'Abei. De ce point on a une vue à souhait sur les intumescences calcaires que l'on vient de laisser derrière soi.

Le kampong lui-même offre entre tous ceux que nous avons vus un aspect caractéristique. Bâti sur la rive droite du Batang Sangir, à neuf ou dix mètres au-dessus du niveau des eaux, il est entouré, des trois côtés que ne protège pas la rivière, par un mur en



Le Batang Hari près de Gasing. — Dessin de A. de Bar.

terre avec fossé; son aire est très étendue, l'enceinte renfermant des prairies et des bouquets d'arbres au milieu desquels sont les maisons et les terrains y attenant. Toutes ces habitations sont petites et malheureusement tombent en ruine.

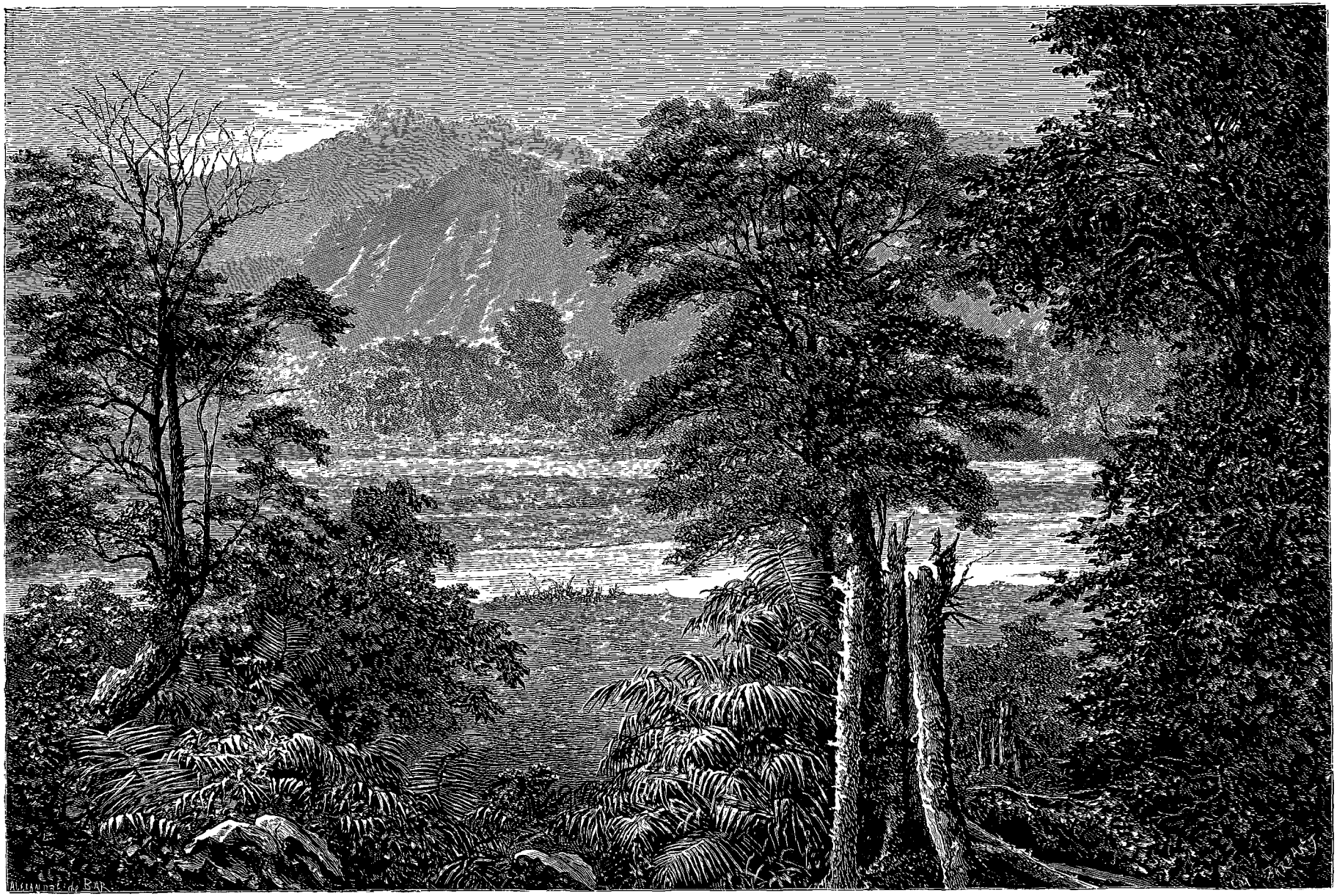
Là encore il nous faut subir un arrêt de deux jours, pour donner aux coolies le temps d'aller chercher à Bedar-Alam le riz qu'on y a laissé.

Le 10 seulement nous pouvons repartir. Suivant la rive droite du Batang Sangir, nous arrivons en une heure et demie à Doesoen-Tengah, d'où nous renvoyons nos chevaux. La rivière franchie, nous quittons le Sangir pour nous diriger à l'est en marchant presque constamment sur la crête d'une chaîne de collines, moyennant quoi, en deux heures environ, nous atteignons le Batang Hari vis-à-vis du kampong de Soengei-Panoe, en un point où, soit dit en passant, il y avait une arène à combats de coqs parfaitement entretenue, arène qui, à en juger par le semis de plumes sanglantes qui en jonchait le sol, devait encore et souvent trouver son emploi.

De là nous avions à remonter la rivière; mais les roches calcaires à pic ne permettant point d'en suivre le bord, force nous fut de faire un grand circuit vers le sud et par la montagne. Deux heures après, nous rejoignions le cours d'eau un peu en aval de Gasing. Une embarcation appartenant à des gens qui s'étaient arrêtés pour laver de l'or nous transporta sur l'autre rive, et en quelques minutes nous arrivâmes à destination.

A Gasing il n'y avait qu'une seule maison dont les habitants étaient provisoirement absents; nous la trouvâmes occupée par trois personnes de Sibakoer qui parcouraient la contrée pour y faire du commerce. Nos coolies et nos bagages suffirent avec nous pour remplir passablement le logis, ce qui n'empêcha

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Batang Sangir près d'Abei. — Dessin de A. de Bar.

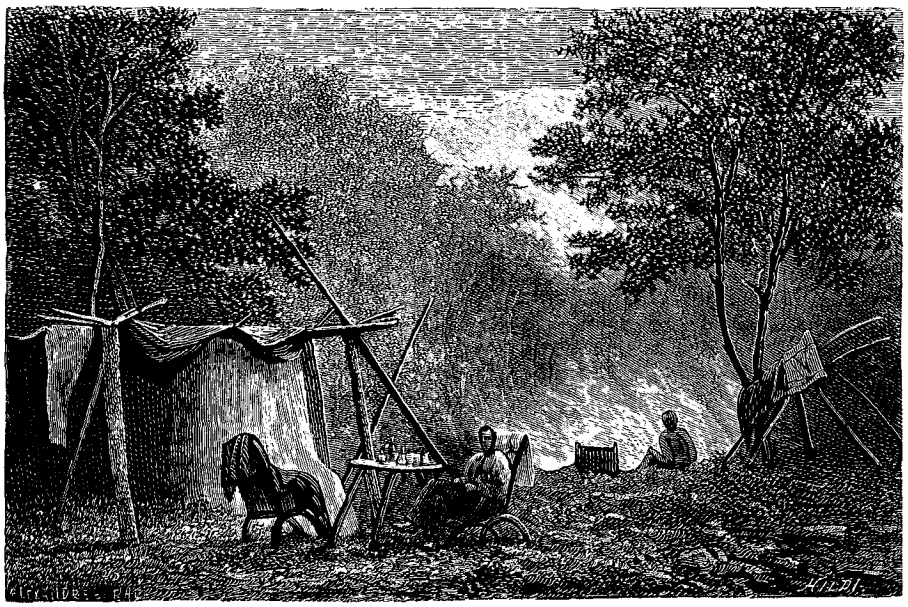
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas les préoccupants de se montrer très aimables

Le lendemain je partis tout seul pour Sibelaboe, que j'avais déjà visité quelques mois auparavant; puis le surlendemain nous nous mîmes à remonter le Batang Hari au moyen d'embarcations qui étaient arrivées entre temps d'Abei.

Au bout d'une couple d'heures durant lesquelles nous n'eûmes à franchir que de courts rapides, nous atteignîmes l'embouchure du Goemanti, que nous remontâmes également jusqu'au point où il reçoit le Sikia : il nous fallut deux heures encore de trajet, réduites à une au retour. Pendant ce temps ceux des hommes que nous avions laissés à l'embouchure s'étaient occupés à construire des huttes et à pêcher bon nombre de poissons. Tout cela, hélas! ne nous servit guère. Vers sept heures du soir une affreuse bourrasque nous assaillit. La pluie tombait à torrents, comme elle tombe d'ordinaire entre les tropiques. Notre abri ne pouvait pas résister à cette trombe d'eau et il était difficile de trouver un endroit tant soit peu sec. Fort heureusement cela ne dura pas et bientôt nous n'eûmes plus qu'une pluie normale, de sorte qu'après avoir cherché la place la moins trempée de notre gîte nous nous livrâmes aux douceurs du repos.

Mais voilà que bien avant le jour je suis réveillé par van Hasselt, qui m'apprend que nous courons le risque d'être emportés, la rivière ayant subi une grosse crue. Vite je ramasse mes instruments et mon livre de notes, et, ce faisant, je m'aperçois que les eaux baignent déjà mon matelas. En un clin d'œil tout le monde est sur pied; on se réunit et les bagages sont transportés en un lieu plus élevé, non sans que nous ayons préalablement dégagé l'espace en élaguant broussailles et roseaux. Par bonheur la pluie



Campement de nuit au confluent du Sangir. — Dessin de A. de Bar.

avait complètement cessé et les étoiles brillaient dans un ciel clair. Il était environ quatre heures. On se mit de suite à tout empaqueter pour être prêt à charger les embarcations dans le cas où l'eau viendrait à gagner notre place de refuge; il eût été effectivement impossible de fuir plus haut à cause du lacis impénétrable des broussailles. La chance voulut que nous ne perdissions qu'une casserole de fer que le flot s'adjugea. Enfin, quand tout fut en ordre, il survint une baisse, et nous pûmes nous étendre de notre mieux en attendant le jour.

La crue totale n'avait pas été de plus d'un mètre; néanmoins la grande plaine, ou *poelau*, remplie de cailloux roulés et de gravier, sur laquelle s'élevait notre hutte, était toute submergée, de sorte qu'à cet endroit la largeur de la rivière avait quadruplé et qu'il y avait maintenant un véritable petit lac au confluent du Batang Hari et du Goemanti.

Après avoir déjeuné, nous nous remîmes en route avec une de nos embarcations pour remonter le Batang Hari même, autant que possible jusqu'à son point de jonction avec le Seliti. Au bout de quatre heures, ayant rencontré quelques maisons, nous apprîmes que la distance à laquelle nous étions de l'embouchure du Seliti était à peu près égale à celle que nous avions parcourue depuis l'embouchure du Goemanti. Il en résulta que ne pouvant plus atteindre le jour même le but de notre excursion, car nous étions obligés de revenir le soir à Gasing, nous prîmes le parti de rebrousser chemin.

Certes un pareil voyage par eau est plein d'agrément; on avance rapidement tout le long des collines et des mamelons herbus du rivage. S'agit-il de passer un endroit où le fleuve court avec plus de violence, on pagaye de toutes ses forces, de manière que l'embarcation garde une vitesse supérieure à celle du courant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et continue ainsi à obéir à l'action du gouvernail. Seulement, quand on est au milieu du pas à franchir, l'eau embarque de chaque bord, et il faut sans cesse vider le bateau si l'on ne veut couler. Pendant que l'homme qui est à l'arrière dirige de son mieux avec la pagaie, un autre debout à l'avant se tient en arrêt avec son bambou pour éviter au besoin les berges rocheuses ou les blocs qui se trouvent au milieu du fleuve. Si rapide que soit la dérive, du moment que le Malais est maître de l'embarcation, il sait toujours juger d'un coup d'œil ce qu'il y a à faire, et son attitude aussi bien que ses façons d'agir décèlent, dans ce cas, un peu plus de courage qu'on ne lui en voit habituellement.

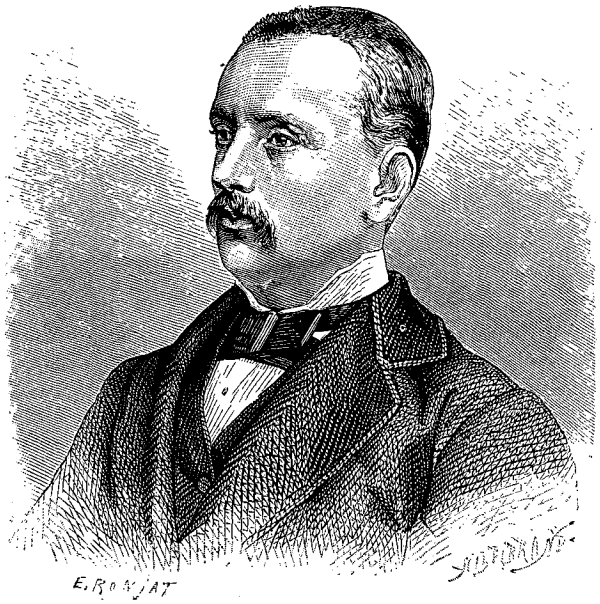
En soixante-dix minutes nous étions revenus à l'embouchure du Goemanti, d'où, après avoir chargé nos esquifs, nous regagnâmes Gasing.

Le lendemain matin, nous partîmes de cette localité pour remonter le cours de la rivière à Soengei-Panoe, petit kampong composé de cinq maisons dont les habitants n'ont d'autre occupation que le lavage de l'or. Nous faisons une halte d'une heure pour boire de l'eau de coco et du kopi-daun, infusion de feuilles de caféier grillées, et pour acheter un peu d'or provenant du Batang Hari.

De Gasing à l'embouchure du Sangir, trajet d'une bonne heure et demie, nos embarcations étant trop chargées, nous laissons là deux hommes avec une partie du bagage et nous poursuivons notre route en amont. Le cours d'eau a dans cette section une largeur moyenne de quatre-vingts à cent mètres; les mamelons en bordure s'abaissent peu à peu, leurs versants deviennent moins rapides, et les roches calcaires, aux escarpements magnifiques à voir, qui près de Gasing et de Soengei-Panoe enserrent de tous côtés la rivière, finissent par disparaître entièrement. Après avoir dépassé quelques maisons, toutes provisoirement habitées, nous arrivons à un petit kampong où l'on nous offre l'hospitalité et où nous couchons.

Dans la matinée du lendemain nous remontons le courant encore pendant une heure et demie et nous atteignons l'embouchure du Sipotar, terme de notre voyage dans cette direction. Notre reconnaissance actuelle se trouvait ainsi reliée à la précédente, de sorte qu'à ce point de vue du moins il n'existe plus de lacune dans la carte de la rivière. Après avoir pris quelque nourriture, nous nous mettons vers onze heures à redescendre en aval, et à six heures nous sommes au confluent du Sangir, où les deux hommes que nous y avions laissés ont pris soin de nous dresser une hutte.

Ce fut une bonne nuit que celle que nous passâmes là, abstraction faite de nuées importunes de moustiques. Au matin, nous naviguons en amont sur le Batang Sangir. La vitesse du courant en beaucoup d'endroits est cause que nous n'allons que très lentement, et plus d'une fois nous sommes obligés de nous mettre à l'eau avec nos bateliers pour traîner ou pousser les barques sur les hauts-fonds; aussi, en dépit des jolis points de vue qu'offrent les rives, sommes-nous bien aises d'arriver à Djoedjoean, d'où nous continuons par terre jusqu'à Abei, que nous gagnons en moins de deux heures.



Le docteur Veth. — Dessin de E. Ronjat.

La nuit qui précéda celle où nous voulions partir d'Abei, une forte pluie amena un tel grossissement du fleuve, que nous dûmes renoncer à l'exécution de notre plan primitif, qui était de traverser le Sangir à Abei même, pour en côtoyer la rive gauche jusqu'à Telaki et visiter les mines d'or. Nous fûmes contraints de reprendre la route par laquelle nous étions venus, mais là encore l'eau nous donna bien du tracas. A un endroit il nous fallut jeter un pont sur un simple ruisseau presque sans courant, parce qu'il était impossible de le passer à gué. Le Batang Ekoer avait aussi tellement enflé, qu'on ne put transborder le bagage qu'à l'aide d'une embarcation, et que, en traversant à la nage, le cheval qui avait été jusque-là mon fidèle compagnon de voyage faillit se noyer.

Il en résulta qu'il était déjà quatre heures quand nous atteignîmes Moeara-Ekoer, où nous prîmes le parti de coucher, pour aller le lendemain matin visiter les mines de Telaki.

Par bonheur l'eau avait repris son niveau normal, ce qui nous permit le jour suivant de passer la rivière sans difficulté. Le premier bras fut franchi à gué, le second en barque, et l'on arriva ainsi au kampong de Telaki après trois quarts d'heure de marche en amont le long du cours d'un petit ruisseau. Ici comme à Soepajang on a effectivement le droit de parler de mines d'or. Il y a cinq fosses, profondes de dix mè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres, protégées par des poutres contre les éboulements, et ayant des galeries horizontales creusées en dessous. L'or se trouve dans des dépôts de gravier, de montagnes de porphyre et de schiste au milieu desquels se rencontrent de gros cristaux de pyrite de fer. Il y avait quelque temps que ces mines étaient abandonnées, si bien qu'au moment de notre visite elles menaçaient ruine. On ne faisait plus que le lavage de l'or du ruisseau, et deux femmes, comme nous revenions, se livraient à cette occupation, qui, d'après ce que nous avons pu en juger, serait encore assez rémunératrice.

Ce même jour, nous retournâmes à Bedar-Alam, d'où nous regagnâmes Loeboe gedang par le même chemin que nous avions suivi pour y aller. Notre excursion à travers la province de XII Kota avait duré en tout trois semaines.

Comme van Hasselt avait quelques affaires à régler, il partit le lendemain de notre arrivée pour Moeara-Laboe, et je restai à Loeboe gedang, attendant son retour avec l'intention de tenter ensuite l'ascension du pic de Korintji.

J'employai les loisirs que me laissait son absence pour mettre de l'ordre dans mes notes et prendre quelques photographies lorsque le temps, généralement défavorable, me permit de le faire.

J'en profitai aussi pour visiter le village le long duquel, jusqu'à ce jour, je n'avais fait que passer sans pénétrer dans l'intérieur. Il me parut que par le mode de ses constructions il se rapprochait bien plus des bourgades de la vallée du Soengei Pagoe que des autres localités de la province de XII Kota; les maisons étaient seulement moins grandes et paraissaient généralement en mauvais état.



Petites maisons à Loeboe gedang. — Dessin de Th. Weber.

Les magasins à riz n'y sont pas non plus disposés comme partout ailleurs dans les hautes terres de Padang, où ils confinent ordinairement aux habitations dont ils forment la dépendance; mais de même que dans les environs de Moeara-Laboe, ils sont tous ici sur une place à côté les uns des autres.

Pendant les deux mois et demi que nous passâmes à Loeboe gedang, à part quelques rares journées, nous n'eûmes presque pas de temps clair. Un jour le ciel était chargé de nuages : il pleuvait un peu, avec une température agréable; le lendemain le soleil brillait et il faisait une chaleur suffocante. Mais, dans les deux cas, les brouillards ou les vapeurs en suspension dans l'air ne permettaient que d'entrevoir les montagnes environnantes, et je n'eus ni la chance d'apercevoir le Goenoeng Korintji dans son entier, ni celle de pouvoir en prendre une vue.

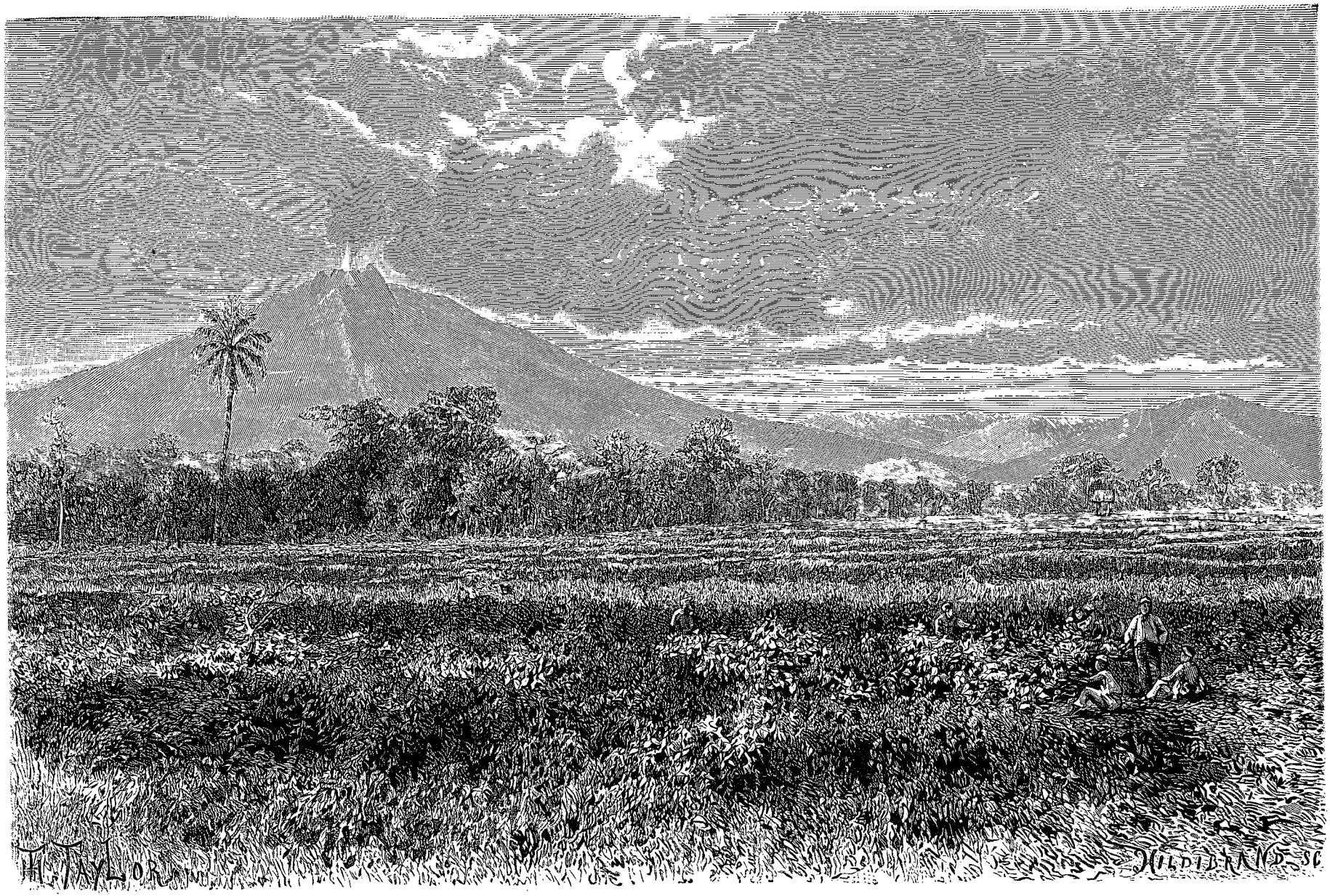
Le temps eût été convenable à certains moments pour photographier des personnes; mais précisément à ces moments-là il n'y avait rien à faire, les chefs étant alors à Moeara-Laboe afin d'y rendre visite au contrôleur; or, sans leur exemple, leur aide et leurs moyens de persuasion, il ne fallait pas compter se servir des autres habitants.

Pour me consoler de tous ces retards, je me mis à apprendre à manger des *doerians*[1], fruit dont l'odeur désagréable inspire à la plupart des Européens un dégoût insurmontable, et auquel je commençai, pour ma part, à trouver beaucoup de saveur; je jouais aussi quelquefois avec le singe de notre cuisinier, mais vainement j'essayai de l'habituer au biscuit. Je me livrai à cent autres occupations du même genre et non moins intéressantes.

A propos de singes, je ne croyais pas que le singe

1. Fruit du *durio zibethinus*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pic de Korintji (voy. p. 190). — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brun ou de lampong (*inuus nemestrinus*) de la côte occidentale de Sumatra fût dressé à cueillir des cocos. Il est très curieux de voir ces animaux, attachés à une longue corde avec laquelle on les dirige, choisir le fruit que l'on désire et travailler des dents et des ongles jusqu'à ce qu'il soit tombé.

Autour des kampongs il y a des quantités de singes rouges et gris ou javanais qui poussent l'effronterie jusqu'à venir en plein jour voler des fruits dans les jardins. Le siamang (*hylobates syndactylus*), espèce de grand singe noir à longs poils, paraît moins fréquent ici, ou du moins on n'y est pas aussi souvent régalé de ses concerts. Il faut dire que lorsque quelques-uns de ces animaux arrivent à proximité de votre personne, ils entonnent incontinent une musique enragée qui vous déchire les oreilles. Des notes les plus élevées et les plus aiguës ils passent subitement aux plus basses. Tantôt ils aboient comme des chiens ou ils crient comme des enfants, tantôt ils semblent s'exercer à la ventriloquie ou appeler un ami éloigné. Parfois leurs cris d'allégresse se changent tout d'un coup en gémissements lugubres. Au premier abord, quand on les entend on jurerait qu'ils sont au moins une vingtaine; mais en regardant bien, on s'aperçoit qu'il n'en faut pas plus de trois ou quatre pour faire tout ce tintamarre.



M. Snelleman. — Dessin de E. Ronjat.

Si l'on n'observe que très superficiellement les gens de la province de XII Kota, ils ne paraissent pas différer beaucoup de leurs voisins dans les autres parties des hautes terres de Padang. Leur langage est tout à fait le même; seulement ils grasseyent davantage et suppriment plus de lettres et même de syllabes, de sorte qu'il est moins aisé de les comprendre. Ils ne portent pas les fardeaux de la même manière; ils les posent sur leur dos, tandis que les autres habitants les chargent sur leur tête. Leur habillement est aussi le même; la coiffure seule diffère; les hommes ici ont les cheveux longs, tombant jusque sur l'épaule; dans les autres districts, on les porte courts.

Le beau sexe ramasse les siens en paquet et les entoure d'un morceau d'étoffe, tandis que dans les provinces avoisinantes on les tresse en une sorte de natte sur l'un des côtés de la tête. Comme manières, les gens de XII Kota sont de beaucoup les plus agréables. Les femmes sont étonnamment timides; à la vue d'un Européen elles se sauvent aussitôt à cent pas de distance.

Le jeudi soir, 29 novembre, MM. van Hasselt et Snelleman arrivèrent. Ils étaient accompagnés d'une pluie battante : heureusement le beau temps succéda bientôt. Le même jour survinrent aussi les hommes envoyés dans la montagne à la recherche d'un sentier. A notre compte leur absence avait duré dix-neuf jours, mais, d'après leur numération, elle n'avait été que de douze jours, laps de temps qu'en leurs essais d'explications ils nous décomposèrent comme il suit : quatre jours pour monter, deux pour descendre, plus trois jours passés à ne rien faire, par la faute de la pluie et des nuages. Restait, de toute façon, un écart de trois journées, sur lesquelles à cette heure encore je demeure sans l'ombre d'éclaircissement. Ce qu'il y avait de certain en tout cas, c'est que nos gens n'avaient pas atteint le sommet, bien qu'ils prétendissent être allés jusqu'au point où les bois cessent.

Le samedi, le pic apparut enfin complètement dégagé et nous offrit un grandiose et magnifique spectacle vu de l'endroit où nous nous trouvions. Le Korintji s'élève d'un jet brusque jusqu'à près de trois mille sept cents mètres, alors que Loeboe gedang atteint cinq cents mètres à peine d'altitude. Entre sa masse et nous il n'y avait que d'humbles intumescences qui faisaient ressortir encore davantage la haute taille du colosse. A droite on apercevait quelques sommets des monts Barisan; mais, en raison de leur grand éloignement, ils étaient complètement éclipsés par le pic.

Le mercredi, 5 décembre, nous nous mîmes en route. Notre troupe comprenait van Hasselt et moi, notre cuisinier, le chef des coolies avec seize hommes, le chef Tara de Doerian-Taroeng avec deux suivants et deux de nos chercheurs de sentier : en tout vingt-cinq personnes munies de provisions pour quatorze jours.

Jusqu'au Timboeloen nous suivîmes le chemin de Moeara-Laboe. Arrivés là, nous passâmes à gauche des bois et remontâmes le cours de la rivière. A trois cents pas au-dessous du point où nous avions atteint la rive, les eaux se précipitent subitement d'un mur de rochers de trente mètres de hauteur dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étroite et sombre crevasse; un peu plus loin elles vont se réunir au Liki. Quand on voit la chute d'en haut, on s'imagine que d'en bas le coup d'œil doit être magnifique.

Cependant, lorsque quelques jours auparavant j'avais poussé en aval jusqu'au confluent du Liki, j'avais reconnu que la crevasse était inaccessible et qu'il était impossible d'approcher davantage de la cascade, de sorte qu'il avait fallu me contenter de la voir à distance, et l'effet n'était que fort peu remarquable.

La première partie de la route que nous suivions était encore bonne. Les habitants s'en servent fréquemment pour aller chercher les produits de la forêt, et comme nous n'avions ni arbres à élaguer, ni beaucoup à monter, nous fîmes ce jour-là un assez long chemin.

Le soir nous campâmes à mille quarante-cinq mètres d'altitude sur les rives du Timboeloen, à l'abri d'un bloc de rocher en surplomb.

Le second jour on s'engagea par des sentiers d'éléphants et de rhinocéros : ce trajet était plus mauvais déjà, plus escarpé, et il y avait beaucoup plus à élaguer. Le soir nous atteignîmes la hutte la plus élevée, telle que l'avaient construite nos chercheurs de sentier. Ces hommes de peu de foi avaient bien été sans doute un peu plus loin, mais il devenait évident pour nous que leur prétention d'avoir dépassé la zone des bois était réellement un mensonge. Cette hutte était à deux mille vingt-cinq mètres d'altitude.



M. van Hasselt. — Dessin de E. Ronjat.

Pendant les deux jours qui venaient de s'écouler nous avions eu un temps assez beau et constamment sec; la troisième journée nous fut moins favorable. A une heure il commença à pleuvoir, et il nous fallut faire halte dans le lit rocheux du Timboeloen qui descend en cet endroit en formant de nombreuses cascades. La situation n'était pas des plus commodes, mais nous avions pour consolation qu'elle était assez pittoresque, et de plus nous avions devant nous un tableau récréatif : rien de plus comique que de voir les gestes et les grimaces de nos coolies accroupis sur leurs talons, chacun d'eux s'abritant sous un morceau de prélart dont il s'était emparé.

Quand la pluie diminua nous nous remîmes en route. Bientôt toutefois il nous fallut reconnaître que nous avions suivi une mauvaise voie; des rochers à pic nous empêchèrent de continuer dans cette direction. Nous dûmes donc revenir sur nos pas; nous nous y préparions, mais malheureusement il recommençait à pleuvoir plus fort, et nous fûmes contraints de bivouaquer à l'endroit où nous nous trouvions, à deux mille quatre cent cinquante mètres d'altitude.

Ce ne fut qu'à grand'peine que nous décidâmes nos coolies à nous édifier une hutte : ils auraient préféré de beaucoup rester cois jusqu'au lendemain, immobiles sous leurs morceaux de prélart. Ce ne pouvait pas être notre affaire; nous dûmes donc insister et user un peu de contrainte, en paroles du moins. Dans la soirée le temps se remit au beau et nous pûmes bien voir le sommet de la montagne. La nuit fut également sans pluie, ce qui nous fut particulièrement agréable, la hutte, mal construite, n'étant pas précisément imperméable.

Le lendemain matin, nous eûmes encore la chance d'avoir un ciel clair; mais la marche en avant devenait de plus en plus difficile, parce qu'il n'y avait plus à cette hauteur de sentiers d'éléphants et de rhinocéros, et que les taillis, au milieu desquels poussait de tous côtés une espèce de grande fougère aux tiges flexibles, offraient beaucoup de résistance aux couperets et aux haches.

Lorsque nous atteignîmes de nouveau le Timboeloen, à onze heures, nous avions à peine monté de cent mètres, et de toutes parts nous étions enfermés dans des broussailles impénétrables et des murailles de roches impossibles à gravir. Pour comble d'ennui nous nous trouvâmes bientôt enveloppés de nuages, et force nous fut d'établir là notre campement. Toutefois, pour ne pas perdre notre temps, nos deux guides et moi, nous partîmes chacun dans une direction différente à la recherche d'un chemin praticable. Ce fut une vaine exploration : nous revînmes tous les trois sans avoir à nous communiquer aucun renseignement utile : tous les sentiers que nous avions suivis étaient sans issue et ne méritaient pas même ce nom de sentiers.

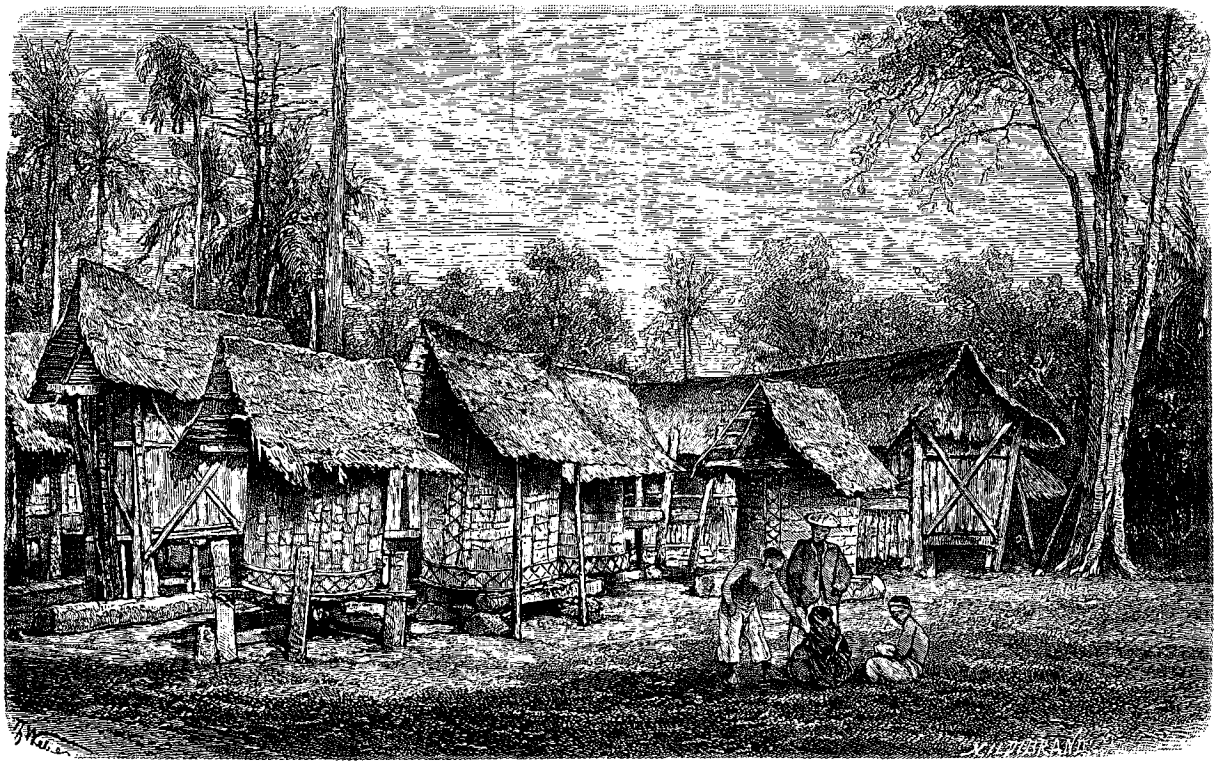
A une heure, nouvelle reprise d'averse interrompue; par bonheur, notre hutte cette fois était assez bien close : ce qui veut dire seulement qu'il ne nous tom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bait pas d'averse sur la tête; car nos soins n'empêchèrent pas que tout ce que nous touchions fût complètement mouillé.

Le jour suivant, nous eûmes à faire d'autres tentatives pour gagner le sommet, ou du moins pour sortir des bois. Van Hasselt et les deux guides d'un côté, moi avec deux coolies de l'autre, nous nous mîmes en route. On eut cette fois la chance de réussir des deux parts. Van Hasselt, après un grand détour, parvint à rejoindre, au-dessus des murs de roches à pic qui se dressaient devant nous, le ruisseau sur les bords duquel nous étions et à le suivre pendant quelque temps. De mon côté, je trouvai un sentier de chèvres sauvages que les coolies améliorèrent à force de nous tailler un passage dans le fourré, et, en le suivant, nous pûmes arriver au-dessus de la partie herbue de la montage.

Comme le chemin découvert par van Hasselt n'était pas difficile, selon lui, et offrait d'ailleurs moins à élaguer; comme en outre, d'après son estime, il n'y avait guère plus d'une demi-heure de marche entre le sommet et certain endroit qu'il avait trouvé et qui était non seulement le plus haut point où il y eût encore de l'eau, mais aussi le plus propre à recevoir une hutte, nous prîmes le lendemain matin l'itinéraire qu'il avait indiqué.



Granges à riz à Loeboe gedang (voy. p. 188). — Dessin de Th. Weber.

A vrai dire, je trouvai qu'en cette occasion van Hasselt avait été un peu trop optimiste; cet itinéraire laissait beaucoup à désirer sous tous les rapports; par compensation l'emplacement du bivouac était excellent et surtout il avait l'avantage d'être bien à l'abri du vent. Nous y construisîmes donc, à deux mille neuf cent cinquante mètres d'altitude, une cabane avec plus de soin que d'habitude, parce que nous devions y séjourner plusieurs jours. Le toit fut fait avec les morceaux de prélart qui, en marche, enveloppaient les paquets. Pour construire les murs, on alla couper dans les bois force branchages que l'on se mit à entrelacer et à serrer étroitement et assez artistement les uns contre les autres. Néanmoins, à cette hauteur, les arbres, exposés à tous les souffles et au froid, poussent un peu rabougris et n'ont que de petites feuilles : aussi l'épaisseur des parois futelle insuffisante pour nous garantir complètement. A cet inconvénient près, nous n'eûmes qu'à nous féliciter de notre installation. La case avait juste la grandeur nécessaire pour recevoir nos deux lits de camp, la table et les sièges; mais c'était assez : beaucoup d'habitants des villes ne sont guère plus au large.

D. D. Veth.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de rotins sur le Bangko (voy. p. 196). — Dessin de Th. Weber.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le lendemain matin nous nous mettions bravement en route vers le sommet, que les arbres ne masquaient plus à la vue et que nous comptions atteindre rapidement. La marche était des plus pénibles à cause des cailloux qui roulaient sous nos pas; ils étaient si aigus que les indigènes avec leurs pieds nus ne pouvaient presque pas avancer, et que le contact des mains et des genoux avec ces pierrailles était extrêmement désagréable.

La demi-heure de van Hasselt était déjà bel et bien quadruplée, quand nous arrivâmes à un grand et profond cratère dont le rebord était si étroit qu'à peine avait-on la place de s'y retourner. A droite, nous voyions cette marge monter jusqu'à son point culminant; mais la présence de roches à pic ne nous permettait pas d'arriver jusque-là en partant de l'endroit où nous nous trouvions. A gauche il ne paraissait pas non plus y avoir rien à faire, et, comme nous étions à la partie la plus basse du rebord, nous n'avions vue que sur le côté d'où nous venions. L'aspect du cratère, du fond duquel, à cent mètres de profondeur, la fumée et la vapeur s'élevaient en tourbillons, était certainement saisissant, mais c'était tout ce que l'on voyait.

Avec beaucoup de peine je parvins enfin à suivre la marge vers la gauche et à atteindre un point plus élevé d'où j'aperçus les premiers sawahs de la vallée de Korintji, et, en même temps, je vis se déployer la superbe perspective du beau lac de montagne du Goenoeng Toedjoeh, situé juste à l'est. Il était facile de constater l'origine volcanique de ce lac, entouré de versants escarpés aux forêts séculaires, lac que nul Européen n'avait encore entrevu et dont personne, je crois, en dehors de l'île ne soupçonnait l'existence. Je m'expliquai facilement comment ses eaux d'un bleu clair s'étaient frayé un débouché par la partie la plus basse du rebord du cratère, échancrée sur une certaine étendue, et aussi comment leur cours se dirigeait vers la vallée de Korintji, formant une haute cascade avant de venir se perdre dans une faille pro-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonde et sombre, et serpenter plus bas au loin à travers la plaine

De ce splendide spectacle de sites je ne pus jouir, hélas ! que quelques instants. A peine van Hasselt m'eut-il rejoint, qu'un nuage nous enveloppa soudain, frustrant ainsi mon compagnon du prix de ses pénibles efforts. Ce ne fut même pas sans difficulté que nous pûmes retourner sur nos pas, la descente étant plus incommode encore que la montée. L'essentiel cependant était d'avoir réussi à trouver un chemin plus facile pour atteindre la cime.

Cette victoire définitive fut en effet remportée le lendemain matin. A cinq heures et demie nous quittions notre hutte, et à sept heures et demie nous étions au sommet du pic, à six cents mètres plus haut que notre bivouac. Le temps n'était pas aussi clair que la veille; par compensation nous restâmes plus longtemps, jusqu'à onze heures environ, sans être enveloppés par les nuages.

Des monts Barisan et de tout ce qui est à l'ouest de ces montagnes on n'apercevait absolument rien; mais le panorama des hautes terres de Padang se déroulait devant nous dans toute sa beauté.

Vers le nord, l'horizon était borné par Talang, Merapi et Sagoe, en avant desquels apparaissait la montagne du Milieu avec toutes ses vallées et ses contreforts. A nos pieds s'étendaient les vallées de Soengei-Pagoe et du Sangir.

Nous eûmes moins de chance en voulant découvrir, fût-ce de loin, la vallée de Korintji, que nous désirions d'autant plus voir que nous avions perdu tout espoir de jamais la parcourir depuis que le gouvernement nous avait prévenus de ne pas nous fier aux habitants. Elle était en grande partie couverte de nuages, et c'était à peine si de temps en temps, tantôt ici, tantôt là, un coin du voile se soulevait, ce qui toutefois nous permit d'avoir plusieurs fois une vue rapide du lac de Korintji et de sa rive méridionale, et de nous faire ainsi quelque idée de l'ensemble.

L'impression, disons-le, ne répond pas complètement à ce que l'on se figure généralement de la richesse et de la population de ce district. L'étendue des sawahs ou des champs de riz, dont nous pouvions suivre de l'œil l'étroite bande sur la plus grande partie de la vallée, nous parut petite comparativement à l'aire des terrains propres à cette culture; quant à la fraction des rives du lac que nous pouvions le mieux distinguer, elle semblait couverte de bois jusqu'à l'eau.

Au sud du bassin, on discernait un puissant relief, sans doute le Goenoeng Rajah, que des hauteurs moindres reliaient au Patah Sembilan, la sommité principale des monts Barisan à l'ouest de notre observatoire. Parfaitement distinctes étaient les montagnes qui se trouvent à l'est de Korintji, et qui forment comme le prolongement sud du Goenoeng Toedjoeh; avec leurs étroites et profondes vallées, elles offraient un mouvement de terrain semblable à celui de la région située à l'est du Talang.

Le lendemain matin, par un temps moins clair encore, nous reprîmes pour la troisième fois le chemin du pic; mais, à mi-route, nous dûmes reconnaître que mieux valait revenir en arrière; au moins en dédommagement de notre peine eûmes-nous la vue du Patah Sembilan, qui, la veille, était demeuré à peu près invisible. Nous aperçûmes également la mer et la côte.

Notre voyage avait été, somme toute, couronné de succès, et nous serions volontiers restés quelques jours de plus à notre station, n'eût été l'improbabilité d'une éclaircie plus à souhait dans le ciel, et aussi de l'état de santé assez mauvais de nos gens qui commençait à réclamer sérieusement l'attention. Déjà le chef indigène et ses suivants nous avaient quittés; nous avions dû renvoyer en bas quatre de nos coolies et un des guides qui étaient malades, et nous voyions bien que, parmi les hommes de notre escorte, aucun ne se trouvait vaillant. Les indigènes, mal vêtus et à la légère, souffraient effectivement beaucoup du froid et de l'humidité, et nous ne laissions pas de nous ressentir nous-mêmes des rigueurs de la température. La nuit nous avions eu l'avantage de n'avoir pas de pluie; mais le matin, de bonne heure, le thermomètre fléchissait à sept degrés Celsius, et les brouillards ainsi que les bruines de l'après-midi nous pénétraient jusqu'aux moelles. Bref, tout se réunissait pour nous déterminer à battre en retraite sans plus tarder.

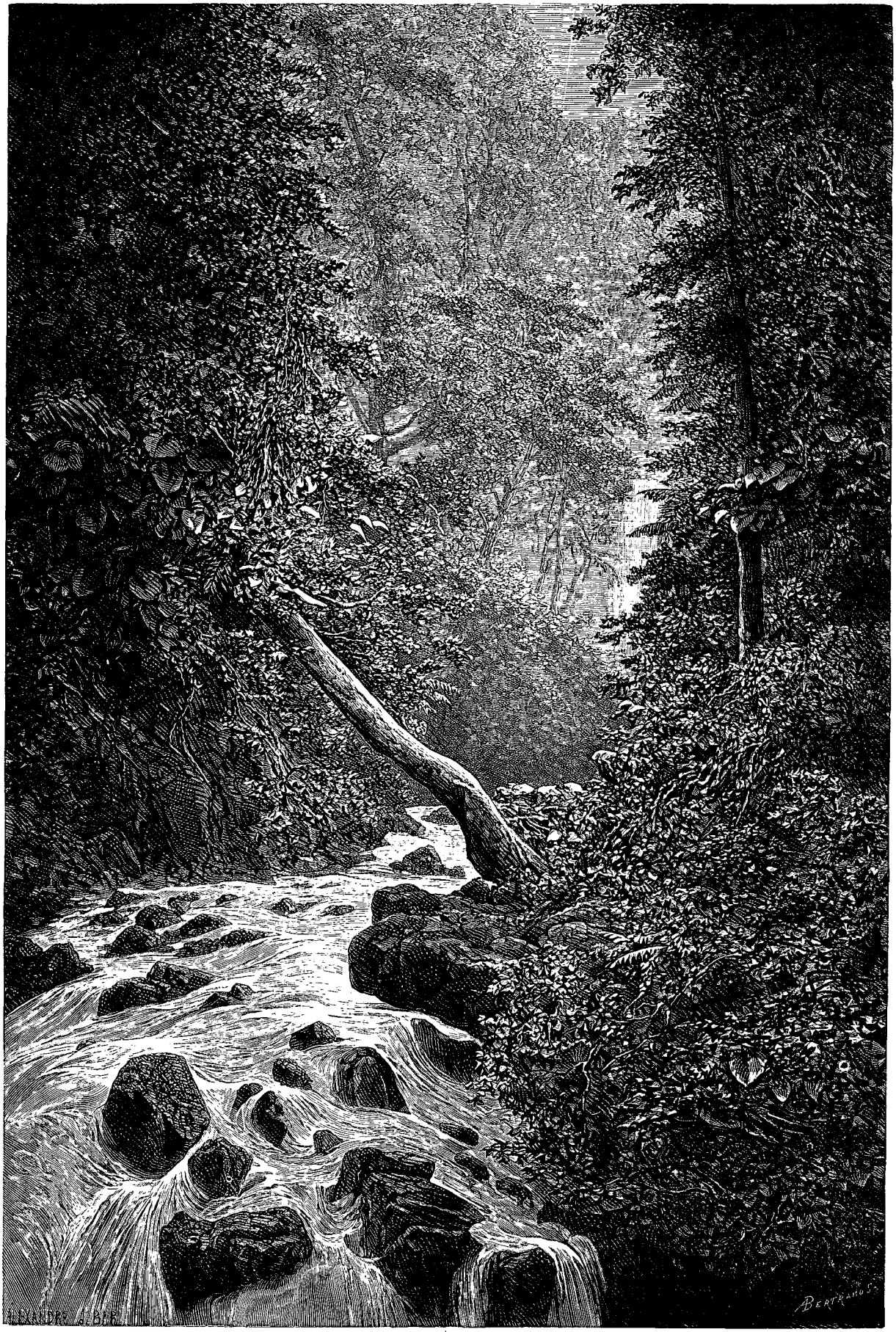
A midi précis, ce même jour, nous dîmes donc adieu à notre hutte, au rocher et aux cascades du Timboeloen, et le soir, au crépuscule, nous arrivâmes au point où nous avions couché le second jour de l'ascension; le lendemain, à trois heures, nous étions à Loeboe gedang, de sorte que la durée totale de notre excursion avait été de dix jours. Pour les explorateurs futurs, qui auront le bénéfice de notre expérience, il n'en faudra pas plus de quatre ou cinq.

Par suite des avaries assez sérieuses que cette marche nous avait causées aux pieds et aux jambes, ce fut en boitant, et appuyés sur des bâtons, que nous fîmes notre entrée à Loeboe gedang; de plus, survint une pluie battante; mais qu'étaient-ce que ces petites misères en regard de l'heureux résultat que nous avions obtenu ?

Hélas ! ces dispositions joyeuses devaient bientôt faire place à une amère tristesse ! D'abord la première nouvelle qui nous parvint fut celle de la mort subite, à Djambi, de notre brave ami et compagnon de route, le lieutenant de marine Schouw Santvoort.

Ce courageux voyageur était arrivé en même temps que nous à Padang, avec l'intention de faire une tournée préliminaire de reconnaissance à travers Sumatra, avant de lever exactement le plan du cours du Batang Hari à partir de Djambi sur l'embarcation à vapeur destinée à ce but. Dans ce dessein, vers la mi-mars, il était parti de Padang par la voie la plus courte pour se rendre à Bedar-Alam, dans la pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ravin et cascades du Timboeloen. — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vince de XII Kota. De là il avait poursuivi son chemin en compagnie de Toeankoe di Sembah, le chef du district de Soengei-Pagoe, que le gouverneur de la côte occidentale de Sumatra l'avait engagé à s'adjoindre, à cause de la considération dont ce personnage jouissait parmi les Malais des districts indépendants.

Le 4 avril, de Bedar-Alam il se dirigeait vers l'est, arrivait le même jour à la frontière, et atteignait le Djoedjoehan après quelques journées de marche à travers des pays sauvages.

Suivant le cours de cette rivière, il traversa successivement les États encore complètement inconnus de Soengei-Koenjit, Indamar et Tandjoeng-Alam, et toucha le 10 la frontière du royaume de Djambi. A Rantau-Ikir, État dépendant de Djambi, il put, par l'intermédiaire de son compagnon, obtenir un petit bateau et louer l'équipage nécessaire pour le manœuvrer; puis le chef qui l'escortait regagna, avec sa suite et les coolies de Santvoort, la province de XII Kota.



Toeankoe di Sembah. — Dessin de E. Ronjat.

Bien que regardé partout avec défiance et mauvais vouloir, il était parvenu néanmoins à surmonter tous les obstacles, grâce à l'influence du chef et aussi à ses propres manières, conciliantes et affables.

Le 15 avril cependant, lorsque, arrivé à l'embouchure du Djoedjochan, il se trouva sur le territoire dépendant du sultan Taha que le gouvernement des Indes néerlandaises avait expulsé de Djambi, il courut un véritable danger, auquel il ne put échapper qu'en ne sortant pas de son bateau et ne se montrant point aux habitants. Le soir du 19 avril, il était à Djambi; il en repartait le lendemain pour Palembang et Batavia, et, après quelques semaines, il quittait la capitale des Indes néerlandaises et revenait à Djambi.

Les eaux restèrent d'abord constamment si basses qu'il ne put remonter la rivière qu'un peu au-dessus de Doesoen tengah, où réside le sultan actuel, et il dut se borner, tout ce mois-là, à explorer la partie inférieure du fleuve; puis, au moment même où se déclarait enfin en sa faveur la mousson pluvieuse attendue depuis longtemps, il fut subitement enlevé par une congestion, dans la nuit du 23 novembre, à la tâche que son activité et ses talents l'eussent mis à même de si bien accomplir.

Trois jours après avoir reçu cette triste nouvelle, je partis derechef de Loeboe gedang pour me rendre à Moeara-Laboe. Par suite des averses continues des jours précédents, tous les troncs d'arbres qui servent de ponts sur la plupart des rivières avaient été emportés, et il était très difficile de passer à cheval. La route était également à peu près impraticable, de sorte que ma monture restait parfois embourbée et que j'étais obligé de descendre, ce qui me contrariait beaucoup, à cause du mauvais état de mes pieds.

Le Batang Bangko avait aussi tellement monté que le gué était dangereux; le poteau fiché au milieu du fleuve pour soutenir le pont de rotins suspendu, exclusivement à l'usage des piétons, avait été entraîné, laissant la passerelle dénuée de tout support. Il en résultait qu'il y avait grande chance pour que l'assemblage entier des ais s'en allât à vau l'eau.

Quelques jours après, mes compagnons de voyage arrivèrent aussi à Moeara-Laboe pour passer agréablement avec le contrôleur la veille du jour de l'an. Ils avaient trouvé les rivières encore plus hautes et la route encore plus mauvaise, mais ils apportaient comme butin une grande fleur de soixante centimètres de diamètre. Nous l'aurions prise pour la *rafflesia Arnoldi*, si le professeur Suringar de Leyde, après examen, n'avait reconnu que c'était une espèce nouvelle à laquelle il donna le nom de *rafflesia Hasseltii*, en l'honneur de celui qui l'avait découverte. Cette fleur est d'un rouge brun foncé avec des taches de couleur plus claire. La rafflesia pousse beaucoup dans le genre du champignon; les pétales sont très épais, et elle n'a ni feuilles ni tige; elle se trouve comme un parasite sur les troncs de quelques espèces de cissus gisant sur le sol. Néanmoins c'est une fleur parfaite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 1er janvier 1878, je partis de Moeara-Laboe pour me rendre, en suivant la grande route, à Soerian, qui est à trente-six kilomètres du côté d'Alahan pandjang. Je traversai d'abord la plaine bien cultivée où serpente le Seliti, et je pus jouir de la belle vue des montagnes environnantes, jusqu'à ce que, laissant derrière moi la région habitée, j'eusse atteint en une chevauchée de quelques heures la région des bois marquée en cet endroit par un réseau inextricable de bambous, et aussi de superbes fougères, si nombreuses et de telle dimension que je n'en avais vu nulle part de pareilles.

Montant le long des belles rives du Seliti, je passai encore devant une hutte isolée au delà de laquelle je quittai la rivière; puis bientôt, ayant franchi l'insignifiante ligne de partage des eaux qui la sépare des petits ruisseaux débouchant directement dans le Batang Hari, j'aperçus le kampong de Soe-



M. Schouw Santvoort. — Cliché tiré de l'édition hollandaise (*Eigen Haard*).

rian, situé sur le versant relativement dénudé des monts Barisan, et en peu de temps j'arrivai au village. Quelques minutes plus tard j'étais dans le logis confortable de l'administrateur d'une plantation de café, et je me reposais de mes fatigues assis dans un bon fauteuil, en l'agréable compagnie de mon hôte.

De cette demeure on avait une très belle vue sur les montagnes situées en face, là où le Batang Hari, après avoir coulé parallèlement aux monts Barisan, infléchit subitement plus à l'est pour s'échapper par une brèche étroite.

Soerian est sur le versant à mille mètres d'altitude, et le point culminant de la chaîne qui se trouve droit derrière le kampong atteint seize cents à dix-huit cents mètres d'élévation. Le Batang Hari, qu'on peut gagner de là en trois quarts d'heure et dont le lit étroit offre un encaissement de hautes berges, est à cent trente mètres environ plus bas. La plupart des plantations de café se trouvent au bord de cette ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

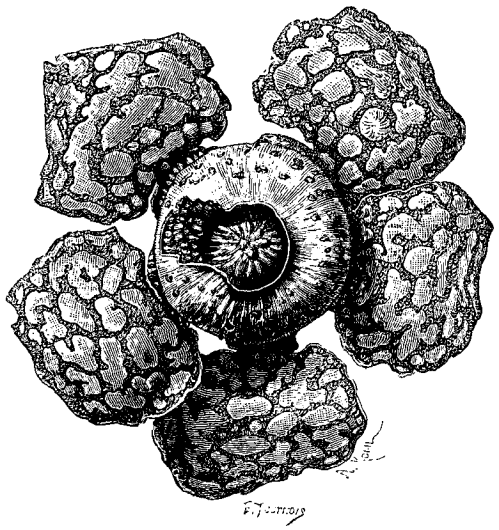
vière. Près de l'habitation il y a un moulin à eau installé pour la décortication du café, ainsi que de grands séchoirs dont la toiture s'ouvre complètement, de sorte que, le jour, le soleil y pénètre à l'aise, et que, la nuit, ou par un temps de pluie, on peut les fermer aussi facilement qu'on les a ouverts.

Le 5, je me mis en route pour le village de Lolo, distant de six kilomètres et situé à cent mètres plus haut; je m'y installai dans la maison du contrôleur, qui était entièrement vide par suite du changement de résidence de ce fonctionnaire.

Ces grandes pièces démeublées étaient loin d'être gaies, et cela m'était d'autant plus désagréable que les blessures que j'avais aux pieds m'obligeaient à y rester enfermé plusieurs jours. En outre, le temps était froid et humide, car le ciel était constamment couvert de nuages, et tous les jours la pluie tombait pendant plusieurs heures à torrents.

Lolo est situé sur la rivière de ce nom, un peu au-dessus du point où elle se jette dans le Batang Hari, à l'endroit où la vallée affecte la forme d'un bassin couvert de sawahs, fermé de deux côtés par de hautes chaînes de montagnes, et des deux autres par les contreforts des monts Barisan qui s'étendent jusqu'au Batang Hari.

Quand on arrive de Soerian, quelques minutes avant d'atteindre le village et la maison, l'attention du voyageur est attirée par un petit *pasar* ou marché, où, une fois par semaine, les habitants des alentours viennent faire leurs emplettes auprès des marchands ambulants. On trouve souvent à Sumatra de pareilles places à quelques pas des villages.



Rafflesia Arnoldi (voy. p. 196). — Dessin de E. Tournois.

Lolo fournit beaucoup de café, et l'on y compte environ trois cent quatre-vingt-dix hommes employés à ce genre de culture; la récolte annuelle est en moyenne de neuf cents à mille picols, soit soixante mille kilogrammes. Les jardins sont disséminés partout le long du versant de la montagne.

Le 13, MM. van Hasselt et Snelleman arrivèrent enfin de Moeara-Laboe. Ils apportaient encore une nouvelle désolante : la Société de géographie qui nous avait envoyés en mission se voyait contrainte, par suite de l'insuffisance de ses moyens, de rappeler en Hollande M. Snelleman, qui comptait partir de Padang dans le mois courant. Ces messieurs venaient ce jour-là de Soerian, et le même jour ils continuèrent leur route vers Alahan pandjang, où je les suivis le lendemain.

A quelques pas de Lolo on franchit la rivière au moyen d'un pont couvert, semblable à ceux qui existent sur les grandes routes; ensuite, au delà d'une petite chaîne de collines, on atteint le Batang Hari, que l'on doit remonter. La vallée est très étroite et presque entièrement occupée par la route et le lit de la rivière, de sorte qu'il reste seulement çà et là une petite bande de terrain servant de rizière. La population, qui vit dans de misérables huttes isolées, est très peu nombreuse. La nature est admirable de beauté et de sauvagerie : le Batang Hari, qui n'est là qu'un torrent, roule de cascade en cascade ses eaux dont la blanche écume tranche sur la sombre verdure des arbres en surplomb, et le ruisseau précipitueux, issu des monts d'alentour, baigne, en décrivant une grande courbe, les murs verticaux de granit et de calcaire qui enserrent la vallée.

Après trois heures de chevauchée la vallée s'élargit sensiblement; à gauche du chemin, à vingt minutes de distance, on aperçoit le village d'Ajer dingin, en arrière duquel les monts Barisan s'élèvent à deux mille mètres. Lorsque partant de ce point on a monté encore pendant une demi-heure, on quitte la vallée du Batang Hari et l'on atteint bientôt la ligne de faîte, haute de seize cent vingt mètres, qui sépare cette rivière du Danau di Atas.

De ce point la perspective est très jolie; on domine le lac dans sa plus grande longueur, avec le Goenoeng Talang à l'horizon. Mais je ne pus guère jouir de toutes ces beautés, car il tombait une pluie telle qu'à peine pouvais-je voir à dix pas devant moi.

Dès que je fus en terrain plat, je mis mon cheval au grand trot pour atteindre le plus vite possible Alahan pandjang, dont j'étais encore éloigné d'une demi-heure. Cette hâte n'était pas très utile, car la pluie cessa bientôt, et ce fut par un beau soleil que je fis mon entrée dans le village.

Disons en passant que, près du pont couvert du Goemanti, je vis un arbre fruitier d'une circonférence extraordinaire; c'est un arbre de l'espèce appelée *arbre Paue* par les indigènes, et dont le fruit savoureux se rapproche de la mangue (*mangifera Indica*).

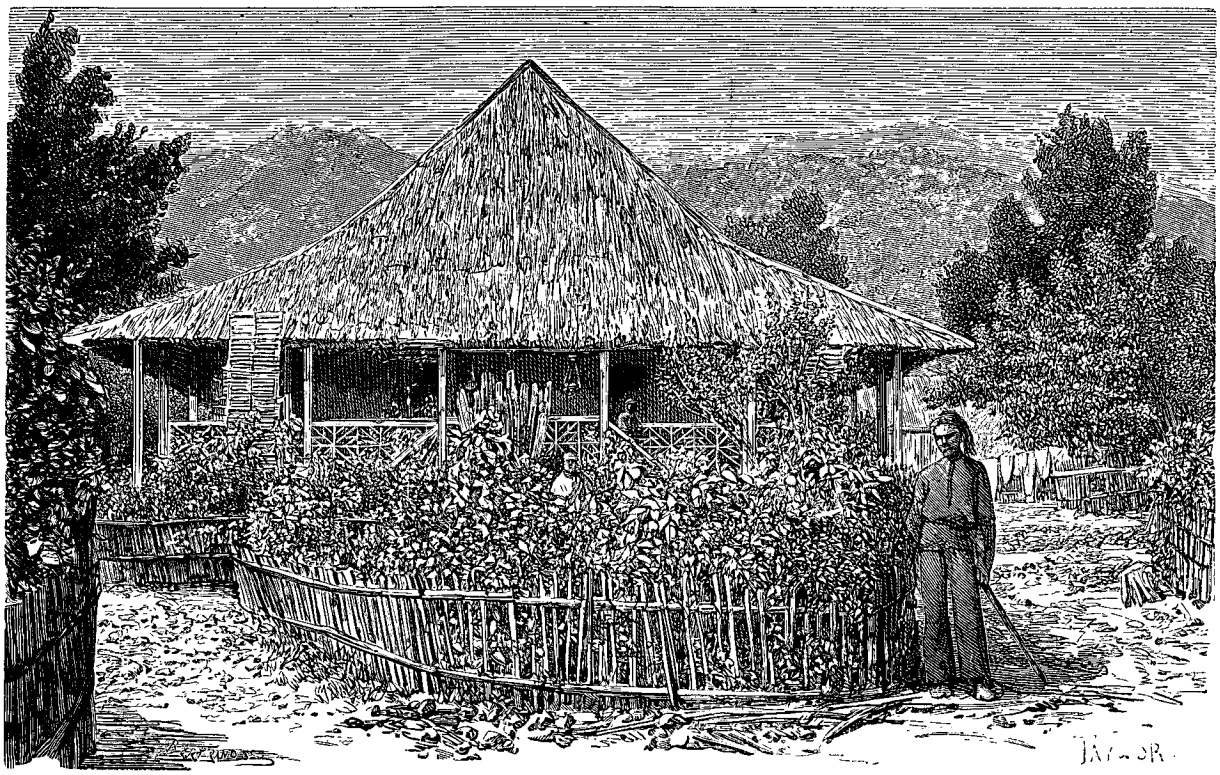
Et maintenant, en route pour Padang : tout est empaqueté; nous engageons une équipe supplémentaire de coolies, ceux que nous avions à poste fixe ne suffisant pas au déménagement des objets; puis, le dimanche 20 janvier, la caravane des porteurs s'ébranle; le lundi, Snelleman et moi nous partons à sa suite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous nous engageons d'abord de compagnie sur le chemin qui nous a servi à faire l'ascension du Talang et que les grandes pluies ont rendu beaucoup plus mauvais; puis, après avoir dépassé le Danau di Talang, nous nous séparons. Snelleman poursuit sa marche afin d'aller rejoindre le soir à Loeboe-Selasi, sur la nouvelle route de Padang à Solok, notre ami van Hasselt, qui doit venir de Solok où il s'est rendu directement d'Alahan pandjang. Je reste en arrière pour monter encore un peu sur le Talang et avec l'intention de m'arrêter dans la maison de nos guides de la montagne, afin d'y prendre des vues photographiques.

Grâce au temps, qui ne fut pas aussi défavorable que je le craignais, je pus être de retour le lendemain; et le surlendemain, à sept heures, je me dirigeai vers Padang, par une descente tellement à pic que j'étais obligé de conduire mon cheval à la main. J'arrivai en moins d'une heure à la vallée du Batang Baroes, après avoir eu de nouveau, sur ce parcours, le plaisir de contempler les sommets les plus proches des monts Barisan. Près de deux heures durant je suivis la vallée en traversant plusieurs villages prospères, entre autres le kampong de Baroes, dont je remarquai les maisons neuves décorées de jolies sculptures.

Plus loin, à l'endroit où le Batang Baroes se fraye un passage vers l'est à travers une nouvelle coupure



Maison de l'administrateur des cultures de café, à Soerian (voy. p. 197). — Dessin de Taylor.

des monts Barisan, pour prendre ensuite son cours vers le sud dans la direction de la côte occidentale, je quittai ce bassin fluvial, et, franchissant un contrefort du Talang, près du village de Loeboe-Selasi, j'arrivai à la nouvelle route de Padang à Solok.

A partir de là, je me retrouvai sur le chemin que j'avais suivi onze mois auparavant en venant de Padang; seulement il s'était si bien amélioré entre temps qu'on pouvait maintenant le parcourir d'un bout à l'autre en voiture et en charrette.

A six heures et demie du soir, j'entrai, en société de mes compagnons de voyage, dans l'habitation de M. Steffan, de la maison van Houten et Steffan, maison à laquelle nous devons beaucoup de reconnaissance pour les nombreux services qu'elle nous a rendus.

Le 26 janvier, M. Snelleman partait de Padang pour Batavia, où il s'embarquait bientôt pour l'Europe. Quelques jours après, van Hasselt et moi, nous prenions possession d'une habitation du camp chinois gracieusement mise à notre disposition par son chef ou capitaine.

Là nous pouvions faire une minutieuse inspection de nos bagages, tout préparer pour un voyage ultérieur, et mettre en ordre les notes et observations recueillies dans nos excursions précédentes. Mais si nous avions prévu les déboires qui nous attendaient, nous y aurions, pour sûr, regardé à deux fois avant de nous installer dans cette habitation chinoise. Il se trouva, en effet, que le nouvel an des fils du Céleste-Empire tombait juste à ce moment. Certes nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étions aux premières loges pour admirer et les marches fantastiques et le défilé des voitures richement ornées des enfants des Chinois opulents; malheureusement, par la même occasion, nous étions placés on ne peut mieux pour ne rien perdre des cris d'allégresse et des détonations incessantes des feux d'artifice, si bien qu'il était impossible d'avoir la tête au travail. Non seulement ce tapage infernal durait du matin jusqu'au soir, mais la nuit même on n'avait pas deux heures de repos. A peine commençait-on à goûter les douceurs du sommeil, qu'on était brusquement réveillé par le fracas d'une poignée de serpenteaux placés sous la porte principale du logis, et ce bruit assourdissant mettait bien vite Morphée en fuite; ajoutez que, durant ces jours de liesse, il était extrêmement difficile de se procurer des ouvriers, qui, pour la plupart, font partie de la population chinoise. Malgré tout, au commencement de mars, nous avions achevé de prendre nos dispositions, et, le 7, nous partions de Padang pour Batavia, d'où, profitant du premier steamer, nous continuions le 20 du même mois notre voyage vers Palembang.

Après avoir passé la nuit sur rade de Muntok, chef-lieu de l'île Banka, nous partîmes par le bateau



Granges à sécher le café à Soerian (voy. p. 198). — Dessin de Th. Weber.

à vapeur, le 22 avril, au point du jour, pour entrer dans le Koeala Soensang, principale embouchure du Moesi ou rivière de Palembang.

Vers une heure nous arrivâmes à Palembang, la capitale; mais ce ne fut qu'à trois heures et demie que notre navire put s'amarrer au débarcadère, la violence du courant rendant fort difficile l'envoi à terre des amarres. Le trajet de la rivière avait été excessivement monotone : à l'exception des habitations de pêcheurs bâties çà et là sur pilotis, les rives basses, presque partout sous l'eau, et couvertes de palmiers *nipa*, au milieu d'autres arbres, n'offrent pas la moindre diversité.

Aussi est-on agréablement surpris en apercevant la ville qui occupe, sur les deux rives, une étendue de six à sept kilomètres; une partie considérable de la rivière, dont la largeur moyenne est là de quatre cents mètres environ, est couverte d'habitations flottantes. On y voit aussi quelques trois-mâts, des bricks, des goélettes et un grand nombre de navires du pays, au milieu desquels circulent de nombreuses embarcations, qui établissent les communications entre les deux rives et entre celles-ci et les maisons flottantes.

L'hôtellerie est située à proximité du débarcadère du bateau à vapeur, mais ce fut avec peine que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



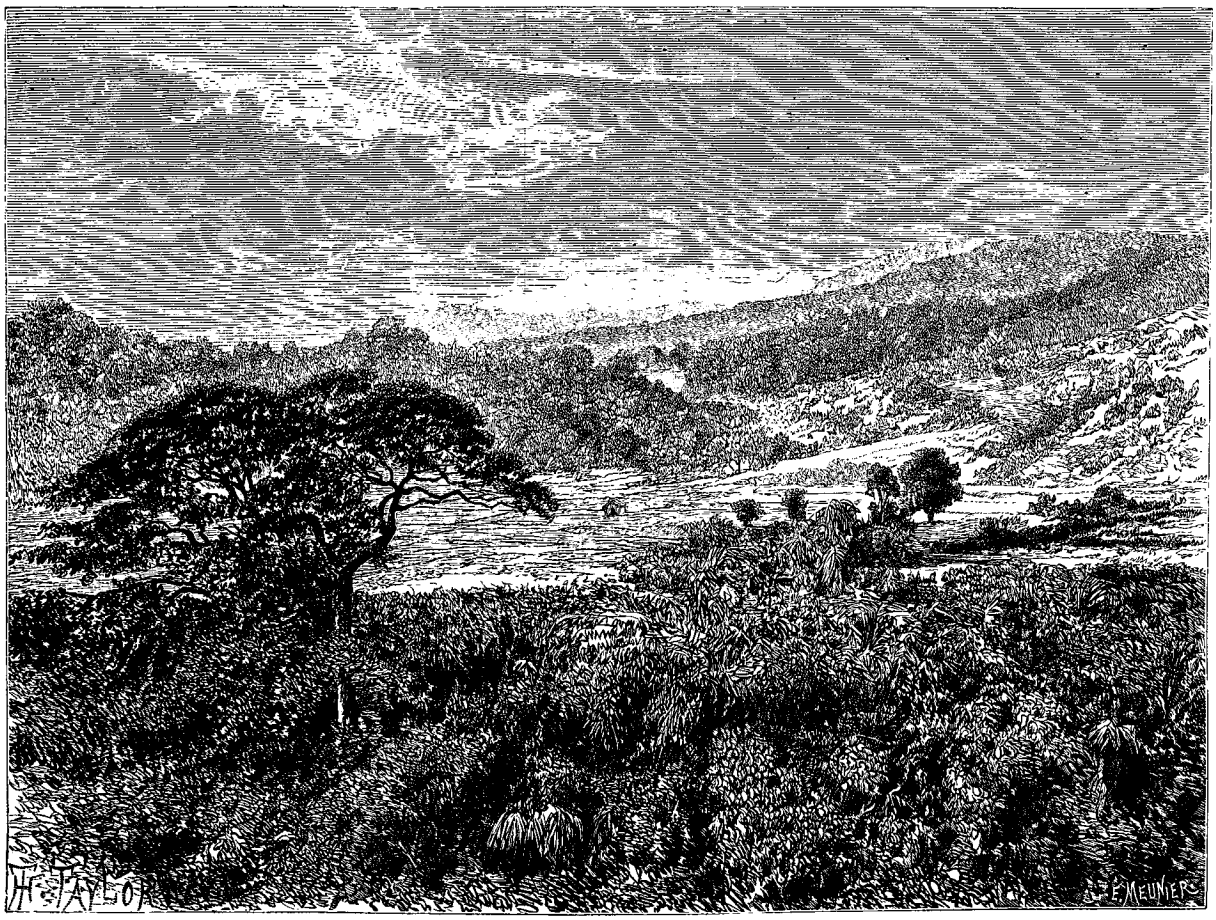
Pont couvert du Batang Lolo (voy. p. 198). — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y trouvâmes un gîte, parce qu'elle fut assaillie en même temps par nos compagnons de voyage du bateau.

Une bonne route, bien entretenue, va de l'hôtellerie au marché, qui est construit en pierres de taille; cette route est parallèle à la rivière dont elle est séparée par une rangée de maisons qui, au moment du flot, sont baignées par l'eau d'un côté. Dans ce marché il se traite chaque jour un nombre extraordinaire d'affaires, et il serait impossible de citer un objet d'un usage journalier qu'on ne pût s'y procurer. On y trouve même en vente une foule d'articles dont la présence en cet endroit est inexplicable et dont on ne comprend pas que les détenteurs puissent vouloir se défaire. Autour du marché, et dans la rue qui nous y avait conduits, nous avons vu des auberges et des restaurants chinois et indigènes, ainsi qu'un grand nombre de boutiques et d'ateliers chinois, arabes et autres.

Nous traversâmes sur un pont de bois l'un des nombreux canaux qui sillonnent la ville dans toutes les directions, et nous arrivâmes devant la grande maison en pierre du résident, entourée de nombreuses constructions servant aux comptoirs. Un peu plus



Vallée du Batang Lolo (voy. p. 198). — Dessin de Taylor.

loin, nous vîmes l'ancienne demeure (*kraton*) du dernier sultan. Ce kraton sert aujourd'hui de caserne et ressemble, avec ses murs élevés en pierre, bien plus à un fort que la plupart des autres fortifications que l'on rencontre dans les Indes et dont la majeure partie est défendue par de simples murs en terre.

Derrière le kraton on aperçoit une grande construction blanche : c'est la mosquée, une des plus belles et des plus grandes de l'archipel Indien; au dire du naturel qui nous servait de guide, les principaux matériaux de cette mosquée ont été apportés de divers endroits considérés comme sacrés.

L'intérieur, toutefois, est complètement nu et produit infiniment moins d'impression que l'extérieur; l'édifice entier, surtout le minaret, est mal entretenu et tombe en ruine.

Auprès du kraton, sur le bord de la rivière, se trouvent le cercle et la plupart des habitations des Européens, et de chaque côté du kraton, perpendiculairement à la rivière, il y a une rue avec d'autres maisons européennes. Plus loin cette rive (la rive gauche) est habitée principalement par les Malais, tandis que les Chinois sont établis plutôt sur la rive droite et dans les habitations flottantes de la rivière.

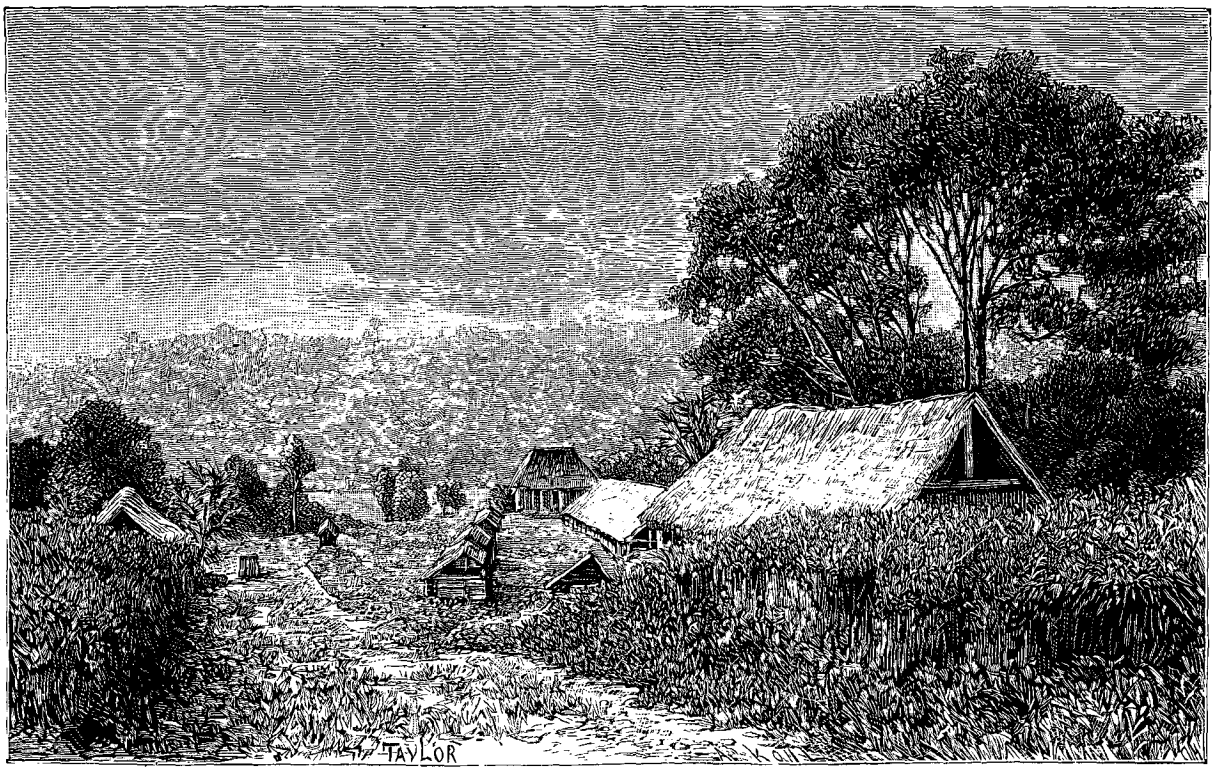
Il existe à Palembang de nombreux tombeaux anciens, qui tous sont plus ou moins tenus en odeur de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sainteté. Un des principaux est celui où, suivant la tradition, est enterré un certain rajah, Iskander Alam, qui, selon quelques-uns, est Alexandre le Grand, ou du moins un de ses successeurs. Ce tombeau est situé sur une éminence, à une heure de marche du kraton, soit par terre, soit par eau. Une partie de l'emplacement est couverte d'arbres fruitiers et entourée d'une palissade grossière; en dedans de cet enclos sont quelques tombes du kampong voisin, Boekit-Lama. Sous un grand arbre remarquable se trouve une hutte, de deux à trois mètres de long et de large, avec un toit de tuiles, en dedans de laquelle est la sépulture du rajah; celle-ci consiste simplement en un monticule de terre entouré de quatre planches et pourvu de deux *medjans* en bois, comme on appelle les piliers en bois ou en pierre qu'on rencontre à la tête et aux pieds des tombeaux malais. Au-dessus de la tombe, une centaine de planchettes sur lesquelles on distingue des traces de caractères arabes attestent les vœux et les souhaits des pèlerins; de nombreuses branches de *soelasi* sont déposées sur le tombeau comme hommages au défunt.

Il existe d'autres sculptures dans le vieux Palembang, un peu au-dessous de la ville actuelle, sur la rive gauche. Le cimetière est entouré d'un petit mur en pierre et l'entrée est ombragée par deux grands arbres (*waringins*).

Une partie des tombes est construite en pierres, et,



Le marché de Lolo (voy. p. 198). — Dessin de Taylor.

parmi elles, celle qui renferme les restes du sultan est en forme de coupole.

Les sépultures principales se distinguent aussi par des *medjans*, en bois ou en pierre, travaillés avec soin, dorés en partie et portant des inscriptions arabes. On voit de même sur presque toutes les tombes des branches de *soelasi*, dont la vente se fait du reste à l'entrée.

Le 30 mars, à sept heures du matin, nous nous embarquions pour remonter le Moesi à bord du bateau à vapeur du gouvernement, le *Barito;* c'est un navire à roues de trente mètres de longueur, neuf mètres de largeur et d'un tirant d'eau de un mètre six. Lorsque nous eûmes dépassé les dernières maisons de la ville, ce ne fut plus que çà et là qu'on aperçut, sur les rives basses, quelques villages isolés et à grande distance les uns des autres. La rivière elle-même, qui en quelques endroits est deux fois plus large qu'à Palembang, est triste et déserte. On ne découvre pas trace d'être vivant, et c'est à peine si de temps en temps on aperçoit un radeau de bambous, surmonté d'une cabane également en bambous, le tout bondé de kapok ou kapas (coton).

Un radeau d'un aspect tout particulier attira notre attention; il était formé de cocos attachés les uns aux autres et dirigé par un seul indigène, qui conduisait de cette façon sa marchandise à la ville de Palembang.

Le soir nous mouillâmes un peu au-dessus de l'embouchure du Lematang, un des principaux affluents de droite de la rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, vers cinq heures, nous avions atteint Sekajoe, grand village de la rive gauche et résidence du contrôleur du district de Moesi-Ilir ou bas Moesi.

Nous eûmes pour logement l'habitation de ce fonctionnaire, qui était venu avec nous de Palembang; mais nous fîmes auparavant une promenade dans le village, qui s'étend le long de la rive pendant près d'une demi-heure, et, ce jour-là encore, nous trouvâmes les rives aussi monotones et à peine habitées.

Le troisième jour, nous passâmes devant un plus grand nombre de villages, qui nous parurent généralement dans un état prospère; les habitations étaient toutes couvertes avec des tuiles qu'on avait dû apporter de Palembang, et, devant les maisons, sur la rivière, il y avait des radeaux supportant de petites cabanes. Entre les villages s'étendaient de vastes plantations de kapok et des champs de riz à sec.

Quand nous passions devant un village, les hommes, les femmes et les enfants sortaient de leurs maisons pour jouir de la vue d'un navire à vapeur, spectacle qui ne leur était pas offert tous les jours. Parmi les femmes, tant vieilles que jeunes, il n'y en avait que très peu qui fussent vêtues de camisoles;



Manguier — *arbre Paue* — à Palembang (voy. p. 198). — Dessin de A. de Bar.

presque toutes ne portaient qu'un simple *sarong* attaché au-dessus de la poitrine et quelques-unes s'enveloppaient dans deux sarongs superposés.

Les jeunes filles ont comme parure des boucles d'oreilles et des petits anneaux d'argent autour du poignet et de l'avant-bras, souvent même plus de vingt les uns au-dessus des autres. Tant que la jeune fille n'est pas fiancée elle ne peut porter ces anneaux qu'à un seul bras; après les fiançailles elle peut en mettre aux deux bras; mais une fois le mariage accompli, tous les ornements doivent disparaître.

Le costume des hommes est le même que sur la côte occidentale de Sumatra. Le signe distinctif des chefs est un bonnet en rotin, appelé *kopia* et brodé en or; la broderie varie selon le rang de celui qui porte cette coiffure.

Vers cinq heures nous arrivâmes à l'embouchure du Rawas, de sorte que nous pûmes encore ce même jour remonter un peu la rivière; mais nous ne rencontrâmes pas de village.

Le lendemain matin, favorisés par la hauteur des eaux, qui étaient alors très fortes, nous pûmes atteindre le kampong de Moeara-Roepit, situé au confluent du Rawas et du Roepit, et le point le plus en amont où pouvait remonter notre bateau à vapeur.

Ce jour-là encore nous défilâmes devant plusieurs

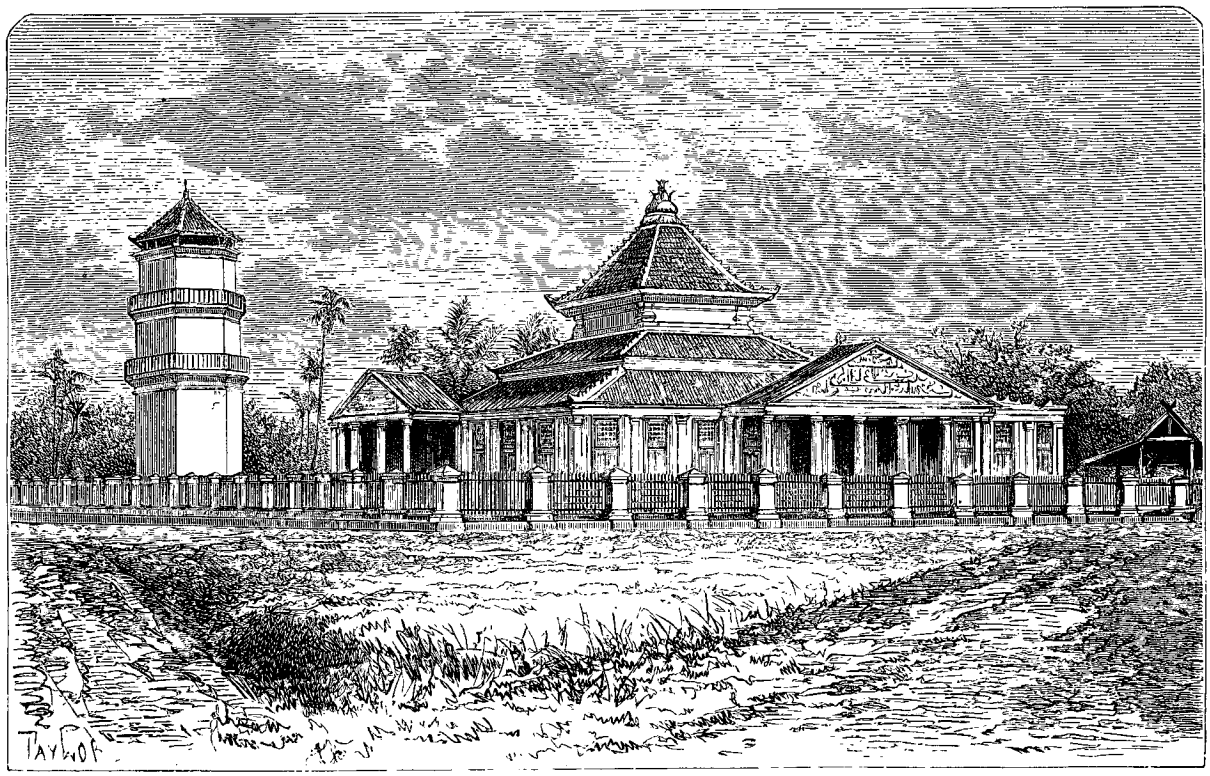
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villages, entre autres Bingin-Telok, qui nous parut être l'un des plus importants.

Les habitants sortaient tous de chez eux et nous suivaient le long des rives en saluant et en poussant des acclamations (*slamat*). Ils se figuraient probablement que le résident était à bord.

La veille, le Moesi avait eu constamment une largeur d'environ cent cinquante mètres. Ce jour-là, le Rawas n'avait plus que quarante à quatre-vingts mètres et présentait, de distance en distance, de brusques détours. Toutefois, comme le chenal avait une profondeur suffisante, il n'y avait pas le moindre danger pour notre petit bâtiment. La navigation est beaucoup plus active sur cette rivière que sur le Moesi; partout nous rencontrions de petites embarcations, ou *prauws*, portant des hommes et des femmes chargés de grands paniers et se dirigeant vers les *ladangs* pour y couper le *padi* mûr.

Sur l'invitation du chef de Moeara-Roepit, qui porte le titre de *Pangéran*, sans avoir de pouvoirs plus étendus que ceux des autres chefs ayant le titre inférieur de *Dipati*, nous lui fîmes le soir une visite. La vaste galerie qui règne devant sa maison était bien éclairée par quelques lampes à pétrole et occupée en grande partie par une vingtaine de jeunes filles et de jeunes garçons bien vêtus, qui nous donnèrent, avec accompagnement de musique, un échantillon de leurs talents chorégraphiques.



Mosquée de Palembang (voy. p. 202). — Dessin de Taylor.

Le lendemain matin, à sept heures, les uns à pied, les autres montés, jusqu'à ce qu'ils n'en voulussent plus, sur deux mauvais petits chevaux maigres du Pangéran, nous nous mîmes en route pour Soeroelangoen, résidence du contrôleur. La route, bien entretenue, longe la rive gauche du Rawas en remontant le cours et traverse ou borde différents villages, à proximité desquels nous étions attendus par les chefs accompagnés de jeunes gens portant des pavillons hollandais et des tambours.

Dans chaque village ou au point de croisement de la route qui y conduisait, on faisait un temps d'arrêt.

Deux jeunes filles nous versaient de l'eau de coco et du thé pendant que quelques autres, deux par deux, exécutaient devant nous des danses gracieuses; après quoi on se complimentait de part et d'autre et nous nous remettions en route. Dans notre ignorance des coutumes du pays, nous nous imaginions tout d'abord que la population voulait manifester, de cette façon, son attachement au gouvernement européen. Mais bientôt nous apprîmes que ce mode de réception avait été prescrit par le contrôleur précédent et que de fortes amendes en assuraient l'exécution.

Près de Soeroelangoen il y a un magnifique waringin, élevé de quarante-cinq mètres et couvrant de son feuillage une superficie de trois mille mètres carrés. Sous ce géant des forêts nous attendaient les jeunes filles de Soeroelangoen, qui nous souhaitèrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bienvenue par un *tabé* général, pendant que quelques-unes des plus jolies nous offraient un verre de lait de coco bien frais.

Suivis du chef, des jeunes filles et des jeunes gens, au son du tambour, nous arrivâmes à l'*établissement*, nom qu'on donne habituellement à la maison du contrôleur et aux constructions qui en dépendent.

Le soir toute la jeunesse des trois villages des environs et les joueurs de rebab se réunirent sur le terrain éclairé au moyen de lampes et de lanternes et nous régalèrent jusqu'à minuit de musique et de danse.

Les danses des jeunes filles sont bien plus gracieuses que celles des autres parties de l'archipel; la plupart des figures sont exécutées par couples, avec des éventails, des poignards, des petites assiettes, des bougies allumées, etc., et les mouvements et les poses sont réellement très élégants. Quelquefois aussi les



Joueur de rebab aux environs de Soeroelangoen. — Dessin de Pranishnikoff.

jeunes gens dansent en improvisant une chanson ayant rapport aux circonstances présentes; mais ces danses-là sont en général lourdes et peu attrayantes.

Nous reconnûmes promptement que le but principal de notre excursion au Rawas, l'exploration des pays indépendants de la frontière, n'était pas chose aussi facile qu'on nous l'avait représentée et demandait, en tout cas, de longues conférences préliminaires avec les chefs de ces contrées. Le soin d'entreprendre ces pourparlers incombant au contrôleur, nous décidâmes, pour utiliser notre temps le mieux possible, de remonter le Rawas supérieur pour essayer d'atteindre la province de Lebong.

Le 28 avril, nous partîmes de Soeroelangoen et suivîmes le sentier bien entretenu qui longe la rive gauche de la rivière et serpente au milieu des champs cultivés, des broussailles ou des jeunes bois, en franchissant, sur des petits ponts de bambous, les nombreux ruisseaux qui se jettent dans le bras principal.

Jusqu'à Soeroelangoen le terrain avait été assez plat; mais ici, dans notre excursion de ce jour, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



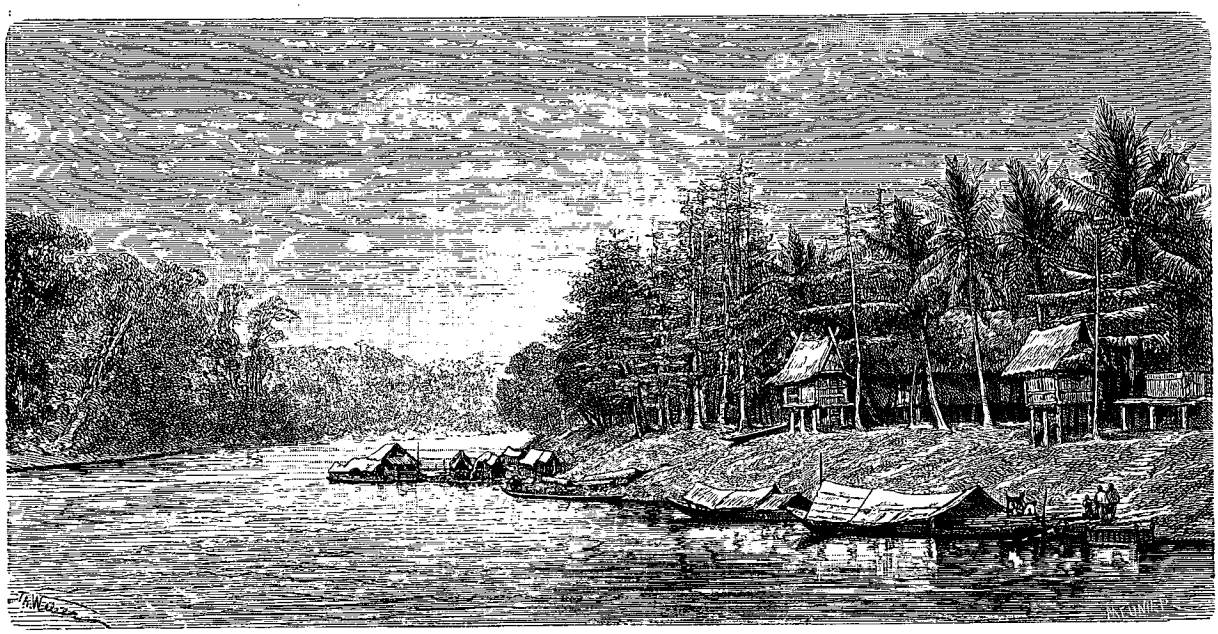
Un waringin (voy. p. 205). — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rencontrâmes de plus fortes élévations du sol, et bientôt, sur notre droite, les montagnes qui séparent les provinces de Rawas et de Limoen se dressèrent à une grande hauteur.

A Loeboe-Maas, pauvre village de la rive droite, nous nous installâmes pour la nuit dans le *balei*, grande construction ouverte de trois côtés. Dix jeunes filles du village vinrent le soir nous souhaiter la bienvenue et exécuter quelques danses; elles nous montrèrent que, sous le rapport de l'agilité, elles ne le cèdent en rien à leurs sœurs bien fortunées. Les figures de ces danses diffèrent un peu de celles de Soeroelangoen.

La nuit nous pûmes à peine fermer l'œil à cause de l'immense quantité de petites mouches presque imperceptibles, appelées *agas*, qui s'introduisaient à travers les mailles de nos moustiquaires en mousseline et nous aiguillonnaient continuellement. Le résultat de cette nuit sans repos fut que nous ne partîmes que tard le lendemain matin. La température était très chaude, et vers midi il se mit à pleuvoir, ce qui nous obligea, après une très courte journée de marche, à rester à Poelau-Kida. Nous nous installâmes chez le chef du village, qui nous abandonna la moitié de sa maison, en conservant l'autre moitié pour lui et



Le Batang Rawas près de Bingin-Telok (voy. p. 204 et 205). — Dessin de Th. Weber.

ses deux femmes; l'une était jeune, l'autre vieille, et elles paraissaient cependant vivre en bonne intelligence. Cette bigamie est une rareté dans la province de Rawas.

De là nous poursuivîmes notre route le long de la rive droite de la rivière, tandis que nous faisions filer nos bagages en embarcation par la rivière.

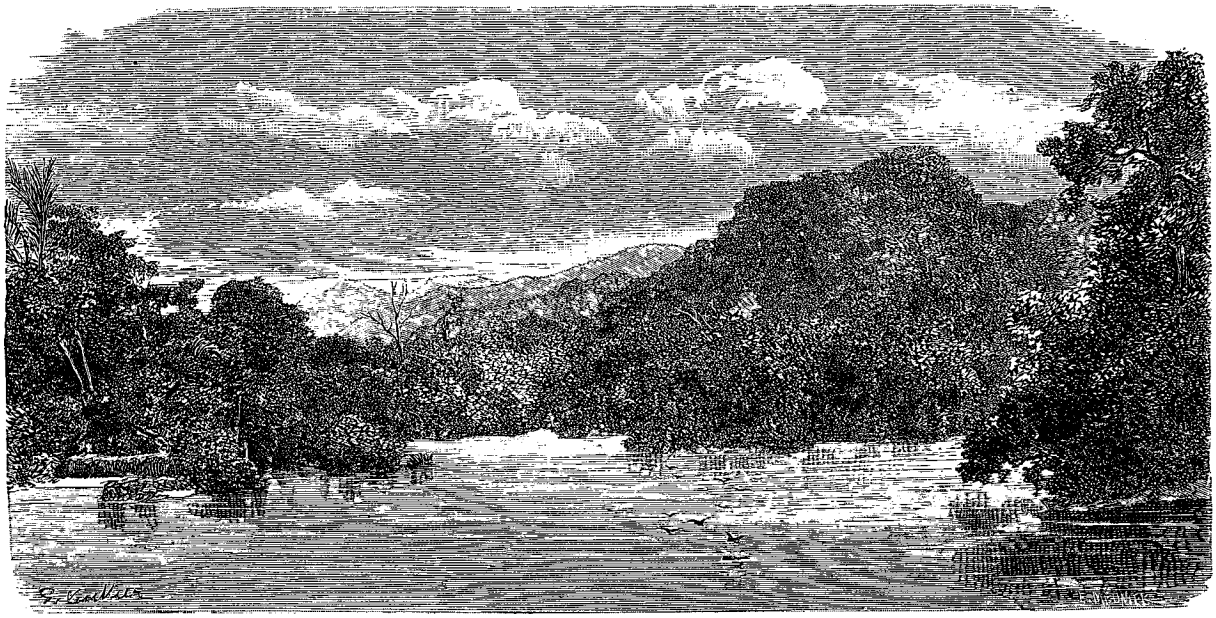
Le chemin était bien différent de celui des deux jours précédents; il y avait bien moins de champs cultivés et, par contre, beaucoup plus de bois. Les collines étaient plus élevées et se succédaient sans interruption. Il fallait constamment monter et descendre des pentes à pic et parfois traverser en radeau des ruisseaux encaissés dans de profonds ravins. Les bois devenaient de plus en plus hauts et de plus en plus sauvages; les *siamangs* égayaient notre promenade de leurs chants, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, au milieu desquels les *oenkos*, espèce de singes à longue queue, faisaient entendre leurs notes aiguës.

Outre plusieurs petits ruisseaux et rivières, nous passâmes ce jour-là quelques grands affluents du Rawas, tels que le Koetoe, le Koewis et le Menkoelam, dont les rives sont toutes inhabitées.

D. D. Veth.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Confluent du Rawas et du Koeloes (voy. p. 212). — Dessin de G. Vuillier.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Après avoir traversé en embarcation le Menkoelam, nous cheminâmes encore pendant quelques minutes à travers des rizières, les seules de Rawas, à l'exception de quelques-unes à Poelau-Kida, et nous atteignîmes le kampong de Moeara-Menkoelam, le principal et le plus grand village du Rawas supérieur.

Nous y fûmes logés dans une maison du Dipati, alors habitée par son fils, le Rio ou chef du village, qui l'avait gracieusement mise à notre disposition; la commodité et la bonne distribution du local nous engagèrent à y passer plusieurs jours.

Au début les habitants et surtout les enfants étaient avec nous d'une grande timidité, mais il suffit d'une distribution de quelques cadeaux pour que ces derniers devinssent plus hardis avec nous. L'idée que nous eûmes d'habiller avec des morceaux de papier et des plumes blanches une dizaine de marmots nus souleva la gaieté générale et nous mit dans les meilleurs termes avec la population.

L'habillement des jeunes filles est ici le même que celui que nous avions vu en parcourant les rives du Moesi et du Rawas. Pendant la journée elles portent seulement un sarong attaché au-dessus de la poitrine; mais les jours de fête et le soir, lorsque les travaux journaliers sont achevés, elles endossent une sorte de chemise de couleur qui leur descend jusqu'aux genoux et dont les manches sont longues et étroites; l'ouverture au col n'a que la dimension suffisante pour permettre le passage de la tête.

Nous fûmes assaillis en cet endroit de demandes de médicaments contre les goîtres et les fièvres, deux maladies très fréquentes dans le pays. Nous eûmes le bonheur de faire plusieurs guérisons de fièvre à l'aide du sulfate de quinine, ce qui augmenta beaucoup la considération qu'on avait déjà pour nous.

La population, quoique faible, paraît s'être sensiblement accrue dans ces dernières années, si l'on en juge par le nombre des enfants; cet accroissement doit être attribué à l'amélioration du bien-être général et à l'introduction de la vaccine. Le fait est surtout vrai pour le Rawas supérieur, où, d'après le Dipati, cette amélioration est surtout très manifeste. Quinze ans auparavant, dans les cinq villages de Poelau-Kida, Moeara-Koewis, Moeara-Menkoelam, Napal-Litjin et Kota-Tandjong, tous situés sur le Rawas et distants les uns des autres de trente-deux kilomètres au plus, on comptait à peine cent hommes mariés, tandis qu'aujourd'hui il y en a deux cent quatre-vingts.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mariages se concluent ici beaucoup plus tard que dans les Hautes-Terres de Sadang, où les jeunes gens sont mariés à quatorze ans et les jeunes filles à douze ans; ici, au contraire, ils sont souvent encore célibataires à vingt ans et à seize ans.

En général les relations sociales sont excellentes et la moralité très grande.

Comme tous les grands villages de la province de Rawas, Moeara-Menkoelam consiste en deux rangées de maisons, parallèles à la rivière et plantées de cocotiers qui ombragent agréablement la route ou la rue.

Après être restés cinq jours dans cette localité, nous partîmes pour le *doesoen* (village) de Napal-Litjin, qui se trouve plus haut sur le Rawas. En route nous reçûmes une forte averse et il fallut nous abriter pendant assez longtemps sous une étable à chèvres. Le terrain était le même qu'entre Poelau-Kida et Moeara-Menkoelam; seulement les collines que nous avions à franchir étaient un peu plus élevées et celles qui bordaient la rive gauche du Rawas l'étaient encore davantage. Tout près de Moeara-Menkoelam, nous eûmes, du haut d'une de ces collines, une belle vue sur la vallée de la rivière Menkoelam, au delà de laquelle la chaîne des monts Barisan se montrait dans le lointain.

A Napal-Litjin nous nous installâmes dans une maison neuve et non encore terminée du Dipati, qui la destinait à servir de présent de noces à sa fille aînée; celle-ci, âgée de vingt et un ans, attendait que, parmi ses nombreux adorateurs, celui qui lui plaisait se décidât à demander sa main.

Nous essayâmes de nouveau, à Napal-Litjin, de nous rendre compte s'il était possible de jeter un coup d'œil sur les districts indépendants qui sont limitrophes. Nous apprîmes que nous n'étions qu'à une journée de marche du village de Sekladi, à un peu plus de distance de celui de Doerian-Boengin, que ces villages faisaient partie de la province de Batang-Asei, et qu'en outre on ne pouvait arriver à la province de Soengei-Tenang, où nous avions plus d'espoir de réussir, qu'en passant par ces deux villages. Malgré l'assertion du Dipati du Rawas supérieur, qui nous affirmait que les chefs ne nous accorderaient pas le passage, nous dépêchâmes à ceux-ci deux envoyés, porteurs de présents, pour leur demander, en notre nom, la permission de passer. Deux jours après, nos envoyés revinrent avec une réponse défavorable; nous nous décidâmes alors à aller jusqu'à la frontière, pour prendre au moins connaissance du pays aussi près que possible et parler nous-mêmes aux chefs, que, dans ce but, nous avisâmes de notre arrivée.



Enfants à Moeara-Menkoelam (voy. p. 209). — Dessin de Pranishnikoff.

Le 12 mai, nous partîmes le matin de bonne heure, accompagnés de divers chefs, avec leur escorte armée de *klewangs* (sabres) et de pics.

Après avoir traversé le Batang Koeloes, qui se jette dans le Rawas juste en face de Napal-Litjin, nous prîmes d'abord un assez bon sentier le long de la rive droite de cette dernière rivière; une demi-heure de marche nous conduisit au nouveau kampong de Kota-Tandjong, et, au bout de cinq quarts d'heure, nous arrivâmes à l'ancien; celui-ci est à peu près abandonné, les habitants se transportant dans le nouveau village à mesure que les maisons sont prêtes.

Lorsque nous eûmes franchi la rivière sur ce point, nous trouvâmes une route en fort mauvais état. Il avait plu toute la nuit précédente, et les petits marécages, au milieu desquels passe le chemin, étaient devenus à peu près impraticables. Neuf fois à l'aller et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue à Moeara-Menkoelam, — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neuf fois au retour il nous fallut marcher avec de l'eau jusqu'à la poitrine ou jusqu'à la ceinture, pour franchir les affluents du Rawas, insignifiants en tout autre temps. Nous avions à gravir des collines peu élevées, dont les versants étaient cependant assez raides; mais les bords des rivières étaient surtout coupés très à pic, hauts, glissants et d'une ascension ou d'une descente fort difficile. A proprement parler toute la route n'était qu'une vaste fondrière, où les racines des arbres offraient seules un point d'appui au pied du voyageur. Nous étions partis à six heures et demie, et ce ne fut que dans l'après-midi, à la suite d'une marche non interrompue, que nous atteignîmes les rives du Soengei Merantei, où nous attendaient deux *wakils*, ou suppléants du chef de Sekladi, avec une petite escorte. Après avoir employé une heure et quart à nous restaurer, à fumer et à causer, nous nous remîmes en route pour revenir sur nos pas, rapportant l'agréable conviction que toutes nos tentatives étaient inutiles, bien qu'on nous témoignât personnellement beaucoup de bienveillance. Nous fîmes en embarcation la dernière partie du chemin à partir de Kota-Tandjong, et à six heures nous étions de retour à Napal-Litjin. J'ai rarement été aussi fatigué que ce jour-là.

En face de Napal-Litjin il y a deux rochers calcaires, entièrement couverts de bois, qui marquent le confluent du Rowas et du Koeloes; ce site était l'un des plus beaux que nous eussions vus jusqu'alors sur le Rawas. La vallée de cette rivière, avec les montagnes qui bordent sa rive gauche, présentait aussi un très beau coup d'œil, vue en dehors du village.

Nous fûmes promptement en parfaite intelligence avec les habitants et nous n'eûmes pas la moindre difficulté à trouver des types à photographier.

Notre plan était d'aller de là à Lebong, mais il était impossible de le mettre à exécution, personne ne connaissant un chemin. Nous dûmes en conséquence revenir à Poelau-Kida par la même route, pour gagner, en tournant au sud, le Roepit, d'où un chemin devait, d'après les renseignements que nous avions recueillis, nous conduire à Lebong.

Le 13, nous partîmes en embarcation de Napal-Litjin. Pendant la nuit il avait plu à torrents, de sorte que les eaux étaient hautes, ce qui favorisa notre descente en rivière. Ce fut une très belle excursion tout le long de collines boisées, séparées par des champs de riz et de cannes à sucre, dans lesquels il y avait un très grand mouvement de population provoqué par la récolte des cannes. Après une demi-heure, nous avions déjà atteint Moeara-Menkoelam, où l'on nous servit pompeusement, dans la maison du Dipati, du riz apprêté de différentes façons, du pisang et du thé. Nous y restâmes une petite heure; puis nous nous dîmes cordialement adieu et nous nous rembarquâmes. A quelques minutes en aval du village, nous passâmes devant l'embouchure de la rivière de Menkoelam, à partir de laquelle un trajet d'une demi-heure en embarcation nous conduisit à Poelau-Kida.

Le 14, nous nous mîmes en route le matin de bonne heure, et après une marche très fatigante nous arrivâmes au village de Tikoe. Il avait encore plu très fort pendant la nuit, les pentes rapides des montagnes étaient très glissantes et le terrain très bourbeux. Les collines n'étaient pas bien élevées, mais il fallait constamment monter et descendre et l'on avait à traverser des rivières assez profondes. Le lendemain, nous repartîmes, et vers onze heures nous arrivâmes à Tandjong-Agong, sur le Batang Empoe, affluent du Roepit. Le chemin était meilleur, mais çà et là très raide et très glissant encore par suite de la pluie; en somme ce fut une journée de fatigue.

Après dix-neuf jours passés dans des maisons indigènes, avec le risque continuel de se heurter la tête en entrant ou en sortant, il nous fut très agréable de trouver là un *balei* pour y passer la nuit. Là, au moins, nous avions de l'espace, car la maison, dont le plancher était à un mètre au-dessus du sol, avait huit mètres cinq de longueur sur sept mètres trois de largeur. Il est vrai qu'il n'y avait qu'un mur de côté; mais nous pouvions remédier autant que possible à cet inconvénient, en fermant en partie le côté d'où venait le vent au moyen d'une toile à voile goudronnée. Malheureusement le toit était si mauvais que, la pluie ne cessant de tomber, il était difficile de trouver un endroit sec. Malgré ces inconvénients nous préférâmes beaucoup ce gîte aux habitations des indigènes.

Nous restâmes là un jour pour essayer d'obtenir des renseignements sur la route allant à Lebong. Ce que nous apprîmes d'abord n'était pas fort agréable pour nous : on nous assura que depuis vingt ans on ne se servait plus de ce chemin; on exagérait en même temps les difficultés qu'on aurait à le retrouver, et cela, dans le but de nous détourner autant que possible de notre projet. Mais comme nous trouvâmes quelques personnes qui avaient fait ce voyage précédemment, l'une s'offrant même à nous accompagner moyennant un prix convenable, nous résolûmes de tenter l'entreprise.

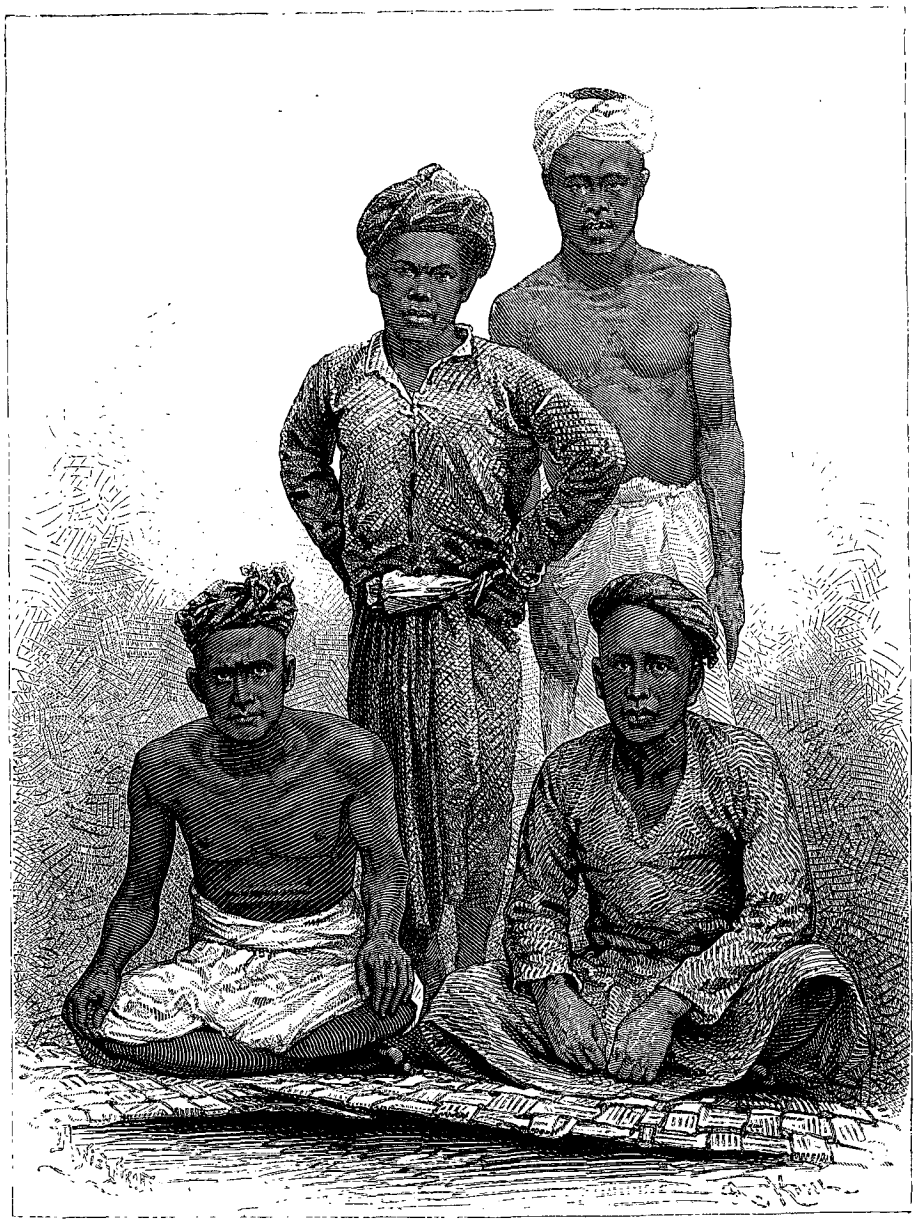
Ce voyage avait en effet pour nous une grande importance au point de vue des renseignements à recueillir sur les monts Barisan, que notre route devait nous faire franchir, ainsi que sur la position relative des provinces de Rawas et de Lebong qui me paraissaient très mal placées sur les cartes existantes.

Le matin du 18, nous partîmes pour le village de Loeboe-Koembing, situé sur le Roepit, où nous prîmes toutes nos dispositions pour traverser la solitude et où nous louâmes le nombre de coolies nécessaires, attendu qu'aux cinq qui nous avaient suivis depuis les Hautes-Terres de Padang il s'en était joint seulement un de Rawas. Ignorant le temps que pourrait durer le voyage, il nous fallait emporter beaucoup de riz et ne pas prendre de charges trop

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lourdes ; en conséquence nous laissâmes derrière nous l'appareil photographique et tout ce qui ne nous était pas en quelque sorte indispensable. Notre troupe se composait alors de van Hasselt et de moi, du chef des coolies, du cuisinier et du domestique qui nous avaient accompagnés lors de notre précédent voyage dans les Hautes-Terres de Padang, de six coolies en titre, de treize porteurs de Loeboe-Koembing et du village voisin, Soeka-Radja, de deux chefs avec leurs suivants et de quelques guides ou plutôt chercheurs de sentiers, ce qui faisait un total de trente hommes.

Pendant deux jours et demi nous suivîmes, en le remontant, le cours du Batang Roepit; nous traversâmes quatre fois cette rivière et une fois un grand affluent, le Batang Koejoh, opération que la hauteur des eaux rendait assez dangereuse. Le grand et vigou-



Indigènes de Moeara-Menkoelam. — Dessin de Pranishnikoff.

reux Hadjidipati de Lesoeng-Batoe, qui nous avait déjà accompagnés depuis Soeroelangoen, nous fut d'un grand secours en cette occasion; il prit sur son dos les charges des coolies les plus faibles et les porta sur l'autre rive, tout en soutenant fortement les hommes eux-mêmes.

Dans le courant de la troisième journée nous quittâmes la rivière pendant un certain temps, parce que le chemin passait sur le Boekit Ambong-bras, montagne escarpée et pointue. Le soir, nous bivouaquâmes de nouveau sur les bords du Roepit, qui n'était plus là qu'un petit cours d'eau insignifiant. En effectuant l'ascension de l'Ambong-bras nous avions perdu le sentier pendant un peu de temps. Le quatrième jour, nous commençâmes à remonter encore le Roepit et nous rencontrâmes deux belles cascades ; mais bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il fallut quitter la rivière, et peu après nos guides nous avertirent que nous avions perdu le sentier et que nous nous trouvions sur un chemin d'éléphants. Ils voulaient revenir en arrière pour essayer de retrouver le véritable sentier ; mais comme celui où nous étions allait dans la bonne direction et qu'il était en outre douteux qu'on en trouvât un autre, nous décidâmes que nous continuerions par celui-ci. Nous eûmes bientôt la preuve que nous avions agi sagement, car tous les arbres portaient des marques de coups de hache, preuve évidente de notre présence dans un sentier frayé par les hommes. Il n'était du reste pas bien long, et au bout de peu de temps nous arrivions de nouveau sur les rives du Roepit, qui n'était plus alors qu'un simple ruisseau. Nous avions espéré pouvoir franchir ce jour-là la ligne de partage des eaux ; mais les guides nous assurèrent que nous en étions encore éloignés, et nous dûmes prendre nos quartiers pour la nuit une fois de plus sur les bords de cette rivière.

Le cinquième jour, à dix heures et demie, nous atteignîmes enfin la ligne de faîte, et après vingt-cinq minutes de descente nous arrivâmes au cours supérieur du Kataun, qui, en cet endroit, ne roule que quelques filets d'eau. On longea d'abord ce ruisseau, puis on gravit un contrefort des monts Pematang Pandjang, que l'on suivit jusqu'au confluent du Kataun et du Soengei Mauer, où nous établîmes notre bivouac pour la nuit.

Le sixième jour, on descendit le cours du Kataun jusqu'à son confluent avec le Si Manoe; ce sont en cet endroit deux cours d'eau ayant une certaine importance. Il nous fallut d'abord traverser le Kataun, puis le Si Manoe, et, de nouveau, le Kataun, après le point de jonction de ces deux rivières. Le passage du Si Manoe présenta surtout beaucoup de difficulté. De là le chemin suivait constamment la rivière qu'il fallait à chaque instant traverser. Comme il devenait impossible de poursuivre cette route vu la hauteur des eaux, nous nous décidâmes à quitter la rivière et à chercher à travers bois un nouveau sentier, par lequel nous n'avançâmes plus que très lentement. Déjà nous commencions à craindre de ne pouvoir atteindre le même soir Tapoes, le premier village du Lebong, lorsque nous nous trouvâmes dans l'obligation de passer le Kataun : c'était le seul moyen de couper un grand coude de la rivière aux bords rocheux et escarpés. Fort heureusement, sur l'autre rive nous rencontrâmes un sentier commode, et, peu après, un ladang ; quoiqu'il fût abandonné il n'en indiquait pas moins un endroit habité, et sa vue raffermit le courage des porteurs. Enfin, vers cinq heures et demie, nous arrivions à Tapoes, après une journée de marche très fatigante.

Malgré la pluie et les nombreuses privations que nous avons eu à endurer pendant six jours, cette excursion est une des plus agréables que nous ayons accomplies à travers des pays déserts.

La rivière Kataun, dont nous avons suivi la vallée en dernier lieu pendant un jour et demi, prend sa source sur le versant occidental des monts Barisan, qui, à cet endroit, s'écartent de nouveau de la côte occidentale. Cette rivière coule d'abord vers le sud, tourne au nord-est, puis à l'ouest, pour venir traverser la résidence de Benkoelen ; elle se dirige ensuite vers le sud-ouest et va se jeter à la mer. La partie supérieure de son bassin, à une altitude variant de cent cinquante à huit cent cinquante mètres, forme la province de Lebong, qui fait partie depuis dix ans de la résidence de Palembang.

Après avoir tourné au nord-ouest, le Kataun traverse un lac oblong, de cinq kilomètres de longueur, sur une largeur maximum de cinq cents mètres. Sur son côté nord-est, ce lac, de même que toute la vallée, est bordé par une chaîne de montagnes, le Goenoeng Pandjang, qui est élevée, très boisée et très escarpée; de l'autre côté, ce sont des collines, sur les flancs desquelles on voit des champs cultivés ; en arrière de ces collines, des volcans de quinze cents à deux mille mètres marquent la frontière de la résidence de Benkoelen. Les nombreuses langues de terre qui s'avancent dans le lac donnent au site un aspect très riant.

A Kota-Danau, un des grands villages situés à l'extrémité supérieure du lac, nous restâmes quelques jours pour jouir de la beauté des environs. Les habitants étaient très complaisants et affables; chaque jour ils nous apportaient en présents des fruits, du riz, du poisson du lac, de sorte que malgré le peu de provisions que nous avions apportées nous pûmes vivre dans l'abondance.

Nous passâmes une quinzaine de jours dans cette province, que nous parcourûmes dans toutes les directions et dont nous visitâmes tous les villages et hameaux; on en compte trente et un, avec une population d'environ quatre mille âmes.

La distance en ligne droite entre les villages les plus éloignés les uns des autres est de quarante-cinq kilomètres.

Le 7 juin, nous quittâmes Teloek-Doerian, le village le plus méridional de Lebong, pour aller dans le sud franchir la chaîne de montagnes qui marque la limite de la province voisine, celle de Redjang. La route qui y conduit est très bonne et praticable par les voitures sans trop de difficulté. Elle passe en grande partie sur un haut plateau, d'environ mille mètres d'altitude, où il doit y avoir une quantité d'éléphants, si l'on en juge par les traces qu'on rencontre. M'étant écarté de notre troupe avec le Dipati de Lesoeng-Batoe et ayant gravi une petite hauteur, j'aperçus tout à coup, peut-être à cinquante pas de nous, un de ces animaux au milieu du chemin. Je me dirigeai hardiment vers le colosse; mais j'avais à peine fait une dizaine de pas, que la lourde bête se sauva et disparut dans les bois.

Une forte journée de marche de huit heures nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amena à Tjoeroep, où nous passâmes la nuit dans la maison du *pasar*. Le lendemain matin nous partîmes pour Kepajang, résidence du contrôleur des provinces de Redjang et de Lebong, dans la maison duquel, bien qu'il fût absent, on nous offrit l'hospitalité.

La province de Redjang est formée par la partie supérieure de la vallée du Moesi; cette rivière coule là parallèlement aux monts Barisan, tandis que de l'autre côté la vallée est bordée par les volcans Goenoeng Itam et Goenoeng Kabah. Le chef-lieu de Kepajang est sur la grande route qui traverse Sumatra de l'est à l'ouest et va de Benkoelen à Palembang. Non loin de Kepajang, cette route franchit les monts Barisan, à huit cents mètres d'altitude, et de ce point on jouit d'une vue magnifique sur la côte occidentale et la mer.

Après avoir passé trois jours à Kepajang nous revînmes à Tjoeroep, d'où nous partîmes, nous dirigeant vers l'est, en franchissant la selle de onze cent cinquante mètres de hauteur qui se trouve dans la chaîne de montagnes réunissant le Goenoeng Itam au Boekit Oeloe Moesi.

A une heure un quart nous quittions Tjoeroep; mais, bien qu'ayant continuellement marché sans nous



Notre maison à Napal-Litjin (voy. p. 210). — Dessin de H. Catenacci.

arrêter un seul instant, nous n'arrivions qu'à sept heures moins un quart à Kapala-Tjoeroep, dans le district de Sindang. Comme nos coolies étaient partis le matin de bonne heure de Tjoeroep, nous trouvâmes notre repas et nos lits tout prêts dans une maison qu'on nous avait courtoisement cédée. Le lendemain nous nous rendîmes à Oelak-Soeroeng, village situé sur le Klingi, grand affluent de gauche du Moesi, tout près de l'endroit où la route de Rawas se sépare de celle qui mène à Moeara-Bliti.

Le jour d'après nous poursuivîmes notre route vers Te-Awas, sur le Lankitan, autre affluent du Moesi, et, le lendemain, vers Soeka-Radja, sur le Roepit.

Pendant ces quatre journées nous fîmes environ cent trente kilomètres le long d'une bonne route qui, par cela même qu'elle était bonne, était sans le moindre ombrage.

De Soeka-Radja nous descendîmes le même jour le Roepit jusqu'à Soeka-Menang, où nous apprîmes que le contrôleur du Rawas était malade à Moeara-Roepit; c'était pour nous un désappointement, car nous espérions trouver là une lettre de ce fonctionnaire nous informant du résultat de ses pourparlers avec les chefs indépendants. Nous résolûmes alors de des-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cendre le Roepit en embarcation jusqu'à son embouchure. Pendant le trajet nous apprîmes que le contrôleur était revenu ce même jour à Soeroelangoen, où nous nous rendîmes en conséquence le lendemain. Nous étions restés sept semaines dehors.

L'aspect du sous-district de Sindang, ainsi que celui des villages et de la province le long du Roepit, est tout à fait le même que celui du Rawas, avec cette différence que, dans les premières de ces provinces, les régions habitées sont plus rapprochées des montagnes. La construction des maisons est en tout semblable à celle des maisons du Soeroelangoen, qui, à leur tour, ne diffèrent pas sensiblement des maisons du Moesi inférieur et du Palembang.

A Soeroelangoen, nous apprîmes que Pajong poetih, le principal chef du Limoen, reconnaissant l'autorité du sultan de Djambi, nommé par le gouvernement néerlandais, ne faisait pas la moindre objection à notre voyage dans cette province. Il ne croyait pas que nous pussions être autorisés à aller dans les provinces situées plus au nord, de Batang-Asei, Tembesi, etc. Mais il ne considérait pas comme impossible le voyage par eau jusqu'à Djambi.



Jeune fille de Napal-Litjin (voy. p. 210 et 212). — Dessin de Pranishnikoff.

En conséquence, après avoir pris toutes nos dispositions pour ne pas rendre indispensable le retour à Soeroelangoen, et après avoir quelques jours auparavant envoyé prévenir Pajong poetih de notre prochaine arrivée, nous prîmes, le 28 juin, la même route que nous avions déjà suivie au précédent voyage pour l'exploration du Rawas supérieur.

Pendant ce trajet nous remarquâmes un *sialang* colossal; c'est le nom qu'on donne à une certaine espèce d'arbres dans lesquels les abeilles sauvages font leurs nids. L'arbre que nous avions devant nous était certainement un des plus grands dans ce genre. Sa hauteur totale n'était pas inférieure à soixante-dix mètres, la première ramification était placée à trente-quatre mètres de hauteur et la circonférence du tronc était de près de huit mètres.

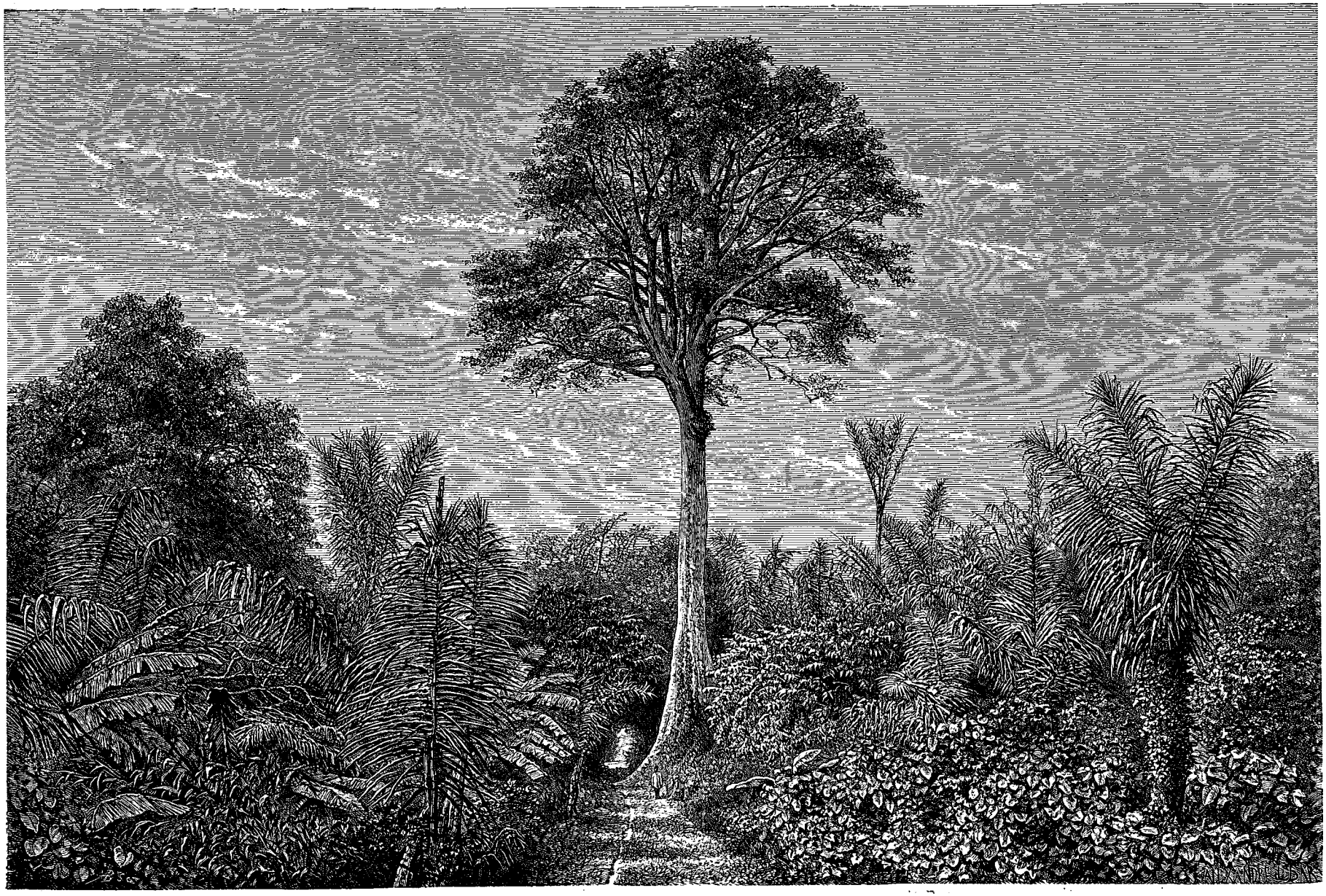
Pour grimper dans cet arbre on avait enfoncé dans son tronc des chevilles de bois dur, placées les unes au-dessus des autres, à un mètre au moins de distance. Les extrémités de ces chevilles étaient réunies par des rotins et des lianes, de sorte que toutes les chevilles se soutenaient mutuellement et formaient une espèce d'échelle.

Les abeilles suspendent leurs nids aux branches horizontales de ces arbres. Lorsque ces nids sont pleins de cire, on en chasse les abeilles, le soir, en les enfumant, et on les jette à terre. On les fait ensuite bouillir pour en retirer toute la cire.

Pangkalan était le but de notre première journée de marche; c'était là que nous devions quitter la route précédemment suivie, pour atteindre le Limoen par un sentier de la forêt qui tournait au nord. Suivant nos conventions, Pajong poetih devait nous y attendre.

Nous partîmes de Soeroelangoen pleins de courage, avec la ferme espérance de pouvoir enfin traverser les districts indépendants. Mais en arrivant à Pangkalan nous n'entendîmes pas parler de Pajong poetih, et le chef du village nous avertit que nous ne devions pas songer à atteindre le Limoen sans l'aide de ce compagnon indispensable; il doutait même que Pajong poetih pût nous conduire, et il ajoutait que sans ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sialang, arbre à abeilles. — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier le voyage était absolument impossible. Nous eûmes de nouveau la crainte de ne pouvoir réussir à mettre le pied sur le territoire du Djambi. Néanmoins nous résolûmes de poursuivre notre chemin dans l'espoir de rencontrer en route Pajong poetih, ou du moins de recevoir un avis de lui.

En conséquence nous partîmes de Pangkalan le lendemain matin, et nous prîmes un sentier sous bois, peu fréquenté, qui nous amena, à une heure, au Soengei Rebah, petit affluent du Batang Limoen et démarcation de la frontière en ce point. Comme nous n'avions pas encore de nouvelles de Pajong poetih, il fut décidé qu'on passerait là la nuit et qu'on enverrait, pour annoncer notre arrivée, un des chefs du Rawas qui nous accompagnait.

Le jour suivant nous continuâmes notre route vers le Koetoer, deuxième affluent du Limoen. En chemin nous rencontrâmes les porteurs de notre lettre à Pajong poetih, qui nous apprirent que ce dernier était en ce moment à Soeroelangoen sur le Tembesi (ne pas confondre avec Soeroelangeon dans le Rawas) et qu'il ne pourrait se trouver à Pangkalan que dans quatre ou cinq jours. Nous passâmes cette nuit-là dans une maison sur les bords du Koetoer. Le chef que nous avions envoyé en avant vint nous y rejoindre en nous apportant la nouvelle que le lendemain plusieurs petits chefs de la province de Limoen viendraient nous parler.

Effectivement, le lendemain vers midi, arrivèrent quatre chefs avec une escorte armée, qu'ils laissèrent toutefois de l'autre côté de la rivière. Après avoir longuement causé avec nous, ces chefs se retirèrent pour aller tenir conseil. Le résultat de leur délibération fut que nous devions tout d'abord repasser la frontière et qu'alors ils examineraient s'ils pouvaient, oui ou non, nous autoriser à pénétrer dans le Limoen. Un petit chef de rang inférieur, Demang Setia Goena, qui cependant paraissait avoir une certaine influence, s'opposa énergiquement à ce que la permission nous fût accordée.

Le lendemain donc nous revînmes vers le Soengei Rebah, pour y attendre Pajong poetih, espérant encore que sa présence aplanirait toutes les difficultés.

Il y avait plus d'une heure que nous étions en marche, et nous nous trouvions auprès d'une petite maison (ladang) lorsque nous fûmes rejoints par l'écrivain de Pajong poetih. Il nous apprit que ce dernier était en route et qu'il nous priait de l'attendre. La maison dont nous venons de parler s'offrait naturellement comme lieu de rendez-vous.

Vers midi, Pajong poetih arriva enfin; sa vue produisit sur nous une impression des plus favorables.

Il était accompagné de deux chefs de Tiga-Doesoen, village, ou plutôt réunion de trois villages situés sur le Batang Asei, un peu au-dessous de l'embouchure du Limoen. Pajong poetih était armé d'un fusil et d'un revolver et ses compagnons étaient porteurs de lances. En route il avait parlé aux chefs du Limoen et leur avait lu une lettre scellée du sultan, autorisant tous les chefs de Tembesi, Marangin, Batang-Asei et Limoen à nous prêter assistance pour que nous pussions arriver sans encombre jusqu'à lui. A cela les chefs du Limoen avaient répondu qu'ils demandaient jusqu'au lundi pour se concerter (nous étions au mardi). Pajong poetih et ses compagnons de route nous assurèrent qu'ils étaient tout disposés à nous aider et que Datoek Madjalello, le principal chef de Tiga-Doesoen, avait tenu avec ses collègues un conseil, à la suite duquel on était convenu de nous laisser le passage libre et de nous le faciliter. C'était pour se conformer à cette délibération que deux des chefs nous avaient été envoyés.

Il fut décidé que nous resterions provisoirement dans la maison avec les chefs de Tiga-Doesoen et que Pajong poetih retournerait sur ses pas pour hâter la délibération des chefs du Limoen. Il partit avec les présents que nous envoyions à ceux-ci.

Le vendredi, à une heure, un naturel vint nous prévenir que Demang Setia Goena était dans les environs et qu'il désirait une entrevue avec un des chefs de Rawas qui nous avaient accompagnés. Ce dernier revenait apportant la nouvelle que les chefs du Limoen nous refusaient le passage, et qu'en outre Pajong poetih, qui avait pris sur lui de nous autoriser à rester là, aurait à supporter la responsabilité de ce qui pourrait arriver. Le soir, à cinq heures et demie, Pajong poetih revint avec un suivant. Il nous raconta que les chefs n'avaient pas voulu l'admettre au conseil, et que, en apprenant qu'ils refusaient de nous laisser passer, il leur avait fait demander s'ils se déplaceraient au cas où lui-même nous amènerait à leurs habitations, ce qu'ils n'avaient pas accepté. Il nous conseillait par conséquent de nous mettre en route le lendemain de bonne heure, en prenant toutes les précautions dictées par la prudence, et de nous diriger droit sur Moeara-Mesaut, en évitant le grand village de Kampong-Pondok, pour gagner de là, en embarcation, le matin suivant, Tiga-Doesoen, où nous devions trouver bon accueil. Nous prîmes le parti qu'il nous indiquait, mais nous nous trouvâmes alors en présence d'une difficulté nouvelle : chacun redoutant la vengeance de Demang Setia Goena, nous ne trouvions plus personne pour porter les fardeaux, et nos six coolies titulaires étaient insuffisants. On dut donc se décider à laisser quatre charges en arrière. Un mauvais sentier à travers bois nous conduisit, après deux heures de marche sur un terrain ondulé, à Kampong-Pondok, près du Limoen. Là nous fûmes rejoints par plusieurs suivants et amis de Pajong poetih qui nous informèrent que Demang Setia Goena se trouvait dans la mosquée avec une nombreuse troupe armée, et que, pour éviter une collision, il serait prudent de prendre un sentier qui traversait les rizières et nous permettrait de laisser le village à gauche. Après une petite heure de marche le long du Limoen, qui fut franchi à gué, nous arrivâmes à Moeara-Mesaut, où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous logeâmes dans la maison de Pajong poetih. Pendant la dernière partie de la route, nous avions passé plusieurs groupes de trois à cinq maisons. Nous n'aperçûmes que des femmes çà et là dans le lointain, mais pas un seul homme. Ces villages étaient pour la plupart entourés de champs de riz inondés, et l'on y voyait les traces de la présence d'un nombreux bétail.

Le village de Moeara-Mesaut consiste en deux habitations qui ressemblent plus aux maisons des Hautes-Terres de Padang et contiennent aussi plus de monde que celles de Rawas.

Ce même jour, nous apprîmes que Setia Goena avait gagné le Limoen inférieur pour exciter les habitants et ceux de Batang-Asei à s'opposer à notre passage. En revanche les autres chefs du Limoen s'étaient rangés de notre parti.

Ne trouvant encore là personne pour aller chercher les charges que nous avions laissées derrière nous, nous dûmes y envoyer nos propres coolies, ce qui nous força à rester un jour de plus à Moeara-Mesaut.

Le lundi matin, nous descendîmes la rivière Limoen dans trois embarcations (praws) qui portaient nos bagages. Deux de ces praws ressemblaient à celles



Habitations à Soeroelangoen. — Dessin de Taylor.

dont nous avons constamment fait usage dans les Hautes-Terres de Padang; la troisième, appelée pantjalang, était plus grande et, comme les embarcations du Rawas et du Roepit, complètement pontée, avec des pavois en bois à l'arrière. Les coolies allèrent par terre avec les chefs de Tiga-Doesoen et quelques-uns du Limoen.

La route se fit très lentement, parce que les eaux étaient basses et qu'il fallut en plusieurs endroits traîner avec beaucoup de peine la plus grande praw sur des bancs de gravier. A deux heures environ nous arrivâmes au village (doesoen) de Tandjong-Poetoes, composé de quatre ou cinq maisons. Là, on informa Pajong poetih que Setia Goena venait de rencontrer nos coolies et qu'il était immédiatement retourné vers l'embouchure du Rebah, où s'étaient assemblés divers chefs de Batang-Asei, avec leurs gens, dans l'intention de s'opposer à notre passage. Plusieurs hadjis, personnages qui ont fait le pèlerinage de la Mecque, s'efforçaient alors d'exciter les naturels au prang sabil, la guerre sainte contre les infidèles.

Au village de Mengkadei, que nous atteignîmes vers trois heures et demie, les mauvaises nouvelles se confirmèrent. Un peu après quatre heures, nous nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrêtions au-dessous du village de Temiang. Plusieurs Malais armés vinrent trouver Pajong poetih, qui, indisposé depuis le matin, était alors dans l'embarcation avec un fort accès de fièvre, et l'informèrent qu'il y avait sur le Rebah de deux à trois cents hommes armés qui ne laissaient passer personne. Nos coolies et les chefs qui les accompagnèrent nous rejoignirent là.

L'embouchure du Rebah n'étant qu'à un quart d'heure de marche, on expédia un neveu de Pajong poetih avec un homme pour avoir des renseignements plus certains. Au bout d'une demi-heure nos envoyés nous rapportaient la nouvelle qu'il était impossible d'aller plus loin. On les avait menacés de tirer sur eux lorsqu'ils avaient voulu passer le Rebah, et il était évident que les embarcations seraient attaquées si elles allaient plus loin.

Après en avoir délibéré avec les chefs qui nous accompagnaient, on décida de rétrograder jusque près de Mengkadei, où l'on passerait la nuit, pour éviter autant que possible le danger d'une attaque nocturne. Là, nous allumâmes du feu pour faire cuire notre repas, et nous eûmes ensuite tout le temps de déplorer notre halte d'un jour à Mesaut, sans laquelle nous aurions pu dépasser l'embouchure du Rebah avant que les bandes hostiles eussent pu s'y rassembler.

A minuit arriva une petite embarcation venant du haut de la rivière et portant la femme, la sœur, un fils et un suivant de Pajong poetih, qui nous apprirent qu'une deuxième bande de Batang-Asei, renforcée par des habitants du Limoen supérieur, descendait le cours de la rivière; nous courions donc le danger d'être cernés. Le soir même cette bande était arrivée



Grange à riz à Soeroelangoen. — Dessin de Th. Weber.

à Kampong-Pondok et avait l'intention de continuer sa route pendant la nuit. Alors les chefs du Limoen et de Tiga-Doesoen, de même que ceux du Rawas, commencèrent à manifester des craintes sérieuses pour notre sécurité et nous conseillèrent, afin d'éviter un malheur, de repartir cette même nuit pour revenir vers le Rawas, ce à quoi nous nous décidâmes, quoique bien à contre-cœur.

Il n'y avait à ce moment que deux ou trois de nos coolies près de nous, et pour une marche de nuit on ne pouvait pas beaucoup les charger. Nous ne prîmes donc avec nous qu'un peu de vivres, l'argent et quelques instruments; nous confiâmes le reste aux bons soins de nos chefs amis.

Vers une heure et demie nous quittâmes Pajong poetih, qui était si accablé par la fièvre qu'il put à peine se soulever pour nous dire adieu, et nous nous mîmes en route sous la conduite de deux de ses hommes.

Jusqu'à Tandjong-Poetoes nous suivîmes la rivière, et de là nous prîmes un sentier très peu fréquenté, qui devait nous conduire au village de Soengei-Bauoeng sur le Rawas. Ce sentier était à peu près impraticable dans l'obscurité; aussi, n'ayant pas à redouter une poursuite immédiate, nous nous décidâmes, après une heure et demie de marche, à attendre le jour. Dès l'aube nous nous remîmes en marche, et bientôt nous fûmes rejoints par les coolies que nous avions laissés en arrière. Une marche rapide et très pénible le long d'un sentier sous bois, un des plus mauvais que nous eussions jamais rencontrés, nous amena vers six heures et demie du soir à Soengei-Bauoeng, d'où nous devions revenir en embarcation à Soeroelangoen.

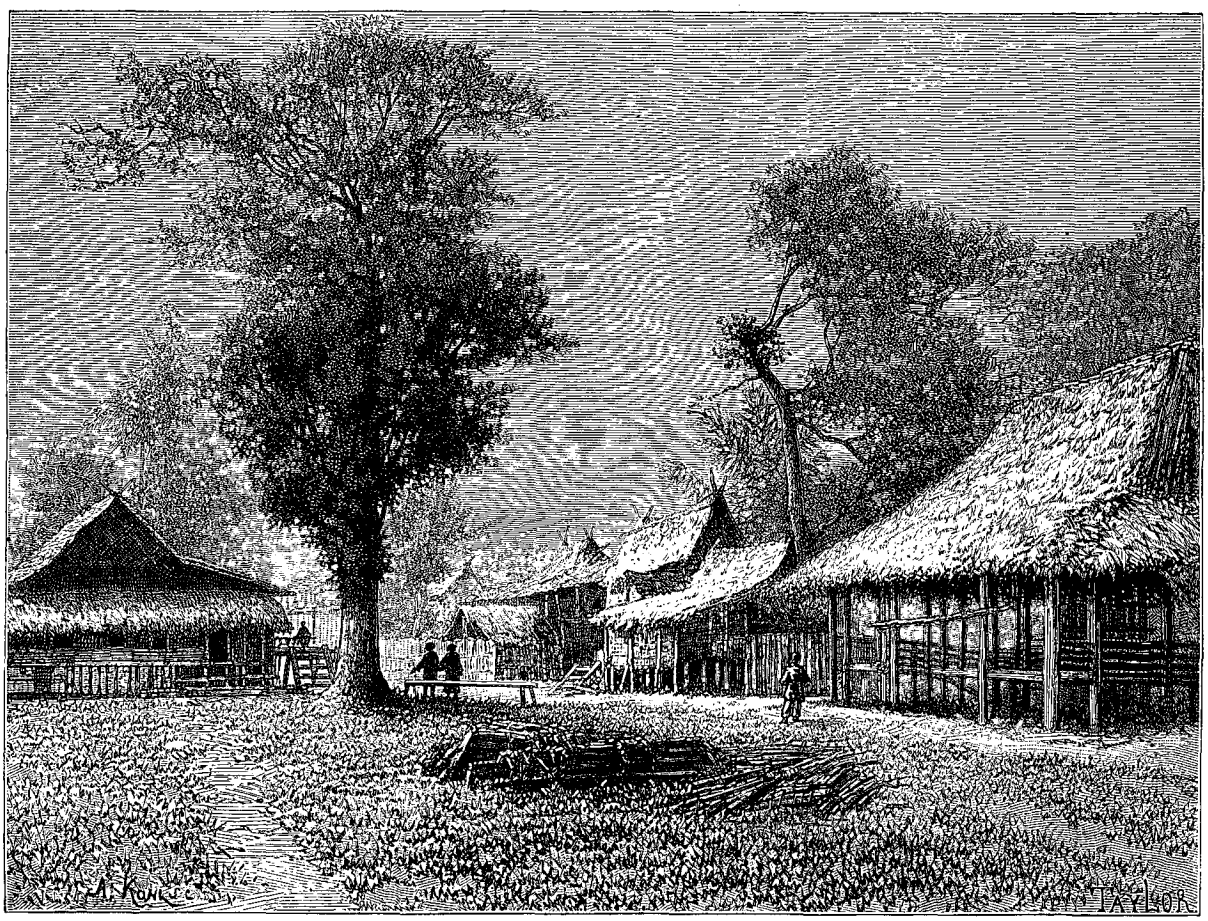
On envoya chercher par des hommes de Soengei-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bauoeng les objets que nous avions laissés; il y en eut peu de perdus.

Nous n'avions pas encore abandonné tout espoir d'atteindre au moins Tiga-Doesoen en suivant la route qui, de Soeroelangoen, y mène directement; mais au bout de deux à trois semaines les chefs de Tiga-Doesoen nous firent savoir qu'on ne pouvait plus nous y recevoir, par crainte des chefs de Batang-Asei, qui avaient résolu de se porter là avec toutes leurs forces. Cette nouvelle renversait définitivement nos espérances de visiter les districts indépendants.

Les jours qui s'écoulèrent entre notre fuite de Limoen et le moment où nous reçûmes ce dernier avis furent employés par moi à photographier quelques points des environs de Soeroelangoen, entre autres le pasar de ce nom, situé en dehors du village, de l'autre côté de la rivière, où se trouvait la maison du contrôleur et où se tenaient les commerçants venus de Palembang avec leurs navires. Dans cet intervalle nous fîmes aussi quelques excursions pour mieux connaître les Koeboes. Relativement à cette population qui occupe les pays déserts séparant le Batang Hari du Moesi, il circule bien des bruits exagérés, que propagent les autres habitants de cette région; ceux-



Pasar à Soeroelangoen. — Dessin de Taylor.

ci, en effet, en raison du bas prix auquel ils peuvent se procurer les produits des forêts, ont tout avantage à ce qu'une famille ou tribu de Koeboes s'établisse sur les terrains dépendant de leur village et ne tiennent en aucune façon à ce que le gouvernement néerlandais fasse pénétrer la civilisation parmi ces peuplades. A ce qu'il me semble, on ne peut pas dire que ce soit une race à part; mais les Koeboes, et c'est aussi l'opinion des Malais de cette région, sont les descendants d'une partie de la population qui s'est réfugiée dans les bois, au temps de la domination javanaise ou de la conversion à l'islamisme, et peu à peu ils y sont devenus sauvages.

La première fois que nous fîmes connaissance avec cette population, ce fut à leur petit établissement sur le Soengei Maroeng, affluent de gauche du Rawas. Il est à quarante minutes à peine de la route de Lesoeng-Batoe à Soeroelangoen. Sous six appentis supportés par quatre poteaux n'ayant pas plus de un mètre cinquante au carré, avec un plancher élevé de vingt-cinq centimètres en moyenne au-dessus du sol, il y a toute une famille ou tribu, comptant environ trente hommes. Tous, et surtout les enfants, ont un aspect dégoûtant. Ils semblent avoir une sainte horreur de l'eau et les maladies cutanées paraissent être pour eux une nécessité. Ils sont armés de lances et de hachettes et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vêtus de quelques mauvaises guenilles de coton; ils vivent de la chasse, des fruits sauvages et des provisions qu'ils échangent contre les produits des bois.

Une autre fois nous voulûmes aller visiter un établissement du Koeboes sur le Kloempang. Dans ce but nous descendîmes un peu le Rawas, et à Lesoeng-Batoe, le principal village du Rawas au-dessus de son confluent avec le Roepit, nous prîmes à bord le brave Hadji-Dipati, qui nous avait accompagnés dans le voyage au Lebong et au Limoen et nous avait rendu de grands services. Ce jour-là nous suivîmes la rivière, où, de distance en distance, nous aperçûmes quelques bandes de pélicans, et nous arrivâmes à Mandiangin. Nous y passâmes la nuit, pour gagner le lendemain matin Bingin-Telok, village sur le territoire duquel était l'établissement des Koeboes. Nous passâmes la nuit dans le grand balei de ce village.

Le matin suivant nous continuâmes notre route vers le nord. Nous passâmes sur un terrain ondulé, couvert en majeure partie de bois épais avec des clairières où l'on rencontrait tantôt des rizières à sec, tantôt des marécages formés probablement par l'écoulement des eaux de quelques ruisseaux et à travers lesquels des troncs d'arbres abattus traçaient le sentier.

Une marche de trois à quatre heures nous conduisit enfin à l'établissement des Koeboes; mais nous fûmes bien désappointés en apercevant un hameau malais ordinaire, où vivaient quelques Koeboes qui, dans leur aspect et leurs vêtements, ne différaient pas des autres habitants. Nous revînmes alors immédiatement sur nos pas pour aller passer la nuit au village de Talang-Kloempang, situé à une heure plus en aval sur le Kloempang et où nous devions trouver des habitations plus confortables.

Pour ne pas revenir par le même chemin on descendit le cours de la rivière; mais nous eûmes bien du regret, car le voyage dura dix longues heures qu'il nous fallut passer en restant fort mal à l'aise dans les petites embarcations. A part quelques cigognes un peu plus petites que celles de nos pays et comme nous n'en avions pas encore vu, à part aussi quelques sangliers, rien de particulier n'interrompit la monotonie de ce trajet. Entre Mandiangin et Bingin-Telok, nous atteignîmes de nouveau le Rawas, et de là nous gagnâmes à pied le premier de ces deux villages. Le lendemain nous rentrions toujours à pied à Soeroelangoen.

Peu après notre retour, le 2 août, van Hasselt partit dans une praw pour se rendre à Palembang. Voyageant jour et nuit, il arriva, le 3 au soir, à Sekajoe, en repartit le 4, et arriva le 6 à Palembang. Là il s'embarqua le 10 pour gagner le Djambi, afin de s'entendre avec M. Cornelissen, le successeur de M. Schouw Santvoort, et de savoir s'il y avait quelque chose à faire de ce côté.

Après le départ de van Hasselt je m'occupai de la vente d'une partie de nos affaires, et j'empaquetai le reste pour l'envoyer à Palembang par une praw de commerce.

Le 8 août, je pus quitter à mon tour Soeroelangoen. Le premier jour, je descendis le Rawas en embarcation jusqu'à Moeara-Roepit, et de là je remontai le long du Roepit jusqu'à Ambatjang, à une distance de vingt-deux kilomètres. Le second jour, j'allai de cette dernière localité à Soengei Doeloe, rivière distante de trente-deux kilomètres, où sur la frontière, entre Rawas et Sindang, se trouve une maison de passage, isolée au milieu de la forêt. Le troisième jour, je parcourus à peu près la même distance pour atteindre le village de Selangit, sur le Lankitan, où les vivres étaient si rares que, même dans la famille du Dipati, on en était réduit à manger l'intérieur du tronc des pisangs (bananiers). Le quatrième jour, après une route de cinquante kilomètres, j'arrivai à Moeara-Bliti, chef-lieu du sous-district de Moesi-Oeloe, situé au confluent du Bliti et du Klingi.

La marche de jour sous les rayons brûlants du soleil et sur une route sans ombrage était loin d'être agréable. Le terrain accidenté était alternativement couvert d'ilalangs, de bambous et de taillis; pas de village en vue, parce qu'ils sont tous en dehors de la route. On rencontrait seulement çà et là quelques rares champs cultivés, au milieu desquels se trouvait, comme dans le Rawas, une toute petite cabane, qui servait d'habitation au moment des travaux et de la récolte.

Je passai deux jours à Moeara-Bliti, puis, le 14, le contrôleur eut l'obligeance de me conduire dans sa voiture à Keboen, d'où une marche de vingt-quatre kilomètres me fit atteindre Tebing tinggi. En route je fus pris d'un fort accès de fièvre, et je ne pus arriver qu'à sept heures, exténué de fatigue.

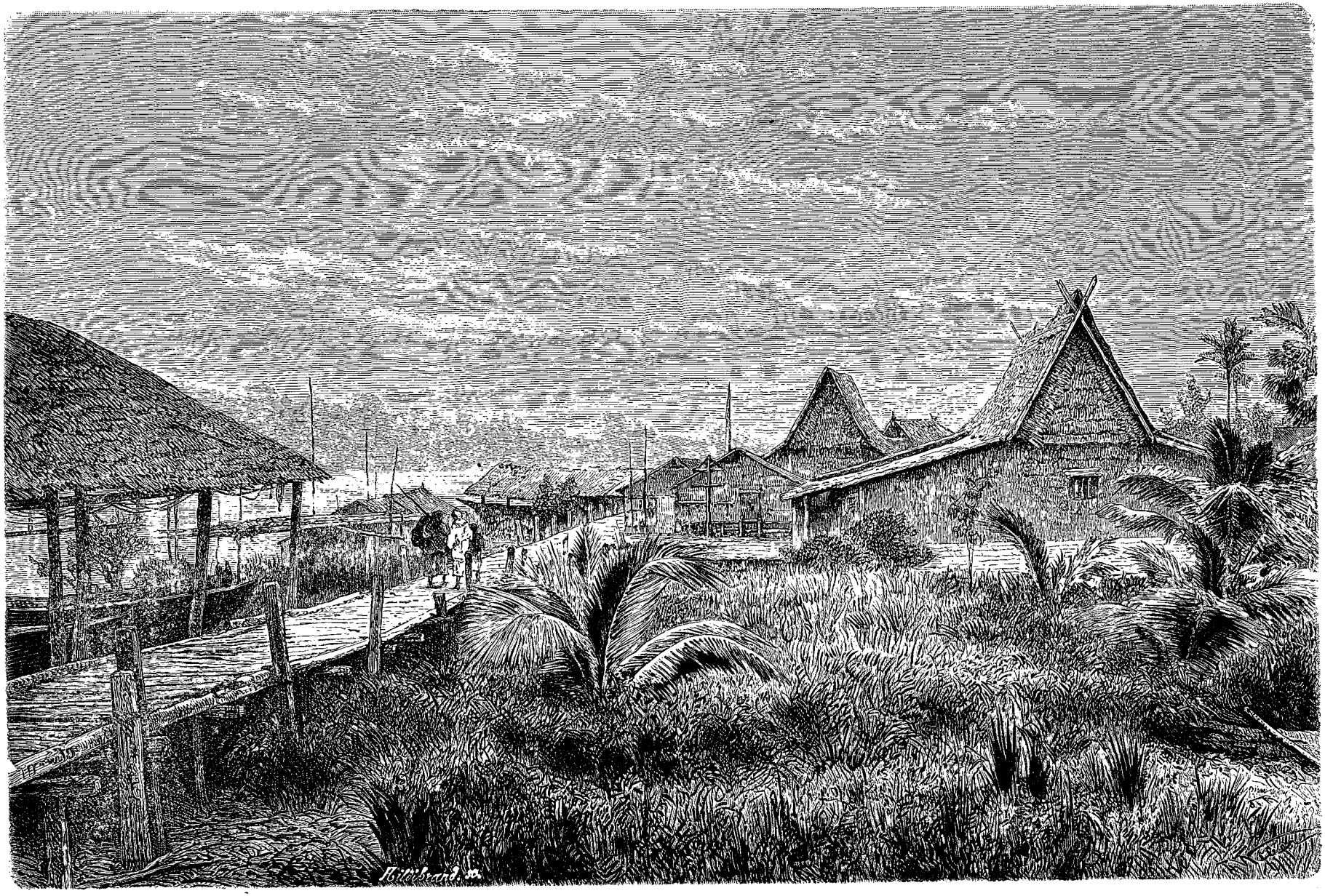
Je restai là pour me reposer pendant une journée, que je passai en grande partie au lit. L'assistant-président m'ayant offert sa voiture pour aller jusqu'à Sauoeng-Naga, et ensuite un cheval de selle pour gagner Boengamas, je m'empressai de profiter de ses offres avec reconnaissance, et j'espérais ainsi pouvoir atteindre Lahat en deux jours.

Le 16, je partis donc de bonne heure de Tebing tinggi, avec l'intention d'aller ce même jour jusqu'à Boengamas; mais lorsque j'eus fait environ quinze kilomètres à cheval, je fus de nouveau pris d'un violent accès de fièvre et je ne pus aller plus loin. Je me vis contraint de rester dans la maison de passage à Tandjoeng-Auer.

Le lendemain matin j'arrivai à dix heures à Boengamas, d'où je renvoyai mon cheval, ainsi qu'il avait été convenu. L'absence du contrôleur m'obligea de faire à pied les vingt-six kilomètres restants.

Mon intention était de me mettre en route le lendemain pour Moeara-Inim et de partir de là, par le bateau à vapeur du 20, pour Palembang. Mais l'officier de santé de Lahat m'en dissuada, et de mon côté je me sentais si faible que je me résignai, bien à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont en lattes à Saba (voy. p. 224). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre-cœur, à rester à Lahat pour me mettre entre les mains du médecin. Au bout de quatre jours la fièvre céda à une forte dose de quinine, et en même temps les maux d'estomac dont je souffrais également disparurent un peu. Je fus cependant forcé de rester encore quelques jours, parce que ce n'était que le 1er septembre qu'il y avait un départ de Moeara-Inim pour Palembang.

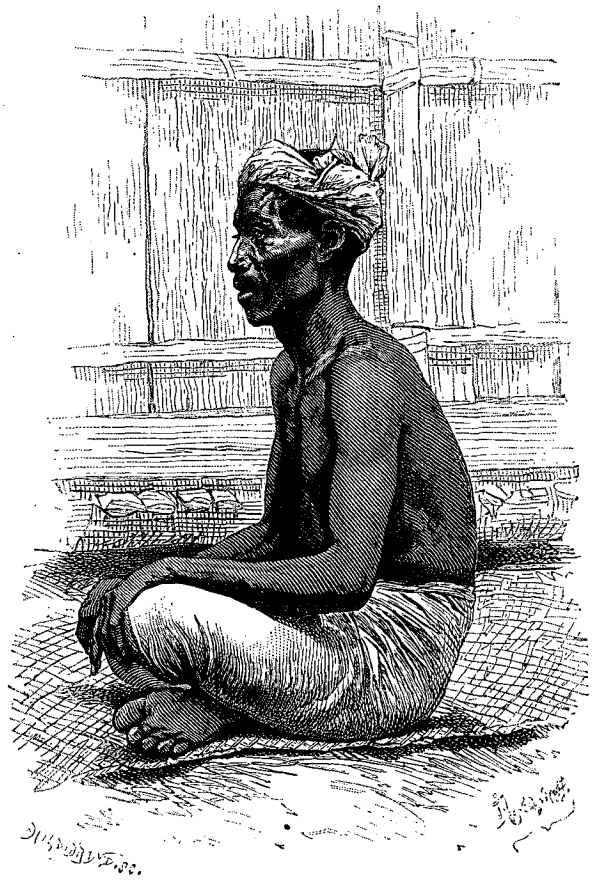
Pendant mon séjour je reçus une lettre de van Hasselt, qui, après un voyage très pénible, était revenu de Djambi à Palembang, et qui m'informait qu'il serait bien aise, ainsi que M. Cornelissen, que je retournasse encore au Djambi pour y prendre quelques photographies, afin d'avoir une collection plus complète des vues des pays parcourus par l'expédition.

Le 31, je partis de Lahat, faisant en voiture le trajet jusqu'à Merapi, et à pied les vingt-deux kilomètres restants jusqu'à Moeara-Inim. Bien que je n'eusse plus de fièvre depuis huit jours, j'étais cependant si faible que je n'arrivai qu'à quatre heures.

Le 1er septembre, je pris le bateau à vapeur pour Palembang, où nous arrivâmes le 3 à midi, après avoir descendu le Lematang et le Moesi. J'y retrouvai van Hasselt, qui me donna des détails plus complets sur son entrevue avec M. Cornelissen et avec le sultan de Djambi.

Le 10 septembre, à huit heures du matin, je partis pour Djambi sur le petit vapeur *Sunda*, de la Société des bateaux à vapeur des Indes néerlandaises. Il se trouva que la mer était basse le lendemain matin quand nous arrivâmes à la bouche de Koela Nioer, principale embouchure du Batang Hari, ou rivière de Djambi. Comme d'un autre côté le chenal était sujet à se déplacer et qu'on n'avait pas à compter sur l'exactitude du balisage, il en résulta que nous restâmes échoués quelques heures et que nous ne pûmes pénétrer dans l'embouchure qu'à trois heures de l'après-midi.

La largeur de celle-ci en cet endroit est de deux mille mètres. Les rives sont très basses et couvertes de rhizophores, puis de palmiers nipa. Bientôt les rives se rapprochèrent de plus en plus, et, en arrivant à Saba, où la rivière a une largeur de quatre cent cinquante mètres, nous aperçûmes pour la première fois des habitations. Les maisons, qui ressemblent à celles de Palembang et qui sont toutes construites avec de mauvais matériaux, sont bâties sur des pilotis, parce que les rives sont inondées au moment du flot. Les communications entre les maisons se font au moyen de ponts étroits qui s'étendent sur toute la longueur du village.



Indigène de Napal-Litjin (voy. p. 210 et 212). — Dessin de Pranishnikoff.

Il y avait là un inspecteur européen pour la perception des droits d'importation et d'exportation.

La population se composait de quarante Chinois et de deux cents indigènes.

Nous continuâmes ce jour-là jusqu'à Moeara-Kompé.

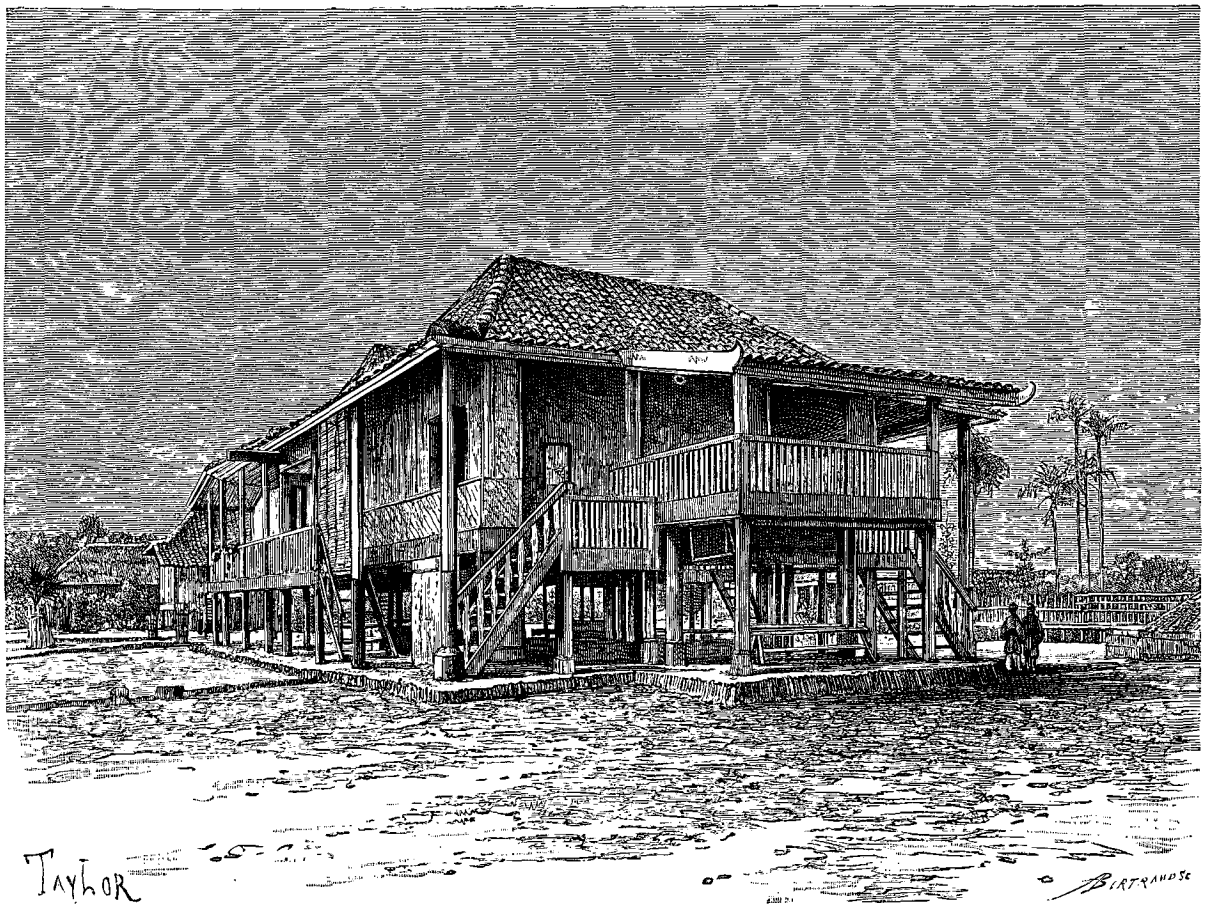
La largeur de la rivière variait de cent cinquante à quatre cent cinquante mètres, et partout la profondeur était suffisante même pour un vapeur plus grand que le nôtre qui calait deux mètres.

A Moeara-Kompé le receveur des droits d'entrée et de sortie habite dans le fort en ruine. Ce village est encore moins important que Saba, car on n'y compte guère qu'une vingtaine de maisons d'indigènes. Lorsque les eaux sont très hautes, tout est submergé, excepté les murs du fort. Nous passâmes la nuit à Moeara-Kompé, et nous partîmes le lendemain matin pour Djambi, où nous arrivâmes vers midi.

D. D. Veth.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison du contrôleur à Soeroelangoen (voy. p. 216). — Dessin de Taylor.

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA,

PAR M. D. D. VETH [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le village de Djambi est notre troisième et principal établissement dans le territoire du même nom; il est, en grande partie, bâti sur une colline qui se dresse à pic au bord de l'eau, sur la rive droite. Le fort occupe le sommet de cette colline, à l'endroit où se trouvait le *kraton* du sultan, dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Il est placé à seize mètres environ de hauteur et a une garnison de près de cent hommes.

A l'est du fort, et un peu plus bas, se trouvent les habitations des officiers; puis, plus bas encore, à l'ombre de magnifiques *waringins*, s'élève la maison de l'agent politique, dont l'emploi était alors rempli par le contrôleur Niesen. Pendant mon séjour à Djambi, je reçus dans cette maison la plus cordiale hospitalité.

Plus à l'est encore, à l'endroit où la colline s'abaisse peu à peu vers le Soengei Assam, petit cours d'eau insignifiant, se trouve le kampong de ce nom, composé de huit maisons. Les habitants sont pour la plupart des gens de Palembang, qui sont venus s'établir là comme boutiquiers et comme journaliers. C'était là que restait autrefois le Toemenggoeng, qui remplissait les fonctions d'agent politique dans les relations avec les chefs du Djambi. Le poste d'agent était à cette époque occupé par un officier de l'armée indienne; mais depuis qu'un fonctionnaire civil en était chargé, l'emploi de Toemenggoeng avait été supprimé.

Devant la colline sur laquelle est bâti le fort, s'étend dans la rivière un banc de sable qui reste à sec lors des basses eaux et sert de lieu de mouillage à une cinquantaine de *rakits*, dont une partie est ha-

1. Suite et fin. — Voy. pages 145, 161, 177, 193 et 209.

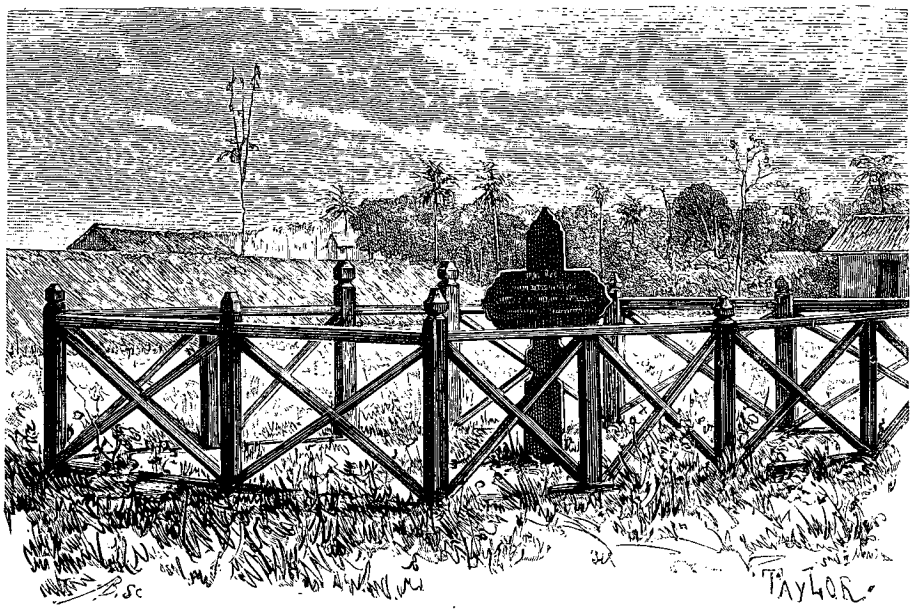
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bitée par des Chinois. Ce sont des radeaux, en bambous ou en bois léger, supportant de petites maisons dont les façades sont pour la plupart en bambous tressés. Quand les eaux baissent, ces radeaux s'écartent de la rive élevée, avec laquelle ils restent en communication au moyen d'une simple poutre flottante. Cependant il y en a qui sont assez éloignées de la rive pour nécessiter l'emploi de petites embarcations afin de communiquer avec elles. La forme des maisons, ici comme partout dans la partie inférieure du Batang Hari, est la même que celle des maisons de Palembang.

De l'autre côté de Soengei-Assam est le village de Magat-Sari, qui se trouve sur le territoire du sultan et dont les maisons sont disséminées parmi les arbres.

Sur la rive gauche du Batang Hari, en face de l'établissement néerlandais, se développe, sur une grande étendue, le village de Petjinan, formé, à proprement parler, de la réunion de divers villages, dont les plus importants sont Doesoen tengah et Kampong baroe. Il y a là une maison en pierre appartenant au sultan, mais que celui-ci n'a habitée que rarement.

A l'ouest de Djambi se trouve le petit village de Solok, qui par lui-même ne présente rien de bien remarquable ; mais non loin de son emplacement, en pleine solitude, il y a quatre statues monstrueuses à trompes d'éléphant provenant probablement d'un ancien temple hindou. Dans les environs on rencontre encore des pierres sculptées ; on a même découvert, de l'autre côté de la rivière, près du village de Moeara-Djambi, parmi d'autres sculptures, un bœuf couché. Les statues à trompes d'éléphant représentent probablement Ganesa, et le bœuf, un Nandi, le taureau de Siwa. Derrière le fort, sont quelques maisons oc-



Tombeau de M. Schouw Santvoort. — Dessin de Taylor.

cupées surtout par les femmes des soldats de la garnison. Entre ces maisons et le fort se trouve la tombe de M. Schouw Santvoort, dont nous avons précédemment raconté la fin malheureuse. C'est ici le lieu de faire le récit de ce qui s'était passé entre l'époque de sa mort et celle à laquelle j'arrivai pour explorer le territoire du Djambi.

Après la mort inattendue de M. Schouw Santvoort, l'exploration de la rivière Djambi fut suspendue pendant un certain temps, parce que la nomination et l'envoi de son successeur demandèrent naturellement plusieurs mois. En conséquence, le résident de Palembang, M. Pruys van der Hoeven, se décida à pousser une reconnaissance en vue de s'assurer de la navigabilité de la rivière et des dispositions des habitants. Il s'embarqua donc sur le bateau à vapeur *Barito*, le même qui, plus tard, nous conduisit de Palembang au Moesi et au Rawas, et il prit avec lui M. Makkink comme officier en second, pour faire les observations astronomiques et lever le plan de la partie inconnue de la rivière.

Parti de Djambi le 14 février 1878, le Résident trouva les eaux à un niveau très élevé. Le même jour, à trois heures, il arriva à Doesoen tengah, où habite le sultan reconnu par le gouvernement des Indes néerlandaises. Il en repartit à quatre heures et demie et remonta encore un peu la rivière.

Le deuxième jour, à deux heures, il mouillait à Rantau-Kapas, à peu de distance au-dessous du Tembesi, pour y embarquer le charbon qui y avait été envoyé d'avance, et le lendemain matin on déterminait la latitude et la longitude de ce village. Comme celui-ci était complètement inondé, ainsi que le pays avoisinant, les observateurs furent obligés d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps et de placer leur horizon artificiel et leurs instruments sur une petite table.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison du contrôleur à Djambi (voy. p. 225). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce même jour, on continua à avancer et l'on passa devant l'embouchure du Tembesi. Les deux rivières ayant à leur confluent une direction presque complètement opposée, il en résultait, vu la hauteur des eaux, une lutte très vive entre les courants, et au milieu il se produisait des remous considérables. Arrivé dans ces remous, le *Barito* ne gouvernait plus et n'avançait plus, quoique sa machine fût lancée à toute vitesse; il allait d'une rive à l'autre et il fallut longtemps avant qu'il pût passer le confluent. En dehors des remous, la vitesse du courant n'était pas inférieure à six milles, mais il était à supposer que c'était là sa vitesse maximum, due à l'élévation des eaux.

En arrivant à la pointe qui est près de Rengas-Sembilan, on trouva encore un fort courant de cinq nœuds; mais, à part ces deux endroits, la vitesse moyenne ne dépassait pas trois milles. A six heures et demie on mouilla à Penindjawan pour y passer la nuit. Ce village est situé juste en face de l'embouchure du Tabir, rivière qui, d'après nos renseignements, prend sa source dans les montagnes bordant à l'est la vallée de Korintji; elle a donc un cours très étendu, mais, comme largeur et profondeur, c'est une rivière insignifiante dont la navigation est difficile à cause des nombreux troncs d'arbres qu'on y rencontre en dérive.



Statue hindoue (voy. p. 226). — Dessin de E. Thérond.

Entre Djambi et le Tabir, le Batang Hari a de deux cent cinquante à trois cents mètres de largeur et une profondeur de plus de cinq mètres partout, quand les eaux sont à leur niveau moyen.

La rivière fait plusieurs grands coudes, mais il n'y a pas un seul tournant brusque. A part quelques collines isolées, les rives sont plates, couvertes de bois et submergées çà et là quand les eaux sont hautes, ce qui est cause de bien des dégâts dans les rizières tous les ans. Les villages sont généralement petits et éloignés les uns des autres, mais ils paraissent assez prospères. On n'aperçoit pas d'autres plantations que les rizières, et, sauf quelques radeaux chargés de rotins, la navigation ne semble pas bien active. La population était tranquille et ne manifestait même aucune curiosité à la vue du vapeur; dans les endroits où il y avait du monde sur les rives, pas le moindre indice d'inquiétude ou de crainte. Hommes et femmes, tous vaquaient à leurs occupations, et les enfants eux-mêmes jouaient près du navire ou barbotaient au bord de l'eau.

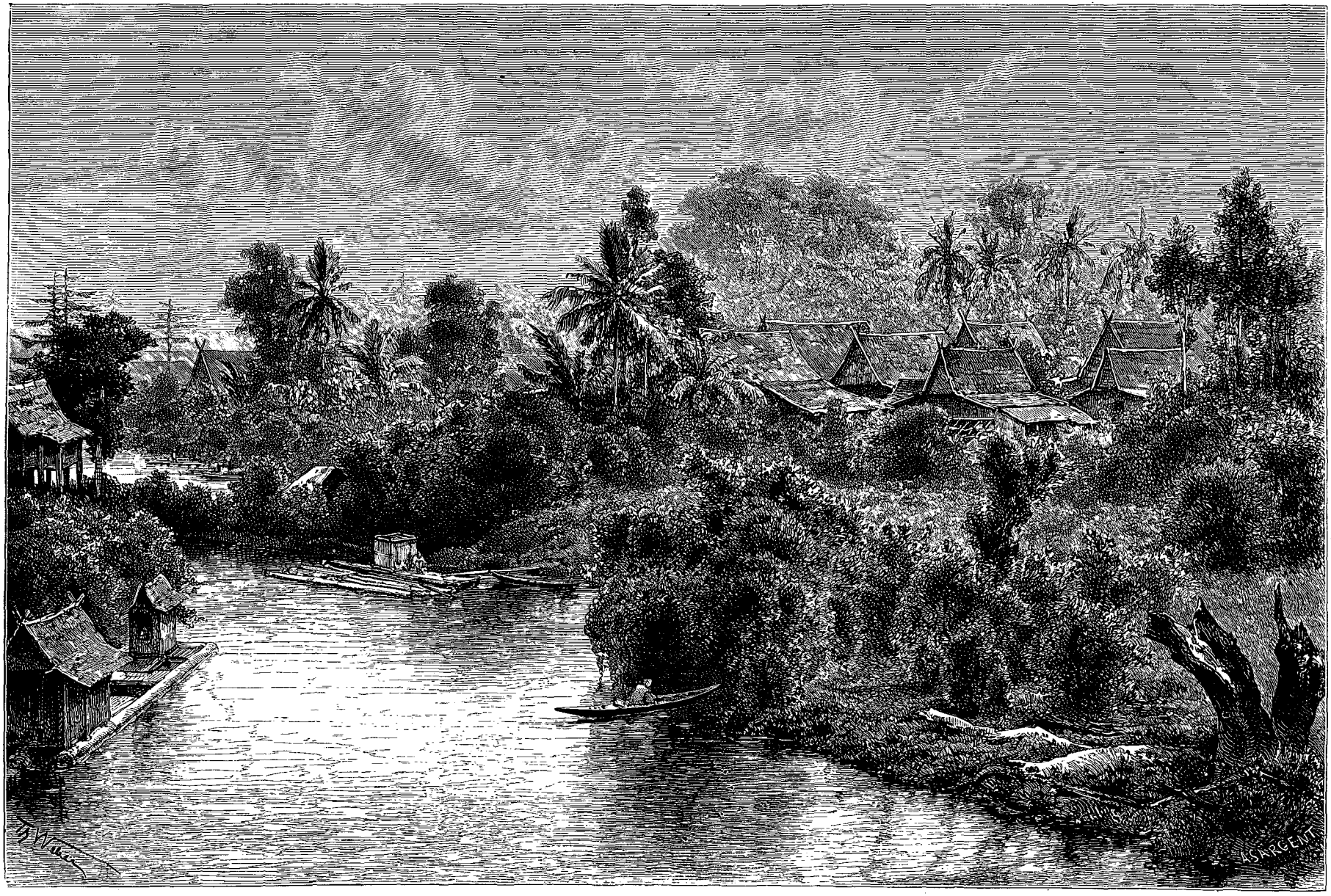
Le lendemain on passa devant Teloek-Rendah, résidence habituelle du sultan détrôné. Ce dernier ne s'y trouvait pas et s'était enfui dans le haut du Tabir à l'approche du *Barito*. Le soir on mouillait au village de Kandang. La vitesse du courant avait été de trois milles et demi en moyenne.

Le 19, vers neuf heures, on atteignit l'embouchure du Tebo, le point le plus haut de la rivière, où, en 1869, le résident van Ophuyzen était remonté avec le vapeur *Boni*. Cette rivière prend également sa source près de la vallée du Korintji, mais elle est beaucoup plus importante que le Tabir. Par les nombreuses praws qui étaient à son embouchure, il était facile de voir que la navigation y était très active. Le même jour on passa devant le Soemei, le seul affluent de gauche du Batang Hari dans cette partie, et le soir on mouilla à Poelau-Poera.

A partir du Tebo, la rivière se rétrécissait et sa largeur moyenne n'était plus que de cent cinquante mètres. Les rives deviennent plus élevées et ne sont plus exposées aux inondations. Les grands bois disparaissent et font place à de vastes plaines, en majeure partie transformées en rizières; celles-ci, à l'époque du voyage du *Barito*, étaient en très bon état et témoignaient de la fertilité du sol.

Dans les villages devant lesquels on passa et qui paraissaient prospères, on aperçut quelques grandes habitations bien construites, et aux environs il y avait d'immenses champs cultivés et de nombreux troupeaux. La construction des maisons et les costumes commençaient à ressembler de plus en plus à ceux des Hautes-Terres de Padang.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Soengei Assam et le kampong de Magat-Sari (voy. p. 226). — Dessin de Th. Weber.

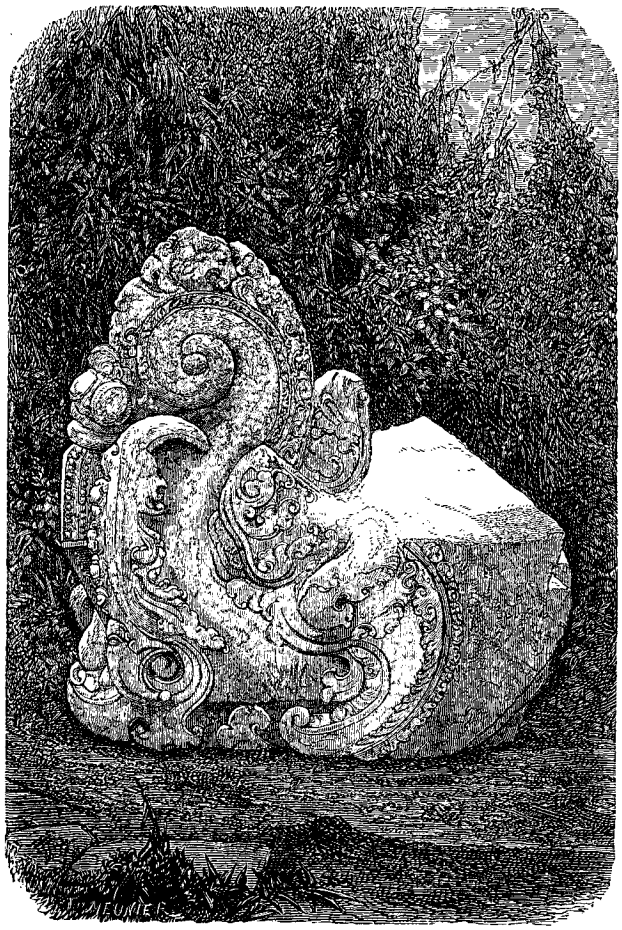
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Çà et là la rivière s'élargissait et l'on rencontrait des îles et des bancs de sable. A ces endroits la profondeur était moindre, mais nulle part il n'y avait moins de cinq mètres d'eau, et dans les parties plus profondes il y avait huit mètres et plus.

Le 20 on continua le voyage. La rivière, plus étroite, n'avait que soixante-dix mètres de largeur en certains endroits et coulait encaissée entre des rives élevées. A cinq heures on atteignit l'embouchure du Djoedjoean, rivière que M. Schouw Santvoort avait descendue quand il faisait son voyage à travers Sumatra.

Après avoir pris des renseignements auprès des habitants du village de Tandjong-Kajoe-Poetih, situé à l'entrée du Djoedjoean, les voyageurs se remirent en route le 21 dans l'après-midi. La rivière n'avait plus entre ses rives élevées qu'une largeur de cinquante à soixante-dix mètres et une profondeur de quinze à vingt mètres; puis elle s'élargit de nouveau et l'on rencontra des îles et des bancs de sable, tandis que la profondeur ne dépassait plus quatre à cinq mètres.

A quatre heures on mouilla au-dessus de l'île Berhala, pour s'informer auprès des habitants de l'état de la rivière en amont, car la baisse lente et constante des eaux obligeait à prendre des précautions. Le soir, à cinq heures et demie, on mouillait près d'une île.



Statue hindoue (voy. p. 226). — Dessin de E. Thérond.

Le matin du 22 on se mit en marche lentement; mais au bout de dix minutes, la sonde n'accusant plus que cinq pieds et demi d'eau, on marcha immédiatement en arrière et on laissa tomber l'ancre. Les embarcations explorèrent la rivière dans toutes les directions, mais nulle part on ne reconnut un bon chenal. On était cependant arrivé jusqu'au village de Semalidoe, qui est sur la frontière du royaume de Djambi.

On remonta encore un peu la rivière avec la praw à tente de M. Niesen qui avait accompagné le vapeur, et l'on atteignit le village de Tandjoeng, près duquel, après un brusque coude, le Batang Hari forme une sorte de bassin de près de cinq cents mètres de largeur; mais ce bassin est rempli d'îles et de bancs de sable entre lesquels on ne put pas trouver de passage, et il fut reconnu impossible de remonter plus loin avec le *Barito*. La distance parcourue par eau depuis Djambi était de quatre cent quarante kilomètres, et l'on comptait soixante-sept heures de marche à la vapeur.

L'après-midi, avec des eaux toujours baissant et un courant de deux nœuds et demi, on se remit en route pour revenir; et le 26, à neuf heures du matin, sans avoir éprouvé de difficulté, on était de retour à Djambi. La distance avait été parcourue en trente et une heures. Ce voyage démontra qu'il n'était pas si ridicule de penser à faire venir tout le long du Batang Hari les produits des riches gisements de houille qui se trouvent dans les Hautes-Terres de Padang, mais qui, séparés de la côte ouest par les monts Barisan, ne sont pas faciles à transporter à Padang ou à un autre point de la côte.

Le lieutenant de marine Cornelissen, nommé en remplacement de M. Schouw Santvoort, arriva dans la première quinzaine de juin de cette même année à Djambi, et entreprenait, dès le 19, son premier voyage dans le haut de la rivière, dont les eaux étaient alors très basses. Le 27, au soir, il arrivait au village de Rantau-Langkap, au-dessus de l'embouchure du Soemei..

Le matin suivant il repartait; mais bientôt, près de Teloek-Bengkal, la diminution de la profondeur de l'eau l'obligeait à tâtonner un peu pour chercher le véritable chenal. Lorsqu'on eut franchi un endroit où il n'y avait que deux mètres d'eau, chiffre qu'on devait prendre comme un minimum en présence de la baisse constante des eaux et des dispositions peu amicales manifestées par la population pendant l'échouage du bâtiment, on revint un peu en arrière pour mieux étudier le chenal; mais on ne trouva pas de passage et on dut se décider à retourner en arrière. Toutefois on mouilla d'abord juste en face du kampong pour en déterminer la position au moyen d'obser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vations prises sur un banc de sable du voisinage.

Pendant qu'on était occupé à ce travail, il vint à bord un habitant du village pour parler à un rameur de M. Niesen, originaire du pays, et il lui annonça qu'on avait l'intention d'attaquer les observateurs après la prière de midi. C'était juste un vendredi. M. Cornelissen ne voulait pas d'abord le croire; mais quand il entendit le tambour et qu'il vit les habitants sortir armés de *klewangs* et de piques, il comprit qu'il fallait se retirer tranquillement pour éviter une rencontre qui n'amènerait rien de bon et pourrait au contraire faire beaucoup de mal. Une fois les observations terminées, on revint à bord et l'on descendit la rivière à la vapeur sans qu'il arrivât rien de fâcheux.

Le soir, on mouillait à l'embouchure du Soemei, et l'on envoya sonder cette rivière, mais on reconnut qu'elle n'était pas accessible au bateau à vapeur. Pour se tenir en garde contre les habitants du village de Doesoen-Toea, situé à l'entrée de la rivière, qui montraient une certaine agitation, on dut exercer une grande surveillance pendant la nuit.

Le 29, à huit heures du matin, on arrivait à l'embouchure du Tebo. D'après les marques qui avaient été placées à l'aller, les eaux avaient déjà baissé de un mètre quatre, de sorte qu'on dut se résoudre à ne remonter qu'une petite étendue de cette rivière, pour en avoir une idée, et à revenir ensuite le plus promptement possible, afin d'éviter le danger d'être bloqué au-dessus de l'embouchure du Tembesi. En conséquence, on remonta le cours du Tebo pendant une heure. On ne trouva pas de village. La rivière avait environ cent mètres de largeur et de trois à cinq mètres de profondeur; les rives étaient couvertes



Habitations flottantes à Djambi (voy. p. 226). — Dessin de Th. Weber.

d'une belle végétation. Le jour suivant on arriva vers onze heures à l'embouchure du Tembesi, et dans l'après-midi on remonta cette rivière, dans laquelle on mouilla le soir près du premier village, Doesoen-Amplok. Le lendemain on continua à remonter cette belle rivière en passant devant dix villages. Partout la population se montra tranquille.

Le 2 juin on poussa encore plus loin; mais le manque de charbon obligea au retour, bien que le chenal fût encore excellent. Aussi M. Cornelissen se promit bien de reprendre plus tard l'exploration de ce cours d'eau dans des circonstances favorables. Le même jour le vapeur revenait, et le 4 il était de retour à Djambi.

Le 16, M. Cornelissen repartait de Djambi dans le but que nous venons d'indiquer, et le 21, à midi, il atteignait le point où il avait été contraint de s'arrêter. Dans les arbres, le long des rives, on vit beaucoup de singes, d'oiseaux-rhinocéros et de *bengkakos;* ces derniers sont de petits oiseaux, aux plumes d'un beau bleu, avec un grand bec; ils volent continuellement sur l'eau. On ne vit pas de crocodiles, et d'après le dire des indigènes il n'y en a pas là.

Près des villages on aperçut beaucoup de palmiers de différentes espèces et surtout beaucoup de pisangs. Çà et là, dans le voisinage des maisons, on remarqua de petites plantations de cannes à sucre, de maïs ou de féveroles, et l'on vit des chèvres, des poules, des chiens et quelquefois des canards. Les rives, hautes de six à sept mètres, étaient généralement beaucoup plus couvertes de grands bois touffus que dans le Batang Hari; pour la plupart elles sont taillées très à pic, ce qui permet de distinguer très nettement les couches de sable et d'argile. En quelques endroits seulement la pierre se montrait à nu. Un fond de roche dans la rivière était toujours facile à recon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naître à l'accélération du courant, et l'on y trouvait toujours une grande profondeur, huit à dix mètres. Devant Sikamis la rivière était plus étroite, cinquante à quatre-vingts mètres, et de distance en distance ses bords étaient montueux.

Le 22 juillet on alla toujours en avant, et l'on passa devant l'embouchure du Marangin, le principal affluent du Tembesi. A une heure et demie l'équipage du vapeur fut surpris subitement par un coup de fusil, et l'on reconnut, après quelque recherche, que l'un des poteaux en bambou supportant le toit de l'avant avait été percé d'une balle. Malgré cette preuve manifeste des dispositions hostiles des habitants, M. Cornelissen ne jugea pas que ce fût là un motif suffisant pour s'arrêter, et il continua à marcher en avant. A trois heures et demie on trouva dans la rivière des bancs de sable et de gravier de plus en plus nombreux, tout en constatant une rapide diminution de la profondeur des eaux. Il y avait en outre beaucoup d'arbres abattus et tenant à la rive, ce qui rétrécissait sensiblement le chenal.

Lorsqu'à quatre heures on atteignit le grand village de Ladang-Pandang, les dispositions hostiles des naturels étaient évidentes. Toute la population masculine en armes était réunie près de la mosquée, grande construction en pierres, de forme quadrangulaire et couverte en tuiles. Il fallut donc stopper, et, pour avoir des explications, on envoya à terre Raden Hassan, gendre du sultan, qui accompagnait l'expédition. Quelques-uns des habitants vinrent lui parler dans l'embarcation et lui témoignèrent une telle soumission qu'il eut un moment l'espoir que les affaires s'arrangeraient. Mais tout à coup les chefs changèrent de manières; ils déclarèrent catégoriquement qu'ils ne laisseraient pas passer les Européens, et se soucièrent si peu des ordres de Raden Hassan qu'ils faillirent l'empêcher de revenir à bord. Pendant que, sur le navire, on tenait conseil sur la conduite à suivre, on entendit subitement un formidable cri de guerre partant du rivage et poussé par la foule que les hadjis excitaient; piques et sabres brillaient au soleil, et déjà quelques hommes se précipitaient dans les praws.

Là-dessus on apprêta aussi les armes à bord pour se défendre en cas de besoin; mais en même temps on vira de bord et l'on se mit à descendre tranquillement la rivière sans que l'ennemi cherchât à poursuivre le bateau.



Chef en costume de voyage. — Dessin de A. Sirouy.

En revenant on explora l'embouchure du Marangin et on remonta le cours de cette rivière pendant près d'une heure. Au premier village on se renseigna sur l'esprit de la population, et l'on apprit qu'elle était au moins aussi hostile; on ne jugea donc pas prudent de remonter jusqu'au village.

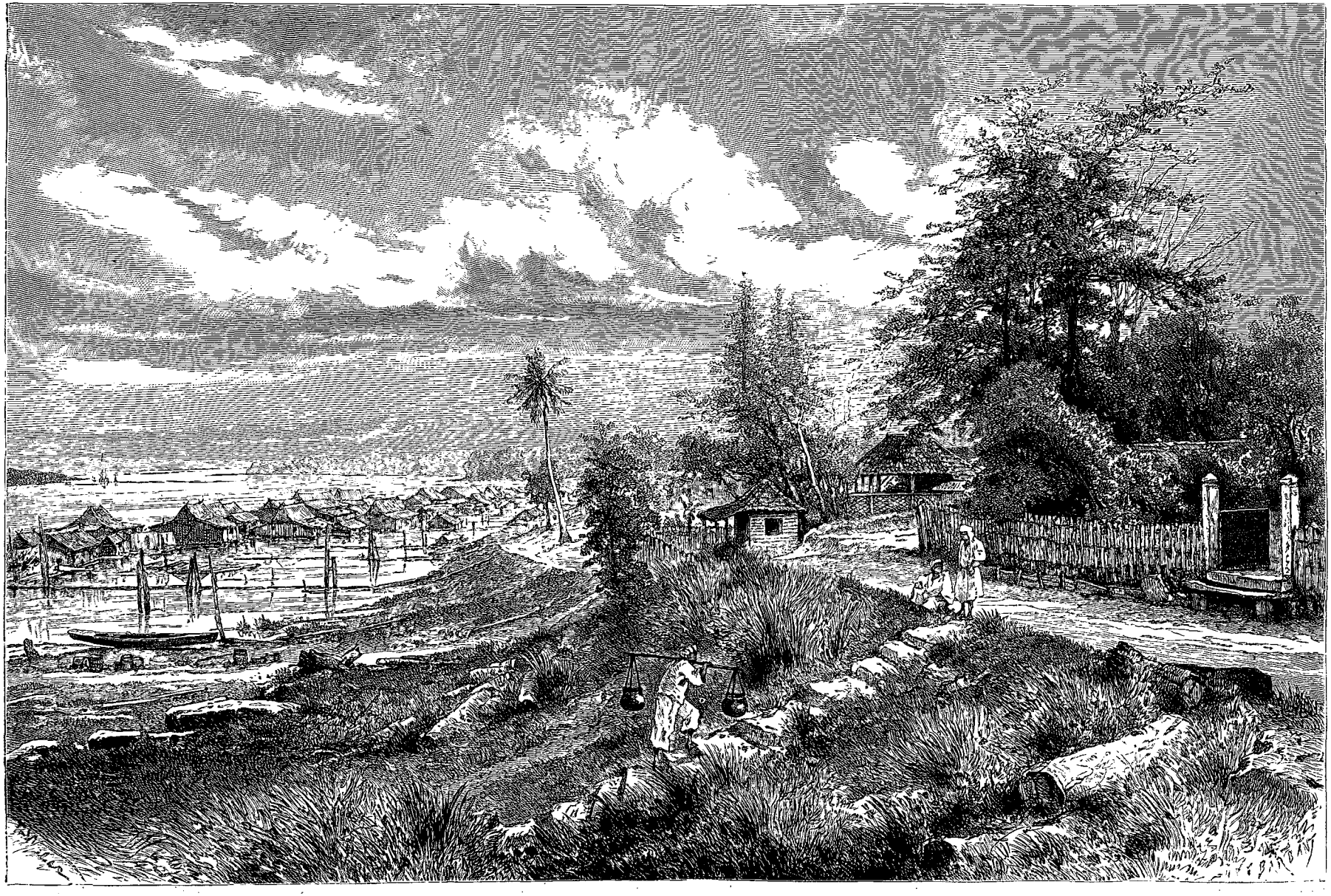
Aussi loin qu'on put aller on trouva la rivière profonde et débarrassée des arbres gênants; il est vrai cependant que les courbes étaient assez courtes et les angles brusques, indice que la navigabilité diminuerait bientôt.

A quelques endroits le courant était très fort, et dans une circonstance il fallut même que l'on poussât activement les feux pour que le bâtiment pût doubler une pointe. Les rives étaient couvertes d'herbes et, de distance en distance, on rencontrait de petites collines.

Le 26, au soir, le vapeur était revenu à Djambi, après avoir parcouru cent cinquante kilomètres environ sur le Tembesi.

Ce voyage, quoique instructif, fut un désappointement pour M. Cornelissen. Non seulement il regrettait que partout l'hostilité des populations eût rendu l'exploration du haut de la rivière impossible pour sa pacifique expédition, mais encore il lui fallait abandonner le projet, longtemps caressé par lui, de venir nous rejoindre à Tiga-Doesoen, ce que quelques heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Batang Hari près de Djambi (voy. p. 226-228). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de marche à la vapeur lui eussent permis de faire Il ignorait que nous avions été obligés de revenir, en descendant le Limoen, sans avoir pu atteindre ce point; il l'apprit seulement lors de l'arrivée de van Hasselt à Djambi et de la mienne, qui suivit de près, ainsi que je l'ai déjà dit.

Il ne me reste plus maintenant qu'à ajouter quelques mots pour parler des petites excursions que je fis après mon arrivée au Djambi et de la fin de l'expédition qui arriva peu après.

Le 18 septembre, je m'embarquai sur le bateau à vapeur pour me rendre au confluent du Tembesi et du Batang Hari.

Le petit navire qui nous portait avait environ douze mètres de longueur et avait été construit en Hollande sur les plans de M. Schouw Santvoort, pour l'emploi auquel on le destinait dans les Indes; entre autres installations il avait une petite cabine et portait un petit canon. M. Cornelissen y avait ajouté diverses améliorations; il avait fait établir un rouffle à l'avant et à l'arrière et installer une roue de gouvernail sur le pont de l'avant. Cette partie avant était réservée aux Européens, l'équipage indigène occupant la partie arrière.

Le bateau à vapeur, flanqué, d'un côté, d'une praw chargée de charbon, de l'autre, de l'embarcation (*bidar*) du contrôleur avec dix ou douze rameurs, ressemblait plus à un village flottant qu'à un navire à vapeur. Le contrôleur, désirant parler au sultan, nous avait accompagnés jusqu'à Doesoen-Tengah : naturellement le voyage, en remontant, ne fut pas bien rapide, et nous ne pûmes atteindre le même jour cette dernière localité, lieu de résidence du sultan.

La traversée sur la rivière, d'un aspect majestueux, mais monotone, ne présenta aucune particularité. Çà et là on voyait quelques groupes de pélicans en train de pêcher près d'un banc de sable à sec, ou bien un crocodile qui se chauffait au soleil sur le bord et qui se replongeait dans l'eau à notre approche.

Au milieu des bois presque impénétrables qui couvraient la plus grande partie des rives, se montraient des villages dont les habitants venaient nous voir passer, et c'était là notre seule distraction le long de la route.



Le sultan de Djambi. — Dessin de E. Ronjat.

Le matin suivant nous arrivâmes à la résidence du sultan; mais ce fut une journée complètement perdue, parce que ce dernier était parti à la pêche dans un petit lac des environs.

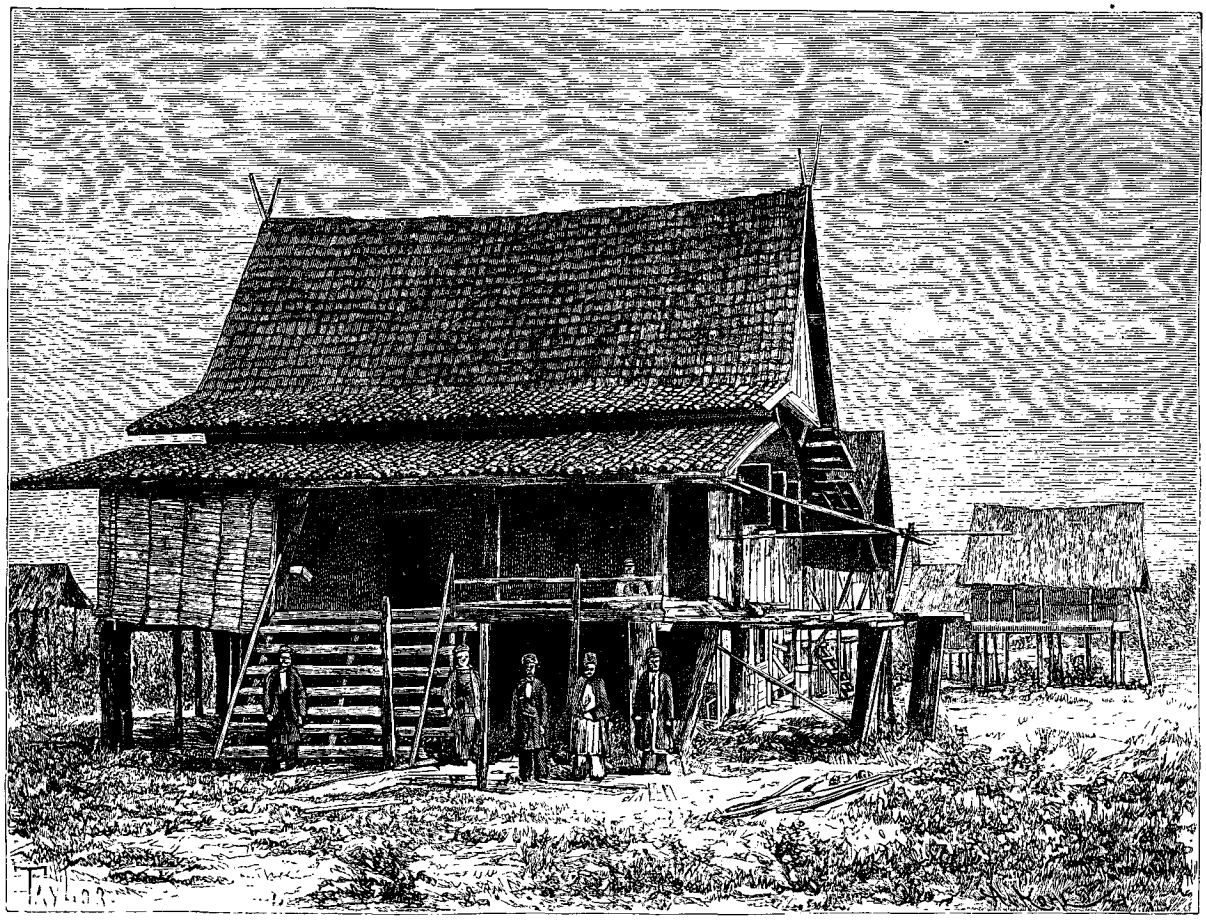
Le soir nous pûmes cependant présenter nos respects à Son Altesse. Nous fûmes reçus dans une maison qui ne différait en rien des autres et à laquelle nous arrivâmes par une échelle très raide, mais large. Le sultan me parut être un bon vieux bonhomme qui ne demandait pas mieux que de rester en dehors des affaires d'État et de dépenser tranquillement les dix mille florins que lui alloue annuellement le gouvernement néerlandais. Il consentit volontiers à se laisser photographier le lendemain, ce qui fut fait. Ensuite il fut enchanté d'avoir pu retrouver lui-même un petit objet que j'avais perdu dans l'herbe.

Le même jour nous remontâmes encore la rivière, tandis que M. Niesen retournait dans son embarcation à Djambi. L'aspect de la rivière était absolument le même que le jour précédent, on apercevait seulement par-ci par-là quelques petites hauteurs, comme au village d'Oelak, où la rivière est plus étroite et fait un brusque détour. Ce même soir nous continuâmes jusqu'au village de Danau-Ambat, où nous mouillâmes pour passer la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, à midi, nous atteignîmes l'embouchure du Tembesi, point où le Batang Hari a une largeur telle qu'il ressemble presque à un lac. Le même jour nous revînmes un peu en arrière, et, le 23, nous repassâmes à Doesoen-Tengah, où nous fîmes nos adieux au sultan; puis nous continuâmes à descendre la rivière.

Vers neuf heures et demie le bateau s'échoua près du village de Selat, et resta là juste pendant quatre fois vingt-quatre heures. Tous les jours, deux ou trois fois, avec l'aide de la machine et d'ancres portées au large, on tentait de le dégager, mais toujours en vain. Pendant ce temps nous nous amusions aussi bien que possible à chasser et à pêcher. Parmi les poissons que nous capturâmes il en était un qui faisait entendre une sorte de bruit ou de croassement particulier. Nous avions entendu ce même croassement la nuit lorsqu'on avait mouillé dans cette partie de la rivière. On a beaucoup parlé et écrit à propos des *chants des rivières* dans quelques parties des Indes néerlandaises. Maintenant que nous en avons fait l'expérience, nous partageons l'opinion du docteur Präger, qui dit que ces chants sont dus à des poissons.



Demeure du sultan de Djambi, à Doesoen-Tengah. — Dessin de Taylor.

Il est regrettable que les spécimens de ce poisson mis dans l'eau-de-vie ne se soient pas bien conservés ou n'aient pas été rapportés.

Enfin, le 27 au matin, juste à neuf heures et demie, nos efforts furent couronnés de succès et le navire remis à flot.

Le soir, à cinq heures, on était de retour à Djambi. Après avoir encore visité avec le bateau à vapeur Moeara-Kompé et Saba, je partis de Djambi le 14, pour quitter définitivement Sumatra et rentrer en Hollande par Batavia.

M. Cornelissen resta à Djambi pour terminer la reconnaissance du delta et des bouches du Batang Hari et en dresser le plan. Il se flattait encore de l'espoir que le gouvernement prendrait des mesures qui auraient peut-être rendu possible un voyage dans le haut de la rivière. Mais quand il fut bien évident que, pour le moment, le gouvernement n'était pas enclin à s'immiscer aux affaires embrouillées du Djambi, l'expédition se sépara en mars 1879, et le bateau à vapeur fut remis à la marine des Indes néerlandaises, au service de laquelle M. Cornelissen rentra immédiatement.

D. D. Veth.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

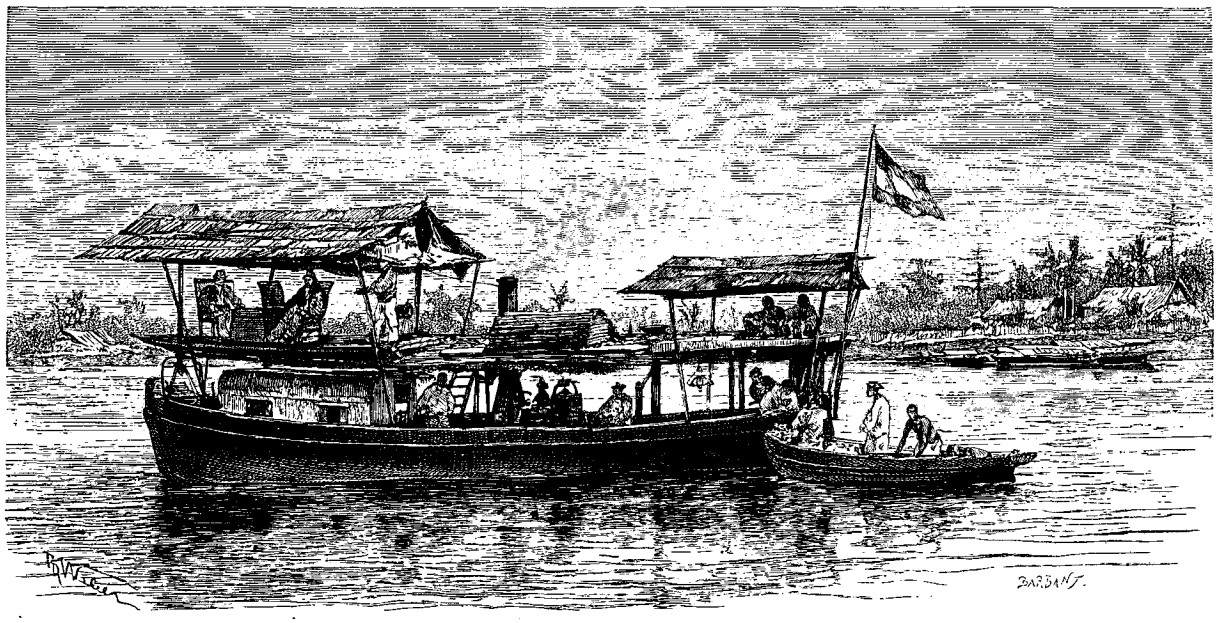
NOTES SUR SUMATRA [1].

L'île de Sumatra est séparée de Java au sud-est par le détroit de la Sonde, et de la péninsule malaise au nord-est par le détroit de Malacca. Elle s'étend dans la direction du sud-est au nord-ouest sur une longueur de seize cents kilomètres, occupant une superficie d'environ quatre cent quarante et un mille kilomètres carrés, soit à peu près une fois et demie l'Angleterre; c'est la plus grande île de l'Archipel, après Bornéo.

Cinquante et un mille kilomètres carrés à peu près de ce territoire forment l'État indépendant d'Atchin, tandis que le reste se divise entre les quatre résidences hollandaises de Sumatra occidental, Benkoelen, Kampongs et Palembang.

Une grande partie de l'intérieur de l'île est encore une terre inconnue, occupée par les Bataks, qui ne laissent pénétrer personne dans les épaisses forêts de leurs montagnes.

La constitution physique de Sumatra tient à la fois de celle de Bornéo et de celle de la presqu'île de Malacca. Les grands massifs de ses montagnes semblent formés d'anciennes roches cristallines, avec beaucoup de granit, parmi lesquelles s'élèvent des pics volcaniques et quelques cônes en activité. Les montagnes du centre de Sumatra sont très larges; la plupart consistent en grands plateaux, d'où se détachent des chaînons latéraux, des pics isolés, des vallées profondes et sinueuses. Partout en traversant l'île, sauf dans le voisinage de ses deux extrémités, on peut rencontrer deux ou trois chaînes, avec de grands plateaux, des plaines, des vallées, de nombreux torrents, et parfois des lacs de montagnes. La ligne de



Le bateau à vapeur de l'expédition (voy. p. 234). — Dessin de Th. Weber.

partage des eaux coïncide à peu près avec la chaîne de l'ouest, distante de la côte d'environ soixante à soixante-cinq kilomètres, de sorte que la plus grande partie des eaux de l'île prennent la direction du détroit de Malacca et de la mer de Java. Il semble que la côte occidentale, exposée aux vagues de l'océan Indien, n'ait pas pu s'étendre, les alluvions déposées par les rivières étant continuellement entraînées dans la mer. A l'est, au contraire, les eaux relativement tranquilles et peu profondes du détroit de Malacca ont laissé se former sur tout le littoral de l'île une grande zone d'alluvions.

La plus haute montagne de Sumatra est, croit-on, celle de Lusé, sur le territoire d'Atchin, par 4°20′ d'altitude nord; l'altitude de ce sommet est évaluée à trois mille trois cent cinquante-cinq mètres.

.... Sur la côte orientale, la grande plaine d'alluvions, généralement élevée de quelques pieds à peine au-dessus du niveau de la mer, a onze cents kilomètres de long, et sa largeur est de cent dix à deux cents kilomètres, ce qui donne une superficie de cent quarante-cinq kilomètres carrés, plus de la moitié de la Grande-Bretagne. A l'exception de quelques terrains sur le bord des rivières généralement situées hors de l'atteinte du flux, cette plaine est couverte sur toute son étendue d'une immense forêt, contemporaine probablement de l'émersion et de la formation du pays lui-même. Une grande partie de ce territoire est extrêmement fertile et pourrait produire la plupart des fruits des Tropiques; mais, sur bien des points,

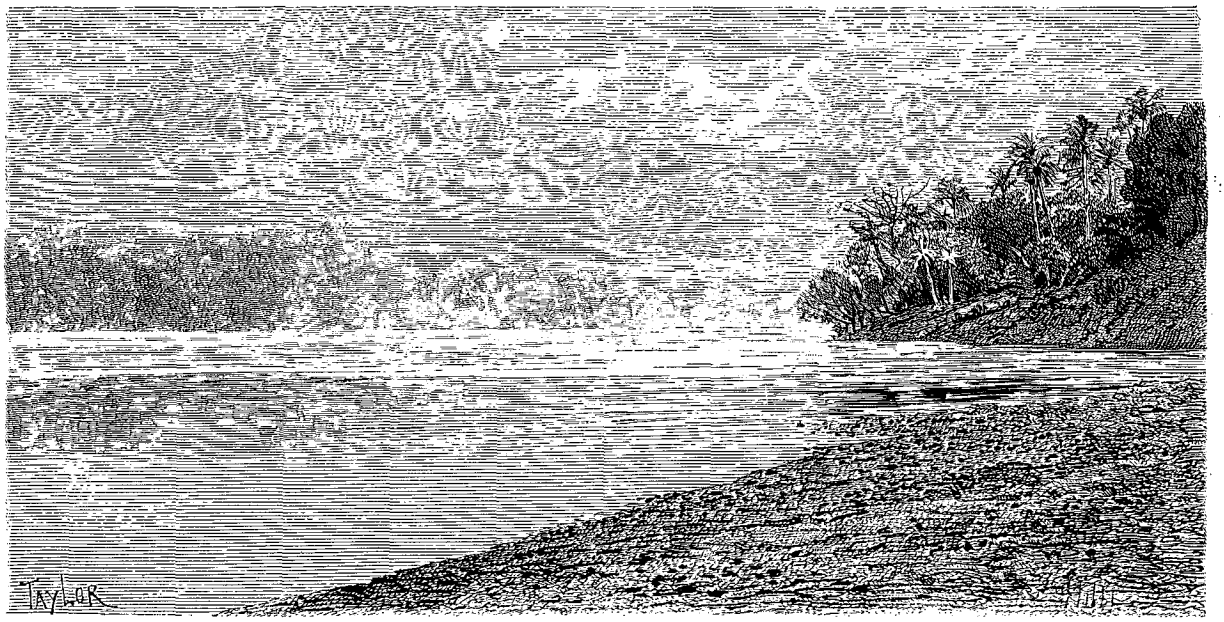
1. Ces notes sont en partie extraites d'un excellent livre intitulé *Australasia*, rédigé par Alfred R. Wallace et publié à Londres en 1879. Nous avons pensé qu'elles pourraient éclairer, confirmer ou compléter utilement divers passages de la livraison qui précède. Il existe très peu d'ouvrages spéciaux sur l'île de Sumatra : les meilleures informations sont écrites en hollandais, langue qui malheureusement n'est pas connue de beaucoup de Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est occupé par des tribus grossières et absolument incapables de le cultiver.

Contrairement à la plupart des autres îles malaises, Sumatra possède quelques beaux lacs de montagnes. Le plus grand est le lac Singkara, sur le plateau de Padang; il donne naissance à la grande rivière de l'Indrasiri; il est long de trente-sept kilomètres, et sa largeur varie entre vingt-deux et vingt-huit kilomètres. Un autre lac, un peu plus petit, se trouve au nord-ouest de l'île, au pied du mont Singalang; on l'appelle le Danau Sapuloh Kotab, ou « lac des dix forts ». Plus au sud, par deux degrés de latitude sud environ, s'en trouve encore deux autres; le plus grand fut visité en 1800 par un botaniste anglais, M. Charles Campbell. Il a treize kilomètres environ de largeur, avec une longueur de vingt-deux à vingt-huit kilomètres; il reçoit une rivière qui lui vient de l'autre lac, et deux autres cours d'eau, mais il semble n'avoir pas d'émissaire, quoique les sources de la rivière Djambi se trouvent tout près de là. Le pays qui entoure le lac est bien cultivé, et si élevé que le cocotier ne peut y croître. Beaucoup plus au sud, par cinq degrés de latitude environ, se trouve le lac Ranu, long de trente kilomètres et large de quinze; de hautes montagnes l'entourent de tous côtés. Ce lac semble être une des sources les plus éloignées de la rivière Palembang, et n'est qu'à une distance de seize kilomètres de la côte. Dans le pays des Bataks se trouvent deux ou trois lacs de montagnes, mais on en sait peu de chose; il y en a probablement aussi d'autres dans l'Atchin. On trouve également le long des rivières beaucoup de lacs de plaine et de marais.

Les plus belles rivières de Sumatra sont celles de Siak et de Palembang. La première descend des pen-



Le Batang Hari à Oelak (voy. p. 234). — Dessin de Taylor.

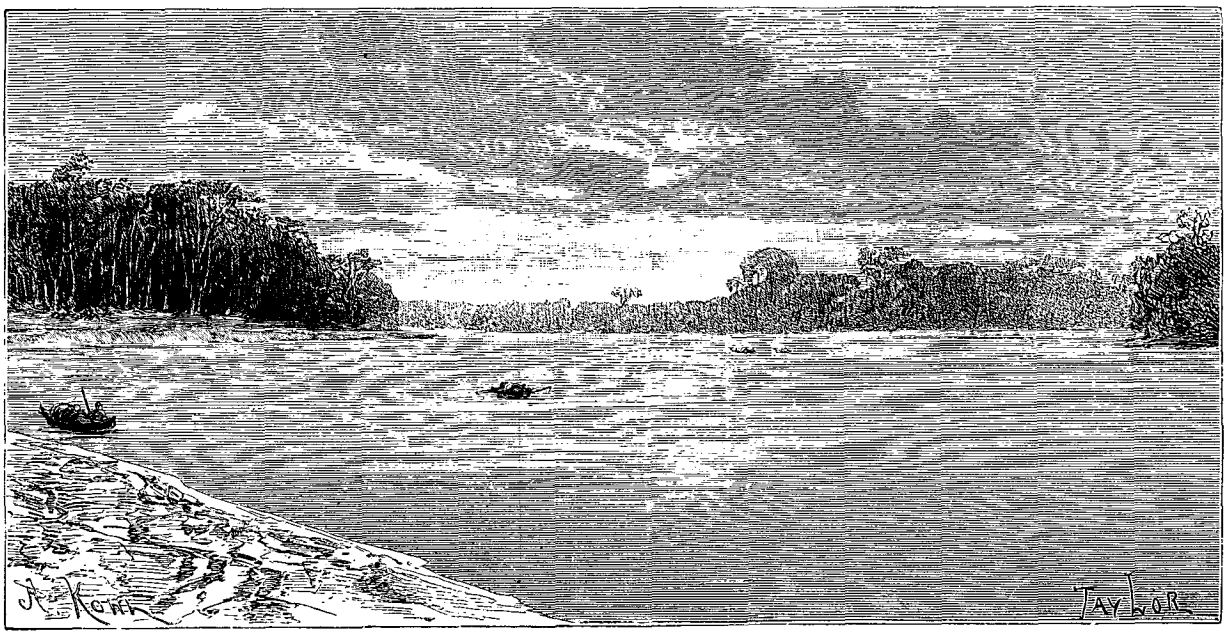
tes septentrionales du plateau de Padang; elle se jette dans la mer derrière l'île de Baukalis, vis-à-vis de Malacca. L'embouchure en est large de plus d'un kilomètre, et fermée par une barre où un étroit chenal donne seul accès aux vaisseaux; ceux-ci ne remontent la rivière que sur cent cinquante kilomètres; les canots peuvent encore remonter jusqu'à cent trente kilomètres en amont. Le Musi ou rivière de Palembang reçoit les eaux de grandes chaînes de montagnes, jusqu'à quatre cents kilomètres dans l'intérieur. Dans la partie inférieure de son cours, il coule à travers une plaine d'alluvions parfaitement plate qui, à la saison des pluies, se transforme en une succession de lacs immenses. Les grands bâtiments le remontent sur un parcours de quatre-vingt-dix kilomètres jusqu'à la ville de Palembang; de là des canots peuvent en remonter les différentes branches jusqu'à une distance considérable. De nombreuses rivières se trouvent sur la côte nord; les plus importantes sont le Bila et le Panei, dont l'estuaire commun se trouve par 2° 35′ de latitude nord. Plus au sud se trouve le Rakan, dont la source est près de celle du Siak. Entre le Siak et le Musi se trouvent le Campar, l'Indraghiri et le Djambi, grandes rivières qui coulent à travers les plaines alluviales et qui apportent des montagnes du centre d'énormes quantités d'eau; mais aucun n'est navigable, sauf pour des canots. La seule rivière de quelque importance de la côte méridionale est le Singkel, dont l'embouchure est par 2° 10′ de latitude, et qui est navigable pour les petits vaisseaux jusqu'à une grande distance.

Les indigènes de Sumatra appartiennent, dans toute l'étendue de l'île, à la grande race malaise; mais les diverses tribus en diffèrent beaucoup entre elles par la langue, les mœurs, l'état social. Nulle part on n'a trouvé de types de la race noire, à cheveux laineux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on rencontre dans la péninsule malaise et dans les Philippines. Onze peuples différents, parlant chacun leur langue à eux, habitent l'île principale; dans les petites îles adjacentes on en trouve quatre autres. La plupart d'entre eux sont relativement civilisés; leurs habitations sont bien bâties, l'agriculture y est assez développée; ils savent tisser les vêtements et connaissent l'écriture. D'autres sont presque absolument sauvages, au même point de civilisation que les Dyaks de Bornéo et les Jakuns de la péninsule malaise. Les plus importants et les plus civilisés de tous sont les Malais proprement dits, qui habitent le district montagneux de Menanpkabo, au nord de Padang. On suppose que ce sont les restes des anciens conquérants de l'île; mais on sait fort peu de chose à leur sujet. Le district qu'ils habitent est très cultivé et bien arrosé.

Vient ensuite, par ordre d'importance, le sultanat indépendant d'Atchin, qui occupe l'extrémité nord de Sumatra, et égale à peu près la Bavière en étendue. A son point le plus septentrional se trouve la capitale, Atchin; c'est une sorte de Venise asiatique; toutes les maisons en sont bâties sur des pilotis enfoncés dans le lit d'une rivière qui coule dans la plaine entre deux rives boueuses. Les indigènes semblent être des Malais du type le plus ancien; ils ont conservé leur vieux langage dans presque toute sa pureté. Mais tandis que chez les autres Malais on trouve souvent de beaux traits, les Atchinois, avec leurs voisins du sud les Bataks, sont une des races les plus affreuses qu'il soit possible d'imaginer. Les Atchinois sont mahométans, nominalement du moins, car ils ne se sont jamais distingués en persécutant d'autres religions. On peut se faire une idée de leur tolérance par ce dicton qui a cours chez leurs voisins : « Un Atchinois maudira un chrétien, puis il l'invitera à partager son pain et son sel. » Comme la plupart des Orientaux, ils trompent autant qu'ils peuvent dans leurs transactions. Leurs métiers sont peu avancés, mais ils tissent finement la soie, et exécutent d'une manière remarquable des filigranes d'or et d'argent.



Confluent du Batang Hari et du Tembesi (voy. p. 235). — Dessin de Taylor.

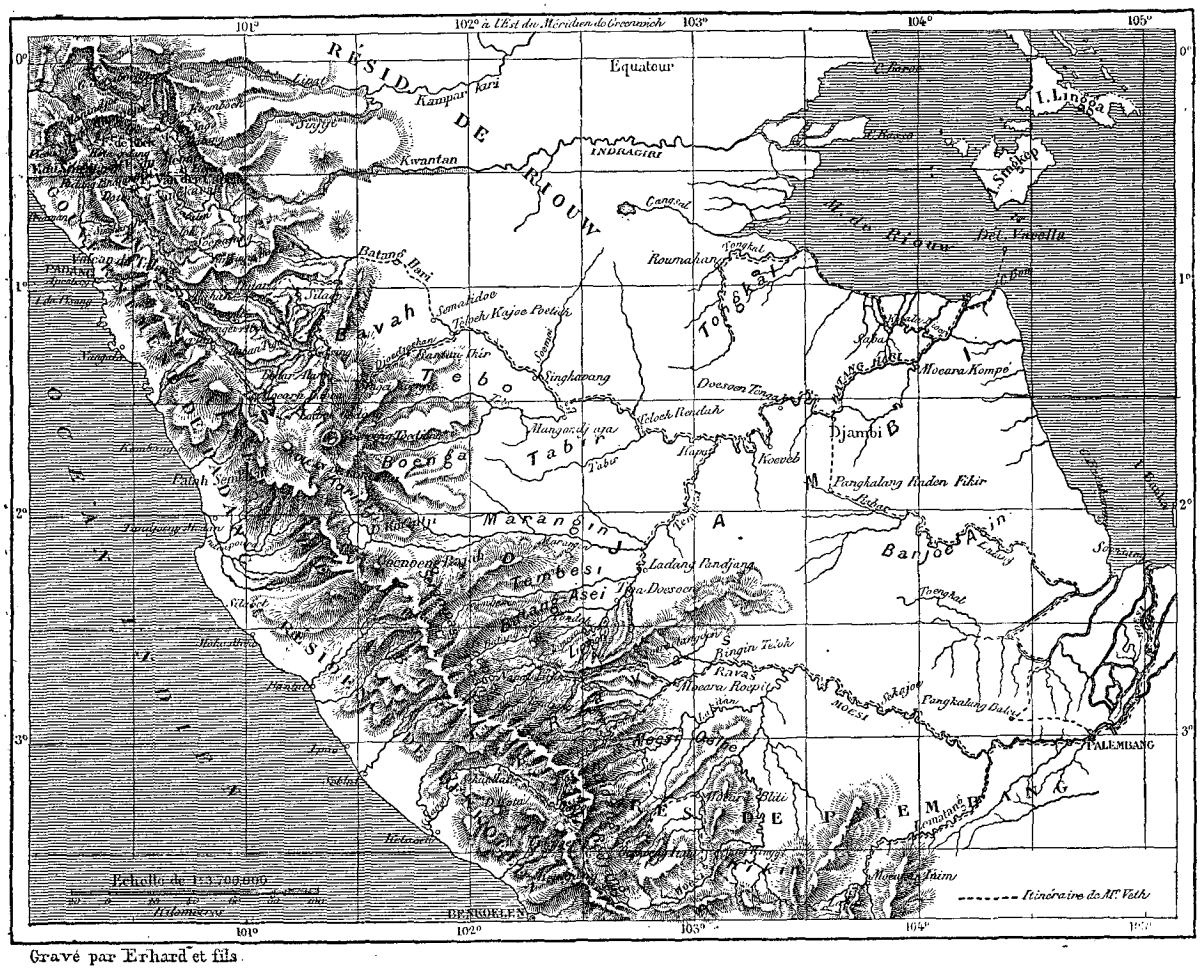
Leur gouvernement est une monarchie héréditaire et absolue; le roi a néanmoins au-dessus, à côté et au-dessous de lui un grand nombre de fonctionnaires civils, qui portent souvent des titres extraordinaires. Les occupations principales des Atchinois consistent à se battre, à boire, à faire des paris, à fumer de l'opium; ils ne les interrompent que pour vaquer de temps à autre à la culture du poivre, du camphre, de l'arec, ce qui leur procure de quoi satisfaire leurs goûts favoris. Ces plantes, qui réussissent admirablement, sont de la plus grande importance dans le commerce de l'Asie. La civette est aussi un objet utile et précieux; la culture en forme une branche d'industrie toute spéciale.

Atchin avait autrefois une sorte de souveraineté sur les îles de la Sonde; c'était le plus formidable de ces États de pirates qui peuplaient alors Sumatra et écumaient les mers avoisinantes; encore aujourd'hui le Malais regarde la profession de pirate comme une carrière des plus honorables. Les Atchinois en avaient fait leur spécialité, et c'est ce qui leur a attiré la guerre avec les Hollandais. Tous les Atchinois sont soldats; chaque village a sa petite armée, qui est obligée de se présenter équipée lorsque une guerre éclate. Leur armure consiste en casques, plastrons, épées, arcs et flèches; ils ont une petite quantité de nouveaux fusils. Le territoire en importance des États de Sumatra est le troisième de Palembang, dans le sud-est de l'île; il est habité par un peuple qu'on croit issu d'un mélange de Malais et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Javanais et qui parle un patois composite. Il s'est aussi mélangé avec deux tribus aborigènes, appelées les Kumrings et les Kubus; la première habite la contrée au nord de la rivière Samli et est presque absolument sauvage. Le peuple de Palembang emploie la langue javanaise dans ses tribunaux, et l'écrit avec les caractères javanais. Les Sarardi sont un peuple de l'intérieur qui a une langue et une écriture particulières. Plus à l'ouest et jusqu'à la côte, à Benkoelen, on trouve les Rejangs, qui ont aussi une langue particulière et se servent de la même écriture que les Sarawi. Les Rejangs sont une des nations les plus civilisées de Sumatra.

Les Kampongs occupent l'extrémité sud-orientale de l'île, en face de Java, dans une contrée où s'élèvent des montagnes hautes de deux mille trois cents mètres. Ils ont une langue et des caractères particuliers; leur langue est une langue originale, mêlée, à proportions égales, d'éléments malais et javanais. Les Kampongs sont un peuple plutôt grossier; ils ont une agriculture encore imparfaite, et leur pays est peu densément peuplé.



Gravé par Erhard et fils.

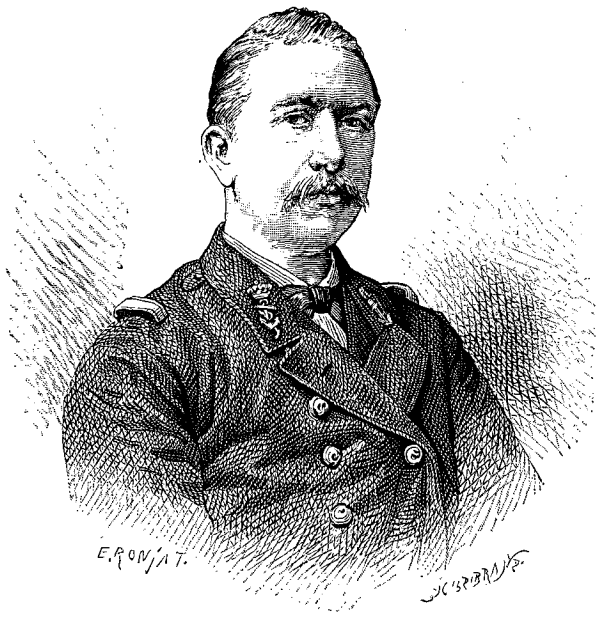
Itinéraire de M. Veth dans l'île de Sumatra.

Au dernier rang des nations demi-civilisées de Sumatra habitent les Bataks, qui occupent le pays situé entre Menangkabo et Atchin. Les Bataks ont acquis une mauvaise réputation, parce qu'ils pratiquent le cannibalisme; ils ont néanmoins beaucoup de qualités. Les Hollandais décrivent neuf tribus, qui leur sont soumises, comme étant patientes, véridiques et industrieuses. Ils savent fondre et forger le fer; ils pratiquent la culture du riz au moyen d'irrigations; ils cultivent, tissent et teignent le coton; ils ont domestiqué le buffle, le bœuf, le cheval et le cochon. Mais, chose plus remarquable, ils ont inventé un alphabet parfaitement original, et ils ont une sorte de littérature grossière, écrite sur des feuilles de palmier et des morceaux de bambou. Avec tous ces caractères d'une civilisation assez avancée, ils sont néanmoins païens et cannibales. Seuls des peuples lettrés de l'Archipel tout entier, ils ont résolument rejeté le mahométisme, dont les adhérents les entourent de toutes parts. Cependant ils n'ont point de religion à eux, mais seulement une croyance généralement répandue aux mauvais esprits, aux présages, et au pouvoir surnaturel de leur *gurus* ou prêtre. Leur cannibalisme est incontestable; mais ils semblent le pratiquer plutôt pour se venger que pour se nourrir. Leurs victimes sont des criminels, des pri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonniers de guerre, parfois des esclaves; la peine édictée pour certains crimes, tels que l'adultère, le vol nocturne, le fait d'avoir été fait prisonnier à la guerre, était d'être coupé en morceaux et mangé vivant. Les Hollandais n'ont point eu de peine à abolir cet usage, là où ils sont les maîtres; une fois le cannibalisme supprimé, le peuple ne se trouvait en aucune façon plus mauvais que ses voisins qui n'avaient jamais été cannibales. Leur nombre est évalué de trois à quatre cent mille.

Les Hollandais sont actuellement maîtres d'une grande partie de Sumatra et de quatre îles. Leur possession comprend toute l'extrémité sud de l'île, jusqu'à la vallée du Djambi, et une large bande de la côte occidentale, jusqu'à Sinkli, par deux degrés de latitude nord environ. Au nord se trouve une succession d'États malais : Indigènes, Djambi, Indraghiri, Kampen, Siak, Asahan, Batu-Bara, Serdung, Deli, Lankat et Riah, sur lesquels les Hollandais ont des prétentions à la suzeraineté, mais qui de fait sont indépendants. La population totale des possessions hollandaises de Sumatra était estimée, en 1866, à deux millions d'habitants, et en outre à deux mille Européens. Les villes et les ports principaux sont : Palembang, Benkoelen et Padang.



Portrait de M. Cornelissen (voy. p. 230-235). — Dessin de E. Ronjat.

La partie de Sumatra gouvernée par les Hollandais est soumise à un lieutenant gouverneur résidant à Padang; elle est divisée en six provinces dont chacune est administrée par un résident, ce sont : 1° *Padang*, sur la côte occidentale, qui s'étend du voisinage de l'équateur jusqu'à trois degrés de latitude sud, et dont la largeur va de vingt-huit à quatre-vingt-dix kilomètres. 2° Le plateau de Padang, *Padangse Bovelanden*, région montagneuse intérieure, longue de trois cents kilomètres, large de soixante-cinq kilomètres. 3° *Tapamdy*, qui s'étend le long de la côte, au nord de la rivière Lingkel, et contient la portion conquise de la contrée des Bataks. 4° *Benkoelen*, qui s'étend au sud, et occupe un étroit lambeau de territoire, jusqu'à l'extrémité sud-est de l'île; la longueur en est de six cent cinquante kilomètres, la largeur varie de neuf à soixante-dix kilomètres. 5° Les *Lampongs*, qui occupent l'extrémité sud de Sumatra, et forment un triangle irrégulier, dont chaque côté mesure deux cent vingt kilomètres. 6° *Palembang*, qui occupe une partie de la région méridionale de Sumatra; elle a une forme à peu près quadrangulaire, et mesure environ trois cent soixante-dix kilomètres en long et en large.

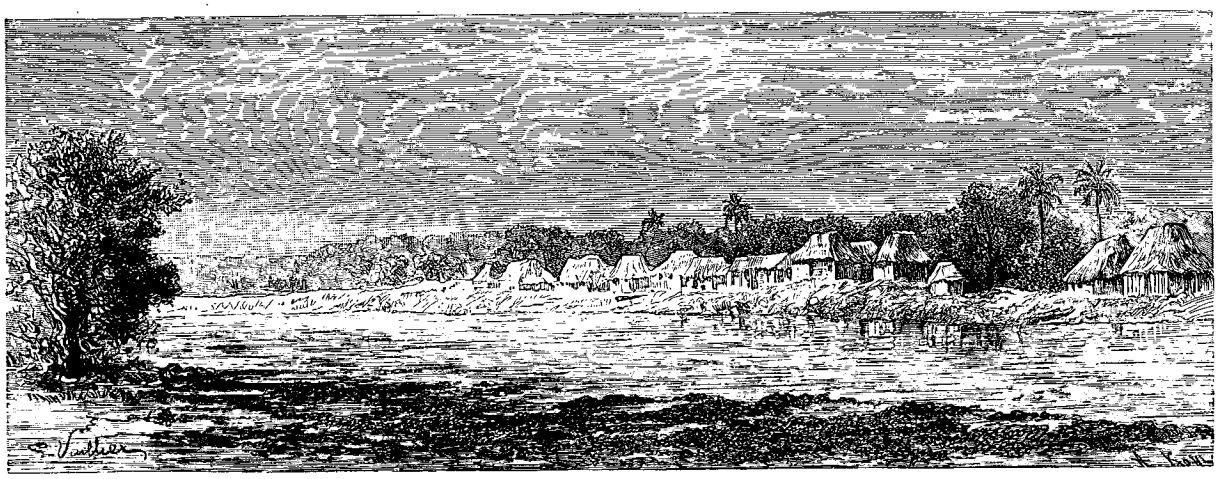
Padang est la ville la plus importante de Sumatra; c'est la résidence du lieutenant gouverneur de toute la côte ouest. Elle a, dit-on, douze mille habitants; elle a un commerce considérable; beaucoup de marchands européens y sont établis, ainsi que des Arabes, des Chinois, et leurs descendants métis. Les rues sont ombragées d'arbres; dans le centre de la ville se trouve une grande et belle place, couverte de gazon; d'un côté est la maison du gouverneur, de l'autre un grand et beau club, une église et quelques maisons particulières.

Palembang est une grande ville indigène bâtie sur les deux rives du Musi, à quatre-vingt-dix kilomètres environ en amont de son embouchure : de grands vaisseaux peuvent l'atteindre; c'est donc le débouché de beaucoup des produits indigènes. Une partie de la ville est bâtie sur la rivière; les maisons sont supportées par d'énormes rameaux de bambous; elles s'élèvent et s'abaissent alternativement avec le flux et le reflux de trois à cinq mètres. La ville a une nombreuse population indigène, et en outre beaucoup de Javanais, de Malais et de Chinois. Parmi ces derniers on trouve des fabricants de boîtes en laque ou en bois peint, qui contiennent les excitants favoris des Malais, le pinang, ou amande arec, le siri ou feuille de bétel, etc., etc.

Benkoelen, située sur la côte sud-ouest, par quatre degrés de latitude sud, a été longtemps un établissement anglais; elle a été cédée en 1825 aux Hollandais en échange de Malacca.

C'est une petite ville peu importante; la rade en est très exposée, et le territoire avoisinant n'est pas très productif.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de la Capitana. Marée basse (voy. p. 242).

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

XXVIII

Deuxième expédition. — Départ de Saint-Nazaire. — L'isthme du Darien occidental ou de San Blas. — Le rio Bayano. Indiens dariénites. — Chepo. — La Capitana.

Nous restâmes six mois en France, occupés à nos calculs, et, le 7 novembre 1877, nous repartîmes de Saint-Nazaire pour arriver au Darien dès l'ouverture de la saison sèche.

De nos précédents compagnons de voyage, un seulement, M. Pouydesseau, le secrétaire du commandant de l'expédition, nous accompagnait à bord; mais M. Louis Verbrugghe, qui revenait d'une excursion au Brésil, nous attendait à Panama, ainsi que M. Sosa, que le gouvernement de Colombie voulait bien nous prêter encore. M. Lacharme et ses excellents travailleurs ne pouvant nous rejoindre que vers la fin de décembre, M. Wyse se résolut à commencer par l'exploration de l'isthme de San Blas, ou plutôt à compléter ce que la mission américaine avait laissé inachevé. Le commandant Selfridge, se bornant à étudier le versant atlantique, s'était arrêté aux chutes de Madroño, sur le haut Mamoni.

L'isthme du Darien occidental, plus généralement connu sous le nom d'isthme de San Blas, est de beaucoup le plus étroit de l'Amérique centrale. D'une largeur de quarante-huit kilomètres seulement, il s'étend du golfe de San Blas ou de Carti à l'embouchure du Bayano : échancré au nord par une vaste baie, un peu embarrassée d'îles et de récifs, mais admirablement abritée des vents du large grâce à une longue flèche de terre et des cayes ou atolls, il livre passage, au sud, à l'estuaire du Bayano, fleuve qui, malgré le peu d'étendue de son bassin, verse à l'Océan des eaux abondantes et profondes, capables de porter les plus grands navires. Pendant une douzaine de kilomètres, ce puissant rio coule dans une direction formant ligne droite avec celle du col le moins élevé de cette portion de l'isthme : il suffirait donc d'une coupure de moins de neuf lieues pour établir la communication de l'Atlantique et du Pacifique; par malheur, l'altitude des montagnes interposées interdit un canal à ciel ouvert, et il faudrait percer un souterrain d'une quinzaine de kilomètres, la longueur du tunnel du Saint-Gothard. La Cordillère centrale, dont l'altitude moyenne est supérieure à quatre cents mètres, est longée parallèlement, des deux côtés, par d'autres chaînes à peine moins marquées, et les dépressions relativement basses, comprises entre ces ressauts, ne communiquent avec les grandes plaines du rivage des deux océans que par des gorges étroites, de véritables cluses (escaliers) où des torrents sautent de cascade en cascade.

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 321, 337, 353, 369 et 385.

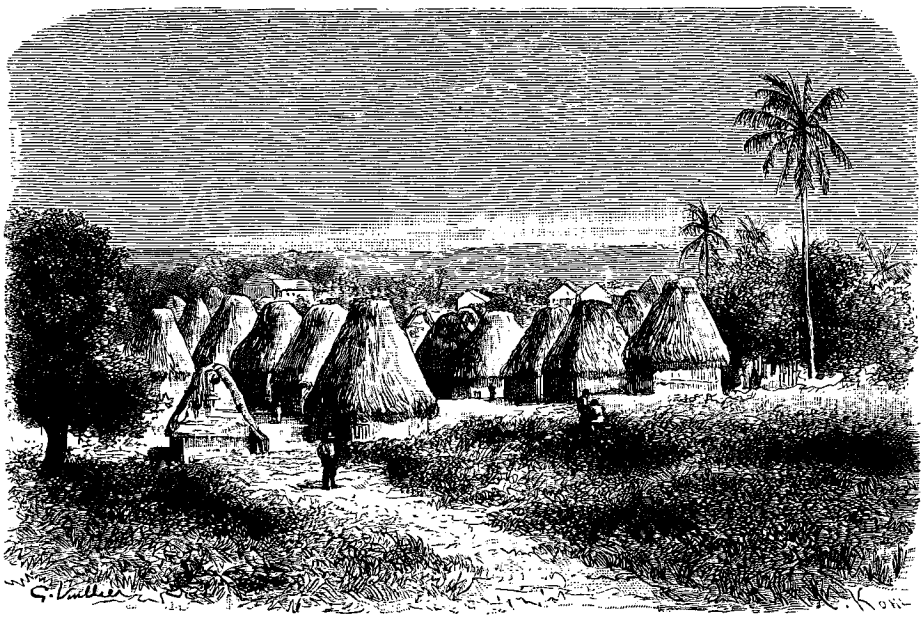
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les cols relativement bas offrant une route facile entre les deux mers, on peut citer celui qui s'ouvre entre le rio Azucar et le rio Icanti ou Aguas Claras, passage étudié pour la première fois par M. Wyse; mais pour le tracé d'un canal interocéanique, aucune de ces dépressions n'offre de conditions meilleures que la ligne de l'embouchure du Bayano à la baie de San Blas.

Les rives droites du Bayano et du Mamoni sont couvertes de vastes savanes qui s'étendent jusqu'à Panama.

Des haciendas nombreuses parsèment cette mer d'herbages qui nourrit de grands troupeaux dont plusieurs comptent jusqu'à trois et quatre mille têtes. A l'est, la forêt vierge revêt les plaines et les montagnes; mais jusqu'au point où s'arrête l'influence des marées, quelque peu en amont du confluent du Terable, des plantations de bananiers s'échelonnent sur les rives. Leurs fruits forment la principale nourriture des nègres ou mulâtres de l'Amérique centrale; nulle part dans l'État de Panama on n'en récolte de meilleurs que sur les berges du Bayano; un travail dérisoire suffit pour y donner au colon une aisance relative, c'est-à-dire deux ou trois rechanges de chemises et de pantalons de cotonnade, anizado à discrétion et cigares d'Ambaléma. En amont du Terable, les cases se font rares, et bientôt les rives, le fleuve, la forêt sont absolument déserts jusqu'au territoire des Indiens Pirrea.

Ces tribus aborigènes, en confédération avec celles du Chucunaque, auxquelles elles sont apparentées, n'ont jamais été soumises et inspirent une grande terreur aux habitants du Bayano inférieur, qui n'approchent point de leurs villages. M. Wyse, je crois,



Faubourg de Chepo.

est le seul blanc qui ait pénétré chez eux, une première fois en 1868.

La population du Darien occidental est peu mélangée de sang indien et encore moins de sang « bleu »; elle se compose presque exclusivement de nègres.

D'après ce qu'on nous a dit, ils vaudraient beaucoup moins, sous tous les rapports, que leurs congénères de la vallée de la Tuyra; plus ivrognes, si possible, et plus paresseux encore, grâce à leurs plantations de bananes qui demandent moins de travail que la recherche du caoutchouc, ils vivent, pour la plupart, éparpillés dans les savanes et n'ont que deux villages, Chepo et la Capitana. Le premier, aujourd'hui bourg de quinze cents âmes, fut autrefois une ville, une vraie ville, avec maisons de bois et de pierre; maintenant toutes les familles quelque peu aisées l'ont quitté pour s'établir à Panama, bien que le climat y soit salubre, l'été agréable, et que les quatre-vingts kilomètres qui le séparent de la capitale fussent une route bien entretenue en toute saison. Aujourd'hui, le chemin, abandonné à lui-même, redevient forêt ou marécage; les troupeaux envoyés au marché s'enlisent dans les fondrières; çà et là, les os blanchis de bêtes noyées dans la boue indiquent la direction de l'ancienne voie pavée.

Le 7 décembre, nous quittons Panama à bord de la canoa *la Bruja* (sorcière). Le charpentier qui la tailla dans un seul tronc de *cedro* lui avait malheureusement donné des formes si arrondies que le moindre zéphyr la couchait et menaçait de la chavirer. Au jour, le patron s'aperçut qu'il avait manqué l'embouchure du Bayano, et nous dûmes attendre le changement de la marée dans l'île de Chepillo, la plus boisée, la plus fraîche de ces terres charmantes, égrenées sur le golfe de Panama comme les perles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

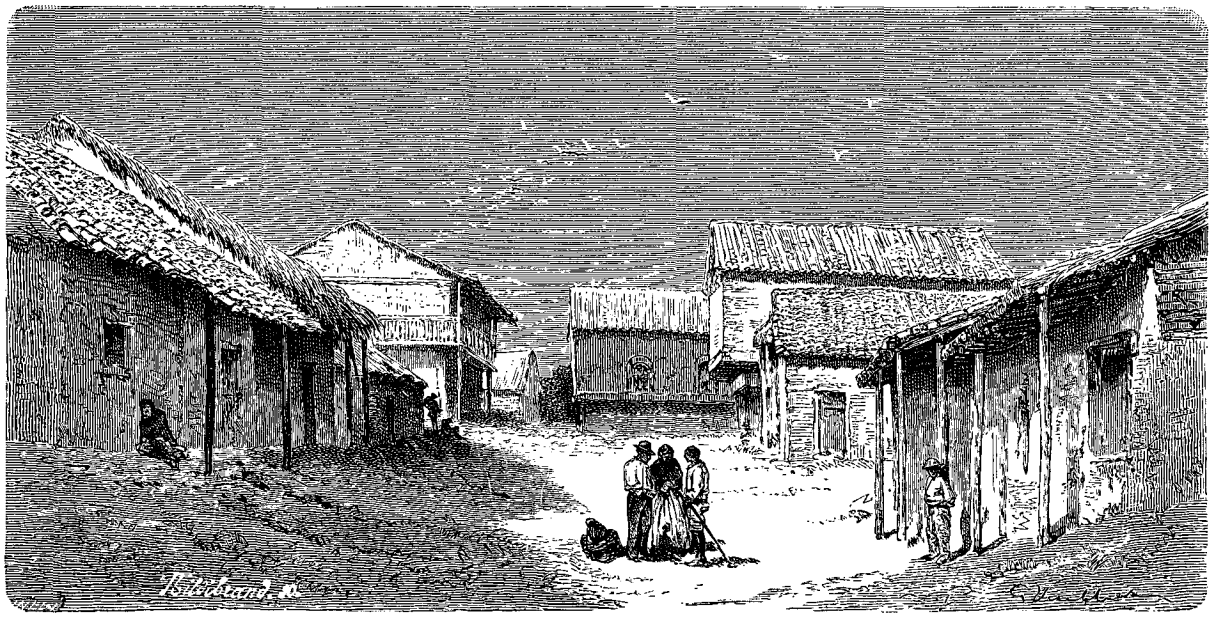
d'un écrin ; le soir nous enfilâmes l'estuaire du fleuve, eaux vaseuses, rives inondées couvertes de palétuviers, et à la nuit nous arrivâmes à la Capitana, sur le rio Mamoni. La Capitana est le port de Chepo.

XXIX

Le rio Mamoni. — Les iguanes : gourmandise et cruauté. Les saltos de Charare ou cascades du Mamoni.

Les bords du Mamoni inférieur sont quelque peu cultivés. De gigantesques mimosées, aux folioles si déliées et si fines qu'on dirait un voile vert délicatement posé sur leur puissante ramure, alternent avec des caracoles et des manguiers, à la feuillée plantureuse et touffue; la vallée est large, mais, à partir du « chorro » Capero, les collines, de plus en plus hautes, la resserrent : les éperons abrupts du cerro de Garapatas[1] (nom de mauvais augure) forcent le rio à décrire des courbes prononcées; les rapides se font plus violents et plus pressés; les bancs de roches se montrent maintenant à chaque pointe, non plus des strates à moitié décomposées comme à Peña Miron, mais des conglomérats et des grès durs. Au confluent de la *quebrada* de Tagua, on entre dans la Cordillère.

Dans la journée, nous apercevons nombre d'iguanes de l'espèce moyenne : une dizaine parfois sur un seul arbre. Nos gens en ont tué quatre : c'est un manger excellent, et qui vaut presque le poulet, même pour des estomacs prévenus. Les Indiens leur font une chasse active, mais, à moins d'être pressés par la faim, ils lâchent généralement les femelles adultes après leur avoir ouvert le ventre pour en retirer les œufs, le plus fin morceau qui soit au monde, assurent les



Une rue à Chepo.

gourmets : non seulement, dit-on, la cicatrisation a lieu, mais les organes se réparent au point que l'année suivante on peut faire subir à la malheureuse une nouvelle « opération césarienne ». Les sauvages sont fort habiles à tendre des pièges aux iguanes, une de leurs principales ressources en fait de nourriture animale : au village des bords de l'Inquati, nous avons vu dans chaque case, sous les toits de jonc, de longues files serrées de ces bêtes vivantes, pendues à une perche placée horizontalement, comme le bâton qui dans nos cuisines du Midi porte une guirlande de saucisses. La queue et les quatre pattes sont retournées et ficelées sur le dos de ces bons animaux inoffensifs, vivante et souffrante provision de ménage qui se conserve ainsi pendant des mois entiers.

C'est une torture entre mille; une autre, non moins abominable, c'est de les jeter, pleins de vie, sur la braise ardente, afin que la peau se détache facilement. Ils ont la vie très dure, et, nous l'espérons, tant on les accable de cruautés, les nerfs obtus, la sensibilité rudimentaire. Pendant notre première expédition, on en avait apporté un d'une espèce assez rare à notre docteur, qui désira en conserver la dépouille; il mit vainement en œuvre tout son savoir professionnel pour parfaire la mort du sujet : strangulation, poison, section de l'épine dorsale, aiguilles enfoncées dans le cœur, rien ne lui réussit : la tête vivait encore, quand tout le reste du corps, membres, ventre, tronc, avait été déchiqueté peu à peu.

De la grande espèce, qui est brune, je n'en ai vu qu'un seul, sur les bords du Chagres; il avait au moins deux mètres de long; son corps était gros comme la cuisse d'un homme; il ne se dérangea que lorsque l'embarcation passa devant lui; per-

1. Voy. page 397 du tome précédent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonne n'avait de fusil et nous le laissâmes en paix.

Nous nous arrêtons pour la nuit au confluent du Chararé, et le lendemain, dès sept heures, nous nous débattons contre les « chorros » ou rapides qui précèdent les cascades du Mamoni qu'on nomme les *saltos de Chararé*. La première de ces cascades a trois mètres de chute en plusieurs sauts, courants étroits qui s'entre-croisent autour des roches éparpillées. Comment faire remonter ces trois mètres aux pirogues? En prévision de ce genre de difficultés, nous avons loué les *lanchas* les plus petites possibles, celles qui sont dites de quinze cents bananes, car c'est par le nombre de fruits qu'elles peuvent porter que les embarcations se classent dans le bassin du Bayano, où l'on s'adonne surtout à la culture de cette précieuse musacée.

Les trois pirogues arrivées au pied de la première chute, on décharge la plus légère et on la fait glisser sur les débris pour l'amener dans le bief supérieur de la cascade. Cette manœuvre exige de grands efforts et la *lancha* laisse une bonne partie de son fond aux arêtes des roches.

La seconde cataracte est à peu de distance; elle paraît, pour le moins, aussi impraticable que sa devancière; en amont se montrent d'autres rapides, d'autres sauts, de plus en plus bruyants.

Une partie de nos hommes trace alors une *pica* ou sentier taillé en plein fourré, qui rejoint le rio au-dessus de la gorge; les autres placent dans le creux d'un rocher les vivres, instruments et provisions dont nous n'avons pas absolument besoin : le reste est transporté par la voie nouvellement ouverte jusqu'au campement situé sur une petite grève, juste en amont de la dernière cascade. Je vois que nos piroguiers ne sont guère au fait de la vie des bois : ils n'ont point de *mochilas*, ces filets en écorce que les « cargueros » ou porteurs de l'Amérique du Sud se passent autour du front et des épaules et où ils amarrent leurs fardeaux.

Le sentier, déroulé sur l'escarpement qui domine le rio, permet d'embrasser du regard son gigantesque escalier de rapides, un des plus beaux spectacles de l'Amérique centrale. En moins de cinq cents mètres de parcours, le Mamoni descend de sa haute vallée dans le plat pays, en décrivant une demi-circonférence. Les grosses eaux de la saison des pluies ont charrié dans la gorge d'énormes blocs par-dessus lesquels le rio saute de cascades en cascades séparées par des rapides furieux. Par deux fois il bondit d'une hauteur de dix mètres. Malgré l'escarpement des berges, des arbres géants croissent sur les deux rives et atténuent par la grâce de leurs formes et la richesse de leurs teintes l'effrayante sauvagerie de la scène.

Après une journée aussi fatigante, nos hommes auraient eu besoin de sommeil, mais la pluie ne cessa de tomber toute la nuit : aussi étions-nous debout dès l'aube. Nous prenons la rive droite, et tout le jour nous grimpons et dégrimpons parmi les blocs à moitié enfoncés dans la rivière. Nous passons près d'un « chorro » où le rio, changeant brusquement de direction, est encombré de troncs d'arbres pourris, couverts d'une végétation parasite; un remous continuel fait tournoyer cette île flottante. Le soir, nous traversons le Mamoni à la nage pour gagner un campement favorable.

Nos hommes, faibles et mous, ne valent quelque chose que dans leur pirogue; aussi, de grand matin, envoyai-je Eugenio, le plus solide d'entre eux, louer une barque et engager des travailleurs à Gaspar-Sabana, campement de chercheurs de « tagua », situé à quatre heures de marche en amont; mais il revient bredouille : tous les caucheros sont à la montagne.

Les instructions de M. Wyse me prescrivaient de déterminer le point où devrait commencer le tunnel du canal interocéanique, puis de continuer les opérations jusqu'au salto Madroño, où s'était arrêté M. Selfridge, mais nous n'avons pas de pirogues et les eaux sont encore trop grosses pour qu'il soit possible de remonter le rio en marchant dans son lit. Notre personnel est tout à fait incapable de pratiquer une trocha[1] (trouée) avec la célérité requise, ce travail nous prendrait au moins dix jours. Puis, en réalité, le but principal de ma mission est déjà atteint. Par suite de la courbe du Mamoni aux chutes du Chararé, le tracé du canal devra sortir de la vallée du rio; il remontera aussitôt la chaîne élevée qui court parallèlement à la côte, et c'est au pied de ces collines que devra s'ouvrir l'entrée du souterrain. Je crois donc plus sage d'arrêter les opérations et d'organiser le retour.

Plus tard, M. Wyse releva la rivière entre le point où je m'étais arrêté et le salto Madroño.

XXX

Exploration de la vallée du Terable. — Retour à Panama. — Quatre-vingts kilomètres à cheval dans la savane, le marais, la colline.

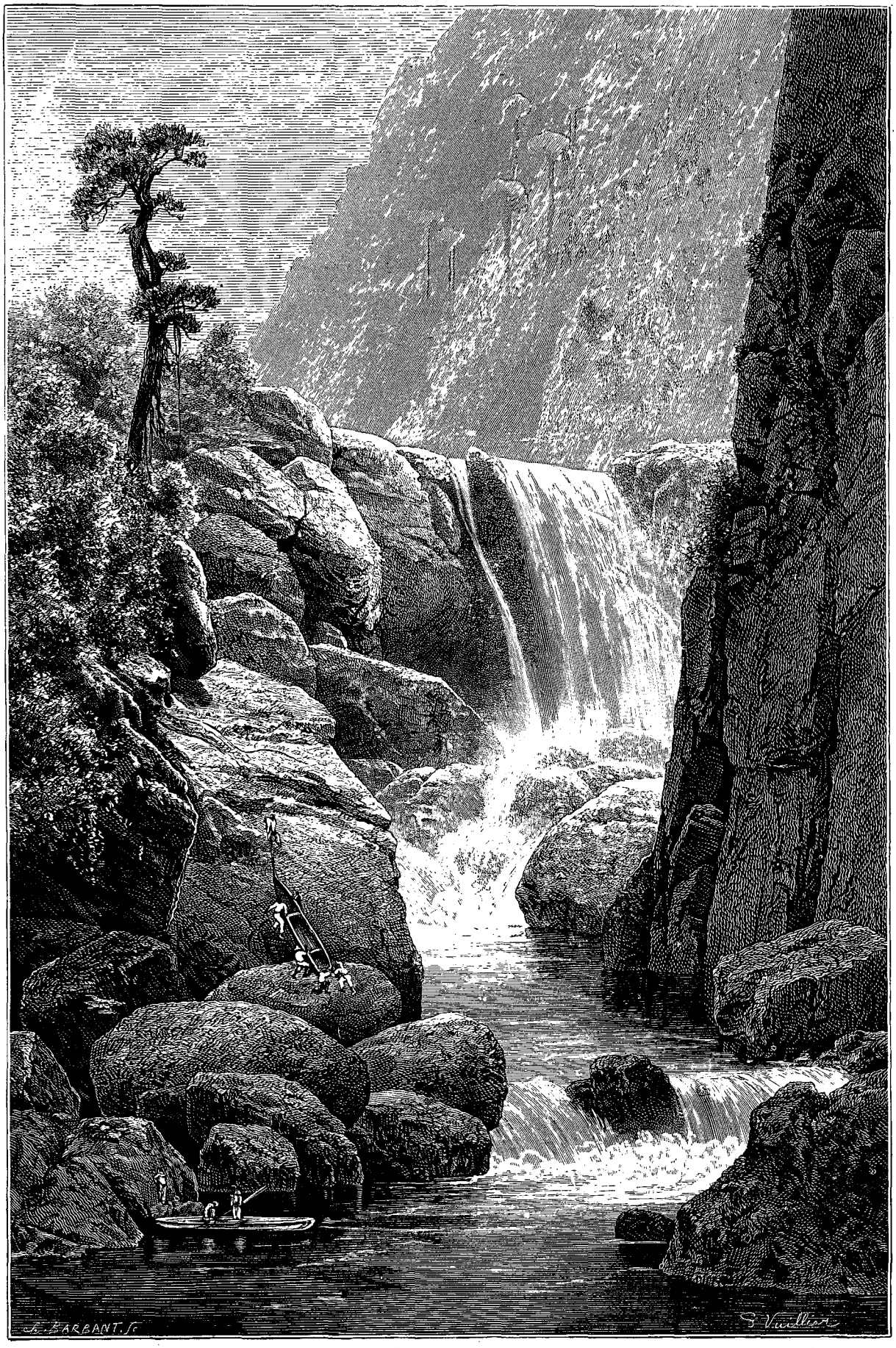
A cette exploration du haut Mamoni, succéda celle du rio Terable, dont je ne dirai rien, ou peu de chose. Moitié en pirogue, moitié pataugeant dans le lit même de la rivière, je vis que les étranglements, les zigzags de ses gorges, dans un bassin extraordinairement tourmenté, s'opposent au creusement facile d'un canal de grande navigation.

Le 18 décembre, à minuit, je rentrais à la Capitana.

Le 20, à quatre heures du matin, toute notre petite troupe chevauchait sur la route de Panama : la lune éclairait la gracieuse savane de Chepo; la température était délicieuse et nos bêtes trottaient à l'amble, allure si douce qu'on pourrait se croire dans un fauteuil; pourtant, dépourvu de toute illusion sur mes talents, je songeais avec un certain souci mélancolique aux quatre-vingts kilomètres qu'il fallait

1. Voy. au tome précédent, page 394.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

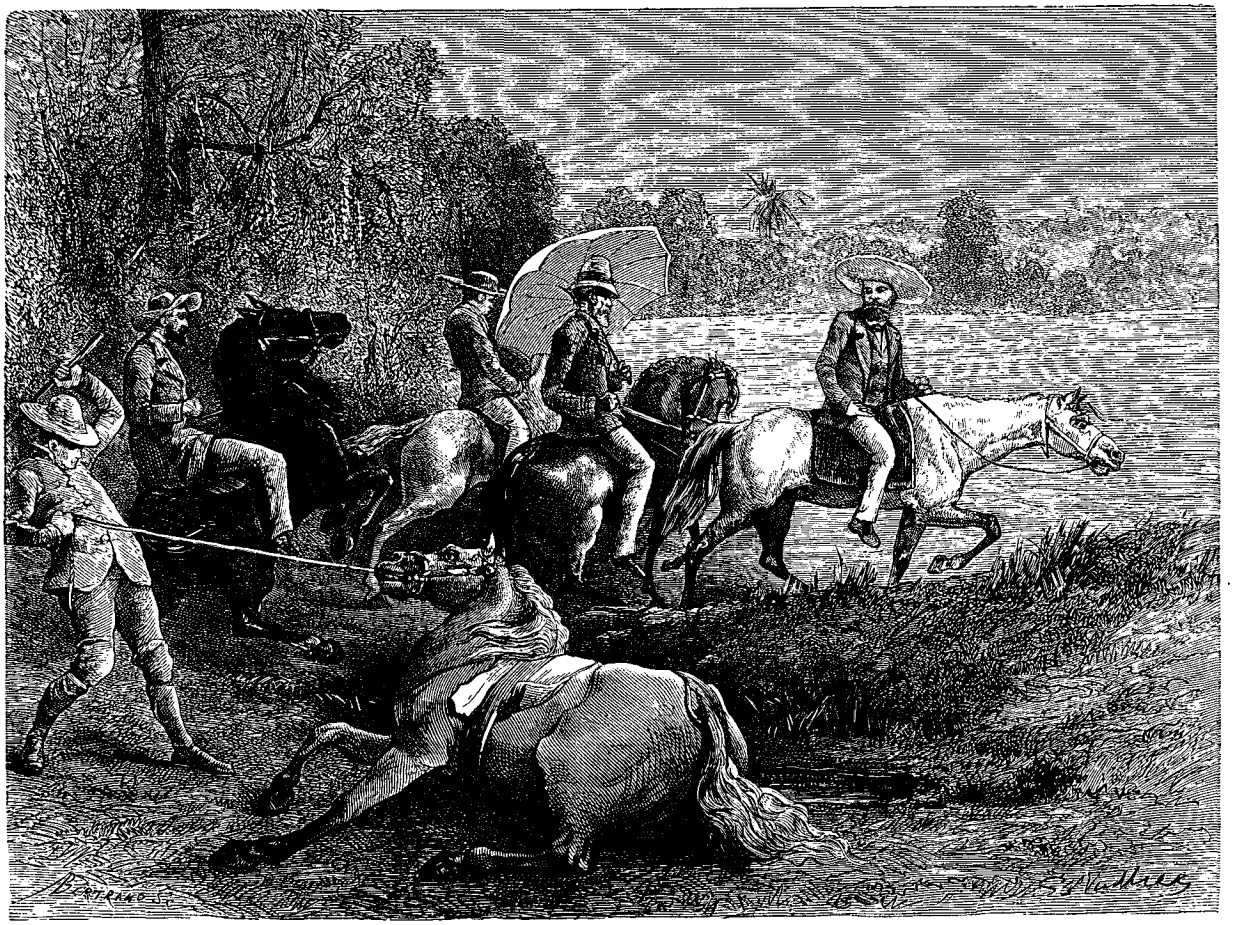


Chutes du Mamoni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire dans la journée, M. Wyse étant obligé de regagner Panama au plus tôt.

Mon début, pourtant, n'est pas trop fâcheux. La savane est parsemée d'une herbe rare, haute comme le genou, et complètement desséchée dans cette saison; elle crépite et se brise sous les pas de nos chevaux. Le terrain, fort ondulé, est formé d'une argile rouge et compacte : comme dans le loess de Chine, cette argile s'élève en murailles et s'arrondit en bastions, on dirait d'immenses forteresses démantelées. Malgré l'ardeur du soleil, on chemine gaiement sur la vaste prairie; mais, quand on approche des rios, ou que la route dévale dans les marais qui avoisinent la mer, il faut traverser des fondrières où nos bêtes plongent jusqu'au poitrail; à droite et à gauche on voit des squelettes de bœufs, enlisés dans ces passages et blanchis sous le bec des gallinazos. Chevaux et bétail ayant l'habitude de toujours marcher dans les mêmes empreintes, tous les sentiers, si larges qu'ils puissent être, sont bientôt coupés d'ornières transversales si profondes que le ventre de nos montures en touche les entre-deux. Éreintées par ce pénible et continuel glouf-glouf dans la fange, elles se couchent parfois sur la boue avec leurs cavaliers.



L'expédition à cheval.

On ne peut pourtant les accuser de paresse : nos chevaux grimpent lestement les berges escarpées, ou, *trochant* pour leur propre compte, nous entraînent au milieu des sous-bois épineux, et nous heurtent contre les troncs d'arbres. M. Verbrugghe a la mauvaise chance d'être « lassé » par une liane; quelques chutes nous causent des temps d'arrêt, et les heures s'écoulent bien longues dans cette interminable chevauchée où nous ne faisons qu'une halte de vingt minutes pour manger sur le pouce. Nous rencontrons des troupeaux de bœufs magnifiques et très doux, comme presque partout sous les tropiques; des haciendas, et plus souvent de misérables « tambos » abritant à peine leurs occupants du soleil et de la pluie. Nos coursiers continuent toujours leurs tours de force, ils se dépêtrent du marais, ou grimpent des montées raides comme des échaliers; dans un de ces passages, ma bête tombe d'un côté; je me jette de l'autre pour ne pas être écrasé sous elle, et pique droit sur un « pital » tout hérissé de dards aigus. Le souvenir m'en donne des frissons.

Cependant la nuit tombe, et Panama semble s'éloigner de plus en plus. Depuis au moins cinq heures nous n'en sommes plus qu'à trois lieues, disent nos guides et les naturels que nous interrogeons au passage.

Enfin, à dix heures du soir, nous reconnaissons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'endroit où les riches citoyens de la grand'ville vont promener leurs équipages, et nous sentons une bonne route sous le sabot de nos montures; celles-ci, ranimées, marchent d'un pas plus relevé; avant minuit, on aborde au Grand Hôtel; une tranche de gigot, une bouteille de vin de France, et nous voilà ragaillardis.

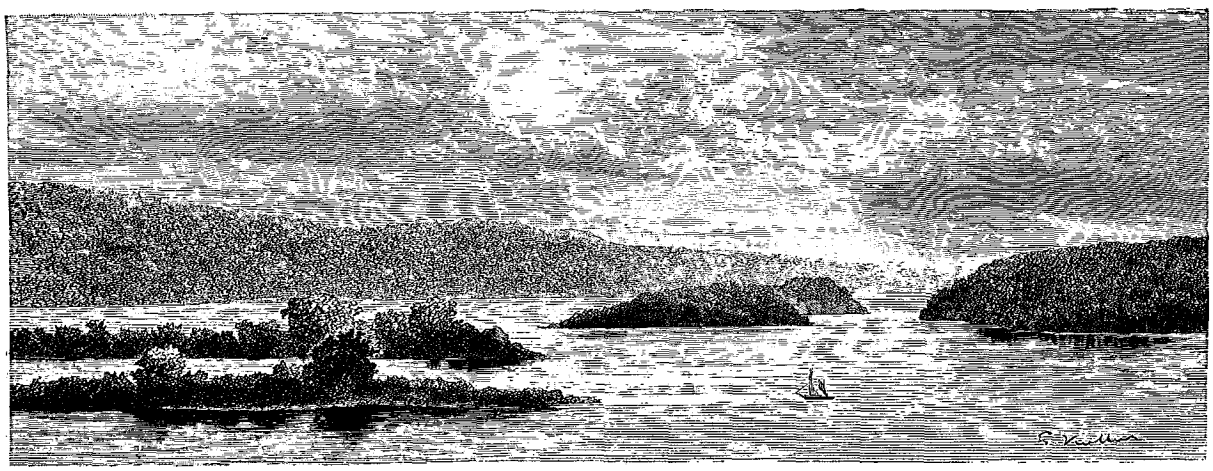
Panama est en liesse; la grande semaine des fêtes de Noël apporte la joie dans la ville. Les invitations pleuvent sur nous, mais notre temps est pris : nous avons des plans à dresser, des calculs à faire, et M. Wyse, plus infatigable que jamais, organise les éléments de la longue exploration que nous allons tenter dans une contrée absolument déserte.

XXXI

En route pour la Tuyra. — Chepigana : les vieux amis. — Remonte à l'*espiga*. — Yaviza en pleine décadence. — Les « coloradillos ».

Le 29 décembre, tout est prêt; nous embarquons à bord de la goélette *le Chucunaque*. Elle jauge tout au plus quatorze tonneaux : il n'y a pas de logement en bas et nous sommes une vingtaine, aussi ne s'y trouve-t-on guère au large.

Nous arrivons au jour près de l'île de Chepillo, où, au retour de l'exploration du Mamoni, M. Wyse avait envoyé Eugenio, un de nos meilleurs engagés, avec la partie du matériel que nous devons emporter au Darien. Nous admirons, sous tous ses aspects, cette île que d'Anville cite entre toutes pour sa beauté. Nous repartons dans l'après-midi. Ciel sombre, mer plus sombre encore, mais au loin les îles San Miguel nagent en pleine lumière. Des pélicans nous accompagnent en grand nombre : de cinquante à soixante mètres de haut, ils se laissent tomber sur le flot, les ailes à demi étendues, entrent dans l'eau le bec en avant et presque aussitôt reparaissent. Des volées d'innombrables cuervos se déplacent peu à peu vers le nord, formant par instants une fine dentelle noire



Golfe de San Miguel. Entrée du Boca-Chica.

qui se détache à merveille sur l'horizon gris de pluie. On ne s'ennuie pas trop à bord : notre cuisinier Feliz est bien pourvu de vivres frais, il nous soigne de son mieux; enfin, le dirai-je, nous jouons aux jeux innocents. A minuit, on atteint le Cerro Pelado.

Le lendemain, dernier jour de l'année, nous passons, avec divers incidents, tels que calme plat et brise trop forte, devant les îles Pájaros (îles des Oiseaux) et le Farallon Ingles (îlot anglais), et nous arrivons à l'entrée du golfe de San Miguel.

A une heure du matin, ceux qui ne dorment pas ont la cruauté de réveiller les autres pour leur faire leurs vœux de bonne année; comme il n'y a pas de lune, on remet les « visites officielles » à l'aube. A neuf heures, nous appareillons pour entrer dans la passe; il faut louvoyer sans cesse, le courant est violent. Devant la Palma on s'arrête pour descendre le señor Frederico de los Rios venu avec nous de Panama : je puis saluer de loin mon brave ami Gregorio de Santa Maria. Décidément « notre » canal ne saurait avoir de port plus splendide, chacun se divertit à faire son choix parmi les charmants îlots de cette partie du fleuve. A midi, la goélette mouille devant Chepigana, et nous courons bien vite à terre pour saluer nos connaissances d'antan.

M. Wyse apprend que le Chucunaque subit une crue qui empêchera la goélette de remonter promptement à Yaviza; il loue une petite lancha qui lui permettra de nous précéder d'un ou deux jours et de hâter d'autant l'ouverture des travaux. Il emmène avec lui MM. Verbrugghe et Sosa, ainsi que les plus vigoureux des engagés de M Lacharme. Je reste à bord de la goélette avec ce dernier et M Pouydesseau. Nous levons l'ancre à neuf heures du soir, et remontons avec le flot jusqu'à l'île des Alligators, où nous mouillons; puis, le lendemain, remontant la Tuyra, bordée de mangliers et palétuviers, nous atteignons le confluent du Chucunaque, où nous passons une nuit blanche, car la brise est tombée et les moustiques se sont levés.

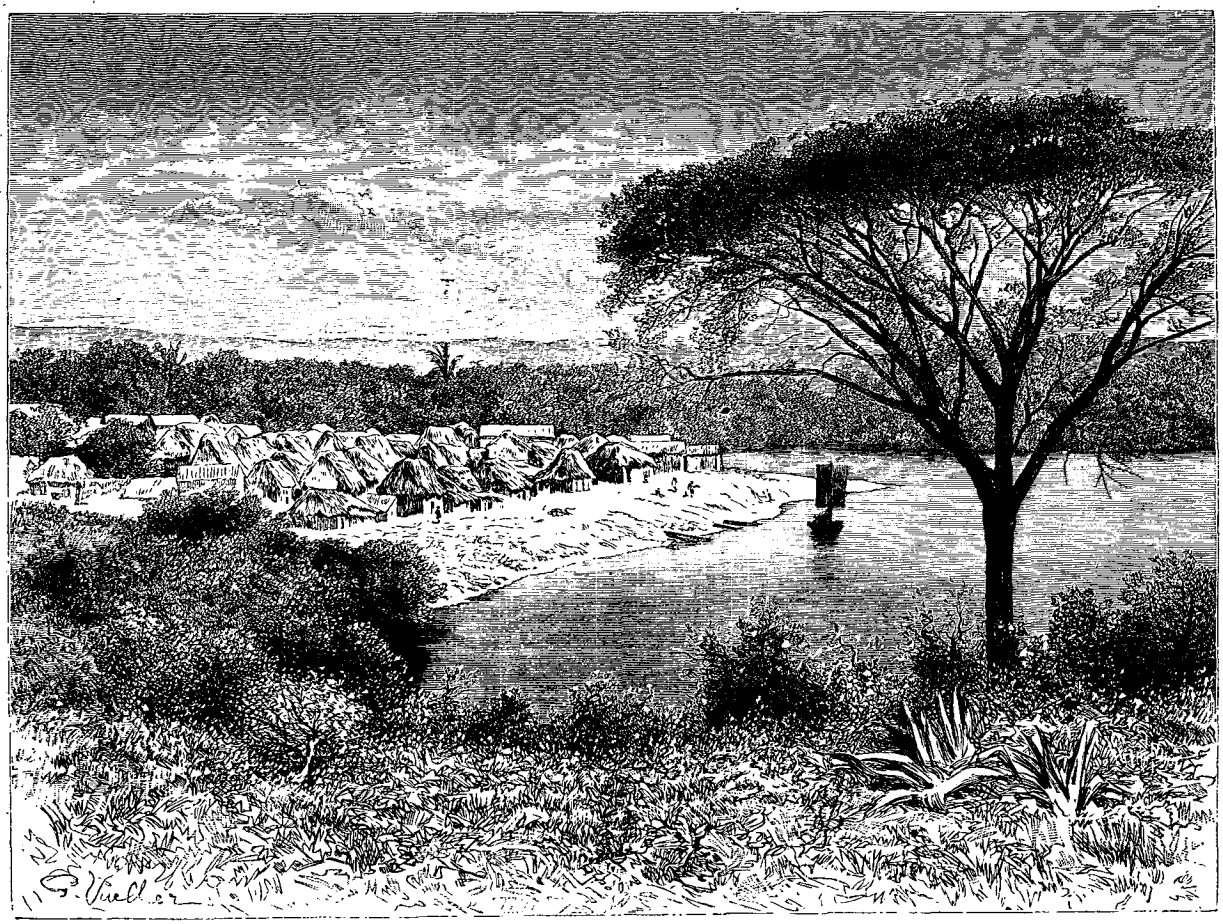
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous gagnons ensuite, à l'aviron, le confluent du Lagartero. A partir de ce point, les rames ne suffisent plus ; on se hale à l'*espiga*, c'est-à-dire que l'on envoie une pirogue attacher une longue corde sur une branche d'arbre ou bien une touffe d'herbes solidement enracinées ; l'autre est rapportée à bord, et l'on n'a plus qu'à tirer dessus.

Naturellement, le patron a oublié de se munir de ces amarres ; il faut donc nouer bout à bout tous les morceaux de filin que l'on peut découvrir. Cette misérable corde nous cause de nombreux accidents, surtout quand on croise la rivière pour changer de berge. Quinze heures de ce labeur énervant ne nous font pas avancer d'un mille....

Yaviza, où je retrouve Wyse, Verbrugghe, Sosa, a bien déchu depuis l'année dernière. La moitié de la population a émigré à Pinogana ou à Tucuti, centre de régions où l'on trouve encore de la *tagua;* dans le bassin du Chucunaque, il n'y a plus de caoutchouc et il n'y a jamais eu de noix d'ivoire; bientôt, de ce grand village qui comptait jusqu'à mille habitants, il ne restera plus que quelques paillottes : la forêt aura reconquis la savane et presque tous les défrichements.

M. Sosa et moi nous nous occupons à régler les in-



Vue de Yaviza (voy. p. 247).

struments. C'est l'époque de grande corvée où les gens débroussaillent la voie publique. Les « coloradillos », chassés de leur domicile, en élèvent un nouveau sur nos personnes : rarement, l'année dernière, nous ne fûmes mordus de semblable façon.

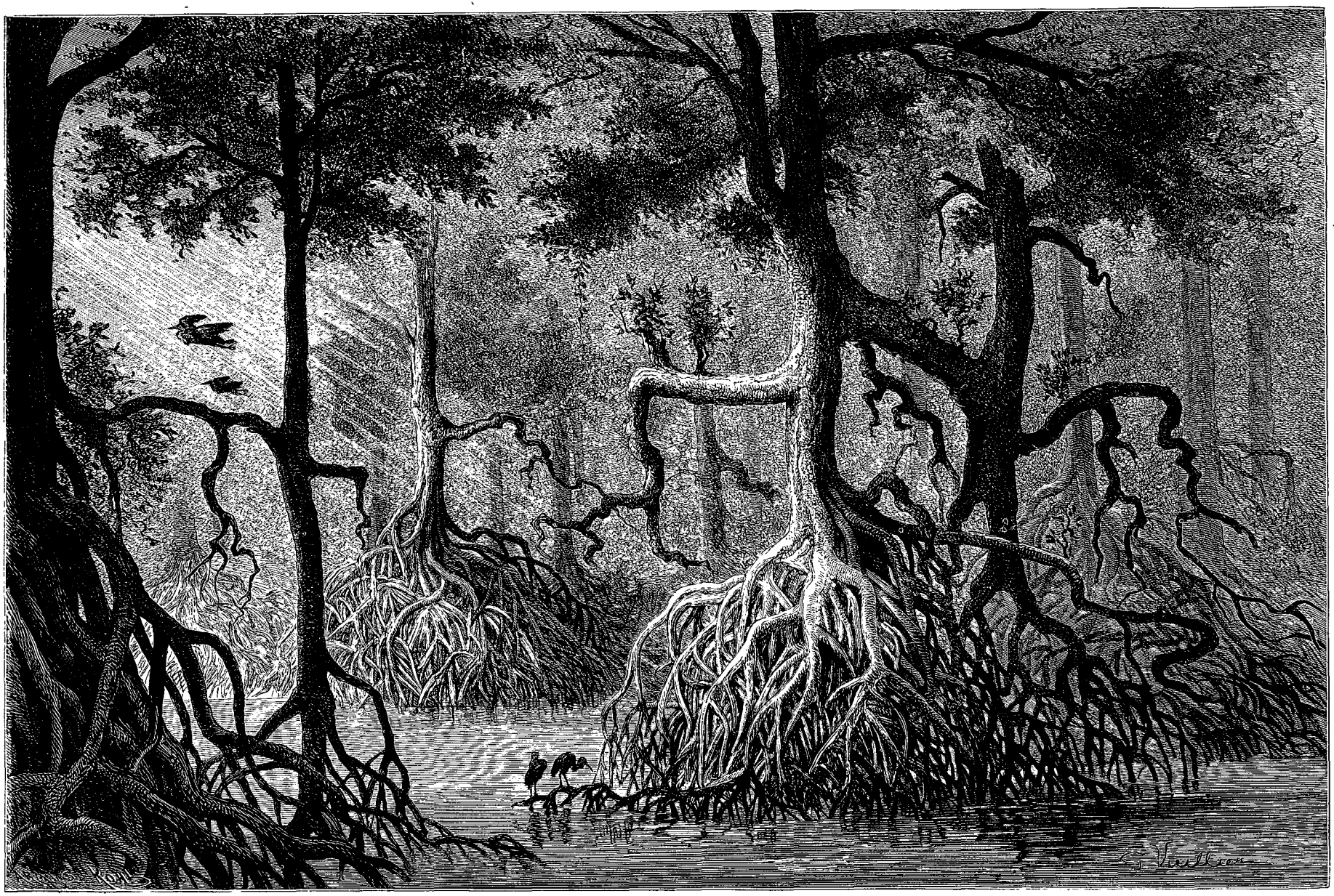
XXXII

Notre nouveau personnel ; les treize engagés. — En remontant le Tupisa. — Sur le Tiati ! — La nouvelle trocha. — Trente académiciens au lieu de quarante. — Je deviens momentanément chef de l'exploration.

Notre personnel se répartit entre les cinq pirogues qui nous porteront au point où s'ouvrira la trocha. Nous avons treize travailleurs, dont cinq amenés par M. Lacharme : Jose, Pedro, Hipolyto, Mercedes, déjà trop vieux pour être de bien grande utilité, et Manuel, déjà malade, et que nous voulions, que nous aurions dû laisser derrière nous : il a sans doute perdu pour toujours sa santé dans les fatigues de ce dernier voyage, ce rude travailleur, l'un des plus forts, des plus doux que j'aie jamais vus. Il était rompu à la dure existence dans les bois; bon chasseur, bon *trocheur*, il faisait des merveilles de charpentage avec son seul *machete*.

Nos autres engagés sont Pedro Soler, homme de confiance : il ne s'enivre jamais ; Nicolas et son *con-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



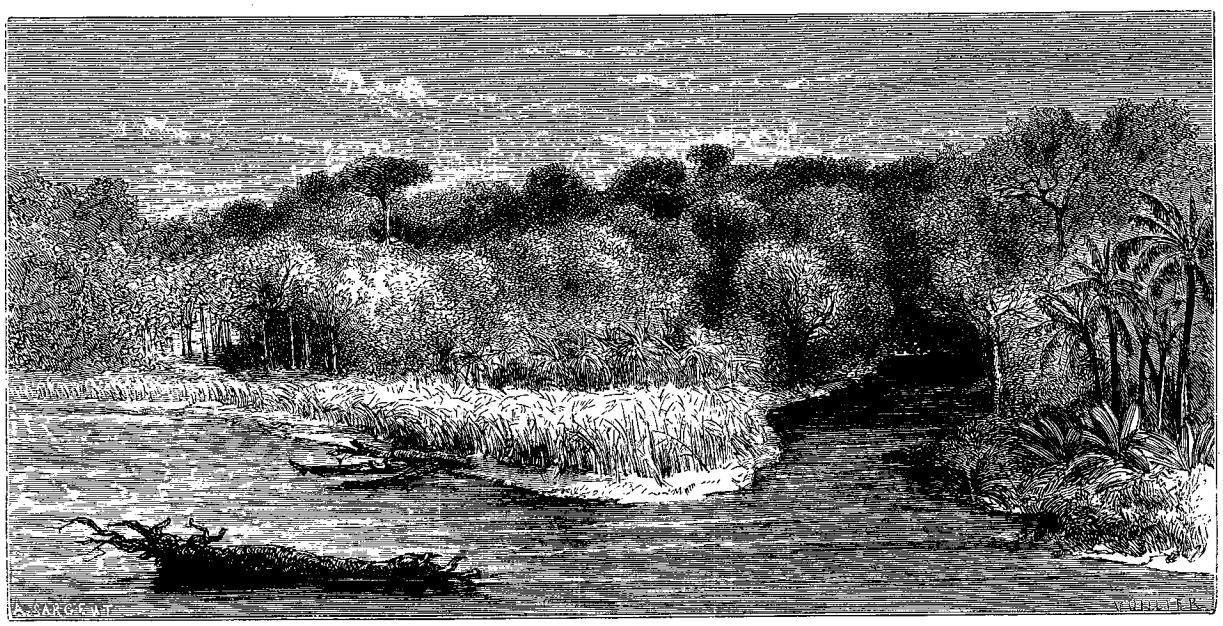
Les mangliers de la Tuyra (voy. p. 247).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certado ou plutôt son esclave Solario, Mercedito, Domingo, toujours d'excellente humeur, Lisandro, qui a fait partie de l'exploration précédente, Feliz, pauvre métis indien, enfin mon fidèle Eugenio, mon serviteur de l'an dernier et de la course du Mamoni, homme intelligent, dévoué, mais supérieurement ivrogne.

Un restant de flot nous fait remonter jusqu'à l'embouchure du Tupisa, où nous entrons au bout de trois heures à la rame et à la palanque. On s'arrête un instant pour déjeuner : vérs trois heures, on passe près d'une rancheria habitée par une famille d'Indiens du rio Sambu. Tous sont complètement nus, gras, lymphatiques et fort laids. Ils doivent être de sang mêlé, car les femmes, bien que jeunes encore, n'ont pas conservé la pureté de formes des aborigènes du Choco.

Jusqu'à la *quebrada* Sucia, le cours du Tupisa et la physionomie de ses bords changent peu; les eaux, encaissées par des berges à pic, découvrent le sol argileux sur une hauteur de deux à trois mètres; au-dessus, les arbres de la forêt surplombent la rivière dont les méandres et les courbes sont très prononcés et dont le courant est faible : tout montre qu'elle parcourt une plaine à pente presque insensible. Mais bientôt la scène se modifie; tantôt le rio s'épanche en une large nappe, tantôt il traverse quelque gorge étroite; les roches des rives se succèdent exactement dans le même ordre que sur la moyenne Tuyra : après les argiles compactes viennent les terrains de transport formés de bancs de ces galets bleuâtres si redoutés des Indiens : ils croient que le contact seul en donne la fièvre; enfin des schistes argileux et des grès. Cette première journée de travail est des plus agréables : on se baigne tout son content, on se dilate dans cette vivifiante atmosphère, on dévore.... comme des explorateurs.



Entrée du Tiati.

A l'heure du souper, Nicolas demande à M. Wyse si nous désirerions un rôti de *conejo* (mot à mot lapin), grand rongeur à la chair succulente. Sur la réponse affirmative de M. Wyse, il s'éloigne de quelques pas, et, plaçant une feuille d'arbre entre ses lèvres, imite le cri d'un jeune animal en danger; à cet appel, toutes les femelles ayant des petits, les tigresses mêmes, dit-on, se hâtent toujours d'accourir vers l'endroit d'où vient le bruit. Cinq minutes après, nous entendons un coup de feu, et Nicolas rapporte un superbe *conejo*. Cet exploit lui acquit le renom de grand chasseur; et, dans la trocha, il sut en profiter pour s'en aller dormir à l'ombre, sous prétexte de se mettre à l'affût, au lieu de travailler comme ses camarades.

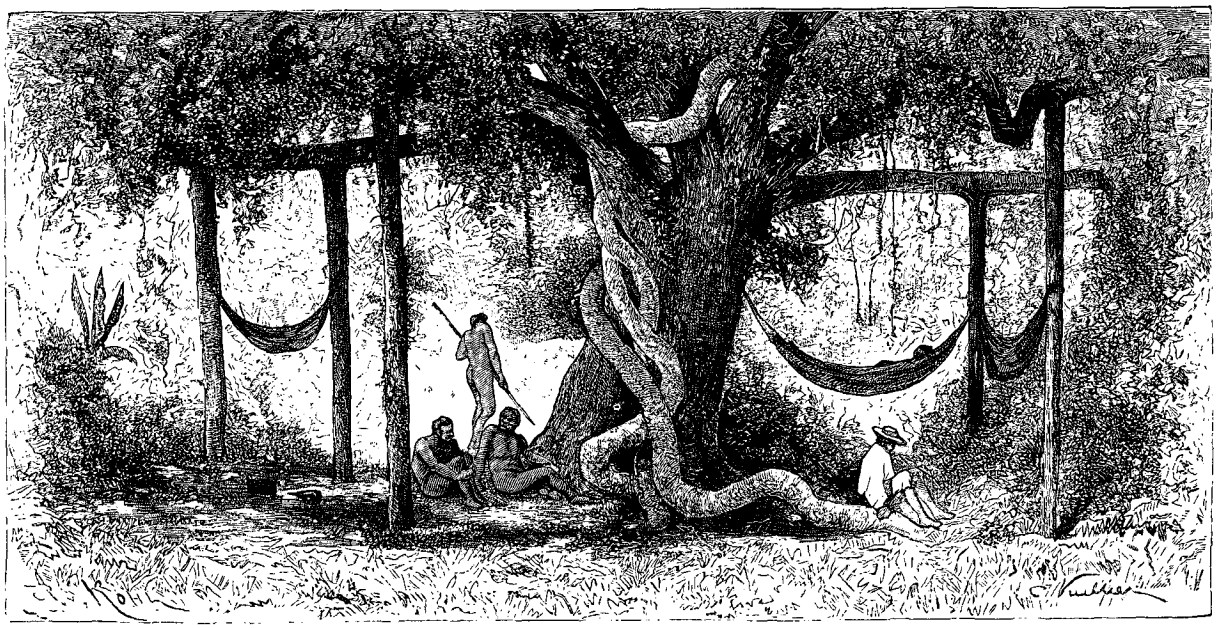
La vallée s'évase; elle a dû être habitée et bien cultivée autrefois; les rives du rio sont couvertes d'arbres fruitiers dégénérés et d'une espèce de bananier très recherchée, mais déjà abâtardie. Des volatiles de toute sorte, troupiales, colombes grises avec le dessous des ailes rouge, nombreuses *pavas reales* (mot à mot poules royales) aux plumes mordorées, à la tête rouge, aux jambes brunes, plaquées par endroits d'un beau vernis cramoisi, abondent dans cette région où ils trouvent une nourriture variée. Au passage de nos pirogues des volées d'oiseaux s'élèvent des arbustes qui bordent le rio, et, traversant celui-ci à grand bruit d'ailes, vont se perdre dans la forêt voisine. Sur les plages sableuses ou sur les bancs de vase on distingue des traces multiples de tapirs, de sangliers, de pécaris. C'est la partie de l'État de Panama la plus riche en vie animale. Le Tupisa fourmille de caïmans, de poissons, de tortues dont nous recueillons les œufs. Malheureusement nous aurons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt quitté ce pays de cocagne, où nous pourrions jeter comme inutiles la plupart de nos provisions de route. Les « chorros », les rapides commencent, encore faciles à remonter.

A midi, nous arrivons au Tiati. A son débouché dans le Tupisa, la vallée en est tellement plane qu'il n'y a pas de courant, quoique la saison des pluies finisse à peine : les eaux sont noires, mal odorantes, couvertes d'une croûte épaisse et verdâtre de lentilles d'eau, de poussière, de pollen de fleurs, soulevée çà et là par des souches flottant paresseusement ; le chenal n'est pas facile à suivre; les arbres des bords envoient de puissantes branches horizontales qui se croisent à quelques pieds au-dessus de la surface du rio. Celui-ci est assez profond à l'entrée, mais bientôt les maîgres se montrent et avec eux les amas de troncs échoués. A deux heures, une vraie palissade nous arrête court. M. Wyse envoie des hommes en reconnaissance : ils reviennent bientôt : l'obstacle est d'une épaisseur formidable, et à celui-ci en succèdent plusieurs autres dont le passage nécessiterait pour chacun une journée de travail. En conséquence il donne l'ordre de haler les pirogues à terre et d'établir le campement. On construit un rancho sous lequel nous plaçons les vivres, les vêtements, le matériel qui nous seraient inutiles d'ici à quelques jours; toutes les semaines, le patron Fidedigno y portera de Yaviza provisions et correspondance, et, d'après nos besoins, nous détacherons des hommes pour nous ravitailler à ce dépôt. Le soir, on pointe la carte, et M. Wyse fixe la direction de la trocha par laquelle nous rejoindrons le piquet 1091 *bis*, où se sont arrêtés nos travaux de l'année dernière.

Notre trouée du 9 croise trois fois le Tiati, puis



Campement sous un banian.

reste définitivement sur la rive gauche en s'enfonçant dans une région mamelonnée et dont les pentes souvent fort abruptes rendent difficile le portage du matériel. Le « charroi » de ce qui nous est absolument indispensable prend trois voyages et toute la troupe moins les trois trocheurs; on avance avec une lenteur désespérante; la contrée est infestée de serpents, nous en tuons trois dans le cours de la matinée.

Avec M. Lacharme je vais reconnaître le Tiati pour voir si l'on pourrait suivre le rio, mais il forme encore une suite de *pozos*, auges longues et profondes, alternant avec des palissades. A chaque instant nous sommes forcés de rebrousser chemin et de quitter la rivière de peur de nous enliser. A nuit noire seulement nous regagnons le gîte.

Dans cette équipée, José nous a été d'un grand secours; sa force est herculéenne et il possède au suprême degré cet instinct incompréhensible des Indiens et de leurs métis ; après mille et mille détours, et quels que soient les accidents du terrain, il sait à quelle distance il se trouve du point de départ et la direction exacte à suivre pour y retourner.

Le lendemain on franchit des collines assez élevées : la végétation n'a rien de bien fort, de bien brillant sur les hauteurs; dans les vallons elle est d'une richesse incomparable. Le travail est très lent sur ce terrain fourré de bambous-lianes poussant en touffes serrées. Notre étape se termine dans un bas-fond boueux auprès d'une quebrada desséchée, qui ne nous donne à boire qu'une eau sale, putréfiée par un amas de feuilles en décomposition. Un figuier-banian fort curieux ombrage notre bivouac ; il entoure de deux hélices enroulées en sens inverse le tronc du grand *figueron* qui lui sert de pivot, et tout autour, ses branches ou plutôt ses racines adventives retombent en fortes colonnes auxquelles on suspend nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hamacs. « Au lit, » on tâche de se distraire quelque peu des atroces démangeaisons causées par les « coloradillos » en énumérant les noms de nos quarante immortels. Tout notre savoir réuni, toute mémoire dehors, et à force de compter et de recompter sur les doigts, nous en retrouvons trente, encore n'aurions-nous osé parier gros sur l'authenticité de quelques-uns d'entre eux.

La nuit n'en est pas meilleure, et, dès l'aube, nous nous empressons de sauter au bas de nos perchoirs. C'est le jour où M. Wyse doit partir avec Louis Verbrugghe pour Panama, et de là pour Colon-Aspinwall, où il attendra l'arrivée de l'amiral Maudet, commandant la division navale des Antilles.

C'est que l'amiral Maudet, lors de notre passage à la Martinique, a bien voulu nous promettre que, pendant sa tournée dans la mer des Caraïbes, il détachera un aviso de sa division pour étudier l'hydrographie de la rade d'Acanti, sur l'Atlantique.

MM. Wyse et Verbrugghe partent en effet. Après leur avoir encore une fois serré la main au bord de la crique à laquelle restera le nom de quebrada des Adieux, je deviens le chef de l'exploration.

XXXIII

L'appel des jaguars. — Le cours du Tiati, ses « chorros », ses « caletas ». — Un personnel éreinté. — Vasques et cascades du rio. — La rancheria de l'hôpital.

A peu de distance de la quebrada des Adieux, notre campement, ce jour de séparation d'avec nos amis, est admirablement situé sur une berge élevée, à un coude du rio, frais et limpide maintenant, à l'ombre de hauts *espavés*, ces géants pittoresques de la forêt du Darien. Nous pouvons enfin nous jeter à l'eau et noyer nos garapates. Contre le dire des gens du pays, les baignades sont un élément d'hygiène indispensable : rien n'est plus tonique, plus « défatigant »; rien ne fait mieux oublier les épreuves de la journée.

Dans la soirée, notre chasseur Nicolas, qui, par parenthèse, n'a rien tué depuis le fameux *conejo*, nous apprend comment on attire les jaguars. Il applique contre ses lèvres le rebord d'une marmite de campagne et y fait résonner des *hihi* rauques et modulés imitant le cri de la tigresse. Un ou deux miaulements répondent dans le lointain, mais nul carnassier ne s'approche.

La rivière, qui mesure en moyenne vingt mètres de berge à berge, remplit parfois tout son lit, mais le plus souvent elle nous laisse des grèves où il est facile de cheminer. Partout où des éperons rocheux la forcent à faire un coude brusque, on rencontre des « charcos », séjour ordinaire des caïmans; mais quand la vallée s'élargit, le Tiati se divise en un grand nombre de *caletas* ou fausses rivières. Le sol marécageux est couvert d'herbages serrés, hauts de plusieurs pieds.

Le 14 janvier, à onze heures, nous retrouvons la trocha de l'année dernière; elle est complètement bouchée; la rancheria subsiste encore, et après en avoir délogé une famille de *mapanas*, le serpent le plus venimeux du Darien, on y place les instruments, vivres et objets les moins nécessaires. A mesure que nous avançons le pays s'élève de plus en plus vite, le thalweg du Tiati est déjà à soixante-douze mètres.

Le rio devient tout à fait torrentueux, coupé de rapides écumants, encaissé par des berges de pierre nue.

Notre personnel va mal : José est malade, Feliz tremble de la fièvre, Nicolas dit souffrir beaucoup. C'est à la mauvaise qualité de la viande prise à peine desséchée à Panama que j'attribue le fâcheux état de nos engagés. Pour comble de malheur, Pedro Garcia a brisé un flacon d'acide phénique en chargeant la boîte aux remèdes; le liquide s'est répandu sur son dos et ses jambes; ses plaies sont à vif. Quant à Manuel, il est beaucoup plus mal qu'à notre départ de Yaviza. Mercedito et Pedro Soler sont partis avec M. Wyse, qui n'a pas eu encore le temps de nous envoyer du renfort; il ne nous reste donc que six hommes valides pour le portage du matériel destiné à quatorze : nos étapes ne seront pas longues.

Le Tiati forme maintenant une cluse, escalier de gradins, quelques-uns ayant jusqu'à trois mètres de hauteur : les blocs qui encombrent le lit sont à peine ébarbés; les roches primitives dont ils ont fait partie ne sauraient être loin.

Nicolas, que je me décide à renvoyer, emmène malheureusement avec lui un de nos meilleurs porteurs, son *concertado* Solario. José et Feliz restent au camp avec une fièvre terrible. Pedro Garcia, encore invalide, leur sert d'infirmier.

Le défilé s'étrangle de plus en plus; il devient difficile de suivre le rio dans ses fissures étroites entre des parois presque à pic couvertes de mousses veloutées, de plantes aux longs rejets entre lesquels fleurissent les ellébores, les renoncules, les euphorbes aux couleurs éclatantes. Certain passage nous donne beaucoup de tablature : un bloc de trente mètres de hauteur s'est arrêté devant le V très aigu que forment les flancs du cañon; il faut escalader le mur de l'autre côté. Vraiment il est dur de continuer les opérations tachéométriques dans de semblables conditions! Le ravin finit par devenir si étroit que, vers cinq heures du soir, alors que le soleil du tropique dore sous ses rayons les arbres du sommet et leurs lianes en fleurs, je puis à peine, au fond de mon entonnoir, y voir assez pour écrire mon journal. Le vent du nord, s'engouffrant dans le défilé, nous glace jusqu'aux moelles en plein pays du tropique. Certes, tout n'est pas rose en ce bout de vallée, mais au moins pouvons-nous admirer les cascades qui versent, d'étage en étage, les eaux du rio dans les vasques creusées par lui au sein des roches arénacées. On dirait des coupes immenses, taillées par le ciseau d'un Titan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade dans le Tiati.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lisandro ne tarde pas à s'ajouter à la liste de nos malades; il ne nous reste plus que quatre hommes valides, tous employés au transport des bagages; pour comble de guignon, Domingo se foule le pied. Heureusement, dans l'après-midi du 19, arrive le renfort promis par M. Wyse. M. Pouydesseau nous amène la petite escouade : il a eu dans la journée un nouvel accès de fièvre, et je suis fort ennuyé de le voir nous rallier dans cet état. Ses quatre compagnons sont Pedro Soler, Juanito, très bon sujet, Mercedito et Pancho, celui-ci valant moins que rien.

Le bivouac suivant fut établi sur un grand rocher à forte pente et baptisé du nom de *rancheria de l'hôpital*. Jamais nom ne fut mieux mérité; Lisandro, José et le cuisinier ont toujours la fièvre, les brûlures de Pedro Garcia ne s'améliorent point, Manuel a un ulcère énorme, Feliz m'inquiète tellement que je l'expédie au port Tiati, d'où notre magasinier le ramènera à Yavisa. M. Sosa et moi sommes fortement indisposés : une bonne dose d'ipécacuana me remet sur pied; mon camarade est confiné dans son hamac avec des douleurs générales et des vomissements.

Aussi M. Lacharme travaille presque seul; la route qu'il trace est maintenant assez près du Tiati qui gronde dans la profondeur. La forêt si vivante de la vallée inférieure est ici morne et silencieuse; à peine si l'on entend quelques cigales et de petits crapauds; le sous-bois est beaucoup moins épais et les arbres de haute futaie se font rares, mais les palmiers et les fougères arborescentes se montrent en grande quantité. La température de la journée est presque fraîche, les nuits sont froides. Le vent du nord qui, dans cette saison, règne sur l'Atlantique, descend la gorge où est établi notre camp, et les légers frémissements de la feuillée se mêlent au murmure joyeux de notre rio.

L'état de M. Pouydesseau m'inquiète de plus en plus ; je profite d'un moment où il se sent quelque force pour le faire partir en même temps que Lisandro dont la fièvre a pris un caractère intermittent bien marqué. Eugenio et Domingo, chargés de les accompagner, nous rapporteront des vivres et tâcheront de nous recruter quelques solides gaillards.

Peu de temps après, le plus dur est passé : M. Sosa va mieux; les autres malades sont moins faibles, on peut enfin fermer l'hôpital et continuer l'exploration. José est très amaigri; les brûlures de Pedro Garcia sont fermées sans être guéries; il a des abcès. Manuel, comme toujours, est extraordinaire; malgré sa hideuse plaie, il est prêt le premier, prend la plus lourde charge, marche en tête dans les pas difficiles; gai, content, il se déclare toujours « un poco mejor », un peu mieux.

XXXIV

La trocha sort du bassin du Tiati. — Les « chitras ». — Mauvais pas. — Puces géantes. — Montcadores et cazadores. — Caritas et iguanes. — Les cocouyous, « vivantes pierreries ».

La trocha pratiquée par M. de Lacharme les trois jours précédents a dépassé les hauteurs qui limitent le bassin du Tiati; du point extrême qu'elle atteint, on aperçoit, dans l'orientation à suivre, une petite vallée circonscrite par une rangée de collines; plus loin, une large dépression, et enfin les Cordillères. Avant de rentrer dans le bassin du rio Tupisa, il faudra donc traverser, dans sa portion supérieure, une vallée d'un autre système, peut-être celle d'un affluent du rio Chico. A partir de l'endroit où je reprends les opérations, la trouée emprunte un instant le cours du Tiati, pour passer sur sa rive gauche, remonter jusqu'aux sources du rio, puis sur la ligne de faîte; les talus sont de plus en plus raides.

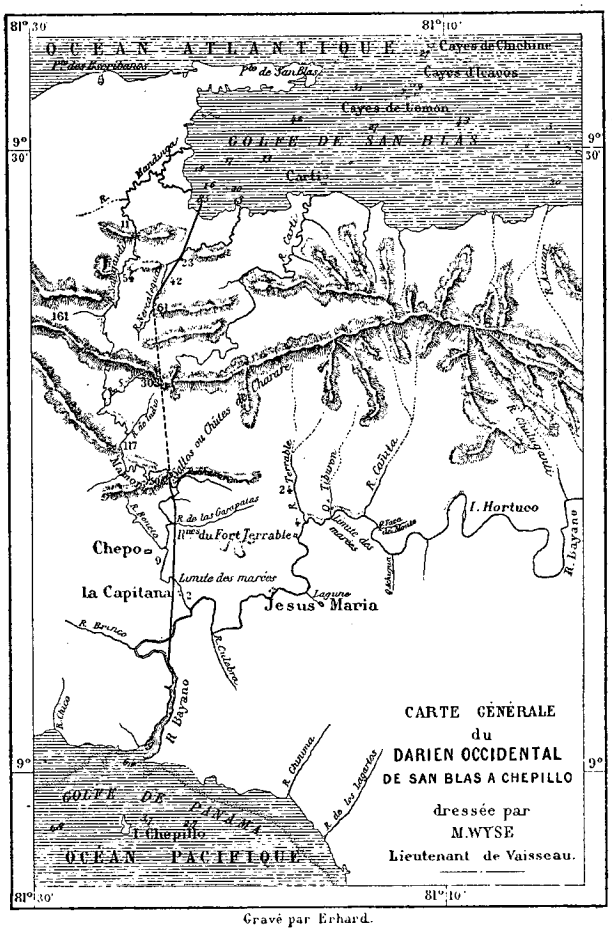
Les quatre hommes envoyés au port Tiati arrivent avec une bonne charge de provisions de toute espèce, et, chose non moins bien accueillie, le courrier de France. L'absence de mon Eugenio continue à se faire sentir à la cuisine : nous ne vivons plus que de riz et de conserves de pommes de terre. Le soir, nous renonçons au hamac dans lequel le froid commençait à nous gagner, et nous nous installons à terre sous le « toldo »; au moins peut-on s'y tourner, s'y retourner, dormir sur le côté, écrire à son aise sans crainte de ces affreuses *chitras*, moustiques imperceptibles qui tombent sur vous sans que le moindre bourdonnement trahisse leur approche et dont les hordes infestent l'emplacement du bivouac. En nettoyant le sol nos hommes tuent un serpent à tête fort petite; le cou et la queue sont minces comme un fil; le corps, pas plus gros qu'un jonc, est admirablement cuirassé de plaques blanches et brunes imbriquées; il dormait si profondément que rien, pas même le coup de grâce, ne put le faire bouger. M. Sosa va mieux, mais Mercedito et Pancho, éreintés par ces fatigues au-dessus de leurs forces, parlent déjà de s'en aller.

M. Lacharme et ses quatre fidèles monterianos se rendent sur un éperon bien dégagé où ils pratiqueront une clairière qui nous permettra d'examiner le pays. De ce haut observatoire, la vue n'est point encourageante; une gorge assez large, mais plus élevée que le point où nous sommes, nous sépare du Tupisa; dans l'est et dans le sud, on aperçoit des montagnes singulièrement abruptes. La forêt couvre tout de son uniforme manteau; pas une plaque de terrain n'en interrompt la monotonie. La majesté de la scène grandit encore sous le sentiment de solitude qui nous oppresse; ce vaste désert de verdure me semble l'asile du mystère, et presque de la terreur.

Au sommet de la colline, on construit un petit *rancho*, où l'on dépose encore une partie des vivres et du matériel; nous ne voulons garder que pour trois semaines de provisions réduites au strict nécessaire, encore comptons-nous sur les fusils de Pedro Soler et de José. La route suit maintenant une crête qui, en certains endroits, n'a pas quatre mètres de largeur. A droite et à gauche, des escarpements descendent à une quarantaine de mètres; la trocha longe ensuite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un éperon aux parois anfractueuses; un coup de vent a renversé les arbres du sommet et les a fait glisser jusqu'à la base : c'est un enchevêtrement formidable de troncs, de racines, de rameaux à moitié décomposés, un « mau pas », *mal paso*, des plus réussis, et nous en trouverons d'autres. Il faut, à la force du poignet, se haler par-dessus de branche en branche; par bonheur, cette estacade se termine au bout de cent cinquante mètres; sans cela, il aurait fallu changer la direction de la trouée. Les opérateurs seuls suivent cette route quasi aérienne; au-dessous, les porteurs s'ouvrent une pica qui leur permet de passer plus facilement. Les conditions du terrain seront tout aussi défavorables pendant plusieurs jours. Jusqu'à ce que nous rencontrions le Tupisa, nous resterons sur des flancs de montagnes hachées aux pentes presque à pic, sillonnés de ravines et de couloirs d'eaux sauvages très rapprochés les uns des autres; à chaque instant la trocha monte pour redescendre aussitôt.



Gravé par Erhard.

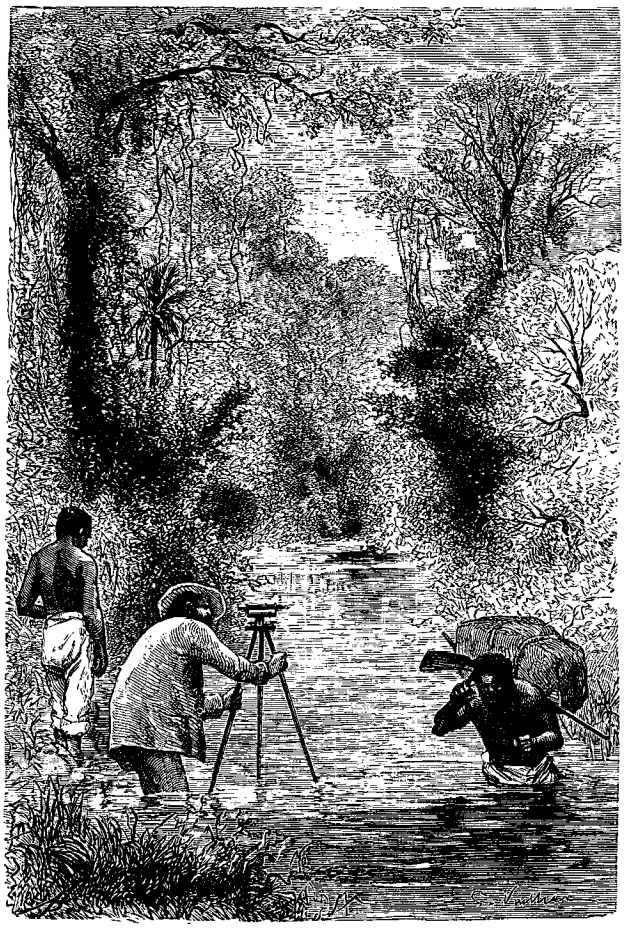
La préparation des repas est toujours le moment difficile : pour s'éviter l'ennui de le faire cuire, nos gens prétendent que la viande « leur donne mal au ventre »; je tiens bon, et le dîner à point, chacun oublie son réquisitoire. Le soir, nous campons sur un petit plateau au pied duquel passe un rio assez abondant : j'y fais connaissance avec des insectes nouveaux pour moi : des puces grosses comme des cloportes, mais qui ne piquent pas l'homme, et des fourmis *monteadores*. Une bande de celles-ci se porte sur le bivouac, mais il suffit de les asperger largement pour qu'elles abandonnent la route de notre cantine. Quand ces maraudeurs voyagent en grand nombre, toutes les bestioles s'empressent de détaler; on entend de tous côtés, à travers les feuilles mortes, le bruissement de ces fugitifs qui s'éloignent en grande hâte de cette phalange hérissée de mandibules. En un instant le terrain est débarrassé de toutes les « plagas » possibles : garapates, niguas, moustiques; on dirait un tapis brunâtre et vivant qui se meut et s'agite tout en restant adhérent au sol dont il dessine les moindres accidents. Les « cazadores » sont autrement désagréables. Leurs noires légions couvrent jusqu'à cent pieds carrés de terrain; elles ne connaissent ni obstacles ni ennemis; où elles ont passé, il ne reste plus rien : de tout animal au-dessous de la taille d'un rat, il ne faut que cinq minutes pour faire un squelette admirablement nettoyé; une couvée de poussins n'a pas le temps de s'enfuir; les chiens et les porcs se sauvent éperdus. Quand elles approchent d'une maison, il faut leur céder la place; par les fentes des portes, des fenêtres, des murs, par les interstices des toits, elles envahissent le logis, elles pénètrent partout; bienheureux si l'on peut, à la hâte, sauver les victuailles; par contre, une ou deux heures après, on retrouve la case absolument purgée de toutes les vermines qui l'infestaient. Une visite de cazadores est le meilleur des balayages.

De tous côtés les singes hurleurs faisaient retentir leurs cris; de temps à autre, on entendait l'appel plus doux des *caritas* blancs. Ces petits simiens adorent le miel, et tout autant les larves d'abeilles, mais n'ont pas encore trouvé de procédé pour se mettre à l'abri des piqûres. Ils se contentent de hérisser leur poil et de manger à même sans grand souci des dards des hyménoptères acharnés à défendre leur bien; parfois, d'une main leste, ils en écrasent une douzaine. Ils reviennent de cette chasse enflés comme des outres. Ces singes s'attaquent aussi aux iguanes, ou plutôt à leur queue. Sans faire le moindre bruit, et se dissimulant derrière de grosses branches, le carita s'approche doucement du saurien. A peine celui-ci l'aperçoit-il, qu'il grimpe au haut de l'arbre; arrivé au faîte, il n'a d'autre ressource que de se laisser tomber dans l'eau ou sur des lianes; mais avant le saut périlleux, mon singe l'a déjà rejoint, et, se fixant solidement à une branche par sa queue prenante, il saisit de ses quatre mains l'objet de sa gourmande convoitise; l'iguane et son agresseur, l'un portant l'autre, ne tar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dent pas à dégringoler; le saurien se débat, sa queue se rompt, et le voleur escalade joyeusement son arbre en croquant ce tronçon encore pétillant. Pour piller les champs de canne à sucre ou de maïs, ils se réunissent par bandes : non contents de s'emplir le ventre et de se bourrer les abajoues, ils se chargent encore d'une demi-douzaine de cabochons qu'ils emportent sur les épaules en marchant debout. Ils placent des sentinelles en vedette, et malheur à elles si les singes ont été surpris : elles sont assommées sans miséricorde.

Tout malins que sont les caritas, ils ne savent pas éventer un piège bien peu compliqué pourtant : ces voleurs effrontés ne manquent point de visiter les *ranchos* et de faire main basse sur tout ce qu'ils y trouvent; ils ne touchent d'abord qu'à ce qui est déposé dans les *totumas;* plus hardis, ils mettent ensuite la patte dans les calebasses. Dès qu'ils en ont pris l'habitude, on perce dans un de ces ustensiles un trou juste assez grand pour que la main du singe puisse y entrer vide, et on place au fond un jeune épi de maïs ou quelque fruit non pulpeux; on quitte la pièce, et le carita d'accourir : il guettait du haut de sa branche; introduisant sa patte dans l'ouverture, il saisit l'objet qui le tente, mais son poing une fois fermé est trop gros pour sortir; le larron n'a pas l'idée de lâcher sa proie, et comme la calebasse est fixée au mur, notre *mono* reste prisonnier jusqu'à ce que le maître de la case ait besoin de son rôti.



Opérations dans le Tiati (voy. p. 252).

Des milliers de cocouyous, attirés par notre feu, voltigent autour du campement; nous passons des heures entières à suivre les courbes lumineuses qu'ils tracent dans l'air; plusieurs se posent sans crainte tout près de nous. M'emparant de quelques-uns, je me divertis à lire à cette splendide lueur; il suffit de placer l'insecte à quelques pouces au-dessus des lignes pour déchiffrer l'écriture la plus serrée. Les cocouyous appartiennent à la famille des élatérides; plus gracieux et plus effilés que nos taupins, qui sont pourtant les coléoptères les plus élégants de forme que nous possédions en Europe, quelques-uns mesurent jusqu'à cinq centimètres de longueur. Sur la partie supérieure du thorax, ils ont deux taches rondes dont la couleur jaunâtre tranche avec le reste du corps, brun marron foncé. La nuit, ces deux ocelles prennent, à la volonté de l'insecte, un éclat phosphorescent blanc verdâtre très doux. En même temps, tout le dessous de l'abdomen s'allume de feux rouges si vifs, que l'on peut apercevoir le cocouyou à plusieurs dizaines de mètres. Quand on les pose sur le dos, ils relèvent leur corselet, se détendent brusquement, et, faisant entendre un petit bruit sec et bref, ils sautent à plus d'un mètre de hauteur, ouvrent leurs élytres, déploient leurs ailes, et les voilà bien loin. Je m'amuse à en introduire sous mon « toldo »; ces infortunés volent à droite, à gauche, partout, se cherchant une issue; ma chambre de gaze en est tout illuminée; désespérés de leurs vains efforts, ils laissent leur fanal pâlir, puis s'éteindre, et furettent çà et là dans les ténèbres; tout d'un coup, presque en même temps, les flambeaux se rallument, les courses aériennes recommencent : on dirait les brillantes trajectoires d'une étoile filante; mais l'envie de dormir me prend, et je soulève un coin de la moustiquaire pour les rendre à la liberté.

Les jeunes filles de l'Amérique centrale se font des colliers de ces vivantes pierreries; même dans une chambre bien éclairée, l'étincellement n'en est pas effacé; on les conserve longtemps en les enfermant dans des entre-nœuds de canne à sucre fendus par le milieu, et où les cocouyous se nourrissent à loisir des murs de leur prison.

Armand Reclus.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un « mal paso ».

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

XXXV

Nouveau renfort. — Un pendu. — Jaguar tacheté et lion noir. — Chasse au jaguar. — A cheval sur un tigre. Combats du jaguar avec le pécari et le tapir.

Nous poussons rondement la trocha pour rattraper le temps perdu à l'hôpital. La contrée est encore plus mauvaise que celle de l'année dernière. Ce ne sont que ravines, précipices, gorges profondes, « mal pasos » sur « mal pasos ». Au vrai, c'est une suite de mauvais pas : le portage nous prend le meilleur de nos journées.

Par contre le pays redevient fort giboyeux ; à chaque instant on entend les hurlements des singes; les pavos de toutes espèces (hoccos) et les dindons sauvages pullulent. Grâce à José et à Pedro Soler notre table est toujours abondamment fournie ; de temps en temps ils nous régalent avec quelque corcovado. C'est une très grande caille au plumage analogue à celui de la perdrix, mais plus foncé. Soir et matin, vers six heures, ce qui lui a valu le nom de « reloj del pobre » (horloge du pauvre), il lance cinq ou six notes claires et retentissantes, parfaitement rythmées; ce cri, traduit par les indigènes de bien des façons différentes, explique la variété des appellations de cet oiseau. Les corcovados abondent dans le Darien; les couvées en sont fort nombreuses; sans cela la race disparaîtrait bientôt, car, pour leur malheur, ces cailles sont un manger des plus fins. Tous les carnivores font une chasse assidue à ce gibier sans défense aucune; son vol est faible, il perche tout au plus à un ou deux pieds de terre, fait son nid sur le sol, vit en société et se plaît à entendre sa voix. Un jour Soler me rapporta un petit poussin de corcovado vivant, tout ce que l'on peut imaginer de plus joli et de plus mignon, à peine sorti de l'œuf; ce petit courait et sautait fort bien.

Au bout d'une huitaine de jours, M. Lacharme lui-même commence à nous causer du souci; il ne veut pas entendre parler de repos; et tout ce que je puis faire, c'est de lui donner une petite escorte, et il se rend, intrépidement comme toujours, à son travail. Ce jour-là nous traversons la ligne de partage entre les eaux du rio Chico et celles du Tupisa. Le soir, notre ami nous revient avec une très forte fièvre; il divaguait pendant la route, et par moments encore

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 321, 337, 353, 369, 385; t. XL, p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il a des accès de délire; nous le soignons de notre mieux en suivant ses indications; depuis trente ans qu'il mène la vie des bois, il sait à peu près les remèdes qui conviennent à son état; on lui construit une « cama », plate-forme de bambous, où il passe la nuit accoudé sur un sac d'effets. Notre rancheria du moment est pittoresque et jolie, mais très humide et peuplée de *plagas* de toute sorte, y compris les garapates.

Au matin, notre collègue va mieux, mais je crois plus sage de le retenir au campement. M. Sosa se charge de guider les trocheurs; je prends le tachéomètre, et nous allons de l'avant. La tâche est rude parce que le pays est difficile et coupé de quebradas profondes. Mais le brave Lacharme nous relève bien vite; il se trouve décidément plus fort, il veut reprendre ses travaux; à l'exception de Manuel, de Pedro Garcia couvert de gros furoncles, suite de sa brûlure, et du vieux Merced qui a fait une chute assez grave, tout notre personnel paraît assez gaillard.

D'ailleurs un renfort nous rejoint en ce moment même, par un jour de pluie dans la Cordillère avec brouillard dans la vallée. Lisandro, Eugenio et Domingo nous arrivent avec nos nouveaux engagés, José Maria, Pedro Espinosa et Pedro Perez; le premier, intelligent et fort doux, nous resta fidèle jusqu'à la fin de l'expédition; les deux autres sont des hommes solides et bien plantés.

Ils nous remettent le courrier : une lettre fort importante de M. Wyse m'annonce que l'amiral Maudet a chargé le croiseur *le Dupetit-Thouars* de déterminer la position exacte d'Acanti et de lever le plan hydrographique de la baie; ce navire, attendu d'un jour à l'autre à Colon, sera à Acanti vers le 10 février. M. Wyse embarquera à bord ainsi que M. Verbrugghe. Il me recommande de tout faire pour atteindre l'Atlantique à cette date : si je vois qu'en continuant la trocha et les opérations tachéométriques il m'est impossible d'arriver à temps, il faudra néanmoins rallier Acanti en me bornant à la reconnaissance des lieux où le canal devra prendre un cours souterrain. Il me reste encore une dizaine de jours, trop peu pour achever l'étude topographique de la ligne; nous pourrons cependant la prolonger près d'une semaine encore, puis, avec quelques hommes choisis, je m'ouvrirai une *pica* jusqu'à la mer.

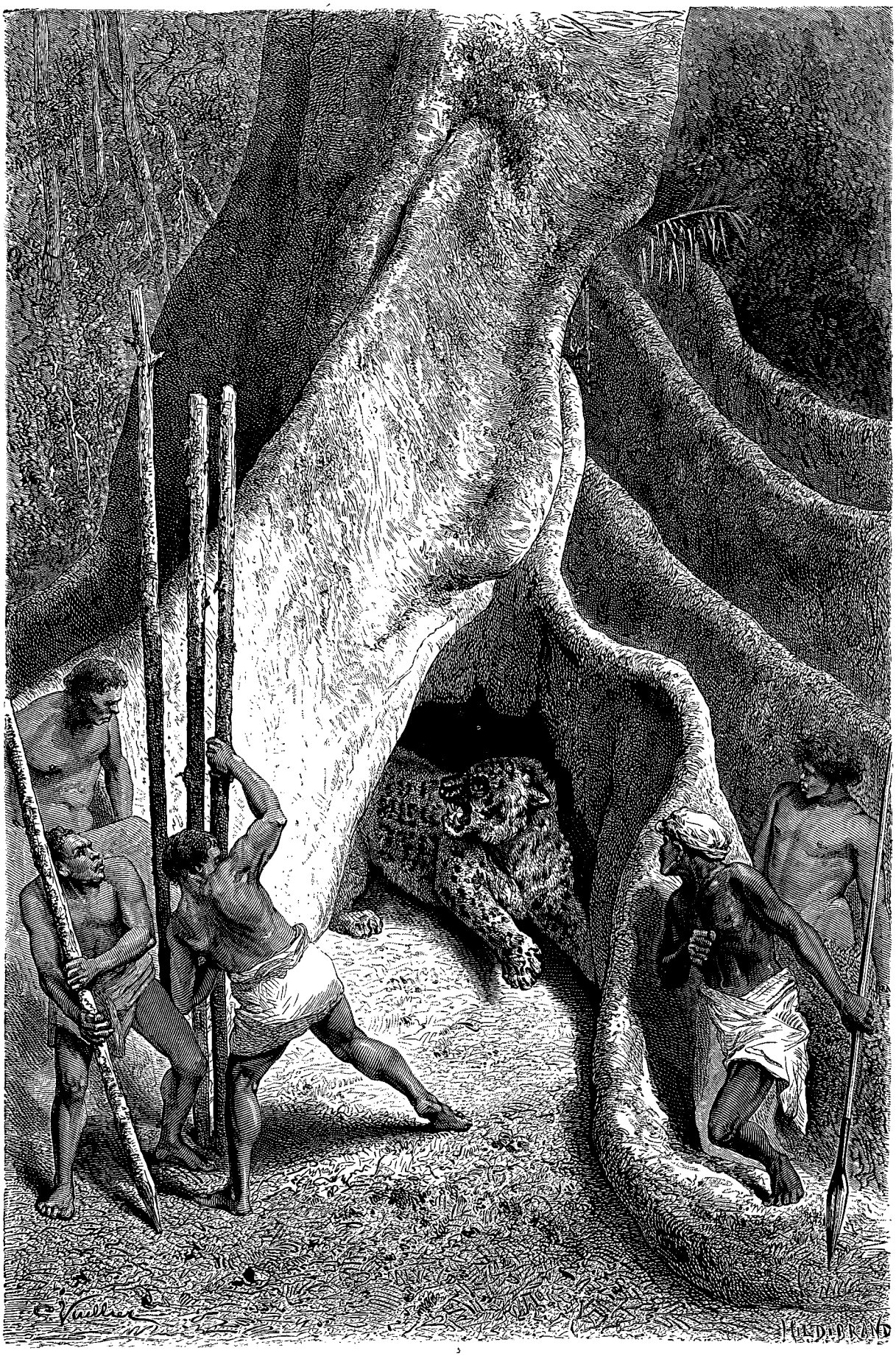
Eugenio et ses camarades étaient chargés de nous procurer des vivres; par indolence, ils n'ont pris que des provisions légères, des conserves, du vin, toutes choses presque inutiles, et ont laissé de côté le riz, absolument nécessaire. Cette inexécution de mes ordres nous fut très préjudiciable; elle me fit perdre deux journées qui m'auraient permis de gagner Acanti avant le départ du *Dupetit-Thouars*.

Le 2 se passe à trocher à travers une région difficile; on croise une grande *quebrada* encombrée d'énormes blocs de porphyre rouge, et l'on ne peut établir le campement que fort tard : en arrivant au bivouac, j'ai un instant de saisissement terrible : aux lueurs verdâtres du crépuscule filtrant à travers la feuillée, j'aperçois un pendu se balançant à une branche basse; je m'approche, éperdu : c'est un grand singe, abattu par nos gens et qu'on se prépare à boucaner au-dessus d'une *barbacoa* (treillage de bambou sous lequel on allume du feu). M. Sosa, le lendemain, s'amuse à en faire une photographie. Les hommes, éreintés, ne se cuisent qu'un souper trop sommaire après les grandes fatigues du jour. Pedro Garcia et Manuel sont à bout de forces : ce dernier me préoccupe; ses plaies deviennent, sans exagération, épouvantables.

Pedro Soler, en appelant le gibier suivant le procédé que nous avait appris Nicolas, voit tout à coup un jaguar s'avancer de son côté; il le vise; par bonheur peut-être, son fusil rate, et l'animal s'éloigne sans s'occuper autrement du chasseur. L'émotion que cause à Pedro cette rencontre inopinée est telle qu'il rallie notre troupe, et, jetant son arme, il aide ses camarades au transport des bagages; le soir et par la suite, il mange peu ou point, reste à l'écart, sombre, silencieux, et ne parle plus de ses hauts faits; je crains de le voir tomber malade.

En fait de grands félins, je n'ai entendu parler au Darien que du jaguar tacheté (*felis onça*) et du jaguar ou lion noir (*felis nigra*). Somme toute, ces carnivores paraissent peu dangereux; ils évitent l'homme, s'écartent avec soin des campements et fuient dès qu'on approche : bien différents de nos loups en Europe, ils ne tiennent aucune place dans les légendes du pays. Personne ici ne sachant préparer leur dépouille, on ne les chasse que de loin en loin et par simple amusement. Leur gîte une fois découvert, presque toujours quelque figueron décrépit, on s'y rend au milieu du jour, l'heure où l'on est sûr de trouver le jaguar « chez lui ». Les hommes sont munis d'une bonne provision de pieux très longs et bien pointus; on les fiche à loisir en terre, assez près de l'animal pour qu'il ne puisse bondir par-dessus; on forme de la sorte une espèce de clôture entrelacée de lianes extrêmement souples et solides. Chose extraordinaire, le tigre, pendant tout ce temps, se pelotonne sur lui-même, se tord, se roule, pousse des miaulements rauques, mais n'ose fuir de sa tanière. Ces préparations terminées sans qu'on ait couru le moindre risque, il n'y a plus qu'à tuer la bête à coups de lance ou à coups de fusil. Cette façon d'occire le jaguar paraît singulièrement incroyable; mais M. de Lacharme assure l'avoir pratiquée lui-même, et José, Antonio, Manuel ont souvent participé à ce divertissement. José, un jour, pendant qu'on cernait un jaguar blotti dans le creux d'une souche vermoulue, aperçut un trou juste au-dessus du tigre : la folle idée le prit de sauter sur l'arbre, et, confiant dans sa force herculéenne, d'enfoncer sa lance par cet orifice; il espérait tuer l'animal sur le coup; mais du tronc, il ne restait que l'écorce : celle-ci ne put sup-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au jaguar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porter le poids de notre homme; il tomba à cheval sur le tigre au moment où celui-ci, ayant senti la blessure du fer, s'élançait hors de sa retraite; il se releva tout étourdi, mâchuré, contusionné, déchiré, tandis que le jaguar allait mourir plus loin, le tronçon d'arme dans le corps. Dans la presqu'île de Malacca une chasse analogue réussit avec le vrai tigre royal, autrement redoutable. Un cercle de rabatteurs, la pique en avant, se forme autour du félin, qui, hurlant, effaré, le laisse fermer sur lui, et on le tue sans qu'il fasse le moindre effort pour rompre cette barrière humaine.

Les sangliers, les cerfs et les autres animaux qui peuplent les forêts du Darien fournissent au jaguar une nourriture abondante, mais souvent il est obligé de battre en retraite ou de se réfugier sur un arbre, quand il a eu l'imprudence de saisir un pécari au milieu du troupeau. Le tapir non plus n'est pas toujours facile à vaincre; le félin lui saute sur la croupe, il s'y colle aussi à plat que possible, en se cramponnant avec les cinq puissantes griffes de chacune de ses pattes; puis il entame profondément le cou du pachyderme. Le tapir fuit à toute vitesse vers l'eau, il traverse les halliers, les fourrés de lianes, il se glisse sous les branches basses pour désarçonner ou blesser son terrible cavalier; s'il peut arriver au rio ou au marécage, il est sauvé : le jaguar lâche prise.

XXXVI

Nous atteignons le Tupisa. — Nous nous séparons faute de vivres. — En route pour la Cordillère. — Ascension de la montagne. — Nous voyons enfin l'Atlantique. — Descente. — Est-ce, n'est-ce pas le *Dupetit-Thouars ?*

Après des semaines aussi bien employées, le repos du dimanche nous fait un bien merveilleux. Ce jour-là nous nous occupons de nos calculs, de notre correspondance et nous mettons nos carnets à jour; je fais aussi le recensement de nos provisions, mais le 3 je constate avec peine qu'il ne nous reste plus de riz que pour une demi-douzaine de repas. J'expédie au dépôt les plus vigoureux de nos travailleurs et leur promets un bon pourboire s'ils réussissent à nous rejoindre dans cinq jours. Quel dommage que le peu de temps dont nous disposons ne me permette pas de mener toute la troupe jusqu'à l'Atlantique ! car l'entrain est général; le soir au bivouac, avant de se coucher (les gens de couleur, on le sait, ont besoin de fort peu de sommeil), nos hommes rient et s'amusent à conter des histoires quelquefois assez risquées; Pedro Soler seul fait exception : depuis son tigre il est toujours dans un marasme complet, à peine s'il peut ânonner une vieille légende connue de longue date de toute l'assistance.

Le 4, le secourable José nous rapporte trois singes, abondance qui nous permet de ne donner qu'une demi-ration de riz. La trocha marche bien sur de longues pentes assez douces. A deux heures nous atteignons le Tupisa. La rivière est très large et son lit encombré de galets; le débit ne semble guère inférieur à celui que nous avions constaté au confluent du Tiati; son orientation nous est favorable pendant deux ou trois jours. Par malheur la pluie recommence; il faut sans cesse activer nos hommes, les encourager, les apostropher au besoin.

Cependant le Tupisa change notablement de caractère; la vallée, assez large il y a quelques kilomètres à peine, se rétrécit peu à peu : sur chaque rive, des contreforts élevés se terminent par des escarpements à pic qui forcent le rio à faire de brusques détours et l'enserrent dans des gorges où il se précipite en rapides violents et en cataractes écumeuses. Des bras de rivière, asséchés maintenant, mais qui roulent beaucoup d'eau à la saison des pluies, sont remplis d'arbres échoués, nommés *trancos*, formant souvent des ponts naturels. Bientôt le défilé s'étrangle encore, et sur certains points n'est plus qu'une profonde rainure de quelques mètres de large. Dans cette partie de la Cordillère, le climat est humide, la végétation puissante. L'incomparable *espavé* y abonde; les sous-bois sont peuplés de palmiers et de fougères arborescentes, les rochers se tapissent de plantes grimpantes ou plutôt traînantes dont les milliers de tiges s'étalent sur la pierre et tombent en nappes verdoyantes jusque dans le rio, où le courant les balance sans trêve.

Çà et là le Tupisa est semé de blocs gigantesques; le flot qui en ronge inutilement la base fouille le lit de la rivière et ajoute quelque danger aux difficultés de notre marche. La pluie ne cesse de tomber; impossible d'allumer du feu pour cuire les aliments et réchauffer les hommes qui n'ont plus de courage; comme tant d'autres, ce sont des travailleurs de beau temps.

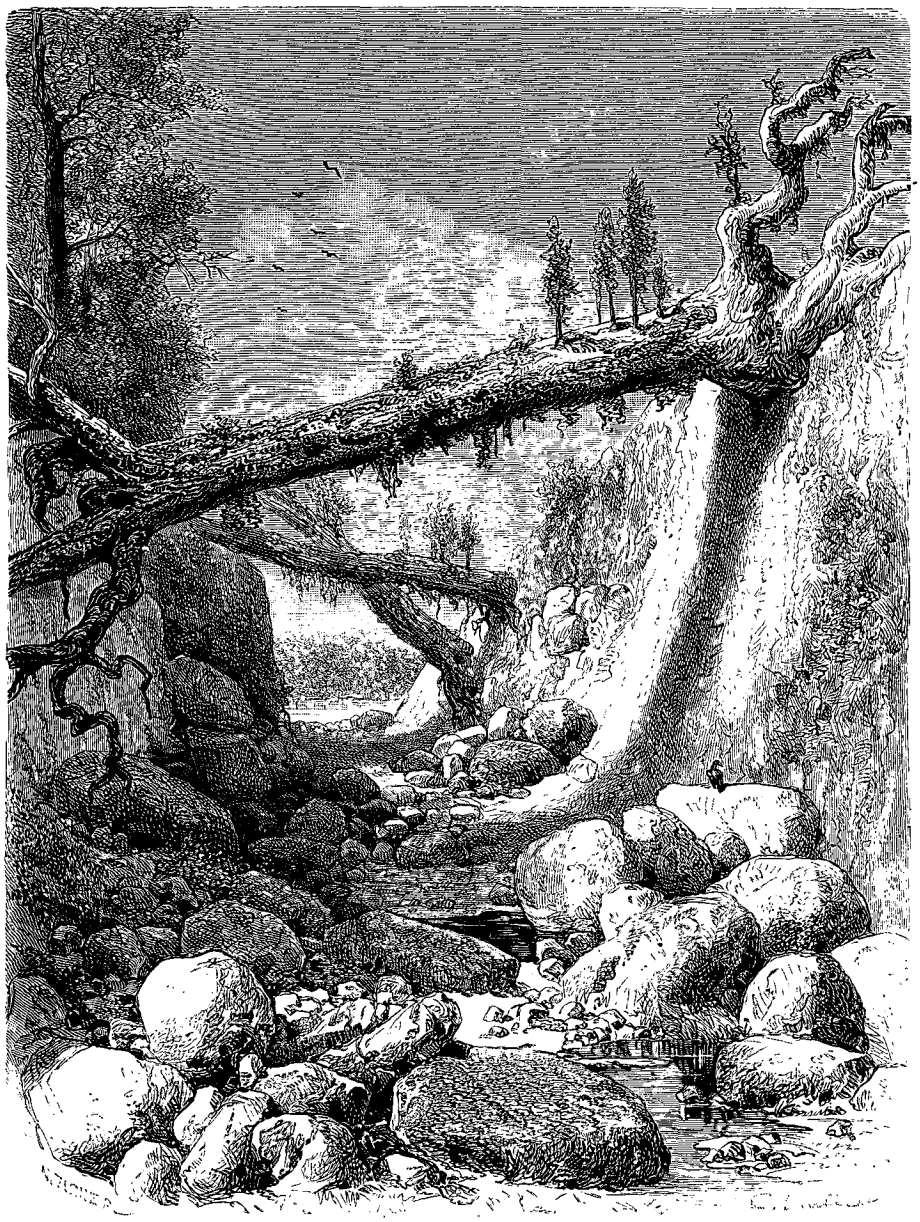
Le riz, notre pain quotidien, va nous manquer. Il faut nous séparer : je garderai cinq hommes pour continuer les opérations, et M. Sosa se repliera sur Yaviza avec le gros de l'équipe; en route il rencontrera les porteurs de vivres que nous attendons, et lesdits porteurs pourvoiront deux hommes, Pedro Espinosa et Pedro Perez, chargés de nous rejoindre. De Yaviza il enverra deux embarcations nous attendre à Port-Tiati, puis il regagnera Panama pour se mettre à la disposition de M. Wyse. M. Lacharmé, qui part avec eux pour Yaviza, doit ensuite se rendre dans la vallée de la Tuyra, au pied du cerro de Tuno, afin d'étudier l'emplacement des grandes écluses accolées qu'il propose pour un canal interocéanique empruntant le cours de la Tuyra et de l'Atrato.

Le 6, à deux heures, nous nous disons adieu, après avoir, avec M. Sosa, déterminé exactement le relèvement à suivre pour arriver à Acanti; on a construit à la hâte une *barbacoa* sous laquelle on place du *tasajo* et des conserves qui me serviront peut-être au retour. J'emmène José, Pedro Garcia et Eugenio, et, provisoirement, Domingo et Juanito. Pedro Espinosa et Pedro Perez nous rejoindront dans trois jours avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce malheureux riz, cause de tant d'inquiétudes. Les vivres et les bagages sont réduits à l'indispensable; les hommes n'emporteront pas de rechange, et leur couchage se composera d'une natte; nos porteurs n'auront plus à faire d'allées et de venues, et pourront marcher rondement dans le rio. Le beau temps reparaît.

Le lendemain, la besogne marche à merveille; je puis renvoyer Domingo à M. Sosa; je garde Juanito, qui est jeune, vigoureux et désire vivement m'accompagner. Le rio se rétrécit et son débit décroît rapidement. Le cheminement sur les roches glissantes devient difficile; les défilés se succèdent presque sans interruption; puis le Tupisa fait un coude, et nous avons devant nous un tributaire important qui suit la direction voulue. Nos gens s'installent sur une grève



Trancos.

où un énorme tronc d'espavé, charrié par les eaux, nous abrite la nuit du vent glacial et le jour de l'ardeur du soleil. Nous soupons de notre dernière poignée de riz.

Le lendemain, quelques débris de biscuits nous aident à tromper notre faim. Impossible de changer de campement; les deux Pedro qui nous apportent des vivres pourraient manquer notre piste et s'égarer dans le Tupisa supérieur, ce qui les mettrait, et nous avec eux, dans une situation grave; pour comble de prudence, j'expédie Eugenio à leur rencontre : nous sommes en pleine montagne et les opérations deviennent très pénibles : pozos, pierres glissantes, blocs anguleux, rapides, *angosturas* ou défilés, tout se ligue pour nous faire obstacle; la *quebrada* se sépare en deux bras d'importance presque égale; le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contrefort situé entre ces cours d'eau ne paraît pas escarpé comme ceux que nous avons vus précédemment. C'est par là que je veux essayer de gagner la crête de la Cordillère. Du reste, une cascade sautant d'un mur à pic vient arrêter court les travaux de la journée : impossible de s'élever dans le bief supérieur.

Nous rentrons au bivouac, où l'abondance est revenue; on déballe le riz; Fidedigno m'a même expédié quelques œufs. Un excellent rôti de singe nous ravive complètement. Je reporte, *grosso modo*, nos dernières opérations sur un morceau de papier quadrillé; nous ne sommes plus qu'à quatorze kilomètres de Gandi; demain, peut-être, nous apercevrons l'Atlantique.

En route pour l'ascension de la sierra qui nous cache encore cet océan! D'abord, je me laisse malheureusement influencer par nos fameuses pratiques de la forêt vierge et nous suivons la quebrada au lieu de prendre l'arête du contrefort. Cette fausse manœuvre nous fait perdre une heure et demie à nous escrimer au fond d'une ravine encaissée et bondée de blocs entassés pêle-mêle sur lesquels se croisent les branches basses des arbres de la berge. Un escalier de cascades sautant dans la gorge étroite nous force à rebrousser chemin. Je reviens à ma première idée, on escalade en s'aidant des pieds et des mains la paroi la plus abordable; à partir de ce moment, la route devient comparativement aisée. En effet, ici, la Cordillère se rapproche singulièrement de ce que je pourrais appeler la chaîne de montagnes théorique, c'est-à-dire d'une ligne de faîte horizontale et rectiligne des deux versants de laquelle se séparent perpendiculairement des contreforts qui se subdivisent à l'infini comme les folioles d'une feuille composée et s'abaissent à mesure qu'ils s'éloignent de la nervure centrale. Comme tous se réunissent deux par deux pour former le chaînon soudé à la maîtresse chaîne, on est certain qu'en partant de l'extrémité de l'une quelconque de ces ramifications, et en remontant toujours la crête, on ne peut manquer d'arriver à l'arête principale.

Tout d'abord on se trouve sur la ligne qui partage les eaux entre deux ravines; bientôt on passe sur le faîte qui sépare les bassins des deux rivières; de là sur l'épine dorsale d'où s'éloignent des vallées de plus grande importance, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Pour redescendre, c'est autre chose, car les crêtes se bifurquent à chaque instant. Comment choisir l'articulation qui s'étendra jusqu'à la plaine? Il vaut mieux enfiler hardiment la première coupure que l'on rencontre et continuer à suivre gorge, quebrada, rio, pour déboucher avec ses eaux dans la vallée.

Pour en revenir à notre ascension, elle fut extrêmement facilitée par la forme même des montagnes dont les crêtes, très minces, n'ont souvent que deux ou trois mètres d'épaisseur; malgré la forêt tropicale, il n'était pas d'erreur possible; quelquefois la cime s'élargissait notablement, mais José, envoyé en éclaireur, retrouvait bientôt la route voulue. Les arbres de haute futaie croissent en abondance sur les sommets de cette Cordillère, mais le sol n'en est pas infesté de taillis et de lianes : presque toujours un seul homme suffisait pour tracer la *pica*. De temps à autre, quelque clairière nous permettait d'entrevoir la contrée environnante; elle n'a rien de remarquable : nulle part n'apparaît l'ossature du massif; partout s'étend une mer de verdure aux ondulations énormes que la régularité de structure de ces montagnes rend encore plus monotones.

A trois heures de l'après-midi, quelques minutes avant de gagner la ligne de faîte, une brume épaisse nous ensevelit qui trempa tous nos vêtements. Impossible de distinguer un objet à cent mètres de distance : nous fûmes ainsi privés du panorama splendide sur lequel je comptais : d'un côté la grande mer, jusqu'aux terres de Cartagène peut-être; de l'autre les innombrables chaînons, les rameaux qui étendent leur lacis sur le versant occidental; au loin les plaines basses du Chucunaque et de la Tuyra.

Chose autrement grave : comment choisir la route pour rejoindre Acanti? comment savoir si les eaux des ravines qui s'ouvrent à nos pieds se rendent au Tolo ou à l'Acanti? Tout aussi bien peuvent-elles faire partie du bassin de quelque fleuve débouchant beaucoup plus au nord ou au sud. En somme, nous nous trouvons en ce moment sur la ligne droite qui relie Acanti à notre point de départ; il ne reste qu'à aller de l'avant; plus bas, en dehors du brouillard, nous découvrirons bien quelque observatoire pour reconnaître le pays.

Après un quart d'heure de repos, nous descendons dans la combe opposée à celle par laquelle nous avons monté. Sur les contreforts la forêt déborde, plantureuse et riche; mais dans notre ravine, qui s'échancre toujours davantage, quelques mauvaises broussailles croissent avec peine sur les débris de schiste et les terres rouges; nous glissons à chaque pas, les cailloux dégringolant sur nos talons; ni ressauts, ni précipices, mais les porteurs, lourdement chargés, conservent difficilement leur équilibre; ils sont vite à bout de forces, et j'ordonne la halte avant le crépuscule.

Nous n'avons pas dépassé la combe supérieure, mais déjà les contreforts commencent à s'élever en escarpements, le val se resserre; un cours d'eau pérenne s'est creusé un lit profond entre des berges à pic; les cascades où le rio saute de gradin en gradin dans des couloirs à parois verticales vont bientôt apparaître.

La buée glaciale nous pénètre jusqu'aux moelles; nous grelottons sous la brise du nord qui souffle en plein dans la gorge, mais il n'est pas possible d'allumer du feu, tant le bois mort que nous recueillons est humide. Plusieurs essais où les hommes apportent toute leur pratique, et moi ce que la théorie peut me suggérer, n'aboutissent qu'à épuiser notre provi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion de luminaire et de graisse : tout espoir d'un souper réconfortant nous abandonne; on se contente d'un repas de sardines et d'anisado. J'installe mon hamac entre deux arbres; chacun de ses balancements me heurte contre une roche anguleuse; les autres se couchent ou s'accroupissent, au choix, sur les pierres mouillées, et nous sommes harcelés toute la nuit par des hordes de *chitras*.

Le lendemain matin, personne ne s'attarde aux délices de cette halte; en peu d'instants nous sommes prêts à partir; le déjeuner est renvoyé à l'heure fortunée où nous sortirons de la brume. Et voici que dès le lever du soleil le brouillard disparaît, et pendant quelques minutes mes regards embrassent la mer, colorée en jaune rougeâtre par la réverbération des nuages; on distingue un bâtiment à l'ancre, les voiles larguées. Puisque nous le voyons d'une telle distance, ce doit être un grand navire, sans doute le *Dupetit-Thouars* au mouillage d'Acanti. Cet aspect nous remplit de joie; quelles que soient les fatigues du chemin, nous voilà dans la bonne route. Mais bientôt je redeviens inquiet : le *Dupetit-Thouars* est probablement arrivé depuis un jour au moins, et il m'est impossible de rallier Acanti avant après-demain; il ne doit rester que trois jours, et je ne le trouverai plus.

XXXVII

Difficultés de la marche, exercices funambulesques. — Chute périlleuse. — Le *Dupetit-Thouars* est parti. — Le Cacique Ouisapilélé. — Les *Indios Mansos* de la tribu d'Acanti. — Baie et marais de l'Acanti.

A six heures, on se remet en marche; la *quebrada* se fait de plus en plus détestable; à chaque ravine qui s'y perd une cascade se précipite; chaque bec de confluent est formé par un éperon abrupt; si le saut n'est pas vertical, on se cramponne aux saillies, et, s'aidant d'une liane, on dévale comme on peut. Quand la descente est impraticable, on passe bon gré mal gré sur l'éperon; si anfractueux qu'il soit, les gradins en sont toujours couverts d'arbres reliés par des lianes auxquelles on s'accroche; quelquefois il faut remonter le torrent et regagner la crête : le chemin y est plus facile, mais cette région est si hachée qu'à tout instant l'arête se bifurque. Le raisonnement, l'habitude, l'instinct acquis pendant ces deux années d'exploration me font suivre quelque temps la bonne voie, mais nous finissons toujours par tomber sur quelque pointe escarpée qui nous force à dégringoler de nouveau dans le ravin. Une dernière tentative nous amène à la fourche d'une grande *quebrada*. Il est midi, on allume le feu et nous prenons le premier repas de la journée.

A une heure on repart. Pendant quelques centaines de mètres, tantôt à droite, tantôt à gauche du rio, nous marchons passablement; bientôt recommencent les gorges et les cascades; parfois des troncs énormes, charriés par les crues et échoués dans les étranglements ou sur les arêtes des sauts où ils forment une rampe descendant d'un bief à l'autre, permettent d'avancer sans danger, mais non sans de véritables tours de force funambulesques. Quelques-unes de ces épaves ont jusqu'à trente mètres de long. A travers l'enchevêtrement des racines noueuses on se hisse péniblement jusqu'au tronc pourri et glissant, puis on le suit à petits pas en s'appuyant solidement sur son bâton pointu. De peur du vertige, on n'ose regarder l'abîme au-dessous, où l'eau noire cache à peine les roches taillées en pointe ou aiguisées en arêtes vives par la violence du courant. Arrivé au branchage, on se dépêtre comme on peut pour redescendre et atteindre la rive. Puis ces palissades cessent; la masse d'eau, toujours augmentée par de nouvelles quebradas, nous empêche de suivre le lit du rio : il faut donc remonter sur la crête et y cheminer jusqu'au point où l'éperon vient aboutir au thalweg; alors on essaye de continuer sur la berge; mais à peine y est-on descendu que, derechef, on est obligé de revenir à l'escalade; cette manœuvre se renouvelle à l'infini, les ravines qui s'embranchent au rio étant désespérément rapprochées les unes des autres. Certaines des arêtes sont si étroites qu'un arbre suffit pour la barrer complètement; à droite et à gauche, les parois sont à pic : impossible de faire un crochet pour éviter l'obstacle; on tourne le tronc en se mettant à califourchon sur quelque racine maîtresse à portée, puis il faut se cramponner à la suivante et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on puisse reprendre pied. Nous passons ainsi près d'une demi-heure à faire le tour d'un immense figueron; ses racines, plus hautes qu'un homme debout, s'étalent comme des bras de pieuvre, et, descendant des deux côtés de l'arête rocheuse, vont chercher le sol nourrissant à une dizaine de mètres plus bas. Tout près, on voit quelques arbres de la même espèce portés sur des racines aériennes qui forment comme une tonnelle d'arceaux gothiques. Pour redescendre dans le fond de la gorge, chacun choisit sa voie d'après la solidité de ses jarrets ou sa résistance au vertige; du reste, il vaut mieux marcher séparés, pour ne pas être entraîné par une chute de son voisin, surtout pour ne pas être blessé ou tué par les roches qui se détachent à tout instant des parois. Il arrive bien quelques menus accidents : mes gens en sont quittes pour des contusions et des déchirures de la peau; pour ma part, en dépit du grand soin que je prends de rechercher les sentes des bêtes sauvages, je suis le plus maltraité : une culbute malencontreuse me fait glisser sur une roche abrupte plongeant sur un abîme de trente mètres de profondeur. Jamais peut-être je ne vis la mort de s près : sans savoir comment, je me remets *ex abrupto* sur mes pieds, et, d'un bond, je saisis de ma main crispée une branche d'arbuste à laquelle je me cramponne.

Vers quatre heures du soir, la pente du rio a beaucoup diminué; il n'y a plus de cascades, au vrai sens du mot, et nous prenons le lit même du torrent. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombons alors sur une auge très longue dont la profondeur paraît inquiétante; mes deux Pedro ne se troublent point : de grande taille et bons nageurs, ils plient leur charge dans leurs sacs de toile recouverte de caoutchouc naturel et continuent imperturbablement leur route, tantôt en faisant des brassées, tantôt avec de l'eau jusqu'au cou; les autres, et moi avec eux, escaladent une haute crête arrondie, longue de près de mille mètres. Tout montre que la cluse va finir, et que nous allons entrer dans la vallée basse; d'après le baromètre, nous ne serions qu'à cent mètres d'altitude au plus. Une fois sortis de la gorge, nous suivons encore le rio jusqu'à un endroit convenable pour le campement; c'est une grève assez large infestée de scorpions.

Au matin, pour éviter un nouveau cañon qui étrangle le cours du torrent, nous grimpons sur une arête qui nous amène à un autre confluent. Là, tout d'un coup, la vallée s'épanouit, le rio s'étale en une vaste nappe peu profonde, il court sur un lit de gros cailloux, ou sur du sable fin entre de larges grèves sur lesquelles nous marchons d'un bon pas. Nous sommes sans doute près de la mer, car, sauf une petite *loma* (colline) à l'est, la contrée est absolument plate; le rio, de plus en plus sinueux, est coupé d'îles; la végétation change, les flancs de quelques berges élevées nous montrent que le sol est formé de terrains de transport, d'alluvions d'origine neptunienne fort récente.



Ascension de la Cordillère (voy. p. 262).

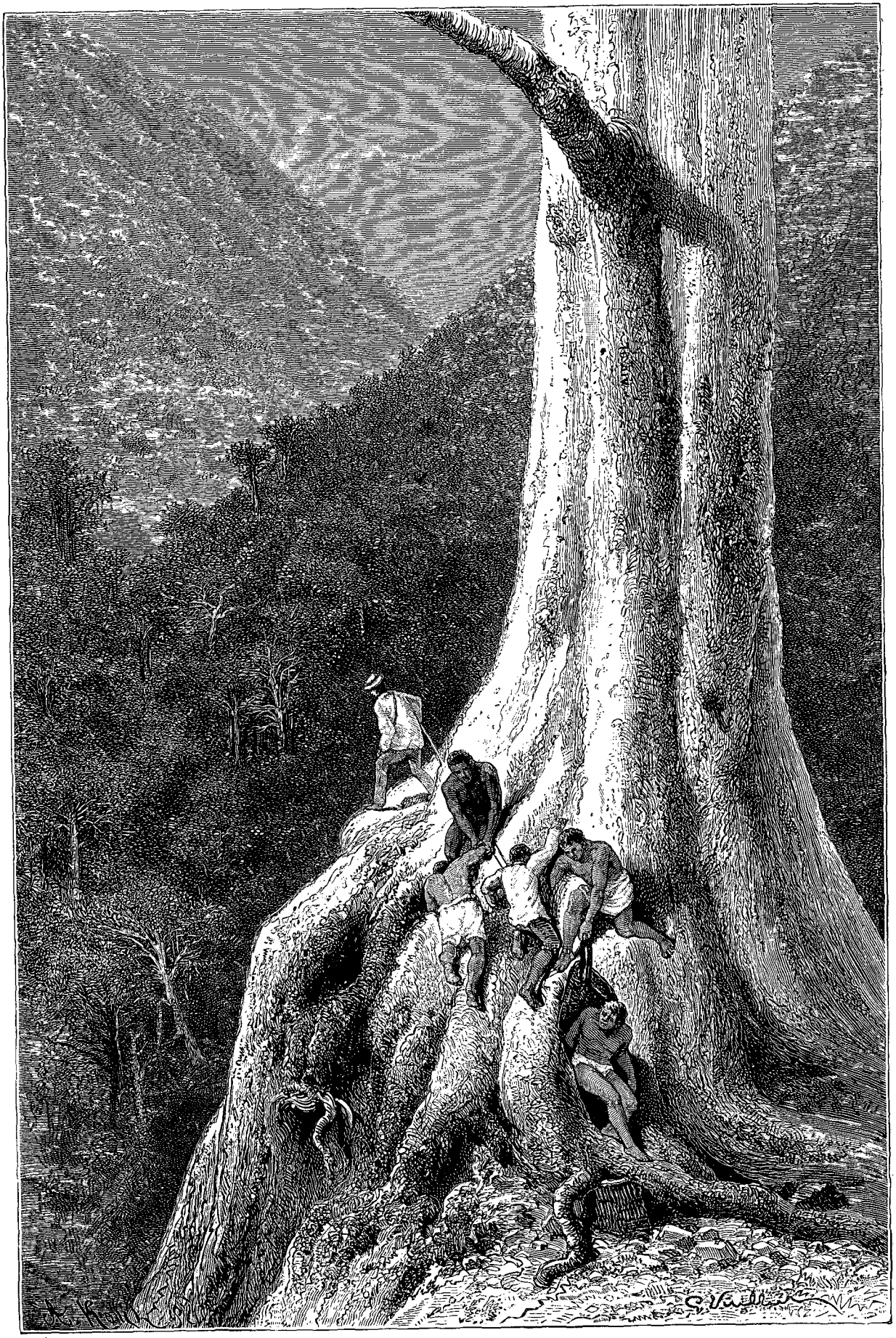
A midi, l'on rencontre quatre Indiens pêchant au javelot. Eugenio, qui me sert d'interprète, apprend d'eux que sur rade il y a un grand navire à feu avec beaucoup de soldats et qu'il attend des blancs arrivant du sud. Plus de doute, le bâtiment que nous avons vu hier matin au lever du soleil est bien le croiseur français. L'impatience joyeuse de revoir MM. Wyse et Verbrugghe, et des officiers de marine, mes camarades, le vif désir de rentrer à Panama et de ne pas retraverser la Cordillère à peu près sans habits, — il ne m'en reste que des lambeaux, sans souliers, — les miens ne sont plus qu'un souvenir, le besoin de repos et de nourriture, tout m'engage à me hâter. Je sais que, vu la saison, le commandant ne peut s'arrêter que le temps indispensable sur une rade ouverte où de violentes rafales du nord-est battent souvent en pleine côte.

Un des Indiens s'offre comme guide, moins sans doute pour me préserver des chiens du village que pour me surveiller et prévenir la tribu de mon arrivée; la présence d'un grand navire, l'annonce d'Européens venant par la montagne, les a mis sens dessus dessous. Je presse le pas autant que le permet ma lassitude.

Hélas! des *caucheros* de Cartagène m'apprennent que le croiseur vient de partir : il était encore en vue, disent-ils, au moment où ils ont quitté leur campement de l'embouchure de l'Acanti. Je ne veux pas croire à cette désolante nouvelle; ma hâte s'en augmente : chargés comme ils sont, les hommes ne peuvent me suivre, et je gagne le village une demi-heure avant eux. Mais je ne sais pas un traître mot d'indien; les naturels ne sont pas plus forts en espagnol ou en anglais (pour ne rien dire du français, voire de l'allemand), et quelques minutes passent avant qu'ils comprennent mon désir de parler au Cacique.

Celui-ci me reçoit devant sa maison, au milieu de ses notables; à ses pieds, un de ses fils tient le bâton, insigne de son autorité. Son accueil, sans afficher une hostilité ouverte, n'a guère lieu de me flatter; mais je me préoccupe fort peu de ces façons glaciales, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage d'un figueron sur une arête (voy. p. 263).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

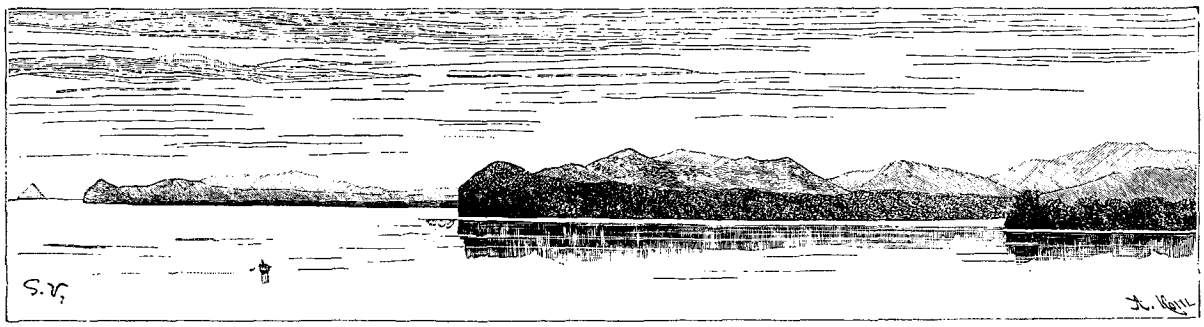
faisant lever un des hommes pour prendre un siège qu'on ne m'offrait pas, je demande à un des jeunes gens de me chercher du feu. Mon sans-gêne ne déplaît point, et on daigne prêter quelque attention à mes questions ou plutôt à la mimique qui les accompagne. Les mots *Wyse, France,* aident à notre compréhension mutuelle. Le navire de guerre est parti dans la matinée, on l'a vu se diriger vers le sud, mais, à une certaine distance, il a viré de bord et marche vers le nord; on l'aperçoit encore du bord de la mer. Le Cacique me tint un long discours où revenaient souvent les mots *santos* et *carta* (lettre en espagnol), mais il fallut l'arrivée d'Eugenio pour m'expliquer de quoi il retournait : M. Wyse, en partant, avait remis pour moi des lettres et des provisions à un patron de chercheurs de tagua, nommé Santos, établi à l'embouchure du rio Acanti.

Pendant ce temps on était allé chercher un petit billet que M. Wyse avait confié au Cacique; il m'annonçait que le *Dupetit-Thouars* était définitivement parti et me recommandait de me tenir en garde contre les Indiens. Je compris alors la manœuvre du croiseur. Son crochet vers le sud avait pour but de faire croire à son prochain retour et d'entretenir les sauvages dans une crainte salutaire.

Ouisapilélé voulut bien nous prêter deux pirogues, et des pratiques du rio nous menèrent au campement des caucheros nègres, à une demi-heure plus loin. Chemin faisant j'appris que ce n'était ni le Tolo ni l'Acanti dont je venais de descendre le cours, mais le Guati, affluent principal du dernier de ces fleuves.

Nous arrivons bientôt à l'établissement des Cartagénois. J'y trouve abondance de vivres laissés pour moi par M. Wyse, ainsi qu'une longue lettre qui me met complètement au courant de la situation.

La tribu d'Acanti appartient à celles que les Espagnols nomment *Indios mansos*, c'est-à-dire soumis ou censés tels. Les tribus ainsi désignées ont accepté un semblant de christianisme et permettent aux étrangers d'entrer sur leur territoire. Il ne pouvait en être autrement, car leurs minces *pueblos* sont à la merci d'une poignée de soldats. Leur nouvelle religion consiste uniquement en quelques noms de saints ou de vertus chrétiennes qu'ils ajoutent à leurs appellations



Baie d'Acanti (première vue), d'après un croquis de M. Turquet de Beauregard, capitaine de frégate.

ordinaires. La pauvreté de leurs forêts les avait jusqu'ici tenus à l'abri de tout commerce régulier avec les Néo-Grenadins; de temps à autre seulement, des goélettes américaines troquaient la tagua des sauvages contre des cotonnades, des marmites, de l'eau-de-vie et autres articles qu'ils ne savent pas fabriquer; mais depuis qu'une exploitation inintelligente a détruit tous les arbres de caoutchouc, un grand nombre de Cartagénois, sous la menace de mourir de faim, ont été forcés de se livrer à la recherche, beaucoup moins lucrative, de l'ivoire végétal dont se fait actuellement une exportation suivie. L'abondance de ce fruit dans les forêts du rio Tolo et du rio Acanti a déterminé à l'embouchure de ce dernier cours d'eau la création d'un campement où vivent une soixantaine de nègres; leur nombre augmente d'année en année. Depuis ce temps les Indiens ont vu se tarir pour eux la source d'échanges qui leur procurait, avec la visite des Américains, les ustensiles, les vêtements nécessaires et les boissons qu'ils préfèrent à tout; ils sont donc condamnés à la misère, ou pis encore, au travail.

De là leur haine contre les Cartagénois, dont ils ont souvent médité le massacre, mais par peur des représailles ils rongent leur frein en silence. Voyant arriver un navire de guerre, apprenant qu'un parti de blancs était attendu du sud, ils se sont imaginé, les pauvres gens, que nous venions protéger les caucheros et développer encore la cueillette de la tagua; tout naturellement ils nous englobent dans leur aversion pour les envahisseurs, et je ne puis m'étonner de l'accueil froid qu'ils nous ont fait.

Une petite fièvre causée par les fatigues de la descente m'obligea de passer un jour au campement. J'avais aussi à préparer le retour, à prendre des renseignements, et à me procurer un guide pour rejoindre, par une route plus facile que le rio, notre pica de la Cordillère.

Dans la matinée j'explore quelque peu le bas Acanti et la côte maritime. Bien que la saison sèche soit avancée, le débit du petit fleuve est assez important pour que ses eaux franchissent les sables de la barre : parfois, dit-on, à marée haute (la dénivellation est de soixante centimètres au maximum) les vents du nord-est refoulent les vagues dans le rio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

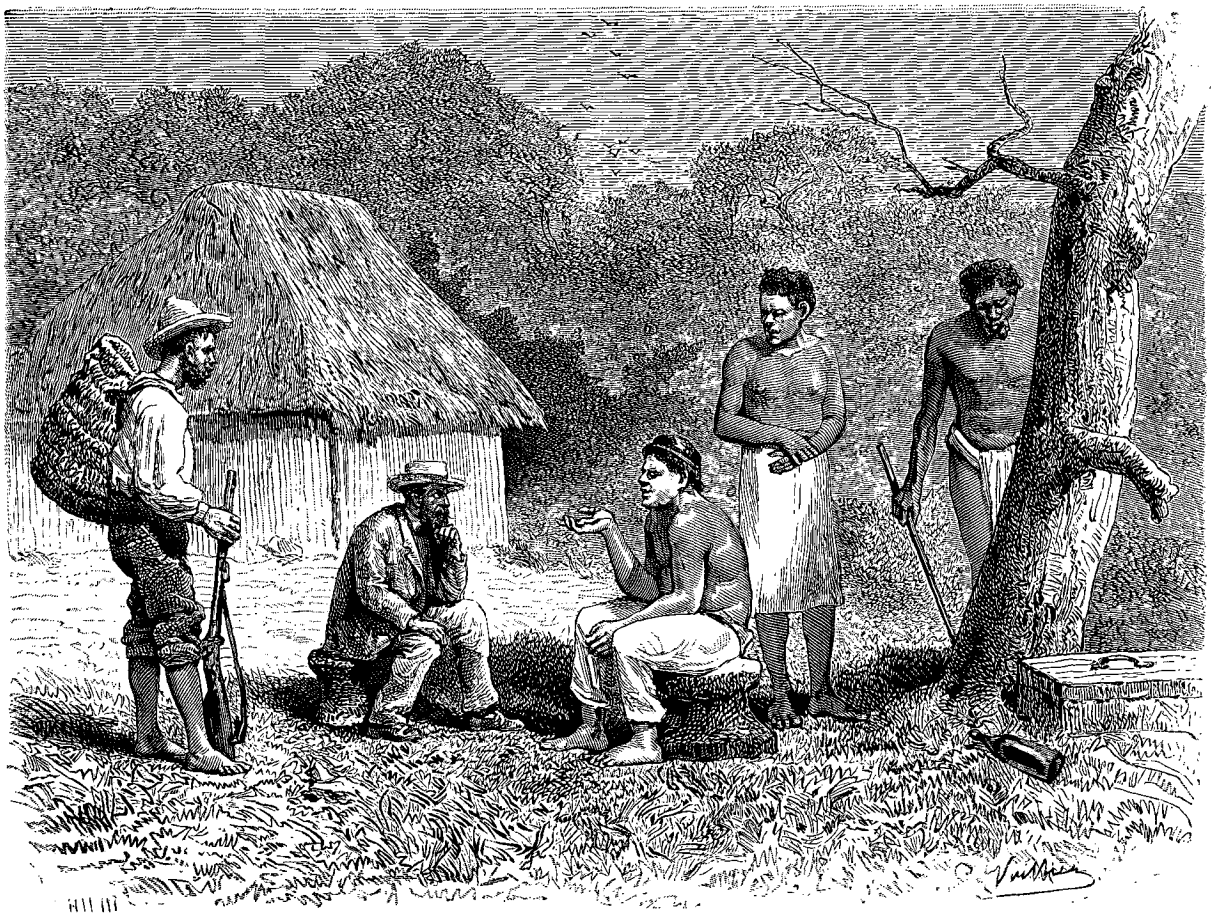
A une époque géologique encore récente, la mer devait s'étendre jusqu'au confluent du Guati et former en cet endroit une baie spacieuse. Depuis, un cordon arénacé l'aura circonscrite ; la rade, devenue lagune, se sera peu à peu comblée, mais la contrée est restée fort marécageuse et le cours du fleuve incertain. On retrouve en plusieurs endroits des tronçons d'anciens lits correspondant à de vieilles embouchures séparées de la mer par une dune peu épaisse. D'après les caucheros, cette palud ne serait point insalubre.

La baie est ouverte et n'offre point d'abri, mais du large elle doit paraître de toute beauté avec sa courbe gracieuse dominée par des mamelons boisés, et plus haut par la Cordillère aux grandes ombres bleues.

XXXVIII

Un petit Cacique lent au calcul. — Le grand Cacique. — Le retour. — « Réascension » et « redescente » de la Cordillère. — Arrivée au port Tiati. — Descente du rio Tiati. — Faits et gestes du *morocoi*. — Yaviza. — Panama.

Manuelito, Indien riche et influent, de la famille des Caciques, a sa case sur l'autre rive du fleuve, en face de l'établissement des caucheros. Quelques mots



Arrivée à la maison de Ouisapilélé.

espagnols et de petites bribes d'anglais en font l'intermédiaire obligé de la tribu et des capitaines de goélettes américaines. Comme l'honnêteté n'est pas ici la vertu maîtresse, il a su s'arrondir aux dépens de ses compatriotes. Ceux-ci, maintenant, ne sont plus que ses exploités. Malheureusement pour lui, les Cartagénois sont venus interrompre le cours de sa fortune ; il songerait volontiers à expulser les intrus, mais il n'a pas su choisir son temps ; les caucheros sont aujourd'hui plus nombreux que les guerriers de la tribu, et mieux armés, plus braves et plus entreprenants.

Je m'abouche avec lui pour me procurer un guide, mais sans succès ; il se borne à m'apprendre que toute la nuit les Indiens ont tenu un palabre à mon sujet : le Cacique désirerait beaucoup que mon interprète vînt donner quelques renseignements au conseil, ce que je refuse net, tout en expliquant le but de notre voyage à Acanti. Mais qu'est-ce que le pauvre homme comprenait à nos études, quelle idée se faisait-il d'un canal ordinaire, bien plus, d'un canal qui devrait passer sous une montagne ! Il ne pouvait me croire et ramenait toujours la conversation sur la tagua, le caoutchouc, les bananes que lui dérobaient les nègres, les dégâts qu'ils commettaient dans les plantations. Dans ces conditions, la causerie finit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt : nous nous séparâmes pourtant en bons termes ; il me promit de transmettre ma demande de guides au conseil de la tribu et de me faire rendre réponse par le grand Cacique. Je lui achète trois poules et quelques fruits : la somme de ces acquisitions ne monte qu'à vingt-deux réaux (environ cinq francs), et cependant le brave homme est dans l'impossibilité absolue de se tirer de ses calculs : il ne sait pas compter au delà de dix et préfère six pièces de dix sous à un écu de cinq francs. Je dois dire à sa louange que, s'il avait essayé de me vendre ces vivres à un prix exorbitant, il n'eut pas du moins l'idée de me surfaire dans l'addition, car le total qu'il recommença pendant plus d'un quart d'heure variait de dix et six à deux, dix et un.

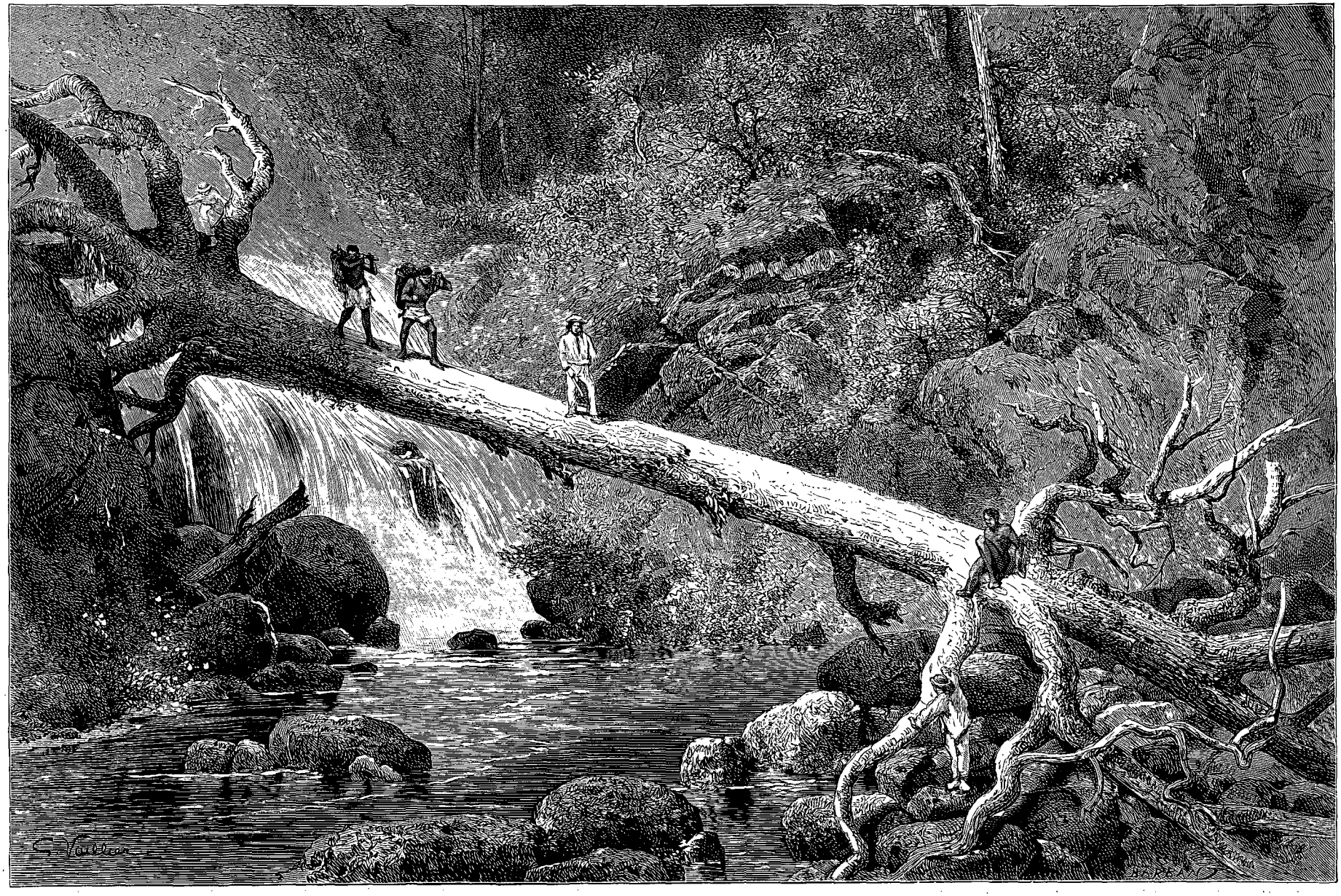
Une heure après cette entrevue, je vis arriver le grand Cacique (Ouisapilélé n'est que le chef du village sur le Guati). On chercherait en vain sur l'Almanach de Gotha le nom de ce souverain et celui de ses domaines. C'est un vieillard encore vert, maigre, beaucoup plus grand que la moyenne des hommes de sa tribu. Il aurait une assez belle physionomie sans une hideuse plaie à l'œil qui le défigure d'un côté ; du premier abord il me plut, et avant la fin de la conversation il m'était déjà très sympathique. Il s'assit avec dignité et commença aussitôt à *leriar*, c'est-à-dire à chanter d'une voix nasillarde un long discours préparé la nuit précédente en conseil de tribu, avec grande absorption de « chicha ». Le rythme en est des plus divertissants ; on prononce la première partie de la phrase avec une lenteur excessive, accentuant surtout les dernières syllabes des mots ; puis, sans transition aucune, on dépêche avec volubilité le reste, en baissant de plus en plus le ton : chaque phrase est suivie d'une longue pause pendant laquelle, en signe d'approbation, toute l'assistance fait entendre un *hum* ou un *bêê* prolongés. Mon coquin d'Eugenio, ivre comme un Dariénite, remplissait fort mal son rôle d'interprète. Le brave Cacique nous demandait ce qui pouvait nous attirer dans un si pauvre pays, chez une tribu isolée, si paisible jusque-là, puis s'étendait en longues plaintes sur les Cartagénois. Je fis répondre en quelques mots que je n'avais rien de commun avec les caucheros, que je venais pour des recherches auxquelles il ne pouvait rien comprendre, et qu'avant tout il me fallait des guides pour le lendemain. Les Indiens sont comme les enfants : ils cèdent à toute parole ferme et nette, et n'ont jamais su refuser une demande catégorique. Le Cacique essaya pourtant de *leriar* encore ; je l'interrompis brusquement pour le ramener à la question : des guides, *oui* ou *non !* Il me promit alors plus que je ne voulais ; il me renseigna sur sa tribu, sur la contrée, et s'enquit, mais sans trop de curiosité, des merveilles du pays des blancs. Une bouteille de vin que je lui offris, des ciseaux qu'il me demanda, des biscuits pour son petit-fils qu'il avait amené avec lui : avec cela, on se sépara bons amis.

Dès le lendemain nous reprîmes le chemin du retour. Une heure de marche nous amena au *pueblo* de Guati. Ouisapilélé était en train de préparer ses fusils : cela me donnait à penser. Avaient-ils l'intention de nous attendre près de quelque « mal paso » ? En outre, les deux guides désignés ne paraissaient pas ; Manuelito devenait ironique, impertinent ; nous faillîmes terminer par les armes une discussion à propos d'un petit achat ; je me souvins alors que le vieux Cacique m'avait dit la veille en souriant d'une drôle de façon que sur la route il me retrouverait avec quelques amis pour m'offrir de petits cadeaux. Quoi qu'il en fût, le danger n'était pas grand ; près du village ils n'oseraient nous attaquer à cause des caucheros et du navire de guerre, et s'ils nous guettaient dans la montagne, ils en seraient pour leurs frais, vu que je n'avais point l'intention de reprendre le même chemin. Après une courte discussion où je leur reprochai leur manque de parole, chose à laquelle les Indiens sont fort sensibles, j'obtins enfin mes deux guides en les payant d'avance et beaucoup, et nous partîmes, gardant l'œil sur eux. Ils nous mènent par un sentier doux et facile à la fourche de l'entrée des gorges. Là je les renvoie à leur village, puis, retrouvant notre *pica*, nous arrivons de bonne heure à la rancheria des Scorpions, où nous nous installons de manière à nous préparer par un copieux repas et un long sommeil aux fatigues du lendemain. Si peu que nous ayons à redouter une embûche des Indiens, elle n'est pas à craindre à cette heure. Ces tribus sont tellement superstitieuses que, la nuit, les hommes n'osent faire un pas ; demain, dès l'aube, nous nous mettrons en marche en suivant une nouvelle *pica*.

Le jour suivant, nous partons dès l'aube. La constitution du terrain étant la même sur les deux versants de la Cordillère, la méthode qui nous a déjà si bien réussi pour arriver au point culminant sans hésitation aucune nous permettra d'éviter l'escalade si dangereuse par le rio Guati. Comme la pente générale de la Cordillère est beaucoup plus ardue sur le versant de l'Atlantique que sur celui du Pacifique, l'ascension nous demande un long et grand effort. Partis à sept heures du matin, nous n'atteignons le sommet qu'à midi cinquante. L'arête que nous avons suivie est restée tout le temps fort étroite La forêt est plus riche, plus épaisse qu'à l'exposition du sud.

A la cime de la montagne le brouillard nous attendait ; il se condense peu à peu, et les grosses gouttes d'eau qui tombent de la feuillée nous mouillent comme une vraie pluie. La ligne de faîte porte vers le nord-ouest ; les variations de direction ne s'écartent pas à vingt degrés de ce relèvement. Tantôt elle est fort mince, tantôt elle s'élargit et le terrain devient bourbeux. Grâce à l'absence de sous-bois nous marchons sans tracer de *pica*, mais des troncs renversés par la violence des vents qui balayent ces hauteurs nous barrent souvent la route. A trois heures, nous retrouvons le point où quelques jours auparavant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur la route d'Acanti (voy. p. 263 et 268).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avons gagné la cime de la Cordillère; à cinq heures et demie, nous arrivons au piquet 2526. Après avoir inutilement essayé de suivre la *cuchillo* jusqu'au bout, afin d'éviter une quebrada qui m'a laissé de fort mauvais souvenirs, nous nous trouvons au sommet d'un mur de vingt mètres de hauteur que nous parvenons à descendre sans retourner sur nos pas.

Mes hommes sont enthousiasmés : quoique passant leur vie dans les bois, quoique habitués à chercher leur chemin dans des forêts impénétrables à d'autres qu'aux Indiens et aux sang-mêlés, ils ne reviennent pas de leur étonnement sur la précision avec laquelle ils ont été menés à Acanti sans fausses routes, sans hésitation et sur la *pica* sûre et facile qu'ils ont tracée sous mes ordres à travers une Cordillère redoutée même des sauvages. La commisération méprisante qu'ils ont pour le citadin qui ne sait ni manier la machete, ni se dépêtrer d'un fourré de lianes, fait place à une confiance absolue et à une foi sans bornes dans la science des blancs.

Le 15, nous partons d'assez bonne heure et sans déjeuner. Certains de ces messieurs ont trouvé bon de jeter en route les provisions qui leur paraissaient trop lourdes, la graisse par exemple. Fatigués de l'étape de la veille, ils se querellent au sujet des charges à porter; j'interviens, et, faisant moi-même la répartition, je m'arrange de façon à donner à José et à Garcia, en qui j'ai pleine confiance, les vivres les plus précieux et le matériel de cuisine. Eugenio, Pedro Espinosa et Juanito seront bien forcés de suivre quand même. Je les préviens, du reste, que, dans la nécessité absolue de regagner Panama avant le 25 février, jour du départ de M. Wyse pour Buenaventura, je n'attendrai pas les retardataires et marcherai coûte que coûte; si l'un d'eux ne peut plus suivre, on lui laissera un camarade, mais on ne les enverra chercher qu'après notre arrivée à Yaviza. Les provisions ne leur manqueront pas, puisqu'il y a des dépôts sur la route. Cette menace produit son effet. Juanito, qui « ne pouvait plus se traîner », est guéri comme par enchantement.

A onze heures, à la rancheria du 5 février, nous déjeunons d'un *pavo* tué par José; à cinq heures, nous arrivons à la rancheria du 1er février. La clairière y est couverte d'une jonchée de petites fleurs papilionacées blanches et violet clair tombées d'un arbre que nos gens ne connaissent pas. Cette neigée délicate, entourée de verdure sombre, est charmante à voir : l'hiver au milieu de l'été.

Un énorme serpent noir, très effilé de formes, blanc sous la gorge et tacheté çà et là de jaune orangé, pêche dans la quebrada le petit poisson (*chalcinopsis*) que nos hommes appellent *sardinita;* il me regarde paisiblement pendant un bon quart d'heure; puis, effaré par des bruits, il se coule dans les herbes avec une prestesse et une grâce merveilleuses.

La *trocha*, beaucoup moins facile que la *pica* dans la Cordillère, devient de plus en plus mauvaise. La nuit, les garapates nous exaspèrent; le matin, les hommes, de méchante humeur, se disputent encore au sujet du partage. Pour égaliser les charges, voici comment ils s'y prennent : ils les suspendent aux deux bouts d'une longue branche bien droite qu'un homme porte, au milieu, sur l'épaule. C'est là une balance peu coûteuse.

Je marche en avant pour les presser; au moment où je tourne un coude du rio, je vois tout à coup un grand animal se lever à deux pas et fuir vers la colline, mais sans y mettre une trop grande précipitation. Il s'arrête à une trentaine de mètres : c'est un superbe jaguar. Faute d'arme je fus un peu interdit, je l'avoue, mais ce félin n'attaque jamais en face et sa réputation de couardise est faite depuis longtemps. Son poil hérissé par la surprise donnait à sa robe foncée et tachetée un velouté admirable, mais le faisait paraître si gros que ses formes perdaient un peu de leur gracieuse élégance. Après être resté immobile quelques secondes, il regagna la forêt de son pas élastique et léger, franchissant arbustes, branches et feuilles mortes, sans faire entendre le moindre bruit. Un moment après, me retournant par hasard, je l'aperçus à une vingtaine de mètres; il était rentré dans la quebrada, qu'il remontait à loisir. J'appelai les porteurs, ma voix lui fit hâter son allure : à l'arrivée des hommes, il sauta d'un premier bond le Tiati, d'un second un fouillis de racines et disparut aussitôt. J'avais maintenant un fusil, mais nous battîmes vainement le bois. Le même jour notre avant-garde vit un autre de ces tigres.

Nous continuons notre route, prenant à partir de ce point une trocha faite précédemment par les porteurs, qui se confond rarement avec le rio et en évite les passages difficiles.

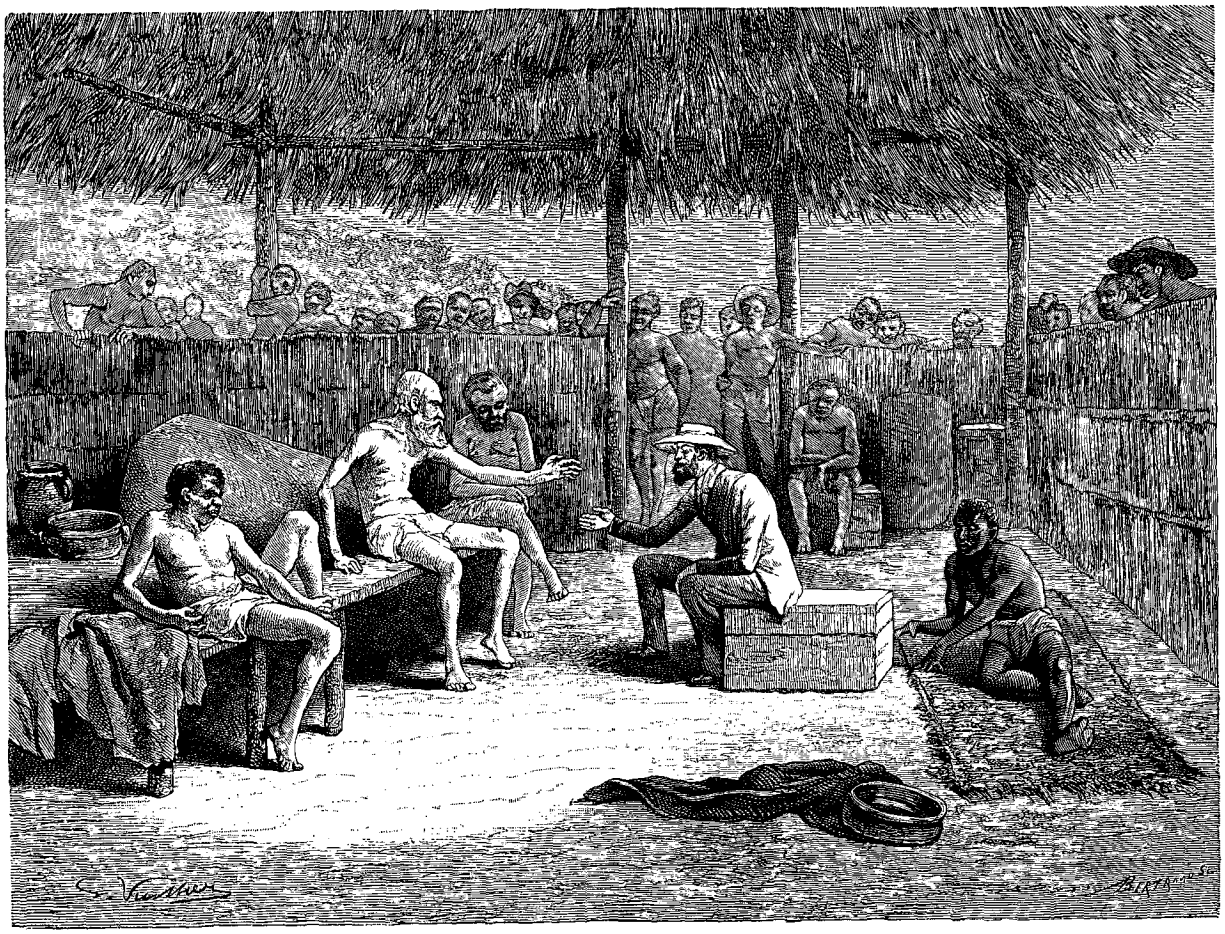
La forêt, hérissée de sous-bois très épais sur les terrains primitifs, est clairsemée dans les endroits où se rencontrent les lauzes; sur les bords des quebradas elle est encombrée de lianes et des tiges pendantes du carrisal. La portion la plus désagréable du chemin fut la trocha qui conduit au port Tiati et qui date des premiers jours de l'exploration; elle fourmillait de garapates, et les hommes appelèrent mon attention sur le bruissement produit dans les feuilles sèches par la marche de ces bestioles.

Jamais étape ne me parut plus longue; le 18, à trois heures, enfin, nous arrivions à la rancheria; nos amis m'avaient laissé force provisions, deux bouteilles de vin, des œufs. Mais mon impatience était grande de savoir si je trouverais au petit port les deux pirogues demandées. Je cours au rio; les voilà, remisées soigneusement dans une crique minuscule! Nos hommes sont encore plus heureux que moi : plus de portages, plus de marches qui épuisent dans la trocha. En mettant le pied sur les embarcations, ils s'empressent de se signer et de remercier la Santissima Virgen, la très sainte Vierge. Et de fait, ils ont lieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'être fiers de cette rapide traversée de l'isthme dans une région absolument déserte, parmi des montagnes qui passent pour ensorcelées.

Nous partîmes aussitôt; le Tiati étant presque à sec, la descente fut très dure; il fallut traîner les pirogues et nous n'avions pas de *canaletes*. On ne voyait plus le moindre courant; les *pozos* se recouvraient d'une épaisse moisissure verte au-dessous de laquelle le sillon du canot montrait une eau brune et puante. Les caïmans, rares il y a un mois, pullulaient aujourd'hui; çà et là quelques tortues ahanaient sous la chaude atmosphère. La plupart de ces chéloniens passent dans l'eau la majeure partie de leur existence; d'autres vivent presque toujours à terre; la plus grande espèce de ceux-ci porte le nom de *morocoï;* ils atteignent des dimensions énormes, égales presque à celles des tortues éléphantines de Madagascar; on les recherche à cause de la finesse de leur chair, mais avant le sacrifice, et peut-être dans la persuasion que le *caldo* n'en sera que meilleur, on leur fait subir les plus cruelles tortures. Le malheureux animal, retourné sur le dos, est chargé de lourdes billes de bois, et l'assistance de s'ébaudir de ses tentatives désespérées pour se remettre sur ses pattes;



Entretien avec le grand Cacique (voy. p. 268).

moi-même, quelle que fût ma pitié, je ne pouvais m'empêcher de rire aux contorsions maladroites de cette tête de serpent, de ces pieds de rhinocéros. Le morocoï est chez les naturels le symbole de la paresse, et certains de nos porteurs s'entendaient seriner pour la centième fois par leurs camarades plus actifs un dicton bien connu dans le pays : « Morocoï, allons travailler! — Impossible; vois, je n'ai pas de pieds, je n'ai pas de mains! — Morocoï, allons manger! — Tout de suite, voici mes mains et mes pieds. » Par contre, c'est un malin, comme en témoigne le conte suivant.

Un jour le morocoï paria avec le singe un régime de bananes et une bouteille d'anisado qu'il monterait plus vite que lui au sommet d'un certain arbre. En quelques bonds, Mono était en haut, narguant la tortue, qui, péniblement, se hissant dans les lianes, réussit enfin, au bout d'une heure, à grimper auprès du camarade. Sans ergoter sur les clauses du contrat, sans s'irriter des railleries du singe, le morocoï s'avoue vaincu et promet de payer dès son retour au logis. « Mais, ajoute-t-il, veux-tu parier le double que je descendrai plus vite que toi? — Accepté. — Attention : un, deux, trois! » et il se précipite dans le vide. Mono débouline de son mieux; arrivé à terre, il aperçoit son adversaire cheminant déjà sur ses pattes :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

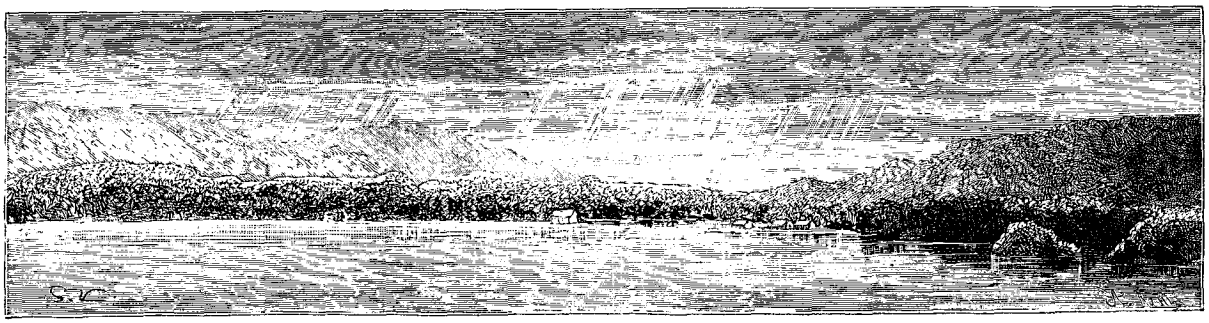
mais le morocoï n'est point méchant, il se contente de faire son petit calcul et de démontrer comme quoi, déduction faite du premier enjeu gagné par le singe, celui-ci lui redoit un régime de bananes et une bouteille d'anisado, et le singe s'exécute.

Mais, si finaud qu'il soit, il est encore plus patient : une fois, ayant, on ne sait où ni quand, passé six mois à grimper le long d'une pente d'éboulis, il allait toucher au but, quand, par male chance, une grosse pierre à laquelle il se cramponne de ses pattes de devant roule sur le talus et l'entraîne jusqu'au point de départ. Sans se décourager, il recommence l'ascension, se disant à lui-même : « Aussi, tu allais trop vite, morocoï, mon ami ; cette fois, tu ne te presseras pas tant ! »

Arrivées au Tupisa, les pirogues marchent plus rondement. Je ne puis m'accoutumer de nouveau à la chaleur du soleil après un mois d'ombre et de fraîcheur dans la trocha, et bientôt j'ai le visage, les mains et les pieds brûlés. Nous passâmes la nuit sur une petite île, par crainte des garapates ; mais, pendant la route, nous en avions recueilli si belle provision que, malgré notre fatigue, pas un seul d'entre nous ne put fermer les yeux.

Le lendemain, partis au jour, la descente est moins rapide que nous ne l'avions espéré. La rivière est très basse ; nombre d'arbres échoués en travers, par-dessus lesquels notre pirogue avait pu librement passer quelques semaines auparavant, nous barrent complètement la route ; il faut décharger l'embarcation et la porter à vide sur le tronc, ou mieux encore, l'enfoncer sous l'eau et la glisser sous le *palo*.

Je tue un fourmilier-ours (*myrmecophaga tamandua*), animal étrange avec son long museau effilé, sa tête étroite, ses curieuses petites oreilles, son pelage grossier, ses ongles robustes, sa queue prenante.



Baie d'Acanti (deuxième vue : voy. p. 267), d'après un croquis de M. Turquet de Beauregard, capitaine de frégate.

Enfin nous voici au confluent du Tupisa et du Chucunaque ; une troupe de femmes à peine vêtues, occupées à la pêche, plongent dans l'eau à notre approche, comme une « école » de grenouilles, et s'y enfoncent jusqu'au cou en dépit des caïmans. Les beaux messieurs de la seconde pirogue, citoyens de la ville prochaine, passent une bonne demi-heure à parfaire leur toilette : ils ne veulent se montrer à leurs compatriotes que dans leurs plus beaux atours, souliers, pantalon et chemise. Je ne perds pas mon temps à les attendre et nous débarquons à Yaviza.

M. Sosa s'y trouve encore. M. Lacharme est à Pinogana, de retour de ses opérations du rio Tuno ; il doit rentrer demain. M. Pouydesseau a été à la mort et me paraît encore très malade. M. Sosa s'occupe des préparatifs du départ ; il a loué la canoa *la Cartagène*, qui arrive le soir même.

Malgré le manque de parole du patron de sa pirogue, M. de Lacharme parvient à nous rejoindre, et nous quittons Yaviza le 20 au soir, sans doute pour la dernière fois.

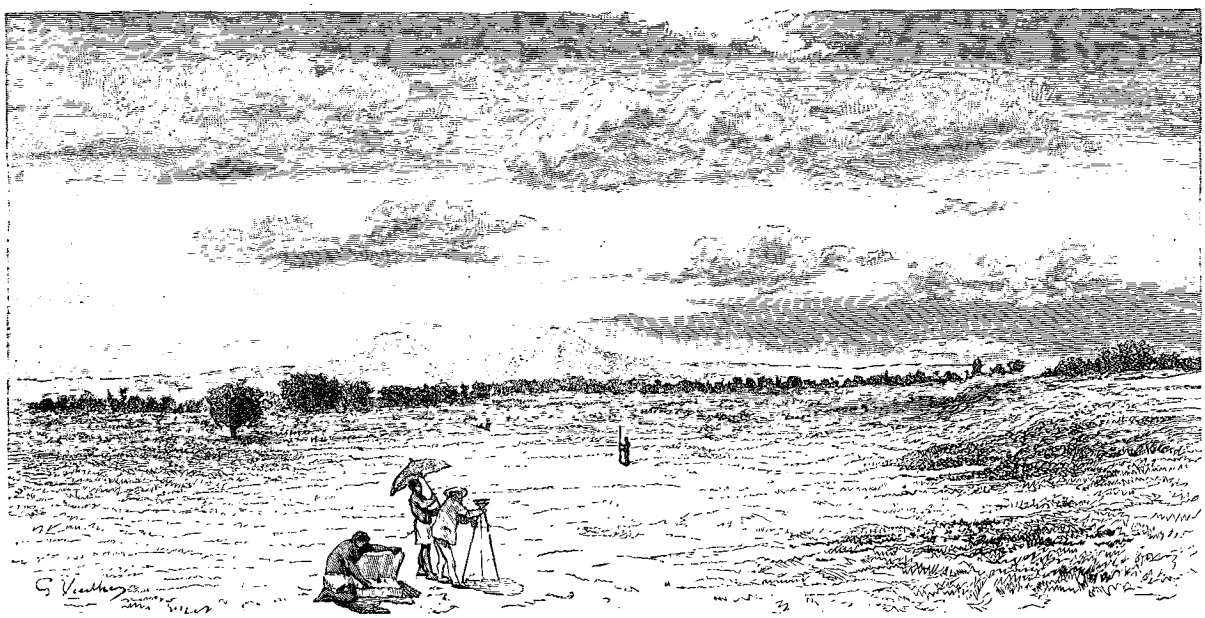
A la Palma, Gregorio Santa-Maria vient nous serrer la main ; il a vieilli, il est encore plus blanc. Notre canoa, à peine passable sur un fleuve, est tout à fait impropre aux voyages sur mer. Il serait trop long de dire tous les ennuis que nous causent la négligence, l'importance et l'incapacité du patron : il ne sait ni se servir des rames, ni serrer le vent, ni commander ses hommes. A la fin, malgré lui, je mets nos engagés à la manœuvre.

Tout est bien qui finit bien : nous arrivons à Panama le 25, quelques heures seulement avant le départ de MM. Wyse et Verbrugghe.

Armand Reclus.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Opérations dans les savanes du Bernardino (voy. p. 277).

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

XXXIX

Chevauchée fantastique de Wyse et Verbrugghe entre Buenaventura et Bogotá. — Opérations de M. Sosa dans la vallée du Caïmito. Incendie de Panama.

M. Wyse se voyait dans l'impossibilité de diriger plus longtemps les études du canal interocéanique : il lui fallait de toute force partir pour Bogotá, la capitale des États-Unis de Colombie, jadis Nouvelle-Grenade : il y obtiendrait, si possible, des modifications importantes au contrat de concession signé avec le gouvernement colombien, notamment une prolongation des délais fixés pour la constitution de la société définitive, et la suppression de quelques clauses restrictives, de celle surtout qui nous obligeait de creuser le canal absolument à ciel ouvert, sans écluses et sans tunnel. Cette dernière condition nous gênait extrêmement, le tracé par le San Blas ou le Tupisa et l'Acanti exigeait un long souterrain, et, dans le cas possible où des difficultés politiques ou autres nous empêcheraient de suivre une voie parallèle au chemin de fer de Colon à Panama, il faudrait bien, bon gré mal gré, se rabattre sur l'un ou l'autre de ces projets.

Le temps pressait ; M. Parra, président des États-Unis de Colombie, devait être remplacé le 1er avril par M. Trujillo. Par suite des changements que cette transmission de pouvoirs amène trop fréquemment, tous les deux ans, dans la haute administration, le gouvernement aurait bien d'autres affaires en tête que celle du canal. En outre, les modifications à porter au contrat de concession ne pouvant être faites que par une loi, les nouvelles clauses, une fois approuvées par le ministère, devraient être discutées en trois lectures à la Chambre des représentants et au Sénat, et, bien entendu, on ne les voterait pas sans un certain luxe d'amendements plus ou moins longuement débattus.

Ce projet aurait donc à passer plusieurs fois d'une chambre à l'autre avant que l'entente se fît, puis, finalement, à reparaître, à deux reprises différentes, devant chacune des deux assemblées. Tout cela demandait un temps infini, et le congrès devait être prorogé deux mois après l'accès au pouvoir de M. Trujillo.

En suivant la route ordinaire, M. Wyse ne pouvait

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIX p. 321, 337, 353, 369, 385; t. XL, p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gagner Bogotá en moins d'une trentaine de jours. Pendant cette période de l'année, le Magdalena, ce grand fleuve, est au plus bas; on s'enlise sur les bancs, on échoue contre les troncs envasés, et il faut plus de trois semaines pour remonter de Barranquilla, port maritime du Magdalena, à Honda, port de fleuve qui est l'escale de Bogotá. Tout autre que M. Wyse, renonçant à terminer l'entreprise dans le courant de l'année même, l'aurait renvoyée à plus tard, mais, sûr de son énergie, notre ami ne désespéra pas.

Accompagné de l'intrépide Louis Verbrugghe, il se rendit par mer à Buenaventura sur la côte du Pacifique, et de là ils atteignirent Bogotá, en faisant à cheval plus de huit cents kilomètres, à peu près la distance de Paris à la frontière de Catalogne, par des chemins à peine frayés, dans les sombres gorges du Dagua, la torride vallée du Cauca, les neiges éternelles du Quindio, la plaine brûlée du Magdalena, profondément enfoncée dans la montagne; ils franchirent trois Cordillères, ils en montèrent une quatrième.

Et tout cela en onze jours!

Mais aussi quelles courses! Une de leurs chevauchées dura vingt-deux heures; ils firent ce jour-là cent trente kilomètres! Le 13 mars, ils entraient dans l'Athènes de l'Amérique du Sud (Bogotá); le 20 mars, le traité était conclu avec le gouvernement colombien; le 28 mai, après maintes discussions et maints amendements, après avoir traversé commissions, débats, lectures, le contrat fut approuvé par les deux Chambres et scellé en bonne et due forme.



M. Louis Verbrugghe.

Que faut-il louer le plus? l'endurance, la patience, la puissance de muscles qui ont soutenu Wyse et son compagnon sur ce périlleux chemin à travers les sierras, ou l'habileté diplomatique, l'entente des affaires, l'entrain qui lui ont fait terminer en six semaines une pareille négociation? Que de force et de sagesse à la fois! C'est ici l'admirateur qui parle, ce n'est pas l'ami.

Les instructions que m'avait remises M. Wyse en partant pour Buenaventura et Santa Fé de Bogotá me prescrivaient de faire les études préliminaires d'un tracé empruntant sur le versant de l'Atlantique la vallée du Chagres et celle de l'un quelconque de ses tributaires, et, sur celui du Pacifique, la dépression occupée par le rio Grande qui débouche près de Panama, ou l'une de celles que parcourent les rivières Bernardino, Cope, Aguacate, Congo, tous affluents du rio Caïmito. Il me laissait toute latitude pour l'ordre dans lequel je voudrais opérer ces recherches.

L'exploration la plus importante était sans contredit celle de la ligne Chagres-Rio Grande, car elle utilise les vallées les plus basses et longe la voie ferrée dont le voisinage aiderait énormément à la rapidité des travaux. Grâce à l'obligeance de M. Mozley, surintendant du chemin de fer de Panama, nous eûmes communication des plans mêmes de cette ligne, mine précieuse de renseignements. Le 4 mars, nous décidâmes que M. de Lacharme resterait à Panama pour achever l'étude approfondie de ces plans, tandis que M. Sosa et moi nous opérerions dans la région du Caïmito. Dès que notre ami aurait terminé, nous entamerions les études de la ligne Chagres-Rio Grande, et, si la saison des pluies en laissait le temps, nous irions achever l'exploration du bassin du Caïmito et des vallées qui lui correspondent sur l'autre versant.

Par malheur, ce jour-là, en me rendant à la quebrada de Matasnillos, de l'autre côté de la savane de Panama, but de promenade presque journalier des Panameños, et seul endroit des environs de la ville où l'on puisse prendre des bains agréables, il m'arriva un petit accident de cheval, qui me cloua dans mon lit : M. Sosa quittait seul Panama le 5 mars, et dans l'après-midi abordait à l'embouchure du Caïmito, au lieu dit Puerto de la Chorrera; le même soir il se rendrait à la Chorrera pour y engager un guide et des porteurs. Le lendemain il était à l'œuvre, et avec une patience, un dévouement que je ne puis trop louer, il menait de front les opérations au tachéomètre et au niveau à bulle d'air, faisait les croquis et dirigeait la trocha.

Son point de départ fut l'endroit où s'arrêtent les hautes mers dans le rio Bernardino. Comme il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre le lit du torrent, profond et encaissé, M. Sosa remonta la vallée par les savanes immenses qui couvrent le pays. L'herbe y est complètement sèche dans cette saison : pour la faire repousser avec vigueur au commencement des pluies, autant que pour arrêter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les empiétements de la forêt, les propriétaires y mettent le feu, et, en quelques heures, la flamme dévore tous les chaumes sur plusieurs kilomètres carrés. L'incendie vole si rapidement à travers les tiges courtes et clairsemées qu'il n'a pas le temps de s'attaquer aux îlots de bosquets, précieusement conservés pour permettre au bétail de s'abriter du soleil pendant les heures les plus chaudes du jour. Sur ce terrain ferme et absolument nu, les études marchent lestement; elles y sont pourtant plus pénibles que dans les régions boisées, parce que la chaleur est accablante et que le moindre vent soulève des nuages d'une cendre âcre et rousse, cause de maux de gorge douloureux.

Le 7 mars au matin, je me trouvais beaucoup mieux et travaillais paisiblement avec M. de Lacharme dans notre chambre du Grand Hôtel, lorsque, vers onze heures, nous crûmes entendre au dehors les détonations d'un revolver : à Panama, l'on ne se dérange point pour si peu; soudain, le cri de *fuego! fuego!* (feu! feu!) poussé à plus d'une centaine de mètres nous dressa sur nos pieds : quel timbre particulier donne donc l'effroi à une voix humaine pour qu'à cette distance, et pardessus les bruits de la foule, nous l'ayons pu percevoir aussi distinctement?



M. Sosa.

Nous courons à la fenêtre; de tous côtés on se porte vers le Grand Central Hôtel, succursale du nôtre, et l'on se rassemble en foule devant la partie occupée par le brave docteur Cratochville. Quelques secondes après, nous voyons s'élever de la pharmacie un tourbillon roussâtre qui fait crépiter l'enseigne et le bois des balcons. Ni flamme, ni fumée, mais à l'intérieur la fournaise est déjà bien ardente : toutes les lignes, tous les objets entrevus à travers la colonne d'air surchauffé, frissonnent, tremblotent, s'évanouissent, se reforment. Inutile de chercher à éteindre ce redoutable foyer : tout au plus pourra-t-on le circonscrire.

Pour nous deux, le premier devoir c'est de préserver les études et les travaux, les instruments de la Compagnie du canal, les documents, les cartes, fruits de deux années de peines. Je les entasse au hasard dans les malles avec les effets de MM. Wyse, Verbrugghe et les nôtres : M. de Lacharme court après des porteurs. Autour de moi s'ouvrent à la hâte les portes; chacun pousse ses bagages dans les corridors ou s'enfuit avec ce qu'il a de plus précieux. Le tapage, les cris augmentent dans les rues; l'Arrabal ou faubourg reflue sur la ville; c'est jour de fête pour les faubouriens qui ne sortiront pas de la bagarre les mains vides. De tous côtés on verse à boire aux déménageurs, du cognac, et du vrai. Que de bons verres d'aguardiente à boire, que de pièces rondes à palper! Et que d'objets sans maître, que d'épaves de toute sorte à cueillir dans la tourmente!

En quelques minutes le Grand Central Hôtel n'est plus qu'un immense bûcher : par toutes les portes, par toutes les fenêtres, jaillissent les flammes jaune clair qui plus haut se font rouge de sang et se perdent sous un vaste dôme de fumée noire.

Un bruit sourd et profond domine tout à coup le souffle puissant de l'incendie, le craquement des murs, le pétillement des charpentes, les clameurs de la foule : la toiture s'effondre. Si rapide est la marche du fléau, qu'une dame du second étage, en train de s'habiller au moment où elle entend crier au feu, n'a pas le temps d'achever de se vêtir avant d'être chassée par les flammes. Dans cette maison, large d'une vingtaine de mètres, c'est à peine si l'on a pu sauver un infirme qui logeait au premier, à l'opposé de l'officine où s'est déclaré l'incendie!

Les débris incandescents tombent comme des bombes sur le beau quartier de la ville; les maisons s'allument et flambent, le feu ronfle de toutes parts. Au Grand Hôtel, M. Lœw a tout mis en branle pour sauver sa propriété : sa machine à vapeur fait fonctionner les pompes qui s'alimentent à un réservoir calculé pour fournir à la manœuvre quatre heures durant : l'eau arrosant constamment le toit forme une couche préservatrice sur la partie basse à l'intérieur de l'auvent qui déborde la maison; sur plusieurs points, des prises permettent de noyer les flammèches, d'irriguer largement murailles et balcons. En dépit de tant d'efforts, de petits îlots embrasés surgissent çà et là, mais on réussit à les éteindre.

Ce n'est point seulement l'existence de ce bel établissement qui se trouve menacée, mais celle de tout le pâté des maisons, de tout le côté de la ville qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séparé du foyer de l'incendie : déjà celui-ci a dévoré trois quartiers de Panama; si le Grand Hôtel cède, la cité tout entière est perdue. Aux moindres bouffées de brises qui rabattent les flammes et la fumée sur l'édifice protecteur, une terreur immense envahit le peuple témoin de la furie grandiose du feu. Le président de l'État, tous les membres du gouvernement sont là, dirigeant la lutte; le bataillon de troupes est armé de haches, les équipages des navires sont descendus à terre; on coupe balcons, auvents, on jette à bas les maisons les plus menacées : des audacieux enfoncent dans les poutres principales des crocs fixés à des chaînes, des centaines d'hommes s'y attellent, et parfois la poutre est arrachée : c'est autant de moins pour les flammes.

Éteindre directement l'incendie, préserver telle ou telle bâtisse, en dehors du Grand Hôtel, qui vaillamment se défend lui-même, impossible d'y songer : le feu anéantit en un clin d'œil ces constructions pressées les unes contre les autres et où il entre moins de pierre que de bois.

Un des quartiers atteints eût certainement pu être sauvé, mais la ville n'a pas une pompe : le chemin de fer envoie la sienne, arrivée de Colon en cinq quarts d'heure, mais chaque magasin est un foyer; sauf les poudres, aucune matière combustible n'est prohibée à Panama : à tout instant retentit l'explosion de barils d'alcool, de bonbonnes de pétrole, la détonation de caisses de feux d'artifice, de capsules, de cartouches. Qui pourrait, les ayant entendus une fois, oublier les cris des femmes éperdues emportant leurs enfants? Les hommes plient sous le fardeau de ce qu'ils peuvent arracher aux flammes, ou, les lèvres serrées, ils regardent se consumer leur demeure.

Nos bagages en sûreté, nous aidions de toutes nos forces au sauvetage chez quelques-uns de nos amis.

Mais l'incendie faisait de plus en plus le vide, avec une rapidité foudroyante : ce fut seulement au bout de trois longues heures d'angoisses, marquées par des désastres presque incalculables, que, le Grand Hôtel ayant définitivement résisté, le feu arrêta ses ravages et s'affaissa sur les décombres qui continuèrent à brûler pendant un ou deux jours.

Que de maisons n'étaient plus où l'on nous avait accueillis avec tant de courtoisie et de « caballerosidad », celle de l'évêque, entre autres, celle de notre compagnon Sosa! Dans cette dernière, atteinte dès le début, on ne pouvait sauver les meubles qu'en les jetant par les fenêtres du second étage; il fallait ou les voir briser ou les livrer au feu dévorant; le frère de notre ami préféra la seconde alternative, oubliant, dans l'effarement de cette heure terrible, la chambre de l'explorateur et tout ce qu'elle contenait. La Société du canal interocéanique y a perdu quelques documents, mais, par bonheur, les moins nécessaires peut-être : des carnets tachéométriques, des carnets de croquis et des cartes du Mamoni et du Tiati, et, de plus, une nombreuse collection d'échantillons minéralogiques de ces régions du Darien.

Dès le lendemain, quand il y eut un peu d'ordre et de propreté dans l'hôtel de M. Lœw, nous pûmes emménager à nouveau et nous remettre au travail. Dans la bagarre nous n'avions égaré que quelques petites caisses et quelques effets sans valeur; somme toute, des pertes insignifiantes.

XL

Le petit fleuve Caïmito. — Reconnaissance du Bernardino, du Cope, de l'Aguacate. — La Constancia, hacienda modèle. — Troupeaux et bœufs de l'isthme; les garapateros; les vaqueros et leur lazo.

Le lundi, mon indisposition étant tout à fait passée, je quittai Panama pour rejoindre M. Sosa dans la vallée du Caïmito. Sur mer, le vent me fut défavorable; la baleinière tenait fort mal le plus près, la brise était un peu fraîche, et nous n'arrivâmes au Puerto de la Chorrera qu'à dix heures du soir.

Le lendemain, nous remontons en canot le Caïmito : ce petit fleuve forme ici une série de méandres dont les cous sont si étroits qu'à la saison des pluies les eaux les franchissent dès que le rio s'enfle un peu; elles se frayeraient un nouveau lit sans l'inextricable enchevêtrement des tiges souterraines et aériennes des palétuviers qui arrêtent les arbres entraînés par le courant : ainsi se forment des levées qui forcent le Caïmito à garder son lit tortueux.

La vallée, basse et marécageuse, est encore, dans sa partie inférieure, le domaine de la forêt vierge. Mais en amont du rio Martin Sanchez, le terrain argileux ne laisse plus pénétrer les racines des arbres; il n'y pousse que le *guagaja*, plante aux feuilles énormes. De temps à autre, les derniers éperons des collines environnantes resserrent quelque peu la vallée, mais ils laissent assez d'espace entre eux pour le tracé d'un grand canal.

En aval du confluent du Caïmito et des eaux réunies du Bernardino et de l'Aguacate, se trouve une plage de sables vasards sur lesquels sommeillaient une soixantaine d'alligators allongés au soleil. De loin on aurait cru voir un amas désordonné de souches épineuses apportées par les crues. On sait bien que ces animaux n'attaquent presque jamais une embarcation, et pourtant, le plus courageux ne peut défendre à son cœur de battre plus fort quand le canot passe devant un pareil amoncellement de monstres; personne ne songe à leur envoyer une balle : on longe la rive opposée d'aussi près que possible; pour effrayer l'ennemi, les rameurs l'accablent d'injures et tapent vigoureusement contre leur pirogue. Ce vacarme arrache un instant les « cuirassés » à leur léthargie : les uns, languissamment, lèvent la tête et nous regardent paresseusement; les autres, à petits pas, entrent dans l'eau sans plonger, leur museau difforme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

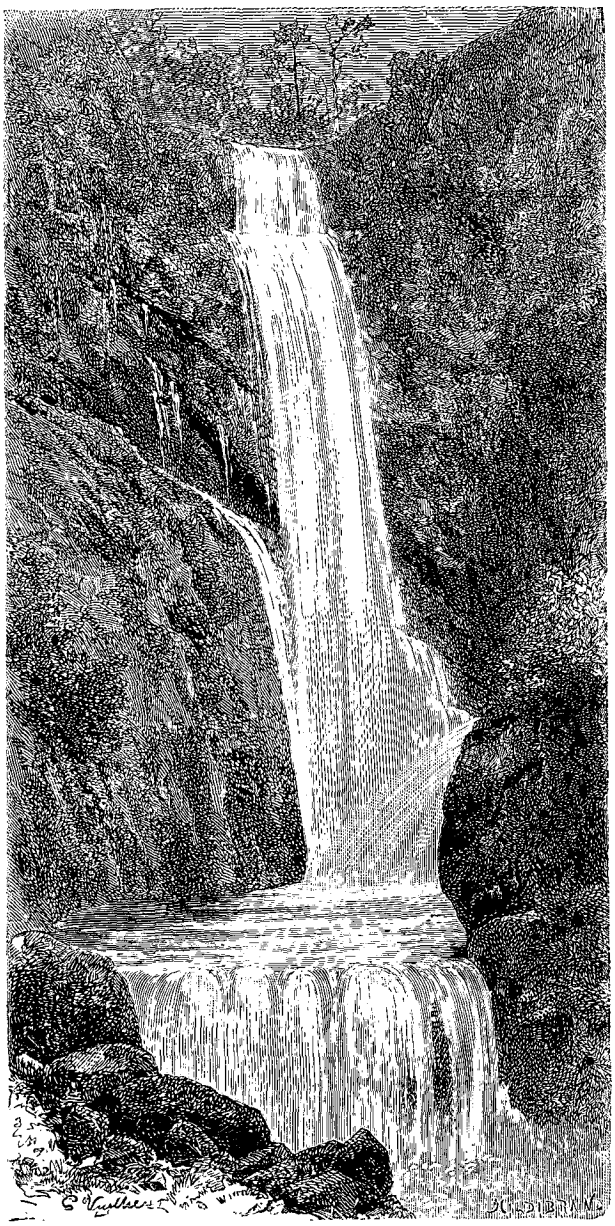
et les rugosités en dent de scie de leur dos émergeant seuls à la surface.

Un quart d'heure après, l'embarcation enfile le Bernardino, rivière étroite et tortueuse ; je m'arrête au village du même nom. Là, on nous apprend que M. Sosa était l'avant-veille dans le *potrero* du señor Silveiro Gonzales ; un petit guide m'y conduit par le chemin le plus court, et je retrouve mon ami à l'ouvrage. J'ai le chagrin de lui confirmer que sa maison a brûlé avec tout ce qui lui appartenait : quelque vague nouvelle lui en était parvenue, mais il ne se doutait pas encore de l'étendue du désastre.

Nous continuons ensemble les opérations, je me charge du niveau d'Egault et de la direction des *trochas :* il garde le tachéomètre et fait les croquis. Après une petite gorge, le rio monte rapidement. Le soir, nous demandons l'hospitalité à un pauvre pâtre nommé Melo.

La vallée s'étrangle, s'élève toujours davantage, elle devient un simple cañon ; bientôt apparaissent les cascades, en pleine roche de dolérite ; au pied de la première, l'altitude du terrain est déjà de soixante-quatre mètres. Là doivent se terminer nos opérations, en ce qui regarde le haut Bernardino. Nous faisons seulement l'ascension d'une *loma* pour prendre quelques relèvements : du haut de cette colline nous jouissons d'une vue admirable sur les vallées des trois rivières qui forment le rio Caïmito ; au loin, sur la mer étincelante, se détache le groupe des Tabogas ; à notre droite, dans le lointain bleuâtre, on devine le profil des hautes Cordillères du Cerro Trinidad. Le soir, nous retournons chez Silverio Gonzalès.

Le lendemain, on procède à l'étude de la variante par le rio Cope, affluent principal du rio Bernardino ; à ses sources correspondent, sur l'autre versant de la ligne de faîte, les sources du rio Paja, tributaire du Caño Quebrado qui se jette dans le Chagres à quelques kilomètres en aval du pont de Barbacoas. Ce travail nous occupe à peine deux jours, car là aussi la combe se rétrécit bientôt, les rapides se pressent, puis viennent les cascades resserrées entre de hautes murailles à pic. En arrière de la première chute est un bassin dont les eaux paraissent noires tant les parois abruptes sont rapprochées ; plus loin, contraste charmant, la gorge s'ouvre un peu et la lumière du soleil fait étinceler la seconde cascade, flot d'écume blanche haut d'une dizaine de mètres. Nous revenons chercher nos effets et dire adieu à notre excellent hôte pour nous rendre par la savane à la hacienda Constancia, sur les bords de l'Aguacate. Cette rivière, dont nous devons étudier la vallée et tracer le cours, a son origine près des sources du rio Mandingo : celui-ci se réunit à l'Obispo un peu en amont du confluent du Chagres.



Chute du rio Cope.

Nous laissons à gauche le fameux « Camino Real » qui de Panama conduit à David, dans la province de Chiriqui ; on arrive bientôt à la lisière boisée qui, des deux côtés, borde le Bernardino ; après la traversée du rio, une nouvelle prairie s'étend devant nous, fort ondulée et couverte de gracieux bosquets : au sommet d'une colline, à deux kilomètres à peu près, nous apercevons une grande maison à un étage et couverte de tuiles : c'est la Constancia.

Cette magnifique propriété appartient à M. Francisco Hurtado, membre d'une des familles créoles les plus anciennes et les plus estimées du pays : avec sa parfaite courtoisie, il avait bien voulu la mettre au service de la Commission.

Sur le vu de notre lettre, le majordome nous présenta toutes ses clefs et nous aida à choisir nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chambres; la vieille formule : *La casa e á la disposicion de Vd.* — Ma maison est à votre disposition, — qu'on a l'habitude de citer comme exemple d'exagération castillane, n'était ici que la vérité vraie. Sur la table de notre hôte absent, nous mangeâmes ses provisions; nous nous étendîmes qui dans son lit, qui dans son hamac, et cela tout le temps que dura notre séjour dans la vallée de l'Aguacate; chaque soir, au retour du travail, nous étions sûrs de trouver le vivre et le couvert.

Le dimanche suivant, M. Hurtado poussa même l'amabilité jusqu'à venir de Panama avec M. de Lacharme, et à nous rendre visite sur son propre domaine. Nos remerciements les plus cordiaux ne réussirent pas à lui faire admettre que nous pouvions nous regarder comme ses obligés : il voulait absolument être le nôtre.

Nous passons à la hacienda un dimanche fort agréable : M. Hurtado nous fait visiter en détail, je ne dirai point sa propriété, elle a plusieurs milliers d'hectares, mais les bâtiments de cette exploitation riche et prospère. La maison de maître contient cinq ou six chambres, toutes au-dessus du rez-de-chaussée; au nord, un large balcon commande le plus gracieux des paysages, la savane, la forêt, le Cerro du Tigre et les Cordillères. A côté s'étend le *corral*, vaste enclos de murs et de barrières où l'on rassemble les troupeaux pour en visiter les bêtes ou choisir la *saca*, c'est-à-dire les animaux à expédier au marché de Panama. En arrière du corral s'élèvent la case du majordome et les autres dépendances; l'immense cour est plantée de totumiers et de cocotiers; au nord est un jardinet plein de fleurs, et, tout autour des bâtiments, des arbres à pain dont les feuilles ressemblent, en très grand, à celles des aralias du Japon. Je suis tout étonné de voir une auge taillée dans la pierre vive, un de ces *timbres* de nos provinces du sud-ouest. Personne ne peut m'en apprendre l'origine : sans doute il fut transporté ici du temps où le chemin royal était une route pavée, bien entretenue, et non, comme aujourd'hui, un chaos de fondrières et de *pedregales*, cassis hérissés de blocs où les chevaux et les bœufs ne passent pas sans peine.

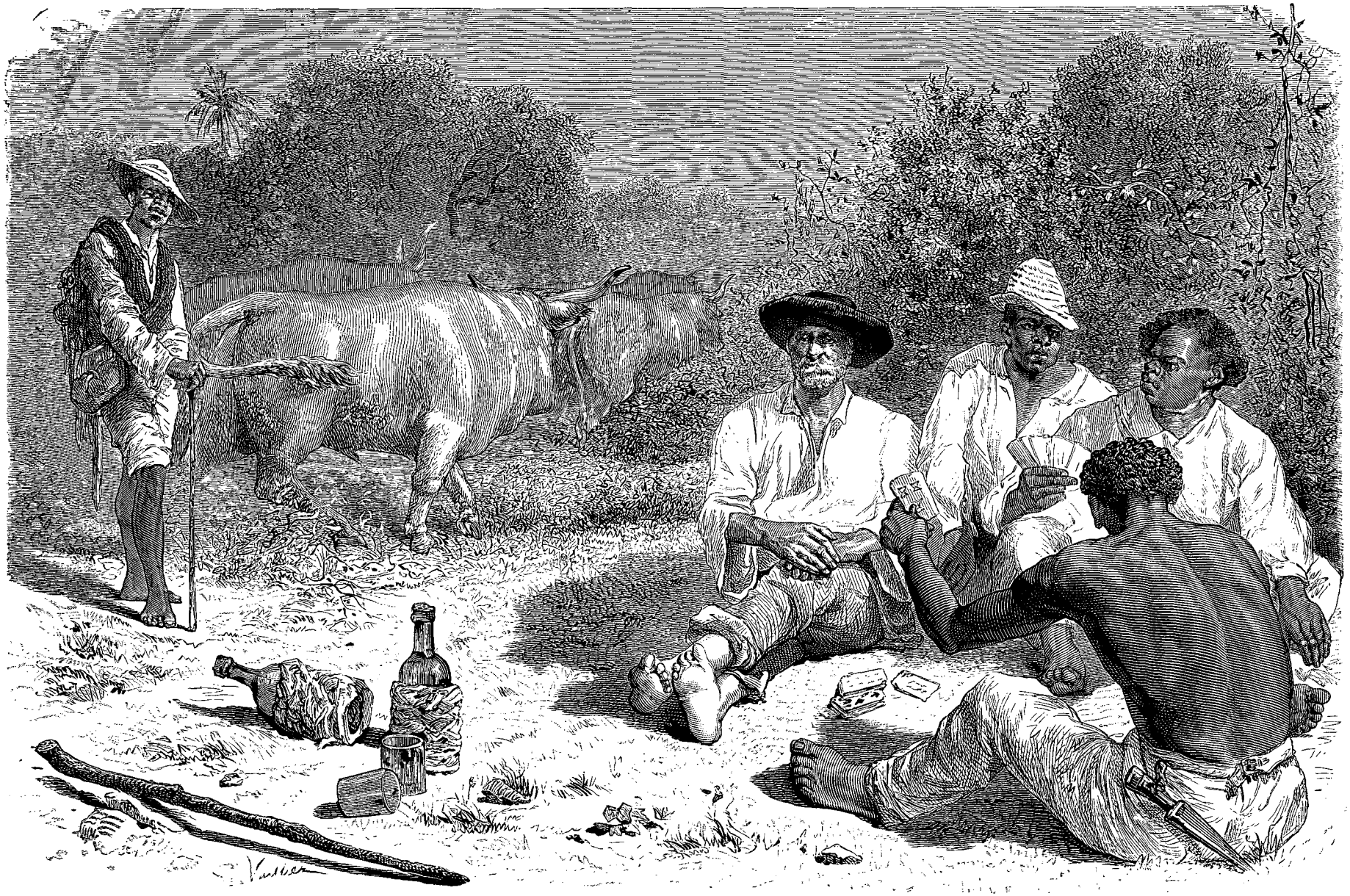
Les terrains de la hacienda nourrissent plus de mille têtes de bétail. Le troupeau vague en liberté dans les vastes solitudes; la propriété étant bornée par des rios encaissés et profonds ou par des forêts presque impénétrables, point n'est besoin d'une clôture continue; il suffit de fermer les passages, les gués, en abattant des arbres qui bouchent la trouée.

Ici, l'on s'adonne fort peu à l'élève des bêtes à cornes; on achète les troupeaux affaiblis, épuisés, qui viennent du Chiriqui en longues caravanes; ils s'engraissent ensuite à loisir dans les prairies. A peine les pauvres bêtes ont-elles repris quelque force, que de tous côtés elles cherchent une issue pour s'échapper; leur instinct admirable les reconduit sans la moindre hésitation au lieu de leur naissance, si éloigné qu'il soit, et c'est pour cela qu'on bouche les passages, qu'on ferme l'accès des gués. Malgré tout, ces fugues sont fréquentes; aussi chaque propriétaire imprime-t-il sur ses appartenances un chiffre connu de tous : marque si respectée, qu'une vache trouvée à des centaines de kilomètres est renvoyée à son possesseur de hacienda en hacienda.

Le recrutement naturel du troupeau ne serait pas difficile, mais il exigerait beaucoup de grands soins : d'abord, il faudrait augmenter le nombre des *vaqueros*, ou serviteurs chargés de visiter les savanes, de mettre en sûreté les veaux qui viennent de naître, et de leur enduire l'ombilic d'un certain onguent, sans quoi, je l'ai dit ailleurs, les mouches *gusanos* les auraient bientôt infestés de leurs larves. Ces hommes passent toute leur vie à cheval; ils sont d'une adresse étonnante au lazo : avec leur longue courroie, qu'ils emportent roulée sur la selle, ils abattent, les unes après les autres, toutes les bêtes, et s'ils leur trouvent sous la peau les tumeurs révélant la présence des vers, ils les amènent au corral pour les opérer et les panser. Sans ces parasites détestables, et surtout les garapates, le bétail de l'isthme serait de tout point magnifique. Les *sacas* de M. Hurtado font prime sur le marché, parce que la savane donne asile à de nombreux *garapateros*, espèce de merles qui perchent sur les ruminants et en quelques minutes les débarrassent de cette hideuse vermine. Chaque bœuf a son oiseau secourable, toujours le même. Pendant que son ami est en train de brouter, on le voit, juché entre ses cornes, interroger de l'œil le terrain. Aperçoit-il un nid de garapates, vite il saute à terre devant le mufle de son compagnon, et a bientôt fait d'avaler toute l'affreuse lignée.

Pour des bœufs des pays chauds, ceux de l'isthme sont de taille assez présentable. Coiffés d'une belle paire de cornes aiguës et bien plantées, ils sont pourtant très doux, et maintes fois nous avons traversé des troupeaux sans qu'une seule bête ait fait mine de nous courir sus; il vaut mieux cependant se tenir sur la réserve devant des animaux si fortement armés et passer de préférence sur la lisière du bois. Nous avions bien soin de fermer nos parasols, objet qui agace particulièrement les nerfs des taureaux. Notre ami Sosa, qui entrait en campagne, vêtu simplement d'une chemise et d'un caleçon du plus beau rouge, ne manquait jamais, pour se présenter devant ces personnages, de cacher sa brillante parure sous un pantalon de nuance plus modeste; d'autre part nous nous entourions de nos hommes d'équipe afin de calmer par l'odeur familière des gens de couleur les appréhensions de la gent encornée. On ne les approche guère qu'à cheval, et en tournoyant le lazo pour lequel ils éprouvent une terreur salutaire; tous prennent la fuite dès que le vaquero apparaît, brandissant sa longue lanière plombée; mais le bouvier a déjà reconnu l'animal qu'il cherche; il lance à fond de train sa monture, et la bête choisie, fût-elle au milieu du troupeau, est bien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe de vaqueros, d'après des croquis de M. A. Udaneta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tôt happée par le lazo; elle s'arrête sans se débattre et se laisse conduire. Lorsqu'il s'agit de les visiter toutes, un seul vaquero et deux ou trois chiens suffisent pour faire entrer la *manada* (troupeau) dans le corral.

Les nombreux chevaux que nécessite l'exploitation d'une hacienda vivent en liberté dans la savane. Mais toujours, à quelque heure que ce soit, il en reste un, sellé et bridé, attaché à un piquet dans la cour; quand on en réclame d'autres, le vaquero l'enfourche et se dirige vers la prairie : s'il a un bon coureur, notre homme a bientôt expédié la besogne; dans le cas contraire, il rabat toute la troupe dans le corral, et là il choisit à son aise. Les chevaux sont petits, mal faits; mais, braves et bonnes bêtes, ils résistent admirablement à la fatigue. Pendant des cinq et des six jours de suite, à dix-huit heures par jour, ils marchent rondement, par des chemins affreux.

La Constancia ne compte encore que quelques arpents consacrés à la culture : cette immense propriété ne se compose guère que de forêts vierges et de savanes herbeuses; pour celles-ci, rien autre chose à faire que d'y mettre le feu tous les ans avant les premières pluies.

Nos opérations sont assez difficiles sur le bord de l'Aguacate; en certains endroits le rio n'est qu'un profond canal vaseux et stagnant : ses nombreux méandres renferment dans leurs anses presque annulaires les seuls terrains qu'on se soit donné la peine de défricher : le sol, formé d'alluvions sans cesse fertilisées par les apports du torrent, est d'une richesse inouïe; dans ces « potreros » la canne à sucre pousse comme la mauvaise herbe et les ignames donnent des tubercules énormes; encore faudrait-il, pour les garantir des incursions du bétail, clôturer convenablement ces îlots de cultures; par paresse, on se contente, aux endroits les plus menacés, d'abattre des arbres en travers de l'eau, ou d'élever des palissades que nous maudissons de tout cœur, nos hommes ayant à y couper péniblement les lignes de visée.

Sur les bords de l'Aguacate, je contemple, spectacle fort curieux, une armée innombrable de grandes araignées brunes ressemblant un peu à nos faucheux; lentement elles se déplacent le long de la rive. Quelque temps je les regarde essayant, mais en vain, de deviner comment et pourquoi se sont rassemblées en troupe toutes ces vilaines bêtes, généralement si peu sociables.

Notre route nous amène quotidiennement devant un *trapiche* (moulin de cannes à sucre); nous nous asseyons quelques instants chez son brave propriétaire, marié à une jeune femme fort belle, dont les traits rappellent les figures nubiennes, de formes si pures, sculptées sur les monuments de l'ancienne Égypte; seulement le visage de Maria est un peu plus écrasé. Un champ de cannes à sucre suffit pour faire vivre le señor Juan et toute sa famille; du profit qu'il leur donne, l'usine est déjà payée : établissement modeste à la vérité, trois cylindres de bois dur, dont l'un, celui du milieu, tourne au moyen d'un manège mû par un pauvre cheval efflanqué, les oreilles coupées. On y fabrique du tafia, dont on fera de l'anisado et du *guarapo*, jus de canne à sa première période de fermentation, boisson très agréable, mais fort traître, aussi capiteuse que du vin d'Espagne.

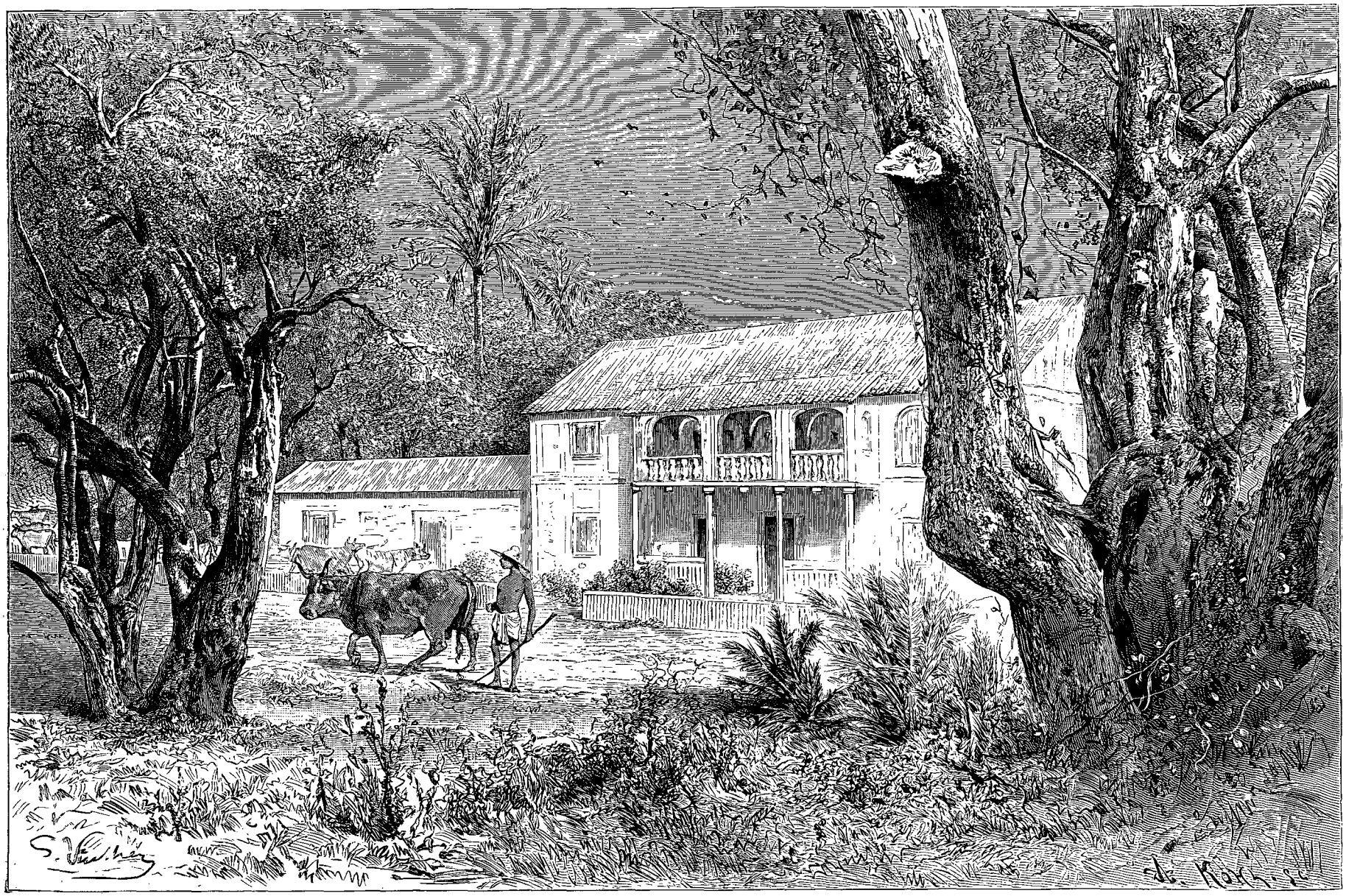


M. Armand Reclus.

Le sucre brut entre pour beaucoup dans la nourriture des gens du pays; nos équipes, dans la forêt, consommaient presque autant de *panela*, cassonade moulée en pains, que de riz et de tasajo : ici, une modeste somme de dix sous me donne le droit de régaler tous nos hommes; en outre, ils emportent deux ou trois tiges de la précieuse graminée, une longueur de six à sept pieds, que le soir, au retour, ils n'ont pas fini de mâcher et de sucer.

Ce séjour en pays plantureux ne saurait durer éternellement; les courses se font par trop longues, vu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hacienda de la Constancia.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la distance grandissante du quartier général. Le majordome de notre hôte nous remet des vivres pour l'exploration du haut Aguacate, qui, du reste, sera bientôt terminée. A quelques lieues de la hacienda, la plaine cesse, les roches commencent à affleurer; le lit du rio se creuse dans la pierre vive, dolérites et porphyres. Trois cascades nous font monter rapidement, puis le cañon s'évase et nous nous trouvons en face de hauts gradins; le second de ces degrés est juste à l'altitude qui marque la fin de nos opérations.

Nous retournons chez M. Hurtado par les savanes de la rive droite. La route nous mène sur la Loma Grande, colline de soixante mètres, d'où la vue porte très loin. Dans le voisinage, le Cerro du Tigre seul, dont la pointe monte à cent vingt mètres, domine notre observatoire.

Les cimes de toutes les hauteurs, de tous les plis de terrain, sont couvertes de gros blocs dont la teinte blanchâtre contraste avec la couleur rouge du sol. Au premier abord, on dirait des moraines. Ce sont les parties les plus dures des roches que les météores n'ont pas encore décomposées en argile.

Les gens de la Constancia étaient fort occupés d'un jaguar qui guettait les jeunes veaux et en avait déjà détruit plusieurs. Quelques jours après notre départ, on réussit à s'en défaire, et je vis à Panama l'homme qui l'avait abattu. La bête ayant pris l'habitude de grimper dans les arbres, il s'en était débarrassé bien plus facilement, me dit-il, que si l'on avait dû la poursuivre sur le terrain.

La panthère est réputée plus terrible que le lion : j'avais cru jusqu'alors que c'est surtout parce qu'elle se tapit dans les branches, d'où elle bondit plus sûrement sur sa proie. D'après mon Colombien c'est tout le contraire; la panthère, le jaguar n'ont plus dans les arbres la même liberté de mouvements que sur le sol : ils restent blottis sur le rameau et, à bonne portée, on peut les tuer presque au posé. Si la blessure est grave, l'animal se casse les reins en tombant à terre; s'il est à peine touché, bien loin de se précipiter sur le chasseur, comme en rase campagne, il reste immobile, il semble paralysé, et on lui dépêche une seconde balle.

XLI

La Chorrera. — Les Indiens du Chiriqui. — Les gallinazos. — Cascade du Caïmito. — Retour à Panama par le littoral.

Après avoir dit à la Constancia un adieu définitif, je prends les devants avec deux hommes afin de louer une case à la Chorrera, pendant que M. Sosa et ses cinq travailleurs relèvent au tachéomètre la portion de la route de Panama comprise entre le gué du Bernardino et celui du Caïmito.

Une heure de marche rapide dans des savanes à peine ondulées et couvertes de frais bosquets me conduit à ce dernier *paso*, lieu frais, gracieux, charmant; la marée est basse; le rio, d'une transparence parfaite, court sur un lit de tout petits cailloux noirs et de sable rouge semé de paillettes étincelant au soleil.

La route longe ensuite le lit d'une quebrada rocailleuse qui nous fait monter sur une ligne de crêtes légèrement accidentée; en quelques endroits on retrouve des traces de chaussée, des débris de pavage. Ces vestiges des admirables travaux des Espagnols, faibles restes d'une splendeur disparue, m'expliquent l'abondance de pierres anguleuses et pointues qui parfois rendent le chemin désagréable, difficile. On nomme *pedregales* ces passages dangereux pour les montures.

Le sentier traverse tantôt la forêt, tantôt des herbages rôtis par la chaleur, puis gagne le sommet d'une haute colline d'où la vue s'étend sur une vaste savane desséchée. Le soleil dardant sur cette plaine sans ombrage réchauffe les couches d'air les plus rapprochées du sol; l'équilibre se rompt, il s'établit des courants ascendants, d'autres en sens inverse : au travers de ces milieux de densité différente, les objets paraissent agités de mouvements incompréhensibles, à peine peut-on reconnaître au loin la ville de la Chorrera et l'admirable bosquet de cocotiers qui l'abrite.

La Chorrera est une fort jolie petite ville aux maisons spacieuses, assez bien construites quoique n'ayant au plus qu'un étage; depuis longtemps elle a supplanté Chepo comme séjour d'été des Panaméniens. Elle s'élève au sommet d'une colline et presque constamment la brise de terre ou de mer y entretient une fraîcheur agréable; malheureusement l'eau y est rare : pour prendre son bain il faut aller à quinze cents mètres environ chercher un affluent du Caïmito, ou bien se saucer dans des puits ou plutôt des trous creusés au fond d'un vallon qui longe la ville.

A la Chorrera, nous trouvons une case pour nous et pour les hommes; par bonheur, c'est une *posada*, et nous voilà débarrassés du souci de cuisiner soir et matin; nous pourrons consacrer plus de temps aux opérations et avancer nos travaux sans payer plus cher, car les provisions qu'en route nous achetons çà et là, on nous en demande un prix exorbitant. Pour le début, le señor Escala nous sert un excellent *sancoche* de la savoureuse viande du pays.

Ledit señor Escala, notre posador, est un mulâtre grand et gros, un habile homme à la fois boucher, négociant, armateur, banquier, et surtout distillateur d'anisado. De ses deux belles haciendas, l'une entretient mille têtes de bétail : c'est celle du Hato de la Mitra, ancienne résidence d'été du prieur d'un des couvents de Panama; la maison, fort bien entretenue, est peut-être la plus belle de la région; elle est située sur un pli de terrain qui domine la savane et a vue sur la mer. Sa petite femme est active, intelligente, et le seconde parfaitement. Ils rêvent pour leur fils une éducation solide à l'étranger et une carrière libé-

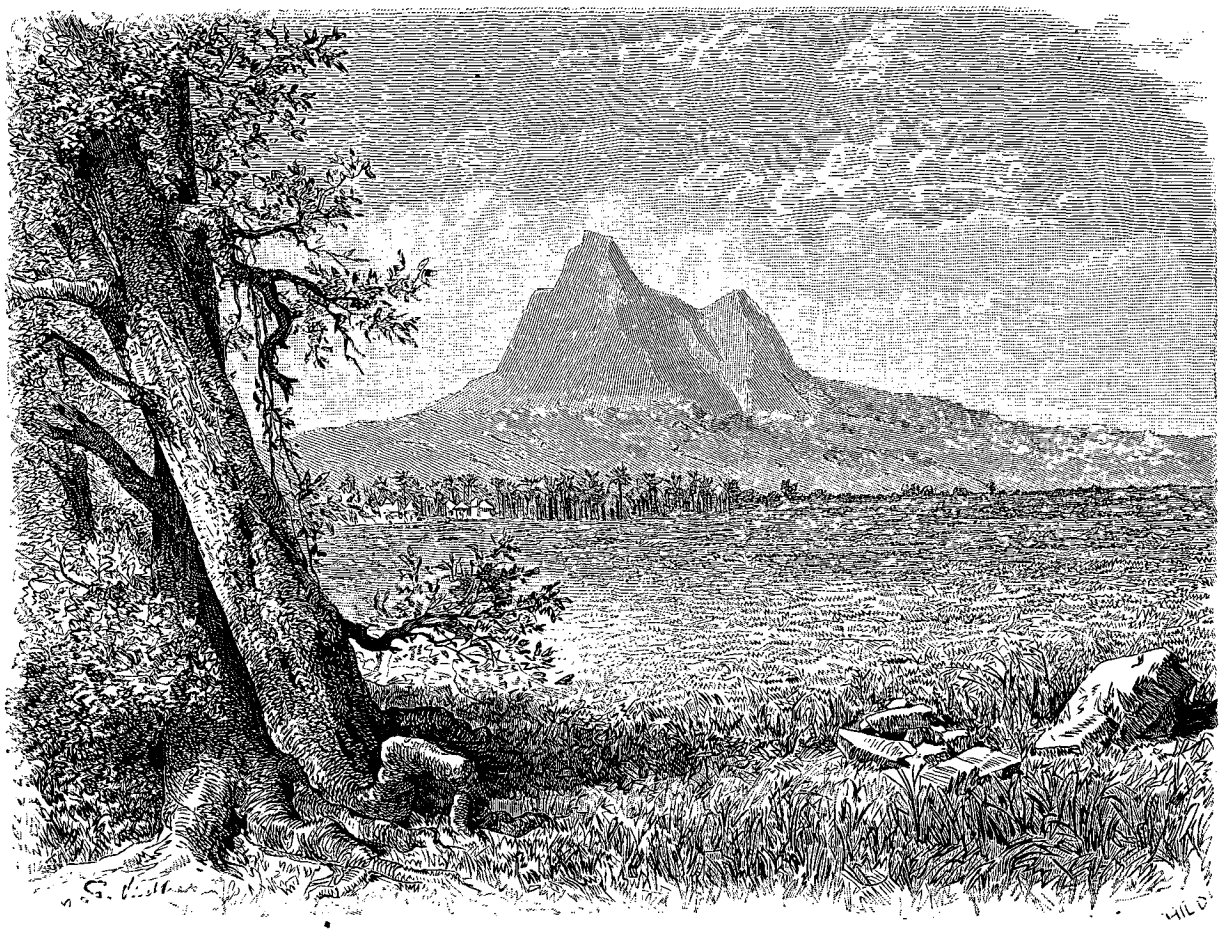
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rale. Le pays serait autrement policé si sa population de couleur comptait beaucoup d'hommes ressemblant au señor Escala.

Notre hôte est une des grandes autorités de la Chorrera, l'alcade, je crois; fort jaloux de conserver à sa cité l'appellation de ville, il ne veut point qu'on y ait le laisser-aller d'un pueblo; il est fort strict sur la tenue; nos gens étant une fois rentrés au bourg en costume de trocha, avec un simple petit jupon autour des reins, Escala menaça José de le fourrer, lui et toute sa troupe, en prison si pareil fait se renouvelait.

Le soir arrivent M. Sosa et ses gens. A midi déjà, il avait terminé le relevé de la route du Bernardino au Caïmito et commençait l'étude de ce dernier; mais le rio n'étant qu'une succession de *pozos* profonds et peuplés de caïmans, il avait été obligé d'en quitter le lit pour faire une *trocha* sur les berges. Les bambous, les lianes, les arbustes y forment des halliers tels qu'en quatre heures il n'avait avancé que de cinq cents mètres; à ce compte-là il nous faudrait quinze jours pour le seul Caïmito.

Après informations, je constate que le rio Congo, l'affluent dont nous avons à étudier la vallée, se jette dans le Caïmito tout près de la Chorrera, et qu'un



La Chorrera.

bon sentier y conduit. Ainsi dispensés de continuer la planimétrie et le nivellement du Caïmito, nous n'aurons qu'à en reconnaître sommairement le cours, puis, par la savane, nous rejoindrons l'embouchure du rio Congo.

De bonne heure, j'expédie José, Hipolyto et Merced pour trocher le long du chemin à suivre. Nous partons ensuite pour le Paso Real; ainsi se nomme le gué du Caïmito. Le travail est excessivement dur dans ces savanes brûlantes où la soif nous dévore.

L'expédition compte maintenant des amis et connaissances dans tous les coins de l'isthme; le soir nous allons voir Mme Recuero, la femme du grand

ou plutôt du seul négociant du Darien. Avec tous ses enfants, elle a passé plusieurs années de sa vie à Pinogana, dans les premiers temps de l'exploitation du caoutchouc; à cette époque, la région était occupée presque exclusivement par des métis d'Indiens, fort hostiles aux immigrants, appelés par la découverte de l'arbre à caoutchouc. Bien souvent elle entendit des menaces de mort, et maintes fois elle ne put sortir de son tambo, de peur d'être massacrée par des forcenés ivres : aussi a-t-elle conservé de fort mauvais souvenirs du pays et des gens. Lors de son retour dans une canoa semblable à notre bruja, elle resta onze jours en route; en sortant du fleuve près de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Punta-Mala l'embarcation perdit son gouvernail et commença à dériver vers les brisants pendant que patron, équipages et passagers se disputaient à grands cris sans courir au plus pressé; enfin quelqu'un mouilla : il n'était que temps; la nuit entière un cachalot secoua leur canot, qui cent fois faillit chavirer. Jugez si Mme Recuero a souvent songé à recommencer un pareil voyage. Elle a également vécu dans la province de Chiriqui, et put nous donner de singuliers détails sur les Indiens qui l'habitent. Ces bonnes gens admettent la propriété, mais la propriété absolument individuelle. Le mari achète de sa femme les vivres journaliers; la femme, les produits de la pêche ou de la chasse du mari. Si le couple fait un voyage, le ou la propriétaire du cheval conduit la bête et s'installe sur la selle; l'autre s'assied en croupe, mais à rebours. Les naissances sont un sujet de deuil, les morts sont un prétexte à « chicha », une occasion de danses, de festin, d'ivresse, de batteries.

La matinée du jour suivant est délicieuse : un peu en arrière du village, nous prenons les savanes à droite et nous allons, par de très grandes portées, rejoindre le sentier de la Chorrera au rio Congo, tributaire du Caïmito. On passe près d'un *potrero* où quelques vaches efflanquées et malades pâturent une herbe brûlée, à côté de squelettes nettoyés par les *gallinazos*.

Autant ces vautours sont rares sous la forêt vierge, autant ils abondent dans les savanes. Chaque après-midi on les voit tournoyant par milliers, leurs grandes ailes étendues, se déplacer peu à peu vers Panama, en fouillant au loin du regard le pays. Aucun animal mort, si petit qu'il soit, n'échappe à leur vue perçante. Ces infatigables équarrisseurs font disparaître un bœuf en quelques heures; et si, pour son malheur, quelque veau s'est écarté de sa mère, il est perdu, à moins que le *haciendero*, surveillant le vol des gallinazos, ne se hâte d'accourir et de leur disputer cette jeune proie. Lors de notre séjour à la Chorrera, un jeune homme, par suite de chagrins d'amour, avait quitté la maison paternelle et s'était enfui dans les bois; on redoutait qu'il n'eût pris une résolution désespérée : de tous côtés les gens étaient à sa recherche; une bande de vautours planant au-dessus fit retrouver le cadavre du malheureux.

Dans je ne sais plus quel livre d'histoire naturelle, j'ai lu que nos vautours fauves, après chacun de leurs immondes repas, éprouvent le besoin de laver leurs souillures dans les eaux courantes, dans les sources de la montagne. Leur congénère d'Amérique n'a point encore atteint ce degré de délicatesse : la sanie coule en gouttes roussâtres sur son cou pelé, colle l'une à l'autre les plumes de son ventre. Ce sont des oiseaux horriblement malpropres, infectant de leurs ordures les toits qu'ils affectionnent; mais à cause de leur utilité on les tolère, voire même on les protège; une amende d'une piastre punit ceux qui molestent le gallinazo.

Une autre espèce de vautours, beaucoup plus grande, habite aussi la région; on les nomme « los reyes de los gallinazos », c'est-à-dire les rois des vautours, et, en effet, les gallinazos ordinaires les respectent visiblement. Quand un roi des vautours s'approche d'une charogne où ses sujets s'acharnent, tous s'en éloignent en hâte, et, formant un cercle à peu de distance, attendent patiemment que le monarque, repu, leur abandonne les reliefs du festin.

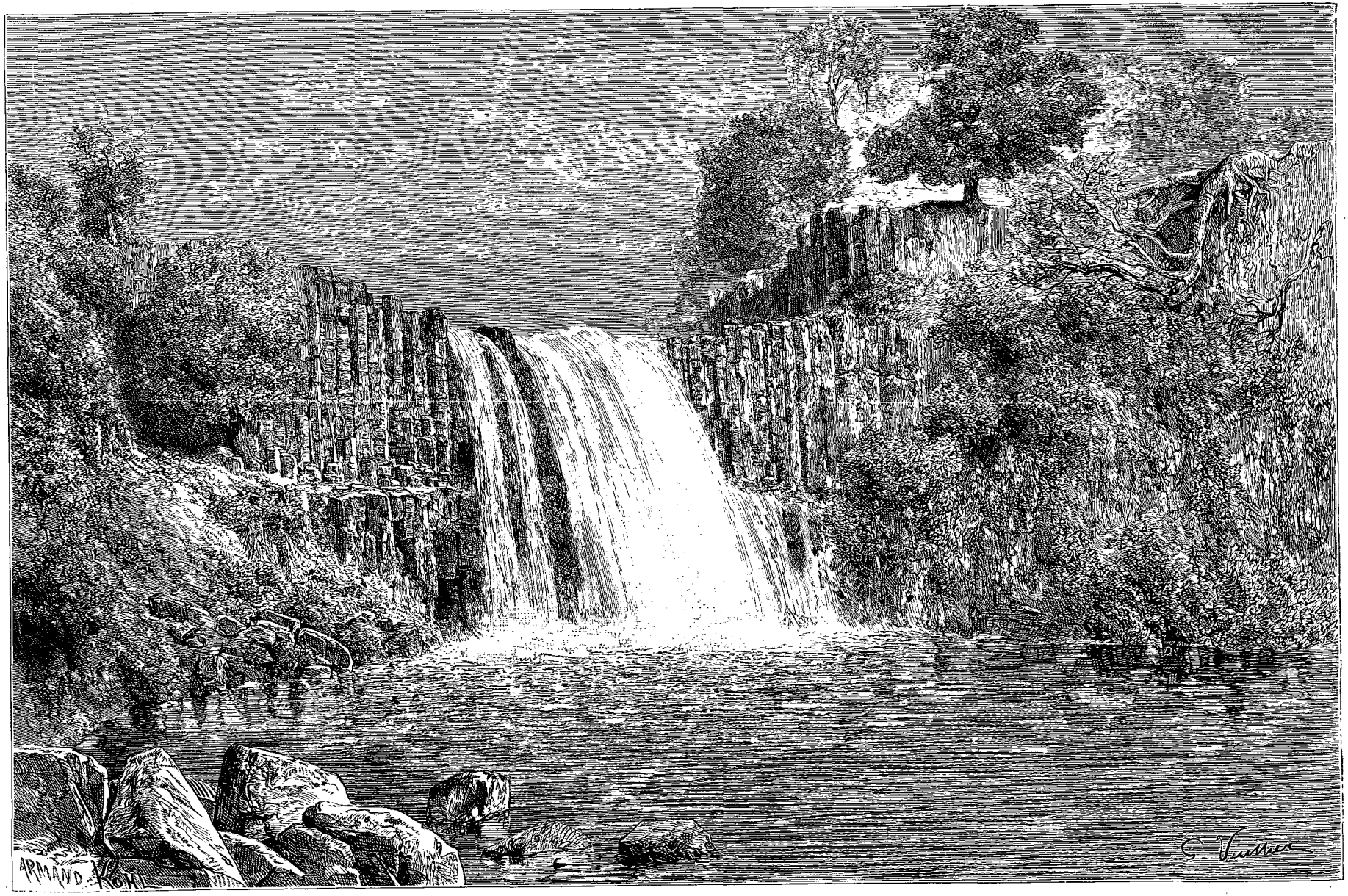
Ici, le rio Caïmito est serré par des berges escarpées de quatre à cinq mètres; les *pozos* aux eaux profondes se succèdent presque sans interruption. Dans celui que nous avons devant nous débouche le Congo, plus encaissé et beaucoup moins large, et tout en courbes insensées; il est noir et sale; ses talus sont encombrés, couverts d'arbres et d'arbustes qui se croisent et s'enchevêtrent au-dessus de l'eau; péniblement, nous nous traînons sur ce lacis qui parfois nous empêche de voir le torrent. Plus bas, un passage rustique de trois portées de troncs de palmiers flexibles, reliés par des cordages de lianes, forme un pont suspendu du plus gracieux effet, et à quelques centaines de mètres en aval, le Caïmito, devenu rapide et violent, se déchire sur un lit hérissé de basaltes, puis, réunissant ses eaux, se précipite d'une hauteur de quinze mètres dans un cirque aux eaux sombres entre des murailles de rochers noirs.

La vallée ne s'élève que lentement : la trouée sera dure et demandera plusieurs jours, et il nous tarde de commencer les études de la ligne Panama-Colon. Aussi travaillons-nous le dimanche, malgré les scrupules, vrais ou feints, de nos hommes, jusqu'à deux heures après midi, et tout le lundi, bien que ce lundi-là soit la fête de l'Incarnation avec combats de coqs.

Mais, le 27, nous ne sommes encore qu'à quarante-neuf mètres au-dessus de la mer; la saison avance; nous sommes forcés de rentrer à Panama. Nos hommes, avec les bagages, prendront la *lancha* qui fait le service entre la Chorrera et la capitale. M. Sosa et moi, guidés par un chasseur, nous suivrons à pied la côte que nous sommes chargés de reconnaître.

De la Chorrera au Puerto, le pays est très ondulé; les mouvements de terrain s'arrêtent à deux kilomètres environ de la mer, laissant ainsi une plaine assez large sur la rive droite du Caïmito. Sur l'autre rive, les terres basses sont moins étendues : on rencontre presque immédiatement des collines élevées dont le principal éperon va former la pointe de Vaca de Monte. Plus loin, on est sur le versant du massif du Cerro de Cabras; le chemin, renonçant à franchir les pentes sillonnées de ravines, longe le Pacifique sur une plage de sable fin de six kilomètres de longueur. Puis, rentrant dans les terres, on évite la côte élevée de Punta Guinea, mais on patauge à travers le marais ou Alvina de Farfan inondé par les marées de vives eaux. Une embarcation nous fait traverser l'estuaire du rio Grande, et nous regagnons la rive pour ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute du Caïmito.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

river à Panama à six heures du soir. C'est une marche de trente kilomètres.

XLII

Travaux dans l'isthme de Panama. — L'Obispo et sa cascade. — Matachin, Mameï, San Pablo, Gatun et le marché aux bananes. — Départ pour la France.

Pour clore nos travaux, il ne nous manquait plus qu'une seule étude : celle des vallées du Chagres et du rio Grande. Ce n'était pas là une exploration au vrai sens du mot.

La ligne du chemin de fer empruntant les dépressions occupées par ces fleuves, nous n'aurons plus de longues marches à faire, ni à nous embarrasser de transports et d'approvisionnements : un petit nombre d'engagés nous suffira, ceux de M. de Lacharme et deux ou trois indigènes qui nous ont déjà suivis au Darien et sur les bords du Caïmito.

Quelques journées sont prises par l'étude du tracé approximatif du canal. Dans les endroits où celui-ci suivra parallèlement la ligne du chemin de fer, dans ceux où il franchira les terres basses, les cotes des terrains nous sont données par le travail du savant ingénieur Totten. Nous n'avons à relever de profils que sur les points où notre projet s'écarte beaucoup de la voie.

Le lundi 1er avril, les travaux préparatoires sont terminés et nous bouclons nos sacs de voyage. La ville présente une animation inusitée; de nombreux passagers pour le Pérou, pour la France encombrent les hôtels avant de prendre, les uns le paquebot, les autres la voie ferrée; au matin, nous faisons route avec ces derniers jusqu'à la station d'Emperador, située à peu près vers le tiers du parcours.

Là, nous recevons le plus cordial accueil dans la famille de M. Carranza, notre guide interprète au Darien; aussitôt que les hommes ont mangé leur *sancoche*, l'on charge les bagages. Après avoir longé la ligne du chemin de fer, nous arrivons à la hutte la plus malpropre qui se puisse imaginer : le propriétaire est au moins ivre mort; sa femme, ses enfants, les parents en visite sont également déguenillés et couverts de plaies hideuses : je refuse énergiquement l'hospitalité dans l'intérieur de la case, et l'on s'installe sur un petit terre-plein ayant servi de parc aux animaux domestiques. Ce modeste bivouac organisé, nous retournons sur nos pas et commençons les *trochas* nécessaires pour relever des profils en travers.

Le soir, quand je rentre, notre hôte et ses amis sont un peu dégrisés, mais ces derniers n'osent s'en aller : la route de leur case passe sous un arbre auquel de nombreux Chinois se sont pendus lors des travaux du chemin de fer. Tous les soirs leurs ombres se lèvent : malheur à qui vient les troubler!

Derrière l'habitation près de laquelle nous avions passé la nuit, se creuse le lit de l'Obispo, tari par la saison chaude et dont, par-ci par-là, quelques *pozos* limoneux rappellent seuls l'existence; à la fin des pluies, c'est un torrent sauvage, courant de rapide en rapide, sautant de roche en roche, pour bondir enfin d'un seuil de treize mètres de hauteur. Le soir même, mon travail m'amène au pied de cette chute sans eau maintenant, et partant, sans vie et sans intérêt; au bas d'une paroi verticale, noire, unie et lisse, s'entassent des blocs énormes aux angles à peine ébarbés; je mesure sur quelques-uns des arêtes de dix mètres. On chemine par-dessus ce chaos avec une certaine méfiance; ces roches qui défient la dent des météores semblent être arrachées d'hier; qui pourrait dire pourtant depuis combien de siècles elles ont roulé de là-haut? Un petit îlot de verdure étalé sur le gradin partage la cascade en deux et lui donne une ampleur considérable pour un si faible courant. En temps ordinaire l'Obispo se verse par quatre ou cinq petits couloirs; mais après de violents orages, il couvre quelquefois de ses flots jaunâtres les deux bras de la cascade.

Inutile de détailler par le menu nos opérations sur le terrain, de décrire les artifices par lesquels il nous faut obvier à la perte du tachéomètre de M. Sosa, détruit dans le grand incendie de Panama. Le seul qui nous reste, je le préserve avec sollicitude, faisant parfois de longs détours pour franchir les rios aux endroits asséchés par le soleil. Quelquefois la *pica* fut assez pénible : nous avions à nous ouvrir une route au travers d'une végétation toute fourrée de plantes épineuses aux tiges tellement coriaces que, pour les trancher, les plus robustes de nos Colombiens devaient frapper à coups redoublés. La planimétrie et le nivellement n'allaient vite que dans les endroits où la vallée, en s'élargissant, forme de petites plaines qui permettent d'établir des *arrozales* (rizières). Pendant la saison sèche, on choisit un emplacement favorable, on abat la forêt et on y met le feu avant l'approche du temps humide, lorsque les feuilles et les menus rameaux sont grillés à point par le soleil; l'incendie dure plusieurs jours, mais ne réussit point à détruire les souches et les maîtresses branches, qui continuent à se consumer lentement jusqu'après les premières pluies.

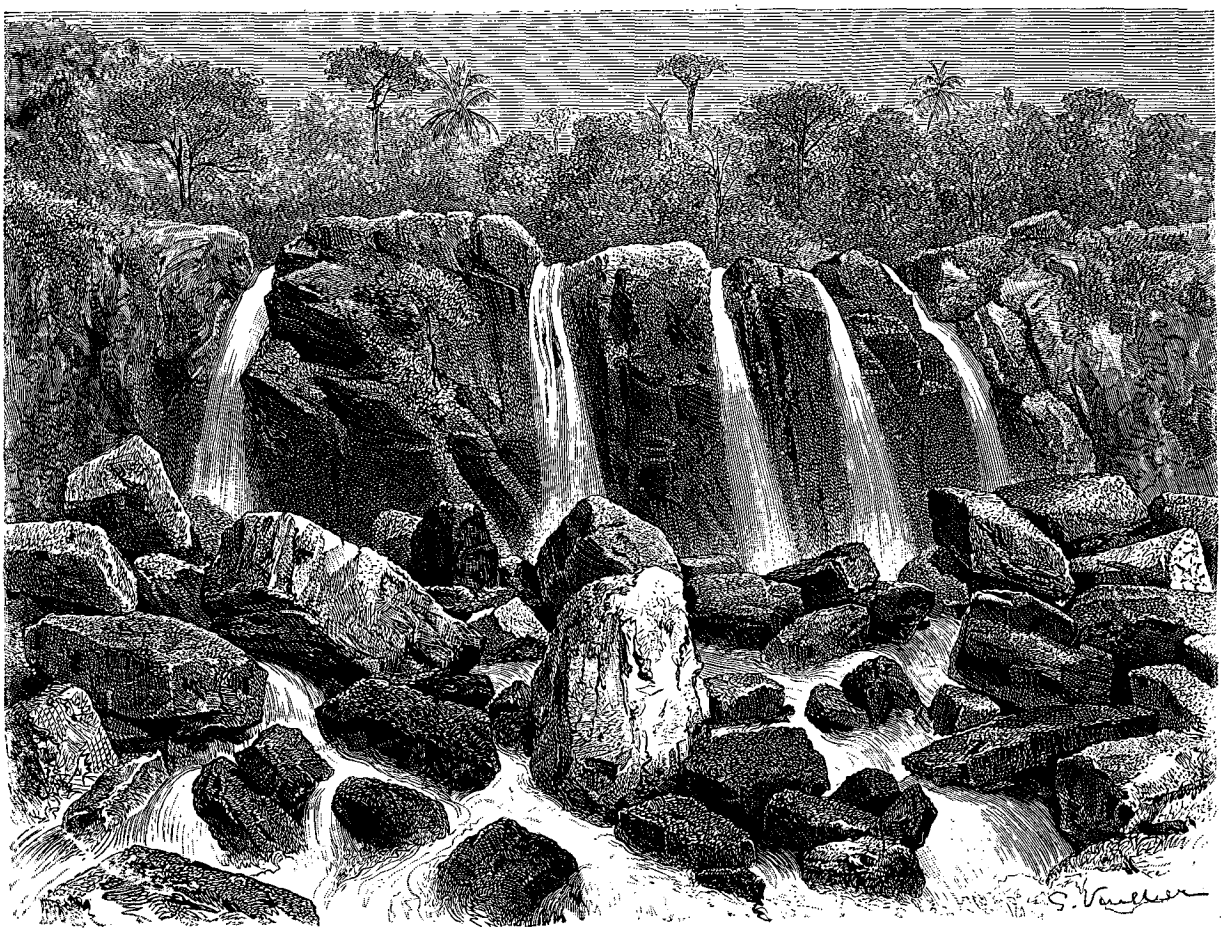
Le 3 et le 4, nous couchons à Matachin, où se trouve l'Y du chemin de fer servant aux manœuvres de la locomotive de renfort qui aide à monter les trains au col de la Culebra : il n'y a pas sur la ligne une seule plaque tournante. Le village compte un certain nombre de cases, mais ne subsiste guère que de la vente de fruits et de rafraîchissements aux voyageurs qui traversent l'isthme. L'indolence des habitants est grande, et le *posador* (hôtelier, aubergiste) ne nous reçoit que par grâce, tant il est contrarié d'avoir à traiter des gens qu'il suppose plus exigeants que les nègres du pays.

Le 4, nous retournons au lieu où était autrefois la station d'Obispo-le-Haut, et où se trouvent encore des réservoirs d'eau pour les machines du chemin de fer. En cet endroit le rio fait une courbe brusque vers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ouest; la ligne du canal ne pourra suivre la vallée; elle traversera un contrefort assez élevé qui se termine sur l'Obispo par plusieurs croupes, passera ledit contrefort au point le plus étroit et le moins haut, et les facilités seront encore augmentées par l'existence de deux dépressions larges et profondes aboutissant l'une au Sardanillo, l'autre à l'Obispo. Nous travaillons tout le jour à déterminer la meilleure direction à suivre, puis on regagne Matachin par un sentier fort agréable, peut-être l'ancienne route de Cruces à la Chorrera : il passe sous des bosquets d'orangers, de goyaviers et de manguiers, montrant qu'autrefois devaient se trouver ici de belles *haciendas*, dont les ruines même ont péri.

Nous voici maintenant dans la vallée même du Chagres; nos études nous amènent à Mamei, la station de croisement des trains allant de Panama à Colon et *vice versa*. La seule famille qui l'habite aujourd'hui ne peut nous offrir qu'une case trop petite pour nous tous. Les hommes s'y installent. M. Sosa et moi nous tendons nos hamacs à la belle étoile. José, que j'ai promu aux hautes fonctions de *capataz* (commandeur de la troupe), est un trocheur si habile, ayant acquis une telle autorité sur les engagés, que nous pouvons



Grande chute du rio Obispo, d'après un croquis de M. Dauzats.

nous dispenser de diriger nous-mêmes le travail. Il nous suffit de donner le gisement à suivre et la longueur de trocha à faire. Pendant que nos hommes taillent et coupent nous pouvons donc utiliser ailleurs notre temps, faire des reconnaissances, étudier la formation géologique de la région, jauger le fleuve. Quelques heures nous suffisent pour relever les trochas faites la veille. Pour donner un exemple de la sûreté de coup d'œil et de la conscience de José, je citerai le fait suivant. Entre Mamei et San Pablo la trouée avait plus de deux kilomètres; en relevant la ligne je trouvai, à la fin, quelques minutes tout au plus de différence avec la direction initiale, et pourtant à chaque instant des arbres énormes, des ravines profondes, des berges d'inégale hauteur lui cachaient la vue des jalons plantés en arrière.

Nous déterminons, près de San Pablo, le point où le chemin de fer pourra être coupé par le canal sans qu'il soit nécessaire de modifier le tracé pour établir un pont tournant.

Nous avons ainsi achevé nos études dans le rayon de Mamei. M. Sosa rentre à Panama; indisposé depuis la veille, il se sent malade. Il emmène un de nos hommes, le vieux Merced, trop fatigué pour continuer le travail.

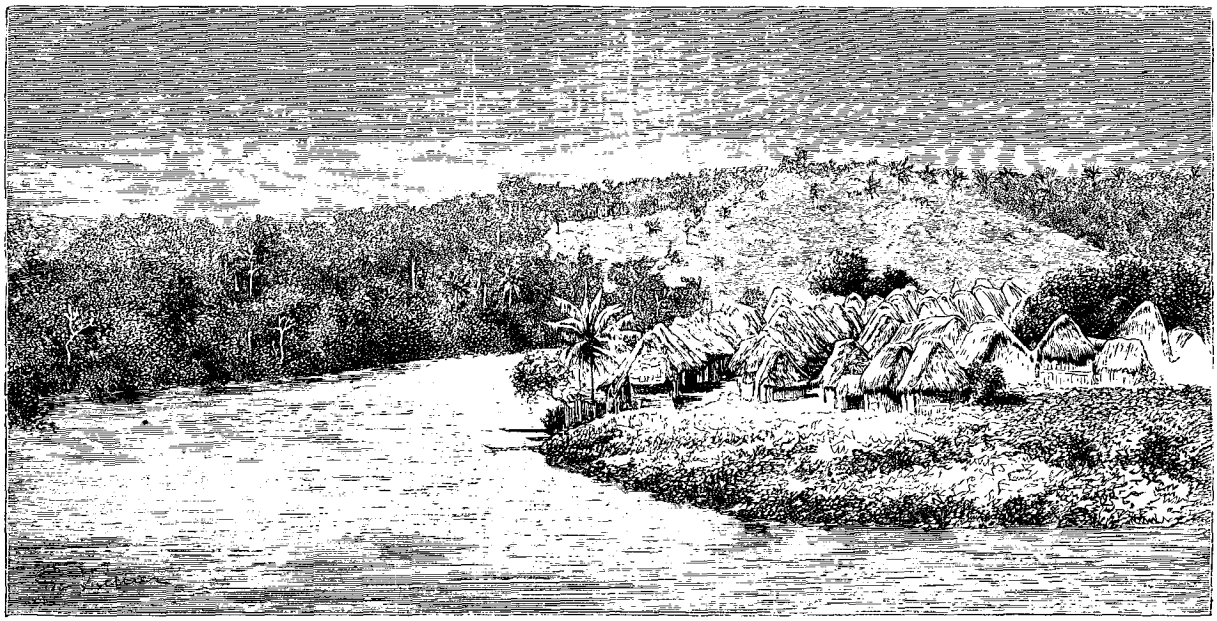
Après Mamei, c'est Buenavista qui devient notre centre d'exploration.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus tard je gagne Gatun en société de mes deux fidèles *macheteros*, José et Hipolyto. Bien que ce soit le plus gros village de la ligne, nous ne trouvons vivres et logis que grâce à un pauvre Cubain, nommé Cocido, chassé de son pays par la guerre civile.

Sur les hauteurs, à l'est de la voie ferrée, le pays est découvert et la topographie facile. Mais un épais brouillard interrompt nos travaux et me donne tout loisir de descendre à la station ; j'y contemple à mon aise le curieux spectacle du marché hebdomadaire des bananes.

Un spéculateur de New-York a passé avec la compagnie du chemin de fer et celle des paquebots de Colon un contrat qui lui réserve le monopole du transport de cette denrée. Absolument maître des transactions, il achète le plus souvent, à des prix ridiculement minimes, des régimes d'un mètre de longueur, contenant chacun plus de deux cents fruits. Les agents refusent les trois quarts de ce qu'on leur offre, et de pauvres diables qui ont fait des trente kilomètres en pirogue s'en retourneront à leur paillote sans un sou en poche, l'estomac creux, car le nègre se nourrit de bananes d'une tout autre espèce qui doivent être cueillies avant maturité et bouillies très longtemps. Aussi que de cris, d'imprécations, d'injures et de menaces !



Vue de Gatun.

Le chemin de fer est là ; j'en profite pour passer le dimanche à Panama, où M. Sosa est sur pied et prêt à reprendre le harnais. Nous terminons nos opérations dans la plaine de l'Obispo, puis nous gagnons la vallée du rio Grande, peu sinueuse, mais resserrée et aux flancs excessivement raides.

Une dernière fois nous repartons ensemble pour étudier, entre le Cerro d'Ancon et de la Loma de Boca de rio Grande, une dépression que M. Wyse m'a recommandé de reconnaître. Elle permettrait au canal de déboucher sur le Pacifique à l'ouest de l'îlot de Gavilan. Puis je règle les comptes, je classe et j'emballe le matériel, de telle sorte qu'à son passage à Panama, M. Wyse, n'étant point retenu, puisse profiter du premier vapeur allant à San Juan de Nicaragua. Moins heureux que moi, qui ai fini ma campagne, ces deux messieurs partent pour le Nicaragua et le Costa-Rica : là ils se rendront un compte exact de la valeur des études et des travaux faits dans cette partie de l'Amérique isthmique par les explorateurs qui y ont cherché le passage entre les deux mers. Les travailleurs du rio Sinu sont expédiés par le paquebot anglais, et le 1er mai je m'embarque moi-même pour la France avec M. de Lacharme. C'était, hélas ! sa dernière traversée avant son départ pour les rives dont nul voyageur ne revient !

Armand Reclus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Iméréthiens (voy. p. 292). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

EXCURSIONS DANS LE CAUCASE.

DE LA MER NOIRE A LA MER CASPIENNE. — L'IMÉRÉTHIE, PROVINCE DU CAUCASE[1].

PAR MADAME CARLA SERENA.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COMMENT JE VINS AU CAUCASE.

La passion des voyages mène loin; elle m'a conduite au Caucase, lorsque je n'avais dessein que de m'embarquer pour l'Angleterre en novembre 1875. De retour d'une pérégrination à travers la Scandinavie, une partie de la Russie, la Turquie, l'Égypte, la Terre Sainte, la Syrie, le Liban, la Grèce, j'étais revenue à Constantinople. Là mes amis, connaissant tout l'attrait qu'avait pour moi l'Orient, me conseillèrent de faire un détour par l'Anatolie, le Caucase et la Russie, au lieu de descendre simplement par la route de Vienne qui n'avait rien à m'offrir de nouveau. L'idée de voir pour la première fois un coin du monde asiatique, quoique ce ne fût pas assurément le chemin le plus court pour me rendre à Londres, était séduisante; cependant j'hésitai. Irais-je à droite ou à gauche? Deux circonstances en décidèrent. D'une part, le général Ignatief, alors ambassadeur, offrit de me recommander à l'agent de la Compagnie de navigation, dont les bateaux font le service de l'Anatolie, et de me munir d'une lettre pour Tiflis. D'autre part, je reçus la visite du capitaine Guirconich, commandant de la *Vesta*, en partance pour l'Anatolie. J'avais déjà fait avec lui d'autres voyages. Il m'engagea à partir sur son bateau, le surlendemain. Je fis encore l'objection que j'avais fixé l'époque de mon retour à Londres pour le nouvel an. La réponse fut qu'ayant cinq semaines devant moi, je pouvais être assurée d'arriver en Angleterre à cette époque. Ainsi satisfaite, je me contentai d'un modeste bagage, et j'expédiai directement chez moi le reste grossi de plusieurs colis contenant diverses curiosités rapportées des pays que j'avais visités.

C'était un vendredi.

Le dimanche suivant, un canot où flottait le drapeau moscovite me déposa à bord de la *Vesta*.

« *Gharacho*[1]! me dit le commandant, en me tendant amicalement la main. Vous voici de retour en Russie. »

A Constantinople, on m'avait blâmée d'entreprendre ce voyage dans une saison de l'année considérée une des plus mauvaises sur la mer Noire.

1. Plusieurs contrées décrites dans la première partie de cette relation de voyage étant déjà connues des lecteurs du *Tour du Monde* (tomes I, IV, XVII, XIX, etc.), Mme Carla Serena croit ne devoir commencer son récit, après quelques lignes d'introduction, qu'à Koutaïs, l'ancienne capitale du royaume d'Iméréthie, chef-lieu de ce département.

1. A la bonne heure, très bien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme preuve on m'avait prédit que je n'aurais point de compagnons. En effet, à l'exception d'un agent de la Compagnie et de sa famille demeurant à Inéhalie et s'en retournant, je fus le seul passager.

Au commencement, la mer fut assez calme. Très faible marin, je m'étais couchée après avoir passé Kerassunde. De temps en temps d'abord le commandant eut l'attention de venir s'informer des dispositions où j'étais; puis il se montra plus rarement; enfin je ne le vis plus du tout. Son absence et le mouvement du bateau me parurent un mauvais présage; je commençai même à me sentir fort malade, lorsqu'un matelot m'apporta un billet du commandant.

« Ne m'en voulez pas, je vous prie, nous sommes sur la mer Noire, et elle a l'air de se préparer à nous jouer quelque mauvais tour. Je ne puis quitter mon poste. Ne bougez pas. »

J'avais à peine lu ces mots qu'une forte bourrasque s'éleva, et elle dura assez longtemps pour me faire perdre conscience de moi-même. La nuit fut affreuse : de crise en crise j'en étais arrivée le matin au point culminant du mal. Heureusement, à l'aube, je reçus enfin la visite du commandant, qui s'écria en souriant : « Hurrah! Nous sommes au port. Ma petite *Vesta* a marché en bonne personne. Il y a eu un moment de danger, mais il a été bientôt passé. Pendant ce temps qu'avez-vous fait? avez-vous crié? »

— Crié! repris-je, je ne l'aurais pu, j'ai perdu toutes mes forces.

— Alors vous avez été héroïque.

— Dites tout simplement poltronne, mon cher commandant, car j'ai fermé les yeux avec la pensée de me laisser mourir!

— C'est chose un peu différente, reprit-il, de naviguer en été sur la Méditerranée ou en hiver sur la mer Noire. En été je suis galant envers les dames, mais en hiver le loup de mer fait son métier.



Mendiant au marché de Koutaïs.
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

— Alors, dis-je, ma conviction est qu'on fait bien de voyager avec vous sur toute mer et en toute saison. »

La *Vesta*, immobile, resta mouillée dans le port de Trébizonde jusqu'au soir, et j'eus le loisir de visiter la ville, escortée par le gouverneur.

La position de Trébizonde est ravissante. Ses collines, ses coteaux, ses ravins, ses vallées rappellent la Suisse et le Tyrol. S'élevant en amphithéâtre, elle forme un bosquet de verdure au bord de la mer.

Il fallut repartir. La *Vesta* arriva par un temps calme à Batoum. Mais à peine étions-nous descendus à terre que les éléments se déchaînèrent de nouveau. Jamais je n'avais vu ouragan pareil. La violence du vent me jeta sur le sol à quelques pas de la jetée.

Ce coup de chapeau du Caucase fut la première civilité que je reçus à la porte de son domaine. Je m'en souviendrai toujours!

Le commandant, d'humeur joviale, éclata de rire en m'aidant à me relever, et il me porta comme une enfant au bureau de l'agent russe qui remplissait aussi les fonctions de consul. En déposant son fardeau, le capitaine dit en riant :

« Monsieur Giudici, j'ai l'honneur de vous présenter une voyageuse intrépide, mais peu ferme sur ses pieds. Je la recommande à votre hospitalité. »

Je dus en profiter, forcée de rester pendant douze jours à Batoum, à cause des tempêtes et de l'impossibilité où l'on était de franchir la barre du Rion, banc de sable à l'entrée de la Mingrélie.

Enfin je pus aborder en Colchide, avec moins de difficulté, il est vrai, que Jason, lorsqu'il vint y chercher la précieuse toison.

Paki est aujourd'hui le port de la Mingrélie. De là une voie ferrée conduit à Tiflis. Encore une fois le mauvais temps m'empêcha d'avancer, des avalanches rendant les communications impossibles pendant douze jours. Tout est du reste grandiose dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nature du Caucase, même ses tempêtes et ses amas de neige.

Je n'arrivai à Tiflis qu'un mois après mon départ de Constantinople. Dans cette ville la neige me bloqua de nouveau, les chemins étaient impraticables. Tiflis d'ailleurs m'offrit beaucoup d'intérêt[1], j'y fus bien accueillie. Présentée au lieutenant du Caucase le grand-duc Michel, frère de l'empereur, S. A. I. m'engagea à visiter tout ce que je pourrais des provinces caucasiennes et voulut bien me recommander aux diverses autorités.

Ce fut sous cet auguste auspice que je commençai mes explorations : l'une d'elles fut ma visite en Iméréthie.

I

On ne peut guère aller par le chemin de fer, de Poti à Tiflis, sans visiter au passage Koutaïs; c'est là une charmante excursion dont tout voyageur aurait regret de s'être privé. Ma bonne étoile voulut que j'arrivasse justement un dimanche soir, et par un magnifique clair de lune, dans l'ex-capitale de l'Iméréthie. Ce jour-là, cette petite ville, si jolie à voir dans son paysage aimable et un peu voilé, est toute à la joie et au mouvement. Le marché est animé : vendeurs, acheteurs, mendiants grouillent dans un espace relativement restreint, où, sur un sol boueux, quelquefois heureusement séché par les rayons du soleil caucasien, s'étalent toutes les productions du pays, et spécialement de menus articles de jais, d'une élégante originalité, quoique de peu de valeur.



L'évêque d'Iméréthie. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Les trafiquants arméniens et autres happent les fidèles à la sortie de l'office, et leur feraient payer chèrement l'objet de leur moindre fantaisie, n'était la coutume convenue d'offrir et d'obtenir pour chaque chose la moitié du prix demandé d'abord.

Entre les échoppes des débitants se trouvent les *doukhans*, établissements bigarrés où la boucherie, la charcuterie, l'épicerie se mêlent aux cafés-restaurants.

Quelques mètres carrés suffisent à l'exploitation simultanée de ces diverses industries. C'est là que le peuple de Koutaïs se réunit pour discourir, dans un ordre parfait, au milieu de cet apparent désordre. Le magasin, le fourneau, la salle à manger, l'écurie occupent l'emplacement qui leur est assigné, sans que les fonctions inhérentes à chaque local empiètent sur le compartiment voisin. Le cheval du client, le pourceau du patron mangent côte à côte avec leurs maîtres. En attendant l'heure fatale où elle sera débitée par tranches aux chalands, la gent porcine arpente philosophiquement les rues de Koutaïs, sans se douter, pas plus du reste que les habitants appelés à se repaître de sa chair, qu'elle est tout simplement la descendance de ces fameux compagnons d'Ulysse, que Circé changea en bêtes immondes afin d'échapper à leur poursuite.

En dépit du ruisseau qui baigne le pied de ses collines et de l'aspect attrayant de l'ensemble, Koutaïs est ce qu'on peut appeler une cité malpropre, malpropre en soi et aussi sur les gens qui l'habitent. Ce sont des types splendides à la vérité, que ces représentants de nationalités diverses que le dimanche réunit dans la ville; mais combien ces indigènes feraient encore plus d'effet si leur extérieur était moins misérable! Et cependant, malgré ce cachet de dénuement, les jeux de toute sorte auxquels le peuple se livre, soit en plein air, soit dans les doukhans, suivant la saison, donnent à la scène une vivacité qui captive agréablement l'étranger.

Parmi les cultes qui se professent ici, la religion grecque orthodoxe est celle qui rallie le plus d'adhérents; catholiques, musulmans et juifs forment les autres communautés. Disons à ce propos que j'ai eu l'occasion d'entendre une homélie de l'évêque d'Iméréthie, prélat géorgien précisément célèbre pour ses sermons, marqués au coin du bon goût et de la simplicité[1], et qui consacre tous ses efforts à faire pénétrer l'instruction dans les masses.

1. Voy. sur Tiflis la table décennale.

1. Ces sermons ont été traduits en anglais par le révérend Mahun, évêque de Broad-Windsor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'ombre, et pour ainsi dire sous la protection de la basilique ruinée de Bagrat IV, un des souverains nationaux du pays, on a élevé un vaste séminaire qui, de plus en plus, regorge d'élèves. Tout alentour, sur les pentes voisines, essaiment des maisonnettes plus ou moins confortables, selon les moyens de leurs propriétaires, et où logent, soit isolément, soit en commun, en vertu d'une cotisation personnelle de vingt à vingt-cinq *kopecks* par jour (quatre-vingts centimes), les jeunes étudiants. Je surpris, le dimanche, ces oiseaux envolés de leurs nids : les uns caquetaient par les sentiers, tout en apprenant la leçon du lendemain; d'autres encore, assis dans une crevasse ombreuse, poursuivaient la solution d'un problème en sondant du regard l'infini; quelques-uns enfin, appuyés sur les pierres tombales de l'ancien cimetière, semblaient interroger le passé et y chercher des enseignements pour l'avenir vers lequel leurs âmes prenaient la volée. Rejetons de princes, fils de paysans, toutes les classes se coudoient ici, dans ce pêle-mêle fraternel de l'école, où l'on apprend que les hommes sont égaux et que les noms de maître et d'esclave sont à rayer dorénavant du vocabulaire de toutes les nations.

Les Arméniens, la plupart catholiques, ont à Koutaïs une vaste église, propre et simple à la fois. Les femmes indigènes s'y tiennent accroupies à terre sur des tapis, tandis que les étrangères occupent des sièges au devant du temple. C'est un tableau que je n'oublierai pas, que celui de ces groupes variés d'Iméréthiennes coiffées du voile blanc, avec un bandeau de pierreries étincelantes, qui rehausse encore leur beauté.

Les sons de l'orgue, les vapeurs de l'encens, tout ici exalte l'âme et l'enlève dans le monde fantastique des péris ou des anges.

L'un des prêtres de cette église est un des vingt-sept enfants du prince géorgien Michel Tomanof, dont la mémoire est consacrée dans le sanctuaire même ainsi que celle de son épouse par un monument funèbre, hommage bien dû à ce couple exemplaire qui a pratiqué si noblement les préceptes de la Bible. Ajoutons que la communauté catholique possède, elle aussi, une école qu'elle entretient de ses dons, et où élèves payants et gratuits reçoivent également les bienfaits de l'instruction. Il y a en outre à Koutaïs un établissement spécial pour les filles, celui de Saint-Mina, fréquenté par plus de deux cents écolières de toute religion. Les Iméréthiens, il est vrai, sont encore pour la plupart des croyants primitifs, chez lesquels la notion du bien et du mal n'est pas très distincte, chacun faisant de sa foi une espèce de superstition qu'il accommode aux passions qui l'animent, et implorant volontiers l'aide de Dieu pour le succès du larcin qu'il médite.

La population juive, restée sans mélange, n'offre pas, tant s'en faut, un type aussi beau que celui de la population indigène; son quartier rappelle d'ailleurs la malpropreté proverbiale du quartier israélite à Jérusalem.

Le jardin public, établi au bord du Rion, possède une école d'agriculture; mais que de choses il y faudrait faire pour qu'il fût le digne résumé de la flore si belle et si variée du pays!

Outre ce jardin, qu'égaye la musique militaire, on a récemment créé un club ou casino à Koutaïs : c'est là que j'ai vu, toujours le dimanche, s'exécuter les danses du pays. En dehors du quadrille, joué tout simplement au piano, et où prenaient part pêle-mêle des femmes indigènes vêtues de leur costume ou habillées à l'européenne, des Iméréthiens en tschoka[1], puis des militaires en uniforme et des employés civils en habit, ce qui me frappa surtout, ce fut le pas national qu'on nomme *lesginka*. Le Caucasien, armé des pieds à la tête, s'élance vers celle qu'il préfère, et, au son d'une musique qui devient de plus en plus ardente, l'entraîne dans un tournoiement amoureux, rapide et gracieux tout ensemble, où le cavalier fait tout ce qu'il peut pour captiver l'admiration de sa danseuse. L'absence de toute étiquette, jointe à un ton de bonne compagnie, est le principal attrait de ces soirées intimes, que suit un repas où le champagne et le vin généreux du pays se disputent l'honneur d'égayer les esprits.

Les Iméréthiennes qu'il me fut donné d'observer à mon aise, en ce jour de fête, sont en général plus intelligentes, mais moins belles que les hommes. L'amour comme la jalousie jouent un grand rôle dans leur vie. Le poète Lermontof, qui, dans son poème russe *le Démon*, a décrit les danses dont je parlais tout à l'heure, s'est fait le chantre des Caucasiennes et nous les montre asservies quelquefois à un amour profond et fatal :

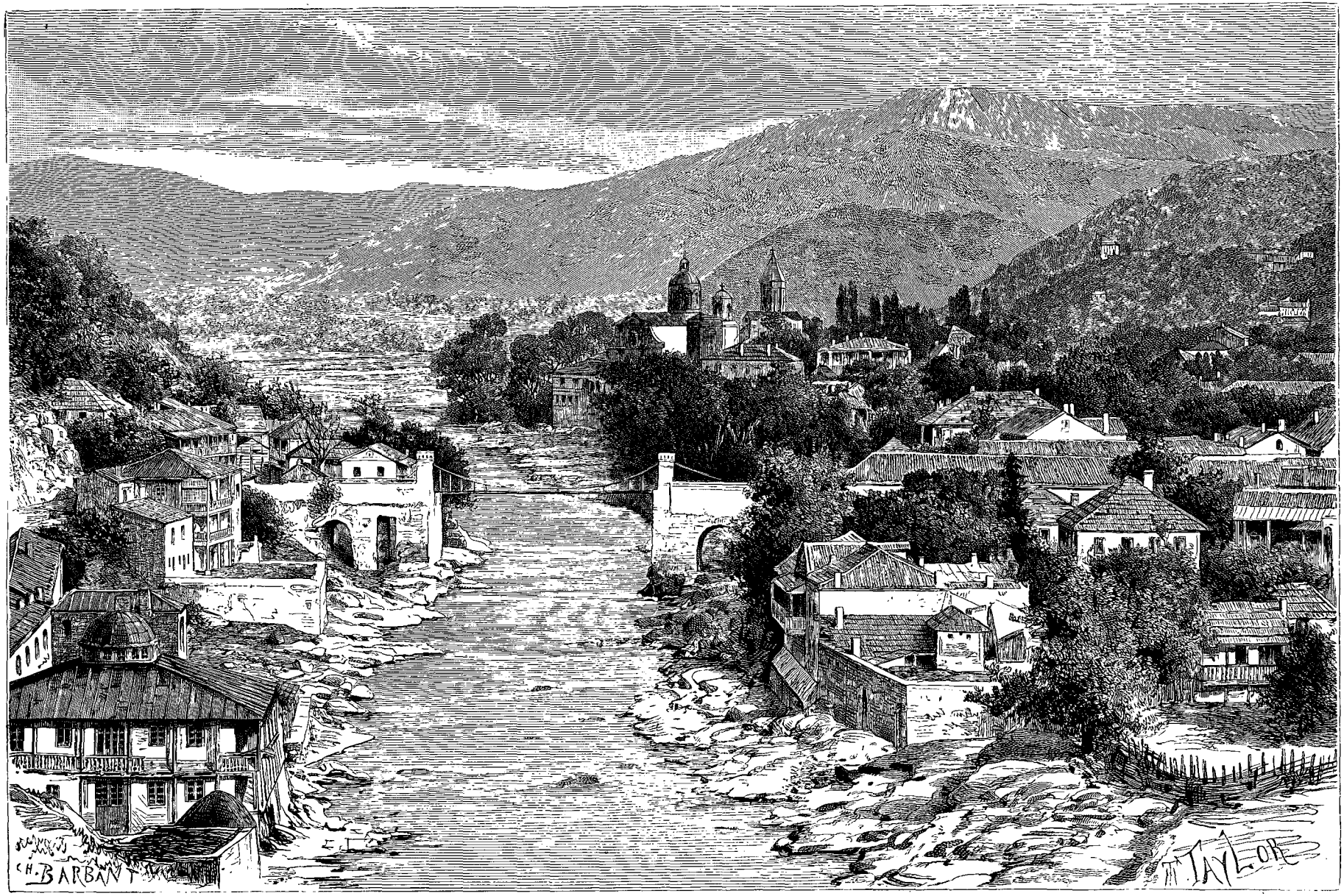
« Le triste génie de l'exil volait, dit-il, au-dessus des cimes du Caucase. Jetant un regard haineux sur la terre pécheresse, il aperçut Tamara qui effleurait le sol de son pas léger. Les souvenirs d'un temps moins sombre se présentèrent en foule à sa pensée, la reportant aux jours où il n'était pas l'ange déchu. Lors, pris d'amour pour Tamara, il dit au génie qui la protégeait : « Va-t'en, elle est à moi; tu es venu « trop tard pour la défendre. J'ai mis le sceau sur son « cœur, je suis le maître ici, j'aime. » Et le génie, jetant un douloureux regard sur la pauvre victime, déploya ses ailes et se perdit dans le céleste éther. »

Espérons toutefois que désormais, si le démon des ténèbres a encore, d'aventure, l'âme férue d'amour, il porte son vol en d'autres régions et laisse en paix les belles filles de Koutaïs.

Je l'ai dit, et je le répète, à l'aspect des types si divers du Caucase, on ne peut réprimer un sentiment de curiosité, d'admiration, d'effroi même, pour ce mont géant qui se dresse à la frontière de l'Europe et de l'Asie et qui passe pour avoir été le berceau du

1. Vêtement long orné de cartouchières inoffensives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Koutaïs. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

genre humain. La Bible et la mythologie nous montrent, l'une, les enfants de Japhet émigrant de ces hauteurs sourcilleuses pour donner naissance à notre race blanche européenne; l'autre, Prométhée enchaîné par Jupiter sur ces rocs pour avoir dérobé le feu du ciel, afin d'en animer l'homme qu'il avait pétri du limon de la terre. Puis vient la poésie grecque qui peuple cette contrée mère de gracieuses et brillantes images : c'est le Phase[1], aux paillettes d'or, arrosant des villes merveilleuses où tous les palais sont de marbre; c'est Jason et les Argonautes y venant conquérir la Toison d'or.... De nos jours les archéologues ont commencé des fouilles au Caucase : que surgira-t-il du sein de cette terre? Tout un monde ancien et oublié sera-t-il exhumé de ses entrailles rocheuses, et, d'un filon historique à l'autre, arrivera-t-on à retrouver les annales complètes d'un pays que tant de peuples ont traversé tour à tour? En attendant, le calme règne dans l'Iméréthie; une voie ferrée, construite depuis mon passage, relie Koutaïs à la ligne de Tiflis-Poti. La civilisation pacifie enfin cette contrée qui, dix siècles durant, n'a cessé d'être ravagée par les Arabes et les musulmans[2].

II

Recommandée de haut lieu, voyageant sous la protection même du grand-duc Michel, je trouvai partout les Iméréthiens, naturellement si hospitaliers, prêts à me rendre tous les services désirables. J'arrivais du reste chez eux au bon moment, dans la semaine qui précède le grand carême, alors que tout le pays est en fête. Tout d'abord, je l'ai dit, la ville de Koutaïs m'avait plu; c'était comme une de ces attractions vagues et difficiles à analyser, que le mot « charme » peut seul faire comprendre. Non pas que cette ex-capitale de l'Iméréthie soit ce qu'on appelle une ville de ressources; loin de là, elle porte en elle ce je ne sais quoi de caractéristique qui est la marque des cités déchues; malgré cela, ou par cela même, elle attache et séduit.

Sa position sur l'ancien Phase (Rion), dont elle occupe les deux rives, reliées entre elles par des ponts de fer, est des plus pittoresques. Étalée au pied de la montagne sur laquelle s'élevait l'ancienne ville avec ses édifices somptueux, la moderne Koutaïs n'a que des maisons de bois à galerie. Mais le mémorable rocher du Khomli la commande toujours. Ce rocher est, selon la tradition, celui même où Prométhée fut enchaîné et eut le foie rongé par un vautour. Le peuple de l'endroit connaît le vieux mythe, et il a toujours gardé rancune à l'oiseau de proie qui se fit le ministre de la vengeance de Jupiter. Aujourd'hui encore, une des gloires du chasseur iméréthien est de pouvoir tuer quelqu'un de ces rapaces au bec recourbé qui hantent les sourcilleuses crevasses du *Khomli*. Ajoutons que dans le rocher se trouve une caverne creusée de main d'homme, refuge imprenable où, en cas de danger, les rois du pays pourraient serrer leurs trésors. A son pied, du côté opposé à Koutaïs, est un village d'où l'on en peut faire aisément l'ascension. Comme tant d'autres choses de ce monde qui, de loin, semblent effrayantes, et qui, de près, ne sont plus rien, le gigantesque retroussis de roc perd son prestige à mesure qu'on l'approche.

Sur la montagne qui domine Koutaïs, on aperçoit, de la ville même, une ruine imposante, l'unique vestige qui subsiste de l'ancienne cité : ce sont les reliefs de la cathédrale de style géorgien byzantin, bâtie en 1032 par Bagrat IV et détruite en 1690 par les Turcs. Ces débris gisant sur le sol à côté des pierres sépulcrales des anciens souverains du pays produisent, le soir surtout, quand on les visite au clair de la lune, un effet fantastique et grandiose. Cette partie de la cime du mont, avec son pêle-mêle de pierres chaotiques, ressemble à un immense cimetière du milieu duquel on s'attendrait à voir surgir, comme dans l'opéra de *Robert le Diable*, tout un peuple de fantômes. Sur quelques pans de l'édifice demeurés intacts, on lit des inscriptions en langue géorgienne, celle-ci entre autres, gravée à la baie d'une fenêtre intérieure :

« O roi qui commandes à tous les rois, exalte de plus en plus Bagrat Couroplates, roi des Abkhases et des Kartlis, ainsi que son père, sa mère, la reine sa femme, et son fils. Amen. »

Et cette autre, autour d'une fenêtre cintrée de la façade extérieure : « Avec le secours de Dieu, Bagrat, par la grâce divine roi des Abkhases et des Géorgiens, a élevé ce saint lieu de prières pour sa mère, la reine Gourandouk! »

Cette troisième enfin est gravée sur une dalle : « Dieu fasse aussi miséricorde à Adgourba Maisa, architecte de cette église! » Ce nom est l'unique souvenir qui reste du maître de l'œuvre qui présida à l'érection de ce temple.

De luxuriantes pousses de lierre s'enroulent à ces ruines vénérables, et, à la façon dont se projettent leurs tiges aériennes, on voit que l'épaisse frondaison entend prospérer et vivre à souhait sur ce cadavre du passé qu'elle embrasse et treillisse à sa fantaisie. Contre un pan de mur restauré on a établi une petite chapelle desservie par les prêtres du séminaire voisin.

L'ancienne cathédrale de Koutaïs était environnée d'une puissante muraille, dont il reste encore de superbes fragments; quant à la forteresse elle-même, elle a disparu; seul, un petit canon rouillé, épave inoffensive du vieil âge, est demeuré sur son emplacement. Le rocher sur lequel elle s'élevait est percé de souterrains, de passages secrets; dans l'une de

1. Le Rion actuel.

2. Détruite par ces envahisseurs, Koutaïs fut rebâtie par le roi des Abkhases Léon Ier, aux successeurs duquel elle resta jusqu'en 1462. A cette date, un héros indigène, Bagrat Ier, fut proclamé roi d'Iméréthie. Le dernier souverain du pays fut Salomon II, qui céda ses droits à la Russie en 1810.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces excavations se trouve une source qui alimentait la ville en temps de siège.

A neuf verstes à peu près de Koutaïs, on peut visiter un cloître historique, celui de Gelathi, bâti, comme tous les monastères du pays, sur le sommet d'une haute montagne, afin que son site le mît à l'abri des attaques incessantes des ennemis de la foi. La route qui y conduit est, relativement, une des belles routes de l'Iméréthie; les trois quarts du trajet se font en voiture, non toutefois, il m'en ressouvient, sans qu'à un certain endroit du chemin il ne faille franchir tant bien que mal à gué le cours d'eau que l'on nomme la Rivière Rouge (*Tzahal Tzitheli*). Le jour où je la traversai, l'onde était extraordinairement grosse; et moi, non encore aguerrie à ces menus incidents de voyage, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi dont mon cocher rit sans vergogne, tout en m'assurant après coup que nous l'avions échappé belle. Aussi bus-je avec plaisir un verre de vin au *doukhan* le plus proche, pied-à-terre où les voyageurs allant à l'une ou à l'autre rive ne manquent jamais de s'arrêter au passage, les uns afin de se donner du cœur pour l'émouvant passage, les autres en signe de satisfaction pour le pas heureuse-



Le monastère de Gelathi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

ment franchi. Notez que la rivière est sujette à des crues si subites qu'il faut attendre parfois plusieurs heures, plusieurs jours même, avant de pouvoir se hasarder vers le bord opposé. De ce gué, le reste du chemin se déroule en montant jusqu'à la montagne où est le monastère, et là le coup d'œil dédommage amplement le touriste des émotions et des fatigues du trajet.

Du cloître, sis sur un étage inférieur du mont, à six cents pieds environ au-dessus du cours d'eau, on commande une étendue immense de terrain : au loin la mer Noire, dont, par un temps clair, on distingue les vagues; Poti, la gardienne du Caucase; le Rion serpentant au travers des plaines; puis le Tschal-Tzitheli, qui va se jeter dans la Quirili[1], et Koutaïs, avec ses campagnes où essaiment villages et hameaux; tout le pays enfin, avec les montagnes de l'Iméréthie et de la Mingrélie, découpant sous la voûte céleste des reliefs d'une variété infinie, que dominent et la croupe majestueuse du Khomli, et, à l'arrière-plan, la cime neigeuse du Temoud : ajoutez en imagination sur l'ensemble les reflets rougeâtres du soleil couchant, qui épandaient une buée fantastique sur ce

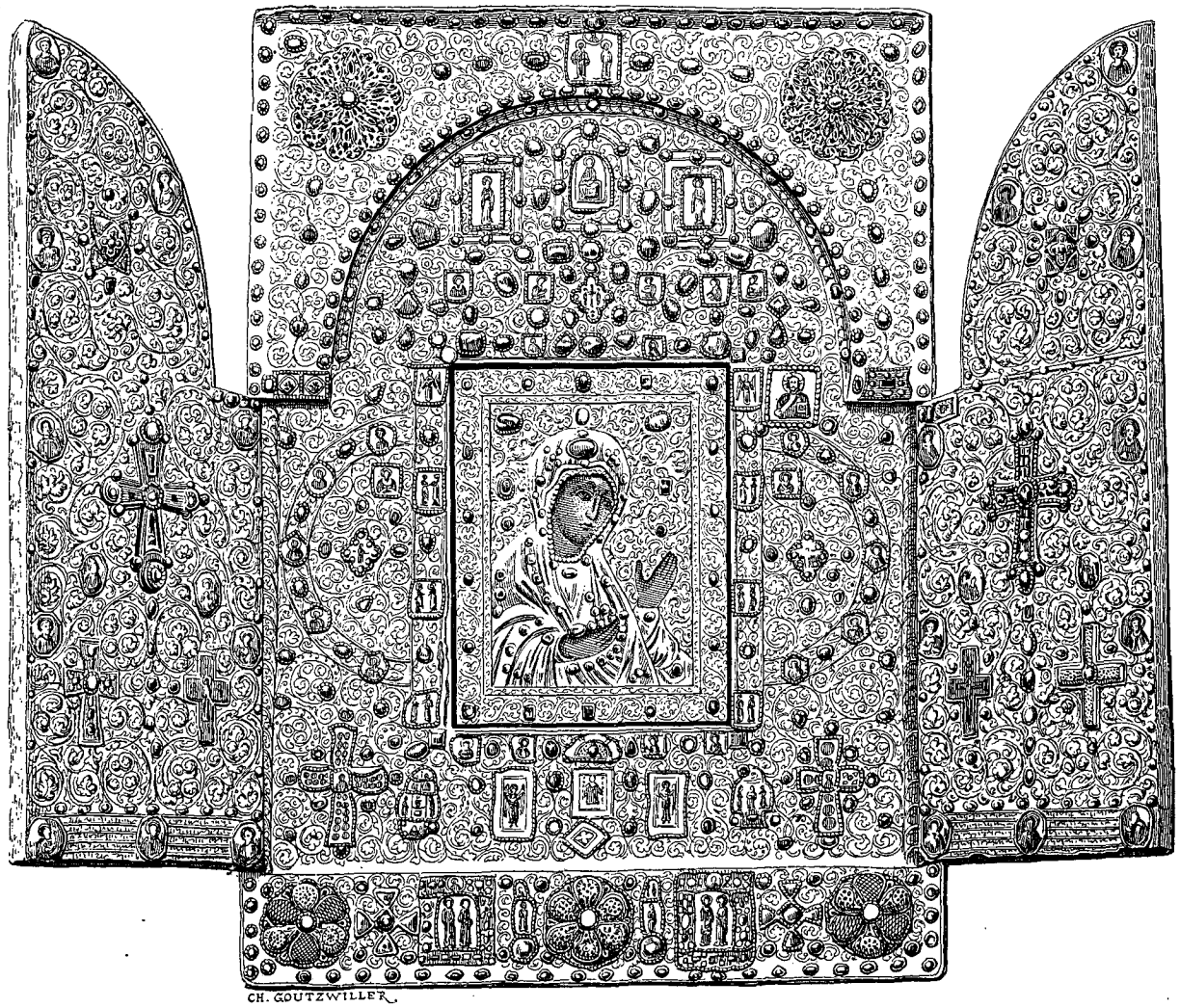
1. Le fleuve Clameur, ainsi nommé du bruit que font ses ondes sur leur lit rocheux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

panorama mouvementé, incendiant les rivières et la mer, et couronnant d'une frange de feu les neiges immaculées des hautes crêtes.

Gelathi est le joyau des antiquités de la région. L'ornementation en est due au pieux souverain David III, qui régna de 1090 à 1130. Un mur d'enceinte entoure ce groupe de constructions, qui se compose de l'église principale, de deux chapelles latérales et de diverses maisonnettes de bois, plus ou moins délabrées, où résident le chef religieux du saint lieu et les quelques moines encore attachés au cloître déchu.

Au delà du porche, en partie détruit, on entre dans une galerie à colonnes également ruinée, mais où l'on remarque de beaux fragments d'architecture et de sculpture, entre autres une voûte de coupole en parfait état de conservation. Cette galerie avait jadis pour fermeture des portes de fer que David III avait rapportées de Derbent, et qui dataient, dans cette dernière ville, du temps de la domination des califes.

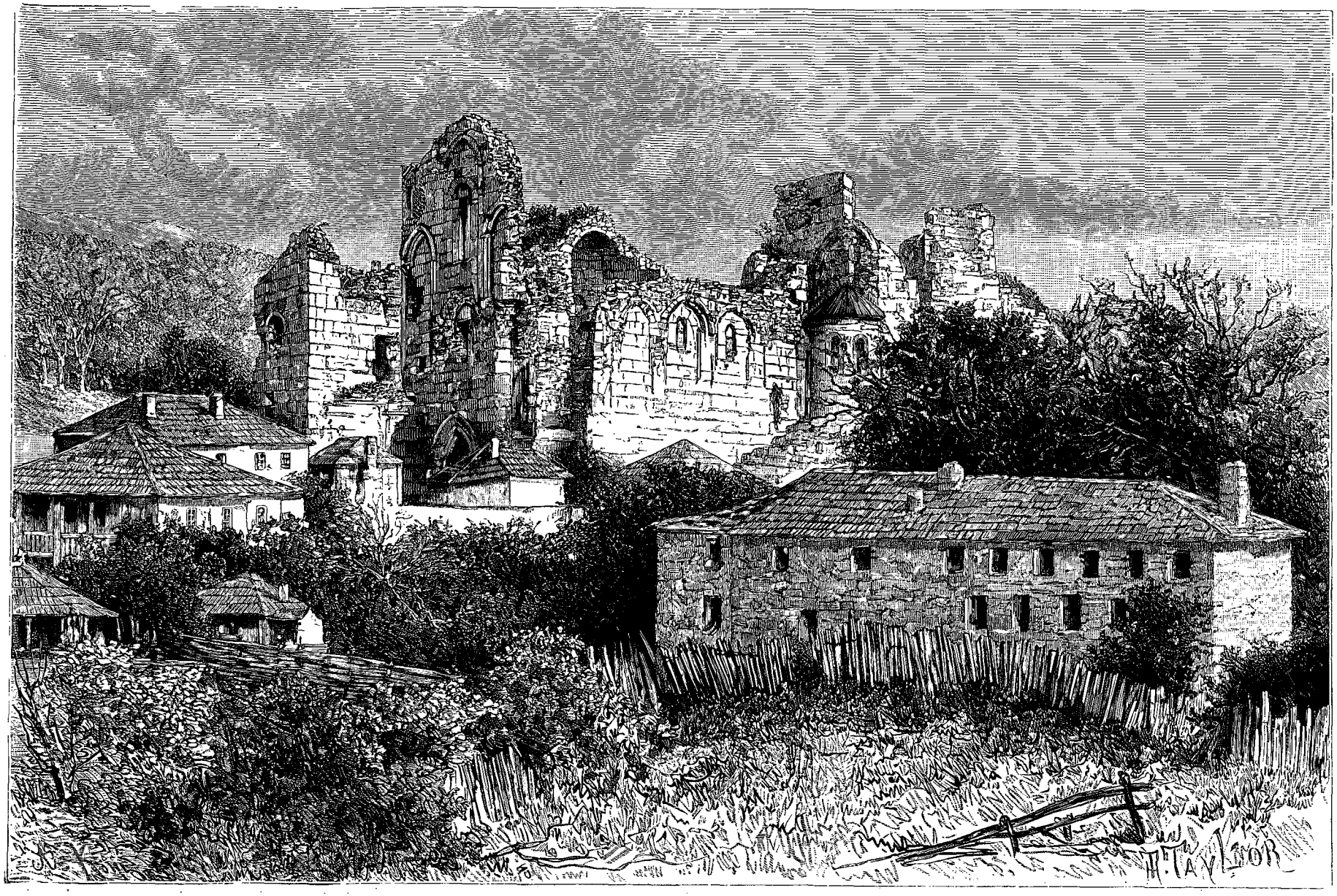


Images du monastère de Gelathi (voy. p. 298). — Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

Il n'en subsiste plus qu'un battant; quant à l'autre, on ne sait ce qu'il est devenu. Les uns affirment qu'il a été pris par les Turcs, d'autres prétendent qu'on l'a fait fondre pour en employer le fer aux travaux de réparation de l'église. Toujours est-il que la moitié restante de cet huis glorieux paraît actuellement tenue peu en honneur : elle gît à terre, dans un coin, le long d'une muraille. Ce débris mémorable, que j'ai pu contempler de mes yeux, est, non pas tout en fer, mais en bois de chêne avec plaques et traverses de fer. On y lit des inscriptions qui semblent rédigées en arabe. Elle a seize pieds de haut sur cinq de large. David le rénovateur avait voulu que son tombeau fût au pied de cette porte. Il se trouve en effet non loin de la galerie. La pierre sépulcrale porte cette légende géorgienne, dictée par le roi lui-même : « Ici est mon lieu de repos; je l'ai choisi, je veux y rester. » D'autres souverains de Géorgie sont enterrés à Gelathi; je citerai par exemple la reine Thamar, l'Élisabeth, la Catherine du pays.

Des deux chapelles annexes de l'église, l'une est dédiée à saint Georges, l'autre à saint Nicolas. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de l'ancienne cathédrale de Koutaïs (voy. p. 294). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cathédrale elle-même est sous l'invocation de la Vierge, et l'on raconte, à ce propos, la tradition que voici. Lorsque saint André partit pour le Caucase, après la mort de Jésus-Christ, Marie appuya sur son propre visage un suaire qui garda l'empreinte de ses traits, et qu'elle remit à l'apôtre, au nom du Seigneur. Arrivé à Aznaour au moment où le fils de la reine du lieu venait de mourir, saint André n'eut qu'à toucher l'enfant de son suaire, pour qu'il ressuscitât aussitôt. Ce miracle fit nombre de prosélytes; mais les prêtres païens ne se laissèrent point déposséder sans combat. Finalement, il y eut, paraît-il, entre eux et l'évangélisant une sorte de duel à la prière : dans une tente établie comme champ clos, le chrétien plaça la sainte image d'un côté; les idolâtres installèrent de l'autre leurs idoles. Au matin, les idoles se trouvèrent renversées, tandis que la figure de la Vierge continuait de se dresser lumineuse. Ce prodige acheva de convertir le peuple à la foi nouvelle, et l'on érigea une chapelle pour y déposer l'effigie sacrée. Plus tard, cette chapelle ayant été détruite par les musulmans, l'image miraculeuse fut cachée, et portée par la suite à Gelathi. La châsse qui l'enferme est couverte de pierres précieuses.



Moines du monastère de Gelathi.
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

L'église est un superbe vaisseau, en forme de croix byzantine. La voûte de la coupole du chœur offre une mosaïque très bien conservée, don de l'empereur Alexis Comnène au roi David III, qui représente la Vierge avec l'enfant Jésus, à leur droite l'ange Michel, à leur gauche l'ange Gabriel. Ici, comme à Sainte-Sophie de Constantinople et dans d'autres temples riches en mosaïques, les écaillures qui tombent de la voûte sont offertes, en manière de souvenirs, aux étrangers qui visitent le sanctuaire; seulement, à Gelathi, les visiteurs sont si peu nombreux, que les moines du lieu ne doivent pas recevoir de bien grosses offrandes en compensation. Aux murs de l'église on voit des fresques représentant des figures de saints et diverses scènes de l'histoire ancienne du pays. L'antique iconostase n'existe plus; mais on a replacé dans la nouvelle une partie des images que l'autre contenait, images d'une véritable valeur artistique, en or massif, avec pierreries et émail cloisonné. Toutefois les trésors les plus précieux du sanctuaire sont conservés dans une sacristie fermée d'une porte à gros cadenas, précaution qui n'a pas empêché que des vols aient eu lieu dans ce sanctuaire secret, dont tout le monde connaît parfaitement l'existence. On est frappé, en entrant dans cette pièce, de l'aspect désordonné qu'elle présente. Des tas de livres et de manuscrits sont empilés au hasard dans une sorte de bahut ouvert qui remplit l'office de bibliothèque; les uns sont sur les rayons, les autres à terre. Un grand coffre en bois contient des habits sacerdotaux richement brodés, avec perles et pierres précieuses, puis des mitres, la couronne royale d'Iméréthie, la bague d'un des souverains du pays, bague qui, pour le dire en passant, a une telle ampleur de circonférence que le doigt princier dont elle faisait l'ornement devait être singulièrement gigantesque; puis des souliers brochés de pierres fines, charmants de forme, à talon Louis XIV. Quel contraste entre cette accumulation de richesses et la misère vraiment navrante des Iméréthiens qui vivent au pied de ce sanctuaire!

Non loin de Gelathi se trouve le monastère de Chotzameth, qui renferme les tombeaux de deux rois de Géorgie, David et Constantin, martyrisés par les Perses en 750. La légende populaire veut même que ce soit le sang de ces martyrs qui ait donné au Tschal-Tzitheli ou Fleuve Rouge la couleur qui lui a valu son nom[1].

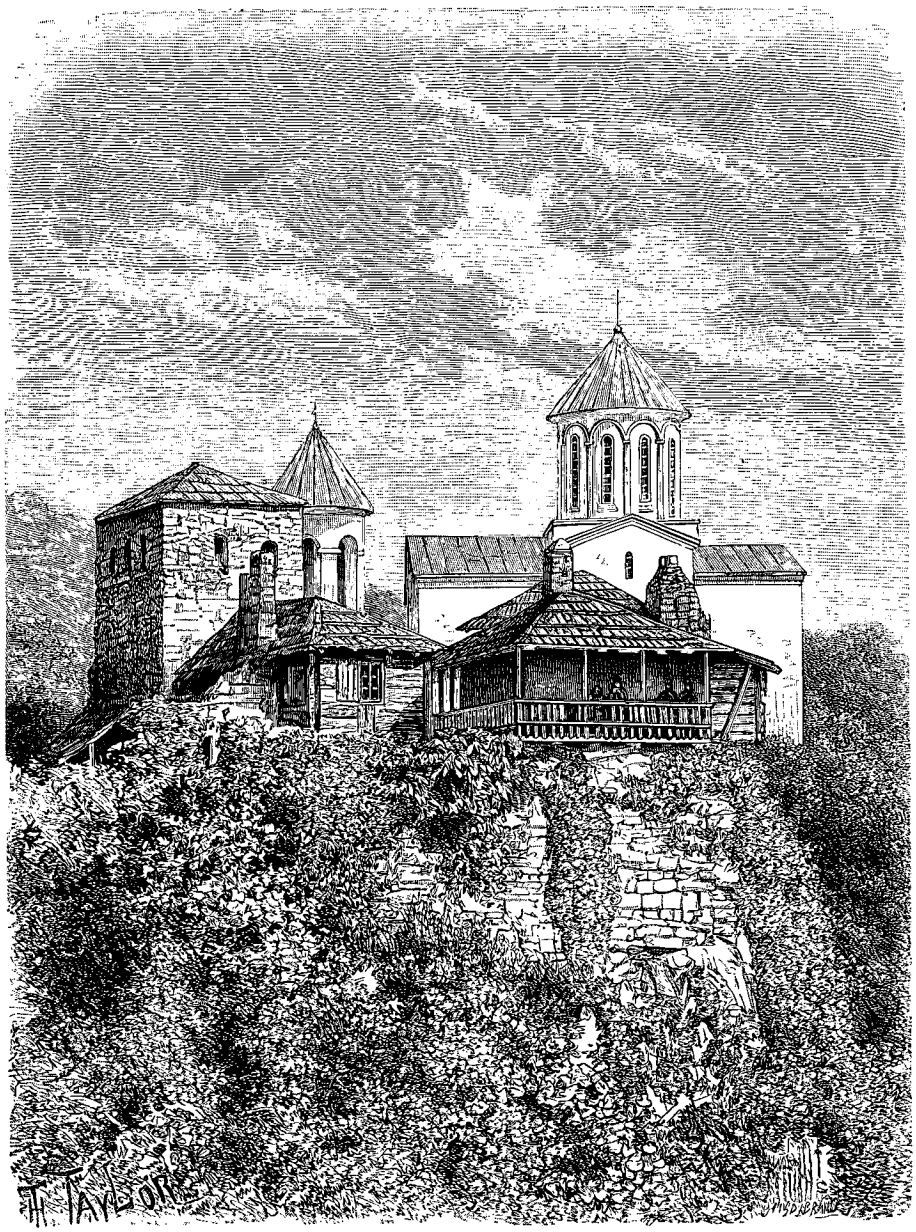
III

Par ce temps de chemins de fer et de communications si faciles, un dilettante qui voudrait avoir en

1. Il est à peine besoin de dire que la teinte particulière aux eaux de cette rivière vient des couches de terrain qu'elle délite en les traversant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque sorte la vue synoptique du carnaval, tel qu'il se célèbre à la fois au nord, au midi, à l'ouest, pourrait, sans trop de peine, je crois, se procurer rapidement ce plaisir fantaisiste : quinze jours lui suffiraient pour assister, sous les cieux divers, aux péripéties de la grande « folie ». Après avoir donné un coup d'œil au dernier bal de l'Opéra à Paris, et salué le suprême tournement macabre des nourrices et des débardeurs emportés dans le galop de la fin, il pourrait encore arriver à temps à Milan pour y être témoin du *carnevalone*, et voir défiler le splendide cortège du *meneghino*, et assister au grand *veglione* du théâtre de la Scala[1]; puis, de là, il lui serait parfaitement loisible de se rendre en Russie ou bien au



Monastère de Chotzameth près de Koutaïs — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Caucase, où, grâce au répit de douze jours que lui ménage le calendrier nouveau style, il trouverait à clore en conscience son cycle carnavalesque.

Si en Russie, comme en Occident, il y a des bals et des réunions masquées à huis clos, le peuple en revanche s'abstient de mascarades dans les rues : c'est pour lui, par excellence, la fête où il boit et mange. Pendant la semaine du fromage (*syrnaïa*), la viande est défendue; on y supplée par le plat national que l'on nomme *blini*, espèce de crêpes au lait acide, qui figure alors sur toutes les tables, aussi bien chez le

1. On sait qu'en vertu d'un privilège qui lui a été octroyé par un pape, Milan jouit de trois jours de carnaval de plus que les autres cités italiennes, lesquelles en sont déjà aux rigueurs du carême, quand la ville lombarde agite encore les grelots de la folie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

czar que chez le plus humble de ses sujets. Ce qu'il se consomme de *blini*, et aussi de bouteilles de *vadka* (eau-de-vie favorite des Russes), est chose vraiment incalculable. Au dehors, ce sont des cirques de chevaux de bois, des baraques et des théâtricules de divers genres, où Polichinelle épuise tout son répertoire : une ébriété générale, sorte de revanche anticipée des privations du grand carême, couronne ces réjouissances populaires, dont le dernier jour s'appelle la « folle journée ».

Chez les Caucasiens, au contraire, le carnaval ne revêt point la forme d'un divertissement populaire. Ni tournois à cheval, ni jeux d'adresse, ni chants, ni danses; nulle trace enfin des démonstrations bruyantes et joyeuses qui sont la marque ordinaire des fêtes nationales dans ces contrées en partie primitives. Les jours qui précèdent le grand carême ne s'y distinguent que par la quantité de mets et de boissons que l'on y engloutit; c'est la semaine des invitations réciproques. Dans ce pays de bonnes vinées, le peuple boit, boit avidement, sans tomber pourtant dans l'ivresse; il a trop l'habitude des crus régionaux pour laisser sa cervelle au fond de la coupe. Des toasts caractéristiques accompagnent ces agapes géorgiennes. Avant de s'asseoir au banquet, on choisit un président de toast (*taloumbach*), devant lequel on place vases de toute sorte, bocaux, verres, cornes d'animaux, gobelets à anse (*asarpesch*), remplis jusqu'au bord. Chaque convive, en portant une santé, lui montre le récipient qu'il se dispose à vider. La capacité en est parfois de plusieurs bouteilles. Le *taloumbach* est tenu d'absorber d'un trait une coupe d'un contenu égal; après quoi, il renverse le bocal, qui incontinent est de nouveau rempli. A ce défi en succède un second, puis un troisième, jusqu'à ce que tous les gens du festin aient répondu à leur tour au toast.

A l'enthousiasme avec lequel chacun des buveurs est acclamé, on peut mesurer le degré d'estime et de sympathie dont il jouit parmi l'assistance. La dernière santé portée est celle du président : à ce moment, vu le nombre des libations antérieures, la gaieté générale a atteint son point culminant, et le vieux Bacchus a le droit d'être fier.

« Dieu vous donne la santé ! (*Gmer tma gatsoschlas*), » tel est le souhait que formule le *taloumbach*, en proposant le premier toast; et tout le monde de répondre en chœur : « *Mravaljarmier!* Vivez longtemps[1] ! » A la fin, le président bénit la maison, en disant : « Que la sainte Vierge protège ce logis ! »

Ce *taloumbach* est revêtu d'un pouvoir absolu à l'effet de faire boire les assistants. Si l'un d'eux se montre récalcitrant, il a le droit de le chasser de la société, ou de lui verser sur la tête le contenu de la coupe qu'il refuse de vider. Disons, pour rendre justice aux Géorgiens, que c'est là un affront que nul n'a jamais mérité. Quant au maître de la maison, il ne s'attable pas avec les convives; son rôle est de veiller à ce que chacun soit servi comme il faut; ce serait un crime de lèse-majesté qu'un amphitryon s'occupât de lui-même et négligeât ses invités. Lors de la fête qui fut donnée en mon honneur la veille du grand carême, je fus choisie comme *taloumbach*. Jusqu'alors, je n'avais jamais bu un doigt de vin; mais, me souvenant qu'un médecin de Tiflis m'avait recommandé le vin du Caucase comme l'antidote des fièvres locales, je crus que de deux maux il convenait de choisir le moindre, et je surmontai ma répugnance à l'endroit du jus de la treille. Je la surmontai même si bien, que je finis par rompre net avec l'eau. Toutefois, à mon arrivée en Mingrélie, je n'en étais encore qu'à mes débuts, et insuffisamment aguerrie pour tenir tête aux buveurs du terroir. Aussi l'honneur qui m'était fait me semblait quelque peu périlleux. Par bonheur, mes coinvités, se doutant de la chose, tournèrent galamment la difficulté en m'adjoignant un *vice-taloumbach*, qui eut pour tâche d'absorber les rasades que ma main versait, et aussi de traduire en iméréthien les *speech*, appropriés à la joyeuseté de l'heure, que j'improvisai de mon mieux.

Au festin succède la danse, et ici encore règne la gaieté la plus franche et la plus cordiale. Tout le personnel domestique du logis, ainsi que les gens qui, d'après l'usage, accompagnent les personnes invitées, se placent contre la muraille, et scandent de leurs battements de mains les pas et l'orchestre. La scène a vraiment du caractère : types, costumes, allures, on ne saurait rien voir de plus pittoresque.

Cet usage d'un président de toast se retrouve dans plusieurs provinces caucasiennes, où les coutumes diffèrent pourtant d'une localité à une autre. En Mingrélie, pendant la *syrnaïa*, on célèbre une fête qu'on nomme *capounoba* (préparation de la viande de porc). Chaque maison tue sa gent porcine. Ce repas au cochon est exclusivement un repas de famille; nul étranger n'y participe; les restes de la victuaille sacro-sainte ne vont à personne, pas même au chien du logis : ils sont brûlés. Ce festin spécial est offert en manière de sacrifice au Très-Haut pour qu'il éloigne l'épizootie du bétail et tout mal contagieux de la maison. Ici, on le voit, la « semaine du fromage » est proprement la « semaine du cochon »; plusieurs jours durant, le Mingrélien ne mange pas autre chose, si bien qu'il finit par provoquer la maladie qu'il a voulu conjurer. Un étranger survient-il à ce moment, on dépeuple pour lui la basse-cour; mais, de cochon, il n'en a pas une bouchée.

Cette coutume, répandue parmi les montagnards de la haute Mingrélie, n'existe point, en revanche, dans la plaine, où la population s'est trouvée autrefois mélangée d'un fort appoint de Turcs venus de la frontière, de sorte que leurs descendants, bien que man-

1. On remplace communément ces phrases par ce dit et ce redit : *Tatares alla Verdi! — Jac chi idi!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Lesdingha (voy p. 302). — Dessin de A. Sirouy, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geant aujourd'hui du porc, se dispensent de fêter la *capounoba*.

Cette époque de l'année est aussi celle où le vin de la dernière récolte est réputé prêt pour la consommation et la vente. On découvre alors les grands vases d'argile cuite qui, en cette région, remplacent les tonneaux, et les prémices des vendanges géorgiennes servent aux libations qui accompagnent le repas consacré. N'y a-t-il pas là comme un ressouvenir des offrandes en usage dans l'antiquité?

Dans les villes, au contraire, là où ont pénétré les mœurs de l'Europe, l'indigène a mêlé à ses vieilles coutumes bien des nouveautés qui ont l'heure de lui plaire. Gai d'humeur, insouciant, le Géorgien est en quelque sorte le Parisien du Caucase. Par la pente même de son caractère, il a volontiers octroyé droit de cité à certains genres de divertissements tout occidentaux, tels que le carnaval, qui lui offraient une bonne occasion de se livrer à un de ses passe-temps favoris, à savoir la danse. Hommes et femmes, en ce pays, ont un talent signalé pour cet art. Les danses nationales du Caucase n'en sont pourtant point originaires; ce sont des emprunts faits à la Perse, et modifiés par les montagnards lesghiens et autres. Toujours est-il que la *lesdingha*, telle qu'on l'exécute communément, est à elle seule un poème. La danse guerrière du Cosaque, jouant avec des poignards, et mesurant ses pas d'après la vélocité avec laquelle il manie ses armes, a un caractère de défi chevaleresque. Nos trémoussements de civilisés, polka, redowa et autres, ne paraissent que sauteries burlesques à côté de ces mouvements pleins de rythme, d'expression et de vigueur gracieuse. La danse de la « flirtation », ou quadrille, s'exécute au Caucase comme en Russie, mais elle diffère à certains égards de la façon usitée en Europe. En engageant sa dame et son vis-à-vis, le cavalier, par exemple, s'assure en même temps de deux chaises qu'il lie ensemble avec son mouchoir et qu'il place à l'endroit de son choix. Il se forme ainsi un grand carré de chaises ayant toutes leur destination. Pendant que des couples de partenaires dansent, d'autres se reposent, confortablement assis et causant, et ainsi à tour de rôle. Cet usage, propice au devis d'un doux tête-à-tête, aussi bien qu'à un échange de propos banals, vient peut-être de ce que le quadrille se compose d'un grand nombre de figures, et, partant, est de longue durée; mais il a aussi, à coup sûr, pour cause le besoin de gracieuse indolence qui est ici le trait de l'humeur nationale.

Règle générale, en ce pays, il n'y a rien qui occupe moins que la chose même dont on s'occupe. L'esprit s'échappe par toutes les tangentes. La belle Géorgienne n'est que mouche volante, papillon joli au corsage diapré, mais sans nulle cervelle. L'éducation tient si peu de place dans son existence! Aimer, causer, danser, voilà toute sa vie.

Ni le soin du ménage ou du linge, ni le gouvernement des enfants, ni aucun détail de ce genre, ne troublent la placidité de son existence. Qu'elle soit riche ou qu'elle soit pauvre, qu'elle soit humble ou bien haut placée, elle laisse les choses aller leur train, sans se mettre martel en tête. A part quelques exceptions, l'homme fait dignement le couple avec elle : de là, au demeurant, une aisance de relations, une sociabilité vraiment étonnantes. La ville de Koutaïs en est un exemple. Ces Iméréthiens, dont l'essence est d'être inoccupés, ne se lassent jamais, leurs femmes encore moins, des éternelles visites qu'ils reçoivent, et qui, en somme, remplissent tout leur temps. Dans cette société hospitalière, il règne un laisser-aller charmant, joint à un ton de bonne compagnie, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans cette petite cité excentrique. Le carnaval, pour en parler encore, ne s'y borne pas aux réunions dansantes du casino dont j'ai parlé; il y a en outre des représentations de pièces géorgiennes, données par des amateurs désireux d'éveiller le goût de la scène chez leurs compatriotes. Le local où on les joue rappelle lui-même un souvenir dramatique : c'est l'édifice où résidaient autrefois les gouverneurs de Koutaïs, et où l'un d'eux, le prince Gagarine, fut assassiné par le dernier souverain de Souanéthie, Dadeschkaliand, qui paya ce meurtre de sa vie. En 1870, lors de la visite du czar Alexandre, le bâtiment, qui tombait en ruine, fut restauré aux frais de la noblesse de la ville. Ce petit palais, propriété municipale, est au bord du Rion; malheureusement, faute d'argent, on recommence à le négliger fort.

Je ne quitterai point enfin ce sujet du carnaval sans dire que, chaque année, le premier jour de carême, à Koutaïs, un cortège grotesque parcourt les rues aux sons stridents de la *zourna*, du *phari* et d'autres instruments nationaux. C'est que ce jour est l'anniversaire *keinoba*, jour du shah, de celui où, en 1795, le shah de Perse, Aga Mahomet Khan, fut chassé de Tiflis. En commémoration de cet événement, les Géorgiens promènent sur un âne une majesté dérisoire, accompagnée de sa femme. Moyennant quelques *kopecks* qu'ils mendient aux passants, deux pauvres hères, mâle et femelle, se résignent à faire ces personnages sacrifiés et honnis, dont la promenade est un vrai calvaire : tout le temps qu'elle dure, on leur jette de la boue, et, finalement, on les immerge dans le Rion. Cette satire en action rappelle la promenade à Londres du mannequin représentant Guy Fawkes, le héros criminel de la fameuse Conjuration des poudres qui tenta de faire sauter le Parlement.

Cette exhibition terminée, l'ex-capitale de l'Iméréthie retombe en proie aux ferveurs du jeûne : l'unique spécimen de travestissement populaire qu'il lui a été donné de contempler, ce sont les haillons dont est affublé le pseudo-shah dont je viens de parler; encore est-ce une mascarade attardée, qui ne se produit qu'au lendemain de la clôture de la « semaine folle ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant mon séjour à Koutaïs j'avais fait la connaissance de plusieurs familles indigènes des environs, qui s'en retournèrent chez elles aussitôt le carême commencé. Suivant la coutume hospitalière du pays, j'avais été invitée à visiter leurs campagnes. Au Caucase, telles invitations ne sont pas de vaines phrases banales. Aussi un beau matin je me vis installée dans une tarantasse[1] et emmenée par la famille d'un prince résidant dans le district de Radscha, à proximité de Koutaïs. Je passai quelques jours dans cette localité qui est assez étendue et très peuplée. Les villages y sont éparpillés tant dans les plaines que sur les montagnes.

La plupart des maisons sont en claies d'osier. D'autres sont en planches. La population de Radscha a le beau type distinctif de celle de l'Iméréthie.

Les hommes ont la renommée d'être de braves guerriers et ressemblent en cela à la plupart des Caucasiens. Les femmes de la classe élevée sont aussi peu actives que les paysannes sont laborieuses.

Les austérités du carême étant rigoureusement observées ici, surtout dans les campagnes, toute distraction faisait défaut, mais je n'étais pas fâchée d'observer la vie sérieuse et religieuse des indigènes, n'ayant assisté encore qu'à leurs plaisirs mondains. J'en eus bien l'occasion, car les prières et la méditation avaient remplacé les chants et les danses. Plus de tolumbasch joyeux[2], plus de gais refrains aux repas, dont les plats de résistance étaient des haricots assaisonnés de différentes manières, les entrées des herbages, et les entremets sucrés des confitures : menu rigoureusement observé par les plus fidèles pendant toute la durée du carême.

Je fis des excursions dans les environs de la campagne que j'habitais, où je vis plusieurs ruines d'anciennes églises qui passent pour dater de l'époque de la reine Thamar, comme on le dit de la plupart des débris de monuments en Géorgie.

Une invitation par télégramme m'appela à Dauchett, district peuplé d'Assètes. Comme ma curiosité avait déjà été éveillée au sujet de cette peuplade que l'on dit être d'origine allemande, je répondis avec empressement à cette invitation. En conséquence, le prince..., mon hôte à Radscha, m'escorta à Koutaïs. Cette fois je fis la route à cheval, car les cours d'eau, grossis par la fonte des neiges, étaient difficiles à passer en tarantasse. Ce voyage fut fort agréable, et je n'eus d'autre contrariété que lorsque je sentis mon cheval nager sous moi en traversant à gué l'eau. C'était la première fois que je me vis forcée à ce genre d'équitation avec lequel je n'étais guère familiarisée. Les intrépides cavaliers formant mon escorte rirent de bon cœur de ma peur qu'ils ne semblaient pas comprendre, ne la partageant pas.



Mme Carla Serena. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Arrivée en bon port à Koutaïs, je pris le chemin de fer qui me conduisit à la station de Mtzchett, où je devais rencontrer le chef du district de Dauchett chez lequel j'étais invitée.

Lorsque le train s'arrêta sur la plate-forme, j'aperçus un tchapar[1] qui, allant de l'un à l'autre des wagons, semblait chercher quelqu'un. Il était porteur d'une lettre. C'était un vieillard encore vert. Sa poitrine couverte de médailles et de croix témoignait de sa valeur. Son *papach*[2] noir faisait ressortir sa barbe et ses cheveux blancs. Son ample *tchocha*[3] tombait en nombreux plis autour de sa taille haute et robuste comme un chêne qui a défié le temps. Arrivé à la portière de la voiture d'où j'allais descendre, le tchapar s'arrêta et me regarda. Je fis de même.

L'échange de ce coup d'œil fut comme un signe maçonnique, et, chers lecteurs, s'il ne décida pas de notre sort, il fit passer de la main osseuse du vieux tchapar dans la mienne la lettre qu'il tenait. Mon instinct avait dit juste. Le milicien cherchait quelqu'un, et ce quelqu'un c'était moi. La missive qu'il

1. Calèche de voyage.
2. Président des toasts.

1. Soldat de la milice nationale au service des chefs de districts
2. Bonnet en peau d'agneau.
3. Long vêtement en drap.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me remit était du chef du district de Dauchett, qui, retenu pour affaire de service, ne pouvait se trouver au rendez-vous assigné que le lendemain, et me priait de passer la nuit à la station de poste de Mtzchett sous la protection de son fidèle tchapar Assetin.

La vue seule du bon vieux messager m'avait inspiré la plus entière confiance; mais je n'en eus pas autant à l'égard des stations de poste dont j'avais entendu parler fort peu favorablement. Aussi, au lieu d'aller dans le lointain et l'indécision des ténèbres chercher un gîte, je demandai l'hospitalité à la gare du chemin de fer. Le chef de la station me céda son bureau. Sur deux chaises j'étendis ma pelisse, et mon sac de voyage compléta la literie de ma couche.

Le lendemain était l'anniversaire de mon mariage. Un gai rayon de soleil salua mon réveil comme pour me souhaiter bonne fête. Je secouai ma pelisse et, m'armant de mon nécessaire, je sortis pour aller faire un brin de toilette dans la plaine, sans autre lavabo qu'un ruisselet voisin. Le tchapar m'accompagna, aidant de son mieux aux soins que je donnai à ma personne, puis disparut.

Puis, obligée d'attendre l'arrivée du chef du district de Dauchett, je fis comprendre au tchapar que je voulais visiter Mtzchett.



Prince géorgien (voy. p. 303).
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Nous nous acheminâmes vers le bourg isolé qui fut jadis une ville florissante, ancienne résidence des rois. Mtzchett la Sainte fut le berceau du christianisme en Géorgie. Ses temples sont de date fort ancienne. Sa cathédrale fut fondée il y a neuf siècles. Dans l'un de ces sanctuaires est conservée, dit-on, la tunique de Jésus-Christ, qu'un juif de la colonie de Mtzchett y aurait apportée. La famille royale des Bagrat prétend descendre en droite ligne de celle de Jésus-Christ. Son blason porte le *khinton*, tunique sacrée.

En tout temps le bazar de Mtzchett offre peu de ressources. Pendant le carême on n'y trouve absolument rien.

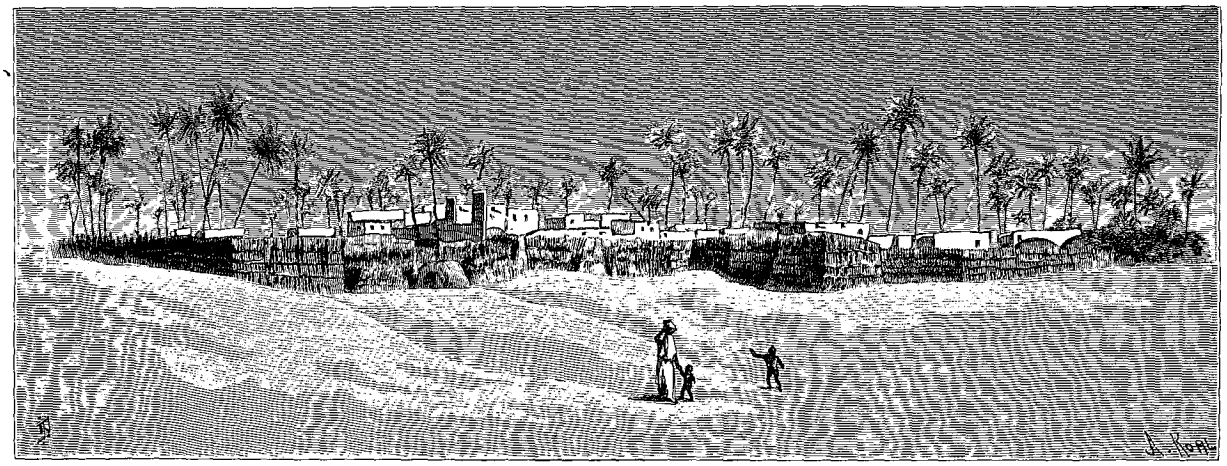
Le jour anniversaire de mon mariage se passa dans la solitude du Caucase en société du brave Assetin, mon protecteur.

Plus tard je visitai ses compatriotes chez eux. Dans leur idiome, je surpris beaucoup de mots allemands. Leur type aussi rappelle en effet cette race. Un grand nombre parmi eux sont blonds et ont des yeux bleus. En général leurs mœurs sont plus douces que celles d'autres peuplades du Caucase. Ils se servent de sièges et ne s'accroupissent pas à terre. Ces sièges sont grossièrement sculptés, leur forme a un cachet tout particulier et ne manque pas d'élégance. Ils fabriquent aussi des assiettes et des couverts en buis dont ils se servent; en cela ils diffèrent d'autres peuplades leurs voisines qui, comme les Orientaux, se servent des doigts pour manger. Dans le canton des Assètes ou Assetins, les maisons sont en pierres inégales superposées les unes sur les autres. Le toit est plat. Ces habitations sont établies les unes près des autres et se superposent.

Les Assètes se distinguent par leur fidélité au christianisme. Ils se divisent en plusieurs tribus. Autrefois plusieurs d'elles étaient républicaines. Toutes aujourd'hui sont soumises aux lois de la Russie.

CARLA SERENA.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Gatroun (voy. p. 306).

DEUX MOIS AU TIBESTI,

ÉPISODES DES VOYAGES EN AFRIQUE DE M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL.

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1869-1873[1]. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quand on examine une de ces récentes cartes d'Afrique, où le géographe allemand Petermann a retracé les itinéraires des voyages accomplis depuis vingt années dans ce continent massif et aux contours bruts que les découvertes, en se rejoignant, finiront un jour par percer d'outre en outre, on est porté à faire d'abord une remarque : c'est que, tandis que les Anglais et les Français, à ne regarder, bien entendu, les choses que d'ensemble, semblent de préférence attaquer le pays, les uns par l'est et le sud, les autres par l'occident et le nord, les Allemands, au contraire, paraissent avoir une prédilection pour les régions inconnues du centre qui se raccordent aux routes nord-est du Désert. Tel a été, par exemple, le cas de Barth, de Gerhard Rohlfs, et aussi du docteur Gustave Nachtigal, à qui, l'on s'en souvient, la Société de géographie de Paris a décerné en 1876 sa grande médaille d'or.

Ce n'est que par occasion que le dernier nommé, M. Nachtigal, a entrepris la série de pérégrinations qui l'ont mis d'emblée au premier rang des explorateurs. Vers la fin de l'année 1868, il se trouvait à Tripoli, occupé de s'y guérir d'une maladie de poumon, quand Gerhard Rohlfs apporta les présents que le roi de Prusse envoyait au cheik Omar, sultan du Bornou, pour le remercier de l'assistance qu'il avait prêtée autrefois aux voyageurs allemands Barth, Vogel, Beurmann, et Rohlfs lui-même. Le docteur Nachtigal, sur le point alors de rentrer en Europe, eut l'idée de profiter de la circonstance pour pénétrer au cœur de la mystérieuse région dont il ne connaissait que le littoral nord. Il se chargea donc de la mission, dont sa qualité de médecin, sa connaissance de l'arabe parlé et son habitude des mœurs mahométanes promettaient de lui faciliter l'accomplissement.

Parti de Tripoli le 17 février 1869, avec huit chameaux, un vieux guide de Gatroun appelé Mohammed, qui avait déjà suivi Barth et Rohlfs, et trois domestiques, l'Italien Giuseppe Valpreda, et les Fezzanais Ali et Sa'ad, il arriva le 27 mars à Mourzouk, capitale du Fezzan. Là, obligé d'attendre la formation d'une caravane à destination du Bornou, il résolut d'utiliser ses loisirs en faisant une excursion au Tibesti, contrée rocheuse, située au sud-est du Fezzan, et remarquable, disait-on, par ses hautes montagnes et ses merveilleuses sources chaudes[1].

Nul Européen n'avait encore pénétré dans ce pays

1. Ce qui suit est un résumé inédit, une adaptation d'un extrait du premier volume de M. le docteur Nachtigal (*Reise in Africa*), le seul qui ait encore paru, et qui contient la relation de ses voyages à Tripoli, au Fezzan, au Tibesti et au Bornou. On sait que l'odyssée entière du célèbre explorateur, au cœur de l'Afrique, a duré, d'une seule traite, cinq années.

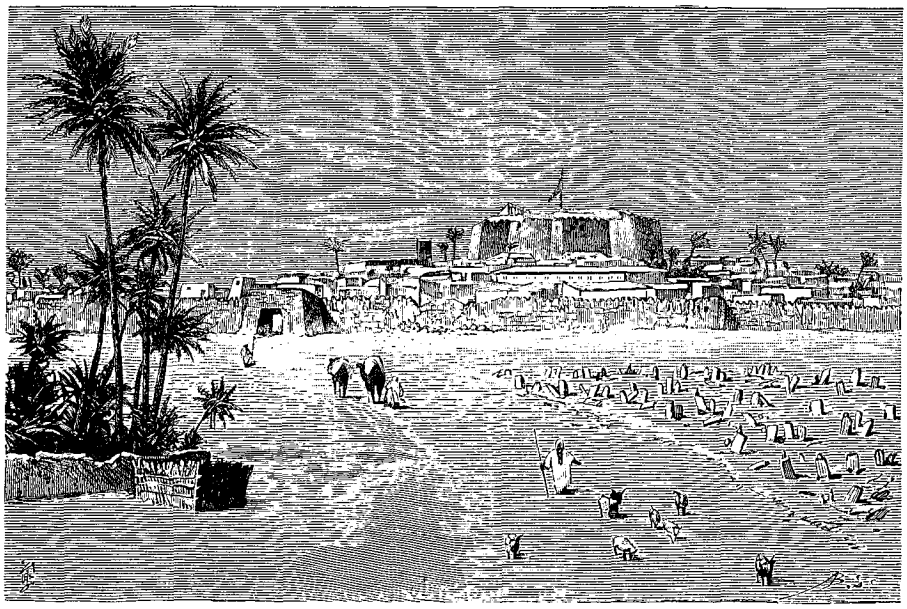
1. *Tibesti* est le nom arabe du pays; les indigènes l'appellent *Tou*, mot qui signifie *rocher*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui, pour les Arabes eux-mêmes, était une sorte de terre inconnue. Vainement les notables de Mourzouk s'accordèrent-ils pour dissuader M. Nachtigal de s'aventurer vers cette oasis, habitée par la tribu perfide et rapace des Toubous Reschâdes[1]. Faute de pouvoir le faire renoncer à ses plans, on s'arrangea pour qu'il courût le moins de risques possible. Hadsch Dschaber, marabout de Gatroun (cette localité est à quatre journées de marche au sud-est de Mourzouk), procura à l'obstiné voyageur l'escorte d'un noble tibestien, appelé Kolokomi, qui se trouvait précisément dans le pays, et qui vint en personne signer par-devant les autorités fezzanaises un traité aux termes duquel il s'engageait, moyennant la somme de quatre cent cinq francs (quatre-vingts mahaboubs), sans préjudice de cadeaux à faire aux principaux de ses compatriotes, à conduire l'étranger dans toutes les parties du Tibesti qu'il voudrait visiter et à le ramener sain et sauf au Fezzan. Ces garanties prises, — on en verra bientôt la valeur, — M. Nachtigal se mit en route, dans l'après-midi du 6 juin, pour entamer son aventureuse excursion. A Gatroun, le village de marabouts, où il arriva le 10 au soir, il reçut des mains d'Hadsch Dschaber, le personnage influent susnommé, un nouveau guide et auxiliaire nommé Bou Zeïd, qui se montra encore plus exigeant sur le prix que ne l'avait fait le *maïna* (noble) Kolokomi. Neuf jours après, le 19 juin, la caravane atteignait Kasrauwa : c'est de ce point que nous allons résumer, dans ses circonstances les plus dramatiques et les plus curieuses, la relation même de M. Nachtigal.

I

A partir de Kasrauwa, la route ordinaire du Tibesti



Vue de Mourzouk (voy. p. 305).

quitte la vallée d'Ekema pour infléchir vers l'est au plus court. Nous ne pouvions user de ce raccourci, parce que l'eau y fait presque défaut, et que nous tenions autant que possible à ne point trop attirer l'attention. Nous filâmes donc tout droit devant nous, dans la direction de la chaîne de collines où commence la longue vallée de Tedscherri. Cette dernière localité, que nous atteignîmes le 21 juin, est la bourgade la plus méridionale, et aussi la plus déchue, du Fezzan. Une kasba en ruine, commandant un groupe de deux cents habitations également délabrées, la plupart vides, et disposées en ruelles si étroites que deux personnes ne s'y peuvent croiser sans décrire une inflexion de l'échine : tel est le village.

Là s'adjoignit à notre caravane un certain Birsa, neveu d'Arami, ce noble toubou que je devais bientôt n'avoir que trop le loisir de connaître, et qui jouissait, disait-on, chez les siens d'une influence presque supérieure à celle du souverain lui-même ou *Dardaï*.

La fontaine de Meschrou (*Bîr Meschrou*), que nous atteignîmes le surlendemain soir, est la seule station aquifère qui se trouve entre la frontière sud du Fezzan et les monts Tumno[1]. Elle est située dans une longue vallée d'érosion qu'entoure un cercle de collines de sable. Le sol, à côté d'elle, était jonché d'ossements humains et de squelettes de chameaux. Je remarquai aussi, non sans frissonner, à demi enfouis dans l'arène, les cadavres momifiés de plusieurs enfants, auxquels adhéraient encore des lambeaux d'in-

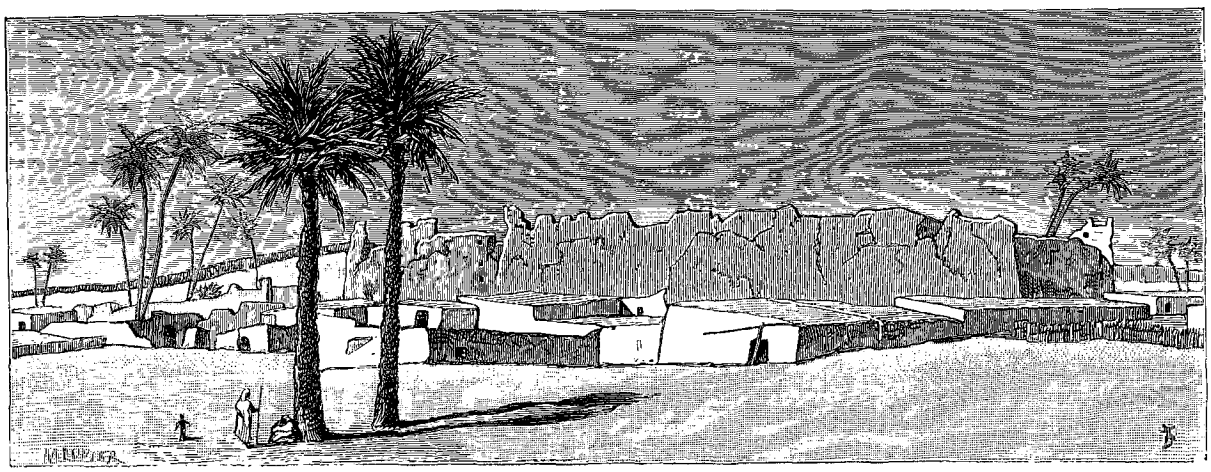
1. Le mot *Toubou*, gens du Tou (on dit également *Têda*), est la forme du pluriel; le singulier est *Tedêtou*.

1. Ces monts, qui portent aussi le nom d'*El Vâr* (la difficile), courent du sud-est au nord-ouest, du Tibesti au plateau de Tassili, près de Ghât.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

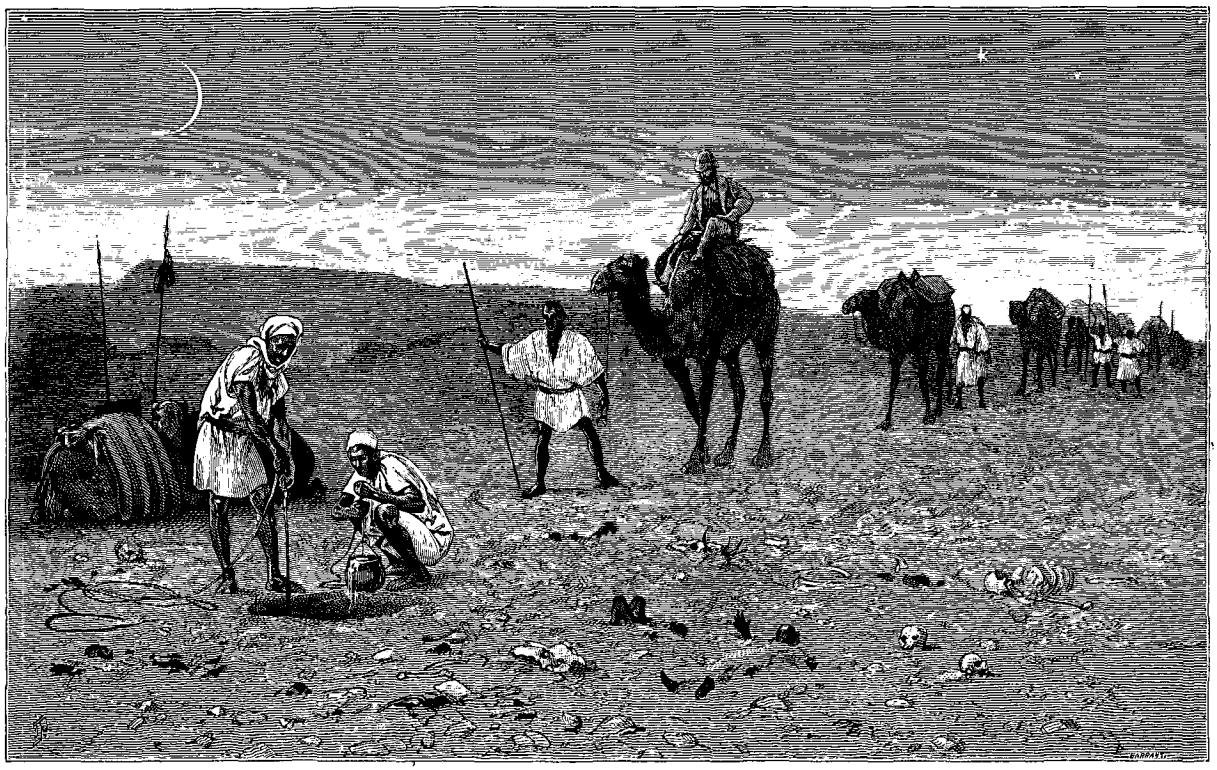
dienne bleue. C'étaient sans doute de petits nègres, épave d'une caravane d'esclaves, qui avaient succombé là aux souffrances de leur longue odyssée dans le désert; car il est d'usage, quand ces négrillons sont hors d'état de continuer leur route, de les abandonner sur la place et de les y laisser agoniser misérablement sous les ardeurs torrides du soleil.

Le lendemain, comme nous avions fait du reste la



Vue de Tedscherri.

veille, nous profitâmes du clair de lune pour nous remettre en route avant le lever du soleil, de manière à éviter la chaleur du jour et l'espèce de bain de sable dans lequel on ne cessait de nager. Grâce au calme de l'atmosphère et au rayonnement très intense, ces trajets de nuit nous offraient beaucoup de charme. Ce n'était du reste qu'à l'approche du soir, quand le vent tombait et que la diffusion de lumière diminuait, que



Fontaine de Meschrou.

nous commencions à jouir d'une libre perspective des objets. L'air ambiant s'éclaircissait, nous livrant jusqu'au coucher du soleil une vue de plus en plus vaste du paysage.

A sept heures de Meschrou, nous atteignîmes l'avant-ligne de rochers qui borne, au nord, la série de terrasses de grès qu'on désigne sous le nom de Grande Vallée (*Lagoba bouia*). L'âpre passage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un point à l'autre, le Grand Chemin (*Tenija el Kebira*), comme on l'appelle, est réputé la pierre de touche des chameaux qui vont au Bornou ou qui en viennent. A cette Grande Vallée, large de près de quatre heures, au point où nous la traversâmes, en attient une autre, séparée d'elle par une haute vague de terrain rocheux, et nommée la Petite Vallée (*Lagoba Kono*); puis, ces deux dépressions franchies, on gagne par le Petit Chemin (*Tenija es-Srhîra*) un plateau de sept cents mètres d'altitude au-dessus de la mer, qui va s'élevant peu à peu vers le sud, jusqu'aux monts Tumno susnommés.

Le 27, avant l'aurore, nous touchions aux premiers contreforts du relief tibestien, et, après un trajet de six heures, au travers d'un chaos de cônes tronqués, de pyramides sans pointe et de sommités tabulaires, nous arrivions à la fontaine du massif. L'eau en est agréable et fraîche : aussi les caravanes ont-elles coutume de faire là une halte prolongée; les âpres parois de grès d'alentour portent toutes sortes de noms, d'inscriptions et d'emblèmes de tribus, et dans les endroits sableux se trouve emmagasiné un amas de déjections de chameau, qui constituent l'unique combustible dont se servent pour cuire leur repas les voyageurs de passage en ce lieu.



Birsa.

C'était au pied sud du Tumno que nous quittions la route du Bornou, pour infléchir à l'est vers une région que nul pied d'Européen n'avait jusqu'alors foulée.

Entre le massif précédent et les premières vallées habitées du Tibesti, se trouvait, au dire de Kolokomi, un district rocheux, celui d'Afâfi, qui allait nous offrir abondance d'eau et fourrage excellent pour nos chameaux; c'était, paraît-il, un lieu de pacage où les gens du pays menaient leurs bêtes au vert. Seulement, nulle voie frayée n'existait dans cette partie de la région, et la fontaine la plus proche ne devait se rencontrer qu'à deux jours de marche.

Nous voilà donc cheminant sur ce sol quasi vierge, où nul accident caractéristique de terrain ne pouvait nous servir de point de repère. Le soir du second jour, Kolokomi, après avoir interrogé l'horizon, nous avertit de ne point gaspiller notre eau, attendu que nous avions encore à marcher. L'avertissement venait un peu tard : sur la foi de notre conducteur, pensant n'avoir que vingt-quatre heures à attendre, nous avions consommé plus de la moitié du contenu de nos six outres. Le lendemain, nouvelle étape de huit heures, et toujours aucun vestige de fontaine. La nuit était tombée, et Kolokomi ne parlait point de s'arrêter.

L'inquiétude commençait à me prendre. Le guide s'était-il trompé dans l'estimation des distances? Était-il même sûr de sa direction? Ne se pouvait-il aussi que la fontaine eût cessé d'exister ou bien fût tarie? Nous étions au cœur de l'été, dans une saison où, deux jours sans eau, c'était la mort à peu près certaine, et l'évaporation diminuait à vue d'œil notre provision aux trois quarts épuisée. Même au prix du rationnement le plus chiche, il était clair que le jour suivant était appelé à en voir la fin.

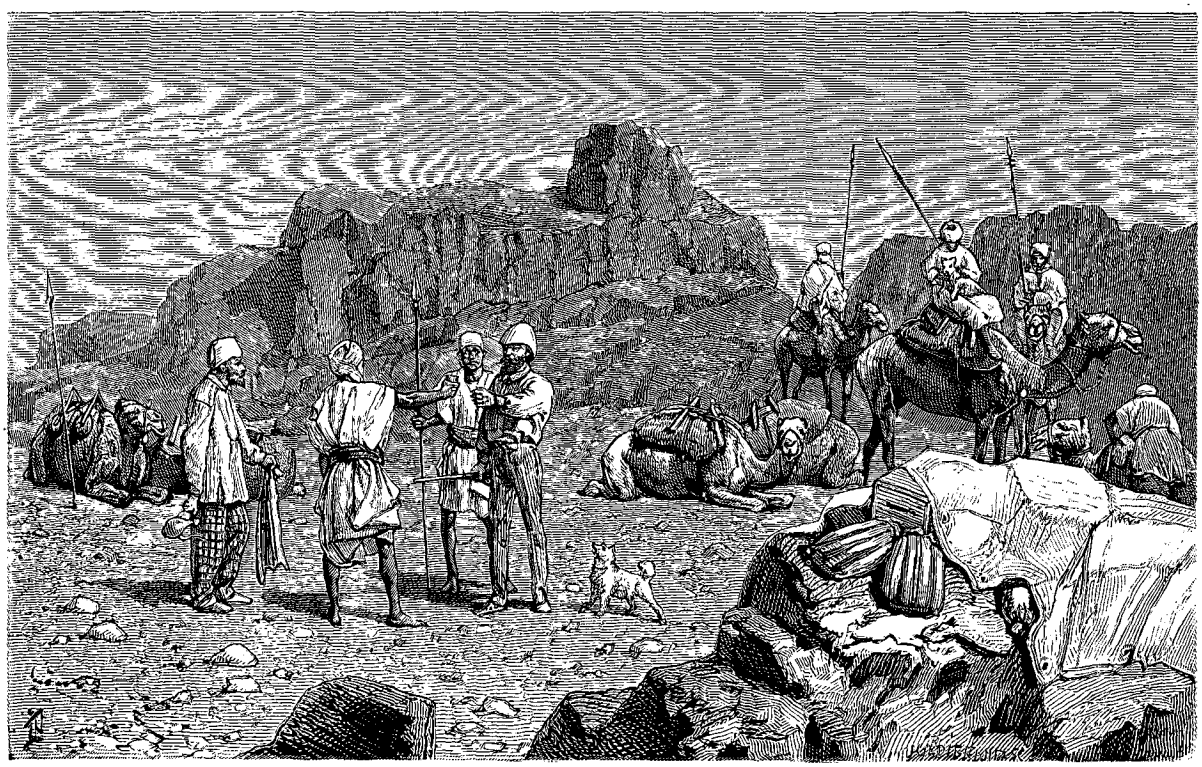
A force d'aller, nous avions atteint un relief montagneux, autour duquel nous tournâmes, toute la nuit, sans pouvoir en trouver le défilé d'accès, si bien qu'au jour nous avions dévié très sensiblement de notre direction vers les monts d'Afâfi. Une demi-outre d'eau, dix litres environ à se partager à dix, c'était maintenant tout ce qui nous restait. De temps en temps, Kolokomi grimpait au haut d'un rocher; nous, sans mot dire, nous épiions avec anxiété les moindres mouvements de sa physionomie; mais, chaque fois, elle trahissait une incertitude qui prouvait que l'homme avait perdu son orientation, à supposer même qu'il l'eût jamais possédée. *Mâ zâl!* pas encore! telle était sa réponse invariable autant que laconique.

De plus en plus silencieuse, le spectre de la soif cheminant devant elle, la caravane continuait d'avancer à la suite de son conducteur. A la nuit, arrêt de quelques heures; mais lorsqu'il fallut se remettre en marche, un de nous refusa de partir; ce ne fut qu'à force de le secouer qu'on réussit à le faire s'ébranler.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jour reparut, sans ramener trace de confiance sur le visage de Kolokomi. A la fin, lui, Bou Zeïd, ainsi que Birsa et mon vieux Mohammed s'accordèrent pour dire sérieusement que, de la façon dont on s'y prenait, personne, ni homme ni bête, n'atteindrait jamais la fontaine. Il fut donc résolu de remiser les bagages parmi les rochers, et chacun, à la file, enfourcha un chameau.

Giuseppe, avant le départ, avait procédé à la distribution de l'eau qui restait. Chacun eut, pour sa part, de six à huit onces du précieux liquide. Ce fut Kolokomi qui but le dernier. Il rabattit sur son menton le voile qui lui enveloppait le nez et la bouche, et, après s'être rincé la muqueuse, il recracha d'un jet la gorgée par les interstices de ses dents, comme si c'eût été tout simplement un peu de jus de ce tabac verdâtre que chiquent éternellement les Toubous; après quoi, il me tendit le verre avec le reste de son contenu, en me disant « qu'il n'avait pas encore soif, mais qu'il comprenait parfaitement que, pour nous autres *gens de l'eau*, ce petit commencement de privation pouvait être dur. » C'est une idée répandue dans ces pays, que les chrétiens, qui habitent en tas pressés des îles bourbeuses au milieu de la mer, mènent une vie à moitié amphibie. J'admirai, je l'avoue, l'énergie résistante de cet homme, aussi sec que la région qui l'avait vu naître, aussi âpre et aussi dur que les rochers de son Tibesti. Bou Zeïd, Birsa et mon vieux



Kolokomi présentant le verre au docteur.

Gatrounois avaient aussi en eux quelque chose de cette nature du Désert, et l'on s'expliquait fort bien l'espèce de pitié méprisante que des êtres de ma catégorie devaient inspirer à des gens de cette sorte.

Grâce à la vélocité de leurs chameaux toubous, nous eûmes bientôt perdu de vue Kolokomi et Bou Zeïd. Tout d'abord les rochers dont nous étions entourés nous cachaient l'horizon; ce ne fut qu'une heure après le lever du soleil que s'ouvrit subitement à nos regards un large lit fluvial dont l'aspect nous rendit le courage. C'était au point initial de cette dépression que devait se trouver la fontaine tant souhaitée. Des traces de pieds de chameaux, d'ânes, d'antilopes, d'autruches, sur le sable fin de la vallée, semblaient indiquer la proximité de l'eau.

Ramassant toutes nos forces et aiguillonnant nos montures, nous nous mîmes à suivre les sinuosités du torrent à sec. Peu à peu, le soleil s'éleva au-dessus de l'horizon, et, grâce aux effets de réverbération entre le sable luisant et les blocs de roche sombres, nous nageâmes bientôt dans une mer de feu. Notre reprise d'élan n'y put tenir. La lueur d'espérance qui avait miroité à nos yeux menaçait de s'éteindre presque aussitôt. Une soif effroyable s'empara de nous; nos muqueuses achevèrent de se dessécher, et nous sentions autour de nos tempes un cercle de fer qui allait de plus en plus se resserrant.

Pas un souffle rafraîchissant dans ce val étroitement encaissé. Pour surcroît, nos chameaux, qui n'avaient pas l'air de compter sur l'éventualité de salut qui nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendait au bout de la vallée, commençaient à décocher des œillades inquiétantes aux quelques acacias sajal qui se montraient sur la berge aride, et dont l'ombrage, si maigre qu'il fût, les invitait à se reposer. Deux fois déjà, en dépit des coups que je lui donnais, ma monture harassée s'était étalée sous une de ces frondaisons alléchantes; à force d'excitations, j'étais parvenu à lui faire reprendre sa marche chancelante; mais, vers le milieu de la matinée, ayant donné une troisième fois dans le branchage épineux d'un de ces arbres, elle s'y étendit avec un si ferme propos d'entêtement, que toute protestation devenait inutile. N'en pouvant plus moi-même, je ne laissai pas de ressentir un secret contentement de la résolution que montrait l'animal, et, oubliant la fâcheuse perspective dont j'étais menacé, je ne songeai qu'à jouir des douceurs de l'instant présent.

Les chameaux de mes compagnons, au fur et à mesure qu'ils me rejoignirent, ne manquèrent pas de suivre l'exemple de leur chef de file et de s'étaler avec leur fardeau humain, de sorte que toute la caravane se trouva bientôt couchée côte à côte, et bien décidée à se reposer jusqu'au soir, quitte à user ensuite de ses dernières forces pour atteindre la fontaine en question, à moins que, dans l'intervalle, Kolokomi et Bou Zeïd n'eussent pris soin de nous envoyer de l'eau.

C'était à cette dernière éventualité que je me raccrochais de tout mon cœur, et j'essayai de faire partager le même espoir à toutes les personnes présentes. Mais ce genre de réconfort échoua auprès d'Ali et de Sa'ad. Le premier ne tarda pas à tomber dans une sorte de prostration inquiétante; l'autre, les traits tout décomposés, ne parlait plus que de sa mort prochaine. Il me pria, au cas où j'en réchapperais, de ne pas oublier sa femme et ses enfants; après quoi, il s'emporta en reproches contre moi, qui, contre l'avis des gens raisonnables, m'étais obstiné à pénétrer dans cet horrible pays; et, finalement, il se mit à se préparer, en priant tout haut et avec ferveur, à faire son entrée dans le paradis. Mohammed, lui, avec son calme fataliste, s'efforçait de démontrer à Sa'ad comme quoi il ne nous arrivait rien qui n'eût été décidé à l'avance par le Tout-Puissant, et que, s'il y avait un décret préalable dudit Tout-Puissant, rien ne pourrait m'empêcher, moi aussi, de trépasser avec eux. Quant à Giuseppe, après avoir ruminé en silence, il se leva brusquement, mit son revolver à la ceinture, et me déclara d'une voix rauque qu'il n'entendait pas se laisser crever sans remuer bras ni jambes, qu'il allait suivre le lit du torrent jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'eau, ou que, sinon, d'un coup de revolver, il réglerait son compte à Kolokomi, l'auteur de notre désastre à tous. Mohammed et moi, nous eûmes beau dire, il partit pour en faire à sa tête.

Cependant l'ombre de notre acacia n'était pas suffisante. Chacun de nous tâchait de se blottir le plus près possible d'un des chameaux, pour se faire un abri du corps de la bête. Autour de nous, pas un bruit, pas un souffle d'air. L'après-midi vint, puis le soir, et toujours rien. A force de retourner mes tristes pensées, j'étais tombé dans un état de rêvasserie où le passé et le présent confondaient si bien leurs images, que j'en arrivai à ne plus savoir si j'étais chez moi ou au Sahara. De temps à autre, j'étais brusquement rappelé à la réalité, soit par la piqûre d'un rayon solaire sur ma face, soit par un subit grossissement de voix correspondant, chez le pieux Sa'ad toujours marmottant, à une nouvelle recrudescence de ferveur.

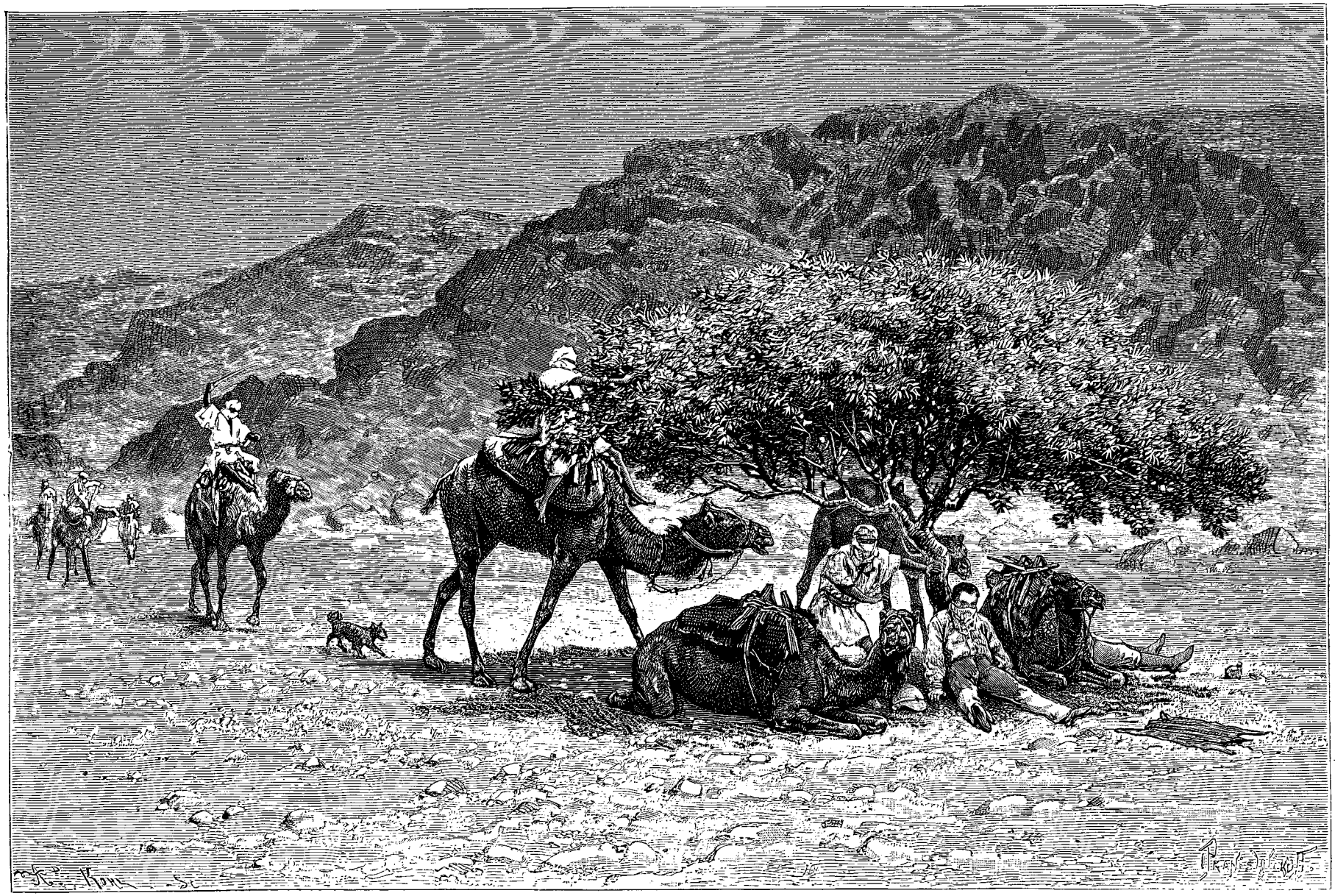
Bientôt je finis par m'abîmer dans une sorte d'hébétement, dont je n'aurais pu dire si c'était un demi-sommeil ou ce commencement d'inconscience qui précède la mort. Combien de temps dura cet état d'apsychie, où mes organes continuaient à percevoir les phénomènes extérieurs sans que la transmission s'en fît nettement jusqu'à mon esprit? Je l'ignore. Toujours est-il que soudain, — était-ce un songe ou un effet de l'excitation maladive de mes sens? — il me sembla qu'un énorme bouc fondait sur notre acacia : oui, j'aurais juré en avoir vu les cornes et la barbe.... La vérité est que c'était un homme, un de ceux que nous attendions avec impatience, car le bouc se changea en un chameau, sur le dos duquel il y avait deux outres d'eau que Birsa nous apportait.

Dans l'état de faiblesse et d'irritabilité où nous nous trouvions, cette vue nous arracha des pleurs d'attendrissement. En un clin d'œil, Ali se fut ranimé, Sa'ad eut remis à une heure plus opportune son restant d'oraisons, et moi, instantanément, j'eus repris pied dans le présent. Seul, Mohammed, dont rien ne pouvait troubler l'équilibre moral, s'abstint de toute démonstration de joie inconvenante : il se contenta de tirer de notre sac une douzaine de biscuits qu'il trempa dans l'eau, en faisant observer que, lorsqu'on a eu longtemps soif, il est bon de prendre quelque chose de solide avant de boire.

Avec quelles délices nous absorbâmes le précieux breuvage! En toute autre circonstance, plus d'un de nous y eût rechigné, tant c'était une eau dégoûtante et remplie de corpuscules étrangers; mais, pour l'heure, elle nous sembla être un divin nectar. Lorsqu'il n'y eut plus une goutte dans les outres, le sommeil descendit sur nous, et je dormis, pour ma part, si profondément, que je fus longtemps, à mon réveil, sans retrouver le joint des événements.

Kolokomi et Bou Zeïd ne tardèrent pas à reparaître à leur tour, avec une nouvelle provision d'eau pour nous et les bêtes. On envoya ensuite une escouade chercher les bagages; puis Ali et Sa'ad, avec trois des chameaux, prirent les devants dans la direction de la fontaine. Mais, au bout de très peu de temps, les deux Fezzanais revinrent avec des airs d'épouvante nous avertir que ladite fontaine était occupée par une bande de Toubous, à la vue desquels ils s'étaient dépêchés de fuir en plantant là outres et cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une halte sous l'acacia.

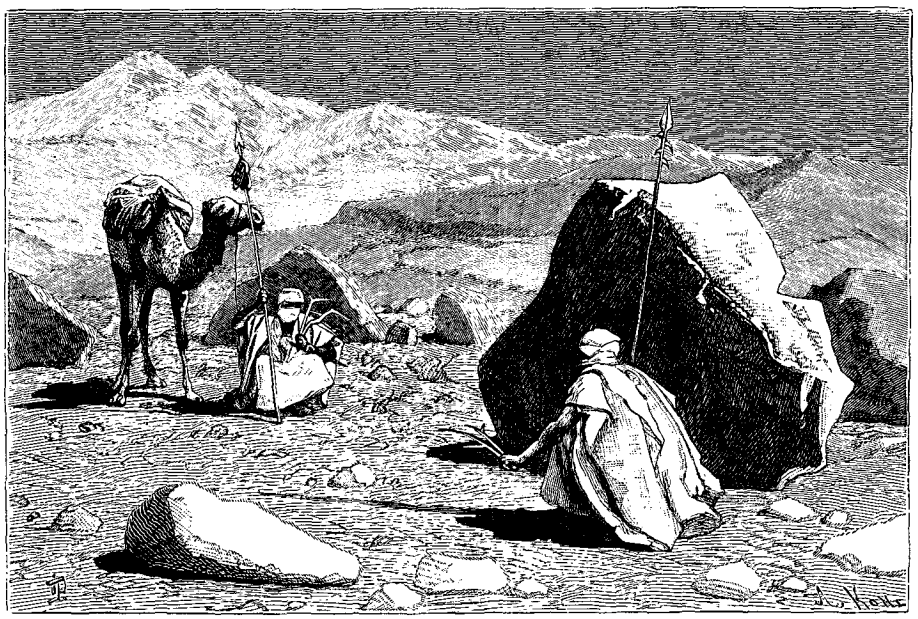
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meaux. De questions plus précises, il résulta que Sa'ad avait aperçu tout simplement un chameau et des armes près de la fontaine; mais d'homme, nulle trace. Il n'en fallut cependant pas davantage pour inspirer la plus vive inquiétude à notre guide, qui ne craignait, paraît-il, rien tant qu'une rencontre au désert avec quelqu'un de ses compatriotes.

Nous nous cachâmes donc à l'abri d'un rocher, d'où Kolokomi se tint aux aguets, et nous décidâmes cependant nos deux couards à rebrousser chemin, afin de mettre au moins en sûreté les trois animaux et les précieuses outres qu'ils avaient plantés là. Ils n'étaient pas encore de retour, que la cause fort inoffensive de leur formidable terreur se montra sous la figure d'un homme, sans plus, qui revenait paisiblement de la fontaine avec un chameau chargé.

Kolokomi, reprenant du cœur, en voyant que le quidam était seul, fit immédiatement la toilette de rigueur entre Toubous en pareille rencontre, c'est-à-dire qu'il s'enveloppa la tête de son turban, de manière qu'il n'y eût plus en lui que les yeux de visibles, et, saisissant sa lance et ses javelots, s'avança au-devant de l'arrivant. Celui-ci releva également son litham au-dessus de son nez; puis, à la distance de six pas environ l'un de l'autre, les deux hommes s'accroupirent, en appuyant leurs armes à terre, et, dans cette posture, ils procédèrent verbeusement à l'acte solennel de la salutation.

Kolokomi, le premier, demanda à son compatriote comment il se portait : à quoi l'autre repartit alternativement : *Lahaïnkennabo*, ou *Lahadintschêda*, ou *Lahaniheni*, ou *Killahâni!* Et Kolokomi de répliquer chaque fois : *Laha* ou *Killaha!* Après que ces questions et ces réponses eussent été échangées



Scène de la salutation.

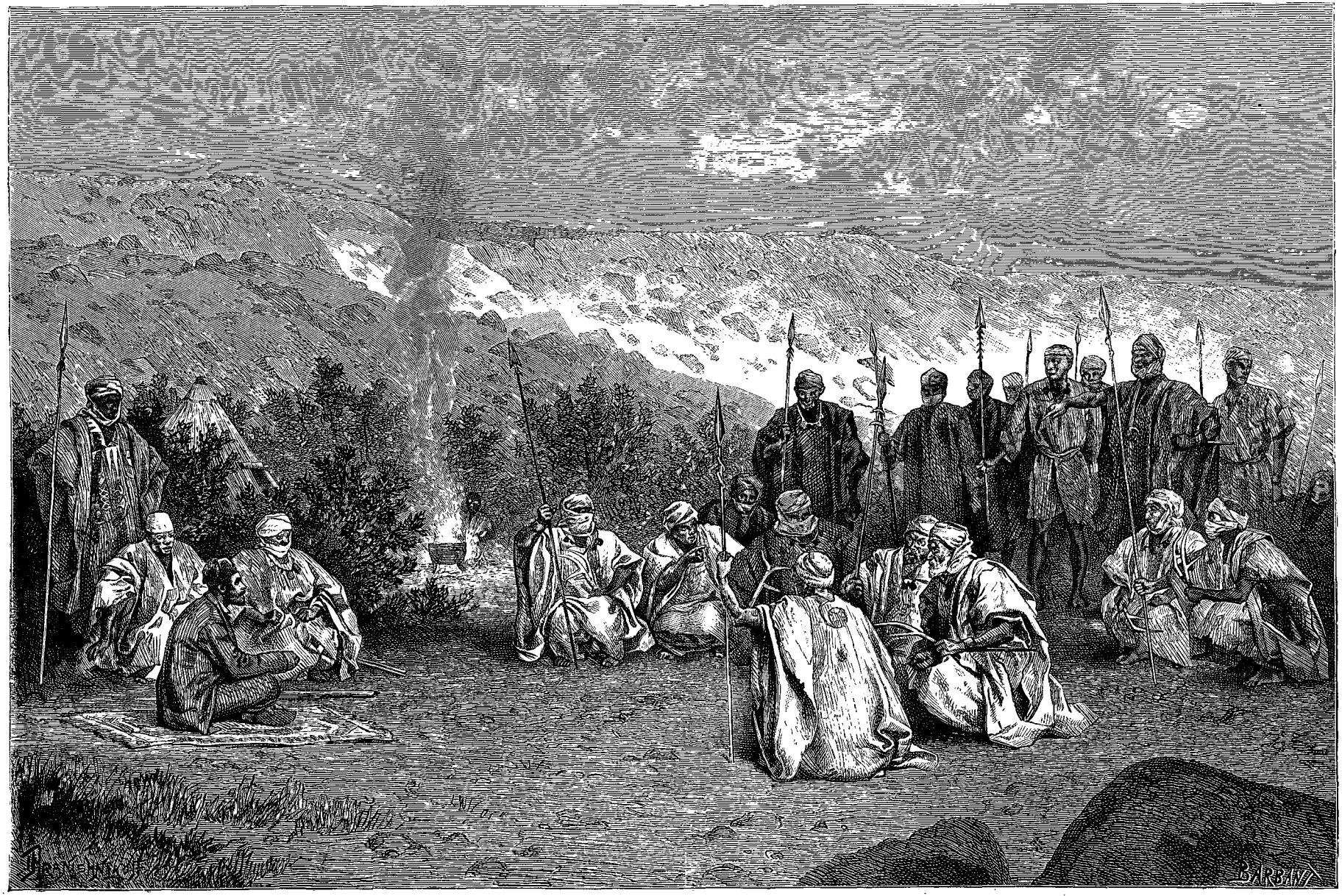
une douzaine de fois, Kolokomi cria de toutes ses forces : *Ihilla!* mot que l'autre Toubou répéta sur le même ton, et que suivit un nouvel et interminable échange de saluts. L'*Ihilla*, entonné d'abord à tue-tête, s'en allait mourir par une gamme décroissante en une sorte de grognement sourd et inintelligible, le tout exécuté avec une gravité si digne, qu'un profane n'eût jamais pu croire qu'il s'agissait d'une simple salutation; puis, quand le son était retombé jusqu'au nœud le plus profond de la gorge et ne semblait plus qu'un murmure près d'expirer, l'un des deux interlocuteurs lançait de nouveau d'une voix vibrante un *Laha* criard, auquel succédait derechef la gamme complète de l'*Ihilla*.

Au bout de quelque temps, cet étrange jeu s'interrompit, pour faire place à d'innombrables variations des mêmes dit et redit : « Comment cela va-t-il? » — « Bien, » ou « en paix, » et ce ne fut que vers la fin de cet acte de salutation compliqué que les deux hommes se mirent à se demander l'un à l'autre d'où ils venaient, où ils allaient, ce qui se passait dans le pays, où se trouvaient les fontaines les plus proches et dans quel état elles étaient : toutes questions et réponses suivies chacune d'un nouvel *Ihilla*, de plus en plus court, jusqu'à ce qu'enfin la conversation prît le ton ordinaire, et que les formules de salut cessassent.

Le nouveau venu était un petit homme bronzé, d'apparence très peu effrayante, qui se rendait à Kawâr. Il passa la journée avec nous. Le lendemain matin, 3 juillet, nous gagnâmes la fontaine, située à l'extrémité de la vallée, à la sortie même des monts Afâfi.

La région d'alentour était d'une sauvagerie effroyable. Ce n'était qu'un entassement de blocs sombres, une solitude glabre et nue, sans un bruissement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrevue avec les mainas (voy. p. 314).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'arbre, un murmure d'onde, ou une voix d'oiseau. D'une roche de soixante-dix mètres que j'escaladai, je vis que ce hérissement désordonné de récifs qui était la caractéristique du pays semblait se prolonger au sud-est, tandis qu'à l'ouest le relief rocheux se perdait bientôt dans une vaste plaine. Deux jours plus tard, quand nous eûmes quitté le val appelé Lolemno pour entrer dans le district de la Merouja, les intumescences locales, les *Emis*[1] prirent un aspect de plus en plus curieux : ce n'étaient de tous côtés que coupoles, dômes, églises byzantines, amphithéâtres antiques, mosquées, vieux castels, où se mêlaient des constructions modernes de tous les styles. Ici, on croyait voir surgir du sol comme un immense dos de chameau; là, la forme des roches figurait un hibou gigantesque; ailleurs, sur une colonne isolée, apparaissait une tête humaine. C'était surtout à la lumière fantastique du soir que ces caprices d'architecture titanique éveillaient les idées les plus singulières et enfantaient les plus incroyables visions.

Le 10 enfin, non sans avoir, une fois encore, couru le risque de mourir de soif, et esquivé une embuscade des Toubous d'Abo, nous entrâmes dans la vallée de Tâo, une des principales du Tibesti, et le siège de beaucoup de nobles familles du pays. A peine avions-nous franchi l'enneri Dommâdo, que nous vîmes venir à nous un Toubou, qui se trouva être un cousin de Bou Zeïd. C'était un certain Galma, qui avait habité le Fezzan, et qui était connu de Mohammed. Cet homme, apprenant mon dessein, s'offrit aussitôt à me servir de guide dans le Tibesti. Sur les instances de Bou Zeïd, j'acceptai la proposition, bien que ce nouveau protecteur fût loin de m'agréer.

Galma était svelte et maigre, comme la plupart de ses compatriotes, d'un teint noir tirant sur le jaune, avec un nez écrasé, une grande bouche lippue, un menton en galoche, et des yeux guetteurs qui donnaient à sa physionomie une expression repoussante. Il avait avec lui une tante, du nom de Kintâfo, personne de quelque cinquante années, à l'air intelligent, mais qui, à part ses formes bien proportionnées et la finesse merveilleuse de ses extrémités, n'avait absolument rien de son sexe. Non contente de faire des enjambées comme un homme, elle chiquait avec une virtuosité toute masculine, relançant le jet de salive verdâtre avec un entrain et une sûreté qui eussent fait honneur à un vieux loup de mer.

Cette Kintâfo, une autre femme, Galma, et quelques esclaves, étaient pour le moment les seuls habitants de Tâo. La dépopulation momentanée de la capitale du Tibesti tenait aux difficultés d'alimentation que présente en cette saison le pays. Quand, en été et en automne, après la chute des pluies annuelles, les herbes fourragères poussent et verdissent, et que les arbres renouvellent leur parure de feuilles, chameaux et chèvres trouvent abondamment de quoi remplir leurs mamelles; et, tant que dure cette sécrétion, le lait constitue une des bases d'alimentation des Toubous Reschâdes. A la même époque, mûrissent les graines d'une herbe noueuse (*Panicum turgidum*) dont on tire, en la manipulant, une sorte de farine. Mais, lorsque chameaux et chèvres ne fournissent plus de lait et qu'on a consommé les graines en question, alors commence une longue période de dénuement, pendant laquelle le fruit de l'hyphène devient l'unique ressource de l'habitant.

C'était dans cet état de disette que se trouvait justement le pays comme j'y arrivais. A entendre dans le silence de la nuit les frappements cadencés et mélancoliques de la pierre sur la dure écorce du fruit en question, on devinait que la faim mordait aux entrailles le batteur diligent qui se donnait tant de mal pour si peu.

Des vallées tibestiennes, le Bardaï, situé au nord-est de la grande chaîne, est l'unique enneri où l'on se livre en grand à l'élève des dattiers et à la culture jardinière, le seul aussi où il y ait des centres de population réguliers dont les habitants ne désertent jamais leurs foyers. Aussi, au temps de la disette, y émigre-t-on en masse de tout l'ouest du pays. Quoique nous ne fussions pas encore dans la saison où les dattes sont mûres à point pour être cueillies, ce mouvement de *transhumance* était déjà commencé. Le Dardaï lui-même et les principaux nobles du Zouâr devaient bientôt transférer au val Bardaï leurs quartiers d'automne; en conséquence, si je voulais rencontrer encore ces messieurs dans le Zouâr, il était nécessaire que je me hâtasse.

Le 14 juillet donc, nous nous mîmes en route, après avoir dépêché en avant l'esclave de Galma pour qu'il prît d'exactes informations. Dès la première marche, nous rencontrâmes trois habitants de l'enneri vers lequel nous nous dirigions, qui nous informèrent que le Dardaï l'avait déjà quitté, et qu'il ne restait plus là-bas que quatre des principaux nobles. Nous n'en continuâmes pas moins d'avancer; mais le lendemain, comme nous débouchions d'un contrefort de la chaîne centrale, nous vîmes revenir notre messager, l'esclave de Galma, qui nous confirma le départ de Tafertemi (c'était le nom du chef ou *Dardaï*), et ne nous parla pas en termes très rassurants des dispositions des *mainas* demeurés au Zouâr. Aussi, avant de poursuivre plus avant, dépêchâmes-nous un second négociateur, plus intelligent, afin de savoir à quoi nous en tenir. Ce fut Birsa qui se chargea de la mission, et, l'après-midi même, il nous rapportait une réponse favorable des nobles, qui se disposaient à venir au-devant de nous à l'entrée de leur vallée. Effectivement, à peine étions-nous campés au point désigné, que les mainas parurent avec leur suite, vingt personnes environ, pour nous saluer.

Tous s'accroupirent en cercle autour de nous, leurs armes en main, et se mirent à entonner la kyrielle

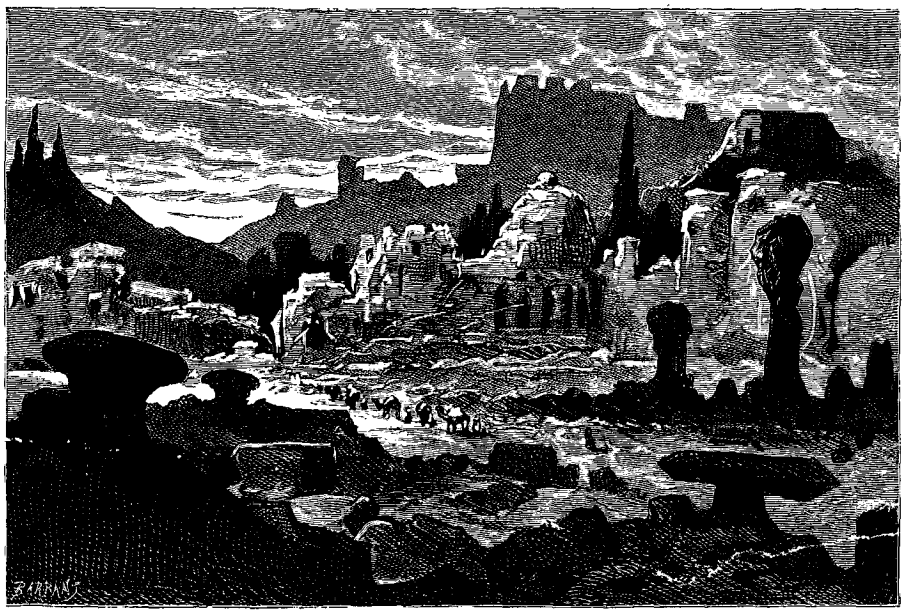
1. *Emi* est, au Tibesti, le nom générique de ces sortes de montagnes; leurs lits fluviaux s'appellent des *enneris*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obligée de *Killahânis*, d'*Ihillas* et autres semblables. Après quoi, s'adressant à mes gens, ils leur demandèrent, avec une insistance qui ne souffrait point de refus, la permission de prendre part à notre souper. J'acquiesçai de grand cœur à cette exigence, d'autant plus qu'à ce moment j'avais la naïveté de croire que mon couscoussou était l'unique objet de leur convoitise, et que je gagnerais ainsi leurs bonnes grâces.

De quel air sombre Ali et Sa'ad regardaient ces hobereaux en guenilles engloutir dans leurs bouches affamées la précieuse victuaille! Il est de fait que plusieurs attaques du même genre à nos provisions eussent pu être pour nous fort calamiteuses; car qui m'assurait que la prétendue abondance de dattes et de céréales dont on disait le Bardaï pourvu n'était pas un vain mirage, comme l'avait été la soi-disant provende de fourrage que nous devions trouver au sud du Tumno? Et si le malheur voulait que, du Zouâr, je ne pusse aller jusqu'au Bardaï, que faire de ce côté-ci des montagnes, où il n'y avait pour l'heure absolument rien à se mettre sous la dent?

J'eus, en attendant, le loisir de considérer de près ces étranges gentilshommes, qui ressemblaient plutôt à une bande de malandrins faméliques qu'à une réunion de gens de qualité représentant la fine fleur d'une tribu. Le plus âgé, le maina Dirkouï, était un vieillard avec une grande barbe poivre et sel, un teint noir maculé de reflets jaunes, des traits réguliers du reste, une certaine dignité d'allures, et l'air assez bon enfant. A côté de lui était assis le maina Derdêkorê, homme dans toute la force des ans, également barbu, mais avec un soupçon de prognathisme, et qui, de par sa verbosité, — un vrai moulin à paroles, — s'empara bientôt de la conversation. Le troisième,



Caprices d'architecture titanique.

Gordoï, surnommé *konki* (le petit), à cause de sa stature exiguë, avait une mine rusée au possible. Le quatrième et dernier, Keidomi, était un personnage posé et taciturne, qui dominait de la taille tous les autres. Le reste de la société se composait de parents, de clients ou de subalternes, que l'espoir d'attraper quelque bonne aubaine avait décidés à suivre les mainas, et qui étaient encore plus efflanqués et plus minables d'accoutrement que ceux-ci.

Le lendemain matin, dès avant le jour, l'honorable compagnie reparut, et de nouveau il me fallut la repaître. Leur digestion une fois en train, ces messieurs abordèrent la question des « droits de leur vallée », à savoir des péages à leur verser à l'entrée. Le débat dura depuis l'aube jusqu'à l'heure de l'*aschâ* (environ une heure et demie avant le coucher du soleil), et me donna un bel avant-goût de mes tribulations ultérieures.

Dieu! quelle négociation! Le pire était qu'on avait eu vent des sommes considérables que je m'étais engagé à payer à mes deux conducteurs officiels, Kolokomi et Bou Zeïd, et, puisqu'un homme de rien tel que le premier recevait quatre-vingts thalers, à quel prix ne devait pas être coté un maina de première classe et disposant d'une haute influence personnelle? Il s'ensuivit une discussion sur les motifs de mon voyage. Jamais encore un Européen n'avait pénétré dans le pays, et des sacrifices d'argent aussi gros que ceux que je faisais ne pouvaient s'expliquer, aux yeux de ces nobles Toubous, que par des vues de spéculation pure. Il n'était pas admissible que ce fût pour le simple plaisir de visiter un écheveau tout nu de monts et de vallées, qu'un Européen s'aventurait seul sur le territoire mal famé de leur tribu. Pour tenter une pareille entreprise, il fallait absolument que je fusse convaincu qu'il existait au Tibesti des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trésors cachés à découvrir. Une fois sur cette piste, ils en conclurent que mon objectif devait être les sources chaudes qui sont sur les pentes orientales du Tarso, et dans lesquelles, vraisemblablement, au su des chrétiens, il se trouvait de l'or et de l'argent.

Ils se confirmèrent dans cette idée, en apprenant qu'à plusieurs reprises j'avais questionné les indigènes au sujet de ces sources. Bref, ils tombèrent d'accord que mon but, en pénétrant chez eux, était de m'assurer de l'existence des trésors en question, pour revenir ensuite, avec l'aide de mes compatriotes, les chasser, eux les Toubous, de leur terre natale. Vainement mon vieux Mohammed, qui était leur demi-congénère, se mit-il en frais d'éloquence, pour les édifier sur l'innocuité de mes desseins, et leur expliquer comme quoi les Européens, gens fort sages à tout autre égard, ont la manie bizarre et un peu absurde de s'en aller courir sans but par le monde; vainement Galma, lui aussi, pérora-t-il la journée entière : tous restèrent fermement convaincus que mon entreprise était grosse de périls pour eux, et ils n'en conçurent que plus de mépris pour la noire perfidie de Kolokomi, que l'appât de l'argent avait déterminé à trahir ses frères.

L'orateur de la partie adverse était Derdêkorê. Rarement j'ai vu une pareille souplesse dans la discussion, des ressources aussi variées de faconde, un tel art pour dénaturer ou escamoter les arguments, une adresse aussi consommée pour changer subitement le terrain de la discussion et brouiller la cervelle des auditeurs. Tous ces mainas prétendaient que je leur remisse à eux-mêmes le stock entier des présents que j'avais apportés, et, comme j'alléguais que c'était au Dardaï seul qu'il appartenait d'en faire la répartition, ils me répondirent que leur souverain était dans le Bardaï, qu'ils n'iraient certes pas le trouver là-bas tout exprès, qu'ils connaissaient mieux que personne la mesure de leurs propres droits : affectation d'irrévérence à l'égard du chef même de tribu, qui ne me donna pas une bien haute idée de la protection que je pouvais attendre, en cas de besoin, de ce Dardaï. Quant aux lettres d'Hadsch Dschaber, ils refusèrent tout net de les lire. Enfin, à ma menace de m'éloigner sur-le-champ d'un pays dès le seuil duquel on voulait me faire violence, ils me répliquèrent en termes fort rusés que cela ne pourrait leur être qu'avantageux, attendu qu'une fois que je serais hors de chez eux, ils ne seraient plus liés envers moi par les devoirs de l'hospitalité et pourraient reprendre à mon égard les libres allures des mœurs du désert.

De quel côté diriger nos pas? Si nous allions au Bardaï, il était certain qu'eux et leurs complices nous attaqueraient dans le massif central. Rétrograder vers la route du Bornou pour retourner tout de suite au Fezzan, c'était une chose à peine praticable, vu le triste état où étaient mes chameaux et la perspective dont les Toubous eux-mêmes venaient de me menacer. Il me fallait donc en passer par les exigences des mainas.

Grâce à Gordoï, le moins intraitable d'entre eux, nous finîmes par tomber d'accord sur la livraison immédiate de divers objets de prix, tels que burnous, chemises soudaniennes, turbans, pièces d'étoffe, moyennant quoi ils daignèrent, en se retirant avec cet acompte, m'assurer de leur bon vouloir, si je me décidais à visiter leurs demeures au centre du Zouâr.

Je résolus en effet de mettre à profit sur-le-champ ces favorables dispositions, si chèrement achetées, de mes nouveaux protecteurs. Le lendemain matin, 17 juillet, je renvoyai bien vite à Tâo, sous la responsabilité de Bou Zeïd et de Giuseppe, la plus grande partie de mon train en hommes, bêtes et bagages, et, avec mon vieux Mohammed, Gordoï, Sa'ad, Birsa, et un seul chameau, je m'engageai dans le val Zouâr.

D'abord très étroit, l'enneri s'élargit bientôt, et nous offrit, entre son double encadrement de roches sombres et revêches, une richesse de verdure et de faune qui ne laissa pas de nous récréer le cœur et les sens, après notre longue pérégrination au travers d'un paysage dénudé. On devinait ce que pouvait être ce défilé dans la saison des grandes pluies, alors que les eaux mugissantes menacent d'y emporter de leur flux arbres, buissons, animaux et gens. Partout, dans le feuillage, ce n'étaient que nids d'oiseaux. Çà et là, au travers du fourré, gambadaient des gazelles et des antilopes, et de grands babouins de couleur gris-verdâtre grimpaient, agiles et infatigables, aux branches des acacias sajal, sans souci des innombrables piquants. Quant à l'onde pluviale, en cette région, elle se conserve excessivement fraîche dans des citernes de roc naturelles, réservoirs jamais taris, dont l'étranger devine l'emplacement aux troupes d'oiseaux tournoyants qu'ils attirent.

Bientôt nous arrivâmes au confluent de l'enneri Zoug, qui débouche du sud. C'était dans cette vallée que demeurait l'aimable Gordoï, qui, en conséquence, prit congé de nous, en nous promettant qu'à notre retour il se trouverait prêt à nous accompagner jusqu'au Bardaï, en cas que nous voulussions y aller.

Le lendemain, nous atteignîmes le confluent de l'enneri Kôgou, et, bientôt après, nous donnâmes sur un groupe de huttes en clayonnage et à toits de nattes, dont l'une était celle du sieur Dirkouï, le plus âgé des mainas auxquels j'avais eu affaire. Ma venue ne parut pas lui causer un très vif plaisir; il ne me salua qu'en rechignant, et, après avoir allégué la pauvreté du pays en général et la sienne en particulier qui ne lui permettait pas, à son grand regret, de s'acquitter envers moi des devoirs de l'hospitalité, il conclut en me disant d'un ton maussade que ce que j'avais déjà vu de la contrée devait amplement me suffire, et qu'il ne comprenait pas que je m'obstinasse à pousser plus avant.

Quelques instants après, survinrent et le disert Derdêkorê et le taciturne Keidomi. Le premier, entrant brusquement en matière, se mit à m'expliquer verbeusement comme quoi, d'un jour à l'autre, ils s'attendaient à un coup de main des Boulgedâs, —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribu nomade et pillarde dont j'avais déjà entendu parler à Tâo, — comme quoi, conséquemment, ils n'étaient pas en état de répondre de ma sûreté, comme quoi aussi ce serait une honte pour eux s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux sur leur territoire. Il ajouta que, même à l'égard des gens du pays, on ne pouvait me donner aucune garantie, tant que je n'aurais pas pour voyager un permis officiel du Dardaï et du conseil des mainas; bref, il finit par me dire que je ne devais pas songer à aller plus loin.

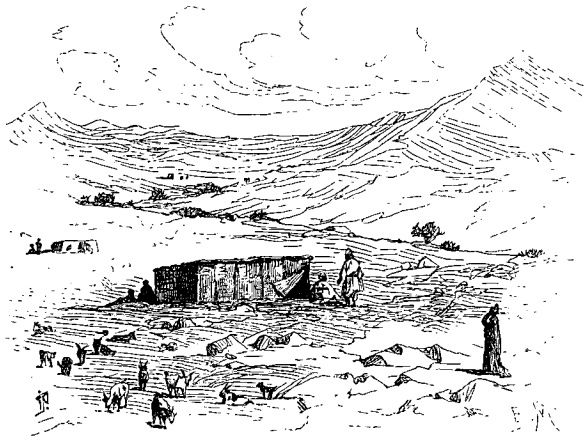
L'événement confirma tout de suite cet avis. Comme nous discutions encore, un Toubou parut, monté sur un chameau, et, sans même m'honorer d'un salut, échangea quelques rapides paroles avec les mainas, puis se retira précipitamment, en me menaçant du geste et de la voix. J'appris par Derdêkorê que cet homme était venu tout exprès pour s'assurer de ma présence, et qu'il s'en allait de ce pas querir du monde pour me mettre à la porte du Zouâr; le noble se faisait un devoir de m'en avertir, afin de m'éviter un malheur. Disait-il vrai? Je ne pouvais le savoir; mais, cédant au conseil de Birsa et de Mohammed, je pris le parti de rebrousser chemin sur-le-champ, non sans un vif chagrin de mon excursion manquée.

Revenus au point de confluent de l'enneri Zoug, nous obliquâmes dans ce dernier val, tant pour aller chercher Gordoï, que pour éviter quelque embûche possible plus loin. Gordoï, qui ne nous attendait pas sitôt dans sa hutte solitaire, ne se trouvait pas encore prêt à partir, de sorte qu'après avoir passé la nuit avec lui, nous nous remîmes en route le 19, pour regagner par un défilé transversal la sortie du pays.

Chemin faisant, nous passâmes devant la cabane de Birsa, où celui-ci s'arrêta un instant auprès de sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis son retour du Fezzan, et à laquelle il avait diverses choses à dire, avant qu'elle accomplît, comme tout le monde, son émigration estivale vers le Bardaï.

Autant la Fezzanaise est nonchalante, déréglée et légère, autant la femme toubou, avec sa virilité peu avenante d'allures, est sérieuse, énergique et fidèle. Le mari reste des mois entiers, des années même, loin de sa maison, et c'est sa moitié qui se charge à elle seule, pendant ce temps-là, du gouvernement intérieur de la hutte, du soin des enfants, des chèvres et des chameaux. Elle veille sur tout, s'occupe de tout, conclut les ventes, les achats, fait les courses, déménage au besoin. Peut-être est-ce à cette extrême indépendance, et au sentiment de responsabilité qu'elle engendre, que le sexe faible, au Tibesti, doit en partie sa rigidité de mœurs vraiment remarquable.

Le 20 juin, après avoir heureusement échappé aux malandrins du Zouâr supérieur, lesquels, en effet, étaient venus nous guetter à l'entrée du val, nous rejoignions nos compagnons au campement de Tâo. Une fois là, ne me tenant pas pour battu, je repris mon idée d'aller au Bardaï. La nécessité de nous procurer des vivres, ne fût-ce que pour ne pas mourir de faim sur la route de Mourzouk, était une raison sans appel pour que, moi et mes gens, nous donnassions suite à ce projet d'excursion. Nous ne pouvions prévoir alors quelles terribles aventures nous attendaient dans cet autre enneri, et quelle périlleuse évasion il nous faudrait opérer de là-bas, dans des conditions de disette pires encore.



Huttes en clayonnage.

II

Avant de nous mettre en route pour le Bardaï, il avait été décidé en conseil que Bou Zeïd partirait en avant, avec les lettres de recommandation et des présents, pour sonder les dispositions des Toubous. Le Bardaï étant à trois bonnes journées de marche de Tâo, notre émissaire ne devait être de retour qu'au bout d'une semaine, ce qui était juste le laps de temps pour lequel il nous restât de quoi manger.

Cette attente fut pour moi pleine d'ennuis, assiégé que j'étais à mon campement par une tourbe de pillards et d'écornifleurs, que le bruit de ma venue avait attirés des enneris voisins. Le 25, toutefois, parut un personnage d'autre sorte, à savoir ce fameux Aramï, l'oncle de Birsa, et le maina le plus influent de la contrée. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air intelligent, et un peu plus poli de manières que ses collègues du Tibesti que j'avais eu déjà occasion de connaître.

La semaine s'écoula, et de Bou Zeïd pas de nouvelle. Sans la vieille Kintâfo, qui consentit à nous fournir quelques vivres, je ne sais ce que nous serions devenus. Le douzième jour seulement, nous reçûmes du marabout une lettre qui nous rendit fort perplexes : les gens du Bardaï, en apprenant que je voulais visiter leur vallée, s'étaient insurgés, et le chef de tribu Tafertemi, après une longue discussion avec les habitants, avait déclaré que, puisqu'ils refu-

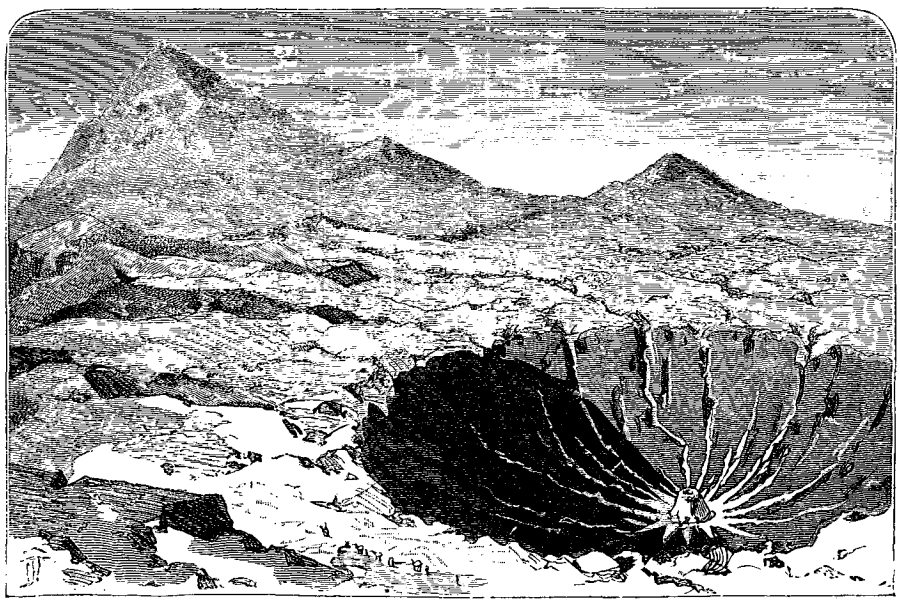
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saient de recevoir l'étranger qui lui était adressé, il irait lui-même le chercher au delà des montagnes.

Tout cela me paraissait louche. Arami, voyant mon embarras, me proposa de m'emmener au val Gabôn, où il avait, disait-il, ses troupeaux, avec quelques provisions; de là, ajoutait-il, il me remettrait, muni des choses nécessaires, sur le chemin de Mourzouk. Mais la vieille Kintâfo me dissuada vivement de suivre le maina : « Ne va pas avec lui, me dit-elle. Qui sait jusqu'où il t'entraînera, et ce que, finalement, il adviendra de toi? Crois-m'en, Toubou moi-même, je connais à fond mes compatriotes. »

La vérité était qu'Arami aurait bien voulu m'isoler afin de me pressurer à sa guise. Il dévoila même tout de suite sa rapacité en me réclamant comme premier acompte un tapis de Tripoli et une magnifique couverture de Tunis, ajoutant que, bon gré mal gré, je n'obtiendrais sa protection qu'à ce prix. Tafertemi cependant ne venait pas. A sa place arriva Gordoï, qui nous dit que la fermentation causée par l'annonce de ma visite avait fini par se calmer, et qu'après avoir pris connaissance à tête reposée de mes lettres de recommandation, les gens de là-bas avaient déclaré que, pour faire plaisir à leur vieux Dardaï (celui-ci avait quatre-vingt-dix ans), ils ne s'opposeraient plus à ma venue.

Que fit là-dessus le seigneur Arami? Craignant sans doute que je ne lui échappasse, il changea subitement ses batteries, et m'assura que, si vraiment je tenais à me rendre au Bardaï, l'unique chance que j'avais d'y arriver sans danger, c'était de me mettre sous sa sauvegarde. Il insista si bien, qu'après mûre réflexion, n'apercevant point d'autre issue devant moi, j'acceptai cette dernière ouverture, encore que la con-

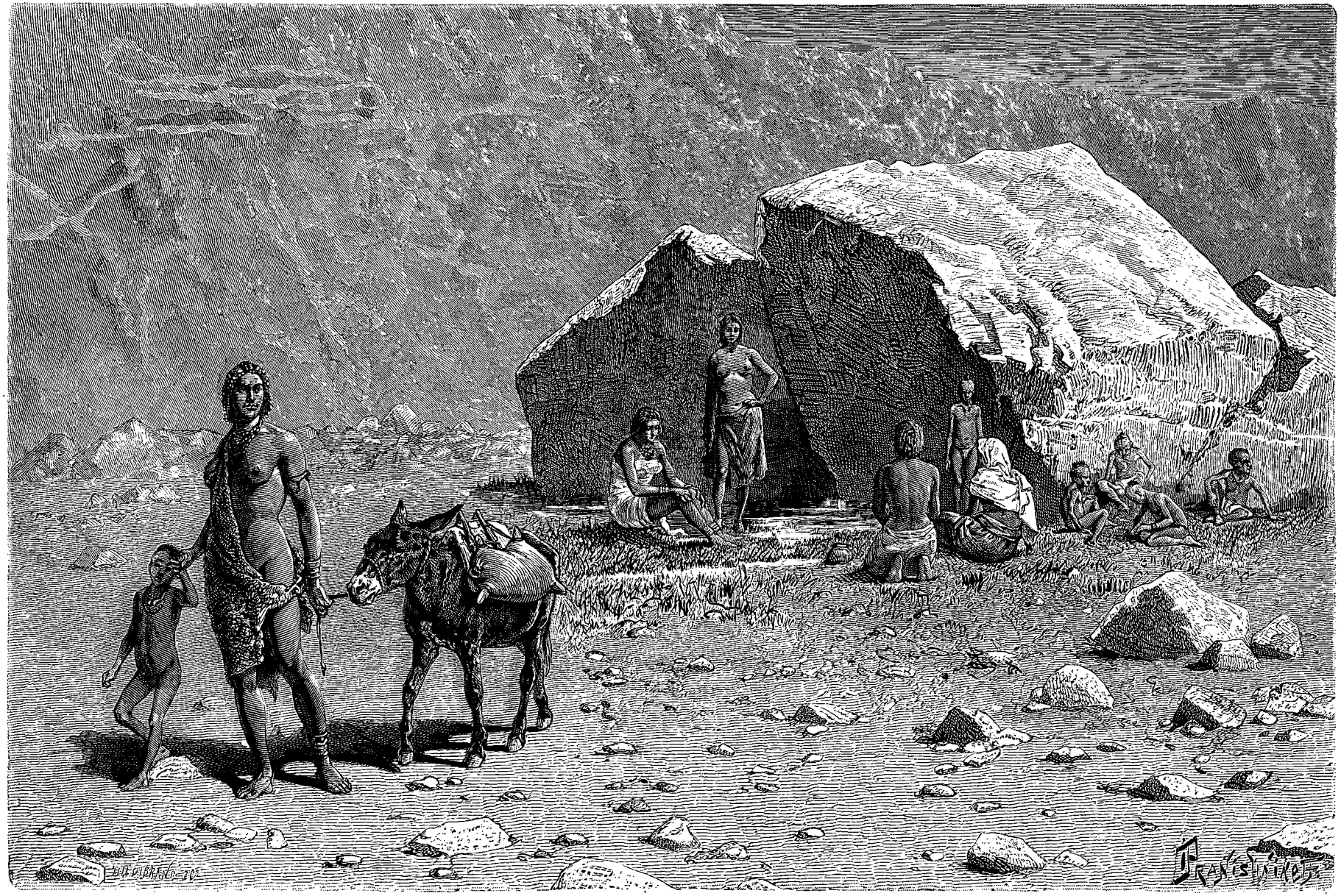


Le Trou au Natron.

duite énigmatique de Bou Zeïd me parût cacher quelque trahison. Arami était, après tout, l'unique maina dont le crédit était bien établi pour moi, et, depuis que j'avais fait droit à ses premières exigences, il me parlait d'une façon si raisonnable et si engageante, qu'en dépit de toutes mes méfiances je me raccrochai instinctivement à lui. Mes chameaux n'étant pas en état d'escalader le Tarso, je les confiai derechef, avec tous ceux de nos bagages qui ne m'étaient pas indispensables, à la garde de la vieille Kintâfo, et, ayant loué une autre monture, je me mis en route le 5 août. La caravane comprenait, outre moi et mes gens, le maina Arami avec un de ses serviteurs ou clients, Kolokomi et son frère aîné, Gordoï, Birsa, un domestique de Bou Zeïd, et le messager venu du Bardaï. Le chemin montant que nous suivions, dans la direction du nord-est, traversait une région rocheuse, semée de blocs de grès, de granit et de basalte, et entrecoupée d'enneris fortement encaissés qui s'inclinaient tous plus ou moins au sud-ouest. A mesure que nous nous élevâmes, le nombre des contreforts et des défilés alla diminuant, pour faire place à de larges croupes de montagnes aplaties dont la surface se composait d'une roche légère et friable où le pied se trouvait plus à l'aise que sur les dures aspérités du relief acutangle qui avait précédé. L'ensemble était nu, glabre et quasi brûlé; çà et là seulement, dans les lits de torrent à sec, apparaissaient de maigres acacias et quelque gramen. Vers le soir, nous aperçûmes à l'est les vives arêtes de l'Emi Bomo, puis la masse indistincte de l'Emi Tousidde, la reine des montagnes tibestiennes.

Le lendemain, nous franchîmes divers enneris appartenant encore au système hydrographique du Tâo, pour arriver au bord d'un cratère gigantesque (le Trou au Natron), qui se trouve au pied du Tousidde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



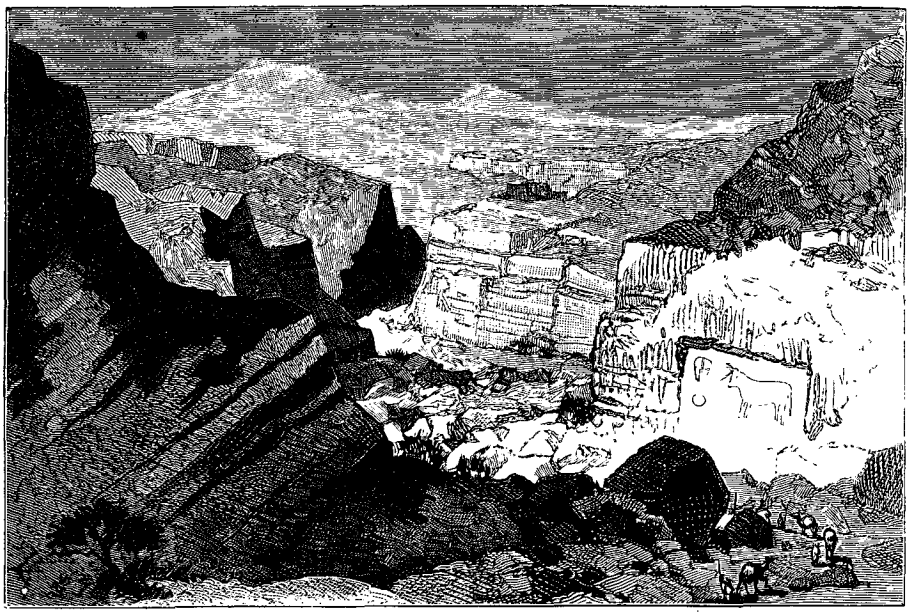
Femmes et enfants toubous près de la fontaine (voy. p. 320).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et dont la dépression, en forme d'entonnoir, a bien trois ou quatre heures de tour sur plus de cinquante mètres de profondeur. Le grandiose du spectacle dépassait mon attente. Je m'assis sur le rebord de cet abîme aux parois à pic, et me plongeai dans une sorte de rêverie étonnée, jusqu'à ce que mes pieds endoloris m'eussent rappelé au pénible sentiment de la réalité. J'avais marché, ce jour-là, pendant neuf heures, et je n'étais pas au bout de mes peines. Je rejoignis donc mes compagnons de route, bien faits, hélas! pour me gâter la magnificence du paysage, et, côtoyant avec eux la marge du cratère, où serpentaient d'étroits filets de cristallisation blanche, qui lui ont valu son nom de Trou au Natron, j'atteignis enfin le point culminant du col, situé à deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, altitude qui ne laissa pas de se traduire la nuit par un abaissement de température auquel nous n'étions pas habitués et qui nous fut très sensible.

Au matin, ayant en vue, vers l'est et le sud, d'autres chaînes rocheuses aux formes déchiquetées, nous commençâmes d'effectuer la descente, et, après plus de cinq heures de marche, nous débouchâmes sur l'enneri Oudêno, autrement dit la Rivière des Gazelles, dont le lit, encaissé de berges de trente à cinquante mètres de haut, était obstrué d'énormes éboulis de grès.

Nous passâmes la nuit du 7 au 8 août au bord de ce torrent, en un endroit que hantent, paraît-il, de



L'enneri Oudêno.

méchants esprits (*Môschi*); et comme ces esprits n'aiment pas l'odeur de la poudre, mes compagnons ne manquèrent pas de tirer force coups de fusil, jusqu'à ce qu'ils jugeassent l'air purifié à point. Cette débauche d'artillerie dura même si longtemps, et éveilla de toutes parts des échos si sonores, que, surexcité comme je l'étais par la fatigue, la faim et des soucis de toute sorte, je finis par me figurer que c'était un signal au moyen duquel ces traîtres Toubous appelaient leurs complices. Malgré mon état de lassitude, ces sinistres imaginations de mon cerveau me réveillaient à chaque instant en sursaut. Je me redressais alors avec effarement, l'œil troublé par les ombres fantastiques des rochers aux contours bizarres que le clair de lune projetait sur le sol brillant de la vallée, et l'ouïe tendue aux glapissements aigus de l'hyrax (*marmotte des rochers*) autour des grands blocs, comme si j'eusse cru percevoir l'approche d'un ennemi. Oh! l'horrible nuit, présage d'une journée plus horrible encore!

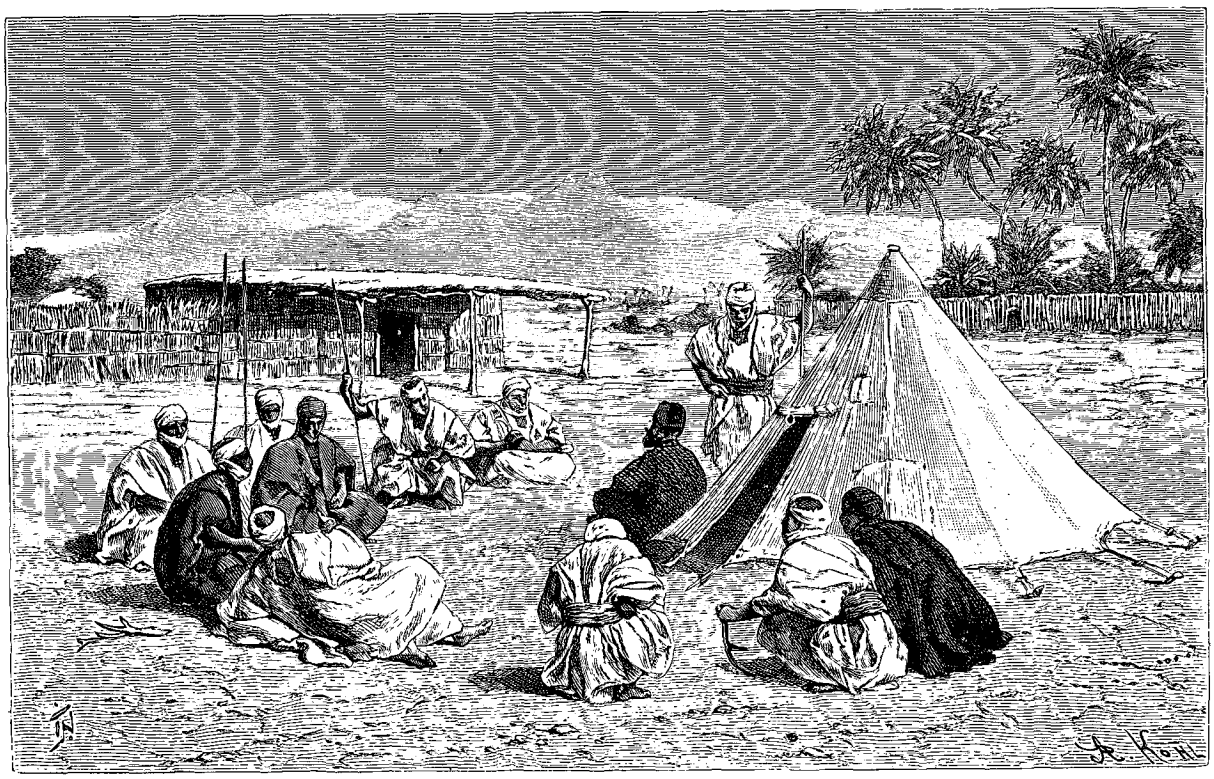
C'était le lendemain que nous devions atteindre le Bardaï. Il n'était que temps. Dès les hauteurs du Tarso nous avions achevé de manger nos dattes.

Traversant la Rivière des Gazelles, puis une suite de mamelons pierreux, nous fîmes halte dans une vallée vassale de l'enneri Bardaï, celle du Gonoa, pour y attendre des nouvelles de Tafertemi et de Bou Zeïd. Là, parmi des blocs de rochers gigantesques, jaillissait une source vive qui semblait une station fréquentée, car, à chaque instant, des femmes et des enfants toubous s'y arrêtaient avec leurs ânes pour se désaltérer au passage.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Conseil devant la tente au val Bardaï (voy. p. 323 et 324).

DEUX MOIS AU TIBESTI,

ÉPISODES DES VOYAGES EN AFRIQUE DE M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL[1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1869-1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Arami et son neveu Birsa trouvèrent moyen de m'empoisonner ce moment de repos. La veille, le premier n'avait cessé, par prières et menaces, de tourmenter mon vieux Mohammed, pour le forcer à lui découvrir les trésors qu'il était convaincu que je tenais en réserve. Réfléchissant que c'était le dernier jour où il lui était donné de profiter de moi à lui seul, puisque le lendemain j'allais vraisemblablement devenir la proie du Dardaï et des autres mainas, il voulait en avoir le bénéfice. Fort de mon dénuement absolu, je laissai Birsa et son oncle explorer à fond, une dernière fois, chacun de mes colis, ce qui leur prouva tout au moins que je n'avais plus l'ombre d'une de ces étoffes qui excitaient si fort leur cupidité. Je ne pus toutefois leur ôter de la tête que j'avais de l'argent caché quelque part. Bien plus, l'œil perçant d'Arami dénicha un superbe burnous blanc de Tunis que je gardais pour mon usage personnel et que j'avais enroulé prudemment dans l'unique et indispensable couverture de laine qui me restât. Il va sans dire que le hobereau ne me laissa point tranquille que je ne lui en eusse fait le sacrifice. Une fois en possession de cet objet, il recommença, par gratitude, à m'assurer de tous ses bons offices, et me protesta de nouveau que non seulement il me couvrirait de sa protection tout le temps de mon séjour au Bardaï, mais encore qu'avec l'aide de Dieu il nous mettrait, moi et mes gens, sains et saufs sur le chemin du Fezzan.

L'après-midi, parut un jeune garçon menant un âne chargé de dattes, et qui se fit connaître pour le fils d'Akremi Temidomi, un maina oncle de Bou Zeïd. Le gars nous dit que le Dardaï et son cousin ne pouvaient venir au-devant de nous, malgré leur pro-

1. Suite et fin. — Voy. page 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

messe, attendu qu'ils étaient en course dans un village des environs. Bien que cette information fût de nature à éveiller nos soupçons, nous n'en continuâmes pas moins notre route, de manière toutefois à n'arriver que de nuit au chef-lieu du val Bardaï.

Le mal était que nous avions à franchir de biais le large enneri, et à en traverser toute la partie occupée par des Bardaïens purs, Arami et les Toubous Reschâdes des districts de l'ouest étant domiciliés de l'autre côté. Nous avions commencé à nous faufiler entre les bouquets de dattiers et d'hyphènes sous l'ombrage desquels se cachaient çà et là des habitations, quand soudain éclatèrent à nos oreilles des clameurs suspectes qui semblaient provenir de voix humaines irritées et grondantes. Nous nous arrêtâmes, tout haletants, pour écouter.

J'hésitais à croire d'abord que ce fût nous que ce murmure sourd menaçât; mais mon doute ne dura pas longtemps. Le vacarme allait toujours se rapprochant; les hommes, probablement sous l'influence du *lakbi*[1], poussaient des rugissements renforcés d'un cliquetis furieux d'armes; les femmes beuglaient à tue-tête. Bientôt on put distinguer les voix, ouïr les cris d'exécration contre les « chrétiens ». Bouï Mohammed me traduisait avec une sorte d'ironie résignée le sens peu édifiant de ces vociférations. D'après ce qu'il savait du pays et des gens, il était persuadé que notre dernière heure était venue; et cependant pas un mot de reproche ne sortit de ses lèvres; seul, l'espèce de sarcasme amer qu'il y avait dans l'intonation de ses paroles semblait me dire : « Les voilà! Les choses se passent comme je l'ai prédit. C'est toi qui l'as voulu, en allant contre les conseils des personnes raisonnables. » Puis, le vieillard, prêt à combattre, mit le fusil à la main, et en ce moment même je ne pus m'empêcher de constater quelle haine profonde cet homme, si doux d'ordinaire pour les autres hommes, nourrissait contre tout ce qui portait le nom de Toubou.

Giuseppe, lui aussi, se montra viril. Quant à Sa'ad, il fit comme le jour où nous avions failli périr de soif : il se répandit en invectives contre moi, tandis qu'Ali, son co-Fezzanais, trouvait à peine la force de murmurer : « Maudit soit l'argent pour lequel j'ai consenti à venir ici! » Et moi, résigné à tout, j'attachais mes regards sur cette noire et roulante cohue dont on commençait à discerner les éléments.

Une indécision visible s'était emparée des Toubous de mon escorte. Ils s'étaient écartés de nous, et formaient, accroupis à quelque distance, un groupe en train de délibérer. Tout dépendait de l'attitude d'Arami, dont l'esprit était en proie à des sentiments contraires. Certes, les considérations d'honneur, de loyauté, les droits de l'hospitalité, la pitié même, à supposer que tout cela eût prise sur son âme, n'auraient pas été chez lui des mobiles suffisants pour qu'il intervînt en notre faveur; mais il y avait heureusement d'autres raisons susceptibles d'emporter le plateau de la balance. Je m'explique.

Arami ne partageait point ce patriotisme puéril du populaire, qui craignait de se voir ravir traîtreusement des trésors dont il ne connaissait pas même l'existence; il n'avait pas non plus cette horreur outrée des chrétiens, ni cette haine instinctive de tout ce qui était étranger; c'était un homme fier, qui tenait à l'indépendance relative de son petit pays à l'égard du Fezzan, et se préoccupait de la situation politique à l'intérieur même du Tibesti : ce fut là ce qui milita pour nous. Parmi les Toubous Reschâdes proprement dits, lesquels habitent les vallées tibestiennes tournées au sud-ouest et se considèrent comme les maîtres effectifs de toute la région, Arami était, je le répète, le plus puissant personnage. Or ces familles, nobles par excellence, et menant une existence pastorale et surtout nomade, s'estiment bien au-dessus des agriculteurs sédentaires, auxquels ils se croient faits pour commander. Leurs voyages les conduisent au Fezzan, à Kawâr, au Bornou, tandis que les autres, attachés à la glèbe, ne bougent jamais de leurs enneris et sont quasi des demi-esclaves. Les attaques des Arabes, des Touaregs ou des Boulgedâs, ne visant jamais que les vallées de l'ouest, ce sont les Toubous nomades de ces districts en deçà du Tarso qui sont les défenseurs naturels et jurés de tout le pays : d'où il suit qu'ils s'en regardent comme la race guerrière par excellence. Le Bardaï, au contraire, protégé vers l'ouest et le sud par un puissant massif de montagnes, vers le nord par l'espace sans fin du Désert, reste à l'abri de toute razzia.

Et c'étaient ces misérables hommes de la glèbe qui prétendaient en ce moment massacrer un étranger, que lui, Arami, le premier des nobles, issu du sang royal des Tomâgheras, supérieur en richesses et en influence personnelle au Dardaï son cousin, avait daigné prendre sous sa protection. Il y avait là pour lui une belle occasion d'expérimenter son pouvoir sur les siens, et de me montrer, à moi, de montrer du même coup au Fezzan et au monde chrétien, quelle était la puissance dont il disposait. Ajoutez à cela que, le contingent toubou de la population fezzanaise appartenant exclusivement à l'élément tibestien nomade ou demi-nomade, un meurtre commis sur moi eût exposé à des représailles de la part des autorités de Mourzouk les parents, qu'on avait là-bas. Arami, en homme politique, comprenait fort bien le danger. Il n'avait d'ailleurs aucun profit à retirer de ma mort, tandis que, moi vivant, il restait mon protecteur naturel, et pouvait, par suite, m'exploiter à sa guise. Toutes ces raisons plaidaient à coup sûr en ma faveur dans l'esprit du maina, à qui, d'autre part, la prudence conseillait de ne pas trop tendre la corde de l'arc et de ne point risquer sa popularité en contrariant étourdiment la passion de gens

1. Liqueur fermentée, faite avec du jus de dattes, et qui est la boisson favorite de ces peuples de l'Afrique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

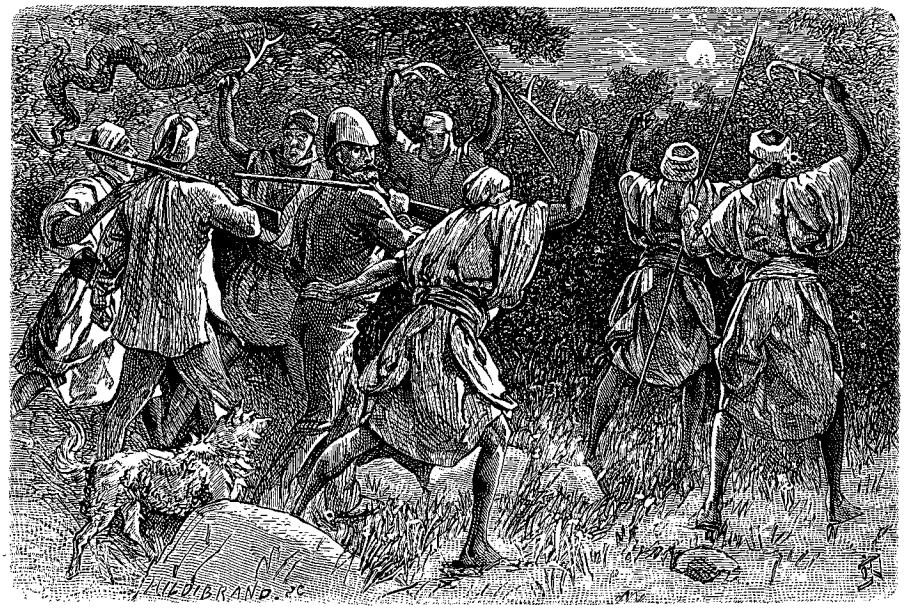
entêtés, et qui pourraient parfaitement l'accuser de n'avoir pris ma défense qu'afin de se réserver pour lui seul les trésors dont on me supposait possesseur.

Le temps pressait cependant. Comme Arami et ses amis continuaient à se consulter à l'écart, et que la multitude furieuse approchait de plus en plus, j'allai vers le maina et le priai brièvement d'en finir, lui disant que je ne pouvais point m'imaginer qu'il lui fût si difficile de choisir entre la loyauté et le courage d'une part et la trahison et la lâcheté de l'autre; que s'il se décidait pour celles-ci, il n'avait qu'à me faire connaître sa résolution, que nous vendrions chèrement notre vie, et qu'il n'y avait pas que des musulmans qui s'entendissent à mourir en hommes.

Là-dessus, Arami se leva : son parti était pris, et, du même coup, celui de ses compagnons. « S'il plaît à Dieu, me dit-il, il ne t'arrivera rien de fâcheux, puisque je t'ai promis ma protection. » Et, fièrement, il s'avança au-devant de la foule menaçante, qui, visiblement, s'était attendue à nous trouver à sa merci.

Il n'était que temps. Déjà les plus furieux et les plus avinés lançaient leurs javelots, quoique avec une gaucherie hésitante en s'apercevant que nous n'étions pas seuls. Arami fit tomber les armes de la main de plusieurs des assaillants, et les traits partis ne blessèrent personne. Kolokomi, Gordoï et Birsa imitèrent sa conduite résolue, et l'on se mit à parlementer avec feu. A ce moment parurent des amis du maina, tous habitants des vallées de l'ouest, à qui le bruit de notre arrivée n'était parvenu qu'un peu plus tard. Ils étaient presque tous dans un état d'ébriété avancée, et ce fut pour nous renfort à souhait.

Tandis que le plus grand nombre d'entre eux se postaient aux côtés d'Arami, enchantés de cette occasion de se chamailler, les autres profitèrent du tohubohu pour nous emmener, nous et nos chameaux, sans que la foule s'en aperçût, et nous conduire vers le logis d'Arami. Et, chemin faisant, mes nouveaux gardes du corps, afin de me remettre du cœur au ventre, braillaient à qui le mieux, brandissant férocement leurs armes, menaçant de mort quiconque effleurerait seulement un cheveu de ma tête, le tout avec une crudité de langage dont il fallait faire honneur à l'alcool. Quelques-uns se glorifiaient des meurtres qu'ils avaient déjà perpétrés; d'autres allaient jusqu'à déclarer que quiconque n'avait jamais tué personne, n'était pas un homme. Dieu! les charmants compagnons! Et quelle rassurante sauvegarde j'avais là!



Une escorte d'élite.

Arami ne tarda pas à nous rejoindre, et nous installa devant la porte de son habitation, tandis que sa sœur Fatima, qui tenait son ménage dans le Bardaï, en l'absence de sa femme, restée au Gabon, s'occupait de nous préparer à manger. Bien que le festin ne fût pas fameux, la faim nous fit tout dévorer. Puis, Arami et Birsa montèrent la garde autour de notre tente, Kolokomi et Gordoï étant allés chez leurs épouses respectives.

Ainsi se passa notre première nuit au Bardaï.

Quoique ayant échappé au péril le plus immédiat, nous n'étions pas sans appréhension pour le lendemain. Au matin parurent les amis d'Arami et ces mêmes Toubous qui, la veille, avaient pris ma défense. Comme ils étaient dégrisés, ils mettaient à présent beaucoup plus de mesure dans leurs protestations de dévouement; néanmoins ils se montraient toujours chauds. C'est qu'ils ne savaient pas encore jusqu'à quel point on avait fait le vide dans mes deux énormes caisses, dont l'aspect les alléchait tant.

Les personnages les plus notables de la réunion étaient Arami et l'oncle de Bou Zeïd, cet Akremi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Temidomi que j'ai déjà nommé. Tous avaient le visage enfoui dans l'inévitable litham, et étaient d'une maigreur qui ne faisait que mieux ressortir leurs belles proportions. Lances et javelots appuyés verticalement à terre, ils étaient accroupis devant ma tente, causant avec volubilité, non sans intermède de jets de salive au jus de tabac vert dont on entendait le sifflement sonore. Des Bardaïens mes ennemis, pas un ne se montra; mais j'appris qu'ils maintenaient leur droit à interdire l'entrée de leur pays à tout étranger, affirmant qu'ils n'avaient nullement autorisé Tafertemi à me dire de venir, et déclarant qu'il fallait faire en ma personne un exemple de nature à intimider les autres chrétiens.

Le Dardaï, je le compris bientôt, était, surtout pour le moment (au début de la récolte des dattes), à la merci des gens du Bardaï. Sa pauvreté l'obligeait de tout attendre de leur bon vouloir. C'étaient eux qui le nourrissaient lorsqu'il séjournait dans leur vallée, et qui, de plus, lui fournissaient la provision de dattes dont il avait besoin pour l'hiver. Cette indigence lui avait suggéré la cynique idée de saisir l'occasion d'un profit extraordinaire, et voilà pourquoi, malgré la protestation bien réelle de la plèbe bardaïenne, il m'avait, de complicité avec Gordoï, traîtreusement invité à lui rendre visite. Il importait donc avant tout de s'assurer des intentions de ce bonhomme. Or, il avait été singulièrement froissé du rôle qu'Arami s'était arrogé à son détriment, et de l'espèce de confiscation dont j'avais été l'objet de la part de ce maina et des autres. Il espérait toutefois encore tirer de moi bien des choses précieuses, et c'était pour me contraindre à acheter son appui en lui livrant mes richesses présumées, qu'il ne se pressait point de jeter dans la balance le poids de son autorité de Dardaï.

Deux fois par jour les Toubous Reschâdes se réunissaient en conseil devant la maison d'Arami, sans que tous leurs discours et leur casuistique aboutissent à rien. Et c'étaient toujours de menus cadeaux qu'il me fallait faire, par provision, à l'un ou à l'autre. A la fin, ils reconnurent qu'effectivement l'état de mes ressources n'était pas brillant, et, dès ce moment, je déchus singulièrement à leurs yeux.

Leur mauvaise humeur se fit jour d'abord contre Kolokomi, qui était cause de ma venue dans le Tibesti. Son complice Bou Zeïd, n'étant pas Toubou de naissance, n'encourait pas la même responsabilité; mais qu'un maina tel que le premier se fût chargé de m'introduire chez les siens, et cela, après avoir eu soin préalablement de me tondre si bien que les autres n'avaient plus rien à glaner, c'était chose qu'on ne lui pouvait pardonner. Bref, l'animadversion publique devint telle, que Kolokomi dut quitter le Bardaï, et je perdis ainsi mon guide indispensable en même temps que l'excellente chamelle qu'il avait achetée de mes deniers.

Ce me fut un coup très sensible. Confiné dans ma tente, j'y mourais d'ennui, de chaleur et de faim. La température moyenne était de quarante degrés centigrades, et, pour nourriture, je n'avais que des dattes. Parfois, je faisais une tentative auprès de la sœur d'Arami pour obtenir d'elle quelque mets de farine; mais, soit que l'âge lui eût racorni le cœur, soit que ma qualité de chrétien lui inspirât un mépris tout spécial, il m'était impossible de rien obtenir.

En face de moi cependant se déroulait la pittoresque vallée, avec ses groupes délicieux de dattiers et d'hyphènes, ses jardins, ses cabanes proprettes à demi enfouies dans la frondaison. A deux reprises, j'essayai de rompre mon ban; mais bien mal m'en prit.

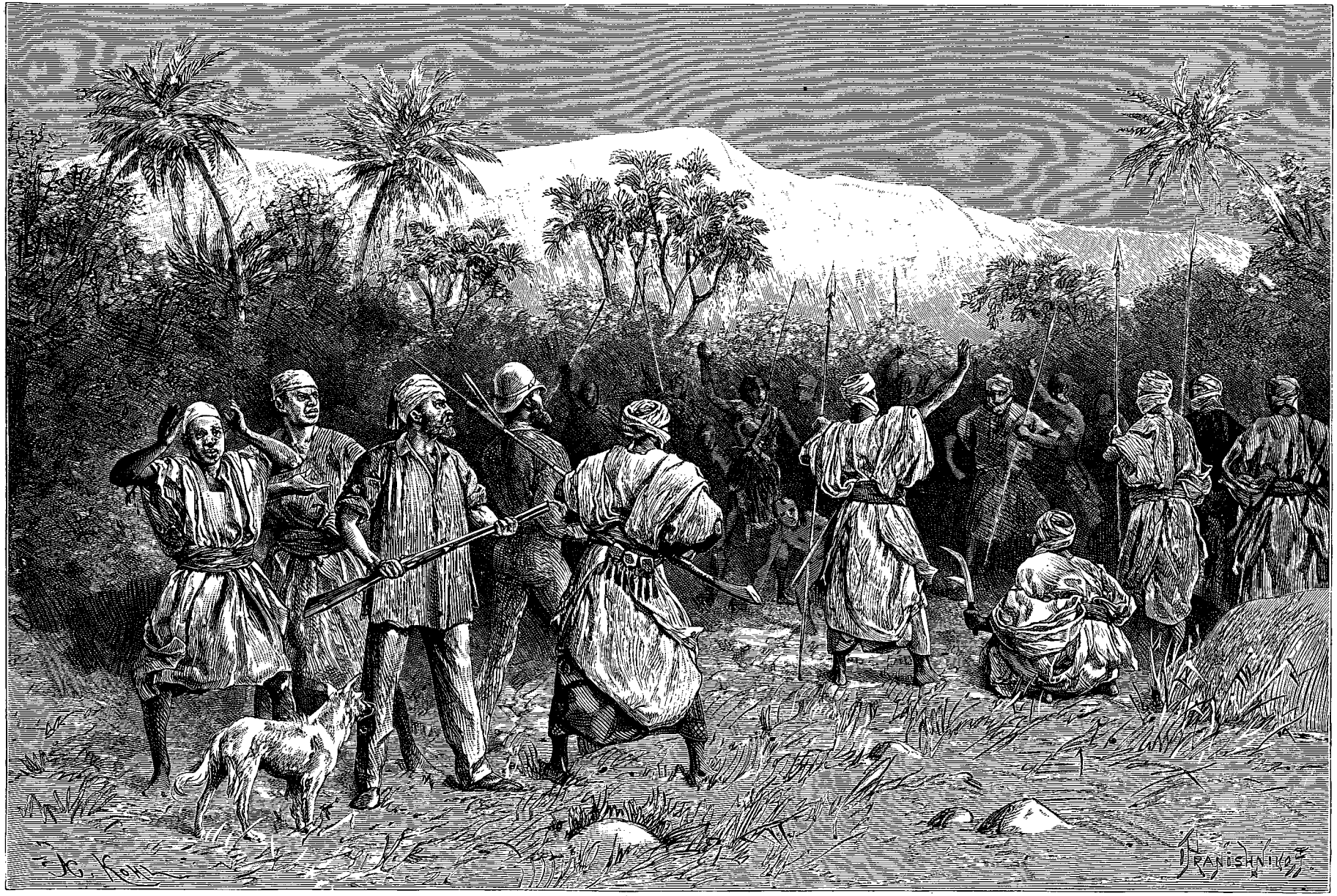
La première fois, au moment le plus chaud de la journée, profitant de ce que les Toubous étaient chez eux à se livrer au repos, j'allai me fourrer à quelques pas, sous un ombreux bouquet de palmiers qui m'invitait aux douceurs de la sieste. Je commençais à y jouir d'une tranquille somnolence, quand je fus réveillé vilainement. Une fillette, qui m'avait espionné, s'en alla au plus vite chercher d'autres gamines et garçons de son âge, et tous se mirent à me lancer des pierres avec l'entrain le plus délibéré. Je tâchai d'abord de leur faire comprendre que je ne leur voulais pas le moindre mal; mais cet essai de pacification, loin de trouver de l'écho dans ces jeunes cœurs, appela sur moi de nouveaux projectiles dont je restai contusionné plusieurs jours.

Une autre fois, à une heure également propice, je voulus me rendre à une fontaine située non loin de mon campement. A peine y étais-je, que, derechef, un groupe de marmots de belle espérance m'assaillit de la même manière, en poussant à tue-tête le cri de guerre : « A l'infidèle! à l'infidèle! » Pour comble de malchance, survint un quidam ivre de *lakbi*, qui se prévalut de mon mouvement de retraite (que j'essayais de rendre aussi digne que possible) pour me décocher son javelot de fer, lequel heureusement ne m'atteignit pas.

Le Dardaï continuait à ne point me donner signe de vie, et je voyais qu'Arami lui-même se lassait peu à peu de son rôle.

Un jour enfin, — deux semaines déjà s'étaient écoulées, — le maina m'annonça que les choses semblaient sur le point de s'arranger. Tafertemi lui avait promis de venir me voir le matin suivant. Ce jour-là donc, je me levai plus tôt que de coutume, afin de me trouver prêt en temps opportun. L'assemblée des Toubous Reschâdes et des Bardaïens membres du conseil était plus nombreuse que d'ordinaire. De bonne heure parut, en effet, le chef de l'État, accompagné de son interprète. Sa personne n'avait rien de royal : c'était un petit vieillard décrépit, aux mouvements saccadés, le visage pincé, la peau ridée, et regardant à droite et à gauche d'un air effaré. Il portait un vêtement bleu du Bornou presque hors de service, un turban crasseux qui jadis avait dû être blanc, et des sandales. A la main il avait un gros bâton, plus haut que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arami parlemente avec la foule (voy. p. 323).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui de moitié, dont il se faisait un appui en le tenant par le milieu.

Je m'avançai, pour saluer ce sultan, en compagnie de Bouï Mohammed qui était mon truchement en titre, et je lui témoignai ma satisfaction de pouvoir enfin le contempler face à face, après une si longue attente. J'ajoutai que sa maladie, dont je souhaitais qu'il fût complètement guéri et que je priais Dieu de faire suivre encore de longs jours, avait été cause que j'avais souffert dans son pays plus que ne le comportait l'hospitalité; que je lui avais été adressé par un gouvernement ami du sien comme à un roi sage, puissant et juste; que, nonobstant, depuis mon arrivée, je n'avais eu à essuyer que périls et vexations de toute sorte, y compris même les souffrances de la faim; que j'espérais qu'il allait user de son pouvoir pour me faire regagner en paix le Fezzan, et que, quant à mon dessein primitif de visiter les montagnes et les vallées de son pays, j'y avais renoncé en voyant que ma visite n'était pas agréée par les habitants.

Cette allocution soignée, que Bouï Mohammed translata au vieux chef, dont personnellement il était connu, ne parut pas faire la moindre impression sur l'âme endurcie du Dardaï, lequel était tout à son idée. Sans s'y arrêter en aucune façon, il me répliqua tout bonnement ceci par la bouche de son interprète : « Réponds d'abord à ma question. Qui est-ce qui t'a si bien saigné à ton entrée au Tibesti, que tu te trouves en quelque sorte n'avoir plus rien? Il faut que je le sache, car c'est moi qui veille à la sûreté et à la justice dans le pays. »

Sur ma réponse, que je m'étais borné à acquitter le « droit de transit » entre les mains des principaux mainas du Zouâr, ceux qu'Hadsch Dschaber lui-même m'avait désignés comme ayant qualité, il me fit observer que cela était absolument invraisemblable, attendu que j'étais arrivé avec quatre chameaux chargés. Je lui expliquai alors qu'un de ces chameaux portait mes provisions de bouche, que m'avaient effectivement réduites à rien ses compatriotes affamés, qu'un autre portait mes présents et mes denrées de prix, un troisième mes propres effets avec ma personne, et le quatrième mes outres, ma tente et autres objets semblables. Mais cette explication ne le satisfit pas. Il continua de me soutenir que mes quatre bêtes représentaient une somme de transport énorme, qu'elles devaient être nanties de nombreux paquets, et que tous mes cadeaux officiels n'avaient pu épuiser ce stock; que je n'avais qu'à lui nommer sans crainte celui ou ceux qui m'avaient dépouillé, vu que, encore une fois, il était la puissance et la justice.

Je n'eus garde de faire mention des objets dont j'avais gratifié Arami et les siens, et m'en tins à ma précédente réponse. Comme le Dardaï, de son côté, refusait de démordre de son idée, et en revenait sans cesse à me soutenir que la charge de quatre chameaux comportait des richesses supérieures à celles dont je lui faisais le compte, je me fâchai et lui dis tout bref : « Je ne comprends pas ce que tu veux. Ne t'ai-je pas donné ta part royale de présents (il avait eu deux costumes complets)? Si je n'ai pas amené ici mes chameaux, c'est qu'ils étaient trop affaiblis pour passer les montagnes, et que le Bardaï ne m'aurait point fourni de quoi les nourrir. T'imagines-tu que mon chargement est resté avec eux là-bas? Eh bien, fais-moi accompagner sur la route du Fezzan par quelqu'un qui pourra voir de ses yeux si je remporte la moindre chose avec moi. Me soupçonnes-tu de conserver ici des trésors cachés? Voici ma tente, que je n'ai pu quitter un instant sans être indignement insulté par des enfants, et où se trouve tout ce que je possède : va en vérifier toi-même le contenu. »

Ces dernières paroles furent, de mon discours, les seules qui lui agréèrent. Cet homme pratique se leva sans mot dire, et, suivi de son interprète ainsi que de mon vieux Mohammed, il se rendit à ma tente, et se mit à y inspecter toutes choses. Les deux insidieuses caisses étaient là qui bâillaient presque à vide. Il n'y avait dedans que quelques livres et des instruments de météorologie, objets qui n'étaient guère de nature à réveiller en ma faveur la bonne volonté de Tafertemi.

Tous les regards étaient fixés avec impatience sur l'ouverture de la tente. Bientôt le vieillard en sortit tout désenchanté, et, sans faire la moindre attention à moi, il traversa silencieusement l'assemblée, et se mit en devoir de s'éloigner.

Arami alors se leva, et, la lance appuyée à terre, il entama cette belle harangue : « Où vas-tu, roi? N'es-tu pas venu aujourd'hui céans pour régler enfin le sort de cet homme que tes atermoiements retiennent ici? Pourquoi ne pas le laisser retourner au Fezzan? Que faire de lui? Le tuer? Je ne sache pas que nous ayons l'habitude de boire du sang humain, de fabriquer des outres avec la peau humaine, ou de manger de la chair humaine. Puisque cet étranger ne possède rien qui nous puisse tenter, à quoi bon l'empêcher de partir? Nous avons des frères et des cousins établis au Fezzan; nos affaires nous obligent d'y aller : si nous égorgeons ce chrétien, qui dispose de plus de puissance que tout le gouvernement de Mourzouk, nous nous fermons le marché de là-bas, et, pour cette seule victime, vingt des nôtres tomberont. N'est-il pas plus raisonnable de le laisser aller sans lui faire de mal? Il a distribué tout ce qu'il possédait sans avoir vu les Sources; ses chameaux sont hors de service; nous lui avons mangé toutes ses provisions, et il ne connaît pas les chemins. Sans vivres, sans eau, sans guide, il périra, pour sûr, dans le Désert; mais ce sera Dieu qui l'aura tué, et non pas nous. Depuis son arrivée au Bardaï, je l'ai nourri, lui et ses gens; mais je ne puis ni ne veux continuer : je demande donc que le roi et l'assemblée des mainas fassent partir cet homme. »

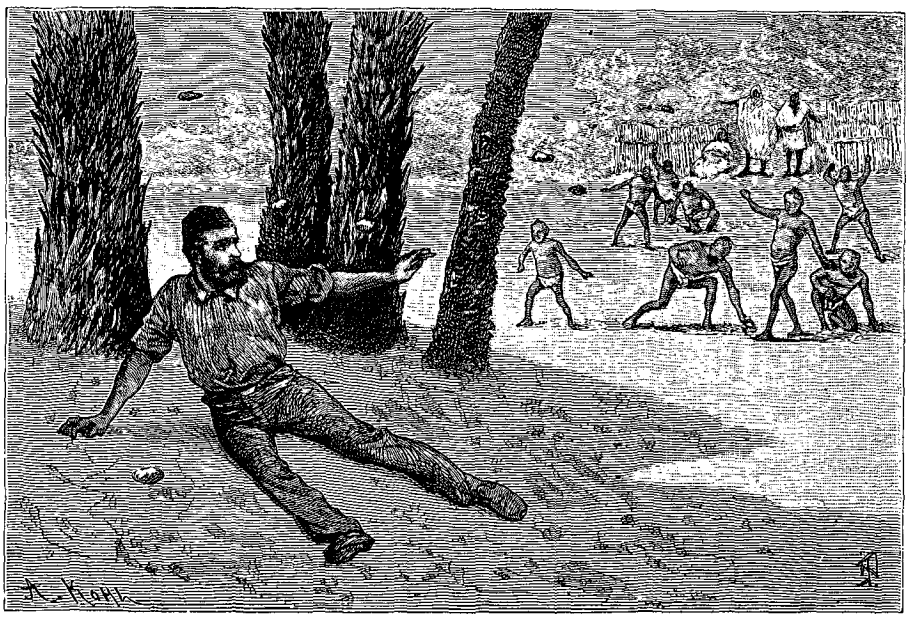
Ce fut, je le répète, un beau discours, encore que les perspectives qu'il m'ouvrait ne fussent point trop

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour me sourire. Je m'attendais à ce qu'il produisît une forte impression sur Tafertemi ; malheureusement, le bonhomme avait l'âme verrouillée. Il se contenta de se retourner, en disant avec une ingénuité qui coupait court à tout : « Le bois est vide, je m'en vais ! » Le bois ! c'était par ce vocable de mépris, où éclatait toute l'amertume de sa déception, qu'il désignait mes deux pauvres caisses.

Le dénouement étrange de cette entrevue me laissa en proie au découragement. L'hostilité croissait chaque jour autour de moi, et de tous les points du pays les curieux affluaient pour me contempler, moi, « l'homme blanc », l'intrus « chrétien », avec une horreur mêlée de mépris. Il parut même un jour un Borkouan, qui, après nous avoir examinés, moi et mon domestique piémontais, entreprit de traiter de notre achat avec Arami : il voulait bien, disait-il, nous acquérir à titre de rareté ; seulement, vu notre peu de valeur comme esclaves de travail, tout ce qu'il pouvait offrir, de nos personnes, c'était un chameau de bonne qualité.

A chaque nouvelle visite, je tombais dans une sorte de rage muette ; je savais d'avance quelles aménités de langage m'attendaient. Tout le temps que dura mon séjour forcé au Bardaï, il n'y eut qu'un seul individu qui me témoigna de la sympathie, sans aucune arrière-pensée d'intérêt. C'était un habitant de la vallée même. Un jour il m'apporta des pastèques, en me disant avec une simplicité touchante qu'il avait ouï parler du chrétien qui, après s'être laissé extorquer tout ce qu'il possédait, en était réduit à souffrir la faim, et qui, retenu en captivité, s'employait nonobstant à guérir les maux de ses ennemis. J'essayais en effet de m'acquérir quelques amis en



Lapidation (voy. p. 324).

usant de mon stock de médicaments en faveur de ceux de mes visiteurs qui d'aventure se trouvaient malades. Le même homme revint encore me voir, et jamais, en échange de son menu service, il ne me demanda la plus petite chose. Aussi cette douce apparition est-elle restée, solitaire et pure, dans mon souvenir reconnaissant, sans que rien l'en ait pu effacer.

J'avais espéré qu'avec le temps les Bardaïens s'humaniseraient à mon égard ; mais il n'en fut rien ; leur hostilité ne diminuait pas, et il n'y avait que la crainte que je leur avais d'abord inspirée qui allait de jour en jour décroissant. Sédentaires pour la plupart, ils n'avaient jamais vu le visage d'un blanc, les razzias des Arabes ne s'attaquant qu'aux vallées tibestiennes de l'ouest. Si l'on ajoute à cette circonstance les idées monstrueuses qu'ils se font de l'espèce d'infidèles qu'on appelle des chrétiens, on comprend que tout d'abord ma présence eût revêtu à leurs yeux le caractère effroyable d'une calamité publique, que c'eût été pour eux comme le prodrome de quelque peste ou d'une épizootie générale.

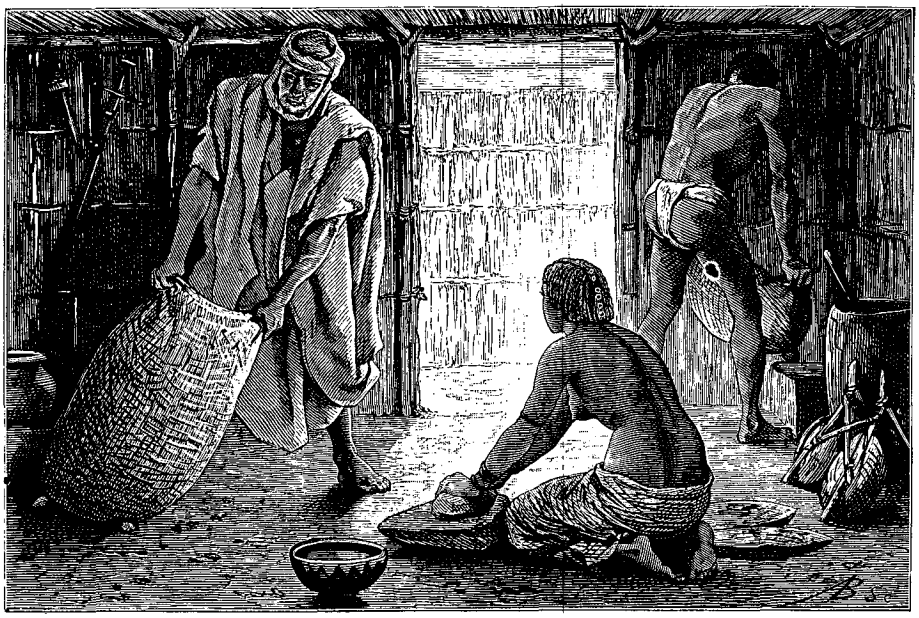
Toutefois, aucune de ces appréhensions n'étant venue, par le fait, à se réaliser, le soleil comme la lune, la montagne ainsi que la vallée, la faune de même que la flore n'ayant point subi de perturbation, et nulle mortalité extraordinaire ne s'étant déclarée, les Bardaïens finirent pas se rassurer, mais sans cesser de m'être irréconciliables. La jeunesse mâle principalement me témoignait de la haine. Les hommes faits daignaient au moins attendre que je ne fusse plus aux mains tutélaires d'Arami, tandis que les jeunes gens, aussi bien que les petits garçons, surtout quand ils avaient bu du *lakbi*, non contents de me lancer leurs crachats, me menaçaient de la voix et du geste, décochant même leurs javelots sur ma tente, et n'attendant sans doute de ma part qu'un si-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mulacre sérieux de représailles pour avoir prétexte à me massacrer.

Arami, de son côté, était fort occupé. Plus puissant et plus considéré que Tafertemi, il se voyait mandé de toutes parts comme arbitre ou comme conseiller. Son activité était incroyable. Le matin de bonne heure, il allait faire la cueillette des dattes, rapportait au logis sur son épaule le produit de sa récolte, distribuait la besogne du jour entre sa sœur et son esclave, et travaillait lui-même à sa hutte. Il se rendait ensuite aux assemblées générales; puis, vers une heure de l'après-midi, il rentrait chez lui, s'entretenait avec ses visiteurs ou clients; après quoi, il retournait à sa plantation préparer la provende de son chameau, ou bien il venait s'asseoir à côté de nous pour raccommoder sa chemise ou son pantalon (les travaux de couture au Tibesti étant exclusivement du ressort des hommes), à moins que des affaires ne l'obligeassent à courir encore de côté et d'autre, auquel cas souvent il ne rentrait qu'à dix ou onze heures du soir. Et à peine le croyait-on endormi, que parfois il reparaissait soudain, filant comme un trait dans la direction d'un village voisin où il y avait quelque litige à trancher : ce qui n'empêchait pas que le lendemain matin on le revît à Bardaï, vaquant à son labeur quotidien.

Joignez à cela qu'il remplissait ponctuellement ses devoirs religieux de bon musulman, et ne buvait pas une goutte de *lakbi;* je n'ai pas même souvenir de l'avoir jamais vu chiquer. Il est vrai que, tel que je le dépeins, il faisait exception. Les autres nobles se remuaient fort, eux aussi, mais sans travailler. Toujours sur leurs jambes, ils allaient d'une hutte à l'autre satisfaire leur passion de bavardage et de discussion. En dehors des heures de la méridienne, où on ne les



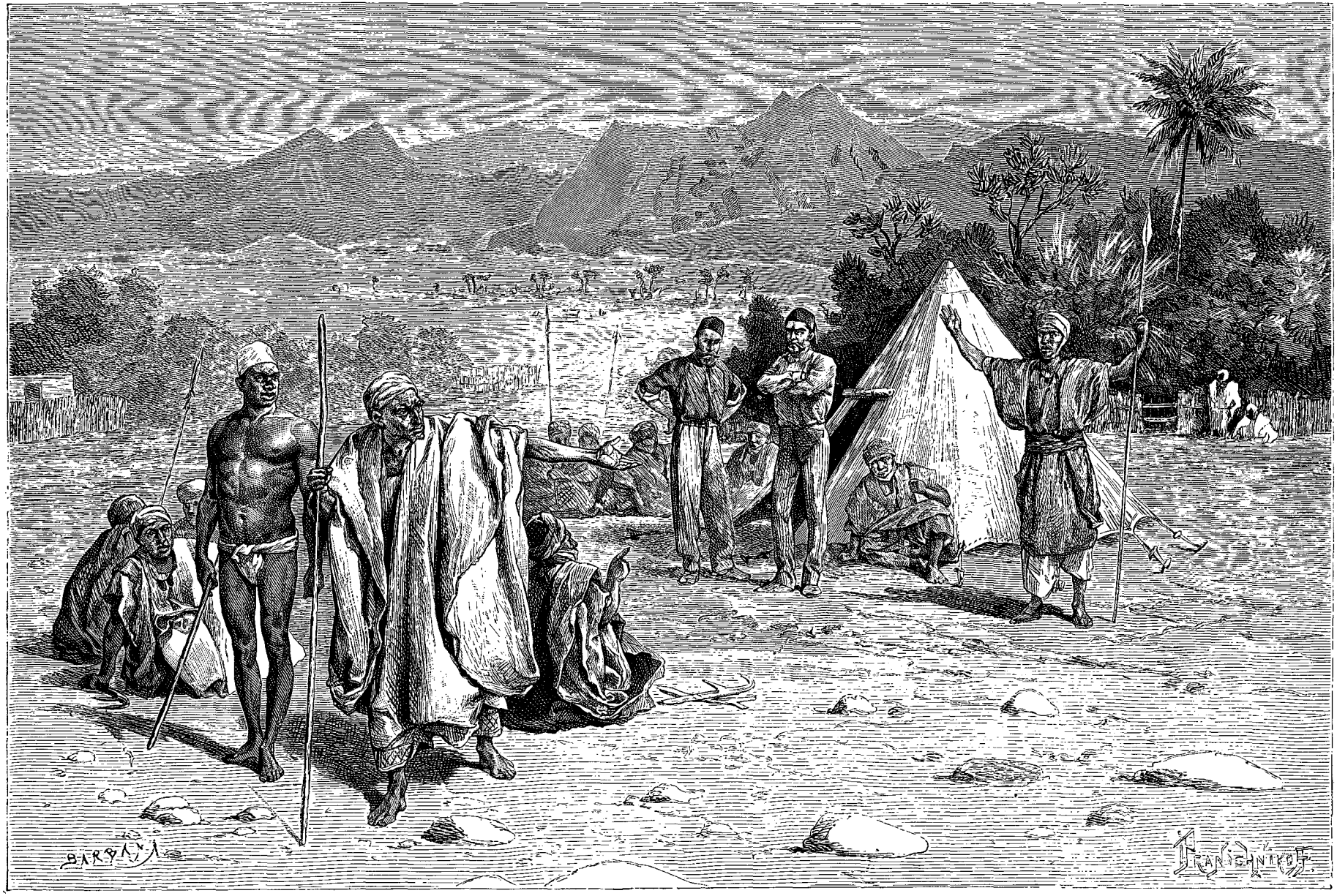
Arami homme de ménage.

apercevait pas, et où ils se livraient sans doute au repos, je n'ai jamais pu savoir à quel moment tous ces gens dormaient, quoique le temps ne leur manquât pas pour cela. Jusque bien après minuit, c'étaient, dans notre voisinage, des allées et venues incessantes, qui, en me frustrant de mon unique consolation, le sommeil, me causaient souvent une rage impuissante.

Un jour qu'Arami, souffrant d'un catarrhe, était contraint de garder la chambre, j'entrai chez lui avec Mohammed, pour l'entretenir sérieusement de mes affaires. Son habitation, en clayonnage de palmier, était munie d'un vaste avant-toit en auvent qui formait une salle de réception, telle qu'il en fallait à un homme voyant autant de monde. A l'intérieur de la cour, se trouvait une sorte de serre en forme de four, faite de pierres cimentées d'argile. C'était là qu'Arami se tenait pour l'instant, à l'abri de l'air. Nous causâmes par l'étroite ouverture qui servait d'entrée à cette niche. Je rappelai au maina sa promesse de « me remettre, avec l'aide de Dieu, sur le chemin du Fezzan »; je lui dis qu'encore que je reconnusse les gros sacrifices qu'il s'imposait afin de me nourrir, je courais néanmoins fortune de périr, et je finis par lui proposer de me céder quelques vivres en échange des thalers qui me restaient, et de nous aider à fuir du Bardaï, en nous accompagnant avec son chameau et celui de Gordoï jusque sur l'autre versant des montagnes, où il n'aurait plus qu'à nous abandonner à notre destin.

En retour de ce service, je me déclarai prêt à lui laisser tous les objets de ma cargaison qui lui feraient envie. Je promis de faire très vivement ressortir pardevant les autorités de Mourzouk le pouvoir et la considération dont il jouissait parmi les Toubous, à l'encontre de l'impuissance et de la faiblesse de Tafertemi; je lui dis qu'il ne tiendrait pas à moi qu'après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Dardaï désenchanté (voy. p. 326 et 327).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mort du vieux Dardaï la dignité de chef de tribu ne lui échût comme au plus digne et au plus éminent; j'ajoutai que je le croyais le seul homme capable de maintenir de bonnes relations de politique et de commerce avec le Fezzan; mais que, pour éviter une aggravation des difficultés déjà existantes, il importait que mon retour ne fût plus retardé; que si les autres nobles étaient des hommes à trop courte vue pour comprendre cela, il savait bien, lui Arami, quels dangers mon absence en se prolongeant ferait courir à ceux de ses compatriotes qui habitaient le district de Gatroun, et quels périls plus grands encore ma mort violente entraînerait, le plus gratuitement du monde, pour tout le Tibesti; que, par le fait, à me retenir ainsi au Bardaï, personne jusqu'ici n'avait rien gagné, tandis que lui, personnellement, en avait recueilli ce préjudice, de voir diminuer chaque jour sa provision de dattes.

Bien qu'Arami reconnût parfaitement la justesse de mes dernières observations, et qu'il fût flatté des perspectives que je lui ouvrais, il me répondit qu'il ne renonçait pas encore à toute chance d'action finale sur le Dardaï, et qu'il craignait trop de le blesser, pour pouvoir entrer immédiatement dans mes vues; que c'était là une ressource tout à fait extrême, et qu'il espérait encore me fournir les moyens de sortir du pays en plein jour et à la face de tous.

Par malheur, ma principale ancre de salut vint à manquer quelques jours après. Un matin, dès l'aube, Bouï Mohammed me réveilla pour m'annoncer avec son calme habituel la présence de visiteurs étrangers. Comme je lui demandais quels étaient ces gens, il me dit que c'étaient des Toubous du Fezzan, et, en le questionnant d'une façon plus précise, j'appris que toute la colonie tibestienne établie là-bas venait



En visite chez Arami (voy. p. 328).

de rentrer au pays. A la suite d'un acte de brigandage exercé sur eux par une horde arabe, les Toubous de l'oasis de Dschebâdo, au nord-ouest de Kawâr, avaient, usant de représailles, enlevé des chameaux fezzanais et fait main basse sur tous les habitants de Bibân qu'ils avaient trouvés. C'est pourquoi les Toubous Reschâdes installés au Fezzan, craignant d'être rendus responsables du rapt, avaient enfourché leurs bêtes et s'étaient dépêchés de regagner leurs montagnes natales. Ils étaient tous là; pas un ne semblait manquer à l'appel.

Cette nouvelle m'anéantit. Je perdais du coup ma dernière garantie, et, au lieu d'avoir des otages au Fezzan, c'était moi-même qui, en face des menacss des autorités mourzoukoises, devenais pour les Tibestiens une sorte d'otage. Aussi me mis-je à tourmenter de plus belle Arami pour qu'il acquiesçât à mon projet de fuite; mais le maina, je le sentais bien, avait son orgueil intéressé à me procurer une sortie publique et non clandestine; c'était, à ses yeux, une victoire sans pareille à remporter sur les autres nobles et le Dardaï même.

Heureusement, un incident dont il fut témoin le convainquit de l'urgence qu'il y avait pour moi à me replier d'une façon plus modeste. Un habitant fort inoffensif du Tibesti méridional vint à passer par la vallée avec un chameau bien chargé. Comme il était soigneusement voilé, selon la coutume des Toubous en voyage, personne ne sut qui il était, et en un clin d'œil le bruit se répandit que c'était un de mes gens qui cherchait à quitter le Bardaï pour mettre nos bagages en sûreté. Il se fit aussitôt un attroupement d'enfants, de femmes et d'esclaves, qui se prirent à insulter l'homme, à le menacer, et qui déjà allaient le lapider, à la mode locale, lorsque Arami et d'autres notables survinrent à propos pour mettre le hola.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès ce moment, mon hôte renonça à l'espoir de me voir opérer pacifiquement une retraite ouverte, et me promit de s'employer à mon évasion nocturne. Gordoï et Birsa furent mis du complot, et le frère de Kolokomi, qui connaissait l'endroit où ce dernier s'était réfugié dans le val Ifôtoui, se rendit auprès de lui pour qu'il se tînt sur un point désigné de la route. Puis, sous prétexte de soigner les chameaux d'Arami et de Gordoï, on les retira dans la maison du premier, afin que les voisins ne fussent pas surpris en les entendant beugler nuitamment quand on les chargerait. Bou Zeïd acheta en outre des céréales, des dattes, un âne, et moi, de mon côté, je déterrai les quelques thalers que j'avais enfouis sous le sol de ma tente.

C'était dans la nuit du 2 au 3 septembre que devait sonner l'heure de ma délivrance. J'étais dans un état d'émotion difficile à dépeindre. Après minuit, Gordoï, Birsa et Bou Zeïd arrivèrent, et l'on commença de charger les bêtes. Chacun de leurs beuglements m'allait jusqu'aux moelles. Malheureusement aussi l'arrimage des paquets était, comme toujours au début d'un long voyage, une affaire qui demandait beaucoup de temps, de sorte qu'il était près de deux heures du matin quand



Agression contre le passant voilé.

nous fûmes en état de nous mettre en marche. Mais alors Arami déclara tout à coup qu'il était trop tard pour cette nuit, et qu'il fallait attendre jusqu'à la suivante. Qu'on juge de ma consternation! Je soupçonnai tout de suite quelque trahison, et éclatai en invectives courroucées, dont j'eus franchement honte, après réflexion. Combien savent mieux se maîtriser ces barbares auxquels nous nous croyons si supérieurs, et quelle leçon de sang-froid me donnèrent, en cette circonstance, mon vieux Mohammed et ses congénères!

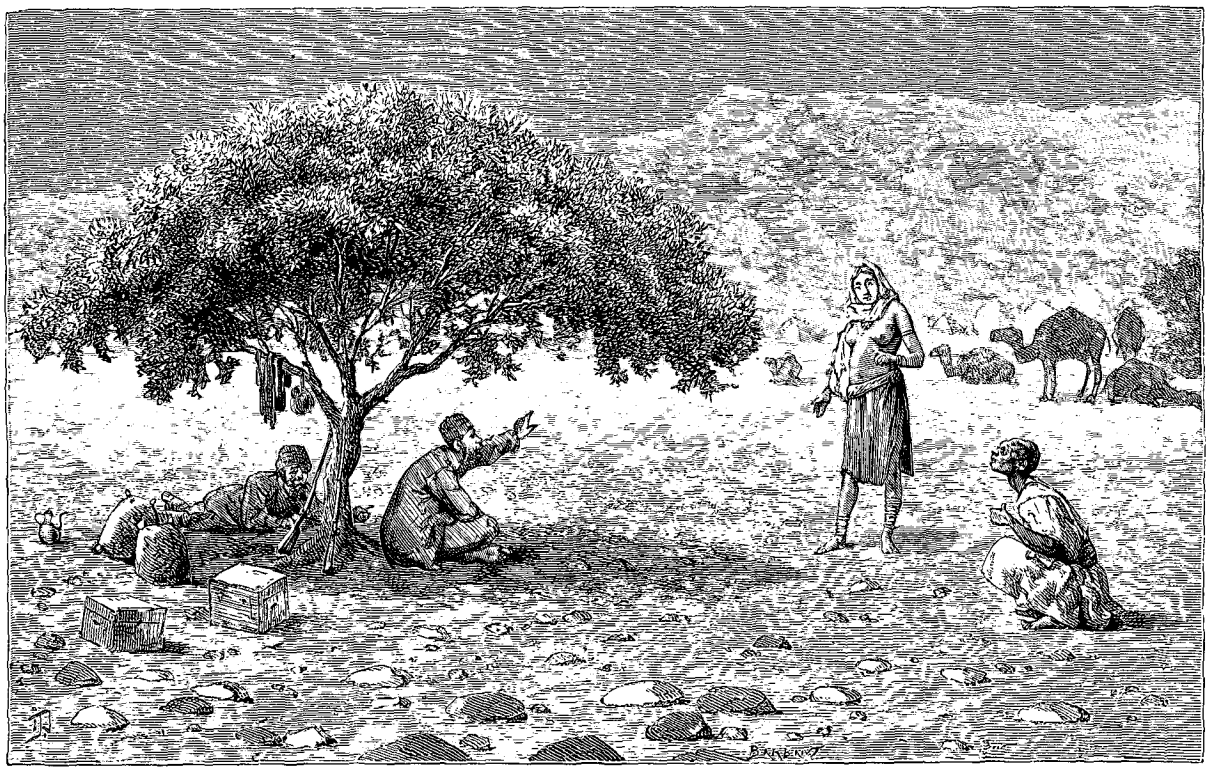
La journée du lendemain s'écoula comme les autres, et ne fut marquée que par un incident. Fatima, qui avait sans doute eu vent de la fugue que nous méditions, ne se gêna pas le moins du monde pour passer une inspection à fond de mes hardes, non sans se permettre, incidemment, les appropriations les plus éhontées. A minuit, mes compagnons revinrent, et, une heure après, nous nous ébranlions. Mon avoir avait si bien fondu, qu'à part le dressoir de ma tente, les nattes et autres choses du même genre, nous fûmes à même de tout emporter.

Nous contournâmes le village, comme nous avions fait la nuit néfaste de notre arrivée, et, au bout de quelques heures, nous atteignîmes l'enneri Oroa, val étroit et pierreux, que nous avions eu en venant une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine infinie à franchir de jour, et où il nous était à peu près impossible de passer dans l'obscurité. Nous fîmes donc halte à l'entrée du ravin jusqu'à ce que le soleil fût levé, puis, traversant l'enneri Gonoa en un autre endroit que celui où se trouvait la source tant fréquentée, nous arrivâmes encore de bonne heure dans l'après-midi au bord de la Rivière des Gazelles (val Oudêno). Toujours soigneux de son intérêt, Arami n'avait pas manqué, chemin faisant, d'alléger peu à peu les chameaux de divers objets qu'il jugeait pour moi superflus : c'est ainsi qu'il avait déposé dans un creux de rocher, afin de le reprendre en repassant, l'excellent matelas dont j'étais nanti, et qu'à l'entrée de l'enneri Gonoa, quand son neveu Birsa nous avait quittés pour s'en retourner au Bardaï, il lui avait remis, pour les transporter chez lui, non seulement ma fine aiguière de laiton, mais encore une marmite de fer qu'il croyait sans doute être en cuivre. Le fils de Temidomi, qui nous avait, lui aussi, accompagnés, n'eut pas de repos, de son côté, qu'il ne se fût assuré la possession des belles bouffettes, tout en soie, de mon tarbousch.

Je n'étais encore qu'à moitié rassuré, quoiqu'il ne fût guère probable que l'on entreprît de nous poursuivre quand on saurait qu'Arami en personne nous escortait avec ses parents. Le maina, pour dissiper les craintes que je lui exprimais à cet égard, se borna du reste à me répondre d'un ton de fierté : « Sois



La sœur de Kintâfo et le « joli esclave ».

tranquille, je m'appelais antérieurement *Ouordomi :* » par quoi il me donnait à entendre qu'il n'hésiterait pas à se débarrasser violemment de ceux qui nous poursuivraient, le changement de son nom primitif en celui d'*Arami* provenant de ce qu'il avait tué un ennemi personnel en combat public. Tous les Toubous ont coutume de prendre ainsi un nouveau nom à la suite d'un exploit de ce genre.

La seconde journée de marche, qui nous conduisit presque jusqu'au point culminant du col, acheva d'épuiser mes forces, minées par une diète et une immobilité de plus d'un mois. Nous passâmes la nuit non loin de l'endroit où nous avions campé en venant, et, plus encore que la première fois, ayant à peine de quoi me couvrir, je souffris en ce lieu élevé de l'abaissement de la température, laquelle, à l'aurore, n'était que de six degrés centigrades. Vers midi, le lendemain, nous atteignîmes le cratère dont j'ai déjà parlé, et là débouche soudain de derrière un rocher mon ancienne connaissance Kolokomi, qui nous attendait à cette place avec son frère et la chamelle.

Pénibles au suprême degré furent, pour nous et les bêtes, les deux jours que nous prit le passage du Tarso. Le 8 enfin, nous fîmes halte au pied du versant ouest, à l'endroit où Arami et Gordoï devaient se séparer de nous et nous laisser continuer seuls notre aventureux voyage vers Mourzouk. Là, j'envoyai Bou Zeïd et le frère aîné de Kolokomi au val Arabou, pour redemander à la vieille Kintâfo les chameaux et les paquets que je lui avais confiés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'étaient deux jours d'attente, pendant lesquels mes rapaces Toubous me rendirent la vie dure. On eût dit qu'ils avaient juré d'étouffer en moi le sentiment de reconnaissance que, malgré leur avidité, je conservais pour eux. Arami prétendait que tout, absolument tout ce que j'avais lui revenait de droit; l'unique chose que, selon lui, je pouvais décemment réclamer, c'était de m'en aller les membres intacts. Gordoï n'était pas moins exigeant. Bref, leur conduite avec moi, au dernier moment, fut tellement odieuse, que je fus tenté plusieurs fois de répondre à leurs exactions par la force et de me soulager d'un seul coup du fiel que j'avais eu tout le temps d'amasser. Giuseppe inclinait délibérément à ce parti, et il me proposa de retenir captifs jusqu'à notre départ ces libérateurs importuns, et de les laisser derrière nous pieds et poings liés. Armés comme nous l'étions, c'était assurément chose facile que de venir à bout de ces écornifleurs; mais ceux-ci, après tout, ne nous en avaient pas moins sauvé la vie, et notre intérêt d'ailleurs, aussi bien que celui des explorateurs futurs, militait contre cette violente solution.

Le 11 septembre, au matin, Bou Zeïd et le frère de Kolokomi revinrent, accompagnés d'une sœur de Kintâfo et d'un jeune homme. Ils ramenaient cinq chameaux dont l'aspect me fit d'abord grand plaisir; mais j'appris bientôt qu'un seul d'entre eux était mien; de mes autres bêtes, deux, me disait-on, étaient mortes, et la troisième avait été volée avec le bagage. Pour preuve de la mort des premières, on me présenta deux sacs de peau remplis de viande sèche. Discuter ces allégations était chose parfaitement oiseuse. Kintâfo était hors de notre portée, et l'essentiel pour nous était de regagner au plus vite le



Les Toubous fouillant dans les caisses du docteur (voy. p. 334).

Fezzan, vu le peu de vivres dont nous disposions.

J'abandonnai à Arami le chameau qui me restait, et qui du reste, on le voyait à son état de faiblesse, n'eût pu que difficilement fournir le trajet; puis je traitai de la location des autres bêtes qu'on m'avait amenées à dessein. Deux d'entre elles appartenaient à la femme qui les accompagnait; une autre était la propriété du jeune homme susnommé, et la troisième celle de Bou Zeïd. J'aurais vraisemblablement fait affaire pour les deux premières, si leur maîtresse n'avait aperçu Sa'ad, mon domestique. Celui-ci lui plut tellement, qu'elle m'offrit de me céder ses chameaux à la condition que je lui donnerais le « joli esclave ». Plus d'une fois déjà, au Bardaï, ledit Sa'ad, quoiqu'il fût laid et disgracieux au possible, avait été l'objet d'une vive convoitise de la part des ménagères du terroir, ce qui n'avait pas laissé de lui causer de terribles bouffées d'inquiétude au sujet de son avenir, étant donné l'état de dégradation et de misère navrantes où vivent les esclaves des Toubous Reschâdes.

L'impossibilité où je me trouvais d'acquiescer au genre de marché que demandait de moi la Tibestienne fut cause qu'elle repoussa avec aigreur tout autre arrangement, et décampa en nous disant d'un ton railleur « que nous étions parfaitement libres de prendre racine pour le reste de nos jours au milieu des rochers. » Quant au jeune homme, qui était revenu depuis peu du Borkou, il consentit à me louer son chameau au prix exorbitant de vingt-sept thalers, le triple de la somme accoutumée pour le trajet du Tibesti au Fezzan.

Une dernière discussion eut lieu, avant le départ, pour le règlement de mes comptes avec les Toubous. Arami daigna enfin se contenter de son lot; son neveu Gordoï et le frère de Kolokomi, outre un sup-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plément de menus cadeaux, reçurent un engagement écrit pour les sommes à toucher par eux, après mon arrivée à Mourzouk ; puis, une suprême fois, chacun d'eux fouilla dans mes caisses, pour en retirer d'autres objets à son gré, et, enfin, l'on se sépara. Quel soulagement ce fut pour moi quand j'eus vu disparaître derrière les rochers ces trois insatiables hobereaux dont je ne laissai pas toutefois, pendant quelque temps, d'appréhender un retour offensif.

Nous nous apprêtions à nous remettre en route, quand Kolokomi, à son tour, me gratifia d'une scène de son cru. Comme on s'occupait d'arrimer la charge, ne voilà-t-il pas que mon gaillard, enfourchant son chameau, détala en toute hâte sans même dire adieu! J'eus beau le rappeler, rien ne fit. Je priai alors mon vieux Mohammed de courir après lui; mais le bonhomme, au lieu de m'écouter, laissa éclater brusquement la mauvaise humeur qu'il amassait, lui aussi, depuis longtemps : « Ah ! ah ! s'écria-t-il, tu vois comment le dernier de ces traîtres nous fausse compagnie! Va-t'en maintenant, sans guide, retrouver ton chemin ! T'ai-je assez prévenu de ce qui arriverait? Oh ! ces chrétiens! Des entêtés, des savants, mais pas l'ombre de cervelle ! Tu n'as plus qu'à choisir à présent de quelle manière il te plaît de mourir, comme cela (il fit le geste de se stranguler), ou d'inanition.... Nous autres hommes à la peau noire, nous en serons quittes tout au plus pour l'esclavage; mais, pour toi, je ne vois point de salut ! »

Sans m'attarder aux discours de mon Gatrounois, je me lançai aux trousses de Kolokomi, afin de le ramener à son devoir, car, sans lui, il nous était à peu près impossible de nous orienter, Bouï Mohammed ne connaissant que le chemin par Abo, trop pé-



Dernière négociation avec Kolokomi.

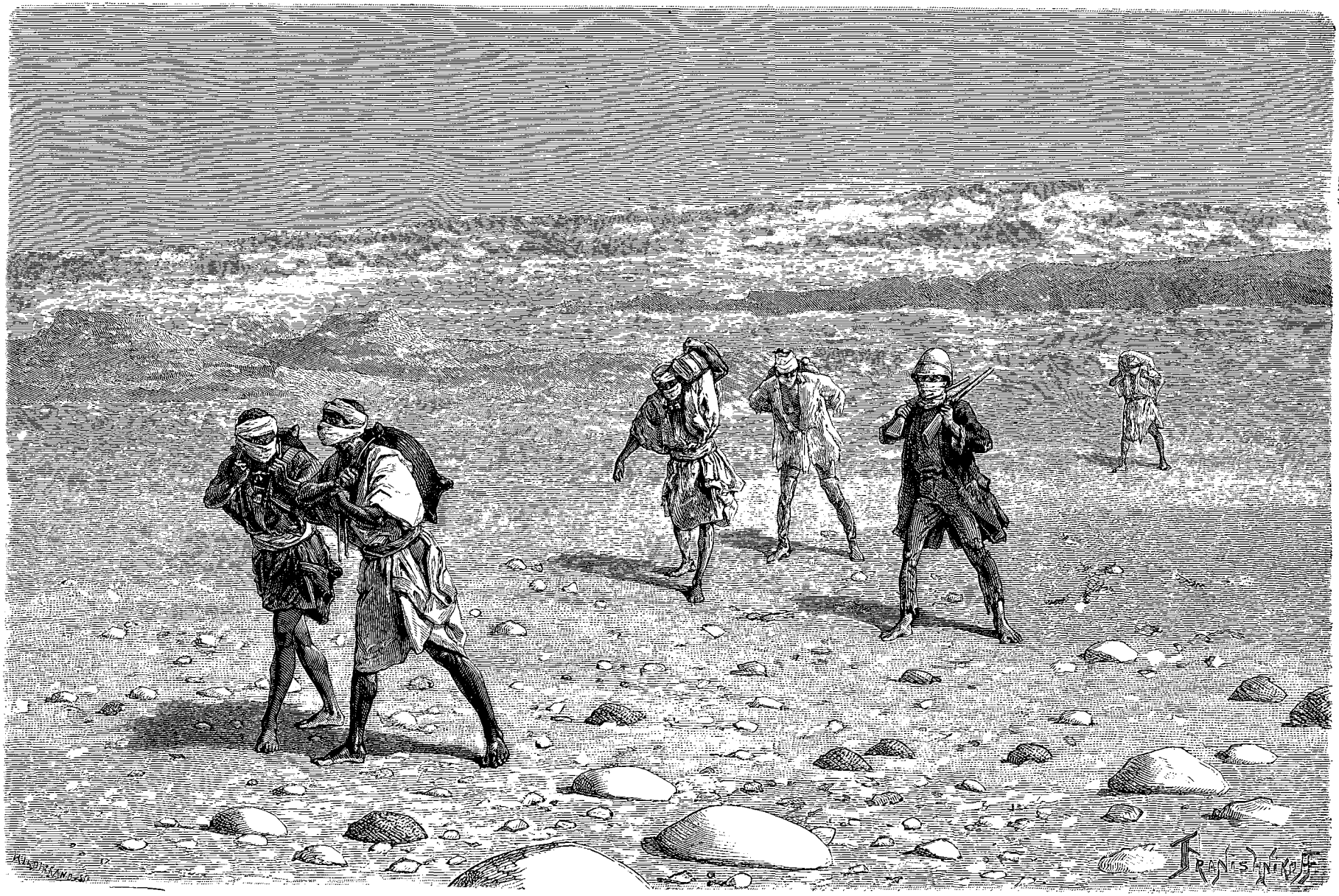
rilleux et dépourvu d'eau. Le Toubou, que j'avais rejoint, me répondit en termes brefs, sans cesser de pousser fiévreusement sa monture, qu'il ne voyait pas pourquoi il resterait avec moi, puisque j'avais tout distribué aux autres, en le laissant, lui, aller les mains vides. Pour toute sa peine, il n'avait récolté que l'animadversion de ses compatriotes, à qui était échu le bénéfice. La belle affaire pour lui de continuer à m'accompagner, maintenant que je n'avais plus rien !

Vainement je lui rappelai le contrat qui existait entre nous : mon observation resta sans effet. Un peu plus efficace fut le miroitement d'un présent nouveau à mon arrivée et tout à fait décisive ma menace finale d'employer la force, s'il m'y contraignait. Peut-être au fond l'homme ne visait-il qu'à me rançonner. Tout ce que je pus cependant gagner sur lui, ce fut que, moyennant la promesse écrite d'un « habillement neuf », il nous escorterait jusqu'en vue du Tumno, point à partir duquel nous étions sûrs de notre chemin.

Nous pûmes enfin partir, et, quelques jours après, nous apercevions les monts d'Afâfi. Au val Lolemno, où notre caravane dressa son campement, nous trouvâmes, outre un réservoir rempli d'eau, une chamelle paissante qui nous fournit le réconfort d'un lait frais. Le 16 au soir, nous nous arrêtâmes non loin de l'endroit où nous avions failli périr de soif en venant : ce fut là que Kolokomi nous quitta, avec l'intention d'émigrer pour quelque temps à Kawâr, vu les mauvaises dispositions dont ses compatriotes les Toubous étaient animés envers lui.

Les monts Tumno cependant étaient encore loin, et j'étais tellement harassé qu'il y eut un moment, le lendemain, où je me crus sur le point de rendre l'âme. Les chameaux, eux aussi, étant, comme on dit, devenus *battâl*, à savoir incapables de fonctionner,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

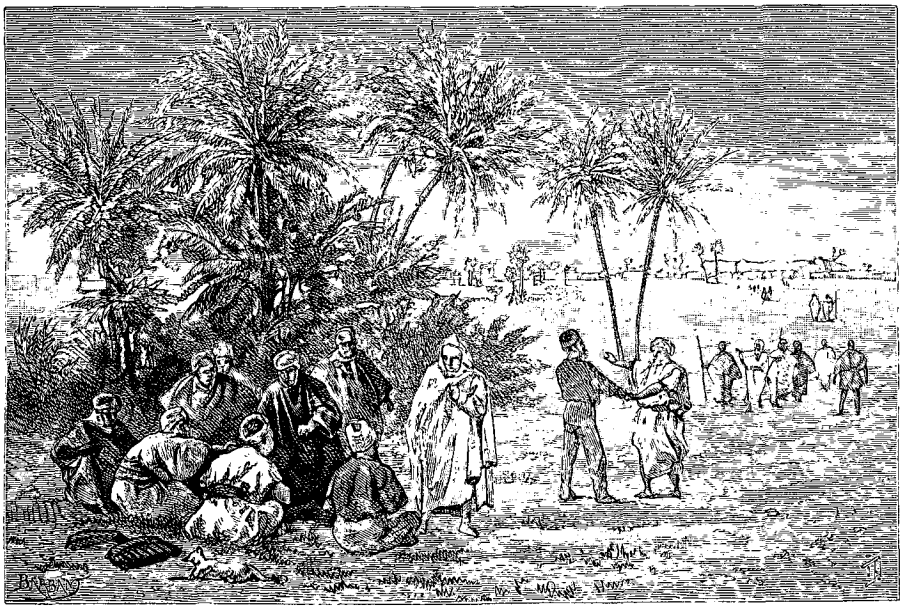


Aspect de la caravane (voy. p. 336).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

force nous fut de les débarrasser des caisses qu'ils portaient, pour les cacher aux creux des rochers, et même de prendre sur nos épaules la provision restante de liquide. Enfin, nous atteignîmes la chaîne de montagnes après laquelle nous soupirions tant, et là, nous nous octroyâmes, près de la fontaine, la douceur de deux jours de *far niente*.

Marchant ensuite exclusivement de nuit, nous gagnâmes, le 25 septembre, le haut plateau d'Alaôta Kiou, puis, le surlendemain, la fontaine de Meschrou. Notre caravane à ce moment offrait un aspect réellement grotesque. Ali et Sa'ad, dans le simple costume d'Adam avant la pomme, avaient sur le dos les outres de salut; le grave Mohammed, vêtu d'une longue chemise, où ce n'étaient pas les lacunes qui manquaient, s'avançait portant mon bagage sur la nuque; Giuseppe, les plantes ensanglantées et pouvant à peine se traîner, avait essayé de suppléer à l'insuffisance notoire de ses pièces d'habillement en opérant une jonction décente entre le haut de ses bottes et sa courte camisole de flanelle. Moi-même, les pieds absolument nus, les jambes enveloppées de loques de coton qu'avec la plus grande audace d'euphémisme on ne pouvait plus qualifier de pantalon, le torse inclus dans un pardessus d'été parisien réduit à l'état le plus piteux, je haletais sous le faix de deux fusils.



Retour à Tedscherri.

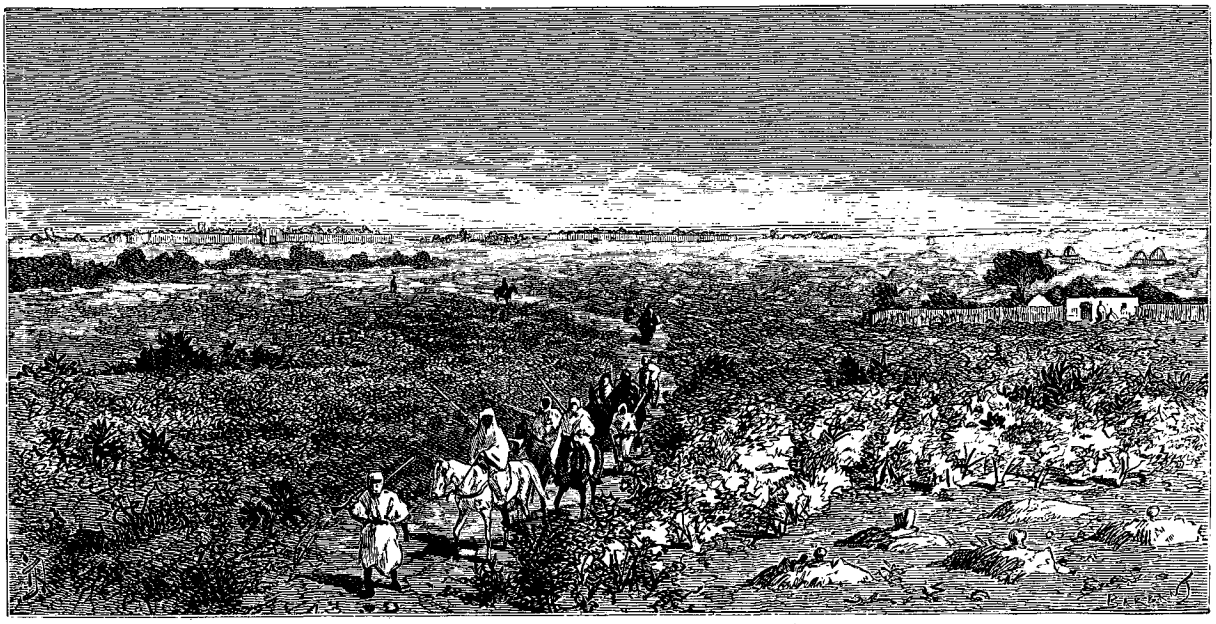
Quant à Bou Zeïd, il pliait sous son propre bien, dont pour rien au monde il n'avait voulu se séparer : tous d'ailleurs avaient la bouche et le nez soigneusement voilés, pour diminuer la sensation de la soif.

Sans plus insister sur les incidents de la dernière étape, je dirai que notre arrivée à Tedscherri, puis à Gatroun, mit en émoi la population. Tous ceux des habitants qui savaient à quoi s'en tenir sur le compte des Toubous Reschâdes avaient depuis longtemps perdu l'espérance de nous revoir. Aussi nous accueillit-on avec une surprise joyeuse, mêlée d'une sincère stupéfaction à la vue de notre équipement physique.

Le 5 octobre, au matin, nous quittions la ville des Marabouts, et le 8, sans autre aventure, nous étions à Mourzouk. Là, avant de pouvoir vaquer aux soins de ma santé, il me fallut essuyer d'abord les visites de félicitation des notables, qui étaient d'autant plus émerveillés de mon expédition au Tibesti qu'ils ne péchaient pas eux-mêmes par excès de résolution. Tous, à qui le mieux, attribuaient mon salut à une grâce spéciale du Très-Haut, et y voulaient voir un présage certain de la réussite de mes plans de voyage futurs. « *Omrek tawil!* tu es assuré de longs jours! me disaient-ils, puisque Dieu t'a fait échapper sain et sauf à de tels périls; quand on s'est tiré des mains des Toubous Reschâdes, on peut s'aventurer partout sans rien craindre. »

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Kouka et de ses environs.

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI,

PAR M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL[1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Coup d'œil sur Kouka. — Mes apprêts de départ pour le Baguirmi. — Ce qui se passait en ce pays au commencement de 1872. — Mise en marche de la caravane. — La province bornouane de Kotoko; mœurs, paysages et bourgades. — Le fleuve Gambarou. — Entrée sur le territoire logonien.

De tous les États qui s'appuient à la lisière sud du Sahara, il n'en est point qui aient été, plus souvent que le Bornou, visités par des Européens. Des Anglais ont été les premiers qui, dans le premier quart du siècle, ont pénétré jusqu'à cet empire; ensuite, depuis vingt-cinq ans, ce sont exclusivement des voyageurs allemands qui y sont allés, savoir : les docteurs Henri Barth, Adolphe Overweg, Édouard Vogel, Maurice de Beurmann et Gerhard Rohlfs. Le souverain du pays, le vieux cheik Omar, prince d'humeur douce et aimable, avait accueilli ces derniers de la façon la plus hospitalière, avait secondé leurs plans et leur avait même prêté son aide pécuniaire. La ville de Kouka, sa résidence, avait été pour ces explorateurs le quartier général d'où ils dirigeaient en tous sens leurs expéditions scientifiques, et vers lequel se reportaient ardemment leurs regards, lorsque, dans les régions lointaines où leur noble zèle les avait conduits, ils succombaient sous le poids des privations, des dangers, des maladies, des fatigues de toute sorte. Aussi, pour témoigner au cheik Omar la reconnaissance du peuple allemand, Sa Majesté le roi Guillaume de Prusse résolut-elle de lui envoyer toute une cargaison de cadeaux de prix. Ce fut moi qui reçus mission de porter ces dons au prince soudanien, et ce fut ainsi que j'entamai cette série de pérégrinations qui devaient me retenir en Afrique cinq années et plus.

Arrivé à Mourzouk vers la fin de mars 1869, je ne pus gagner Kouka, capitale du Bornou, qu'au printemps de l'année suivante[1].

1. Ce qui suit, sauf la description de Kouka, empruntée au tome I[er], inédit en français, du *Voyage en Afrique* (*Reise in Afrika*), appartient à la fin du tome II, non encore publié, de la même relation, dont M. Nachtigal a bien voulu nous communiquer par avance un résumé manuscrit.

1. C'est entre temps qu'eut lieu la dramatique excursion de M. Nachtigal au Tibesti : voy. les deux livraisons précédentes, 1036 et 1037, du *Tour du Monde*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette ville, peuplée de cinquante à soixante mille habitants, est sise au milieu d'une vaste plaine de sable argileux qui n'offre pas beaucoup d'aspects riants. Reconstruite il y a une trentaine d'années, époque où elle fut saccagée par Mohammed Scherif, roi de l'Ouadaï, elle se compose aujourd'hui de deux parties distinctes : la ville de l'ouest (*Billa foutébé*), résidence du cheik et des fonctionnaires, et la ville de l'est (*Billa gedibé*), affectée surtout au menu peuple et aux étrangers.

Les habitations, la plupart en terre, avec des murs nus et gris, manquant de fenêtres, ont une monotonie que corrige cependant çà et là quelque gauchissement de la rue, qui va s'évidant tout à coup pour laisser place, soit à une ample ficoïde à la verdure sombre, soit à une kourna élancée, soit à un hedjilidj bien branchu. Ajoutez que dans la cour de chaque maison s'élève d'ordinaire un arbre plus ou moins ombreux, où perchent des cigognes, des hérons, des oiseaux chanteurs : ce qui fait que la ville, vue de loin, offre l'aspect gracieux d'un bois clair.

C'est sur le *Dendal* (Grand'Rue) et la place du Marché que se concentre la vie publique; c'est là que défilent tous les types de la population bornouane : Kanouris ou Kânembous à pied et à cheval; vieux nobles, représentants de l'ancienne aristocratie (*mbârê*), avec le bâton à pomme qui est leur attribut historique; trafiquants tripolitains en costume arabe; habitants du désert le nez dans le litham; puis les beautés de l'endroit, flânant drapées dans le châle bornouan, et balayant le sol de leurs traînes. Les fontaines, entourées de clôtures d'épines, sont assiégées par des groupes babillards de femmes et de jeunes filles qui, tout en échangeant des nouvelles, remplissent leurs grandes cruches d'argile, pour les remporter ensuite sur leurs têtes. Ailleurs, des esclaves, vêtus tout bonnement d'un tablier de cuir, travaillent, sous l'œil d'un surveillant, à la réparation d'une maison. Ailleurs encore, sous un vestibule, un instituteur primaire s'égosille à inculquer à ses élèves les versets du Coran. Non loin de là, un lettré lit à demi-voix des feuillets jaunis, en égrenant machinalement son rosaire. Ici, c'est une teinturerie, toute retentissante de bruits de foulage et de martelage; là, c'est une officine de forgeron; plus loin, devant cette porte, voici une fileuse étirant à la main le coton blanchi que le tisserand retravaillera, et dont le tailleur ou « homme de l'aiguille » (*librâma*) confectionnera ensuite des *tobes*. Enfin, par la baie d'une cour entr'ouverte, vous pouvez au passage jeter un coup d'œil sur le train d'un atelier de menuiserie, ou bien, au bord d'une glaisière, voir un potier façonner ses pots.

Tous ces artisans travaillent sur place et à domicile : le barbier, lui (*wanzamma*), parcourt la ville en jouant de la flûte pour prévenir les chalands. Qui a besoin de lui le convie d'entrer. A l'occasion, il exerce aussi son art en plein air. Accroupi au milieu de la rue, il rase hommes et femmes agenouillés devant lui, taillade selon les règles les nécessiteux, et, par surcroît, applique des ventouses.

Ajoutez les laitières qui cheminent, leur vase sur la tête, criant leur denrée d'une voix inintelligible, comme font en tout pays les laitières : *Kiam! kiam! Kiam kili!* (lait frais!) *Foula!* (beurre frais!) et les maquignons qui s'en vont caracolant par les rues; et les caravanes de chevaux de bât, d'ânes, de bœufs, de chameaux, chargés de marchandises; et enfin, au coucher du soleil, les audiences données en plein vent par les grands, lesquels, entourés de leurs clients et de leurs esclaves, disent en commun la prière du soir (*Maghreb*). Ce n'est qu'à l'heure du souper que chacun rentre dans sa maison; puis, un peu plus tard, la jeunesse se rassemble par les rues et les places pour danser, chanter, et il est rare que ce concert monotone, accompagné de battements de mains rythmés, cesse avant minuit.

Ce qui fait ombre à ce tableau joyeux de la vie quotidienne à Kouka, c'est le nombre incroyable d'aveugles, demi-nus, presque mourants de faim, qui encombrent la voie, sollicitant d'une voie criarde la pitié des passants, ou qui, par file de dix et plus, s'en vont tâtonnant à la queue leu-leu, en hurlant leurs malheurs sur un mode plaintif.

Une autre plaie de la chaussée, ce sont les écoliers mendiants, venus des pays voisins pour étudier dans la capitale du Bornou. Leurs visées, en fait de science, ne sont pas de haut vol. Dès qu'ils sont capables de lire couramment le Coran, ils retournent chez eux, en qualité de mohallemins ou de foukahas, réclamer le respect des leurs pour le privilège qu'ils ont désormais de savoir déchiffrer tant bien que mal une lettre, et la provision de formules et de talismans qu'ils rapportent avec eux.

Tous ces étudiants ont le même costume et les mêmes attributs : une peau d'hyène, de léopard ou de chèvre, nouée sur une épaule ou une hanche; dans une main, un long bâton avec une calebasse où ils mettent les dons récoltés; dans l'autre main, ou pendues au flanc gauche, des tablettes de bois avec un encrier de terre ou un petit flacon où est fichée une plume grossière. Quelques-uns sont logés dans les vestibules des notables, nourris et instruits avec le fils de la maison; d'autres sont réduits à mendier ou à gagner leur subsistance en s'acquittant, le jour, de menus services; dans ce cas, la nuit seule leur reste pour étudier. Il va sans dire qu'avec un tel genre de vie beaucoup atteignent un âge respectable avant d'avoir terminé leurs « cours »; quelques-uns même, après avoir mendié tout petits, continuent de mendier en cheveux blancs : ceux-là forment, parmi les étudiants de Kouka, ce que nous appellerions le clan des « vieux de la vieille ».

Ma mission remplie auprès du cheik Omar, je songeai tout d'abord à gagner, vers l'est, l'Ouadaï; mais, comme le sultan de ce pays se trouvait en guerre avec son vassal le roi du Baguirmi, force me fut de renoncer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

provisoirement à mon projet. Sur l'entrefaite, l'arrivée à Kouka de quelques Arabes de la tribu des Ouled Soliman me donna l'idée d'aller avec eux au Kânem, contrée qui fut le berceau de l'État bornouan, pour remonter, de là, au Borkou, pays habité par un rameau de la famille toubou. J'exécutai ce plan au printemps de 1871, et, neuf mois durant, je menai une existence misérable au milieu de cette tribu de malandrins. Le résultat le plus sérieux que je tirai de ce voyage, au point de vue de la science géographique, ce fut de pouvoir constater que le Bahar el Ghazal est situé plus bas que le lac Tsâd. Au retour, je visitai la tombe de mon compatriote Maurice de Beurmann, égorgé en 1863 par des officiers du sultan de l'Ouadaï. Ce ne fut que le 9 janvier 1872 que je me retrouvai à Kouka. Immédiatement je me mis en devoir d'entreprendre une nouvelle pérégrination. Le cheik Omar s'opposait toujours, la tentative offrant trop de périls, à ce que je me dirigeasse vers l'Ouadaï; mais il jugeait parfaitement praticable une ex-



Le docteur G. Nachtigal.

cursion au Baguirmi, où régnait le sultan Mohammedou.

Le Baguirmi, région sise au sud-est du lac Tsâd, est borné au nord-ouest par le Bornou, au nord-est par l'Ouadaï, et au midi par les territoires qu'habitent nombre de tribus païennes. Des contrées médianes du Soudan, c'est l'État musulman autonome qui s'avance le plus vers le sud, et c'est aussi le plus jeune en date, abstraction faite des centres politiques établis, au début de ce siècle, par les *Fellatas* dans des contrées qui, pour la plus grande partie, étaient déjà ralliées à l'islam. Tandis que le Darfour, le Bornou (Kânem), les États d'Haoussa, et la plupart des grands empires, aujourd'hui déchus, des districts supérieurs du Niger, ont une histoire déjà âgée, les annales du Baguirmi ne remontent pas à plus de trois cent cinquante ans. La tradition est que, vers cette époque, douze frères émigrés de l'est s'établirent avec leur suite et leurs esclaves sur le territoire au nord du Chari.

Après avoir soustrait ce district à la domination des Boulalas, et fondé la ville de Masségna, capitale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actuelle du pays, ils soumirent les grosses bourgades qui s'échelonnaient sur le cours du fleuve, réduisirent diverses tribus des Sokoros et des Bouas, et étendirent peu à peu leur puissance jusque sur les contrées païennes qui forment présentement la limite sud du Baguirmi. Depuis lors, une longue suite de souverains ont présidé aux destinées du royaume. D'agriculture, d'industrie, de commerce, ces princes se sont peu préoccupés; leur unique souci a été de guerroyer contre leurs voisins, de piller, et surtout de se procurer des esclaves : la traite, telle a été la source des richesses grâce auxquelles ils ne tardèrent pas à se rendre puissants et considérés.



Le jeune esclave Mohammedou (seize ans)
(voy. p. 342).

Au commencement de ce siècle, le roi régnant s'appelait Abd er Rahman Gaouranga. C'était un homme emporté, sans scrupule, ne connaissant ni mœurs, ni lois, ni religion. En dépit des protestations des oulémas, autrement dit des savants et légistes du pays, il en vint jusqu'à épouser sa propre sœur. C'en était trop : la religion outragée trouva un vengeur en la personne du sultan de l'Ouadaï, Abd el Kerim, plus connu sous le nom de Saboun. Ce prince, observateur fervent des choses saintes et de la justice, entra en campagne contre Abd er Rahman, prit sa capitale Masségna, le tua, lui et son incestueuse épouse, et revint chez lui chargé de butin, après avoir préalablement donné le trône au fils cadet du défunt. Mais le principal capitaine du pays, qui, au Baguirmi, porte le titre de *fatcha*, se déclara pour le fils aîné, Bourkomanda, et renversa son jeune frère, une pauvre tête sans cervelle. Une fois assuré du pouvoir, le nouveau roi n'eut rien de plus pressé que d'essayer de secouer la tutelle de ce chef de guerre impérieux, mais capable, dont le nom était Araouéli : il s'ensuivit une lutte de plusieurs années, où Bourkomanda n'eut le dessus que grâce à l'appui des Ouadaïens. De là date le tribut que le Baguirmi, aujourd'hui encore, est tenu de payer au sultan son voisin, et qui consiste en une livraison trisannuelle de cent esclaves ordinaires, plus trente *sirrien* ou esclaves concubines, cent chevaux et mille vêtements soudaniens.



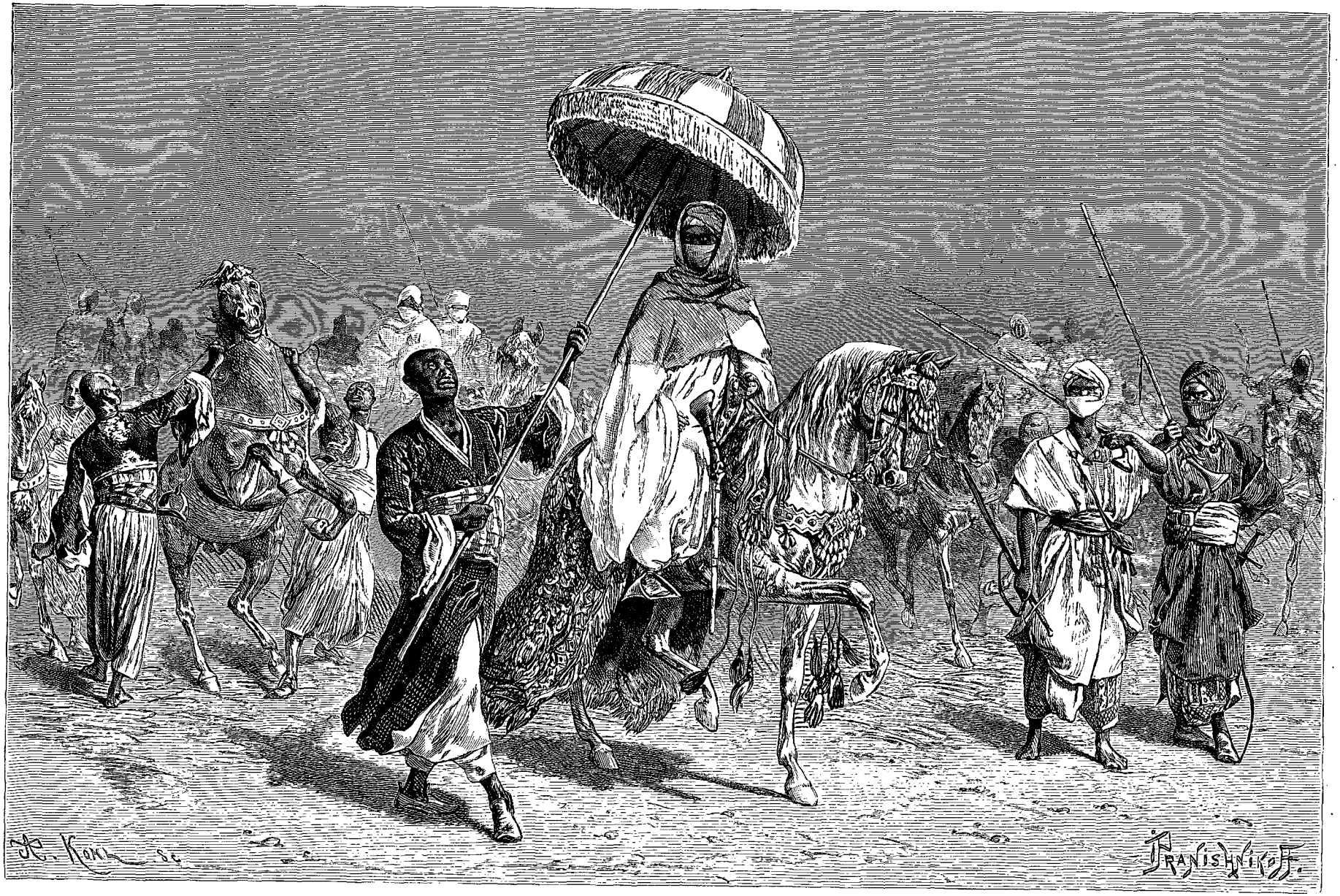
Jeune garçon de Gamergon (douze ans)
(voy. p. 344).

Le successeur de Boukomanda fut Abd el Kader, prince juste et sage, qui sut vivre sur un bon pied avec le roi ouadaïen Mohammed Chérif. Par malheur, il périt prématurément dans un combat contre un pèlerin fanatique, et avec lui succombèrent les principaux officiers de sa cour. Le *tschiroma* lui-même, ou héritier présomptif du trône, lequel s'appelait Mohammedou, reçut dans l'action dix-huit blessures dont il faillit mourir, et on ne le retrouva que plus tard.

Dès qu'il alla mieux, il prit en main les rênes du pouvoir, et fut proclamé *mbang*, c'est-à-dire roi. Il n'avait pas encore achevé de se guérir, que des différends éclatèrent dans l'armée du pèlerin susnommé, qui vit nombre de ses partisans l'abandonner pour retourner chez eux. Mohammedou profita de la circonstance pour envoyer son *fatcha* vers les Arabes dissidents, afin de leur proposer l'*aman*, autrement dit escorte de sûreté, avec l'oubli entier du passé et l'invitation de se rendre auprès de lui. Les Arabes déférèrent à l'offre; mais à peine avaient-ils pénétré dans le palais, qu'on tomba sur eux et qu'on en fit boucherie. Cet acte sanglant valut au prince le surnom d'*Abou Sekkin*, ou *Père au couteau*.

Mohammedou est loin de posséder l'esprit ferme et le sens juste de son père. C'est un homme passionné, violent, hautain, mais d'humeur aimable, généreux, et d'une souplesse de caractère qui le rend difficile à maîtriser : bref, bien que fort redouté de ses hauts fonctionnaires, il a le naturel qui convient à son peuple, et, au demeurant, est fort bien vu de lui. Lorsque, à force de pilleries et de razzias contre les tribus païennes d'alentour, à force aussi de voler des esclaves, il eut accru suffisamment ses richesses, il commença de se montrer fort négligent dans l'accomplissement de ses devoirs de vassal envers l'Ouadaï; il choisit, pour payer le tribut, tout ce qu'il y avait de pis en esclaves et en chevaux, et se mit à poursuivre de sa haine personnelle le sultan Ali, semant contre lui toutes sortes de bruits de nature à le ridiculiser ou bien à le rendre méprisable, sans avoir nullement cure des avertissements que sa manière d'agir lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cheik Omar à cheval avec son escorte (voy. p. 338-344).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attirait de la part du suzerain. A la fin, celui-ci le prit sur un autre ton; au commencement de janvier 1871, il quitta sa capitale Abeché, et, dans la seconde moitié du mois, il apparaissait devant Masségna.

Plus d'un mois durant, les Baguirmiens résistèrent avec non moins d'énergie que de succès; mais Ali fit creuser une mine, et, un beau jour, toute une partie du rempart sauta en l'air. Les Ouadaïens de se précipiter aussitôt par la brèche au cœur de la place, qui se trouva prise. Mohammedou, escorté de quelques fidèles, réussit toutefois à se frayer un passage, ce qui mit Ali dans une grande colère. La plupart des habitants de Masségna furent faits prisonniers de guerre, et emmenés, au nombre de quinze mille, dans l'Ouadaï; le reste fut massacré.

Avant de s'éloigner, le vainqueur installa sur le trône un oncle du *mbang* fugitif, qui se nommait Abd er Rahman, et laissa auprès de lui, comme soutien de son autorité, un corps de troupes avec quelques chefs.

Quant à Mohammedou, qui s'était d'abord replié vers Bougoman, il repassa de la rive gauche du Chari sur la droite, et s'alla poster à Mandjafa (ou Maiza), d'où il continua la lutte contre son oncle avec des alternatives de succès et de revers. Cet état de guerre fut cause que les gens du pays ne purent cultiver leurs terres, et que bientôt l'on manqua de céréales : pénurie de vivres qui força le *mbang* détrôné à se replier plus loin vers le sud.



Almas (voy. p. 344).

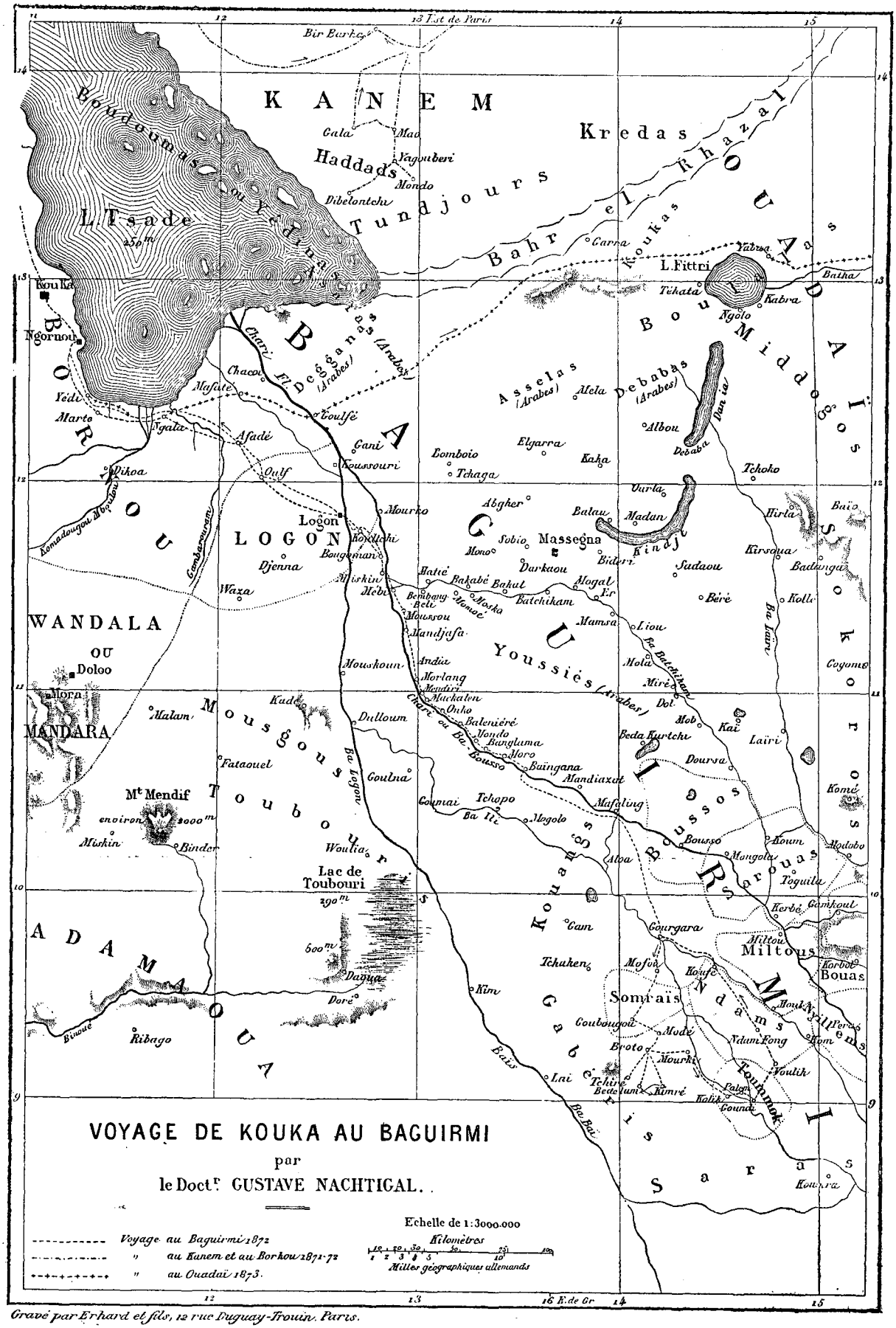
Lorsque, au commencement de 1872, je revins du Kânem à Kouka, Mohammedou se trouvait à Bousso, la localité la plus méridionale du Baguirmi proprement dit. L'occasion pour moi était tentante de lui rendre visite dans cette ville et d'atteindre, avec son aide, les territoires païens qui lui sont alliés, à savoir Somraï, Ndam, la région de Sara et autres, puis de gagner de là le cours supérieur du Chari. Le cheik Omar n'ayant, je l'ai dit, aucune objection à faire contre ce voyage, je m'occupai aussitôt de mes préparatifs.

Mes ressources, à la vérité, étaient épuisées, et je n'avais plus de personnel d'escorte. Lors de mon voyage au Kânem et au Borkou, j'avais dû déjà emprunter deux cents thalers Marie-Thérèse (mille francs), et laisser de plus derrière moi un train de maison composé de mon brave Mohammed de Gatroun, d'un autre domestique et d'un cheval superbe. J'appris, de retour à Kouka, qu'il était arrivé pour moi quinze cents francs ; mais, sur le bruit que j'avais été tué au Borkou, le porteur de la somme, un marchand fezzanais, s'était hâté de la convertir en défenses d'éléphant et en esclaves. Je dus encore m'estimer bien heureux de pouvoir retransmuter cela en marchandises.

Mes dettes soldées, mes compagnons de route gratifiés à souhait, il me restait, après un séjour d'un mois à Kouka, cinq cents francs environ, qu'il allait me falloir laisser pour l'entretien de ma maison pendant mon absence. Il est juste de dire que l'excellent cheik Omar, avec sa libéralité accoutumée, m'avait singulièrement facilité l'existence dans sa capitale : il m'avait fait cadeau de deux chevaux, d'un beau costume blanc (*tobe*) du Bornou, d'un vêtement foncé de Noupé (*Nifé*), de gilets de soie arabes, d'une paire de bas de coton gigantesques, de bottines de cuir, sans préudice de plusieurs charges de bœufs en provisions de bouche.

La fâcheuse expérience que j'avais faite des serviteurs « libres », de leurs prétentions, de leur répugnance à s'acquitter de travaux qui, proprement, reviennent à des esclaves, de leur mauvaise grâce à se soumettre aux ordres d'un chrétien, et en outre ma pénurie de ressources, me déterminèrent à prier le cheik Omar de vouloir bien me prêter quelques esclaves. Je lui dis qu'il savait parfaitement que dans nos pays il n'existait point de caste servile; que, loin de là, on se préoccupait d'abolir d'une manière totale l'esclavage; mais que néanmoins, s'il voulait me donner deux garçons, d'âge à me servir déjà utilement, et assez jeunes pour s'attacher à ma personne, il pouvait être convaincu que plus tard, lorsqu'ils seraient devenus hommes, je les traiterais absolument au gré de leur volonté. Je me procurai de la sorte un adolescent de seize ans environ, appelé Mohammedou, dont le père habitait en homme libre le district de Magomeri, — c'était à sa mère seule,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une esclave margui, que l'enfant devait sa condition misérable, — et, en outre, un garçonnet d'une douzaine d'années, originaire de Gamergou, qui était fils d'un chef de tribu.

Pour le voyage que je projetais au Baguirmi, j'avais besoin, par surcroît, de contracter un nouvel emprunt : je finis par trouver un marchand de Tripoli, Hadji Mohammed el Thrabelsi, qui m'avança cent cinquante thalers (sept cent cinquante francs) contre une reconnaissance d'une valeur double. Mon équipement fut proportionné à mes moyens. J'achetai quarante-deux livres de poudre de fabrication bornouane (six thalers), un burnous de drap fin, couleur cerise (dix-huit thalers), des balles (un thaler), des pierres à fusil (un thaler), deux livres de noix de Gouro[1], cadeau destiné au *mbang* Mohammedou (huit thalers), huit costumes d'Haoussa à teinture d'indigo (vingt thalers), quatre châles de laine rouge, comme les guerriers aiment à en porter en manière de ceinture ou de turban (douze thalers), et divers objets (coût total, cent trente-cinq thalers), pour le transport desquels je me procurai une couple de bœufs sommiers, au prix de quatorze thalers les deux.

Le cheik me prêta en outre un ancien domestique d'Édouard Vogel et de Rohlfs : c'était un homme natif du Mandara, au sud du Bornou; il s'appelait Almas, c'est-à-dire *la Perle*. Comme conducteur officiel, j'eus un employé du *Kachella Bilâl* (ainsi s'appelle le principal chef de guerre du pays), auquel incombait le soin d'attendre et de recevoir les correspondances entre le Logon et le Bornou : un guide de cette espèce se nomme *kinguiam;* partout, dans chaque localité sise sur le territoire de son royal maître, il a charge d'exciper de sa qualité, et



Une vue des bords du lac Tsâd (voy. p. 346).

de faire préparer par le bourgmestre et les habitants repas et logis. Ce haut fourrier connaissait parfaitement pays, gens, chemins et sentiers, dans toute la région que je devais traverser, et promettait ainsi de m'être fort utile.

Le cheik Omar écrivit en outre une lettre officielle à son vassal le roi du Logon, pour lui enjoindre de m'ouvrir, à moi et à mon escorte, la route du Baguirmi par ses terres. Après quoi, je pris congé de tout mon monde.

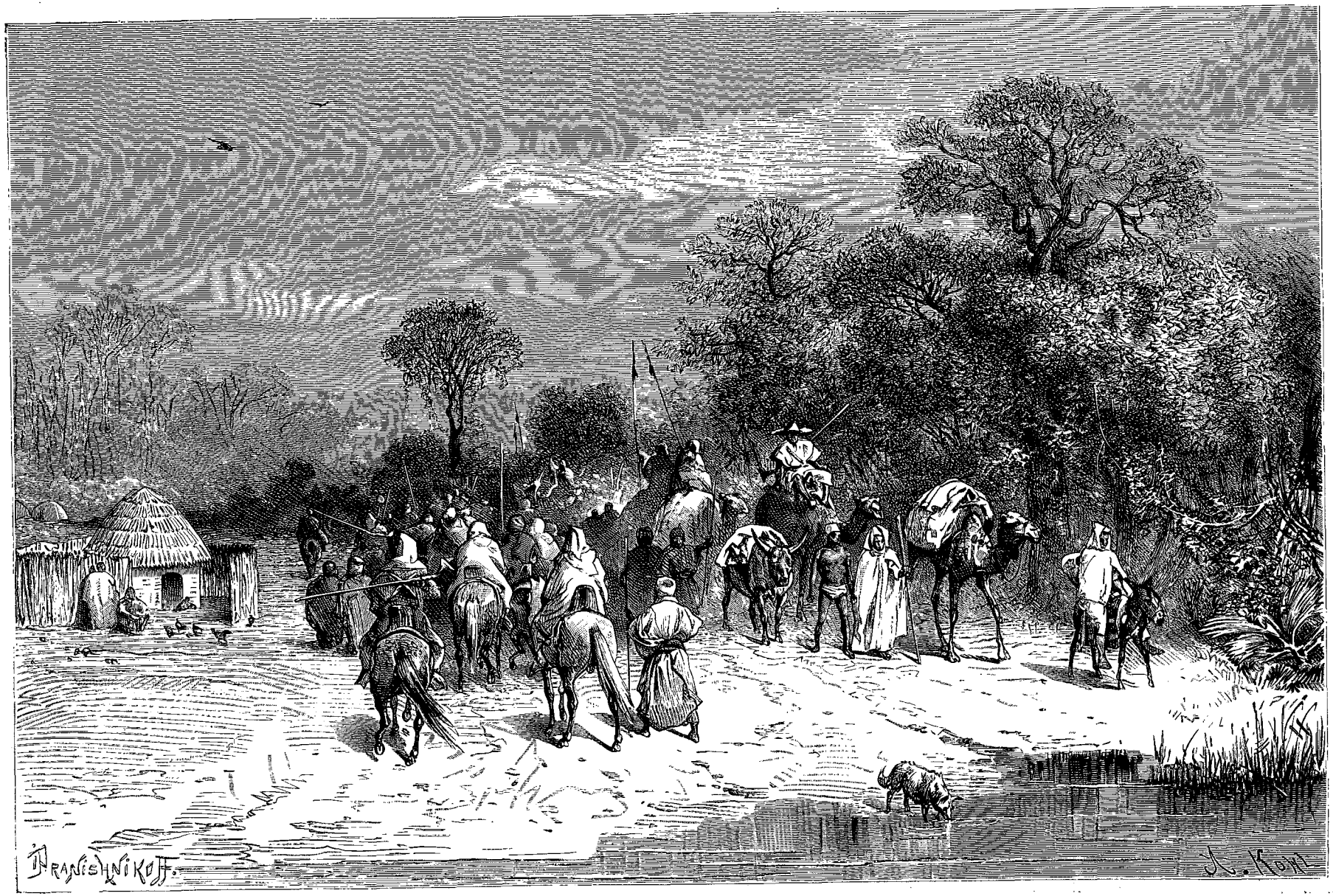
Ce fut surtout avec un profond sentiment de gratitude que j'adressai mes remerciements à l'excellent prince qui m'avait comblé de sa bienveillance; ses dernières paroles furent pour me donner amicalement de sages conseils : sur toutes choses, il me recommandait de filer aussi vite, et aussi secrètement que faire se pourrait, à travers les districts mal sûrs que dévastait la guerre civile.

Le 25 février au soir, je fis partir de Kouka tous mes hommes, à l'exception de l'esclave Mohammedou; pour moi, je me mis en route le lendemain, accompagné, un bout de chemin, de quelques personnes.

Le *kinguiam* Kiéri restait encore en arrière; mais j'avais avec moi son esclave, qui portait le présent

1. On appelle ainsi le noyau d'un fruit à peu près de la grosseur et de l'aspect d'une forte châtaigne. Ce fruit, dépourvu d'écorce séparable, présente une masse homogène et dure, dont la couleur, brune au dehors, varie au dedans du jaune-blanc au rose. A l'intérieur se trouve un principe excitant qui a fait donner par les Arabes à la noix de Gouro le nom de « café du Soudan » (*Kahoua*), et que Liebig, en effet, assimile chimiquement à la caféine et à la théine. M. Nachtigal dit quelque part qu'il s'habitua si bien à ce stimulant, dont ni ses nerfs ni son estomac n'eurent jamais à se plaindre, qu'il finit par lui être aussi indispensable que le café et le tabac. Il est d'usage à Kouka d'offrir à tout visiteur une noix ou une moitié de noix de Gouro, comme dans les pays arabes on sert à ses hôtes du café.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre de caravanes (voy. p. 346).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Kachella Bilâl au roi Mohammedou, et, de plus, un serviteur d'un autre grand personnage de Kouka, qu'on appelait le chérif de Médine, chargé par lui d'offrir au *mbang* fugitif l'achat d'un beau cheval isabelle. Ce chérif lui-même devait, pendant la durée de mon absence, gérer mes affaires.

Quelle morne et triste région, que celle qui environne la capitale du Bornou, et que nous traversâmes dans la direction du sud-est! Des mimosas rabougris, de maigres tamarins, avortons de leur espèce d'ordinaire si belle, des broussailles d'hyphènes, des *calatropis procera*, voilà le genre de végétation qui s'y offrait à l'œil, interrompue à peine de loin en loin par des champs cultivés. Les oiseaux seuls, qui abondent ici, égayaient quelque peu ce paysage monotone.

Au bout de trois heures de marche environ, notre chemin se rapprocha tout à fait du lac Tsâd, et le pays devint boisé; les mimosas se montrèrent plus robustes et plus touffus; des indigotiers alternaient avec des plantations de coton, attestant à la fois la fécondité du sol et l'activité des habitants. Il nous fallut contourner de nombreuses anses du lac (en arabe *rédjouls*, c'est-à-dire *pieds*), et cheminer plusieurs heures encore, avant d'atteindre Ngornou, la seconde ville bornouane par son importance. Nous y logeâmes dans la maison du capitaine de la garde urbaine, lequel porte le titre de *fougoma*, et nous y trouvâmes nos gens déjà installés. Ngornou, qui ne se compose guère que de huttes de chaume, est situé tout au bord du lac, lequel, lors de ses hautes crues, ne laisse pas que d'y faire des dégâts, inconvénient auquel s'ajoutent d'un autre côté les incursions des Boudoumas ou Yédimas, habitants pillards des îles du Tsâd, aux coups de mains desquels la localité est fort exposée.

Le lendemain, nous nous remîmes en route en infléchissant d'abord vers l'ouest, puis, après avoir dépassé quelques villages, nous tournâmes au sud, en laissant à droite Woutrouma et à gauche Koukia. La contrée, bien cultivée, présentait à nos regards des champs de coton, d'indigo, de maïs, et aussi d'oignons. A cinq heures à peu près de Ngornou, nous touchâmes au village de Dazaoua, où notre intention était de coucher, pour y attendre le *kinguiam*. Le jour suivant, nous filâmes au sud-est. Le rivage que nous côtoyions est celui qui a le plus à souffrir des débordements annuels de l'onde lacustre. Çà et là, nous apercevions des traces d'éléphants et de buffles. Les hameaux se rapprochaient les uns des autres, et la route était plus animée. Des caravanes de bœufs, d'ânes et de chameaux passaient, les unes à vide, se rendant des marchés septentrionaux de la région aux localités de la province de Kotoko, située au midi du Tsâd, les autres chargées de grains et se dirigeant en sens contraire. Il y avait là des forêts entières de mimosas; en revanche, l'acacia sajal et son frère du Nil se faisaient plus rares, au profit de l'acacia gommifère.

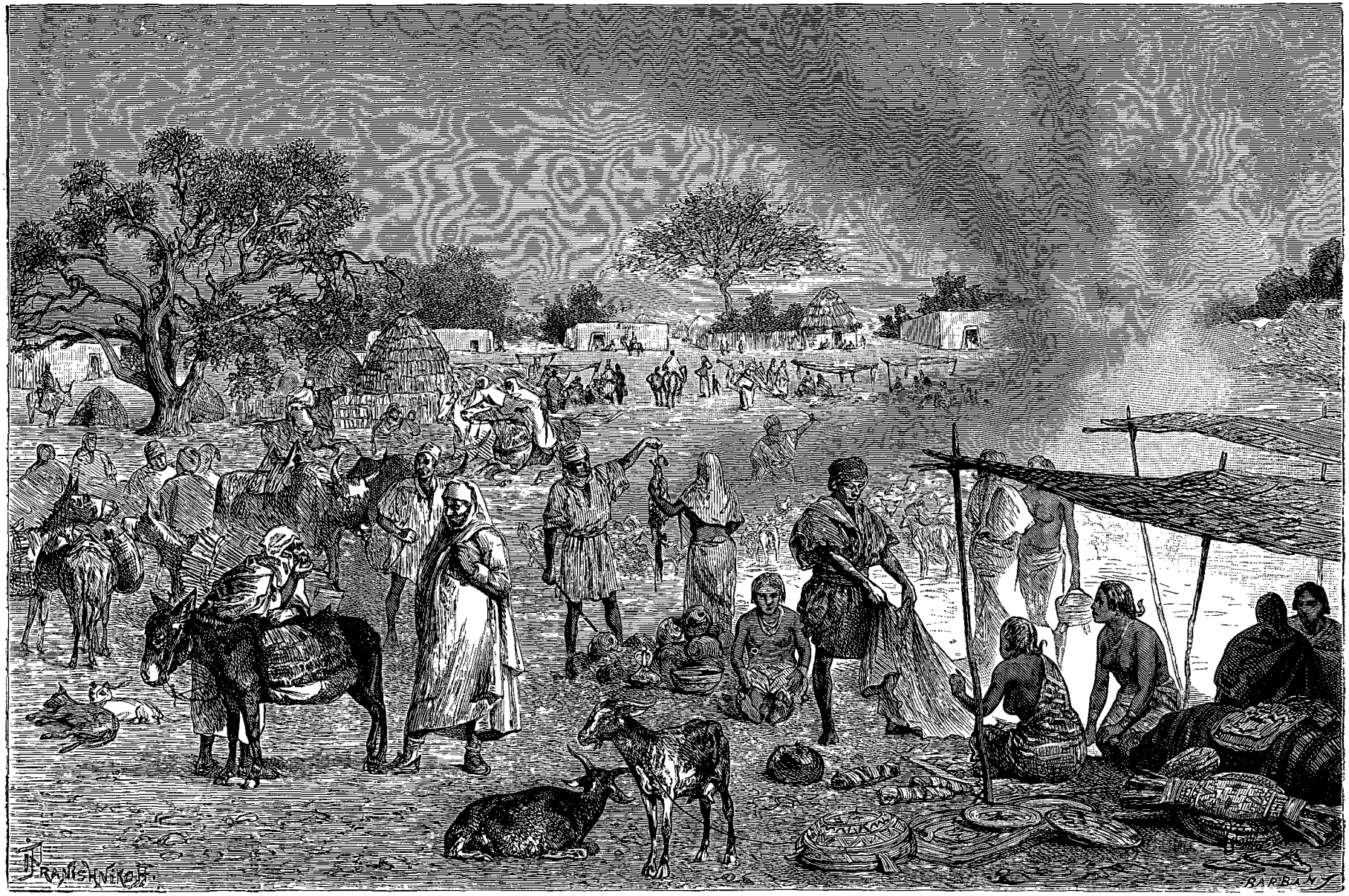
Notre étape du jour, assez courte, nous conduisit à Yédi, ville murée, aux maisons presque toutes en terre, et renfermant trois mille habitants environ, de la race des Tibous Ngomas, branche des Kanouris qui constitue le principal élément de population du Bornou. Là, déjà, apparaît plus fréquent ce genre de bâtisse qui repose sur un soubassement d'argile et qui achève de prédominer, plus loin, dans la province de Kotoko.

Notre station suivante était Marté, où nous arrivâmes en trois heures, et où nous fîmes un temps d'arrêt, pour rallier entièrement notre caravane. Marté est un peu plus grand que Yédi, quoique moins florissant d'aspect. Tandis que Yédi n'a pour administrateur qu'un bourgmestre, Marté avec le district qui l'environne jouit d'un de ces hauts gouverneurs indépendants qui, sous le titre kanouri de *maï* (roi), sont particuliers à presque toutes les villes de la province de Kotoko. Ici encore, le fond de la population est formé de Tibous Ngomas, lesquels, de ces deux localités, se répandent, au sud-ouest, jusque dans le cercle d'Oudjé, habité par les Kawas ou Kawouas, autre branche kanouri, tandis qu'au sud ils s'étendent jusqu'à Diskoa, et, à l'est, jusqu'à Ngala. Dans le voisinage de Marté commencent à se multiplier les Arabes Choas, qui, malgré leur grande diversité de teint, — on trouve parmi eux des individus rouges, cuivrés et même noirs, — ont conservé pour la plupart leur type d'origine et continuent de ne parler que l'arabe. Les femmes sont généralement sveltes, de belles proportions et facilement reconnaissables à leur genre de coiffure : leurs cheveux sont disposés à plat en longues tresses minces, souvent avec un épais chignon relevé en l'air en forme de corne; elles portent, soit dans l'aile du nez, soit dans la cloison médiane de l'organe, un anneau d'argent garni d'une rangée de grains de corail, et se parent le cou de massives pendeloques de perles d'ambre.

Marté a une enceinte de murailles. Les habitations y sont, les unes tout bonnement en chaume, d'après le type que les Kanouris appellent *nguim*, les autres faites d'une substruction d'argile que surmonte une coupole de chaume (*bongo*), d'autres enfin sont des maisons carrées tout en terre où le chaume n'entre pas. Le marché, qui se tenait justement le jour de notre passage, était visité par un millier de personnes; on y vendait du sorgho, des bœufs, des ânes, des moutons, des chèvres et quelques légumes; en un autre endroit étaient dressés des boutiques de mercerie et des magasins de vêtements du Bornou; un article de commerce consistait en une quantité incroyable de surmulots, sorte de comestible très couru dans le pays, mais qui, vu son état de demi-putréfaction, ne nous inspira que du dégoût.

A quelques heures plus au sud-est, nous entrâmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

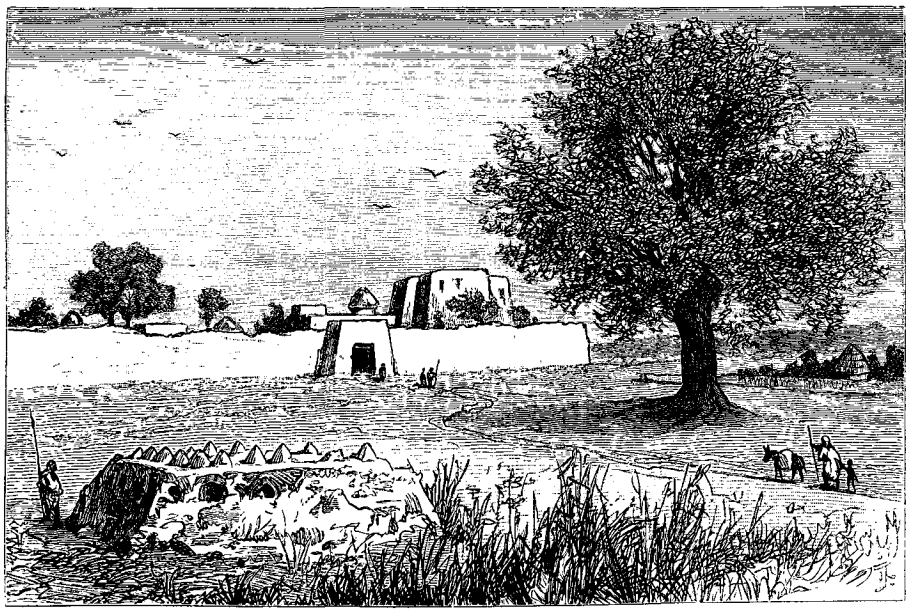


Types d'habitations nguim à Marté. Scène de marché.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un de ces marécages de couleur noire foncée, où le sol, inondé pendant la période des pluies et encore quelques semaines après, puis desséché et fendillé ensuite par l'action du soleil, demeure à peu près improductif. Les Kanouris appellent *firki* cette sorte de terrain, qu'ils utilisent principalement pour la culture d'une variété de sorgho que l'on nomme *masakoua*. Missené, que nous gagnâmes de là, est une ville murée, à peu près de la grandeur de Yédi, et qui, comme Marté, possède un gouverneur à part, du titre de *maï*. Aux Tibous Ngomas se mêlent ici, en nombre déjà plus considérable, les Makaris. On voyait qu'il n'y avait pas longtemps qu'on avait fauché le masakoua, et, de place en place, les gens s'occupaient à battre les tas de gerbes ou de panicules à l'aide de machines toutes rudimentaires, composées d'une plaque étroite où le manche était assujetti suivant un angle de quarante-cinq degrés. Ce genre de céréale (*sorghum cernuum*) a besoin de soixante-dix jours pour mûrir. Dès que l'eau a évacué le terrain choisi pour cette culture, on sème le masakoua ; puis, quand le sol est bien asséché, on arrache les jeunes hampes l'une après l'autre, on creuse des trous d'une profondeur suffisante, et on les y replante, en les arrosant pendant quelque temps. C'est dans ces terrains que se fixent de préférence les rats qui se vendent au marché de Marté. Le plaisir des enfants est de placer leurs traquets grossiers dans ces mottes de terre rondes, épaisses et durcies, qui s'écroulent avec tant de lourdeur que les rats qui s'y trouvent restent étouffés dessous.

Chemin faisant, notre caravane s'était considérablement grossie. Quand le bruit s'était répandu à Kouka que je devais passer par le Logon, et que le



Vue de Ngala.

cheik Omar avait ordonné formellement au roi de ce pays de me frayer la route jusqu'au *mbang* fugitif, nombre de personnes, qui possédaient un ou deux chevaux, s'étaient décidées à entreprendre aussi ce lointain voyage, afin de se rendre auprès de ce prince, qui avait la réputation de payer généreusement, et qui disposait pour le moment d'une quantité d'esclaves telle qu'ils étaient à un bon marché vraiment fabuleux.

Dès Missené nous comptions avec nous seize chevaux et une vingtaine d'hommes, et nous n'avions encore été rejoints ni par les Baguirmiens que Mohammedou avait envoyés à Kouka porter une lettre au sultan et acheter les provisions qui lui étaient le plus indispensables, ni par l'officier du Kachella Bilâl auquel était confiée la haute surveillance sur le royaume de Logon.

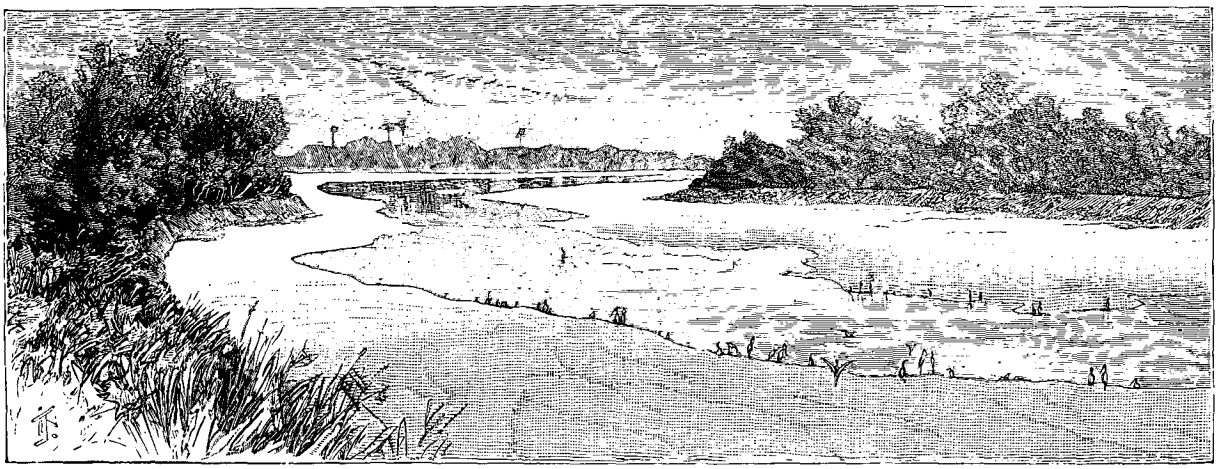
Nous évitâmes le chemin qui, plus à l'est, serre de près le rivage du Tsâd, parce que les eaux ne s'étaient pas encore entièrement retirées. Le *firki* dont j'ai parlé est ordinairement dépourvu de toute végétation arborescente, mais des bois luxuriants lui forment bordure ; là où il n'est point planté en sorgho, il ne produit qu'une herbe haute et grossière. Infléchissant ensuite de plus en plus sur notre gauche, nous arrivâmes le lendemain 4 mars, après avoir traversé principalement une plaine de firki que bornait à l'horizon ouest la ligne des forêts riveraines du lac, à la petite ville murée de Djimak, puis à la cité plus importante de Ngala. Là, le Tsâd reçoit à sa partie sud-ouest divers affluents ; et, le jour même, nous en franchîmes successivement trois : un premier, à sec pour l'instant, qui se nomme Missenéram ; un second, moins important encore, qu'on appelle Léba ; et enfin, entre Djimak et Ngala, la rivière Mboulou, dont le chenal avait environ trente pas de largeur sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètre de profondeur. Nous aperçûmes dans cette section du trajet une nouvelle espèce de mimosa dont les feuilles étaient, comme celles de l'acacia sajal, garnies de courts aiguillons, et qui portait des siliques longues de quinze à vingt centimètres sur un centimètre de largeur.

Les murs de Ngala et le développement remarquable de la ville étaient d'un effet vraiment imposant. Au-dessus d'elle se dressait, commandant la place, le château du gouverneur, qui, à son sommet, portait une hutte du type *bongo*. Cependant, quoique de toutes les localités que nous eussions traversées celle-ci fût la plus importante, nous y fûmes beaucoup plus mal reçus que dans les précédentes. Nous trouvâmes dans le maï Omar un bonhomme décharné et crasseux, vêtu d'une *tobe* sombre, n'ayant d'autre insigne de sa haute dignité qu'un burnous en méchant état, et qui ne se mit guère en frais pour nous traiter. Les six plats qu'il nous envoya n'étaient rien moins qu'alléchants, et la brebis dont il nous gratifia fut par sa maigreur un objet de risée pour mes gens.

Ngala compte environ mille habitations, et paraît mieux conservée d'ensemble que les autres villes où nous avions touché. C'était jadis une cité des Sos, tribu qui, avant la conquête de ce territoire par les Kanouris, occupait la région la plus proche du lac, entre les fleuves Yoobé et Chari. Ces Sos sont, dit-on, de même souche que les Boudoumas, insulaires du Tsâd, et les Kéribinas qui mènent çà et là au Bornou une vie de forestiers et de chasseurs et qu'on regarde comme les habitants primitifs du pays, et les parents des Beddes, installés à la frontière ouest de l'empire. Lorsque cette peuplade eut été refoulée, la région tomba aux mains des Makaris, auxquels doit être aussi attribuée la construction à Ngala d'un mausolée de terre, formant un carré de deux mètres et demi de haut à peu près, où sont inhumés assis, chacun sous un cône de terre cuite qui lui fait un monument funéraire, trente-cinq chefs de tribu. Seuls, les cinq derniers maïs de Ngala ont été enterrés simplement à la mode musulmane, et depuis lors, le mausolée tombe en ruine; on voit, de côté et par en haut, saillir au dehors les ossements royaux et les débris des tertres d'argile. Ajoutons que Ngala, aujourd'hui encore, est habitée presque exclusivement par des Makaris.



Le Gombarou (voy. p. 350).

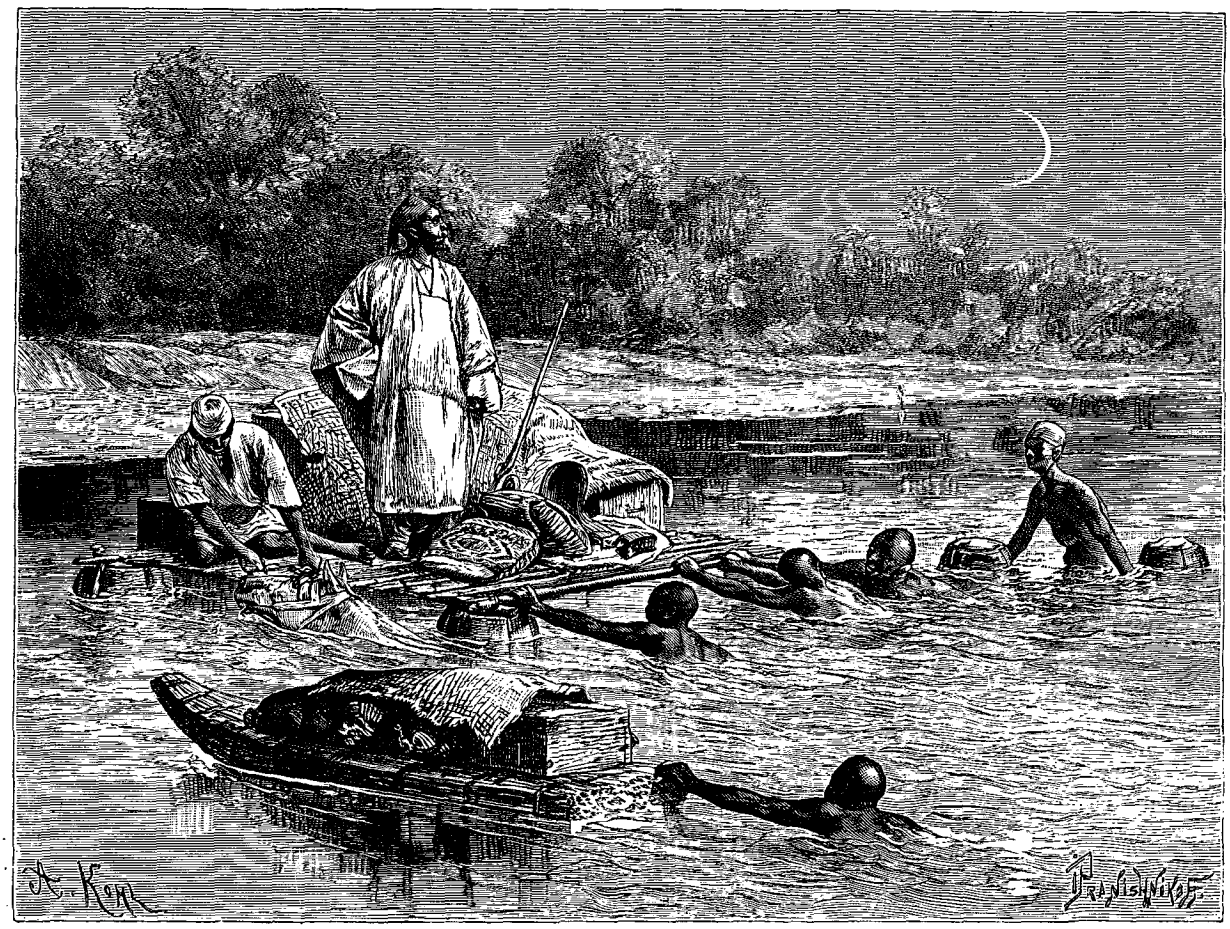
Après avoir vainement, tout un jour, attendu dans cette ville le représentant du Kachella Bilâl, nous en repartîmes le 6 mars pour continuer notre route au sud-est, à travers une sorte de steppe (*kala* en arabe, *karaya* en langue kanouri), couverte d'un haut et fort gramen ainsi que de bouquets de mimosas, où s'ébattait une faune abondante parmi laquelle dominaient différentes espèces d'antilopes, des gazelles et de petites guenons. Au bout de quatre heures et demie, nous entrâmes dans un pays où les bois devenaient plus épais; une heure après, nous franchissions la rivière de Féroudouma, large de seize pas et profonde d'un mètre en moyenne, et bientôt nous atteignions la petite ville de Tillam, la plus propre et la mieux bâtie que j'aie vue au Bornou. Là, point de maï, mais un simple *billama* ou bourgmestre, d'aussi bonne mine que sa localité. Nulle part, en ces contrées, je n'ai rencontré homme qui, dans ses manières, respirât une modestie aussi digne, une politesse aussi exempte d'obséquiosité que ce fonctionnaire, dont la physionomie elle-même avait un cachet tout européen.

De là, au travers d'un pays de plus en plus boisé, où, aux mimosas toujours dominants, se mêlait une splendide végétation de tamariniers, d'essences gommifères et de ficoïdées, nous gagnâmes, au sud-est, le district jadis très populeux de Rangana. Son ancien chef-lieu, Ran, après avoir été, on le voit à l'aire primitive de la ville, une localité de l'importance de Ngala, ne se compose plus que de quelques groupes de huttes au milieu d'une enceinte minable. Toute cette région a eu fort à souffrir, il y a vingt années, du fait du chérif ed Din, ce pèlerin dont j'ai déjà eu occasion de parler, et qui, ayant rassemblé une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande multitude de Fellatas (*Foulbés*, *Fellans*, *Poulos*), les entraîna avec lui vers la Mecque. On dit qu'à cette époque la population arabe du Bornou diminua de moitié, et que, lorsque le pèlerin susnommé atteignit le Baguirmi, il avait au moins autour de lui une troupe de cinquante mille hommes. Il disposait, en tout cas, d'une force qui lui permit d'entrer en lutte avec le *mbang* d'alors, Abd el Kader, lequel, on l'a vu, fut vaincu et tué dans le combat. Pour lui, sa carrière fut courte : il périt, atteint d'une flèche empoisonnée, dans les pays païens situés au sud de l'Ouadaï.

Trois heures de marche encore, et nous atteignîmes la rivière Gambarou. Sur ses rives admirablement boisées, et dans ses clairières toutes verdoyantes de prairies magnifiques, vivait par énormes troupes la grue couronnée (*grus Balearica pavonina*), à l'aile et à la queue blanches, nuancées de noir à l'extrémité, avec le cou, le corps et la tête d'un vert sombre plein de reflets, et une superbe aigrette d'or au vertex. Le courant d'eau, à l'endroit où nous le traversâmes, n'avait pas plus de dix mètres de largeur sur deux tiers de mètre de profondeur, mais on devinait, à l'ampleur du lit fluvial, quelle masse li-



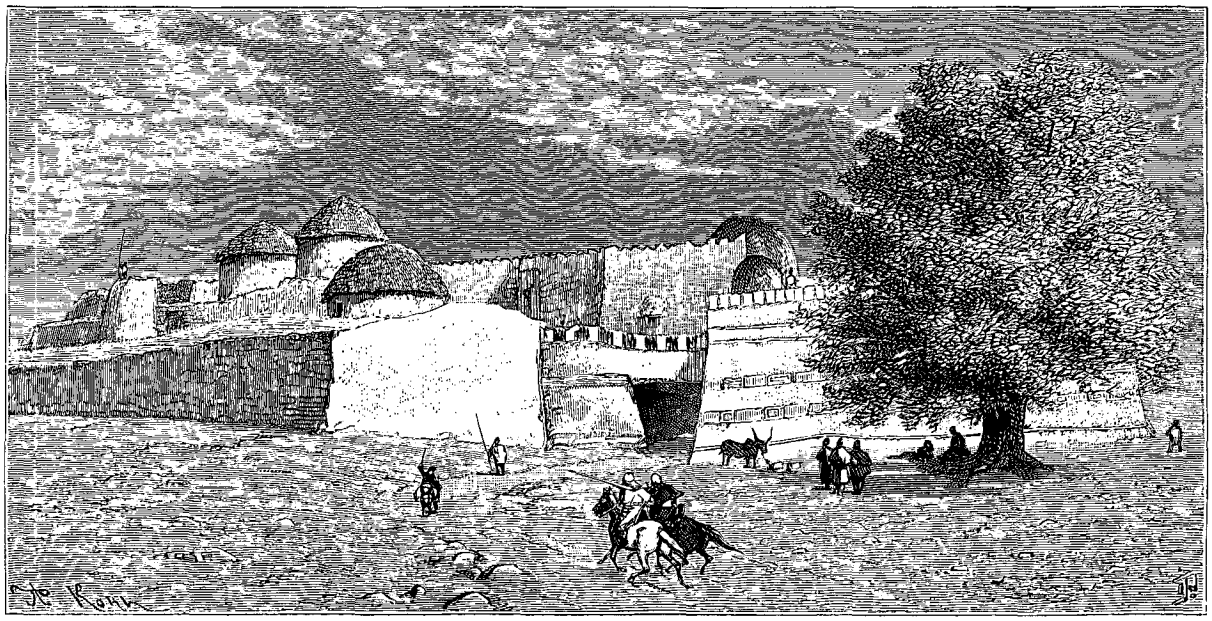
Passage d'une rivière.

quide y devait rouler à certains moments. Le Gambarou naît, dit-on, sur le territoire des Mousgos, dont les eaux se trouvent recueillies par lui, à moins qu'il n'y constitue un rameau de dérivation du Logon. Dans son cours lent, il reçoit sans doute le Féroudouma; mais il n'a aucune communication avec le Mboulou. Dans l'épaisse futaie dont était couverte la rive droite du fleuve, et où l'essence dominante était l'*hedjilidj* ou savonnier (*Balanites ægyptiaca*), s'ébattaient de la façon la plus drôle des légions de petits singes de l'espèce *cercopithecus grisoviridis*. Çà et là on apercevait quelques exemplaires isolés de l'arbre, à fruits énormes et en forme de courges, qu'en kanouri on nomme *bolongo* et que j'avais déjà vu au Kânem. Au temps des pluies, le Gambarou, aussi bien que ses nombreuses riviérettes vassales, ne peut se franchir qu'au moyen d'embarcations. Celles-ci sont de deux sortes : ou bien on creuse deux grandes courges qu'on attache ensemble à l'aide de bâtons; le voyageur, déshabillé, se met à cheval sur ces bâtons, et, quant à ses vêtements et à ses menus bagages, il les dépose dans le creux des courges. Ou bien on prend quatre de ces courges, et on les assujettit les unes aux autres, de manière à former un véhicule carré, en ayant soin d'en unir, non pas seulement les parties inférieures, qui plongent dans l'eau,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais encore les parties supérieures, celles où se trouvent les concavités, au moyen de baguettes placées en long et en travers; là-dessus on pose un bachot où le passager peut s'installer avec ses colis sans avoir à craindre d'être mouillé. Un genre de bateau encore plus parfait, c'est celui que l'on confectionne avec des branches de bois de mélisse (*ambadj*) soigneusement liées ensemble, et que des passeurs poussent devant eux en nageant.

En continuant notre route, nous eûmes le Gambarou presque constamment en vue sur notre droite, jusqu'à ce que nous eussions atteint la ville d'Afadé. Celle-ci est plus petite que Ngala, et sa population, au lieu de s'élever à huit mille âmes, chiffre auquel Barth l'a estimée, ne dépasse guère actuellement deux mille habitants. Des maisons en ruine, de vastes dlaces vides indiquent que c'est une localité à demi désertée. La seule portion de la ville qui soit bien conservée, c'est la maison du roi ou gouverneur, dont le castel, haut juché au-dessus du reste de la cité, est une construction du type makari faite avec grand soin et d'une ornementation de bon goût. Il se compose d'une pièce d'entrée couverte conduisant à une cour sur laquelle s'ouvre une sorte de salle du trône ou du conseil, peu spacieuse, mais bien aplanie, qu'occupe presque en entier une solide estrade en terre, d'un mètre de hauteur, où se trouve, peint en noir, le siège du gouverneur. Le reste de la pièce est rapetissé par quatre piliers carrés qui vont s'amincissant par le haut, et dont les parois bien polies, les arêtes bien taillées, trahissent également le soin extrême qui a présidé à la construction. L'avant-corps du logis, aux murs très massifs, est surmonté d'un étage, et, à côté, se dresse une sorte de petit pavillon



Afadé; la maison du roi.

de terre, de forme arrondie, qui est l'appartement privé du maï, et d'où une porte communique sur la terrasse de la sous-construction. Toutes les portes sont encadrées de moulures larges et noires, et les murailles ornées de cannelures partagées en caissons noirs et jaunes. Sur les ruines de ce palais, originairement beaucoup plus vaste, et transformées aujourd'hui en terrasse, s'élèvent de place en place des huttes de terre (*bongo*) couvertes de chaume, d'une architecture moins soignée et moins élégante. Au devant de l'appartement royal se trouve un banc de terre avec un dossier élevé et bien poli, où le maï actuel, appelé Mouzo, aime à s'asseoir. La place qui s'étend devant l'habitation royale, et qui sert de lieu d'assemblée aux habitants ou de champ de délibération, est entourée d'énormes ficoïdées au feuillage touffu. Du haut de son siège, le roi écoute les salutations, les rapports, les suppliques et plaintes de ses visiteurs ou de ses sujets; de là aussi il tranche les menus différends qui sont de sa juridiction. Nous montâmes voir ce prince, en qui nous trouvâmes un Makari plein d'amabilité et de bienveillance, et qui, à en juger par l'air satisfait avec lequel il nous informa que le fatcha de Mohammedou venait de battre celui de l'anti-roi du Baguirmi, devait être un chaud partisan du *mbang* fugitif et un ennemi de son adversaire.

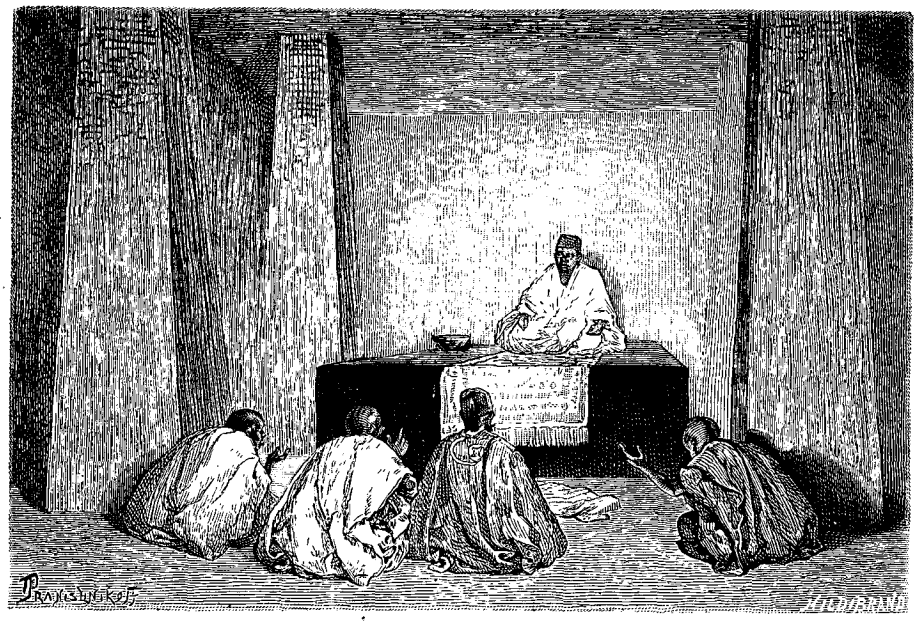
Les environs immédiats d'Afadé offrent une magnificence de végétation extraordinaire, d'un caractère sauvage et quasi vierge; la faune y abonde en sangliers, en cercopithèques, en babouins; plus d'un de ces derniers vient même s'ébattre sans nulle crainte jusque sur les murs ou dans l'intérieur de la ville. Parmi les arbres figurent des essences gommifères, des ficoïdées, celles-ci de quatre espèces : l'une, qu'on appelle *djédja*, et la seconde, du nom de *lita*, sont re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marquables par leurs jets de racines raméaires ; la troisième est la *ngaboré* à grandes feuilles, et la quatrième le figuier sauvage ou *Termo*. Je vis en outre ici pour la première fois un arbre qui porte un fruit grisâtre et amer, à peu près de la grosseur du citron ; les Arabes l'appellent *mourr* et les Kanouris *kaguem*.

A partir d'Afadé, l'élément kanouri disparaît entièrement des villes, refoulé par les Makaris, qui sont les maîtres exclusifs du pays. Au lieu de porter la coiffure en forme de crête des Tibous Ngomas, les femmes de la région se partagent les cheveux en six grosses tresses qui, du sommet de la tête, leur retombent à intervalles égaux par devant et derrière, et se terminent librement en pointes.

Vu la pauvreté de sa ville, le maï Mouzo eût été enchanté que nous poursuivissions notre route sans nous arrêter ; mais j'attendais toujours l'arrivée de l'officier bornouan porteur de la lettre du cheik Omar au roi du Logon, sur les terres duquel nous allions bientôt entrer. J'avais de plus l'intention de faire un agréable cadeau aux gens de ma caravane, en me procurant une vache de boucherie ; par malheur, je dus reculer devant la cherté de l'emplette, la moindre tête du bétail susnommé coûtant au moins quatre thalers Marie-Thérèse (vingt francs). Le maï Mouzo s'efforça toutefois de nous traiter de son mieux ; le premier soir, il nous envoya six plats et une chèvre ; le second jour, quatre plats et un peu de fourrage



Afadé ; le trône du maï.

pour nos chevaux ; le troisième, il est vrai, sa générosité rabattit encore d'un plat.

Je profitai de cette halte prolongée pour me renseigner quelque peu, auprès des vieillards instruits de l'endroit, sur l'histoire de leur ville et le dialecte makari. J'appris par eux qu'à l'époque où le Bornou actuel était habité par les Kanouris, deux princes de la famille des rois bornouans s'étaient enfuis dans la province de Kotoko, et y avaient fondé deux États musulmans, l'un à Afadé, l'autre à Mafaté. Tout d'abord, paraît-il, c'étaient les Sos qui occupaient le pays ; puis peu à peu ils s'étaient vus absorbés par les Makaris, qui, outre les petits États de Logon et de Mandara, avaient pris possession de toutes les localités importantes de la province depuis Marté jusqu'au fleuve Chari. C'est une chose touchante de voir comme ces vieux de l'endroit, maintenant encore, se raccrochent à ce passé relativement florissant, avec quelle complaisance orgueilleuse ils continuent d'environner leur pauvre et impuissant gouverneur, réduit à un titre purement nominal, d'un prestige opiniâtre de royauté, et avec quel soin ils ont conservé, en dépit du néant de leurs offices, tous ces grands dignitaires de l'ancienne cour, en qui se mélangent les mœurs des Kanouris et celles des habitants du Logon.

Traduit sur le manuscrit du Dr Nachtigal,
par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les cavaliers à cotte ouatée (voy. p. 357).

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI,

PAR M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL[1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Halte à Tillé. — Aspect des demeures choas. — A Méléri. — Comment j'entrai à Logon. — Coup d'œil général sur le pays; la chronique locale. — Les Makaris. — Lacour logonienne. — Une réception officielle. — Comment je sortis de Logon. — Arrivée à Koultchi, puis à Bougoman.

Quelque importance qu'eût pour moi la lettre du cheik Omar que l'officier du Kachella Bilâl devait m'apporter, je ne pouvais rester plus longtemps à charge à ce pauvre Mouzo; c'est pourquoi, le 10 mars, je me remis tout doucement en route, continuant de traverser l'épaisse forêt au terrain de firki, et ayant la rivière de Gambarou à ma droite.

Au bout de deux heures, je touchai le village de Wouni, sis à la rive sud-ouest du fleuve. Çà et là se rencontraient des enclos de chasse, formés d'un dédale de parcs allant de plus en plus se rétrécissant, où les Keribinas acculent le gibier et où ils finissent par le tuer à coups de flèches. Des deux côtés du chemin apparaissaient aussi de temps à autre des hameaux choas presque entièrement abandonnés. Deux heures de marche encore, et nous fîmes halte dans la petite ville murée de Tillé, la dernière du Bornou proprement dit. Cette localité occupe un site char-

1. Suite. — Voy. page 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mant, sur une colline au pied de laquelle coule un bras du Gambarouram. Malheureusement, elle comptait à peine pour l'instant une centaine de feux, et aucun de ses habitants ne fut à même de me fournir un logis à mon usage exclusif.

Comme, dans la hutte qui me fut assignée, on venait de cuire le repas de la maison, et qu'il n'y existait point l'ombre de ventilation, j'allai camper en plein air, au bord du cours d'eau, sous l'ombre d'un magnifique tamarin, où mon hôte eut l'obligeance de me faire porter à dîner.

L'endroit était délicieux. Le fleuve, aux berges bien boisées, s'infléchissait ici de telle sorte, que le regard, en suivant le cours de l'onde, jouissait de la perspective entière du village qui surgissait tout à coup en contre-haut de la rivière. Ces cabanes rustiques, dominant l'eau limpide, avec leur avenante parure de bouquets d'arbres, avaient pour moi, au sortir de mon long séjour au désert, un attrait toujours nouveau, qui me consolait des privations matérielles auxquelles on est forcément réduit dans toutes ces contrées.

Je restai longtemps à rêver, sous l'épais couvert de troncs gigantesques, en face de cette romantique nature. Ici, c'étaient des enfants qui jouaient par terre, de longues files de femmes qui, des plats et des corbeilles sur la tête, traversaient à gué la rivière, pour se rendre au marché de la ville de Djelbeï, située à une journée de marche au sud de Tillé; là, c'étaient des singes qui venaient, en exécutant de mirifiques cabrioles, se désaltérer au courant du fleuve, sur les rives verdoyantes duquel grouillaient en outre des légions de pintades : tout était paix, abondance et grâce, en tant du moins que l'aimable nature



Visite de musiciens.

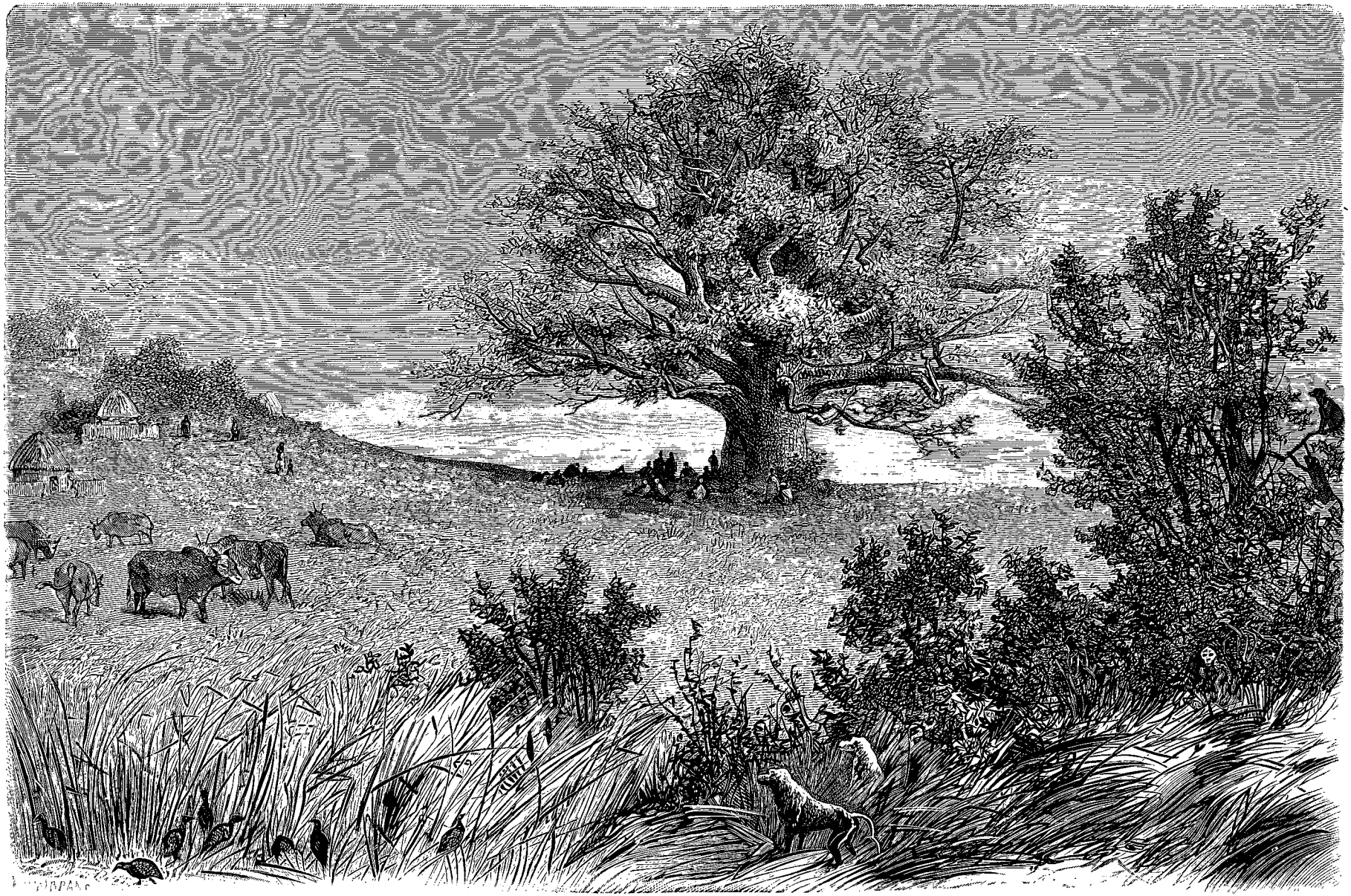
subvenait, pour son compte, aux frais du décor; il n'y avait que là où l'homme entrait en scène que le tableau, cela va sans dire, se gâtait quelque peu.

Bientôt, des gens du village survinrent pour me contempler, et, parmi eux, des musiciens, qui me régalèrent de leur harmonie cacophone; l'un, qui jouait du tambour, avait la tête rasée, sauf deux minces nattes dirigées de l'avant du chef à l'arrière. Le second était porteur d'une flûte de pan forée d'une quantité de trous, avec une large embouchure de métal, et une corne recourbée en dessous de l'instrument, lequel ressemblait à peu près aux ventouses des barbiers du pays.

Quelques heures de marche le lendemain nous conduisirent, vers le sud-est, à la ville logonienne de Kalakafra, qui, dans ses hautes et épaisses murailles, renferme cinq milliers d'habitants. Cette population ne brillait pas par l'esprit de confiance et d'hospitalité, car, à notre approche, on ferma toutes les portes de l'enceinte. Force nous fut de camper à l'ombre d'un grand bolongo dont les énormes fruits menaçaient de nous choir sur la tête. Quelque temps après, il est vrai, nous reçûmes la visite du gouverneur, lequel porte le titre de calife. Ce personnage nous promit de nous envoyer à déjeuner; mais il ne tint pas sa parole, de sorte que nous dûmes nous remettre en marche dans l'après-midi, afin de pousser jusqu'à Oulf ou Alfou, la cité la plus ancienne du Logon.

Celle-ci, mieux conservée que la plupart des villes bornouanes, avec des murs valant ceux de Kalakafra, peut compter de six à sept mille habitants. Elle est administrée par un fonctionnaire du titre de *galadima*, devant la demeure duquel nous défilâmes en caracolant et en brûlant de la poudre, sans que nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte à Tille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

démonstrations aboutissent toutefois à nous faire recevoir de ce haut dignitaire. Il semblait si réfractaire à tout sentiment d'hospitalité, que nous préférâmes dresser nos tentes en plein air. Ce fut là que j'aperçus le premier palmier delêb (*Borassus Æthiopum*).

Continuant toujours vers le sud, nous traversâmes le lendemain une région où se trouvait une population pressée de Kanouris et d'Arabes Choas. La végétation dominante était un taillis où apparaissent des espèces de mimosas que je n'avais pas encore eu occasion d'observer; les villages, exposés aux inondations à certaines époques de l'année, étaient pour la plupart environnés d'une petite levée de terre protectrice, soutenue par des couches de roseaux.

Le fruit de l'hedjilidj (*Balanites ægyptiaca*) joue dans ces districts un rôle alimentaire analogue à celui du noyau de coloquinte dans la zone saharienne. Ce fruit, de la grosseur d'une petite datte et de forme ovale, se compose, comme la plupart des fruits tropicaux, d'un noyau et d'une coque dure entre lesquels se trouve une mince couche de pulpe douce-amère et filandreuse. Au moyen d'une longue manipulation on rend le contenu de ce noyau comestible, et on le garde comme en-cas pour la saison où l'on manque de grain. A force de le faire cuire et macérer, on lui enlève son principe amer, et on le met à sécher sur des nattes ou des hangars : en cet état, on l'appelle *nagué*.

Dans ces régions où vit une population mixte, les gîtes préférés du voyageur, ce sont les villages habités par les Kanouris, dont la bienveillance lui garantit un meilleur accueil que celui qu'il trouve chez les Choas ou les Makaris, races égoïstes et peu hospitalières.

Les bourgades des Choas particulièrement se reconnaissent à leurs énormes huttes de roseau ou de chaume, habitations disgracieuses autant que peu solides, mais tellement vastes que chevaux et bétail grand et menu y logent pêle-mêle avec les humains. D'ordinaire, il y a au dedans de ces cases, outre quelques bancs de terre, un échafaudage haut de deux mètres à deux mètres et demi, établi sur des perches, et recouvert de nattes, où se retire, pour coucher, la famille; tout le reste de la hutte, ou à peu près, est occupé par le bétail. De plus, à cause des mouches qui pullulent dans ces parages humides et marécageux, au point de troubler la nuit le sommeil des gens, on dresse habituellement devant la cabane un échafaudage du même genre, qu'on fait encore plus élevé, s'il se peut, de manière à le garantir de l'insecte importun, lequel se tient presque constamment à fleur de terre et fuit tout courant d'air un peu fort. Sous cette estrade extérieure, il est encore d'usage d'entretenir un feu qu'on alimente avec du bois mal séché, pour que la fumée achève de mettre les mouches en déroute. Le jour, ces hauts appentis sont utilisés comme hangars d'abri contre le soleil.

Dans les huttes où bêtes et gens ne logent pas en commun, on installe contre le fléau une haute charpente recouverte de nattes, et munie d'un divan de deux mètres de largeur et d'une longueur proportionnée au nombre des membres de la famille; cette case se clôt hermétiquement de tous côtés; le soir seulement, on soulève un coin de natte, et chacun se glisse par là dans le dortoir. Je laisse à penser quelle atmosphère règne dans ces boîtes closes, où hommes, femmes, enfants, adultes, gens de la famille et étrangers, tout le monde se trouve remisé en tas.

Les Kanouris et les Makaris, dont les cases ne sont pas assez spacieuses pour contenir des divans de pareille taille, se défendent des mouches en rétrécissant le plus possible leurs portes, lesquelles n'offrent que juste l'ouverture nécessaire pour que l'on s'y faufile. Le soir venu, la famille entière s'engouffre simultanément par la brèche, après quoi l'on enfume consciencieusement toute la hutte, on expulse mécaniquement tous les insectes au dehors, on allume un feu donnant de la fumée, puis on bouche l'ouverture au moyen d'une porte fermant bien hermétiquement.

Quel supplice que celui du voyageur européen forcé de choisir entre la suffocante atmosphère de cette case et le fléau dévorant des mouches au dehors! C'est en vain que, pris de désespoir, il s'évade un moment au grand air; il ne tarde pas, tout saignant de sa lutte inégale contre les légions de bestioles ailées, à se renfoncer dans la boîte à fumée. Le plus mauvais moment, à cet égard, est naturellement la saison des pluies, et la période immédiatement postérieure, alors que le pays est inondé ou changé en un marécage.

Lors de mon passage, le fléau était relativement modéré, et à Méleri, village kanouri où nous couchâmes le 12 mars, il nous fut possible de camper à l'air sous les tentes. Pour moi, je m'étais installé sous un arbre gigantesque; mais, pendant la nuit, force me fut de déménager, car ma tente, le sol, mes nattes, mon corps, tout était envahi par des milliers de punaises des bois qui avaient là leur quartier général.

A Méleri, nous fûmes enfin rejoints par un homme du Kachella Bilâl : il est vrai que ce n'était pas celui que nous attendions avec la lettre du cheik Omar, mais un autre, qui était parti simultanément, et qui avait cheminé sur nos traces, tandis que son compagnon gagnait le Logon par une autre route, dans le dessein de nous rallier à Vouli.

Vouli, où nous arrivâmes le 13, est une agglomération *choa* entourée de palmiers delêb, arbres majestueux et à feuillage flabelliforme, qui, à partir de là, sans dominer encore dans la flore, commencent cependant à devenir très fréquents. Leur fruit, de la grosseur et de la forme d'une noix de coco, est jaune foncé quand il est mûr, et se compose presque entièrement d'un noyau. La pulpe, à peu près jaune safran, assez dure et très filandreuse, est remarquable-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment douce et savoureuse, mais on ne peut que la sucer.

De l'officier du Kachella Bilâl, nulle trace encore à Vouli. En revanche, il vint un messager du roi du Logon, chargé de me prier de rester où j'étais jusqu'à ce que son maître m'envoyât querir officiellement. Il faut dire que le bruit de mon approche avait mis en révolution toute la cour logonienne. La quantité de gens et de chevaux qui formaient mon escorte avait confirmé certaine rumeur d'après laquelle je n'étais censé m'être mis en route que pour assister dans sa détresse le *mbang* fugitif, dont le roi du Logon était l'ennemi. Marouf, c'était le nom de ce dernier prince, était en conséquence très inquiet, pour ne pas dire effrayé, de ma venue, et ma triple qualité d'étranger, de chrétien et d'Européen suffisait déjà seule à expliquer son émoi. Aussi était-il en train de concentrer dans sa capitale le plus de cavaliers et d'armes qu'il pouvait, et cherchait-il à retarder ma marche jusqu'à ce qu'il eût achevé ses préparatifs.

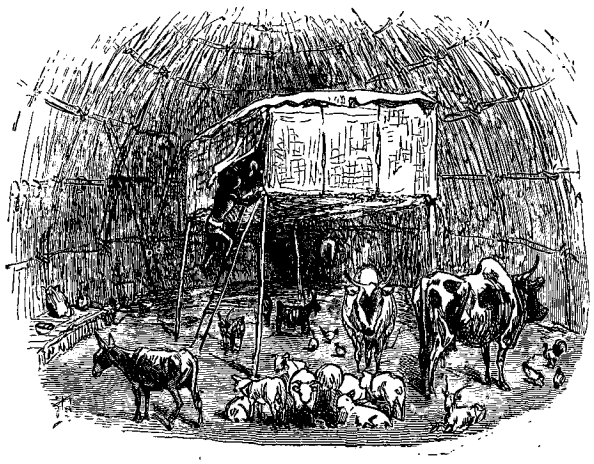
Je ne fus informé de ces circonstances que lorsque j'avais déjà promis d'attendre à Vouli que Marouf m'y envoyât prendre.

Vers le coucher du soleil, à une heure où il n'était plus possible que je fisse mon entrée dans la ville de Logon, je vis paraître deux cavaliers armés tout en guerre. Ils étaient, ainsi que leurs chevaux, revêtus de cottes ouatées. Ils me saluèrent au nom du roi, et me demandèrent derechef de différer mon entrée jusqu'au lendemain matin, sous le prétexte que l'on n'avait pas terminé à la cour les apprêts de réception voulus pour un personnage de mon importance. Mais le village de Vouli, délaissé d'une partie de ses habitants, m'offrait si peu de ressources en vivres, et mes propres provisions se trouvaient à tel point épuisées, que je dus insister vivement pour que le retard en question ne se prolongeât pas au delà du terme indiqué.

Vers dix heures du matin, le jour suivant, je vis en effet revenir mes deux cavaliers; mais ce fut pour solliciter de moi, au nom de leur maître, un nouveau délai, sous prétexte que l'officier du Kachella Bilâl devait arriver d'un moment à l'autre, et que l'on désirait que, lui et moi, nous entrassions ensemble dans la ville.

J'usai de toute ma politique et de tout mon art de séduction pour me faire bien venir d'un de ces hommes et obtenir ainsi la possibilité de partir au plus vite, même dans le cas où le fonctionnaire susnommé n'arriverait pas. Je réussis effectivement à gagner le concours sincère d'un de ces envoyés, qui était Kanouri de naissance et beau-frère du roi. Tant que dura la grande chaleur, nous patientâmes, patientâmes toujours; mais, vers quatre heures, l'homme du Kachella Bilâl continuant à ne point donner signe de vie, je déclarai que j'étais résolu à faire mon entrée le jour même dans la capitale du Logon, d'autant que, à Vouli, moi et mes gens nous ne trouvions rien à nous mettre sous la dent.

En conséquence, je m'accoutrai d'une façon décente : je revêtis un pantalon fraîchement blanchi; par-dessus ma chemise bornouane, je passai un burnous piqué des vers, et, après m'être enveloppé le visage jusqu'aux yeux dans un *litham*, je me dissimulai les yeux mêmes au moyen de lunettes bleues. Mes compagnons, de leur côté, avaient mis leurs meilleurs habits, ceux du moins qui en avaient de rechange, et avaient enfourché les coursiers qu'on se proposait de vendre à Mohammedou : tels quels, au nombre de trente hommes et plus et d'autant de chevaux, à peu près, nous formions une troupe tout à fait imposante.



Intérieur d'une hutte choa.

Devant moi caracolaient les deux messagers royaux; à mes côtés étaient Almas et l'homme du Kachella Bilâl; derrière s'avançait Kieri avec la garde à pied, armée de fusils, et mes serviteurs; le gros du cortège était formé par les gens qui s'étaient joints en volontaires à la caravane.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes, sur la face ouest de la ville, à une porte qui se trouvait fermée. Un des envoyés du roi y frappa avec sa lance; on ouvrit, et nous pénétrâmes dans la place, mais l'un après l'autre seulement, car les portes des bourgades makaries sont tellement étroites, que c'est tout au plus si un homme y peut passer à cheval. Arrivés au *Dendal* (grande place, grande rue) devant le palais, nos cavaliers se livrèrent aux démonstrations de rigueur, tandis que mes fusiliers brûlaient de la poudre. Pour moi, vu ma dignité, je me tenais immobile et coi. Cela dura un quart d'heure, pendant lequel nous restâmes sous le coup des regards scrutateurs des citadins et de la curiosité du prince, qui nous regardait, caché quelque part.

Ensuite parut un messager royal, qui nous conduisit au logis que nous devions occuper. Celui-ci n'était pas, à beaucoup près, aussi luxueux que celui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que Henri Barth, juste vingt années auparavant, avait reçu du père de Marouf. A grand'peine j'y casai mes huit chevaux, et je m'installai, pour mon compte, au sommet de la maison, dans une chambre isolée qui en constituait à elle seule tout l'étage supérieur; l'escalier par lequel on y montait étant démoli, il n'y avait plus pour y accéder qu'une poutre disposée obliquement, un vrai chemin de danseur de corde.

Le même jour, le roi m'envoya trois poules, deux nattes, des portières, quatre grands plats de poudding avec de la sauce au poisson et du miel, plus, de la paille et un peu de fourrage pour les chevaux.

Je passai presque toute la nuit à prendre agréablement le frais sur le toit de la maison, d'où je pouvais apercevoir l'étrange cité et le train de ses habitants plus étranges encore.

Le Logon, — dans la langue locale *Loghwan* ou *Laghwan*, — est une région riche en eaux, et aussi par places marécageuse, qui occupe les deux rives du fleuve du même nom. Son territoire, de forme arrondie, peut avoir une largeur moyenne de quatre-vingt-dix kilomètres. Il s'étend de l'est à l'ouest depuis le Chari proprement dit, ou Ba Bousso, jusqu'au district choa de Balgé, situé au nord de Mandara; vers le sud et le sud-est, sa limite, assez incertaine, touche aux contrées qu'habitent les Mousgos et les Fellatas, peuplades indépendantes qui ne cessent d'empiéter sur lui.

Le terrain est essentiellement plat, et, dans les parties où domine l'argile, impraticable en certaines saisons. Les seuls reliefs qui y existent sont les intumescences rocheuses de Wâza, élevées d'environ cent cinquante mètres au-dessus de la plaine.

Là où le sol ne reste pas submergé pendant une moitié de l'année, la végétation arborescente prospère à merveille. Comme représentant de la faune sauvage, on remarque surtout des éléphants, des buffles, des hyènes, des hippopotames, des crocodiles et des sangliers; plus rares sont les lions, les léopards, les rhinocéros. Quant aux girafes et aux antilopes, ils sont, cela va sans dire, en assez grand nombre, de même que les oiseaux de marais et les volatiles aquatiques. La région enfin est très poissonneuse.

Le fleuve Logon (*Loghwan*), qui traverse le pays du sud au nord, le divise en deux parties inégales dont la plus vaste se trouve à l'ouest. A un jour de marche au sud de la capitale ou *Karnak*, la rivière rallie à droite un rameau fluvial échappé de son propre tronc sur le territoire des Mousgos, et qu'on désigne sous le nom de Petit Fleuve (*Lrho Matia*).

La région entière mesure mille kilomètres carrés, et peut renfermer un quart de million d'âmes. Elle se partage en quatre provinces : celles d'Halaka au nord, d'Hoksêvéni à l'est, de Mâzé à l'ouest, et de Zâ au sud.

Les districts les plus considérables sont ceux de Wâza et de Djinna, situés à la partie méridionale du royaume; tous deux constituent d'importants avant-postes contre les tribus remuantes des Mousgos : aussi les administrateurs de ces cercles occupent-ils le premier rang dans la hiérarchie militaire du Logon.

Les principales localités, en dehors de la capitale, sont, sur la rive ouest : le bourg de Diffel, celui de Goffa, vis-à-vis duquel se place le confluent du Petit Fleuve; puis, au midi, jusqu'à la frontière, les villes de Chollem (ou Hollem), de Kazerê et de Mazarâ. Au delà se trouvent les bourgades mousgos de Mareafa, de Tekkelê, où le *Lrho Matia* prend, dit-on, sa course de dérivation, de Balgedi, de Mouskoun, celle-ci à une demi-journée, semble-t-il, au sud de la ville logonienne de Mandjafa.

Le second centre de population du pays, c'est Djinna, où se fait un important commerce d'ivoire et d'objets de fabrication locale; il ne paraît être qu'à une demi-journée de marche de Tekkelê. Citons encore, entre le Grand et le Petit Fleuve, la ville de Mâwé, plus au sud, celle de Baram, et plus loin, au sud-ouest, Wâza. Toutes ces petites cités, entourées de murs, peuvent compter en moyenne de trois à cinq mille habitants.

Les Logoniens sont proches parents, d'une part des Makaris du Bornou, et, de l'autre, des Mousgos. Ce ne sont pas les Makaris qui, d'après la tradition, ont possédé originairement le pays. La population qui y domina d'abord, bien avant la venue des occupants actuels, se composait, dit-on, d'émigrants arrivés de l'extrême Orient, de la Syrie, à ce qu'il paraît, dans les premiers temps de l'Islam, sous la conduite de deux princes qui fondèrent ainsi un royaume aux bords du Chari. Ces émigrants trouvèrent la contrée au pouvoir de deux souverains, dont l'un régnait sur le fleuve et avait le monopole de la pêche, tandis que l'autre régissait la forêt et la plaine, et, au moyen de grandes meutes de chiens, y exerçait le privilège de la chasse.

Ces deux seigneurs, ajoute la chronique, se soumirent à la domination des nouveaux venus, plus civilisés et plus forts; le plus âgé des princes émigrés renonça de son côté à la souveraineté, pour n'être que le premier fonctionnaire du nouvel empire fondé par lui et son compagnon. Le roi pêcheur devint, lui, le second fonctionnaire, le chef de la ville de Logon; et l'ex-grand maître de la chasse fut le troisième officier en titre. Aujourd'hui encore le premier nommé de ces dignitaires, qui a le titre d'*Iba*, est de sang royal et dispose d'une considération et d'une richesse tout à fait princières; près de la moitié de l'empire lui appartient. Le second, le seigneur du fleuve, porte le titre de *Mhraï Logon;* le dernier enfin, le *Mhraï Rhaâ*, autrement dit le chef de la maison, du territoire (en arabe *Dâr*), a conservé le train de chasse traditionnel de ses devanciers, et en use encore de temps à autre.

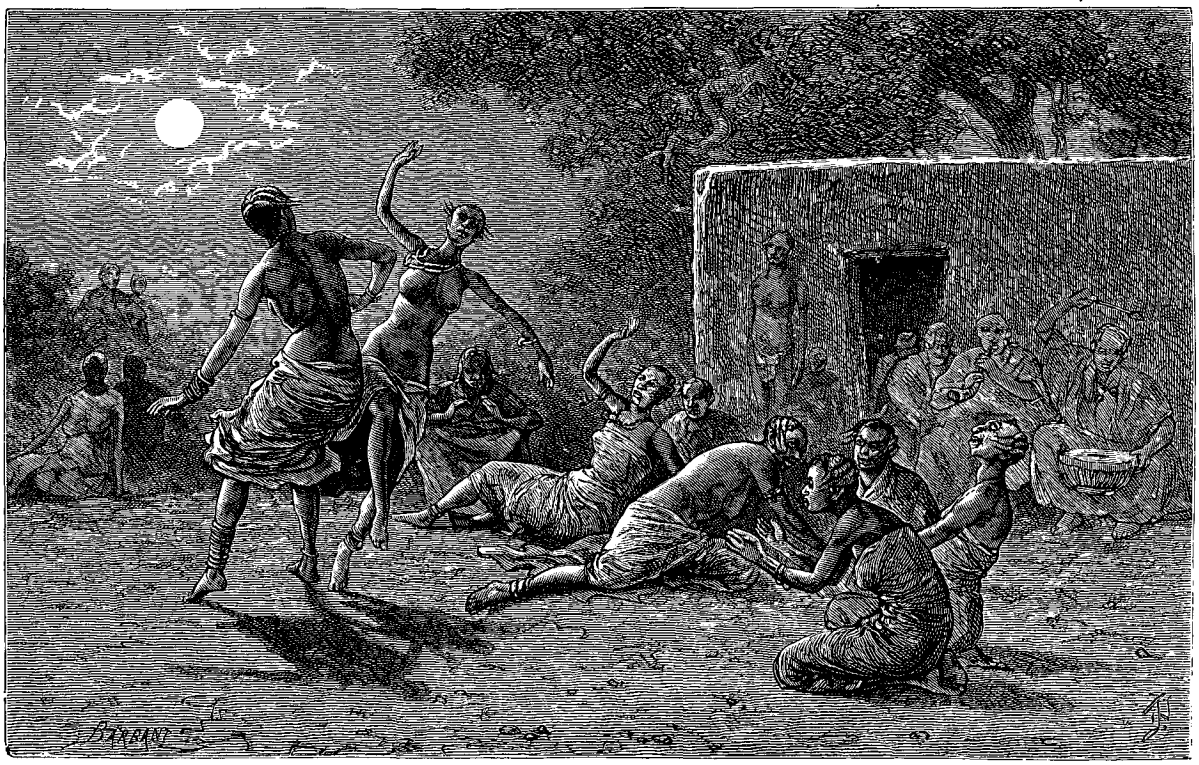
Ce ne fut que plus tard, à la suite d'un combat

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre les musulmans où leur roi avait été tué, que les Makaris, actuellement en possession du pays, arrivèrent de la région de Bousso et du haut Chari. Ces Makaris, physiquement, diffèrent beaucoup des Kanouris. Ils sont en général plus foncés de teint que les gens du Bornou, de forte stature, et, dans leur pays de marécages, très enclins à l'embonpoint. Leurs traits ne sont ni beaux ni réguliers. Dès qu'on entre dans une localité makari, on trouve aux choses un tout autre aspect que dans les villages bornouans limitrophes; on est étrangement frappé de l'ampleur relativement grandiose des constructions, de l'extérieur grave et imposant de la population, et de l'originalité de l'ensemble.

Les demeures ici sont, les unes des huttes en terre du type *bongo* susnommé, avec des toits de chaume en forme de dômes, et, d'ordinaire, de hauts soubassements, à cause de l'humidité de la région. D'autres sont de grands bâtiments pareils à des forts, avec d'épais murs crénelés, parfois aussi des tourelles d'angle et des portes qui habituellement sont plus larges par en haut que par en bas. D'autres encore sont des constructions carrées, avec des toitures peu inclinées, et de hautes portes qui vont en diminuant à leur partie supérieure; ces dernières demeures, bien qu'atteignant à l'élévation d'un premier étage, ne forment néanmoins à l'intérieur qu'un vaisseau unique.

De ces trois types d'habitation, le plus curieux est le genre forteresse, plus fréquent dans les villes



Danse de Logoniennes (voy. p. 362).

du Chari situées en dehors du Logon que dans ce pays même, et où se décèle le goût de la population pour la solidité et le confortable. En avant des habitations se trouve d'ordinaire une place qui sert à prier, à recevoir les visiteurs, les subordonnés, et qu'entoure extérieurement un mur d'un pied de haut; le sol y est soigneusement nivelé, et recouvert d'une couche de sable ou de paille.

Dans les régions musulmanes des Masas, race dont les Makaris font partie, le costume, l'armement, la coiffure présentent, cela va sans dire, des différences essentielles. Le vêtement des hommes s'y compose de bandes de coton cousues ensemble et teintes à l'indigo; il en est de même des mouchoirs à l'usage des femmes. Les proches parents des Logoniens, les Mousgos, peuplade païenne également de la famille des Masas, se contentent, eux, de porter un tablier de cuir, et leurs femmes une étroite bride autour des reins, comme font les païens des contrées au sud du Baguirmi, d'où les Logoniens passent pour être venus. Ces Mousgos, eux aussi, sont une superbe et robuste race, mais avec des traits grossiers, encore enlaidis par les plaques d'os ou de métal que ces gens se passent dans la lèvre supérieure et dans l'inférieure, et qui, lorsqu'ils parlent, claquent l'une contre l'autre comme des castagnettes et donnent à leur bouche l'aspect d'une trompe. Les Logoniens, de même que les Makaris du Bornou, qui les uns et les autres sont musulmans, ne connaissent pas, il est vrai, ce genre d'enjolivement. Leurs armes sont généralement celles dont se servent tous les Bornouans : javelots, lances, poignards attachés à l'avant-bras, et armures ouatées;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le javelot toutefois tombe de plus en plus en désuétude; les Mousgos, par contre, en font leur arme de prédilection, de même que les païens qui habitent au sud du Baguirmi.

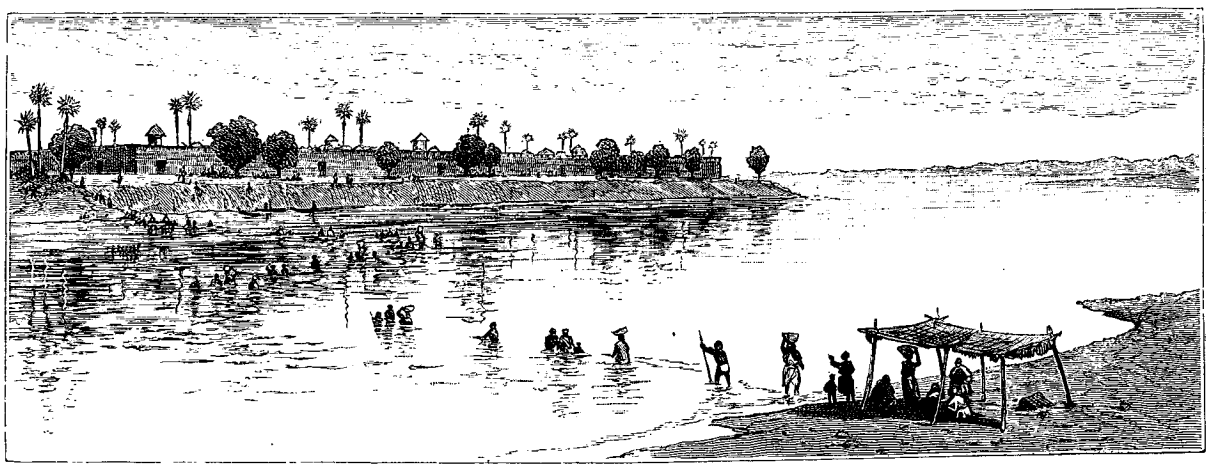
Ces Makaris, je parle toujours de ceux qui sont musulmans, se rasent le chef et vont la plupart du temps la tête nue, sauf les savants, les vieillards et les pèlerins, qui se coiffent d'une petite toque de coton. Les femmes s'arrangent les cheveux en six tresses, selon la mode ci-dessus indiquée à propos des villes du Kotoko.

Les Logoniens s'adonnent à l'agriculture, à l'industrie et à la pêche. De leur sol gras et vigoureux ils tirent, comme produits en conséquence, du sorgho, du coton, du tabac, quelques légumes et de l'indigo.

Leur principale industrie est le tressage de la paille, qui a atteint chez eux un haut degré de perfection; dans quelques localités fleurit en outre la teinture à l'indigo. Les modèles variés de corbeilles, de couvercles à plats, de nattes et de portières, produits dans cet art, ont vraiment un galbe tout particulier; et si les Bornouans ont été en ce genre les initiateurs des Logoniens, ils sont aujourd'hui surpassés par ceux-ci.

Un autre talent national, c'est celui de la bâtisse, qui trouve aussi fort à s'exercer à l'étranger, par exemple dans l'Ouadaï, où l'on n'y entend presque rien. Les gens du Logon excellent encore à confectionner des plats de bois d'une grandeur et d'une beauté sans pareilles dans aucun de ces pays, et à tailler dans le bois de l'*haraza*[1] (*Araria albida*) des bordages d'embarcation remarquables. Ce sont des ais d'environ seize mètres de long, sur un ou deux mètres de large, dont on relie tant bien que mal à l'aide de cordes les hauts museaux effilés, en bouchant les interstices au moyen de bottes de jonc.

Ce peuple se nourrit bien. La contrée est riche en miel et en tubercules farineux, bons à manger, autres



Vue de Logon, du côté de la rivière (voy. p. 363).

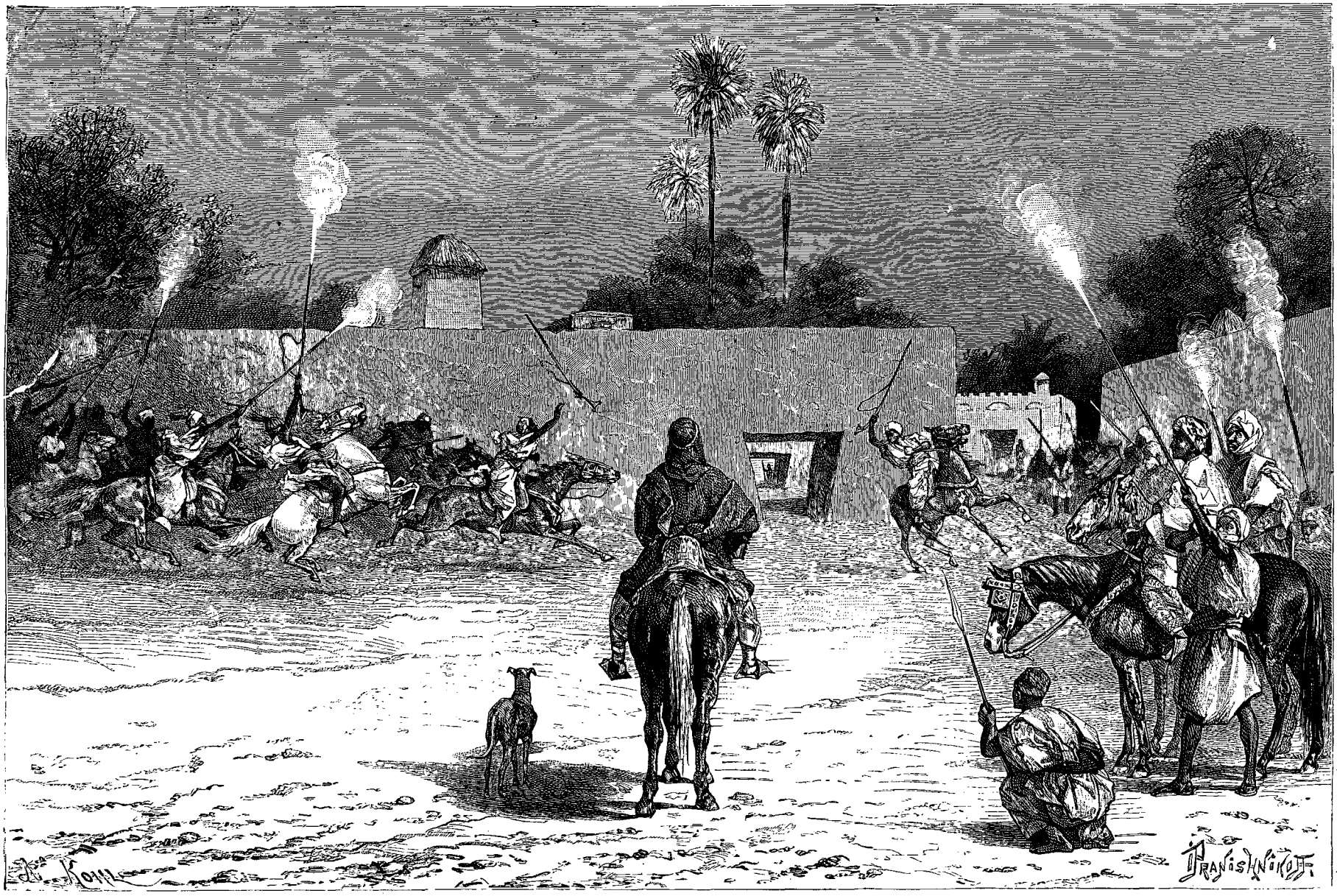
que la patate. Le poisson commence ici à former le fond de l'alimentation; malheureusement on ne l'accommode que séché, avec une sauce d'une odeur nauséabonde, et adjoint à l'inévitable poudding. Les Logoniens sont, je l'ai dit, graves, défiants, égoïstes, avisés et calculateurs. Ils aiment les couleurs sombres, l'étrangeté, l'énormité, et ont des manières mystérieuses. Aussi, dans tout le Bornou, les soupçonne-t-on de sorcellerie et de mauvaises pratiques; la conviction de tout Kanouri, c'est que dans n'importe quel Makari il y a un magicien, ayant spécialement le pouvoir de se changer la nuit en hyène, dévorant la chair des morts et capable par son mauvais œil d'occasionner toutes sortes de malheurs. Chaque localité logonienne jouit, de ce chef, d'un renom spécial. Les Makaris du reste, cela va sans dire, croient volontiers eux-mêmes au surnaturel chez autrui, et ce n'était pas seulement pour conserver sa dignité, pour s'accommoder à l'usage, ou par haine contre le *mbang* Mohammedou, que le roi Marouf se tenait si fort sur la défensive à mon égard, c'était encore par crainte de mes enchantements.

Tandis que dans la province bornouane de Kotoko les institutions du début se sont en partie perdues ou fondues dans celles de la grande monarchie, le Logon, indépendant, a mieux gardé son originalité politique. Sa subordination à l'État voisin est réelle, mais tout extérieure; elle se borne au payement d'un tribut de cent esclaves et de cent *tobes*[2].

La forme du gouvernement est une monarchie limitée; le roi (*Miaraï*) ne peut rien résoudre ni rien exécuter sans l'aveu des cinq hauts dignitaires du pays. Ceux-ci sont, outre l'*Iba* et les deux *Mraïs* susmentionnés, le *Madam* ou camérier privé, qui approche de près la personne du prince et sert d'intermédiaire de confiance entre lui et le peuple, et le *Mra-li-Rhaâ*, qui a sous sa surveillance les femmes

1. En kanouri *Kàguem*, en arabe *Mourr*.
2. *Tobe*, grande chemise qui est le vêtement soudanien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée dans la capitale du Logon (voy. p. 357).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les enfants du monarque, et constitue une espèce de préfet de police. Ces grands officiers représentent en quelque sorte le ministère logonien, et ne laissent pas que d'user, le cas échéant, de leur droit à faire de l'opposition.

Il y a aussi des dignitaires issus des rangs de la bourgeoisie libre : tels sont, par exemple, le *Ngar Bâ*, capitaine de port, préposé à la navigation ; le *Tschêcho* (dénomination tirée de l'arabe *Cheich*) ou chef de la cavalerie royale, et divers gouverneurs civils pour les distrits intérieurs du pays. Quant aux commandants des cercles frontières (Mraï Wâza, Mraï Djinna, Mraï Mazarâ, etc.), ils sont de souche esclave et revêtus de pouvoirs militaires importants ; les deux premiers marchent immédiatement à la suite du *Madam*.

Tirons à part de cette hiérarchie l'héritier du trône (*Ouleï Nghai*), et les autres princes, qui portent le titre de *Marba*.

Au moment où nous approchions de la capitale, toute la population se trouvait mise en émoi par une querelle entre le prince régnant et son frère, l'héritier présomptif du trône. Celui-ci avait laissé voir une envie prématurée du pouvoir, et la peur d'être arrêté et tué par le maître l'avait déterminé à s'enfuir à Kousseri. Le peuple et les grands avaient pris parti pour lui, car c'était un prince brave et aimé, et ce n'était qu'à force de sacrifices d'argent, de tobes et de festins que Marouf était parvenu à rétablir la concorde.

Ajoutons enfin que, en dehors des dignitaires proprement dits, il existe au Logon, comme au Bornou, tout un clan de vieilles familles nobles qui n'ont d'autres droits que celui de paraître à la cour, pour y rendre journellement leurs devoirs au souverain, et qui sont nourries au palais de celui-ci. Détail à noter : dans cette cour du Logon il n'y a point de fonctionnaires eunuques, malgré la proximité du Baguirmi, la grande pépinière de cette sorte d'hommes pour toutes les régions du nord de l'Afrique.

Si sérieux que soient les habitants du pays, je n'en constatai pas moins, du haut du toit où je prenais le frais au clair de la lune, que, de tous côtés, rues et places publiques étaient remplies de musique et de danses. Je pus même, de mon observatoire, contempler un genre de danse nationale dont je n'avais pas encore été témoin, du moins au Bornou proprement dit.

Elle s'exécute par des femmes seules. Un cercle se forme ; en dehors se place un orchestre composé d'un tambour et d'une flûte ; puis du cercle se détache d'abord une femme qui se met à danser au milieu, au son de la musique, en ayant l'air de défier les autres, jusqu'à ce qu'une seconde femme, se décidant à relever le gant, entre en lice à son tour. A plusieurs reprises, les deux danseuses passent comme un trait l'une devant l'autre ou tournoient l'une autour de l'autre, comme si elles recueillaient leurs forces pour le choc qui doit avoir lieu ; puis, soudain, elles bondissent l'une sur l'autre, en se heurtant mutuellement de la hanche droite, jusqu'à ce que la plus faible des deux se trouve manifestement rejetée en arrière et se sauve piteusement hors du cercle, aux éclats de rire de toutes ses compagnes ; après quoi, la ballerine victorieuse recommence à danser, jusqu'à ce qu'une autre rivale vienne, de la même façon, lui arracher la victoire.

Le lendemain matin, de bonne heure, reparut le bon envoyé kanouri du roi Marouf. Je lui fis cadeau d'un thaler, pour m'assurer ses bons offices auprès de son maître, dans le cas où le représentant du Kachella Bilâl tarderait encore d'arriver, puis je le dépêchai au palais, avec la mission de s'enquérir quand pourrait avoir lieu ma réception. Je lui remis en même temps un second thaler pour qu'il l'échangeât contre la monnaie courante au marché, à savoir des bandes de coton de trois doigts d'épaisseur sur deux mètres de large ; pour mes cinq francs, je devais en avoir quarante-deux.

J'achetai ensuite un peu de sorgho, du beurre, des oignons, du riz, toutes choses que je trouvai d'un prix plus élevé que je ne l'aurais cru dans ce pays fertile. Le roi trembleur m'envoya de son côté à déjeuner, et six poules vivantes, en me faisant prier de l'excuser : il avait, disait-il, à tenir d'abord le grand conseil pour terminer le différend avec l'héritier du trône et les grands du pays ; mais il promettait de me recevoir dès que l'accommodement serait fait.

Je me résignai donc à patienter encore, et je tuai le temps en causant avec un esclave qui avait longtemps vécu à Tunis, ville bien connue de moi, et qui en outre avait élargi ses horizons en faisant un pèlerinage à la Mecque.

L'officier du Kachella Bilâl arriva enfin ; néanmoins le roi ne se décidait toujours pas à me recevoir. Peut-être avais-je eu tort de m'affubler de lunettes bleues pour faire mon entrée dans la ville ; cet appendice avait sans doute mis à trop rude épreuve le courage de Marouf. Vers le soir, n'ayant de nouvelles ni dudit Marouf ni du représentant du Kachella, je sortis de fort mauvaise humeur, pour tâcher de me distraire, et je m'en allai vers le palais, quoiqu'il ne fût pas conforme à la bienséance qu'un étranger de distinction quittât sa demeure avant d'avoir eu une audience solennelle du roi. Je traversai le marché, qui se tient chaque jour l'après-midi, et où étaient exposés en vente un peu de tabac, des bandes de coton, des légumes verts, des cordes, des nattes, et je gagnai le côté sud-est de la ville, arrosé immédiatement par le fleuve.

Les deux types d'architecture dominants étaient ici la maison massive et la haute bâtisse à pignon qui va s'amincissant par le haut ; le reste se composait de demeures *bongo*. La rivière, large de deux cents à deux cent cinquante mètres, était en ce moment animée par la file des marchands qui regagnaient le bord opposé.

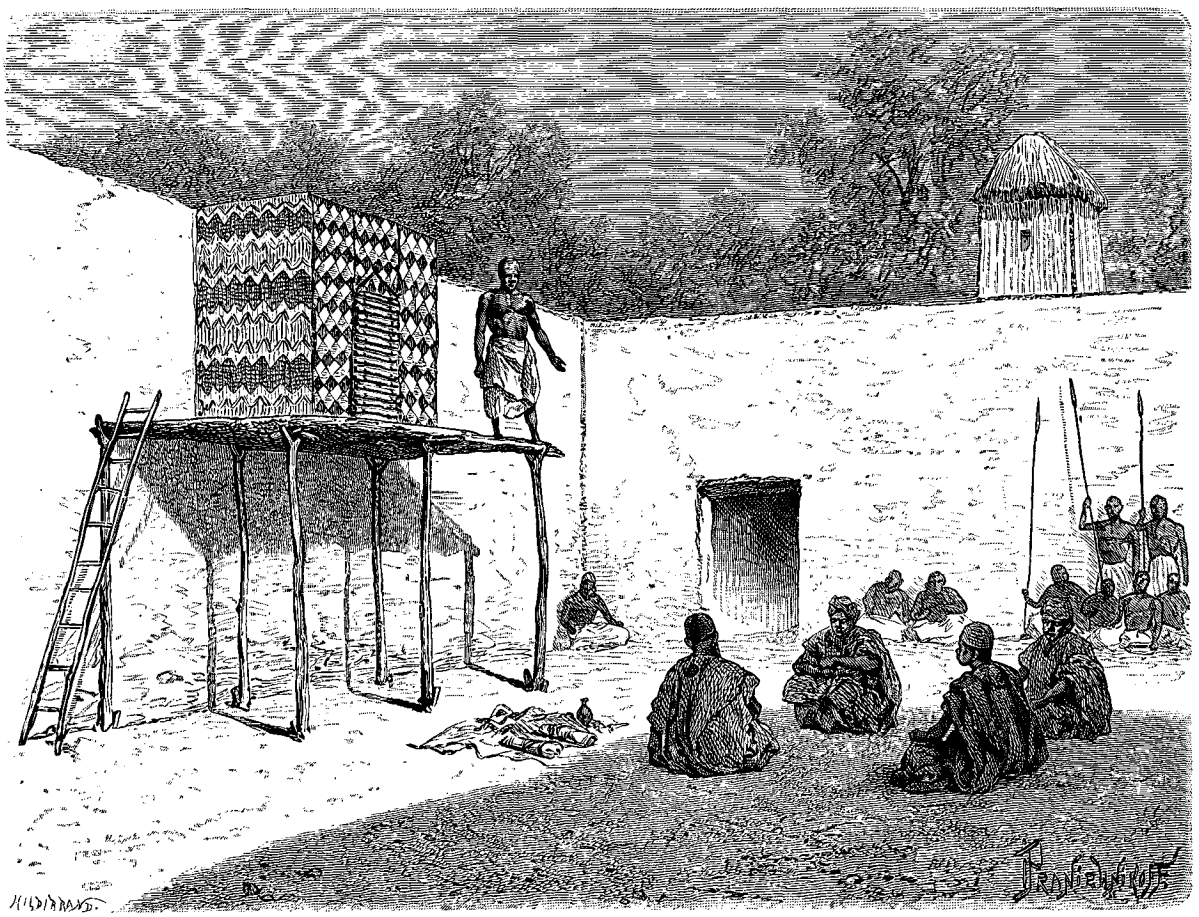
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le courant, à l'endroit où se faisait ce mouvement, n'avait pas plus d'un mètre et un quart de profondeur; il est vrai que le lit du fleuve était loin d'être rempli entièrement; il y avait bien, le long de la berge orientale, un espace à sec de près de soixante mètres. La rive, au pied des murailles, dominait de quatre mètres environ le niveau de l'eau, mais elle s'abaissait considérablement de l'autre côté. Je m'assis à cette place, et j'y demeurai longtemps perdu dans la contemplation du charmant tableau qui s'offrait à moi dans l'atmosphère déjà sensiblement rafraîchie du soir.

A l'ombre de grands arbres à caoutchouc étaient accroupis des groupes d'habitants qui regardaient le va-et-vient en causant des choses du jour. Çà et là, au-dessus du mur d'enceinte, un majestueux palmier delêb dressait son fût élancé; puis, sur le fleuve, c'étaient d'innombrables embarcations, du genre ci-devant décrit, des enfants, des jeunes filles qui se baignaient, des femmes qui, la corbeille sur la tête, s'en revenaient du marché et regagnaient leurs huttes : scène aimable, où tout respirait la paix, l'activité, le bien-être.

La ville a sept portes et compte à peu près une douzaine de mille âmes.

Le lendemain matin, je recommençai de mettre



Réception dans le palais de Marouf.

l'épée dans les reins à mon Kanouri, qui, bien que féru du plus humble respect pour son maître et seigneur, ne laissait pas, d'un autre côté, de se sentir obligé envers moi et trouvait aussi inepte qu'offensante la manière dont le souverain me traitait. Enfin, avec le déjeuner, m'arriva l'avis que Marouf, aussitôt après, m'accorderait audience. Encore ce prince ne put-il prendre sur lui de me recevoir seul et à part, comme ma qualité le voulait; il manda du même coup toute la caravane au palais.

Ce palais était encore tel que Barth l'avait décrit dans sa relation. D'un petit vestibule d'entrée nous pénétrâmes dans une cour oblongue, de là dans un corridor plus spacieux que le vestibule, puis dans la cour principale, longue de trente mètres environ, ensuite dans une troisième cour, et enfin, par une simple porte de communication, dans un dernier enclos, tout petit, au fond duquel était dressé un grand divan recouvert de nattes. De cet endroit, le maître de céans, à travers des portières faites de minces roseaux un peu espacés, avait vue sur la cour entière, tout en restant caché aux regards des gens qui s'y trouvaient. Ni au Logon, ni au Baguirmi, le roi n'a coutume de se montrer à des étrangers.

J'oubliais de dire que, dès mon entrée dans le palais, j'avais eu à me chamailler avec l'officier intro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ducteur, lequel insistait pour que je parusse pieds nus devant Sa Majesté logonienne. J'avais, en cette occurrence, usé du même biais dont je m'étais déjà servi lors de ma réception à Kouka par le cheik Omar : j'avais tout bonnement retiré mes socques en passant par le premier corridor, et j'avais gardé les légers chaussons de cuir de chèvre jaune, et sans semelles, que je portais dedans ; mais ce moyen terme avait soulevé des difficultés, et je n'avais finalement obtenu la permission d'en agir à ma guise que sur la menace que j'avais faite de renoncer purement et simplement à l'honneur de l'audience.

La salle de réception était fort proprement tenue et recouverte d'une épaisse couche de beau sable fin. Ajoutons tout de suite que l'on n'avait pas exigé de moi que, toujours suivant la coutume du pays, je me présentasse au souverain le torse absolument nu. Nous nous accroupîmes, comme il le fallait, les yeux baissés, attendu qu'il n'est pas séant de rencontrer le regard majestueux du roi, et nous effectuâmes nos salutations.

Nos souhaits de bonheur et de longue vie formulés, je rappelai au Miaraï la visite que mon compatriote Abd-el-Kerim (le voyageur Barth) avait faite avant moi au Logon, et la façon libérale et courtoise dont le roi Yousef, alors régnant, l'avait accueilli. J'exprimai mon vif désir de retrouver en Marouf, son digne successeur, un semblable ami des étrangers. J'ajoutai que, de même que mon devancier, il y avait de cela vingt années, était parti de la ville de Logon pour se rendre auprès du roi de Baguirmi Abd-el-Kadir, de même, à mon tour, j'avais le dessin, de joindre le fils de celui-ci, Mohammedou, dit *Abou Sekkin;* qu'en conséquence je le priais, lui Marouf, de me confirmer d'une manière effective la bienveillance qu'il semblait disposé à me témoigner, en me fournissant les moyens d'aller au Baguirmi, région dont sa vaillante main tenait la clef.

Nous déposâmes ensuite à terre les cadeaux d'usage (*Salam* ou *Kofolo*), et alors le truchement du prince, placé au devant du divan royal, de manière à pouvoir entendre les paroles du maître, sans que la voix de celui-ci vînt à nos oreilles, me salua à son tour en langue logonienne, ajoutant au fur et à mesure la traduction en langue kanouri. Après s'être enquis de ma santé, m'avoir demandé si mon pays était en paix et prospérité, et comment se portait le sultan de Constantinople, dont il avait l'air de me regarder comme un ami tout à fait intime, le roi adressa un compliment sommaire aux autres personnes présentes, et l'on aborda les affaires sérieuses.

Marouf me dit qu'il avait lu la lettre du cheik Omar, que c'était un ordre de me faciliter le passage jusqu'au *mbang* Mohammedou; qu'en conséquence les chemins étaient ouverts devant moi, mais qu'il devait néanmoins me demander si j'étais disposé à écouter sa voix et à suivre son conseil. Je lui répondis qu'en ma qualité d'étranger, ne connaissant ni le pays, ni ses habitants, j'avais absolument besoin de la bienveillance des princes et des peuples. Comment, moi, qui n'étais ni prince, ni roi, irais-je refuser de prêter l'oreille aux avis de celui qui régnait céans et commandait à tous dans la contrée? « Eh bien, reprit le roi, puisque je réponds de ta sûreté, le mieux, selon moi, est que tu restes ici à profiter de mon hospitalité, jusqu'à ce qu'on ait reçu de Bougoman des nouvelles précises de Mohammedou.

« D'après les derniers messages, ajouta Marouf, l'anti-roi Abd er Rahman, de beaucoup plus fort que son adversaire, vient d'établir son camp tout près de ce dernier. La crainte d'une action décisive a déjà fait refluer vers Bougoman nombre de fugitifs, tant vieillards que femmes et enfants. Le roi Ali, de l'Ouadaï, s'approche même, dit-on, en personne, et la perte d'*Abou Sekkin* est inévitable. »

Je remerciai le prince de son insigne marque de sollicitude, mais je repartis que le cheik Omar m'avait recommandé de faire toute diligence à partir du Logon, et de cheminer jour et nuit, comme l'exigeait du reste la prudence dans un pays en proie à la guerre civile; j'ajoutai qu'il m'était impossible de dire à ce souverain que la crainte des événements militaires m'avait déterminé à renoncer à mon excursion; qu'en conséquence je m'en tenais à mon intention de me remettre en route dès le lendemain.

Marouf fit néanmoins une nouvelle tentative pour me dissuader de partir : il me dépeignit en termes capables de m'émouvoir la détresse qui régnait dans le Baguirmi, l'exode misérable des habitants vers les îles du Chari, et la famine, qui était telle, que ces gens en étaient réduits à se nourrir de lézards et de fourmis; il me proposa enfin de dépêcher préalablement vers Bougoman, qui n'est qu'à deux journées de marche de Logon, trois messagers, dont un pris dans les gens de mon escorte, pour y savoir avec certitude des nouvelles. Mais je déclinai l'offre, en alléguant que, vu la proximité de la ville en question, je pouvais fort bien y aller en personne aux informations. « C'est la volonté de Dieu, fis-je en terminant; demain, je passe la rivière.

— Eh bien, répliqua le prince en manière de conclusion, puisque tu refuses d'écouter mes conseils désintéressés et sincères, tu es libre de t'en aller aujourd'hui même, si cela te convient. »

Je lui rendis grâce de son autorisation; mais je lui fis observer que la nécessité d'achever mes achats de provisions de route ne me permettait pas de partir avant le lendemain. Là-dessus, Kieri, mon guide officiel, se récria avec une sorte d'épouvante; il dit qu'il était le messager royal pour le Baguirmi, et qu'il ne partirait que lorsqu'il plairait au haut, riche et bon souverain du Logon. Quant au représentant du Kachella Bilâl, il n'avait soufflé mot durant l'entretien.

Nous sortîmes du palais assez péniblement affectés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

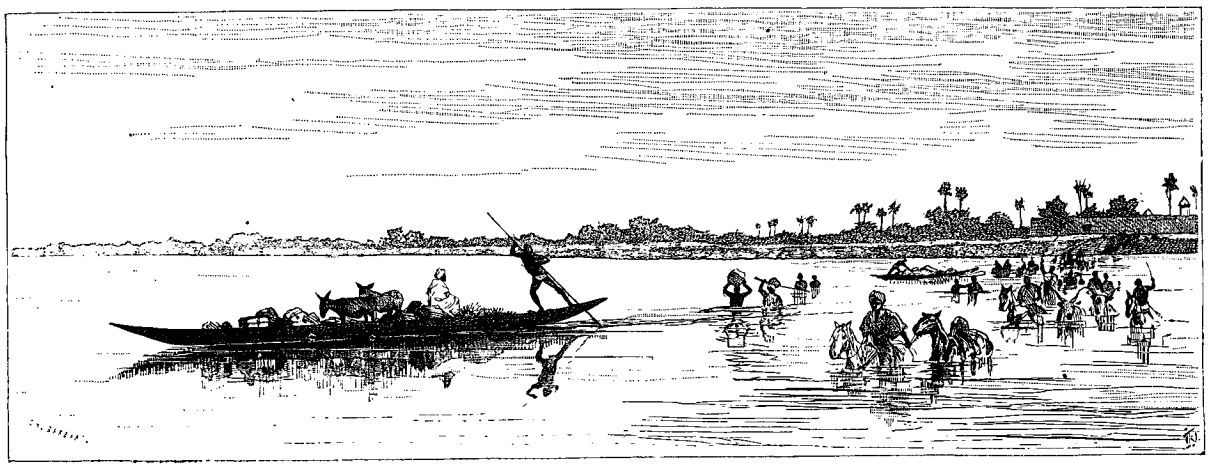
et pleins de doute sur la possibilité de continuer le voyage.

Incontinent, j'envoyai l'adroit et prudent Almas s'enquérir de ce que méditait Marouf. Nous sûmes ainsi que ce prince avait immédiatement fait retirer toutes les embarcations du fleuve, pour que je ne pusse point gagner l'autre rive, et que non seulement l'homme du Kachella avait eu connaissance du dessein du roi, mais qu'il avait trempé dans l'intrigue. Ledit fonctionnaire, toutefois, n'était pas bien difficile à gagner. Je lui envoyai le jour même un beau costume d'Haoussa teint à l'indigo, et, le lendemain, rien ne s'opposa plus à mon départ.

Quant au roi Marouf, toujours combattu entre l'envie de me voir et la crainte puérile de mes maléfices, il me fit dire dans la matinée qu'il tenait absolument à me parler avant que je m'en allasse, et que, à l'issue du grand conseil, il m'accorderait une audience. Le conseil clos, il me pria d'attendre jusqu'après le déjeuner. L'heure de la sieste s'étant écoulée, sans autre avis de lui, j'ordonnai de mon côté de charger les bœufs, et je risquai nonobstant une dernière tentative pour être reçu par ce prince fantasque; mais vainement je lui fis rappeler de nouveau l'accueil amical dont son père Yousef avait honoré Henri Barth : le courage lui manqua encore au moment décisif.

Le passage du Chari, en cette saison de l'étiage, est une opération qui n'offre aucune espèce de danger; elle nous prit seulement beaucoup de temps, à cause du grand nombre de chevaux que nous avions : aussi dressâmes-nous notre campement dès que nous eûmes atteint l'autre rive.

Le soir, assez tard, je reçus encore la visite d'un messager de l'*Iba*, ou seigneur du fleuve, qui venait, de la part de ce dignitaire, me demander du poison et une recette contre les sortilèges. Je répondis, comme je le faisais toujours en pareille occasion, que je n'avais point de poison, que je ne connaissais point



Passage du Chari.

ces choses-là; mais, quant à alléguer la même ignorance en fait de recettes contre les sortilèges, il ne fallait pas y penser, dans un pays tel que le Logon. Aussi portais-je constamment, à cette intention, une provision respectable de camphre, ingrédient qui, dans quelques régions de l'Islam, jouit, à ce point de vue, d'une réputation spéciale. Les docteurs de la loi surtout en usent à tout propos, et on lui attribue vulgairement je ne sais combien de vertus merveilleuses.

Son parfum, sa fluidité contribuent pour beaucoup à lui faire ce renom, et il y a mainte région de l'Afrique musulmane où il est bon que le voyageur ait soin d'aller muni de ce viatique, dont un simple grain suffit très souvent à lui attacher un homme corps et âme. Je ne manquais jamais néanmoins, chaque fois que je me dessaisissais d'une portion de cette substance, de dire que dans nos pays nous ne croyions ni aux sortilèges, ni, partant, aux moyens de s'en garantir, mais que dans beaucoup de contrées musulmanes le camphre était, en effet, considéré comme un préservatif très puissant.

Le roi Marout eut l'obligeance de nous envoyer encore à dîner, sur la rive opposée du fleuve, et l'*Iba* nous fournit du miel pour notre voyage. La nuit fut admirablement claire et belle, avec une fraîcheur qui nous faisait plaisir, au sortir de ces grandes maisons étouffées.

Comme j'étais couché, rêvant encore tout éveillé, et me forgeant un tableau imaginaire des pays vers lesquels je me dirigeais, j'aperçus quelques cavaliers qui passaient le fleuve dans le plus grand silence. Arrivés sur le bord où nous nous trouvions, ils filèrent sans bruit et rapidement dans la direction du sud-est. A leur armement, je reconnus aisément que c'étaient des cavaliers de Marouf, et, mis en défiance comme je l'étais, je soupçonnai tout de suite que le Miaraï, dans son ardeur d'inimitié contre *Abou Sekkin* (Mohammedou), envoyait prévenir l'anti-roi Abd er Rahman de l'approche de notre caravane, afin d'ôter à son ennemi le moyen de s'approvisionner en chevaux.

Le matin suivant, 18 mars 1872, nous prîmes au sud-sud-est, par les plaines basses qui s'étendent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les deux bras du Chari (la rivière de Bousso et celle de Logon), et où parfois, à l'époque des pluies, on éprouve des difficultés à passer. Laissant à droite le petit village makari de Melafra, nous pénétrâmes dans un bois clair composé d'arbres assez maigres, où je constatai, pour la première fois, la présence d'une *gardenia*, que les Kanouris appellent *kaza*. C'est une essence qui offre l'aspect d'un poirier rabougri, et qui porte également de petits fruits semblables à des poires sauvages, tout aussi ligneux que celles-ci, mais qui cependant, à la rigueur, peuvent se manger.

Quoique cet arbre n'ait point d'aiguillons, ses branches raides et noueuses n'en menacent pas moins de plus d'un accroc, dans les étroits sentiers de la forêt, les vêtements de coton flottants du voyageur. Les quelques exemplaires qui s'en trouvaient là étaient presque tous garnis de plantes parasites, dont le vert végétal contrastait d'une manière tranchée avec l'aspect desséché des petits troncs. La végétation de mimosas clairsemés, qu'interrompaient de place en place quelques grands arbres à girafe (*acacia abilda*) et des palmiers delêb, alternait avec de vastes prairies où se trahissaient la présence de l'homme et l'effort de l'activité agricole.

Après avoir dépassé plusieurs villages, nous atteignîmes, au bout de cinq heures de marche, la petite ville de Koultchi, sise à mi-route de Logon et de Bougoman.

Nous étant assurés, de la porte, qu'il nous était loisible d'y pénétrer sans courir tout au moins péril de la vie, nous gagnâmes la place publique de l'endroit, où l'officier urbain, du titre de *Galadima*, se tenait assis à l'ombre en compagnie de ses combourgeois.

Koultchi, sorte de diminutif de Logon, quant à l'aspect et au genre de bâtisse, compte environ trois mille habitants, presque tous de la tribu de ces Keribinas sagittaires dont j'ai déjà parlé à propos de la province bornouane de Kotoko. Ici encore, dans cette agglomération relativement importante, et au milieu d'une contrée fertile, ces Keribinas ne cultivent point le sol, mais s'adonnent exclusivement à la chasse. Les céréales dont ils ont besoin, ils se les procurent, contre du gibier, soit dans les localités voisines, soit sur le marché de Logon. Une des bêtes qu'ils chassent le plus, c'est le sanglier, que les musulmans, d'ordinaire, ont si fort en horreur, et qui abonde sur les rives du Chari et sur celles de la rivière de Logon.

Nos Keribinas, gens sans préjugé, en dévorent la chair délibérément. Partout, dans les huttes, on trouve des peaux de sanglier, des morceaux de viande secs de cet animal, et aussi des défenses, talisman réputé fort précieux contre le mauvais œil, depuis la côte méditerranéenne jusqu'à l'Équateur. Malgré cela, les Keribinas sont bons musulmans, et les vieux du pays, que scandalise cette infraction à la loi, ne manquent pas de s'en prendre à la jeunesse, moins scrupuleuse au point de vue religieux. Ajoutons, du reste, que dans beaucoup de régions du centre de l'Afrique où l'Islam règne, et où il y a des sangliers, les docteurs se laissent aller, sinon à déclarer pure la chair du cochon, du moins à en atténuer le caractère immonde, en disant que celui qui en mange commet non pas un péché (*haram*), mais une simple inconvenance (*makro*). Plus d'une fois on m'a demandé dans le Baguirmi et l'Ouadaï si cet animal était identiquement le même que notre cochon domestique d'Europe et le porc de la Bible, et sur ma réponse, qu'il était d'une espèce différente, les gens se montraient toujours très contents.

Nous retrouvâmes à Koultchi le mystérieux escadron que j'avais vu, la nuit précédente, passer secrètement la rivière de Logon. Il chevauchait à notre rencontre, comme ayant l'air de revenir d'un voyage au Baguirmi. Ces hommes, fort heureusement, n'avaient aucunement reçu de leur maître la mission de révéler notre approche à Abd er Rahman ; leur feinte avait pour objet d'essayer de nous arrêter en chemin en nous faisant une peinture effrayante des choses dans le Baguirmi.

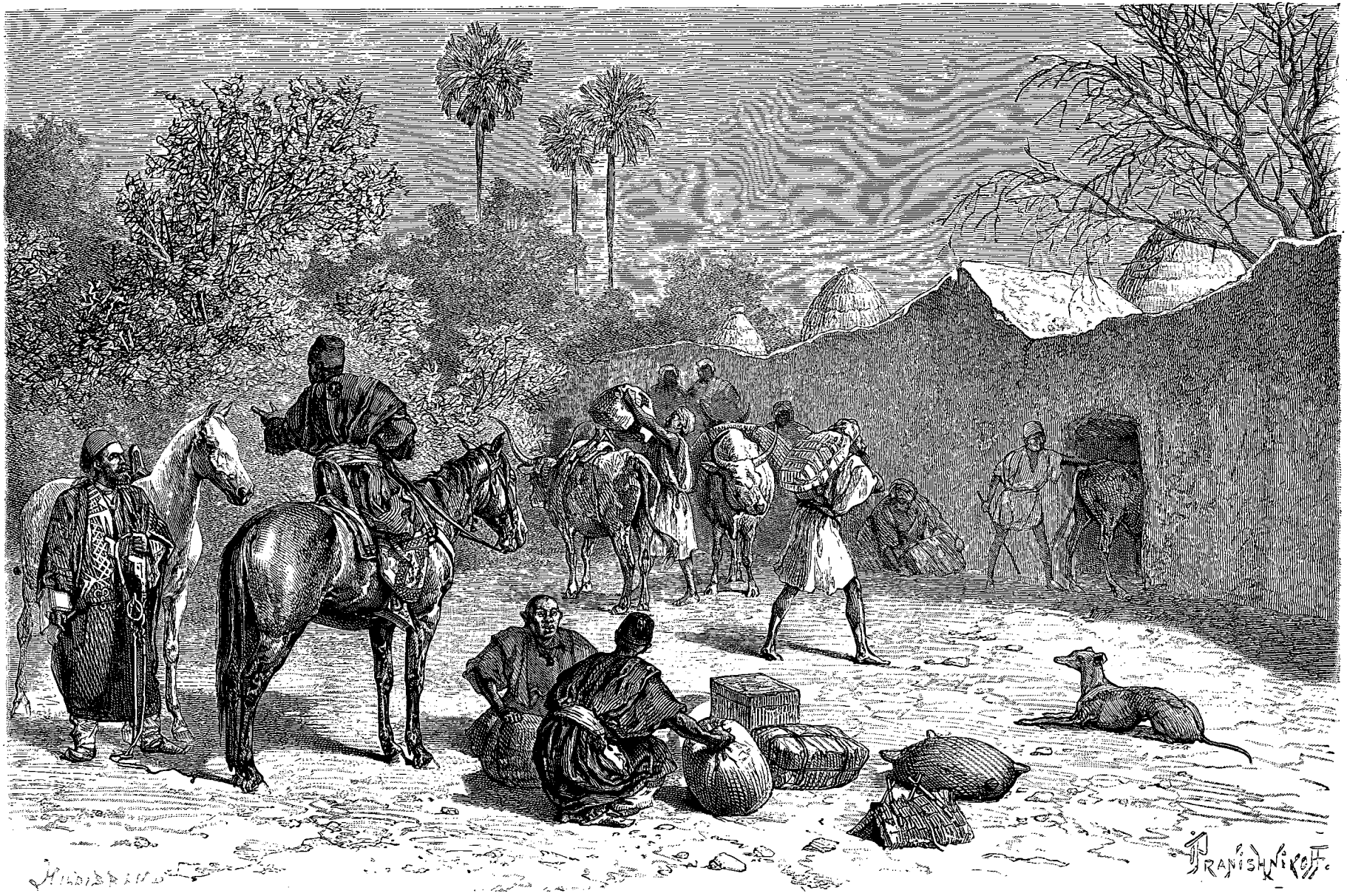
Ils se mirent effectivement à nous parler dans les termes les plus excessifs, et de la famine qui régnait de toutes parts, et de l'épouvante dont étaient saisis tous les partisans d'*Abou Sekkin*, devant l'imminence du combat qui allait avoir lieu entre le *mbang* déchu et son puissant adversaire, assisté du sultan de l'Ouadaï, et enfin de l'encombrement de fugitifs, venus du camp du prince détrôné, qu'il y avait déjà à Bougoman.

J'écoutai sans mot dire toutes leurs descriptions, et, opposant un flegme absolu à leurs pressantes exhortations de tourner bride, je m'abstins de leur faire part de ma conviction, qu'ils étaient tout bonnement envoyés par le roi du Logon pour me dire les choses que je venais d'entendre ; puis, tranquillement, je poursuivis ma route.

De Koultchi à Bougoman, il y a pour cinq heures de marche, à travers une forêt où la végétation devient parfois luxuriante. Aux essences déjà citées s'en ajoutent ici de nouvelles : c'est d'abord le *diospyrus merpiliformis*, appelé par les Arabes *djokhan*, et par les Kanouris *birguim ;* son bois, très dur, sert à fabriquer des selles et des bordages d'embarcation ; c'est aussi le *sinousim*, une légumineuse, qui se fait remarquer par d'énormes gousses d'un pied de long et larges comme la moitié de la main ; puis, d'autres encore.

Les villages, sur tout ce parcours, avaient été pillés par *Abou Sekkin*, durant son séjour à Bougoman, et n'offraient plus que des ruines inhabitées. Tels étaient par exemple et le hameau de Ngoulo-Gotelê, où se voyaient des traces encore à demi-chaudes d'incendie, et celui de Birlim, qui est, de ce côté, la dernière localité logonienne. Chemin faisant, nous aperçûmes aussi en beaucoup d'endroits des vestiges de salicul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à Bougoman (voy. p. 368).

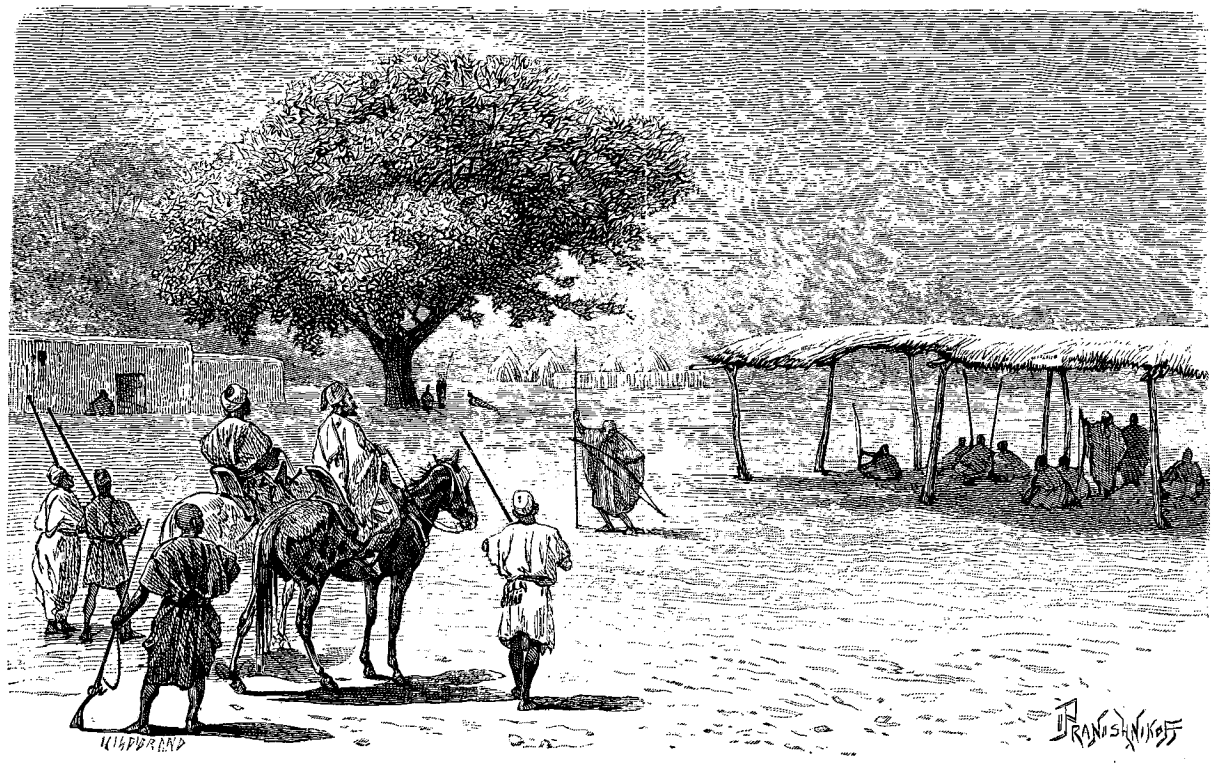
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures; le sel ici s'extrait, non pas de la cendre des hampes de sorgho, comme dans la province bornouane de Sokoto, mais de celle d'un acacia dont le nom kanouri est *Kadalabou*.

Un peu avant d'arriver à Bougoman, nous atteignîmes le bras principal du Chari, qui, dans le Baguirmi, se nomme *Ba Bousso*, autrement dit rivière de Bousso.

Bougoman est situé juste au bord du cours d'eau, dont la rive ouest forme, au-dessus du fleuve, un escarpement de cinq mètres de haut.

Il a, du côté de l'eau, quatre portes relativement spacieuses, mais peu praticables aux bêtes de somme, à cause de l'élévation à pic de la berge; sur le côté nord, s'ouvre une autre porte, juste assez large pour livrer passage à un homme seul; le mur ouest enfin est percé de deux brèches par l'une desquelles nos bœufs purent s'introduire, après avoir été préalablement débarrassés de leurs charges, que nos hommes durent entrer à dos dans la ville. Celle-ci était à moitié brûlée. Sous un vaste abri dressé sur la place du marché, au centre de laquelle se trouvait comme



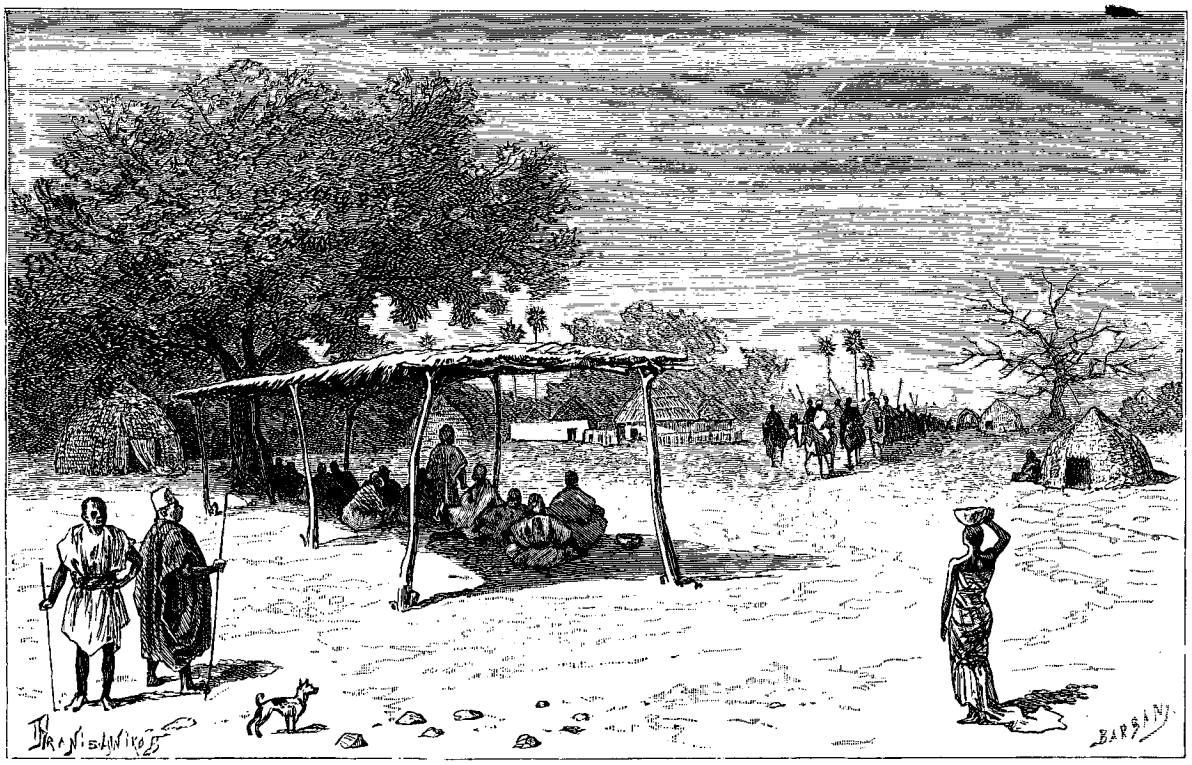
Koultchi; les Keribinas sagittaires (voy. p. 366).

parure un arbre à caoutchouc, étaient réunis pour nous attendre la majeure partie des habitants, avec leurs chefs urbains, au nombre de trois. Cette population, demeurée fidèle au *mbang* fugitif, m'accueillit d'autant plus cordialement, que la renommée n'avait pas manqué de grossir ce que j'avais fait pour m'ouvrir le chemin du Baguirmi, et que, en voyant le nombre des chevaux et des fusils de mon escorte, elle crut que tout ce déploiement de forces m'appartenait et était destiné à secourir son prince héréditaire. Ma qualité de chrétien ne produisit pas ici son effet habituel; auprès des gens capables d'en juger, c'était là une considération qui s'effaçait devant le patriotisme; et, quant à la masse, elle ne semblait pas se faire une idée bien nette de la différence de religion, et inclinait tout bonnement, en raison de la couleur de ma peau, à me prendre pour un rejeton du Prophète.

Traduit sur le manuscrit du Dr Nachtigal,
par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception à Bougoman.

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI,

PAR M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL[1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

De Bougoman à Mandjafa. — Fourmis et termites. — État du pays plus en amont; Baïngana et Mafaling. — Marche vers la Rivière Noire. — Le premier village païen; la population. — Mœurs et sites du Somraï. — Sous un figuier, à Goubougou. — Le roi Guédik et le seigneur Bousso. — Incident de départ. — Arrivée au camp de Mohammedou. — Grande fantasia.

Bougoman compte au moins six mille habitants; c'est la seule ville murée un peu importante qui se trouve sur la rive ouest du Chari de Bousso : aussi sert-elle de place de refuge aux moments de péril. Mohammedou y avait résidé assez longtemps, quand, en février 1871, il s'était vu chassé de Masségna. Là commencèrent à se montrer à moi nombre de Baguirmiens : une belle race, les femmes surtout, qui me firent une impression des plus agréables par leurs formes harmonieuses et sveltes, leurs charmantes physionomies, et leur genre de coiffure très habillant, formé de quatre ou cinq tresses postiches de poils de brebis ou de fibres végétales teintes en noir, qu'elles ajoutent à leurs cheveux et qui leur encadrent les côtés de la tête. Pour le teint, il tire en général sur le rouge; de noirs purs, je n'en ai pas vu à Bougoman.

Bien qu'à la suite de l'incendie on eût substitué provisoirement aux habitations primitives, de type *bongo*, de simples huttes faites avec le gramen que les Bornouans nomment *souko*, je n'en eus pas moins un très bon logement, grâce au caractère politique dont on s'obstinait à me revêtir; que dis-je? mon hôte me donna pour dîner trois plats de pudding, avec d'excellents poissons du Chari, dont deux, gros comme des brochets, étaient ce qu'il y avait de plus exquis.

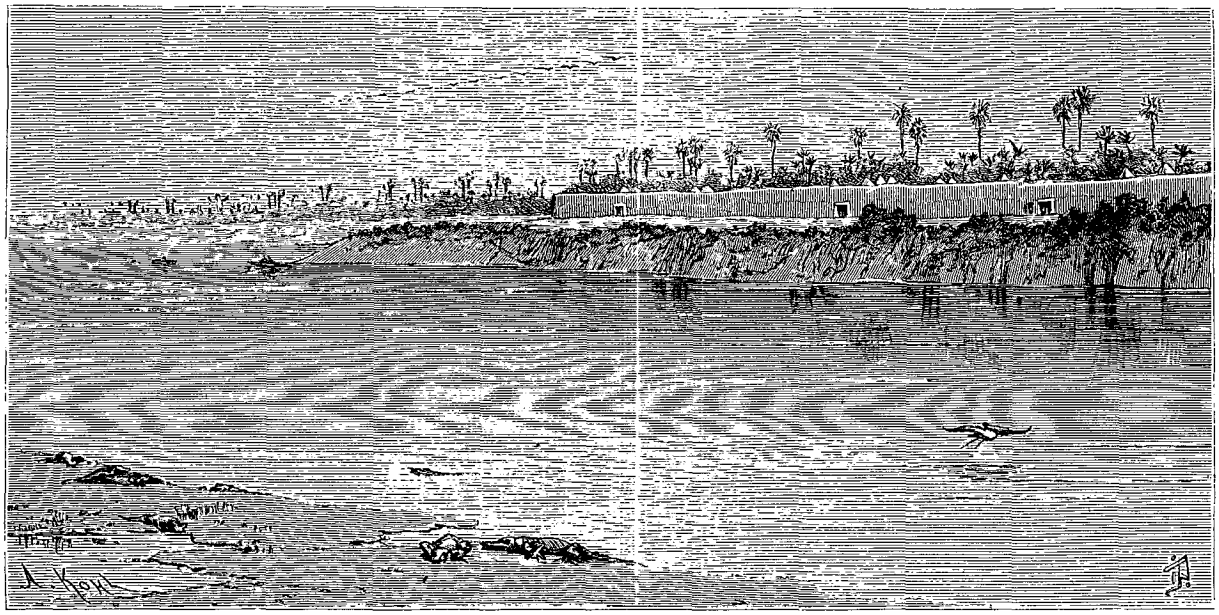
1. Suite. — Voy. pages 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un point sur lequel les cavaliers de Marouf ne m'avaient pas menti, c'était l'absolue pénurie de céréales qui régnait dans les localités baguirmiennes de la grande rivière. Je dus payer un prix énorme le peu de grain (*moudd*) nécessaire à nos chevaux et aussi à nos bœufs sommiers, de la conservation desquels dépendait le succès de notre voyage. C'est pourquoi, dès le jour suivant, nous poussâmes vers Miskin, bourgade située à peu d'heures en amont, et où nous nous proposions de compléter notre approvisionnement.

Miskin, qui se trouve également sur la rive gauche du fleuve, est un centre de deux milliers d'âmes, sis, mieux encore que Bougoman, au milieu de bouquets d'arbres où domine le palmier delêb, et qui lui forment un décor charmant. Les maisons, du type *bongo*, y sont grandes, solidement construites et ne bon état. Le fleuve, un peu moins large qu'à Bougoman (deux cent cinquante à trois cents mètres environ), est encaissé à l'ouest par des berges de dix mètres à peu près de hauteur, tandis que, de l'autre côté, la rive ne dépasse que de peu le niveau des eaux. De grain, il n'y en avait pas plus à Miskin que plus bas; le bourgmestre toutefois, tant par patriotisme que pour que je lui livrasse une recette magique contre la maladie et les blessures, me recéda une petite provision, qui me fut d'autant plus précieuse que la famine régnait décidément devant nous. Les gens de Miskin étaient encore de plus chauds partisans du *mbang* que ceux de Bougoman; l'hôtesse chez laquelle je logeai était même une ex-femme du feu roi Abd el Kader, lequel avait été un grand amateur du beau sexe.

Cette reine douairière n'était plus jeune; mais, par



Miskin.

la délicatesse de ses formes, ses manières agréables et sa physionomie presque européenne, c'était encore une personne fort avenante. Tout à côté de nous demeurait une autre veuve, une Arabe choa, qui se montra d'une amabilité et d'une prévenance vraiment sans pareilles; toute la soirée et même une grande partie de la nuit, cette femme ne cessa de me tourmenter pour que je prisse conjugalement avec moi sa fille, une jolie créature de seize ou dix-sept ans.

Jusqu'au matin, du reste, tout le voisinage demeura sur pied, et ce ne furent que danses, réjouissances et musique. Ces gens, non plus que ceux de Bougoman, ne paraissaient avoir l'intelligence nette de ma qualité de chrétien; la plupart étaient persuadés que je venais de la part du Grand Seigneur de Stamboul, à seule fin de rétablir Mohammedou sur son trône.

Nous nous levâmes dès l'aube le lendemain, car il nous fallait traverser le fleuve pour gagner le jour même Mandjafa (ou Maïfa). Le passage fut plein de difficultés. Sans avoir, comme le prétendaient les indigènes, une profondeur de vingt toises sur le côté ouest, le chenal était tel pourtant qu'un de mes domestiques n'en put trouver le fond en plongeant. Tous nos bagages durent être portés à dos d'homme jusqu'au bas de la berge escarpée où on les embarquait.

Quant aux bœufs et aux chevaux, ils franchirent la rivière à la nage, les passeurs les tirant par les oreilles, non sans que, plus d'une fois, celles de ces bêtes qui étaient susceptibles ou récalcitrantes n'eussent failli, à force de gigoter, faire chavirer les embarcations. Nous perdîmes surtout beaucoup de temps avec les ânes de marchands du Nil (*Djellabas*) qui s'étaient joints à notre train, ces animaux faisant montre de leur entêtement habituel, et se refusant absolument à développer leurs talents natatoires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

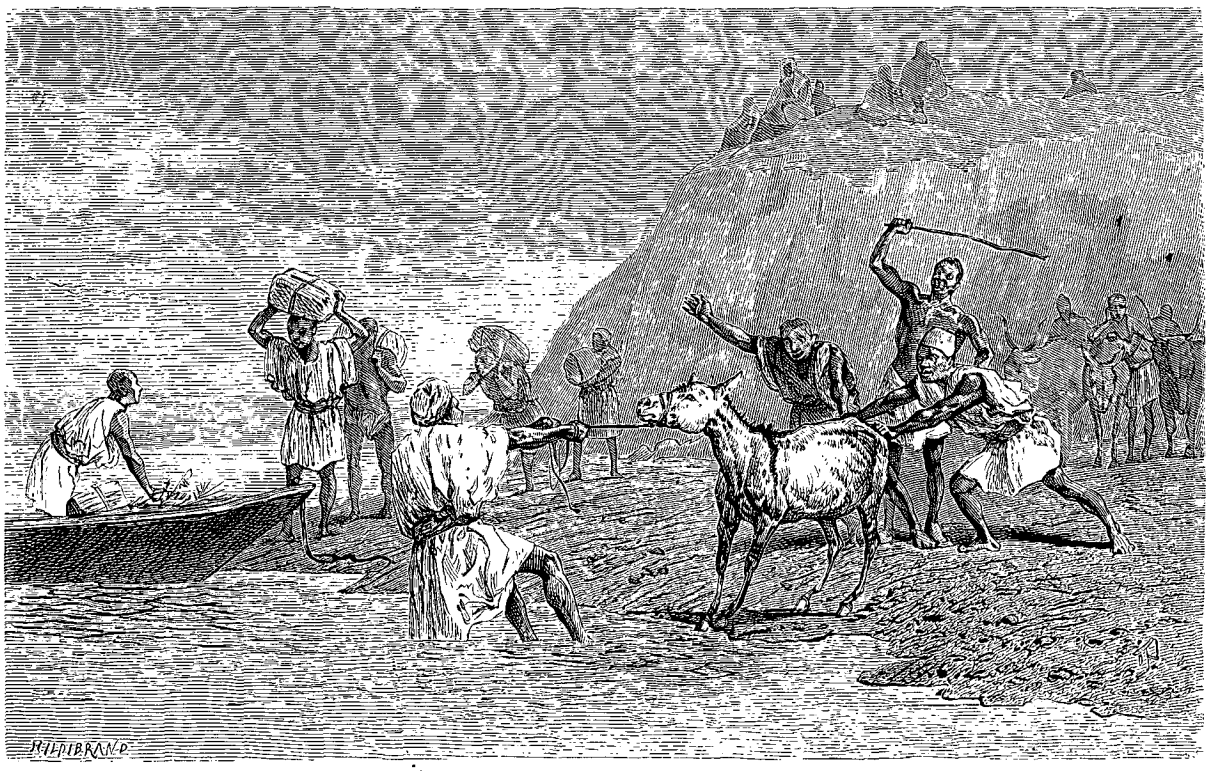
Enfin, après de longues heures, toute la caravane se trouva transbordée : coût de l'opération, trois *gabaga* (bandes de coton), équivalant à soixante centimes, vingt perles fausses et douze aiguilles à repriser de Nuremberg.

En une heure et demie de marche sur la rive orientale, nous atteignîmes le petit bras du Chari, qui se sépare du courant principal en amont de Bousso, pour prendre le nom de Ba Batchikam, et rejoindre le fleuve dont il est issu, près du village de Mébi.

Nous franchîmes ce rameau fluvial en un endroit où il n'avait que soixante mètres de largeur sur un mètre et quart de profondeur, et, après avoir traversé une plaine herbeuse et dépourvue d'arbres, nous retrouvâmes, en approchant de la rivière mère, une épaisse forêt où abondaient des vestiges d'éléphant et de rhinocéros. De là, toujours cheminant vers le sud, nous arrivâmes, avec la brune, à Mandjafa. L'étape avait été de huit heures.

Mandjafa, sise sur le fleuve, dont la berge orientale s'élève ici à pic de douze mètres, est une ville murée qui, en temps de paix, compte de quatre à cinq mille habitants. Pour le moment elle semblait complètement déserte. J'appris toutefois que la majeure partie de la population se tenait renfermée chez elle à cause de la famine, et, effectivement, en fait de grains, ici, pas plus qu'en aval, je ne trouvai mon compte.

Les gens se nourrissaient des fruits de l'*hedjilidj*,



Départ de Miskin. — Passage de la rivière.

de ceux du *birguim* et du tamarin, en tant du moins que les singes et autres hôtes des forêts leur laissaient à glaner après eux; fort heureusement qu'ils avaient comme ressource supplémentaire les abondants poissons du Chari. Le repas d'hospitalité que le bourgmestre m'envoya se composait, par le fait, d'un énorme poisson long de près de deux mètres et d'une circonférence respectable : il est vrai que nous étions une vingtaine de bouches à manger là-dessus.

Pour notre logis, il semblait confortable et propre; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de l'habiter, à cause des légions de fourmis qui y pullulaient. C'est là un fléau baguirmien dont Henri Barth a déjà fait mention, et, bien que, dans toutes ces contrées africaines, il y ait infiniment plus d'insectes que chez nous, je dois constater que, même à ce point de vue, le Baguirmi se distingue particulièrement. Hors des villes, ce sont les termites, qui y sont le cauchemar éternel du voyageur; dans les maisons, la plaie ordinaire, ce sont les fourmis.

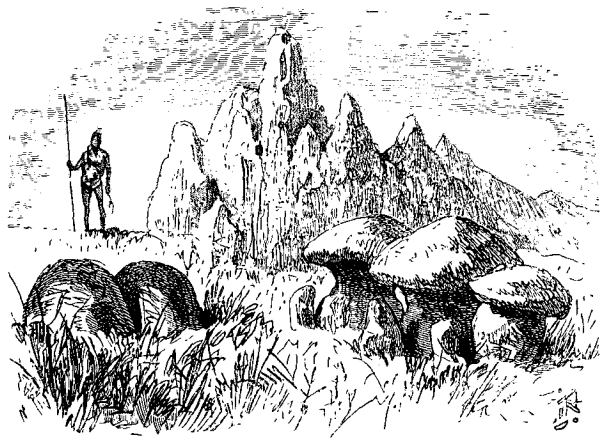
Parmi les termites il y a surtout deux espèces qui étonnent par leur façon de travailler. La plus répandue est un névroptère, de taille moyenne, au corps blanc ou grisâtre, à tête brune, qui exécute de grandes constructions mesurant parfois une hauteur de trois à cinq mètres. L'argile rousse semble être à cet effet son ingrédient de prédilection; mais il se sert aussi de terre grise ou jaunâtre.

La construction consiste en un ensemble de cônes et de pyramides irrégulièrement juxtaposés et communiquant les uns dans les autres, à l'intérieur duquel se trouve ménagé un labyrinthe de corridors et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'excavations. Une autre sorte de termite, plus grosse et de couleur brunâtre, se bâtit de petites coupoles, des dômes, n'excédant pas quelques pieds de hauteur, et qui, dans leur coupe transversale, présentent une sorte de crible analogue à une éponge.

Cette dernière espèce, qu'on ne voit guère de jour, travaille en revanche la nuit avec une activité inouïe. Elle n'est pas, tant s'en faut, aussi effilée et aussi alerte que la fourmi, dont, à cause de sa lourdeur, elle ne devient que trop aisément la proie. Veut-on camper en plein air, on commence, si l'on en a le loisir, par regarder avec soin s'il ne se trouve point de termites à la place choisie, et, alors même qu'il n'y en a point trace, on dispose, si possible, tout autour du campement, de petits tas de bois ou certains branchages que l'insecte en question ne peut sentir. L'ochar (*calotropis procera*) et, au désert, le réten (*leptodenia pyrotechnica*) sont réputés souverains en ce cas. Faute de prendre cette précaution, on s'expose souvent à voir en une seule nuit les caisses et les boîtes gravement avariées, et il arrive même qu'en une demi-heure le sac usuel en peau de chameau se trouve percé de part en part.



Constructions des termites.

Le principal ennemi des termites, c'est, ajoutons-le, une grosse fourmi noire, qu'on voit dans les endroits incultes s'en aller en longues colonnes régulières à la chasse du névroptère abhorré. Celle-là ne gêne nullement l'homme. En revanche, un vrai fléau, c'est une autre espèce qui, dans les maisons, là où les murailles touchent le sol, se pratique de grandes excavations et des magasins. Cette fourmi est de moindre taille et moins noire que l'ennemie des termites; mais la morsure en est excessivement douloureuse à l'homme. Sans qu'il y ait d'enflure à la peau, ni même de rougeur, on y ressent fort longtemps une cuisson qui dévore, et tout ce qu'on fait pour adoucir le mal ne fait que l'aviver davantage.

C'était justement ce genre de bestiole qui pullulait dans mon logis de Mandjafa, à tel point que je me hâtai d'en sortir. Car, que faire contre cet insecte? La seule ressource le plus souvent est de changer de domicile et de fuir devant la nichée.

Il y a encore une variété de fourmis noirâtres à grosse tête qui vit au dehors et se bâtit des magasins presque à fleur de terre, où l'on retrouve du grain par minots; celle-là aussi, fréquemment, est pour le voyageur campé en plein air aussi incommode que l'espèce qui hante les habitations.

A Mandjafa commence à se multiplier le papayer melonifère (*carica papaya*), dont le nom local est *gounda masseri*. Il en existe aussi quelques exemplaires isolés à Kouka, et Henri Barth dit que, plus à l'ouest, cet arbre devient beaucoup plus répandu. Son fruit ressemble un peu à une grosse poire, et rappelle par sa saveur et sa pulpe nos fruits d'Europe. Les Makaris et les Baguirmiens le désignent sous le nom de *bangou*.

L'unique préoccupation des gens de Mandjafa était de trouver de quoi manger; et comme le Chari constituait, pour l'instant, leur unique espoir (car la guerre civile avait empêché toute culture), ils cherchèrent à mettre à profit, dans cette vue, ma soi-disant science du surnaturel.

La rivière, cette année, sera-t-elle poissonneuse? et par quel moyen obtenir qu'elle le soit? Telles furent les deux questions auxquelles on me pria de répondre. Sur le premier point, je m'appliquai à parler le plus possible en oracle; sur le second, tout ce que je pus faire en faveur de ceux qui m'imploraient, ce fut de me dessaisir de quelques noix de Gouro, fruit qui, en ce pays, passe pour avoir la vertu, jeté par menus fragments dans les eaux, d'y attirer quantité de poissons.

Le 23 mars, après une halte d'un jour à Mandjafa, nous nous remîmes en route parallèlement à la rivière, qui, en cet endroit, coule du sud au nord. En cinq heures nous fûmes à Andia. Chemin faisant, dans l'épaisse forêt qui borde ici le fleuve, j'avais aperçu pour la première fois, en un assez grand nombre d'exemplaires, l'espèce d'euphorbe dont la sève, en d'autres contrées, sert à empoisonner les flèches et javelots. L'approche de la saison des pluies commençait aussi à se faire sentir : presque chaque jour, des nuages s'amoncelaient au ciel, et parfois même crevaient en orage.

Le village d'Andia, où nous passâmes le moment de la sieste, est situé sur un arrière-cours d'eau (*Ngaldjam*) extraordinairement riche en oiseaux aquatiques, ce qui nous fournit l'occasion de nous payer un extra de canards savoureux.

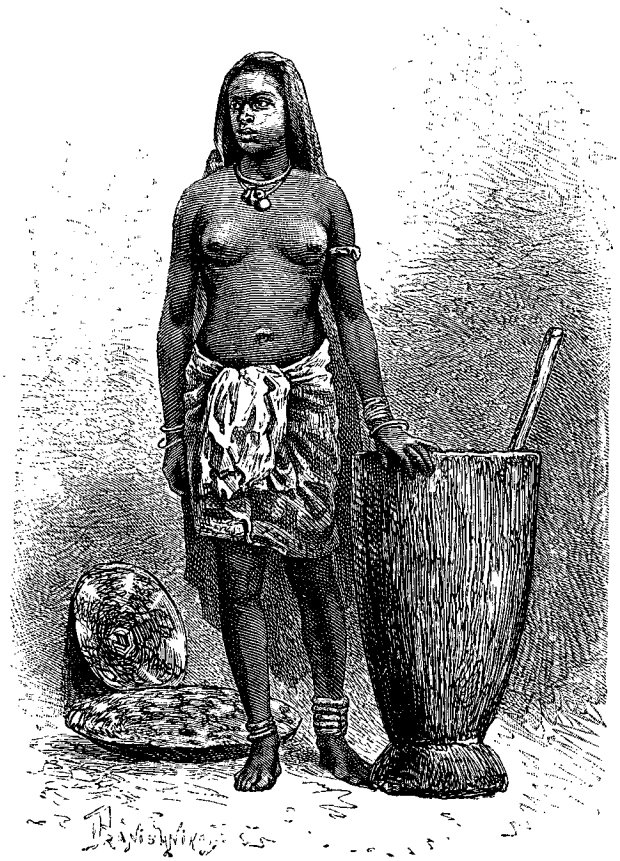
L'après-midi, nous dépassâmes, en trois heures de marche, les villages de Morlang et de Mendiri, et nous allâmes coucher à Makhalen. Toutes ces localités, dont l'importance variait de trente à cent huttes, étaient abandonnées de leurs habitants et à demi détruites. La majeure partie de la population avait émigré au milieu du fleuve, dans des îlots, parfois assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étendus, d'une nature généralement sablonneuse, peu boisés, mais bien à l'abri d'un coup de main de l'ennemi; là les fugitifs s'occupaient à pêcher à force, tandis que les femmes et les enfants s'en allaient chaque jour en masse récolter des semences de graminées sur la rive ouest, où il n'y avait rien à craindre : ce qui n'empêchait pas que tout ce monde n'eût fort à souffrir de la faim.

Ici, les bords du Chari, qui s'infléchit du sud-est au nord-ouest, présentent un certain nombre de dépressions acquérant quelquefois une étendue de plusieurs kilomètres. De place en place néanmoins, la berge se relève, jusqu'à former une intumescence qui atteint cinquante mètres. La largeur du cours d'eau varie de deux cents à cinq cents mètres.

Le 24 mars, nous passâmes les villages d'Onko, de Fideng, de Baleniéré, de Mondo, ce dernier à sept heures environ de Makhalen, en ayant soin de camper toujours au milieu du désert, où nous nous trouvions plus à l'aise que dans les huttes infestées de punaises et de puces. L'importance de notre caravane en hommes, en chevaux, en fusils, faisait croire partout aux malheureux indigènes que nous venions pour les attaquer, et nulle part nous ne pûmes obtenir l'accès en masse des hameaux insulaires.



Reine douairière du feu roi Abd el Kader (voy. p. 370).

Le 25, nous arrivâmes à Baïngana, qui, avec Moro, un peu plus en aval, avait été jadis une des localités les plus importantes du fleuve; elle comptait encore plusieurs centaines de huttes. Là, nous devions repasser sur la rive gauche, car la droite commençait à ne plus être très sûre pour des voyageurs; les Arabes de l'anti-roi Abd er Rahman poussaient jusque-là leurs razzias, et, s'ils eussent eu vent de ma présence et du nombre de chevaux de ma caravane, ils n'eussent pas manqué d'envoyer un fort détachement se saisir de nous. Bien que nous n'eussions guère l'espoir de trouver à Baïngana une provision considérable de grain, nous prîmes néanmoins le parti d'y coucher, car, de toute façon, le passage du fleuve devait nous demander quelques heures, et il se pouvait, après tout, comme cela arrive quelquefois, que quelque stock de céréales, provenant des pays des Mousgos, se fût égaré de ce côté. Les habitants, toutefois, à l'aide desquels nous fûmes obligés d'avoir recours pour opérer notre transbordement, s'opposèrent ici encore, de la manière la plus absolue, à ce que nous pénétrassions en nombre dans leur village insulaire; quelques-uns des nôtres seulement furent autorisés à s'y rendre pour voir s'il y avait moyen d'y acheter un peu de grain; mais tout ce qu'ils purent se procurer, ce fut une certaine quantité de fruits de l'hedjilidj; en revanche, le bourgmestre de l'endroit me gratifia d'un beau poisson frais; puis enfin, au moment de partir, je réussis à me ravitailler d'un appoint de quatorze minots de sorgho.

Quelques-uns parmi nous opinaient pour qu'on infléchît de là au sud ou au sud-est, par les territoires païens, afin d'éviter cet Abd er Rahman qui paraissait décidément posté dans le voisinage de Bousso; mais, après bien des débats, il fut résolu finalement que l'on continuerait à tout hasard de cheminer le long de la belle rivière.

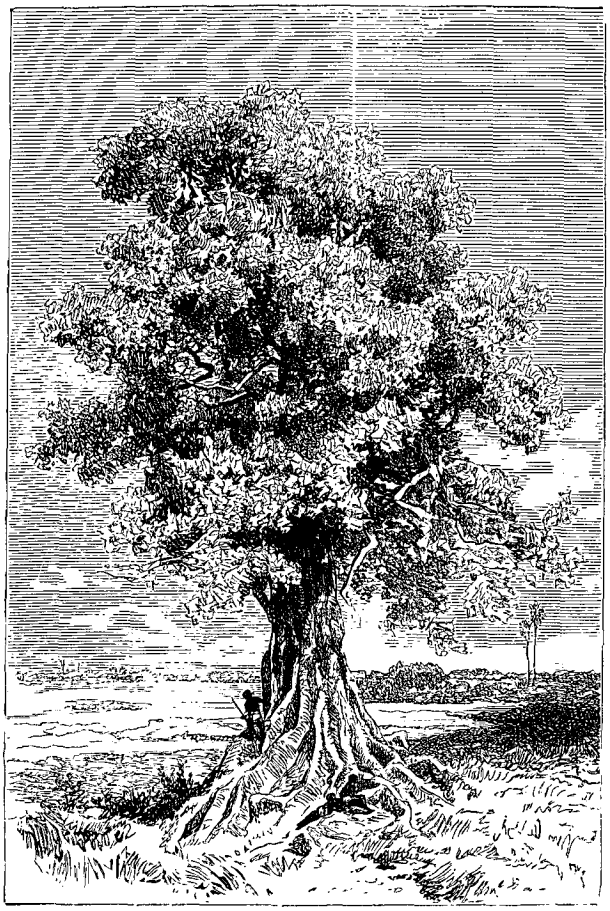
Le 27, vers dix heures du soir, après avoir franchi différents hameaux, qui tous, originairement, occupaient la rive opposée, nous fîmes halte sur une plaine sablonneuse où se voyaient encore les huttes improvisées du dernier campement royal. Le lendemain, nous étions à Mafaling, grosse bourgade où le fleuve, plus sinueux, abondait en monstrueux crocodiles: ce qui ne nous empêcha point de nous baigner, sans qu'il nous survînt aucun accident. Nous eûmes alors, pour la première fois, des nouvelles précises d'Abd er Rahman : ce prince se trouvait dans le district de Saroua, non loin de Bousso, et près de lui était posté un capitaine ouadaïen, du nom de Knetiché, et du titre d'*Aguide el Bahar*, que l'anti-roi pressait fort d'exécuter une marche décisive contre son neveu Mohammedou. Bousso et Mafaling s'étaient vus contraints, pour s'assurer momentanément le repos, de se déclarer d'une manière ostensible contre leur roi héréditaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme il y avait justement à Mafaling deux émissaires de l'anti-roi, nous dûmes aviser aux moyens de filer le plus vite possible en prenant le chemin le moins périlleux. En conséquence, je louai, moyennant huit aunes d'étoffe (*kham*), un homme du pays pour nous servir de guide; nous nous adjoignîmes en outre une vingtaine de Kanouris et de Baguirmiens, qui n'attendaient qu'une occasion sûre pour rallier le camp de Mohammedou, et nous partîmes dans la nuit même.

Pendant plusieurs heures encore nous continuâmes de longer le Chari, bien qu'il eût été convenu avec notre conducteur qu'il nous ferait prendre immédiatement la direction sud. Ce ne fut qu'au village de Lafana que nous nous mîmes à incliner vers la droite.

C'était au commencement de l'après-midi. A peine avions-nous cheminé quelque temps, que nous donnâmes sur un hameau caché dans des bouquets d'arbres. Notre apparition y causa un émoi effroyable : toute la partie mâle de la population se précipita en armes au dehors, tandis que les femmes hurlaient à tue-tête : c'était une confusion telle que personne ni parmi nous ni parmi les habitants ne savait de quoi il s'agissait; des deux parts on s'imaginait être tombé sur une patrouille d'Abd er Rahman. J'eus malheureusement occasion de reconnaître, en cette alerte insignifiante, le peu de fond qu'il y avait à faire sur les Bornouans de mon escorte : d'eux tous, il n'y eut qu'Almas qui demeura fidèle et ferme à mon côté.



Cotonnier (*Eriodendron*).

Bientôt après, nous touchâmes à un lac de deux kilomètres environ de pourtour, de forme ronde, n'ayant que peu d'eau, qu'encadrait une superbe végétation, et qui, avec ses rives verdoyantes, où s'ébattaient toutes sortes d'oiseaux aquatiques, pélicans, hérons, canards, ibis, offrait le coup d'œil le plus ravissant.

Vers le soir, nous atteignîmes le village abandonné d'Aloa, et trois heures de marche encore, par des sentes forestières très entortillées, où, dans l'obscurité, on ne voyait pas toujours à se conduire, nous amenèrent aux bords d'un autre étang, où nous prîmes quelques instants de repos. J'avais eu fort à me louer, dans ce trajet nocturne, du concours de mes Baguirmiens, qui semblaient avoir des yeux de lynx, et qui, cheminant toujours devant moi, épargnèrent par leurs avertissements maint accroc à ma peau et à mes vêtements.

A chaque instant ils criaient dans les mauvais pas : « Gare! une branche là-haut! baissez-vous! » ou : « Une épine à gauche! un tronc à droite! » ou bien : « Attention des deux côtés! »

A minuit, nouveau branle-bas de marche. Le fourré heureusement s'éclaircissait, les arbres à aiguillons se faisaient de plus en plus rares, et, un peu après le lever du soleil, nous étions au village de Gourgara, dont la population, toujours par crainte de la guerre, s'était retirée dans les bois voisins. Ce district est riche en terre ferrugineuse, et les habitants, qui sont Baguirmiens, s'y occupent de la recherche du minerai. Bien que nos bœufs fussent rendus de fatigue, et que la localité, avec ses huttes en bon état, nous invitât à entrer, nous poussâmes néanmoins un peu plus outre, pour garantir nos chevaux du fléau des mouches qu'engendrait près de là un cours d'eau marécageux, appelé le *Ba Ili* ou la Rivière Noire. Cette rivière, pour l'instant, n'était guère qu'une agglomération de mares; mais, à l'époque des pluies, elle charrie une masse liquide affluant d'un côté au fleuve du Logon, qu'elle rejoint en amont de Mouskan, et, de l'autre, au Ba Bousso, dans lequel elle se jette près de Mafaling, par un embranchement.

Plus encore que le Chari et le lac Tsâd, le système fluvial de l'Ili abonde en hippopotames. Ce cours d'eau forme la frontière septentrionale du territoire de Somraï; en le suivant vers le nord-ouest, on rencontre tout de suite la tribu des Kouangs, limitrophe de ces Mousgos qui sont, je l'ai déjà dit, apparentés de près aux gens du Logon; en suivant ses bras qui dérivent au sud-est, on traverse le pays de Ndam, puis celui de Toummok, ainsi que divers districts du Sara.

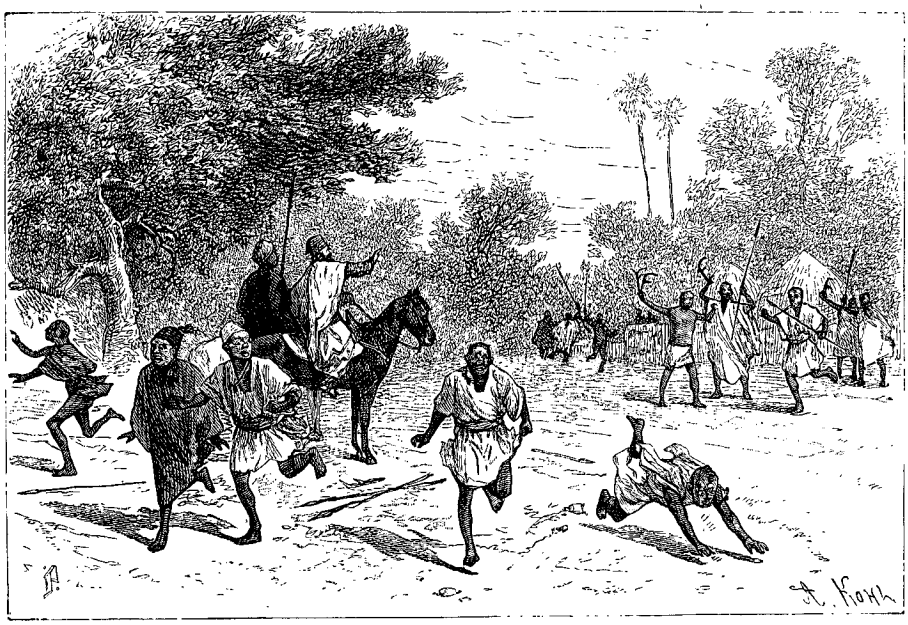
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir franchi la rivière à un étroit gué marécageux et fait boire nos chevaux, nous nous éloignâmes un peu de ses rives empestées pour camper dans une futaie claire où verdoyaient de magnifiques prairies, et où se trouvait encore un étang d'un kilomètre environ de longueur, sur cent vingt mètres de largeur.

Les malencontreux arbres à épines avaient presque entièrement disparu; la végétation, très luxuriante, figurait un superbe parc naturel, où se dressaient des fûts pleins de majesté, et dont les clairières présentaient d'admirables tapis de verdure fort bien arrosés.

Les essences dominantes étaient, en dehors de mimosas assez maigres, le tamarin, la mourraia, les ficoïdées, l'arbre à caoutchouc, auxquels commençaient à s'ajouter le gigantesque cotonnier (*eriodendron*), que dans l'Afrique nord-ouest les Anglais nomment *silk cotton free*[1]; puis l'arbre au beurre (*bassia parkii*), et un autre illipé (*parkia biglobosa*) qu'au Bornou on appelle *rouno*.

Le cotonnier, arbre d'une ampleur toute grandiose, s'élance généralement droit, et pousse de puissants rameaux presque horizontaux, dont le feuillage s'harmonise bien avec son bois. Il doit son nom à son fruit fusiforme, long d'un pied, dont la coque jaunâtre et rugueuse s'ouvre à l'époque de la maturité comme le fruit du gossampin, et laisse voir un contenu blanc, duveté, luisant à la façon de la soie, et à brin court. Cette matière cotonneuse sert, dans les États d'Haoussa, au Bornou, au Baguirmi, dans l'Ouadaï et le Darfour, à rembourrer coussins et matelas; elle fournit aussi une ouate excellente pour les cottes de guerre, déjà mentionnées, que l'on pique à la façon de nos courtes-pointes. Cette bourre a l'avantage de ne jamais s'empeloter.



Émotion dans un hameau.

L'arbre au beurre donne des fruits ronds et verts, de la grosseur de petits citrons, qui passent au jaune en mûrissant, et se composent presque entièrement d'un noyau de la taille et de la couleur d'un marron d'Inde, mais plus sphérique. Ce noyau est enveloppé d'une mince pulpe molle, très savoureuse, avec une peau lisse, dans le genre de la prune. On en tire une huile qui se fige au moindre abaissement de température, et qui ressemble beaucoup au beurre fluide en usage dans le nord de l'Afrique.

Le *rouno* enfin est une superbe légumineuse dont les gousses, contenant une substance coriaire, sont mangeables à l'état vert, et, mûres, renferment une pâte douce, de couleur safran, où le noyau se trouve encastré. Cette substance jaunâtre, qui forme une fine et légère farine, donne, délayée dans de l'eau ou du lait, une bouillie qui sert à la fois de nourriture et de remède contre les diarrhées. Quelques bouchées de ce brouet dense suffisent à rassasier un homme, et même à lui bourrer l'estomac; c'est au point que les meilleurs organes digestifs ne peuvent supporter ce genre d'alimentation, si on ne le corrige à l'aide d'ingrédients acides.

L'arbre à girafe (en kanouri *karagué*), si fréquent au Bornou, abonde toujours ici, mais il ne croît plus qu'à l'état isolé; l'hyphène ne manque pas non plus; et quant au palmier delêb, il se multiplie jusqu'à former de place en place l'essence dominante du fourré. Des arbres à épines, celui qui descend le plus au sud, c'est le jujubier, *Sizyphus spinæ Christi*. Le sol est formé d'une argile jaune çà et là mêlée de sable.

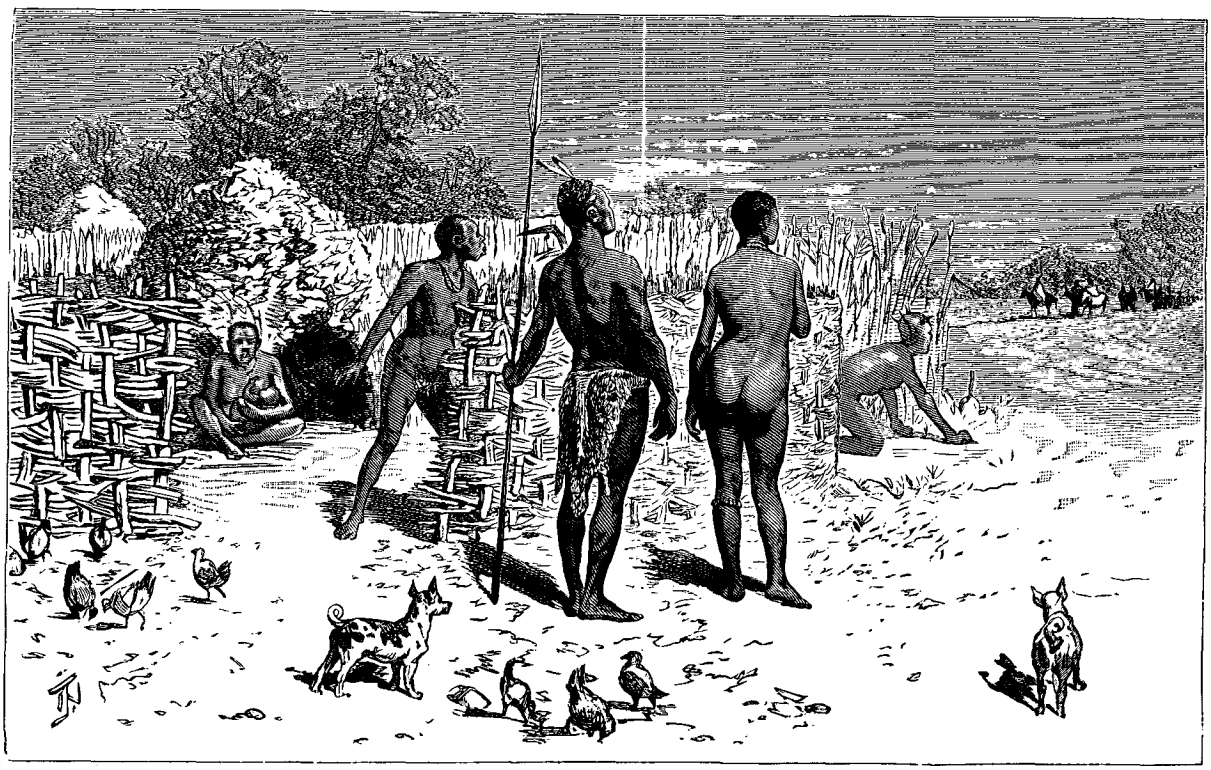
1. Les Kanouris l'appellent *Dscheltana* ou *Rimi;* les Choas, *Roum.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'après-midi, nous arrivâmes au premier village païen, celui de Mofou. Nous fîmes halte un peu en deçà, de peur d'effrayer les habitants, et nous voulûmes envoyer à ceux-ci notre guide de Mafaling, pour les informer du caractère tout pacifique de notre visite; mais le Makari nous expliqua que ce serait peine perdue : depuis des siècles que cette population était en butte aux brigandages et aux pilleries des Baguirmiens, elle était devenue tellement soupçonneuse, que toutes nos paroles de paix n'obtiendraient auprès d'elle nulle créance; bien au contraire, pendant la nuit, elle nous attaquerait ou prendrait la fuite; mieux valait donc coucher en plein air, pour ne pénétrer que le lendemain dans le village.

Le matin suivant, nous nous engageâmes entre les cultures et les groupes épars d'habitations dont se composait la localité, pour aller établir notre campement dans la bourgade même. Les premiers païens que nous rencontrâmes nous reçurent avec une défiance visible; mais, à mesure que leur nombre augmentait et que nous continuions d'avancer, ils paraissaient moins effarouchés; leur gentillesse toutefois n'alla pas jusqu'à nous fournir de l'eau.

Ces gens étaient noirs, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, les uns affreusement laids de figure, les autres d'une physionomie régulière. Les hommes portaient pour vêtement une simple lanière autour des reins; les femmes étaient également toutes nues. La lanière des premiers, une peau de gazelle, de chat sauvage ou de chèvre, ne leur constituait qu'un



Les païens de Mofou.

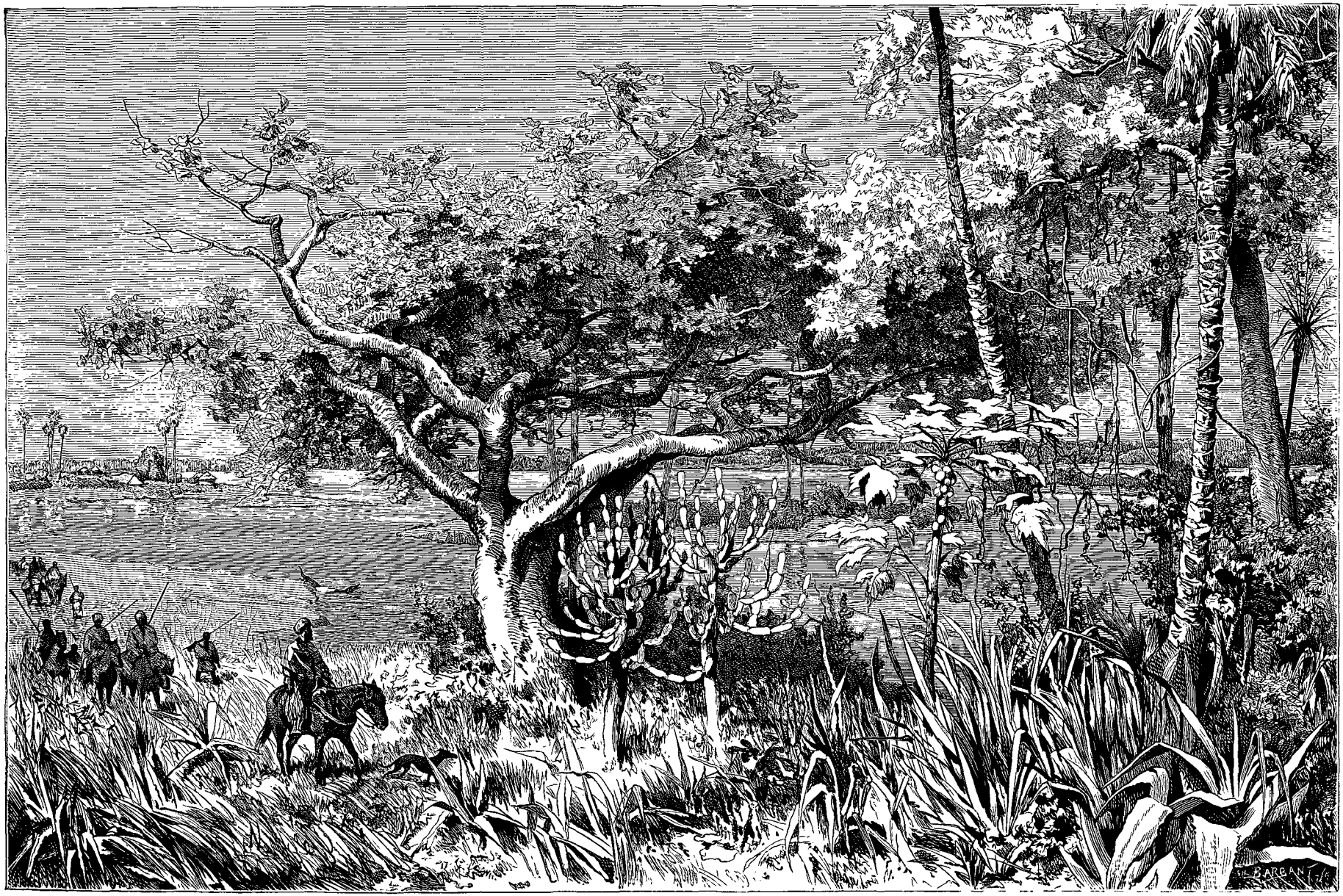
sauve-pudeur absolument illusoire; car, au lieu de ramener la bande de cuir entre leurs jambes, comme c'est la raison d'être essentielle de cet appendice tout de décorum, la plupart la laissaient pendre en arrière.

Les femmes portaient, pour la plupart, autour des hanches un modeste cordon, agrémenté où il le fallait de feuillage frais coupé; parfois ce cordon était remplacé par une bande de cuir un peu plus large à laquelle appendait par devant un tablier orné de franges également en cuir et garni de coquilles de kaouri.

La coiffure du sexe mâle était aussi compliquée qu'élégante : elle consistait soit en de longues tresses minces, avec ou sans ornement de perles, qui leur pendaient tout autour de la tête, soit, surtout chez les jeunes gens, en petites nattes parallèles et redressées qui leur divisaient la chevelure, en retombant soit d'avant en arrière, soit de gauche à droite ou de droite à gauche. D'autres encore avaient le chef rasé d'assez près, sauf aux quatre côtés de la tête, où de petites tresses se rebiffaient en manière de cornes; quelques-uns enfin coupaient et arrangeaient leur chevelure de manière à former une sorte d'édifice conique enjolivé de plumes et de perles. La mode semblait laisser, à ce point de vue, un champ d'essor illimité à la coquetterie individuelle et à l'esprit d'invention de chacun.

La coiffure des femmes était, au contraire, très simple : elles avaient le gros de la chevelure tantôt entièrement rasé, tantôt taillé court, selon une coupe uniforme, et, dans ce dernier cas, le front haut tondu. Comme atour, le même sexe portait, passé dans la lèvre supérieure, soit un petit cylindre de verre, soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue sur le Chari (voy. p. 374

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un morceau de bois, soit un brin d'herbe, et autour du cou quelquefois un collier de ces fausses perles rouges ou bleues qui, sur les marchés du Soudan, se nomment *sini*, et sont fort en vogue dans tous les pays païens au sud de l'Ouadaï et du Baguirmi[1]. Quelques femmes avaient les deux lèvres percées et ornées de la manière précitée. Aux ailes du nez et aux lobes de l'oreille, rien, ni chez un sexe ni chez l'autre.

Somme toute, les hommes étaient plus agréables de visage que les femmes; celles-ci, par contre, étaient de plus belle taille; aussi, cette différence de prestance et les fantaisies de coiffure aidant, l'étranger était-il embarrassé, au premier abord, pour discerner un sexe de l'autre, et ne savait-il même, au demeurant, si les échantillons de créatures qui s'offraient à sa vue ne rentraient pas tous dans le genre femelle.

Les habitants de Mofou parlent la même langue que ceux de Bousso ou les Kouangs. Ils reconnaissent la suzeraineté du Somraï, mais ils ont un chef particulier qui, au moment de notre passage, s'appelait Niamaï Dolkor. Une fois dans le village principal, nous nous dirigeâmes en cortège guerrier de cérémonie vers la demeure de ce personnage, en qui nous trouvâmes un être pansu et tout noir de peau, en train de se vautrer à l'aise dans le sable.

Il portait, lui aussi, une simple lanière, et, extérieurement, n'avait rien qui le distinguât de ses sujets; un homme aimable du reste, qui, en apprenant qu'il avait affaire à un hôte de marque de Mohammedou, lequel n'était pas encore bien loin de là, se piqua de me faire arranger une hutte d'honneur en branchage frais coupé. A Mofou enfin, nous pûmes nous procurer du grain (dourra), que le district, à en juger par les vastes cultures d'alentour, semblait produire en grande quantité. Le village possédait également des poules, et j'en achetai une pour douze perles rouges. Les relations avec les indigènes étaient d'autant plus faciles, que presque tous comprenaient et parlaient l'idiome baguirmien. L'inconvénient, c'était le manque d'eau. Bien qu'on eût foré à notre intention un certain nombre de puisards nouveaux, nous n'en dûmes pas moins attendre jusqu'à l'après-midi avant d'obtenir un peu de breuvage potable.

Le lendemain, 1er avril, nous filâmes vers Goubougou, résidence de Guédik, roi du Somraï. La contrée que nous traversâmes était toute en champs cultivés, où au loin essaimaient des fermes, des hameaux nichés dans des bouquets d'arbres. La végétation arborescente reculait de la plaine, déjà plus nue, vers ces sortes d'oasis que nous apercevions à l'horizon, pareilles à de longues lignes d'un vert sombre. Autour de ces menus centres d'habitation, se voyaient des plantations de sorgho et aussi de pois de terre. Les huttes, quelques-unes avec un soubassement de terre, étaient de solides et avenantes constructions de chaume : chaque métairie avait son fenil, cabane de terre où la récolte s'engrange par en haut, à l'aide d'une ouverture qu'on peut clore; ce n'est que plus tard, quand on a besoin de prendre à même la provision, que l'on pratique au grenier une baie latérale.

L'auxiliaire indispensable de ces demeures rustiques, c'est un cheval, qui paît, attaché par un long licou, aux abords du logis. Les indigènes, avec leurs longues jambes, enfourchent très prestement la monture, et, saisissant l'ample longe, les voilà partis au galop. Le galop et le pas, telles sont les seules allures que connaisse cette espèce de cheval, un poney pie, blanc ou roux, qui a le naseau déprimé à sa racine, et le dos artistement écorché et à vif à l'endroit de la selle.

De gros bétail, il y en a peu, et de maigre apparence; les moutons n'ont pas l'air ici de bien prospérer; les chèvres en revanche abondent; elles sont de petite race et extraordinairement bien en viande. Les chiens, dont la chair est très prisée (il s'en trouve dans presque toutes les habitations), appartiennent à l'espèce niamniam que Schweinfurth a décrite et dont l'expédition allemande du Loango a ramené en Europe quelques exemplaires. De chats, il ne paraît pas y en avoir; en fait de volailles, il n'existe que des poules, en petite quantité, mais très grosses.

Après un trajet de six heures au sud-ouest, nous vîmes la traînée éparse des groupes de maisons s'agglomérer tout à coup en un village, où nous nous arrêtâmes à faire la sieste chez un cousin de Guédik, un gros homme fort aimable, qui s'abstint toutefois de se mettre en frais d'hospitalité, et se borna à quémander de nous du tabac. Par contre, il se prêta avec une obligeance très honnête à me recéder une poule et un peu de grain. Puis, avant notre départ, il dépêcha un messager chargé de prévenir son royal parent de notre arrivée.

Grâce à la dissémination des demeures par tout le pays et à la vélocité des petits chevaux du terroir, il n'est pas étonnant que l'approche d'un ennemi ou la nouvelle de quelque événement à un bout quelconque de la contrée trouve immédiatement tout le monde sur pied. Chaque habitant porte en outre, attachée au cou par un cordon, une petite corne de gazelle ou de chèvre, forée de telle sorte qu'on en peut tirer des résonances qui, pour n'être pas précisément mélodieuses, ne s'en entendent pas moins au loin. A la moindre alerte, les gens les plus rapprochés du péril jouent de leur trompe; ceux d'à côté perçoivent le signal, et bientôt, d'une maison à l'autre, l'appel se répand par tout le pays. Chacun alors de monter à cheval, et, en quelques instants, tout le monde se trouve rassemblé pour aviser au commun intérêt.

L'après-midi, en trois heures, nous atteignîmes Goubougou, centre de la région, et siège du roi Guédik. Ce n'est pas proprement une ville, ce n'est pas

1. Dans le Somraï, les païens ont coutume de s'arracher une incisive; dans le Sara, on s'en arrache deux, tandis que les Baïs, au sud de Mofou, se les extraient toutes les quatre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

non plus une grosse bourgade; c'est plutôt une agglomération de nombreux villages et hameaux. Le soleil se couchait comme nous y arrivions. Nous nous dirigeâmes vers le point qu'habitait le haut et unique dignitaire du pays, celui que les Baguirmiens décorent du titre de *Fatcha* ou *Ouzir*, et qui, de son nom, s'appelait Bousso.

Mes compagnons firent, selon l'usage, un temps de galop devant son logis; moi seul, je m'abstins de la démonstration, à cause de mon caractère officiel. Néanmoins, à mon grand désenchantement, on nous octroya pour tout logement le couvert d'un énorme figuier sauvage. Il est vrai que le dais de verdure de cet arbre suffisait à nous abriter tous, soixante hommes, trente chevaux et le bagage, car son tronc mesurait dix mètres de pourtour; mais le toit laissait à désirer, au cas où le temps viendrait à se gâter. Or, le phénomène n'est point rare dans la saison où nous nous trouvions; depuis que nous avions quitté le Chari, le vent alizé normal avait cessé de souffler pour faire place à un régime atmosphérique plein de variations. Effectivement, à peine étions-nous installés sous notre arbre, qu'il survint du sud-est une pluie d'orage qui nous mit dans une situation dépourvue d'agrément. La nuit était tombée; nous n'avions ni eau, ni bois, ni nourriture. Tout à coup parut un messager royal, qui, sur le ton d'un crieur public, nous parla à peu près dans ces termes : « Vous êtes étrangers, Kanouris ou Fellatas; vous ne connaissez ni le pays ni les gens; vous êtes arrivés ici à la nuit.... Tenez-vous donc en repos sous votre arbre, et ne pénétrez pas dans les villages.... Demain matin le roi vous recevra et vous traitera. »

J'eus beau me fâcher, protester : rien ne fit. Le



Habitations des environs de Mofou.

représentant du roi de Baguirmi, que j'avais mandé pour obtenir qu'on m'octroyât un logement en rapport avec ma dignité, s'excusa en disant qu'il n'avait été averti ni de mon arrivée ni de ma qualité, que les messagers dépêchés en avant n'avaient parlé que d'une caravane de Fellatas (sans doute à cause de mon teint clair), et que c'était l'usage que les voyageurs étrangers qui survenaient à la brune fussent cantonnés sous ce figuier. Fort heureusement, je possédais encore la poule que j'avais achetée le matin; quelqu'un me la porta au village et l'y fit rôtir. J'envoyai de même aux habitations les plus proches accommoder du sorgho pour mes gens : le grain me revint à moitié cuit. L'adroit et énergique Almas réussit enfin à se procurer quelque part une grande cruche de terre avec de l'eau, moyennant quoi, et lorsque la pluie eut cessé, la situation devint à peu près tolérable.

Le Somraï occupe un rang supérieur parmi les États païens situés au sud du Baguirmi. Il est non seulement plus grand, plus centralisé que tous les autres, mais encore il renferme une population plus considérable, bien qu'à cet égard tous ces petits États ne soient pas mal pourvus. Il s'est rendu tributaires ses plus proches voisins, et, grâce à la nature de son sol, où domine l'argile, il a moins à craindre, durant une grande partie de l'année, les incursions des peuplades étrangères. La région, à peu près ronde, mesure en tous sens une étendue d'un jour à un jour et demi de marche. Elle produit en grande quantité du sorgho, un peu de maïs, est riche en chevaux, en menu bétail, et obéit à un prince dont l'autorité s'exerce de la façon la plus absolue. Ce souverain dispose du pays et de ses habitants à un degré inconnu n'importe où. Sous le moindre prétexte, il peut dépouiller un de ses sujets de tout ce qu'il possède, réduire sa femme et ses enfants en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

esclavage, et lui ôter la vie à lui-même. Vassal du Baguirmi, et obligé, à l'approche d'une expédition de guerre venant de ce côté, de faire une livraison de cent esclaves, il choisit pour cela tout un village dont il est mécontent, ou bien il laisse les chefs de l'armée baguirmienne piller à leur guise telle localité d'un allié plus faible ou tributaire. Il régit le pays si despotiquement que le vol y est à peu près inconnu; presque tous les délits entraînent la confiscation ou la peine capitale. Le genre de mort consiste à être littéralement charcuté au moyen du javelot-épieu qu'en kanouri on nomme *golio* et en baguirmien *ndjigga*.

Ce peuple a l'idée d'un être supérieur, qui parle par le tonnerre, auquel d'ailleurs il est identifié par son nom. La polygamie chez lui est absolument en usage; le roi est tenu d'avoir plusieurs centaines de femmes, et le commun des citoyens plus ou moins, selon les moyens de chacun. Le divorce n'existe pas. Si l'épouse est stérile, elle devient esclave; une fois qu'elle a eu cinq enfants, elle peut, si le cœur lui en dit, retourner dans la maison paternelle. Une femme s'achète pour quelques chevaux, une demi-douzaine de chiens, quelques esclaves, ou des bœufs et des chèvres. Les chiens surtout, je l'ai dit, sont culinairement très prisés, et il n'était pas jusqu'à mon lévrier efflanqué, que j'avais amené du Fezzan, qui n'excitât la convoitise gourmande de ces barbares. Quant au costume et à l'extérieur, ils ne différaient en rien de ceux des gens de Mofou.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en devoir d'aller présenter au roi les cadeaux obligatoires de la caravane[1]. Le seigneur Bousso, que nous vîmes à cette occasion, était un petit homme grassouillet, soigneusement oint, avec un air de suffisance et de vanité; malgré cela aimable. Grâce à l'huile, sa peau noire foncée reluisait comme un vernis magnifique. Enfourchant son poney blanc, il partit d'avance au galop vers la bourgade que le prince habitait, après nous avoir recommandé de tout préparer, y compris nos personnes, pour offrir à Sa Majesté la salutation égayante de nos manœuvres équestres et de nos coups de fusil. J'endossai, pour la circonstance, mon burnous râpé; je mis les fameuses lunettes bleues auxquelles j'avais dû principalement de tant imposer au roi Marouf, et je m'enveloppai la figure d'un litham. Ainsi accoutré, je me dirigeai vers la résidence princière.

Je trouvai le sieur Guédik accroupi dans sa cour, et, comme le dernier de ses sujets, n'ayant pour tout costume qu'une lanière; une douzaine de princes étaient assis par terre en cercle autour de lui. Le roi et les grands avaient au cou des colliers de perles, sans préjudice d'anneaux de fer, larges et minces, au-dessus de la cheville du pied. Quant au menu peuple, qui formait groupe à droite, à gauche, en avant et en arrière du souverain, il était dénué de tout ornement, sauf l'inévitable épieu sur l'épaule.

Après que les gens de ma caravane se furent acquittés de leurs devoirs en éreintant leurs montures et en prodiguant ma poudre, posément et majestueusement, je m'avançai à cheval vers le roi, suivi de toute mon escorte, et je le saluai simplement, tandis que le seigneur Bousso, debout devant son maître, remplissait l'office d'interprète.

Passablement noir de teint, et âgé au plus de quarante ans, Guédik avait une figure imberbe assez régulière; c'était un homme de moyenne taille et relativement maigre. Mais le personnage le plus intéressant de l'assemblée était, de beaucoup, Bousso, le dignitaire précité, avec son corps trapu et bien pris, sa peau noire, huilée comme j'ai dit, sa large et souriante figure, ses dents superbes, et sa mince moustache en croc, qui avait bien quinze centimètres de longueur (le reste du visage imberbe), et qu'allongeait encore un appendice de belles perles rouges et bleues fixé à l'extrémité. Il portait au-dessus de la cheville des anneaux de laiton qui, au lieu de se fermer, projetaient en arrière deux pointes qui lui servaient d'éperons : somme toute, sa personne entière, avec ses façons avantageuses, était marquée à l'empreinte du petit-maître. Comme la plupart de ses congénères, il savait parler le baguirmien, et ce fut en cet idiome qu'eut lieu l'entretien, d'ailleurs fort court.

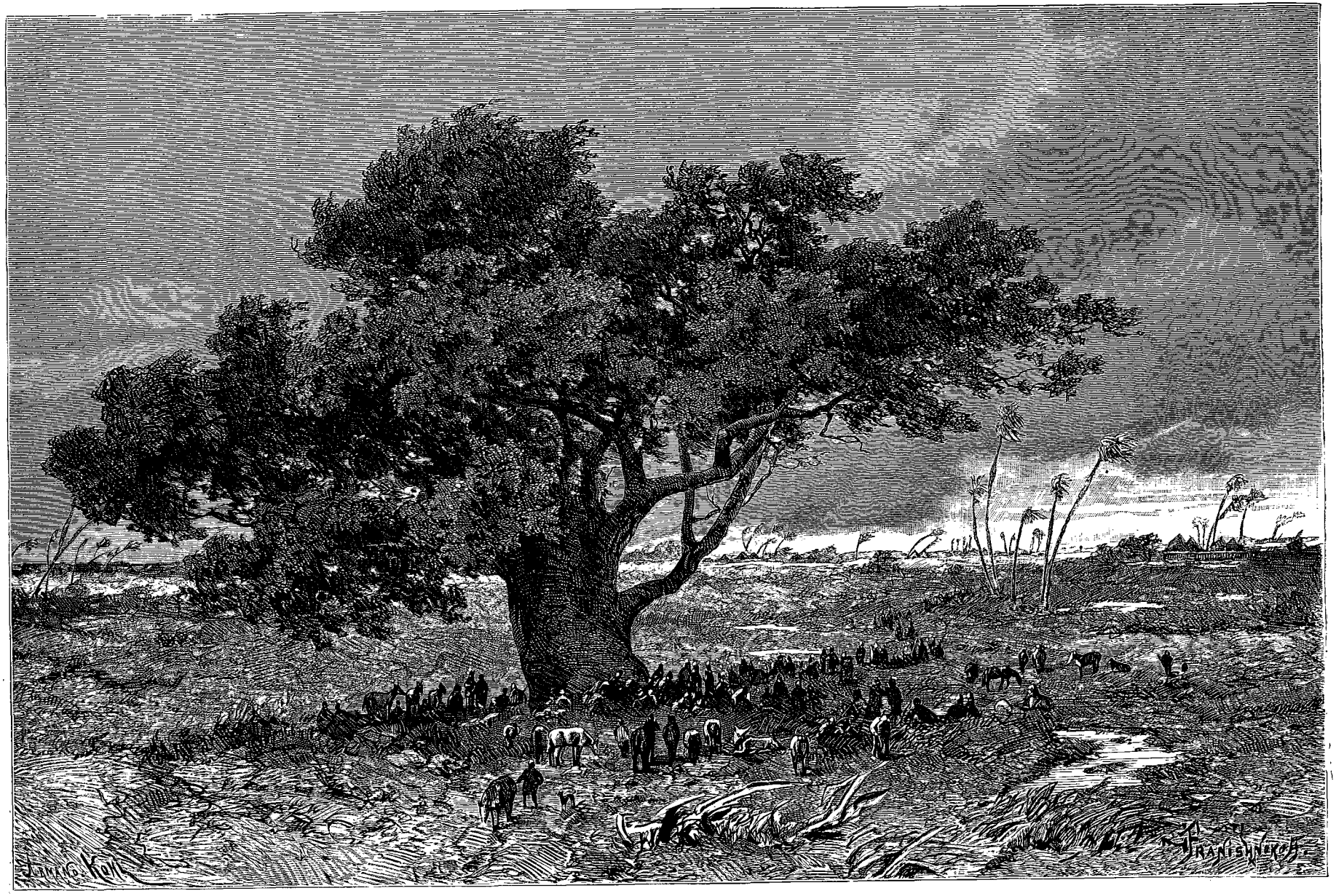
Quand nous fûmes réinstallés sous notre arbre, il s'improvisa auprès de nous un marché assez considérable, où les belles du cru se mirent à vendre du grain, tandis que les gens de notre caravane débitaient des fausses perles, des coquillages et du tabac. Un orage qui éclata dans l'après-midi mit fin à ce mouvement mercantile. Hommes et femmes, rassemblés autour de nous, me regardaient du reste avec une curiosité que je rendais bien aux contemplateurs.

Les hommes, d'une belle taille moyenne, généralement foncés de peau, n'avaient pas les traits désagréables. Il y avait bien parmi eux quelques lèvres retroussées, quelques nez en pied de marmite, aux narines épatées, comme aussi des pommettes saillantes et des fronts fuyants, mais c'était l'exception. Les femmes étaient peut-être, d'ensemble, moins avenantes que les hommes; en revanche, elles étaient plus grandes; certaines jeunes filles, à qui la maternité n'avait pas encore affreusement plissé le sein, étaient vraiment de jolies personnes, d'une proportion de formes parfaite.

Comme présent d'hospitalité, le roi Guédik m'envoya une vache, en me faisant savoir qu'il aurait voulu qu'elle fût pour moi seul, et que les autres gens de ma caravane fussent gratifiés de la même façon, mais qu'il ne lui avait pas été possible de se procurer deux têtes de ce bétail; qu'en conséquence,

1. Le mien consistait en quelques pièces d'habillement. Quoique dans le pays on aille toujours nu, les gens les plus notables n'en possèdent pas moins un grand nombre de vêtements, dont ils usent rarement ou même pas du tout, et qu'on enterre avec eux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sous le figuier sauvage, pendant l'orage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je n'avais qu'à prendre ma part du morceau, et que, l'après-midi, il m'enverrait une chèvre, qui, celle-là, serait pour moi personnellement. Comptant sur ladite chèvre, je laissai la vache entière à mon monde; mais ne voilà-t-il pas que vers le soir le représentant du Baguirmi s'en vint se plaindre de n'avoir eu qu'une portion tout à fait restreinte de la vache, et me déclara son intention de prendre la bique et de l'abattre! Je ne le lui permis pas; mais, à la part qui, d'après l'usage, lui revenait de droit, à savoir une jambe, l'intestin et la peau, j'ajoutai de quoi le satisfaire et au delà.

Ce jour-là encore, nous eûmes un orage, qui, sans être violent, nous amena de la pluie jusqu'au coucher du soleil.

A la nuit, l'excellent Bousso m'envoya par un de ses gens une cruche de bonne bière de sorgho, fortement fermentée, avec du miel et une poule, en me faisant prier par la même occasion de vouloir bien, si c'était un effet de mon obligeance, le gratifier de quelques perles dans le dernier goût pour achever d'agrémenter la barbe que l'on sait. Immédiatement, je déférai à son désir.

Notre départ était fixé au lendemain matin. Le roi Guédik avait promis de nous donner un guide qui nous conduirait jusqu'au camp de Mohammedou. Effectivement, avant même que le soleil fût levé, l'homme avait fait une apparition sous notre arbre; mais il s'était éclipsé dès que nous avions été prêts à nous mettre en marche. Après avoir perdu pas mal de temps à attendre son retour, nous dépêchâmes d'abord vers le représentant baguirmien pour qu'il s'entremît dans la circonstance, puis nous nous adressâmes au seigneur Bousso; mais on se contenta de nous payer de faux-fuyants et d'explications mensongères.

A la fin, Bousso arriva, plus pimpant que jamais; sa peau n'était de la tête aux pieds qu'un métal poli; des anneaux artistement enroulés lui cerclaient les jambes, et, par surcroît, il avait des sandales.

Il s'avança pédestrement jusqu'à notre arbre pour me saluer, et se mit à se plaindre des cinquante perles, très belles cependant, selon moi, que je lui avais envoyées. Ce ne fut que sur ma proposition de lui rendre, s'il le voulait, son miel et sa poule, qu'il renonça à toute tentative pour me rançonner davantage. A mon tour alors je me récriai sur les retards inexplicables que l'on apportait à notre départ. Pour toute réponse, il sauta sur la croupe saignante de son cheval et détala au galop du côté de la résidence royale.

Voici quel était le mot de l'énigme. Nos coups de fusil de la veille avaient fait germer dans la cervelle de Guédik l'idée de se servir de nous contre ses ennemis, et c'était dans cette vue qu'il cherchait à nous retenir, aidé en cela très ardemment par le représentant baguirmien, qui comptait sur cette occasion de se procurer à bon marché quelques esclaves. Effectivement, voyant que toutes ses échappatoires échouaient auprès de moi, le prince me renvoya Bousso, pour me dire qu'il avait l'intention de se mettre en campagne le lendemain, et qu'il désirait que je lui prêtasse l'appui de mes armes à feu. Le dignitaire essaya, en faisant luire devant mes yeux l'appât de quelques douzaines d'esclaves, de me convertir aux idées de son maître; ce fut seulement sur ma déclaration que l'on ne réussirait à me retenir que par la force, que l'on consentit à nous laisser partir, et en un clin d'œil alors le guide évanoui se retrouva.

Nous filâmes au sud, à travers des champs ininterrompus de sorgho, où essaimaient villages et hameaux; puis, au bout de quelques heures, la chaleur devenant plus intense, nous fîmes halte sous l'ombrage d'un arbre à caoutchouc, où mon ami Bousso eut la complaisance de m'envoyer encore une cruche de bière.

Nous avions nos raisons pour ne pas trop nous presser : nous approchions du camp de Mohammedou, et il ne convenait pas que nous y arrivassions le soir. Aussi, après une nouvelle étape de quelques heures dans l'après-midi, nous arrêtâmes-nous pour camper au dernier village somraïen.

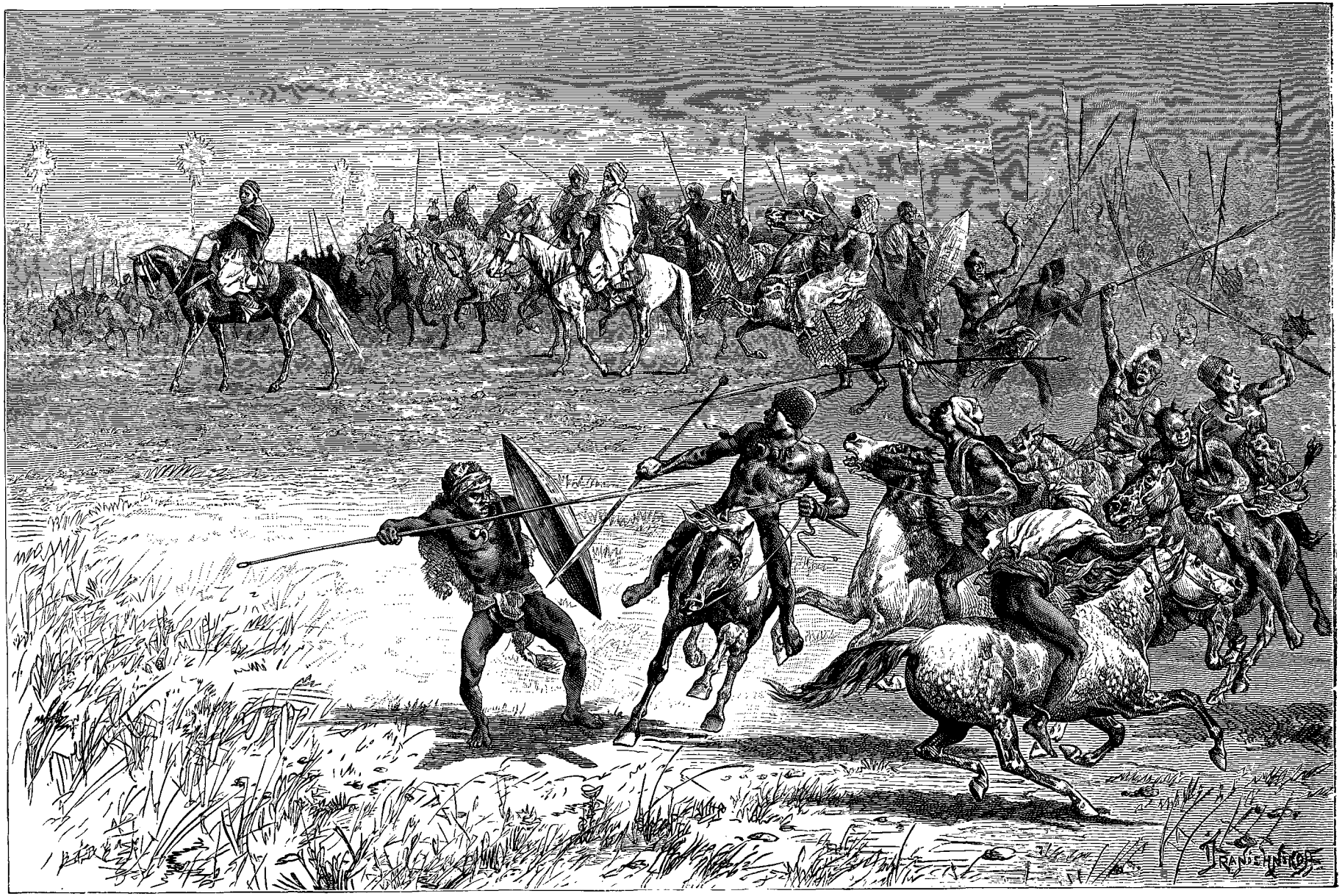
De chacune des habitations du chemin, toutes très propres vraiment, avec des entourages de haies sèches, nous nous voyions salués au passage par les jappements d'un petit chien ventru, à poil ras, aux oreilles et au museau effilés; au dehors paissait, à la longe, le coursier du maître de la maison; à l'intérieur, des femmes et des jeunes filles nues étalaient au soleil le sorgho destiné à la *mérissa* tant prisée; puis c'étaient des enfants, plus jolis de beaucoup que les adultes, qui, à l'aspect étrange de « l'homme blanc » et de sa monture non moins singulière, cherchaient à se cacher en poussant des cris; ou bien c'étaient des hommes qui étaient couchés oisivement à l'ombre, ayant à l'épaule gauche l'inévitable javelot-épieu, et qui, apprivoisés désormais, échangeaient avec nous quelques mots en langue baguirmienne.

Dès le point du jour, quelques-uns de nos Baguirmiens étaient partis en avant pour le camp du *mbang*, et les membres de notre caravane opinaient en général pour que l'on attendît, avant de pousser plus loin, un messager d'*Abou Sekkin;* mais je m'y refusai obstinément.

Continuant donc d'avancer vers le sud, nous ne tardâmes pas à atteindre le premier village des Gaberis, peuplade qui confine aux Somraïens. C'était là que, vu la proximité de la forêt où Mohammedou se trouvait posté, je comptais attendre un message de ce prince; toutefois les habitants, qui ne paraissaient pas se soucier beaucoup de notre présence, ayant affirmé que nous étions encore loin de l'endroit, nous nous remîmes en route à pas lents, pensant à tout moment qu'on allait venir officiellement nous chercher.

J'étais, bien entendu, en lunettes bleues, enfoui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



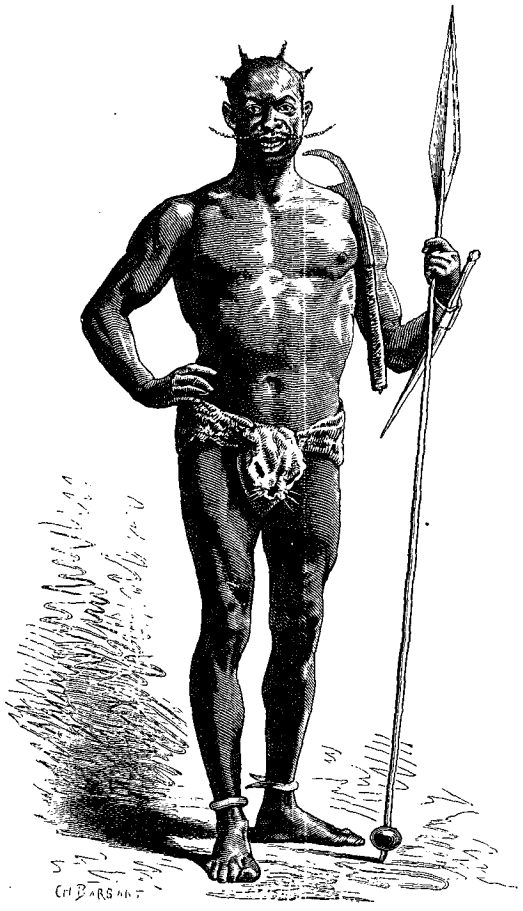
Les cavaliers du Mbang (voy. p. 384).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'au nez inclusivement dans mon turban, et revêtu de mon fameux burnous qui montrait la corde. D'*Abou Sekkin* ou de ses gens, pas la moindre trace. Tout à coup apparaissent quelques cavaliers païens qui viennent à nous et nous enjoignent de presser le pas.

Étaient-ce donc là les envoyés du prince susnommé? Je commençais à me sentir de mauvaise humeur, quand survint un autre groupe de guerriers à cheval et portant cuirasse : c'était bien, cette fois, l'avant-garde royale.

Quelques instants après, nous voyons se déployer successivement devant nous, dans leur accoutrement disparate et baroque, les quelques escadrons qui formaient l'armée du *mbang* fugitif. Les voilà, tous équipés en guerre, autant qu'ils en ont eu les moyens : quelques-uns affublés de la houppelande ouatée, avec le bonnet rouge, où leur chef disparaît presque en entier; d'autres n'ayant sauvé dans leur fuite que la redingote piquée de leurs chevaux, ou ne possédant pour tout costume que le bonnet fourré, avec une simple chemise qui leur donne l'aspect de vrais casse-noisettes. Celui-ci n'a sur la peau qu'un burnous de drap, épave d'un temps plus heureux; celui-là en est réduit à une cotte dont la teinte gris-métal tranche d'une façon bizarre sur le noir foncé de sa peau; l'un arbore le luxe d'un châle de cavalier, l'autre porte enroulé en guise de turban autour de sa tête un de ces châles de femme bleus foncés qu'on nomme *tourkedi*.



Le seigneur Bousso (voy. p. 380-382).

Lesdits cavaliers baguirmiens, avec leurs grands chevaux bornouans, pouvaient être au nombre de cinquante.

Parmi cette escouade, qui représentait l'élément civilisé du pays, voltigeaient deçà delà, pareils à des démons, les guerriers païens montés sur leurs petits poneys au pied si véloce : de ceux-là, il y en avait qui, pour tout atour, n'avaient qu'un tarbousch rouge; d'autres portaient une sombre *tobe*, retroussée et sanglée à la poitrine, afin de pouvoir chevaucher plus à l'aise, le reste du corps se laissant contempler librement à nu; d'autres encore étaient tout nus, abstraction faite du bonnet, à moins qu'ils n'eussent pour coiffure une peau d'hyène enroulée.

L'ensemble composait un pêle-mêle indicible, un tableau dont la bizarrerie me frappa réellement de stupéfaction.

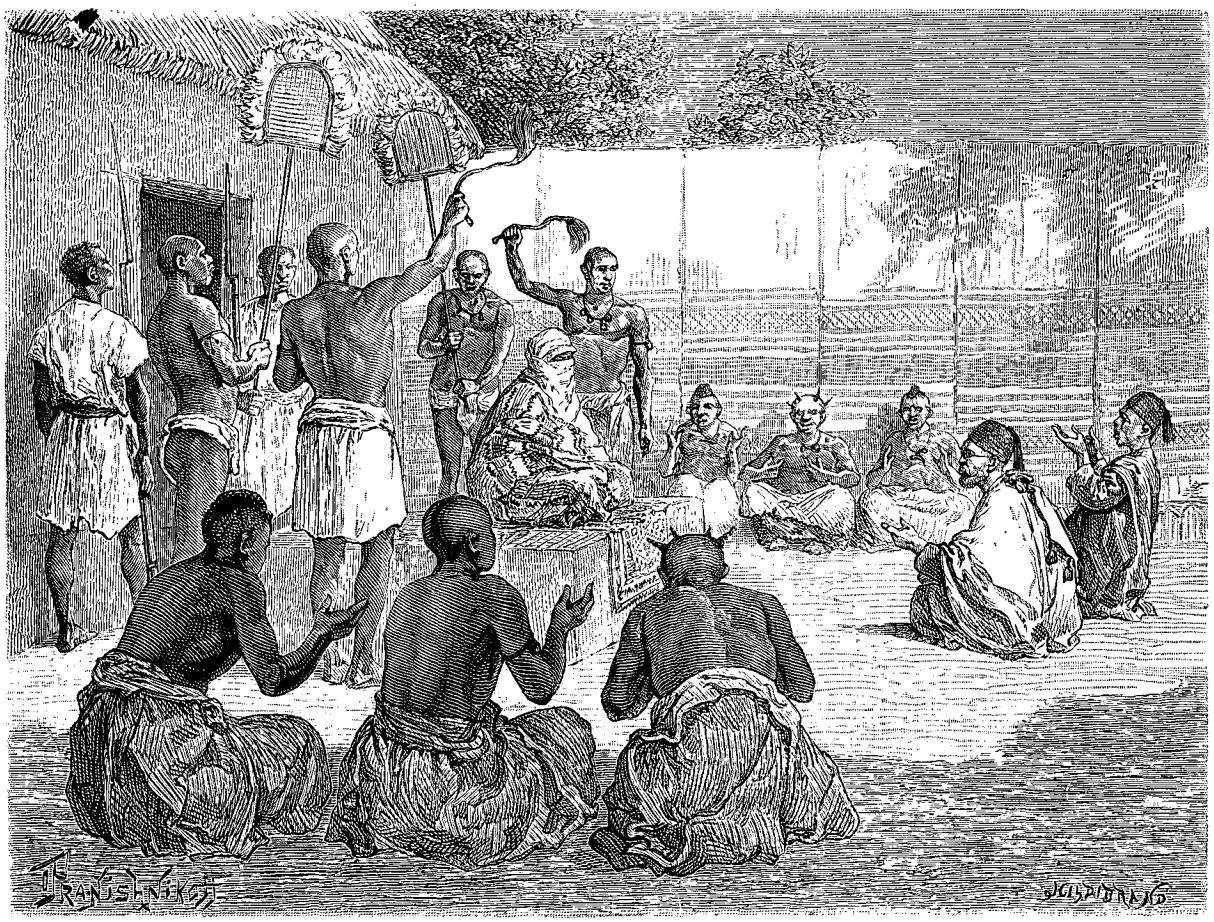
Nous nous formâmes aussitôt en ordre, Kieri, le messager officiel du cheik Omar, s'avançant en tête de la ligne de bataille, dont, de ma personne, j'occupais le centre. Les cavaliers païens et les gens de pied, ceux-ci munis de leur haut et étroit bouclier de peau de buffle ou d'osier solide, voltigeaient pêle-mêle et en désordre, criant, se démenant, hurlant, autour de notre cavalerie baguirmienne et de notre cortège.

Puis la colonne se disloqua; nos cavaliers firent mine de charger les païens de l'escorte, qui, beuglant comme des diables, entrèrent dans le jeu, feignant de se défendre pour se sauver après chaque fusillade, et revenir ensuite de toutes parts en poussant des clameurs guerrières. Cela dura jusqu'à ce que nous eussions atteint la lisière de la forêt où *Abou Sekkin* était campé. Nous pénétrâmes alors dans le fourré, rangeant à chaque instant des groupes d'habitations gaberis, et nous gagnâmes l'endroit où se trouvait le *mbang*.

Traduit sur le manuscrit du Dr Nachtigal,
par Jules GOURDAULT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez le Mbang (voy. p. 386).

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI,

PAR M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL[1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Premier salut au *mbang* fugitif; la réception officielle; l'échange de discours. — Une revue de l'armée d'Abou Sekkin. — Coup d'œil sur la constitution politique du Baguirmi. — Us et coutumes; le pieu sacré; cérémonies funéraires. — Le siège des cotonniers de Kimré. — Marche vers l'est. — Attaque du village de Kolik; résistance héroïque des Gaberis; épisodes.

La ville du souverain légitime du Baguirmi, bien que n'ayant qu'un caractère tout provisoire, était plus grande que je ne l'avais pensé. Jetées pêle-mêle, sans dessin de rues ni de parties distinctes, les huttes de chaume qui la composaient étaient la plupart d'une extrême légèreté; très peu avaient un enclos de haie vive. Ces demeures, dont le nombre pouvait bien être de huit cents, étaient groupées autour de la résidence royale, établie à l'ombre d'une gigantesque mourraia, et ayant au-devant d'elle un grand espace vide, *Facher*, place du Palais, comme on appelle ces sortes d'emplacements dans le Darfour et l'Ouadaï. Nous nous faufilâmes, à travers les ruelles tortueuses de la ville, jusqu'à ce *Facher*, à l'entrée duquel je m'arrêtai. Vis-à-vis de moi, sur l'autre côté, se trouvait l'habitation princière. Une vaste porte grande

1. Suite. — Voy. pages 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouverte donnait accès dans la cour, où l'on apercevait, assise sur un banc, une forme soigneusement emmitouflée ; devant elle se tenaient debout des porteurs d'étendards en plumes d'autruche, l'emblème royal par excellence, et, à côté, quelques esclaves agitant, pour rafraîchir l'air, des queues de girafes. Cette forme était l'illustre ou plutôt le fameux *mbang* Mohammedou. Il avait son capuchon ramené sur la tête jusqu'aux yeux, et le bas du visage si bien enveloppé du *litham*, qu'il était impossible de discerner le moindre de ses traits. Il s'était ainsi posté dehors, moins pour témoigner, par cette marque d'égard, le cas qu'il faisait de notre caravane et de ma personne, que pour examiner à son aise, à la faveur de nos jeux équestres, les chevaux que nous lui amenions. Ces démonstrations obligatoires accomplies, je traversai la place obliquement, et saluai, en agitant mon fusil, la masse informe qui représentait Sa Majesté baguirmienne. Je me fis ensuite conduire à la hutte qui m'était assignée, ou plutôt à l'emplacement que cette hutte devait occuper, car il n'en existait pas encore le plus petit vestige. L'endroit dépendait de la maison du *Fatcha*, le principal dignitaire du roi.

En voyant que rien n'était préparé pour me recevoir, j'exprimai tout haut mon mécontentement, et, m'adressant à un quidam qui était couché sur la paille sèche à l'ombre du toit de l'écurie du *Fatcha*, et que je prenais pour un esclave, je le priai d'aller querir sur-le-champ son maître. L'homme écouta tranquillement mes reproches, après quoi il m'éclaira sur son identité : c'était le *Fatcha* en personne, un grand gaillard, d'une quarantaine d'années, avec des cheveux bouclés, assez longs, laineux, et un air bon enfant. Il parlait couramment l'arabe. C'était lui qui, récemment, avait enlevé au *Fatcha* de l'anti-roi soixante chevaux et une douzaine de fusils, et il n'était pas peu fier de cet exploit.

Il envoya aussitôt six esclaves se procurer une hutte spacieuse, en rapport avec ma qualité, et assigna pour demeure à mes gens trois autres cases plus petites, faisant partie de son habitation. En moins de deux heures, j'eus ainsi un logement confortable, solide, suffisamment vaste, qu'on clôtura le jour même d'une haie, du côté où il était le plus exposé à l'affluence des curieux. La précaution m'agréa fort, car rien ne m'était plus à charge que l'effronterie avec laquelle en ces pays, où n'a point encore pénétré la politesse des musulmans du nord de l'Afrique, les gens s'en venaient indiscrètement me déranger pendant mon sommeil, pendant mon repas, me troubler dans mes occupations de tout genre, pour voir l'être singulier que représente à leurs yeux un chrétien.

Comme ma hutte, la ville tout entière avait été improvisée en un jour. Sitôt le campement du roi installé, chacun avait envoyé ses esclaves chercher des huttes toutes faites et du matériel de construction. Les cases, par tous ces pays, se transportent avec la plus grande célérité au lieu où l'on veut s'installer, et, en deux ou trois jours, un centre d'habitation se trouve prêt.

Le lendemain, le *Fatcha* me conduisit à la demeure royale. Comme de coutume, je quittai mes socques à l'entrée de la première cour, et je me mis en devoir de rendre mes civilités, chaussé de mes pantoufles en cuir marocain. Mais les esclaves refusèrent de se prêter à cette violation de l'étiquette ; je tins bon de mon côté et ne voulus pas entendre parler d'ôter mes chaussons. Le cas était fort embarrassant et ne s'était pas encore présenté. Toujours selon mon habitude, je menaçai de renoncer à l'audience. Il va de soi que cette menace n'était pas sérieuse ; mais je tenais à sauver mon honneur. A la fin, les esclaves me proposèrent d'en référer, dans cette grave circonstance, au roi en personne. Après une longue consultation, on revint m'offrir ce compromis : je pénétrerais avec mes chaussons dans la cour particulière du prince ; mais je ne garderais que mes bas pour me présenter devant le prince lui-même, lequel daignait consentir à me recevoir dans ces conditions.

Là-dessus, je fus introduit. Après qu'on eut soulevé un certain nombre de portières, je me trouvai dans un petit enclos propret et sablé, où je vis le roi assis sur un banc à l'entrée de sa hutte. Du personnage, affublé d'étoffes de toute sorte, on n'apercevait qu'un bout de nez noir. A ses côtés se tenaient les porte-étendards susnommés, derrière lui les éventeurs, et, devant la hutte, deux gardes du corps armés de carabines.

Après le cérémonial préliminaire, que j'ai eu tant de fois occasion de décrire, je pris la parole et tins à peu près au prince le discours que voici :

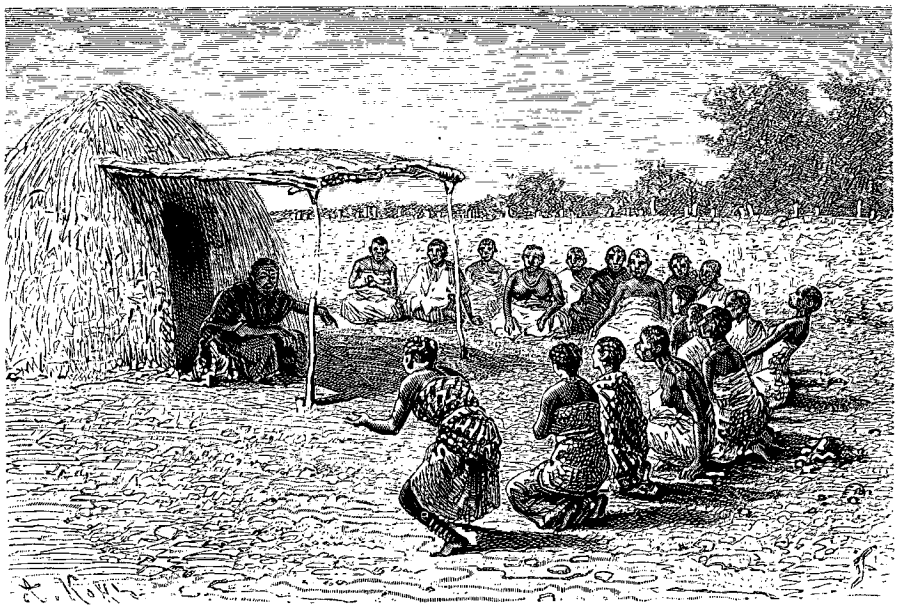
« Il y a deux ans qu'un puissant sultan m'a envoyé vers le cheik Omar. A Kouka, j'ai entendu parler de tes hauts faits et de la manière dont tu as défendu Masségna contre les gens de l'Ouadaï. Avant que la guerre où tu étais engagé fût terminée, j'ai fait un voyage au Kânem et au Borkou. A mon retour, il y a trois mois, j'ai su que, lors de la prise de ta capitale, tu t'étais, avec une poignée de fidèles, frayé un passage à travers les rangs ennemis, et que depuis lors, plein de ténacité, de vaillance, et confiant dans ton droit, tu n'avais cessé de lutter contre le roi de l'Ouadaï et son protégé. Dans nos pays, nous prisons par-dessus toutes choses le courage et la constance ; aussi résolus-je, avant de retourner dans ma patrie (Dieu veuille m'accorder cette grâce !), de te faire une visite, à toi, le valeureux défenseur de son droit, et de voir de mes yeux un homme comme il n'y en a guère de pareil ici. J'ai donc profité de l'occasion pour prier le cheik Omar de m'ouvrir un chemin jusqu'à toi ; le cheik Omar (auquel le ciel accorde longue vie !) y a consenti d'autant plus volontiers, que tu as toujours été pour lui un voisin fidèle et qu'il a lui-même pour mère une fille de ton pays. En conséquence, je t'amène aujourd'hui une caravane de chevaux, dont l'appoint te sera on ne peut plus utile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tu le vois, Dieu n'abandonne jamais celui qui ne démord pas de son droit et se montre valeureux et persévérant. Veuille le ciel t'accorder la victoire sur tes ennemis ! »

Après cette harangue, qui fut plusieurs fois interrompue et soulignée par des grognements d'approbation, Sa Majesté, d'une voix si peu perceptible que moi-même je ne pus saisir une seule articulation de sa bouche (l'étiquette exige d'un roi du Baguirmi que, pour l'expression de ses volontés, il prenne le ton le plus bas possible), Sa Majesté, dis-je, me répondit que j'avais parlé d'une manière excellente, qu'il m'avait parfaitement entendu, qu'il me souhaitait la bienvenue, et que je pouvais compter sur son *aman* le plus complet. Il ajouta que c'était une chose extraordinaire qu'un étranger, un homme issu d'un monde si différent de celui-ci, eût bravé la longueur et les périls d'un pareil trajet, pour venir lui offrir ses salutations, « car, conclut-il, je savais déjà, par la lettre du cheik Omar, que ce n'est nullement l'appât du gain qui t'a conduit dans nos régions. » Sur quoi, je me levai, et remerciai le prince, en lui disant que je faisais des vœux pour que ma visite lui portât bonheur, à lui et à sa fortune.

Je revins le soir à la résidence, pour procéder à la remise des présents. Je trouvai Abou Sekkin entouré de moins de monde, et moins emmailloté que le matin. Autant que l'obscurité me permit d'en juger, c'était un grand et vigoureux homme, assez noir de teint, aux traits énergiques, avec une barbe grisonnante et relativement bien fournie. Il me tendit la main, me souhaita de nouveau la bienvenue, et sur mon observation, que je venais lui apporter le *salam* (en kanouri *koffolo*), il me répliqua, avec une cour-



Les veuves baguirmiennes (voy. p. 388).

toisie extrême, que le meilleur présent pour lui était ma visite. Puis, comme je le priais de m'excuser si l'importance de mes cadeaux n'était pas à la hauteur de sa renommée et de l'illustration de sa race, il me répondit, non sans fierté, qu'il n'avait à attendre de moi ni argent ni bien, que c'était plutôt à lui, en sa qualité de roi, qu'il appartenait de m'enrichir. Après cet échange de compliments, j'étalai mes cadeaux, qui, en poudre, fusils, étoffes, noix de Gouro, représentaient, on s'en souvient, une valeur totale de deux cent cinquante francs. A Masségna, en des temps meilleurs, ces dons, de la part d'un chrétien, eussent paru sans doute assez maigres ; ici, ils furent jugés très convenables.

Toute la ville sut bientôt quel accueil flatteur j'avais reçu du roi, et qu'à l'aide de ma puissance occulte je me proposais de délivrer Mohammedou de ses ennemis. Le soir même de mon arrivée, il était venu d'ailleurs d'excellentes nouvelles du pays des Sarouas, où Abd er Rahman se trouvait campé. Les gens de ce dernier avaient été repoussés par ceux d'Abou Sekkin, qui leur avaient fait nombre de prisonniers. Toute la nuit, à propos de ce succès, ce ne furent que coups de fusil, danses et musique. Le matin, le roi voulut me donner le spectacle de toute son armée, tant troupes baguirmiennes qu'auxiliaires païens, et il m'envoya un eunuque me prier de lui prêter, pour cette revue, mon burnous blanc.

Tout son monde donc monta à cheval et se rassembla dans la plaine située en deçà de la forêt, plaine que nous avions traversée en venant, et qui séparait le district gaberi de Modo de celui de Broto, où pour l'instant nous étions logés. Le coup d'œil était extrêmement varié et non moins intéressant que la veille. C'était d'abord le groupe royal, au milieu duquel se tenait Mohammedou, monté sur un cheval bellement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caparaçonné. Il était revêtu de mon burnous blanc, et ombragé de chaque côté par un parasol de soie rouge aux larges franges retombantes. Devant lui s'agitaient en cadence, brandissant en l'air les emblèmes royaux, les porte-étendards, au nombre de douze. A droite et à gauche du prince, des esclaves à pied et à cheval; puis, le chef des eunuques et les hauts dignitaires de la cour, escortés de trente cavaliers et d'autant de fantassins; puis le *Fatcha*, près duquel je me trouvais, et qu'accompagnait une troupe non moins forte, sans compter les détachements plus faibles des fonctionnaires de rang inférieur.

Venaient ensuite les tribus païennes, parmi lesquelles les Somraïs et les Gaberis, équipés et armés de la même manière; ici le sultan du Ndam, à la tête de ses miliciens; plus loin, l'escadron des Bouas de Korbal, reconnaissables à leurs boucliers de peau de buffle poilue, à leurs vestes de peau également poilue, et aux énormes plaques d'ivoire passées en manière d'écus à leur avant-bras; çà et là enfin, divers corps saras, ayant chacun leur chef à part; on voyait même quelques Arabes, quelques Fellatas, et un homme d'Haoussa. Quant aux Choas du Baguirmi, ils tenaient la plupart pour Abd er Rahman.

Chaque dignitaire défila avec son escorte par devant le souverain, et nous autres gens du Fatcha, nous fûmes naturellement les premiers à partir au galop, pour prendre ensuite position devant le prince. L'ensemble des forces militaires ainsi réunies pouvait se monter à deux milliers d'hommes.

A midi, nous étions de retour à notre quartier. Le *mbang* me renvoya bientôt mon burnous; mais je refusai de le reprendre, sous prétexte qu'il ne m'appartenait plus de le porter, depuis qu'il avait eu l'honneur de toucher les épaules royales. Cette générosité flatta l'amour-propre de ce prince au cœur fier, et le burnous n'en eut que plus de prix pour lui.

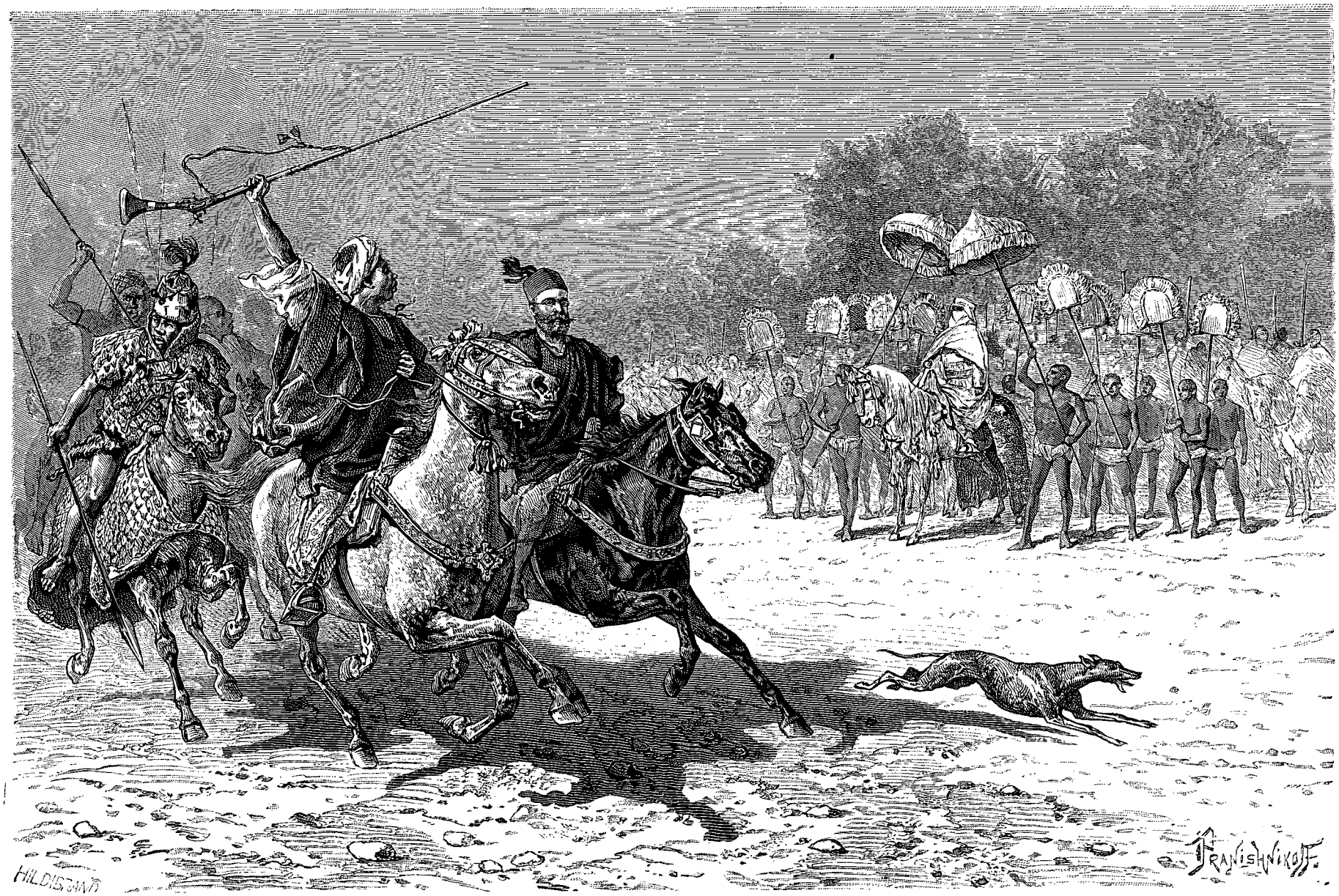
Si intéressant que m'eût paru au premier abord notre lieu de campement au milieu de la forêt, je ne tardai pas à en avoir assez. Confiné là de longues semaines durant, je voyais les jours se succéder d'une façon monotone, et sans profit marqué pour la science. Non loin de moi, vers le sud-est, j'eusse eu la certitude de quelque conquête à faire : j'eusse pu m'assurer de la connexité et peut-être découvrir la source des deux bras du Chari; mais le moyen de m'aventurer dans ce monde tout à l'anarchie et à la violence, où l'on fait moins cas d'un homme que d'un chien ou d'un cheval? Vainement Mohammedou faisait-il luire devant mes yeux la perspective d'une expédition prochaine au pays des Saras; ses projets d'entreprise me semblaient bien lents à se réaliser. Obligé de me morfondre dans l'attente, j'essayai du moins de tromper mon impatience en acquérant quelques idées nettes sur le Baguirmi et ses habitants.

Le chef suprême, ou *Mbang*, exerce à lui seul toute l'autorité, sans assistance ni contrôle d'aucun conseil. Au second rang se place la reine mère (*maguira*), qui jouit d'une haute considération; puis vient, dans la famille royale, le fils aîné, héritier du trône, qui porte le titre de *tchiroma*, et dont les pouvoirs et l'influence ne laissent pas souvent que d'être restreints par les défiances d'un père jaloux de son autorité. Le *tchiroma*, de même que ses frères, ceux-ci dénués de tout crédit personnel, se partagent les gouvernements locaux, qui leur constituent une source de revenu. Quant aux frères du prince régnant, auxquels d'ordinaire on crève un œil, pour les rendre incapables de gouverner, ils flânent à la cour, sans être autre chose que cinquièmes roues à un carrosse. Les femmes du monarque, généralement au nombre de plusieurs centaines, portent chacune le titre de *lélé*, plus des titres particuliers empruntés à des noms de localités. Des princesses enfin (*Mairam* ou *Meram*, comme au Bornou), il y en a une exclusivement (la *Tchoukotma*) qui est revêtue de la suprématie sur les autres; celles-ci n'acquièrent de l'autorité que par leur mariage, et en vertu de certaines prérogatives réservées aux gendres du roi.

Le principal dignitaire est, je l'ai dit, le *Fatcha*, premier chef de guerre; ensuite viennent le *Ngarmané* ou chef des eunuques, le *Kréma*, un autre chef militaire, et divers gouverneurs provinciaux et surveillants administratifs, entre lesquels je citerai le *Katourlili*. Chaque tribu, ville ou village, a son chef supérieur à la cour, soit parmi la famille royale, soit dans les rangs des dignitaires. Des revenus que leurs fonctions rapportent à ces officiers, une partie passe dans la caisse du roi, auquel vont en outre directement divers revenants-bons : dîme des céréales, livraisons périodiques de gros bétail, miel, pièces de coton, impôt foncier en nature, pêche du Chari, et surtout les esclaves pris dans les razzias ou dus par les États tributaires. Autrefois, les reines douairières ne se pouvaient remarier qu'avec l'autorisation du prince. Il se trouvait à notre campement nombre de veuves d'Abd el Kader, le roi défunt, encore jeunes et agréables pour la plupart, mais souvent insupportables par leur immodestie et leur honteuse cupidité : en quoi du reste elles trouvaient des émules dans toutes les veuves baguirmiennes. Il ne se passait pas de jour sans que l'une ou l'autre de ces dames m'envoyât faire les ouvertures les plus séduisantes en vue d'un mariage : c'était ma modeste garde-robe qui jouait surtout en cela le rôle d'appât. Je dois dire d'ailleurs que les femmes baguirmiennes sont beaucoup mieux que celles du Bornou : traits fins et réguliers, œil vif, joues à fossettes, bouche charmante où le rire découvre deux rangées de dents blanches. Leur costume est à peu près celui des Bornouanes.

Abou Sekkin cependant ne se remuait guère; il se bornait à dépêcher de tous côtés des émissaires pour amener les localités à se soumettre sans combat, ou pour épier des occasions favorables de coups de main. Pour l'instant, il n'y avait pas encore péril en la demeure. Broto et Modé étaient bien pourvus de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mohammedou passe ses troupes en revue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grains, et tous les deux ou trois jours, au signal donné avant l'aurore par une longue trompette de bois ou de métal, un détachement de cuirassiers y allait faire, de gré ou de force, provision de sorgho. La nécessité, qui chasse tout scrupule, m'obligeait moi-même à faire mon profit de ces gains illicites.

Quand je me fus un peu habitué au séjour du pays, je me mis à faire presque quotidiennement des excursions à cheval, vers les hameaux épars de Broto et de Modé, qui n'étaient pas très éloignés de nous. Pour commencer, les gens de Broto surtout se montrèrent fort défiants, et cette réserve s'expliquait tout naturellement par la couleur de ma peau, mon caractère alarmant de chrétien, ma barbe épaisse, et mon habitude de sans cesse écrire, toutes choses qui effarouchaient les Baguirmiens eux-mêmes. Les bruits les plus étranges se colportaient à mon sujet par toutes les localités de la région païenne : on se racontait comme quoi Mohammedou avait vu lui venir en auxiliaire un être bizarre, appartenant à une nation qui dispose d'armes et de sortilèges irrésistibles, chez qui il n'y a point d'esclaves, et dont le régal de prédilection est le rôti d'enfant. Bientôt il me devint difficile, et finalement tout à fait impossible, de nouer aucunes relations amicales avec les Gaberis, les Somraïs et les Ndams, et d'obtenir d'eux des informations touchant le pays, ses habitants et sa langue. Seuls, les Bouas et les Nyillems se montraient plus dénués de préjugés; en revanche, ils n'en étaient que plus exigeants.

Mon plus grand plaisir, c'était de me soustraire l'après-midi à la curiosité et aux assauts importuns des gens du voisinage, pour aller passer quelques heures dans les clairières du bois, près des paisibles habitations que les indigènes y avaient élevées sous le couvert d'arbres gigantesques. Ces demeures rustiques, entourées de haies sèches, étaient vraiment très avenantes d'aspect, et je trouvais un charme réel à voir jouer là, sous les beaux ombrages, des troupes de jolis enfants, à regarder les femmes se livrer à leurs travaux domestiques, ou à écouter les accords primitifs, accompagnés d'un chant d'une simplicité mélodieuse, qu'elles tiraient d'un instrument muni de cordes en boyau. Les deux sexes portaient au cou un ou plusieurs colliers de petites perles rouges, et les hommes fumaient de grandes pipes en terre foncée, à peu près de la forme de celles qui sont en usage sur les côtes de la Méditerranée. Les uniques trouble-fête de ces promenades romantiques, c'étaient les innombrables mâtins toujours aboyant, aux petites oreilles redressées en pointe, qui ne manquaient pas de regarder de travers l'intrus étranger.

Toute la conception religieuse de ces tribus païennes se borne à la croyance en un être supérieur qui, je le répète, se manifeste par le tonnerre, et, partant, habite dans le ciel. D'idées ultra-terrestres ou relatives à un jugement dernier, je n'en ai trouvé nulle trace; la mort semble être pour eux la fin finale de l'existence. La représentation symbolique du Grand Être est un pieu sacré, une souche de bois d'*habila*, écorcé en partie et muni de cercles, qu'on place près du logis dans de petites niches spéciales, où les femmes et les enfants n'entrent pas. C'est devant ce palis que s'accomplissent les sacrifices multiples à l'Être Suprême; c'est là que l'on dépose la peau de la tête des animaux abattus à la chasse, là que l'on suspend le tablier de cuir de l'ennemi tué. Jamais on n'oublie de placer à côté de ce pieu une cruche de mérissa fraîchement préparée; s'agit-il d'obtenir de lui une inspiration et une aide toutes particulières, on lui sacrifie une poule, et on l'asperge avec le sang de ce volatile. L'*habila* est par excellence l'arbre sacrosaint, et un serment prêté sur son feuillage n'est jamais parjuré. Au Somraï, où cette essence n'existe pas, le même rôle est joué par l'*haraza*.

Les thaumaturges et la sorcellerie interviennent souvent dans le train de la vie quotidienne, et donnent lieu à des pratiques d'une superstition toute bestiale. S'il meurt un chef de tribu, un notable, ou seulement un cheval de prix, ce ne peut être que par l'effet de sortilèges, et l'on a vite fait d'en découvrir l'auteur. Au Somraï, par exemple, deux personnes prennent le mort; l'une le tient par le bout des pieds, et l'autre par l'extrémité de la tête. Les parents et les devins invitent à haute voix le défunt à conduire les porteurs au logis du coupable. Tout en ayant l'air de se ballotter de droite et de gauche, le mort finit par prendre une certaine direction, et la foule le suit aveuglément. Toujours de lui-même, le corps semble s'arrêter devant une demeure déterminée, et tout le monde à l'envi d'y donner l'assaut, d'y mettre le feu, de tuer celui qui l'habite, d'en arracher femmes et enfants, afin de les vendre comme esclaves, et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouve. Chez les Saras, ce n'est pas au défunt lui-même qu'incombe le soin de découvrir le coupable; la révélation se fait par l'entremise d'une bottelette d'herbe sainte placée sur la tête d'un devin qui, tout en tremblant et en agitant le chef, se tourne de côté et d'autre, jusqu'à ce que le faisceau d'herbes tombe sur le criminel présumé, lequel subit aussitôt son sort. Quant aux malheureux qui sont atteints d'épilepsie, ou qui ont des convulsions, on les tue purement et simplement, attendu qu'ils sont bien visiblement possédés du démon.

Les morts sont inhumés dans de grands tombeaux ronds, à la face orientale desquels est ménagée une niche assez spacieuse pour recevoir le défunt avec tout ce qui lui appartient. On couche le corps sur un amas de vingt ou trente *tobes* (j'ai dit que les gens aisés possédaient toute une garde-robe dont ils n'usaient jamais de leur vivant), on lui attache les mains, on ramène les vêtements sur lui, et on enveloppe le tout de bandes de coton pareilles à celles qui servent de monnaie dans le Baguirmi. A ses pieds et à sa tête on place le cadavre d'une chèvre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on dépose en outre près de lui quelques cruches de miel ou de mérissa, et l'on met sur sa bouche une petite écuelle pleine de perles ou de coquillages de Kaouri. Cette coutume d'adjoindre au mort, dans le tombeau, des provisions de bouche et une sorte de viatique, prouve qu'en ce peuple, sans qu'il s'en doute, vit une vague idée d'une existence ultra-terrestre. Chez quelques tribus, par exemple chez les Nyillems, quand un chef mourait, l'usage était autrefois d'enterrer avec lui tout vivants un jeune garçon de douze à quatorze ans et une jeune fille à peine nubile, chargés, disait-on, d'émoucher le défunt. Chez les tribus riveraines du Chari, lorsqu'un homme est trépassé, on jette à l'eau tout ce qu'il possède. Le rite funéraire varie, du reste, d'une peuplade à l'autre. Le jour de notre arrivée à Mofou, un enfant était mort dans la maison voisine. On creusa un trou ovale jusqu'à la hauteur des hanches du défunt, et l'on y fourra tout bonnement le cadavre les genoux en l'air; puis, toute la journée, hommes et femmes hurlèrent et gémirent devant la porte du logis, tantôt sans accompagnement, tantôt en renforçant leurs lamentations d'un cliquetis de lances, à certains moments restant immobiles, à d'autres se livrant à des balancements de corps monotones. Le lendemain de l'enterrement, à ces démonstrations de douleur succédèrent une joyeuse allégresse et un copieux festin de mérissa.

Le long séjour de Mohammedou à Broto ne lui avait pas rapporté grand profit. Ses coups de main



Scènes rustiques dans les environs de Mofou.

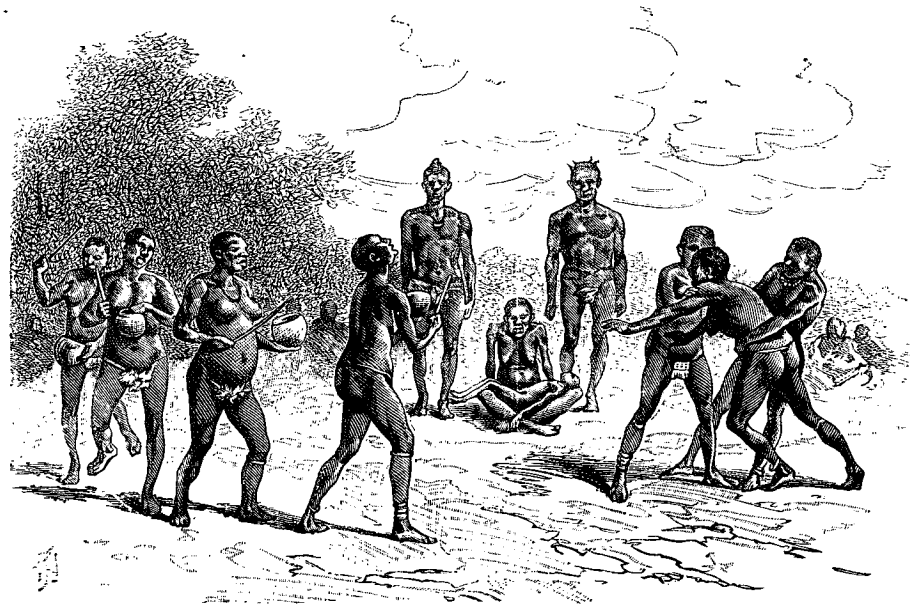
violents étaient loin d'être lucratifs, et ses négociations politiques échouaient invinciblement contre la méfiance des populations. Près de Broto, notamment, se trouvait une localité dont les habitants s'étaient réfugiés sur des cotonniers, et qui refusaient de prêter l'oreille aux belles paroles des Baguirmiens.

Le jour même de mon arrivée, le roi m'avait fait appeler, pour me demander ce qu'il convenait de faire contre ces émigrés en l'air. J'avoue que d'abord je ne m'expliquais pas cette impuissance à l'égard de gens qui étaient simplement montés sur des arbres; mais je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme. La bourgade en question, qui s'appelait Kimré, était à une demi-journée au sud-est. Le 14 avril, une expédition décisive fut entreprise contre cette population réfractaire. Une heure après minuit, la longue trompette susdite retentit; c'était le *Fatcha* qui avait le privilège d'en souffler en personne. Tout le monde alors de se rassembler, quoique sans beaucoup de hâte, en dehors de la ville, et, une heure après, s'ébranlait le corps expéditionnaire, auquel naturellement je m'adjoignis. Après quatre heures de marche environ nous atteignîmes la forêt de Kimré. Des colonnes de fumée s'en élevaient çà et là, en manière de signaux d'alarme, ce qui prouvait que notre approche avait été éventée. Les huttes du village essaimaient au loin, sous le couvert protecteur d'une futaie magnifique, qui faisait de cette contrée une des plus belles que j'eusse jamais vues. Les maisons, la plupart coquettes, avec des fenils exhaussés sur un soubassement de terre, étaient depuis longtemps désertées, et le feu en avait détruit un grand nombre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leurs propriétaires vivaient, je l'ai dit, juchés sur des cotonniers, lesquels, par leur taille et leur branchage, équivalaient à de vraies citadelles. Ce n'était qu'à la hauteur de quatre ou cinq mètres que le tronc massif de ces arbres projetait ses premiers rameaux : ceux-ci étaient encore trop près du sol pour pouvoir servir de refuge; mais à l'étage immédiatement supérieur, c'est-à-dire à quelques mètres plus haut, c'était différent : là, sur deux branches géantes jaillissant presque horizontalement, et reliées à l'aide de traverses, on pouvait établir de solides entrelacs de paille, installer sur cette base une petite cabane, ou bien en faire un lieu de refuge pour les chèvres et les chiens, et, dans ce cas, placer plus haut contre le tronc, en manière de hune, une forte plate-forme en clayonnage, capable de recevoir un ou plusieurs hommes.

Dans la petite hutte se trouvaient tous les ustensiles de ménage nécessaires, le grand mortier à piler le grain et la cruche de terre à contenir l'eau ; sur la hune, on resserrait les armes. Parfois même, à l'étage encore supérieur, était improvisé un logis semblable, de sorte que plusieurs familles habitaient le même arbre, chacune ayant avec elle ses petits objets mobiliers et même son menu bétail, si celui-ci n'était pas trop nombreux. La nuit, quand ils croyaient n'avoir rien à craindre, ces gens descendaient de leurs perchoirs, à l'aide d'échelles de cordes, pour aller s'approvisionner d'eau et chercher du grain à la masse cachée par eux, soit en terre, soit dans des fourrés presque inaccessibles. Du haut de leur refuge, ils lançaient d'abord, le cas échéant, sur l'ennemi qui se présentait au-dessous d'eux, leurs flèches de roseau habituelles, engins assez inoffensifs, aiguisés à un bout comme nos plumes à écrire, et alourdis à l'autre par une masse d'argile fuselée; ce n'était que lorsque l'adversaire s'offrait d'une manière sûre à leurs coups qu'ils avaient recours à leurs javelots; enfin, l'assaillant faisait-il mine de grimper à l'arbre, la lance entrait en jeu à son tour.



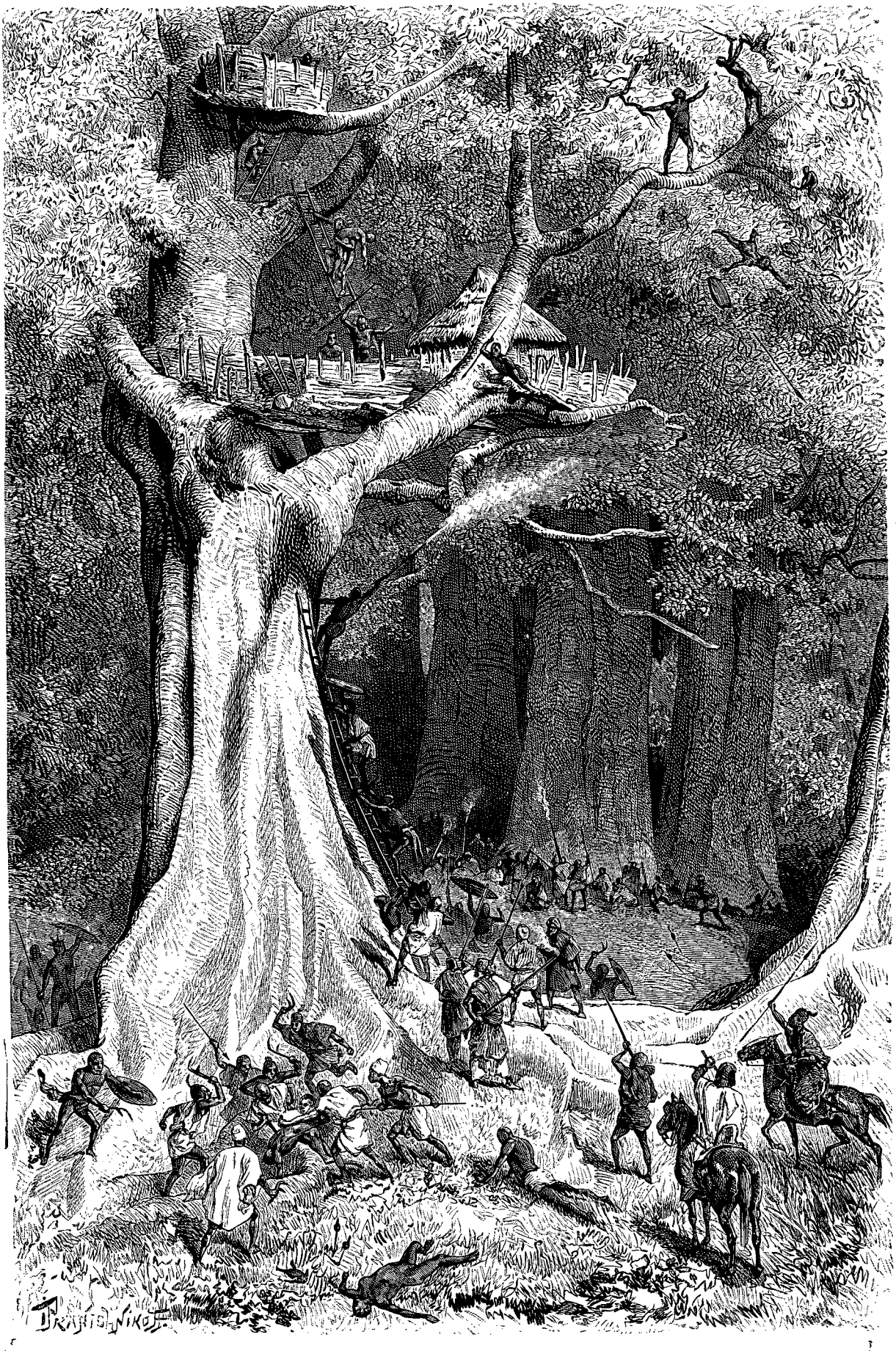
Cérémonies aux funérailles d'un enfant (voy. p. 391).

Notre troupe, à nous, se composait de toute la cavalerie d'Abou Sekkin, quatre-vingts chevaux environ, d'une douzaine d'esclaves armés de fusils, de cinq cents Baguirmiens munis de javelots et de lances, auxquels s'ajoutaient les auxiliaires païens (Brotos, Bouas, Ndams, Toummoks), en tout deux mille hommes.

Une fois dans la forêt, ces gens, se couvrant de boucliers, de morceaux de nattes, ou de fragments de clayonnage empruntés aux huttes kimréiennes à demi détruites, commencèrent de faire un branle-bas d'attaque contre les nichées de rebelles. Une centaine de personnes ou plus se mirent contre un arbre; mais nul n'avait le courage d'en tenter l'escalade. Quant à scier les troncs, on manquait pour cela d'outils, et les armes dont on disposait n'étaient guère efficaces contre les indigènes domiciliés dans leurs hauts branchages On avait bien, je l'ai dit, quelques fusils; mais les esclaves qui en étaient porteurs ne savaient ni épauler, ni ajuster, ni tirer au but. Au moyen de longues perches où étaient fixées des fascicules de paille enflammée, on essaya d'incendier plusieurs de ces nids; mais les assiégés réussissaient toujours, soit à rendre la tentative inutile, soit à éteindre immédiatement le feu.

A mon grand chagrin, l'honneur de la journée revint à mes gens, et principalement à Almas, qui, à l'aide de ma poudre et de mon plomb, abattit ces pauvres gens ainsi que des moineaux, si bien que beaucoup d'entre eux se virent contraints de mettre pied à terre. Alors commença une véritable chasse à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Episodes du siège.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'homme. On eût dit des traqueurs s'éparpillant sous bois, chacun à la poursuite de sa pièce de gibier : de combat, il n'y en eut pas l'ombre. Heureusement qu'Almas lui-même n'était au demeurant qu'un tireur médiocre, et que mon autre domestique, armé comme lui d'un fusil, n'était pas non plus d'une adresse extrême : ce qui n'empêcha pas nombre de ces infortunés Kimréiens de payer de la vie leur trop grande confiance en leurs habitations aériennes. Mes deux serviteurs, qui à tout autre égard étaient de braves gens, n'avaient aucun scrupule de descendre ces *kirdis* (païens) comme de simples perdrix; que dis-je? ils s'en faisaient même un point d'honneur : tant il est vrai que le fanatisme religieux excelle à transformer l'homme en brute!

Pour moi, sur qui les Baguirmiens avaient fondé en secret de si belles espérances, je ne gagnai à cette expédition que le renom de n'être bon à rien. Hélas! j'avais pourtant, sans le savoir, contribué quelque peu au triomphe, car je sus plus tard que ma longue-vue, braquée sur les arbres, avait été une cause de panique pour les malheureux qui les habitaient. Je me souviens que sur le premier tronc ainsi investi se tenait un jeune homme de haute taille qui, se couvrant de son bouclier, et encouragé par les cris des femmes qui étaient avec lui, décochait contre nous ses traits inoffensifs, puis, après chaque coup, s'effaçait derrière sa gabionnade en osier, ou bien, se dressant triomphalement et à découvert, de toute sa hauteur, serrait le poing d'un air de défi en menaçant les agresseurs.

Ce fut une des premières victimes : frappé d'une balle par Almas, il tomba sans proférer un cri. Un second indigène, qui se trouvait dans le branchage, atteint à son tour, se cramponna un instant aux rameaux, puis vint s'abattre sur le sol d'une hauteur de vingt mètres. Incontinent, toute la meute fondit sur lui, et en un clin d'œil il fut littéralement dépecé. Un troisième, blessé lui aussi, se réfugia avec les siens à l'étage supérieur du cotonnier, en laissant couler de longs filets de sang du tronc jusqu'à terre. Ce malheureux était le dernier habitant adulte de l'arbre. Aussi les assiégeants, pris d'un accès de bravoure, se décidèrent-ils à faire l'escalade. Un instant après, chiens, poules et chèvres, tout dégringolait; le blessé était également jeté en bas pour qu'on l'achevât, et femmes et enfants se voyaient tirés violemment de leur refuge; pas un cri, pas une plainte ne sortit des lèvres de ces malheureux, qui se laissèrent lier en faisceau, pour s'en aller en esclavage, l'âme brisée par la mort des leurs et l'anéantissement de leur liberté. Le cotonnier dont on eut le plus de peine à faire la conquête était occupé par un homme sans plus, qui, ayant vu la scène que je viens de décrire, et renonçant dès lors à toute espérance, avait commencé par se réfugier dans sa hutte. Celle-ci ayant pris feu, il se retira vers la cime de l'arbre, laissant ainsi les assiégeants libres de grimper à l'échelle flottante. Enfin, il fut blessé et tomba. Immédiatement on le mit en pièces. Mais, à ce moment, on aperçut deux jeunes garçons, à peine adolescents, qui battaient en retraite à leur tour vers les hauteurs extrêmes du cotonnier. Ils restèrent là jusqu'à ce que les vainqueurs vinssent à eux; puis, sitôt que ceux-ci approchèrent, avec l'héroïsme du désespoir, ils se précipitèrent en bas. La mort leur avait paru préférable à la servitude. En les voyant rouler de branche en branche, je ne pus m'empêcher de fermer les yeux devant l'horreur du spectacle : une minute après, les deux pauvrets n'étaient plus que des masses informes gisant à nos pieds, la tête coupée, et les entrailles arrachées du corps.

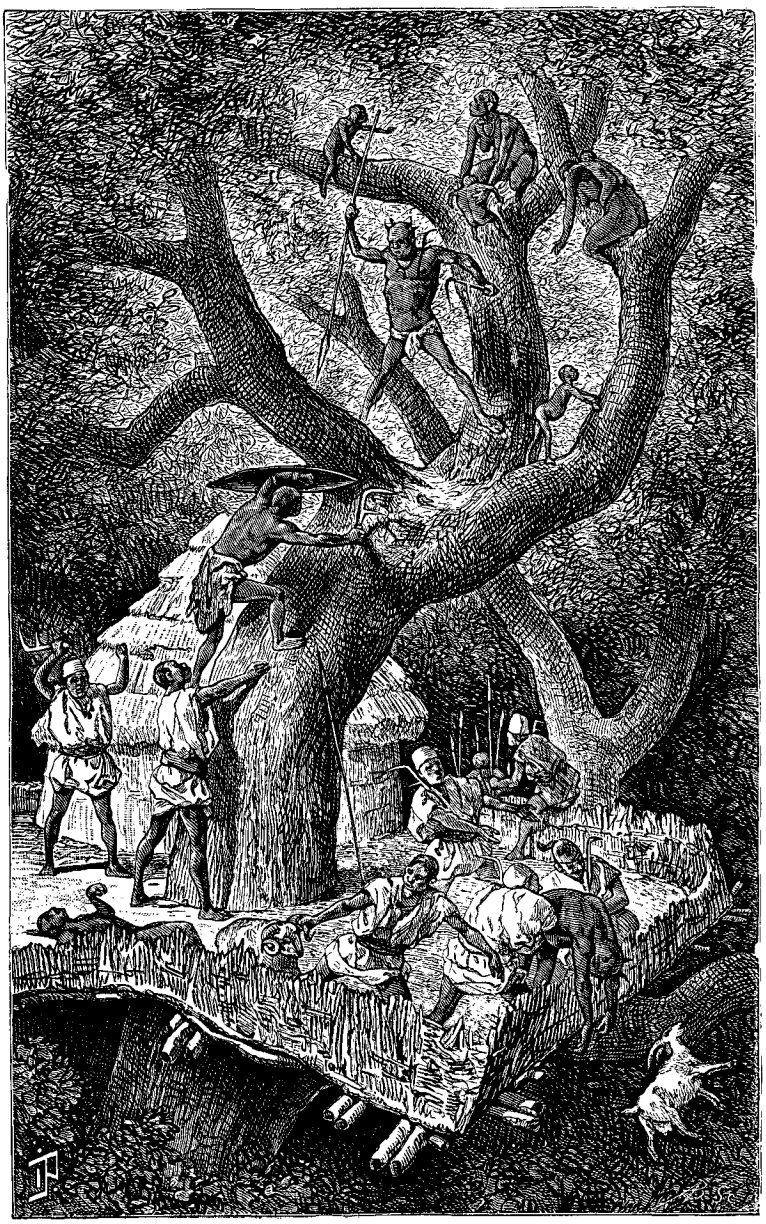
On découvrit enfin l'arbre où était posté le chef du village. A un étage inférieur se trouvait le bétail avec un homme chargé de le défendre. De sa plate-forme d'observation, ce vaillant parait tous les brandons qu'on lui jetait, et, à l'aide de sa lance et de ses javelots, il tenait en respect les assaillants, qui avaient commencé de grimper au tronc. Le chef, lui, était juché avec deux femmes et quatre petits enfants au point d'intersection de trois grosses branches, et, de là, il décochait ses traits. Tout ce qui nous restait de poudre et de plomb fut employé contre cet arbre. Le chef ne laissait pas que de se découvrir très souvent; mais Almas lui-même, je l'ai dit, n'était pas un tireur de première force. L'homme finit toutefois par être atteint sur sa hune, de sorte qu'il dut se replier plus haut, et laisser les assiégeants s'avancer de leur côté d'un étage. Le blessé, qui avait deux femmes et quatre enfants à traîner avec lui au milieu des coups de fusil qu'on tirait d'en bas, déploya dans ce mouvement de retraite un sang-froid et une intrépidité incroyables. Les marmots étaient si petits, que ce ne fut que l'un après l'autre, et la mère aidant, qu'ils purent être amenés à la cime du tronc. Pendant ce temps, le chef, à grand renfort de projectiles et de coups de lance, défendait la position. Heureusement pour ce brave que les Baguirmiens vinrent à manquer de poudre et de plomb, et que nos gens, satisfaits d'une série de succès auxquels ils n'étaient pas accoutumés, prirent le parti de se retirer. Il était midi quand on fit trêve à cette chasse, qui n'avait été, Dieu merci, que toute partielle, pour retourner à Broto, où l'on arriva vers le soir. Résultat de l'expédition, une cinquantaine de captifs. Quant aux gens de Kimré, on leur avait détruit leurs foyers, mais on ne les avait pas soumis. Ils en furent quittes pour se replier vers Kariatou, bourgade située un peu plus loin au sud-ouest et entourée d'un rempart de terre.

Un autre jour, nous fîmes une expédition contre le village de Bé-Déloum, sis à deux heures environ de notre campement. Comme toujours, les habitants, qui avaient eu vent de notre approche, s'étaient enfuis dans les bois; nos cavaliers les y pourchassèrent sans merci, empoignant les femmes et les enfants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ne pouvaient pas se sauver assez vite, égorgeant les hommes dans les halliers, tandis que les fantassins pillaient et détruisaient le village.

Ces actes de brigandage faisaient de plus en plus le vide autour du *mbang* et de ses gens, de sorte que notre situation devenait de jour en jour plus critique. D'autre part, des nouvelles alarmantes venaient du Somraï et du Miltou; on disait que les Ouadaïens et les partisans d'Abd er Rahman avaient franchi le Chari, ce qui rendait très problématique la fidélité des districts païens désaffectionnés par notre conduite. Pour surcroît, le grain se faisait rare. Une petite caravane de simples voyageurs, forte d'environ trente têtes, étant venue à passer par le Somraï, nos gens tuèrent tout jusqu'au dernier homme, afin de se procurer quelques provisions. Chaque jour c'était ainsi un nouveau coup de main, d'ordinaire assez maigre comme résultat. Tout cela ne rentrait guère dans mes vues d'explorateur scientifique. J'eusse volontiers poussé une pointe jusqu'à Laï, bourgade située à deux ou trois journées au sud-ouest sur le Ba Logon, ou jusqu'à Daï, au sud-est, sur le Ba Bousso; mais le roi ne répondait pas de ma sûreté, et il trouvait sans cesse de nouveaux prétextes pour différer les excursions projetées. De plus, la saison des pluies approchait, et je me voyais forcé de penser sérieusement à mon retour au Bornou.



L'attaque de l'arbre du chef.

L'arrivée d'une caravane venant de ce pays m'apporta une consolation passagère dans la triste situation où j'étais. Au nombre des voyageurs se trouvaient un Arabe de l'oasis de Djalo et un marabout de Gatroun, qui me donnèrent, des pays de là-bas, des nouvelles que j'accueillis avec autant d'émotion que j'aurais fait de messages arrivant de ma propre patrie. Mais ce ne fut là qu'une diversion d'un instant, et je me retrouvai face à face avec mon fâcheux destin.

Enfin la pénurie de grain décida le *mbang* à transporter son quartier général plus à l'est. On était dans les derniers jours de mai. Un peu avant notre départ, survint une heureuse nouvelle : un déserteur échappé de l'armée d'Abd er Rahman nous apprit que ce prince, abandonné par les Ouadaïens, s'était replié vers le nord, dans la direction du lac Fitri. Le signal de la levée du camp fut donné bien avant l'aurore. Les païens du voisinage, altérés de vengeance, guettaient de toutes parts notre mise en marche; déjà même ils avaient incendié quelques huttes éloignées et menaçaient, avec force cris, l'enclos du *Fatcha*. C'était justement à nous de partir les derniers. Nous étions encore sur la place du Palais, quand un de mes bœufs sommiers dérangea sa charge, de sorte qu'il nous en fallut refaire l'arrimage. Sans le roi qui s'était aperçu que les gens de Broto commençaient de mettre le feu au camp, et avait en conséquence eu soin de demeurer en arrière avec son corps de troupes, afin de couvrir la retraite, je ne sais ce qui serait advenu de nous. A la lueur des cases enflammées, nous voyions les ennemis accourir vers nous comme des diables;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

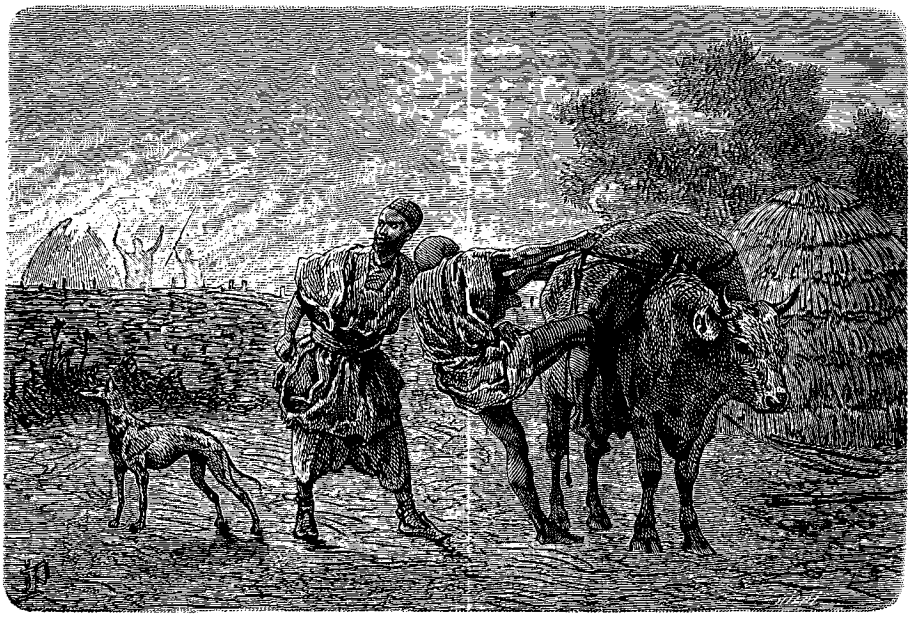
et si le *Fatcha* et ses cuirassiers n'eussent fait une charge contre ces furieux, ils m'auraient surpris sur le *Facher* en train de recharger mon bagage.

Enfin, au soleil levant, nous eûmes, sans plus d'encombre, laissé derrière nous le campement; au bout d'une heure de marche environ dans la direction de l'est, nous rencontrâmes sur le territoire de Modé le gros des Baguirmiens réunis pour attendre le roi, et, avant midi, nous campions dans le district de Mourki, dont les habitants sont encore Gaberis. Le lendemain, nous étions près de Kolik, une bourgade des Toummoks, demeurée ennemie d'Abou Sekkin, et que celui-ci se proposait de piller au passage.

Les indigènes, prévenus de notre approche, s'étaient retirés dans leur « village de guerre », après avoir livré aux flammes leurs huttes, faciles à refaire. Ce que voyant, nos gens se débandèrent pour piller ce qui restait à prendre, et moi, dont le bagage était demeuré en arrière, je chevauchais le cœur serré au milieu de cette scène de désolation, qui contrastait si fort avec les beautés d'une nature luxuriante. Dans ma rêverie mélancolique, je ne m'étais pas aperçu que j'approchais d'un terrain dangereux. J'avais bien vu le *Fatcha* et son monde faire halte, ainsi que le roi, mais il me semblait que le reste de la troupe continuait de cheminer d'un air insouciant.

Tout à coup une volée de flèches de roseau, dont les unes déchirent mes vêtements tandis que les autres s'abattent à mes pieds, vient me tirer de mes méditations philosophiques. Je jette un regard scrutateur autour de moi, et reconnais aussitôt la position.

Les huttes incendiées dont j'ai parlé ne constituaient en quelque sorte que le village extérieur, et



Le docteur en train de recharger son bagage.

je me trouvais maintenant tout près d'un retranchement de terre où les indigènes, absolument pareils d'aspect aux païens de notre escorte, semblaient installés avec autant de sécurité que s'ils n'eussent absolument eu rien à craindre sur terre. Ce retranchement, à hauteur d'épaule, formait rempart au véritable village, celui de l'intérieur. Là encore, tout offrait l'image d'une paix profonde; seulement on n'apercevait ni femmes ni enfants. A tel endroit, c'était un groupe d'hommes qui, assis par terre, avaient l'air de causer; ailleurs, c'en étaient d'autres, qui, leurs javelots négligemment posés sur l'épaule, allaient et venaient sur la large levée de terre, en échangeant même des saluts avec des gens de notre suite qui se trouvaient être leurs congénères. De l'autre côté du retranchement pâturaient les petits chevaux pies de la bourgade. C'était le calme de la résolution ferme et nette. Je ne sais si ces païens étaient aussi convaincus qu'ils en avaient l'air de la force inexpugnable de leur position; mais on voyait clairement qu'ils étaient décidés à ne point se rendre : ce que ce jour même se chargea de démontrer.

A peine Abou Sekkin eut-il fait auprès d'eux une nouvelle démarche pour les déterminer à se soumettre, démarche à laquelle, bien entendu, ils répondirent par un refus formel, que les choses changèrent peu à peu de coup d'œil : sur certains points du rempart, on vit des combattants se rassembler; d'autres se retirèrent dans le bois de refuge situé en dedans du retranchement, et leurs chevaux disparurent. Le rempart, bordé d'un fossé, formait un vaste quadrilatère, ayant à chaque face une ouverture qu'on avait soigneusement bouchée au moyen de troncs d'arbres et de fascines. Bientôt d'innombrables flèches de roseau se mirent à pleuvoir sur nous de la levée de terre, nous éraillant par-ci par-là le vêtement ou la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peau. Une fois seulement, car je galopais d'un groupe à l'autre des assiégeants, je faillis être victime d'un javelot de fer aigu et des plus dangereux. Un des Gaberis, frappé de ma tournure étrangère, m'avait pris pour point de mire. Je vis parfaitement venir le trait, et peut-être l'aurais-je évité, si j'avais eu de bons éperons et si les chevaux de ce pays n'avaient point la bouche un peu dure. Je ne pus faire faire à ma monture qu'un mouvement de côté insuffisant, de sorte que le projectile, au lieu, il est vrai, de m'attraper la jambe, vint seulement frapper l'étrier, mais en blessant assez grièvement mon cheval.

Quand ceux de nos gens qui s'étaient d'abord dispersés pour piller eurent rallié les rangs, nous commençâmes à serrer de plus près le retranchement. Sous la protection de l'avant-garde des fusiliers, les plus hardis de nos fantassins entreprirent d'escalader le rempart, et, couverts par les cuirassiers, s'avancèrent jusqu'à la barricade qui obstruait la porte nord. Devant cette agression hardie, les Gaberis détalèrent d'un pied léger jusqu'au fourré central de la place. Celui-ci n'était pas d'un abord facile. La main des indigènes n'y avait ménagé vers les quatre points cardinaux que des brèches d'accès fort étroites, protégées en outre par de petites levées de terre avec des fossés.

Depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi il se livra là un combat épique où les Gaberis soutinrent d'une façon glorieuse et sanglante le choc d'un ennemi bien des fois supérieur. Contre ce



Escalade d'un rempart.

fourré, nos cuirassiers, d'ordinaire si redoutés des païens, ne pouvaient, à vrai dire, absolument rien, et, sans nos armes à feu, Kolik n'eût pas été pris ce jour-là. L'inconvénient principal, c'était que les soldats baguirmiens ne procèdent jamais avec ensemble ni unité. La victoire finale n'est point leur commun objectif; chacun ne songe en première ligne qu'à son avantage personnel; l'essentiel, c'est de faire une bonne prise d'esclaves (la moitié en revient au preneur), d'opérer une razzia de chèvres, de chiens, et autre butin inanimé ou vivant, que le vainqueur garde intégralement. C'est ainsi que, lorsqu'à coups de hache on eut dégagé l'entrée du fourré, à l'intérieur duquel les sentiers allaient s'élargissant, nos hommes commencèrent leurs coups de main lucratifs. On les vit s'enfoncer de côté et d'autre dans l'épaisse futaie, pour reparaître au bout de quelque temps, qui avec un enfant, qui avec une bique; sans parler de ceux qui ne revinrent pas, et qui payèrent de la vie leur âpreté féroce au pillage.

Les assiégés cependant se trouvaient refoulés de plus en plus dans l'intérieur du village, où leurs femmes les réconfortaient avec de la mérissa ou de l'eau, et d'où, de temps à autre, ils revenaient vigoureusement à la charge. Ils nous tuèrent ainsi pas mal de monde, mais ils en perdirent eux-mêmes bien davantage par suite de nos armes à feu et de leur propre infériorité numérique. Enfin, un Baguirmien ayant réussi à incendier le cœur de la bourgade, la situation des Gaberis devint tout à fait désespérée. A ce moment, j'éprouvai le désir de jeter un regard sur le lieu de refuge de ces malheureux. Je descendis de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheval, et, d'un pas lent et circonspect, je m'avançai par une sente étroite jusqu'à une clairière devant laquelle les nôtres étaient postés. Comme je rebroussais ensuite chemin, toujours sans me presser, les gens de Kolik, par un mouvement impétueux d'offensive, forcèrent tout à coup les Baguirmiens à se replier en désordre, et je me trouvai entraîné dans la déroute. Dans ma course effrénée, je perdis l'unique paire de chaussures qui me restait. Gêné à la fois par mes pieds nus, dont la peau délicate s'accommodait mal du contact des souches et des racines dont le sentier était hérissé, et par l'ampleur contrariante de mon vêtement bornouan, je me laissai distancer d'une manière inquiétante par le gros des fuyards. Pour surcroît, mes lunettes bleues, mes imposantes lunettes bleues, dont je ne possédais pas d'exemplaire de rechange, glissèrent de mon nez dans le sable, et mon tarbousch resta accroché par la houppe dans le branchage. Déjà j'entendais se rapprocher derrière moi les hurlements exaspérés de l'ennemi, déjà je voyais en imagination une piqûre de javelot ou d'épieu mettre fin à ma fuite haletante. De temps en temps je me retournais, et j'apercevais, gagnant à chaque instant du terrain, et pareille à une nuée de diables grotesques, la bande acharnée de mes poursuivants avec leurs lanières caudifères. Encore un moment, et ils me tenaient.... Soudain, je ressentis une douleur aiguë au pied droit, le sol me manqua, et je roulai dans le fossé d'enceinte, presque sous le ventre des chevaux de notre escadron.... J'étais sauvé.



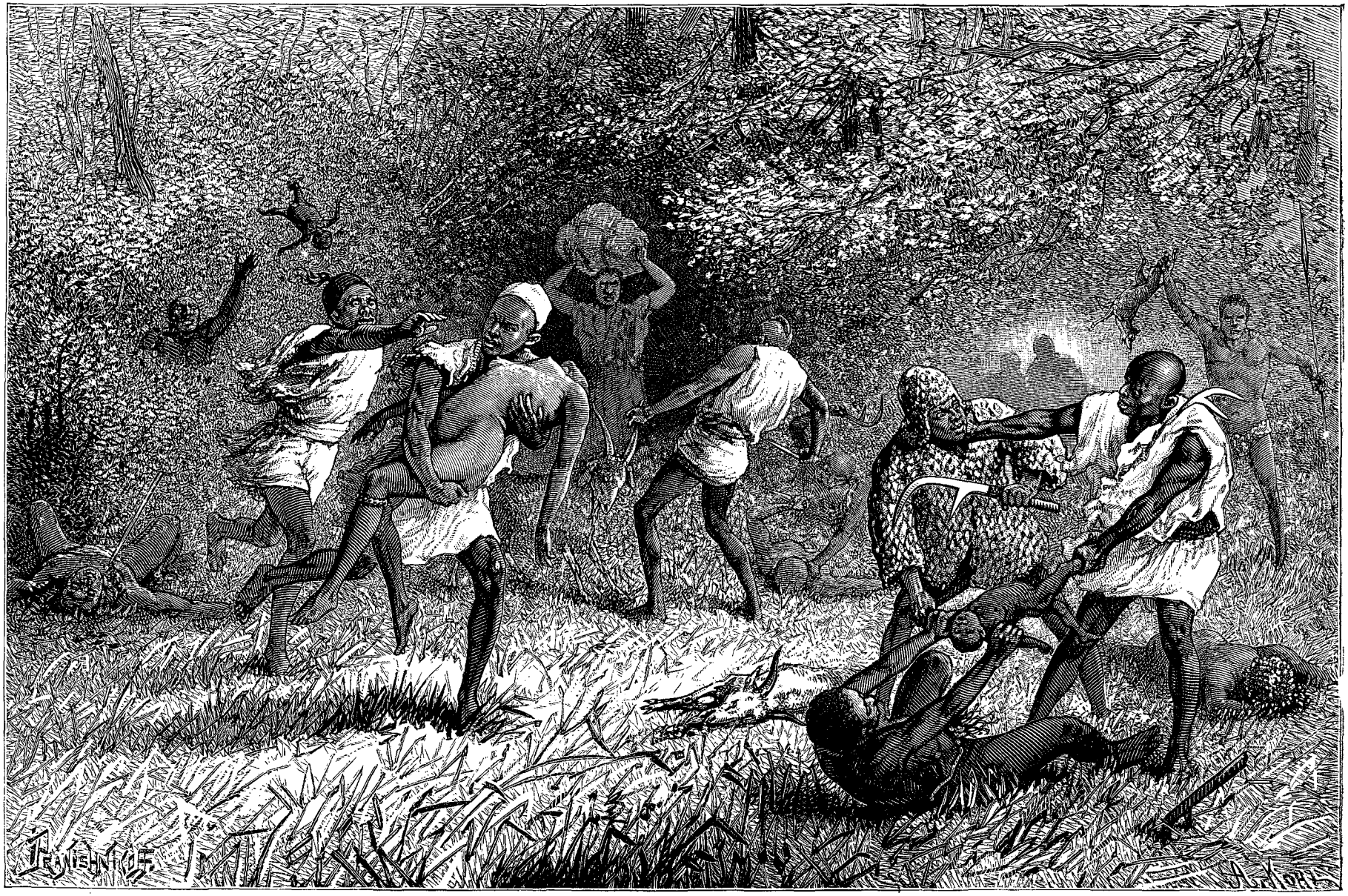
Fuite du docteur.

Je me relevai tout confus, et, les plantes des pieds nues, la tête nue, saignant même, car un dard m'avait quelque peu entamé la peau, je me mis en quête de ma monture, non sans maudire ma curiosité intempestive. La perte de mes souliers, de mes lunettes et de mon tarbousch m'était très sensible; fort heureusement, j'avais sauvé mon revolver. Quant à la double chance en vertu de laquelle j'avais échappé et au dard qui avait atteint mon cheval, et au javelot qui, postérieurement, n'avait fait que m'effleurer légèrement, j'eus l'avantage de la voir uniquement attribuer à ma science occulte et à ma magie.

Cependant, à mesure que leur troupe s'éclaircissait, les indigènes survivants déployaient moins de vigueur et de courage. Bientôt le village, avec les riches approvisionnements de grains qu'on y avait crus si bien en sûreté, fut réduit en cendres, et les assaillants, dont l'audace allait toujours croissant, se mirent à rôder de tous côtés, pour capturer femmes et enfants. Le centre de la localité, changé en fournaise, n'était plus tenable; mais à la partie ouest du fourré on se battait toujours, et ce fut là qu'à partir de midi l'action se concentra. D'objets à sauver, il n'y en avait plus; tout était brûlé, et, quant aux chevaux et aux quelques bœufs de l'endroit, les Kolikois les avaient ou emmenés dès le début de la lutte, ou tués de leurs propres mains, afin de ravir cette proie à l'ennemi.

Les chemins qui rayonnaient du nord et de l'ouest vers le cœur de la place étaient encore plus étroits et impraticables que le sentier oriental d'approche ci-dessus mentionné : quelques hommes seulement y pouvaient passer à la fois; mais, comme les nôtres y refluaient d'un autre côté, venant du point où était l'incendie, il en résulta que les païens se trouvèrent pris entre deux feux, et que le combat toucha à son terme. Vainement la poignée de défenseurs qui restait essaya-t-elle plusieurs fois de se frayer désespérément une issue dans une direction ou dans l'autre : les premiers qui, par surprise, voulurent s'ouvrir un chemin vers la fuite payèrent la tentative de leur vie, et les autres se faufilèrent en rampant au fin fond du taillis. Alors encore eurent lieu sous mes yeux, avant la réduction finale du village, les scènes les plus lamentables. Des hommes blessés, à demi morts, étaient violemment tirés du fourré; des femmes, des jeunes filles défaillantes étaient brutalement traînées hors des buissons où elles se cachaient, et les vainqueurs se battaient entre eux à qui les aurait. De tout petits enfants étaient arrachés des bras de leur mère, butin inutile, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

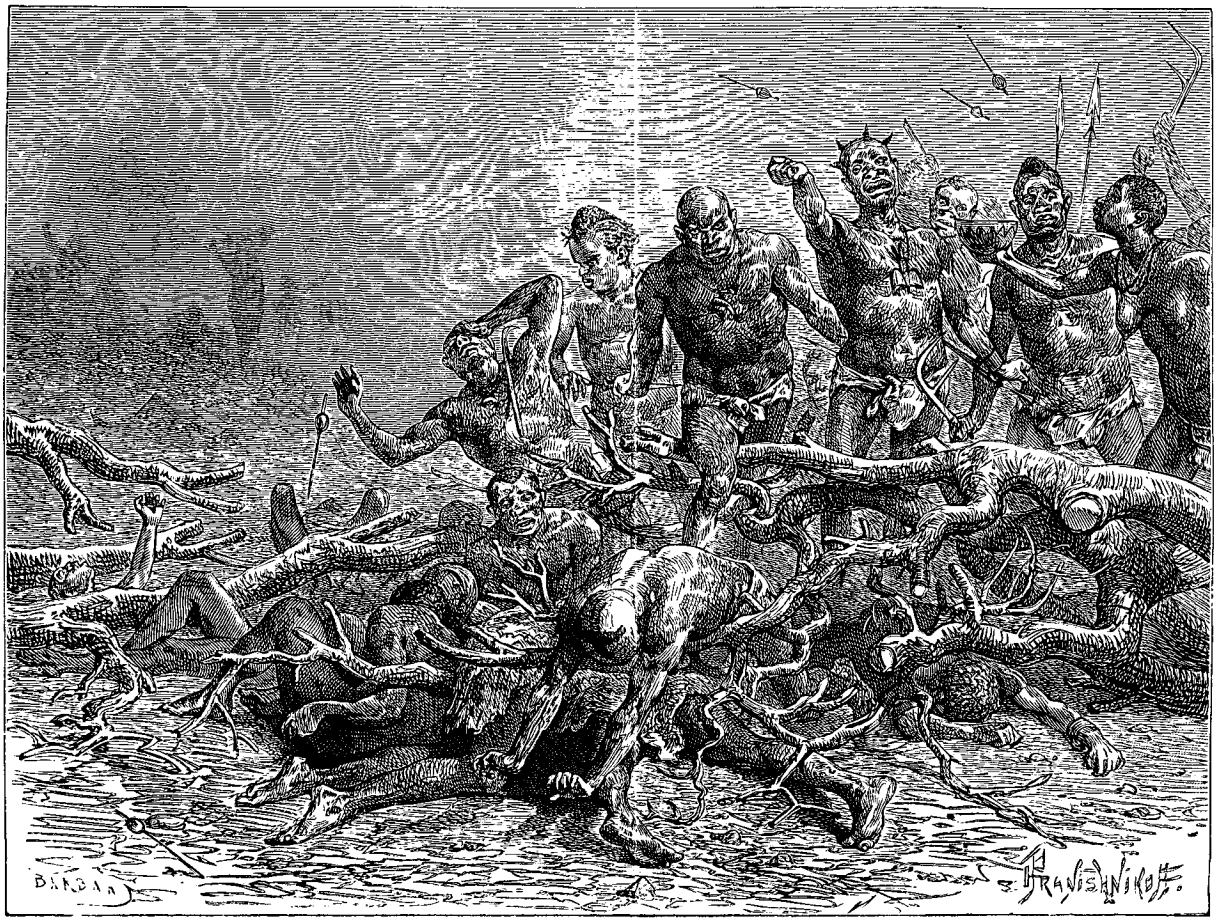


Les guerriers pillards (voy. p. 397).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lequel encore on en venait aux mains. Ces compétitions féroces autour de pauvres êtres qui perdaient en un jour parents, patrie, espérances de bonheur et d'avenir, tout, hélas! était quelque chose de plus horrible et de plus écœurant encore que les atrocités mêmes de la lutte.

Vers le temps du *Dohor*, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, le bruit se répandit enfin que les survivants consentaient à se soumettre, et que les principaux d'entre eux comparaîtraient devant le *Fatcha*, si celui-ci voulait faire évacuer par ses soldats ivres de sang et de pillage l'abord septentrional du fourré. Mais le haut dignitaire n'était plus le maître de ses hommes, en qui s'était éteinte toute humanité. Avec une convoitise rapace, la horde assiégeait l'entrée du sentier, prête à fondre sur chaque Kolikois qui se montrerait. Aussi les vaincus n'osèrent-ils point venir à l'*Aman*, de peur de se voir odieusement égorger. Les gens du *Fatcha* réussirent pourtant à sauver de la fureur des guerriers deux des



Les païens à la dernière extrémité.

habitants du village, et les conduisirent à leur maître. L'un était un jeune homme vêtu d'une *tobe*, l'autre un vieillard, blessé d'un coup de fusil à la jambe. Tous deux, en signe de soumission, portaient le poignard attaché au cou. Ces malheureux demandèrent encore une fois au *Fatcha* de les protéger contre ses soldats, afin qu'ils pussent faire sortir les leurs. Mais il était absolument impossible de rompre et de mettre à la raison la masse compacte des Baguirmiens et des païens qui se pressaient aux abords du bois : aussi le *Fatcha* se borna-t-il à faire répondre aux Kolikois qu'ils eussent à sortir le plus vite possible, ou que, sinon, on les massacrerait tous à coups de fusil. Les deux envoyés se retirèrent donc; puis, comme au bout de quelque temps les assiégés ne faisaient point mine de se rendre, l'attaque fut reprise.

Traduit sur le manuscrit du Dr Nachtigal,
par Jules GOURDAULT.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur soignant les blessés (voy. p. 402).

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI,

PAR M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL [1].

Tous les dessins des livraisons consacrées aux voyages de M. le docteur Nachtigal ont été exécutés par M. Yvan Pranishnikoff d'après les indications de l'auteur.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV (suite)

A partir de ce moment, il n'y eut plus pour les indigènes d'autre alternative que la mort ou l'esclavage, et, il faut le dire à leur honneur, ce fut la mort qu'ils choisirent. Se concentrant de plus en plus vers l'entrée du bois, ils tentèrent de reprendre l'offensive, mais sans la moindre chance de succès : dès que l'un d'eux paraissait, il mordait immédiatement la poussière.

En même temps, on achevait d'arracher du fourré les femmes et les enfants qui y étaient restés, et, comme auparavant, avec plus d'acharnement encore, les vainqueurs se disputaient ces captifs, tirant brutalement les bras et les jambes de tout petits enfants, au point que parfois je craignis sérieusement que ces pauvres êtres ne se disloquassent. Un poulain conquis de la sorte fut tellement maltraité qu'il expira avant d'avoir pu échoir à un maître. On l'écorcha séance tenante, on le fit rôtir, et ceux qui n'avaient point l'espoir d'autre revenant-bon se régalèrent sur place de sa chair.

Pas un des infortunés Kolikois, homme, femme, enfant, ne poussa une plainte, ni même un soupir ; il y eut seulement des jeunes filles qui, les sens glacés d'épouvante, furent emportées sans connaissance hors du champ de carnage, et de jeunes garçons que je crus voir distinctement blêmir de terreur, malgré la teinte noir foncé de leur peau. Enfin, le partage du butin ayant amené le gros de nos gens à se diviser quelque peu, l'entrée de la forêt se trouva débloquée, et, à trois heures de l'après-midi, une trentaine de Kolikois, le reste de la population mâle, purent venir faire leur soumission. Résultat de la journée : quelques centaines d'esclaves de plus acquis à Sa Majesté baguirmienne, et une heureuse et prospère bourgade de moins en ce monde.

Ce fut avec un effroi douloureux que je traversai à cheval ces ruines fumantes, toutes jonchées de cadavres, parmi lesquels je reconnus plusieurs des Bornouans de mon escorte. Je vis aussi une preuve horrible du barbare héroïsme des femmes de Kolik : sur le théâtre de l'incendie, je trouvai les corps à demi calcinés de vingt-sept enfants à la mamelle. C'étaient sans doute leurs mères elles-mêmes qui avaient livré ces nourrissons à une mort violente, pour leur épar-

1. Suite et fin. — Voy. pages 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gner le lent trépas qui est réservé aux orphelins dans le camp ennemi.

Pendant ce temps, mes deux petits domestiques, Mohammedou et Billama, étaient restés à m'attendre loin du champ de bataille avec mes animaux sommiers, et, vers le soir, tout le monde se trouva rassemblé à cette place.

Plusieurs de mes compagnons, notamment les hommes de Ngornou et quelques autres Kanouris, avaient grossi notre train d'un certain nombre de femmes et de jeunes filles, qui représentaient leur part de butin. Après un court moment de repos, durant lequel j'eus la chance de me procurer une paire de sandales, le signal du départ fut donné. Le terme, peu éloigné, de notre voyage était Goundi. Au soleil couchant, nous campâmes dans un bois clair de palmiers delêb, près du village de Palem, appartenant à la même fraction de la tribu des Toummoks.

Malgré l'*aman* qu'Abou Sekkin leur avait garanti, les gens du lieu avaient cru devoir mettre leurs familles en sûreté sur les arbres, tandis qu'eux-mêmes veillaient sur leurs habitations bien palissadées et sur leurs portes munies de barricades. Demi-hautains, demi-craintifs, ils se tenaient en armes et les bras croisés devant leur domaine, où, du haut de mon cheval, je pouvais apercevoir aussi les leurs, en proie à une anxieuse attente. Au loin, dans les demeures isolées, on n'entendait que cris poussés par des enfants et des femmes, chez qui de cyniques maraudeurs s'introduisaient de force pour piller.

Une vilaine nuit que celle que nous passâmes là! Le ciel était couvert d'épais nuages, et de tous côtés retentissaient des grondements d'orage. J'employai la moitié de mon temps à des opérations de chirurgie, recousant les plaies à l'aide de crins de cheval; par malheur, beaucoup des blessés avaient l'estomac ou le ventre profondément perforé, et expirèrent dans la nuit même.

Le lendemain matin, à huit heures, nous atteignîmes Goundi, la bourgade principale des Toummoks, où nous nous mîmes en quête des matériaux indispensables à l'établissement de nos huttes. Beaucoup de mes gens étaient partis en avant dans cette vue; mais ils ne me rapportèrent qu'un fragment de clayonnage, et nous dûmes en conséquence nous contenter provisoirement de cases en branchage. Les nombreux esclaves du roi et des hauts dignitaires, qui disposaient tout ensemble de la force et de l'expérience, avaient naturellement tout réquisitionné pour leurs maîtres. De plus, le malheur voulait que nous eussions choisi pour nos huttes un emplacement sous lequel se trouvait un nid de termites, et, la nuit suivante, ces bestioles, prenant l'offensive, causèrent d'horribles ravages dans nos colis.

Je restai ainsi plusieurs jours, en proie à de violents rhumatismes, dans une cabane où je n'étais nullement garanti de la pluie, laquelle tombait en abondance. Ce ne fut qu'au bout d'une semaine et demie que, grâce à l'entremise du *mbang*, j'obtins un spacieux abri de clayonnage, une vraie hutte modèle, où pas une goutte d'eau ne filtrait. Dès lors, mon existence eût été à peu près supportable, si la maladie et les déceptions ne fussent venues bientôt me réduire au découragement.

V

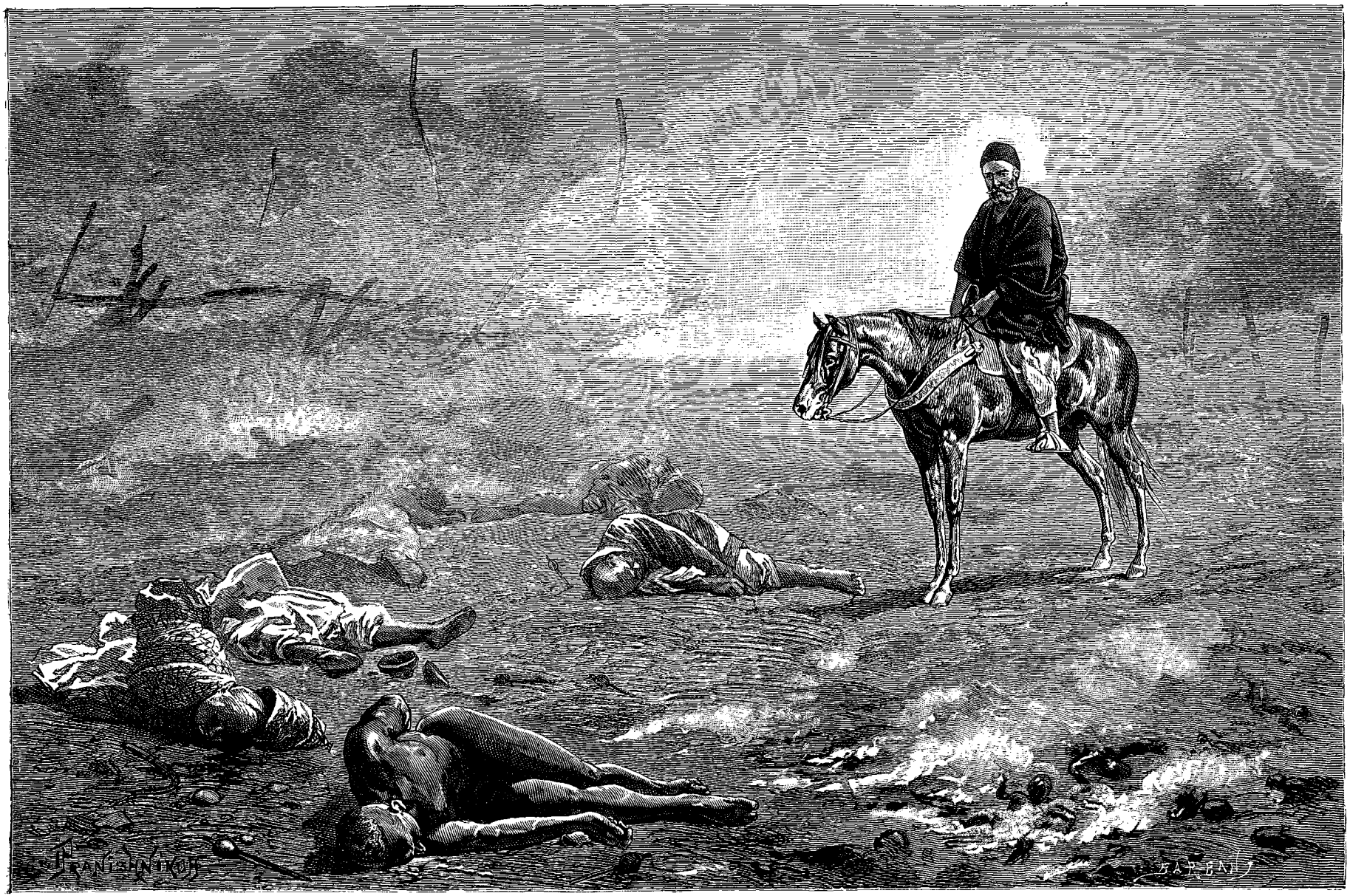
Mon séjour au Toummok. — Coup d'œil sur les tribus d'alentour. — Affluence d'esclaves à notre campement, et ce qu'il en résulte. — Où la générosité du *mbang* m'embarrasse. — Comment je repris enfin la route du Bornou. — Hécatombes d'esclaves. — Difficultés de trajet. — Navigation sur le Chari. — Derniers incidents. — Arrivée à Kouka.

On m'avait dépeint le Toummok comme une sorte de pays de Cocagne, qui regorgeait de grains de toute sorte, et où les poules se vendaient presque rien. Nous ne nous aperçûmes point, pour commencer, de cette abondance; au contraire, dès le second jour, un détachement qu'on avait envoyé au grain ne nous rapporta qu'une maigre provision de pois de terre; nos gens avaient même été reçus les armes à la main, et il en fut ainsi jusqu'au bout; chaque expédition était une razzia, où, d'un côté comme de l'autre, il y avait mort d'homme. Les villages du Toummok, soumis depuis longtemps à la suzeraineté de Mohammedou, acquittaient les redevances voulues, mais, en revanche, ils s'en tenaient fermement aux clauses du contrat qui leur garantissait sûreté pour leurs biens et pour leurs personnes. Loin de se laisser dépouiller sans mot dire comme les Gaberis de Broto, ils défendaient ce qu'ils possédaient avec la conscience de leur droit formel.

Nous tirions donc, comme on dit, le diable par la queue, et cette situation critique ne m'en rendait que plus désirable un prompt retour au Bornou. J'avais à pourvoir à la nourriture d'une vingtaine de personnes, car, petit à petit, mes gens s'étaient mis en possession d'esclaves que j'étais bien obligé de leur laisser, et mes ressources étaient épuisées. Déjà, il m'avait fallu renoncer à mon ordinaire de volailles; je ne mangeais plus que des soupes à la farine ou bien des pois de terre.

Personnellement, je ne supportais point mal ces privations; mais mes compagnons, des hommes incultes, n'ayant que des visées terre à terre, étaient naturellement moins enclins au renoncement. Mon unique préoccupation de chaque jour n'était donc plus que de trouver à manger. Peu à peu, il est vrai, il arrivait du grain au marché, mais le difficile était de se procurer assez de javelots pour faire face aux achats, les gens du Toummok n'acceptant pas d'autre monnaie que celle-là. Par-dessus tout, je me voyais sur le point de manquer de ressources pécuniaires, si je voulais aller à Daï. Abou Sekkin tenait de plus en plus pour certaine l'exécution de ce dernier projet. « A présent, me disait-il, que nous ne sommes plus qu'à deux journées du Sara, le chef de ce district ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspect du champ de bataille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut plus tarder bien longtemps à me venir rendre ses hommages. »

J'ai dit que les Saras forment, à quatre journées de marche et plus, au sud-ouest du Chari, une peuplade très nombreuse, occupant un territoire étendu, mais dont les divers groupes ne se trouvent point reliés en faisceau ; chaque localité, comme chez les Gaberis, possède son chef particulier. Daï, la bourgade susnommée, est, au rapport des indigènes, l'endroit près duquel se fait la bifurcation du Chari en Ba Logon et en Ba Bousso. Toute cette région est essentiellement plate et unie, sauf en deux ou trois points de l'une et l'autre rivière, où se dressent des intumescences de roches rougeâtres peu considérables.

Plus au nord, entre les deux branches fluviales, se trouve le Somraï, dont les habitants sont, de tous les païens soumis à la suzeraineté du *mbang*, une des tribus qui ont conservé le plus d'indépendance. Quant au Ndam, sa vassalité à l'égard des princes baguirmiens date de la fin du seizième siècle.

Les alliés les plus éprouvés des souverains de Masségna sont, de ce côté, les Bouas de Korbol, domiciliés sur la rive droite du Chari, un peu en amont des Miltous; il est vrai que, sur l'échelle de la civilisation, ils occupent un rang un peu plus relevé que leurs voisins. Ils s'habillent de *tobes* convenables, montent des chevaux bridés, et ont de la répugnance pour la viande de chien et de cheval. Les Bouas de Gamkoul, dont j'avais eu occasion de voir quelques spécimens notables, s'efforcent, eux aussi, de s'accommoder aux mœurs musulmanes, mais sans atteindre, à cet égard, jusqu'au niveau de leurs cousins de Korbol. Somme toute, cette gent païenne est de beaucoup la plus brave, la plus fidèle et la plus éveillée de toutes celles dont j'ai fait mention, et il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les bonnes faces ouvertes et les charpentes athlétiques des hommes de la horde. Ajoutons qu'à la guerre ils ont le renom de rechercher préférablement les combats singuliers, dans lesquels ils font usage de leurs larges et courts poignards nationaux.

Outre ces deux familles de Bouas, il en existe une troisième, les Bouas Ndjaldangs, désignés par les Ouadaïens sous le nom de Setens. C'est même, paraît-il, la plus importante fraction de la tribu, et, grâce à la conformation particulièrement favorable du territoire qu'elle habite, elle a pu jusqu'à ce jour déjouer les efforts répétés de l'Ouadaï pour achever de la réduire.

Au nord des Bouas sont établis les Sokoros, qui sont les voisins directs du Baguirmi du côté de l'est, et égaux, dit-on, à l'autre peuplade sous le rapport de la civilisation comme aussi de la valeur guerrière.

Plus au sud enfin, sur le Ba Bousso, sont campés les Nyillems, dont la localité principale est le bourg de Péra. Ils paraissent être parents des Bouas, auxquels toutefois ils sont inférieurs à tous les points de vue. Leur chef Gambaï passait pour un fidèle partisan du *mbang* fugitif.

Pour en revenir aux Saras, qui, par la langue, sont proches parents des Baguirmiens musulmans et des Gaberis, c'est une agglomération étrangement confuse, chez laquelle, je le répète, il n'existe point de pouvoir centralisé. Chaque bourgade vit à part, agissant et se gouvernant à sa guise. Aussi, la soumission de l'une n'est-elle nullement, le cas échéant, le gage de la soumission de la suivante; et plus même le centre de population est infime, plus il faut compter avec l'esprit ombrageux et rebelle des chefs locaux et des habitants.

Une quinzaine cependant s'était écoulée, et nous n'avions reçu aucune nouvelle du chef sara, sans lequel mon royal hôte se refusait à me laisser partir. Mohammedou ne voulait pas davantage entendre parler que j'allasse chez les Nyillems et chez les Bouas, sans l'escorte des chefs respectifs de ces tribus : je lui avais, disait-il, été confié par le cheik Omar, et il devait répondre de ma sûreté.

Tant que dura le mois de juin, je ne renonçai pas encore à toute espérance d'excursion lointaine; mais quand ce mois se fut écoulé pour moi dans l'inaction et la famine comme je l'ai dit, je ne songeai plus qu'à rentrer au Bornou. Chaque jour je dépensais en vivres la valeur d'une demi-*tobe* (ou l'équivalent de deux javelots), et je pouvais supputer avec certitude le moment où il ne me resterait plus rien.

Je me mis donc à réclamer avec énergie l'autorisation de retourner à Kouka, et, plus d'une fois, à cet effet, dans les visites que je faisais au roi, je me voyais forcé d'en venir aux paroles acerbes et presque aux gros mots.

Goundi est, je l'ai dit, la bourgade maîtresse des Toummoks et la résidence du chef de cette tribu. Ce n'est pas une localité close, comme nous en avions vu chez les Somraïs, les Modés, les Brotos. Les maisons toutefois n'y diffèrent en rien de celles que j'ai décrites ci-dessus.

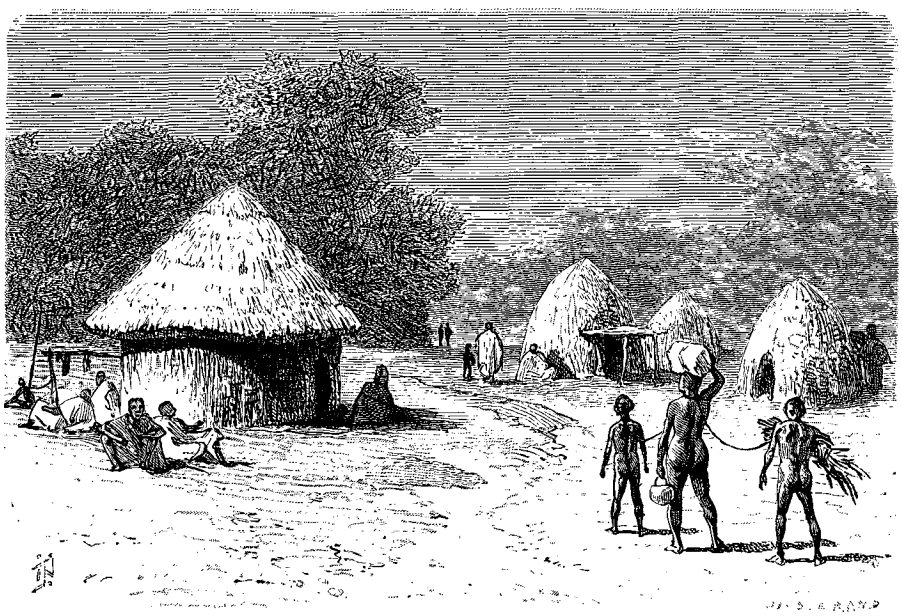
Le chef venait d'acheter, en retour d'une redevance annuelle de cent esclaves, le village dévasté de Kolik, moyennant quoi on lui cédait, en vue du repeuplement de la malheureuse bourgade, tout ce qu'il y était resté d'hommes, une vingtaine environ, dont chacun fut pourvu d'une femme. Le sacrifice consenti en cette occurrence par Mohammedou n'était nullement, de sa part, un acte de générosité, les hommes n'ayant, comme esclaves, qu'une valeur médiocre, à cause de leurs éternelles tendances à s'enfuir, du goût qu'ils affichent pour la liberté et des visées d'émancipation qu'ils entretiennent par-dessus le marché dans l'esprit des enfants et des femmes. C'est pourquoi, lorsqu'on attaque une localité pour y faire une razzia d'esclaves, on a généralement soin d'y tuer tous les hommes.

Le chef fit tout son possible pour s'acquitter de son obligation envers son suzerain et débarrasser son territoire de la présence des Baguirmiens; mais ce n'était pas chose aisée pour un chef de petite tribu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

païenne, si absolu que fût son pouvoir, que de se procurer une centaine d'esclaves. Livrer des hommes libres de sa peuplade était affaire de grosse conséquence; opérer une razzia violente dans les États voisins était chose aussi fort délicate, un tel acte devant nécessairement entraîner, après le départ des Baguirmiens, de cruelles vengeances et engendrer pour l'avenir des guerres et des représailles sans fin.

D'un autre côté, Abou Sekkin et ses gens tenaient à remonter vers le nord avant que la saison des pluies fût dans son plein, et c'est pourquoi l'on pressait énergiquement les païens de s'acquitter de leurs obligations. Ces livraisons d'hommes, jointes aux prises que le *Fatcha* ou les autres officiers ne cessaient de faire aux environs, avaient pour effet d'emplir notre camp d'une quantité toujours croissante d'esclaves qu'il fallait, coûte que coûte, nourrir, et dont la valeur marchande diminuait au fur et à mesure que leur nombre augmentait. Les sujets d'un âge avancé ne représentaient pas plus de trois thalers Marie-Thérèse (quinze francs) au marché de Kouka; les vieilles femmes, plus aptes au travail et généralement plus gouvernables que les hommes, atteignaient le coût de cinq thalers; les jeunes filles étaient plus chères : on les avait pour une somme qui était la moitié du tarif normal sur la place de Kouka; elles n'étaient pas toutefois, on le pense bien, une denrée accessible au premier venu, et leurs prix ne se maintenaient que parce que le roi et ses hauts dignitaires étaient encore en état de les payer. Quant aux petits enfants, dont beaucoup semblaient à peine capables de marcher, on les donnait presque pour rien, vu le manque de véhicules de transport; un garçon de six à huit ans, par exemple, s'acquérait moyennant une chemise baguirmienne ou bornouane de qualité ordinaire, tarifée un thaler à Kouka[1].



Goundi.

Cette agglomération d'individus sur un petit espace, où non seulement ils n'avaient point de vivres, mais où ils restaient sans aucun abri exposés aux rayons du soleil, et, pour surcroît, aux pluies tropicales, en une saison où ces malheureux avaient l'habitude, dans leurs huttes solides et proprettes, d'entretenir un feu permanent pour se garantir de l'humidité, tout cela et surtout le chagrin de la patrie et de la famille perdues, la mélancolique perspective de la servitude, et l'idée d'un pénible voyage vers un but inconnu, amenèrent parmi eux des maladies qui les décimèrent d'une façon terrible.

Sitôt qu'un de ces pauvrets était mort, on se contentait de le tirer par les pieds hors du périmètre du camp, et de le laisser là, à la merci des intempéries et des animaux de la forêt. Aussi l'air, tout autour de nous, était-il empesté.

Moi-même, le 1er juin, je gagnai la diarrhée atonique courante, et, jusqu'au jour du départ, je restai

1. « La plupart des esclaves exposés sur le marché de Kouka proviennent des contrées païennes situées au sud du Soudan. L'article qui se débite le mieux, ce sont les *sedâsis*, sujets mesurant six empans de haut, de la cheville du pied à la pointe de l'oreille, et ayant de douze à quinze ans d'âge. Leur prix détermine tout le cours de la marchandise, de sorte que lorsqu'un trafiquant étranger veut connaître la valeur vénale des esclaves d'un pays, il se borne à demander : « Combien le sedâsi? » et, de la réponse, il déduit l'échelle entière des tarifs. Les deux catégories les plus prisées après celle-ci, ce sont les *chômasis*, individus mâles ou femelles ayant cinq empans de hauteur et de dix à treize ans d'âge, et les *sebasi* (sept empans et de quinze à vingt ans), faciles encore à acclimater, mais, moralement déjà moins maniables et plus portés à s'enfuir. Quant aux hommes faits (*gourzems*) ainsi qu'aux vieillards et aux vieilles femmes (*chômalis*), ils sont beaucoup moins demandés, et pour cause. Enfin, dans le sexe femelle, les sujets les plus appréciés et qui coûtent le plus cher sont naturellement les jeunes filles nubiles). » (*Reise in Afrika*, tome I.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alité. La fièvre, dont j'avais eu plusieurs accès depuis le commencement de la saison des pluies, me rendait presque incapable de réagir contre le mal; mes forces diminuaient à vue d'œil, et je n'avais plus qu'un désir, qu'une pensée, regagner le Bornou et Kouka au plus vite.

Épuisé comme je l'étais, je me faisais de temps à autre hisser sur mon cheval, pour m'en aller, à quelques centaines de pas de là, à la hutte royale, essayer d'émouvoir Mohammedou par la vue de mon état déplorable et d'obtenir de lui qu'il me renvoyât sans tarder.

Un jour que je lui disais que je me sentais mourir et que mon vœu était de ne point trépasser en terre païenne, il me répondit tout bonnement, avec son fatalisme musulman : « Que veux-tu, chrétien? Si Dieu a décidé que tu mourras, qu'importe que ce soit au Bornou ou ici? Si, au contraire, il entend que tu vives, sois tranquille, tu recouvreras la santé! Dieu est grand, et notre sort, à tous, est entre ses mains! »

Ce n'était pas seulement par le désir de tirer de moi quelque bon et rare conseil qui lui permît de sortir triomphant des difficultés de sa situation (on a vu qu'il m'attribuait une science surnaturelle en toutes choses), c'était aussi par un motif de magnanimité que Mohammedou ne consentait pas encore à me congédier.

Je lui avais, on s'en souvient, fait des présents relativement riches, et lui, en revanche, n'avait pu jusqu'ici ni me traiter d'une manière convenable, ni se prêter à mes projets d'excursion. Le sentiment de sa dignité royale, qu'il possédait à un haut degré, joint à sa générosité, fameuse à la ronde, lui rendait insupportable l'idée de me laisser partir sans un témoignage de son hospitalité. Or, provisoirement, il n'avait pour tout bien que des esclaves. A plusieurs reprises, il essaya de m'en faire accepter, car, malgré mes assurances bien formelles, il ne pouvait se mettre dans la cervelle qu'un homme n'aspirât point à s'enrichir et se fît sérieusement scrupule d'accepter de la marchandise humaine.

Un jour il m'envoya dix adultes mâles et femelles, qui me furent une source d'ennuis sans nombre. L'eunuque qui me les livrait de sa part refusa obstinément de les remmener, sous prétexte qu'il ne voyait pas clairement la raison d'un refus qui allait tout droit à froisser le roi.

Obligé, bon gré mal gré, de garder provisoirement ces esclaves, je courus chez mon ami et proche voisin le *Fatcha*, pour lui expliquer comme quoi, étant donnés les principes et les coutumes de mon pays, je ne pouvais absolument pas accepter l'octroi d'êtres humains que, par-dessus le marché, je n'avais pas même les moyens de nourrir. Mais il se trouvait que, depuis longtemps, cet officier s'était secrètement entendu avec mes gens pour que le roi me fît cet envoi d'esclaves, qu'il comptait après coup se faire adjuger à lui-même. Il me répondit donc dilatoirement qu'il allait en parler au prince, et en attendant il me pria de garder les esclaves. Au bout de quelques heures, voyant qu'on ne revenait point chercher mes dix têtes, j'envoyai Almas chez le *Fatcha*.



Le docteur malade allant visiter le roi.

La réponse fut encore que l'on me priait de conserver provisoirement les esclaves. Je le crois bien, Almas était justement l'intrigant qui avait conçu cette petite spéculation de chair humaine. Je fus cette fois ferme dans mon refus, et je donnai ordre au susdit Almas de conduire les esclaves à la maison du fonctionnaire baguirmien.

Almas revint néanmoins avec quatre d'entre eux, que le *Fatcha* lui avait, disait-il, remis pour lui-même. J'allai aussitôt trouver le dignitaire pour m'assurer de l'exactitude de la chose, et pour protester contre l'acceptation, au même titre que s'il se fût agi de moi.

Chez le roi enfin, j'appris le fin mot de l'affaire : le *Fatcha* l'avait assuré que j'avais fini par consentir à recevoir quatre des esclaves, pour les échanger contre des bœufs lors de mon départ. Les jours suivants, j'eus avec mes gens des scènes effroyables, qui achevèrent de m'aigrir et de m'exaspérer. Ces hommes, dont les services m'étaient si nécessaires, ne me reprochèrent-ils pas de les empêcher de profiter de l'aubaine que leur envoyaient la faveur du sort et la libéralité du *mbang* ?

Bref, je me vis obligé de leur céder, en me conten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant de faire bien savoir au roi que je n'acceptais point les susdits esclaves pour mon compte personnel. Deux de ces esclaves échurent à Almas; un autre fut le partage d'Hamou, mon domestique marocain; le Kânembou qui était chargé de conduire mes bœufs eut le quatrième.

Un autre jour, ce furent six jeunes individus des deux sexes, de ceux que l'on nomme *sedâsis* (sujets ayant six ampans de hauteur), que Mohammedou m'envoya, supposant peut-être que le premier envoi ne m'avait pas agréé, à cause de la qualité inférieure de la marchandise. Nouveau refus de ma part; sur quoi, l'excellent prince, qui ne se tenait pas encore pour battu, m'expédia...: une de ses propres femmes.

La créature possédait une garde-robe magnifique, qui, dans l'état de pénurie où nous nous trouvions, eût été pour nous un trésor.... Ce nonobstant, et si flatteuse que fût la marque de faveur du souverain, je déclinai encore le présent.

Il ne restait plus à Mohammedou que la perspective de me dédommager en me donnant part à une cargaison d'ivoire qu'il comptait vaguement recevoir de Koumra. J'avais déjà dans mes bagages deux quintaux de cette précieuse denrée, prix d'un cheval vendu par moi à Sa Majesté baguirmienne. Aussi, comme l'ivoire attendu ne venait pas, j'assurai le roi et le réassurai que je le tenais volontiers quitte du cadeau en question, que l'unique chose que je lui demandais, c'était de me faciliter au plus vite mon retour au Bornou, d'autant que lui-même ne semblait pas appelé de sitôt



Le roi envoie en présent une de ses femmes au docteur.

à remonter vers le nord, son règlement de comptes avec les Toummoks étant loin de marcher d'un bon pas.

Le chef de tribu, effectivement, n'avait pu parfaire encore la livraison de cent esclaves à laquelle il s'était engagé. Le prince sara, de son côté, qui, lui aussi, avait à livrer au *mbang* cent esclaves ou l'équivalent de leur valeur, demandait qu'on lui expédiât une troupe de soldats baguirmiens, à l'effet d'opérer une razzia, moyennant laquelle il payerait son dû. Mais c'était à quoi Mohammedou ne pouvait se décider; jamais encore, dans leurs expéditions personnelles, les rois baguirmiens n'avaient dépassé vers le sud le pays des Toummoks, et, comme l'armée d'Abou Sekkin refusait de pousser plus loin la campagne, il était à craindre que les miliciens ne voulussent point suivre le *Fatcha*, si celui-ci descendait vers Koumra.

Les journées s'écoulaient ainsi, lentes et fastidieuses. Les coups de main dirigés à droite et à gauche avaient toujours un caractère tel, qu'il ne m'était plus possible de m'y associer; le roi d'ailleurs, je l'ai dit, m'avait acheté mon cheval du nord, et celui que j'avais en échange ne m'inspirait qu'une confiance médiocre. De plus, mes forces diminuaient de jour en jour.

Les pluies du mois de juin avaient accru la fièvre qui me dévorait, et, faute de quinine, je ne pouvais me soigner. Je m'étais installé, en guise de couchette, dans ma hutte, une haute banquette de sable, garnie de branchage, sur laquelle j'avais étendu mes nattes et mes couvertures; mais les ramilles et les nattes pourrissaient; mes effets étaient constam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

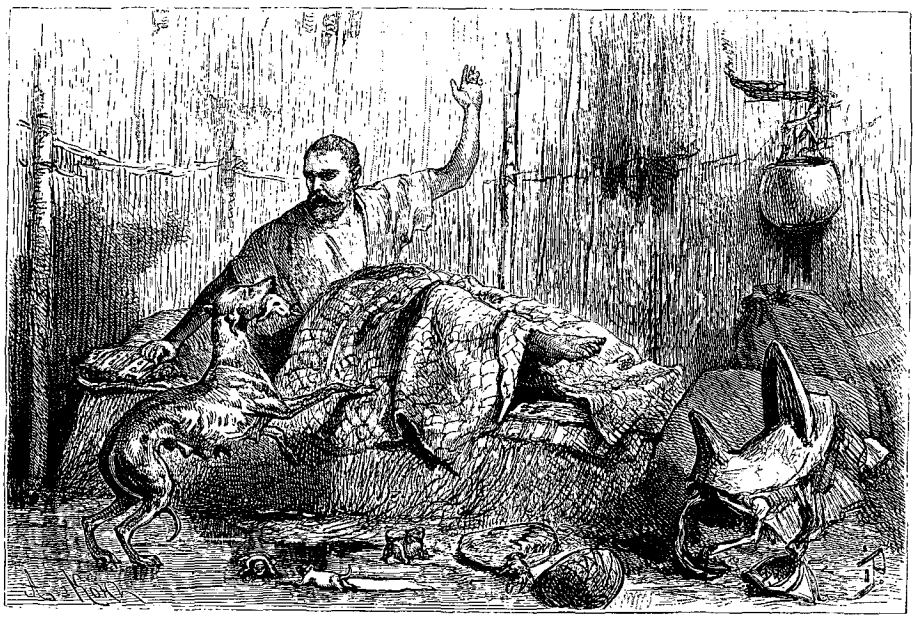
ment trempés, et la violence des averses emportait parfois jusqu'à ma banquette; sans compter que, la nuit venue, j'avais une lutte en règle à soutenir contre ma levrette, qui avait mis bas nombre de petits, et qui entendait que sa jeune famille eût le bénéfice de ma propre couche.

Malgré les désagréments de ma situation, j'eusse encore attendu néanmoins que Mohammedou remontât vers le nord, si ce mouvement se fût annoncé comme prochain. Malheureusement, tel n'était point le cas.

Après le règlement de ses comptes avec les princes du Toummok et de Koumra, le *mbang* se proposait de pousser à l'est, au delà du Chari, jusqu'à Korbol (région des Bouas), pour obtenir du chef de ce district une livraison d'esclaves et d'ivoire; chemin faisant, il avait encore à recevoir les tributs du Ndam et du Miltou. Ce n'était qu'ultérieurement qu'il comptait revenir s'installer quelque temps à Bougoman.

Pendant le mois de juin s'était produit un incident que je dois au moins noter au passage.

Un certain nombre de Felatas étaient arrivés à notre campement pour y vendre une provision de beurre, et là, ayant été informés de la présence « d'un de leurs proches parents », — c'est de cette façon qu'ils me désignaient, — ils s'étaient empressés de me rendre visite. J'eus par eux toutes sortes de nouvelles de ma patrie adoptive, le Bornou. Ces gens parlaient presque tous tant bien que mal l'arabe, et offraient le pur type de leur tribu; la peau d'un jaune sale, la chevelure courte et crépue, quoique beaucoup moins emmêlée que celle des nègres, le nez droit, souvent même arqué, tels étaient nos personnages au physique. Ajoutons que leurs questions aussi bien que leurs réponses dénotaient chez



Le docteur sur sa couchette dispute la place à sa levrette.

eux une certaine dose d'intelligence. Deux cents d'entre eux habitaient parmi les Bouas de Korbol.

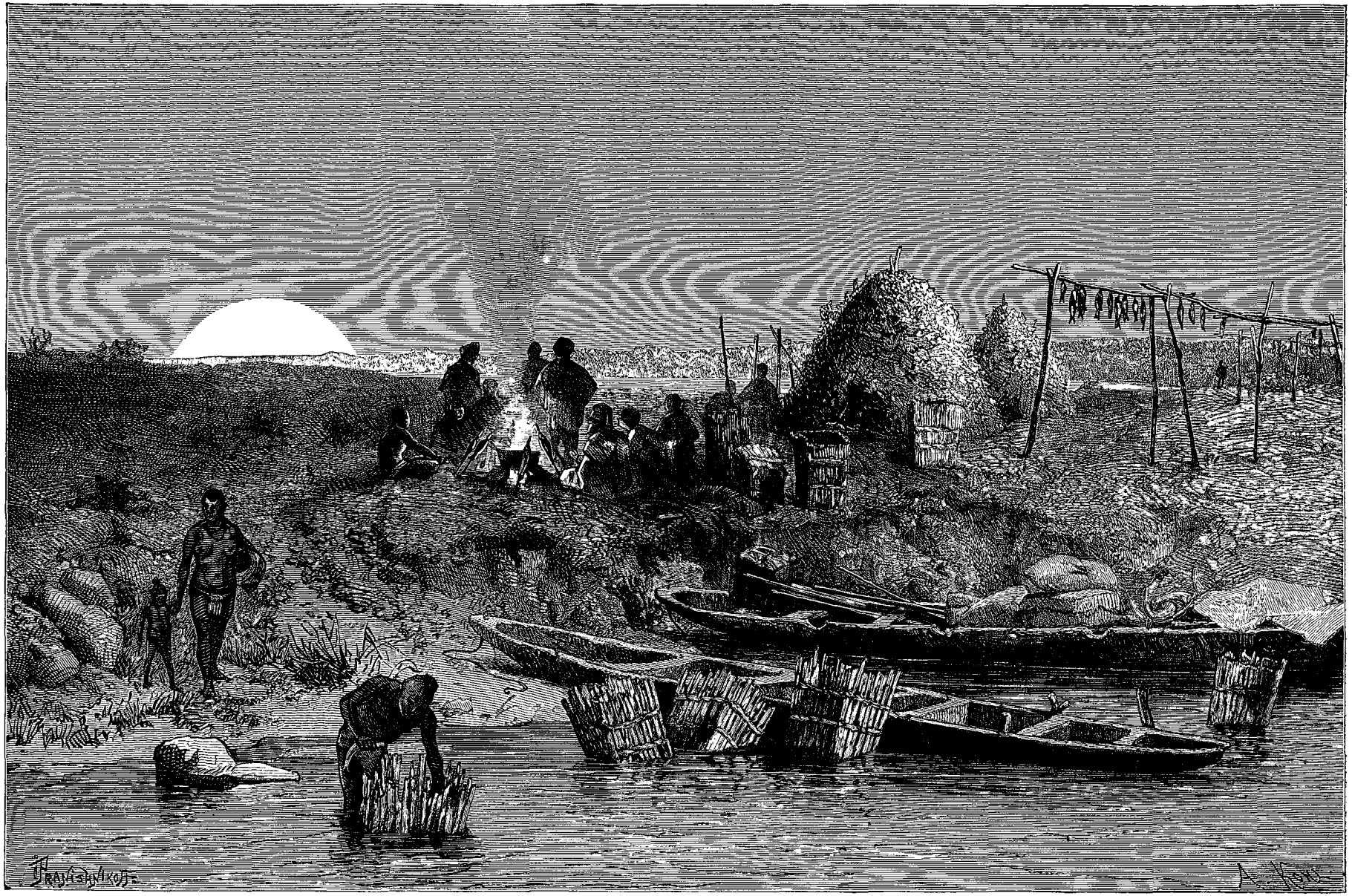
La situation politique du *mbang* s'était, je l'ai dit, bien améliorée. L'anti-roi Abd er Rahman, délaissé par les chefs de guerre ouadaïens, s'était retiré entre le lac Tsâd et le lac Fitri, abandonnant tout le pays à son neveu. Restait le sultan Ali, dont l'opiniâtreté n'était que trop connue.

Je conseillai à Mohammedou de recourir, de ce côté, aux bons offices et à l'intervention amicale du cheik Omar, Ali, le sultan précité, n'attendant en réalité qu'une occasion pour se réconcilier avec le *mbang* son vassal, dont il n'avait point intérêt à ruiner complètement le pays. Mais Mohammedou, tout en me sachant gré d'une ouverture dont il appréciait la portée pratique, avait le cœur trop haut pour l'accepter : dès le début de sa lutte avec l'Ouadaï, le cheik Omar avait refusé à des fugitifs baguirmiens l'accès de son territoire; le *mbang* se souvenait de cette circonstance, et, pour rien au monde, il n'eût voulu faire, du côté du Bornou, aucune démarche ayant l'air d'une prière.

Enfin, j'obtins de Mohammedou l'autorisation de me mettre en route, et le 31 juillet 1872 notre caravane s'ébranlait.

Le roi avait eu la bonté de m'adjoindre : 1° un messager, chargé d'ordonner au chef du Ndam de m'approvisionner de vivres comme il le faudrait; 2° le fils de l'ex-gouverneur de Mafaling, avec une lettre circulaire enjoignant aux chefs de Mafaling, Baïngana, Mondo, Balaniéré, Mandjafa, etc., de me bien traiter et de me fournir des embarcations pour qu'avec ma cargaison d'ivoire je puisse descendre le fleuve jusqu'à Bougoman, localité sise à l'entrée du Logon. Cette dernière idée était excellente, et si les choses, dans l'exécution, laissèrent beaucoup à désirer, la mesure,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêcherie et festin sur le Charı (voy. p. 412).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

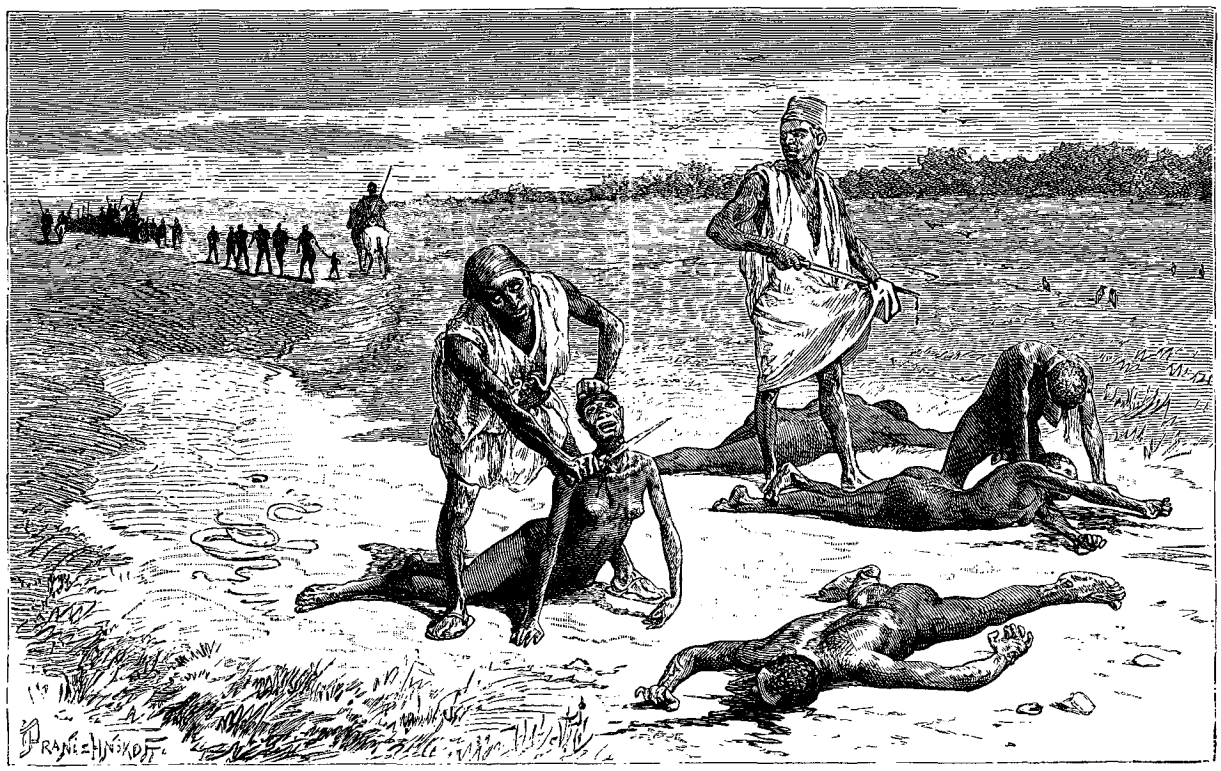
on le verra bientôt, me sauva en quelque sorte la vie.

Notre caravane était devenue très nombreuse, grâce aux appoints d'êtres vivants qui représentaient les prix de vente de nos chevaux; en outre, beaucoup de Baguirmiens avaient voulu profiter de l'occasion pour s'en retourner aussi vers le nord. Comment notre contingent d'esclaves résisterait-il aux fatigues de ce long et pénible voyage, c'était là pour moi une vraie énigme.

Une moitié d'entre eux étaient atteints de diarrhée atonique, et l'autre moitié mourait de faim. Beaucoup de nos compagnons m'assurèrent même que, depuis des semaines, on n'avait pu donner pour toute nourriture quotidienne à ces malheureux qu'un peu de bouillie, et je n'avais pas de peine à le croire, car moi-même, à plusieurs reprises, j'avais dû diminuer les rations de mon monde.

A peine eus-je changé d'air, que je commençai de me rétablir. Tout d'abord, après une heure de chevauchée environ, je m'étais laissé aller presque défaillant à bas de ma monture, pour demeurer couché jusqu'au soir à l'ombre d'un arbre; puis, la nuit venue, je m'étais installé dans une hutte imperméable qu'on m'avait réservée, et, là, j'avais ressenti un bien-être sensible, qui persista après mon réveil, de sorte qu'à partir de ce moment, sauf une extrême faiblesse, mon état alla chaque jour en s'améliorant.

Bien que Kouka soit au nord-ouest de Goundi, nous prîmes d'abord un peu à l'est, pour éviter les terrains marécageux situés plus à gauche, et pro-



Égorgement des esclaves malades.

fiter du chemin sablonneux qui côtoie le Chari. Bientôt les habitations éparses disparurent pour faire place à des bourgs fermés, dont les demeures entourées de cultures alternaient avec des bois et des prés. A midi, le premier jour, nous étions au village ndam de Voulik : là, les forces manquèrent à un certain nombre d'esclaves de la caravane; ni coups de bâton, ni coups de fouet à lanière en peau d'hippopotame ne purent les faire avancer plus loin; il fallut les abandonner sur place.

J'étais presque tenté de m'en réjouir tout bas pour ces pauvres êtres, à qui, de la sorte, il restait peut-être une chance d'en revenir, tandis qu'en continuant de marcher, ils eussent été assurés de périr.

Comme je faisais part de ce sentiment à mon domestique marocain Hamou, celui-ci se moqua de mon ignorance et m'éclaira en me disant (ici je sens trébucher ma plume !) que ces infortunés étaient autant de victimes que l'on allait incontinent tuer sur place pour l'avertissement de leurs camarades.

Je pouvais et j'osais à peine y croire ! Je savais bien que les caravanes d'esclaves qui se rendent au nord, venant du Bornou, étaient obligées très souvent, vu l'insuffisance de chameaux de transport par cette route, d'abandonner sur le sol aride du désert ceux de leurs membres dont les forces défaillaient, et que ces délaissés succombaient alors désespérément aux tortures de la faim, de la soif, et sous les rayons torrides du soleil; mais que, de sang-froid, comme on ferait d'une chèvre ou d'une poule, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme égorgeât, achevât son semblable, cela ne pouvait m'entrer dans l'esprit, et pourtant c'était la vérité pure.

Quand, malgré les coups de gourdin, un esclave mâle ou femelle ne pouvait décidément plus avancer, et se laissait choir d'un air résigné, sans que nulle violence le remît sur pied, son maître, le plus décemment du monde, restait alors un peu en arrière, puis, tirant tranquillement son couteau, il coupait la gorge au traînard et lui ouvrait les artères.

La première fois que je fus témoin de cette horrible exécution, ce fut par le fait du Bornouan que le cheik Omar, au départ de Kouka, m'avait donné comme escorte officielle : j'arrivai juste au moment où cet homme, qui du reste n'était point méchant, essuyait son coutelas ensanglanté, en constatant mélancoliquement cette chose regrettable, qu'avec ces païens, gens sans foi ni loi, il n'y a absolument rien à gagner et qu'ils vous glissent sans cesse dans les mains : tant il est vrai que le préjugé religieux est souverain pour anéantir chez l'homme toute espèce de sentiment de justice ! Par la suite, j'en devais voir bien d'autres, car ces scènes se renouvelaient presque journellement, et je ne sais rien de plus cruel que l'obligation d'assister sans mot dire à de pareils spectacles.

Le village de Voulik était extraordinairement riche en sorgho, en canne à sucre (*sabadou*), en maïs et en courges. Après toutes sortes de contestations avec les habitants, dont nos gens affamés avaient été à plusieurs reprises piller l'approvisionnement de comestibles, nous campâmes moitié en plein air, moitié sous des hangars d'abri où se trouvaient des restes de fonderie, car les couches de sol ferrugineuses s'étendent en ce district jusque près du Chari.



Misères du voyage.

Les fourneaux, de forme conique, avaient un mètre et quart environ de hauteur, et présentaient à la partie supérieure une petite cavité communiquant par un étroit orifice avec l'intérieur du cône. On emplit la chambre interne de charbon, et l'on place dans la bouche d'en haut des morceaux de terre ferrugineuse ; à la base du cône se trouvent des canaux avec des conduits qui amènent un courant d'air continu dans l'intérieur de la cavité, et le métal ainsi obtenu se rassemble à la partie inférieure du trou.

Le lendemain, au prix d'une étape pénible à travers un terrain d'argile inondé, où bêtes et gens glissaient et tombaient à chaque instant, et où, pour ma part, je sombrai avec mon cheval dans une mare bourbeuse, d'où il fallut plusieurs hommes pour me retirer, nous arrivâmes à la résidence du prince du Ndam.

En dépit de la lettre royale et d'un bonnet jaune de l'Atlas dont je gratifiai moi-même ce prince, je ne pus obtenir de lui un approvisionnement de grains, et je dus, à un prix exorbitant, faire acheter à Borg par mes Bornouans de quoi empêcher mon monde de mourir de faim.

On affirmait qu'au Baguirmi proprement dit on ne dénicherait pas un minot de grain. Aussi plusieurs de mes compagnons, pour quelques mesures de ladite provende, se défirent-ils immédiatement de ceux de leurs esclaves qui étaient malades.

Notez que, par une sorte d'ironie du sort, les terres basses que nous traversâmes ensuite, la faim aux dents, du côté du village de Koussi, présentaient de splendides champs de céréales n'attendant que la faux du moissonneur ; aussi avions-nous grand'peine à empêcher nos gens, presque réduits à l'état de spectres, de se livrer dans ces plaines luxuriantes à des razzias qui nous eussent coûté cher, vu l'hostilité des populations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 5 août, nous franchîmes la Rivière Noire, qui, en cet endroit, avait à peu près cent pas de largeur, avec de l'eau jusqu'à nos épaules, et, nous dirigeant au nord-est à travers un pays bien boisé, nous gagnâmes la bourgade de Gourgara, qui, depuis notre premier passage, avait été saccagée par Abd er Rahman. Le 6 fut une des journées les plus pénibles de tout le voyage. Le peu d'ensemble avec lequel cheminait notre caravane et aussi le défaut de guide nous amenèrent à nous diviser en deux détachements, dont l'un prit vers le nord, tandis que l'autre, mieux au courant de la voie à suivre, décrivait un circuit à l'ouest pour éviter les terres d'argile détrempées. Mon destin voulut que je fisse partie de la colonne qui, avec les animaux sommiers, se dirigea vers le nord.

De ma vie je n'oublierai ce trajet. Outre que le cheval de bât, toutes les cinq minutes, faisait au milieu des fondrières des chutes dont il était très difficile de le relever; outre que moi-même, à plusieurs reprises, je m'abattis avec ma monture épuisée qui, depuis quinze jours, n'avait pas eu un grain à mâcher, si bien qu'à la fin, de désespoir, j'ôtai mes souliers et mon pantalon pour mener la pauvre bête par la bride, en louvoyant comme je le pouvais dans cette fange visqueuse; outre cela, dis-je, nos bœufs, d'ordinaire si sûrs de leur pied dans ce sol pâteux, paraissaient ne plus savoir où ils en étaient. A tout instant il me fallait repêcher ma charge d'ivoire chavirée, et la faire porter à dos d'homme par un endroit un tant soit peu plus sec.

Pour mon cheval de bât notamment, je crus qu'il ne s'en tirerait jamais. A l'approche de chaque mauvais pas, nos bêtes n'avançaient plus qu'en tremblant, sûres qu'elles étaient des chutes et des volées de coups qui les attendaient. Plus d'une fois, j'eus envie de planter là mon ivoire, de charger le reste du bagage sur les bœufs, et d'enfourcher un de ces ruminants, tant mes pauvres genoux flageolaient, et tant, à force de patauger dans toute cette bouillie, je craignais de succomber à la fin. Vers une heure de l'après-midi seulement, nous fîmes halte dans un village de fondeurs abandonné, dont les environs offraient l'aspect le plus luxuriant : gazons, herbes fourragères, arbres multiformes, vignes sauvages même, on y voyait de tout.

Le lendemain, malheureusement, ne fut qu'une réédition amplifiée des tribulations de la veille; enfin nous ralliâmes l'autre moitié de la caravane au lieu de rendez-vous convenu, et, le jour suivant, après avoir traversé un terrain sablonneux, sillonné encore de nombreuses fondrières, nous arrivâmes en vue du Chari, dont l'aspect suffit à me réconforter, encore que je fusse d'autant plus faible que la fièvre recommençait à me miner.

Le 9, il nous fallut tout d'abord franchir le petit affluent qui du Ba Ili vient se jeter ici dans le grand fleuve. Lors de l'aller, nous avions trouvé ce cours d'eau de jonction complètement à sec; à présent, au contraire, nous y avions de l'eau jusqu'au-dessus des aisselles, et ses flots roulaient comme ceux d'un torrent.

Vers midi enfin, nous campions vis-à-vis de Mafaling, où, pour mon compte, j'espérais trouver un terme à mes maux et à mes fatigues. Mais, bien que j'eusse dépêché aussitôt au chef de la ville le messager de Mohammedou avec la lettre dont il était porteur, ce ne fut que le lendemain qu'arriva l'embarcation destinée à me prendre, moi et mon bagage.

Pendant tout ce temps, il n'avait cessé de pleuvoir à verse. Il y avait là, sur la rive, des Arabes choas de l'armée d'Abd er Rahman, qui, grâce à la façon peu respectueuse dont Almas parla de Mohammedou (le *mbang*, selon lui, ne l'avait pas traité comme il l'eût dû), se montrèrent bientôt nos meilleurs amis.

Un d'entre eux particulièrement intéressa ma curiosité. C'était un homme encore jeune, qui vivait depuis son enfance parmi les Kouangs et qui s'y était tout assauvagi. Sous un reste de vêtement, il portait la lanière de cuir en usage chez ses compatriotes d'adoption, avait la chevelure tressée à la mode fashionable de ceux-ci, et l'on voyait, à ses allures et à ses mouvements, qu'il était devenu à demi païen. Il n'y avait plus que par le langage, qui, à travers toutes les migrations, se conserve des siècles parfois, inaltéré et immuable chez ces Arabes, que l'étrange personnage se rattachait encore à sa famille ethnique d'origine.

L'après-midi, mon canot partit à force de rames, et, à huit heures, nous touchions à une pêcherie dont les hôtes temporaires nous offrirent le réconfort d'un bon feu et d'un souper de poisson. Aussi eus-je besoin de tout mon reste d'énergie pour résister aux sollicitations de mes rameurs qui voulaient atterrir à tous les villages riverains, où ils comptaient trouver festoyer.

Le lendemain soir, à sept heures, nous étions à Baïngana, terme de cette étape aquatique, non sans avoir perdu beaucoup de temps en route par suite de la nécessité de changer à chaque village de chaloupe et de canotiers, relayage qui n'allait pas sans complications, car tantôt c'étaient les barques qui manquaient, tantôt c'étaient les rameurs que l'on ne trouvait pas; d'autres fois c'était le chef du village qui était sur ses terres de l'autre côté, ou qui n'avait pas assez d'autorité pour déterminer les rameurs à m'emmener.

Entre Mafaling et Baïngana, le Chari infléchit d'abord au nord-ouest, pour reprendre ensuite une direction générale nord; son cours ici, semé de bas-fonds et d'îles sablonneuses, abonde, je l'ai dit, en hippopotames et en crocodiles; la nappe d'eau y avait pour l'instant plus de largeur que lors de notre premier passage. Ses îles, les unes plates, les autres formant de hautes intumescences, étaient assez grandes et couvertes de gramens et de roseaux.

A Baïngana, le jour suivant, nous fûmes ralliés par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

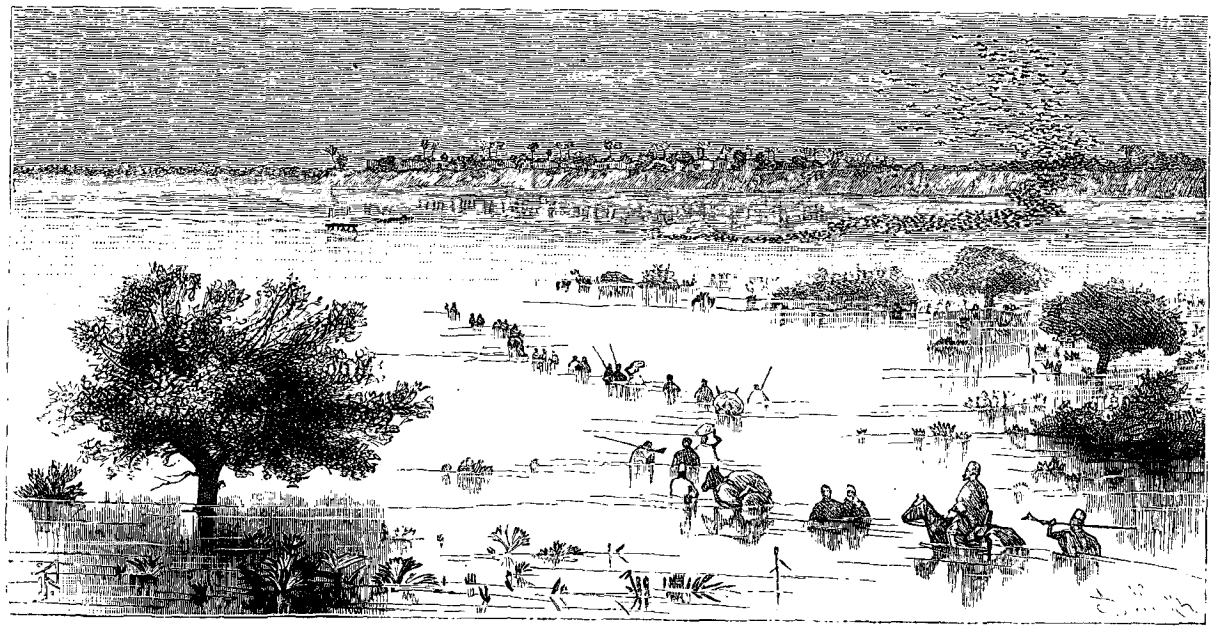
la caravane, qui arriva demi-morte de faim. Heureusement que je trouvai à me procurer, sur la place, neuf minots de sorgho (coût, un beau costume), qui pouvaient nous suffire jusqu'à Bougoman. Mon cheval de bât mourut ici, bien qu'on l'eût débarrassé de sa charge; et quant à celui que je montais, il était dans le plus triste état.

Le bourgmestre (*ngaré*), qui m'avait reçu lors de l'aller, m'accueillit encore avec sa bienveillance accoutumée, sans me régaler toutefois aussi largement que la première fois, car, au lieu de m'envoyer quatre gros poissons, il ne m'en fit tenir que trois, et à grand'peine pus-je lui arracher celui qui manquait au compte.

A Baïngana, la caravane passa sur la rive orientale du fleuve (depuis Mafaling, elle avait dû suivre l'autre rive, à cause des Choas qui tenaient la campagne), tandis que, moi, je continuai mon chemin par le fleuve.

A Mandjafa[1], on se rallia de nouveau. Les esclaves d'Almas et d'Hamou étaient atteints d'une ophtalmie qui, chez plusieurs, s'était tournée en cécité; d'autres souffraient de maux divers, quelques-uns étaient morts; d'autres encore s'étaient enfuis; le reste était réduit à l'état de squelettes. Ma fidèle chienne Saïda elle-même, que j'avais amenée du Fezzan, était passée de vie à trépas.

A Mandjafa, la caravane reprit la rive gauche du fleuve jusqu'à Bougoman, où j'arrivai le 20 août, en canot. La plupart de ceux qui la composaient poursuivirent leur route sans s'arrêter, les désertions d'esclaves augmentant au fur et à mesure que ces malheureux s'éloignaient de leur pays. Quant à moi et à mes gens, nous prîmes de là pour gagner Logon un peu plus à l'est que nous n'avions fait en venant.



Vue sur le Logon.

La région par laquelle nous traversâmes le royaume présentait de superbes champs de céréales; la moisson était commencée, et aux huttes s'enlaçaient des courges dont les fruits touchaient également à la maturité.

Les indigènes n'avaient qu'un espoir, c'était d'achever leur récolte avant que le *mbang* détrôné revînt sur Bougoman et dévastât peut-être le pays. De toutes parts dans les cultures se dressaient de hauts échafaudages sur chacun desquels se tenait un veilleur, et d'où rayonnaient par la plaine des cordons où étaient appendus des tessons et des loques. De temps à autre l'homme de garde criait à tue-tête en agitant ce système de fils, afin d'effaroucher les oiseaux.

A Logon, je descendis derechef dans la maison où j'avais laissé Isa, le représentant du haut dignitaire bornouan qui porte le titre de *Kachella Bilâl*. J'y retrouvai encore le personnage, qui me dépeignit le ressentiment dont était animé contre moi le roi Marouf, auquel la renommée, grossissant les choses, avait insinué que j'étais allé ravitailler son ennemi, le roi baguirmien, de tout un quintal de poudre anglaise, de je ne sais combien de milliers de balles et de pierres à fusil, sans compter mille noix de Gouro, et le reste.

C'était là, me dit Isa, un trait que ce prince tremblleur n'entendait me pardonner de sa vie. Effectivement, durant les deux jours que je passai dans la capitale du Logon, Marouf s'acquitta bien envers moi des devoirs essentiels de l'hospitalité; mais je ne pus, cette fois, obtenir de lui une audience privée: ce qui n'empêcha pas que, lors de la réception officielle à laquelle je fus invité avec tous les membres de la caravane, je lui fis cadeau, pour ne point paraître

1. Village du cours inférieur du Chari, qu'il ne faut pas confondre avec une localité à peu près du même nom (*Mandiazat*) sise plus en amont, près de Mafaling.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant lui les mains vides, de six feuillets de papier à écrire, toute la provision qui me restait, et de vingt aiguilles à repriser de Nuremberg, engins fort utiles en ces pays pour coudre les cottes de guerre ouatées.

Le 26 août, je quittai la capitale du Logon, et le lendemain j'arrivai à Kala-Kafra. On se souvient que, lors de l'aller, cette ville nous avait fermé ses portes au nez; cette fois, on nous fit excellent accueil. Le matin suivant, il manqua nombre d'esclaves à l'appel, et le gouverneur eut beau s'en mêler, on n'en put retrouver un seul. En pareil cas, soit dit en passant, voici la procédure qu'on emploie : un fonctionnaire public, le Coran à la main, va de maison en maison, de porte en porte, faire jurer à chacun sur le livre saint qu'aucun des esclaves perdus ne se trouve chez lui et qu'il ignore leur lieu de retraite.

Le 28, nous touchions la frontière proprement dite du Bornou, et nous gagnions Afadé, où je demeurai un jour à me reposer, et où, contre des *tobes* d'emprunt, je me procurai un peu de céréales, ainsi que j'avais déjà fait à Logon. Par malheur, le précédent gouverneur avait été changé; son successeur ne nous traita point, tant s'en faut, aussi bien que son devancier; il se contenta de nous envoyer une corbeille d'épis de maïs.

Quant à la ville, elle n'offrait plus cet air d'abandon complet que nous lui avions trouvé quelques mois auparavant; non seulement elle semblait contenir plus d'habitants, mais encore elle avait un aspect moins minable, grâce aux champs de céréales qui couvraient maintenant tous les espaces libres en dedans des murailles.

Dans l'étape suivante, après avoir cheminé d'abord sur un sol sablonneux, nous finîmes par rencontrer un terrain inondé, où, jusqu'au coucher du soleil, nous marchâmes immergés presque jusqu'au ventre. A ce moment, nous entendîmes non loin de nous les cris des veilleurs préposés à la garde des récoltes, ce qui nous rendit le courage et nous permit d'attraper un chemin moins mauvais, par lequel nous atteignîmes le village d'Otcho, où nous couchâmes.

Le lendemain, avant de repartir, j'achetai à crédit un cheval, pour dix-sept thalers (quatre-vingt-cinq francs). De bonne heure, dans la matinée, nous passions devant la ville murée de Kouda, et, à midi, nous campions au village arabe de Mossio, où, malgré l'abondance de gros et de menu bétail qui s'y trouve, nous fûmes assez mal traités. Je n'y pus même pas obtenir un peu de lait additionné d'eau. Autant les Arabes du nord de l'Afrique sont hospitaliers, autant leurs congénères du Soudan se montrent réfractaires à l'exercice de cette vertu.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Lekariri, sur la rivière de Gambarou.

Cette rivière, je l'ai déjà dit, passe pour venir des territoires marécageux des Mourgos, où elle n'est vraisemblablement qu'une branche détachée du Chari de l'ouest ou Chari de Logon. Dans ce cas, elle ne serait autre chose qu'un des innombrables canaux par lesquels le grand fleuve baguirmien se déverse dans le lac Tsâd. A quinze ou vingt kilomètres en deçà de son embouchure, elle reçoit, disent les uns, un autre *komodougou* (rivière), appelé le Ferendouma, tandis que les autres affirment que ce dernier cours d'eau, qui a sa source à part dans l'ouest du Logon, aboutit aussi directement au vaste récipient bornouan. Mais j'opinerais volontiers, pour ma part, en faveur de la première assertion, car l'endroit où, cette fois encore, près de Lekariri, nous franchîmes la rivière de Gambarou est tout à fait voisin de son embouchure, et cependant nous n'apercevions nullement le Ferendouma, que, lors de l'aller, j'avais traversé à dix-huit ou vingt kilomètres plus au sud.

De même, je suis peu porté à croire que ce cours d'eau ait sa source à lui, attendu qu'au milieu du mois de mars, alors que tous les autres courants tributaires du Tsâd nés dans la même région étaient presque entièrement à sec, il charriait, lui, une masse liquide plus considérable que celle de la rivière Gambarou elle-même, à savoir de dix mètres de large sur un mètre de profondeur. Il est plus probable, selon moi, que l'un n'est qu'un rameau de dérivation de l'autre, et qu'ils se rallient avant l'embouchure.

Le 3, nous gagnâmes Hobio, après avoir franchi le Mboulou. Là, à ma grande joie, je retrouvai d'anciens amis; aussi fis-je une halte de quarante-huit heures.

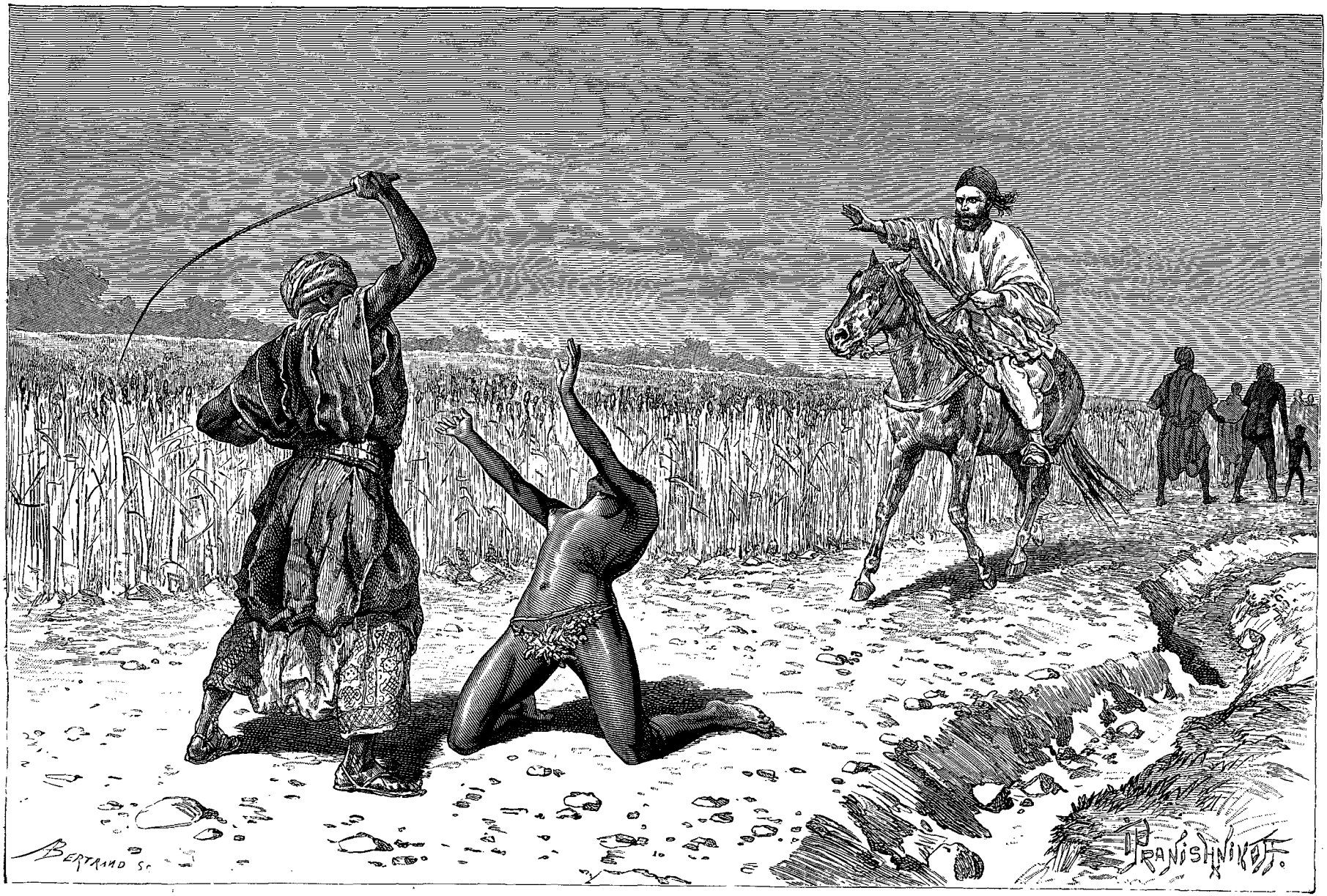
Le *komodougou* Mboulou, qui sort du territoire des Margui, à la frontière sud du Bornou, a, ce semble, un cours de deux cents kilomètres environ. A une trentaine de kilomètres avant le lac Tsâd, il reçoit un affluent qui lui arrive de l'ouest, du district d'Oudchê dans le Camergou.

En venant, c'est-à-dire au commencement de mars, le Mboulou, dont le lit a trente mètres de largeur, m'avait présenté un chenal liquide de vingt mètres à peu près de superficie, sur un mètre de profondeur tout au plus. Cette fois, au contraire, il avait complètement inondé ses rives, et offrait un courant de soixante mètres de largeur, que nous ne pûmes franchir qu'au moyen des embarcations ci-dessus décrites. Il est vrai qu'en d'autres saisons ce cours d'eau n'est plus qu'une suite de mares bourbeuses. La pente y est si faible, que je me souviens que des objets que nous y fîmes flotter au printemps ne purent point, par le vent d'est régnant, arriver jusqu'à l'embouchure.

Le 4 septembre seulement, nous nous remîmes en route, et traversâmes les deux petites rivières de Léba et de Missenéram, qui, au lieu d'être à sec comme la première fois, avaient à présent de l'eau jusqu'à la hauteur de nos selles.

Ces deux rivières, elles aussi, ont une déclivité fort insignifiante, au point que les uns prétendent qu'elles courent du sud au nord, pour aboutir soit au lac Tsâd, soit aux bouches de Mboulou, tandis que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur sauve une esclave (voy. p. 416).

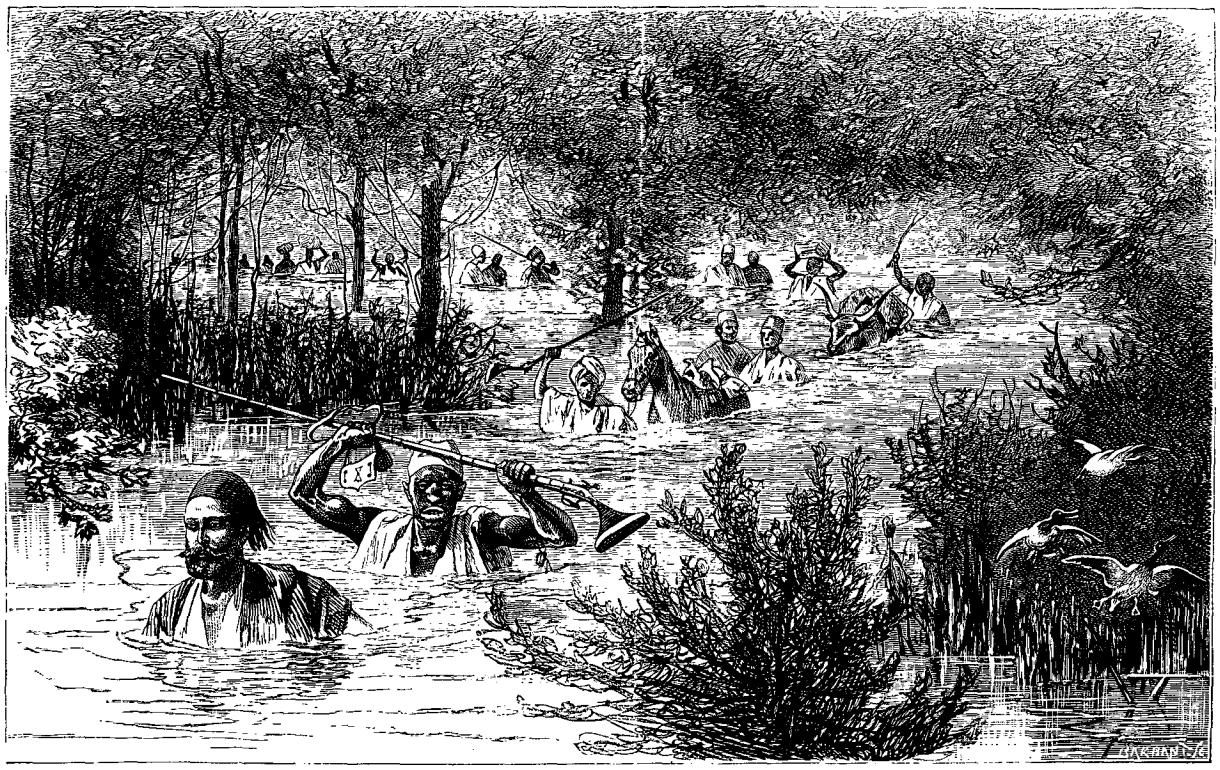
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres affirment qu'il n'y a là que des dépressions de terrain (*ridchoûls*) remplies au temps des hautes eaux par des débordements de l'onde lacustre. Toujours est-il que, même à l'époque de notre retour, alors que les deux petites rivières contenaient un volume liquide d'un mètre et demi à deux mètres de profondeur (en mars, nous les avions trouvées entièrement à sec), il était absolument impossible d'y découvrir la moindre trace de courant.

Le même jour, 4 septembre, nous atteignîmes au milieu de l'après-midi le gros bourg de Deboua. Les gens de l'endroit ne se montrant pas très hospitaliers, nous poussâmes une petite demi-heure plus loin pour camper dans un hameau dépendant de la bourgade. J'y descendis, pour ma part, chez une veuve qui avait deux filles, et dont l'accueil aussi simple qu'aimable compte parmi mes meilleurs souvenirs de voyage.

Le 5 septembre, nous gagnâmes Kouka, non sans avoir été obligés de laisser en route dans un village nos bœufs harassés.

Avant que nous fussions arrivés, Almas, dont le contingent de chair humaine s'était déjà considérablement fondu tant par les désertions que par la mort, eut une jeune esclave qui tomba de défaillance.



La caravane traversant la rivière de Léba (voy. p. 414).

Après l'avoir cruellement fouettée, il l'abandonna à la nuit tombante sur la route inhabitée, en disant tout bonnement qu'il espérait bien que les hyènes n'en feraient qu'une bouchée.

Heureusement, le cheval que je venais d'acheter à crédit était assez fort pour que j'y pusse mettre en croupe cette infortunée.

Si à Kouka, où commandait un beau-frère du cheik Omar, nous fûmes mal reçus, en revanche, à Ngornou, le lendemain, on nous traita de la façon la plus confortable.

Nous repartîmes de cette dernière ville le 7 septembre, à sept heures du matin, cheminant avec beaucoup de lenteur, attendu que nos bœufs, bien qu'ils n'eussent plus à porter les bagages qu'on avait laissés en dépôt à Kouka, avaient à peine la force de marcher. L'après-midi, nous étions en vue de Kouka, après laquelle j'aspirais comme si c'eût été ma cité natale.

L'usage ne permettant pas que j'y fisse mon entrée en plein jour, je campai jusqu'au soir à l'ombre d'un tamarin, et, le soleil une fois couché, nous pénétrâmes dans la ville hospitalière, où, comme toujours, je reçus du cheik Omar l'accueil le plus bienveillant et le plus paternel.

Traduit sur le manuscrit du Dr Nachtigal,
par Jules GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1880

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Nouvelle frontière gréco-turque. — Son tracé sommaire. — Superficie et population approximatives du territoire cédé à la Grèce. — II. Les grandes cartes de France entreprises depuis dix ans. — Carte du Dépôt des Fortifications. — Carte du Ministère de l'Intérieur. — Carte du Ministère des Travaux publics. — Projet d'une nouvelle édition de la carte de France par l'État-Major. — Missions du Ministère de l'Instruction publique. — Création d'un musée ethnographique à Paris. — III. Tahiti est devenu colonie française. — IV. Idée ancienne sur le fond des mers. — Recherches sous-marines dans le golfe de Gascogne. — Plateau du Travailleur. — V. Quelques données sur le voyage de M. et Mme Blunt en Arabie. — Les trois ancêtres de Mohammed Ibn Arouk. — Le Ouâdi Serhâne. — Le Djauf. — Le Nefoud. — Haïl. — L'émir Mohammed Ibn Reshid. — Retour avec une caravane de pèlerins. — Le voyageur français C. Huber en route pour le Nefoud. — VI. Le colonel Prjévalski dans la vallée du haut Fleuve Jaune. — Le comte Biéla Széchenyi est obligé de renoncer à entrer au Tibet. — VII. Nouvelles déterminations astronomiques en Algérie. — VIII. Départ de la seconde expédition du colonel Flatters au Sahara. — Projet de route. — IX. Mission du capitaine Gallieni à Sègou-Sikoro. — Voyage de retour du docteur Bayol. — Expédition française entre le Sénégal et le Niger. — Brigade scientifique du commandant Derrien. — X. Découverte des sources du Dhiôli-Ba ou Niger, par MM. Zweifel et Moustier, envoyés de M. C. A. Verminck. — XI. M. Aimé Ollivier-Pastré au Fouta Dhiallon. — XII. Les voyages de M. et Mme Coillard entre le Zambézi et le Limpopo. — XIII. Les papiers de l'abbé Debaize. — XIV. Les stations du Comité français de l'Association internationale africaine. — M. Bloyet à Kondoâ. — M. de Brazza à Machogo sur l'Ogôoué. — Départ du docteur Ballay et de M. Mizon. — XV. Le docteur Lenz, voyageur autrichien, est arrivé au Sénégal, après avoir visité Tombouctou. — XVI. M. Stanley sur le Kongo. — XVII. Expéditions belges à la région des grands lacs. — L'emploi des éléphants au voyage. — Expédition Cambier. — Expédition Van den Heuvel. — Expédition Burdo. — MM. Carter et Cadenhead sont massacrés. — XVIII. Les expéditions allemandes au pays de Lounda. — Les relations de voyage du docteur Pogge, du lieutenant Lux et du docteur Holub. — XIX. Voyage de M. Thomson entre le Tanganyka et le Nyanza. — Le Loukouga. — Le lac Likwa. — XX. Le docteur Hildebrandt à Madagascar. — XXI. Départ du docteur Crevaux pour l'exploration du rio Negro, affluent de l'Amazone. — XXII. M. Wiener reconnaît le rio Napo, affluent de l'Amazone. — XXIII. Les voyages de M. Moreno en Patagonie. — Le lac Nahuel-Huapi. — Société géographique de Buenos-Ayres. — XXIV. Le lieutenant Schwatka à la recherche des restes de Franklin. — Aperçu rétrospectif. — Relevé de côtes. — Découverte de grands cours d'eau. — Difficultés du voyage. — Les restes de l'expédition de Franklin. — Les papiers de l'expédition. — XXV. M. B. Leigh Smith à la Terre François-Joseph. — Découverte de nouvelles étendues de côtes. — XXVI. L'expédition de la *Jeannette*. — Inquiétudes sur l'expédition. — Voyage du *Corwin*. — XXVII. L'expédition du capitaine Howgate. — Elle s'arrête à Saint-Jean de Terre-Neuve. — XXVIII. Projet de voyage italien aux régions polaires australes.

I

Pour l'Europe le semestre géographique n'a guère à enregistrer que le projet de cession à la Grèce, par suite du traité de Berlin, de la Thessalie et d'une partie de l'Épire. La nouvelle frontière gréco-turque, partant de la mer Ionienne, suivra la rive gauche du Calamas, les crêtes du Zagorié, la ligne de partage des grands cours d'eau, et finalement viendra couper l'Olympe, pour aboutir à la mer Égée. La cession toutefois n'est pas encore un fait accompli ; et s'il en faut juger par les difficultés qu'a entraînées la remise de Dulcigno, la Grèce n'est pas près de posséder les vingt ou vingt et un mille kilomètres carrés, et les quatre cent mille habitants environ, que lui apporterait la frontière nouvelle.

II

Il y a dix ans que la France subissait l'une des plus dures épreuves de son histoire. Chacun, au sortir de nos désastres, en a cherché la cause sur quelque point spécial : c'est ainsi qu'on s'en est beaucoup pris — beaucoup trop pris, disons-le, — à l'ignorance traditionnelle du peuple français en géographie. Cette science y aura, du moins, gagné chez nous une faveur qui s'est révélée par des productions nombreuses en ouvrages et en cartes.

Bornons-nous à citer, comme un indice caractéristique et bon à recueillir, l'exécution de plusieurs grandes cartes de France. L'une des premières a été celle du Dépôt des Fortifications, dressée à l'échelle de un cinq-cent-millième[1]. Plus tard est venue la carte du service vicinal au Ministère de l'Intérieur, à un cent-millième[2]. Actuellement le Ministère des Travaux publics prépare une carte[3] qui sera plus spécialement dressée au point de vue des services de cette administration.

Il n'est pas inutile de rappeler une fois encore que

1. Quinze feuilles.
2. Six cents feuilles.
3. Cent trente-trois feuilles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la carte de France à un quatre-vingt-millième, par l'État-Major, a servi de base à ces différentes œuvres dont la préparation et l'exécution n'en représentent pas moins un travail considérable.

La grande carte de France elle-même va renaître sur des proportions plus considérables qu'à son édition première. Le Ministre de la Guerre, en effet, a décidé la publication à un cinquante-millième, des levés des officiers sur le terrain; il va sans dire que ces minutes seraient soigneusement mises à jour. En même temps, le Ministre a ordonné d'entreprendre une carte réduite de France à l'échelle de un deux-cent-millième. Comme les trois cartes signalées plus haut, ces deux dernières seront imprimées en plusieurs couleurs.

Le mouvement géographique en France ne s'est pas révélé seulement par des publications. Il a, de plus, donné naissance à plusieurs Sociétés géographiques régionales, et le Parlement a augmenté dans une large mesure le crédit alloué aux missions scientifiques et aux voyages en lointaines contrées. On peut évaluer à un demi-cent, au moins, le nombre des missions relatives à la géographie, qui depuis dix ans ont été envoyées par le seul Ministère de l'Instruction publique. Les missions de ce genre qui se poursuivent actuellement sont au nombre d'une vingtaine.

En dehors des ouvrages qu'ils ont produits, ces missionnaires scientifiques on rapporté un nombre si considérable d'objets de toute nature, sans compter même ceux qui concernent l'histoire naturelle, qu'il a fallu doter Paris d'un musée d'ethnographie. La création de ce musée est d'autant plus opportune que d'autres grandes villes de l'Europe en ont de remarquables, et que les peuplades primitives, leur vêtement, leurs ustensiles se transforment ou même disparaissent avec une incroyable rapidité devant l'envahissement de la civilisation.

III

On peut tenir aujourd'hui comme certain que l'isthme de Panama sera coupé et que, par cette nouvelle porte du monde, de nouveaux courants commerciaux, de nouvelles relations de toute nature vont s'établir entre les peuples. L'équilibre actuel des communications maritimes sera profondément modifié, et déjà les puissances maritimes prennent position en vue du futur état de choses. La France, dans le cours de ce semestre, a transformé en une prise de possession effective, avec consentement de la population, le protectorat qu'elle exerçait sur Tahiti et ses dépendances. C'est un territoire de onze cents à douze cents kilomètres carrés, situé à peu près sur le grand cercle terrestre qui, passant par Paris et coupant l'Amérique centrale, arrive au sud-est de l'Australie. Tahiti, renommé par la beauté de son climat et de ses sites, sera une précieuse escale pour les navires qui se rendent en Nouvelle-Calédonie et aux Terres australes.

IV

L'étude des mers n'était point entrée, il y a quelques années, dans les larges voies où elle est aujourd'hui.

On croyait alors qu'au-dessous de quatre cents mètres de profondeur régnait une vaste solitude, absolument impropre à la vie; mais d'importantes explorations sous-marines envoyées par la Scandinavie, l'Angleterre et les États-Unis ont démontré que les êtres vivants fourmillent dans les grands fonds des mers, et la science voit s'ouvrir de ce côté des horizons immenses.

La géographie est intéressée à ces recherches qui lui permettront de poursuivre au delà des côtes l'étude du relief terrestre. Jusqu'ici les savants français ne s'étaient guère occupés de l'étude du fond de la mer qu'au voisinage de quelques points du littoral[1], mais ils viennent, cette année, d'entrer en ligne par une opération importante.

L'aviso *le Travailleur*, sous les ordres du commandant Richard et monté par tout un personnel scientifique[2], a fait, depuis la fosse du cap Breton, près de Bayonne, jusqu'au cap de Peñas, sur la côte d'Espagne, une exploration d'une grande importance au point de vue zoologique, mais qui touche également à la géographie. Dans son sinueux itinéraire, le *Travailleur* n'a pas opéré moins de cent trois sondages pour se rendre un compte exact de la configuration du fond dans ces parages. Le massif des Pyrénées semble s'y continuer sous l'eau. A peu de distance des côtes, en effet, au nord de Santander, la sonde a brusquement accusé des profondeurs voisines de trois mille mètres, reliées à la fosse du cap Breton par une série d'ondulations. Dans l'ouest, au contraire, règne un plateau relativement horizontal et baigné par cent soixante-dix mètres d'eau seulement. L'expédition lui a donné le nom de *Plateau du Travailleur*.

Il est fort à désirer que les Ministères de l'Instruction publique et de la Marine, dont le bon vouloir éclairé a préparé le succès de cette entreprise, continuent à prêter leur tout-puissant concours aux recherches sur les fonds de la mer.

V

Nous n'avons qu'indiqué, il y a six mois, le voyage en Arabie de M. Wilfrid Scawen Blunt et de sa femme lady Anne Blunt. Ce curieux voyage, dont

1. Voy. les travaux de MM. Milne-Edwards père, de l'Institut, de Périer et Folin, de Lacaze-Duthiers, etc.

2. MM. Milne-Edwards et Alphonse Milne-Edwards, membres de l'Institut, de Folin, Marion, Fischer, Périer, et deux Anglais, MM. Gwyn Jeffreys et Merle Norman.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les détails principaux sont maintenant connus, mérite que nous lui consacrions quelques lignes de plus.

Tandis que M. Blunt, en véritable Anglais, visitait un pays où d'ordinaire ne s'aventure guère le promeneur, la haute vallée de l'Euphrate, il lia connaissance avec le chef de son escorte, Mohammed Ibn Arouk, fils aîné du cheik de Palmyre. Mohammed exprima le désir d'aller quelque jour au Djauf chercher une femme dans une autre branche de la famille des Ibn Arouk. Il songeait également à retrouver une troisième branche de sa famille, dont les traces s'étaient perdues depuis 1730, alors que trois frères Ibn Arouk, montés sur un même chameau, avaient quitté Aared, au centre de l'Arabie, devant la domination naissante de la secte Ouahabite.

Saisissant habilement l'occasion de visiter l'Arabie, M. Blunt s'engagea à supporter les dépenses de la route et à faire une dot à Mohammed, sous la condition d'accompagner celui-ci dans son voyage. Quelques mois plus tard sa petite caravane partait de Damas pour le sud.

En suivant la solitaire dépression du Ouâdi Serhâne, M. et Mme Blunt furent soudainement assaillis par des pillards, qui s'arrêtèrent tout aussi soudainement en apprenant que des membres d'une tribu amie formaient l'escorte des voyageurs. Ce fut là le seul incident dramatique du voyage.

A l'extrémité du Ouâdi Serhâne, long de plus de trois cents kilomètres, est l'oasis du Djauf avec cinq cents habitations. Là, lady Anne Blunt négocia heureusement les fiançailles de Mohammed, et, cette première partie du programme accomplie, la caravane s'engagea dans le Nefoud, désert de sable dont la traversée dura onze jours. M. Blunt donne sur la constitution physique de cette région des détails nouveaux et curieux qui ne confirment pas de tous points ceux qu'on devait à Gifford Palgrave.

Au sud du Nefoud est Haïl, dans le Djebel Schammar, massif montagneux dont le sommet culminant doit atteindre à peu près dix-huit cents mètres.

Mohammed Ibn Reshid, le puissant émir de Haïl, reçut bien les Européens, qui pouvaient avoir quelque inquiétude à cet égard. Il leur fit visiter son palais et ses écuries où se trouvent les plus beaux spécimens de chevaux de la race arabe, et M. Blunt put même visiter une forteresse de l'émir.

Le retour de Haïl se fit dans la direction de Bagdad, en compagnie d'une grande caravane de pèlerins, Persans et Afghans, qui revenaient de la Mecque. Cette partie de la route s'accomplit en pays entièrement nouveau et ne fut pas la moins intéressante. Là se place le curieux épisode de la découverte des descendants du troisième des frères Ibn Arouk, de ceux-là mêmes que Mohammed avait manifesté le désir de retrouver.

A partir de Bagdad, M. et Mme Blunt longèrent le cours du Tigre, gagnèrent Dizfoul en territoire persan, et finalement arrivèrent à Boushir, sur le golfe Persique.

La relation complète de leur voyage sera certainement d'une lecture aussi instructive qu'attrayante. Ajoutons qu'elle sera enrichie de nombreuses illustrations dues à lady Anne Blunt, qui est douée d'un grand talent artistique.

Nous devons rappeler aussi le voyage qu'un Français, M. Charles Huber, accomplit actuellement en Arabie, mais dont les résultats ne sont pas encore connus. Après avoir, à diverses reprises, tenté sans succès de se mettre en route, M. Huber avait fini par trouver un moyen d'arriver jusqu'au Djauf d'où il avait écrit, à la veille de son départ pour traverser le Nefoud. La saison étant avancée, il avait eu grand'peine à trouver un guide pour cette partie du voyage, car la traversée du Nefoud en été est bien autrement dangereuse et fatigante qu'en hiver. M. Huber devait, après avoir visité Haïl, tourner à l'ouest et regagner la côte à Djeddah.

VI

On s'étonnerait à bon droit de ne pas trouver ici des nouvelles du colonel Prjévalski, l'infatigable explorateur de l'Asie centrale. L'opposition insurmontable des Tibétains, ou tout au moins des Lamas, l'avait empêché de s'avancer au delà du village de Nabchou, dans la direction de L'Hassa. Il s'était alors résolu à explorer la vallée du Fleuve Jaune qui n'est point connue. Les rives boisées du fleuve, coupées par le cours d'affluents encaissés, sont extraordinairement difficiles à suivre. A deux mille quatre cents mètres d'altitude, au point où l'expédition l'atteignit, le fleuve est de cent vingt à deux cent cinquante mètres de largeur. Quant à ses sources, il fallut renoncer à les atteindre : elles sont situées dans un massif montagneux, aride et très élevé. La géographie gagnera au voyage de M. Prjévalski des informations nouvelles sur une partie de la région élevée où naissent les grands fleuves de la Chine et de l'Indo-Chine.

Le comte Biéla Széchenyi, de son côté, avait rencontré à la frontière du Tibet qu'il abordait par l'est, un mauvais vouloir si caractérisé, si menaçant, qu'il avait dû renoncer à passer outre et avait opéré son retour par Bhamo sur l'Iraouaddy.

VII

La géographie de l'Afrique s'enrichit chaque année de quelque nouveau résultat des grandes opérations scientifiques entreprises par notre État-Major. Pour cette année nous avons vu paraître un nouveau fascicule du Mémorial du Dépôt de la Guerre, consacré à la détermination des longitudes, latitudes et azimuts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrestres en Algérie. Peu à peu les bases de la géographie de nos trois départements transméditerranéens s'établiront aussi solidement que celles de la carte de France. Les derniers travaux sur le terrain datent déjà de deux ans; ils avaient pour but la détermination tout à fait exacte de la position de Biskra, de Laghouât et de Géryville aux confins du grand désert, et de celle de Carthage, en Tunisie. Les levés pour l'exécution de la carte d'Algérie reposent désormais sur une longue chaîne de triangles qui s'étend de la frontière du Maroc à la frontière de la Tunisie. Elle pourra, prolongée quelque jour jusqu'à Tunis, être reliée au réseau géodésique européen, à l'aide des triangles jetés par les Italiens entre la Sicile et le nord de l'Afrique. D'autre part, les triangles algériens ayant été rattachés à ceux d'Espagne par la remarquable opération dont il a été parlé ici même [1], les géomètres disposeront, pour l'étude des formes de la terre, d'un polygone géodésique immense, destiné à être encore étendu vers le sud de nos possessions.

VIII

A peine revenu de sa première mission chez les Touâregs, le colonel Flatters repart pour le Sahara afin d'essayer de prolonger vers la Nigritie l'itinéraire qu'il a déjà tracé jusqu'à moitié de la distance entre l'Algérie et les pays Haousa, au sud-est, ou les rives du Dhiôli-Ba, au sud-ouest. Quelle que soit la direction qu'il choisisse, il a devant lui un terrain entièrement neuf pour la géographie positive.

D'après les lettres qu'il a écrites, le colonel Flatters, qui était à Laghouât dans les premiers jours de novembre, espérait s'engager de Warglâ, par la vallée de l'Igharghar, sur l'ancienne route commerciale qui passe à la sebkha d'Amadghôr, et relier ses nouveaux levés topographiques, à son premier itinéraire, du côté de l'est et du côté de l'ouest à la position d'El-Golêa'a.

IX

La mission envoyée par le gouvernement du Sénégal vers le cours supérieur du Dhiôli-Ba était partie de Bâkel le 7 mars, sous les ordres du capitaine Gallieni. Elle gagna le Bélédougou en passant par Ba-Foulabé, mais, arrivée au village de Dio, à cinquante-six kilomètres de Bamakou, elle fut brusquement et vivement attaquée par les Bambara; forcée d'abandonner tout son convoi, elle eut grand'peine à atteindre Bamakou sur le Dhiôli-Ba, et enfin la capitale, Sêgou-Sikoro, où elle était en sûreté, sinon en liberté complète. Le docteur Bayol, l'un des membres de l'expédition, a apporté lui-même en France des nouvelles de M. Gallieni, et son voyage de retour, passant par les régions aurifères de Manding et de Bouré, nous révèle une partie jusqu'alors inconnue et très riche du cours supérieur du mystérieux Niger.

D'ici à peu de temps, d'ailleurs, cette région va devenir plus intéressante encore pour nous, car elle entrera dans le champ de notre activité coloniale. Avec le titre de commandant du haut Sénégal et du Niger, le lieutenant-colonel Desbordes vient de partir à la tête d'une expédition chargée d'établir des sortes de postes-comptoirs sur la route entre Ba-Foulabé et Sêgou-Sikoro. A l'expédition est jointe une brigade topographique dirigée par le commandant Derrien, et dont la mission sera d'étudier le terrain du Sénégal au Dhiôli-Ba (Niger), en vue de la construction d'une voie ferrée. L'envoi de cette expédition sur le haut Sénégal n'indique point que le gouvernement français songe à s'y établir par la force. Ses vues, à la fois plus élevées et plus difficiles à réaliser, semblent être d'ouvrir dans la contrée des communications et un mouvement qui amènent peu à peu à une civilisation relative les Bambara idolâtres et les Foûlbé musulmans.

X

Un riche et généreux armateur de Marseille, M. C. A. Verminck, avait chargé deux de ses agents, MM. Josué Zweifel et Marius Moustier, d'aller rechercher et de préciser la position de la source du Dhiôli-Ba. Ce voyage heureusement accompli nous a fourni des données précieuses sur le chemin qui, de Serra Leone en traversant le Timné, le Limba, le Kouranko et le Soulimania, arrive au Dhiôli-Ba, près de la ville de Sokora. Jusqu'à Falaba, dans la province de Soulimania, l'itinéraire de MM. Zweifel et Moustier avait longé ou suivi les vieilles traces du commandant Laing; mais au delà leur pointe hardie au sud, jusqu'à Foria, nous ouvre un beau sillon dans l'inconnu. A Foria les deux voyageurs n'étaient plus qu'à cinq kilomètres environ du Tembi-Koundou, ou source du Tembi, qui prend le nom de Dhiôli-Ba après sa jonction avec la Faliko. Ils ont ainsi découvert la source la plus lointaine que l'on connaisse du grand fleuve de la Nigritie musulmane, mais les défiances superstitieuses des indigènes les empêchèrent d'arriver jusqu'à cette source même.

XI

Un autre voyage intéressant a été fait par M. Aimé Ollivier-Pastré dans le Fouta Dhiallon, en partant de l'embouchure du Rio Grande. Venu dans cette région après Mollien et Hecquard, M. Ollivier-Pastré y était attiré par la perspective d'étudier sur place les célèbres mines d'or de Bouré sur le Dhiôli-Ba supérieur. Il n'a pu dépasser les environs de Timbo, et le roi du Fouta Dhiallon lui a interdit de poursuivre sa marche vers le Dhiôli-Ba, à cause de l'état de guerre qui régnait sur la frontière de son domaine. Les observations de ce voyageur français n'en auront pas moins

1. Voy. Revue geographique, *Tour du Monde*, t. XXXVIII, p. 417.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourni des données topographiques et météorologiques de quelque utilité.

XII

Une contribution bien venue à nos connaissances sur l'Afrique australe, c'est la relation des voyages de M. Coillard, pasteur évangélique, entre Leribé, sa station dans le pays Bassouto, et le pays des Banyaï, situé dans le nord-est. Ces voyages qui partent du Limpopo, au sud, se sont étendus jusqu'au Zambézi, près des majestueuses chutes de Mosi-oa-tounya (chutes Victoria), que M. et Mme Coillard ont vues les premiers parmi nos compatriotes. Le modeste et énergique pasteur nous apprend que, s'il a échoué dans sa tentative de fonder une station chez les Banyaï, c'est à cause de l'hostilité du roi des Matébili, Lo-Bengoula, qui redoute toute ingérence des blancs dans les affaires de son gouvernement.

XIII

Nous annoncions dans la précédente Revue la perte que la géographie française a faite dans la personne de l'abbé Debaize. Le Ministère de l'Instruction publique a reçu les papiers de ce voyageur, qui contiennent des notes et des observations au moyen desquelles il y a lieu d'espérer qu'on pourra construire la carte de son voyage jusqu'aux pays d'Ougouhha et de Rouanda, à l'ouest du lac Tanganyka.

XIV

Pour terminer l'aperçu des principaux travaux français en Afrique, il nous reste à parler de la fondation de deux stations françaises, scientifiques et hospitalières, dans la zone équatoriale de ce continent. Les envoyés du Comité français de l'Association internationale africaine ont déjà annoncé leur arrivée sur les deux points où ils comptent établir leurs stations d'une manière plus ou moins définitive.

C'est à Kondoâ, en Ousagara, que le capitaine Bloyet s'est fixé provisoirement, et il a pu déjà offrir l'hospitalité au personnel choisi par la Société africaine d'Allemagne pour une station à fonder sur les rivages méridionaux du lac Tanganyka.

D'autre part, un explorateur très expérimenté, M. de Brazza, est arrivé avec son ancien compagnon de voyage, le quartier-maître Hamon, au plateau de Machogo, situé près du confluent de la rivière Passa dans l'Ogôoué. Là il a jeté les bases d'un établissement durable, puis s'est dirigé vers le sud-est. Récemment M. L. Mizon, enseigne de vaisseau, s'est mis en route, accompagné de M. Staal, pour aller occuper la station dont M. de Brazza a choisi le site. Le docteur Ballay est également parti pour rejoindre M. de Brazza et reprendre avec lui l'exploration des pays situés entre le haut Ogôoué et le Livingstone.

XV

Abordons maintenant la part de l'étranger dans l'œuvre des découvertes africaines.

Au nord-ouest de l'Afrique vient de s'achever l'un des voyages les plus rapides et les plus heureux qui se soient accomplis dans cette partie du continent. Un Autrichien, le docteur Lenz, que nous avions laissé dans l'État de Sidi Hechâm, au sud-ouest du Maroc, nous apprenait, par une lettre datée du 20 juin, son arrivée à Arawân, c'est-à-dire à six marches seulement de Timbouktou. Il y était parvenu par ce chemin de Tendoûf sur lequel le rabbin Mardochée nous avait déjà renseignés[1]. Le docteur Lenz, qui paraissait alors sans inquiétude sur l'avenir, désignait Saint-Louis du Sénégal comme son port d'embarquement pour revenir en Europe.

Le 2 novembre, après avoir accompli un itinéraire qui traverse le Sahara, parallèlement et à l'ouest de celui de René Caillié, avec lequel il coïncidera entre Arawân et Timbouktou, il a passé, plus à l'ouest, par Basikounnou et Nioro (dans le Kaarta) pour gagner les postes français sur le Sénégal. Aux dernières nouvelles, il avait atteint Saint-Louis.

XVI

Sur le bas du Kongo ou Livingstone, nous trouvons M. Stanley qui ne fait guère parler de lui, mais soyons persuadés qu'il poursuit vigoureusement la construction d'un chemin le long de la partie du fleuve rendue innavigable par les rapides.

Il y a quelques mois une mission belge est partie de Liverpool, conduite par le lieutenant Braconnier, pour aller renforcer le personnel qui agit sous les ordres de M. Stanley.

XVII

Du côté de l'est, M. Cambier arrivé au village de Karema, sur la rive orientale du Tanganyka, y a créé sa station où M. Carter a pu conduire ceux des éléphants domestiques importés de l'Inde que la mort avait épargnés en traversant la solitude de l'Ougogo. M. Carter a été d'avis, après expérience faite, qu'il fallait renoncer à utiliser en Afrique l'éléphant indien, et chercher à dompter et à domestiquer sur la côte l'éléphant d'Afrique.

M. Van den Heuvel, chef de la deuxième expédition belge qui avait amené M. Carter, a fondé une station scientifique et hospitalière à Kouihara, dans l'Ounyanyembé. Enfin une troisième expédition belge, composée de MM. Burdo, Roger, Blandain et Cadenhead, était arrivée au mois d'avril à Kouihara, en

1. Voyez *Bulletin de la Société de Géographie*, avril-mai 1870, p. 345.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route pour Karema ; aux dernières nouvelles MM. Burdo et Roger n'avaient pas atteint cette localité, tandis que M. Cadenhead et M. Carter s'étant rencontrés à M'pimbwé, avaient été massacrés au milieu d'une guerre qui bouleversait la contrée.

XVIII

Non contente d'envoyer fonder une station au sud du lac Tanganyka, la Société africaine d'Allemagne a chargé le docteur Pogge et le lieutenant Wissmann de créer un établissement semblable dans la capitale de l'empire de Lounda, où M. Pogge peut compter sur un bon accueil et où il trouvera le docteur Buchner.

Le docteur Pogge, avant de quitter l'Europe, a publié la relation de son premier voyage : *Im Reiche des Muata Jamvo*, livre plein d'attrait et fort instructif. Nous en dirons autant de l'ouvrage du lieutenant Lux : *Von Loanda nach Kimbundu*, qui a pour sujet un voyage sur la première partie du terrain décrit dans le précédent volume. Nul doute aussi que le livre du docteur Holub : *Sieben Jahre in Süd Afrika*, qui traite de l'intérieur de l'Afrique australe, ne réponde à ce que promettaient les communications antérieures du jeune voyageur tchèque.

XIX

En dehors d'une reconnaissance faite sur le lac Tanganyka par MM. Hore et Hutley, et d'un voyage de M. Wilson, missionnaire comme eux, de Kadjeï à Tabora, la coopération de l'Angleterre au défrichement géographique de l'Afrique équatoriale s'affirme surtout par les explorations de M. Thomson, de la pointe sud du Tanganyka où nous le laissions il y a six mois, à travers les plaines de l'Itawa et les montagnes du Maroungou jusqu'à la crique du Loukouga. Tous ces pays qui bordent le Tanganyka à l'ouest n'avaient encore été foulés par le pied d'aucun Européen, ce qui donne une importance réelle au voyage que nous rapportons si brièvement. M. Thomson ainsi que M. Hore ont pu constater un fait, affirmé d'abord par le lieutenant Cameron, puis rejeté par M. Stanley, c'est que le Loukouga était bien réellement, au moins dans une saison, le canal de déversement du lac Tanganyka dans le Loualâba. M. Thomson paraît avoir poussé ses investigations jusque dans le royaume d'Ouroua, puis, revenant à l'est et passant par la station belge de Karema, il est allé découvrir le lac Likwa (ou Hikwa) qui jusqu'alors figurait sur nos cartes d'après les renseignements des indigènes. Il a reconnu que ce lac est un bassin fermé, sans communication ni avec la mer des Indes, ni avec l'océan Atlantique.

XX

M. J.-M. Hildebrandt, dont les naturalistes comme les géographes apprécient les premières explorations dans l'Afrique orientale et dans les archipels de l'océan Indien, s'était chargé de pénétrer dans l'intérieur de Madagascar afin d'éclaircir le sort d'une victime de la science, le docteur Rutenberg. Il a débarqué à l'embouchure du Béravou, sur la côte occidentale, et a suivi jusqu'au ruisseau Maningaza un chemin qui sera nouveau sur nos cartes. M. Hildebrandt a appris d'une manière positive que des indigènes hostiles aux Européens avaient assassiné, en 1878, le docteur Rutenberg au moment où il stationnait près d'une cascade formée par le Maningaza.

XXI

A diverses reprises, nos lecteurs ont été entretenus des voyages hardis, heureux et fructueux du docteur Crevaux dans la Guyane française et sur des affluents de l'Amazone. Aujourd'hui, nous avons à signaler son départ pour une nouvelle exploration. Voulant cette fois aborder par ses sources le rio Negro, l'un des plus grands tributaires de l'immense fleuve brésilien, il s'est dirigé sur Bogota en Colombie. Il traversera ensuite la Cordillère orientale aux environs de Neiva, s'embarquera sur le Uaupas, qui forme la tête du rio Negro, et redescendra le fleuve jusqu'à son confluent avec l'Amazone, à Manaos. La réussite si désirable de l'entreprise nous vaudrait la reconnaissance d'une longue étendue de fleuve encore à peine connue. Ce trajet, rendu déjà dangereux par les rapides du fleuve, doit s'accomplir au milieu d'Indiens cannibales comme leurs voisins les Ouitotos que M. Crevaux avait trouvés sur le Yapura. L'une des craintes du voyageur est de partir mal renseigné par les indigènes et de s'engager sur un affluent du Yapura au lieu d'un affluent du rio Negro.

XXII

Un autre voyageur français, M. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, invité par notre Ministère des Affaires étrangères à faire une étude du rio Napo, s'est acquitté avec succès de cette mission. Parti des rives du Pacifique, il est redescendu par l'Amazone aux rives de l'Atlantique. Il a relevé l'itinéraire de ce trajet entre son point de départ et le hameau de Napoa-Peroaté, où se sont arrêtés, sur l'Amazone, les levés brésiliens. C'est là encore un résultat digne d'être signalé et qui enrichira la géographie de ces belles contrées de renseignements précieux.

XXIII

Après avoir une première fois, en 1875, visité le cours du rio Negro de Patagonie jusqu'aux Andes, et le nord du lac Nahuel-Huapi, un jeune savant argentin, M. Francisco Moreno, est revenu en 1880 d'un nouveau voyage dans ces contrées. Chargé d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mission de son gouvernement, il a remonté le rio Negro sur près de quatre cents kilomètres et constaté que ce fleuve est navigable pour des embarcations tirant cinq pieds d'eau. Tandis qu'une partie de la commission placée sous ses ordres allait reconnaître le golfe San Matias et la péninsule de Valdes, M. Moreno lui-même, accompagné de M. Bovio, ingénieur, s'avançait dans l'intérieur du pays. A travers des régions arides, de vastes plateaux basaltiques, de vallées riches en pâturages, des chaînes de montagnes encore inconnues, il parvint à un campement d'Indiens Araucaniens nommé Tecka. De là M. Moreno poursuivit sa marche dans la direction du lac Nahuel-Huapi. Les abords de ce lac, à peu près grand comme le lac de Constance, ont toute la beauté des sites alpestres, avec plus de grandeur encore. De puissants contreforts des Andes viennent découper les eaux du lac en anses profondes, dominées par des glaciers, tandis que les rives sont couvertes de magnifiques forêts de hêtres et de pins centenaires. M. Moreno a exploré le Nahuel-Huapi en divers sens et aurait prolongé son voyage, s'il n'eût été arrêté par les Araucaniens, ennemis des blancs et notamment des Argentins. Il n'échappa qu'à grand'peine à une mort imminente, et pendant sa fuite il endura d'indicibles fatigues.

M. Moreno, auquel ses précédents voyages et ses découvertes en Patagonie ont assuré déjà une place au premier rang parmi les explorateurs contemporains, a rapporté encore de cette dernière exploration un intéressant itinéraire, des notes et des collections d'une grande valeur pour la connaissance d'une partie de l'Amérique du Sud peut-être trop dédaignée jusqu'ici.

N'omettons pas de dire qu'au cours de cette année, une Société géographique s'est fondée à Buenos-Ayres sous le nom d'*Instituto geographico Argentino*. Elle est particulièrement bien placée pour servir la science dont elle aura bien mérité si elle fait achever l'étude des territoires immenses et encore inexplorés que renferme la république argentine.

XXIV

Tout le monde, ou à peu près, connaît l'histoire de l'expédition de ces deux vaisseaux aux noms fatidiques, l'*Erebus* et la *Terror*, dans l'inextricable labyrinthe des archipels qui terminent l'Amérique boréale. Le 19 mai 1845, ils se mettaient en route sous les ordres de Franklin, pour achever l'œuvre de Parry, la découverte du passage nord-ouest.

Trois ans s'étant écoulés sans apporter de nouvelles de l'expédition, l'émotion causée par ce silence détermina l'envoi d'une suite d'expéditions de secours qui ne tardèrent pas à constater le désastre de Franklin et de ses compagnons. On sait avec quelle noble et pieuse persévérance lady Franklin s'associa à cette triste enquête.

La « recherche des restes de Franklin » abandonnée depuis le voyage de Hall, en 1869, a été reprise en 1879 par un officier des États-Unis, le lieutenant Frédéric Schwatka, accompagné de trois de ses compatriotes.

Ç'a été une émouvante et dure épopée que ce voyage entre le nord de la baie d'Hudson et l'ouest de la Terre du Roi-Guillaume ; elle a duré du 1er avril 1879 au 1er août 1880. M. Schwatka, partant du camp Daly, mit deux mois à atteindre en traîneau la profonde baie dans laquelle se jette la rivière de Back ou Fish River.

Au point de vue géographique, outre qu'elle a exécuté un relevé de côtes entre la baie Fullerton et la pointe de Marbre, l'expédition a découvert une baie immense et deux grands cours d'eau.

Dans les premières semaines de mai 1879, elle franchissait le cercle polaire. En juin, elle explorait minutieusement toute la côte sud et ouest de la Terre du Roi-Guillaume : les neiges fondues et les pointes ou les arêtes rocheuses rendirent le voyage excessivement pénible. En juillet, ce fut l'intensité du brouillard et la traversée de vastes marais qui ralentirent la marche. L'expédition prit le chemin du retour au mois de novembre : un hiver terrible vint alors l'éprouver en lui faisant subir des froids persistants d'une intensité inouïe. Elle n'eut d'ailleurs pas à souffrir du manque de nourriture, car jusqu'en janvier le gibier abonde dans le pays parcouru.

Les investigations qui faisaient le but du voyage de M. Schwatka ont confirmé les données antérieures sur l'expédition de Franklin. Après la mort de leur chef qu'on peut fixer au 7 juin 1847, après l'abandon des navires qui eut lieu au mois d'avril 1848, les équipages s'étaient divisés en détachements. Quelques hommes montés sur une chaloupe parvinrent au sud de la Terre du Roi-Guillaume ; d'autres, longeant cette terre sur ses côtes ouest et sud, les jalonnèrent de leurs cadavres. M. Schwatka a trouvé quantité d'ossements auxquels il a fait donner la sépulture ; et, s'il faut en croire certaines dépositions d'indigènes, quelques-uns des matelots de Franklin en auraient été réduits à se manger entre eux. Parmi les dépouilles retrouvées, l'expédition a pu reconnaître et rapporter le squelette du lieutenant Irving, reconnaissable à une médaille que cet officier avait obtenue en 1830 comme prix de mathématiques.

Quant aux papiers de l'expédition qu'il eût été si important de retrouver, M. Schwatka estime qu'ils sont perdus à tout jamais. Dans le pillage d'une chaloupe échouée, les indigènes en avaient trouvé, mais ils furent donnés comme jouets à des enfants qui les dispersèrent, ainsi que des montres, des chaînes d'or et des instruments de navigation.

XXV

Un autre fait important à noter à propos des ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gions polaires, c'est la réussite du voyage de l'*Eira*, monté par M. Leigh Smith, qui occupe déjà une place honorable dans l'histoire des découvertes boréales. En 1871, il avait fait, au nord-est du Spitzberg, des découvertes d'une certaine importance. Ayant repris la même direction en 1872, il se vit arrêté par une infranchissable barrière de glaces. En 1873, il faisait également au Spitzberg de nouvelles découvertes et arriva fort à propos au secours de l'expédition suédoise enfermée dans son hivernage.

Depuis le voyage des Autrichiens Weyprecht et Payer, sur le *Tegethof*, la Terre François-Joseph n'avait été revue que par l'expédition néerlandaise du *Willem Barents*, en 1879. La même année, l'*Isbjorn*, ayant à son bord le capitaine Albert Markham, de la marine britannique, s'en était approché sans y atteindre. Cette année-ci, M. Leigh Smith y est parvenu en suivant les indications fournies par M. A. Markham. Parti d'Angleterre à la fin de juin, il arrivait le 14 août à la Terre François-Joseph. Marchant vers l'ouest, il a constaté que cet archipel s'étend jusque par quarante-cinq degrés de longitude orientale, en d'autres termes il a découvert près d'un demi-degré de côtes. Contournant ensuite le littoral qui s'infléchit au nord, il l'a longé jusque par 80° 20′ de latitude septentrionale; et du point extrême auquel il est parvenu, M. Leigh Smith a pu apercevoir des terres à environ quarante milles dans le nord.

XXVI

Une précédente Revue semestrielle avait fait connaître le départ de la *Jeannette* largement équipée aux frais de M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*. Ce petit vapeur devait, sous les ordres du capitaine de Long, aller au-devant et peut-être au secours de la *Véga*, dont on ignorait alors les destinées, chercher à atteindre la Terre de Wrangell, et enfin franchir si possible le passage nord-est, du détroit de Behring à la mer de Kara.

Partie de San-Francisco le 8 juillet 1879, la *Jeannette* apprit, dans une escale de la mer de Behring, que la première partie de sa mission n'avait plus de raison d'être : le professeur Nordenskiöld ramenait vers l'Europe la *Véga* triomphante.

Vers le milieu d'août, le capitaine de Long quittait l'île de Saint-Laurent pour s'engager dans les mers sibériennes, et s'en allait hiverner vers le cap Serdzé-Kamen.

Cependant, au printemps de cette année, se répandirent sur le sort de la *Jeannette* des bruits assez alarmants pour que le gouvernement des États-Unis ait cru devoir expédier à sa recherche le *Thomas Corwin*, commandé par le capitaine Hooper. Cette expédition n'eut pas de suite au point de vue de son but spécial et la *Jeannette*, depuis lors, n'ayant point donné de ses nouvelles, les inquiétudes persistent. Elles ont été combattues, cependant, par des hommes d'une autorité indiscutable en matière d'explorations polaires, l'amiral Richard Collinson, l'amiral Richards et le commandant Weyprecht de la marine autrichienne.

Le *Corwin* a eu une croisière assez accidentée. Il trouva la mort et le silence aux îles du groupe Saint-Laurent dont la population venait d'être détruite par une terrible famine. Les détails donnés à ce sujet dans la relation de M. Hooper sont effrayants. Le navire, continuant sa route, parvint à quarante milles de la Terre de Wrangell, mais il fut arrêté par une barrière de glace qu'il ne put songer à franchir.

XXVII

Un vote longtemps différé du Congrès des États-Unis avait enfin, dans les premiers mois de l'année, mis le capitaine Howgate en mesure de procéder à l'exécution d'un projet poursuivi avec patience et activité. Il s'agissait d'aller constituer, dans la baie Lady-Franklin, par quatre-vingt-un degrés de latitude boréale, une sorte de colonie polaire pourvue du nécessaire pour étudier les conditions du climat et des glaces; elle devait se tenir prête à gagner de plus hautes latitudes dès que les circonstances le permettraient. Le *Gulnare*, vapeur à hélice de deux cent cinquante tonnes, approprié pour son but spécial, avait pris la mer à la fin de juin, emportant les vingt-cinq hommes et le matériel de la colonie. On a su qu'il était arrivé à Saint-Jean de Terre-Neuve dans la nuit du 25 septembre, et que, le 27, il avait reçu de Washington un ordre de retour, le voyage étant ajourné à l'an prochain. C'est donc, en termes de course, un faux départ, mais il faut espérer que les efforts si persévérants du capitaine Howgate seront enfin couronnés de succès, car, aux régions polaires comme en toute autre partie du globe, l'explorateur voit ses chances de succès notablement augmentées s'il réside auprès du terrain qu'il se propose de parcourir.

XXVIII

A la page des espérances, il faut enregistrer la réalisation du projet d'exploration aux régions australes, formé par le lieutenant Bove, de la marine italienne, l'un des compagnons du professeur Nordenskiöld. Avec l'appui du vénéré président-fondateur de la Société géographique italienne, le commandeur Cristoforo Negri, il a ouvert une campagne pour demander à l'initiative privée, en Italie, les moyens de couvrir la dépense élevée de l'entreprise.

Si le voyage a lieu, l'expédition partant des îles Malouines gagnerait la Terre de Graham, d'où elle tâcherait de suivre de l'est à l'ouest le littoral des Terres antarctiques et de s'avancer dans la direction du pôle par les espaces libres qu'elle pourrait rencontrer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
TÉBESSA ET SES MONUMENTS. — ALGÉRIE. — La plaine de Segnia (route d'Aïn-Beila)	G. Moynet	1
La diligence rencontre une caravane venant du sud	H. Charles	3
Halte du courrier de Tébessa au passage de l'Oued-Hamadja	H. Charles	5
Tunisiens des environs de Tébessa	H. Charles	8
Vue générale de Tébessa, prise à l'est, du côté de la porte de Solomon	G. Moynet	9
Sarcophage trouvé dans la basilique de Tébessa	J. Bernard	10
Linteau de porte provenant de la basilique de Tébessa	P. Sellier	11
Spahi détaché au bureau arabe	H. Charles	13
Le Zaouïa de Sidi Abd-er-Rahman	G. Moynet	14
Vue de l'aqueduc et du pont byzantins	G. Moynet	15
Le gardien de l'eau dans les jardins (l'oukil el ma)	H. Charles	16
Arc de triomphe de Caracalla	H. Catenacci	17
Djemâa de Sidi Mohamed-Chérif (marabout sans tête)	G. Moynet	19
Temple dit de Minerve (façade principale)	G. Moynet	21
Temple dit de Minerve (façade latérale)	H. Catenacci	23
La famine	G. Vuillier	24
Femmes arabes du cercle de Tébessa	Pranishnikoff	25
Aqueduc antique dans les jardins	G. Moynet	26
Femmes de Tébessa	Pranishnikoff	27
Porte de Solomon	H. Catenacci	29
Arc de triomphe à quatre faces, élevé en 214, sous le règne de Caracalla	G. Moynet	31
Un vieux mendiant, à Tébessa	Pranishnikoff	32
DE CAYENNE AUX ANDES. — Vue de Surinam	Riou	33
Urne funéraire et poterie de l'Oyapock	P. Sellier	36
Les roches gravées	Riou	36
Embouchure de l'Oyapock	Riou	37
Une pirogue vent arrière	Riou	38
Apatou	D. Maillart	39
L'anse de l'Eridan	Riou	40
La nuit dans l'île Platnaré	Riou	41
Le Saut Robinson	Riou	43
Hapou sauvé des eaux	Riou	45
Le pataoua des Oyampys	Riou	47
Huttes oyampys abandonnées	Riou	48
Arrivée de canots émerillons	Riou	49
Manière de raboter les arcs	Riou	50
Joueur de flûte sur un radeau	Riou	53
Observations au théodolite	Riou	55
Mon embarcation en remontant l'Oyapock	Riou	56
Indiens Oyampys	D. Maillart	57

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Aspect des rives marécageuses	Riou	59
Les Trois Sauts (Oyapock)	Riou	61
Campement près des Trois Sauts	Riou	62
Éboulement des berges	Riou	63
Quelques arbres arrêtés	Riou	64
Marche dans la forêt à travers un abatis	Riou	65
Harpia ferox	R. Valette	66
Hocco, agami, maraye	R. Valette	67
Boucanage d'un tapir	Riou	69
Indien faisant du feu	D. Maillart	72
Les sources de l'Oyapock vues du pic Crevaux	Riou	73
Repas dans la forêt	D. Maillart	75
Pied normal et pied déformé des Indiens Oyampys		76
Dessins des Oyampys		77
Gravures sur la roche Timéri		78
Manière de faire un canot	Riou	79
L'arouma qui sert d'osier aux Indiens	Tournois	80
Navigation sur le Rouapir	Riou	81
Il faut redoubler d'efforts pour faire une tranchée	Riou	83
Le Butor honoré	R. Valette	84
Nid de guêpes	R. Valette	85
Hamac pour porter les enfants	P. Sellier	86
Pagana (panier)	P. Sellier	87
Rêverie à l'aube	Riou	88
Rencontre des Roucouyennes sur le Rouapir. Une lettre!	Riou	89
La coupe de l'amitié	Riou	91
Pakira	R. Valette	92
Sépulture d'un piay médecin	Riou	93
Yacouman, chef roucouyenne, chassant le diable	Riou	95
Bain de vapeur pour une Roucouyenne accouchée	D. Maillart	96
Roches granitiques du Parou	Riou	97
Bandeau, jarretière, pagara	P. Sellier	98
Préparatifs de la danse du « maraké »	Riou	99
Supplice des guêpes	P. Sellier	100
Supplice des fourmis	P. Sellier	100
Tamis	P. Sellier	101
Peigne	P. Sellier	101
Chasse à l'aï	Riou	103
Affût dans un arbre	Riou	104
Danse du « pono »	Riou	105
Piège du caïman	Riou	107
La roche du diable. Pierre dans le rapide Mocori	Riou	109
Roches schisteuses des Hollandais	Riou	111
L'urari (Strychnos Crevauxi)	Faguet	112
VOYAGE A MURRY (HIMALAYA DU NORD). — Au bord du Djelam	De Bérard	113
Caravansérail de chameaux à Djelam	De Bérard	114
Caravansérail de chariots à bœufs à Djelam	De Bérard	115
Vue prise de Djelam	De Bérard	117
Village sur la route, près de Rawal-Pindi	De Bérard	118
Les passants sur la route	De Bérard	119
Voiture indienne du Penjab	De Bérard	120
Vue générale de Murry	De Bérard	121
Vue de Murry. — Les bazars	De Bérard	123
Paysage de Murry. — Montagnes de Cachemyr	De Bérard	125
Ruines d'une forteresse du temps d'Akbar	De Bérard	127
Dans la forêt de Murry	De Bérard	128

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
VOYAGE DANS LE NORD DE L'INDE, EXCURSION A ATTOK, SUR L'INDUS. — Un caravansérail à Rawal-Pindi	De Bérard . . .	129
Au milieu du jour sur la route d'Attok	De Bérard . . .	130
Une ville abandonnée	De Bérard . . .	131
Un défilé dans la route d'Attok	De Bérard . . .	132
L'Indus et Attok	De Bérard . . .	133
L'Indus à Attok	De Bérard . . .	135
Un bazar à Attok	De Bérard . . .	136
Vue générale de la forteresse d'Attok	De Bérard . . .	137
Bungalow des voyageurs à Attok	De Bérard . . .	139
La ville d'Attok et l'une des portes de la forteresse	De Bérard . . .	141
Paysage entre Attok et Rawal-Pindi	De Bérard . . .	143
Habitations sur la route d'Attok à Rawal-Pindi	De Bérard . . .	144
A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA. — L'Apenberg (le mont des Singes)	G. Vuillier. . .	145
Maison européenne à Padang	A. de Bar. . . .	146
Temple chinois à Padang (extérieur)	Taylor	147
Intérieur d'un temple chinois à Padang	Barclay.	149
Si Maïl	Pranishnikoff .	150
Djemani	Pranishnikoff .	151
Maison d'un chef à Padang	A. de Bar. . . .	152
Cascade de l'Anei	G. Vuillier. . .	153
Trou aux buffles	G. Vuillier. . .	154
Pont sur le Batang Masang	A. de Bar. . . .	155
Ravin d'Arau	Taylor	157
Maison de Chatib Négri	H. Catenacci. .	159
Vallée de Palanki	G. Vuillier. . .	160
Taboe à Silago	H. Catenacci. .	161
Passantenhuis. Hôtel des voyageurs à Silago	Taylor.	162
Le kampong de Grabak	Th. Weber. . .	163
Petite hutte à Simanoeng	Taylor.	164
Le Batang Hari et l'embouchure du Sipotar	Th. Weber. . .	165
Pont sur le Goemanti	Th. Weber. . .	166
Le balei à Alahan pandjang	H. Catenacci. .	167
Maison avec grenier à riz à Loeboe	Th. Weber. . .	168
Le maître de café et sa femme à Alahan pandjang, et le scribe de l'expédition	Pranishnikoff .	169
Une maison à Alahan pandjang	H. Catenacci. .	171
Le sommet du Talang	Th. Weber. . .	173
Le Danau du Talang	Th. Weber. . .	175
Vallée du Goemanti	A. de Bar. . . .	176
Habitation du contrôleur à Moeara-Laboe	A. de Bar. . . .	177
Palmiers à Moeara-Laboe	A. de Bar. . . .	179
Demeure d'un riche marchand à Kota-Baroe	A. de Bar. . . .	181
Maison de passage (Negrihuisje) à Loeboe gedang	A. de Bar. . . .	182
Maison à Bedar-Alam	Th. Weber. . .	183
Le Batang Hari près de Gasing	A. de Bar. . . .	184
Le Batang Sangir près d'Abei	A. de Bar. . . .	185
Campement de nuit au confluent du Sangir	A. de Bar. . . .	186
Le docteur Veth	E. Ronjat. . . .	187
Petites maisons à Loeboe gedang	Th. Weber. . .	188
Le pic de Korintji	Taylor.	189
Une rue à Moeara-Menkoelam	G. Vuillier. . .	211
Indigènes de Moeara-Menkoelam	Pranishnikoff .	213
Notre maison à Napal-Litjin	H. Catenacci. .	215
Jeune fille de Napal-Litjin	Pranishnikoff .	216
Sialama. Arbre à abeilles	A. de Bar. . . .	217
Grange à riz à Soeroelangoen	Taylor.	220

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Pasar à Soeroelangoen	Taylor	221
Pont en lattes à Saba	Th. Weber	223
Indigène de Napal-Litjin	Pranishnikoff	224
Maison du contrôleur à Soeroelangoen	Taylor	225
Tombeau de M. Schouw Santvoort	Taylor	226
Maison du contrôleur à Djambi	Th. Weber	227
Statue hindoue	E. Thérond	228
Le Soengei Assam et le kampong de Magat-Sari	Th. Weber	229
Statue hindoue	E. Thérond	230
Habitations flottantes à Djambi	Th. Weber	231
Chef en costume de voyage	A. Sirouy	232
Le Batang Hari près de Djambi	Th. Weber	233
Le sultan de Djambi	E. Ronjat	234
Demeure du sultan de Djambi	Taylor	235
Le bateau à vapeur de l'expédition	Th. Weber	236
Le Batang Hari à Oelak	Taylor	237
Confuent du Batang Hari et du Tembesi	Taylor	238
Portrait de M. Cornelissen	E. Ronjat	240
EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN. — Village de la Capitana. Marée basse	G. Vuillier	241
Faubourg de Chepo	G. Vuillier	242
Une rue à Chepo	G. Vuillier	243
Chutes de Mamoni	G. Vuillier	345
L'expédition à cheval	G. Vuillier	246
Golfe de San Miguel. Entrée du Boca Chica	G. Vuillier	247
Vue de Yaviza	G. Vuillier	248
Les mangliers de la Tuyra	G. Vuillier	249
Entrée du Tiati	G. Vuillier	250
Campement sous un banian	G. Vuillier	251
Cascade dans le Tiati	G. Vuillier	253
Opérations dans le Tiati	G. Vuillier	256
Un « mal paso »	G. Vuillier	257
Chasse au jaguar	G. Vuillier	259
Trancos	G. Vuillier	261
Ascension de la Cordillère	G. Vuillier	264
Passage d'un figueron sur une arête	G. Vuillier	265
Baie d'Acanti (première vue)	G. Vuillier	266
Arrivée à la maison de Ouisapilélé	G. Vuillier	267
Sur la route d'Acanti	G. Vuillier	269
L'entretien avec le grand Cacique	G. Vuillier	271
Baie d'Acanti (deuxième vue)	G. Vuillier	272
Opérations dans les savanes de Bernardino	G. Vuillier	273
M. Louis Verbrugghe	G. Vuillier	274
M. Sosa	G. Vuillier	275
Chute du rio Cope	G. Vuillier	277
Groupe de vaqueros	G. Vuillier	279
M. Armand Reclus	G. Vuillier	280
Hacienda de la Constancia	G. Vuillier	281
La Chorrera	G. Vuillier	283
Chute du Caïmito	G. Vuillier	285
Grande chute du rio Obispo	G. Vuillier	287
Vue de Gatun	G. Vuillier	288
EXCURSIONS DANS LE CAUCASE. — DE LA MER NOIRE A LA MER CASPIENNE. — L'IMÉRÉTHIE, PROVINCE DU CAUCASE. — Imérétiiens	A. Sirouy	289
Mendiant au marché de Koutaïs	A. Sirouy	290

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
L'évêque d'Iméréthie	A. Sirouy. . . .	291
Vue de Koutaïs	Taylor	293
Le monastère de Gelathi	Taylor	295
Images du monastère de Getathi	Goutzwiller . .	296
Ruines de l'ancienne cathédrale de Koutaïs	Taylor.	297
Moines du monastère de Gelathi	A. Sirouy. . . .	298
Monastère de Chotzameth près de Koutaïs	Taylor.	299
La Lesdingha	A. Sirouy. . . .	301
Madame Carla Serena	A. Sirouy. . . .	303
Prince G o gien	A. Sirouy. . . .	304
DEUX MOIS AU TIBESTI, ÉPISODES DES VOYAGES EN AFRIQUE DE M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL. — Vue de Gatroun. . . .	Pranishnikoff..	305
Vue de Mourzouk	Pranishnikoff..	306
Vue de Tedscherri	Pranishnikoff..	307
Fontaine de Meschrou	Pranishnikoff..	307
Birsa	Pranishnikoff..	308
Kolokomi présentant le verre au docteur	Pranishnikoff..	309
Une halte sous l'acacia	Pranishnikoff..	311
Scène de la salutation	Pranishnikoff..	312
Entrevue avec les mainas	Pranishnikoff..	313
Caprices d'architecture titanique	Pranishnikoff..	315
Huttes en clayonnage	Pranishnikoff..	317
Le Trou au Natron	Pranishnikoff..	318
Femmes et enfants toubous près de la fontaine	Pranishnikoff..	319
L'enneri Oudèno	Pranishnikoff..	320
Conseil devant la tente au val Barda	Pranishnikoff..	321
Une escorte d'élite	Pranishnikoff..	323
Arami parlemente avec la foule	Pranishnikoff..	325
Lapidation	Pranishnikoff..	327
Arami homme de ménage	Pranishnikoff..	328
Le Dardaï désenchanté	Pranishnikoff..	329
En visite chez Arami	Pranishnikoff..	330
Agression contre le passant voilé	Pranishnikoff..	331
La sœur de Kintáfo et le « joli esclave »	Pranishnikoff..	332
Les Toubous fouillant dans les caisses du docteur	Pranishnikoff..	333
Dernière négociation avec Kolokomi	Pranishnikoff..	334
Aspect de la caravane	Pranishnikopf..	335
Retour à Tedscherri	Pranishnikoff..	336
VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI. — Vue de Kouka et de ses environs	Pranishnikoff..	337
Le docteur G. Nachtigal	Pranishnikoff..	339
Le jeune esclave Mohammedou	Pranishnikoff..	340
Jeune garçon de Gamergon	Pranishnikoff..	340
Le cheik Omar à cheval avec son escorte	Pranishnikoff..	341
Almas	Pranishnikoff..	342
Une vue des bords du lac Tsâd	Pranishnikoff..	344
Rencontre de caravanes	Pranishnikoff..	345
Types d'habitations nguim à Marté	Pranishnikoff..	347
Vue de Ngala	Pranishnikoff..	348
Le Gambarou	Pranishnikoff..	349
Passage d'une rivière	Pranishnikoff..	350
Afadé; la maison du roi	Pranishnikoff..	351
Afadé; le trône du maï	Pranishnikoff..	352
Les cavaliers à cotte ouatee	Pranishnikoff..	353
Visite de musiciens	Pranishnikoff..	354
Halte à Tillé	Pranishnikoff..	355

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Intérieur d'une hutte choa	Pranishnikoff..	357
Danse de Logoniennes	Pranishnikoff .	359
Vue de Logon, du côté de la rivière	Pranishnikoff..	360
Entrée dans la capitale du Logon	Pranishnikoff..	361
Réception dans le palais de Marouf	Pranishnikoff..	363
Passage du Chari	Pranishnikoff..	365
Arrivée à Bougoman	Pranishnikoff..	367
Koultchi; les Keribinas sagittaires	Pranishnikoff .	368
Réception à Bougoman	Pranishnikoff..	369
Miskin	Pranishnikoff..	370
Départ de Miskin. — Passage de la rivière	Pranishnikoff..	371
Constructions des termites	Pranishnikoff..	372
Reine douairière du feu roi Ab el Kader	Pranishnikoff..	373
Cotonnier	Pranishnikoff..	374
Émotion dans un hameau	Pranishnikoff..	375
Les païens de Mofou	Pranishnikoff..	376
Une vue sur le Chari	Pranishnikoff..	377
Habitations des environs de Mofou	Pranishnikoff..	379
Sous le figuier sauvage pendant l'orage	Pranishnikoff..	381
Les cavaliers du Mbang	Pranishnikoff..	383
Le seigneur Bousso	Pranishnikoff..	384
Réception chez le Mbang	Pranishnikoff..	385
Les veuves baguirmiennes	Pranishnikoff..	387
Mohammedou passe ses troupes en revue	Pranishnikoff..	389
Scènes rustiques dans les environs de Mofou	Pranishnikoff..	391
Cérémonies aux funérailles d'un enfant	Pranishnikoff..	392
Épisodes du siège	Pranishnikoff .	393
L'attaque de l'arbre du chef	Pranishnikoff..	395
Le docteur en train de recharger son bagage	Pranishnikoff..	396
Escalade d'un rempart	Pranishnikoff..	397
Fuite du docteur	Pranishnikoff..	398
Les guerriers pillards	Pranishnikoff..	399
Les païens à la dernière extrémité	Pranishnikoff..	400
Le docteur soignant les blessés	Pranishnikoff..	401
Aspect du champ de bataille	Pranishnikoff..	403
Goundi	Pranishnikoff..	405
Le docteur malade visite le roi	Pranishnikoff..	406
Le roi envoie en présent une de ses femmes au docteur	Pranishnikoff..	407
Le docteur sur sa couchette dispute la place à sa levrette	Pranishnikoff..	408
Pêcherie et festin sur le Chari	Pranishnikoff..	409
Égorgement des esclaves	Pranishnikoff..	410
Misères du voyage	Pranishnikoff..	411
Vue sur le Logon	Pranishnikoff..	413
Le docteur sauve une esclave	Pranishnikoff..	415
La caravane traverse la rivière du Léba	Pranishnikoff..	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

D'Alger a Tébessa. 7
Amérique équinoxiale. 35
Carte du centre de la Guyane française avec le cours de l'Oyapock. 51
Itinéraire de M. Veth dans l'île de Sumatra 239
Carte générale du Darien occidental. 255
Voyage de Kouka au Baguirmi. 343

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

TÉBESSA ET SES MONUMENTS (ALGÉRIE), par M. Ant. HÉRON DE VILLEFOSSE. 1

DE GAYENNE AUX ANDES, par M. Jules CREVAUX, médecin de première classe de la marine française. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

Je n'ai pas fini que je veux recommencer. — J'écris mon premier voyage en commençant le second. — Demerara; sauvages en ville. — Cayenne; personne au rendez vous. — Promenade à Surinam à la recherche d'un équipage. — Ville sous l'eau. — Le pied d'éléphant. — Gymnote électrique. — Retour dans le Maroni. — Apatou retrouvé. — Doutes sur la fameuse lanterne du fulgor. — Au clair de la lune. — Vieilles gravures et vieilles poteries. — Grenouilles prises pour des hommes. — Départ pour l'Oyapock. 33

Nom trompeur d'une montagne. — Hiéroglyphes indiens pris pour un monument de la conquête. — Salut de la nature. — Pas d'entrain. — Loin du faste et des grandeurs. — Dieu au milieu de ses œuvres. — En route! — Le malheur de l'un sert à l'autre. — Première nuit en campagne. — Raies dans les cours d'eau de la Guyane. — Les avant-coureurs des chutes. — Une ruine historique. — Jacques ou le Robinson français. — Le pataoua des Indiens Oyampys. — Un astre qui nous persécute. — Une prouesse de chasse. — Divers modes de sépulture. — Une terrible épreuve de jeunes piays. — Bocaves. 37

Mots français dérivant de l'oyampys. — Ancienne mission de Saint-Paul. — Un bal d'oiseaux. — Détail de toilette du singe hurleur. — Son incapacité de faire des duos à lui tout seul. — Guérison du bégayement. — Quelques mots sur les plantes à l'ordre du jour, le conguérecou et le carapa. — La saison des pluies se prolonge. — Un tamouchy de la tribu des Oyampys. — Costumes. — *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* — Le bois des arcs et la côte du Paria. 44

La roche Emonet. — Réception chez le chef des Oyampys. — Le bâton du commandement. — Les mangeurs d'œufs deviennent stériles. — Arrivée d'Indiens Émerillons. — Apatou géographe. — Solution d'un problème important. — Il faut diminuer la longueur de la Mana d'un tiers. — Fabrication des arcs et des flèches. — Émerillons mangeurs de tigres et amateurs de pain frais. — De l'utilité des hôpitaux. — Un musicien voguant sur les eaux de l'Oyapock. — Je montre la lune aux Oyampys. — Les indigènes de la Guyane n'adorent pas les astres. 49

Discorde. — Manière de tuer les parasites. — Un prodige d'éducation. — Le Camopi. — Leblond et Leprieur. — Les RR. PP. Griller et Béchamel. — Glande à huile de hocco; effets toxiques. — Campement pittoresque. — Rencontre d'un boa. — Légende du saut Massara. — Le péché originel raconté par Apatou. 52

Le baiser du sauvage. — La crique Yavé. — Pêche au parou. — Variation de la végétation suivant la nature du terrain. — Le payement chez les Indiens. — Nous trouvons l'étymologie de trois rivières. — Commerce et religion. — La crique Motoura. — Saba pris par la fièvre. — Effet de la chaleur sur les nouveaux débarqués. — Activité fébrile précédant la cachexie tropicale. — Espérances de succès. — Les difficultés de la navigation sur l'Oyapock sont exagérées. — Noirs récalcitrants, Indiens bons enfants. — Le succès d'une exploration dépend du choix de l'équipage. — Cheveux en voyage. 56

Moucou-moucou des régions marécageuses. — Élégance stérile de la végétation. — Domination du règne animal par le règne végétal. — Nom de la capitale de l'Eldorado. — Véritable cause du succès de mon premier voyage. — Un seul mot pour désigner le piment dans des tribus éloignées de plus de mille lieues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Saut de l'Indigestion. — Crise de la fièvre. — Le premier gué de l'Oyapock. — Éboulement de la rive. — Les Trois sauts. — Les gens distraits doivent savoir nager. — Une amazone. — Étymologie du mot *canot*. — Soleil à pic. — Une mission de jésuites dont il ne reste pas de vestiges.. 60

A la recherche des indigènes. — Pas de porteurs pour franchir la montagne. — Je brûle mes vaisseaux. — Un repas homérique aux sources de l'Oyapock. — Légende d'Anancy. — Le coup de l'étrier. — Une heureuse rencontre : nous atteignons un village oyampys. — Une ménagerie. — Un détail de fabrication des poteries. — Pas de pays où l'on rencontre plus de ruisseaux. — Manière de franchir les arbres tombés. — La folie des voyages. — Adieu à mes souliers. 65

Jean-Pierre dans les honneurs. — Une rivière à chaque pas. — Vernis noir sur les roches. — La cigarette des Oyampys. — Chasse à l'agouti. — Mœurs des Indiens. — L'art culinaire en déshonneur chez les hommes. — Manières spéciales de manger et de s'asseoir. — Arrivée chez Acara. — Un heureux mortel. — Une situation lamentable. — Manière d'éloigner les serpents. — Un Indien qui a quelque ressemblance avec les Chinois. — Les Oyampys savent dessiner. — Vêtement appelé *couyou*. — Les Pleiades servent à indiquer les saisons. — Un singe qui casse des noix. — Indications géographiques. — Il n'y aura bientôt plus d'Indiens. — Absence d'embarcation au dégrad. — Nous construisons une pirogue d'écorce.. 71

Une race qui s'éteint. — Piqué par un scorpion. — Suicide de cet insecte. — Un voyageur qui n'est malade que dans ses moments de loisir. — Fuite des porteurs. — Un canot au fond l'eau; un autre avarié. — Un passage à coups de hache. — Brûlés par le suc d'un arbre. — Pêche de l'aymara. — Une tonnelle. — Indien blessé. — Honoré. — Raccommodage des canots. — On trouve des cordages et de l'étoupe dans la forêt. — Terrains noyés pendant la saison des pluies. — Toujours la hache à la main. — Déception. — Nouvelle espérance. — Un nid de mouches à miel. — Oasis au milieu du grand bois. — Le repas des serpents. — Guêpes comestibles. — Nouvelles difficultés. — Découragement. — Murmures. — La dernière cigarette. 81

Bagages avariés. — Petit saut. — Enfin nous atteignons la crique Kou. — Pirogues coulant bas. — Des sauveurs. — Une lettre. — Une riche collection. — Arrivée chez les Calayouas. — Besoin de repos après une marche vertigineuse. — Apatou malade. — Privation de sel de cuisine. — Le Yari. — Plaisir de revoir un lieu de combat. — Faut-il battre en retraite? — En avant! 86

Culture du manioc. — Vie facile des Roucouyennes. — Trois malades dans une armée de quatre hommes. — Défection des convoyeurs. — Un lever de soleil. — Le dernier des Apourouis. — Le vrai nom des Roucouyennes est *Ouayana*. On en parle dans les vieux grimoires. — Gourmandise punie. — Petite guerre entre Bonis et Apourouis. — Une visite à feu Macuipi. — Sépulture d'un piay. — Législation du mariage chez les Ouayanas. — On épouse la mère pour épouser les filles. — Titre de noblesse et patrie sacrifiés à l'hyménée. — Après l'accouchement c'est l'homme qui se couche. — *Asperges* à l'arrivée d'un voyageur. . 87

Le *maraké*. — Préparatifs de la fête. — Un chapeau monumental. — Ceinture en poil de couata. — Grelots. — Panache dans le dos. — Battant du tambour avec les pieds. — Le supplice des fourmis et des guêpes. — Un médecin qui se fait prier. — Les trois diables qui gardent les sources du Yari. 97

Une lettre avant la bataille. — Au voleur! — Pas de guides ni de porteurs. — Adieu Vat! — Les Indiens se laissent entraîner. — Marche accélérée. — Soif insatiable. — Ligne de partage des eaux entre le Yari et le Parou. — Nous entrons dans une région nouvelle. — Étrange usage des chasseurs roucouyennes. — Dolmen élévés au diable. — Manière d'indiquer l'absence. — Grossiers personnages qualifiés de *maipouri*. — J'engage une lutte contre la maladie. — Battu. — Je reviens à la charge. — Vainqueur.. 100

Monarques cantonniers. — Manière de se chauffer pour éviter une surprise. — Osiers de la Guyane. — Étymologie de la crique Apaouani. — Les deux femmes du tamouchy; il faut rechercher les bonnes grâces de la vieille. — Chasse à l'aï. — Il est ennuyeux d'être médecin pour voyager en Guyane. — Tuer et baptiser. — Apatou missionnaire évangélique. 101

Nous atteignons la rivière de nos rêves. — Le Parou! — Un bain dans une eau vierge. — Récapitulation d'une course au clocher. — Danse du *pono*. — Caneapo. — Indiens déguisés en juges faisant claquer le fouet. — Roches mamelonnées formant un barrage. — Bon accueil. — Histoire d'un couteau. — Il est avantageux d'accomplir ses engagements. — Toujours la discorde dans nos rangs. — Combat des hercules noirs. — Désobéissance. — Je sauve la vie d'un colibri. — Site pittoresque. — Le berceau et les aiguilles des Roucouyennes. — Petit commerce des indigènes. — On paye d'avance.. 102

Maison sur un arbre. — La chute des feuilles en été. — Véritable rivière des Amazones. — Description de ces femmes qui ont fait rêver nos grands-pères. — Autant de galons que d'enfants mâles. — Comment on devient amazone. — Un souper frugal dans ce pays légendaire. — Mangeur de termites. — Influence de la latitude et de l'altitude sur mon état sanitaire. — Le *kinoro*. — Un monolithe. — Les impressions de voyage d'un Indien dans le pays des blancs. — Ananas sauvages. — Sentier du Parou au Maroni. — Renseignements pour les chasseurs de coqs de roches. — Canot chaviré. 107

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un Indien véritablement grand; d'autres qui le paraissent. — OEil trompé par un buste disproportionné. — Sans pitié pour l'orphelin. — Révélation achetée à bon compte. — Excursion botanique. — La plante de mes rêves, l'*urari!* — Cérémonial qui précède l'extraction de la précieuse racine. — J'ai les racines, la tige, les feuilles, les fleurs. — A la recherche de plantes accessoires du curare. — Plus sorcier qu'un piay. — La racine d'urari est amère et colore les doigts en jaune. — Détails de la fabrication de l'urari ou curare. — Le curare se prépare à froid. — Addition de piment. — Expérience. — Les petites flèches empoisonnées sont décochées au moyen de l'arc. — Une révolte à propos du curare. — Ils sont punis par où ils ont péché. — Un équipage timoré. 109

VOYAGE A MURRY (HIMALAYA DU NORD), par M. DE BÉRARD. 113

VOYAGE DANS LE NORD DE L'INDE, EXCURSION A ATTOK, SUR L'INDUS, par M. DE BÉRARD. 129

A TRAVERS L'ILE DE SUMATRA, par M. D. D. VETH. 145

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN EN 1876, 1877 et 1878, par M. A. RECLUS, lieutenant de vaisseau.

Deuxième expédition. — Départ de Saint-Nazaire. — L'isthme du Darien occidental ou de San-Blas. — Le rio Bayano. — Indiens dariénites. — Chepo. — La Capitana. 241

Le rio Mamoni. — Les iguanes : gourmandise et cruauté. — Les saltos de Charare ou cascades du Mamoni. 243

Exploration de la vallée du Terrable. — Retour à Panama. — Quatre-vingts kilomètres à cheval dans la Savane, le marais, la colline. 244

En route pour la Tuyra. — Chepiyana : les vieux amis. — Remonte à l'*espiga*. — Yaviza en pleine décadence. — Les « coloradillos ». 247

Notre nouveau personnel; les treize engagés. — En remontant le Tupisa. — Sur le Tiati? — La nouvelle trocha. — Trente académiciens au lieu de quarante. — Je deviens momentanément chef de l'exploration. . 248

L'appel des jaguars. — Le cours du Tiati, ses « chorros », ses « caletas ». — Un personnel éreinté. — Vasques et cascades du rio. — La rancheria de l'hôpital. 252

La trocha sort du bassin du Tiati. — Les « chitras ». — Mauvais pas. — Puces géantes. — Monteadores et cazadores. — Caritas et iguanes. — Les cocouyous, « vivantes pierreries ». 254

Nouveau renfort. — Un pendu. — Jaguar tacheté et lion noir. — Chasse au jaguar. — A cheval sur un tigre. — Combats du jaguar avec le pécari et le tapir. 257

Nous atteignons le Tupisa. — Nous nous séparons faute de vivres. — En route pour la Cordillère. — Ascension de la montagne. — Nous voyons enfin l'Atlantique! Descente. — Est-ce, n'est-ce pas le *Dupetit-Thouars*. 260

Difficultés de la marche, exercices funambulesques. — Chute périlleuse. — Le *Dupetit-Thouars* est parti. — Le Cacique Ouisapilélé. — Les *Indios Mansos* de la tribu d'Acanti. — Baie et marais de l'Acanti. 263

Un petit Cacique lent au calcul. — Le grand Cacique. — Le retour. — « Réascension » et « redescente » de la Cordillère. — Arrivée au port Tiati. — Descente du rio Tiati. — Faits et gestes du *morocoï*. — Yaniza. — Panama. 267

Chevauchée fantastique de Wyse et Verbrugghe entre Buenaventura et Bogotá. — Opérations de M. Sosa dans la vallée du Caïmito. — Incendie de Panama. 273

Le petit fleuve Caïmito. — Reconnaissance du Bernardino, du Cope, de l'Aguacate. — La Constancia, hacienda modèle. — Troupeaux et bœufs de l'isthme; les garapateras; les vaqueros et leur lazo. 276

La Chorrera. — Les Indiens au Chiriqui. — Les gallinazos. — Cascade du Caïmito. — Retour à Panama par le littoral. 282

Travaux dans l'isthme de Panama. — L'Obispo et sa cascade. — Matachin, Mameï, San Pablo, Gatum et le marché aux bananes. — Départ pour la France. 286

EXCURSION DANS LE CAUCASE, DE LA MER NOIRE A LA MER CASPIENNE. — L'IMÉRÉTHIE, PROVINCE DU CAUCASE, par Mme CARLA SERENA. 289

DEUX MOIS AU TIBESTI, ÉPISODES DES VOYAGES EN AFRIQUE DE M. LE DOCTEUR GUSTAVE NACHTIGAL d'après l'allemand, par JULES GOURDAULT. 305

VOYAGE DU BORNOU AU BAGUIRMI, par M. le docteur GUSTAVE NACHTIGAL, traduit par JULES GOURDAULT.

Coup d'œil sur Kouka. — Mes apprêts de départ pour le Baguirmi. — Ce qui se passait en ce pays au com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mencement de 1872. — Mise en marche de la caravane. — La province bournouane de Kotoko ; mœurs, paysages et bourgades. — Le fleuve Cambarou. — Entrée sur le territoire logonien. 337

Halte à Tillé. — Aspect des demeures choas. — A Méléri. — Comment j'entrai à Logon. — Coup d'œil général sur le pays; la chronique locale. — Les Makaris. — La cour logonienne. — Une réception officielle. — Comment je sortis de Logon. — Arrivée à Koultchi, puis à Bougoman. 353

De Bougoman à Mandjafa. — Fourmis et termites. — Etat du pays plus en amont; Baïngana et Mofaling. — Marche sur la Rivière Noire. — Le premier village païen; la population. — Mœurs et sites du Somraï. — Sous un figuier, à Goubougou. — Le roi Guédik et le seigneur Bousso. — Incident de départ. — Arrivée au camp de Mohammedou. — Grande fantasia. 369

Premier salut au *mbang* fugitif; la réception officielle; l'échange de discours. — Une revue de l'armée d'Abou Sekkin. — Coup d'œil sur la constitution politique du Baguirmi. — Us et coutumes ; le pieux sacre; cérémonies funéraires. — Le siège des cotonniers de Kimré. — Marche vers l'est. — Attaque du village de Kolik; résistance héroïque des Gaberis ; épisodes. 385

Mon séjour au Toummok. — Coup d'œil sur les tribus d'alentour. — Affluence d'esclaves à notre campement et ce qu'il en résulte. — Où la générosité du *mbang* m'embarrasse. — Comment je repris enfin la route du Bornou. — Hécatombes d'esclaves. — Difficultés du trajet. — Navigation sur le Chari. — Derniers incidents. — Arrivée à Kôuka. 402

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES. 425

CARTES ET PLANS. 431

4214. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr